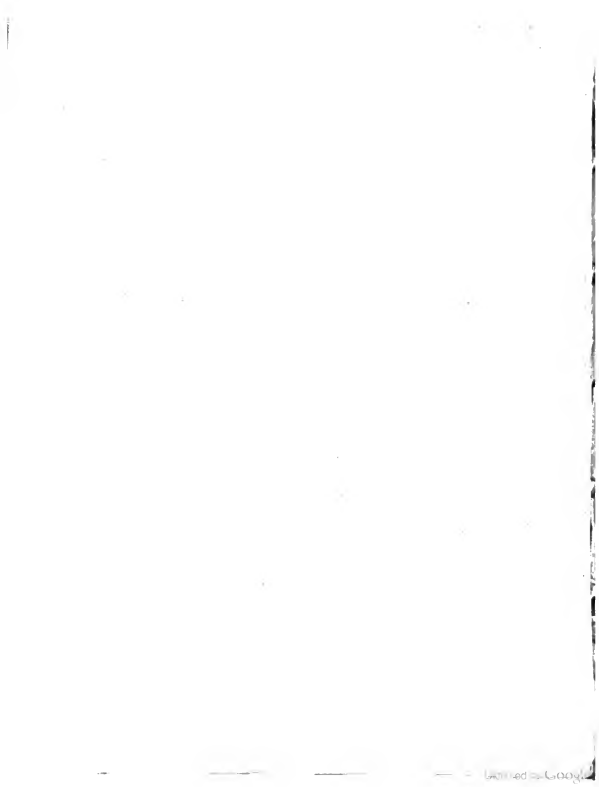
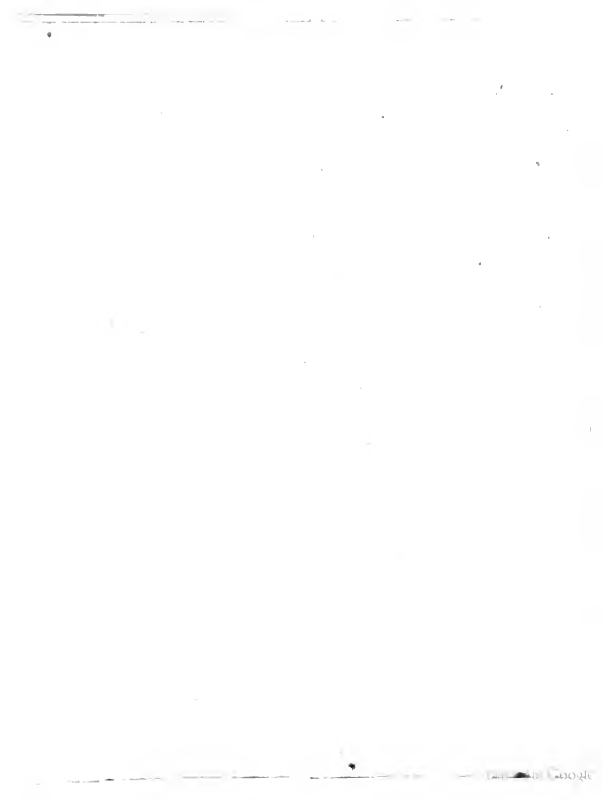


331 d





CONTINUATION
DE
L'HISTOIRE
GÉNÉRALE
DES VOYAGES.
TOME XX.

RECEIVED
JAN 10 1961
U.S. AIR FORCE
HEADQUARTERS
WASHINGTON, D.C.
20330
OFFICE OF THE
SECRETARY OF THE
AIR FORCE
ATTENTION: MR. [illegible]

196854

CONTINUATION
DE
L'HISTOIRE
GÉNÉRALE
DES VOYAGES,
OU
COLLECTION NOUVELLE
1°. DES RELATIONS DE VOYAGES PAR MER,
DÉCOUVERTES, OBSERVATIONS, DESCRIPTIONS,
Omises dans celle de feu M. l'ABBÉ PRÉVOST, ou publiées depuis cet Ouvrage.
2°. DES VOYAGES PAR TERRE,
FAITS DANS TOUTES LES PARTIES DU MONDE.
C O N T E N A N T

Ce qu'il y a de plus remarquable & de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré; touchant leur situation, leur étendue, leurs limites, leurs divisions, leurs climats, leur terroir, leurs productions, leurs Lacs, leurs Rivières, leurs Montagnes, leurs Mines, leurs Habitations, leurs principales Villes, leurs Ports, leurs Rades, &c. Avec l'Histoire, les Mœurs & les Usages des Habitans; leur Religion, leur Gouvernement, leurs Arts, leurs Sciences, leur Commerce, leurs Manufactures, &c.

OUVRAGE enrichi de Cartes Géographiques nouvellement composées sur les Observations les plus authentiques; de Plans & de Perspectives; de Figures d'Animaux, de Végétaux, Habits, Antiquités, &c.

TOME VINGTIÈME.



A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, Hôtel de Châteaux-vieux, rue Saint-André des Arcs.

M. DCC. LXXXIX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.





A P P R O B A T I O N .

J'ai lu par ordre de M^{se} le Garde des Sceaux un volume intitulé : *Histoire des Voyages*, tome XX, & j'ai trouvé cette suite aussi intéressante que le corps de ce grand Ouvrage. A Paris, ce 20 Juin 1789.

Signé, MENTELLE.

P R I V I L E G E D U R O I .

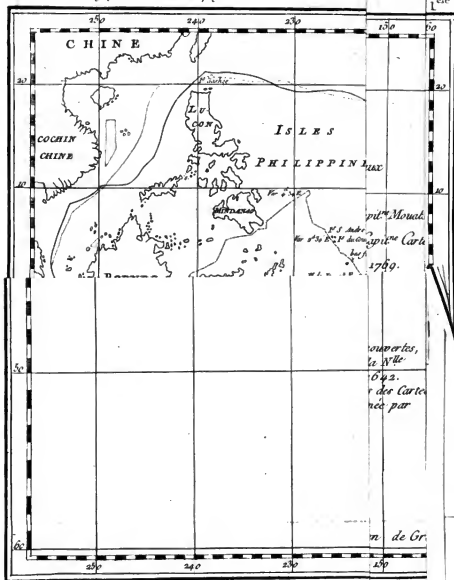
LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra :
SALUT. Notre amé le sieur MARADAN, Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage intitulé : *Continuation de l'Histoire des Voyages de l'Abbé Prévôt, tome XX, in-8° & in-12*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, de le vendre, faire vendre & débiter par-tout notre Royaume, pendant le temps de dix années consécutives, à compter de la date des Présentes. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ses hoirs ou ayans-cause, à peine de fausse & de confiscation des Exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée, pour la première fois; de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, concernant les Contrefaçons. A LA CHARGE que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilège; qu'avant

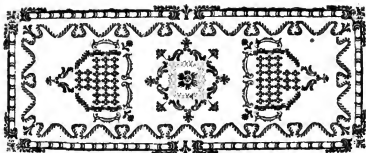
de l'exposer en vente , le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage , sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée , es mains de notre très-cher & féal Chevalier , Garde des Sceaux de France , le sieur BARENTIN ; qu'il en sera remis ensuite deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique , un dans celle de notre Château du Louvre , un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier , Chancelier de France , le sieur DE MAUPEOU , & un dans celle du sieur BARENTIN ; le tout à peine de nullité des présentes ; DU CONTENU desquelles vous MANDONS & enjoignons de faire jouir ledit Exposé & ses ayans-cause , pleinement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des présentes , qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage , soit tenue pour dûment signifiée , & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers , foi soit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis , de faire , pour l'exécution d'icelles , tous Actes requis & nécessaires , sans demander autre permission , & nonobstant clameur de Haro , Charte Normande , & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le onzième jour du mois de Mars , l'an de grace mil sept cent quatre-vingt-neuf , et de notre regne le quinziesme.

Par le Roi, en son Conseil. *Signé*, LEBEGUE.

Registré sur le Registre XXIV de la Chambre royale & syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 1885, fol. 181, conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilège ; & à la charge de remettre à ladite Chambre les neuf Exemplaires prescrits par l'Arrêt du Conseil du 16 Avril 1785. A Paris, le 26 Mai 1789. Signé, NYON l'ainé, Adjoint.







CONTINUATION
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

LIVRE PREMIER.

*Voyage fait autour du Monde dans les années 1764, 1765
& 1766, par le Commodore BYRON.*

INTRODUCTION.



'ESPRIT d'aventure & de conquête qui dirigea les Naviga-
teurs Portugais & Espagnols après la découverte du Cap
de Bonne-Espérance & de l'Amérique, s'est affoibli dès
long-temps. Les Gouvernemens n'attendent plus de ri-
chesses des découvertes des pays lointains, & ils sont
rarement disposés à employer leurs trésors & leurs flottes à des en-
treprises qui ne promettent d'autres fruits que des lumières nou-
velles sur la géographie, les sciences naturelles & les mœurs des
différens peuples.

Pendant les deux derniers siècles, les Européens n'ont fait au-
cun grand voyage; mais depuis quelques années le goût des dé-
couvertes se ré-
veille.

Tome XX.

A

INTRODU-
TION.

Le goût
des décou-
vertes se ré-
veille.

HISTOIRE GÉNÉRALE

INTRODUCTION.

couvertes leur en a fait entreprendre de très-considérables. L'Angleterre est sortie la première de son assoupissement : son Roi a commencé en 1764 à donner l'exemple aux autres Souverains, & les Anglois ont fait des découvertes qui ont porté la science de la géographie & celle de l'astronomie à ce haut point de perfection où elles sont aujourd'hui.

Les Navigateurs modernes plus humains.

L'Histoire raconte avec horreur les cruautés des Espagnols & des Portugais, & même des Hollandois, des Anglois & des François, lors de leurs premiers voyages : grâces à l'esprit philosophique qui distingue notre siècle, on n'aura point à reprocher ces actes d'inhumanité aux Navigateurs dont je vais tracer la route & les découvertes.

Progrès de la Navigation.

Les différens Voyages qui composent les nouveaux volumes qu'on publie, formeront une époque remarquable dans l'Histoire de la Navigation. Jamais on ne fit autant d'expéditions autour du monde en aussi peu de temps ; jamais expéditions ne furent achevées avec autant d'appareil & de soin, & jamais l'on n'a vu enfin des Commandans aussi habiles & aussi éclairés.

Georges III, aussitôt qu'il fut monté sur le Trône d'Angleterre, forma le projet d'envoyer des vaisseaux à la découverte des pays inconnus ; & ce fut aussitôt après le rétablissement de la paix en 1764, entre la France & l'Angleterre, que Georges III choisit pour l'exécuter le Commodore Byron (a). On lui donna le commandement du *Dauphin*, vaisseau de guerre du sixième rang de vingt-quatre canons, & de la *Tamar*, frégate de seize canons. L'équipage du *Dauphin* étoit composé de cent cinquante matelots, trois Lieutenans & trente-sept bas Officiers. Celui de la *Tamar* de quatre-vingt-dix matelots, trois Lieutenans & vingt-deux bas Officiers. Voici le préam-

(a) Le Voyage du Commodore Byron se trouve dans un Recueil intitulé, Relation des Voyages entrepris par ordre de Sa Majesté Britannique, pour l'aire des découvertes dans l'hémisphère Austral, & successivement exécutés par le Commodore Byron, le Capitaine Carteret, le Capitaine Wallis & le Capitaine Cook, dans les Vaisseaux le *Dauphin*, le *Swallow* & l'*Endeavour* ; rédigée d'après les Journaux tenus par les différens Commandans & les papiers de M. Banks, par J. Hawkefworth, 4 vol. in-4°. traduction Française de 1774.

Ce Voyage renferme sept Cartes & Plans.

Première Carte, d'une partie de la mer du Sud, contenant les routes & les découvertes des Vaisseaux le *Dauphin* & la *Tamar* en 1765, le *Dauphin* Capitaine Wallis, & le *Swallow* Capitaine Carteret, en 1767, & l'*Endeavour* en 1769.

Deuxième Carte, du détroit de *Mageellan*.

Troisième Carte, du Port Famine, de la Baie de *Wood*, du Port Gallant & de la Baie *Fortefme*, de la Baie & du Havre de *Lordes*.

Quatrième Carte, de l'Anse *S. David*, de la Baie de l'Isle du Havre de *Swallow*, de la Baie de *Pufling*, du Cap de la *Providence*, de la Baie du Cap *Upprihi* & de la Baie *Dauphin*.

Cinquième Carte, de la Baie *Elisabeth*, de la Baie *S. David*, & depuis la Rivière, de *York*, jusqu'à la Baie & au Havre des trois Isles.

Sixième planche, entrevue du Commodore Byron avec les Patagons.

Septième Carte, de la Virginie d'*Hawkins* & du Canal *Falkland*.

bule des instructions qui furent données au Commodore Byron.

« Comme rien n'est plus propre à contribuer à la gloire de cette Nation en qualité de Puissance maritime, à la dignité de la Couronne de la Grande-Bretagne, & aux progrès de son commerce, de sa navigation, que de faire des découvertes de Régions nouvelles; & comme il y a lieu de croire qu'on peut trouver dans la mer Atlantique, entre le Cap de Bonne-Espérance & le détroit de Magellan, des terres & des Isles fort considérables, inconnues jusqu'ici aux Puissances de l'Europe, situées dans des latitudes commodas pour la navigation & dans des climats propres à la production de différentes denrées utiles au commerce; enfin comme les Isles de Sa Majesté (a), appelées *Isles de Pepps & Isles de Falkland*, situées dans l'espace qu'on vient de désigner, n'ont pas encore été examinées avec assez de soin pour qu'on puisse avoir une idée exacte de leurs côtes & de leurs productions, quoiqu'elles aient été découvertes & visitées par des Navigateurs Anglois; Sa Majesté, ayant égard à ces considérations, & n'imaginant aucune conjoncture aussi favorable à une entreprise de ce genre, que l'état de paix profonde dont jouissent heureusement ses Royaumes, a jugé à propos de la mettre à exécution, &c.

INTRODUCTION.
Instructions données à M. Byron.

Le Commodore Byron fut de retour en Angleterre au mois de Mai 1766, après avoir achevé le tour du monde. Il a reconnu avec soin les Isles Falkland, & découvert les Isles de *Disappointment*, l'Isle de *St Georges*, celle du Prince de *Galles*, les Isles du *Danger*, l'Isle d'*Yorck* & celle de *Byron*. S'il n'a pas calculé davantage les bords de la Géographie, c'est qu'il a achevé le tour du globe dans une latitude un peu trop élevée. Au reste sa relation est intéressante à beaucoup d'autres égards, & elle renferme des détails précieux aux Marins. Ses successeurs ont acquis plus de gloire par leurs découvertes, mais son nom sera immortel comme ceux de Wallis, de Cartret, de Bougainville & de Cook.

Découverte de M. Byron.

§. I.

BYRON.
1764.

Navigation des Dunes à Rio-Janeiro.

LE Commodore Byron partit des *Dunes* le 21 Juin 1764 avec le *Dauphin* & la frégate la *Tamar*. Nous ne nous arrêterons pas sur les re-

(a) L'Angleterre ayant appris que l'année auparavant M. de Bougainville avoit formé un établissement sur ces Isles pour la France, ce n'est pas sans motifs que les Isles

Falkland sont appelées *Isles du Roi d'Angleterre*. Dans ces instructions, la Grande-Bretagne les envoyoit reconnaître en entier avant de les revendiquer.

Départ

4 HISTOIRE GÉNÉRALE

lâches qu'il fit à *Madere* & au port *Praya* dans l'Isle de *St-Jago*, cette route & ces relâches sont assez connus des Marins.

Il observe qu'il ne fut suivi depuis le Cap *Lifard* d'aucun poisson, parce que la carene de son vaisseau étoit doublée de cuivre; & qu'il purifia son eau, qui commençoit à se corrompre, au moyen d'une espèce de ventilateur, par lequel on force l'air à passer à travers l'eau dans un courant continu & aussi long-temps qu'il est nécessaire.

Le 13 Septembre, il mouilla dans la grande rade de Rio-Janeiro : cette grande ville qui présente un très-beau coup d'œil, est gouvernée par le Viceroy du Brésil, dont l'autorité est illimitée. Lorsque Mr Byron alla lui faire visite, il fut reçu avec le plus grand appareil. Environ soixante Officiers étoient rangés devant le Palais; la garde étoit sous les armes; son Excellence, accompagnée de la première Noblesse, le reçut sur l'escalier. Il fut salué par quinze coups de canon, tirés du fort le plus voisin. Il entra ensuite dans la salle d'audience, d'où, après une conversation d'un quart d'heure, il fut reconduit avec les mêmes cérémonies.

Le 16 Octobre il leva l'ancre, mais il resta quatre ou cinq jours au-dessus de la barre, à attendre un vent de terre qui favorisât sa sortie. Il n'y a pas moyen de tenter ce passage avec un vent de mer : l'entrée entre les deux forts est si étroite, & la mer s'y brise avec tant de force, qu'on ne sort de la rade qu'avec une extrême difficulté; & si Mr Byron eût suivi l'avis du pilote Portugais, il se feroit infailliblement perdu.

Les Portugais qui sont dans cette place un très-grand commerce, emploient tous les moyens possibles pour débaucher les matelots qui vont à terre : si les voix de la persuasion ne leur réussissent point, ils les font boire & les enivrent : dans cet état ils les transportent dans les terres, & prennent les précautions les plus propres à empêcher leur retour, jusqu'après le départ de leur vaisseau. Ces manœuvres firent déserter cinq hommes de Mr Byron, qu'il ne put recouvrer; la *Tamar* en avoit perdu neuf; mais le Capitaine informé du lieu de leur détention, y envoya de nuit un détachement qui les surprit & les ramena à bord.

§. II.

Navigation de Rio-Janeiro au Port Desiré.

L' équipage instruit de sa destination. Les deux équipages étoient en mer depuis quatre mois sans savoir où on les conduisoit : enfin on leur révéla ce secret. Le 22 après son départ de *Rio-Janeiro*, M. Byron fit signal au Commandant de la *Tamar* de se rendre à son bord; & il lui déclara en présence de tous les matelots assemblés sur le pont, que sa destination n'étoit pas de se rendre aux Indes Orientales, mais d'entrer dans la mer du Sud, pour

y faire des découvertes qui pourroient devenir d'une grande importance à l'Angleterre; que dans cette vue les Lords de l'Amirauté accorderoient aux équipages une double paie & d'autres gratifications, si durant le voyage, ils remplissoient leur devoir avec le zèle que doit naturellement inspirer l'amour de la patrie. Cette nouvelle fut reçue avec des acclamations de joie: tous protestèrent qu'ils étoient disposés à suivre le Commodore par-tout où il voudroit les conduire; qu'il n'y avoit point de difficultés, ni même de périls auxquels ils ne s'exposassent pour donner à leur patrie des marques de leur sincère attachement, & qu'on pouvoit compter sur leur obéissance & leur entier dévouement.

BYRON,
1764.

Le 29 Mr Byron commença à essuyer un gros temps. Pour ne pas sombrer sous voile, il fut même obligé de jeter à la mer deux canons de l'avant & deux de l'arrière.

Canons
jettes à la
mer.

En naviguant du côté de l'Amérique, les matelots commencèrent à ressentir le froid par 35 degrés de latitude septentrionale.

Mr Byron remarque que dans la persuasion de n'avoir à voyager que dans des climats chauds, les matelots avoient non-seulement vendu leurs hardes d'hiver, mais encore leurs couvertures, dans les différens ports où ils avoient relâché, & qu'ils furent contraints, pour se garantir du froid qu'ils ne pouvoient supporter, d'acheter des vêtements qu'on avoit embarqué par précaution.

S'il étoit besoin de rapporter des exemples de la manière dont les brumes trompent les navigateurs, on pourroit citer celui-ci. Le 12 Novembre, ceux qui étoient sur le gaillard d'avant crièrent tous ensemble: *terre droit à l'avant*. Les nuages obscurcissoient presque tout le tour de l'horison, & il y avoit eu de l'orage.

Combien les
brumes sont
trompeuses.

M. Byron crut remarquer que ce qui avoit d'abord paru être une Ile, présentoit deux montagnes escarpées; mais en regardant du côté du vent, il lui sembla que la terre qui se joignoit à ces montagnes, s'étendoit au loin dans le S. E. en conséquence il gouverna S. O. il fit monter des Officiers au haut des mâts pour observer aux vents & vérifier cette découverte, tous assurèrent qu'ils voyoient une grande étendue de terre. Il mit en panne, & sondant autour de lui, il trouva encore 52 brasses d'eau; si le temps ne se fut pas éclairci assez promptement pour faire disparaître aux yeux de l'équipage ce qu'il avoit pris pour la terre, tout ce qu'il y avoit à bord auroit fait serment qu'il avoit découvert la terre à cette hauteur (a); & c'est ainsi que s'est transmis le souvenir de quelques terres qui n'ont jamais existé autrement.

Le 13, le *Dauphin* & la *Tamar* essuyèrent un coup de vent, très-

(a) Mr Byron étoit alors par 43 d. 46'. que dans ceux des autres Navigateurs Anglois est comptée du Méridien de Greenwich ou de Londres.

BYRON.

1764.

Mer con-
te comme
du foug.Remarques
sur le port
Desiré.

dangereux , & le 14 au lever du soleil, ils virent la mer aussi rouge que du sang & couverte de coquillages de même couleur, assez ressemblant aux écrevisses, mais plus petits.

M. Byron en fit prendre une grande quantité avec des corbeilles. Le 15 M. Byron eut la vue de l'Amérique: les remarques qu'il a faites avant d'entrer au port *Desiré*, sont si utiles aux matelots que nous croyons devoir les rapporter.

« Comme rien n'est plus confus, dit le Commodore Byron, que la description que Sir *John Narborough* a donné du port *Desiré*, je ne savais trop quelle direction suivre pour m'y rendre. Je cherchois d'abord une baie, qui, conformément aux instructions de ce navigateur, doit être au sud du cap, mais je ne découvris rien de semblable ; & en conséquence je prolongeais le rivage, gouvernant au Sud. Nous avions un vent de terre très-frais ; nous vîmes plusieurs colonnes de fumée s'élever en différens endroits ; mais nous n'aperçûmes ni arbres ni arbrustes, & toute la contrée n'offroit à l'œil que des collines de sable, assez ressemblantes aux dunes stériles d'Angleterre. Nous observâmes encore qu'à la distance de sept à huit milles du rivage, les eaux étoient fréquemment très-basses, & quelquefois nous n'avions pas plus de dix brasses. Le 15 au matin j'eus bien-tôt la vue d'une terre qui avoit l'apparence d'une île, d'environ huit ou neuf lieues de longueur, & que d'après les cartes je jugeois être le cap *Sainte Hélène*, qui s'avance dans la mer à une distance considérable de la côte, & forme deux baies, l'une au Nord & l'autre au Sud.

« Le port *Desiré* n'étant éloigné que d'environ trois lieues dans le Nord Ouest de l'île des *Pinguins*, j'envoyai un de nos bâtimens à rames pour le découvrir ; il revint après l'avoir reconnu, & je me disposois à y entrer. Il y avoit en cet endroit des milliers de veaux marins & de pinguins autour du vaisseau. L'île des *Pinguins* nous parut bordée d'îlots, qui ne sont que des rochers. Sur le soir, nous vîmes un rocher, qui, s'élevant au-dessous de l'eau comme une pyramide, du côté Méridional de l'entrée du port *Desiré*, est très-propre à faire reconnoître ce port, qu'on ne trouveroit sans cela que très-difficilement.

« Le 21 je parvins à l'entrée du port, que nous trouvâmes très-étroite, bordée de rochers & de bancs de sable, & le flot y formoit un courant d'une rapidité que je n'avois pas encore vue.

« Je mouillois en dehors du port. L'ouverture du Canal nous ressoit à l'Ouest-Sud-Ouest ; l'île des *Pinguins* au Sud-Est, 5 d. 30' Est, & à la distance de trois lieues ; la terre la plus Septentrionale au Nord Nord-Ouest ; deux rochers qui, à mi-flot se trouvent à fleur d'eau, & sont à la pointe la plus Méridionale d'un recif qui part de la même terre, au Nord-Est, un quart

- Nord. Tel étoit le rélevement de notre mouillage, dont je ne
- fais ici mention que parce que ces particularités peuvent être
- d'une grande importance pour les Navigateurs qui voudroient
- relâcher dans ce port, & que les descriptions qu'en ont don-
- nées divers Marins, sont très-fautives.

BYRON.
1764.

Mr Byron descendit à terre, & ne découvrit, en avançant dans la contrée, qu'une campagne déserte & des colines couvertes de fable, sans appercevoir un seul arbre. Il rencontra des animaux, qu'il prit pour des guanaques, semblables à nos daims, mais beaucoup plus gros; quelques-uns n'ont guères moins de quatre pieds quatre pouces de haut: ils ne se laissent pas approcher, & sont très-légers à la course. En remontant le canal il aborda à une Ile qui étoit couverte de veaux marins: il en tua plus de cinquante: dans le nombre, il s'en trouva de plus gros que de jeunes bœufs.

Aspect du
pays.

Guanaques.

Veaux marins.

Oiseau particulier.

Entre les différens oiseaux qu'il tua, il s'en trouva un qui mérite une description particulière. Sa tête seroit parfaitement ressemblante à celle de l'aigle, si l'espèce de huppe dont elle est ornée, étoit un peu moins touffue; un cercle de plumes d'une blancheur éclatante, forme autour de son cou une palatine ou collier naturel de la plus grande beauté; sur le dos, son plumage est d'un noir de jais, & non moins brillant que cette substance, que l'art a su polir; ses jambes sont remarquables par leur grosseur & leur force, mais les serres en sont moins acérées que celles de l'aigle: cet oiseau a près de douze pieds d'envergure.

M. Byron n'étoit pas encore dans le port, il fut obligé de lever l'ancre & de mouiller plusieurs fois avant d'y arriver.

Les mouillages du *Dauphin* furent très-difficiles & très-périlleux. Le 23 M. Byron envoya sonder le port quelques milles plus haut; le fond y étoit moins dur qu'à l'entrée du canal, & il y avoit moins d'eau; mais le vent qui souffloit avec furie ne permit pas de chercher un autre mouillage. On découvrit une petite source à un demi-mille environ de la rive septentrionale du port *Désiré*, mais dont l'eau avoit un goût faumâtre. Le Commodore avoit fait aussi une incurtion de plusieurs milles dans les terres, où d'aussi loin que la vue pouvoit s'étendre, il n'apperçut qu'une contrée stérile, nue & désolée. Autour d'un étang d'eau salée, il distingua sur le sable les traces de divers animaux, & particulièrement celles d'un gros tigre, & un nid d'œufs d'autruche, qui sont un excellent met. Il est probable que tous les animaux dont on voit les vestiges sur le bord de cet étang salé, viennent y boire, car on n'apperçut aucune eau douce où ils pussent se rafraîchir.

Source
d'eau salée.

Incurtion
dans le pays.

La source d'eau faumâtre qu'avoit d'abord trouvée M. Byron, fut la seule qu'il fut possible de découvrir; ce qui l'obligea à creuser des puits, n'y ayant dans ce lieu d'autre apparence d'eau que la légère humidité de la terre.

Puits creusés.

BYRON.
1764.
Force de
la marée.

Le 24, la mer étant plus tranquille, il chercha un mouillage à quelques milles plus haut dans le port, où les vaisseaux furent amarés. La marée monte en cet endroit avec une rapidité si prodigieuse, qu'un matelot très-bon nageur étant tombé du bord, le courant le porta jusques hors de vue, avant qu'on pût aller à son secours, quoique tous les canots fussent alors dehors: on eut néanmoins le bonheur de le sauver.

Reconnaissance
du
port.
Canon d'arme
à feu
qu'il y trou-
va.

Le 25, M. Byron parcourut en canot une grande partie du port, & étant descendu sur la rive Septentrionale, il trouva un canot à deux rames d'une forme singulière, & le canon d'une arme à feu, sur lequel étoient gravées les armes d'Angleterre. La rouille avoit fait sur ce canon de tels progrès, qu'il se réduisoit en poussière entre les doigts. M. Byron conjectura qu'il fut laissé sur le rivage par quelqu'un de l'équipage du *Wager*, ou peut-être par Sir John Narborough. Jusqu'ici le *Dauphin* n'avoit encore trouvé aucun genre de végétaux, à l'exception d'une espèce de pois sauvages.

Chasse des
guanakes.

Dans sa course, M. Byron & ceux qui l'accompagnoient tuèrent un lievre, & chassèrent long-temps un guanake, qui à la fin après les avoir bien fatigué leur échappa. Cet animal s'arrêtoit lorsqu'il avoit laissé les chasseurs bien loin derrière lui, il les regardoit, pouffoit des cris assez ressemblants au hennissement d'un cheval, & reprenoit sa course dès qu'il les voyoit approcher: des gens de l'équipage qui étoient allés à la chasse d'un autre côté, tuèrent deux de ces animaux & un faon: lorsque le lendemain on les envoya chercher, on n'en trouva plus que les carcasses, les tigres les avoient dévorés. Les guanakes marchent ordinairement par troupe de 60 à 70, & ils ne se laissent guères approcher. Ceux qu'on tua ne pesoient que la moitié de ceux dont Sir John Narborough fait mention. M. Byron en a cependant vu qui pesoient jusqu'à 37 & 38 *stones*, c'est-à-dire, environ trois cents livres.

Lievres.

Les lievres ont ici la chair très-blanche & très-agréable. Le 27, ceux qui étoient allés à la chasse des guanakes, trouvèrent le crâne & les os d'un homme, & réussirent à prendre un jeune guanake, qu'ils amenèrent à bord. « C'étoit, dit M. Byron, le plus bel animal que nous eussions jamais vu; nous parvinmes à l'apprivoiser, mais malgré tous nos soins pour le nourrir, il mourut en peu de jours.

On avoit fait jusques-là des recherches inutiles pour trouver de l'eau; lorsqu'on trouva deux sources à deux milles du rivage: dès le matin du 28 on travailla à en faire provision.

Le 28 M. Byron remonta le canal l'espace de douze milles; il suppose que ce canal parcourt au moins une étendue de cent milles dans les terres: il descendit sur une des îles qui sont en certain nombre sur ce canal; il y trouva une si grande quantité d'oiseaux, que le ciel, au moment où ils prirent leur vol, en fut obscurci, & qu'on ne pou-

voit

voit faire un pas sans marcher sur leurs cœufs, mais il ne vit aucune trace d'homme sur l'une & l'autre rive du canal, ni aucun vestige qui pût faire croire que ces côtes eussent d'autres habitans que les oiseaux, les guanacs & les bêtes féroces.

Le 5 Décembre M. Byron leva l'ancre.

Durant le séjour qu'il fit dans le port *Desiré*, il en prit les sondes avec un très-grand soin, & connut qu'aussi loin que les vaisseaux peuvent remonter le canal, il n'y a point de danger qu'on ne puisse aisément découvrir à marée basse. Ce port, où l'on peut aujourd'hui se procurer de l'eau douce, au moyen des puits qu'y a fait creuser M. Byron, offriroit aux vaisseaux qui voudroient y relâcher, un très-bon mouillage, sans la rapidité du courant qu'occasionne le flot.

La contrée abonde en guanacs & en oiseaux d'espèces différentes, & particulièrement en canards & en oies sauvages. Il s'y trouve aussi d'excellentes moules, & en si grande quantité qu'on peut toujours à mer basse en charger un bateau. Le bois seulement y est rare, cependant on voit dans quelques endroits de la côte, des broussailles dont on peut se servir au besoin pour faire du feu.

Avis aux
navigateurs
de ce port.

§. III.

Recherche de l'Isle Pepys; navigation jusqu'à la Côte des Patagons.

EN quittant le port *Desiré*, M. Byron gouverna vers l'Isle *Pepys*, qu'il vouloit reconnoître. Comme il n'y a rien de plus intéressant dans le Journal d'un navigateur, que les momens où il cherche à découvrir de nouvelles terres ou des terres dont l'existence n'est pas sûre; nous rapporterons les tentatives infructueuses que M. Byron a faites pour retrouver l'Isle de *Pepys*.

Cette Isle, a-t-on dit jusqu'à présent, gît par 47 d. de latitude Septentrionale. « Le sept, je me trouvois, dit M. Byron, beaucoup plus au Nord que je ne m'y attendois; & je supposois que le vaisseau y avoit été porté par les courans. J'avois déjà parcouru 80 d. à l'Est, ce qui est la distance du continent à l'Isle *Pepys*, au rapport de Halley; mais malheureusement la position de cette Isle est très-incertaine: Cowley est le seul qui prétende l'avoir vue: tout ce qu'il dit de sa situation, c'est qu'elle est par les 47 d. de latitude Septentrionale; & il ne détermine point sa longitude. Il parle bien de la beauté de son port, mais il ajoute qu'un vent contraire & violent ne lui permit pas d'y entrer, & qu'il fit route au Sud. Dans ce même temps je gouvernai aussi au Sud; car le ciel étant sans aucun nuage, je pouvois découvrir un grand espace de mer au Nord de la position qu'on lui

Recherche
infructueuse
de l'Isle de
Pepys.

BYRON.
1764.

« donne. Comme je supposai que cette île, si elle existoit réellement, devoit nous retter à l'Est, je fis signal à la *Tamar* de s'éloigner dans l'après-midi pour rencontrer plus sûrement cette terre, en laissant entre nous un espace d'environ vingt lieues. « Nous gouvernâmes au Sud-Est du compas, & le soir nous mîmes en panne, étant, suivant notre estime, par les 47^d. 3'. de latitude S. Le lendemain, 8, nous eûmes un vent frais de la partie du Nord-Ouest un quart Nord; & je crus encore que l'île pourroit bien être à l'Est. En conséquence, je résolus de faire trente lieues dans cette direction; & en cas que je ne découvrisse rien, de revenir à la même latitude de 47^d. mais le vent étant devenu très-frais, & la mer extrêmement houleuse, sur les six heures du soir, je fus obligé de mettre à la cape sous la grande voile.

« Je continuai mes recherches jusqu'au 10 : & jusqu'au delà du 46^d. 50' de latitude S. les vaisseaux s'éloignant chaque jour l'un de l'autre, autant qu'il étoit possible sans nous perdre de vue, persuadé enfin que l'île, mentionnée par Cowley, & décrite par Halley, sous le nom d'île *Pepys*, n'existoit pas, je me déterminai, le 11 à midi, à me rapprocher du continent & à relâcher dans le premier port commode pour y faire de l'eau & du bois dont nous avions un grand besoin; la saison étant déjà très-avancée, il ne nous restoit plus de temps à perdre. Depuis ce moment nous continuâmes à porter vers le continent, cherchant à découvrir les *Sebaldes*, qui, d'après toutes les cartes que nous avions à bord, ne devoient pas être éloignées de la route que nous tenions.

Oiseaux éloignés des côtes.

M. Byron remarqua que chaque jour des compagnies d'oiseaux voltigeoient autour de son vaisseau; on a cru pendant long-temps que les oiseaux ne s'éloignent jamais beaucoup des côtes, & qu'ils annoncent l'approche d'une terre; mais on verra dans le second voyage de Cook, qui a fait beaucoup de recherches sur cette matière, qu'on rencontre en mer des oiseaux fort loin des côtes.

Froid du climat en été.

Les équipages avoient alors un temps généralement beau mais froid, & nous fûmes forcés de convenir, dit M. Byron, que l'été de ces climats ne diffère de l'hiver en Angleterre que par la longueur des jours.

Le 15, le vaisseau fut battu d'une telle tempête, que M. Byron dit n'avoir rien vu de pareil, en doublant le cap de Horn avec le Lord Anson.

Le 20 il doubla le cap *Beau-Temps*, & vint mouiller près du cap des Vierges. Comme M. Byron aperçut une fumée considérable sur la rive S. à 4 ou 5 lieues environ de l'entrée du détroit, il fit appareiller le lendemain & diriger de ce côté, où il mouilla à 2 milles du rivage.

Insuffisance de l'entrée du détroit.

Il avertit les Navigateurs qu'il est nécessaire de ranger le Cap *Beau-Temps* à une distance raisonnable, & que la côte jusqu'au Cap des *Virges*, court Sud-Sud-Est, direction bien différente de celle que lui donne Sir Jean Narborough.

BYRON.
1764.
Conférence
nautique.

Dès qu'il fut à l'ancre il observa avec sa lunette le même spectacle qu'avoient eu les gens du *Wager*, une troupe d'hommes à cheval, qui arborioient une espèce de Pavillon ou mouchoir blanc, & qui du rivage lui faisoient signe d'aller à terre. Curieux de connoître ce peuple, il fit mettre en mer son canot à douze rames; il s'y embarqua avec son second Lieutenant & un détachement de soldats bien armés. Il s'avança vers le rivage suivi du canot à six rames, sous les ordres de M. Comming, son premier Lieutenant. Lorsqu'il n'étoit plus qu'à une petite distance de la greve, il vit que cette troupe se montoit à environ 500 hommes, dont quelques-uns étoient à pied & le plus grand nombre à cheval. Ils bordoient une pointe de roche qui s'avance dans la mer, à une distance assez considérable, & continuoient de faire flotter leur Pavillon, & de l'inviter par des gestes & par des cris à se rendre auprès d'eux; mais la descente n'étoit pas aisée, parce qu'il y avoit peu d'eau & de très-grosses pierres. Il n'aperçut entre leurs mains aucune espèce d'armes; cependant il leur fit signe de se retirer en arrière, ce qu'ils firent sur le champ: Ils ne cessoient de nous appeler à grands cris, & bien-tôt il prit terre, mais non pas sans difficulté, la plus part de ses gens eurent de l'eau jusqu'à la ceinture. Descendu à terre, il fit ranger sa troupe sur le bord du rivage, & ordonna aux Officiers de garder leur poste jusqu'à ce qu'il les appellât ou qu'il les avertit par un signal de marcher.

Vue des
Patagons.

Entrevue
avec les
Patagons.

Après avoir fait cette disposition, il alla seul vers les Indiens; mais les voyant se retirer à mesure qu'il approchoit, il leur fit signe que l'un d'eux devoit s'avancer. Ce signe fut entendu, & aussitôt un Patagon, qu'il prit pour un des chefs, se détacha pour venir à sa rencontre. Il étoit d'une taille gigantesque, & sembloit réa-liser les contes des monstres à forme humaine. La peau d'un animal sauvage d'une forme approchante des manteaux des Montagnards Ecossois, lui couvroit les épaules: il avoit le corps peint de la manière du monde la plus hideuse; l'un de ses yeux étoit entouré d'un cercle noir; l'autre d'un cercle blanc: le reste du visage étoit bizarrement sillonné par des lignes de diverses couleurs. M. Byron ne le mesura point, mais jugeant de sa hauteur par la sienne, il crut qu'il pouvoit avoir environ sept pieds de haut. A l'instant où le colosse effrayant le joignit, ils prononcèrent l'un & l'autre quelques paroles en forme de salut, & M. Byron alla avec lui trouver ses compagnons. Au moment de les aborder, il leur fit signe de s'asseoir, tous eurent cette complaisance. Il y avoit parmi eux plusieurs femmes d'une taille proportionnée à celle des hommes,

Description
d'un
Patagon.

Femmes des
Patagons.

BYRON.
1764.

qui presque tous étoient d'une stature égale à celle du chef qui étoit venu au-devant de lui. Le son de plusieurs voix réunies avoient frappé dans l'éloignement les oreilles de M. Byron, & lorsqu'il approcha, il vit un certain nombre de vieillards, qui d'un air grave chantoient d'un ton si plaintif, qu'il s'imagina qu'ils célébroient quelque acte de religion : ils étoient tous peints & vêtus à-peu-près de la même manière. Les cercles peints autour des yeux varioient pour la couleur, les uns les avoient blanches & rouges, les autres rouges & noirs : leurs dents qui ont la blancheur de l'ivoire, sont unies & bien rangées; la plupart étoient nus, à l'exception d'une peau jetée sur les épaules, le poil en dedans : quelques-uns portoient aussi des bottines, ayant à chaque talon une petite cheville de bois qui leur sert d'éperon.

M. Byron considéroit avec étonnement cette troupe d'hommes extraordinaires, dont le nombre s'accrut encore de plusieurs autres qui arrivèrent au galop, & qu'il ne réussit qu'avec peine à faire alseoir à côté de leurs compagnons. Il leur distribua des grains de rassades jaunes & blanches, qu'ils parurent recevoir avec un extrême plaisir. Il leur montra ensuite une pièce de ruban vert, il en fit prendre le bout à un d'entre eux, & le développa en la faisant tenir par chacun de ceux qui se trouvoient placés de suite : tous restèrent tranquillement assis. Aucun de ceux qui tenoient ce ruban ne tenta de l'arracher des mains des autres, quoiqu'il parût leur faire plus de plaisir encore que les grains de rassades. Tandis qu'ils tenoient ce ruban tendu, il le coupa par portion à-peu-près égale, de sorte qu'il en resta à chacun la longueur environ d'une verge ; il la leur noua ensuite autour de la tête, & ils la gardèrent, sans y toucher aussi long-temps qu'il fut avec eux.

Caractère
de ces Pa-
tagons.

Une conduite si paisible & si docile leur fait, en cette occasion, d'autant plus d'honneur, que les présens du Capitaine Byron ne pouvoient s'étendre à tout. Cependant ni l'impatience de partager ces brillantes bagatelles, ni la curiosité de les considérer de plus près, ne purent les porter à quitter la place qu'il leur avoit assignée.

Néanmoins les Indiens qu'il venoit de décorer, n'étoient pas entièrement étrangers à ces bagatelles brillantes. En les considérant avec un peu plus d'attention, il aperçut parmi eux une femme qui avoit des bracelets de cuivre ou d'or pâle, & quelques grains de collier de verre bleu, attachés sur deux longues tresses de cheveux, qui lui pendoient sur les épaules ; elle avoit une taille énorme, & son visage étoit peint d'une manière plus effroyable encore que le reste du corps. Il étoit curieux d'apprendre d'où elle avoit eu ces bracelets & ces grains de rassades ; il fit pour s'en instruire, tous les signes dont il put s'aviser ; mais il ne réussit pas à se faire entendre. Un de ces Patagons lui montra le tuyau d'une pipe qui étoit

de terre rouge : il comprit bien-tôt que la troupe manquoit de tabac, & que ce Patagon souhaitoit qu'il pût en procurer; il fit un signe à ses gens qui étoient sur la pointe du rivage, rangés dans le même ordre, qu'il les avoit laïssés, & aulli-tôt trois ou quatre d'entre eux accoururent, dans la persuasion qu'il avoit besoin de leur secours.

Les Indiens, qui, comme il l'avoit observé avoient presque toujours eu les yeux fixés sur eux, n'en virent pas plutôt quelques-uns s'avancer, qu'ils se leverent tous, en pouissant un grand cri, & furent sur le point de quitter la place, pour aller sans doute prendre leurs armes, que vraisemblablement ils avoient laïssés à très-peu de distance. Pour prévenir tout accident & dissiper leurs craintes, M. Byron courut au-devant de ses gens, & du plus loin qu'il put se faire entendre, il leur cria de retourner, & d'envoyer un d'entre eux avec tout le tabac qu'on pourroit lui donner. Les Patagons revinrent alors de leur frayeur, & reprirent leur place, à l'exception d'un vieillard qui s'approcha de lui; pour lui chanter une longue chançon; il regretta beaucoup de ne pas l'entendre; il n'avoit pas fini de chanter que M. Commings arriva avec le tabac. Le Capitaine ne put s'empêcher de sourire de sa surprise; cet Officier qui avoit six pieds, se voyoit pour ainsi dire transformé en pigmée à côté de ces géans. Dans le petit nombre des Européens qui ont six pieds de haut, il en est peu qui ayent une carrure & une épaisseur de membres proportionnées à leur taille : ils ressembloit à des hommes d'une stature ordinaire, dont le corps se trouveroit tout-à-coup élevé par hazard à cette hauteur extraordinaire : un homme de six pieds deux pouces seulement qui surpasseroit autant en carrure qu'en grandeur un homme d'une taille commune, robuste & bien proportionnée, nous paroîtroit bien plutôt être né de race de géans, qu'un individu anormal par accident. On peut donc aisément s'imaginer l'impression que dût faire, nous dit M. Byron, la vue de ces cinq cens hommes, dont les plus petits étoient au moins de six pieds six pouces, & dont la carrure & la grosseur des membres répondoient parfaitement à cette hauteur gigantesque (a).

Après qu'on eut distribué du tabac aux Patagons, les principaux s'approcherent du Capitaine, & autant qu'il put interpréter leurs

BYRON
1764

Frayer des
Patagons.

Un des Pa-
tagons chan-
te.

Remarque
sur la taille
des Pa-
tagons.

(a) Il faut remarquer ici que le pied anglois dont parloit M. Byron, est plus petit que le pied françois, & que cette description n'a plus rien du merveilleux que contenoient les journaux, qu'on publia du voyage de M. Byron immédiatement après son retour. Ce journal, qui passe dans toute l'Europe pour être avoué du Capitaine, alloit que les Patagons ont 9 pieds, epin lorsque

7 ou 8 ans après le Docteur Henckesworth recueilli, par ordre du Roi d'Angleterre, les 4 voyages de Byron, Vallis, Carteret & Cook, d'après les journaux authentiques que lui remit l'Amirauté, il s'est trouvé que les Patagons n'ont plus que 6 pieds & demi, & il est possible qu'il y ait réellement des peuplades de Patagons de cette taille.

BYRON.
1764.

lignes, ils le pressaient de monter à cheval & de les suivre à leurs habitations; mais il eût été imprudent de se rendre à leurs instances; il leur fit signe qu'il étoit nécessaire qu'il retournât au vaisseau; ees chefs en parurent fâchés, & ils revinrent prendre leur place.

Durant cette conférence muette, un vieillard posoit souvent la tête sur des pierres, fermoit les yeux pendant près d'une demi-minute, portoit ensuite sa main à sa bouche, & monroit le rivage. Le Capitaine soupçonna qu'il vouloit lui faire entendre que s'il passoit la nuit avec eux, ils lui fourniroient quelques provisions; mais il crut devoir se refuser à ees offres obligeantes.

Ehiers des
Patagons.

Lorsqu'il les quitta, aucun d'eux ne se présenta pour le suivre, tous restèrent tranquillement assis. Il observa qu'ils avoient avec eux un grand nombre de ehiers dont ils se servent probablement pour la chasse des bêtes fauves, qui font une grande partie de leur subsistance; ils ont de très-petits chevaux & en fort mauvais état,

Chevaux.

mais très-vite à la course; les brides sont des courrois de cuir avec un petit bâton pour servir de mors; leurs selles ressembtent beaucoup aux coussinets dont les payfans se servent en Angleterre. Les

Leur adresse
à cheval.

fémmes montent à cheval comme les hommes & sans écriers, & tous alloient au galop sur la pointe de terre où le Capitaine Byron descendit, quoiqu'elle fut couverte d'une infinité de grosses pierres glissantes. Mr Byron en arrivant à bord fit lever l'ancre & entra dans le détroit avec le flot, le 22 Décembre; son dessein étoit d'y chercher un mouillage commode pour faire du bois & de l'eau. (a)

Entrée dans
le détroit
avis aux Navigateurs.

Durant la route que fit Mr Byron pour entrer dans le premier goulet, il ne vit qu'un seul Indien qui ne cessa de lui faire des signes tant qu'il fut à portée d'en être découvert. Il aperçut aussi quelques guanaques sur les collines, quoique Wood dans la relation de son voyage prétende qu'on n'en trouve point sur la Terre-de-Feu. Comme il approchoit de l'Isle Ste Elizabeth, vers le midi un vent contraire l'obligea de jeter l'ancre; le soir six Indiens de l'Isle descendirent sur le rivage & lui firent des signes en l'appellant à grands cris; mais les matelots avoient besoin de repos, & il ne voulut point les employer à mettre un canot dehors: les sauvages voyant leurs peines inutiles s'en retournerent.

Guanasques
sur la Terre-
de-Feu.

Voe des
Indiens.

Les Navigateurs doivent lire dans le Journal de Mr Byron le détail de ses manœuvres & de sa route pendant la traversée du détroit; ils y trouveront par-tout des remarques utiles. (b) Nous n'en

(a) Il avertit les navigateurs qu'il goudvenoit au S. Ouest un quart Ouest l'espace d'environ 12 milles, il passa sur un banc dont jusqu'à présent on n'a pas encore pris connoissance. La sonde ne rap-

porta une fois que 6 brasses & demie d'eau & bien ôt après elle en marqua 13.

(b) Ces remarques seront d'ailleurs fondées dans le voyage de M. de Bougainville, qui le dernier a passé le détroit de Magellan.

citerons qu'une ici. » Je dois observer, dit-il, que lorsque nous fîmes voile du Cap de *Possession* au premier goulet, le flot portoit au Sud; mais aussi-tôt que nous fûmes entrés dans le goulet, il porta avec force sur la rive Septentrionale. Dans les *Syzigies*, le flot commence ici vers les dix heures. Entre le premier & le second goulet, le flot porte au Sud-Ouest, & le Julant au Nord-Est. Mais après avoir passé le second goulet, la route, si le vent est favorable, est Sud un quart Sud-Est, l'espace de trois lieues. Entre les Isles *Sainte-Elisabeth* & *St Barthelemy*, où le canal a un demi-mille de largeur & où l'eau est très-profonde, le flot court impétueusement au Sud; mais autour des Isles, on voit varier les directions de la Marée.

Le 23 il gouverna entre les Isles *Ste Elisabeth* & *St Barthelemy*, il jeta l'ancre & appareilla plusieurs fois dans ce jour : & le soir il mouilla à trois lieues d'une pente de terre qu'il a nommé *pointe porpoise*. Tout le long de cette côte le flot porte au Sud; dans les *Syzigies*, la marée commence à monter vers les onze heures, & l'eau s'éleva à environ 15 pieds.

Le lendemain Mr Byron s'embarqua dans un canot pour tâcher de reconnoître la baie d'*Eau-douce*, il avoit avec lui son Lieutenant; ils descendirent sur la *pointe Sandy*; le Commodore ordonna aux matelots de prolonger la côte avec le canot, ils les suivirent des yeux en se promenant. Toute cette *pointe* est couverte de bois; on y trouve des sources d'eau douce, les arbres & la verdure y offrent un coup d'œil très-agréable, dans une étendue de quatre ou cinq milles. Au-dessus de la *pointe*, la contrée présente une plaine unie dont le sol est en apparence fertile; la terre y est couverte de fleurs qui répandent dans l'air un parfum délicieux. On distingue une prodigieuse quantité de graines d'espèces différentes, dans les endroits où les fleurs sont tombées; M. Byron y vit des pois dont les tiges étoient fleuries. Au milieu de cette riante prairie émaillée d'une infinité de fleurs, paroissoient plusieurs centaines d'oiseaux, auxquels il donna le nom d'*oies peintes*, à cause de leur plumage nuancé des plus brillantes couleurs. Il fit près de douze milles sur les bords de cette belle contrée coupée par plusieurs ruisseaux, dont l'eau étoit douce & transparente; mais il ne découvrit point la baie qui faisoit l'objet de ses recherches; car dans toute la promenade depuis la *pointe Sandy*, il ne vit aucun endroit du rivage où un canot pût aborder sans courir le plus grand hazard; l'eau y étoit par tout très-basse, & la mer y brisoit avec force. Il trouva un grand nombre de cabanes qui paroissoient récemment abandonnées, car en quelques-unes les feux qu'avoient allumés les sauvages, étoient à peine éteints; elles étoient toutes dans le voisinage de quelques ruisseaux ou de quelques sources. En plusieurs endroits, on voit croître du céleri sauvage en abondance, & une variété de plantes,

BYRON.
1764.
Observations nautiques.

Mouillage près de la *pointe Porpoise*.

Observations sur les marées.

Descente à terre.

Description du pays.

Oiseaux d'une nouvelle espèce.

Cabanes abandonnées.

Abondance de plantes utiles aux sauvages.

BYRON.
1764.Abondance
de gibier.

qui probablement seroient d'un grand secours à des marins après un long voyage. Dans la soirée il revint sur ses pas jusqu'à la pointe *Sandy*, où il trouva ses vaisseaux à l'ancre dans la baie, & à la distance d'environ un demi mille du rivage. Les chasseurs firent une excellente chasse; cet endroit abonde en oies, farcelles, bégassines & beaucoup d'autres oiseaux d'un très-bon goût.

Le 25, jour de Noël, après deux observations de la hauteur du soleil, il trouva que la pointe *Sandy* est située au 53^d. 10' de latitude S. (a).

Nouveau
mouillage.

M. Byron leva l'ancre & mouilla de nouveau, après avoir couru 5 lieues, à environ quatre mille de la baie d'*Eau-douce* dans les *Syzigies*, à la hauteur de cette baie le flot commence à midi, le courant est peu rapide, mais les eaux montent beaucoup.

Commodité
de ce mouil-
lage.

Le 27 à midi, il vint jeter à l'ancre dans la baie *Famine* près du rivage. C'étoit une situation très-favorable & très-conforme aux besoins de son équipage, ses vaisseaux étoient à l'abri de tous les vents, à l'exception de celui de Sud-Est qui souffle rarement; & si un vaisseau venoit à chasser en côte dans l'intérieur de la baie, il ne recevoit aucun dommage, parce qu'il y regne un fond doux.

Avis mu-
ltiple.

Il flotte le long des côtes une quantité de bois assez considérable pour en charger aisément mille vaisseaux; de sorte que le Capitaine Byron ne fut point dans le cas d'en faire couper dans la forêt. Le poivrier & l'écorce de winter sont ici très-communs. Les beaux arbres, malgré la rigueur du climat sont encore embellis par la présence d'une foule innombrable de perroquets, & d'autres oiseaux d'un magnifique plumage. Il n'y avoit point de jour, que M. Byron ne tuât plus d'oies & de canards, qu'il n'en falloit pour servir sa table. Chacun à bord pouvoit en faire de même: tout l'équipage avoit toutes les espèces de poissons en abondance; & l'on en prenoit journellement au-delà de ce qui étoit nécessaire pour le nourrir.

Description
du pays.

« Pendant notre séjour dans le port *Famine*, dit M. Byron, « étant presque toujours à terre, j'ai souvent suivi les traces que « les bêtes féroces avoient laissées sur le sable; mais il ne m'est « jamais arrivé d'en appercevoir: j'ai trouvé aussi plusieurs cabanes, & pas un seul Indien. Le pays entre ce port & le Cap « *Forward*, qui en est éloigné d'environ quatre lieues, est, on ne « peut pas plus agréable. La terre semble propre à produire toutes « les plantes utiles; elle est arrosée par trois belles rivières & « plusieurs ruisseaux. Je vins un jour attérir au Cap *Forward* « j'avois d'abord eu dessein d'aller plus loin, mais le temps devint « si mauvais & la pluie si violente, que nous nous tîmes très-

(a) Il faut avertir que les latitudes & longitudes étant marquées fort exactement dans les cartes qui accompagnent ce volume, il nous arrivera rarement de les inscrire dans le cours.

* très-heureux d'avoir gagné ce Cap, où nous fîmes un grand feu
 * pour sécher nos habits qui étoient trempés. Les Indiens étoient par-
 * tis si récemment de l'endroit où nous nous arrêtâmes, que le
 * bois, qu'ils avoient laissé à demi brûlé, où ils avoient fait
 * leur feu étoit encore chaud. Nous avions à peine allumé notre feu
 * que nous en vîmes briller un autre sur la rive opposée de la
 * Terre - de - Feu. C'étoit probablement un signal que nous au-
 * rions dû entendre, si nous eussions été Américains. Après avoir
 * séché nos habits & pris quelques rafraichissemens, je traversai le
 * Cap, pour reconnoître la direction du détroit, & je trouvai
 * qu'elle étoit à-peu-près Ouest, Nord-Ouest. Les montagnes me
 * parurent dans l'éloignement d'une hauteur immense, taillées à
 * pic, & couvertes de neige, depuis leur sommet jusqu'à leur
 * base.

BYRON.
 1764.

Diverses in-
 ductions pour
 reconnoître
 le pays.

* Je fis aussi quelques incursions le long de la côte du Nord; &
 * pendant plusieurs milles le pays se présentait sous un aspect bien
 * propre à intéresser la curiosité d'un voyageur : la terre en quel-
 * ques endroits, étoit couverte de fleurs, qui n'étoient inférieures
 * qu'à celles qu'on cultive communément dans nos jardins; ni par
 * la variété & l'éclat de leurs couleurs, ni par le parfum qu'elles
 * exhaloient. Je ne puis m'empêcher de croire que sans l'extrê-
 * me rigueur des hivers, ce pays deviendrait par la culture, une
 * des plus belles contrées du monde. Lorsque nous vinmes mouil-
 * ler dans cette baie, j'avois fait dresser à l'entrée d'un bois une
 * petite tente sur le bord d'un ruisseau, où trois lavandiers étoient
 * occupés. Ils s'endormirent sur les bords de ce ruisseau; mais
 * bien-tôt après le coucher du soleil, ils furent réveillés en sur-
 * saut par les rugissemens de quelques bêtes féroces, dont les té-
 * nebres de la nuit & l'espece d'abandon, où ils se trouvoient dans
 * ce lieu solitaire, augmentoient encore l'horreur à leur imagination
 * effrayée. Ces hurlemens qui devenoient à chaque instant plus
 * aigus, annonçoient que les bêtes approchoient de plus en plus
 * & que quelle qu'en fut l'espece, elles devoient être d'une taille
 * & d'une force bien capables d'inspirer la terreur. Ils se leverent
 * tout tremblans, allumerent un feu, qu'ils eurent grand soin d'en-
 * tretienir. Cet expédient empêchant les terribles animaux de pénétrer
 * jusqu'à la tente; mais ils roderent tout autour tant que la nuit
 * fut longue, & continuèrent de rugir d'une manière horrible jus-
 * qu'au point du jour qu'ils disparurent à la grande satisfaction
 * de nos pauvres matelots transis de peur.

Bêtes féro-
 ces.

Dans ce port près de l'endroit où le *Dauphin* étoit à l'ancre, il
 y a une montagne dont les bois ont été coupés, & sur laquelle
 M. Byron pense que les Espagnols avoient autrefois un établis-
 sement.

Ancien éta-
 blissement
 des Espa-
 gnols.

En passant sur cette montagne, quelqu'un de l'équipage s'appre-
 Tome XX. C

BYRON.
1764.

cut que la terre résponoit sous ses pieds, il soupçonna qu'il pouvoit y avoir en cet endroit une cavité dans laquelle il y avoit quelque chose d'enterré, il en informa le Capitaine qui y fit fouiller, mais la conjecture se trouva fautive. En revenant on trouva dans les bois deux crânes d'une prodigieuse grosseur, qui à l'inspection des dents paroissent être de quelques animaux de proie, mais dont on ne put déterminer l'espèce.

M. Byron
sort du dé-
troit.

Les deux vaisseaux séjournèrent dans le port *Famine* jusques au 4 Janvier; M. Byron n'étant entré dans le détroit que pour y faire de l'eau & du bois, rentra dans l'Océan pour reconnoître les Isles Falkland.

§. IV.

Navigation du Port Famine aux Isles Falkland.

Le Dauphin
touche sur
un banc.

LE 6 Janvier 1765, après avoir heureusement passé les deux goulets, & être sorti du détroit, le *Dauphin* toucha sur un banc, dont aucun des Navigateurs qui ont passé le détroit n'a fait mention. M. Byron le place entre le Cap des *Vierges*, & le premier goulet, à une égale distance des côtes Septentrionales & Méridionales de sorte que quand le vaisseau toucha le Cap de *Possession*, lui restoit au Nord-Est à trois lieues de distance, & l'embouchure du détroit à deux lieues au Sud-Ouest.

Découver-
te d'une ter-
re.

Nous ne le suivrons pas dans les détails de sa navigation jusques au 12, qu'il découvrit une terre qui d'abord paroissoit formée de trois Isles, qu'il supposa être celles découvertes par *Sébalde de Wert*. Mais en approchant il reconnut que ces terres qui lui avoient paru séparées, étoient jointes par une terre plus basse dont la courbure formoit une profonde baie. Après l'avoir bien examinée, il jugea que c'étoit ce qu'on appelle dans les cartes, les *nouvelles Isles*. Cette terre, dit-il, si l'on en excepte la partie basse qu'on ne découvre que lorsqu'on est dans son voisinage, est composée de rochers escarpés, dont les cimes pelées s'élèvent à une prodigieuse hauteur, ce qui lui donne beaucoup de ressemblance avec la terre des *Etats*. Les loups marins & les oiseaux y sont innombrables, & nous vîmes aussi plusieurs baleines nager autour du vaisseau, il y en avoit plusieurs d'une grandeur énorme.

Avis nau-
tiques.

Mr Byron avertit que lorsqu'il fut assez près de cette terre, pour en avoir une vue bien nette, il se trouva engagé dans une baie, & si un vent de Sud-Ouest eut soufflé avec quelque violence, la mer y seroit devenue si houleuse, qu'il eût été impossible de s'approcher du rivage. Les vaisseaux doivent prendre garde de donner dans cette baie : elle est par 51^d. 27'. de latitude S. & 63^d. 54'. de longitude.

Mr Byron eut le lendemain des lames telles qu'il n'en avoit jamais vues : elles le portoient rapidement sur le rivage, & elles le mirent dans une situation critique.

Le 14, en côtoyant le rivage, il découvrit une petite Isle basse & unie couverte de hautes touffes d'herbes, qui ressembloient à des buissons, en suivant toujours la côte il aperçut une autre Isle basse & pierreuse à environ cinq mille de distance, qui formoit une baie très-profonde. Le 15 Mr Byron s'étant avancé à la hauteur de cette dernière Isle, aperçut une ouverture à la distance de deux ou trois lieues qui avoit l'apparence d'une baie ; on mit en conséquence un canot de chaque vaisseau en mer pour l'aller reconnoître : dans cet intervalle on fut menacé d'une violente tempête, & on s'étoit éloigné de l'ouverture par la violence des vents & de la mer, mais le temps s'étant éclairci, Mr Byron fit de nouveau gouverner de ce côté & bien-tôt il aperçut le canot de la *Tamar* commandé par le second Lieutenant de cette frégate, qui après avoir reconnu l'ouverture, & y avoir pris terre, s'étoit exposé au mauvais temps & à l'impétuosité des lames pour venir informer le Commandant que cette ouverture étoit une baie très-commode. Aussi-tôt il porta le Cap sur cette baie, & trouva qu'elle surpassoit ce que le second Lieutenant lui en avoit dit, & même ses espérances ; l'entrée n'a pas moins d'un mille de largeur ; par-tout l'anerage y est sûr, l'on a près du rivage depuis 10 jusqu'à 7 brasses d'eau. Cette baie en renferme deux plus petites à bas bord, où les vaisseaux peuvent mouiller en sûreté : chacune de ces baies est embellie par un ruisseau qui vient s'y rendre, & dont les eaux sont très-fraîches. Bientôt après il entra dans une baie d'une plus grande étendue, qu'il nomma *Port Egmont* en honneur du Comte d'Egmont, alors premier Lord de l'Amirauté. Mr Byron fait beaucoup d'éloge de ce Port. L'entrée est au Sud-Est, distante de sept lieues de l'Isle basse pierreuse qui peut servir à le faire reconnoître. En dedans de l'Isle à la distance de près de deux milles de la côte, on trouve entre 17 & 18 brasses d'eau, & environ à trois lieues à l'Ouest de la baie, il y a une pointe remarquable par le sable blanc dont elle est couverte ; un vaisseau peut se tenir à l'ancre vis-à-vis de cette pointe, en attendant le moment favorable d'entrer dans la baie.

Le *Dauphin* mouilla par dix brasses d'eau, sur un excellent fond. Tous les vaisseaux d'Angleterre pourroient être mouillés dans cette baie à l'abri de tous les vents ; dans sa partie la plus Sep. il y a plusieurs Isles, mais il ne s'y trouve point de passage pour un vaisseau. Mr Byron alla néanmoins les reconnoître avec son canot jusqu'à sept lieues de l'anerage du vaisseau, & entra dans un large passage, mais trop exposé aux vents d'Ouest pour qu'on puisse y mouiller avec sûreté. Le maître de la *Tamar*, qui en avoit fait le tour en canot, lui rapporta que ce passage étoit parsemé d'é-

BYRON.
1765.
Lames ef-
frayantes.

Découverte
d'autres Is-
les.

Description
de quelques
baies de l'Is-
le Falkland.

Mouillage
du Port Eg-
mont.

Description
de ce port.

BYRON.
1765.

Grande
quantité
d'os.
Défaut de
bois.

cueils; & que dans la supposition qu'on put y mouiller à l'abri de tous les vents, il y auroit beaucoup d'imprudence à s'y exposer. Nombre de ruisseaux qui se déchargent dans cette baie en rendent l'aignade facile dans toutes les parties. Les oies, les canards, les farcelles & d'autres oiseaux, s'y trouvent en si grande quantité que les gens des deux équipages étoient las d'en manger. Il étoit assez ordinaire de voir un canot rapporter soixante ou soixante & dix belles oies sans avoir tiré un coup de fusil; pour les tuer il suffisoit de pierres. Le défaut de bois est général dans cet endroit, à l'exception de quelques troncs d'arbres qui flottent le long des côtes & qui y sont portés vraisemblablement du détroit de *Magellan*. Entre autres rafraichissemens contre le scorbut, on trouve en abondance le cleri & l'osille sauvages.

Les An-
glois ac-
cités par les
loups.

Mr Byron ayant envoyé un jour le maître fonder le long de la côte méridionale, celui-ci lui dit à son tour que quatre animaux assez ressemblans à des loups, & de la plus grande férocité s'étoient avancés dans l'eau pour attaquer les gens du canot, qui se trouvant sans armes à feu, furent obligés de gagner le large. Il alla lui-même le jour suivant descendre sur la rive méridionale, où il aperçut en y arrivant un lion de mer d'une grosseur surprenante. Comme on étoit bien armé on ne balança pas à l'attaquer; durant le combat un de ces animaux qu'on avoit vu la veille courir sur les Anglois; mais il tomba mort au premier coup de feu qu'il reçut; ce dont le Capitaine Byron fut fâché, il auroit mieux aimé qu'on l'eut pris vivant; ce qu'il ne regardoit pas comme une chose difficile, si l'on eut été prévenu de son attaque. A quelque distance que ces animaux aperçussent les Européens, ils couroient immédiatement sur eux; & dans le même jour on en tua jusqu'à cinq.

Description
du renard
particulier à
ces îles.

Nature du
sol.

Mr Byron dit que ce quadrupède, auquel ses équipages donnerent le nom de loup, a beaucoup plus de ressemblance avec le renard, excepté dans sa taille & dans la forme de sa queue; il est de la grosseur d'un chien ordinaire, ses dents sont longues & tranchantes; on en trouve un grand nombre sur cette côte; il ne seroit pas aisé de dire comment ils y sont venus, car ces îles sont éloignées du continent au moins de cent lieues. Ils se creusent des terriers comme font les renards; autour de ces trous, il a souvent vu épars des membres de loups marins & des penes de *Pinguins* qu'ils dévorent. Les matelots pour se défaire de ces animaux mettoient le feu aux herbages, & la campagne en étoit embrasée pendant plusieurs jours; on voyoit alors ces animaux courir çà & là, pour chercher une autre retraite. En plusieurs endroits il fit creuser à deux pieds de profondeur pour en examiner le sol. Il trouva un terrain noir, friable, & sous cette première couche un lit de terre glaise légère.

Mr Byron prit possession au nom du Roi de la Grande-Bretagne de ce Port & des îles adjacentes qu'il appelle îles Falkland,

(a) il favoit très-bien que Mr de Bougainville en avoit déjà pris possession deux ou trois ans auparavant, & même qu'il y avoit for-
mé un établissement. On s'étendra toute à l'heure sur cette matiere.
Je ne fais si c'est pour justifier le droit que l'Angleterre prétendoit
en 1770 sur les Isles que Mr Byron veut faire passer pour la même
terre à laquelle Cowley, Anglois, a donné le nom d'Isle de
Pepys.

Quoi qu'il en soit nous oublions ici la guerre que cette dispute a
manqué d'allumer pour ne nous rappeler que les services rendus
à la géographie par M. Byron.

On a déjà dit que l'objet principal des instructions du Commo-
dore étoit de reconnoître ces Isles *Falkland*; il l'a rempli, &
sa navigation dans ces parages étant absolument nouvelle, nous
la rapporterons avec quelques détails.

Il appareilla du Port *Egmont* le 27 Janvier, à 8 heures du ma-
tin. A 10 heures il avoit deux Isles basses au Sud-Sud-Est, dis-
tantes de quatre ou cinq milles, & alors il prolongea la côte orien-
tale : après avoir couru près de cinq lieues, il eut la vue d'un Cap
remarquable, & d'un rocher qui en étoit voisin dans l'Est-Sud-Est
3^e. Est, & à la distance de trois lieues : il donna à ce Cap le nom
de Cap *Tamar*. Après avoir encore couru cinq lieues du même
Rhumb, il découvrit un rocher éloigné de la terre d'environ cinq
milles dans le Nord-Est, à la distance de quatre à cinq lieues. Il
le nomma *Edystone*; alors il gouverna entre ce rocher, & un Cap
qui reçut le nom de Cap *Dauphin*, & il fit cinq lieues dans la
direction de l'Est-Nord-Est. Depuis le Cap *Tamar* jusqu'au Cap
Dauphin, distance d'environ huit lieues, la terre forme, à ce qu'il
lui parut, un grand enfoncement, qu'il appella *Canal de Carlisle*; mais
il apperçut bien-tôt que cet enfoncement étoit l'entrée du dé-
troit qui sépare les deux principales Isles. Depuis le Cap *Dau-
phin* il prolongea la côte en gouvernant à l'Est quart Nord-Est l'es-
pace de six lieues, jusqu'à une pointe de terre, basse & plate, &
alors il mit à la Cape. Pendant toute cette navigation, la terre
en grande partie, ressembloit au rivage oriental de la côte des *Pa-
tagons*. Elle n'offrit à l'œil que des dunes, sans un seul arbre, & c'à
& là de hautes touffes de juncs & de glaïeuls qu'il avoit déjà vues
au Port *Egmont*. Il répond de l'exactitude de ce relevement; car il
a presque toujours prolongé le rivage à la distance de deux milles;
& s'il y avoit eu, dit-il, un arbrisseau, seulement de la grosseur d'un
rosier, il ne me seroit pas échappé.

Le 28 à cinq heures & demie du matin, il porta à l'Est-Sud-
Est l'espace de cinq lieues jusqu'à trois Isles basses, distantes de la

Byron.
1765.

M. Byron
fait presque
le tour des
Isles *Falk-
land*.

Reconnoi-
ssances des
côtes.

(a) On a fait graver la carte du Commodore Byron, elle est absolument nou-
velle pour les géographes.

BYRON.
1765.

Canal de
Berkeley.

Aspect des
îles
Falkland dans
la partie mé-
ridionale.

Observations
sur les îles
Falkland,
par qui elles
ont été dé-
couvertes.

terre d'environ deux milles. De ces îles il gouverna Sud-Sud-Est l'espace de quatre lieues, jusqu'à deux autres îles basses, éloignées d'environ un mille de la terre. Entre ces îles la terre forme un grand enfoncement qu'il nomma canal de *Berkeley* : (a) on aperçoit dans la partie méridionale de cet enfoncement, une ouverture qui a l'apparence d'une baie; environ à trois ou quatre milles, au Sud de la pointe méridionale; & à la distance d'à-peu-près quatre milles de la grande terre, on voit se lever quelques rochers au-dessus de l'eau, sur lesquels la mer brise avec fureur. Lorsqu'il arriva à la hauteur de ces brisans, il gouverna Sud-Ouest quart Sud, l'espace d'environ deux lieues; & alors la terre la plus méridionale qu'il vit, & qu'il prit pour la partie la plus méridionale des îles *Falkland*, lui restoit à l'Ouest-Sud-Ouest, distante de cinq lieues.

La côte commençoit là à devenir très-dangereuse. On trouva à cette hauteur des rochers & des brisans dans presque toutes les directions, à une grande distance du rivage. Le pays aussi y prend un aspect plus sauvage, & ne montre qu'une côte aride & désolée; les terres les plus élevées ne sont que des rocs nus & escarpés, dont le coup-d'œil est aussi affreux que celui que présente la Terre-de-Feu dans le voisinage du *Cap Horn*.

Comme la mer devenoit horriblement grosse, M. Byron craignit qu'elle ne s'affalât sur la côte qu'il avoit sous le vent, d'où il auroit eu toutes les peines du-monde à se relever, en conséquence il revira de bord vent devant, le Cap au Nord; la latitude de la pointe la plus Septentrionale qu'il eut en vue, étant de 52^d. 3' Sud. Jusqu'alors il avoit prolongé la côte pendant près de soixante-dix lieues, étendue très-considérable. Il gouverna ensuite au Nord.

On trouve dans la carte qu'a donné M. Byron, la route qu'il suivit ainsi que les noms qu'il a donnés aux différentes parties de ces îles. (b).

Si on en croit M. Byron, la terre à laquelle Cowley a donné le nom d'île de *Pepys*, est la même que les îles *Falkland* : voici comment il s'exprime. « Dans la relation qu'on a publiée du voyage de Cowley, il dit, « Nous dirigeâmes notre route au Sud-Ouest, jusqu'à ce que nous parvînmes à la latitude de 47^d., où nous vîmes la terre dans l'Est. Cette terre, jusqu'alors inconnue, est une île; elle étoit inhabitée, & je lui donnai le nom de *Pepys*. Je la trouvai très-commode pour servir de relâche aux vaisseaux qui voudroient faire de l'eau & du bois; elle a une très-belle baie, où mille vaisseaux peuvent être à l'ancre en sûreté. On y voit un nombre prodigieux d'oiseaux, nous jugeâmes que la côte devoit être poissonneuse, à l'inspection du fond qui est de roche & de sable.

(a) Il paroît que c'est la baie *Fran-* servations, & celles du Capitaine Mac-
bride qui y fut envoyé après M. Byron,

(b) Cette carte a été formée d'après ses ob- & qui acheva le tour du monde.

« A cette relation est jointe une carte de l'Isle *Pepys*, où l'on a donné des noms aux pointes & Caps les plus remarquables. Cependant il paroît que Cowley n'a vu cette terre que dans l'éloignement; car il ajoute :

« La violence du vent étoit telle qu'il fut impossible d'y aborder pour y faire de l'eau; nous nous élevâmes dans le Sud, dirigeant notre route au Sud - Sud - Ouest jusqu'à la latitude de 53^d. Il est bien certain qu'il ne croit point de bois sur les Isles *Falkland*; néanmoins l'Isle *Pepys* & les Isles *Falkland* peuvent fort bien être la même terre : car sur les Isles *Falkland*, il croit une immense quantité de gayeuls & de jones, dont les tiges élevées & rapprochées présentent dans l'éloignement l'apparence d'un bois. Ces groupes de jones furent pris de loin pour des arbres par les François qui y descendirent en 1764, comme on peut le voir dans la relation que l'Abbé Pernetty a publiée de ce voyage.

« On a soupçonné que dans le manuscrit, d'après lequel on a imprimé la relation du voyage de Cowley, la latitude avoit pu être marquée par des chiffres, qui, faits avec négligence, peuvent être également pris pour quarante-sept ou cinquante-un; mais dans ces parages il n'y a point d'Isle à la latitude 47^d, & les Isles *Falkland* se trouvant presque au 51^d, il sembloit naturel de conclure que cinquante-un est le nombre qu'on a voulu représenter dans le manuscrit. On a eu recours au Musée, & l'on y a trouvé un Journal manuscrit de Cowley. Dans ce manuscrit il n'est fait aucune mention d'une Isle qui fut encore inconnue, à laquelle il ait donné le nom de *Pepys*; mais il y est parlé d'une terre qui est à la latitude de 47^d. 40', exprimée en toutes lettres; ce qui répond exactement à la description de ce qui est appelé Isle *Pepys* dans la relation imprimée, & que Cowley supposoit être les Isles de *Sebald - de - Wert*. Cette partie est conçue en ces termes :

« Dans le mois de Janvier 1683, nous parvînmes à la latitude de 47^d. 40', & nous aperçûmes une Isle qui nous restoit à l'Ouest; ayant le vent à l'Est-Nord-Est, nous portâmes dessus; mais comme il étoit trop tard pour nous approcher du rivage, nous passâmes la nuit en panne. L'Isle se monroit sous un aspect agréable, on y apercevoit des bois; je pourrois même dire que toute l'Isle étoit couverte de bois. A l'Est de l'Isle est un rocher qui s'élève au-dessus de l'eau : sur ce rocher étoient des compagnies innombrables d'oiseaux, de la grosseur des petites oies. Nos gens tirèrent sur les oiseaux, au moment où ils passèrent au-dessus du vaisseau; nous en tuâmes plusieurs qu'on servit sur ma table : c'étoit un assez bon mets, auquel seulement nous trouvâmes un gout de poisson. Je fis voile au Sud, en prolongeant l'Isle, & je crus apercevoir sur la côte du Sud-Ouest un port commode pour le mouillage. J'aurois souhaité pour-

BYRON.
1765.
Si les Isles
Falkland
sont
l'Isle
Pepys.

Extrait du
Journal de
Cowley.

RYON.
1765.

„voir mettre un canot pour reconnoître ce port, mais le vent souff-
„loit avec une telle violence, que c'eut été s'exposer à un danger
„évident : continuant de faire voile le long de la côte, la sonde à la
„main, nous eûmes 26 & 27 brassées d'eau, jusqu'à ce que nous ar-
„rivâmes à un endroit où nous vîmes flotter de ces mauvaises her-
„bes que l'eau détache des rochers, & la sonde alors ne rapporta que
„7 brassées. Nous craignîmes le danger de toucher, si nous restions plus
„long-temps, dans un lieu où il y avoit si peu d'eau & un fond
„de roche; mais le port me parut d'une vaste étendue, & capable de
„contenir cinq cens vaisseaux. L'ouverture en est étroite, & autant
„que je pus le remarquer, il y a peu de fond le long de la rive Septen-
„trionale; mais je ne doute pas que les vaisseaux ne puissent côtoyer
„sûrement la rive du Sud, car il est à présumer que le fond augmen-
„te dans cette partie; mais il est nécessaire de chercher un canal assez
„profond, pour que les vaisseaux puissent entrer à la mer basse. J'au-
„rois bien voulu rester sous le vent de cette Isle toute la nuit, mais
„on me représenta que l'objet de notre navigation ne nous permettoit
„pas de nous amuser à faire des découvertes. Près de cette Isle,
„nous en vîmes une autre dans la même nuit; & c'est ce qui me
„fit croire que ces Isles étoient peut-être les Sebaldes.

„Nous reprîmes notre route à l'Ouest-Sud-Ouest, qui n'étoit que
„le Sud-Ouest corrigé; l'aiguille aimantée déclinant vers l'Est de 22d.
„nous fîmes voile dans la même direction, jusqu'à ce que nous ar-
„rivâmes par la latitude de 53d.

„Dans le manuscrit, comme dans la relation imprimée, il
„est dit que cette Isle est par la latitude de 47d., qu'elle parut
„d'abord à l'Ouest du vaisseau; qu'elle sembloit être couverte de
„bois, qu'on y découvrit un port où un grand nombre de vais-
„seaux pourroient être à l'ancre en sûreté, & qu'elle étoit fré-
„quentée par une quantité prodigieuse d'oiseaux. Il paroît en-
„core par les deux relations, que le mauvais temps ne permit point
„à Cowley de descendre à terre, & qu'il gouverna Ouest-Sud-
„Ouest, jusqu'à ce qu'il fut arrivé à la latitude de 53d., il est
„donc certain que Cowley, de retour en Angleterre donna le
„nom d'Isle *Pepys*, à ce qu'il avoit d'abord pris pour l'Isle de *Se-
bald-de-Wert*, & il seroit facile d'en assigner plusieurs raisons :
„quoique la supposition d'une erreur de chiffres ne paroisse pas
„être fondée, cependant comme il ne se trouve point de terre au
„47d., on ne sauroit s'empêcher de croire que la terre, vue par
„Cowley, n'est autre que les Isles *Falkland*. La description du pays
„s'accorde avec presque toutes les particularités; & la carte jointe
„à la relation, présente exactement la figure de ces Isles, avec
„un détroit qui les divise dans le milieu. La carte des Isles *Fal-
kland*, que nous joignons ici, a été copiée sur les Journaux,
„& les dessins du Capitaine Macbride qui y fut envoyé après
mon

mon retour en Angleterre, & qui a pris les relevemens de toute la côte. Les deux principales Îles furent appellées Îles *Falkland* par Stroug, vers l'année 1689; puisqu'il est connu pour avoir donné le nom de canal de *Falkland*, à la partie du détroit qui les divise. On trouve encore dans le Muséum le manuscrit de ce Navigateur.

M. Byron ajoute, „ on croit que le premier qui découvrit ces Îles est le Capitaine Davies, associé de Cavendish, en 1592. Sir Richard Hawkins vit en 1594, une terre, qu'on suppose être la même, & en honneur de la Souveraine, la Reine Elisabeth, il lui donna le nom de *Virginie d'Hawkins*. Long-temps après elles furent aperçues par quelques vaisseaux François qui étoient de *Saint Malo*; & c'est probablement par cette raison que Frezier les appella les *Malouines*; & ce nom leur a été depuis conservé par les Espagnols.

M. Byron ne dit rien de plus des Espagnols, qui dans la suite ont si bien prouvé le droit qu'ils avoient sur ces Îles, qu'aujourd'hui ils en sont paisibles possesseurs.

M. de Bougainville dans la relation de son voyage (a), au lieu de dire que Davies, Cavendish & Hankins, tous trois Anglois, ont découvert les premiers ces terres, s'exprime ainsi. *Il me paroît qu'on en peut attribuer la découverte au célèbre Americ Vespuce, qui dans son troisième voyage pour la découverte de l'Amérique, en parcourut la côte du Nord en 1492, il n'assuroit pas à la vérité, si elle appartenait à une Île, ou si elle faisoit partie du continent, mais il est facile de conclure de la route qu'il avoit suivie, de la latitude à laquelle il étoit arrivé, de la description même qu'il donne de cette côte, que c'étoit celle des Malouines. J'assurerais avec non moins de fondement que Beauchet Gouin, revenant de la mer du Sud en 1700, a mouillé dans la partie orientale des Malouines, croyant être aux Sebaldes.*

Maintenant que la dispute, pour savoir à qui appartiennent ces Îles, est terminée, il seroit inutile de s'étendre davantage sur les Navigateurs qui y ont abordé plutôt ou plus tard.

On trouvera dans l'Histoire du Voyage de M. de Bougainville des détails fort étendus, sur l'Histoire Naturelle, & les productions de ces Îles.

(a) Tout ce qu'on va lire est tiré d'un voyage autour du monde, de M. de Bougainville, dont on fera l'histoire dans la suite.



BYRON.
1765.

S. VI.

Second relâche au Port Desiré, seconde entrée dans le détroit de Magellan.

M. Byron mouille pour la seconde fois au port Desiré.

LE 6 Février, M. Byron eut la vue du port *Desiré*; il y mouilla le soir, & il y trouva la *Floride*, vaisseau qu'il attendoit d'Angleterre; & qui lui apportoit les vivres nécessaires à sa longue navigation. (a) La *Tamar* & la *Floride*, ayant chassé fun leurs ancres, coururent risque d'être brisés sur la côte. Ces accidens font tellement inséparables d'une longue navigation, & sur-tout d'un voyage autour du monde, que ce n'est presque pas la peine d'en parler: il ne fut pas possible de décharger alors la *Floride*.

M. Byron rentre dans le détroit.

Le 7, les trois vaisseaux entrèrent dans le port. La *Floride* & la *Tamar* étoient en mauvais état, M. Byron se détermina, après qu'ils seroient séparés, à gagner le port *Famine*. La *Floride* partit le 13, le *Dauphin* & la *Tamar* le 14. Le 18 ceux-ci entrèrent dans le détroit. Le 19 ils mouillèrent dans le port *Famine*. Dans cette seconde traversée, M. Byron rencontra le vaisseau *P'Angle*, commandé par M. de Bougainville, qui venoit faire du bois pour une nouvelle Colonie, que les François avoient formée dans les Isles *Falkland*, appelées par eux Isles Malouines (b).

Le 15 Février, la *Floride* ayant été déchargée, & se disposant à retourner en Angleterre; le *Dauphin* & la *Tamar* firent voile du port *Famine*, afin de sortir du détroit avant que la saison fut trop avancée.

Vue des Indes.

Le 1^{er} Mars étant à la hauteur du canal *St. Jérôme*, on aperçut à l'Ouest de ce canal trois ou quatre feux sur le rivage Septentrional, & quelques instans après, on vit deux ou trois pirogues qui ramoient vers les vaisseaux; elles roderent autour des vaisseaux Anglois pendant quelques temps; mais les sauvages d'une seule eurent le courage de monter à bord. Ces pirogues étoient d'écorces d'arbres, d'une construction très-mal entendue. Les Américains étoient au nombre de sept, quatre hommes, deux femmes & un enfant. M. Byron n'avoit pas encore vu de créatures si misérables; ils étoient nus, à l'exception d'une peau très-puante de loup de mer, jetée sur leurs épaules; ils étoient armés d'arcs & de fleches, qu'ils lui présentèrent, pour quelques grains de collier &

Description de ces Indes.

(a) Après avoir reconnu les Isles *Falkland*, M. Byron ne pensa plus qu'à rentrer une seconde fois dans le détroit pour passer la mer du Sud.

(b) Ce vaisseau ayant donné de l'om-

brage à M. Byron par ses manœuvres, le Commodore se mit en état de se défendre comme si on avoit voulu l'attaquer, tant la défiance des nations rivales est extrême!

d'autres bagatelles; les fleches longues de deux pieds, étoient faites de roseaux, & armées d'une pierre verdâtre; les arcs dont la corde étoit de boyau, avoient trois pieds de longueur. Le soir, M. Byron mouilla aux environs de la riviere *Batchelor*. Tandis qu'il étoit à l'ancre, il eut la visite de plusieurs Américains; il leur fit à tous des présens de grains de raffade, de rubans & d'autres choses de peu de valeur, mais dont ils parurent enchantés. Il leur rendit à son tour visite à terre, où il vint descendre, n'ayant avec lui que quelques-uns de ses Officiers, pour ne pas les allarmer par le nombre : ils le reçurent avec toutes les expressions de l'amitié, & s'empresèrent de lui offrir quelques fruits qu'ils avoient cueillis; ces fruits avec quelques moules, lui parurent faire pour le moins la plus grande partie de leur subsistance.

BYRON.
1765.

Entrevue
avec d'au-
tres Améri-
cains.

Le 23 Mars après plusieurs jours d'une navigation fatigante, les deux vaisseaux mouillèrent dans la baie qui est sur la rive orientale du Cap *Monday*. Un jour pendant que les vaisseaux étoient à l'ancre dans une baie à trois lieues de ce cap, Mr Byron envoya un canot armé sous les ordres d'un Officier, pour reconnoître les différens mouillages qui se trouvent sur la côte du Sud; l'Officier à son retour lui raconta que dans le voisinage du Cap *Upright* il avoit rencontré quelques Américains, qui lui avoient donné un chien & qu'une des femmes lui avoit offert un enfant qu'elle tenoit sur son sein : il n'est pas nécessaire de dire que cette singulière offre ne fut pas acceptée; mais elle prouve du moins, dit Mr Byron, *ou une dépravation qui a été dans le cœur de ces sauvages les sentimens les plus naturels ou une extrême pauvreté qui fait violence à la nature.*

Mouillage
au - dessous
du Cap *Monday*.

D'autres A-
méricains of-
frent un en-
fant aux An-
glois.

Les vaisseaux appareillerent le 23 à huit heures du matin & firent voile pour gagner la mer du Sud, d'où venoient déjà des lames très-grosses. A quatre heures après-midi, on mouilla dans une baie très-sûre, au fond de laquelle se trouve un profond canal qui peut servir à la faire reconnoître. Elle est à l'Est du Cap *Upright*.

Le 24, à trois heures du matin, Mr Byron envoya un bateau armé sous les ordres d'un Officier, pour trouver un mouillage à l'Ouest; mais il revint à quatre heures de l'après midi sans avoir pu doubler le Cap *Upright*.

Le jour suivant 25, il fit encore partir les canots pour faire des recherches à l'Ouest; ils furent de retour sur les quatre heures avec la nouvelle, qu'ayant fait près de quatre lieues, ils avoient trouvé deux baies où il étoit possible de mettre à l'ancre, mais que ni l'une ni l'autre n'offroient un excellent mouillage. On continua néanmoins de faire route le 26. On étoit à 4 ou 5 milles au Nord-Est du Cap *Upright*. Le côté du Sud présente en cet endroit un coup d'œil effrayant, il est bordé à une distance considérable de rochers à fleur d'eau, sur lesquels la mer brise avec un bruit horrible. Dès le matin le temps devint sombre & le vent passant du Nord-

Aspect du
Cap *Upright*.

BYRON.
1765.
Du gers que
les vaisseaux.

Nord-Ouest à l'Ouest-Nord-Ouest souffla avec violence. La situation des vaisseaux devenoit réellement allarmante ; la tempête alloit tous les jours en croissant ; le ciel étoit couvert des plus sombres nuages. La pluie sembloit annoncer un déluge, & on alloit se trouver dans une nuit ténébreuse, au milieu d'un canal étroit, environné d'écueils & de brisans. La mer étoit prodigieusement grosse. Ses lames brisoient sur le vaisseau de Mr Byron si fréquemment, que le pont étoit continuellement sous les eaux. A neuf heures il avoit entièrement perdu de vue la *Tamar*, à trois heures & demie du matin la tempête loin de diminuer, sembloit faire de nouveaux progrès ; la pluie tomboit en torrens, & le ciel paroissoit se confondre avec la mer. A chaque instant il s'attendoit que son vaisseau alloit être brisé contre des écueils. Le jour commença enfin à poindre, mais le ciel étoit si chargé & la brume si épaisse, qu'il lui fut impossible de découvrir la terre, dont il savoit n'être pas fort éloigné. Le 27 à six heures il vit le rivage méridional, à la distance d'environ deux milles, & bientôt après il aperçut avec une joie infinie la *Tamar*. Dans ce moment le Cap *Monday* lui ressoit à quatre milles, & la violence du vent ne diminuant point, il porta sur ce Cap ; & sur les quatre heures, les deux vaisseaux vinrent à l'ancre dans la baie qui est à l'Est. La houille y étoit prodigieuse ; mais Mr Byron se croyoit encore trop heureux d'avoir pu gagner un mouillage. Il étoit déjà parvenu deux fois à quatre lieues de la baie *Tuesday*. (mardi) Et deux fois il en avoit été jetté à dix ou douze lieues par des tempêtes telles qu'il n'en avoit jamais éprouvées.

Gros temps.

Le 30, le vent d'Ouest Nord-Ouest fut encore plus violent qu'il n'avoit été, la mer, dit Mr Byron, grossit d'une manière effrayante, les vents qui venoient nous assaillir de tous les côtés, s'élevoient plus haut que nos mats. Comme nous avions un mauvais fonds, nous étions dans une crainte continuelle de voir couper nos cables : si cela fut arrivé, notre vaisseau auroit été mis en pieces sur des rochers sur lesquels la mer brisoit avec une fureur inconcevable & un bruit semblable à celui du tonnerre.

Vue de quelques Américains.

Le premier & le 2 Avril se passèrent avec un peu plus de calme, le 3 on envoya sur la côte méridionale & sur celle du Nord pour chercher un mouillage. Sur le rapport que fit le canot du Dauphin, à son retour, le 4 on mit à la voile, on mouilla dans une baie à l'Est éloignée d'une lieue du Cap *Upright*. L'Officier qui étoit allé à la découverte sur le canot du *Dauphin*, avoit rencontré des Américains dont les piroques étoient d'une construction bien différente de celles que l'on avoit jusques-là vues dans le détroit ; ces piroques étoient faites de planches cousues ensemble, au lieu que les autres n'étoient que d'écorces d'arbres nouées aux deux bouts & traversées dans le milieu par un morceau de bois court pour les tenir ouvertes.

Ces Américains lui parurent plus stupides encore qu'aucun de ceux qu'il avoit vus. Ils étoient nus, n'ayant malgré la rigueur du froid qu'une peau de loup de mer jetée simplement sur leurs épaules; mais il n'y a guère que les cochons qui eussent voulu goûter de leurs mets : c'étoit un gros morceau de baleine, déjà en putréfaction, & dont l'odeur infectoit l'air au loin. L'un d'eux découpoit avec les dents cette charogne, en présentant les morceaux à ses compagnons qui les mangeoient avec la voracité des bêtes féroces. Cependant ils ne confidéroient pas avec indifférence ce que les gens du Capitaine Byron possédoient; car un matelot s'étant endormi, ils lui couperent le derriere de son habit avec une pierre tranchante qui leur sert de couteau.

BYRON.
1765.

Barbarie de
ces Améri-
cains.

Tandis que les vaisseaux étoient à l'ancre dans la baie sur le rivage méridional, sept ou huit Américains parurent en pirogue sur la pointe occidentale de la baie; ils descendirent à terre du côté opposé à son vaisseau & firent du feu : Mr Byron les invita à venir à bord, par tous les signes qu'il jugeoit propres à les attirer, mais ce fut inutilement. Il s'embarqua dans son îole & se rendit auprès d'eux. Il s'introduisit en leur faisant des présens de peu de valeur, & dont ils parurent fort satisfaits. Ils ne tarderent pas à être bons amis; il envoya l'îole chercher du pain, & resta seul avec eux sur le rivage; dès que ses gens furent de retour avec le biscuit, il le partagea entre ces Américains; & il remarqua avec autant de surprise que de plaisir que s'il arrivoit qu'un morceau tombât à terre, aucun d'eux ne se présentoit pour le ramasser, qu'il ne l'eût permis.

Pirogues
montées par
des Améri-
cains.

M. Byron
va les trou-
ver.

Ses gens se mirent à couper des herbes pour quelques moutons qu'il avoit encore à bord. Les Américains s'en étant aperçus, coururent aussi-tôt en arracher, & les porter au bateau qui en fut bientôt rempli. Mr Byron étoit touché de cette attention : mais il s'aperçut que le plaisir qu'il exprimait en cette occasion leur en faisoit beaucoup à eux-mêmes. Ils prirent bonne opinion de lui, & lorsqu'il retourna à bord, ils l'accompagnèrent dans leur pirogue. Cependant arrivés au vaisseau ils s'arrêtèrent & considérèrent ce bâtiment avec une surprise mêlée de terreur. Il les invita à monter à bord, mais ce ne fut pas sans peine qu'il déterminâ quatre ou cinq d'entre eux à s'y exposer. Il leur fit plusieurs petits présens, & bientôt ils furent entièrement rassurés. Un de ses bas-Officiers joua du violon, & quelques matelots dansèrent. Ils furent enchantés de ce petit spectacle. Impatients de marquer leur reconnaissance, l'un d'eux se hâta de descendre dans la pirogue, il en rapporta un petit sac de peau de loup de mer, où étoit une graisse rouge, dont il frotta le visage du joueur de violon; il auroit bien souhaité faire le même honneur au Capitaine Byron, qui le refusa, & eut toutes ses peines du monde à se défendre de recevoir cette marque d'estime qu'on vouloit lui donner. Après leur avoir procuré quelques

Attention de
ces Sauvages

Leur surpri-
se à la vue
du vaisseau.

Manière
dont ils re-
connoissent
leur recon-
noissance.

BYRON.
1765.

heures de divertissement, il leur fit entendre qu'ils devoient retourner à terre; mais ils avoient conçu pour lui un tel attachement que ce ne fut pas une chose aisée que de les déterminer à rentrer dans leur pirogue.

Courant au
N. du Cap
Upright.

Le 7 Avril, Mr Byron fit appareiller par un vent modéré de l'Est-Nord-Est, & par un très-beau temps. Aussi-tôt après avoir doublé le Cap *Upright*, il sentit que le courant le portoit à l'Est; sa vitesse étoit d'un nœud & demi par heure. Le vent s'étant calmé le vaisseau se trouva à la disposition du courant qui le porta vers l'Est.

Difficulté de
la forte du
détroit.

Le 8 à une heure du matin, les vents étant à l'Ouest très-frais, il leva l'ancre, & fit de la voile au milieu d'une épaisse brume; à onze heures, les vents se renforcèrent, accompagnés d'une grande pluie & la mer grossit horriblement. Mr Byron s'aperçut bientôt que loin d'avancer, il retrogradoit; il prit le parti de porter sur une baie du rivage du Sud, distante de quatre lieues & à l'Ouest du Cap *Upright*; & il y laissa tomber l'ancre sur 25 brasses d'eau; le fond n'y étoit pas trop bon, mais à d'autres égards c'étoit un des meilleurs mouillages qu'il eut trouvé dans le détroit; les vaisseaux y étoient à l'abri de tous les vents. A quatre heures le vent ayant passé du Sud au Sud-Sud-Est, & étant devenu maniable, il mit à la voile le Cap à l'Ouest.

Cap *Pillar*.

Le 9, il amena le Cap *Pillar* qui gita au 5^d 30' Nord, avec le Cap *Upright*, à la distance d'environ quatre lieues. Ce Cap est reconnaissable par deux roches coupées en forme de tours qui terminent son sommet, & lorsqu'il resté à l'Ouest-Sud-Ouest, on découvre une Ile à la même hauteur qui a en quelque manière la figure d'une meule de foin.

Nous avons négligé les manœuvres & les détails de navigation que rapporte le journal de M. Byron en décrivant sa route au milieu du détroit. Mais nous nous sommes arrêtés davantage, à ceux dans lesquels il est entré sur les manœuvres qu'il fut obligé de faire à la sortie du détroit.

Les observations générales que fait le commodore Byron sur le passage du détroit, seront rapportées dans un autre endroit & réunies à celles des navigateurs qui ont fait après lui la même traversée.

S. VII.

Navigation depuis le Détroit de Magellan, jusqu'aux Isles Disappointement.

LE *Dauphin* & la *Tamar* entrèrent le 9 Avril dans la mer du Sud; la route qu'ont suivie ces deux vaisseaux se trouvent dans

la carte placée à la tête de ce volume, nous la décrirons rapidement ici, en nous arrêtant seulement sur les découvertes de M. Byron, & sur ce qui peut intéresser les progrès de la géographie.

BYRON.
1765.

Mr Byron dirigea sa route à l'Ouest jusqu'au 26 Avril qu'il eut connoissance de l'Isle *Masafuero* qui lui restoit à environ dix-huit lieues; mais il n'aperçut point l'Isle de *Juan-Fernandés*; les nuages qui obscurcissoient l'horizon du côté du Nord, lui en déroboient la vue.

Isle de *Masafuero*.

Il fit gouverner sur *Masafuero*. Le 27, dès la pointe du jour; il envoya de chaque vaisseau un canot armé pour reconnoître les sondes de la côte orientale de l'Isle: comme il vit ses bateaux cotoyer le rivage sans pouvoir prendre terre, à cause d'une lame qui battoit toute cette côte, il gouverna sur la partie septentrionale de l'Isle, qu'il trouva encore inaccessible: dans une étendue d'environ deux milles, elle est bordée d'un récif qui s'étend au large.

Difficulté d'y aborder.

L'Officier qui étoit allé à la découverte rapporta qu'il avoit trouvé un banc près de la pointe méridionale de l'Isle, sur lequel on pouvoit mouiller, & vis-à-vis duquel il y avoit une très-belle cascade d'une eau excellente.

Banc de sa-
ble.

Le 28 on mouilla sur le banc. On envoya aussi-tôt les canots à terre pour chercher une place propre à faire du bois & de l'eau. Mais Mr Byron observant que la mer brisoit par lames sur les rochers qui bordent le rivage, ordonna à tous ceux qui devoient monter les canots de se pourvoir d'un corset de Lège, dont il avoit fait provision en Europe. A l'aide de ces corsets, qui non-seulement donnent de l'aistance au nageur, mais l'empêchent encore de se briser contre les rochers, la descente se fit avec facilité, & les équipages firent une bonne provision d'eau & de bois. (a)

Lames énor-
mes.

Utilité des
corsets de
Lège.

Le 29 on découvrit, à un mille & demi au nord du vaisseau, à une distance presque égale des pointes Nord & Sud de l'Isle, une place beaucoup plus commode pour l'aiguade, en ce que la lame n'y brisoit point avec la même force sur le rivage. On parvint à faire dans ce jour dix tonneaux d'eau à cette nouvelle aiguade; & dans l'après-midi Mr Byron envoya un canot pour reprendre le canonier & le matelot qui avoient passés la nuit à terre, mais la lame étoit encore si grosse, que le matelot qui ne favoit pas nager, craignit de s'exposer au danger & le canonier demeura avec lui.

Découverte
d'une aiguade.

Il leur envoya un autre canot pour les informer que d'après les apparences du temps, il étoit à craindre qu'il n'y eut dans la nuit quelque coup de vent qui chassât le vaisseau loin du banc, & qu'on seroit dans la nécessité de les abandonner dans cette Isle. A ce dernier message, le canonier se mit à la nage & parvint au canot;

(a) Dans la description des Isles de la mer au Sud, on parlera des dangers que les Requins firent courir aux matelots de M. Byron.

BYRON.
1765.
Matelot qui
reste dans
l'île de peur
de se noyer.

Manière
dont on s'en
tire.

mais le matelot, quoiqu'il eut un corset de Liege, dit qu'il se noyeroit infailliblement, s'il tentoit d'y arriver; & préférant une mort naturelle, il se déterminà à rester dans l'île: il fit des adieux tendres à ses camarades, & leur souhaita toute sorte de bonheur. Cependant un des Quartiers-Maitres, au moment où le canot alloit s'en retourner, prit avec lui le bout d'une corde, se jeta à travers les vagues, & nagea jusqu'au rivage où le pauvre matelot déplorait sa destinée. Le Quartier-Maitre commença par lui remonter les tristes conséquences d'une si étrange résolution; & en lui parlant, il lui passa adroitement autour du corps le bout de sa corde, à laquelle il avoit fait un nœud coulant & cria en même-temps à ses compagnons de tirer la corde dont ils tenoient l'autre bout; ce qui fut exécuté: le matelot fut ainsi ramené à travers les vagues jusqu'au canot; il avoit avalé une si grande quantité d'eau qu'en le retirant, il paroïssoit être sans vie: on le suspendit par les pieds, il reprit bientôt ses sens, & le jour suivant, il fut parfaitement rétabli.

Le 30, le *Dauphin* & la *Tamar* leverent l'ancre. (a) Mr Byron chercha inutilement pendant 8 jours, la terre de *Davis* que les géographes placent sur le. parallèle de 27^d. 30'. & environ à cent lieues à l'Ouest de *Copiapó* au Chili; « au bout de huit jours de recherches, dit-il, je ne vis nulle apparence de découvrir cette île » à la latitude marquée sur les cartes, (b) me trouvant à celle de 26^d. 46'. S. & par 94^d. 45'. de longitude Ouest, & comme notre navigation devoit encore être longue, je me déterminai à faire prendre du Nord-Ouest à notre route, jusqu'à ce que j'eusse rencontré les vents alisés pour gouverner ensuite à l'Ouest, & chercher les Îles Salomon, s'il est vrai qu'elles existent, ou faire de nouvelles découvertes.

Le Journal du 1^{er}. Mai au 7 Juin, c'est-à-dire, pendant 37 jours, ne contient que quelques détails sur les oiseaux & les lames énormes, que virent le *Dauphin* & la *Tamar*: ces deux vaisseaux parcoururent dans cet intervalle 50 degrés de longitude sans découvrir terre: quoique M. Byron ait fait peu de bordées à droite & à gauche, il est probable cependant qu'il n'a manqué aucune terre un peu considérable: car il a marché entre les routes de Bougainville, & celles de Lemaire & Schouten, & à peu de distance l'une de l'autre: seulement au 88 degrés de longitude occidentale, il y a un espace de 10 degrés en latitude, où il peut se trouver quelques îles assez étendues. La première découverte de terre que fit M. Byron dans la mer du Sud, eut lieu le 7 Juin par 14^d. 5' de latitude,

Première découverte de M. Byron.

(a) Dans la description générale des îles de la mer du Sud, on rapportera ce que dit M. Byron de *Masafuero*.

cette terre, le Capitaine Carteret qui fit la même recherche inutilement. M. Cook a retrouvé dans son second voyage l'île de *Paques*, qu'il croit être la terre de *Davis*.

(b) On verra plus bas ce que pense de

latitude, & 144^d. 58' de longitude occidentale (a), il aperçut d'abord à environ deux lieues, une petite Ile basse, & bien-tôt après une seconde à trois ou quatre lieues. Il gouverna sur la petite dont l'aspect, à mesure qu'il en approchoit, offroit une riantte perspective; tout au tour regnoit une plage d'un beau sable blanc; l'intérieur est planté de grands arbres, qui en étendant leurs branches touffues, portent au loin leurs ombres, & forment, sans arbrisseaux, les bosquets les plus délicieux qu'on puisse imaginer. Cette Ile paroissoit avoir près de cinq-lieues de circonférence; d'une pointe à l'autre s'étendoit une barre, sur laquelle la mer écumoit avec fureur; & de grôles lames qui battoient toute la côte, en défendoient l'accès de toute part. On s'aperçut bien-tôt que l'Isle étoit habitée, plusieurs Indiens parurent sur la grève, armés de piques de seize pieds au moins de longueur; ils allumèrent plusieurs feux, que les Anglois prirent pour des signaux, car l'instant après on vit briller des feux sur l'autre Ile qui étoit au vent, ce qui confirma qu'elle avoit aussi des habitans.

BYRON.
1765.

Aspect de
cette terre.

Vue des In-
sulaires.

M. Byron envoya un canot armé, sous les ordres d'un Officier, pour chercher un mouillage; mais il revint avec la désagréable nouvelle, qu'il avoit fait le tour de l'Isle, sans avoir trouvé de fond à une encablure du rivage, qui étoit bordé d'un rocher de corail très-escarpé. Le scorbut faisoit alors parmi les équipages le plus cruel ravage; il y avoit plusieurs matelots sur les cadavres; ces pauvres malheureux qui s'étoient traînés sur les gaillards, regardoient cette terre fertile, dont la nature du lieu leur défendoit l'entrée, avec des yeux où se peignoit la douleur; ils voyoient des cocotiers en abondance chargés de fruits, dont le lait est peut-être le plus puissant antiscorbutique qu'il y ait au monde: ils supposoient avec raison qu'il devoit y avoir des limons, des bananes, & d'autres fruits qu'on trouve généralement entre les tropiques; & pour comble de désagrément, ils voyoient les écailles des tortues éparées sur le rivage.

Ravage^{de} du
scorbut.

Informé de la profondeur des eaux, M. Byron ne put s'empêcher de faire le tour de l'Isle, quoiqu'il conçût l'impossibilité de se procurer aucun des fruits qu'elle produisoit. Tandis qu'il en prolongeoit les côtes, les naturels accoururent sur la plage en poussant des cris & en dansant; souvent ils s'approchoient du rivage, agitoient leurs longues piques d'un air menaçant, se jetoient ensuite à la renverse, & demouroient quelques instans étendus sans mouvement, & comme s'ils eussent été morts; ce qui signifioit sans doute qu'ils tueroient ceux qui tenteroient de descendre. Il remarqua en cotoyant le rivage que les Indiens avoient planté deux piques dans le sable, au haut desquelles ils avoient attaché un mor-

Mouvements
des Insulaires.

(a) C'étoient les Isles de Désappointement.
Tome XX.

BYRON.
1765.

Menaces des
sauvages.

ceau d'étoffe qui flottoit au gré du vent, & devant lequel plusieurs d'entre eux se prosternoient à chaque instant, comme s'ils eussent invoqué le secours de quelqu'être invifible, pour les défendre contre lui. Durant cette navigation autour de l'île, il avoit renvoyé les bateaux pour sonder une seconde fois le long du rivage; mais lorsqu'ils voulurent s'en approcher, les sauvages jetterent des cris effroyables, maniant leurs lances avec fureur, & montrant avec des démonftrations de menaces, de groffes pierres qu'ils ramaffoient fur la rive; les Anglois ne leur répondirent que par des fignes d'amitié & de bienveillance, leur jetterent du pain & plusieurs bagatelles propres à leur plaire, mais aucun d'eux ne daigna y toucher: ils retirèrent à la hâte quelques piroques qui étoient fur le bord de la mer, & les portèrent dans le bois; ils s'avancèrent enfuite dans l'eau, & paroiffoient épier l'occafion de pouvoir faifir le canot pour le tirer fur le rivage; les matelots qui fe doutoient de leurs deffeins, & qui craignoient d'en être mafacrés s'ils tomboient dans leurs mains, brûloient d'impatience de les prévenir en faifant feu fur eux; mais l'Officier qui les commandoit, ne devant point commettre d'hoftilités, les en empêcha. Ce n'est pas que M. Byron ne fe crût en droit d'obtenir par la force des rafraichiffemens, qui lui devenoient d'une néceffité indifpenfable pour lui conferver la vie, s'il eut pu mettre à l'ancre, & que les sauvages fe fuflent obftinés à lui en refufer; mais rien n'auroit pu juftifier l'inhumanité de leur ôter la vie, pour venger de pareilles injures fans qu'il lui en revint le plus léger avantage.

On ne trouve point de mouillage fur cette première terre. Les bateaux ayant rapportés une seconde fois à M. Byron, qu'on ne découvroit aucun mouillage autour de cette île, il fe détermina à aller vifiter l'autre, ce qui l'occupa le refte du jour & la nuit fuivante.

Le 8 à 6 heures du matin, il s'étoit approché du côté occidental de la seconde île, à la diftance de trois quarts de mille; mais il ne trouva point de fond avec une ligne de 140 braffes: il aperçut alors plusieurs autres îles, ou pour mieux dire plusieurs péninfules, dont la plupart ne font liées entre elles que par des langués de terre très-étroites, & fi baffes qu'elles font prefque au niveau de la furface de la mer, qui brife deffus avec violence. Il envoya de chaque vaiffeau un canot armé, fous la conduite d'un

Découverte
de plusieurs
autres îles.

Multitude
de cocotiers.

Officier, pour sonder & tâcher de découvrir au vent des îles, un endroit propre au débarquement. En approchant de ces terres, la première chofe qu'on diftinguoit c'étoit les cocotiers, qui élevent leurs rameaux épais, & chargés de fruits au-deffus des autres arbres.

Les Indou-
res accou-
rent fur le
rivage, &
font de me-
naçes.

Auffi-tôt que les Indiens virent partir les canots, ils accou-
rurent en foule fur le rivage, armés de lances & de mafles; ils
les fuivirent pendant qu'ils fondonoient le long de la côte, & leur
faifoient des geftes menaçans pour les empêcher d'aborder.

M. Byron fit tirer par-dessus leurs têtes une piece de huit livres de balles, ils prirent précipitamment la fuite, & se cachèrent dans les bois. A dix heures les bateaux étoient de retour, mais ils n'avoient point trouvé de fond à la plus grande proximité du rivage, sur lequel la mer brisoit avec un bruit horrible.

Le milieu de ce groupe d'Iles, git par le 14^d 10' de latitude Septentrional, & 144^d 51' de longitude Ouest : la déclinaison de l'aimant y fut de 47^d 3' Est.

Giffement
des Iles de
Difappointement.

En quittant ces Iles, M. Byron cingla à l'Ouest; l'impossibilité de pouvoir en tirer aucune espece de rafraichissement pour ses malades, dont la situation devenoit à chaque heure plus déplorable, lui fit donner à ces Iles le nom de *Difappointement*.

S. VIII.

Découverte des Iles du Roi George. Description de ces Iles, &c.

LE lendemain, M. Byron découvrit une autre terre à l'Ouest-Sud-Ouest, & à la distance de 6 ou 7 lieues. Le 10 il en étoit approché. Elle est longue & basse; le rivage est une belle plage de sable blanc, bordée d'un rocher de corail.

La contrée couverte de cocotiers & d'autres arbres, présente un coup d'œil agréable. On en prolongea la côte du Nord-Est, à la distance d'un demi-mille du rivage: dès que les Indiens aperçurent les vaisseaux, ils allumerent de grands feux, sans doute pour répandre l'alarme parmi les habitans les plus éloignés, & cou-
rurent au rivage armés de la même maniere que les sauvages des Iles de *Difappointement*.

Alarme des
Indulases.

Bien-tôt quelques centaines d'Indiens rangés en bon ordre, s'avancèrent dans l'eau jusqu'à la ceinture. L'un d'eux portoit une longue perche, au haut de laquelle étoit attachée une piece de natte en guise de drapeau : ils firent des cris affreux & continuels, & le moment d'après plusieurs grandes pirogues descendirent le lac pour se joindre à eux.

Menaces des
Indulases.

M. Byron avoit envoyé deux bateaux armés, commandés chacun par un Officier, pour reconnoître les sondes, & la place la plus favorable à l'encrage. Ils trouverent la côte par-tout bordée d'un rocher escarpé, à l'exception de l'ouverture qui découvroit l'îlot, & dont la largeur étoit à peine de la longueur d'un navire. M. Byron mit en travers vis-à-vis de cette entrée. Nos bateaux qui étoient en avant, dit M. Byron, faisoient aux Indiens tous les signes possibles d'amitié, sur quoi quelques pirogues doublerent l'îlot pour s'en approcher : nous crûmes d'abord que c'étoit avec de bonnes intentions, & qu'il s'établirait entre eux & nous un commerce d'amitié; mais nous

Ils veulent
s'appuyer au
déparche-
ment des An-
glois.

BYRON.
1765.

Violence de
quelques-uns
des naturels.

filmes bien-tôt convaincus que les Indiens n'avoient d'autre dessein que d'échouer nos bateaux sur le rivage. Dans le même temps plusieurs Indiens s'élançerent des rochers dans la mer, & nagerent vers les canots; l'un d'eux sauta dans le bateau de la Tamar, où en un clin d'œil il se saisit de la veste d'un matelot, se rejetta à la nage entre deux eaux, & ne reparut que près du rivage, où il rejoignit les compagnons; un autre mit la main sur la corne du chapeau d'un Quartier-Maitre, mais ne sachant comment s'en emparer; il le tira à lui au lieu de le lever, ce qui donna le temps au Quartier-Maitre d'empêcher qu'on ne le lui enlevât; sans cela il auroit sans doute disparu avec la même promptitude que la veste. Nous souffrîmes ces insultes avec patience, & les Insulaires triomphoient dans leur impunité.

M. Byron
longe la côte.

Quelques pirogues
suivent les
vaisseaux.

Les Indiens
classés à leur
tour par les
canots de M.
Byron.

Leurs pré-
tendus pour
empêcher la
descente des
Anglois.
Deux ou
trois natu-
rels tués.

Prise de
deux piro-
gues.

Difficulté
du débarque-
ment.

Ne trouvant point de mouillage en cet endroit, M. Byron continua de prolonger la côte pour gagner la pointe la plus occidentale de l'île. Lorsqu'il eut amené cette pointe, il vit une autre île qui lui restoit au Sud-Ouest quart Ouest, à environ quatre lieues; alors il avoit déjà dépassé de près d'une lieue l'île, où il avoit laissé les Insulaires; mais ils n'étoient pas satisfaits de s'être tirés tranquillement d'avec lui : il aperçut deux doubles pirogues très-grandes, qui venoient à la voile sur lui. Dans chacune de ces pirogues, étoient trente Indiens, tous armés à la manière du pays. Les canots de M. Byron se trouvoient assez loin sous le vent du vaisseau, & les pirogues passant entre le vaisseau & le rivage, paroissoient très-empressés d'aller les attaquer. Il fit signal à ses canots de leur donner la chasse; & à l'instant ils coururent sur les pirogues : les Indiens les voyant venir à leur rencontre prirent l'épouvante; ils amenèrent à l'instant leur voile, & ramèrent vers la terre avec une vitesse surprenante. Arrivés près du rivage, ils passèrent à travers la houle qui y brisoit avec force, & aussi-tôt échouèrent leurs pirogues. Les bateaux les suivirent, & les Insulaires craignant une invasion sur leur côte, se présentèrent armés de pierres & de bâtons pour empêcher la descente; cette résistance força les Anglois à faire feu sur eux. Ils en tuèrent deux ou trois; l'un d'eux qui avoit reçu trois balles à travers le corps, eut encore le courage de lever une grosse pierre, & mourut en la lançant sur ses ennemis. Cet homme vint tomber tout près des bateaux; les sauvages n'eurent pas la hardiesse de l'enlever, & emportant avec eux les autres morts, ils se retirèrent sur l'îlot où étoient leurs compagnons. Les bateaux revinrent avec deux pirogues qu'ils avoient pris assez injustement : l'une avoit trente-deux pieds de longueur, l'autre un peu moins; mais toutes les deux étoient d'une construction très-curieuse; elle leur avoit coûté des soins infinis. M. Byron regagna l'après-midi, le poste qu'il avoit déjà eu; & renvoya ses bateaux, pour prendre encore une fois les sondes autour de l'îlot, mais ils revinrent confirmer que le mouillage y étoit

impraticable. Pendant l'absence des bateaux, on observa un grand nombre d'Insulaires sur la pointe voisine de l'endroit, où on les avoit laissés le matin; ils paroissoient empressés à enlever plusieurs pirogues qui étoient sur le bord de la mer: craignant qu'ils ne fussent tentés de renouveler un combat, qui ne pouvoit que leur être funeste, M. Byron fit tirer un coup de canon, dont les balles passant par-dessus leurs têtes, produisirent l'effet qu'il en attendoit, tous en un moment disparurent.

BYRON.
1765.

Brayeur des
Insulaires.

Les bateaux parvinrent encore à descendre à terre avant le coucher du soleil; ils ramassèrent quelques noix de cocos; mais ils n'aperçurent pas un seul habitant. Dans la nuit de violentes raffales, accompagnées d'une très-forte pluie, obligèrent M. Byron de louvoyer jusqu'à sept heures du matin, il revint se mettre en travers vis-à-vis l'islot. Ses bateaux partirent de nouveau pour procurer des rafraichissemens à l'équipage. Il fit mettre dans les bateaux tous ceux qui, atteints du scorbut, n'étoient cependant pas assez malades pour garder leur hamac. Il descendit aussi à terre où il passa la journée. Il vit plusieurs maisons que les Insulaires avoient entièrement abandonnées; il n'y trouva que des chiens qui ne cessèrent d'aboyer tant qu'il fut à terre.

Les bateaux
descendent à
terre.

Autres ba-
teaux en-
voyés à ter-
re.
On renvoie
les scorbut-
tiques.

En visitant les cabanes des Indiens, les Anglois trouverent la manivelle d'un gouvernail; cette piece déjà rongée de vers, avoit visiblement appartenu à une chaloupe Hollandoise; ils trouverent aussi un morceau de fer battu, un autre de cuivre, & quelques petits outils de fer, qu'autrefois les habitans de cette contrée avoient eu sans doute des Hollandois, à qui étoit la chaloupe.

Les bateaux tra-
vaillés, que
les Anglois
trouvent à
terre.

Les Hollan-
dois ont a-
bordé sur
cette Isle.

Il seroit difficile de savoir si les Indiens parvinrent à se défaire des Hollandois, ou si leur vaisseau vint se briser sur leur côte; mais on a lieu de croire que leur vaisseau ne retourna jamais en Europe, puisqu'il n'y a point de relation de son voyage, ni d'aucune découverte qu'il ait faite.

Si ce vaisseau fit voile de cette Isle, on ne devineroit pas trop pourquoi il y avoit laissé le gouvernail de sa chaloupe; & si l'équipage fut mit en pieces par les Indiens, il doit y avoir dans cette Isle des restes plus considérables de ses ferremens, auxquels les sauvages attachent un très-grand prix; mais on n'eut pas le temps de faire de plus grandes recherches. M. Byron emporta avec lui le fer battu, le cuivre & les outils de fer; il leur en laissa un exactement de la forme d'une hache de charpentier, & dont la lame étoit une coquille d'huitre perliere; il est possible qu'il ait été fait à l'imitation d'une hache; car parmi les outils qu'il a pris dans cet endroit, il y en avoit un qui paroissoit être le reste de cet instrument, quoiqu'il fut presque entièrement usé.

A une très-petite distance des maisons des Insulaires, il y avoit Tombeaux.

BYRON.
1765.

des bâtimens d'une autre espece, & assez ressemblans à des tombeaux ; ce qui fit croire à M. Byron qu'ils avoient une grande vénération pour les morts.

Les scorbutiques guéris par le raisin chissiens de cette Isle. Les Insulaires se ca-
chent.

Les bateaux firent plusieurs voyages de terre pour en rapporter des noix de cocos, & des plantes antiscorbutiques, dont l'Isle est couverte, & bien-tôt il n'y eut plus de malades sur le *Dauphin* & la *Tamar*.

De toute cette journée, on ne vit point paroître les Insulaires qui se tinrent cachés ; on n'aperçut même aucune fumée dans l'Isle ; ils craignoient sans doute qu'elle ne découvrit le lieu de leur retraite. Le soir les Anglois retournerent à bord.

Position de cette Isle.

Cette partie de l'Isle est située par les 14^d. 29'. de latitude sept. & 148^d. 50' de longitude Ouest. De retour à bord, Mr Byron s'écarta un peu de la côte, se proposant de faire voile le lendemain pour reconnoître l'autre Isle qu'il avoit vue à l'Ouest de celle où il s'étoit arrêté, & qui est à soixante-neuf lieues des Isles de *Disapointement*, dans la direction de l'Ouest un demi-rumb au Sud.

Affrès d'une autre Isle.

Le lendemain 12, Mr Byron courut sur cette Isle, qui se présentait à-peu-près comme celle qu'il venoit de quitter, il y vit de même un grand lac dans l'intérieur.

Mouvements des Insulaires sur la côte.

Dès que le vaisseau fut aperçu des Insulaires, ils accoururent en foule sur le rivage ; ils étoient armés comme ceux des autres Isles, & ils le suivirent pendant plusieurs lieues, tandis qu'il prolongeoit la côte. Comme la chaleur de ce climat est très-grande, ils paroissoient souffrir d'une course si longue ; car quelquefois ils se plongeoiient dans la mer, ou se jetoient tout étendus dans le sable qu'arrosent les lames qui se brisent sur le rivage, & ils recommençoient ensuite à courir.

Les bâtimens à rames s'ajou-
procheant du rivage.

Cependant les bâtimens à rames fondoient le long de la côte comme à l'ordinaire ; Mr Byron avoit expressément défendu aux Officiers qui les commandoient de faire aucune violence aux naturels, à moins qu'ils n'y fussent forcés pour leur propre défense, il leur avoit recommandé au contraire d'employer tous les moyens imaginables pour gagner leur amitié & leur bienveillance.

Conversion par signe avec les Insulaires.

Les bâtimens à rames s'approcherent du rivage d'aussi près que les lames purent le leur permettre, & firent signe aux Insulaires qu'ils avoient besoin d'eau. Les Indiens les comprirent d'abord & leur firent entendre de s'avancer plus loin le long du rivage, les canots continuèrent de prolonger la côte, jusqu'à ce qu'ils arrivèrent à la vue d'un village construit comme celui que le Capitaine Byron avoit vu dans la dernière Isle. Les Insulaires les suivirent en cet endroit, & furent joints par plusieurs autres. Les bateaux rangerent le rivage d'aussi près qu'il fut possible, & le Capitaine se tint prêt à leur envoyer des secours, & à les soutenir de son artillerie. Il vit alors un vieillard descendre du village vers le

Cérémonies que fait un vieillard.

bord de la mer. Il étoit suivi d'un jeune homme ; sa taille étoit haute & il paroissoit nerveux, une barbe blanche, qui lui descendoit jusqu'à la ceinture, lui donnoit un air vénérable. Il sembloit avoir l'autorité d'un Chef ou d'un Roi. Les indiens à un signe qu'il fit, se retirèrent à une petite distance, & il s'avança sur le bord du rivage. D'une main il tenoit un rameau verd, & de l'autre il pressoit sa barbe contre son sein. Dans cette attitude, il fit un long discours ; sa prononciation cadencée pouvoit faire croire qu'il chantoit ; & cette espèce de chant n'avoit rien de désagréable. „ Nous ne regrettons pas moins, dit Mr Byron, de ne pas l'entendre que „ de n'en pouvoir point être entendu nous-mêmes. Cependant „ pour lui donner des marques de bienveillance, nous lui jetâmes quelques présens de peu de valeur, lorsqu'il parloit encore : mais il n'y toucha point, & il ne voulut pas permettre „ aux siens de les ramasser avant qu'il eut achevé sa harangue. „ Alors il s'avança dans la mer, jeta à nos gens son rameau verd, & prit ensuite les présens qu'on lui avoit fait. Toutes les apparences nous faisoient bien augurer de ce peuple, nous „ leur fîmes signe de mettre bas les armes, & la plupart d'entre eux les quitterent sur le champ. „ Un des Officiers de poupe, encouragé par ce témoignage d'amitié, sauta du canot & nagea à travers les lames jusqu'au rivage. Les Indiens l'entourerent aussitôt, & commencerent à examiner ses habits avec beaucoup de curiosité : Ils parurent sur-tout admirer sa veste. L'Officier de poupe eut la générosité de l'ôter & d'en faire un don à ses nouveaux amis ; mais cette complaisance produisit un mauvais effet. Il n'eut pas plutôt donné sa veste qu'un Insulaire lui dénoua sa cravate, la lui arracha & prit la fuite. Cet Officier sentant qu'ils ne lui laisseroient rien sur le corps ; se retira comme il put & regagna son canot à la nage. Cependant on étoit toujours en bonne intelligence avec eux. Plusieurs nagerent jusqu'aux bateaux ; quelques-uns apportèrent des fruits & d'autres de l'eau douce dans des coquilles de cocos. Mais le principal objet de ceux qui montoient les canots étoit d'obtenir des perles de ces Insulaires ; & pour mieux le leur faire comprendre, ils leur montroient des écailles d'huître perlière qu'ils avoient ramassées sur la plage de l'île où ils étoient descendus : tous leurs efforts furent infructueux ; jamais ils ne parvinrent à se faire entendre. Ils auroient eu peut-être plus de succès, s'il leur avoit été possible de relâcher quelque temps parmi eux ; mais malheureusement la côte ne fournissoit aucun mouillage pour les vaisseaux.

Mr Byron donna à toutes ces Isles, dont il venoit de faire la découverte, le nom d'Isles du *Roi George* (a) Cette dernière se trou-

BYRON.
1768.

Il prononce
un discours
cadencé.

Un Officier
de poupe va
trouver les
Insulaires.

Traitement
qu'on lui a
fait.

Les Insulaires
portent
des provisions
aux Anglois.

Les Anglois
ne peuvent
pas en obtenir
de perles.

Giffement
de cette île.

(a) On en trouvera la description, dans la description de la mer du Sud.

BYRON.
1765.

ve par ces 14d. 41'. de latitude Sud, & 149d. 15'. de longitude Ouest.

§. IX.

Navigation depuis les Isles du Roi George, aux Isles Saypan, Tinian & Agnigan. Découverte de plusieurs Isles.

LE Dauphin & la Tamar quitterent le 13 Juin les Isles du Roi George; ces deux vaisseaux se trouvoient alors dans la partie septentrionale du milieu des Isles qu'on a appellées ensuite Isles de la *société*, & en allant un peu plus au Sud Mr Byron auroit découvert un grand nombre de celles qui ont été reconnues par les navigateurs qui ont fait depuis lui le tour du monde. Il s'aperçut très-bien qu'il y avoit des terres étendues dans ces parages; mais l'état de ses équipages ne lui permit pas de beaucoup s'arrêter.

Isles du Prince de Galles.
Nature de la côte. Aguel.

Il poursuivit sa route à l'Ouest & aperçut une terre au Sud-Sud-Ouest; il courut dessus & trouva que c'étoit une Isle étroite, dont la verdure qui en annonçoit la fertilité en rendoit l'aspect très-agréable, mais une houle brisée sur cette côte avec un bruit horrible, le fond en est très-mauvais à une certaine distance, & se trouve semé d'écueils qui s'étendent à près de trois lieues au large. Cette Isle, très-peuplée, autant que le coup d'œil a permis d'en juger en la prolongeant, n'a guere moins de vingt lieues de longueur. On lui donna le nom d'Isle du *Prince de Galles*. Elle est par les 15d. de latitude Sud, & 151d. 53'. de longitude Ouest. Sa distance des Isles du Roi George, est d'environ quarante-huit lieues dans la direction du Sud Sud-Ouest.

Gissement de cette Isle.

De la pointe occidentale de cette Isle, Mr Byron dirigea sa route au Nord Sud-Ouest. „ Le vent, dit-il, passa à l'Est; & les lames „ du Sud, qui avoient rendu notre navigation si pénible avant „ d'arriver à la hauteur des Isles de *Direction*, & qui depuis ce „ temps-là avoient cessé, commencerent à reparoitre. Mais au mo- „ ment de les perdre, & quelques jours auparavant, nous vîmes de „ grandes compagnies d'oiseaux.

„ J'observai journellement qu'avant le coucher du soleil, ces „ oiseaux dirigeoient leur vol vers le Sud. J'en conjecturai qu'il de- „ voit y avoir quelque grande terre de ce côté; je ne pus m'empê- „ cher de croire que, si les vents m'eussent favorisé, je l'aurois „ rencontré; & si nos équipages eussent joui d'une meilleure san- „ té, j'aurois volontiers couru à l'Ouest, pour tenter cette décou- „ verte. La population de toutes ces Isles basses, que nous avions „ vues, sembloit supposer l'existence d'un continent qui ne de- „ voit pas en être éloigné; & sans cette supposition, il seroit diffi- „ cile

Remarques de Mr Byron sur les Isles basses.

„cile de rendre compte de la manière dont cette longue chaîne
„d'Isles s'est peuplée, mais le mauvais état des équipages étoit un
„obstacle insurmontable à cette navigation.

BYRON.
1768.

Le Commodore Byron ne se trompe pas, il avoit effectivement
à sa gauche les Isles si nombreuses & si serrées que Mr Cook a
reconnues ensuite & qu'il a appelées Isles de la société.

Mais il parle d'après les fausses joies qu'on avoit encore en 1765,
sur l'existence d'un continent qu'il suppose dans ces parages. D'après
les deux voyages de M. Cook, il est démontré qu'il n'y en a
point.

Le 17, Mr Byron vit divers oiseaux voltiger autour du vais-
seau; & il crut qu'il étoit dans le voisinage de quelqu'autre Isle. Il
continua sa route, mais avec précaution; les Isles dans cette par-
tie de l'Océan, rendent la navigation très-périlleuse: comme ce ne
sont la plupart que des terres basses, un vaisseau peut se trouver
deffus avant d'en avoir connoissance.

Dangers de
la navigation
de cette par-
tie de l'O-
céan.

Cependant il n'aperçut rien le 18, 19 & 20, pendant lequel temps
il suivit la même route, quoique les oiseaux fussent toujours en
grand nombre autour de ses vaisseaux. Il étoit parvenu à 12^d. 33'
de latitude Sud & 167^d. 47' de longitude Ouest, & il étoit éloi-
gné de 313 lieues de l'Isle du Prince de Galles.

Le 21, il découvrit à une lieue, une chaîne de brisans qui s'allon-
geoient dans le Sud-Sud-Ouest, & une heure après il découvrit une
terre à huit lieues, elle se montrait sous l'apparence de trois Is-
les, dont les côtes bordées de rochers laissoient voir différentes
coupures d'une pointe à l'autre distantes d'environ trois lieues; il
regne un récif sur lequel la mer brise & s'élève à une hauteur ef-
frayante. On tourna la pointe septentrionale & on vit la côte du
Nord-Ouest, & celle de l'Ouest défendues par d'innombrables écueils
qu'il eut été dangereux de vouloir ranger d'un peu près, ces Is-
les parurent plus fertiles, plus riches que celles qu'on venoit de
visiter; & elles n'étoient pas moins peuplées, à ne juger par les habi-
tations qu'on appercevoit en groupe le long du rivage, une grande
pirogue se montra à quelque distance des côtes; mais Mr Byron
fut forcé d'abandonner cette belle contrée, sans pouvoir en prendre
une plus exacte connoissance, à cause des brisans qui s'étendant au
large dans toutes les directions, exposoient à beaucoup plus de ris-
ques que la descente ne pouvoit promettre d'avantages. Il crut d'a-
bord que c'étoit une partie des Isles Salomon (a) & espéra en re-
connoître quelques autres d'un plus facile accès.

Découverte
des Isles du
danger.

Après de
ces Isles.

Nature de la
côte & af-
pect du pays.

(a) Nous parlerons ailleurs des Isles Espagnoles en ont rapporté de l'or, elles
Salomon, & nous dirons qu'il paraît que ont excités les desirs des Navigateurs,
ce sont les terres de la Nouvelle-Istan- & M. Byron souhaitoit beaucoup de les
de, & de la Nouvelle-Bretagne, fort retrouver.
éloignées de ce parage. Depuis que les

Byron.
1765.

La chaîne de rochers qu'il découvrit approchant de ces Isles ; se trouve par les 104. 15' de latitude australe & 169^d. 28' de longitude occidentale ; elle est au Nord 76^d. 48' Ouest de l'Isle du *Prince de Galles*, & à la distance de 352 lieues. Les Isles sont à l'Ouest-Nord-Ouest de ce récif, dans un éloignement de neuf lieues. Il les nomma les *Isles du danger*, & s'en éloigna dans la direction du Nord-Ouest un quart Ouest.

La vue de cette chaîne de brisans lui fit donner de fréquentes alarmes pendant la nuit, & il en avcrtit ses Officiers qui la passèrent sur le pont à observer. Cette précaution étoit d'autant plus nécessaire qu'il eut sans relâche de violens coups de vents accompagnés de pluie.

La route de
M. Byron
plus élevée
que celle des
autres Navi-
gateurs.

Mr Byron, pressé par les besoins de ses équipages de revenir en Europe, prenoit tous les moyens qui dépendoient de lui pour y arriver le plutôt possible : c'est dans ce parage qu'il commença à s'élever au Nord des routes de *Mendana* & de *Quiros*, & il acheva le tour du monde, dans une latitude plus élevée qu'aucun autre navigateur : traversant cette nouvelle partie de la mer du Sud, il ne découvrit que deux Isles ; il rechercha celles de *Salomon* sans pouvoir les retrouver. (a)

Découver-
te de l'Isle
du Duc
d'York.

Aspect du
Pays.

La navigation jusqu'au 27 n'eut rien de remarquable ; il aperçut alors une autre Isle dans le Sud-Sud-Ouest, distante de sept à huit lieues. „ Nous courûmes dessus, dit Mr Byron, à mesure „ que nous en approchâmes, nous vîmes ses côtes s'abaisser jus- „ qu'au niveau de la surface de la mer ; la verdure & les coco- „ tiers qui y croissent en abondance, en rendent l'aspect très-agréa- „ ble ; un grand Lac en baigne l'intérieur ; en cela elle ressemble à „ l'Isle du *Roi George* : cette Isle a près de trente milles de circon- „ férence. Ses bords sont marécageux, & la mer brise d'une „ manière terrible sur tout le rivage. Nous en prolongeâmes les „ côtes ; & arrivés au vent de l'Isle, je fis mettre nos canots de „ hors pour reconnoître les sondes, & trouver un mouillage, „ n'ayant point trouvé de fond, je les renvoyai avec ordre de des- „ cendre à terre, s'il étoit possible, afin de nous procurer quel- „ ques rafraichissemens pour les malades. Ils aborderent avec „ beaucoup de peine, & rapportèrent près de deux cens noix de „ cocos, qui, dans notre situation, nous parurent d'un prix ines- „ timable. Ceux qui montoient les canots rapportèrent qu'ils n'a- „ voient rien vu dans l'Isle qui pût faire croire qu'elle eût jamais été „ habitée. Ils y trouverent des milliers d'oiseaux de mer. Ils „ étoient si peu ombrageux qu'ils se laissoient tuer sur leurs nids, „ qu'ils construisent aux hauts des arbres ; mais on n'aperçut au- „ cun quadrupède. Je fus tenté de croire, que cette Isle étoit la „ même que celle qu'on désigne dans le *Neptune François* sous le

(a) Voyez ce qu'on a dit plus haut sur ces Isles.

nom de *Maluita*, placée à près d'un degré à l'Est de la grande
 „ Isle *Sainte-Elisabeth*, la principale des Isles *Salomon*; mais
 „ ayant été depuis convaincu du contraire, je l'ai nommée l'Isle
 „ du *Duc d'York*. Je pense que cette Isle n'avoit pas encore été
 „ reconnue. La position que les cartes françoises donnent aux Isles
 „ *Salomon* n'est fondée sur aucune autorité; *Quiros* cite le seul qui
 „ prétende les avoir découvertes; & je doute que les détails qu'il
 „ en a laissés puissent servir à les faire reconnoître par d'autres na-
 „ vigateurs. „ (a)

BYRON.
1765.

Le 2 Juillet, Mr Byron aperçut une Isle à environ six lieues au Nord; il courut dessus jusqu'au soir, & fit louver à petites bordées pendant la nuit. Aux premiers rayons du jour cette Isle lui présenta un coup d'œil charmant; elle est basse & unie, couverte d'arbres, entre lesquels les cocotiers se font remarquer aisément, mais des lames qu'on voyoit se briser avec violence & un rivage marécageux paroissoient comme destinés à en défendre l'accès, & diminueient le plaisir que caufoit la perspective délicateuse de cette Isle. Mr Byron examina la côte du Sud-Ouest, qui court dans une étendue d'environ quatre lieues. Dès qu'il en fut à portée, il ne tarda pas à s'appercevoir que la population y étoit très-nombreuse.

Découverte de l'Isle Byron.

Aspect de cette Isle.

Il découvrit d'abord un millier d'Insulaires assemblés sur la plage; & bientôt plus de soixante pirogues ou espees de pros mirent en mer, & ramerent vers ses vaisseaux. Il se disposa à les recevoir, & en un moment ils se rangerent autour de lui. Leurs pirogues, d'une construction très-bien entendue, étoient si propres qu'elles paroissoient être neuves. Chacune d'elles contenoit au moins trois personnes & fix au plus.

Multitude d'Insulaires.

Ces Indiens l'ayant considéré pendant quelques instans, l'un d'eux sauta dans l'eau, nagea vers le vaisseau & y grimpa comme un chat. Dès qu'il fut monté sur le plat bord, il s'y assit en faisant de violens éclats de rire; il parcourut ensuite tout le vaisseau, s'efforçant de dérober tout ce qui se trouvoit sous sa main; mais ce fut sans succès, parce qu'étant nud, il lui étoit impossible de rien cacher. Les matelots lui mirent une veste & des culottes, ce qui le divertit beaucoup; il avoit tous les gestes & toutes les manières d'un singe nouvellement dressé. On lui donna du pain, qu'il mangea avec une sorte de voracité; & après avoir fait nombre de tours plus grotesques les uns que les autres, il s'élança du vaisseau par dessus bord, avec sa veste & ses longues culottes, & regagna sa pirogue. Il ne fut pas plutôt de retour, que plusieurs autres à son imitation nagerent vers le vaisseau, monterent jusqu'aux sabords, par où s'étant infinués, ils se saisirent de tout ce qui leur tomba sous la main, & se replongeant ineontinent dans la mer, nagerent à une très-grande

Les Indiens arrivent à bord.

Ce qu'y fait un des Insulaires.

Vols que commettent les naturels.

(a) On dira plus bas que M. Carteret, après avoir fait inutilement les mêmes recherches, a adopté le même sentiment.

BYRON.

1765.

Un d'eux
porte une
ceinture de
dents humai-
nes.

distante, quoique quelques-uns d'eux, ayant les mains pleines les tinssent hors de l'eau pour ne pas mouiller ce qu'ils emportoient. Un autre Insulaire qui paroissoit jouir de quelque considération, avoit pour ceinture un cordon garni de dents humaines : c'étoient vraisemblablement les trophées de ses exploits guerriers ; car il ne l'auroit pas échangé contre tout ce qu'on auroit pu lui offrir ; quelques-uns de ces Insulaires étoient sans armes.

Cette Isle à laquelle les Officiers voulurent donner le nom de leur Commandant, est située par 18. 18'. de latitude Sud & 173^d. 46'. de longitude Ouest (a).

Chaleurs ex-
cessives.
Maladie des
équipages.

Après le départ des vaisseaux de l'Isle *Byron*, la dysenterie & le scorbut, suite des chaleurs excessives & du calme pesant qui reignoient sur ces mers, affligèrent les équipages d'une manière cruelle. La provision des noix de cocos, excellent remède contre le scorbut, étoit consommée. On soupairoit après des vents frais pour arriver aux *Isles des larrons*, dont on n'étoit pas éloigné. Mr Byron observe que le thermomètre montoit souvent à 88^d, & descendoit rarement au dessous de 81, aussi regarde-t-il cette navigation comme la plus brûlante qu'on ait fait.

Depuis la sortie de la mer du Sud, M. Byron fit route sur des parages déjà connus ; mais les détails de sa navigation sont encore assez intéressans pour qu'on les suive rapidement.

Du 28 au 30, un grand nombre d'oiseaux voloient autour des vaisseaux, & bien-tôt en effet, on vit terre à l'Ouest un demi quart Rhumb au Nord. On reconnut que c'étoit les Isles de *Tinian*, de *Seypan* & d'*Aiguigan* (b).

Relâche à
Tinian.

Le 31 à midi, les deux vaisseaux jetterent l'ancre à la pointe Sud-Ouest de *Tinian*.

Ravage du
scorbut.

M. Byron descendit à terre, pour marquer l'endroit où il conviendrait de placer les tentes pour les malades, qui étoient en grand nombre, car il n'y avoit pas un seul matelot qui n'eût ressentit les atteintes du scorbut, & plusieurs en étoient à la dernière extrémité. On trouva plusieurs cabanes que les Espagnols & les Indiens avoient quittées l'année précédente ; aucun d'eux n'y étoit encore venu de cette année, & il n'étoit pas probable qu'ils y arrivassent de quelques mois ; on y avoit le soleil jusqu'au zenith, & la saison des pluies étoit commencée.

Excursion
dans le pays.

Après avoir marqué la place où l'on devoit dresser les tentes, M. Byron entreprit avec six ou sept de ses Officiers, de pénétrer dans les bois pour découvrir ces points de vue charmans, ces perspectives enchanteuses, & ces prairies dont la verdure n'est in-

(a) On en parlera ailleurs dans la description générale de la mer du Sud.

de l'autre de deux & trois lieues, *Seypan* est la plus grande, & *Aiguigan* dont les terres sont élevées, & d'une forme ronde, est la plus petite.

(b) Ces trois Isles sont éloignées l'une

terrompue que par l'émail des fleurs, & qu'animent de nombreux troupeaux qui y paissent en liberté : il étoit impatient de jouir de la vue de cette délicieuse contrée, dont on trouve une description si intéressante dans le voyage du Lord Anson. Cependant l'objet le plus important étoit de se procurer du bétail qui lui devenoit de première nécessité ; mais le bois étoit si épais, si embarrassé de broussailles, qu'il ne voyoit pas à deux toises devant lui, & que pour ne pas se perdre dans une forêt presque impraticable, il étoit obligé d'appeler ses Officiers le uns après les autres. L'excessive chaleur l'avoit fait parir en chemise, sans autres vêtements, que ses longues culottes & ses souliers qui en un moment furent en lambeaux. Il parvint néanmoins avec des peines infinies à traverser ces bois ; mais à sa grande surprise, la contrée s'offrit à ses regards sous un aspect bien différent du tableau qu'on lui en avoit fait d'après Anson. Les plaines étoient entièrement couvertes de roseaux & de buissons, qui s'élevoient en plusieurs endroits plus haut que lui, & par-tout au moins jusqu'à la ceinture : ses jambes continuellement embarrassées dans ces espèces de ronces, étoient toutes déchirées. Durant cette marche, il étoit couvert de mouches de la tête aux pieds, s'il vouloit parler il étoit sûr d'en avoir la bouche pleine, & plusieurs lui entroient jusques dans la gorge. Après avoir marché ainsi l'espace de trois ou quatre milles, il aperçut un taureau qu'il tira ; & un peu avant la nuit, il revint à l'endroit de son débarquement aussi mouillé que s'il se fut plongé dans l'eau, & si harassé qu'il pouvoit à peine se soutenir. Il envoya aussitôt quelques hommes pour rapporter le taureau qu'on avoit tué.

L'équipage pendant son absence s'étoit occupé à dresser des tentes & à transporter les malades à terre.

Le lendemain 1^{er} Août, fut employé à dresser de nouvelles tentes, à descendre sur le rivage les pieces à l'eau, & à nettoyer le puits destiné à l'aiguade. M. Byron pensoit que ce puits étoit le même, où le *Centurion* commandé par le Lord Anson fit son eau ; c'étoit sans contredit le plus mauvais qu'il eut encore trouvé depuis qu'il étoit en mer : l'eau en étoit saumâtre & toute pleine de vers.

Il n'y avoit qu'un fond de sable, dans la rade qui couvre de grosses masses de corail ; & comme l'ancre n'a point de tenue sur le sable, on étoit exposé continuellement au danger de voir ses cables coupés par des coraux durs & tranchans. (a) Contre cet accident, M. Byron fit garnir les cables, & y attacher de distance en distance des tonneaux vuides pour les faire flotter, & empêcher leur frottement sur les coraux : ensuite il résolut de ne plus mouiller que sur une ancre ; ces deux expédiens lui réussirent.

(a) Le Capitaine Wallis ayant relâché aussi à *Tinian*, on joindra les autres observations de M. Byron à celle de ce dernier Navigateur.

BYRON.
1765.

Épaisseur des
forêts.

Difficulté de
les traverser.
Il trouve le
pays bien dif-
férent du ta-
bleau qu'en
avoit fait An-
son.

Multitude
de mouches.

Malades &
tablis à ter-
re.

Mauvais
mouillage.

BYRON.
1766.

Chasse aux
taureaux.

M. Byron envoya du monde pour reconnoître les retraites du bétail : on parvint à en découvrir quelques-unes, mais à une grande distance de son quartier; & les animaux étoient si ombrageux qu'il étoit difficile d'en approcher d'assez près pour les tirer : quelques détachemens envoyés pour en tuer, lorsqu'on fut leurs retraites, furent quelquefois vingt-quatre heures à les poursuivre avant de pouvoir les atteindre; & lorsqu'un de ces animaux avoit été traîné l'espace de sept à huit milles à travers les bois, & les plaines hérissées de bruyeres, il étoit tout couvert de monches, exhaloit une odeur fétide & n'étoit plus bon à rien; ce qu'il y avoit de plus fâcheux, c'est que les Anglois exténués par ces pénibles courses étoient bien-tôt attaqués de fièvres, dont ils avoient peine à guérir.

Multitude
d'oiseaux.

Chaleur ex-
cessive.

On parvenoit avec moins de peine à se procurer de la volaille : les bois de cette Isle sont peuplés d'une si grande quantité d'oiseaux de toutes especes : on pouvoit toujours en tirer aisément; mais la chair en étoit généralement d'un mauvais goût, & la chaleur étoit telle qu'une heure après qu'on les avoit tués ce n'étoit plus que de la pourriture.

L'Isle de Tinian abonde en cochons sauvages : « ils sont si féroces & si gros, dit M. Byron, qu'ils pèsent communément 200 livres, qu'on peut les tirer sans beaucoup de difficulté; leur chair nous fut d'un grand secours ».

Tandis qu'on s'occupoit des moyens de s'en procurer par la chasse ou par les pièges, un des contre-maitres découvrit un endroit très-agréable du côté du Nord-Ouest de l'Isle qui étoit fort fréquenté par le bétail, & d'où l'on pouvoit l'amener par mer. M. Byron y envoya aussi-tôt un détachement avec une tente, pour y rester plus commodément. Chaque jour les bateaux rapportoient au vaisseau tout ce qu'on avoit tué; mais quelquefois la mer brisoit avec tant de furie sur le rivage qu'il étoit impossible d'aborder, & le canot de la *Tamar* perdit trois hommes qui tenterent de franchir la lame.

Reconnoi-
ssance de Say-
pan.

Incur-
sion
dans l'Isle
de Saypan.

Tandis qu'on étoit en rade la *Tamar* alla reconnoître l'Isle de *Saypan*, qui est plus considérable que celle de *Tinian* par son étendue; l'élevation de ses terres, montre aussi sous un aspect plus agréable. La *Tamar* mouilla au vent de cette Isle à la distance d'un mille du rivage; quelques personnes de l'équipage descendirent sur une très-belle plage sablonneuse, qui s'étend l'espace de six ou sept milles; ils se promenerent alors dans le bois, où ils remarquerent plusieurs arbres qui seroient très-propres à faire des mats de navire. Ils virent beaucoup de cochons sauvages & de guanaques, mais aucune trace d'autre bétail, ni aucun oiseau. Ils ne trouverent près de la plage aucune source d'eau, mais ils apperçurent un grand étang dans le milieu des terres, dont ils n'approcherent pas. De grands tas d'é-

cailles d'huîtres perlières, amoncelées sur le bord du rivage, & plusieurs autres vestiges leur firent juger, qu'il n'y avoit pas longtemps qu'on étoit venu dans l'Isle : *il peut se faire*, dit M. Byron, *que les Espagnols s'y rendent à de certaines saisons de l'année, pour y faire la pêche des perles.* M. Byron a vu aussi plusieurs de ces pyramides de figures pyramidales, qui portent sur une base carrée, & dont parle Lord Anson.

BYRON.
1765.
Huîtres perlières.
Les Espagnols y vont de temps en temps.

Le 30 Septembre, les malades étant rétablis, & M. Byron ayant pris toutes les provisions que l'Isle fournit, le *Dauphin* & la *Tamar* partirent de *Tinian*, après y avoir relâché 9 semaines. Entr'autres rafraichissemens qu'emportèrent les équipages, il faut compter deux mille noix de cocos.

§. X.

Traversée de Tinian à Pulo Timoan, & de Pulo Timoan à Batavia.

DU premier au 22 Octobre, le Journal de M. Byron ne rapporte que quelques observations sur les oiseaux qu'il vit en mer, & sur l'aiguille aimantée : il n'aperçut aucune terre pendant cet interval, & le 22, il se trouva à six lieues de l'Isle de *Grafton*, la plus Septentrionale des Isles *Bashen*. Ayant résolu d'abord de toucher à ces Isles, il courut sur celle qu'il appercevoit, mais comme la traversée depuis ces Isles au détroit de *Bansa*, est très-périlleuse, & qu'un beau ciel & un vent frais lui permettoient de forcer de voiles, il crut qu'il étoit plus prudent de poursuivre sa route, & il remit le Cap à l'Ouest. D'après son observation, l'Isle de *Grafton* git par 21d. 71' de latitude Sud, & 118d. 14' de longitude Ouest.

Gissement de l'Isle de Grafton.

Le 5 Novembre, il se trouva devant l'Isle de *Timoan*; M. Byron espérant y trouver des rafraichissemens, d'après ce que dit Dampierre, y mouilla.

M. Byron mouilla à Timoan.

Les Officiers allèrent à terre le lendemain pour voir ce qu'on en pourroit tirer, les habitans, qui sont des Malais, nous parurent un peuple insolent, dit M. Byron. Dès qu'ils nous virent approcher du rivage, ils accoururent en grand nombre sur le bord de la mer, ayant un grand couteau d'une main, de l'autre une pique armée d'une pointe de fer, & un bris, espèce de poignard à la ceinture : nous débarquâmes malgré ces apparences menaçantes, & aussitôt nous commençâmes nos emplettes. Mais tout ce qu'il fut possible de se procurer, se réduisit à une douzaine de volailles, une chèvre & un chevreau. Nous offrîmes en échange des couteaux, des haches, & d'autres instrumens de cette espèce ; mais ils les refusèrent d'un air méprisant, & demandèrent des roupies. N'en ayant pas, nous étions embar-

Observations sur les habitans.

raffés de payer, nous leur offrîmes des mouchoirs, & par grace ils daignèrent accepter les meilleurs.

Ces peuples sont d'une stature au-dessous de la médiocre, mais parfaitement bien pris dans leur taille. Leur teint est de couleur bronzée & presque noire, M. Byron vit parmi eux un vieillard qui à quelque différence près étoit vêtu comme un Persan; mais les autres étoient nus, à la réserve d'un mouchoir qu'ils portoient autour de leur tête en manière de turban, & de quelques morceaux d'étoffe dont ils se ceignent les reins, & qu'ils attachent avec une agraffe d'argent. Il ne parut aucune femme, & probablement ils ne les laissent pas voir aux étrangers. Leurs maisons bâties en bois de bambou, sont propres & régulièrement construites; elles s'élèvent sur des poteaux, huit pieds environ au-dessous du sol. Leur canots sont aussi très-bien faits. Il en vit quelques-uns assez considérables, & dont ils se servent probablement pour aller commercer à *Malacca*; mais quand il fut à terre le pays lui parut très-agréable & couvert d'arbres.

L'île est montueuse, elle produit en abondance le chou palmite & le cocotier; mais les habitans ne jugèrent pas à propos d'en vendre aux Anglois. M. Byron aperçut quelques rizières: un séjour de trente-six heures ne lui laissa pas le temps de visiter cette contrée vraisemblablement fertile.

Malgré l'agitation violente & continuelle des vagues dans la baie, où M. Byron étoit à l'ancre, ses équipages réussirent à faire une pêche abondante: ils jetterent la seine avec le plus grand succès; mais il étoit facile de s'apercevoir que cela donnoit de l'ombrage aux Insulaires, qui regardent comme une de leurs propriétés, les poissons qui sont sur leurs côtes. Deux belles rivières viennent se jeter dans la baie; l'eau en est parfaite, & M. Byron l'a trouvée si supérieure à celle qu'il avoit à bord, qu'il en remplit autant de pièces qu'on put en charger sur le canot, qui y retourna deux fois. Tandis qu'il étoit à l'ancre, quelques Insulaires lui apportèrent un animal qui avoit le corps d'un lièvre & les jambes d'un daim; un des Bas-Officiers qui l'acheta auroit voulu pouvoir le conserver vivant; mais il fut impossible de lui procurer l'espace de nourriture qui lui étoit propre; il fallut donc le tuer; le chair en étoit d'un très-bon goût. Le temps fut à l'orage durant lequel relâche des Anglois devant cette île; les éclairs & la pluie, accompagnés des plus violents coups de tonnerre, continuèrent presque sans interruption.

Le *Dauphin* & la *Tamar* appareillèrent le 7 de Timoon. Le 10 ils apperçurent l'île de *Lingen*, & le 11 d'autres petites îles qu'ils prirent pour les îles *Domines*, & le 12 *Pulo-Tote*. Le 13 *Pulo-Taya*, le 15 *Sumatra*, enfin le 27 ils entrèrent dans la rade de *Batavia*. Quoique les Espagnols & les Hollandois nous aient fait connoître ces

île de Lin-
gen.
Pulo-Tote.
Pulo-Taya.
Relâche à
Batavia.

ces parages, on trouvera cependant dans le Journal de M. Byron, des remarques utiles aux Navigateurs.

BYRON.
1765.

Le lendemain qui étoit le 28 Novembre, suivant les Journaux du *Dauphin* & de la *Tamar*, & le 29 de la vraie date de l'Europe, sur laquelle ces deux vaisseaux avoient perdu un jour en faisant le tour du monde, M. Byron alla mouiller plus près de la Ville. « La compagnie Hollandoise, dit-il, entretient toujours à Batavia un vaisseau Amiral. Le Commandant de cette patache, qui parmi ses compatriotes est un personnage de conséquence, jugea à propos d'envoyer son canot à mon bord; le conducteur aussi mal vêtu qu'il avoit mauvaise mine, me demanda qui nous étions, d'où nous venions, quelle étoit notre destination, & me fit plusieurs autres questions non moins impertinentes; il se disposa en même temps à écrire mes réponses; mais je lui épargnai cette peine: il fut prié de quitter sur le champ mon bord, & de retourner dans son canot, ce qu'il fit sans répliquer.

Questions qu'on propose aux vaisseaux étrangers.

À son arrivée à Batavia, M. Byron n'avoit pas un seul malade dans les deux équipages; mais sachant que l'air y est plus mal-fain qu'en aucun endroit des Indes, dans la saison des pluies qui étoit prochaine, & que l'arrack y est très-commun, il résolut d'en partir aussi-tôt qu'il seroit prêt à remettre en mer (a).

§. XI.

Arrivée au Cap de Bonne-Espérance, retour en Angleterre.

M. Byron appareilla le 10 Décembre, après avoir embarqué des rafraichissemens, & une provision de ris & d'arrack pour le reste du voyage. Le 14 il mouilla près de l'Isle du *Prince* dans le détroit de la *Sonde*; il y relâcha 5 jours, & pendant cet intervalle les équipages ne vécurent que de tortues que les habitans de l'Isle leur vendoi-
 ent à bon marché.

Relâche à l'Isle de Prince.

À peine eut-il mis à la voile, qu'une fièvre putride se développa avec fureur dans les deux équipages; trois matelots en moururent, & plusieurs autres furent si malades qu'on les jugoit sans espérance. Cependant M. Byron n'avoit pas perdu un seul homme à Batavia; ce qui fut regardé, malgré la brièveté du relâche comme un exemple extraordinaire de bonheur. Il ne fut pas quinze jours en mer que tous les malades se rétablirent parfaitement.

Une fièvre putride attaque les équipages.

Le *Dauphin* & la *Tamar* continuèrent à faire voile près de

(a) M. Carteret, M. Wallis, M. de Bougainville & M. Cook, ayant aussi relâché à Batavia, nous joindrons les remarques de M. Byron à celles de ces Navigateurs.

BYRON.
1765.

quarante-huit jours, sans qu'il leur arriva rien de remarquable. Seulement dans cet intervalle ils perdirent un de leurs meilleurs canonniers. Il se laissa tomber du bord, & on ne put le sauver.

Le 10 Février ils eurent la vue de la côte d'Afrique, à sept lieues par 34^d. 15' de latitude Sud & 21^d. 45' de longitude Ouest.

Fumée sur
une côte dé-
serte d'Afri-
que.

M. Byron porta sur la terre, & lorsqu'il en fut à deux lieues il vit une épaisse fumée qui s'élevait d'une plage sablonneuse; imaginant que cette fumée étoit produite par les Hottentots, il fut surpris qu'ils choisissent pour leur résidence, cette partie de la côte qui ne paroît composée que de dunes, où l'on n'aperçoit ni arbrisseau ni verdure, & sur laquelle la mer brise avec une violence qui doit y rendre la pêche impraticable.

M. Byron
mouille dans
la baie de la
Table.

Le 13, le *Dauphin* & la *Tamar* entrèrent dans la baie de la Table, tous les huniers, tous les ris pris.

Hardiesse de
sa manœuvre.

Les vents étant grands frais & par grains violents, les Hollandois dirent à M. Byron, qu'aucun de leurs vaisseaux n'auroit osé entrer dans la baie avec un vent si défavorable, & qu'ils l'avoient vu avec surprise entrer & manœuvrer avec plus de facilité & de promptitude qu'on ne le fait d'ordinaire par le vent le plus favorable.

Hollandois
abandonnés
sur une côte
déserte.

Dinant un jour chez le Gouverneur de la Compagnie Hollandoise, j'eus occasion, dit M. Byron, de parler de la fumée que j'avois vue sur une plage sablonneuse, en un endroit de la côte, où tout annonçoit la stérilité de la terre, & j'ajoutai que cela m'avoit étonné, il me dit qu'il n'y avoit pas long-temps qu'un autre vaisseau, qui s'étoit approché de cette partie de la côte avoit vu comme moi cette grande fumée, quoique cette terre qu'on supposoit être une île fut inhabitée, il m'apprit à ce sujet qu'il y avoit près de deux ans, que deux vaisseaux Hollandois de la Compagnie des Indes, avoient fait voile de *Batavia* pour le Cap, & que jamais on n'en avoit eu de nouvelles; il soupçonnoit que l'un de ces deux vaisseaux, ou même tous les deux, avoient fait naufrage sur cet endroit de la côte, & que les fumées qu'on avoit aperçues venoient de ces malheureux qui s'y étoient perdus; & il ajouta qu'on avoit déjà envoyé plusieurs fois des bateaux pour éclaircir ces conjectures, mais que la mer brisoit sur la côte avec tant de furie, qu'ils avoient été forcés de revenir sans oser y descendre. Je fus touché du récit d'une si triste aventure, & je regrettai de n'en avoir pas été informé auparavant; car j'aurois fait tous mes efforts pour trouver ces infortunés, & les tirer d'un lieu où ils doivent probablement périr de misère.

M. Byron partit le 7 Mars de *Batavia*, après un relâche de trois semaines; le 16 il eut la vue de *Sainte-Hélène*, quelques jours après faisant voile par un très-beau temps & un vent frais, à une distance considérable de la terre, le *Dauphin* reçut une secousse aussi rude

que s'il eut donné sur un banc : la violence de ce mouvement allar-
ma tout l'équipage & chacun courut sur le pont ; la mer étoit teinte
de sang dans une très-grande étendue ; ce qui dissipa leurs craintes.
Il en conclut qu'ils avoient touché sur une balcine ou sur un
grampus , & que vraisemblablement le vaisseau n'en avoit reçu
aucun dommage ; ce qui étoit vrai. Dans ce même temps , M. Byron
perdit le second maître charpentier , jeune homme industrieux &
actif ; il avoit presque toujours été dans un état de langueur de-
puis le départ de *Batavia*.

BYRON.
1768.
Le vaisseau
toucha sur
une balcine.

La *Tamar* avoit jusqu'alors suivi le *Dauphin* , mais trois piéces de
la ferrure de son gouvernail étant rompue , M. Byron fut obligé de
dire au Capitaine Cumming , qui la commandoit alors , de faire voile
pour *Antigoa* , & d'y réparer son gouvernail avec une nouvelle gar-
niture de gonds & de rosettes qu'il avoit de rechange ; car celle de
la *Tamar* étant en fer , on ne s'étoit pas attendu qu'elle durât au-
tant que celle du *Dauphin* , qui étoit de cuivre ainsi que son dou-
blage.

Le *Dauphin* continua sa route : le 7 Mai il eut connoissance des
Sorlingues : neuf semaines après son départ du Cap de *Bonne-Es-
pérance* , & un voyage de 22 mois & quelques jours , le 9 il rentra
en Angleterre.



DERNIERS VOYAGES

DANS LES MERS DU SUD.

LIVRE SECOND.

*Voyage fait autour du Monde en 1768, 1767, 1768 & 1769, sur le
Swallow, par le Capitaine Carteret.*

INTRODUC-
TION,

INTRODUCTION.

LE succès du voyage du Commodore Byron, excitèrent de plus en plus le zèle du Roi d'Angleterre, pour les progrès de la navigation & de la géographie; le Parlement qui accordoit les subsides nécessaires à ces expéditions, secondoit les vues du Monarque avec une extrême générosité; & ce qui est bien remarquable; on ne trouve presque aucun intervalle entre les expéditions qu'a ordonnées la Grande-Bretagne, dans ces derniers temps.

Le Commodore fut de retour en Angleterre, au mois de Mai 1766; & au mois d'Août suivant, le *Dauphin* fut expédié de nouveau, sous le commandement du Capitaine Wallis, avec le *Swallow*, commandé par le Capitaine Carteret, avec les mêmes instructions générales pour faire des découvertes dans l'hémisphère méridional. Le *Dauphin* fut équipé comme la première fois. Le *Swallow* étoit un *Sloup* monté de quatorze canons, & ayant pour équipage quatre-vingt dix matelots, avec un Lieutenant & vingt-deux Bas-Officiers. Les préparatifs de ces différentes expéditions se faisoient d'une manière très-secrète: les Gouvernemens ne divulguent pas ces sortes de projets; parce qu'en temps de guerre les Nations ennemies pourroient profiter de ces connoissances, & attaquer les vaisseaux envoyés dans les parages lointains, pour y faire des découvertes. Le *Swallow*, dit M. Carteret, étoit un vieux vaisseau de trente ans de service, & je ne le croyois pas en état de faire

un long voyage, étoit légèrement doublé à la quille, laquelle n'étoit pas même garnie de clous, qui pussent suppléer au défaut d'un doublage plus capable de le défendre des vers. On me fit entendre que je devois accompagner le *Dauphin* dans son expédition; mais la différence de grandeur & d'équipement de ces deux bâtimens, me donna lieu de penser qu'ils n'avoient pas la même destination. Le *Dauphin* avoit un doublage de cuivre, & étoit approvisionné de tout ce qui est nécessaire à une navigation longue & dangereuse; le *Swallow*, au contraire, étoit mal pourvu des choses les plus essentielles. Je me hasardai cependant à demander une forge, du fer, un petit esquif & plusieurs autres choses que je savois par expérience devoir être très-impportantes, si l'on prétendoit que j'entreprisse un second voyage autour du globe; on me répondit que le vaisseau & son équipement étoient très-propres pour l'usage qu'on en vouloit faire, & l'on ne m'accorda rien de ce que je desirois. Cette réponse me confirma dans l'opinion où j'étois, que si le *Dauphin* s'embarquoit pour faire le tour du monde, on ne m'enverroit pas plus loin que les Isles *Falkland*, où je serois remplacé par le *Jifon*, une excellente frégate qui étoit comme le *Dauphin*, doublée de cuivre, & amplement chargée de provisions. Comme je manquois de fil de carret, article absolument nécessaire dans tous les voyages, je tâchai de m'en procurer à Plymouth, mais on me dit qu'on en avoit mis à bord du *Dauphin* une quantité suffisante pour les deux vaisseaux.

Le *Dauphin* & le *Swallow*, marcherent ensemble jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à la vue de la mer du Sud, à l'entrée occidentale du détroit de *Magellan*, & de-là ils revinrent en Angleterre par des routes différentes, quoique le Capitaine Carteret soit rentré dans les ports de la Grande-Bretagne, plus tard que M. Wallis, on fera cependant l'Histoire de son voyage avant celle de ce dernier (a), son Journal se trouve dans la collection d'Hawkefworth, dont on a parlé plus haut.

Au sortir du détroit de *Magellan*, le *Dauphin* cingla plus au Sud, & le *Swallow* plus au Nord. La géographie doit au Capitaine Carteret, la découverte des Isles *Osnabrup*, *Glocester*, de la *Reine Charlotte*, de *Carteret*, de *Gowe*, de Sir *Charles Hardy*, de *Winchelsea*, & du détroit entre la *Nouvelle-Bretagne* & la *Nouvelle-Irlande* (b), enfin des Isles de l'Amirauté. Ce Navigateur intelligent & éclairé, a d'ailleurs achevé son expédition autour du monde, avec une attention & des soins remarquables. Il a couru de très-grands

(a) Il se trouve dans la collection d'Hawkefworth, avant celui du Capitaine Wallis, parce que sa route a moins de rapport à celle des Navigateurs.

(b) La découverte de ce détroit lui a fait un honneur initial.

dangers, & dès les commencemens de l'expédition, il a montré un dévouement héroïque. La troisième année de son voyage dans le temps où il étoit le plus épuisé, il fut attaqué par un pirate; ce respectable marin a depuis été tué en Amérique, dans la guerre contre les Insurgens.

De tous les Navigateurs qui ont abordé sur des contrées nouvelles dans ces derniers temps, M. Carteret, est celui qui paroît avoir tué le plus de monde : mais on ne doit point le lui reprocher, son équipage étoit d'autant plus disposé à tirer sur les Naturels des différens pays, qu'il se trouvoit par-tout dans le besoin, à la veille de périr faute de rafraichissemens, ou faute de ne pouvoir réparer le vaisseau (a).

CARTERET
1766.

§. I.

Traverse de Plimouth à l'Isle de Madere, & de cette Isle à l'extrémité du détroit de Magellan.

M. Carteret fit voile de *Plimouth*, avec le *Dauphin* & la *Flute* le *Prince-Frédéric*. Le 22 Août 1766; l'équipage ayant reçu la veille deux mois de paye : il n'est pas besoin de suivre sa route jusqu'au moment où il fut séparé des deux autres bâtimens, à l'extrémité du détroit de *Magellan*, du côté de la mer du Sud; on la retrouvera dans la relation du Capitaine Wallis. Voici seulement quelques particularités qu'il est bon de conserver.

Pendant le relâche à *Madere*, M. Carteret ne connoissant pas encore le lieu de sa destination, écrivit au Capitaine Wallis, qu'il manquoit de fil de carret, & l'informa de la réponse qui lui avoit été faite lorsqu'il en avoit demandé au Commissaire Ordonnateur de *Plimouth* : M. Wallis lui en envoya cinq cens livres, mais cette quantité ne suffisant pas aux besoins du *Swallow*, M. Carteret fut forcé bien-tôt après de mettre en pieces quelques-uns de ses cables pour sauver ses agrets.

Le Lieutenant de M. Carteret l'avertit le 3 dès le grand matin, que neuf des meilleurs matelots s'étoient échappés du vaisseau pen-

(a) Dans l'introduction du voyage de Byron.

Ce voyage renferme 9 cartes ou planches

1^{re}. Une du côté Nord-Ouest de *Madere*.

2^{es} *sierra*.

2^{re}. Carte & vue des Isles *Pis-Caim*.

3^{re}. Isles de la *Reine-Charlotte*.

4^{re}. Côte septentrionale de la plus grande des Isles de la *Reine-Charlotte*. Baie

Swallow & haute *Byron*.

5^{re}. *Nouvelle-Islande*. Vue de l'Isle *Saint-Jean* & de 6 autres Isles.

6^{re}. Carte des découvertes du Capitaine Carteret, dans la *Nouvelle-Bretagne*.

7^{re}. Trois vues des Isles de l'*Amérique* & de quelques autres.

8^{re}. Banc de sable dangereux de *Joseph-Freewil*, extrémité méridionale de *Mindana*.

9^{re}. Baie de *Bonthain*.

dant la nuit, & avoient gagné la côte à la nage, entièrement nus, & n'emportant rien que leur argent, qu'ils avoient enveloppé dans un mouchoir attaché autour de leurs reins. Il ajouta que les défecteurs ne s'étoient pas quittés jusqu'à ce qu'ils fussent près de la houle qui brisé avec violence sur le rivage, & qu'alors un d'eux effrayé du bruit des vagues en étoit revenu en nageant près du vaisseau où il avoit été pris à bord; mais que les autres avoient eu le courage de se hasarder au milieu des flots. Comme la perte de ces hommes auroit eu pour M. Carteret des suites funestes, il écrivit sur le champ au Consul, pour le prier de l'aider à les recouvrer; il n'avoit pas encore fini sa lettre, lorsqu'il lui fit dire, qu'au grand étonnement des naturels du pays, on venoit de les trouver nus sur le rivage, qu'on les avoit mis en prison, & qu'on n'attendoit que ses ordres pour les renvoyer. M. Carteret dépêcha un bateau, & dès qu'il apprit qu'ils étoient arrivés, il alla sur le pont. « Je fus charmé, dit-il, de voir le repentir sur leurs visages, & je fus intérieurement porté à ne pas leur infliger une punition, à laquelle ils sembloient disposés à se soumettre de bon cœur, pour expier leur faute. Je leur demandai ce qui avoit pu les porter à s'enfuir du vaisseau, & quitter le service de leur patrie, au risque d'être dévorés par les goulus, ou déchirés en pièces par la houle qui battoit sur la côte. Ils répondirent que quoiqu'ils eussent couru tant de dangers en nageant vers la grève, ils n'avoient jamais eu intention de déserter le vaisseau, qu'ils étoient résolus de ne pas quitter tant qu'il pourroit naviguer, mais que sachant bien qu'ils entreprenoient un long voyage, dont personnellement ne n'étoit assuré de revenir, ils avoient jugé qu'il seroit un peu dur de n'avoir pas une occasion de dépenser leur argent, & s'étoient déterminés à boire encore une bouteille d'eau de vie & revenir ensuite à bord, où ils espéroient arriver avant qu'on s'aperçût de leur départ. Je voulois leur pardonner & je n'examinai pas trop sévèrement leur apologie, que le reste de l'équipage qui les entourait paroïssoit beaucoup approuver. Je leur fis observer qu'après avoir bu une bouteille d'eau de vie, ils auroient été peu en état de traverser la houle à la nage, & je leur dis qu'espérant que désormais ils n'exposeroient leurs vies que dans des occasions plus importantes, & que je n'aurois point à me plaindre de leur conduite, je ne leur infligeois d'autre châtiment que la honte & le regret dont je les voyois pénétrés. Je pensai qu'ils avoient besoin de repos, je les avertis de remettre leurs habits & de se coucher. J'ajoutai que si pendant notre voyage j'avois besoin de bons navigateurs, je connoissois avec plaisir à qui je pourrois m'adresser. Ayant ainsi dissipé la crainte de ces braves matelots, je fus très-satisfait de remarquer le murmure de contentement qui se fit entendre alors au milieu de l'équipage.

CARTERET.
1766.

Neuf mois-
lots s'en-
suivent à Ma-
dère.
Dangers
qu'ils cou-
rent,

Motifs de
cette déser-
tion

Pendant
qu'on leur
accorde.

CARTERET.
1766.

M. Carteret
ne recut ses
instructions
que par dila-
tation.

Com'ien
le *Swallow*
marchoit
mal.

Mouillage
au port Fa-
mine.

M. Carteret
exposé à M.
Wallis le
mouillage
de *Swallow*.

« Ma clémençe fut bien payée par la suite ; au milieu des peines & des dangers de notre voyage , ces défecteurs nous rendirent toutes sortes de services avec un zèle & une ardeur, qui leur fait honneur, & qui servit d'exemple aux autres.

Le Capitaine Carteret ne reçut que le 12 après être parti de *Madere*, une copie de ses instructions du Capitaine Wallis, qui lui apporta alors l'objet du voyage, & qui nomma le port *Famine* dans le détroit de *Magellan*, pour rendez-vous en cas de séparation.

« J'étois convaincu, dit M. Carteret, que l'on m'envoyoit à une expédition que le *Swallow* & son équipement n'étoit pas en état d'accomplir ; mais je résolus à tout événement de faire mon devoir, le mieux qu'il me seroit possible.

En entrant dans le détroit, on ordonna au *Swallow* de marcher en avant du *Dauphin* & de la Flûte, afin de les piloter au milieu des bas fonds ; mais le bâtiment manœuvroit si mal qu'il étoit très-rarement possible de le voir sans le secours d'un bateau qui le touât ; cependant après bien des travaux & bien des dangers, ils mirent à l'ancre dans le port *Famine*, le 26 Décembre. On démontra alors le gouvernail pour y ajouter une pièce de bois ; M. Carteret espéroit qu'en le rendant plus large, le vaisseau s'en trouveroit mieux ; cette opération ne répondit pas à son attente.

« Le 17 Février, avant de quitter la baie d'Islande, j'exposai, dit M. Carteret, au Capitaine Wallis, dans une lettre, la situation de mon vaisseau, & je le priai d'examiner ce qu'il étoit plus à propos de faire pour le service de Sa Majesté ; s'il vouloit le renvoyer, ou s'il devoit continuer le voyage. Il me répondit que puisque les Lords de l'Amirauté l'avoient destiné à une expédition, dont je connoissois bien l'objet, il ne croyoit pas être le maître de changer sa destination.

Le *Dauphin* & le *Swallow*, continuèrent donc à naviguer ensemble dans le détroit pendant quelque temps, & comme M. Carteret l'avoit déjà passé une fois, on lui dit de se tenir en avant & de servir de guide, & on lui donna la liberté de mettre à l'ancre ou à la voile lorsqu'il le jugeroit convenable. S'apercevant que le *Swallow* étoit très-mauvais voilier, qu'il retardoit beaucoup le *Dauphin*, & que probablement il lui seroit manquer la saison de gagner la mer du Sud, ce qui avoit renversé le projet du voyage ; il proposa au Capitaine Wallis de laisser le *Swallow* dans quelque anse ou baie ; de monter ses bateaux pour l'accompagner & l'aider jusqu'à ce qu'il eut traversé le détroit. Il lui remontra que par là il acheveroit son passage, suivant toute apparence, beaucoup plutôt, que si le *Swallow* lui faisoit perdre du temps. Afin de lui faire agréer ce plan, il lui fit remarquer qu'il pourroit compléter ses provisions de bouche & de marine, & son équipage avec ce qui étoit dans son vaisseau, & le renvoyer en Angleterre avec ceux

M. Carteret
demande à
recourir en
Angleterre.

de ses gens, que la maladie rendoit incapables de le suivre. Il ajouta qu'en s'en retournant dans la Grande-Bretagne, il examinerait la côte Orientale des Patagons, ou qu'il entreprendroit de faire toutes les autres découvertes que le Commodore voudroit indiquer. « Enfin je lui dis, continue M. Carteret, que s'il croyoit avoir besoin, pour faire réussir le voyage, des connoissances que j'avois acquises dans les mers du Sud, j'étois prêt d'aller avec lui à bord du *Dauphin*, & d'abandonner le commandement du *Swallow*, à son premier Lieutenant, dont je remplirois la place, ou de faire le voyage moi seul avec le *Dauphin*, s'il vouloit ramener en Europe le *Swallow*; mais le Capitaine Wallis répondit de nouveau à ces remontrances généreuses & sages, que d'après les ordres qu'il avoit reçus, les deux vaisseaux devoient continuer leur route sans se séparer.

Le *Swallow* étoit alors en si mauvais état qu'en portant toutes ses voiles, il ne pouvoit pas faire autant de chemin que le *Dauphin* avec ses huniers à un seul ris.

Ces détails rehaussent la gloire de M. Carteret, qui avec un si mauvais vaisseau est venu à bout d'achever le tour du monde, & qui n'a pas craint de s'arrêter dans des parages inconnus, pour découvrir de nouvelles terres.

Le 10 Avril, le *Dauphin*, forçant de voiles pour sortir du détroit par un vent favorable, le *Swallow* se perdit entièrement de vue, & n'eut plus d'espoir de le revoir qu'en Angleterre, parce qu'on n'avoit point concerté de plan d'opération, ni nommé de rendez-vous ultérieur après la sortie du détroit. Cette séparation étoit d'autant plus fâcheuse pour le Capitaine Carteret, que le *Swallow* n'avoit à bord aucun des objets de commerce, qu'on porte ordinairement dans les parages de la mer du Sud, & qui sont nécessaires pour obtenir des rafraichissemens des Naturels. Il n'en résolut pas moins de continuer le voyage, & ses gens lui montrèrent un courage bien propre à le rassurer, & à le dédommager de la perte qu'il venoit de faire.

Le jour de séparation, il étoit en travers du Cap *Pillar*, bientôt le vent, la brume & la pluie le mirent en danger, cependant il avoit envoyé un bateau à la recherche de la baie *Tuesday* (mardi), que *Narborough* place à 4 lieues du détroit; on ne trouva ni celle-là ni aucune autre où le vaisseau put être à l'abri.

Le 12, M. Carteret renvoya encore le maître du navire pour chercher un mouillage sur la côte du Sud. Le danger continuoit; sur le soir le maître revint à bord, il avoit trouvé une petite baie dans laquelle on jeta l'ancre une heure après.

Cette baie est située à environ trois lieues Est quart Sud-Est du Cap *Pillar*: C'est la première plage qui ait quelque apparence de baie en dedans de ce Cap, qui git au Sud quart Sud-Est, à environ qua-

Le *Swallow*
séparé du
Dauphin.Son vaisseau
mal approvi-
sionné.DANGER
que court le
Swallow à
l'entrée de
du détroit.Il mou-
vra entre
rons du Cap
Pillar.

tre lieues de l'Île que Sir Jean Narborough a appelé *Wert-Minster-Hall*, à cause de la ressemblance qu'elle a de loin avec ce bâtiment. La pointe occidentale de cette baie, qui est coupée perpendiculairement comme la muraille d'une maison, est facile à reconnoître.

Description
de la terre.

Il y a trois Îles à deux encablures en dedans de son entrée, & en dedans de ces Îles on trouve un très-bon havre, avec un mouillage par 25 & 30 brasses de fond de vase molle; la terre est par-tout élevée autour de la baie & du havre. Un courant d'une direction régulière & continue vers la côte, fit présumer à M. Carteret qu'il y avoit quelque autre communication avec la mer au Sud du Cap *Desird*. Le maître du *Swallow*, qui s'étoit avancé à quatre milles dans un bateau, prétendoit qu'il n'étoit pas éloigné de quatre milles de l'Océan occidental.

Commodité
de cette
baie;

Le débarquement est bon par-tout; on peut y faire facilement du bois & de l'eau, & il y a des moules & des oies sauvages en abondance.

Il recherche
souvent
les Îles du
Duc d'York.

De la côte septentrionale, de l'extrémité Ouest du détroit de *Magellan*, qui est située à-peu-près au 52^d. & demi de latitude Sud, jusqu'au 48^d, la terre, c'est-à-dire, la côte Ouest du pays des Patagons, est entièrement composée d'Îles coupées par la mer, parmi lesquelles se trouvent celles que Sharp appelle, Îles du *Duc d'York*. M. Carteret les a placés à une distance considérable de la côte, mais s'il y avoit plusieurs Îles dans cette situation, il est impossible que le *Dauphin*, la *Tamar* ou le *Swallow* ne les eussent pas vues, puisque ces bâtimens ont navigué à-peu-près sur le méridien où on les suppose. Jusqu'à son arrivée dans cette latitude, M. Carteret eut un assez bon temps, & il ne rencontra que peu ou point de courans; mais lorsqu'il fut parvenu au Nord du 48^d, il trouva un courant fort qui avoit sa direction vers le Septentrion, de sorte qu'il entroit probablement alors dans la grande baie qui a, dit-on, quatre-vingt-dix lieues de profondeur. Il y eut une grande houle du Nord-Ouest, & des vents qui souffloient en général du même rhumb; cependant il dérivait chaque jour de douze ou quinze milles au Nord de son estime.

Observations
faites aux
marées.

Le 15, sur les quatre heures du matin, après avoir surmonté beaucoup de difficultés & de périls, il gagna le travers du Cap *Pillar*, avec une brise légère du Sud-Est, & une grosse houle, entre cinq & six heures, il découvrit le Cap de *Scada*, & dans le même instant le vent fit tout-à-coup au Sud, & Sud quart Sud-Ouest, & souffla si fort, que le vaisseau avoit peine à porter ses huniers risés. Ce changement subit du vent, & sa violence excessive rendirent la mer si prodigieusement grosse, que l'eau inondoit le tillac, & il couroit le plus grand risque de couler à fond. On vit toutes les pièces à l'eau, & il alléga d'ailleurs le bâtiment en-

Dangers que
court le vais-
seau.

tre les ponts. M. Carteret n'osa diminuer ses voiles, il avoit besoin de toutes celles qu'il pouvoit porter, pour doubler les Isles remplies de rochers, auxquelles Sir Jean Narborough a donné le nom d'Isles de *Direction*. Après qu'il fut dehors de ces Isles, & qu'il eut débouqué le détroit, les flots de la mer venoient plus régulièrement du Sud-Ouest; profitant bien-tôt après d'un vent soufflant du Sud-Sud-Ouest au Sud-Sud-Est à midi, il avoit gagné un assez grand espace au large, à environ neuf lieues du Cap *Vidoire*, qui est sur la côte septentrionale. Il dépassa ainsi l'entrée occidentale du détroit de *Magellan*, qu'il regarde comme très-dangereuse. « Nous ne fûmes délivrés, dit M. Carteret, qu'au moment où nous allions périr; car immédiatement après le vent « fut d'abord au Sud-Ouest, & s'il avoit continué de souffler « dans ce rhumb, notre perte étoit inévitable.

CARTERET.
1767.

Isles de Direction.
Sortie du détroit.

S. II.

Traverse de la sortie du détroit de Magellan à l'Isle de Mazafuero.

M. Carteret prit son point de départ du Cap *Pillar*, dès qu'il eut débouqué le détroit, il gouverna au Nord, le long de la côte de *Chili*, dans le dessein de relâcher à *Mazafuero* ou à *Juan-Fernandes*, pour faire provision d'eau.

Il étoit à environ cent lieues de l'embouchure du détroit au 48^d. 39' de latitude Sud, lorsque les vents devinrent contraires, les tempêtes fréquentes & la mer si grosse, que son bâtiment étoit souvent au-dessous de l'eau. Sa navigation fut ainsi tourmentée par des alternatives continuelles de coups de vents, de mauvais temps & de quelques instans de calme jusqu'au 8 Mai, qu'il jouit enfin du premier beau jour depuis sa sortie du détroit.

Tempête &
grosse mer.

Le 9, M. Carteret découvrit l'Isle de *Mazafuero*, & le 10 celle de *Juan-Fernandes*. L'après-midi, il rangea de près la partie orientale de cette dernière Isle, & après avoir fait le tour, à son extrémité Nord, il découvrit la baie de *Cumberland*.

Il ne savoit pas que les Espagnols eussent fortifié cette Isle, il fut très-surpris de voir un nombre considérable d'hommes aux environs du rivage, une maison & quatre pieces de canon au bord de l'eau, & dans l'intérieur du pays à trois cens verges de la côte, un fort construit sur le penchant d'une montagne, & portant pavillon Espagnol.

Juan-Fernandes fortifié par les Espagnols.

Les coups de vent qui souffloient directement du côté de cette baie, l'empêchèrent d'approcher de la baie de *Cumberland*, autant qu'il auroit voulu; comme il traversoit la baie à l'Ouest, un des bateaux partit de la côte & vint vers lui, mais il s'en alla dès qu'il

aperçut que les coups de vent & les raffales retenoient le Capitaine Carteret à une distance considérable de terre. Il découvrit alors l'extrémité Ouest, de la baie sur la partie orientale, de laquelle il y a au bord de la mer une maison qu'il prit pour un corps de garde, & deux pieces de canon montées sur leurs affuts, sans aucunes fortifications dans le voisinage. Comme il vit qu'il ne pouvoit faire en cet endroit les provisions d'eau, de bois & d'autres rafraichissemens dont son équipage avoit besoin, après les fatigues de son passage, le Capitaine Carteret se pressa de gagner *Maçafuero*. Il arriva le 12 Mai à la hauteur de la partie Sud, la plus orientale de cette Ile; mais le vent étant fort, & la mer grosse il n'osa pas en approcher de ce côté; il marcha vers celui d'Ouest, où il jeta l'ancre sur une plage excellente, propre à contenir une flotte entière, qui dans l'été peut y mouiller très-avantageusement. Il envoya les bateaux pour chercher de l'eau, mais il leur fut impossible de débarquer; le rivage étant rempli de rochers, & la houle si forte que les radeurs ne pouvoient pas traverser les brisans. Cette impossibilité étoit d'autant plus sensible pour les gens, qu'ils voyoient du vaisseau un beau courant d'eau douce, une grande quantité de bois, & beaucoup de chevres sur les collines.

Le 13, les bateaux retournerent pour tenter le débarquement, mais ils revinrent sans avoir pu approcher de la côte à cause du vent. Le 15, le temps étant devenu plus calme, M. Carteret mouilla sur le côté oriental de l'Ile, dans le même endroit où M. Byron avoit mouillé deux ans auparavant. Il seroit trop long de raconter les accidens de toute espece qui assaillirent le *Swallow*, & ses gens, pendant qu'il demeura dans ces parages. M. Carteret avoit fait débarquer les fusilles sur la côte & dresser des tentes, tant pour hâter la provision d'eau, que pour couper du bois. Les tentes furent inondées par des torrens, & les gens n'échapperent qu'avec des fatigues & des travaux inouis: par-tout les élémens sembloient conjurés contre lui; les tempêtes se succédoient avec la plus grande violence, & le vaisseau jusqu'au 24 ne fut pas un instant sans être exposé à des dangers sans cesse renaissans. Nous laisserons, M. Carteret faire lui-même le récit de deux événemens particuliers, qui serviront à donner une idée de sa situation.

Le 17, les torrens venoient de ruiner l'aiguade qu'il avoit établi, M. Gower son Lieutenant, observant que la pluie avoit formé plusieurs courans d'eau, sur la partie de l'Ile la plus voisine du vaisseau, offrit d'y aller avec le bateau, & d'y remplir autant de fusilles qu'il en pourroit ramener: « j'acceptai cette proposition avec joie, dit M. Carteret; il s'étoit à peine écoulé une heure, que le temps devint nébuleux, un brouillard épais & noir couvrit l'Ile, de maniere qu'il cachoit le sommet des collines, bien-tôt après nous eûmes un tonnerre & des éclairs effrayans:

CARTERET.
1767.
Aspect de
l'Ile.

Mouillage
devant Ma-
çafuero.

Difficulté
d'approcher
de la côte.

Accidens
survenus
pendant le
séjour.

« comme cet orage annonçoit un grand danger, je portai vers
 « l'île dans l'espérance de rencontrer le bateau. La nuit sur-
 « vint, & l'épaisseur du brouillard la rendit extrêmement sombre ;
 « le vent augmenta & la pluie comença à tomber avec beau-
 « coup de violence ; je fis allumer des feux & tirer des coups de ca-
 « nons, afin de donner des signaux au bateau. Voyant qu'il ne re-
 « venoit point, je tombai dans l'inquiétude la plus accablante, je
 « n'avois que trop lieu de craindre qu'il n'eût fait naufrage. Il n'est
 « pas possible d'exprimer la satisfaction que je ressentis, lorsqu'il
 « arriva sur les sept heures sain & sauf. Je m'appercevois depuis
 « long-temps qu'une tempête s'appretoit à fondre sur nous, nous
 « remontâmes le bateau à bord, avec toute la promptitude possi-
 « ble. Cette tempête ne tarda pas à éclater, & elle auroit submer-
 « gé tous ceux qui montoient le bateau s'il s'étoit trouvé en mer.
 « Je demandai à M. Gower, comment il avoit tardé si long-temps
 « à revenir au vaisseau, il me répondit, qu'après être arrivé près
 « de l'endroit où il vouloit remplir les futailles, trois de ses hom-
 « mes les avoient traînées à la nage à terre, mais que dans peu de
 « momens la houle étoit montée si haut, & avoit brisé avec tant
 « de furie sur la côte, qu'il leur avoit été impossible de revenir
 « au bateau, que ne voulant pas les abandonner, parce qu'ils étoient
 « entièrement nuds, il les avoit attendus, mais qu'intimidé par l'apparence de la tempête, & l'extrême obscurité de la nuit, il
 « avoit été enfin obligé de revenir sans eux.

« La situation de ces pauvres malheureux, continue M. Car-
 « teret, me fournissoit un nouveau sujet d'inquiétude & de chagrin ;
 « ils étoient nuds sur une île déserte, fort éloignés du lieu de l'ai-
 « guade, où leurs compagnons auroient pu les accueillir, sans
 « alimens, sans abri au milieu de la nuit, accablés par une pluie
 « violente & continuelle, accompagnée de tonnerre & d'éclairs
 « plus terribles que ceux qu'on éprouve en Europe. Cependant
 « le 19 sur le soir, ils revinrent à bord, & firent à M. Carteret le
 « récit de leurs aventures. Tant qu'il fut jour ils s'étoient flattés, ainsi
 « que ceux qu'ils avoient laissés dans le bateau, de pouvoir se rejoindre,
 « mais lorsque l'épaisseur de la nuit ne fut dissipée que par la
 « lueur des éclairs, & que la tempête devint à chaque instant plus
 « furieuse, ils pensèrent que leur réunion étoit impossible. Il étoit
 « également au-dessus de leur force, au milieu de la tempête &
 « des ténèbres, de gagner la tente de leurs compagnons ; ils furent
 « donc réduits à passer la nuit dans l'endroit, où ils étoient sans rien
 « avoir pour les défendre de la pluie & du froid. Il trouverent une res-
 « source pour se rechauffer & se mettre tour-à-tour à l'abri de la
 « pluie, ce fut de se coucher l'un sur l'autre, & chacun à son tour
 « occupoit le milieu. Dès l'aube du jour ils se mirent en marche du
 « côté de la tente ; en cotoyant le rivage : ils étoient souvent arrêtés

CARTERET.
1767.

Dangers que
court l'équi-
page d'un ba-
teau.

Situation dé-
plorable où
se trouvent
quelques
matelots.

CARTERET.
1767.

tés par de hautes pointes de rochers, & forcés de s'écarter dans la mer à une distance considérable pour en faire le tour à la nage, sans quoi ils auroient été mis en pièces contre les rochers par la houle, encore étoient-ils exposés à être dévorés par les goulus.

Enfin ils arrivèrent à la tente, d'où ils revinrent à bord après s'être un peu remis de tant de fatigues.

Dangers de
la côte.

Les différens bateaux qu'on envoya sur la côte coururent beaucoup d'autres dangers; en voici un exemple choisi entre plusieurs. Le 23, une tempête fit chasser le *Swallow* sur ses ancrés, tandis que les deux chaloupes montées par un équipage nombreux étoient à terre. M. Carteret ne voulut pas d'abord appareiller de peur de les laisser, mais aussi l'ancre avoit entièrement perdu fond, & le vaisseau étoit dans une eau profonde; il fut obligé de virer le cable sur le cabestan, & il tira l'ancre avec beaucoup de peine. Les coups de vent qui venoient de terre étoient si violens, que n'osant pas hisser de voiles, il se laissa aller à mâts & à cordes; l'eau s'élevoit en tourbillons dans l'air, plus haut que la grande hune. Comme le vaisseau étoit chassé fort vite de la côte, & que la nuit approchoit, il commença à être en peine des bateaux, qui avoient à bord vingt-huit des meilleurs matelots, outre un Lieutenant; mais sur la brune il aperçut l'un d'eux qui s'avançoit avec vitesse vers le vaisseau; c'étoit la chaloupe, qui en dépit des efforts des matelots qu'elle portoit, avoit été forcée sur ses grappins & chassée du rivage. On s'empressa de la reprendre à bord, mais malgré la diligence & les soins des gens du vaisseau, on la trouva fort endommagée, lorsqu'on la remonta dans le bâtiment. Elle portoit dix hommes qui dirent que lorsqu'elle fut chassée de la côte, elle étoit chargée de quelques bois à brûler; mais qu'ils furent obligés pour l'alléger, de les jeter à la mer, ainsi que plusieurs autres choses. On n'appercevoit point le canot; & M. Carteret avoit lieu de craindre, qu'il n'eût été également chassé de la côte, avec les tentes, les dix-huit hommes & le Lieutenant qu'il regarda comme perdus. Il

Dix-neuf
Anglois en
danger de
mourir.

savoit que si la nuit qui commençoit les surprenoit au milieu de cette tempête, ils périeroient infailliblement: il étoit cependant possible que les hommes fussent à terre, & qu'ils conservassent leur vie, tandis que le canot seroit naufrage; c'est pour cela qu'il résolut de regagner la côte, le plutôt possible. A minuit, le temps fut calme; on pouvoit porter les basses voiles & les huniers, & le 24 à quatre heures du matin, le *Swallow* força de voiles, à dix heures il étoit très-près de la côte; M. Carteret fut très-mortifié de ne point appercevoir le canot, cependant il continua à porter du côté du rivage, jusqu'à midi, lorsqu'il le découvrit heureusement amarré à un grappin tout près de terre. Et il vit bien-tôt les 19 Anglois qui s'embarquoient, & sur les trois heures, ils arrivèrent sains & saufs; ils étoient si épuisés de fatigue qu'ils purent à peine ga-

gner le côté du vaisseau. Le Lieutenant dit, qu'il avoit entrepris de s'en revenir le soir auparavant, mais que dès qu'il fut en mer, une raffale subite avoit tellement rempli d'eau le bateau, qu'il fut sur le point d'être submergé, que les matelots l'avoient heureusement vuïd en pompant, avec toute la diligence & l'activité imaginables; qu'il retourna alors à terre, quoique difficilement; & qu'après avoir laissé un nombre suffisant d'hommes à bord, pour avoir soin du bateau & le débarrasser de l'eau qui y entroit, il avoit débarqué sur la côte. Il ajouta qu'ayant passé la nuit dans un état d'inquiétude & de perplexité qu'il n'est pas possible d'exprimer, lui & ses camarades avoient cherché des yeux le vaisseau dès la pointe du jour, & que ne le voyant pas, ils conclurent qu'il avoit péri dans la tempête, qui surpasseoit toutes celles qu'ils avoient éprouvées jusqu'alors. Ils ne tomberent pourtant pas dans l'indolence & l'affaïssement du désespoir, ils se mirent à nettoyer ce terrain près du rivage, des ronces & des épines qui le couvroient, ils couperent plusieurs arbres dont ils firent des rouleaux pour les aider à tirer la chaloupe à terre, & la mettre, en sûreté; comme ils n'espéroient pas de revoir jamais le vaisseau, ils prétendoient attendre jusqu'à l'été & tâcher alors d'aborder à l'Isle de *Juan-Fernandès*.

M. Carteret termine ainsi le tableau des maux qu'il a souffert aux environs de *Matasuro*.

« Depuis le 16, jour où la tempête nous fit chasser sur nos ancres au lieu du mouillage, nous avons essuyé une suite continue de périls, de fatigues & de malheurs. Le vaisseau avoit beaucoup souffert & marchoit très-mal; le temps sombre & orageux étoit accompagné de tonnerre, d'éclairs & de pluie, & les bateaux que j'étois obligé, même lorsque nous étions sous voile, de tenir toujours occupés, pour nous procurer de l'eau, étoient dans un continuel danger de faire naufrage, ils étoient assaillis de tous côtés par des vents forts qui ne cessoient de souffler, & par des raffales subites qui foudroient sur nous avec une telle violence, qu'il est difficile de concevoir ces accidens, ils étoient d'autant plus cruels que je m'y attendois moins; j'avois éprouvé deux ans auparavant avec le Commodore Byron, un temps très-différent dans ces mêmes parages (a).

Maux que souffrit M. Carteret.

(a) La description de *Matasuro*, se trouve dans la description générale des îles de la mer du Sud.



CAPTANET,
1767.

§. III.

Passage de Mazafuero aux Isles de la Reine-Charlotte. Erreurs sur la terre de Davis corrigées, Découverte de quelques Isles qu'on suppose être celles de Quiros.

APRÈS avoir quitté les parages de *Mazafuero*, M. Carteret fit route au Nord pour trouver les vents alisés Sud-Est. Parce que son vaisseau étant mauvais voilier, avoit besoin d'un vent fort pour marcher. Il courut au Nord plus loin qu'il ne l'avoit d'abord projeté, & trouvant qu'il n'étoit pas éloigné de la latitude qu'on assigne aux deux Isles appellées *Saint-Ambroise* & *Saint-Félix*, ou *Saint-Paul*, il crut rendre un service aux Navigateurs, en examinant si les vaisseaux pouvoient y rafraîchir; d'autant plus que les Espagnols ayant fortifié *Juan-Fernandès*, ces Isles pourroient être utiles à la Grande-Bretagne, si par la suite elle entroit en guerre avec l'Espagne. Cependant il les manqua, & il présume que c'est pour s'être trop avancé au Nord sur la foi des élémens de la navigation de Robertson qu'il croit fautifs.

Il cherche inutilement les Isles St. Ambroise & St. Félix.

Remarques sur la terre de Davis.

Il se tint entre le 25^d. 50', & le 25^d. 30' de latitude, jusqu'à ce qu'il eut gagné cinq degrés à l'Ouest de son point de départ, cherchant les Isles qu'il avoit dessein d'examiner; ne voyant point de terre alors, il cingla plus au Sud, & attegnit le 27^d. 20' de latitude Sud; il y resta jusqu'à ce qu'il fut arrivé entre le 17 & le 18^d. à l'Ouest de son point de départ. Il eut dans ce parage de petites fraîcheurs, un fort courant au Nord, & d'autres raisons de conjecturer qu'il étoit près de cette terre de Davis qu'il recherchoit avec grand soin; mais un bon vent s'élevant derechef, il gouverna Ouest quart Sud-Ouest, & arriva au 28^d. demi de latitude Sud; il en conclut, que si cette terre ou quelque chose de semblable existoit, il l'auroit infailliblement rencontrée; ou qu'au moins il l'auroit vue. Il se tint ensuite au 28^d. de latitude Sud, 40^d. à l'Ouest de son point de départ, & suivant son eslime à 12^d. Ouest de Londres. Le temps & le vent ne lui permirent pas de gagner une latitude méridionale plus avancée; mais il alla au Sud de la situation assignée à ce continent supposé, qu'on appelle dans toutes les cartes, terre de *Davis*.

« En réfléchissant, dit M. Carteret, sur la description donnée par *Waser*, Chirurgien, à bord du vaisseau, commandé par le Capitaine *Davis*, je pense qu'il est probable que ces deux Isles, sont la terre que rencontra *Davis* dans sa route, au Sud des Isles de *Galapagos*, & que la terre placée dans toutes les cartes marines sous le nom de *Terre de Davis* n'existe point. Je n'ai point changé de sentiment en lisant ce qui est dit dans le voyage

ge

ge de Roggewin, fait en 1722, d'une terre qu'on appelle *Isle de Paques*, ce qui confirme la découverte de Davis, suivant quelques personnes qui imaginent que c'est la même terre que ce Navigateur a appelée de son nom.

CARTERET.
1767.

M. Carteret essaye de prouver par la narration de Wafer, combien on doit ajouter peu de foi au Journal tenu à bord du vaisseau de Davis; ses remarques sont très-justes, mais il n'en est pas moins vrai que l'Isle de *Paques* existe, & que c'est probablement la terre de Davis, M. Cook, dans son second voyage l'a retrouvée & reconnu, & déterminé ses parties, de manière à lever tous les doutes: on en parlera dans la description des Isles de la mer du Sud; M. Carteret a passé à environ un degré & demi au Sud de cette terre.

Le 17 Juin par 28^d. de latitude Sud, & 112^d. de longitude Ouest, M. Carteret aperçut plusieurs oiseaux qui voloient en troupe & des goémons, il en conjectura qu'il approchoit ou qu'il avoit passé près de quelque terre; (a) mais comme il avoit de longues lames qui venoient du Sud, il en conclut que toutes les terres qui sont dans cette plage, ne peuvent être que de petites Isles couvertes de rochers.

Oiseaux
goémons.

C'étoit alors dans ces parages le milieu de l'hiver. Le *Swallow* avoit des vents forts, & une grosse mer qui l'obligeoit fréquemment de naviguer sous ses basses voiles: les vents étoient variables, & quoiqu'il fut près du tropique, le temps étoit sombre, brumeux & froid, accompagné souvent de tonnerre, d'éclairs, de pluie & de neige mêlées ensemble. Le soleil étoit dix heures au-dessus de l'horison, mais l'équipage passoit souvent plusieurs jours sans le voir; le brouillard étoit si épais, que lorsque cet astre étoit au-dessous de l'horison, les ténèbres étoient effrayantes. L'obscurité du temps étoit tout-à-la-fois une circonstance désagréable & dangereuse, M. Carteret restoit quelquefois un temps assez long sans pouvoir faire une observation; cependant il étoit obligé de porter jour & nuit toutes ses voiles. Son vaisseau étoit si mauvais voilier & son voyage si long, que cette précaution devint nécessaire pour ne pas mourir de faim, malheur qui auroit été autrement inévitable eu égard à la situation où il se trouvoit.

Mauv. temps qu'observe le *Swallow*.

Situation déplorable de ce vaisseau.

Le 2 Juillet il découvrit une terre, en s'en approchant le lendemain, elle lui parut être un grand rocher qui s'élevait hors de la mer, elle n'avoit pas plus de cinq milles de circonférence, & sembloit inhabitée; elle étoit cependant couverte d'arbres, & il aperçut un courant d'eau douce sur l'un des côtés. Il avoit envie d'y débarquer, mais la houle qui à cette saison brise sur la côte avec beaucoup de violence, rendit ce projet impraticable.

Découverte de l'Isle Pitcairn.

Aspect de cette terre:

(a) Il n'étoit pas loin de l'Isle de *Paques*.
Tome XX.

CARTERET.
1767.

Pointé de la
côte.

Elevation
de l'Isle Pit-
cairn.

L'équipage
attaqué du
scorbut.

Isle d'Osnab-
rough.

Isles du Duc
de Gloucester.

Aspect de
ces terres.

Il fonda sur le côté occidental de cette terre, à un peu moins d'un mille de la côte, il trouva 25 brasses fond de corail & de fable, & il est probable que dans un beau temps d'été l'abordage y seroit très-aisé. Il vit un grand nombre d'oiseaux de mer voltiger autour de lui, à un mille du rivage, & il lui parut qu'il y avoit du poisson dans cette partie de la mer.

Cette terre est située au 202. 2' de latitude Sud, & au 133d. 21' de longitude Ouest, à environ mille lieues à l'Ouest du continent de l'Amérique. Elle est si élevée qu'il l'a reconnue à plus de quinze lieues de distance. Quoique M. Carteret lui ait donné le nom d'Isle de *Pitcairn*, il paroît que cette terre n'étoit pas une nouvelle découverte, & que Quiros l'avoit déjà apperçu en 1606.

L'équipage avoit joui jusques-là d'une bonne santé, mais il commença à être attaqué du scorbut. Pendant le séjour du *Swallow*, dans le détroit de *Magellan*, M. Carteret fit faire un petit abri couvert d'une toile peinte, qui servoit de tapis de pied dans sa chambre, il se procura par ce moyen sans beaucoup de peine & de travail, une assez grande quantité d'eau de pluie, pour que les matelots eussent toujours à discrétion de cette boisson importante. Cette espèce de banne mettoit aussi à l'abri de l'inclémence du temps. Il pensa que ces précautions le préserverent long-temps du scorbut, quoique peut-être ce bonheur soit dû en partie à l'esprit du virioli, qu'on mêloit dans l'eau de pluie ainsi conservée; le Chirurgien en mettoit toujours une petite dose dans chaque tonneau lorsqu'on les remplissoit.

Le 11, M. Carteret vit une petite Isle basse & plate, qui sembloit presque de niveau avec le bord de la mer, & qui étoit couverte d'arbres verts. Elle est située au 22d. de latitude Sud, & au 141d. 34' de longitude Ouest, il lui donna le nom d'Isle de l'*Évêque d'Osnabrough*. Il faut compter cette Isle pour la première découverte du Capitaine Carteret.

Comme elle étoit directement au-dessus du vent il ne put l'atteindre : en général il est à regretter que l'état du *Swallow* n'ait pas permis à M. Carteret de s'arrêter sur les terres qu'il rencontra, ou de demeurer long-temps sur des parages qui promettoient des découvertes : il se trouvoit alors à la hauteur & à l'extrémité méridionale des Isles de la *Société*, & s'il avoit pu cingler davantage au Nord, il auroit tombé le premier au milieu de ce groupe d'Isles.

Il rencontra le 12, deux autres Isles plus petites qui étoient aussi couvertes d'arbres verts, mais qui lui parurent inhabitées. Il étoit tout près de la plus méridionale; c'étoit une bande de terre en forme de demie lune, basse, plate & sablonneuse. De l'extrémité Sud de cette Isle, jusqu'à la distance d'environ un demi-mille, il y a un récif sur lequel la mer brise avec beaucoup de fu-

reur. Il ne trouva point de mouillage, mais le bateau débarqua. Cette île est un des aspects agréables, sans avoir ni végétaux, ni eau, ni comestible, il y avoit cependant plusieurs oiseaux si peu sauvages qu'ils se laissoient prendre à la main : l'autre île est éloignée de cinq ou six lieues, & ressemble à la première. M. Carteret leur donna le nom d'*Îles de Gloucester*.

CARTERET.
1767.
Multitude
d'oiseaux.

« Nous avançâmes, dit M. Carteret, au Sud de ces îles, & les grandes lames que nous y eûmes, nous convainquirent qu'il n'y avoit point de terre près de nous dans cette direction. Le vent étant à l'Est, je mis le Cap au Sud une seconde fois, & le soir du lendemain 13, comme nous gouvernions à l'Ouest-Sud-Ouest, nous observâmes que nous perdions les longues lames venant du côté du Sud; mais nous les retrouvâmes à sept heures du jour suivant. Lorsque nous les perdîmes, nous étions au 21^d. 7' de latitude Sud, & au 147^d. 4' de longitude Ouest, & quand nous les retrouvâmes nous étions au 21^d. 43' de latitude Sud, & au 149^d. 48' de longitude Ouest; de sorte que j'imagine qu'il y avoit alors quelque terre au Sud, qui n'étoit pas fort éloignée ».

Remarques
sur ces para-
ges.

M. Carteret ne se trompe pas, il y a effectivement au Sud, une île appelée *Ohticora*, qui a été découverte ensuite par le Capitaine Cook, dans son premier voyage.

Le 22, il se trouva à 18^d. de latitude Sud, & 161^d. de longitude Ouest, c'est-à-dire, à environ 1800 lieues à l'Ouest du continent de l'Amérique, & dans toute cette route, il n'avoit rien vu qui indiquât une grande terre, & les routes des Navigateurs postérieurs qui ont croisé à différentes reprises sur cet espace, n'y en ont point trouvé.

L'équipage du *Swallow*, commençoit à être très-malade du scorbut, qui avoit fait de grands progrès. M. Carteret voyant que tous ses efforts pour gagner une latitude méridionale plus avancée étoient inefficaces, & que les mauvais temps, le changement de vents, & par-dessus tous les défauts du vaisseau rendoient sa marche lente; il crut qu'il étoit absolument nécessaire de prendre la route, dans laquelle le bâtiment & l'équipage seroient plus en sûreté. Au lieu donc d'entreprendre de s'en revenir par le Sud-Est, projet qu'il auroit été presque impossible d'exécuter, eu égard à sa situation & à la saison de l'année, il porta au Nord afin de gagner les vents alisés. Il se tint toujours dans les parages, qui sur la foi des cartes devoient le conduire à quelque île, où il pourroit se procurer les rafraîchissemens dont il avoit si grand besoin. Il avoit dessein, si le vaisseau pouvoit être réparé de poursuivre son voyage au Sud, au retour de la saison convenable pour faire de nouvelles découvertes dans cette partie du globe. Il projettoit enfin, s'il découvroit un continent & qu'il put y trouver une quantité suffisante de provisions, de se maintenir le long de la côte au Sud; jus-

Changement
de route.

Il cingle
plus au Nord
pour gagner
les vents ali-
sés.

Projet de M.
Carteret.

qu'à ce que le soleil eut passé l'équateur, de gagner alors une latitude Sud, fort avancée, & de cingler à l'Ouest vers le Cap de *Bonne-Espérance*, ou de s'en revenir à l'Est, & enfin après avoir touché aux *Îles Falklands*, s'il étoit nécessaire de partir promptement de là pour aborder en Europe.

Rencontre
des vents al-
lués.

M. Carteret trouva enfin le véritable vent alisé, quand il fut arrivé au 16^d. de latitude méridionale. Il marcha Nord-Ouest & Nord, jusqu'au 3 Août, sans rencontrer de terres, quoiqu'il fût alors à 10^d. 18' de latitude Sud, & 177^d. demi de longitude Est. A environ deux milles cent lieues de distance Ouest du continent de l'Amérique, & à 5^d. à l'Ouest de la situation qui est assignée dans les cartes aux *Îles de Salomon*, qu'il avoit espéré rencontrer. M. Carteret observe à cet égard, que M. Byron dans son dernier voyage, est allé au delà des limites septentrionales de la partie de l'Océan, dans laquelle on prétend que ces *Îles* sont situées, que lui-même a poussé plus loin du côté du midi, sans les rencontrer, il en conclut que si ces *Îles* existent, leur situation est mal déterminée dans toutes les cartes. Il observe encore que dès qu'il se trouva au delà du 14^d. de latitude Sud, & de 163^d. 46' de longitude Ouest, il eut le courant au Nord, quoique depuis le détroit de Magellan jusques-là, les courans eussent eu une direction opposée. Il conjecture de cette observation, que le passage entre la *Nouvelle-Zélande* & la *Nouvelle-Hollande*, commence en cet endroit.

Remarques
sur les Îles
Salomon.

Il y a effectivement à cet endroit, un passage qui mène à la *Nouvelle-Zélande*, mais c'est entre le groupe d'*Îles* appelés *Nouvelles Hébrides*, & découvertes dans le second voyage de Cook : lors de la navigation de M. Carteret, on ne connoissoit encore ni la *Nouvelle Calédonie*, ni les *Nouvelles Hébrides*, & sa remarque est très-judicieuse.

§. IV.

Découverte des Îles de la Reine-Charlotte.

Cependant il manquoit de tout, même de fil propre à raccommoder les voiles : le scorbut faisoit de grands progrès, & ceux de ses gens qui n'étoient pas malades, étoient épuisés de fatigues ; le vaisseau si long-temps battu par les tempêtes ne pouvoit plus manœuvrer ; le 10 Août, sa situation devint encore plus malheureuse & plus allarmante, le *Swallow* fit une voie d'eau dans les épaules, & il n'étoit pas possible de l'arrêter pendant qu'il étoit en mer. Tel étoit l'état déplorable de M. Carteret, lorsque le 12 à la pointe du jour on découvrit terre. Cet événement inspira un transport subit d'espérance & de joie à tout l'équipage ; on trouva ensuite que

Situation dé-
plorable de
M. Carteret.

Découverte
des Îles de
la Reine-
Charlotte.

la terre étoit un groupe d'Iles; M. Carteret en compta sept, & il croit qu'il y en avoit un plus grand nombre. Il leur a donné le nom d'Iles de la *Reine Charlotte*. Comme ic'est ici que commence la principale découverte du voyage de M. Carteret, avant de la raconter en détail, il faut remarquer que le *Swallow* avoit parcouru toute la mer du Sud, c'est-à-dire, presque tout un hémisphere sans découvrir plus de deux ou trois Iles, ce qui est d'autant plus extraordinaire que la mer du Sud est jonchée de petites terres, & si M. Carteret les avoit évitées à dessein, il n'auroit gueres pu mieux réussir.

Il porta vers deux des Iles, qui étoient droit à son avant, lorsqu'il aperçut la première fois ces terres, & qui paroissent jointes ensemble. Le soir, il mit à l'ancre sur le côté Nord-Est, de la plus grande & de la plus élevée des deux, par 30 brasses bon fond, & environ trois encablures de la côte. Il vit bien-tôt après des Naturels du pays qui étoient noirs, à tête laineuse & entièrement nus. Il dépêcha sur le champ le maître avec le bateau pour chercher une aiguade & leur parler; mais ils disparurent avant qu'il pût aborder sur le rivage. Le maître lui dit, à son retour qu'il y avoit un beau courant d'eau douce vis-à-vis le vaisseau & tout près de la côte, mais que tout le pays dans le canton étant une forêt impenétrable jusqu'au bord de l'eau, il seroit difficile & même dangereux d'en puiser, si les Insulaires vouloient faire quelques résistances: il ajouta qu'il n'y avoit point de végétaux comestibles pour rafraichir les malades, & qu'il n'avoit point vu d'habitations dans tout ce qu'il avoit parcouru de l'Île qui lui avoit paru sauvage, abandonnée & montagneuse.

Après avoir réfléchi sur ce rapport, & voyant qu'il seroit fatigant & incommode d'y faire de l'eau, à cause d'une houle qui avoit sa direction autour de la baie, sans parler des dangers qu'on avoit à redouter des Naturels du pays, s'ils formoient quelque embuscade dans les bois; M. Carteret résolut de chercher si on ne pourroit pas trouver une aiguade plus convenable.

Le lendemain 13, dès qu'il fut jour, il envoya le maître avec quinze hommes dans le canot bien armé & bien approvisionné, pour examiner la côte à l'Ouest, & tâcher de découvrir un endroit où il pût plus aisément faire de l'eau & du bois, & se procurer quelques rafraichissimens pour les malades, & mettre le vaisseau à la bande, afin de visiter la voie d'eau. Il donna au maître quelques grains de verre, des rubans, & d'autres quincailleries qu'il avoit par hazard à bord, afin qu'il pût au moyen de ces présents, gagner la bienveillance des Insulaires, s'il en rencontroit. Il lui ordonna cependant de ne point s'exposer, & sur-tout de revenir sur le champ au vaisseau, s'il voyoit approcher un certain nombre de pirogues qui le menaçaient d'hostilités; il lui prescrivit aussi, s'il trouvoit en

CARTERET.
1767.

Vue des Naturels.

Débarquement sur une des Iles.

Reconnaissance de la côte.

Précaution que prend M. Carteret.

CARTERET.
1767.

mer ou sur la côte de petites troupes d'Indiens, de les traiter avec toutes les bontés possibles, il chargea le maître de ne jamais quitter le bateau lui-même pour aucune raison, & de ne pas envoyer plus de deux hommes à terre, pendant que le reste se tiendrait tout prêt pour la défense. Il lui recommanda dans les termes les plus forts de s'occuper uniquement de l'objet de son voyage, parce qu'il étoit de la dernière importance pour lui, de découvrir un endroit convenable pour réparer ce bâtiment; enfin il le conjura de revenir le plus promptement qu'il lui seroit possible : on verra tout à l'heure que ces soins de M. Carteret ne prévirent pas un combat qui coûta la vie à un grand nombre d'Indiens & d'Anglois.

Peu de temps après qu'il eut dépêché le canot, pour cette expédition, il envoya à terre avec la chaloupe dix hommes bien armés, & avant huit heures elle lui rapporta une tonne d'eau. Il l'envoya sur les neuf heures, mais voyant quelques Naturels du pays s'avancer vers l'endroit de la côte où ses gens débarquoient, il leur fit signal de revenir; il ne favoit pas contre combien d'Insulaires ils seroient exposés, & il n'avoit point de bateau pour aller à leur secours s'ils venoient à être attaqués.

Rencontre
avec les In-
sulaires.

Dès que ces hommes furent rentrés à bord, il vit trois des Naturels du pays s'asseoir sous les arbres en travers du vaisseau. Cependant comme ils demeuroient dans la même posture, il fit mettre en mer les deux bateaux à la fois, & envoya son Lieutenant dans la chaloupe avec quelques grains de verre, des rubans, &c. pour tâcher d'établir quelque commerce avec eux, & par leur entremise avec le reste des habitans. Les trois Insulaires cependant quittèrent leur place, & s'avancèrent le long du rivage avant que la chaloupe put aborder à terre. Les arbres les cachèrent bien-tôt au Lieutenant & aux matelots qui voguoient vers la côte; mais M. Carteret eut toujours les yeux fixés sur eux, & vit qu'ils rencontrèrent trois autres Insulaires. Après avoir conversés entre eux pendant quelque temps, les trois premiers s'en allèrent, & ceux qui étoient venus à leur rencontre, marchèrent à grand pas du côté de la chaloupe. Il donna alors le signal à son Lieutenant de se tenir sur ses gardes; celui-ci aperçut les Indiens, & comme il remarqua qu'il n'y en avoit que trois, il fit approcher la chaloupe du rivage, & leur fit des signes d'amitié; il leur montra comme présens ses verroteries & les rubans, que le Capitaine lui avoit donnés, tandis que l'équipage avoit grand soin en même temps de cacher ses armes. Les Indiens sans faire attention à ce qu'on leur offroit, s'avancèrent hardiment à la portée du trait, & en décochèrent alors une grande quantité, qui heureusement passèrent au-dessus de la chaloupe sans faire aucun mal. Ils se préparoient à faire une seconde décharge, mais tout-à-coup ils s'enfuirent dans le bois; on tira quelques coups de fusil sur eux, mais on n'en blessa aucun; peu

Combat avec
les Insulaires
de l'île d'E-
gmont.

de temps après cet événement, le caout vint au côté du vaisseau ; & la première personne que le Capitaine Carteret aperçut , fut le maître qui avoit trois coups de flèches dans le corps. Il ne falloit pas d'autres preuves pour le convaincre, qu'il avoit transgressé les ordres qu'il avoit reçus. Voulant se justifier, il prétendit qu'ayant vu à quatorze ou quinze milles à l'Ouest de l'endroit, où étoit le vaisseau des maisons d'Indiens, & seulement cinq ou six habitans, il avoit fondé quelques baies, & qu'après avoir amarré son bateau à un grapin, il avoit débarqué avec quatre hommes armés de fusils & de pistolets : que les Insulaires effrayés s'enfuirent, mais revinrent bien-tôt ; qu'alors il leur avoit donné des quaincailles & d'autres bagatelles qui parurent leur faire beaucoup de plaisir : qu'il leur demanda par signes des noix de cocos, qu'ils lui apportèrent avec de grandes démonstrations d'amitié, & d'hospitalité, ainsi qu'un poisson grillé, & des ignames bouillies, qu'il marcha alors avec sa petite troupe vers les maisons qui n'étoient pas éloignées de plus de quinze ou vingt verges du bord de l'eau ; & qu'il vit bien-tôt après un grand nombre de pirogues, venant autour de la pointe Ouest de la baie ; que ce spectacle lui ayant inspiré de la crainte, il quitta la maison où il avoit été reçu, & s'en retourna promptement avec ses compagnons vers le bateau ; mais qu'avant de pouvoir arriver à bord, les Insulaires avoient commencé à l'attaquer de leurs pirogues, & du rivage tout-à-la-fois. Il ajouta qu'ils étoient au nombre de trois ou quatre cents, qu'ils avoient pour armes des arcs de six pieds cinq pouces de long, & des flèches de quatre pieds, quatre pouces qu'ils décochoient par pelotons, avec autant d'ordre que nos troupes d'Europe les mieux disciplinées ; qu'obligé de se défendre, lui & ses gens avoient fait feu au milieu des Indiens pour gagner le bateau, & qu'ils en avoient tué & blessé plusieurs ; que les Insulaires loin d'être découragés, continuèrent à s'avancer en décochant toujours leurs flèches par pelotons, de façon que leur bordée étoit perpétuelle ; que le grapin étant engagé dans le rochers, il n'avoit pu demarrer le bateau que fort lentement, & que pendant cet intervalle, lui & la moitié de l'équipage avoient été blessés dangereusement ; qu'enfin ils avoient coupé la corde, & s'étoient enfuis sous leurs misaines, faisant feu avec leurs gros mousquetons chargés chacun de huit ou dix balles de pistolets ; que les Indiens les avoient poursuivis avec leurs arcs, & que quelques-uns s'étoient mis pour cela dans l'eau jusqu'à la poitrine ; que quand ils se furent débarrassés de ceux-ci, les pirogues les poursuivirent avec beaucoup de courage & de vigueur jusqu'à ce qu'une d'elles fût coulée à fond, ainsi que les hommes qu'elle avoit à bord, que le reste étant fort diminué par le feu de la mousquetric, les Naturels s'en retournerent enfin à terre.

Le maître motura quelques temps après avec trois des meilleurs ma-

CARTERET.
1767.

CARTERET.
1767.
Les Anglois
et les Insulaires.

télots, des blessures qu'ils avoient reçues. Quelque coupable qu'il fut par sa propre confession, il sembla au Capitaine Carteret que le témoignage de ceux qui lui survécurent, le rendoit encore plus criminel. Ils lui assurèrent que les Insulaires avoient donné au maître les plus grandes marques de confiance & d'amitié, jusqu'à ce qu'au sortir d'un repas qu'il venoit de recevoir d'eux, il leur fit une injustice criante, en ordonnant à ses gens d'abattre un cocotier. Il insista sur l'exécution de son ordre, malgré l'extrême déplaisir que les Insulaires exprimèrent à cette occasion.

Dès que l'arbre fut à bas, ils s'en allèrent tous, excepté un qui sembloit être une personne d'autorité. Un Officier de poupe qui étoit du détachement, observa qu'ils se rassemblaient en corps entre les arbres; il en avertit sur le champ le maître, & lui dit, que probablement ils méditoient une attaque. Le maître sur cet avis, au lieu de retourner au bateau comme son Capitaine le lui avoit prescrit, tira un de ses pistolets; l'Indien qui jusqu'alors avoit resté avec eux, les quitta brusquement, & alla joindre ses compagnons dans le bois. Même après ceci, le maître par un entêtement qu'on ne peut pas expliquer, continua à perdre son temps à terre, & il n'entreprit pas de regagner le bateau avant que l'attaque fut commencée.

Le maître du *Swallow* avoit payé de sa vie son entêtement & sa violence, mais il avoit excité la colère des Naturels, & cette méfintelligence entre les Anglois & les Insulaires, amena de nouveaux malheurs.

Le 14, le bâtiment fut mis à la bande autant qu'il étoit possible, & la voie d'eau fut, sinon arrêtée, au moins considérablement diminuée.

Le 15 Août, le vent étant beau, le Capitaine Carteret disposa sa bordée, de manière qu'elle portoit sur le lieu de l'aiguade, & protégeoit les bateaux qui iroient y puiser. Comme il avoit raison de croire que les Naturels du pays aperçus parmi les arbres le soir de la veille n'étoient pas fort éloignés, il fit tirer deux coups de canon dans les bois, avant d'envoyer ses gens à terre, dans le bateau; pour faire de l'eau. Le Lieutenant partit aussi dans le canot bien armé & bien équipé; il lui ordonna ainsi qu'aux hommes qu'il conduisoit, de se tenir à bord & tout près du rivage; afin de défendre le bateau, tandis qu'il prendroit sa charge. Il lui enjoignit en même-temps de tirer des coups de carabine dans le bois, sur les flancs de l'endroit où ses gens seroient occupés à remplir les futailles. Ces ordres furent exécutés ponctuellement, le rivage étoit escarpé, de sorte que les bateaux purent se tenir près des travailleurs. Le Lieutenant fit du canot dans les bois, trois ou quatre décharges de mousqueterie, avant que les matelots allaient à terre, & aucun des Naturels du pays ne paroissant, ils débarquèrent & se mirent

Précaution
que prend
M. Carteret
pour faire de
l'eau.

mirent à l'ouvrage. Malgré toutes ces précautions, un quart d'heure après leur débarquement, ils furent assaillis d'une volée de flèches, dont l'une blessa dangereusement à la poitrine un des matelots qui faisoit de l'eau, & une autre s'enfonça dans un tonneau sur lequel M. Pitcairn étoit assis. Le Lieutenant à bord du canot, fit faire sur le champ plusieurs décharges de petites armes dans la partie du bois, d'où les flèches avoient été tirées. Le Capitaine Carteret rappella les bateaux, afin de pouvoir chasser plus efficacement les Indiens de leurs embuscades, à coups de canons chargés à mitraille. Dès que ses bateaux & ses gens furent à bord, il continua à faire feu, & vit bien-tôt environ deux cens Insulaires sortir des bois, & s'enfuir le long du rivage en grande précipitation. Il jugea alors que la côte étoit entièrement balayée; mais peu de temps après, il en aperçut un grand nombre, qui se rassemblèrent sur la pointe la plus occidentale de la baie, où ils se croyoient probablement hors de sa portée. Pour les convaincre du contraire, il fit tirer un coup de canon à boulet. Le boulet effleurant la surface de l'eau, se releva & tomba au milieu d'eux, bien-tôt ils se dispersèrent avec beaucoup de tumulte & de confusion, & l'on n'en vit plus aucun. On fit ensuite de l'eau sans être inquiété de nouveau; mais tandis que les bateaux étoient à terre, M. Carteret eut la précaution de faire tirer du vaisseau dans les côtés du bois, & le canot, qui se tint près du rivage comme auparavant, faisoit en même-temps par pelotons, une décharge continuelle de mousqueterie. Comme il n'aperçut point de Naturels du pays pendant tout ce feu, il avoit cru qu'ils n'osoient pas s'avancer sur les bords du bois; mais ses gens lui dirent qu'ils avoient entendu en plusieurs endroits, des gémissements & des cris semblables à ceux des mourans.

Il est difficile de deviner combien il y eut d'Indiens tués dans ces différentes escarmouches; mais on peut imaginer le ravage que dûnt faire les bordées entières d'un vaisseau, au milieu d'une foule de peuples qui se tenoient en présence, & pour ainsi dire, à l'embouchure des canons.

M. Carteret dangereusement malade, voyant son Lieutenant dans le même état, le maître de son vaisseau mourant, ses gens épuisés de maladies & de fatigues, son vaisseau dépourvu de marchandises propres à lui concilier l'amitié des Insulaires, jugea qu'il ne pouvoit le procurer en cet endroit, les rafraichissemens dont il avoit besoin; en conséquence il partit le 17 de devant cette Ile, à laquelle il donna le nom d'*Egmont*. Il étoit forcé de prendre ce parti, car excepté son Lieutenant, le maître, & lui, il n'y avoit personne qui fut en état de reconduire le vaisseau en Angleterre. Le maître étoit aux portes du tombeau, & il étoit incertain, si le Capitaine & le Lieutenant pourroient recouvrer la santé. Cette

CARTERET.
1767.
Les Anglois
attaqués par
les Insulaires.
reç.

M. Carteret
quitte l'Ile
d'Egmont
sans prendre
de rafraichissemens.

CARTERET.
1767.

Remarques
nautiques.

Description
des Caps,
baies, &c.
de l'Île d'E-
gmont.

Île certainement est la même, à laquelle les Espagnols ont donné le nom de *Santa-Cruz*, ainsi qu'on le voit par la description qu'en ont faite leurs écrivains. M. Carteret appella baie *Swallow*, l'endroit où il mouilla; il y a environ sept milles à l'Est, depuis la pointe la plus orientale de cette baie, qu'il nomma *Pointe-Swallow*, jusqu'à la pointe Nord-Est, de l'Île, qu'il appella *Cap-Byron*, & depuis la pointe la plus occidentale de cette baie, qui a été nommée la *Pointe-Hanway*, jusqu'à ce même Cap, il y a de distance dix ou onze milles. Entre la *Pointe-Swallow* & la *Pointe-Hanway* au fond de la baie, il y a une troisième pointe qui ne s'avance pas si loin que les deux premières, & un peu à l'Ouest de cette pointe, on trouve un excellent mouillage; mais il faut prendre des précautions pour mettre à l'ancre, parce qu'il y a peu de fond. En dehors de la *Pointe-Hanway* est un récif, sur lequel la mer brise à une très-grande hauteur; une Île qui a l'apparence d'un volcan, se voit au-dessus des brisans. Après avoir dépassé la *Pointe-Hanway*, il vit un petit village situé sur le rivage, & environné de cocotiers. Il est placé dans une baie, entre la *Pointe-Hanway*, & une autre pointe à laquelle il donna le nom de *Pointe-How*. La *Pointe-Hanway*, est éloignée de la *Pointe-How* d'environ quatre à cinq milles. Près de la côte, la sonde donne 30 brasses; mais en traversant la baie, à la distance d'environ deux milles; il n'y avoit point de fond, après avoir passé la *Pointe-How*, il découvrit une autre baie ou havre qui paroïtoit être un lagon profond; il l'appella *Havre-de-Carlisle*. Vis-à-vis l'entrée du *Havre-de-Carlisle* & au Nord de la côte, il trouva une petite Île, qui a été appelée *Île-de-Portland*. Sur le côté occidental de cette Île, on trouve un récif qui s'avance dans la mer; l'entrée du havre est sur le côté oriental, & elle se prolonge en dedans & en dehors Est-Nord, Est & Ouest-Sud-Ouest; elle a environ deux encablures de largeur, & à-peu-près 8 brasses d'eau. M. Carteret croit que le havre y est bon, mais un vaisseau seroit obligé de se faire touer pour y entrer ou pour en sortir; & d'ailleurs il courroit risque d'être attaqué par les Naturels du pays, qui sont hardis jusqu'à la témérité, & qui combattent avec une opiniâtreté peu commune chez des sauvages sans discipline. Quand le vaisseau fut à un mille de la côte, il n'avoit point de fond à 50 brasses. A quatre ou cinq milles à l'Ouest de l'Île de Portland, on rencontre un beau havre petit & rond, assez vaste pour contenir trois vaisseaux; on l'appella le *Havre-de-Byron*. Le bateau y entra & trouva deux courans, l'un d'eau douce & l'autre d'eau salée; le courant d'eau salée fit conjecturer, qu'il communique avec le havre de Carlisle. En avançant à environ trois lieues du havre, on apperçut la baie où le canot avoit été attaqué par les Indiens, & on lui donna pour cela le nom de *Baie-de-Sang*, (*Bloody-Bay*.) il y a un petit ruisseau d'eau douce

dans cette baie, & on y vit plusieurs maisons régulièrement construites. Au bord de l'eau on en trouve une beaucoup plus longue que toutes les autres, bâtie & couverte de chaume; elle parut être une espèce de maison d'assemblée. C'est dans celle-ci que le maître & ses compagnons furent reçus, tandis qu'ils étoient à terre; ils dirent que les deux côtés & le plancher étoient couverts d'une belle natte, & qu'on y avoit suspendu un grand nombre de flèches en paquets, pour servir au besoin. Ils ajoutèrent qu'il y avoit dans cet endroit plusieurs jardins ou vergers enclos de murs, & plantés de cocotiers, de bananiers, de plumes, d'ignames & d'autres végétaux; on aperçut du vaisseau un grand nombre de cocotiers parmi les maisons du village. Environ à trois milles à l'Ouest de ce village, on en découvrit un autre fort étendu, vis-à-vis duquel, près du bord de l'eau, il y avoit un parapet de pierre d'à-peu-près quatre pieds six pouces de hauteur, construit non en ligne droite, mais à angles comme nos fortifications. Les armes de ces peuples & leur courage dans les combats, qui est en grande partie l'effet de l'habitude, donnent beaucoup de raison de supposer qu'ils ont entre'eux des guerres fréquentes. En avançant l'Ouest de cet endroit, on trouva deux ou trois milles de distance, une petite anse formant une espèce de baie, dans laquelle une rivière a son embouchure. On examina de la grande lune cette rivière, il parut qu'elle couloit bien avant dans le pays, & qu'elle est navigable, au moins à son embouchure, pour de petits bâtimens; on l'appella rivière de *Granville*. Il y a à l'Ouest une pointe, à laquelle on donna le nom de *Pointe-Ferrers*. Depuis cette pointe la terre forme une grande baie, & il y a dans les environs une Ville fort étendue; les habitans sembloient y fourmiller, comme les abeilles dans une ruche. Lorsque le vaisseau passa en son travers, il en sortit une multitude incroyable d'Indiens, tenant dans leurs mains quelque chose qui ressembloit à un paquet d'herbes vertes, dont ils paroissoient se frapper les uns les autres, dansant en même-temps ou courant en cercle. Environ à sept milles à l'Ouest de la *Pointe-Ferrers*, on en rencontra une autre qui fut appelée *Pointe-Carter*, & de laquelle un récif qu'on aperçoit au-dessus de l'eau, se prolonge à la distance d'un encablure. On vit sur cette pointe une grande pirogue, avec un abri ou pavillon construit au milieu; & un peu à l'Ouest un autre grand village défendu, & probablement environné d'un parapet de pierres comme celui dont on vient de parler. Quand le vaisseau passa, les habitans accoururent aussi en foule sur le rivage, & exécutèrent la même espèce de danse en rond. Peu de temps après ils lancèrent en mer plusieurs pirogues, & dirigèrent leur route vers les Anglois, sur quoi, M. Carter, mit en panne, afin qu'ils eussent le temps de s'approcher. Il espéroit pouvoir les engager à venir à bord; mais lorsqu'ils furent assez près du vaisseau

CARTERET
1767.

Île de Trevanion.

Autre combat avec les Natures.

Indien tué.

pour l'apercevoir plus distinctement, ils cessèrent de ramer, & le contemplerent sans paroître disposés à avancer davantage; c'est pourquoi, M. Carteret fit de la voile & les laissa derrière lui. A environ un demi mille de la *Pointe-Carteret*, il eut 60 brasses, fond de sable & de corail. Depuis cette pointe, la terre porte Ouest-Sud-Ouest, & Sud-Ouest; elle forme un lagon profond, à l'embouchure duquel est située une île qui a deux entrées, & qui fut appelée *Île de Trevanion*. Cette entrée a environ deux milles de largeur, & s'il y a un mouillage dans le lagon, c'est sûrement un bon havre pour les vaisseaux. Après avoir traversé la première entrée, & lorsque le vaisseau fut à la hauteur de la partie Nord-Ouest de l'île, à laquelle on donna le nom de Cap *Trevanion*, on vit un grand bouillonnement d'eau, & en conséquence on dépêcha le bateau pour sonder. Il n'y avoit pourtant point de fond par 50 brasses; la rencontre des marées étoit la seule cause du bouillonnement. En cinglant autour de ce Cap, M. Carteret trouva que la terre portoit au Sud; il continua à longer la côte, jusqu'à ce qu'il découvrit l'entrée occidentale du lagon entre l'île de *Trevanion* & celle d'*Egmont*. Ces deux îles sembloient former en cet endroit une Ville continue, dont les habitans étoient innombrables. Le bateau alla examiner cette entrée ou passage, & il rapporta que le fond étoit de corail & de rocher, avec des fondes très-irrégulières. Dès que les Natures du pays virent le bateau quitter le vaisseau, ils envoyèrent plusieurs pirogues armées pour l'attaquer: quand la première fut à portée, elle décocha ses flèches sur les gens du bateau, qui se tenant sur leurs gardes, tirèrent une volée de coups de fusils qui tuèrent un des Indiens, & en blessèrent un autre. Le Capitaine Carteret tira en même-temps un gros canon chargé à mitrailles; alors toutes les pirogues prirent la fuite avec une grande précipitation, excepté celle qui avoit commencé l'attaque, & qui fut saisie avec l'insulaire blessé, par le bateau qui les amena au vaisseau. M. Carteret fit sur le champ prendre l'Indien à bord, & ordonna au Chirurgien d'examiner ses blessures. Il parut qu'une balle lui avoit percé la tête, & qu'une seconde lui avoit cassé le bras; le Chirurgien pensant que la blessure de la tête étoit mortelle, on le fit remettre dans sa pirogue, & malgré son état il rama vers la côte.

C'étoit un jeune homme qui avoit la tête laineuse comme celle des negres, & une petite barbe; il avoit des traits fort réguliers, & il n'étoit pas aussi noir que les habitans de Guinée. Il étoit d'une taille moyenne & entièrement nud, ainsi que tous les autres Natures du pays qu'on avoit vu sur cette île. Sa pirogue très-petite & grossièrement travaillée, n'étoit rien autre que la partie d'un tronc d'arbre creusé; elle avoit pourtant un balancier.

M. Carteret toujours malade & obligé de garder le lit, abandonna avec bien du regret l'espoir d'obtenir des rafraichissemens dans cet

endroit ; d'autant plus que ses gens lui dirent avoir vu, lorsqu'il faisoit voile le long de la côte, des cochons, des volailles en grande abondance, des cocotiers, des bananiers, des planes, & beaucoup d'autres végétaux, qui lui auroient bien-tôt rendu, ainsi qu'à ses gens, la santé & la vigueur qu'ils avoient perdues, par les fatigues & les peines d'un long voyage ; mais il ne pouvoit plus s'attendre à établir amicablement un commerce avec les Naturels du pays, & il n'étoit pas en état de se procurer par la force, ce dont il avoit besoin. Il étoit dangereusement malade ; la plus grande partie de son équipage, comme on l'a déjà observé, étoit inirme, & le reste découragé par les contretemps & les travaux. Quand même ses gens auroient été bien portans & de bonne volonté, il n'avoit point d'Officiers pour les conduire ni les diriger dans une pareille entreprise, ni pour commander le service à bord du vaisseau. Les obstacles qui l'empêchèrent de prendre des rafraichissemens dans cette Ile, furent cause aussi qu'il n'examina pas les autres Iles situées dans les environs. Ses forces diminuoient à chaque instant. Il étoit incapable de poursuivre le voyage au Sud ; & courant risque de manquer la mousson, il n'avoit point de temps à perdre : il ordonna donc de gouverner au Nord, dans l'espérance de relâcher & de se rafraichir dans le pays que Dampierre a appelé *Nouvelle-Bretagne*. Il donna le nom d'Iles de la *Reine-Charlotte*, à tout le groupe de ces Iles, tant de celles qu'il vit que des autres qu'il n'aperçut pas distinctement ; & il donna en outre des noms particuliers à plusieurs d'entre elles, à mesure qu'il en approchoit.

Lorsqu'il découvrit la terre pour la première fois, il en aperçut deux qui lui restoient en face ; il nomma la plus méridionale, Ile du *Lord-How*, & Ile d'*Egmont* l'autre dont on a déjà fait mention. Les côtes de ces deux Iles, qui sont exactement sur la même ligne, à-peu-près au Nord quart Nord-Ouest, & Sud quart Sud-Est, s'étendent à environ 11 lieues, en y comprenant le passage qui a quatre milles de large ; elles forment un coup d'œil agréable, & paroissent toutes deux être fertiles, & couvertes de grands arbres d'une très-belle verdure. L'Ile du *Lord-How*, quoique plus plate & plus unie que l'autre, est cependant une terre élevée. A environ 13 lieues du Cap *Byron*, où va la pointe orientale de l'Ile d'*Egmont*, à l'Ouest Nord-Ouest demi quart Nord du compas, il y a une Ile d'une hauteur prodigieuse & d'une figure conique. Son sommet a la forme d'un entonnoir, dont les Anglois virent sortir de la fumée, mais point de flammes ; c'est sûrement un volcan, & M. Carteret l'appella pour cela Ile du *Volcan*. Il donna le nom d'Ile de *Keppel*, à une longue Ile plate qui lui restoit au Nord-Ouest, lorsqu'il avoit en face les Iles d'*How* & d'*Egmont*. Et il appella Ile du *Lord-Edgcomb*, la plus grande des deux autres qui gisent au Sud-Est, & Ile d'*Ourry* la plus petite.

CARTERET.
1767.

rafraichissemens qu'on pourroit prendre dans cette Ile.

La plus grande partie de l'équipage malade.

M. Carteret quitte ces Iles sans examiner tout le groupe.

Gissement des Iles des environs. Ile du Lord-How.

Ile de Volcan, Ile de Keppel.

Ile du Lord-Edgcomb. Ile d'Ourry.

CARTERET.
1767.

S. V.

Départ de l'Isle d'Egmont, & traversée à la Nouvelle-Bretagne, rencontre de plusieurs autres Isles.

M. Carteret partit de l'Isle d'Egmont, le 18 Août, par un vent alisé, frais, soufflant de l'Est. Il dirigea à l'Ouest-Nord-Ouest, dans l'espérance de trouver encore d'autres Isles, avant d'arriver à la côte de la Nouvelle-Bretagne.

1^{re} découverte
de l'Isle Gower.

Le 20, il vit une petite Isle basse & plate, il lui donna le nom de *Gower*; on n'y trouva point de mouillage; il se procura quelques noix de cocos en échange de clous & d'autres bagatelles; les habitants lui promirent par signes d'en apporter le lendemain une plus grande quantité, mais un courant ayant fait dériver le vaisseau fort loin au Sud, le lendemain 21, il découvrit deux autres Isles, situées à environ deux milles Est & Ouest, l'une de l'autre. Celle de l'Est, qui

1^{re} Simpson.
18^e Carteret.

parut la plus petite, reçut le nom de *Simpson*; l'autre plus élevée & de belle apparence le nom de *Carteret*, il porta sur l'Isle de *Gower*; elle a à-peu-près deux lieues & demie de long sur le côté occidental, qui est garni de baies, elle est par-tout couverte d'arbres, dont la plupart sont des cocotiers.

Hostilités ré-
ciproques.

On y trouva un nombre considérable d'Indiens avec deux bateaux ou pirogues, qui, à ce que supposa M. Carteret, appartenoient à l'Isle *Carteret*, & qui n'y étoient venus que pour pêcher. Il envoya le bateau à terre; les Naturels du pays tentèrent de massacrer les gens; les hostilités ayant ainsi commencé, on se saisit de leurs pirogues, dans lesquelles il y avoit environ cent cocos. On vit quelques tortues près du rivage; mais on n'eut pas le bonheur d'en

Pirogues des
Naturels.

attraper aucune. La pirogue qu'il avoit prise étoit assez grande pour porter huit ou dix hommes; elle étoit construite avec art, de planches très-bien jointes, & ornée de coquillages & de figures grossièrement peintes; les coutures étoient revêtues d'une substance assez ressemblante à notre mastie noir, mais ayant plus de consistance.

Armes.

Les Insulaires avoient pour armes des arcs, des flèches & des piques; les pointes des piques & des flèches étoient de fillex. M. Carteret conjectura par quelques signes qu'ils firent en montrant ses fusils, qu'ils n'ignoroient pas entièrement l'usage des armes à feu. Il lui parut que c'étoit la même race d'hommes qu'il avoit vu à l'Isle d'Egmont, & comme ceux-ci ils étoient entièrement nus. Leurs pirogues font d'une structure différente, & beaucoup plus grandes; les cocos qu'il y acheta, ainsi qu'à l'Isle d'Egmont, furent d'un très-grand secours à ses malades.

Un des sol-
dats se noie.

Le 22, M. Carteret perdit un de ses soldats de marine, qui tom-

ba du tillac dans la mer, & qui malgré la promptitude des secours ne put être sauvé.

CARTERET
1767.

Le 24, il rencontra neuf Isles; il pense que ce sont les Isles appellées *Ohang-Java*, & qui furent découvertes par Tassinan; car leur situation approche beaucoup de celle qui leur est assignée dans les cartes Françaises corrigées en 1756, pour les vaisseaux du Roi. (a) Il croit que les autres Isles de *Carteret*, de *Gower* & de *Simpson*, n'ont été apperçues par aucun Navigateur européen avant lui. Il y a sûrement dans cette partie de l'Océan, beaucoup de terres qui ne sont pas encore connues.

Il rencontra le même jour sur le soir, une autre Isle fort grande, plate, verdoyante & d'un coup d'œil agréable; il n'aperçut point d'habitans, mais le grand nombre de feux qu'il y vit la nuit, lui fit juger qu'elle étoit bien peuplée; cette Isle est située au 4^d. 50' de latitude S., quinze lieues à l'Ouest de la plus septentrionale des neuf Isles; on lui donna le nom d'Isle de *Sir Charles Hardy*.

Le 25, M. Carteret découvrit une autre Isle, grande & haute, qu'il appella Isle de *Winchelsea*, elle est située à environ dix lieues au Sud quart Sud-Est, de l'Isle de *Sir Charles Hardy*.

Isle de Winchelsea.

Le 26, il vit une grande Isle au Nord, qu'il crut être celle qui fut découverte & nommée par Schouten, Isle de *Saint-Jean*; il apperçut bien-tôt après une haute terre, qu'il reconnut dans la suite pour la *Nouvelle-Bretagne*.

Le 27, il mouilla dans une baie près d'une petite Isle, située à environ trois lieues du Cap *Saint-Georges*, & qu'il a appelé Isle de *Wallis*.

M. Carteret trouva que ce Cap gît à-peu-près par 54. de latitude, & suivant estime par 152^d. 19' de longitude Est, c'est-à-dire, à environ 2500 lieues, directement à l'Ouest du continent de l'Amérique, & 14. & demi plus à l'Est qu'il n'est placé dans la carte Française, dont on a parlé plus haut.

Le bateau fut envoyé pour pêcher & pour faire provision de cocos; il en rapporta cent cinquante, la pêche avoit été sans succès, on tenta aussi inutilement de prendre des tortues.

Comme les bateaux avoient trouvé plusieurs bons havres dans le voisinage, il fallut lever l'ancre, mais toutes les forces réunies de l'équipage n'en purent venir à bout, tant les matalots étoient faibles.

Après diverses tentatives, & divers moyens imaginés pour faciliter le travail, on ne put parvenir à la lever que le lendemain matin.

M. Carteret fit alors voile vers une petite anse, éloignée d'environ trois ou quatre milles, à laquelle il donna le nom d'*Anse-An-Bretagne*.

Rétiche à la Nouvelle-Bretagne.

(a) Voyez-en la description, dans la description générale de la mer du Sud.

CARTERET
1767.
Pêche.

gloise, il y mit à l'ancre & commença à faire du bois & de l'eau, qu'il y trouva en grande abondance, il envoya aussi le bateau chaque jour pêcher à la seine, mais quoiqu'il y eut une grande quantité de poissons, on n'en prit que très-peu : M. Carteret attribue ce mauvais succès, à ce que l'eau étoit claire & le rivage rempli de rochers, & peut-être aussi à ce que les gens n'étoient pas assez habiles dans cet art. On ne laissa pas de continuer la pêche jour & nuit ; on eut recours à l'hameçon, mais pas un seul poisson ne voulut y mordre. On vit un petit nombre de tortues, on n'en prit aucune. « Nous étions condamnés, dit M. Carteret, au supplice de Ten-tale, voyant continuellement des objets que notre appétit desiroit avec ardeur, & toujours malheureux quand nous tâchions de les saisir ».

Rafraichis-
sement.

On ramassa cependant à la marée basse, un petit nombre d'huîtres de rochers, & de très-gros pétoncles, & on se procura à terre quelques cocos & l'espece de chou, qui croit au haut de l'arbre qui les produit ; ce chou est blanc & frisé, d'une substance remplie de suc ; lorsqu'on le mange crud, il a une saveur ressemblante à celle de la châtaigne, & quand il est bouilli, il est supérieur au meilleur panais. On fut obligé de couper autant d'arbres qu'on emporta de ces choux ; on détruisit avec beaucoup de regret, tant de fruits qui sont peut-être les meilleurs antiscorbutiques du monde, mais la nécessité n'a point de loi. Les végétaux frais, & sur-tout le lait, ou plutôt l'eau de cocos rendirent très-promptement la santé aux malades. Ils se trouverent aussi fort bien, de manger le fruit d'un grand arbre, qui ressemble à une prune, & en particulier à celle qu'on appelle dans les Isles d'Amérique, *prune de la Jamaïque*. Ses gens lui donnerent le même nom, elle a un goût aigrelet & agréable ; mais elle n'a que peu de chair, probablement faute de culture.

Fruit parti-
culier.

Prise de pos-
session du
pays.

On profita du peu de séjour qu'on fit en cet endroit, pour faire au vaisseau les réparations les plus urgentes.

Le 7 Septembre, M. Carteret prit possession de tout le pays, au nom du Roi de la Grande-Bretagne, il fit clouer à un arbre une planche couverte de plomb, sur laquelle étoient gravées les armes des trois Royaumes, le nom du vaisseau, celui du Commandant, celui de l'Anse, & le jour de l'arrivée & du départ. Le bateau qui avoit été envoyé pour visiter la côte, revint sur ces entrefaites chargé de cocos, qu'il avoit recueilli dans un petit havre à l'Ouest-Nord-Ouest, éloigné de quatre lieues du mouillage. L'Officier du bateau avoit remarqué que les arbres étoient marqués, & qu'il y avoit tout près des huttes en grand nombre, M. Carteret jugea qu'il seroit imprudent d'y envoyer les gens, s'ils n'étoient soutenus : en conséquence il fit voile de l'Anse Angloise, & alla placer son vaisseau en travers du bois, où avoient été cueillis les noix de cocos, il

en fit une grande provision ; ensuite la saison & l'état du vaisseau, le pressant de gagner *Batavia*, il quitta le 9 Septembre à la pointe du jour, le meilleur mouillage qu'il eut rencontré depuis le détroit de *Magellan* : tous ses gens étoient parfaitement rétablis, & lui-même étoit absolument hors de danger.

CARTERET.
1767.

Rétablissement
ment des
malades.

« Le plus petit délai devenoit dangereux, dit M. Carteret, car
« il y avoit lieu de croire, que pour conserver une partie de no-
« tre équipage, il falloit gagner *Batavia*, pendant que la mouf-
« son continuoit à souffler de l'Est : il est vrai qu'elle devoit encore
« durer assez, pour que tout autre vaisseau que le mien, eût pu
« faire trois fois ce trajet ; mais je savois que ce temps étoit à pei-
« ne suffisant pour le *Swallow*, qui se trouvoit en très-mauvais état,
« si nous avions été obligés d'attendre ici une autre saison, il
« eut probablement été impossible de faire naviguer ce bâtiment,
« d'autant plus qu'il n'avoit qu'un simple doublage, & que sa quille
« n'étant pas garnie de clous, elle auroit été entièrement rongée des
« vers. D'ailleurs nos provisions se seroient épuisées long-temps
« avant cette époque ».

Il donna au havre, qu'il venoit de quitter, le nom de havre de *Carteret*. Il gît à environ quatre lieues à l'Ouest-Nord-Ouest, de l'*Anse-Angloise*, & il est formé par deux Isles, & par la côte de la *Nouvelle-Irlande*, il appella l'Isle des *Noix-de-Cocos*, la plus grande qui est située au Nord-Ouest ; & l'Isle de *Leigh*, l'autre qui gît au Sud-Est. Il y a un bas fond entre ces deux Isles, & entre chacune d'elles, se trouve une entrée dans le havre ; l'entrée Sud-Est, ou sur le vent est formée par l'Isle de *Leigh*, & on y trouve un rocher qui paroît au-dessus de l'eau, & auquel on donna le nom de rocher de *Booby*. Le passage est entre le rocher & l'Isle ; le rocher n'est pas dangereux, parce que l'eau est très-profonde tout autour. L'entrée Nord-Ouest ou sous le vent, est formée par l'Isle des *Cocos* ; c'est la meilleure des deux ; on y a un bon mouillage, au lieu que l'eau est trop profonde dans l'autre. M. Carteret entra dans le havre par le premier passage, & il en sortit par le second. A l'extrémité Sud-Est du havre, il y a une grande anse qui est à l'abri de tous les vents, & propre à recevoir un vaisseau. L'anse semble servir d'embouchure à une rivière, mais M. Carteret ne put s'en assurer. On rencontre dans la partie Nord-Ouest du havre une autre anse, que les bateaux visitèrent, & d'où ils rapportèrent une très-bonne eau. On peut aussi y conduire un vaisseau, & elle est très-convenable pour y faire de l'eau & du bois. On y mouilleroit de 5 à 30 brasses, & par-tout sur un fond de vase molle. Le havre porte à-peu-près au Sud-Est, quart Sud & Nord-Ouest quart Nord, il a environ trois milles de long, & quatre encablures de large. Le *Swallow* mit à l'ancre par 30 brasses près de l'entrée Nord-Ouest, & en travers des arbres qui sont sur l'Isle des *Noix-de-Cocos*.

Tome XX.

L

Isle des
Noix-de-Co-
cos.
Isle de
Leigh.
Remarques
nautiques.

CARTERET,
1767.

§. VI.

Découverte d'un détroit qui partage en deux Isles la Nouvelle-Bretagne.

JUSQU'ici, M. Carteret avoit cru que toutes ces terres faisoient partie de la *Nouvelle-Bretagne*, & il ne pensoit point au service important qu'il alloit rendre à la navigation & à la géographie.

A peine eut-il fait quatre lieues depuis son départ du havre de *Carteret*, qu'il rencontra un vent contraire au dessein qu'il avoit de doubler le Cap *Sainte-Marie*. Un fort courant le portoit en même temps au Nord-Ouest, dans une baie profonde, ou golfe que Dampierre appelle baie *Saint-George*, & qui est située entre le Cap *Saint-George* & le Cap *Orford*. Comme il étoit impossible de faire le tour de la terre contre le vent & le courant, & de suivre la route de Dampierre, il fut obligé de tenter un passage à l'Ouest par le golfe, & le courant lui fit espérer qu'il y réussiroit. Quand il eut gagné environ cinq milles au Sud-Ouest de l'Isle de *Cocos*, il gouverna au Nord-Ouest & au Nord-Nord-Ouest, suivant la direction de la terre, & il eut bien-tôt lieu de croire que ce qui a été appelé baie *Saint-George*, & qu'on a regardé comme formé par deux pointes de la même Isle, étoit véritablement un canal entre deux Isles. L'événement justifia cette conjecture.

Il reconnut avant la nuit, que ce canal étoit partagé par une Isle assez grande, qu'il appella Isle du *Duc-d'York*, & par quelques Isles plus petites répandues autour de celle-ci. Il laissa à cette terre son ancien nom de *Nouvelle-Bretagne*. Sur son côté le plus méridional, ou sur celui de la plus grande des deux Isles, qui sont séparées par le canal ou détroit, on trouve quelques terres élevées, & trois montagnes remarquables qui gisent l'une près de l'autre, & qu'il appella la *Mère & les Filles*. La *Mère* est au milieu, & la plus grande des trois; il vit par derrière une grosse colonne de fumée, de sorte que l'une de ces montagnes est probablement un volcan. On les aperçoit aisément dans un temps clair, à vingt lieues de distance; & ceux qui ne les connoissent pas les prendroient pour des Isles. Elles paroissent fort larges, & la *Mère* porte à-peu-près à l'Ouest de l'Isle du *Duc-d'York*. A l'Est de ces montagnes, il y a une espèce de Cap qu'il appella Cap *Palliser*, & un autre à l'Ouest qu'il nomma, Cap *Stepheus*. Le Cap *Stepheus* est la partie la plus septentrionale de la *Nouvelle-Bretagne*. Au Nord de ce Cap est une Isle, à laquelle il donna le nom d'Isle de *Man*. Le Cap *Palliser* & le Cap *Stepheus*, courent à-peu-près au Nord-Ouest & au Sud-Est, l'une de l'autre. Entre les deux il y a une baie. L'Isle du

Isle du Duc-d'York.

Aussi & reconnoissance de la côte de la Nouvelle-Bretagne.

Duc-d'York, est située entre les deux points appellées *Cap Paliser* & *Cap Stepheus* : comme il n'étoit pas sûr de tenter dans l'obscurité l'un ou l'autre des deux passages que cette Isle forme dans le détroit, il mit à la cape pendant la nuit, & eut toujours la sonde à la main; mais il n'y avoit point de fond pour 140 brasses. Le détroit y compris les deux passages a environ quinze lieues de largeur. La terre du *Duc-d'York* est unie & d'un aspect agréable; l'intérieur est couvert de grands bois; les habitations des Naturels du pays, assez voisines l'une de l'autre, sont rangées près des bords de l'eau, parmi des bocages de cocotiers, de façon que le tout forme un coup d'œil des plus beaux & des plus pittoresques qu'il soit possible d'imaginer. Il aperçut plusieurs de leurs pirogues qui sont très-bien faites, & le matin du 10, quand il mit à la voile, quelques-uns s'avancèrent vers le vaisseau, mais comme il avoit alors un vent frais, il ne put pas s'arrêter pour les attendre.

En gouvernant ensuite au Nord-Ouest quart Ouest toute la nuit, il trouva le 11, à la pointe du jour, qu'il avoit perdu de vue l'Isle la plus méridionale, ou la *Nouvelle-Bretagne*; & après s'être assuré que la baie supposée est un détroit, il l'appella canal de *Saint George*, & donna à l'Isle septentrionale le nom de *Nova-Hibernia*, ou *Nouvelle Irlande*. Le temps étant brumeux, avec un vent fort & des raffales subites, il continua à porter le long de la côte de la *Nouvelle Irlande*, à la distance d'environ six lieues, jusqu'à ce qu'il fut en travers de son extrémité occidentale, & changeant alors de direction, il gouverna Ouest-Nord-Ouest.

M. Carteret remarqua clairement, qu'il étoit poussé le long de la côte, par un fort courant à l'Ouest. A midi, il trouva par les observations qu'il avoit dérivé beaucoup au Nord du Loek; mais comme il étoit impossible que le courant eut sa direction exactement au Nord, puisque c'eût été précisément contre la terre, il fut obligé pour corriger son estime de ne pas supposer moins de vingt-quatre milles. Ce qui est à-peu-près l'étendue du glissement de la terre, le long de la côte, la variation de l'équille étoit à ce temps d'environ une demi-pointe à l'Est. Il découvrit sur le soir une belle Isle, grande, & qui forme un détroit ou passage entre elle & la *Nouvelle Irlande*. Le lendemain'il l'a reconnu mieux, & il vit qu'elle est plus grande que celle du *Duc d'York*, & il lui sembla qu'il y avoit quelques baies & havres très-bons sur la côte. On trouve sur sa partie septentrionale un pic remarquable, en forme de pain de sucre, & il y en a un autre exactement semblable & opposé à celui-ci, sur la côte de la *Nouvelle Irlande*. Pendant le temps qu'il fut à la hauteur de cette Isle, il entendit la nuit un bruit continu, semblable au son d'un tambour. Le temps étant calme, lorsqu'il passa à travers le détroit, dix pirogues portant environ cent cinquante hommes, partirent de la côte de la *Nouvelle Irlande*, &

CARTERET.
1767.
Navigation
dans le dé-
troit.

Beauté de
pays.

Pirogues

Canal Saint-
George.

Nouvelle-
Irlande.

Entrevue
avec les In-
dulgences de la
Nouvelle Ir-
lande.

CARTERET.
1767.

s'avancèrent vers le vaisseau. Elles s'approchèrent assez pour qu'il pût leur donner quelques quincalleries qu'il leur tendit au bout d'un grand baton, mais aucun des Indiens ne voulut se hasarder à monter à bord. Ils sembloient préférer le fer à toutes les autres choses qu'on leur donnoit; quoique ce fer, si l'on en excepte les clous, ne fut pas travaillé, car comme il l'a observé plus haut, il n'avoit point avec lui d'ouvrages de coutelleries.

Suite de la
reconnoi-
ssance de la Nou-
velle Irlande.
Nouvelle
Hanovre.

Dès que les Indiens eurent quitté le *Swallow*, M. Carteret gouverna à-peu-près à l'Ouest, & bien-tôt il découvrit une pointe de terre, qu'il reconnut par la suite pour l'extrémité Sud-Ouest de la Nouvelle Irlande, & à laquelle il donna le nom de Cap *Byron*. A l'Ouest du Cap *Byron*, il y a une Ile, grande & belle, qu'il appella *Nouvelle Hanovre*; entre cette Ile & la Nouvelle Irlande, on trouve un détroit ou passage qui tourne au Nord-Est, il y a dans ce passage plusieurs petites Isles, & sur l'une d'elles un pic remarquable, il donna à cette Ile le nom d'Ile de *Byron*, & il appella le passage ou détroit, détroit de *Byron*. La terre de la Nouvelle Hanovre est élevée; elle est couverte d'arbres, parmi lesquels on distingue plusieurs plantations; le tout forme un beau coup d'œil. M. Carteret nomme promontoire de la Reine Charlotte la pointe Sud-Ouest de l'Ile qui est un mondrain élevé. On reconnoit cette pointe, & la terre dans les environs par un grand nombre de petites collines: une nuit sombre & des raffales violentes, accompagnées de beaucoup de pluie, ayant surpris M. Carteret, il n'a pas pu les voir assez distinctement pour décrire leur apparence.

Ile de Port-
land.

La route du
canal Saint
George pré-
sente aux
suytes,

Il continua de suivre sa route à l'Ouest pendant toute la nuit, le matin du 13 où il n'appercevoit presque plus la *Nouvelle Hanovre*, il vit à l'Ouest à huit lieues de distance six ou sept petites Isles, auxquelles il donna le nom du Duc de *Portland*. Il s'aperçut à la grosseur de la mer qu'il avoit dépassé toutes les terres, d'où il conclut qu'il est plus court & plus sûr de passer par le canal *Saint George*, en venant de l'Est & de l'Ouest, que de tourner autour des terres qui sont au Nord, d'autant plus qu'avec des rubans, des miroirs, des instrumens de fer & d'autres bagatelles, on peut se procurer aisément des rafraichissemens de toute espece, des Indiens qui habitent les deux côtes du canal, & les Isles adjacentes.

S. VII.

Traverse du Canal Saint George à l'Ile de Mindanao : rencontre de plusieurs Isles.

Découverte
des Isles de
l'Amirauté.

LE lendemain du débouquement du détroit, M. Carteret découvrit une terre, qu'il reconnut en l'approchant pour une Ile confi-

dérable, au Nord-Est, de laquelle il y en avoit une autre, qui ne paroïssoit qu'un grand rocher au-dessus de l'eau. Au Sud de la première, il apperçut plusieurs Isles, il fit gouverner pendant la nuit de leur côté. Le matin il en étoit très-près. Un nombre considérable de pirogues s'avancèrent & ramerent vers le vaisseau; une d'entre elles qui portoient sept hommes, s'en approcha à la portée de la voix, elle fit beaucoup de signes que M. Carteret ne pouvoit pas entendre parfaitement; mais il les répéta le mieux qu'il fut possible, pour faire comprendre aux Insulaires, qu'il avoit pour eux les mêmes dispositions qu'ils avoient à son égard, afin de mieux gagner leur bienveillance & de les engager à venir à bord, on leur tendit quelques bagatelles; sur quoi ils s'approchèrent plus près du vaisseau, & on se flattoit qu'ils alloient y monter; mais dès qu'ils furent à sa portée; ils lancèrent avec force leurs javelines sur l'endroit du tillac où il y avoit le plus de monde, le Capitaine crut qu'il valoit mieux prévenir que d'avoir à repousser une attaque générale, qui auroit été d'autant plus meurtrière, que le nombre des combattans seroit plus grand; ne doutant plus que les Insulaires ne fussent ses ennemis, il fit tirer quelques coups de fusils & un pierrier. Cette décharge ayant tué ou blessé quelques-uns d'entre eux, ils se retirèrent & joignirent les autres pirogues, qui étoient au nombre de douze à quatorze. Il mit à la cape pour attendre la fin de cette attaque, & il eut la satisfaction de voir qu'après avoir long-temps consulté ensemble, ils reprirent le chemin de la côte. Afin de les intimider encore davantage & d'empêcher plus efficacement leur retour, il fit tirer une piece de six chargée à boulet, dont le coup tomba dans l'eau au-delà des pirogues. Cet expédient parut avoir un bon effet; car non-seulement ils ramerent avec plus de promptitude, mais ils dressèrent une voile pour arriver plutôt au rivage. Cependant plusieurs nouvelles pirogues se détachèrent bien-tôt d'une autre partie de l'Isle, & s'avancèrent vers lui: elles s'arrêtèrent à la même distance que les premières, & une d'elles vint aussi en avant de la même manière. Il fit aux Indiens qui montoient ce bâtiment tous les signes d'amitié qu'il put imaginer; il leur montra toutes les choses qu'il avoit, & qu'il crut devoir leur faire plaisir; il leur ouvrit les bras pour les engager à monter à bord; mais toutes ces démonstrations furent inutiles, dès qu'ils furent à la portée du vaisseau, ils lancèrent une grêle de dards & de javelines, qui ne firent néanmoins aucun mal. Il répondit à leur attaque par quelques coups de fusils; un d'entre eux ayant été tué, le reste s'éleva précipitamment dans la mer, & dès qu'ils furent arrivés à la nage auprès des autres qui les attendirent à quelque distance, ils s'en retournerent tous au lieu d'où ils venoient. Lorsque M. Carteret apperçut que la pirogue étoit abandonnée, il détacha son bateau qui l'amena à bord. Elle avoit cin-

CARTERET.
1767.

Entrevue
avec les In-
sulaires.

Les Anglois
attaqués par
les Naturels.

Arrivée
d'autres piro-
gues.

Nouveaux
combats.

Prise d'une
pirogue.

CARTERET.

1767.

Fruit particulier qu'on trouve.

quante pieds de long, quoique ce fut une des plus petites qui eut été envoyée contre lui. Elle étoit grossièrement travaillée d'un seul arbre, mais elle avoit un balancier. Il y trouva fix beaux pois-fons, une tortue, quelques ignames, une noix de cocos, & un sac rempli d'une petite espece de pommes ou de prunes, d'un goût douceâtre & d'une substance farineuse. Ce fruit étoit un peu aplati, & il étoit entièrement différent de ceux qu'il avoit vu auparavant, & des autres qu'il a rencontrés dans la suite. On pouvoit le manger crud, mais il étoit beaucoup meilleur bouilli ou roti dans les cendres. Il y trouva aussi deux grands pots de terre, qui avoient une forme assez ressemblante à celle d'une cruche, avec une large bouche, mais sans anses, & une quantité considérable de nattes, qui servent à ce peuple de voiles & de bannes, en les étendant sur des baguettes courbées, à la façon de nos charriots couverts. Par ce que contenoit ce bâtiment, il jugea qu'il avoit été employé à la pêche; il remarqua que les Indiens avoient du feu à bord, & un pot dessus, dans lequel ils faisoient cuire leurs alimens. Lorsqu'il eut satisfait sa curiosité en examinant cette pirogue, il la fit mettre en pieces pour en faire du bois à brûler.

Pots de terre.

Après avoir quitté ce peuple féroce & ennemi, il continua sa route le long des autres Isles, qui sont au nombre de vingt ou trente, & d'une étendue considérable; il les appella Isles de l'*Amirauté* (a). Il jugea que le milieu de la plus grande, est situé à trente-cinq lieues de distance à l'Ouest demi Nord, du promontoire de la *Reine Charlotte* dans la *Nouvelle Hanovre*. Sur le côté méridional de cette Isle, il y en a une petite qui s'élève en forme de cône, & qui se termine en un pic fort haut. Ce pic git au 2^d. 27' de latitude Sud, à cinq degrés & demi à l'Ouest du Cap. *Saint George* dans la Nouvelle Irlande. En rangeant la côte méridionale de la grande Isle, il trouva qu'elle a dix-huit lieues de long dans la direction de l'Est & de l'Ouest; il ne fait pas jusqu'où elle s'étend au Nord; mais d'après son apparence il a des raisons de supposer qu'elle se prolonge à une distance très-considérable.

Position de ces Isles.

Le 19, il découvrit deux petites Isles. L'une d'elles ne fut aperçue que du haut du mat du grand perroquet, & il l'appella l'Isle de *Durour*. Elle est située à-peu-près à 13. 14' ou 16' de latitude Sud, & au 143^d. 21' de longitude Est. Il côtoya pendant la nuit l'autre Isle, à laquelle il donna le nom d'Isle de *Matty*. Il vit les habitans courir en grand nombre avec des lumieres, le long du rivage & vis-à-vis du vaisseau. Le côté qu'il rangea lui parut être d'environ six milles de longueur, Est quart Nord-Est, & Ouest quart Sud-Ouest. Comme il étoit nuit, il ne put rien appercevoir de plus;

Isle de Durour.

Isle de Matty.

(a) On trouve dans le Journal de M. Carteret, différentes vues des Isles de l'*Amirauté*.

ayant encore une jolie brise, dont il lui étoit impossible de ne pas profiter, il poursuivit sa route.

Le 24, il vit deux petites Isles au Sud-Ouest, comme il faisoit calme, avec de petites fraîcheurs, & un fort courant Ouest, il ne put pas s'en approcher plus près que de quatre ou cinq lieues; elles avoient un aspect agréable; & elles étoient bien couvertes d'arbres, mais il ignore, si elles sont habitées. Elles gissent à 22' de latitude Sud, & 138^d. 39' de longitude Est, & M. Carteret leur a donné le nom d'Isles *Stepheus*.

Le 25, il découvrit à l'avant une terre, qu'il reconnut par la suite être trois petites Isles; & avant la nuit il en étoit assez près. Plusieurs pirogues partirent bien-tôt de la côte, quelque signes d'amitié qu'il fit à ceux qui montoient ces pirogues, les engagèrent à venir à bord sans la moindre apparence de défiance ou de crainte; ils n'avoient rien qu'un petit nombre de noix de cocos, qu'ils vendirent avec beaucoup de joie pour des morceaux d'un cercle de fer. M. Carteret vit qu'ils connoissoient ce métal qu'ils appelloient *parram*, & ils lui firent entendre par signes, qu'un vaisseau comme le sien, avoit quelquefois touché sur leur Isle, pour s'y rafraichir. Il donna à l'un d'eux trois morceaux de ce vieux cercle, dont chacun avoit environ quatre pouces de long, ce qui le jeta dans un ravissement peu différent de l'extravagance.

M. Carteret ne put s'empêcher de prendre part à sa joie, & il observa avec grand plaisir le changement de visage, & le désordre de gestes, par lesquels il s'exprimoit. Ces peuples parurent aimer le fer, plus passionnément que tous ceux qu'il avoit vu jusqu'alors, & il est sûr que pour des instrumens de ce métal, il auroit acheté tout ce qui étoit dans leur Isle. Ces Indiens sont de couleur de cuivre, & les premiers de ce teint, que M. Carteret ait remarqué dans ces parages. Ils ont de beaux & grands cheveux noirs, mais peu de barbe. M. Carteret remarqua qu'ils arrachent constamment les poils du menton & de la levre supérieure. Leurs traits sont beaux, & leurs dents d'une blancheur & d'un poli éclatant; ils sont d'une stature moyenne, mais extraordinairement alertes, vigoureux & actifs; ils montoient sur la grande hune beaucoup plus promptement que les propres matelots. Leur caractère parut franc & ouvert, ils mangeoient & buvoient tout ce qu'on leur donnoit; ils alloient sans hésiter dans toutes les parties du vaisseau, & ils étoient aussi familiers & aussi gais avec l'équipage que s'ils l'avoient connu depuis long-temps, & d'une manière intime, ils n'étoient pas entièrement nus, ainsi que les peuples de toutes les autres Isles qu'il avoit visités, cependant ils n'avoient qu'une légère couverture autour des reins, & qui étoit composée d'une pièce étroite d'une belle natte. Leurs pirogues sont très-bien travaillées & avec beaucoup d'adresse; un arbre creusé en forme le fond; les côtés sont de planches,

CARTERET
1767.
Isles Ste-
pheus.

Isle de Joseph, Freeville.
Entrevue avec les Indiens.

Ces peuples aiment beaucoup le fer.

Couleur des Indiens leur figure, &c.

Alertes, caractères.

Pirogues.

CARTERET.
1767.

L'un des Na-
turels s'em-
barque sur le
swallow.

& elles ont une voile d'une natte fine & un balancier. Leurs cordages & leurs filets ne sont pas moins bons. Ils pressèrent M. Carteret d'aller à terre, en lui proposant de laisser pour ôtages dans le vaisseau, un nombre de leurs gens égal à celui qu'il voudroit y envoyer. Il y auroit consenti volontiers, s'il l'avoit pu, mais un fort courant d'Ouest l'entraîna à une si grande distance, qu'il n'eût pas occasion de chercher un mouillage, & la nuit survenant, il continua sa route. Lorsque les Indiens s'aperçurent qu'il les quittoit, un d'eux demanda avec beaucoup d'empressement à venir avec lui, & malgré tout ce que ses compatriotes purent lui dire ou lui faire, il refusa opiniâtrement de retourner à la côte. Comme il crut que cet homme pouvoit lui servir à faire des découvertes utiles, il ne le renvoya pas à terre, & lui accorda ce qu'il desiroit. Il apprit de lui qu'il y avoit d'autres Isles au Nord, dont les habitans, à ce qu'il lui dit, ont du fer. Il ajouta qu'ils s'en servent pour tuer ses compatriotes lorsqu'ils les attrapent en mer. Ce pauvre Indien que les Anglois appellerent Joseph Freeville, (de bonne volonté), à cause de son empressement à s'embarquer avec eux, tomba malade peu de jours après qu'il fut sur le vaisseau, & mourut dans l'Isle célèbre. Comme les Isles d'où on l'avoit amené étoient très-petites & très-basses, la plus grande n'ayant pas plus de cinq milles de circonférence, M. Carteret fut surpris de voir combien cet Indien connoissoit de productions qui sont aux célèbres : outre le cocotier & le palmier, il reconnut l'arbre qui porte le bétel, & le citronier, & à l'instant qu'il cueillit un fruit à pain, il alla auprès du feu & le grilla dans les cendres. Il fit entendre aussi que dans son pays, il y avoit du poisson en abondance, & des tortues suivant la saison. Il est cependant très-probable, malgré le grand nombre d'habitans qui vivent sur ces Isles, qu'ils n'ont d'eau douce que celle de la pluie. M. Carteret n'a pas eu occasion d'apprendre comment ils la reçoivent & la conservent; mais il n'a jamais rencontré une source dans un terrain si petit & si bas, & il ne croit pas qu'on puisse y en trouver.

La plus grande de ces Isles, que les Naturels du pays appellent *Pagan*, & à laquelle M. Carteret donna le nom de *Freeville*, est située à 50° de latitude Nord, & au 137^d. 51' de longitude Est. Elles sont toutes environnées par un récif de rochers. On trouve dans le Journal de M. Carteret une carte de ces Isles, d'après la description des Indiens qui en firent l'esquisse avec de la craie sur le tillac, & qui déterminèrent la profondeur de l'eau, en se servant de la longueur de leurs bras pour désigner une brasse.

Was fond
trois-dangereux
etc. etc.

Le 28 Septembre, par 20. 53' de latitude Nord, & 136^d. 10' de longitude Est, M. Carteret rencontra un bas fond très-dangereux, d'onze à douze milles de circuit, & environné de petites roches qui paroissent hors de l'eau; & le soir, il découvrit une autre Isle au Sud.

Le

Le 12 Octobre, il aperçut une petite Isle, où il vit des arbres, quoiqu'elle ne fut gueres plus large qu'un rocher, il l'appella *Cur-rent-Island*, *Isle du Courant*, & le lendemain il en vit deux autres, auxquelles il donna le nom d'Isles de *Saint André*.

CARTERET.
1767.
Isle du Courant.
Isles de St. André.

§. VIII.

Description de la Côte de Mindanao & des Isles qui l'avoisinent. Erreurs de Dampierre.

LE 26 Octobre, M. Carteret aperçut une terre, & le 27, ayant reconnu que c'étoit l'Isle de *Mindanao*, il résolut d'y chercher une baie, que Dampierre a décrit comme étant située dans la partie Sud-Est de l'Isle, & où il prétend avoir tué un grand nombre de bêtes fauves; il espéroit s'y procurer des rafraichissemens pour ses malades. Il côtoya donc cette partie de l'Isle, & envoya son Lieutenant dans le bateau pour qu'il rangeât la côte d'assez près, afin de ne pas manquer la baie; il ne vit qu'un petit enfoncement, au fond duquel étoient une Ville & un Fort. Dès que ses gens qui étoient à terre aperçurent le bateau, ils tirèrent un coup de canon, & trois pirogues remplies d'Insulaires partirent du rivage, & donnèrent la chasse au bateau jusques sous le bâtiment. M. Carteret s'éloigna un peu à l'Est, où il mouilla près de la côte. Le 2 Novembre, les deux bateaux allèrent à une rivière située près du mouillage, & revinrent chargés d'eau sans avoir vu la moindre trace d'habitans lors de leur débarquement. Cependant on aperçut une pirogue qui s'avançoit autour de la pointe la plus occidentale de la baie, & que M. Carteret supposa avoir été envoyée pour le reconnoître. Dès qu'il aperçut cette pirogue, il arbora pavillon Anglois; il ne désespéroit pas qu'elle vint à bord; mais après l'avoir examinée quelque temps elle s'en retourna. Comme on n'avoit vu aucuns vestiges d'habitans à l'endroit de l'aiguade, il se proposoit de remplir de nouvelles futailles le lendemain, & de tâcher aussi d'y faire du bois; mais sur les neuf heures du soir, il fut surpris d'entendre tout-à-coup un grand bruit sur cette partie de la côte qui étoit vis-à-vis le vaisseau. Ce bruit étoit produit par un grand nombre de voix d'hommes, & ressembloit beaucoup au cri de guerre que les Sauvages d'Amérique pouffent au moment du combat, & qui, au rapport de tous ceux qui l'ont entendu, a quelque chose de terrible & d'effrayant. Il fut alors de plus en plus convaincu qu'il étoit nécessaire d'employer le peu qui lui restoit de forces du mieux qu'il lui seroit possible. Il continua le lendemain à tirer les canons de la calle, & à raccommorder les agrets qui en avoient besoin. N'ayant aperçu aucun des Insulaires qui s'étoient efforcés de

Recherche de la baie dont parle Dampierre.

Reste de Mindanao.

M. Carteret se propose un combat.

CARTERET.
1767.

Entrevue
avec les In-
dians.

Négociation
avec un des
Indians.

l'effrayer par leurs cris pendant la nuit, il envoya à onze heures la chaloupe à terre pour y faire encore de l'eau. Comme il pensoit que probablement les Indulaires s'étoient cachés dans les bois, il tint le canot armé & équipé avec le Lieutenant à bord, tout prêt à donner du secours à ses gens s'ils étoient menacés de quelques dangers. Il parut bien-tôt que ses conjectures étoient fondées, car ses gens n'eurent pas plutôt quitté la Chaloupe, qu'un grand nombre d'Indulaires armés sortirent du bois; l'un deux portoit à la main quelque chose de blanc, qu'il prit pour un signe de paix. Il ressentit de nouveau dans cette occasion ce qu'il avoit déjà éprouvé plusieurs fois auparavant, combien le mauvais équipement du vaisseau étoit malheureux pour lui. Il n'avoit point à bord de pavillon blanc, & pour suppléer à ce défaut le mieux qu'il lui étoit possible, il ordonna à son Lieutenant qu'il envoyât à terre dans le canot, d'arborer une nappe. Dès que l'Officier eut débarqué, le Port-Étendart, & un autre Indulaire approchèrent de lui sans armes, & le reçurent avec de grandes démonstrations d'amitié. L'un d'eux lui adressa la parole en Hollandois, langue qui n'étoit entendue d'aucun des gens du Capitaine Carteret. Il proféra ensuite quelques mots en langage Espagnol, qu'un des hommes de son canot savoit fort bien. L'indien cependant parloit si mal, que ce fut avec beaucoup de peine & par le secours de plusieurs signes, qu'il se fit entendre. Peut-être que si quelqu'un de l'équipage avoit su l'Hollandois, il l'auroit trouvé aussi peu habile dans cette langue que dans l'autre. Il fit des informations sur le Capitaine qu'il appelloit *Skyper*, maître du navire, & il demanda s'il étoit Hollandois, si son bâtiment étoit un vaisseau de guerre ou un vaisseau marchand, combien il portoit d'hommes & de canons, & s'il alloit à *Batavia*, où bien s'il en revenoit. Lorsqu'on eut répondu à toutes ces questions, il fit entendre que le Capitaine devoit aller à la Ville, & qu'il l'introduiroit chez le Gouverneur, à qui il donnoit le titre de *Rajah*. Le Lieutenant lui répondit alors que le Capitaine étoit dans le dessein d'y aller effectivement, mais qu'il avoit un grand besoin d'eau, & qu'il demandoit la permission d'en remplir quelques tonnes. Il le pria aussi de reléguer à une plus grande distance les Indulaires qui étoient armés d'arcs & de flèches. L'Indien qui sembloit être revêtu d'une autorité considérable; accorda ce que desiroit l'Anglois; & comme il paroissoit faire une attention particulière à un mouchoir de soie que le Lieutenant portoit autour du col, celui-ci le lui présenta; l'Indien dont l'habillement ressembloit assez à celui des Hollandois, le pria d'accepter en retour une espèce de cravatte, d'une toile de coton grossière qu'il portoit. Après cet échange, il demanda à l'Officier si le vaisseau avoit à bord des marchandises pour commercer. On lui répondit qu'il n'en avoit que pour acheter des provisions, sur quoi l'Indien répliqua, que les-

Anglois auroient tout ce dont ils auroient besoin. Après cette conférence que le Capitaine Carteret regardoit comme étant de bon augure, les bateaux revinrent à bord chargés d'eau.

CARTERET.
1767.

Cependant il s'étoit à peine écoulé deux heures, lorsqu'il vit avec autant de surprise que de douleur plusieurs centaines d'hommes armés qui se plaçoient vis-à-vis de son bâtiment, en différens endroits du rivage parmi les arbres. Ils avoient pour armes des fusils, des arcs, des flèches, de grandes piques ou lances, de larges fabres, une espee de poignard appelé *cri*, & des boucliers. Il observa aussi qu'ils retirèrent dans les bois une pirogue qui étoit sur la côte sous un hangar. Ces préparatifs n'annonçoient pas des intentions pacifiques; elles furent suivies par d'autres, qui firent connoître plus clairement au Capitaine Carteret leur mauvaise volonté; car ces Insulaires passèrent le reste du jour à entrer & sortir des bois, comme s'ils se fussent exercés à l'attaque d'un ennemi. Quelquefois ils jetoient leurs traits & lançoient leurs javelines dans la mer du côté du vaisseau, d'autrefois ils élévoient leurs boucliers, & agitoient leurs fabres du côté des Anglois d'une manière menaçante. Pendant tout ce temps-là, il n'étoit pas oisif à bord, il fit monter ses canons, raccommoder ses agrets, & mit tout en ordre avant le soir. Étant prêt alors à faire voile, il résolut s'il étoit possible d'avoir une autre entrevue avec les Insulaires de la côte, & d'apprendre la raison d'un changement à son égard, si subit & si extraordinaire. Il dépêcha donc son Lieutenant, qui arbora une seconde fois la nappe en signe de paix. Il eut la précaution cependant d'envoyer le bateau vers une partie du rivage, où il n'y avoit point de bois, afin que ses gens ne fussent point exposés à être assaillis par des ennemis qu'ils ne verroient pas; il défendit à son équipage d'aller à terre. Lorsque les Indiens s'aperçurent que le bateau approchoit de la côte, & que personne ne débarquoit, un d'eux qui sortit du bois avec un arc & des flèches, lui fit signe d'aborder dans l'endroit où il étoit. L'Officier eut la prudence de n'y pas consentir, parce que ses gens auroient été à la portée du feu des Insulaires qui étoient peut-être placés en embuscade. Il attendit quelque temps, & voyant qu'il ne pouvoit pas obtenir une conférence à d'autres conditions, il revint au vaisseau. Il dépendoit certainement du Capitaine Carteret de détruire un grand nombre de ces Indiens si peu hospitaliers, en tirant ses pièces d'artillerie dans le bois; mais cet expédient n'auroit pas eu d'heureuses suites. Il n'auroit pas pu dans la suite se procurer de l'eau & du bois, sans risquer la vie de ses gens: il espéroit toujours acheter des rafraichissemens de bon accord à la Ville, où il étoit résolu de se rendre, étant alors en état de se défendre contre une attaque imprévue.

C'est pour cela que le lendemain au matin 4, à la pointe du jour, il fit voile avec une petite brise de terre, de cet endroit, qu'il

CARTERET.
1767.
Départ de
Mindanao.

appella *Decit-ful-Bay*, (*la baie trompeuse*), & entre dix & onze heures, il sortit de la baie ou enfoncement, au fond duquel ses bateaux avoient découvert la Ville & le Fort : mais le vent qui s'éleva l'obligea à prendre le large, & de diriger sa route pour gagner *Batavia*.

M. Carteret décrit d'une manière particulière sa navigation sur la mer qui lave les côtes de l'Isle de Mindanao, & son Journal doit servir de supplément à celui de Dampierre, qui en plusieurs points est rempli d'erreurs. Il a reconnu & nommé avec soin les Isles, les Caps, & les bas fonds de ces parages.

Observations
Nautiques.

M. Carteret passa entre différentes Isles, & la grande terre, & il trouva le passage bon, le courant ayant sa direction à l'Ouest. Dampierre ayant placé la baie & sa prairie à quatre lieues au Nord-Ouest de l'Isle la plus orientale; il la chercha dans ce parage, ainsi que sur toute la partie Sud-Est de l'Isle, jusqu'à ce qu'il arriva dans une petite crique qui se prolonge jusqu'à la Ville.

Cartes mé-
ridionales de
Mindanao.

Toute la partie méridionale de *Mindanao* est extrêmement agréable, on y voit plusieurs cantons qui ont été défrichés pour des plantations, & de grandes plaines d'une belle verdure. Cette partie de l'Isle est bien peuplée, ainsi que les Isles voisines. M. Carteret ne donne pas une description de la Ville, parce que le temps fut si brumeux qu'il ne put pas la voir; il ne put pas non plus distinguer suffisamment la terre pour en déterminer la situation.

Aspect de dif-
férentes par-
ties de l'Isle.

Lorsque M. Carteret découvrit la terre à l'Ouest, de la pointe la plus méridionale, il aperçut une baie très-profonde. A l'Ouest de cette baie la terre est toute plate, & couverte de peu de bois en comparaison des autres parties de l'Isle. Sur ce terrain aplati, on aperçoit un pic d'une hauteur prodigieuse; & qui s'élève dans les nues, comme une tour entre l'entrée de cette baie & la pointe Sud de l'Isle, il y a une autre montagne très-haute, dont le sommet a la forme de la bouche d'un volcan, mais il n'a pas remarqué qu'elle vomit du feu ou de la fumée. Il est possible que cette baie profonde soit celle dont parle Dampierre, & qu'elle ait été mal placée par une faute d'impression; car si au lieu de dire qu'elle court au Nord-Ouest, à quatre lieues de la plus orientale des Isles, Dampierre avoit dit qu'elle court au Nord-Ouest, à quatorze lieues de la plus occidentale des Isles, ce narré seroit d'accord avec sa description, & les gissemens se rencontreroient, puisque la terre est élevée sur le côté oriental & basse sur le côté Ouest. La latitude de ces Isles qu'il détermine au 5^d. 10' Nord, approche aussi beaucoup de la véritable; car probablement quelques parties de la plus méridionale sont situées dans cette latitude, mais comme M. Carteret n'est pas allé au Sud de ces Isles, ce n'est qu'une conjecture.

Remarques
sur la baie de
Dampierre.

Entre l'Isle du *Moudrain*, qui est la plus grande & la plus occidentale de toutes, & les Isles situées à l'Est, qui sont toutes plates & unies, il

y a un passage qui porte Nord & Sud, & qui ne paroît pas être embarrassé. Celle de ces Isles qui est située plus avant au Nord-Est, est petite, basse & plate, environnée d'une greve de sable blanc, avec beaucoup de grands arbres au milieu; à l'Est ou Nord-Est de cette Isle, il y a des bas fonds & des brisans : je n'ai pas découvert, dit M. Carteret, dans ce passage d'autres apparences de danger. Je n'ai vu aucune des Isles, dont parle Dampierre, & qui sont placées dans toutes les cartes, près de *Mindanao* au large; elles sont peut-être à une distance plus éloignée qu'on ne le croit communément; car la hauteur de la terre, ainsi que je l'ai déjà observé, fera tomber les Navigateurs dans de grands erreurs sur cet article particulier, s'ils n'y font pas beaucoup d'attention. En côtoyant cette Isle, je trouvai que le courant portoit très-fortement au Sud le long de la côte, jusqu'à ce que j'arrivai à l'extrémité méridionale, où je reconnus qu'il couroit au Nord-Ouest, & Nord-Ouest quart Ouest, ce qui est à-peu-près la direction du gissement de la terre. Nous avions communément les vents du Sud-Ouest au Nord-Ouest avec de petites fraîcheurs, des pluies fréquentes & un temps variable. Nous soupçonnâmes qu'il y avoit dans la Ville des Hollandois, ou au moins des amis de cette nation; & que lorsqu'ils eurent découvert que nous étions Anglois, afin de nous empêcher d'avoir aucune communication avec les Naturels du pays, ils avoient envoyé un détachement armé, qui arriva deux heures après notre conférence amicale avec les premiers Insulaires, & dont les hommes qui nous défierent de la côte, faisoient partie.

CARTERET
1767.

Bas fonds & brisans.

§. LX

Passage de Mindanao à l'Isle de Célèbes. Description du détroit de Macassar.

Après avoir quitté *Mindanao*, M. Carteret marcha à l'Ouest pour trouver le passage ou détroit de *Macassar*, il y entra le 14 Novembre. Le 21, comme il cingloit vers Borneo, il vit les petites Isles *Taba*; il demeura embarrassé dans le passage (a), jus-

(a) Il donne dans son Journal des avis aux Navigateurs sur ce passage, & des moyens de le reconnoître : parmi les remarques qu'il fait & qu'il est important de recueillir, il dit : „ en allant à l'Ouest „ des Isles de *Taba*, où le passage est „ large & sûr, on peut éviter un banc „ très-dangereux, on trouve deux bancs „ à l'Est, & un peu au Nord de ces

„ Isles, dans la carte François de M. d'A- „ pres de Manneville, publiée en 1745. „ L'un d'eux est appelé *Tourn*, & l'autre „ *Pantoris*, le troisième, sur lequel „ sont placées deux Isles, *Harig*; mais „ ces bancs & ces Isles n'existent cer- „ tainement point, puisque j'ai tourné à „ travers cette partie du passage, depuis „ un côté jusqu'à l'autre, & que j'ai pas-

CARTERET
1767.

M. Carteret
relaté par
un pirate.

Bancs de
sable Speer-
Mondes.

qu'au 27 qu'il passa la ligne; il employa quinze jours à faire 28 lieues, à compter de l'entrée septentrionale du détroit, dans laquelle il étoit arrivé le 14 : on peut juger par cette observation du délabrement de son vaisseau & de l'état de faiblesse de son équipage. Les vents même qui lui étoient favorables ne lui servoient de rien, parce que toutes les forces réunies de ceux qui restoient en état de servir, suffisoient à peine à scier les voiles. Les ravages du scorbut étoient universels, il n'y avoit pas un seul homme dans tout l'équipage qui fut exempt de cette maladie, les vents & les courans contraires avoient tant de force, que le vaisseau ne pouvoit avancer ni à l'Ouest ni au Sud. « Nous restâmes, dit M. Carteret, jusqu'au 10 Décembre dans cette situation déplorable, cependant, étant malades, affoiblis, mourans, voyant des terres où nous ne pouvions pas avancer, exposés à des tempêtes, qu'il nous étoit impossible de surmonter, nous fûmes attaqués par un pirate, & afin que cet accident inopiné nous accablât dans toute sa force, il survint à minuit, lorsque les ténèbres extraordinairement épaisses ne pouvoient pas manquer d'augmenter la confusion & la terreur. Cette attaque subite loin de l'abattre excita notre courage, & quoique l'ennemi entreprit de venir à l'abordage avant que nous soupçonnassions sa proximité, nous fîmes avorter son projet. Le pirate fit alors un feu très-vif sur nous, avec des armes que nous supposâmes être des pierriers & des fusils; quoiqu'il eût pris les devans, nous répondîmes bien-tôt à son attaque, & si efficacement, que peu de temps après le bâtiment coula à fond, & tous les misérables qui étoient à bord périrent. C'étoit un petit vaisseau, mais il fut impossible de connoître de quel pays ou comment il étoit équipé. Le Lieutenant & un matelot furent blessés mais sans danger. Ce bâtiment étoit le même que M. Carteret avoit aperçu à l'entrée de la nuit, & il apprit ensuite qu'il appartenoit à un pirate, qui avoit plus de trente bâtimens pareils sous son commandement. La petiteesse du *Swallow*, que le pirate regardoit d'ailleurs comme un vaisseau marchand l'encouragea à l'attaquer, & ses forces supérieures, à ce qu'elles paroissoient annoncer, lui furent fatales.

Le 12, M. Carteret rencontra les dangereux bancs de sable appelés les *Speer-Mondes*, & il eut le chagrin de trouver que la mouf-

« vigué dans l'endroit même où on suppose qu'est leur situation. On a aussi placé dans la même carte, sept petites Isles, à un demi-dégré au Nord de la ligne, & exactement au milieu de la partie la plus étroite de ce passage; les unes & les autres de ces Isles, n'existent point ailleurs que sur le papier, quoique je croie qu'il peut y en avoir quelques petites près

« de la grande terre de Bornéo. Nous pensâmes en avoir vu deux, que nous prîmes pour celles qui sont situées dans les cartes à la hauteur de *Poros Tubo*, mais je ne suis pas sûr de ce fait. La partie la plus méridionale & la plus étroite de ce passage, a environ dix-huit ou vingt lieues de largeur, avec des hautes terres de chaque côté.

son d'Ouest avoit commencé, & que contre ces vents & le courant, il étoit impossible à tout vaisseau de gagner à l'Ouest la hauteur de *Batavia*. Il étoit nécessaire alors d'attendre jusqu'au retour de la mousson d'Est, & jusqu'à ce que le courant changeât de direction. Le *Swallow* avoit perdu treize personnes de l'équipage, & il n'y en avoit pas moins de trente qui étoient aux portes de la mort. Tous les Officiers subalternes étoient malades. Le Lieutenant, & M. Carteret, qui faisoient tout le service étoient très-foibles. Dans ces conjonctures il ne pouvoit pas tenir la mer, & il ne lui restoit d'autres moyens pour conserver la vie du reste de l'équipage, que de relâcher à quelqueendroit où il pût trouver du repos & des rafraichissemens. Comme il étoit fort avancé au Sud, il résolut donc de profiter de cette circonstance, & de faire des efforts pour gagner *Macassar*, principal établissement des Hollandois dans l'Isle de *Célebes*.

Entre les *Trois Freres* & la terre des *Célebes*, on trouve l'Isle de *Tonikyky*, qui est beaucoup plus grande qu'aucune de celles des environs, elles ne sont point habitées, quoiqu'il y ait sur toutes un petit nombre de huttes appartenantes à des pêcheurs. Le passage entre le bas fond & cette Isle, est sûr & bon par 10 à 13 brasses fond de sable. Les sondes rapportent ordinairement sur le côté de l'Isle, 12 brasses, & jamais au-dessous de 10. Il est cependant très-difficile & très-dangereux aux vaisseaux de rencontrer la terre, en prenant ce chemin sans avoir un pilote à bord; car il y a un grand nombre de bancs de sable & de rochers au-dessus de l'eau. M. Carteret se servit pour faire cette route d'une carte qui est dans le *pièce Anglois des Indes Orientales*, & qu'il trouve généralement bonne, mais les noms des Isles, pointes & baies y sont très-différentes de ceux qu'on leur donne ordinairement.

Le 15, il mouilla à quatre lieues de la Ville de *Macassar*; d'autres allarmes & d'autres malheurs l'attendoient encore au milieu des Européens, & il devoit éprouver par-tout cette vérité trop constante, que les hommes sont plus dangereux encore que les éléments.

Voici une remarque de M. Carteret, sur le détroit de *Macassar*.

« J'ai fait une description très-détaillée de tout ce que j'ai aperçu, parce que toutes les cartes Angloises & Françoises, que j'ai consultées, sont extrêmement défectueuses & remplies d'erreurs, & que d'ailleurs une connoissance exacte de ces passages, peut être d'une grande utilité à notre commerce de la Chine. »
 « Les vaisseaux qui font ce commerce, peuvent suivre cette route avec aussi peu de danger que la commune, qui est le long des bancs Pratiels; & lorsqu'ils manquent leur passage à la Chine, dans la mousson Sud-Est, & qu'ils perdent la saison, ils peuvent compter qu'ils trouveront ici un canal sûr, & de bons vents de l'Ouest-Sud-Ouest, de l'Ouest & des autres rhumbs jusqu'à

CARTERET.
1767.

Contretemps
qui prolonge
le voyage de
M. Carteret.

Isle de Tonikyky.

Observations
nautiques.

Relève
à Macassar.

CARTERET.
1767.

l'Ouest-Nord-Ouest, en Novembre & Décembre, & dans les quatre mois suivans. Je pense aussi que c'est un chemin plus court & meilleur d'aller au Nord-Est, & à l'Est des Isles Philippines, que de traverser les *Molques*, ou côtoyer la *Nouvelle Guinée*, comme nos vaisseaux furent obligés de le faire, lorsque les François, pendant la dernière guerre croisoient dans ces mers pour leur interdire le passage. Cette seconde route est remplie de bancs, de courans, & d'une quantité innombrable d'attres dangers.

§. X.

Ce qui arriva à M. Carteret à la hauteur de Macassar, & son passage de là à Bouthain.

DÈS que M. Carteret eut mis à l'ancre, un Hollandois dépêché par le Gouverneur, vint demander qui il étoit; & en apprenant que le *Swallow* étoit un vaisseau de guerre Anglois, il parut fort alarmé, parce que aucun vaisseau du Roi de la Grande-Bretagne n'avoit été là auparavant. On ne pouvoit pas lui persuader de quitter le tillac & de descendre dans la grande chambre: cet émissaire s'en alla cependant satisfait, suivant toute apparence, mais on va lire les nouveaux malheurs qui menaçoient M. Carteret, & le beau rôle qu'il joua dans cette occasion ainsi que dans toutes les autres.

Négociations
avec le Gouverneur.

Le lendemain 16, à la pointe du jour, le Capitaine envoya son Lieutenant à la Ville avec une lettre pour le Gouverneur, dans laquelle il l'informoit de la cause de son arrivée, & lui demandoit la liberté du port, afin d'acheter des rafraichissemens pour son équipage mourant; il le pria aussi d'accorder à son vaisseau un abri contre les tempêtes qui approchoient, & jusqu'au retour d'une saison convenable pour faire voile à l'Ouest. Il ordonna à son Lieutenant de remettre cette lettre au Gouverneur lui-même, à moins qu'il n'eût de bonnes raisons de faire le contraire; mais lorsque son Officier arriva au quai de la Ville, on ne lui permit pas de débarquer non plus qu'à qui que ce fut du bateau. Cet Officier refusa alors de délivrer sa lettre à un messager; le Gouverneur en fut instruit, & il envoya deux Officiers, appellés *le Sabandal* & *le Fiscal*; ils dirent au Lieutenant qu'il ne pouvoit pas remettre lui-même la lettre au Gouverneur, parce qu'il étoit malade, & qu'ils venoient par son ordre exprès la chercher. Le Lieutenant la leur donna enfin, & ils s'en allerent. Tandis qu'ils retournoient à la Ville, l'Officier Anglois & ses gens restèrent à bord du bateau, exposés à la chaleur brûlante du soleil, qui étoit presque perpendiculaire à midi;

Obstacles
qu'éprou-
vent les An-
glois.

&c

& on ne souffrit pas qu'aucun des bateaux du pays approchât d'eux pour leur vendre des rafraichissemens. Sur ces entrefaîtes les Anglois du bateau obſerverent beaucoup de tumulte & de bruit ſur la côte, & tous les ſloupes & bâtimens propres à être armés en guerre, furent équipés avec toute la promptitude poſſible. Le Capitaine Carteret croit qu'il l'auroit emporté ſur toutes ces forces maritimes, ſi l'équipage avoit été bien portant; mais étant hors d'état de combattre, il forma le deſſein de s'avancer & de mouiller tout près de la Ville; mais le bateau étoit abſent, & avec tous les efforts de ceux qui pouvoient travailler, il ne pût pas lever l'ancre, quoique ce fut une des petites. Après que le Lieutenant eut attendu cinq heures dans le bateau, on lui dit que le Gouverneur avoit dépêché deux Officiers vers le Capitaine, & qu'ils portoient réponſe à ſa lettre. A peine le Lieutenant fut-il de retour, que les deux envoyés arrivèrent à bord. M. Carteret apprit enſuite que l'un d'eux nommé le Cerf, étoit enſeigne de la garniſon, & l'autre M. Douglaſſ, écrivain de la Compagnie Hollandoiſe. Ils lui remirent la lettre du Gouverneur, mais elle ſe trouva écrite en Hollandois, langue qui n'étoit entendue d'aucun des hommes de l'équipage. Les deux Officiers cependant qui la lui apportèrent parlant François, l'un d'eux la traduilit dans cette langue. « Elle contenoit en « ſubſtance qu'il devoit partir à l'inſtant du port ſans approcher « plus près de la Ville; qu'il ne devoit point mettre à l'ancre ſur « aucune partie de la côte, ni permettre à ſes gens de débarquer « dans aucun endroit ſoumis à ſa juridiction ». Avant de faire réponſe à cette lettre, il montra aux envoyés qui la lui avoient apportée, le nombre de ſes malades; ils parurent fort alligés à la vue de tant d'hommes qui ſe mouroient de langueur & de beſoins; il leur repréſenta qu'ils étoient témoins de la néceſſité preſſante, où il étoit de ſe procurer des rafraichissemens; qu'il ſeroit injuſte & cruel de reſuſer de lui en vendre; que puifqu'il étoit ſur un vaiſſeau du Roi, on agiroit, non-ſeulement contre les traités ſubſiſtans entre les deux Nations, mais encore contre les Loix de la nature. Ils ſembloient convenir de la force de ce raifonnement, mais ils avoient une réponſe courte & déciſive toute prête; « ils diſoient toujours que « des ordres abſolus & indiſpenſables de leurs maîtres auxquels « ils devoient obéir, ne leur permettoient pas de ſouffrir qu'au- « cun vaiſſeau de quelque nature qu'il fut, ſejourât dans ce port ».

M. Carteret leur répliqua, que des hommes qui étoient dans ſa ſituation n'avoient rien à craindre au-delà de ce qu'ils ſouffroient; que ſi on ne lui accordoit pas ſur le champ la liberté du port, pour acheter des rafraichissemens & lui procurer un abri, il iroit dès que le vent le permettroit, affronter toutes leurs menaces & toutes leurs forces; que ſi enſin il ne venoit pas à bout de les intéreſſer à ſon ſort, il ſe ſeroit échouer ſous leurs murailles, & qu'après

CARTERET.
1767.

On reſuſa à
M. Carteret
la permiſſion
de reſuſer.

Reſus crués
des Hollan-
dois.

CARTERET.
1767.

avoir vendu sa vie aussi chèrement qu'il pourroit, il couvreroit la Hollande d'infamie, pour avoir réduit un ami & un allié à une si terrible extrémité. Cette déclaration parut les allarmer, d'autant plus que la situation de l'équipage du *Swallow* fussoit seule pour les convaincre que M. Carteret tiendrait sa parole. Ils le presserent avec beaucoup d'emotion de resier où il étoit, jusqu'à ce qu'il eût au moins reçu une seconde lettre du Gouverneur. Après quelque altercation il y consentit, à condition que le Gouverneur lui seroit part de sa résolution, avant que la brise de mer commençât à souffler le lendemain.

Il passa le reste du jour & toute la nuit, dans un état cruel d'anxiété & d'indignation.

Suite de la
résistance bur-
sare des Ho-
landois.

Le lendemain 7, dès le grand matin, il eut la douleur de voir un floupe monté de huit canons, & un des bâtimens du pays équipé en guerre, & ayant à bord un grand nombre de soldats, venir de la Ville, & mettre à l'ancre aux deux côtés de son vaisseau. Il détacha sur le champ son bateau pour leur parler, mais ils ne voulurent rien répondre à tout ce qu'on leur disoit. Sur le midi, la brise de mer se leva, & n'ayant point reçu de nouvelles du Gouverneur, M. Carteret mit à la voile & s'avança vers la Ville, très-résolu de repousser autant qu'il lui seroit possible la force par la force, si les bâtimens qui étoient venus mettre à l'ancre près de lui osoient l'attaquer. Heureusement pour eux & pour lui, ces bâtimens se contenterent de lever l'ancre & de suivre ses mouvemens.

Mémoires en
justification
de M. Car-
teret.

Bien-tôt après qu'il eut mis à la voile, un joli bâtiment qui portoit une bande de musiciens, & plusieurs Officiers s'approcherent de lui, & dirent qu'ils étoient envoyés par le Gouverneur, mais qu'ils ne monteroient pas à bord, si le *Swallow* ne jettoit à l'ancre une seconde fois, il remit donc à l'ancre sur le champ, & les Officiers vinrent à bord; c'étoient M. le Fiscal, le Sabaudar, le maître du port & M. Douglass l'écrivain, dont il a été fait mention plus haut. Ils témoignèrent quelque surprise de ce qu'il avoit appareillé, & ils lui demanderent ce qu'il prétendoit faire. M. Carteret leur répondit que son unique dessein étoit de tenir la parole qu'il leur avoit donnée la veille; que justifié par les droits de la nature qui l'emportent sur toutes les autres loix, il vouloit plutôt que de remettre en mer, ou sa destruction par un naufrage, par la maladie ou par la famine, étoit inévitable, venir sous leurs murailles & les forcer à lui fournir ce dont il avoit besoin, ou faire échouer le vaisseau sur le rivage, puisqu'il valoit mieux périr tout d'un coup dans un combat, que de souffrir d'avance mille douleurs accablantes, & prévoir tous les jours une mort inévitable; il leur fit remarquer aussi qu'aucun peuple civilisé n'avoit jamais laissé périr les prisonniers de guerre, faute de leur accorder des alimens, beaucoup moins des alliés qui demandoient seulement la permission d'acheter

des vivres. Les Hollandois convinrent de la vérité de tout ce qu'il leur disoit, mais ils sembloient penser qu'il s'étoit trop pressé : quand il leur dit qu'il avoit attendu tout le temps qu'on avoit fixé, ils firent quelques excuses de n'être pas venus plutôt, & ils ajoutèrent que pour lui prouver qu'on avoit accordé ce qu'il desiroit, ils apportèrent les provisions que fournit leur pays. M. Carteret les prit sur le champ à bord ; elles consistoient en deux moutons, un élan fraîchement tué, un petit nombre de volailles, & quelques fruits ou végétaux. Ces provisions qui arriverent fort à propos, furent partagées entre les gens de l'équipage, & on en fit un bouillon salutaire aux malades. Les députés montrèrent ensuite une autre lettre du Gouverneur, qui au grand étonnement de M. Carteret, lui enjoignoit de nouveau de partir, & qui, afin de justifier cet ordre, alléguoit qu'il ne pouvoit pas souffrir qu'aucun vaisseau, de quelque Nation qu'il fût, séjourât ou commercât dans le port sans manquer à la convention faite par la Compagnie Hollandaise avec les Rois Originaires & les Gouverneurs du pays, qui avoient déjà témoigné du mécontentement à l'occasion de l'arrivée des Anglois, pour plus amples détails ; le Gouverneur le renvoyoit aux Officiers, porteurs de sa lettre qu'il appelloit ses Commissaires. M. Carteret observa à ces députés qu'aucune stipulation relativement au commerce, ne pouvoit le concerner puisqu'il montoit un vaisseau du Roi ; il leur produisit en même temps sa commission, en leur disant qu'on ne pouvoit pas, sans abuser du langage & blesser le sens commun, appeller commerce, la vente qu'on lui feroit des alimens & des rafraichissemens dont il avoit besoin. Les Hollandois firent ensuite plusieurs propositions qu'il rejecta, parce qu'elles comprénoient toutes son départ de cet endroit, avant le retour de la saison. Il leur réitéra sa première déclaration, & afin de lui donner plus de force, il leur fit voir le cadavre d'un de ses hommes qui étoit mort le matin, & dont la vie auroit probablement été sauvée, si on lui avoit vendu des rafraichissemens lorsqu'il mit à l'ancre pour la première fois sur leur côte. Ce spectacle les déconcerta : après avoir gardé quelque temps le silence, ils s'informèrent avec empressement, si le Capitaine Carteret avoit été dans les Isles à épicerics ; il leur répondit que non, & ils parurent convaincus qu'il leur disoit vrai. Ils en vinrent à une espèce d'arrangement, ils lui dirent que quoiqu'ils ne pussent pas sans désobéir aux ordres les plus positifs & les plus exprès de la Compagnie, lui permettre de rester là, cependant il étoit le maître d'aller dans une petite baie peu éloignée, où il trouveroit un abri sûr contre la mousson dangereuse, & où il pourroit dresser un hôpital pour ses malades ; ils l'assurèrent en même-temps, que les provisions & les rafraichissemens y seroient plus abondans qu'à *Macassar*, d'où on lui enverroit d'ailleurs tout ce dont il auroit besoin ; ils lui offrirent un bon

Replique de
M. Carteret
aux ordres
du Gouver-
neur Hollan-
dais.

Les Anglois
mourans ont
besoin.

CARTERET
1767.

M. Carteret
obtient enfin
la permission
d'aller à
Bont-hain.

pilote pour le conduire à ce mouillage. M. Carteret consentit volontiers à cette proposition, à condition que les offres qu'ils lui avoient faites seroient confirmées par le Gouverneur & le Conseil de *Macassar*, afin qu'on le regardât comme étant sous la protection de la Nation Hollandoise, & qu'on ne fit aucune violence aux gens de son équipage. Les Commissaires engagèrent leurs paroles d'honneur qu'il seroit content du Gouverneur & du Conseil, ils promirent que le lendemain il obtiendrait la ratification qu'il desiroit, & ils le prièrent en attendant de rester où il étoit. Il leur demanda pourquoi on avoit fait mouiller en cet endroit les bâtimens qui étoient à l'ancre à ses côtés; ils répondirent que c'étoit uniquement pour empêcher les Naturels du pays de faire des insultes aux Anglois.

Remarques
sur la conduite
des
Hollandois.

Il est étonnant que des Navigateurs qui se dévouent pour les progrès de la géographie, & l'instruction de tous les peuples ne soient pas accueillis de tous les Européens, parmi lesquels ils peuvent aborder; & la défiance & le soin avec lesquels les peuples de l'Europe gardent leurs établissemens éloignés est quelquefois bien puéril. Après avoir fait reconnoître l'état du *Swallow* qu'avoit à redouter le Gouverneur de *Macassar*, qui pourroit excuser la cruauté dont il se fouilla d'abord? L'avidité basse & les vexations avec lesquelles les Hollandois traitèrent ensuite l'équipage de M. Carteret, ne sont pas moins odieuses.

Il faut observer ici, que Colomb, revenant de la découverte de l'Amérique, essuya déjà de la part des Portugais, un refus de relâcher & de prendre des provisions aux *Açores* ou aux *Canaries*.

Autres obligations.

Le 18, le Sabaudar vint avertir M. Carteret, que le Gouverneur & le Conseil avoient confirmé l'engagement de la veille, ainsi qu'on le lui avoit promis. Il étoit très-content de l'arrangement, excepté seulement qu'il lui falloit trouver de l'argent, pour ses billets sur le Gouvernement de la Grande-Bretagne: le Sabaudar dit, qu'il tâcheroit de faire cette affaire. A huit heures du soir, il revint à bord pour lui apprendre que personne de la Ville n'avoit des remises à faire en Europe, & qu'il n'y avoit pas une rixdale dans la caisse de la Compagnie. Le Capitaine répondit que puisqu'on ne lui permettoit pas d'aller à terre pour négocier ses billets, il espéroit qu'on lui feroit crédit en donnant des billets sur l'Angleterre pour toutes les dettes qu'il contracteroit, ou des reconnoissances payables à *Batavia*: Le Sabaudar répliqua que le Résident à Bont-hain, place où il alloit, recevoit des ordres pour lui fournir tout ce dont il auroit besoin; qu'il seroit charmé de prendre ses billets en retour, parce qu'il avoit des remises à faire, & qu'il alloit lui-même en Europe dans la saison suivante: il ajouta que ce Résident avoit des biens considérables en Angleterre, où il s'étoit fait naturaliser. « J'ai dans mes mains continua le Sabaudar, de l'ar-

gent qui lui appartient, je vous en achèterai à *Macassar* les marchandises dont vous aurez besoin, & je les ferai partir après vous. Après que M. Carteret eut spécifié tous les articles, & la quantité & le prix, ils se quittèrent.

Le lendemain 19, dans l'après-midi, le Capitaine Carteret reçut une lettre signée par le Gouverneur & le Conseil de *Macassar*, qui contenoit les raisons pourquoi il étoit chvoyé à *Bonthain*, & confirmoit la convention verbale qui subsistoit entre eux.

Bien-tôt après l'Enseigne, le Secrétaire du Conseil & un pilote vinrent à bord, pour l'accompagner à *Bonthain*. L'Enseigne devoit commander les soldats qui étoient dans les bateaux de garde, & le Secrétaire, comme il l'a découvert dans la suite, étoit chargé de contrôler les opérations du Résident.

CARTERET.
176.

Le Swallow
escorté jus-
qu'à Bout-
hai.

§. XI.

Relâche à Bonthain, le Swallow attend un vent favorable pour gagner Batavia. Description de Bonthain, de Macassar & du Pays adjacent.

LE 20, à la pointe du jour, le *Swallow* fit voile, & l'après-midi du jour suivant, il mit à l'ancre dans la rade de *Bonthain*, avec ses deux bateaux de garde qui avancèrent tout près de la côte, pour empêcher les bâtimens du pays & les siens d'avoir aucune communication avec les Anglois.

M. Carteret alla tout de suite rendre visite au Résident, & après avoir arrangé avec lui toutes ses affaires relativement à l'argent & aux provisions, le Résident lui accorda une maison près des bords de la mer & d'un petit Fort pallissadé garni de huit canons, c'étoit la seule qu'il y eût dans le canton, il en fit un hôpital sous la direction du Chirurgien. Il y envoya tous ceux de ses malades qu'il jugea ne pouvoir pas se rétablir à bord, & il retint le reste pour la garde du vaisseau. Dès que ses gens furent à terre, on les mit sous une garde de trente-six Hollandois, de deux Sergens & de deux Caporaux commandés par un Officier. On ne permit à aucun de ses malades de s'éloigner de plus de trente verges de l'hôpital, & on ne souffrit point que les Naturels du pays s'approchassent de plus près d'eux pour leur vendre quoique ce fût; de sorte que les Anglois n'achetoient rien que par l'entremise des soldats Hollandois, qui abusoient honteusement de leur pouvoir. Lorsqu'ils voyoient les habitans du pays apporter des provisions, qu'ils pensoient devoir convenir aux gens du Capitaine Carteret, ils les faisoient d'abord & demandoient ensuite le prix. Le soldat ne faisoit guère attention au prix du vendeur, il les payoit ce qu'il ju-

Les malades
établis à ter-
re.

Vexations
des Hollan-
dois.

CARTERET.
1767.

geoit à propos, c'est-à-dire, une somme qui étoit à peine le quart de leur valeur. Si le pauvre campagnard s'avisait de témoigner du mécontentement, il le satisfaisoit bien-tôt en tirant son grand sabre & en espadonnant par-dessus sa tête. Cet expédient apaisoit toujours les plaintes & renvoyoit l'offensé : ensuite le soldat vendoit ce qu'il avoit acquis quelquefois à plus de mille pour cent de bénéfice. Ces procédés étoient si violens à l'égard des Naturels du pays & si injurieux pour M. Carteret, qu'il en fit des plaintes au Résident, à l'Officier Hollandois, nommé le Cerf & au Secrétaire. Le Résident réprimanda les soldats d'une manière convenable ; mais sa harangue produisit si peu d'effet, que M. Carteret ne put s'empêcher de soupçonner que l'Officier convoitait à ces pratiques & en partageoit les avantages. Il le soupçonna aussi de vendre de l'arrack à ses gens ; il s'en plaignit sans recevoir de réparation. Il faisoit d'ailleurs que les esclaves de Cerf l'Officier étoient occupés à acheter au marché des choses que sa femme vendoit ensuite deux fois plus qu'elles ne lui avoient coûtées. Les soldats se rendent coupables de plusieurs autres délits : chacun d'eux à son tour devoit procurer des provisions pour toute la garde, & il s'acquittoit ordinairement de cette fonction en allant dans la campagne avec son fusil, l'honnête pourvoyeur n'étoit pas toujours content de remplir un sac qu'il portoit, un d'eux prit sans autre cérémonie un jeune buffle qui appartenoit à des paylans ; ses camarades n'ayant pas de bois prêt pour le faire cuire, ils abattirent quelques-unes des palissades du Fort : lorsqu'on rapporta cette nouvelle au Capitaine Carteret, il la regarda comme si extraordinaire qu'il alla voir la brèche, & il trouva les pauvres noirs occupés à la réparer.

Cent Pros
vont à la pé-
che.

Le 28, une flotte de plus de cent petits bateaux du pays, appelés *Pros*, mouillèrent dans cette rade. Leur port est de douze à dix-huit et vingt tonneaux, & ils ont de seize à vingt hommes à bord. M. Carteret dit, qu'ils faisoient une expédition autour de l'Isle pour la pêche ; qu'ils partoient avec une mousson & s'en revenoient avec l'autre, de manière à se tenir toujours sous le vent de terre. Ils envoyoient leur poisson au marché Chinois, & M. Carteret observa que tous ces *Pros* portoient pavillon Hollandois.

Suite des
opérations
de M. Carteret à Boni-
hau.

Il ne lui arriva rien jusqu'au 18 Janvier qui soit digne d'être rapporté. Il apprit alors par une lettre de *Macassar* que le *Dauphin* avoit été à Batavia. Le 28, le Secrétaire du Conseil, qui avoit été envoyé ici avec le Cerf, & qu'il supposait être chargé de contrôler les opérations du Résident, fut rappelé à *Macassar*.

Le 19 Février, le Cerf fut aussi rappelé afin d'entreprendre, à ce qu'on disoit, une expédition pour l'Isle de *Bally*. Le 7 Mars, le plus grand des bateaux de garde, un sloop d'environ quarante-cinq tonneaux reçut ordre de retourner à *Macassar* avec une partie des soldats, & le 9, M. Swellingrabel le Résident reçut une lettre

du Gouverneur de cette place, qui s'informoit quand M. Carteret mettroit à la voile pour *Batavia*. Surpris du rappel de l'Officier & du bateau de garde; il le fut bien davantage en apprenant ce que contenoit la lettre du Gouverneur, puisqu'il favoit que la monison d'Est ne commençant qu'au mois de Mai, il lui étoit impossible d'appareiller avant ce temps. Toutes les affaires restèrent cependant dans le même état jusques vers la fin du mois. Quelques-uns des gens de M. Carteret, remarquèrent que depuis peu, un petit canot étoit venu roder plusieurs fois autour d'eux à différentes heures de la nuit, & qu'il s'étoit enfui dès que les gens qu'il portoit à bord s'appercevoient que quelqu'un renouoit dans le vaisseau.

Le 29, tandis que cette matiere étoit l'objet de ses spéculations, un des Officiers rapporta de terre au Capitaine une lettre, qui, à ce qu'il lui dit, lui avoit été remise par un noir. Elle étoit adressée au Commandant du vaisseau Anglois, à *Bonthain* (a).

Cette lettre l'avertissoit que les Hollandois, conjointement avec le Roi de *Bony*, avoient formé le projet de le massacrer; que les Hollandois cependant ne paroistroient point dans l'attaque; que le complot seroit exécuté par un fils du Roi de *Bony*, qui, outre une somme qu'il recevroit d'eux; devoit avoir le pillage de son vaisseau pour sa récompense; qu'il étoit alors à *Bonthain* avec huit cents hommes pour cette entreprise. La lettre ajoutoit que la liaison que le Capitaine Carteret avoit formée avec les *Bugges*, & les autres peuples du pays qui étoient ennemis des Hollandois, & qui s'efforçoient de les chasser de l'Isle, avoit excité la jalousie & attiré sur lui ce danger; qu'on craignoit d'ailleurs qu'arrivé en Angleterre, ses compatriotes conçussent quelque projet contre la Compagnie, d'après les instructions qu'il devoit leur donner, puisqu'on ne connoissoit, ainsi qu'il a déjà été dit plus haut, aucun vaisseau de guerre Anglois qui eût visité l'Isle auparavant.

Cette lettre fut pour lui un nouveau sujet de surprise & de réflexion. Elle étoit extrêmement mal écrite par rapport au style & à la forme épistolaire; cependant elle n'en méritoit pas moins d'attention. Il ne pouvoit pas décider absolument jusqu'où l'avis qu'elle lui donnoit étoit vrai ou faux. Le mensonge pouvoit procurer à l'auteur de cette lettre quelque petite récompense pour l'amitié &

CARTERET.
1757
Allarmes de
M. Carteret.

M. Carteret
averti d'une
conspiration
formée contre
lui.

Motifs pré-
tendus de
cette conspi-
ration.

Ce qu'il faut
penser de
cette conspi-
ration.

(a) Pour entendre le sens de cette lettre, il est nécessaire de savoir que l'Isle des *Célebes* est partagée en plusieurs districts, qui sont autant de souverainetés séparées appartenantes aux Princes Naturels du pays. La Ville de *Macassar* est située dans un district qui porte le même nom ou celui de *Bony*. Le Roi de ce canton est allié des Hollandois qui ont été repoussés plusieurs fois dans leurs en-

treprises, pour subjuguier les autres parties de l'Isle, dont l'une est habitée par un peuple appelé *Bugges*, & dont un autre se nomme *Waggs* ou *Tosora*. La Ville de *Tosora* est fortifiée avec du canon, car les Naturels avoient des armes à feu d'Europe, long-temps avant que les Hollandois s'établissent à *Macassar* en place des Portugais.

Gouvernement des Cé-

CARTERET.
1707.

Moins d'in-
quiétude de
M. Carteret.

Il se prépa-
re au combat.

le zèle avec lesquels il rêvoit ce complot, ou enfin lui donner une importance qui fatigeroit du moins sa vanité. Il convenoit que le Capitaine Carteret prit les mêmes mesures que s'il avoit été sûr de la réalité du projet. D'ailleurs il n'avoit pas lieu d'être tranquille. lorsqu'il confidéroit qu'on avoit rappelé le Secrétaire du grand Conseil, le Cerf, le grand sloop & une partie des soldats, qui, à ce qu'on disoit, n'avoient été envoyés à *Bonthain* que pour le mettre à l'abri des insultes des Naturels du pays. Son inquiétude augmenta quand il pensa aux troupes qui s'assembloient à *Macassar* pour une expédition à Bally, au petit canot qu'on avoit vu roder autour de lui pendant la nuit, & enfin à la lettre du Gouverneur qui s'informoit du temps où il quitteroit l'Isle. Soit que ses conjectures fussent vraies ou fausses, il se mit sur le champ à l'ouvrage, il fit funer le vaisseau, changer les voiles, démarrer, mettre des croupières sur ses cables, charger tous les canons & bastigner le pont. Chacun passa la nuit sous les armes, & le lendemain il fit touer le vaisseau vers la côte orientale, en s'éloignant un peu du fond de la baie, afin d'avoir plus de place; il mit six pierriers sur l'avant du tillac, & prit toutes les autres mesures nécessaires pour se défendre.

Le Résident, M. Swellingrabel, étoit alors à vingt milles dans l'intérieur du pays pour les affaires de la Compagnie, mais il avoit promis d'arriver le premier d'Avril; le Capitaine Carteret attendoit ce jour avec d'autant plus d'impatience, qu'un vieux Sergent toujours ivre étoit la personne la plus respectable du Fort.

Autres allar-
mes de M.
Carteret.

Le soir du 31, il arriva un paquet de lettres pour le Résident; ce qu'il regardoit comme un bon augure & un gage de son retour au temps fixé. Il conçut des sentimens bien différens, lorsqu'il apprit qu'on les lui avoit envoyées. Il ne soupçonnoit point que M. Swellingrabel fut complice du projet qu'on lui avoit annoncé dans la lettre; mais il ne pouvoit s'empêcher de douter si on ne le retenoit point dans la campagne afin qu'il fut absent, alors qu'on l'exécuteroit. Dans cet état d'incertitude & de soupçon, il envoya un message au Fort, afin de faire partir un exprès auprès de M. le Résident, pour l'avertir qu'il desiroit le voir promptement, & lui communiquer une affaire de grande importance & qui n'admettoit point de délai. On ne sait pas si le Résident reçut ou non le message; mais après avoir attendu jusqu'au 4 Avril sans le voir & sans recevoir aucune réponse, M. Carteret lui écrivit une lettre, par laquelle il lui demandoit dans les termes les plus pressans une conférence, & le lendemain il vint à bord. Quelques minutes de conversation persuadèrent les Anglois, que le Résident ignoroit entièrement le projet dont on leur avoit fait redouter les effets; le Hollandois pensoit même que ce complot étoit une fable. Il dit, il est vrai, qu'un *Tomilaly*, un Conseiller ou Ministre du Roi de

M. Carteret
écrit inutile-
ment au Ré-
sident.

Bony,

Bony, lui avoit dernièrement rendu visite, & ne lui avoit pas trop bien expliqué pourquoi il étoit dans cette partie de l'Isle à la prière du Capitaine Carteret, M. Swellingrabel entreprit de faire de nouvelles recherches sur le *Tomilaly* & sur ses gens. Le Résident & les personnes de sa suite remarquèrent que le vaisseau étoit dans un état de défense, & que tout étoit prêt en cas d'attaque; il dit aux Anglois que les hommes qui étoient à terre l'avoient instruit, avant qu'il vint à bord, des préparatifs du *Swallow* & en particulier de l'exercice aux petites armes qu'avoit fait chaque jour l'équipage. M. Carteret dit qu'à tout événement il continueroit de se tenir sur ses gardes, ce que M. Swellingrabel parut fort approuver, & ils se quittèrent avec des protestations mutuelles d'amitié. Quelques jours après, le Hollandois écrivit qu'ayant recherché soigneusement, si quelques autres personnes dépendantes du Roi de *Bony* étoient venues à *Bonthain*, il avoit appris à ne pouvoir en douter qu'un des Princes de ce Royaume y étoit arrivé sous un déguisement, mais qu'il n'avoit rien découvert sur les huit cens hommes qu'on disoit être avec lui. Le Capitaine Carteret étoit donc sûr qu'ils ne pouvoient pas être dans ce canton, à moins qu'ils ne formaient une armée déguisée.

CARTERET.
1767.

Entrevue de
M. Carteret
avec le Rési-
dent.

Arrivée d'un
des Princes
de l'Isle à
Bonthain.

Le 16 au matin, le Résident lui fit dire que M. le Cerf étoit revenu de *Macassar* avec un autre Officier; qu'ils viendroient à bord & qu'ils dineroient avec lui. Lorsque le dîner fut fini, M. Carteret demanda à M. le Cerf ce qu'étoit devenue son expédition à *Bony*; il répondit seulement qu'on l'avoit abandonnée sans rien dire de plus. Le 23, il retourna par mer à *Macassar*, & l'autre Officier qui étoit aussi un Enseigne, resta pour prendre le commandement des soldats qu'on laissoit toujours à *Bonthain*.

Suite des
Négocia-
tions avec
les Officiers
Hollandais.

Le 7 Mai, le Résident lui remit une longue lettre du Gouverneur de *Macassar*, écrite en Hollandois & qu'il lui traduisit le mieux qu'il pût. Elle contenoit en substance qu'il avoit entendu parler d'une lettre qu'il avoit reçue qui l'accusoit conjointement avec le Roi de *Bony*, d'avoir formé le complot de le massacrer; il se récrioit sur la fausseté de cette imputation, & se disculpoit lui-même avec les protestations les plus solennelles; il le prioit de lui livrer la lettre, afin de punir comme il le méritoit celui qui l'avoit écrite. M. Carteret ne jugea pas à propos de s'en défaire; parce que l'auteur auroit été puni avec une égale sévérité, soit qu'il lui eût mandé des choses véritables ou fausses. Il fit au Gouverneur une réponse polie, par laquelle il justifioit les mesures qu'il avoit prises sans le charger ni lui ni ses alliés d'aucun mauvais dessein contre lui.

Justification
du Gouver-
neur Hollan-
dais.

M. Carteret
ne veut pas
se défaire de
la lettre qu'il
avoit reçue
touchant le
complot.

Le 22, à la pointe du jour, il fit voile de *Bonthain* pour *Batavia*. *Bonthain* est bâtie sur une espèce de pointe de terre, & arrosée par une rivière ou deux qui le traversent & qui coulent dans

Départ de
M. Carteret
de Bonthain.
Description
de Bonthain.

CARTERET
1767.
Environ de
Bonthain.

son voisinage, cette rivière paroît grande, & un vaisseau peut la remonter jusqu'à une demie portée du canon des murailles de la Ville. Le terrain dans ces environs est uni & d'une très-belle apparence; il y a beaucoup de plantations & des bois de cocotiers, entremêlés d'un grand nombre de maisons, qui font juger que le pays est bien peuplé; le terrain en s'éloignant de la côte s'élève en collines fort hautes & devient hérissé & montueux. La Ville est située au 54. 10' ou 12 de latitude Sud, & suivant son estime, au 1174. 28' de longitude Est de Londres.

Description
de la baie.

Bonthain est une grande baie, où les vaisseaux peuvent mouiller en toute sûreté pendant les deux moussons; les sondes y sont bonnes & régulières & le fond de vase très-mol; en entrant il y a d'autres dangers à craindre qu'une bande de rochers qu'on voit au-dessus de l'eau, & qui font une excellente balise pour mettre à l'ancre; la plus haute terre qu'on aperçoit est appelée la montagne de Bonthain, & lorsqu'un vaisseau est au large à deux ou trois milles de distance de la terre, il doit porter jusqu'à ce que cette colline lui reste Nord ou Nord demi Ouest, & ensuite courir dans la baie & mouiller. M. Carteret mit à l'ancre au-dessus de cette colline, à environ un mille de distance de la côte. Il y a dans cette baie plusieurs petites Villes, celle qu'on nomme Bonthain

Avis aux
Navigateurs

Forteresse.

est située dans la partie Nord-Est, & c'est-là que se trouve le Fort palissadé dont il a déjà fait mention, & sur lequel sont montés huit canons de huit. Cette forteresse fustit pour contenir dans la soumission le peuple du pays, elle n'a pas été construite à d'autre dessein, elle est bâtie sur le côté oriental d'une petite rivière, laquelle un vaisseau peut naviguer jusqu'au pied du Fort. Le Lieutenant Hollandois a le commandement de la place ainsi que de Bullocomba, autre Ville située à environ vingt milles plus loin à l'Est, & où il y a aussi un Fort & un petit nombre de soldats, qui dans la saison sont occupés à recueillir le ris, que le peuple paie aux Hollandois en forme d'impôts.

Amirauté
tion.

Ce qu'on y
trouve.

On peut s'y procurer de l'eau & du bois en grande abondance. Il coupe son bois près de la rivière, au-dessous de la montagne Bonthain; il tira son eau en partie de cette rivière, & en partie d'une autre; lorsque cette dernière lui servoit d'aiguade, son bateau alloit au-dessus du Fort avec les futaillies qui devoient être remplies, & où il y a un bon chemin pour les décharger; mais comme la rivière est petite & qu'elle a une barre, le bateau chargé ne pouvoit s'en revenir qu'à la marée haute. Il y a dans la baie plusieurs autres petites rivières, qui peuvent au besoin fournir de l'eau douce.

Quantité de
provisions
mises.

Pendant tout le temps que M. Carteret fut à Bonthain, il y acheta à un prix raisonnable une grande quantité de provisions fraîches; le bœuf est excellent, mais il seroit difficile d'y en trouver assez

pour une escadre. On peut s'y procurer autant de ris, de volailles & de fruits qu'on le desirera; il y a aussi dans les bois une grande abondance de cochons sauvages, qu'il est facile d'avoir à bon marché, parce que les Naturels du pays qui sont Mahométans, n'en mangent jamais. On peut y prendre du poisson à la seine, & les habitans de l'Isle lui fournirent des tortues dans la saison; car la tortue, ainsi que le porc, est pour eux un aliment qu'ils ne mangent dans aucun temps.

Célebes est la clef des *Molouques* ou des Isles à épicerie, qui sont nécessairement sous la domination du peuple qui est maître de cette Isle; la plupart des vaisseaux qui font voile aux *Molouques* ou à *Banda* y touchent, & dirigent toujours leur route entre cette Isle & celle de *Solayer*. Les petits bœufs de *Célebes* sont de la race de ceux qui ont une bosse sur le dos, & outre ces animaux, l'Isle produit des chevaux, des buffles, des chèvres, des moutons & des daims. L'arrack & le sucre qu'on y consume sont à portée de *Batavia*.

La montagne de *Bonthain* est située au 5d. 30' de latitude Sud, & suivant l'estime de M. Carteret, au 117d. 53' de longitude Est. La variation de l'équille pendant qu'il y séjourna étoit de 1d. 16' Ouest. Les marées sont très-irrégulières; ordinairement la marée ne monte & baisse qu'une fois dans vingt-quatre heures, & il est rare qu'il y ait six pieds de différence de l'une à l'autre.

CARTERET.
1767.

Célebes.

Bœufs à
cette Isle.Observations
géographi-
ques & nauti-
ques.

§. XII.

Traverse de Bonthain à Batavia, & de Batavia en Angleterre.

LA traversée de *Bonthain* à *Batavia* est décrite avec assez de détails dans le Journal de M. Carteret, auquel on renvoie les Navigateurs. A quatre milles des plus occidentales des Isles de *Tonyn*, il rencontra un bas fond très-dangereux, qui n'est marqué dans aucune des cartes qu'a vues M. Carteret, il sembla s'étendre au Sud & à l'Ouest tout autour des deux plus occidentales de ces trois Isles dans un espace d'environ six milles; mais il ne paroît pas y avoir de danger autour de l'Isle la plus orientale; il y a aussi un passage sûr entre cette Isle & les deux autres.

M. Carteret mouilla le 3 Juin dans la rade de *Batavia*. L'après-midi il rendit visite au Gouverneur, & l'informa de l'état du *Swallow*, en le priant de lui accorder la liberté de le radoubier, le Gouverneur lui dit, qu'il devoit pour cet article s'adresser au Conseil.

Le 6 Juin étoit jour d'assemblée, il écrivit donc au Gouverneur & au Conseil. Il exposoit plus en détail la situation du vaisseau & après avoir demandé la permission de faire les réparations dont

Bas fond
près des Isles
de Tonyn.Relâche à
Batavia.M. Carteret
demande la
permission de
radoubier.

CARTERET.
1767.

il avoit besoin, il ajouta qu'il espéroit qu'on lui accorderoit l'usage des chantiers & magasins nécessaires pour cela.

Négociation
au sujet de
la lettre re-
çue à Bon-
thain.

L'après-midi du lendemain 7, le Sabaudar accompagné de M. Garrison marchand de la Ville, qui lui servoit d'interprète & d'une autre personne, vint chez M. Carteret : le Sabaudar lui dit, qu'il étoit envoyé par le Gouverneur & le Conseil au sujet d'une lettre qu'il avoit reçue de *Bonthain*, & qui l'avertissoit d'un complot formé pour massacrer son équipage ; que l'auteur de cette lettre l'avoit insulté ainsi que la Nation Hollandoise dans la personne du Gouverneur de la place, & qu'il devoit être puni. Le Capitaine Carteret avoua qu'il avoit reçu cette nouvelle, mais il répondit qu'il n'avoit dit à personne que ce fut par une lettre. Le Sabaudar demanda alors à M. Carteret s'il vouloit affirmer par serment qu'il n'avoit point reçu cette lettre. Le Capitaine Anglois répliqua que cette question le surprenoit, & que si le Conseil avoit à lui faire des réquisitions si extraordinaires, il souhaitoit qu'elles fussent mises par écrit, & qu'alors il y donneroit la réponse la plus convenable : il pria ensuite le Député Hollandois de dire, ce qu'il avoit à répondre concernant le radoub du *Swallow*. Le Sabaudar lui apprit que le Conseil étoit choqué de ce qu'il avoit employé le mot d'*espérer*, & de ce que la lettre n'étoit pas écrite en style de requête employé par tous les marchands dans de pareilles occasions. M. Carteret répondit qu'il n'avoit pas eu dessein d'offenser le Conseil, & qu'il s'étoit servi des premiers mots qui s'étoient présentés à lui pour exprimer son idée.

Requémion
faite à M.
Carteret
touchant la
conservation

Le 9 dans l'après-midi, le Sabaudar suivit des mêmes personnes, vint le voir une seconde fois. Il dit qu'il étoit chargé de la part du Conseil de demander un écrit signé de sa main, déclarant qu'il croyoit le rapport d'un projet formé dans l'île de *Cébes* de massacrer son équipage, faux & malicieusement controuvé. Il se flattoit, ajouta le Sabaudar, que l'équipage Anglois avoit trop bonne opinion de la Nation Hollandoise, pour la supposer capable de souffrir sous son Gouvernement un si exécrationnable forfait. M. Garrison lut alors un certificat, qui avoit été dressé par ordre du Conseil, afin que M. Carteret le signât. Quelque fut son sentiment sur cette matière, le Capitaine Anglois ne crut pas devoir signer cet acte, d'autant plus qu'on paroïssoit l'exiger comme une condition, sans laquelle on différoit de lui accorder ce qu'il demandoit. Il demanda au Sabaudar des marques de l'autorité, en vertu de laquelle on lui adressoit cette requête. Le Hollandois répliqua qu'il ne pouvoit alléguer d'autre preuve que son titre connu d'Officier Public, & l'assertion des deux personnes de sa suite, qui confirmoient qu'il agissoit en ceci par ordre du Conseil. M. Carteret demanda de nouveau que le Conseil lui fît remettre par écrit ce qu'il vouloit, afin que le sens en fut déterminé & clair, & qu'il pût avoir du temps

pour examiner la réponse qu'il auroit à y faire ; mais le Subaудар fit entendre qu'il ne pouvoit pas souscrire à cette demande sans un ordre du Conseil. Le Capitaine Carteret refusa alors absolument de signer le certificat.

CARTERET
1267.

Il attendit inutilement la résolution du Conseil jusqu'au 15 ; les mêmes personnes revinrent alors pour la troisième fois, & dirent qu'elles venoient l'informer, que le Conseil avoit protesté contre sa conduite à *Niacassar*, & contre le refus de signer le certificat qu'on lui avoit présenté, ce que le Conseil regardoit comme une insulte envers la Nation Hollandoise. M. Carteret ne manqua pas de bonnes raisons pour se justifier.

Protestation
du Conseil
contre la ré-
sistance de
M. Carteret.

Le 16, n'ayant point reçu de réponse concernant le radoub, il écrivit une seconde lettre de la même teneur que la première, & dans laquelle il représentoit que les voies d'eau du vaisseau augmentoient chaque jour. Il prioit le Conseil dans les termes les plus forts de permettre le radoub du *Swallow*, & l'usage des formes & des magasins de *Batavia* dont il auroit besoin.

Le 18, le Subaудар vint l'avertir que le Conseil avoit donné des ordres pour le radoub du *Swallow* à *Onrust*, & comme il n'y avoit point de magasins vuides, qu'il avoit nommé un des vaisseaux de la Compagnie pour l'accompagner.

M. Carteret
va radoub-
er le *Swallow*
à *Onrust*.

On vendit ensuite aux Anglois sans aucune nouvelle difficulté, celles des provisions de la Compagnie qu'il pouvoit désirer.

Le *Swallow* resta entre les mains des ouvriers depuis le 24 Juillet jusqu'au 16 Août, lorsqu'ils examinèrent sa quille ; elle étoit si mauvaïse qu'ils pensèrent unanimement qu'il falloit en faire une nouvelle. Je m'y opposai fortement, dit M. Carteret, je savois que c'étoit un vieux bâtiment, & je craignois qu'en ouvrant la cale, on ne la trouvât plus mauvaïse encore qu'on ne le croyoit, peut-être même qu'il ne fût si gaté, qu'on le condamnat ainsi que le *Falmouth* ; je demandai donc qu'on lui fit seulement un nouveau doublage par-dessus l'ancien, mais le *Bause* ou maître charpentier ne voulut pas y consentir, à moins que je ne certifiasse par écrit que le radoub du *Swallow*, tel que je le proposois, avoit été exécuté suivant ma volonté & non pas la sienne. Il dit que cela étoit nécessaire pour sa justification, si après l'avoir carené de la manière que je le desirois, il étoit hors d'état d'arriver à sa destination. Je crus que cette proposition étoit raisonnable & j'y souscrivis volontiers ; mais comme je répondis alors du sort du vaisseau, je le visitai soigneusement avec mon charpentier, son aide & les Officiers de l'équipage. Les bouts des bordages joints à la poupe étoient si largués, que la main d'un homme pouvoit y passer ; sept cadenes de hauts bords étoient rompues & usées ; la serrure en général étoit dans un très-mauvais état ; plusieurs des courbes étoient relâchées & quel-
ques-unes brisées.

Dans quel
état on trou-
ve le *Swal-
low*.

CARTERET.
1768.
Départ
d'Onrust,
Perte de ma-
telots qu'a-
voit fait M.
Carteret.

Le 15 Septembre, M. Carteret fit voile d'*Onrust* après un séjour de trois ou quatre mois à *Batavia*, heureusement il se procura un supplément de matelots Anglois ; autrement il n'auroit pas pu reconduire le *Swallow* dans la Grande-Bretagne ; car il en avoit perdu 24 de ceux qu'il avoit amenés d'Europe, & 24 autres étoient si malades que sept de ces derniers moururent dans le passage au Cap.

Le *Swallow*
mouille près
de la côte de
Java.

Le 25 Septembre, il mouilla près de la côte de *Java*, dans une baie appelée par quelques-uns *Nouvelle Baie*, & par d'autres baie de *Canry*, & qui est formée par une Ile du même nom ; à un mille & un quart de la côte & un mille & demi du lieu de l'aiguade.

Observations
sur le mouil-
lage.

La nouvelle baie est le meilleur endroit de ces parages pour y faire du bois & de l'eau. L'eau est si pure & si bonne, que pour y former notre provision, je fis vider toute celle que nous avions prise à *Batavia* & à l'Ile du *Prince*. On la trouve sur la côte de *Java*, dans un gros courant qui coule de la terre dans la mer. Au moyen d'un manche-à-eau, on peut en charger les bateaux & remplir les futailles sans les débarquer, ce qui rend le travail prompt & facile. Il y a un petit récif de rochers en dedans duquel les bateaux naviguent, & où ils sont dans une eau aussi tranquille & aussi-bien à l'abri de la houle que s'ils étoient dans l'étang d'un moulin. Le récif ne s'étend pas assez loin pour être dangereux aux Navigateurs, quoiqu'on assure le contraire dans le directoire d'Herbert. Si un vent qui souffle sur la côte faisoit chasser un vaisseau sur ses ancrs pendant qu'il mouille ici, il pourroit très-aisément remonter le passage entre *New-Island* & *Java*, où l'eau est assez profonde pour offrir un ancrage au plus gros bâtiment, & où il y a un havre qui enfermé par la terre, est parfaitement sûr. On peut faire du bois par-tout ou sur la côte de *Java* ou sur *New-Island*; ces deux Isles ne sont pas habitées dans ces parties.

Arrivée au
Cap.

Le 28 M. Carteret mouilla dans la baie de *la Table* au Cap de *Bonne-Espérance*; il en partit le 6 Janvier 1769, & le 20 il arriva à *Sainte-Hélène*, le 30 à l'Ile de l'*Ascension*.

Le reste du voyage de M. Carteret n'offre rien de remarquable. Nous avons raconté en détail jusqu'au dernier de ses malheurs & les difficultés qu'il rencontroit par-tout.

Le 20 Mars, son vaisseau mouilla à *Spithead*; & toute l'Angleterre apprit avec plaisir le retour de ce vaisseau qu'on croyoit perdu (a).

(a) On trouve à la fin du Journal du Capitaine Carteret une table de la variation de l'aiguille pendant tout le voyage.



DERNIERS VOYAGES DANS LES MERS DU SUD.

LIVRE TROISIEME.

*Voyage autour du Monde, fait dans les années 1766, 1767 & 1768,
par Samuel Wallis, Commandant le Vaisseau le Dauphin.*

INTRODUCTION.

INTRO-
DUCTION.

L'INTRODUCTION mise à la tête du voyage précédent pouvant servir à celui-ci, nous y renvoyons le Lecteur; il suffira de dire qu'au mois d'Août 1766, le Roi d'Angleterre expédia une seconde fois le *Dauphin* pour un voyage au tour du monde. Le Capitaine Wallis qui en fut nommé Commandant, reçut des instructions générales pour faire des découvertes dans l'hémisphère méridional. Le *Dauphin* fut équipé comme lors de l'expédition du Commodore Byron (a).

Le Journal de M. Wallis se trouve dans la collection d'*Hawkenworth*, dont on a déjà parlé. (b).

M. Wallis qui marchoit de conserve avec le *Swallow*, se sépara du Capitaine Carteret à l'entrée de la mer du Sud, comme on l'a déjà dit; il cingla plus à l'Ouest. Le Commodore Byron avoit déjà

(a) Voyez l'introduction qui précède l'Histoire du voyage de Byron.

(b) Ce Journal contient 5 planches & cartes.

1°. L'attaque du *Dauphin* par les *Taïtiens*.

2°. Cession de l'Isle de *Taiti* au Capitaine Wallis par la Reine *Obera*. On ne sait pas pourquoi M. Wallis dit, que

la Reine *Obera* lui avoit cédé l'Isle de *Taiti*, & il ne parle pas dans son Journal de cette prétendue cession.

3°. Vue de l'Isle de *Sir Charles Saunderson*, de l'Isle d'*Osnabrug*, de l'Isle de *Boscawin*, de l'Isle de l'Amiral *Kepel* & de l'Isle *Wallis*.

4°. Isle des *Cocos* & Isle des *Trafret*.

5°. Isle de *Wallis*.

traversé la mer du Sud, mais il s'étoit élevé à une trop haute latitude, & M. Wallis est réellement le premier de tous les Navigateurs modernes qui ait fait route au milieu des groupes d'Îles dont la mer du Sud est remplie, & si au lieu de mettre le Cap au Nord après la découverte des Îles de *Boscaven* & des *Tratres*, il eut continué sa route sur la même ligne, il seroit tombé sur les Nouvelles *Hébrides* & devant la Nouvelle *Galle Méridionale*, qui ont été reconnues ensuite par M. Cook, dans son premier & son second voyage, & il auroit eu ainsi la gloire de quelques-unes des plus grandes découvertes de la mer du Sud.

Voici les Îles nouvelles, dont il a enrichi la géographie. Après sa sortie du détroit de *Magellan*, il ne rencontra terre qu'en dedans du tropique, où il découvrit les Îles de la *Petite Côte*, de la *Reine Charlotte*, d'*Egmont*, du *Duc de Glocester*, du *Duc de Cumberland*, de *Maitre*, de *Taiti*, d'*Eimeo*, de *Tapamanou*, d'*How*, de *Scilly*, de *Boscaven*, *Keppel* & *Wallis*.

WALLIS.
1766.

§. I.

Navigation d'Angleterre à la Côte des Patagons.

Départ.

LE Capitaine Wallis fit voile de *Plimouth* le 22 Août avec le sloop le *Swallow*, commandé par le Capitaine Carteret, & la Flûte le *Prince Frédéric*. Son voyage n'eut rien de remarquable jusques au 7 Septembre, qu'il passa à la vue de *Porto-Santo*, & qu'il mouilla sur les six heures du soir dans la rade de *Madera*, il y prit quelques provisions, & en partit le 12.

Madera.

Île Jago.

Le 22 Septembre, il mouilla au port de *Praya*, où il vouloit acheter des rafraichissemens, mais on étoit dans la saison des maladies, la petite vérole sur-tout qui y fait ordinairement de grands ravages, y étoit alors épidémique : il fallut retenir les équipages dans le vaisseau, & se contenter de se procurer un peu d'eau & quelques bestiaux.

Passage de la ligne.
Incommo-
dité du vaisseau.
Frédéric.

Le 28, M. Wallis appareilla : le premier Octobre il perdit les vents alisés, & il n'avoit plus que des bouffées légères & variables. Le 22, il traversa l'Équateur au 23^d. 40' de longitude Ouest. Le 24, le 26 & le 27, le *Prince Frédéric* donna des signaux d'incommodité, l'état du vaisseau, la mauvaise qualité des provisions, les fatigues & les maladies de l'équipage, tout faisoit craindre qu'il ne put pas achever l'expédition.

Le 11 Novembre, on fit des efforts pour soulager le bâtiment, mais ils eurent si peu de succès qu'on jugea à propos d'en tirer les provisions pour compléter celles du *Dauphin* & du *Swallow*, & de les remplacer par-tout ce qui chargeoit inutilement ces deux vaisseaux.

Le 19, on observa au Nord-Est un météore d'une apparence extraordinaire, & qui bien-tôt après courut avec une prodigieuse rapidité dans une ligne horizontale vers le Sud-Ouest; il fut près d'une minute dans sa marche, & laissa derrière lui une traînée de lumière si vive, que le tilac en fut éclairé comme en plein midi.

WALLIS.
1766.
Météore.

Le 8 Décembre, on découvrit la côte d'Amérique; on courut à la vue des terres jusques au 13, qu'on reconnut les Caps *Beachy-Head* & *Beau-Temps*, l'un qui est le plus au Nord par 30d. 16' de latitude Sud, & l'autre qui est le plus au Sud par 60d. 50' de latitude.

Côte d'Amérique.

Le 16, M. Wallis mouilla près du Cap de la *Vierge Marie*, il vit sur la pointe plusieurs hommes à cheval qui faisoient signe de descendre à terre.

Entrée de l'étré de Magellan.

Ces Naturels restèrent toute la nuit vis-à-vis du vaisseau, allumant des feux & poussant souvent de grands cris. Le 17 au matin dès qu'il fut jour, on en vit un grand nombre en mouvement qui faisoient signe d'aller à terre.

Vers les cinq heures, M. Wallis donna le signal pour faire venir à bord les canots du *Swallow* & du *Prince-Frédéric*, & en même temps il fit mettre le lien à la mer. Ces bateaux étant tous équipés & armés, il prit un détachement de soldats de marine, & il marcha vers le rivage après avoir donné ordre au maître de présenter le côté du navire au rivage, pour protéger le débarquement & de charger les canons à mitrilles. Il arriva au rivage vers les six heures, & avant de sortir des bateaux, M. Wallis fit signe aux habitans de se retirer à quelque distance. Ils obéirent sur le champ; il descendit alors avec le Capitaine du *Swallow* & plusieurs Officiers: les soldats de marine furent rangés en bataille, & les canots se tinrent à flots sur leurs grappins près de la côte. Le Capitaine fit signe aux habitans de s'approcher, & de s'asseoir en demi-cercle, ce qu'ils firent avec beaucoup d'ordre & de gaieté. Alors on leur distribua des couteaux, des ciseaux, des boutons, des grains de verre, des peignes & d'autres bagatelles; on donna surtout quelques rubans aux femmes, qui les reçurent avec un mélange décent de plaisir & de respect. Après avoir fait la distribution de ses présents, M. Wallis leur fit entendre qu'il avoit d'autres choses à leur donner, mais qu'il vouloit avoir quelques provisions en échange; il leur fit voir des haches & des serpes, & on leur montra en même-temps des gusnaques & des autruches mortes qui étoient près d'eux, en leur faisant signe que l'on vouloit manger; mais ils ne purent ou ne voulurent pas comprendre; car quoiqu'ils parussent avoir grande envie des haches & des serpes, ils ne donnerent pas à entendre qu'ils fussent disposés à céder de leurs provisions; on ne fit donc aucun trafic avec eux.

Entrée avec les Indigènes.

Ces Américains, les femmes comme les hommes, avoient cha-

WALLIS.
1766.
Remarques
sur les Pata-
gons des en-
viron du
Cap des
Verges

cun un cheval, avec une selle assez propre, une bride & des étriers. Les hommes avoient des éperons de bois, à l'exception d'un seul qui avoit une paire de grands éperons à l'Espagnole, des étriers de bronze, & un sabre Espagnol sans fourreau; mais malgré ces distinctions, il ne paroissoit avoir aucune espèce d'autorité sur les autres. Les femmes ne portoient point d'éperons, les chevaux paroissoient bien faits, légers & hauts d'environ quatorze palmes. Ces Américains avoient aussi des chiens qui paroissoient être, ainsi que les chevaux, de race Espagnole.

Leur taille. « Nous primes, dit M. Wallis, la mesure de ceux qui étoient les plus grands; l'un d'eux avoit six pieds sept pouces; plusieurs autres avoient six pieds cinq pouces; mais la taille du plus grand nombre étoit de cinq pieds dix pouces à six pouces » (a).

Figure, habillamens. Leur teint est d'une couleur de cuivre foncé, comme celui des Naturels de l'Amérique Septentrionale; ils ont des cheveux droits, presque aussi durs que les soies de cochon, & qu'ils nouent avec une ficelle de coton: les hommes & les femmes n'ont rien sur leur tête, ils sont bien faits & robustes; ils ont de gros os; mais leurs pieds & leurs mains sont d'une petitesse remarquable, ils sont vêtus de peaux de guanagues, cousus ensemble par pièces d'environ dix pieds de longueur sur cinq de largeur, dont ils s'enveloppent le corps, & qu'ils attachent avec une ceinture en mettant le poil en dedans.

Quelques-uns d'entre eux avoient aussi ce que les Espagnols appellent un *puncho*, c'est-à-dire, une pièce carrée d'étoffe faite avec le duvet de guanague, à travers laquelle ils font une ouverture pour y passer la tête, & qui descend autour du corps jusqu'aux genoux.

Guanagues. Le guanague est un animal qui pour la grandeur, la forme & la couleur, ressemble à un daim; mais il a une bosse sur le dos & n'a point de cornes.

Ces Américains portent aussi une espèce de caleçon qu'ils tiennent fort serré, & des brodequins qui descendent du milieu de la jambe jusqu'au cou-de-pied pardevant, & par derrière passent sous le talon; le reste du pied est découvert.

Manière
dont les
Patagons
étoient
peints.

On remarqua que plusieurs des hommes avoient un cercle rouge peint autour de l'œil gauche, & que d'autres s'étoient peints les bras & d'autres parties du visage: toutes les jeunes femmes avoient leurs paupières peintes en noir.

Ce qu'ils di-
soient.

Ils parloient beaucoup; quelques-uns d'entre eux prononcèrent le mot Ca-pi-ta-ne; mais quand on leur parla en Espagnol, en

(a) Il faut remarquer que le pied Anglois est plus petit que le pied de France; mises à part les exagérations des anciens voyageurs, il seroit aisé de concilier les relations modernes; en examinant de quel canton de la *Pasagonie*, elles parlent.

Portugais, en François & en Hollando's, ils ne firent aucune réponse. On ne put distinguer dans leur langage que le seul mot *Che-vow*, qu'on supposoit être une salutation, parce qu'ils le prononçoient toujours quand ils frappoient dans la main des Européens, & quand ils leur faisoient signe de leur donner quelque chose. Lorsqu'on leur parloit en Anglois, ils répétoient les mêmes mots, ils eurent bien-tôt appris par cœur ces mots : *Englishmen come on shore* (Anglois venez à terre).

WALLIS.
1766.

Chacun avoit à sa ceinture une arme de trait d'une espèce singulière : c'étoient deux pierres rondes couvertes de cuir, & pesant chacune environ une livre qui étoient attachées aux deux bouts d'une corde d'environ huit pieds de long. Ils s'en servent comme d'une fronde en tenant une des pierres dans la main, & en faisant tourner l'autre autour de la tête jusqu'à ce qu'elle ait acquis une force suffisante; alors ils la lancent contre l'objet qu'ils veulent atteindre. Ils sont si adroits à manier cette arme, qu'à la distance de quinze verges ils peuvent frapper des deux pierres à la fois, une bale qui n'est pas plus grande qu'un shelin. Ce n'est cependant pas leur usage d'en frapper le guanaque ni l'autruche, quand ils font la chasse à ces animaux; mais ils lancent leur fronde, de manière que la corde rencontrant les deux jambes de l'autruche ou du guanaque, les enveloppe aussi-tôt par la force & le mouvement de rotation des pierres, & arrête l'animal qui devient alors aisément la proie du chasseur.

Leur adresse.

Manière de
chasser.

M. Wallis dit les avoir vus manger de la chair crue, entr'autres le ventre d'une autruche sans autre préparation que de le retourner en mettant le dedans en dehors & de le secouer.

Ils mangent
la chair crue.

Il remarqua aussi qu'ils avoient plusieurs grains de verre comme ceux qu'il leur avoit donnés & deux morceaux d'étoffe rouge; il supposoit que le Commodore *Byron* les avoit laissés en cet endroit ou dans quelque canton voisin.

Après avoir passé environ quatre heures avec ces Américains, M. Wallis leur fit entendre par signes qu'il alloit retourner à bord, & qu'il en emmeneroit quelques-uns d'entre eux avec lui s'ils le desiroient. Dès qu'ils eurent compris la proposition, plus de cent se présentèrent avec empressement pour aller sur le vaisseau, mais on ne voulut pas en recevoir plus de huit. Ils sautèrent dans les canots avec une joie enfantine. Comme ils n'avoient aucune mauvaise intention ils n'en soupçonnoient aucune dans ceux qui les invitoient. Pendant qu'ils étoient dans les canots ils chanterent plusieurs chansons de leur pays; lorsqu'ils furent sur le vaisseau ils n'exprimèrent pas les sentimens d'étonnement & de curiosité, que paroissent devoir exciter en eux tant d'objets extraordinaires & nouveaux, qui venoient frapper à la fois leurs yeux. On les fit descendre dans la chambre du Capitaine, ils regardoient autour d'eux

Un grand
nombre de
demande à
s'embarquer
avec M.
Wallis.

Ce qu'ils fi-
rent à bord
du vaisseau.

WALLIS
1766.

avec une indifférence inconcevable, jusqu'à ce qu'un d'entre eux eut jetté les yeux sur un miroir; mais cet objet ne leur causa pas beaucoup d'étonnement, cependant ils s'amuserent beaucoup de ce miroir; ils avancoient, reculoient & faisoient mille tours devant la glace, riant avec éclat & se parlant avec beaucoup de chaleur les uns aux autres.

M. Wallis leur donna du bœuf, du porc, du biscuit & d'autres provisions du vaisseau; ils mangerent indistinctement de tout ce qu'on leur offrit; mais ils ne voulurent boire que de l'eau.

On les conduisit ensuite dans toutes les parties du vaisseau; ils ne regarderent avec attention que les animaux vivans qui se trouvoient à bord: ils examinerent avec assez de curiosité les cochons & les moutons, & s'amuserent infiniment à voir les poules de Guinée & les dindons.

Ce qu'ils de-
sirent.

Pré-
sents
qu'on leur
fit.

Ils ne parurent désirer de tout ce qu'ils voyoient que les vêtements, & un vieillard fut le seul d'entre eux qui en demanda; on lui fit présent d'une paire de souliers avec des boucles, & l'on donna à chacun des autres un sac de toile, dans lequel on mit quelques aiguilles toutes enfilées, des morceaux de drap, un couteau, une paire de ciseaux, du fil, de la raffade, un peigné, un miroir & quelques piéces de notre monnoie, qu'on avoit percées par le milieu afin de pouvoir les suspendre au col avec un ruban.

On leur offrit des feuilles de tabac roulées, ils en fumerent un peu, mais ne parurent pas y prendre plaisir.

Peur que
leur cause
les
feu.

Le Capitaine leur montra les canons, ils ne témoignèrent avoir aucune connoissance de leur usage. Lorsqu'ils eurent parcouru tout le vaisseau, les soldats de marine se mirent sous les armes & exécuterent une partie de l'exercice. A la première décharge de la mousqueterie, ces Américains furent frappés d'étonnement & de terreur; le vieillard en particulier se jeta à terre sur le tillac & montrant les fusils, se frappa le sein avec sa main, & resta ensuite quelque temps sans mouvement les yeux fermés, on jugea qu'il vouloit faire entendre qu'il connoissoit les armes à feu & leurs terribles effets. Les autres voyant que les Européens étoient de bonne humeur, & n'en ayant reçu aucun mal, ils reprirent bien-tôt leur gaieté & entendirent sans beaucoup d'émotion la seconde & la troisième décharge; mais le vieillard resta prostré sur le tillac pendant quelque temps, & ne reprit ses esprits qu'après que la mousqueterie eut cessé.

Deux d'en-
tre eux re-
fusent de
s'en aller.

Vers le midi la marée reverfant, M. Wallis leur fit connoître par signes que le vaisseau alloit s'éloigner & qu'ils devoient aller à terre; ils témoignèrent qu'ils n'avoient pas envie de s'en aller; cependant on les fit entrer sans beaucoup de peine dans la chaloupe, à l'exception du vieillard & d'un autre qui voulurent rester; ces deux-ci s'arrêtèrent à l'endroit où l'on descend du vaisseau; le

plus vieux tourna autour, & alla par la poupe à l'échelle qui conduisit dans la chambre du Capitaine, là il resta quelque temps sans dire mot; puis il prononça un discours que l'on prit pour une prière; car plusieurs fois il éleva les mains & les yeux vers le Ciel & parla avec des accens, un air, des gestes fort différens de ce que l'on avoit observé dans leur conversation. Il paroissoit plutôt chanter que prononcer ce qu'il disoit, de sorte qu'il fut impossible de distinguer un mot d'un autre. On lui fit entendre qu'il étoit à propos qu'il descendit dans la chaloupe, alors il montra au Capitaine le soleil, puis faisant mouvoir sa main en la tournant vers l'Ouest, il s'arrêta, le regarda en face, se mit à rire & lui montra ensuite le rivage, il fut aisé de comprendre qu'il desiroit de rester à bord jusqu'au coucher du soleil, M. Wallis n'eut pas peu de peine à lui persuader que le vaisseau ne pouvoit pas rester si long-temps sur cette partie de la côte. Enfin le Patagon se détermina à sauter dans la chaloupe avec son compagnon; lorsque la chaloupe s'éloigna, ils se mirent tous à chanter & continuèrent à donner des signes de joie jusqu'à ce qu'ils furent arrivés à terre; lorsqu'ils débarquèrent, plusieurs de leurs compagnons qui étoient sur le rivage, voulurent se jeter avec empressement dans la chaloupe; l'Officier qui étoit à bord, ayant des ordres positifs de n'en recevoir aucun, eut beaucoup de peine à les empêcher d'entrer dans le bâtiment, ce qui parut les mortifier extrêmement.

Wallis
1766.

Leur guidé
& leur em-
pressément.

§. II.

Passage du Détroit de Magellan. Nouveaux détails sur les Patagons.

LE 17 Décembre vers une heure, M. Wallis leva l'ancre, & le *Swallow* eut ordre de marcher à l'avant, & le *Prince Frédéric* de le suivre. Le vent étoit de bout & souffloit avec assez de force, de sorte que l'on fut obligé de louvoyer en profitant de la marée dans le détroit de *Magellan*, entre le Cap de la *Vierge Marie* & la pointe de *Sable* qui ressemble à *Dungeness*. Quand on fut en travers de cette pointe on resta près de la côte, où l'on vit deux guanaques, & plusieurs Américains à cheval à la poursuite de ces animaux qui couroient avec une grande vitesse; les chasseurs les suivoient de près tenant leurs frondes prêtes à être lancées; mais ils ne purent les atteindre tant qu'ils furent à la vue des vaisseaux.

Guanaques
pourchassés
par des Amé-
ricains us.

A huit heures & demie du soir, on jeta l'ancre à environ trois milles de la côte & à 5 lieues du Cap de *Possession*. A peine y avoit-il une demie heure que les vaisseaux étoient mouillés, lorsque les Naturels allumèrent plusieurs grands feux en face du vaisseau, & à la pointe du jour, on en vit environ quatre cens qui campoient

Premier
village
dans le dé-
troit.

Vue d'autres
Patagons.

WALLIS.
1766.

dans un valon d'un très-beau verd situé entre deux collines, leurs chevaux païssoient derrière eux.

M. Wallis appareilla le 18; mais il fut bien-tôt forcé de jeter l'ancre faute de vent & à cause de la force du julfant.

Enruevue
avec les Pa-
trons de
cette partie
de la côte.

Comme l'on vit un grand nombre d'Américains sur le rivage, & que le Capitaine Carteret avoit dit à M. Wallis, que c'étoit-là l'endroit où le Commodore Byron avoit trouvé les grands Patagons, M. Wallis envoya les Lieutenans du *Swallow* & du *Prince Frédéric* au rivage, mais avec ordre de ne pas descendre à terre, parce que les vaisseaux étoient trop éloignés de la côte pour être à portée de les protéger. Ces Officiers étant revenus rapportèrent que la chaloupe s'étant avancée à la rade très-près de la plage, les habitans y étoient venus en très-grand nombre, & que c'étoient les mêmes que l'on avoit vus la veille, avec plusieurs autres qui n'avoient pas paru, particulièrement des femmes & des enfans; que lorsque ces Américains avoient vu que les équipages n'avoient pas envie de débarquer, ils en avoient montré beaucoup de chagrin; que ceux qui avoient été sur le vaisseau s'étoient avancés à gué-près du canot, lui faisant signe d'approcher, & prononçant très-haut & à diverses reprises les mots qu'on leur avoit appris, *Anglois, venez à terre*; que voyant leurs invitations inutiles, ils avoient voulu entrer dans la chaloupe, & qu'on avoit eu beaucoup de peine à les empêcher; que ces deux Officiers avoient présenté aux Américains du pain, du tabac & quelques bagatelles, faisant signe en même-temps qu'ils desiroient en échange des guanaques & des autruches qu'ils voyoient, mais qu'ils ne purent jamais se faire comprendre; enfin ne pouvant obtenir des rafraichissemens, ils avoient longé le rivage à la rame pour chercher de l'eau douce, mais que ne voyant aucune apparence de ruisseau ils étoient revenus à bord.

Autre
mouillage.

Le 19 Décembre, on leva l'ancre dès le matin, & sur le midi on mouilla dans la baie de *Poffession*, à trois lieues du Cap du même nom. Un grand nombre d'Américains se montrèrent sur le Cap, & le soir on aperçut de grands feux allumés sur la terre de la côte de *Feu*.

Île Sainte
Elisabeth,
ce qu'on y
voyoit.

Le 24, on se trouva près de l'Île de *Sainte Elisabeth*, après avoir éprouvé des coups de vent, & une grosse mer. Le temps étant alors orageux & pluvieux, il fallut mouiller. On trouva dans l'Île une grande quantité de céleri, que le Chirurgien conseilla de donner tous les matins à l'équipage, avec du froment bouilli & des tablettes de bouillon. Quelques Officiers étant descendus à terre avec leurs fusils, virent deux petits chiens; ils remarquèrent différens endroits où il n'y avoit pas long-temps qu'on avoit fait du feu, & près desquels étoient plusieurs coquilles encore fraîches, de moules & de lépas. Ils trouverent plusieurs huttes, formées de jeunes arbres qui

avoient été aiguillés par un bout, & enfoncés dans la terre dans une forme circulaire, & dont on avoit rapproché & attaché les extrémités supérieures; mais ils n'appercurent aucun habitant.

M. Wallis vit de cet endroit plusieurs hautes montagnes, courant de Sud à Ouest-Sud-Ouest; quelques-unes étoient couvertes de neige à leur sommet, quoique ce fût le milieu de l'été pour cette partie du globe. Ces montagnes étoient boisées à environ les trois quarts de leur hauteur; plus haut, elles étoient couvertes d'herbes, excepté dans les endroits où la neige n'étoit pas encore fondue. C'étoit le premier endroit de toute l'Amérique Méridionale où les Anglois voyoient du bois.

On appareilla le 26 à deux heures du matin, & le vent étant bon on se trouva bien-tôt en travers de l'extrémité septentrionale de l'Isle *Sainte Elisabeth* & l'Isle *Saint George*, à une égale distance de l'une & de l'autre. Les vaisseaux tombèrent tout-à-coup de 17 brasses d'eau à 6; & ils touchèrent une fois. Suivant l'opinion de M. Wallis, il y a plus de sûreté à courir en descendant de la pointe septentrionale de l'Isle *Sainte Elisabeth*, à environ deux ou trois milles de la côte, & de même tout le long de la côte jusqu'au port *Famine*.

Vers les quatre heures, on mouilla dans la baie du port *Famine* à 13 brasses, & comme il y avoit peu de vent, on mit dehors tous les canots pour touer le *Swallow*, & le Prince *Frédéric*.

Le lendemain au matin, le vent soufflant par rasses, on remarqua le vaisseau plus avant dans le havre, où le Capitaine Wallis envoya alors un détachement pour dresser deux grandes tentes au fond de la baie, pour les malades, les coupeurs de bois & les voiliers qu'il fit passer ensuite à terre avec le Chirurgien, les canoniers, & quelques Bas-Officiers.

Le 20, on détacha toutes les voiles, elles furent renvoyées à terre pour les faire réparer; on dressa des tentes sur les rives de la *Sedger*, la pêche fut abondante, les éperlans avoient jusqu'à vingt pouces de long, & quelques-uns pesoient vingt-quatre onces. On trouva aussi en cet endroit du céleri & des tiges de pois en abondance, une autre espèce de fruit assez ressemblant à la canneberge, & des feuilles d'un arbruste approchant de l'épine; d'un goût très-acide.

En arrivant dans cette baie, tous les équipages commençoient à être fort pâles & fort maigres; plusieurs étoient violemment atteints du scorbut; & d'autres étoient visiblement menacés d'en être bien-tôt malades, au bout de quinze jours, il n'y eut pas un seul scorbutique sur les trois bâtimens. Ils se guérirent en respirant l'air de terre, en mangeant beaucoup de végétaux, en lavant eux-mêmes leur linge, & en se baignant tous les jours dans la mer pour se tenir propres.

WALLIS.
1706.

Rapports de
ce climat en
été.

Les vais-
seaux tou-
choient
Avis aux
Navigateurs.

Port Famine

Relève à ce
port.

Pêche.

Etat des
quipages.

WALLIS.
1767.Bois trans-
plantés à
l'île Falk-
land.

*Le 20, on établit la forge à terre, & dès ce moment les armuriers, les charpentiers & le reste des gens, furent employés à radoubler le vaisseau, & à le mettre en état de tenir la mer.

On coupa en même-temps une grande quantité de bois, que le Commandant fit mettre à bord du *Prince Frédéric* pour le transporter à l'île *Falkland*; comme il n'y avoit qu'il n'y croissoit point de bois, il fit arracher avec soin plusieurs milliers de jeunes arbres avec leurs racines, & une portion de terre suffisante pour les conserver; on les porta & on les arrangea le mieux que l'on put sur la Flûte, qui devoit partir par le premier bon vent pour le port *Egmont*, avec ordre de remettre ces arbres à l'Officier qui commandoit dans le Fort.

Le 14 Janvier, on resta dans les vaisseaux, après avoir fait soixante & quinze barriques d'eau douce, & l'on tira du *Prince Frédéric* des provisions de toute espèce pour l'usage du *Dauphin*, pendant une année entière, & pour le *Swallow* pendant dix mois. M. Wallis envoya ensuite le maître dans le canot, avec des provisions pour une semaine, afin de chercher des mouillages sur la côte septentrionale du détroit. Il rapporta qu'il avoit trouvé entre le mouillage des vaisseaux & le Cap *Forward*, quatre endroits où l'on pouvoit mouiller en sûreté; qu'il étoit descendu à terre sur plusieurs parties de la côte, où il avoit trouvé beaucoup de bois & d'eau très-près de la plage, avec une grande quantité de canneberges (a) & de céleri sauvage; il dit aussi qu'il avoit vu beaucoup de groseilliers couverts de fruits, qui, à la vérité, n'étoient pas encore mûrs; un grand nombre de beaux arbustes en pleine fleur, portant des fleurs de couleurs différentes, mais particulièrement rouge, pourpre, jaune & blanche; & beaucoup d'*Erica winter* (b), espèce agréable très-connue des botanistes d'Europe. Il avoit tué aussi des canards sauvages, des oies, des mouettes, un faucon, & deux ou trois oiseaux que les matelots Anglois appellent race horse.

Le 18, M. Wallis mit à la voile à cinq heures du matin; à midi il étoit par 50°. 3'. Sud, entre le Cap *Forward* & le Cap *Holland*, dans un endroit du détroit, large d'environ six milles, le

(a) Cette plante, dit M. de Bomare, qui rampe sur la terre, croît dans les marais; & ses tiges déliées sont garnies de feuilles assez semblables à celles du serpent. Elles portent des fleurs purpurines découpées en quatre parties, auxquelles succèdent des baies rondes ou ovales, piquetées de points rouges, & ornées d'un ombilic purpurin en croix. Leur goût aigreur les rend détersives & altérantes, & M. Haller dit, qu'on les mange dans le Nord après qu'elles ont éprouvé la gélée.

(b) Cette écorce appartient à une espèce de laurier qui croît dans les contrées situées vers le milieu du détroit de Magellan. George Handyside, en a rapporté, au commencement de ce siècle en Angleterre, de la graine avec un échantillon de ses feuilles & de ses fleurs sur une petite branche. Le Chevalier Hans Sloane a placé cet arbre dans la classe des *perelymenium*, & l'a appelé *cassier de winter*.

le Commandant envoya un canot pour chercher un mouillage dans la baie de *Snug*.

Le 19, sur un signal du *Swallow*, on mouilla sous le Cap *Holland*. Le lendemain on reconnut près du Cap un bon havre, où un vaisseau pouvoit se rafraîchir avec plus de sûreté qu'au port *Famine*, dans le voisinage d'une grande rivière d'eau douce, & un pays couvert de bois de céleri & de canneberges.

On quitta cet endroit le 22, après avoir fait une provision d'eau & de bois.

Le lendemain, on mouilla encore au signal du *Swallow* dans une baie sous le Cap *Galland*; le Commandant envoya le maître de son vaisseau pour examiner la baie; il rapporta que le lagon étoit le havre le plus commode que les Anglois eussent encore trouvé dans le détroit, ayant cinq brasses de fond à l'entrée, & de 4 à 5 dans le milieu; qu'il étoit capable de recevoir un grand nombre de navires, & qu'il y avoit trois grandes rivières d'eau douce, avec beaucoup de céleri. M. Wallis eut le malheur d'y déchirer un fillet de seine, qui s'embarrassa dans des bois arrêtés à l'embouchure de ces rivières. Il ne pêcha que très-peu de poisson; mais il en fut bien dédommagé par un nombre incroyable de canards sauvages qu'il prit.

Les montagnes de cette côte sont très-élevées; le maître du *Swallow* grimpa sur une des plus hautes, espérant que du sommet il pourroit découvrir la mer du Sud; mais il trouva que la vue étoit interceptée par des montagnes encore plus hautes situées sur la côte méridionale. Il y laissa une pyramide, dans laquelle il déposa une bouteille contenant un chelín, & un papier sur lequel étoient écrits le nom du vaisseau & la date de l'année: monument qui peut-être restera dans ce lieu sauvage jusqu'à la destruction du globe.

Le 24 au matin, on fit examiner la baie de *Cordes*, qu'on trouva très-inférieure à celle où le vaisseau mouilloit; elle avoit à la vérité un lagon plus étendu, mais l'entrée en étoit très-étroite & barrée par une batture, où il n'y avoit pas assez d'eau pour remettre à flot un vaisseau de grand port, l'entrée de la baie avoit d'ailleurs un fond de rocher, & plus avant le fond étoit sale.

M. Wallis vit en cet endroit un animal ressemblant à un âne, mais il avoit le pied fourchu & la légèreté d'un daim; ce fut le premier quadrupède qu'il rencontra dans le détroit, il est vraisemblablement inconnu aux naturalistes d'Europe.

Le pays qui se trouve dans les environs présente l'aspect le plus aride, le plus sauvage, les montagnes de chaque côté du détroit sont d'une élévation prodigieuse. Du pied jusqu'à un quart de leur hauteur elles sont couvertes de gros arbres; de-là jusqu'au milieu, on ne voit plus que des arbrustes desséchés, plus haut on

WALLIS.
1766.

apperoit des tas de neige & des fragmens de roc brisé, le sommet étoit entièrement nud, & s'éleve au-dessus des nuages en morceaux de rochers entassés les uns sur les autres qui ressembloit à des ruines.

On resta jusqu'au 27, occupé à faire de l'eau & du bois, le 28, on éprouva la force du courant & une raffale, on gagna avec peine la baie *Elisabeth* où l'on mouilla.

Baie Elisabeth.

Le 29 de grand matin, dit M. Wallis, j'envoyai les chaloupes à terre pour faire de l'eau; peu de temps après que nos gens furent descendus, trois pirogues partirent de la côte méridionale, débarquerent seize Américains sur la pointe orientale de la baie: Lorsqu'ils furent à environ cent verges de distance de

Entrevue avec les Américains de cette côte.

nos gens, ils s'arrêtèrent, appellerent ceux-ci, & leur firent des signes d'amitié, nos matelots leur en firent de leur côté en leur montrant quelques fils de raffade & d'autres bagatelles. La

vue de ces objets parut faire beaucoup de plaisirs aux Américains, qui poussèrent des cris de joie; nos gens imitèrent ces cris, les Américains s'avancèrent alors, continuèrent leurs cris

avec de grands éclats de rire, les deux troupes s'étant jointes, on se frappa mutuellement dans les mains, & nos gens donnèrent

Remarques sur les Américains.

aux Américains plusieurs des bagatelles qu'ils leur avoient montrées de loin. Ces Américains étoient couverts de peaux de

veaux marins, & exhaloient une horrible puanteur; quelques-uns mangeoient de la viande pourrie & du poisson crud, avec l'air

d'un appétit très-vif & d'un très-grand plaisir. Ils avoient le même teint que ceux que nous avions déjà vus, mais ils étoient

d'une taille beaucoup plus petite. Le plus grand de ceux-ci, n'avoit pas plus de cinq pieds six pouces. Ils paroissoient transis de

froid, & ils se hâtèrent d'allumer de grands feux; il n'est pas aisé de concevoir comment ils peuvent vivre en hiver; car la saison

étoit déjà si dure qu'il tomboit fréquemment de la neige. Ils étoient armés d'arcs, avec des flèches & des javelines, dont la

pointe étoit de caillou aiguë en forme de langue de serpent; ils lançoient les unes & les autres avec beaucoup de force & d'adresse, ne manquant jamais un but placé à une distance assez

considérable. Lorsqu'ils voulurent allumer du feu, ils frappèrent d'un caillou contre un morceau de *mondie*, en tenant au-

dessus pour recevoir les étincelles, un peu de mousse ou de duvet, mêlé avec de la terre blanchâtre qui prenoit feu comme de l'amadou, ils prirent ensuite de l'herbe sèche qui étoit

fort abondante en cet endroit, & y mettant la mousse allumée, l'enflammèrent dans une minute en l'agitant dans l'air.

La chaloupe étant revenue, amena trois de ces Américains, qui ne purent examiner avec quelque empressement que nos habits & un miroir: ce miroir leur fit autant de plaisir qu'au Pa-

• tagons, & parut les surprendre encore davantage. Lorsqu'ils y
 • jetterent les yeux pour la première fois, ils se retournerent
 • aussi-tôt nous regardant d'abord, puis se regardant les uns les au-
 • tres; ils y reporterent ensuite la vue brusquement, & comme par
 • surprise se retournant comme auparavant; après quoi ils alloient
 • regarder derrière le miroir avec un air d'empressement. Lorsqu'ils
 • se furent familiarisés par degrés avec cet objet, ils sourioient de-
 • vant la glace, & voyant l'image sourire aussi, ils témoignèrent
 • leur joie par les plus bruyans éclats de rire. Ils parurent cepen-
 • dant quitter tout ce qu'ils avoient vu avec une parfaite indifféren-
 • ce; vraisemblablement le peu qu'ils possédoient suffisoient à
 • leurs desirs. Ils mangerent de tout ce qu'on leur offrit, mais ne vou-
 • lurent boire que de l'eau.

• Lorsqu'ils quitterent le vaisseau, j'allai à terre avec eux, &
 • je trouvai plusieurs de leurs femmes & de leurs enfans, qui étoient
 • venus à l'endroit où nous faisons de l'eau. Je leur distribuai
 • quelques bagatelles, dont ils parurent s'amuser un moment, ils
 • nous donnerent en échange quelques-unes de leurs armes, & plu-
 • sieurs morceaux de *monnaie*, tel qu'on en trouve dans les mines
 • d'étain de *cornouailles*. Ils nous firent entendre qu'ils le ramas-
 • soient sur les montagnes, qui probablement renferment des mi-
 • neres d'étain & peut-être des métaux plus précieuses. Comme ce
 • pays semble être le plus sauvage & le plus inhabitable qu'il y ait
 • au monde, sans en excepter les parties les plus désertes de la *Sue-*
 • • *de* & de la *Norvege*. Les habitans paroissent être les plus misérables
 • de l'espece humaine : leur entière indifférence pour tous les
 • objets nouveaux qu'ils voyoient & qui marquoient la supériorité
 • de notre état sur le leur, pouvoit bien les préserver des re-
 • grets qui accompagnent les desirs non satisfaits; mais ce ne pou-
 • voit être cependant que l'effet de leur stupidité; car des êtres qui se
 • contentent des jouissances communes à tous les animaux, ne
 • peuvent pas prétendre aux prérogatives de l'espece humaine.

Etat miséra-
ble de ces A-
méricains.

• Lorsque ces Américains nous quitterent & s'embarquerent dans
 • leurs pirogues, ils y élevèrent une peau de veau marin pour
 • servir de voiles, & cinglerent vers la côte méridionale, où
 • nous aperçûmes plusieurs de leurs huttes. Nous observâmes
 • qu'aucun d'eux, en s'en allant, ne retourna la tête pour regar-
 • der le vaisseau où nous étions; tant étoit foible l'impression qu'a-
 • voient faite sur eux les merveilles qu'ils avoient vues, & tant ils
 • paroissoient absorbés par la sensation du moment présent sans
 • aucune habitude de réfléchir sur le passé.

On séjourna en cet endroit jusques au 3 Février, on gouverna
 alors vers la rade d'*York*, où l'on jeta l'ancre & d'où l'on envoya
 des bateaux pour sonder les deux rives du détroit & toutes les par-
 ties de la baie, ils revinrent le 4 au matin, & rapporterent qu'il y

Rade
d'*York*.

WALLIS
1766.

Canal Saint
Jérôme.
Observations
maritimes.

Rivière Bat-
chelor.

Déscente à
terre.

Antraches.

Violence
d'un cou-
rant.

Dangers de
mauvaisage.
Ruite de St.
David.

avoit un bon mouillage dans le canal *Saint Jérôme*, & dans toute la route, depuis la station du vaisseau jusqu'à environ un demi-mille de la côte, de même qu'entre la pointe *Elisabeth* & la pointe d'*York*, près de celle-ci à la distance d'une encablure & demie des goëmons, où l'on trouve 16 brasses d'eau fond de vase. Il y avoit encore d'autres endroits au-dessous des Isles, du côté du Sud où un vaisseau pouvoit mouiller, mais la force & l'incertitude des marées, & les violentes raffales qui venoient des hautes terres, dont ces endroits étoient entourés, les rendoient trop peu sûrs. Dès que les chaloupes furent revenues, M. Wallis les remplit de nouveaux rameurs, & y entra lui-même pour monter la rivière de *Batchelor*, il trouva à l'entrée une barre qui en certain temps de la marée, doit être dangereuse, il fit jeter la seine; si les herbes & les troncs d'arbres qui étoient au fond de la rivière n'avoient pas embarrassé le filet, la pêche eût été abondante; on descendit à terre où l'on vit plusieurs huttes des habitans, & quelques-uns de leurs chiens qui s'enfuirent dès qu'ils apperçurent les Européens, on vit aussi des antraches, mais elles étoient hors de la portée du fusil. On ramassa des moules, des lépas, des œufs de mer, & l'on cueillit une grande quantité de céleri & d'orties.

Les vents contraires retinrent les vaisseaux en cet endroit jusqu'au 14 au matin qu'on leva l'ancre, & en moins d'une demi-heure le courant porta le vaisseau vers la rivière de *Batchelor*, il courut un danger en dormant sur une batture où il n'y avoit guère que 16 pieds d'eau fond de rocher. Cependant en très-peu de temps on trouva une mer profonde.

Après avoir manœuvré long-temps on entra dans la rade d'*York*.

Le 17 on sortit, & bien-tôt quoique le vent fut frais à l'Ouest, le vaisseau fut emporté par un courant avec beaucoup de violence vers la côte du Sud; toutes les chaloupes remorquoient à l'avant & les voiles étoient sans mouvement: cependant on étoit si près de terre, que les rames des chaloupes s'embarraissèrent dans les herbes; on fut ainsi entraîné pendant près de trois quarts d'heure, & l'équipage s'attendoit à chaque instant à être brisé contre le rocher, dont on n'étoit guères éloigné que de la longueur du vaisseau, & dont souvent on étoit encore plus près. Tous les efforts étant inutiles l'équipage se résigna à sa destinée, & attendit l'événement dans un état d'incertitude qui différoit peu du désespoir.

A la fin, cependant le vaisseau entra dans la rade de *Saint David*, & un courant qui en partoît le remit au milieu du canal, pendant ce temps-là, le *Sidlow* étoit sur la côte du Nord; & il ne put apprendre le danger du *Dauphin* que lorsqu'il fut passé, on envoya alors les chaloupes pour chercher un mouillage.

Elles revinrent après en avoir trouvé un dans une petite baie

qui fut nommée baie de *Butler*, du nom de celui qui l'avoit découverte. Elle git à l'Ouest de la baie de *Rider*, sur la côte meridionale du détroit, qui'en cet endroit à environ deux mille de largeur, on y entra avec la marée qui portoit à l'Ouest avec rapidité; on mouilla sur 16 brasses d'eau. Le *Swallow* étoit alors mouillé dans la baie des *Iles*, sur la côte septentrionale à environ six milles de distance.

M. Wallis envoya tous les canots pour sonder autour de son vaisseau & dans les baies voisines : ils ne purent trouver aucun endroit propre à recevoir le vaisseau : ils jugerent même qu'on n'en pouvoit trouver aucun entre le Cap *Quade* & le Cap *North*.

Le 20, le vaisseau éprouva dans cette station une violente tempête, qui le jeta dans le plus grand danger. Dès qu'elle fut passée, le Capitaine *Wallis* envoya pour apprendre des nouvelles du *Swallow*, quoiqu'il n'eût pas souffert de la tempête, d'autres accidens l'avoit réduit en si mauvais état, que le Capitaine le jugeant désormais inutile à l'expédition, demanda des ordres ultérieurs à M. Wallis : celui-ci décida qu'il devoit suivre sa destination, & qu'en conséquence il falloit qu'il continuât à l'accompagner. Le maître du vaisseau fut envoyé pour chercher des mouillages, il rapporta qu'il n'avoit pas pu trouver l'abri, excepté près du rivage, où il ne faudroit le chercher que dans les cas de la plus urgente nécessité. Il avoit débarqué dans une grande Ile sur la côte septentrionale du canal de *Snow*; & là, presque mourant de froid, il se hâta de faire un grand feu avec de petits arbres qu'il trouva. Il grimpa ensuite sur une montagne de roche, avec un Officier de poupe & un des matelots, pour observer le détroit & les tristes régions qui l'environnent. Il trouva que le canal, à son entrée, étoit tout aussi large que plusieurs parties du détroit, & ne devenoit guere plus étroit dans un espace de plusieurs milles sur le côté de la *Terre de Feu*. Il trouva le pays qui bordoit la côte du Sud horrible & sauvage; c'étoient des montagnes raboteuses; plus hautes que les nues, absolument dépouillées, depuis leur base jusqu'à leur sommet, & où l'on n'appercevoit pas un seul arbrisseau ni un seul brin d'herbe. Les vallées ne présentent pas un aspect moins affreux; elles étoient entièrement couvertes de couches profondes de neige, excepté en quelques endroits où elle avoit été emportée & glacée par les torrens qui s'échappent des crevasses de la montagne, & se précipitent des hauteurs où ils se forment par la fonte des neiges; ces vallées, dans les endroits mêmes où elles ne sont pas couvertes par la neige, sont aussi dépourvues de verdure que les rochers qui les environnent.

Le premier Mars, on sortit de la baie de *Butler*, & on envoya la chaloupe chercher un mouillage. L'après-midi, les deux vaisseaux mouillèrent sur la côte du Nord dans une petite baie.

WALLIS.
1767.
Baie de B.
ler.

Tempête.

Reconnut
l'enceinte du
village.

Etat du
pays.

Ans de
l'ère.

WALLIS
1767.

où est une montagne de roche haute & escarpée, dont le sommet ressemble à la tête d'un lion; elle reçut en conséquence le nom de l'*Anse du Lion*. De là on fit encore d'autres recherches, & l'on apprit que la baie de *Bon Succès* étoit à trois lieues vers l'Ouest, on s'y rendit le lendemain matin (a). Quand on fut en travers du havre où étoit le *Swallow*, on tira plusieurs coups de canon, afin de faire signal au *Swallow* d'envoyer ses bateaux pour aider à entrer. Sur le champ, le maître vint à bord du *Dauphin*, & le conduisit dans une station très-commode, où il mouilla. Ce havre est à l'abri de tous les vents & excellent à tous égards, on lui donna le nom de *Havre du Swallow*, on ne s'y arrêta que jusques au lendemain; & après deux ou trois jours de tourmente on se trouva dans la baie des Isles.

Havre du
Swallow.

Arrivée des
naturels du
pays.

Tandis que les gens du *Dauphin* étoient occupés à faire de l'eau & du bois, & à ramasser du céleri & des moules, deux canots pleins d'Américains arrivèrent au vaisseau. Ils avoient l'air grossier & aussi misérable que ceux que l'on avoit vus auparavant dans la baie d'*Elisabeth*. Ils avoient dans leurs canots de la chair de veaux marins, des blubbers, & des pingoins qu'ils mangeoient crus. Un des matelots qui péchoit à la ligne, donna à un de ces Américains un poisson vivant qu'il venoit de prendre, & qui étoit un peu plus gros qu'un hareng, l'Américain le prit avec l'avidité d'un chien à qui on donne un os; il tua d'abord le poisson en lui donnant un coup de dent près des ouïes & se mit à le manger, en commençant par la tête & en allant jusqu'à la queue sans rejeter les arêtes, les nageoires, les écailles ni les boyaux.

Leur habillement

Ces Américains mangerent indistinctement tout ce qu'on leur présenta, crud ou cuit, salé ou frais, mais ils ne voulurent boire que de l'eau, ils étoient tremblans de froid & n'avoient pour se couvrir qu'une peau de veau marin, jetée simplement sur leurs épaules & qui ne descendoit que jusqu'à la ceinture; on remarqua même qu'en ramant ils laissoient cette peau à côté d'eux & restoient absolument nus; ils avoient des javelines grossièrement armées d'un os à la pointe, & dont ils se servoient pour percer les veaux marins, les poissons & les pingoins; l'un d'eux avoit un morceau de fer de la grandeur d'un ciseau ordinaire, qui étoit attaché à une piece de bois qui paroissoit destinée à servir d'outil plutôt que d'arme.

Maladie de
leurs yeux.

Ils avoient tous les yeux malades, ce qu'on attribua à l'habitude d'avoir le visage sur la fumée de leurs feux. Ils exhaloient une odeur plus désagréable que celle des renards; c'étoit vraisem-

(a) Nous ne suivrons pas M. Wallis dans tous les détails de son Journal, il bon havre, & lui en avoit donné avis; il résolut de l'aller joindre & sortit de la baie de *Bon Succès*.
vi, avoit trouvé sur la côte du Sud un
dans tous les détails de son Journal, il
essuya en cet endroit d'égales incommo-
dités du froid, des vents & des orages;
le *Swallow* qui ne l'avoit pas sui-

blablement l'effet de leur mal-propreté autant que de leur manière de se nourrir.

Leurs canots avoient environ quinze pieds de long sur trois de large, & près de trois de profondeur, ils étoient faits d'écorces d'arbres, cousues ensemble, soit avec des nerfs de quelques animaux, soit avec des lanières de cuir, une espèce de joncs bouchoit les jointures, & le dehors étoit enduit de résine ou de gomme, qui empêchoit l'eau de pénétrer dans l'écorce. Quinze petites branches courbées en arcs étoient posées transversalement dans le fond & sur les côtés, & des pièces droites étoient placées en travers, au sommet du bateau & solidement attachées à chaque bout, mais tout cela étoit mal construit & rien n'annonçoit dans ces Américains la moindre industrie. M. Wallis leur donna une hache ou deux avec des grains de verre & d'autres bagatelles qu'ils emportèrent : ils tournèrent vers le Sud & l'on n'en vit plus aucun.

Pendant que l'on étoit dans ce parage, on avoit envoyé comme à l'ordinaire des bateaux pour chercher des mouillages ; ils allèrent jusqu'à dix lieues à l'Ouest & ne trouverent que deux endroits propres à jeter l'ancre. L'un étoit à l'Ouest du Cap *Upright* dans la baie des *Iles*, mais il étoit difficile d'y entrer & d'en sortir ; l'autre fut appelée la baie *Dauphin* ; c'est un bon havre avec un fond égal par-tout. On vit plusieurs petites anses qui étoient toutes dangereuses, parce qu'il eût été nécessaire d'y laisser tomber l'ancre à un demi-cable de distance d'une côte opposée au vent, & d'assurer le vaisseau avec des hanciers attachés aux rochers.

Les gens qui appartenoient à un des bateaux passèrent une nuit sur une île, où six pirogues débarquèrent environ trente Américains. Ceux-ci coururent sur le champ au bateau, & commençoient à emporter tout ce qu'ils y trouvoient ; mais les Anglois s'en appercurent assez à temps pour s'y opposer. Lorsque ces Américains se virent ainsi contrariés dans leur entreprise, ils se retirèrent dans leurs canots & s'armèrent de longues perches & de javelines, dont la pointe étoit faite d'os de poisson. Ils ne jugèrent pas à propos de commencer un combat ; les gens du bateau qui étoient au nombre de vingt-deux se tinrent seulement sur la défensive ; ensuite, au moyen de quelques bagatelles qu'ils donnerent aux Américains, ils se réconcilièrent & vécurent en paix tant qu'ils furent ensemble.

Le mauvais temps, le tonnerre & la grêle, firent quelques dommages aux vaisseaux, & durèrent jusques au 30 Mars.

Ce jour-là plusieurs canots pleins d'Américains descendirent sur la côte orientale de la baie.

Le 31 plusieurs de ces Américains vinrent à bord, & furent reconnus pour les mêmes que les gens du bateau avoient trouvés dans une île, quelques jours auparavant : ils se comportèrent très-
Entrevue avec des Nautels du pays.

WALLIS.
1767.
Ces. 4.

Reconnu-
sance des au-
tours.

Baie Dau-
phin.

Dispute avec
les Nautels
du pays.

WALLIS
1767.

paifiblement, & on les renvoya comme de coutume en leur donnant quelques bagatelles.

Le lendemain premier Avril, d'autres Américains vinrent au vaisseau apportant avec eux quelques oifeaux, de ceux qu'on appelle *chevaux de course*, les gens de l'équipage achetèrent ces oifeaux pour quelque chose de peu de valeur, & M. Wallis fit présent aux Américains de quelques haches & de quelques couteaux.

Différens
mouillages.

Le 2, le maître du *Swallow* qui avoit été envoyé pour chercher des mouillages, rapporta qu'il en avoit trouvé trois fort bons sur la côte du Nord, l'un à environ quatre milles à l'Ouest du Cap de la *Providence*, un autre sous la côte orientale du Cap *Tamar*, & le troisieme à environ quatre milles à l'Ouest de ce dernier Cap; mais il dit qu'il n'y avoit aucun endroit sous le Cap de la *Providence* où l'on pût jeter l'ancre, parce que le fond étoit de rochers.

Naturels
qui sont
bord.

Arriverent à bord du *Dauphin* deux canots avec quatre hommes & trois petits enfans dans chacun. Les hommes étoient plus vêtus que les Américains que l'on avoit vus auparavant; mais les enfans étoient entièrement nus: ils étoient un peu plus blonds que les hommes, qui paroissoient avoir beaucoup d'attention & de tendresse pour eux, & s'occupoient sur-tout à les lever en l'air tantôt en dedans, tantôt en dehors des canots. Je donnai, dit M. Wallis, à ces enfans des colliers & des bracelets, qui parurent leur faire beaucoup de plaisir. Pendant que quelques-uns de ces Américains étoient à bord du vaisseau & que les autres restoient autour de leurs canots, la chaloupe ayant été envoyée à terre pour faire de l'eau & du bois, les Américains qui étoient dans les canots tinrent les yeux fixés sur la chaloupe pendant qu'on l'équipoit, & dès le moment qu'elle s'éloigna du vaisseau, ils appellerent avec de grands cris ceux qui étoient à bord, & qui paroissant vivement alarmés sautèrent à la hâte dans leurs canots après y avoir fait descendre leurs enfans, & s'éloignèrent sans prononcer une parole. Aucun des Anglois ne pouvoit deviner la cause de cette émotion soudaine; ces Américains ramerent après la chaloupe poussant de grands cris, avec des marques extraordinaires de trouble & d'effroi, la chaloupe marchoit plus vite qu'eux, lorsqu'elle approcha du rivage, on apperçut quelques femmes qui ramassoient des moules parmi les rochers. Cela expliqua sur le champ le mystère; les pauvres Américains craignoient que des étrangers n'attentassent, soit par force, soit par séduction, aux droits des maris, droits dont ils paroissoient plus jaloux que les habitans de beaucoup d'autres pays, en apparence moins sauvages & moins grossiers que ceux-ci. Pour les tranquilliser, les Anglois resterent dans la chaloupe sans ramer, & se laisserent devancer par les canots. Les Américains de leur côté ne cessèrent de crier pour se faire entendre.

rendre de leurs femmes, jusqu'à ce qu'enfin elles prissent l'alarme elles-mêmes & s'enfuirent. Dès que leurs maris furent à terre, ils tirèrent leurs canots sur la plage & suivirent leurs femmes avec la plus grande célérité.

Comme le temps étoit toujours orageux & incertain, on resta dans la baie jusques au 10 Avril; alors on fit voile pour sortir du détroit. Le *Dauphin* perdit de vue le *Swallow*, mauvais voilier, qu'il ne revit plus, le brouillard & la grosse mer ne lui permirent pas de rentrer dans le détroit.

„ Nous quittâmes ainsi, dit M. Wallis, cette sauvage & inhabitable région, où, pendant près de quatre mois, nous fûmes presque sans cesse en danger de faire naufrage, où au milieu de l'été, le temps étoit nébuleux, froid & orageux, où presque par-tout les vallées étoient sans verdure & les montagnes sans bois; enfin où la terre qui se présente à la vue ressemble plus aux ruines d'un monde qu'à l'habitation d'êtres animés; nous étions entrés dans le détroit le 17 Décembre 1766; nous en sortîmes le 11 Avril de l'année suivante (a).

Remarques
sur le détroit
& le pays des
environs.
WALLIS.
1767.

§. III.

Navigation de l'entrée de la Mer du Sud, du côté du détroit de Magellan jusqu'à Taïti. Découverte de plusieurs autres Isles.

M. Wallis cingla à l'Ouest le 11 Avril, après avoir débouqué le détroit, il eut à combattre jusqu'au 3 Juin des vents impétueux des brouillards, une grosse mer & des maladies. On peut suivre la route de son vaisseau dans la carte générale qui est à la tête de ce volume, & recourir au besoin à son Journal pour les détails de navigation. Le 13 Avril, il se trouva entouré d'un grand nombre d'oiseaux qui annonçoient la proximité de terre. Depuis sa sortie du détroit, il avoit parcouru environ 70 degrés de longitude sans découvrir d'Isle. Enfin le 16, il en aperçut une basse dans l'Ouest-Nord à 5 ou 6 lieues. C'étoit une des premières qu'on a découvertes de l'Isle de la Pentecôte.

Appelé ensuite *Isles de la Société*.
Dès que le *Dauphin* fut à environ 5 milles de cette terre, on en découvrit une autre dans le Nord-Ouest quart Ouest. M. Wallis chargea M. Furieux son second Lieutenant, d'aller à terre sur la première avec les bateaux armés & équipés. Comme il approcha de l'Isle, deux pirogues qui en sortirent, ramerent avec beau-

(a) M. Wallis fait une description particulière des endroits où il a mouillé pendant son passage dans le détroit, ainsi que des boutures & des rochers qui se trouvent aux environs: ses remarques seront rapportées dans l'Histoire du voyage suivant, avec celles du voyage de Bougainville.

Tome XX.

R

WALLIS.
1767.

coup de vitesse vers la terre qui étoit sous le vent. Les bateaux retournèrent le soir à bord du *Dauphin*, & rapportèrent plusieurs cocos, une grande quantité de plantes antiscorbutiques, & quelques hameçons d'écailles d'huitres, avec quelques-unes des coquilles dont on les faisoit. Ils rapportèrent qu'ils n'avoient point vu d'habitans, mais qu'ils avoient visité trois huttes ou plutôt trois hangars, composés seulement d'un toit proprement couvert de cocos & de feuilles de palmier, soutenu sur des piliers & ouvert par-dessous tout autour. Ils avoient vu aussi des canots que l'on construisoit ; mais ils n'avoient point trouvé d'eau douce, ni d'autres fruits que des cocos. Ils avoient jetté la sonde en différens endroits, sans trouver de mouillage, & ils avoient eu beaucoup de peine à aborder parce que la houle étoit très-forte. Sur cette information, M. Wallis louvoya toute la nuit, & le lendemain au matin, il envoya de bonne heure les bateaux pour sonder de nouveau, en leur recommandant de trouver, s'il étoit possible, un endroit où le vaisseau put mettre à l'ancre ; mais à onze heures, ils revinrent après avoir eu aussi peu de succès que la première fois. Ils rapportèrent que toute l'Isle étoit entourée d'un récif, & quoiqu'il y eût au vent une ouverture, par laquelle on entroit dans un large bassin qui s'enfonçoit vers le milieu de l'Isle, cependant ils l'avoient trouvée tellement pleine de brisans, qu'ils n'avoient pu non plus débarquer dans aucune partie de l'Isle, la houle étant plus haute encore qu'elle ne l'étoit le jour précédent : comme il ne pouvoit y avoir aucun avantage à rester en cet endroit, M. Wallis fit remettre les bateaux à bord ; & porta sur l'autre Isle qui restoit au vaisseau Sud 22d. Est, à environ quatre lieues de distance. L'Isle que l'on venoit de quitter ayant été découverte la veille de la *Pentecôte*, elle en a reçu le nom (a).

Reconnoissance de la cote.

Isle de la Reine Charlotte.

Dès qu'on arriva sous le vent de l'autre Isle, le Lieutenant Furneaux, avec les bateaux équipés & armés allèrent à terre, on vit sur le rivage une cinquantaine d'habitans armés de longues piques, & plusieurs d'entr'eux courant avec des torches allumées dans leurs mains. M. Furneaux eut ordre d'aller à l'endroit de la greve où l'on voyoit ces Insulaires, de chercher d'obtenir d'eux en échange des fruits & de l'eau, ou toute autre chose utile à l'équipage, & en même-temps d'observer soigneusement de ne rien faire qui pût les offenser. M. Wallis lui recommanda aussi d'employer les bateaux à sonder pour chercher un mouillage. Vers les sept heures, il revint & rapporta qu'il n'avoit pu trouver de fond avec la sonde, qu'à un demi cable de distance du rivage, où le fond étoit de rochers aigus à une grande profondeur.

(a) Les anciens Navigateurs avoient déjà reconnu quelques-unes des Isles de ce groupe, mais ce qu'ils en dirent est si imparfait, qu'il faut attribuer l'honneur de cette découverte aux derniers Navigateurs.

Lorsque le bateau approcha de la côte, les habitans se portèrent en foule sur la greve, & se mirent en défense avec leurs piques, comme s'ils eussent eu le dessein de s'opposer au débarquement, les gens du bateau s'arrêtèrent, firent des signes d'amitié, montrant en même-temps des colliers, des grains de verre, des rubans, des couteaux & d'autres bagatelles.

Les Insulaires leur firent signe de s'éloigner, mais en même-temps ils regardèrent ce qu'on leur présentait avec un air de curiosité & de desir. Bien-tôt quelques-uns d'entr'eux s'avancèrent quelques pas dans la mer; on leur fit signe qu'on desiroit des noix de cocos & de l'eau, plusieurs des Naturels en allèrent chercher une petite quantité & se hazarderent à l'apporter jusqu'aux bateaux: l'eau étoit dans les coques de cocos, & le fruit étoit dépouillé de son écorce extérieure, que les Insulaires employoient vraisemblablement à différens usages. On leur donna en échange de ces provisions, les bagatelles qu'on leur avoit montrées & quelques clous, auxquels ils parurent attacher encore plus de prix qu'au resté. Pendant cette petite négociation un des Insulaires donna le premier exemple de ces vols qu'on leur a reprochés à tous dans la suite, il trouva moyen de voler un mouchoir de soie, dans lequel il y avoit quelque marchandise enveloppée & l'enleva, ainsi que ce qui étoit dedans avec tant d'adresse que personne ne s'en aperçut, on eut beau faire signe ensuite qu'on avoit volé un mouchoir, les Insulaires ne purent ou ne voulurent pas comprendre ce qu'on leur disoit. Le bateau continua de sonder autour de la greve, jusqu'à la nuit, pour trouver un mouillage. M. Furneaux tâcha aussi plusieurs fois d'engager les Naturels à lui apporter des plantes antiscorbutiques; mais n'ayant pu se faire entendre, il revint à bord.

Dès que le jour parut le lendemain 9, les bateaux retournèrent avec ordre de descendre à terre, mais sans faire aucun mal aux habitans, à moins qu'on n'y fut forcé par la nécessité. Lorsque les bateaux approchèrent de la côte, l'Officier qui la commandoit fut bien étonné de voir sept grandes pirogues ayant chacune deux gros mats, & tous les Insulaires sur la greve prêts à s'embarquer, ils firent signe aux bateaux de monter un peu plus haut; les Anglois y consentirent volontiers, & dès qu'ils furent descendus à terre, tous les Indiens s'embarquerent & cinglerent à l'Ouest; ils furent joints par deux autres canots à l'extrémité occidentale de l'Isle.

Les bateaux revinrent vers midi, chargés de noix de cocos, de fruits de palmiers, & de plantes antiscorbutiques. Les Indiens n'avoient rien laissé derrière eux que quatre ou cinq pirogues, on avoit trouvé une citerne de très-bonne eau; le terrain de l'Isle est uni & sablonneux, plein d'arbres sans broussailles, & abondant en végétaux antiscorbutiques.

WALLIS.
1767.
Entrevue
avec les Na-
turels.

Vol

Descente à
terre.

Rafraichis-
sèment qu'y
prennent les
Anglois.
Lait du pays.

WALLIS.
1767.
JULIUS.

Les canots des Indiens cinglerent à l'Ouest-Sud-Ouest, tant qu'on put les appercevoir de la grande hune, ils paroissent avoir environ trente pieds de long, quatre de large & trois & demi de profondeur, deux de ces canots étoient joints ensemble, de manière que leurs côtés étant rapprochés parallèlement à la distance d'environ trois pieds, étoient attachés par des traverses qui passoient du tribord de l'un au bas bord de l'autre, tant au milieu que vers les extrémités.

Observations
sur les Natu-
rels du pays.

Les habitans de cette Isle sont d'une taille moyenne, leur teint est brun, & ils ont de longs cheveux noirs & épars sur leurs épaules. Les hommes sont bien faits & les femmes belles. Leur vêtement étoit une espèce d'étoffe grossière attachée à la ceinture, & qui paroistoit faite pour être relevée autour des épaules.

M. Wallis employa quelques jours à faire provision d'eau, de cocos, & de plantes antiscorbutiques; on prit possession de l'Isle au nom du Roi George III, & on lui donna le nom de la *Reine Charlotte*. Après quoi comme la mer étoit forte, & qu'on n'avoit point trouvé de mouillage sur ce parage, on se détermina à le quitter le 10 Juin.

Observations
sur cette Isle.

Ceux qui avoient séjourné à terre, n'y trouverent point de métaux d'aucune espèce, ils virent seulement des outils faits de coquilles, & de pierres aiguës, façonnées & emmanchées en forme de dolaires, de ciseaux, d'alènes. Ils virent aussi plusieurs canots qui n'étoient pas achevés, & qui étoient faits avec des planches cousues ensemble, & attachées à plusieurs pièces de bois qui coupent transversalement le fond & remontent le long des côtés. Ils remarquerent plusieurs espèces de tombeaux où les cadavres étoient exposés sous un dais, & où ils pourrissent sans être jamais enterrés.

Ce qu'y laisse
M. Wallis.

„ Quand nous appareillâmes, dit M. Wallis, nous laissâmes
„ un pavillon Anglois flotant sur l'Isle avec le nom du vaisseau
„ & la date de notre arrivée; nous gravâmes sur un morceau de
„ bois & sur l'écorce de plusieurs arbres le détail de la prise de
„ possession de l'Isle, ainsi que de celle de la *Pentecôte*, au nom
„ de Sa Majesté Britannique. Nous laissâmes aussi des haches, des
„ clous, des bouteilles, & de petits grains de verre, des che-
„ lins, des demi-chelins, & des demi-sous; c'étoit un présent
„ que nous faisions aux habitans, & un dédommagement pour
„ l'incommodité que nous avions pu leur occasionner. L'Isle de
„ la *Reine Charlotte* a environ six milles de long sur un de large,
„ elle git par le 19^d. de latitude, & 138^d. 4' de longitude Ouest,
„ suivant l'observation, nous trouvâmes que la variation de l'ai-
„ guille étoit de 4^d. 46' à l'Est ”.

Idée d'un
pays.

Le 10 à midi, on découvrit une Isle à l'Ouest quart Sud de celle de la *Reine Charlotte*, à trois heures & demie, on se trouvoit à environ trois quarts de mille de la pointe occidentale de la nou-

velle Isle, l'extrémité de l'Est est jointe à celle de l'Ouest par une chaîne de rochers, sur lesquels la mer se brise & forme un lagon dans le milieu de l'Isle; ce qui présentait l'apparence de deux Isles, & paroïssoit avoir environ six milles de long sur quatre de large. On reconnut à la pointe occidentale de cette Isle tous les canots & les Indiens, qui à l'approche du vaisseau avoient abandonné l'Isle de la *Reine Charlotte*, avec d'autres Indiens qui s'étoient joints aux premiers: Il y avoit huit doubles canots, & environ quatre-vingt hommes femmes ou enfans. Les canots avoient été rangés sur la greve; les femmes & les enfans étoient placés tout autour, les hommes s'avançoient avec leurs piques & leurs torches faisant un grand bruit & dansant d'une manière fort étrange.

WALLIS.
1767.
Apoë.

Ménages des
Naturels.

Comme la côte étoit toute de rochers, qu'il ne s'y trouvoit point de mouillage, & qu'il n'y avoit pas d'espérance de s'y procurer aucun rafraichissement, le vaisseau s'éloigna à six heures du soir de cette Isle, qui fut nommée l'Isle d'*Egmont*.

Le 11, on courut sur une autre Isle à l'Ouest-Sud-Ouest, à quatre heures, on étoit à un quart de mille de la côte. Elle est entourée de rochers, sur lesquels la mer se brise avec beaucoup de force; elle est pleine d'arbres parmi lesquels il n'y a pas un cocotier; elle ressemble beaucoup à l'Isle d'*Egmont*, mais elle est beaucoup plus étroite. On apperçut parmi les rochers de l'extrémité occidentale environ seize habitans, mais il n'y avoit aucun canot, ces Indiens avoient de longues piques ou perches à leurs mains, & paroïssent être à tous égards de la même Nation que ceux que l'on avoit vus les jours précédens. On la nomma Isle de *Glocester*.

Isle de Glocester.

Observation
sur cette Isle.

Le 12, on vit une autre Isle placée par 194. 18' de longitude Ouest, suivant l'observation, elle reçut le nom de l'Isle de *Cumberland*, elle est basse, & à-peu-près de la même grandeur que l'Isle de la *Reine Charlotte*. On fit route à l'Ouest sans événement remarquable, que la vue d'une petite Isle qu'on nomma Isle du *Prince Guillaume Henri*.

Isle de Cumberland.

Isle du Prince
Guillaume
Henri.

Le 17 à la pointe du jour, on reconnut une terre qui gisoit Ouest quart Nord, en formant un petit mondrain arrondi. A dix heures du soir, il parut une lumière sur le rivage; ce qui fit penser que l'Isle, quoique très-petite, étoit habitée, la terre étoit fort haute & couverte de cocotiers, signe infaillible qu'il y a de l'eau.

Isle d'Ober-
bruck.

Le lendemain au matin, M. Wallis envoya à terre le Lieutenant Furneaux avec les bateaux armés & équipés, & toute sorte de bagatelles, en lui recommandant d'établir un trafic avec les habitans, pour les rafraichissemens que l'Isle pouvoit fournir, & en même-temps de trouver, s'il étoit possible, un ancrage pour le vaisseau. Pendant qu'on préparoit les bateaux, plusieurs pirogues partirent du rivage; mais dès que les Indiens qui les montoient apperçurent les bateaux voguer vers la côte ils s'en retournèrent. A

Descente à
terre.

WALLIS,
1767.

midî, les bateaux revinrent, rapportant un cochon, & un coq avec quelques cocos & des bananes. M. Furneaux avoit vu au moins une centaine d'habitans, & croyoit qu'il y en avoit un beaucoup plus grand nombre, il avoit tourné inutilement toute l'île pour trouver un mouillage.

Entrevue
avec les Na-
turels.

Lorsqu'il avoit été près du rivage, il avoit laissé tomber un grapin & avoit jetté un cable aux Indiens qui étoient sur la greve, ils le faisaient & le tintent ferme. Il commença alors à converser avec eux par signes, & observa qu'ils n'avoient point d'armes, mais que quelques-uns d'entr'eux avoient des batons blancs, qui paroissoient être des marques d'autorité, attendu que ceux qui les portoient étoient en avant, tandis que tous les autres restoient en arriere. En échange du cochon & du coq, il leur donna des grains de verre, un miroir, une hache, des peignes & d'autres bagatelles. Les femmes qui étoient restées d'abord à une certaine distance, ayant apperçus ces bijoux accoururent en foule sur la greve avec le plus grand empressement, mais elles furent renvoyées sur le champ par les hommes; ce dont elles parurent très-motivées & très-mécontentes.

Observations
sur les fem-
mes de ce
pays.

Pendant que ces échanges se faisoient, un Indien passa sans être apperçu autour d'un rocher, & plongeant dans la mer releva le grapin du bateau; en même-temps ceux qui étoient à terre & qui tenoient le cable firent un effort pour tirer le grapin, dès que les Anglois s'apperçurent de cette manœuvre, ils tirèrent un coup de fusil sur la tête de l'homme qui avoit relevé le grapin, & qui le lâcha aussi-tôt en donnant des marques d'une surprise & d'une frayeur extrême; les Indiens qui étoient sur le rivage laissèrent aller aussi la corde. Les bateaux resterent après cela quelques temps devant la côte; mais l'Officier voyant qu'il n'y avoit plus rien à faire avec les Naturels revint à bord.

Tentatives
des Insulaires
contre les
Anglois.

Observations
sur ces Insu-
lares.

M. Furneaux dit à M. Wallis, que les hommes & les femmes qu'il avoit vus étoient vêtus, & il lui apporta une piece de l'étoffe dont ils s'habillent. Les habitans lui parurent plus nombreux que l'île n'en pouvoit nourrir, & comme il vit plusieurs doubles pirogues très-grandes sur la greve, il jugea qu'il devoit y avoir, à peu de distance, des îles plus étendues, où l'on pourroit trouver des provisions en plus grande abondance, & dont il espéroit que l'accès seroit moins difficile. Comme cette conjecture paroissoit très-raisonnable, le Capitaine se détermina à courir plus avant à l'Ouest. Cette île est presque circulaire, & a environ deux milles de tour; elle fut nommée l'île d'*Osnabruck*. Elle git par 17^d. 51' de latitude Sud, & 147^d. 30' de longitude Ouest.

§. III.

Découverte de Taïti. Relâche sur cette Isle.

M. Wallis cinglant toujours à l'Ouest, se trouva le 19 près d'une terre ; un brouillard qui l'avoit forcé de rester en panne s'étant dissipé, il fut fort surpris de se voir environné par quelques centaines de pirogues ; elles étoient de grandeurs différentes, & garnies de plus ou moins d'hommes depuis un jusqu'à dix, de sorte qu'en tout il n'y avoit pas moins de 800 Indiens. Lorsqu'ils furent à la portée du pistolet du vaisseau, ils s'arrêtèrent regardant avec un grand étonnement & s'entretenant successivement les uns les autres. En même-temps on leur montra des colifichets de différens genres, en les invitant par signes à monter à bord. Ils se retirèrent ensemble & tinrent un espede de conseil sur ce qu'ils avoient à faire. Ils vinrent ensuite faisant le tour du vaisseau & donnant des signes d'amitié. L'un d'eux qui tenoit une branche de bananier à la main fit un discours qui dura près d'un quart d'heure, & jeta ensuite sa branche dans la mer. Un moment après comme l'on continuoit de leur faire des signes d'invitation, un jeune homme alerte & vigoureux se hazarda à entrer dans le vaisseau. Il monta par les portes-haubans de l'artimon & futa des haubans dans l'intérieur. On lui fit signe de venir sur le tillac & on lui présenta différentes quincailleries. Il paroïssoit les voir avec plaisir, mais il ne voulut rien accepter jusqu'à ce que quelques-uns des Indiens se fussent approchés, & qu'après beaucoup de discours ils eurent jeté une branche de bananier dans le vaisseau. Alors il reçut les présens, & plusieurs autres se présentèrent pour monter à bord par plusieurs côtés du vaisseau, ne connoissant pas la véritable entrée. Comme un de ces Indiens étoit de bout sur le passavant, une chevre vint le heurter de sa tête au derrière. Surpris du coup il se retourne brusquement, & voit la chevre dressée sur ses pieds se préparant à l'assaillir de nouveau. La vue de cet animal si différent de tous ceux qu'il connoissoit, le frappa d'une telle terreur qu'il se pressa de sortir du vaisseau, & tous les autres suivirent son exemple avec beaucoup de précipitation. Ils se remirent cependant bien-tôt de leur frayeur & revinrent à bord. Après les avoir un peu réconciliés avec la vue des chevres & des moutons, „ je leur montrai, dit M. Wallis, nos cochons & nos volailles ; & ils me firent comprendre par leurs signes qu'ils avoient „ chez eux des animaux de ces deux especes. Je leur distribuai „ alors quelques quincailleries & des clous, & je leur fis signe „ qu'ils allassent à terre, & qu'ils nous apportassent de leurs co-

Multitude
d'Indiens
qui s'appro-
chent du Vais-
seau.

Discours so-
lennel fait
par un des
Indiens.

L'un d'eux
qui monte à
bord est bien-
tôt suivi de
beaucoup
d'autres.

Frayeur que
leur cause
une chevre.

WALLIS.
1767.
Vois qu'ils
essayent de
commettre.

„ chons, de leurs volailles & de leurs fruits; mais ils ne paru-
rent pas me comprendre. Pendant tout ce temps-là, ils cher-
„ cherent à nous dérober quelques-unes des choses qui étoient
à leur portée : notre vigilance les empêcha presque toujours d'y
réussir. A la fin cependant un de nos Officiers de poupe étant
„ venu où ils étoient, & étant occupé à parler à l'un d'eux par
signes, un autre vint par derrière & lui enleva son chapeau
„ bordé, fanta dans la mer par-dessus le couronnement & l'em-
„ porta à la nage”.

Affre &
beau du
pays.

On gouvernoit le long de la côte & les bateaux cherchoient un
mouillage. Les pirogues des Indiens n'ayant point de voiles &
ne pouvant suivre avoient regagné la greve. Le pays présentoit
le coup d'œil le plus agréable & le plus pittoresque qu'on puisse
imaginer, près de la mer il est plat & couvert d'arbres à fruits
de différentes especes, particulièrement de cocotiers. On voit entre
ces arbres les maisons des Indiens qui consistent en un seul rez de
chaussée. A la distance d'environ trois milles de la côte, l'intérieur
du pays s'élève en collines couronnées de bois & terminées par
des hauteurs, d'où coulent de grandes rivières jusqu'à la mer. Sur les
trois heures après-midi, on s'avança vers une large baie où il y
avoit quelque apparence de mouillage. Les chaloupes furent en-
voyées pour sonder, & tandis qu'elles étoient ainsi occupées, un grand
nombre de pirogues les environnoit. Les Indiens pouvoient avoir
le dessein de les attaquer; & pour prévenir toute espece de querrel-
le, on donna le signal de retour. En même temps pour intimider
les Indiens, on fit tirer neuf coups de pierriers par-dessus leurs têtes.
La petite chaloupe commença à revenir au vaisseau. Les Indiens
étoient toujours dans leurs pirogues; malgré l'effroi que leur avoit
eauté le feu du vaisseau, ils s'efforcèrent de lui couper le che-
min : mais ce petit bâtiment marchant plus vite avec des voiles
que les pirogues ne pouvoient faire avec leurs rames, se débar-
rassa bien-tôt de celles qui l'entourroient. Il en trouva cependant en
son chemin quelques-unes qui avoient beaucoup de monde, &
d'où on lui jeta des pierres qui blessèrent plusieurs Anglois. Sur
cela l'Officier qui étoit à bord de la chaloupe tira un coup de mous-
quet chargé de gros plomb à l'homme qui avoit jetté la première pier-
re & le blessa à l'épaule. Le reste des Indiens de la pirogue ne vi-
rent pas plutôt leur compagnon blessé, qu'ils se jetterent à la mer,
& que tous les autres se mirent à fuir à force de rames avec une
grande frayeur & un grand désordre (a).

Hostilité ré-
ciproque.

Auffi

(a) Ce premier acte d'hostilité produi- tous les ménagemens possibles avec ces
sit vraisemblablement l'effroyable carnage Indiens, qui ne se souvenoient pas d'a-
voir jamais vu un bâtiment aussi extraor-
dinaire l'équipage de M. Wallis n'eut-il pas dinaire & des hommes aussi singuliers que

Aussi-tôt que les chaloupes eurent atteint le vaisseau on les rentra à bord, pendant qu'on étoit occupé à cette manœuvre une grande pirogue portant une voile, venoit au vaisseau ; comme le Capitaine pensa qu'elle pouvoit ramener quelques chefs, ou sup-
porter quelque message de leur part, se il détermina à l'attendre. Elle marchoit très-bien & fut bientôt près du vaisseau ; on n'y vit personne qui parût avoir quelqu'autorité sur les autres. Cependant un d'entre eux se leva, & ayant fait un discours qui dura environ cinq minutes, jeta sur le plat bord une branche de bannier, on regarda cette cérémonie comme un gage de paix, & on lui jeta également des branches laissées par les Indiens qui avoient monté sur le vaisseau. Avec cela & quelques bagatelles qui leur furent présentées, il parut qu'on les avoit satisfait, & peu de temps après ils se retirèrent.

WALLIS.
1767.

Quoiqu'on eut côtoyé le rivage pendant toute la journée du 20 ; on n'avoit point encore trouvé de fonds, lorsque sur les six heures du soir étant en travers d'une belle rivière, & la côte paroissant meilleure qu'aucune de celles que l'on avoit vues, M. Wallis se détermina à louvoyer toute la nuit & à tenter de jeter l'ancre le matin. Dès qu'il fut nuit, un grand nombre de lumières parurent le long du rivage. Le 21 à la pointe du jour, les bateaux allèrent à la sonde ; & bien-tôt ils firent signal qu'ils avoient 20 brasses ; cette nouvelle produisit une joie universelle ; le vaisseau avança sur le champ & jeta l'ancre à un mille de la côte, & vis-à-vis un ruisseau de la plus belle eau. Dès que le navire fut en sûreté, les chaloupes allèrent sonder le long de la côte & examiner le lieu où l'on voyoit l'eau. Un nombre considérable de pirogues sortirent pour venir au vaisseau portant des cochons, des volailles, & une grande quantité de fruits que l'on acheta pour de la quincaillerie & des clous. Mais quand les chaloupes furent près du rivage, les pirogues dont plusieurs étoient doubles & très-grandes firent voile sur elles. D'abord elles se tinrent à quelques distances ; ensuite les Indiens devinrent plus hardis, & trois des plus grandes pirogues coururent sur le plus petit des bateaux, se préparant en même-temps à l'assaillir avec leurs bâtons & leurs rames. Les gens du bateau étant ainsi pressés furent obligés de faire feu, ils tuèrent un Indien, & en blessèrent grièvement un autre. En recevant le coup ils tombèrent tous les deux dans la mer, & le reste de ceux qui étoient dans la même pirogue s'y jetterent à l'instant après eux. Les deux autres pirogues prirent la fuite, & les bateaux revinrent sans éprouver aucun autre obstacle. Dès que les Insulaires qui s'é-

Mouillage.

Arrivée de
pirogues.

Combat.

les Européens, quoique Quiros eut abordé, jadis sur leur côte. Ce qui prouve qu'il y a eu de la précipitation de la part des Anglois, c'est que les Navigateurs

ont trouvé dans la suite chez ces mêmes Insulaires une bonté de caractère incomparable.

WALLIS.
1767.

toient jetés à l'eau virent que les bateaux demeuroient en place sans chercher à leur faire aucun mal¹, ils rentrèrent dans leur pirogue & y reprirent leurs compagnons blessés, ils les dressèrent l'un & l'autre sur leurs pieds pour voir s'ils pourroient se tenir de bout; & trouvant qu'ils ne le pouvoient pas, ils essayèrent de les faire tenir assis: ils réussirent pour l'un des deux & le soutinrent dans cette posture, mais voyant que l'autre étoit tout-à-fait mort, ils étendirent le corps au fond de la pirogue. Après cela quelques pirogues retournerent au rivage & d'autres se rendirent derechef au vaisseau pour trafiquer. Les bateaux revinrent après avoir trouvé un bon mouillage à un quart de mille du rivage. Les Officiers rapportèrent que les Indiens étoient en foule sur la greve, & que plusieurs étoient venus à la chaloupe avec des fruits & des bambous pleins d'eau, & les avoient pressés jusqu'à l'importunité de descendre à terre, particulièrement les femmes qui se mettant absolument nues s'efforçoient de les attirer par des gestes, dont la signification n'étoit pas équivoque. Jusques-là cependant les matelots avoient résisté à la tentation, comme on commençoit à avoir un grand besoin d'eau, on renvoya de nouveau les chaloupes au rivage pour en faire.

Accueil des
Insulaires.

Immortalité
des femmes.

Poteries re-
tenues par
les Insulaires.

A cinq heures, elles revinrent avec deux pieces d'eau seulement que les Indiens avoient remplies; mais pour se payer de leur peine ils avoient jugé à propos de retenir toutes les autres. On usa de tous les moyens possibles pour engager les Indiens à les rendre; tout fut inutile: ceux-ci de leur côté pressèrent fortement l'équipage de descendre à terre, invitation à laquelle il jugea qu'il n'étoit pas prudent de se rendre. Il y avoit plusieurs milliers d'habitans de l'un & de l'autre sexe, & un grand nombre d'enfans sur le rivage.

Echanges.

Le 22, les bateaux retournerent faire de l'eau avec une provision de clous, de haches & d'autres choses semblables qui parurent les plus propres à gagner l'amitié des Indiens. En même-temps un grand nombre de pirogues vint au vaisseau avec du fruit à pain, des bananes, un fruit ressemblant à la pomme, mais un peu meilleur, des volailles & des cochons que l'on paya avec des verroteries, des clous, des couteaux & autres articles de ce genre.

Négociations
avec les Na-
turis.

Les bateaux ne rapportèrent que quelques calabasses pleines d'eau. Le nombre des Indiens étoit si grand sur le rivage, que l'on n'avoit pas osé descendre, quoique les jeunes femmes répétassent les invitations pressantes qu'elles avoient employées le jour précédent avec d'autres gestes encore plus libres. Les fruits & les autres provisions furent mis à terre & rangés sur le rivage, & les étrangers invités à venir les prendre; ils résistèrent encore à cette nouvelle tentation, & furent inexorables; & montrant aux Indiens les pieces d'eau qu'ils avoient à bord, ils leur firent entendre par

signe qu'on eut à leur rendre celles qu'on leur avoit retenues la veille. Les Indiens de leur côté furent sourds à cette demande. On se mit à sonder les environs, afin de voir si le vaisseau pourroit venir assez près pour couvrir ceux qui seroient de l'eau. Quand le bateau s'éloigna, les femmes le poursuivirent en jetant des bananes & des pommes, & en donnant toutes les marques de mépris qu'elles pouvoient imaginer.

Le 23 à la pointe du jour, on leva l'ancre dans le dessein de mouiller au voisinage de l'aiguade.

Le vaisseau courut dans cette traversée un très-grand danger il toucha & l'avant demeura engagé. On prit contre cet événement toutes sortes de mesures qui d'abord furent inutiles, on se trouvoit dans un état très-allarmant, le vaisseau continuoît de battre contre le roc avec une grande violence; il étoit environné de plusieurs centaines de pirogues remplies d'Indiens, qui à la vérité n'essayerent pas d'aborder; mais qui paroissoient attendre le naufrage prochain des Anglois. Cette terrible situation dura près d'une heure, mais une brise se levant heureusement de terre, l'avant du navire se détacha; on l'aida tout de suite de toutes les voiles, sur quoi il commença à se mouvoir & fut bien-tôt en pleine eau.

Le vaisseau avoit touché sur une bande de rochers de corail recouvertes de plus ou moins d'eau, depuis 6 brasses jusqu'à 2, & qui malheureusement se trouva entre les deux bateaux qui servoient de guides, & dont l'un, celui qui étoit au vent, avoit 12 brasses, & celui sous le vent 9.

On conduisit ensuite le vaisseau dans le Havre, où il mouilla dix pieds d'eau. On en examina la quille, il n'y avoit qu'un morceau du Gouvernail emporté. Il ne parut faire eau par aucun endroit, mais les Barres de Hune, à la tête de tous les mâts étoient rompues tous ras; M. Wallis fit sonder le haut de la baie, afin que s'il s'y trouvoit un bon ancrage, il put mouiller en toute sûreté.

Le 23, vers les quatre heures de l'après-midi, le maître revint & rapporta qu'il y avoit par-tout bon mouillage.

„ Je me déterminai donc dit M. Wallis à faire touer le vaisseau dans la baie dès le matin, & en même temps je partageai mon monde en quatre quarts, l'un desquels devoit toujours être sous les armes, tous les canons chargés & amorcés, & toutes les armes en état dans les bateaux; j'ordonnai en même temps à tous ceux qui ne faisoient pas actuellement de garde de se rendre à des postes assignés. Au moment où je faisois ces dispositions, nous voyons un grand nombre de pirogues dont quelques-unes étoient très-grandes & garnies de beaucoup d'hommes, voyant près du rivage; & plusieurs autres petites se hâtant

WALLIS.
1767.

Infantes faites par les femmes.

Dangers que court le vaisseau.

Rochers de corail.

Autre mouillage.

Précautions que prend M. Wallis.

WALLIS.
1767.

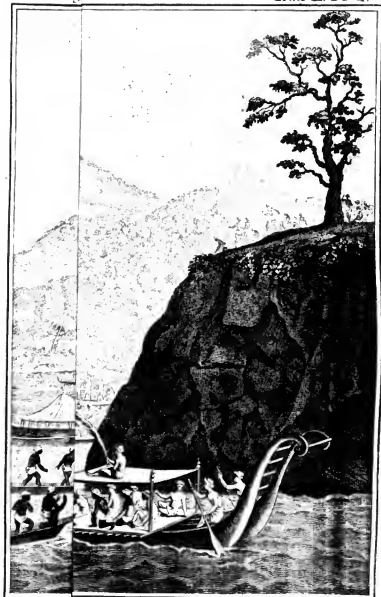
Echanges
& enlevées
avec les Na-
turels.

à venir jusqu'au vaisseau avec des cochons, des volailles & des fruits que nous achetâmes d'eux, à la satisfaction mutuelle des deux partis; au coucher du Soleil, toutes ces pirogues retournerent au rivage.

Le 24 à 6 heures du matin, nous commençâmes à touer notre vaisseau dans la baie, & bientôt après un grand nombre de pirogues vinrent sous notre poupe : comme je vis qu'elles avoient des cochons, de la volaille & des fruits, je chargeai le canonier & deux Officiers de Poupe, d'acheter ces provisions pour des couteaux, des clous, des grains de verre & d'autres quincailleries, en défendant en même temps tout commerce avec les Indiens à toute autre personne du bord. A huit heures le nombre des pirogues se trouva considérablement augmenté & celles qui vinrent les dernières étoient doubles, très-grandes, ayant chacune douze ou quinze hommes forts & vigoureux, je remarquai avec quelque inquiétude qu'elles étoient préparées bien plus pour la guerre que pour le commerce, n'ayant presque rien autre chose à leur bord que des cailloux ronds, Comme j'étois encore très-malade, j'appellai M. Furneaux mon premier Lieutenant & je lui ordonnai de tenir le quatrième quart toujours sous les armes, tandis que le reste de l'équipage étoit occupé à remorquer le vaisseau, cependant il venoit continuellement de la côte un plus grand nombre de pirogues chargées de femmes rangées sur une file, & qui arrivées près du vaisseau, offrirent à nos yeux toutes les postures les plus lascives. Pendant qu'elles mettoient leurs charmes en œuvre, les grandes pirogues chargées de pierres s'avancèrent autour du vaisseau & à une très-petite distance; quelques-uns des Indiens chantant d'une voix rauque, d'autres soufflant dans des conques marines, & plusieurs jouant de la flûte. Peu de temps après un homme qui étoit couché sur une espèce de canapé, placé sur une de ces grandes doubles pirogues, fit signe qu'il desiroit venir aux côtés du vaisseau; j'y consentis tout de suite & quand il fut près de mon bord il donna à un de nos gens une aigrette de plumes rouges & jaunes, lui faisant signe qu'il me la remit. Je la reçus avec des expressions d'amitié, & je pris sur le champ quelques bagatelles pour les lui offrir. Mais à mon grand étonnement, il s'étoit déjà éloigné du vaisseau, & au signe qu'il fit en jettant une branche de cocotier qu'il tenoit à la main, il s'éleva de toutes les pirogues un cri général. Les Indiens s'avancèrent tous à la fois sur, nous & nous lancerent une grêle de pierres par tous les côtés.

M. Wallis
agrippé par
des naturels.

M. Wallis prétend que dans cette attaque les armes à feu pouvoient seuls lui donner la supériorité sur la multitude qui l'assailloit, d'autant plus qu'une grande partie de l'équipage étoit malade & faible.



les Otahitiens.

Benard del.



„ J'ordonnai, dit-il, de faire feu; je fis tirer aussi de très-près deux
 „ pieces du gaillard que j'avois fait charger à mitraille. La décharge
 „ mit quelque désordre parmi les Indiens; cependant quelques mi-
 „ nutes après ils recommencerent leur attaque. Tous ceux de nos
 „ gens qui étoient en état de venir sur le pont prirent alors leur
 „ poste : & je fis tirer mes grosses pieces & j'en fis jouer con-
 „ stamment quelques-unes sur l'endroit du rivage où je voyois un
 „ grand nombre de pirogues occupées à embarquer des hom-
 „ mes & venant au vaisseau à toutes rames : quand nos grosses
 „ pieces commencerent à tirer, il n'y avoit pas moins de 300 pi-
 „ rogues autour du vaisseau portant au moins deux mille hom-
 „ mes; de nouvelles pirogues arrivoient de tous les côtés. Le
 „ feu écarta bientôt ceux qui se dispoient encore à venir sur
 „ nous : aussi-tôt que je vis la retraite de quelques-uns de nos
 „ ennemis & la tranquillité du reste, je fis cesser le feu, espérant
 „ qu'ils seroient assez convaincus de notre supériorité pour ne pas
 „ renouveler leur attaque. En cela cependant je fus malheureuse-
 „ ment trompé; une grande partie des pirogues qui avoient été dis-
 „ persées se rassembla de nouveau; elles demeurèrent quel-
 „ que temps sur leurs rames, regardant le vaisseau de la distance
 „ d'environ un quart de mille, & alors élevant soudain des pavil-
 „ lions blancs, elles s'avancerent du côté de la poupe de notre
 „ bâtiment & recommencerent de fort loin à jeter des pierres avec
 „ beaucoup de force & d'adresse par le moyen de leurs frondes.
 „ Chaque pierre pesoit environ deux livres, & plusieurs bles-
 „ sèrent nos gens qui en auroient souffert davantage sans une toile
 „ étendue sur le tillac pour nous défendre des ardeurs du soleil,
 „ & sans le bastingage de nos hamacs. Pendant ce temps plusieurs
 „ pirogues garnies de beaucoup d'hommes, se portoit vers l'a-
 „ vant vaisseau, ayant probablement remarqué qu'on n'avoit
 „ point tiré de cette partie du navire. J'y fis transporter quelques
 „ pieces sur le champ pour les faire tirer en même temps que deux
 „ autres tiroient de l'arrière sur les pirogues qui en vouloient à
 „ notre avant, il y en avoit une où paroissoit être celle d'un chef:
 „ car c'étoit de cette pirogue qu'étoit venu le signal qui les avoit
 „ rassemblés. Il arriva qu'un boulet de canon de l'avant fut tiré
 „ si juste qu'il sépara la double pirogue en deux. Dès que les au-
 „ tres s'aperçurent de cet accident, ils se disperserent avec tant
 „ de vitesse que dans une demie heure, il ne resta pas une piro-
 „ gue à la portée de notre vue, & que tout ce peuple qui cou-
 „ vroit le rivage s'enfuit vers les collines voisines avec la plus
 „ grande précipitation.

Le 25, le vaisseau s'étoit établi dans le havre sans obstacle, on
 avoit fait toutes les dispositions nécessaires, en cas d'une nouvelle
 attaque : les pirogues avoient disparu & le rivage étoit nettoyé.

WALLIS.
 1767.
 Combat très-
 meurtrier.

Nouvelle pi-
 rogue.

WALLIS,
1767.

Le combat excepté, nous rapporterons avec complaisance tout ce qui est arrivé aux différens navigateurs sur cette île & sur celles des environs : ces insulaires sont si heureux, ils habitent une contrée si charmante qu'en aime à en entendre parler. Cette collection de voyages n'offre point de pays aussi intéressant.

Descente
à terre.

Prise de pos-
session.

Frayeur d'un
des Insulai-
res.

Cérémonies
faites par un
vieillard.

„ J'envoyai de nouveau, dit M. Wallis, M. Furneaux avec tous
„ les bateaux armés & garnis d'hommes, parmi lesquels je mis
„ des soldats de Marine avec ordre de descendre à terre vis-à-
„ vis de l'endroit où le vaisseau étoit à l'ancre, & de s'établir
„ sûrement dans le meilleur terrain qu'il trouveroit à portée d'être
„ protégé par les bateaux & le vaisseau. A deux heures les ba-
„ teaux débarquèrent sans opposition. M. Furneaux planta un
„ baton de pavillon, arracha une motte de gazon & prit possession
„ de l'île au nom de Sa Majesté, en l'honneur de laquelle elle reçut
„ le nom de l'île du Roi George III (a), il alla ensuite à la ri-
„ vière, goûta de l'eau qu'il trouva excellente, & en fit boire à tous
„ ses gens avec du rhum à la santé de Sa Majesté. Tandis qu'ils
„ étoient à la rivière, large d'environ douze verges & guéable,
„ il vit de l'autre côté deux hommes âgés, qui apercevant qu'ils
„ étoient découverts, se mirent en posture de supplicans & pa-
„ rurent égarés & confondus. M. Furneaux leur fit signe de pas-
„ ser la rivière, l'un d'eux s'y détermina, lorsqu'il fut du côté de
„ nos gens il s'avança rampant sur ses mains & sur ses genoux, mais
„ M. Furneaux le releva & tandis qu'il étoit encore tout trem-
„ blant, lui montra quelques-unes des pierres qui avoient été jet-
„ tées dans notre vaisseau, & s'efforça de lui faire entendre, que
„ si les habitans n'entreprenoient plus rien contre nous, nous ne
„ leur ferions point de mal. Il ordonna qu'on remplit deux ton-
„ neaux d'eau pour montrer aux Indiens que nous en avions be-
„ soin, & il leur fit voir des haches & d'autres choses pour tâ-
„ cher de leur faire comprendre qu'il desiroit d'avoir d'eux quel-
„ ques provisions. Le vieillard recouvra un peu de ses esprits du-
„ rant cette conversation pantomime, & M. Furneaux pour con-
„ firmer les témoignages d'amitié qu'il lui avoit donnés, lui fit pré-
„ senter d'une hache, de quelques clous, des grains de verre &
„ d'autres bagatelles ; après quoi il se rembarqua & laissa le pa-
„ villon flottant. Aussi-tôt que les bateaux furent éloignés, l'un
„ d'eux s'approcha du pavillon & dansa autour pendant un assez
„ long temps, ensuite il se retira, mais il revint bientôt après avec
„ des branches d'arbres verts qu'il jeta à terre, & se retira une se-
„ conde fois. Nous le vîmes reparoître peu de temps ensuite avec
„ une douzaine d'habitans. Tous se mirent dans une posture sup-
„ pliante & s'avancèrent vers le pavillon à pas lents, mais le vent

(a) Elle est plus connue sous le nom de *Taiti*.

„ étant venu à s'agiter, lorsqu'ils en étoient tout proches, ils se
 „ retirèrent avec la plus grande précipitation, ils se tinrent un
 „ peu de temps à quelque distance occupés à le regarder; ils s'en al-
 „ lerent ensuite & rapportèrent deux grands cochons qu'ils pla-
 „ cerent au pied du bâton de pavillon, & enfin prenant courage.
 „ ils se mirent à danser; après cette cérémonie ils posterent les co-
 „ chons au rivage, lancerent une pifogue & les mirent dedans.
 „ Le vieillard qui avoit une grande barbe blanche s'embarqua seul
 „ avec eux & les amena au vaisseau. Quand il fut près de nous il fit un
 „ discours suivi, & prit dans ses mains plusieurs feuilles de ba-
 „ naniers, une à une, qu'il nous présenta en préférant pour cha-
 „ cune à mesure qu'il nous la donnoit, quelques mots d'un ton de
 „ voix imposant & grave. Il nous remit ensuite les deux cochons
 „ en nous montrant la terre; je me disposois à lui faire quelques
 „ présens, mais il ne voulut rien accepter & bientôt après il re-
 „ tourna au rivage.

„ La nuit survint & fut obscure; nous entendîmes le bruit de
 „ plusieurs tambours, de conques & d'autres instrumens à vent,
 „ & nous vîmes beaucoup de lumières le long de la côte. Le
 „ 26, à six heures du matin, je ne vis paroître aucun habitant sur
 „ le rivage; j'observai que le pavillon avoit été enlevé: sans
 „ doute qu'ils avoient appris à le mépriser; j'ordonnai au Liéute-
 „ nant d'aller à terre avec une garde, & si tout étoit tranquille
 „ de nous le faire savoir, afin que nous puissions commencer à faire
 „ de l'eau: peu de temps après nous eûmes le plaisir de voir
 „ qu'il envoyoit pour avoir des futailles; & à huit heures du ma-
 „ tin nous avions quatre tonnes à bord. Pendant que nos gens
 „ étoient occupés de ce travail, plusieurs Indiens se montrèrent
 „ du côté opposé de la rivière, avec le vieillard que l'Officier
 „ avoit vu le jour précédent, & qui bientôt après passa la rivière
 „ apportant avec lui des fruits & quelques volailles qui furent aussi
 „ envoyés au vaisseau. Dans ce moment j'étois si foible par l'in-
 „ disposition dont je souffrois depuis près de quinze jours, que je
 „ pouvois à peine me traîner. Je me servis de ma lunette pour ob-
 „ server ce qui se passoit à terre. Sur les huit heures & demie,
 „ j'aperçus une multitude d'habitans descendant une colline à
 „ environ un mille de nous & en même temps un grand nombre
 „ de pirogues faisant le tour de la pointe de la baie du côté de
 „ l'Ouest; elles ne s'écartoient pas du rivage. Je regardai à l'en-
 „ droit où l'on faisoit de l'eau, & je vis au travers des buissons un
 „ grand nombre d'Indiens qui se glissoient derrière; j'en vis aussi
 „ plusieurs milliers dans les bois, se pressant vers le lieu de l'ai-
 „ guade & des pirogues qui doubloient avec beaucoup de vitesse
 „ l'autre pointe de la baie à l'Est. Alarmé de ces mouvemens, je
 „ dépêchai un bateau pour instruire l'Officier qui étoit à terre

Mouvements
des Indiens
res pendant la
nuit.

Commerce
avec les Na-
turels.

Autres mou-
vemens des
Tahitiens.

WALLIS.
1767.

Prayeur des
Anglois.

Préparatifs
en combat.

Combat.

Prayeur des
Indigènes.

Destruction
des pirogues.

de ce que j'avois vu, & pour lui donner ordre de revenir sur le champ à bord, avec ses gens, en laissant, s'il le falloit, ses suttaillés à terre, il avoit lui-même aperçu le danger, & s'étoit embarqué avant que les bateaux fussent arrivés près de lui, en voyant que les Indiens se glissoient vers lui par derrière le bois, il leur envoya tout de suite le vieil Indien s'efforçant de leur faire entendre qu'ils se tinssent éloignés & qu'il ne vouloit que prendre de l'eau. Dès qu'ils se virent découverts, ils poussèrent des cris & s'avancèrent avec promptitude. L'Officier rentra dans ses bateaux avec ses gens, & les Indiens ayant passé la rivière, s'emparèrent des pieces d'eau avec de grandes démonstrations de joie. Cependant les pirogues longoient le rivage avec beaucoup de célérité; tous les habitans les suivoient sur la côte excepté une multitude de femmes & d'enfans qui se placèrent sur une colline d'où l'on découvroit la baie. Dès que les pirogues venant des deux pointes de la baie, se trouverent plus voisines de l'endroit où le vaisseau avoit mouillé, elles se rapprochèrent du rivage pour embarquer encore d'autres Indiens qui portoient avec eux de grands sacs que nous trouvâmes ensuite remplis de pierres. Toutes les pirogues qui avoient doublé les deux pointes & beaucoup d'autres, parties du dedans de la baie s'avancèrent au vaisseau; de sorte que je ne doutai point qu'elles n'eussent le projet de former une seconde attaque. Comme je pensai que le combat seroit moins meurtrier si j'en diminuois la durée, je me déterminai à rendre cette action décisive & à mettre fin par-là à toutes les hostilités. J'ordonnai donc à nos gens qui étoient tous à leur poste de faire feu d'abord sur les pirogues qui étoient en groupe. Mon ordre fut si bien exécuté que celles qui venoient du côté de l'Est côtoyant le recif, furent bientôt hors de la portée du canon. Je fis diriger alors le feu sur différentes parties du bois, ce qui en fit sortir beaucoup d'Indiens qui coururent vers la colline, où les femmes & les enfans s'étoient placés pour voir le combat. La colline se trouvoit alors couverte de plusieurs milliers de personnes qui se croyoient parfaitement en sûreté; mais pour les convaincre du contraire & dans l'espérance que quand ils auroient éprouvé que nos armes portoient beaucoup plus loin qu'ils ne l'auroient cru; je fis tirer vers eux quatre coups rasants: deux portèrent près d'un arbre au pied duquel il y avoit beaucoup d'Indiens rassemblés. Ils furent frappés de terreur & de consternation; de sorte qu'en moins de deux minutes ils disparurent entièrement. Après avoir ainsi nettoyé la côte j'armai mes bateaux & j'envoyai tous les charpentiers avec leurs haches, escortés d'une forte garde pour détruire les pirogues qu'on avoit tirées à terre: avant midi cette opération fut entièrement achevée, & plus de cinquante pirogues.

gues, dont plusieurs étoient de soixante pieds de long, larges de trois & amarrés ensemble deux à deux, furent mises en pièces. On n'y trouva que des pierres & des frondes, si l'on en excepte deux ou trois plus petites qui portoient des fruits, des voililles & quelques cochons.

WALLIS.
1767.

A deux heures de l'après-midi neuf ou dix habitans sortirent du bois avec des branches vertes dans leurs mains, qu'ils plantèrent en terre près des bords de la rivière & se retirèrent; un instant après ils reparurent, portant avec eux plusieurs cochons qui avoient les jambes liées & qu'ils placèrent auprès des branches, après quoi ils se retirèrent encore. Enfin ils revinrent une troisième fois apportant d'autres cochons & quelques chiens qui avoient les jambes de devant liées au-dessus de la tête; rentrant dans le bois, ils apportèrent encore plusieurs paquets d'une étoffe dont ils se revêtent, & qui a quelque ressemblance avec le papier des Indes; ils les placèrent sur le rivage, & nous appelèrent pour venir les prendre. Comme nous étions éloignés d'environ trois encablures, nous ne pouvions pas reconnoître en quoi consistoient ces gages de paix. Nous parvinmes cependant à distinguer les cochons & les pièces d'étoffe; mais en voyant les chiens avec leurs pattes sur le col s'élever à plusieurs reprises & marcher quelque temps de bout & de droits, nous les primes pour une espèce d'animal étranger & inconnu, nous étions très-impatiens de les voir de plus près. J'envoyai donc un bateau & notre étonnement cessa: nos gens trouvèrent neuf bons cochons, outre les chiens & les étoffes. Ils prirent les cochons, laissèrent l'étoffe & délièrent les chiens; en échange ils mirent sur le rivage des haches, des clous & d'autres choses, en faisant signe à plusieurs Indiens qui étoient à leur vue, de les emporter avec leurs étoffes: à peine le bateau étoit-il revenu à bord que les Indiens apportèrent encore deux cochons & nous appelèrent. Le bateau retourna, prit les cochons, mais laissa encore l'étoffe, quoique les Indiens fissent signe que nous devions la prendre. Nos gens nous dirent qu'ils n'avoient touchés à rien de ce que nous avions laissé sur le rivage. Quelqu'un s'imagina que s'ils ne recevoient pas ce que nous leur avions offert, c'étoit parce que nous ne voulions pas accepter leur étoffe. L'événement prouva que cette conjecture étoit juste, car ayant donné ordre qu'on l'enlevât, dès qu'elle fut à bord du bateau, les Indiens parurent & emportèrent dans le bois, avec de grandes démonstrations de joie, tout ce que je leur avois envoyé. Nos bateaux allèrent alors à la petite rivière & remplirent toutes les pièces d'eau faisant à-peu-près six tonnes. Nous trouvâmes qu'elles n'avoient point souffert pendant que les Indiens en avoient été maîtres, & que nous n'avions

Les Natures
demandent la
paix.
Cérémonies

Les Anglois
acceptent les
présens des
Natures.

D. Siensseffe
des Indes
en cette oc-
casion.

WALLIS.
1767.

„ perdu que quelques feaux de cuir & un entonnoir que nous ne
„ pûmes recouvrer „.

Conversa-
tion avec un
vieillard.

„ Le 27 j'envoyai les bateaux avec une garde pour continuer
„ à faire de l'eau ; dès que nos gens furent à terre , le même vieillard
„ qui avoit passé la rivière pour aller à eux le premier jour , pa-
„ rut de l'autre côté , & après avoir fait un long discours , traversa
„ l'eau. Lorsqu'il fut auprès de nos gens l'Officier lui montra les
„ pierres qui étoient en piles sur le rivage rangées comme des
„ boulets de canon & qui y avoient été portées depuis notre premier
„ débarquement , il lui fit voir aussi quelques sacs remplis de pierres
„ pris dans les pirogues que j'avois fait briser , & il s'efforça de
„ lui faire entendre que les Indiens avoient été les agresseurs , & que
„ le mal que nous leur avions fait n'avoit eu d'autre raison que la né-
„ cessité de nous défendre. Le vieillard sembla comprendre ce qu'on
„ vouloit lui dire , mais sans en convenir il fit un discours à ses
„ compagnons , en leur montrant du doigt les pierres , les fron-
„ des , les sacs avec une grande émotion & de temps-en-temps
„ avec des regards , des gestes & une voix capable d'effrayer ; son
„ agitation se calma pourtant par degrés , & l'Officier , qui , à son
„ grand regret , n'avoit pas entendu un mot de son discours , tâcha de
„ le convaincre par tous les signes qu'il pût s'imaginer qu'il desiroit
„ vivre en paix avec les Indiens , & que nous étions disposés à leur
„ donner toutes les marques d'amitié qui seroient en notre pouvoir.
„ Il lui ferma la main , l'embrassa , & lui fit différens petits présens
„ qu'il crut pouvoir lui être les plus agréables. Il tâcha aussi de lui
„ faire comprendre que nous desirions d'obtenir d'eux des pro-
„ visions , que les Indiens ne vinssent qu'en petit nombre à la fois ,
„ & que tandis que nous tiendrions d'un côté de la rivière , ils res-
„ tassent sur l'autre bord. Après cela le vieillard se retira paroif-
„ fant fort satisfait ; & avant midi il s'établit un commerce régu-
„ lier qui nous fournit , en grande abondance , des cochons , de la
„ volaille & des fruits , de sorte que tout l'équipage tant sains
„ que malades eut de tous ces vivres à discrétion „.

Provisions
obtenues des
Naturels.

Ce fut ainsi que M. Wallis parvint à regagner l'amitié des Insu-
liaires , dont il avoit besoin pour procurer des rafraichissemens &
du repos à son équipage , que la fatigue & les maladies avoient con-
sidérablement affectés.

État des
malades à
terre.

M. Wallis s'empressa de choisir dans un lieu sain & convena-
ble sur le rivage , un campement où les malades fussent traités à l'a-
bri de toute insulte. On n'en trouva pas de plus commode que l'en-
droit même où l'on faisoit de l'eau. Tout fut disposé en peu de temps
& avec toutes les précautions nécessaires. Un petit événement très-
indifférent en lui-même , ne laissa pas de contribuer à consolider la
paix & à tenir les Indiens dans le respect

Le Chirurgien se promenoit avec son fusil , un canard sauvage passa

au-dessus de sa tête ; il le tira , & l'oiseau tomba mort auprès de quelques Indiens qui étoient de l'autre côté de la rivière. Ils furent saisis d'une terreur panique & s'enfuirent tous : quand ils furent à quelque distance ils s'arrêtèrent , il leur fit signe de lui rapporter le canard. Un d'eux s'y hasarda , non sans la plus grande crainte & le vint mettre à ses pieds. Une volée d'autres canards venant à passer , le Chirurgien tira de nouveau & en tua heureusement trois. Cet événement donna aux Insulaires une telle crainte d'une arme à feu , que mille se feroient enfuir comme un troupeau de moutons à la vue d'un fusil tourné contre eux „ il est probable , observe M. Wallis , que la facilité avec laquelle nous les timmes depuis en „ respect , & leur conduite régulière dans le commerce furent „ en grande partie dus à ce qu'ils avoient vu dans cette occasion „ l'instrument , dont auparavant ils n'avoient fait qu'éprouver les effets”.

Une île aussi vaste & aussi belle , & les excellens fruits qu'elle offroit engagerent M. Wallis à y faire reposer quelque temps son équipage , & à reconnoître en détail l'intérieur de cette terre : prévoyant qu'il s'établirait une sorte de commerce entre ses gens qui étoient à terre & les Naturels du pays , & qu'en les abandonnant à eux-mêmes sur cet article , il pourroit s'élever beaucoup de querelles & de désordres ; il ordonna donc que tout le commerce se feroit par le canonier : il prit des précautions pour qu'il ne fût fait aux Indiens aucune violence ni aucune fraude ; & qu'on pût se concilier en particulier , par tous les moyens possibles , le vieillard qui l'avoit jusqu'alors si bien servi. Ses ordres furent fidèlement exécutés , & cette conduite fut également avantageuse aux Indiens & aux Anglois.

Les premières fautes furent punies avec la sévérité nécessaire ; on prévint aussi celles qui pouvoient produire des inconvéniens désagréables. On eut aussi beaucoup d'obligations à la bonne volonté & au zèle du vieillard. Les Indiens cherchoient de temps en temps à voler quelque chose ; mais on trouvoit toujours le moyen de faire rapporter ce qui avoit été dérobé par la crainte du fusil sans qu'on tirât un seul coup : un d'eux eut un jour l'adresse de traverser la rivière sans être vu & de dérober une hache ; dès que le canonier s'aperçut qu'elle lui manquoit , il en avertit le vieillard & fit préparer sa troupe comme s'il eut voulu aller dans le bois à la poursuite du voleur. Le vieillard lui dit par signe qu'il lui épargneroit cette peine , & partant sur le champ , il revint bientôt avec la hache. Le canonier lui demanda qu'on mit le voleur entre ses mains , le vieillard y consentit , non sans beaucoup de répugnance.

Quand l'Indien fut amené le canonier le reconnut comme ayant déjà fait plusieurs vols & l'envoya prisonnier à bord du vaisseau. M. Wallis qui ne vouloit le punir que par la crainte d'une punition , sei-

WALLIS.
1767.
Frayer des
Insulaires à
l'aspect d'un
canard tué
d'un coup de
fusil.

Précautions
que prend M.
Wallis.

Vigilance &
bonne d'un
vieillard.

WALLIS.
1767.

Trait de
bonné.

gnit donc de se laisser sécher en sa faveur & de lui pardonner, il le fit mettre en liberté & le renvoya à terre. Quand les Indiens le virent revenir sain & sauf, leur satisfaction fut égale à leur étonnement; ils le reçurent avec des acclamations universelles, & le conduisirent tout de suite dans le bois. Mais le jour suivant il revint & apporta au canonier, comme pour expier sa faute une grande quantité de fruits à pain & un gros cochon tout roti.

La maladie de M. Wallis & celle du 1er. Lieutenant augmentant, M. Furneaux demeura chargé de tous les détails pendant 15 jours qui suffirent à l'entier rétablissement de l'équipage & du Commandant.

Salpêtre trou-
vé dans l'île.

Le 29 Juin un des gens de la troupe du canonier trouva un morceau de salpêtre presque aussi gros qu'un œuf. Comme c'étoit un objet aussi important que curieux, on fit tout de suite des recherches pour savoir d'où il venoit : le Chirurgien demanda en particulier à chacun de ceux qui étoient à terre s'il l'avoit apporté du vaisseau, on fit d'abord la même question à tout le monde, & tous déclarèrent qu'ils n'avoient jamais rien eu de pareil. On s'adressa aux Indiens pour avoir quelques éclaircissements, mais la difficulté de se faire entendre par signe des deux côtés fit qu'on ne put rien apprendre d'eux sur ce sujet; au reste durant tout le séjour dans l'île, ce morceau fut le seul que l'on trouva (a).

Le 2 Juillet le vieillard étant absent, on vit tout-à-coup diminuer les fruits & les autres provisions que l'on avoit coutume de recevoir.

Nouveaux
sans du vrai
lard.

Le 5, le vieillard reparut à la tente qui servoit de lieu de marché, & fit entendre au canonier qu'il avoit été plus avant dans le pays, pour déterminer les habitants à lui apporter leurs cochons, leurs volailles & leurs fruits dont les endroits voisins de l'aiguade étoient presque épuisés. Le bon effet de sa démarche fut bientôt sensible, car beaucoup d'Indiens que l'on n'avoit pas encore vus arrivèrent avec des cochons beaucoup plus gros que ceux que l'on avoit reçus auparavant. Le bon vieillard se hasarda lui-même à venir au vaisseau dans sa pirogue, & apporta en présent au commandant un cochon tout roti, il reçut en récompense un pot de fer, un miroir, un verre à boire & quelques autres choses que personne que lui n'avoit dans l'île.

Femme qui
se prostituent
pour des
clous.

Pendant le séjour d'une partie de l'équipage à terre, plusieurs jeunes Indiennes avoient traversé la rivière & mis leurs faveurs à prix. L'objet de leur ambition étoit de peu de valeur, c'étoit des clous. Cependant comme il n'étoit pas facile d'en voler au magasin, les Matelots dégarnissoient insensiblement le vaisseau; outre cet in-

(a) M. Forster pendant le second voyage de Cook, chercha du salpêtre à Taïti sans en trouver.

convenient il y en avoit un autre plus dangereux, c'est que cette espèce de monnoie devenant plus commune parmi les Indiens, le commerce devenoit en proportion plus difficile, enfin cela occasionna des fraudes. D'ailleurs ce désordre avoit rendu les Matelots moins dociles. Le Commandant y apporta un prompt remède en punissant quelques coupables.

Le 8 Juillet M. Wallis envoya un détachement à terre pour couper du bois, ceux qui le composoient rencontrèrent des habitans qui les traitèrent avec beaucoup de douceur & une grande hospitalité. Plusieurs de ces bons Indiens vinrent à bord du bateau & paroissoient d'un rang distingué, tant par leurs manieres que par leur habillement. Ils furent traités avec des attentions particulières, & pour découvrir ce qui pourroit leur faire plus de plaisir, on mit devant eux, une monnoie Portugaise, une guinée, une couronne, une piastre Espagnole, des schellings, quelques nouveaux demi-pences & deux grands clous, en leur faisant entendre par signe qu'ils étoient les maîtres de prendre ce qu'ils aimeroient le mieux. Ils prirent d'abord les clous avec un grand empressement, ensuite les demi-pences, l'or & l'argent furent négligés. „ Le 11 dans l'après-midi dit M. Wallis, le canonier vint à bord avec une grande femme qui paroissoit âgée d'environ quarante-cinq ans, d'un maintien agréable & d'un port majestueux. Il me dit qu'elle ne faisoit que d'arriver dans cette partie de l'Isle, & que voyant le grand respect que lui montraient les habitans, il lui avoit fait quelques présens; qu'elle l'avoit invité à venir dans sa maison située à environ deux milles dans la vallée, & qu'elle lui avoit donné des cochons, après quoi elle étoit retournée avec lui au lieu de l'aiguade & lui avoit témoigné le desir d'aller au vaisseau, ce qu'il avoit jugé convenable à tous égards de lui accorder. Elle montrait de l'assurance dans toutes ses actions & paroissoit sans défiance & sans crainte même dans les premiers momens qu'elle entra dans le bâtiment. Elle se conduisit pendant tout le temps qu'elle fut à bord, avec cette liberté qui distingue toujours les personnes accoutumées à commander. Je lui donnai un grand manteau bleu que je jettai sur ses épaules, ou je l'attachai avec des rubans, j'y ajoutai un miroir, de la raffine de différentes sortes & plusieurs autres choses qu'elle reçut de fort bonne grace & avec beaucoup de plaisir. Elle remarqua que j'avois été malade & me montra le rivage du doigt; je compris qu'elle vouloit dire que je devois aller à terre pour me rétablir parfaitement : je tâchai de lui faire comprendre que j'irois le lendemain matin. Lorsqu'elle voulut retourner j'ordonnai au canonier de l'accompagner; après l'avoir mise à terre, il la conduisit jusqu'à son habitation qu'il me décrivit comme

WALLIS.
1767.

Nouveaux
traits de bon-
té de la part
des Insula-
res.

Arrivée à
bord de la
Reine Ober-
ca.

C'est
qu'elle fait
M. Wallis.

WALLIS.
1767.

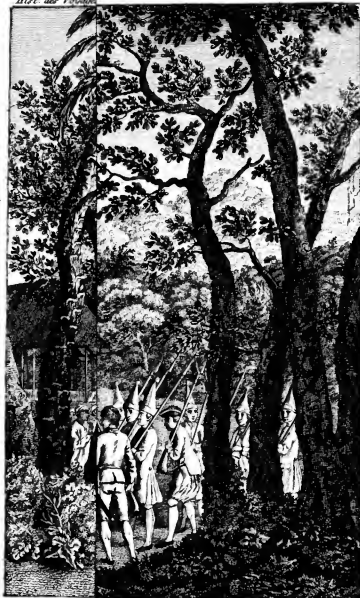
M. Wallis
reçu à terre
par la Reine.

Description
de la maison.

Préens qu'il
reçoit en sui-
te.

„ très-grande & bien bâtie ; il me dit qu'elle avoit beaucoup de
„ gardes & de domestiques & qu'à une petite distance de cette mai-
„ son elle en avoit une fermée de palissade.

„ Le 12 au matin M. Wallis alla à terre pour la première fois, &
„ Princeesse ou plutôt la Reine, car elle paroïssoit en avoir l'auto-
„ rité, vint bientôt à lui suivie d'un nombreux cortège. Comme elle
„ aperçut que la maladie lui avoit beaucoup laissé de foiblesse, elle
„ ordonna à ses gens de le prendre sur leurs bras & de le porter non-
„ seulement au-delà de la rivière, mais jusqu'à sa maison : on rendit
„ par ses ordres le même service au 1er. Lieutenant, au munitionnaire
„ & à quelques autres de ceux qui étoient affoiblis par la maladie ; M.
„ Wallis avoit ordonné un détachement qui le suivit. La multitude
„ s'assembloit en foule sur le passage, mais au premier mouvement
„ de sa main sans qu'elle dit un seul mot le peuple s'écartoit & laissoit
„ le passage libre. Quand on approcha de sa maison, un grand nom-
„ bre de personnes de l'un & de l'autre sexe vinrent au-devant d'elle,
„ elle les présenta à M. Wallis en lui faisant comprendre par ses ges-
„ tes qu'ils étoient ses parens & lui prenant la main, elle la leur donna
„ à baiser. „ Nous entrâmes continue M. Wallis dans la maison
„ qui embrassoit une espace de terrain long de 327 pieds & large
„ de 42, elle étoit formée d'un toit couvert de feuilles de palmier
„ soutenu par 39 piliers de chaque côté & 14 dans le milieu.
„ La partie la plus élevée du toit au dedans avoit 30 pieds de hau-
„ teur, & les côtés de la maison au-dessous des bords du toit en
„ avoient 12 & étoient ouverts. Aussi-tôt que nous fûmes assis,
„ elle appella quatre jeunes filles auprès de nous ; les aida elle-
„ même à m'ôter mes souliers, mes bas & mon habit, & les char-
„ gea de me frotter doucement la peau avec leurs mains. On fit
„ la même opération à mon premier Lieutenant & au munition-
„ naire, cette cérémonie ne se fit pour aucun de ceux qui paroîs-
„ soient se bien porter. Pendant que cela se passoit, notre Chi-
„ rurgien, qui s'étoit échauffé en marchant ; ôta sa perruque pour
„ se rafraîchir. Une exclamation subite d'un des Indiens à cette
„ vue attira l'attention de tous les autres sur ce prodige qui fixa
„ tous les yeux, & qui suspendit jusqu'aux soins des jeunes filles
„ pour nous ; toute l'assemblée demeura quelque temps sans mou-
„ vement dans le silence de l'étonnement qui n'eut pas été plus
„ grand s'ils eussent vu un des membres de notre compagnon
„ séparé de son corps. Cependant les jeunes femmes qui nous fro-
„ toient reprirent bien-tôt leurs fonctions qu'elles continuèrent
„ environ une demie heure, après quoi elles nous s'habillèrent &
„ comme on peut le croire, avec un peu de gaucherie ; nous nous
„ trouvâmes fort bien de leurs soins, le Lieutenant, le muni-
„ tionnaire & moi. Ensuite notre généreuse bienfaitrice fit appor-
„ ter quelques balots d'étoffes avec lesquelles elle m'habilla ; ainsi



ORÉRÉA.

Bouchéy del.



que tous ceux qui étoient avec moi & à la mode du Pays. Je
 relistai d'abord à cette faveur, mais ne voulant pas paroître mé-
 content d'une chose qu'elle imaginoit devoir me faire plaisir,
 je cédai. Quand nous partîmes elle nous fit donner une truie
 pleine & nous accompagna jusqu'à notre bateau. Elle vouloit
 qu'on me portât encore, mais comme j'aimois mieux marcher,
 elle me prit par le bras, & toutes les fois que nous trouvions
 en notre chemin de l'eau ou de la boue à traverser, elle me sou-
 levoit avec autant de facilité que j'en aurois eu à rendre le mê-
 me service à un enfant dans mon état de santé.

WALTER.
1767.

Petite soie
de la Reine &
son égard.

Le lendemain au matin 13, continue M. Wallis, je lui en-
 voyai par le canonier, six haches, six faucilles, & plusieurs
 autres présens, à son retour mon messager me dit qu'il avoit trouvé
 la Reine donnant un festin à un millier de personnes. Ses domes-
 tiques lui portoi-~~ent~~ les mets tout préparés, la viande dans des noix
 de cocos & les coquillages dans des especes d'augets de bois sem-
 blables à ceux dont nos bouchers se servent. Elle les distri-
 buoit ensuite de ses propres mains à tous ses hôtes qui étoient as-
 sis & rangés autour de la grande maison. Quand cela fut fait, elle
 s'assit elle-même sur une espece d'estrade, & deux femmes placées
 à ses côtés lui donnerent à manger; les femmes lui présen-
 toient les mets avec leurs doigts, elle n'avoit que la peine d'ou-
 vrir la bouche. Lorsqu'elle aperçut le canonier, elle lui fit
 servir une portion; il ne put pas nous dire ce que c'étoit, mais il
 croit que c'étoit une poule coupée en petits morceaux, avec
 des pommes & assaisonnée avec de l'eau salée. Il trouva au reste
 les mets fort bons; elle accepta les choses que je lui envoyois
 & en parut très-satisfaite. Après que cette liaison avec la Reine
 fut établie, les provisions de toute espece devinrent plus com-
 munes au marché: mais malgré leur abondance nous fûmes
 encore obligés de les payer plus chèrement qu'à notre arrivée;
 notre commerce se trouvant gâté par les clous que nos gens avoient
 dérobés pour les donner aux femmes, je donnai ordre de fouil-
 ler tous ceux qui iroient à terre, & je défendis qu'aucune femme
 passât la rivière.

Nombres
festins.

Maniere de
manger des
Tasiciens.

Les échan-
ges prennent
plus d'activi-
té.

Le 14, le canonier étant à terre aperçut une vieille femme de l'au-
 tre côté de la rivière pleurant amèrement. Dès qu'elle vit qu'on l'a-
 voit remarqué elle envoya un jeune homme qui étoit près d'elle
 au-delà de la rivière avec une branche de bananier dans les mains,
 quand il fut arrivé, il fit un long discours & mit sa branche aux pieds
 du canonier, après cela il retourna & rapporta la vieille femme, tan-
 dis qu'un autre homme apportoit en même temps deux cochons bien
 gros & bien gras: la femme parcouroit des yeux tous ceux qui
 se trouvoient là l'un après l'autre, à la fin elle fondit en larmes; le
 jeune homme qui l'avoit apportée voyant que le canonier étoit tou-

Douleur
d'une Tas-
sienne donc
le mari & 3
de ses fils
avoient été
tués par les
Anglois.

WALLIS.
1767.

ché & étonné de ce spectacle, fit un autre discours plus long que le premier. La douleur de cette femme étoit cependant encore un mystère; mais à la fin on comprit que son mari & trois de ses enfans avoient été tués à l'attaque du vaisseau. Cette explication qu'elle faisoit elle-même l'affecta si fort qu'à la fin elle tomba ne pouvant plus parler. Les deux jeunes hommes qui la soutenoient étoient presque dans le même état; on conjectura que c'étoit deux de ses enfans ou de ses proches parens. Le canonier fit tout ce qu'il put pour adoucir sa douleur, & quand elle fut un peu revenue à elle-même, elle lui fit présenter les deux cochons & lui donna sa main en signe d'amitié, mais elle ne voulut rien recevoir de l'Anglois, quoiqu'il lui offrit dix fois la valeur de ses cochons au prix du marché.

Monté de
cette femme.

Reconnois-
sance de
quelques
cansous de
l'île.

Le 15, M. Wallis envoya dès le matin le second Lieutenant avec tous les bateaux & soixante hommes à l'Ouest, pour connoître le pays & voir ce qu'on pouvoit en tirer. A midi il revint après avoir fait environ six milles le long de la côte. Il trouva le pays très-agréable & très-peuplé, abondant en cochons, en volaille, en fruits & en végétaux de différentes sortes. Les habitans ne lui apportèrent aucun obstacle, mais ne parurent point disposés à lui vendre beaucoup de provisions, ils lui donnerent cependant des coeos & des bananes, & ils lui vendirent enfin neuf cochons & quelques poules.

Le Lieutenant pensa qu'on pourroit facilement les amener par degrés à un commerce plus étendu; mais la distance du vaisseau étoit trop grande, & il falloit envoyer trop de monde à terre pour y être en sûreté. Il vit beaucoup de grandes pirogues au rivage & quelques-unes en construction.

Remarque
sur les usages
des Indiens.
155

Il observa que tous leurs outils étoient de pierres, de coquilles & d'os, & il en conclut qu'ils n'avoient aucune espèce de métal. Il ne trouva d'autres quadrupèdes chez eux que des cochons & des chiens, ni aucun vase de terre, de sorte que toutes leurs nourritures se cuisoient en four ou roties. Dépourvus de vases où l'eau put être contenue & soumise à l'action du feu, ils n'avoient pas plus d'idée qu'elle put être échauffée que rendue solide. Aussi comme la Reine étoit un jour à déjeuner à bord du vaisseau, un des Indiens les plus considérables de la suite que l'on supposa être un Prêtre, voyant le Chirurgien remplir la théière en tournant le robinet du bouloir qui étoit sur la table, après avoir remarqué ce qu'on venoit de faire, avec une grande curiosité & beaucoup d'attention, tourna lui-même le robinet & reçut l'eau sur sa main: aussi-tôt qu'il se sentit brûlé, il poussa des cris & courut tout autour de la chambre avec les marques les plus extravagantes de la douleur & de l'étonnement. Les autres Indiens ne pouvant concevoir ce qui lui étoit arrivé, demeurèrent les yeux fixés sur lui avec une surprise mêlée de frayeur. Le Chirurgien, cause innocente du mal,

mal, y appliqua un remede, mais il se passa quelque temps avant que le pauvre Insulaire fut soulagé.

Le 16, M. Furneaux éprouva les symptômes d'une forte maladie, inconvenient d'autant plus fâcheux que le Commandant & le premier Lieutenant n'étoient pas encore en état d'agir.

Le 27, la Reine qui paroissoit avoir conçu de l'inclination pour M. Wallis, donna aux Européens de nouvelles marques d'amitié & de générosité; & le commerce se soutenoit avantageusement, elle retourna à bord le lendemain & porta deux gros cochons en présent, car jamais elle ne voulut consentir à faire aucun échange.

Prétextes d'Ob-
berca.

Le soir, le maître d'équipage la reconduisit à terre avec un présent : aussi-tôt qu'ils furent débarqués elle le prit par la main, ayant fait un long discours au peuple qui les environnoit en foule, elle le mena à sa maison où elle l'habilla à la manière du pays, comme elle en avoit usé avec le Capitaine auparavant.

Le 20, les gens de l'équipage continuant à voir les femmes du pays & dépouillant toujours le vaisseau de clous, M. Wallis fut forcé de défendre la descente à terre à tous ceux qui n'étoient pas employés à la coupe du bois. Il remarqua qu'il ne lui restoit d'autre moyen d'empêcher la destruction entière du vaisseau.

Le 21, la Reine alla de nouveau au vaisseau, & fit apporter avec elle plusieurs gros cochons en présent, pour lesquels à son ordinaire elle ne voulut rien recevoir en retour. Lorsqu'elle fut prête à quitter le navire, elle fit entendre qu'elle desiroit que M.

Nouveaux
soins de la
Reine.

Wallis allât à terre avec elle; elle se proposoit de lui donner des marques de galanterie & d'amour : il y consentit en prenant plusieurs Officiers avec lui. « Quand nous fûmes arrivés, dit-il, à sa mai-

M. Wallis
va dans sa
maison.

son, elle me fit asseoir & prenant mon chapeau, elle y attacha une aigrette de plumes de différentes couleurs. Cette parure que je n'avois vu à personne qu'à elle, étoit assez agréable, elle attacha aussi à mon chapeau & aux chapeaux de ceux qui étoient avec moi une espèce de guirlande faite de tresses de cheveux, & nous fit entendre que c'étoit ses propres cheveux & qu'elle-même les avoit tressés (a), elle nous donna des nattes très-droitement travaillées. Le soir elle nous accompagna jusqu'au rivage, & lorsque nous entrâmes dans notre bateau elle nous donna une truie & une grande quantité de fruits. En partant je l'avertis par signes que je quitterois l'île dans sept jours, elle me demanda par signe d'en demeurer encore vingt, en me faisant entendre que j'irois dans l'intérieur du pays à deux journées de la côte; que j'y passerois quelques jours, & que j'en rapporterois une grande provision de cochons & de volailles.

Son empres-
sement à le
retenir dans
l'île.

(a) Il faut que cet usage soit bien naturel, puisqu'on le trouve chez des peuples de la mer du Sud, qui sont à peine sortis de l'état de nature & qui ne connoissent pas les métaux.

WALLIS.
1767.

« Je lui répliquai toujours par signes que j'étois forcé de partir
« dans sept jours sans autre délai, sur quoi elle se mit à pleurer &
« ce ne fut pas sans beaucoup de peine que je parvins à la tran-
« quilliser un peu »

Le 22 au matin, le canonier apporta au vaisseau au moins vingt coclons avec beaucoup de fruits.

Préposons que
M. Wallis
fait au N.
tueux.

Le 24, M. Wallis envoya au vieillard qui avoit été si utile à ses desfeins un autre pot de fer, des haches, des serpes, quelques faucilles & une piece de drap. Il envoya aussi à la Reine deux coqs d'Inde, deux oies, trois coqs de Guinée, une chatte pleine, quelques porcelaines, des miroirs, des bouteilles, des chemises, des aiguilles, du fil, du drap, des rubans, des pois, des aricots blancs, environ seize sortes de semences potageres, une beche, enfin une grande quantité de pieces de coutellerie, couteaux, ciseaux, & autres choses. Les Européens avoient plantés plusieurs sortes de légumes, & en différens endroits ils avoient réussi.

Excursions
dans l'inté-
rieur du
pays.

Le 25 au matin, un des Contre-Maitres fut chargé avec tous les soldats de marine, quarante matelots & quatre Officiers de poupe, de s'avancer dans la vallée le long de la rivière aussi loin qu'ils pourroient, d'examiner le sol & les productions du pays, les arbres, les plantes qu'ils trouveroient, de remonter aux sources des ruisseaux qu'ils verroient descendre des montagnes, & d'observer s'ils charioient des minéraux. Ils avoient ordre de se tenir continuellement sur leurs gardes contre les habitans, & d'aler l'un ou l'autre comme un signal s'ils étoient attaqués.

Ce jour-là, M. Wallis observa une éclipse de soleil. Il rapporta les détails de l'observation dans son Journal.

M. Wallis
se rend de
nouveau
chez la Rei-
ne.

Après avoir fait son observation, il alla chez la Reine, & lui montra le télescope, elle en admira la structure, il s'efforça de lui en faire comprendre l'usage, & le fixant sur plusieurs objets éloignés, qu'elle connoissoit bien, mais qu'elle ne pouvoit distinguer à la simple vue, il les lui fit regarder par le télescope : dès qu'elle le vit, elle tressaillit & recula d'étonnement & dirigeant ses yeux vers l'endroit, sur lequel l'instrument portoit ; elle demeura quelque temps immobile & sans parler, elle retourna au télescope & le quittant de nouveau, elle chercha encore inutilement à voir avec les yeux simples les objets que le télescope lui avoit montrés. En les voyant ainsi paroître & disparoître alternativement, sa contenance & ses gestes exprimoient un mélange d'étonnement & de plaisir, qu'il seroit difficile de décrire. M. Wallis fit emporter le télescope, & l'invita elle & plusieurs chefs qui étoient avec elle à venir avec lui à bord du vaisseau, il avoit en cela pour objet la sûreté entière du détachement qu'il avoit envoyé dans le pays, persuadé que tant qu'on verroit la Reine & les principaux habitans entre ses mains, on se garderoit bien de faire à terre aucune violence à ses gens.

La Reine
va en suite à
bord.

Le soir, ses gens étant revenus de leur expédition & paroissant au rivage, il renvoya la Reine & sa suite; en partant elle lui demanda par signes s'il persistoit toujours dans sa résolution de quitter l'île au temps qu'il avoit fixé; & lorsqu'il lui eût fait entendre qu'il lui étoit impossible de demeurer plus long-temps, elle exprima sa douleur par un torrent de larmes, & demeura quelque temps sans pouvoir proférer une parole, quand elle fut un peu apaisée, elle lui dit qu'elle vouloit revenir au vaisseau le lendemain.

Le Contre-Maitre chargé de l'expédition faite dans l'intérieur de l'île en rend compte en ces termes, « à quatre heures du matin du Samedi 25 Juin, dit-il, je débarquai avec quatre Officiers de poupe, un Sergent, douze soldats de marine & vingt-quatre matelots tous armés; nous étions accompagnés de quatre hommes qui portoient des haches & d'autres marchandises, dont nous voulions trafiquer avec les Naturels du pays, & de quatre autres chargés de munitions & de provisions; chaque homme avoit reçu sa ration d'eau-de-vie d'un jour, & j'en avois en outre deux petits barils que je devois distribuer lorsque je le jugerois à propos.

« Des que je fus à terre, j'appellai notre vieillard & je le pris pour nous conduire; nous suivîmes le cours de la rivière partagée en deux bandes qui marchaient chacune d'un côté, les deux premiers milles elle coule à travers une vallée très-large, dans laquelle nous découvrîmes plusieurs habitations, des jardins enclos & une grande quantité de cochons, de volailles & de fruits, le sol qui est d'une couleur noirâtre, nous parut gras & fertile. La vallée devenant ensuite très-étroite & le terrain étant escarpé d'un côté de la rivière, nous fûmes obligés de marcher tous de l'autre. Dans les endroits où le courant se précipite des montagnes, on a creusé des canaux pour conduire l'eau dans les jardins & dans les plantations d'arbres fruitiers. Nous aperçûmes dans ces jardins, une herbe que les habitants ne nous avoient jamais apportée, & nous vîmes qu'ils la mangeoient crue. Je la goûtai & je la trouvai agréable; sa saveur ressembloit assez à celle de l'épinard des Îles d'Amérique appelée *Cal-leloor*, quoique les feuilles en soient un peu différentes. Les terrains sont fermés de haies & forment un coup d'œil agréable, le fruit à pains & les pommiers sont alignés sur le penchant des collines, & les cocotiers & les bananiers qui demandent plus d'humidité dans la plaine au-dessous des arbres & sur les collines, il y a de très-bonnes herbes; & nous ne vîmes point de broussailles. En avançant, les sinuosités de la rivière devenoient innombrables, les collines s'élevoient en montagnes, & nous avions par-tout de grands crins de rochers qui pendoient sur nos têtes. Notre route étoit difficile, & lorsque nous eûmes

WALLIS,
1767.

Sa douleur
en voyant
l'infélicité
de M. Wal-
lis,

Détails de
l'excuse
dont on a
porté plus
haut.

Observations
sur l'état du
pays.

„ route de l'eau & des fruits pour nous rafraîchir ; & ils nous ai-
 „ doient à grimper les endroits les plus difficiles, que nous n'au-
 „ rions pas pu franchir sans eux. Cette montagne étoit éloignée
 „ d'environ six milles, du lieu de notre débarquement, & son som-
 „ met nous parut élevé d'environ un mille au-dessus du niveau de
 „ la rivière qui coule dans la vallée. Lorsque nous fûmes arri-
 „ vés en haut, nous nous assîmes une seconde fois pour nous re-
 „ poser & nous rafraîchir ; nous nous statîons en montant que
 „ parvenus au sommet nous découvririons toute l'Isle ; mais nous
 „ trouvâmes des montagnes beaucoup plus élevées que celle où
 „ nous étions. La vue du côté du vaisseau étoit délicieuse ; les pen-
 „ chants des collines sont couverts de beaux bois & de villages ré-
 „ pandus çà & là ; les vallées présentent des passages encore plus
 „ rians ; il y a un grand nombre de maisons & peu de ver-
 „ dure. Nous vîmes très-peu d'habitations au-dessus de nous. Mais
 „ nous aperçûmes de la fumée sur les plus grandes hauteurs
 „ qui étoient à portée de notre vue, & nous conjecturâmes que
 „ les endroits les plus élevés de l'Isle ne sont pas sans habitans.
 „ En gravissant la montagne nous trouvâmes plusieurs ruisseaux
 „ qui sortoient des rochers, & nous découvrimus, du sommet,
 „ des maisons que nous n'avions pas remarquées auparavant. Il
 „ n'y a aucune partie de ces montagnes qui soit nue, la crête
 „ des plus élevées que nous apercevions est garnie de bois,
 „ dont je ne distinguai pas l'espèce : d'autres qui sont de la mê-
 „ me hauteur que celle que nous avions montée, sont couvertes
 „ de bois sur les côtés ; & le sommet qui est de roc est couvert
 „ de fougere. Il croît dans les plaines qui sont au-dessous une
 „ sorte d'herbe & de plante qui ressemble au jonc. En général
 „ le sol des montagnes & des vallées, me parut fertile. Nous
 „ vîmes plusieurs tiges de cannes à sucre d'un très-bon goût, &
 „ qui croissoient sans la moindre culture ; je trouvai aussi du gin-
 „ gembre & du tamarin, dont j'ai apporté des échantillons ; mais
 „ je ne pus me procurer la graine d'aucun arbre, dont la plu-
 „ part étoient alors en fleurs, après avoir passé le sommet de
 „ la montagne à une assez grande distance, je rencontrai un arbre
 „ exactement semblable à la fougere, excepté seulement qu'il
 „ avoit 15 ou 16 pieds de haut, je le coupai & je vis que l'in-
 „ térieur ressembloit aussi à celui de la fougere. Je voulois en rap-
 „ porter une branche, mais je trouvai qu'elle étoit trop incommo-
 „ de ; & je ne savois pas d'ailleurs quelle difficulté nous es-
 „ sayerions avant de retourner au vaisseau, dont je jugeai que nous
 „ étions fort éloignés. Dès que nous eûmes réparé nos forces
 „ par les rafraîchissemens & le repos, nous commençâmes à
 „ descendre la montagne toujours accompagnés des Naturels du
 „ pays aux soins desquels le vieillard nous avoit recommandés.

WALLIS.
 1767.

Multitude
 de monta-
 gnes.

Plantes & ar-
 bres.

WALLIS.
1767.

Observations
sur l'intérieur
du pays.

„ Nous dirigeons ordinairement notre marche vers le vaisseau ,
„ mais nous détournions quelque fois à droite & à gauche dans
„ les plaines & les vallées, lorsque nous appercevions des mai-
„ sons agréablement situées. Les habitans étoient toujours prêts
„ à nous donner où à nous vendre ce qu'ils avoient : excepté
„ des cochons , nous ne vîmes point de quadrupèdes ; & nous
„ ne remarquâmes d'autres oiseaux que différentes espèces de per-
„ roquets , une sorte de pigeon & beaucoup de canards sur la
„ rivière. Tous les endroits qui étoient plantés & cultivés ,
„ avoient de grandes marques de fertilité , quoiqu'il y eût quel-
„ ques parties dans le milieu qui paroissent stériles. Je plantai
„ des noyaux de pêches , de cerises & de prunes ; je semai la
„ graine de beaucoup de plantes potageres dans les lieux où je
„ crus qu'elles croitroient , & des citrons , des oranges & des li-
„ mons , dans les terrains que je jugeai les plus ressemblans à ceux
„ des Isles de l'Amérique , qui produisent ces fruits. Dans l'après-
„ midi nous arrivâmes à un endroit très-agréable , à environ
„ trois milles du vaisseau ; nous y achetâmes deux cochons &
„ quelques volailles , que les Naturels du pays nous apprêtèrent
„ très-bien & fort proprement. Nous y restâmes jusqu'à la frai-
„ cheur du soir , nous nous mîmes en marche pour retourner au
„ vaisseau après avoir récompensé libéralement nos guides & les
„ gens qui nous avoient procuré un si bon dîné. Toute notre
„ compagnie se comporta pendant cette journée avec beau-
„ coup d'ordre & d'honnêteté , nous quittâmes les Taïtiens nos
„ amis très-contens les uns des autres ”.

Le 26, la Reine vint à bord dès les 6 heures du matin com-
me elle l'avoit promis , elle apporta des cochons & des volail-
les ; mais elle retourna à terre bientôt après. Le canonier envoya
trente cochons avec beaucoup de volailles & de fruits. On compta
les provisions d'eau & de bois , & on tint tout prêt pour remet-
tre en mer. Plusieurs habitans vinrent de l'intérieur du Pays sur
le rivage ; par les égards qu'on avoit pour quelques-uns d'eux ,
on jugea qu'ils étoient d'un rang supérieur aux autres. Sur les trois
heures de l'après-midi , la Reine revint sur le rivage très-bien ha-
billée & suivie d'un grand nombre de personnes. Ses adieux à
Wallis furent si touchans que les Romanciers n'en imaginent pas
de plus intéressans. Elle traversa la rivière avec sa suite & le vieil-
lard , elle vint encore une fois à bord du vaisseau ; elle apportoit
de très-beaux fruits , elle renouvela avec beaucoup d'empresse-
ment ses sollicitations , afin d'engager M. Wallis à séjourner dix
jours de plus dans l'Isle ; elle lui fit entendre qu'elle iroit dans l'in-
térieur du Pays & qu'elle lui apporteroit une grande quantité de
cochons , de volailles & de fruits. Je tâchai dit M. Wallis de lui
„ témoigner ma reconnaissance des bontés & de l'amitié qu'elle avoit

Adieu de la
Reine Ober-
ta.

pour moi, mais je l'assurai que je mettrois sûrement à la voile dès le matin du jour suivant : elle fondit en larmes comme à son ordinaire, & quand son agitation fut calmée, elle me demanda par signes quand je reviendrois. Je lui fis comprendre que ce seroit dans cinquante jours. Elle me dit par signes de ne pas attendre si long-temps & de revenir dans trente. Comme je persistois à exprimer toujours le nombre de jours que j'avois fixes, elle me parut satisfaite ; elle resta à bord jusqu'à la nuit, & ce fut avec beaucoup de peine qu'on parvint à la déterminer à retourner à terre. Lorsqu'on lui dit que le bateau étoit prêt, elle se jeta sur un fauteuil & pleura pendant long-temps, avec tant de sensibilité que rien ne pouvoit la calmer : à la fin cependant elle entra dans le bateau avec beaucoup de répugnance, accompagnée des gens de sa suite & du vieillard ; le vieillard nous avoit dit souvent que son fils, âgé d'environ quatorze ans, s'embarqueroit avec nous, le jeune homme paroïsoit y consentir. Comme il avoit disparu pendant deux jours, je m'informai de lui dès que je ne le vis plus, son pere me fit entendre qu'il étoit allé dans l'intérieur de l'Isle voir ses amis, & qu'il reviendroît assez à temps pour notre départ. Nous ne l'avons jamais revu, & j'ai des raisons de croire que lorsque le moment de mettre à la voile approcha, la tendresse du vieillard avoit succombé, & qu'afin de conserver son enfant près de lui, il l'avoit caché jusqu'à ce que le vaisseau fut parti.

WALLIS.
1767.

Départ de
Taïti.

Le 27, continue M. Wallis, à la pointe du jour nous démarrâmes, & j'envoyai en même-temps à terre le grand bateau & le canot, afin de remplir quelques-unes de nos pieces d'eau qui étoient vuides ; dès qu'ils furent près de la côte ils virent avec surprise tout le rivage couvert d'habitans ; doutant s'il étoit prudent de débarquer au milieu d'un si grand nombre de Taïtiens, ils étoient prêts à s'en revenir au vaisseau, dès que les Indiens s'en apperçurent, la Reine s'avança & les invita à descendre. Comme elle conjecturoit les raisons qui pouvoient les arrêter, elle fit retirer les Naturels du Pays de l'autre côté de la riviere. Pendant que nos gens alloient remplir les tonneaux, elle mit dans le bateau quelques cochons & des fruits, & lorsqu'ils y rentrèrent elle vouloit à toute force revenir avec eux au vaisseau. L'Officier cependant qui avoit reçu ordre de n'amener personne, ne voulut pas lui permettre. Voyant que ses prieres étoient inutiles, elle fit lancer en mer une double pirogue conduite par ses Indiens, quinze ou seize autres pirogues la suivirent & elles vinrent toutes au vaisseau. La Reine monta à bord, l'agitation où elle étoit l'empêchoit de parler & sa douleur se répandit en larmes, après qu'elle y eut passé environ une heure, il s'éleva une brise ; nous levâmes

Derniers
adieux de la
Reine.

WALLIS.
1767.

Un calme
remène les
Taitiens près
du vaisseau.

" l'ancre & nous mîmes à la voile. Dès qu'elle s'aperçut qu'elle
" devoit absolument retourner dans sa pirogue elle nous em-
" brassa de la manière du monde la plus tendre, en versant beau-
" coup de pleurs ; toute sa suite témoigna également un grand
" chagrin de nous voir partir. Bientôt après nous eûmes cal-
" me tout plat & j'envoyai les bateaux en avant pour nous touer.
" Toutes les pirogues des Taitiens revinrent alors près de no-
" tre bâtiment & celle qui portoit la Reine s'approcha des man-
" telets de la Sainte Barbe, où on l'amara quelques minutes,
" ensuite elle alla dans l'avant de sa pirogue & s'y assit en pleu-
" rant sans qu'on put la consoler. Je lui donnai plusieurs choses
" que je crus pouvoir lui être utiles, & quelques autres pour
" sa parure, elle les reçut en silence & sans y faire beaucoup
" d'attention. A dix heures nous avions dépassé le récif, il s'éleva
" un vent frais ; nos amis les Taitiens & sur-tout la Reine nous
" dirent adieu pour la dernière fois, avec tant de regrets &
" d'une façon si touchante que j'eus le cœur serré, & que mes
" yeux se remplirent de larmes " nous renvoyons ailleurs comme
" nous l'avons déjà dit une description plus particulière de cette
" Isle & de ses habitans,

§. VI.

Traverse de Taïti à l'Isle de Tinian. Isles découvertes dans cette traverse.

Isle de Char-
les Saunders.

Après avoir relâché 33 jours à l'Isle de Taïti, M. Wallis appareilla le 27 Juillet, & il rangea la côte de l'Isle du Duc d'York qui en est éloignée d'environ deux milles ; le lendemain à la pointe du jour il aperçut terre, & il courut dessus en rangeant sous le vent. Du côté du vent on trouve de très-grands brisans, & sous le vent des rochers, il semble pourtant d't M. Wallis qu'en plusieurs endroits il y a des bons mouillages. L'équipage du vaisseau aperçut peu d'Insulaires, de petites huttes forment leur habitation & il parut aux Anglois qu'ils vivent d'une manière très-différente des Taitiens, M. Wallis lui a donné le nom de *Charles Saunders*.

Isle du Lord
Howe.

Isles de Scil-
ly.

Le 30, les Anglois virent terre de nouveau, M. Wallis vouloit s'y arrêter, mais il ne trouva point de mouillage, toute l'Isle est environnée de brisans : M. Wallis lui donna le nom du *Lord Howe*. L'après-midi du même jour, il vit une terre dans l'Ouest quart Nord-Ouest & bientôt après il aperçut au Sud-Ouest une terre basse & des brisans, qui l'environnoient de tous les côtés. M. Wallis fit le tour de ces bas fonds & il les nomma Isles de *Scilly*, c'est un groupe d'Isles ou de bancs de sable extrêmement dangereux ; pendant

pendant les nuits les moins sombres & pendant le jour, lorsque le temps est embrumé un vaisseau peut se briser dessus sans voir terre. Ils gisent par 16d. 28' de latitude Sud & 155d. 30' de longitude Ouest.

WALLIS.
1767.

M. Wallis marchant à l'Ouest découvrit à la pointe du jour du 13 Août; une terre dans l'Ouest, & à 12 heures du matin il en aperçut encore une autre dans l'Ouest Sud-Ouest. Ces deux Îles sont en forme de pain de sucre : il donna à la première, qui est presque circulaire par 3 milles de diamètre, le nom de l'Île de *Boscawen*, & il appella l'autre l'Île de *Keppel*; en approchant de ces deux terres les Anglois apperçurent des habitans sur l'Île de *Boscawen*, mais l'Île de *Keppel* étant au-dessus du vent, M. Wallis dirigea sa course vers la dernière. Le 14 il envoya visiter & chercher un mouillage (a).

Île Boscawen & l'Île Keppel.

Les bateaux revinrent à midi après diverses tentatives, ils avoient trouvé un bon mouillage près d'une rivière où ce vaisseau pouvoit faire de l'eau parce qu'il étoit facile de construire un chemin qui auroit conduit de l'endroit du débarquement jusques-là; mais où l'on auroit eu besoin d'une forte garde pour se mettre à l'abri des insultes des habitans. On n'avoit point vu de cochons, on rapporta seulement deux noix de cocos, quelques noix de palan, des bananes. Pendant que les bateaux étoient à terre deux pirogues d'Indiens montées par six hommes allèrent vers eux; ils sembloient avoir des dispositions pacifiques, & paroissent être de la même race que les Taitiens, ils étoient vêtus d'une espèce de natte & avoient la première jointure des petits doigts coupée. Sur ces entrefaites, environ cinquante autres Insulaires vinrent de l'intérieur des terres, jusqu'à cent verges de distance des bateaux, mais ils ne voulurent pas avancer plus loin. Comme les bateaux quitoient le rivage, trois des Naturels du Pays sortirent de leurs pirogues pour passer dans l'un d'eux; mais quand ils furent éloignés d'un demi-mille de la côte, ils se jetterent tous trois précipitamment dans la mer & s'en retournèrent à la nage. Sur ce rapport M. Wallis considérant la saison, l'état de son navire & toutes les autres circonstances, jugea à propos, au lieu de se rendre en Europe par le détroit, ou par le *Cap Horn*, de prendre la route de *Tinian* & de *Batavia* & de revenir par le *Cap de Bonne-Espérance*. En conséquence il continua de courir Ouest Nord-Ouest jusqu'au 16, qu'il découvrit une terre.

Distance de terre.

Le Pays, dit-il, dans l'intérieur de la côte paroît élevé, mais l'Île de Wallis, au bord de l'eau il étoit bas & d'un aspect agréable; toute l'Île

(a) Cette Île de Keppel forme la partie Septentrionale du groupe que M. Cook a appelé *Îles des Amis* dans son second voyage, & dont on parlera fort au long dans la suite.

HISTOIRE GÉNÉRALE

WALLIS.

1767.

f. Reconnaissance de l'Île.

Observations sur les Naturalistes.

sembloit être environnée par des récifs qui s'étendoient à deux ou trois milles dans la mer. En voguant le long de la côte qui étoit couverte de cocotiers, nous vîmes quelques cabanes & de la fumée. en plusieurs endroits, bientôt après nous évitâmes un banc de rochers pour gagner le côté sous le vent de l'Île & nous envoyâmes en même temps des bateaux pour sonder & examiner la côte. Les bateaux rangerent la terre de très-près & trouverent qu'elle étoit pleine de rochers & garnies d'arbres qui croissoient jusqu'au bord de l'eau. Ces arbres de différentes espèces ne portoient point de fruits, il y en avoit quelques-uns de très-grands. Au côté de l'Île située sous le vent, ils trouverent des cocotiers en petit nombre, mais ils ne virent pas une seule habitation. Ils découvrirent aussi plusieurs petits ruisseaux qu'il auroit été facile de réunir en un seul courant : dès qu'ils furent approchés de la côte, plusieurs pirogues qui avoient chacun à bord six ou huit hommes allèrent à eux. Ces Indiens leur parurent robustes & actifs; excepté une espèce de natte qui leur couvroit les reins, ils étoient entièrement nus. Ils étoient armés de grandes massues semblables à celle qu'on donne à Hercule dans nos tableaux; ils en vendirent deux à notre maître de vaisseau pour un clou ou deux, & quelques coquillets. Comme nos gens n'avoient vu d'autres animaux que des oiseaux de mer, ils étoient très-curieux de savoir des Naturalistes du Pays, s'ils en avoient de quelque autre espèce; mais il ne leur fut pas possible de se faire entendre. Pendant la conférence les Indiens formèrent le projet de se saisir de notre bateau; un d'eux se mit soudainement à le tirer vers les rochers. Nos gens ne purent pas le lui empêcher sans le décharger un coup de fusil à deux doigts du visage de celui qui étoit le plus pressé à cette manœuvre. Le coup ne leur fit point de mal; mais l'explosion les effraya tellement qu'ils s'enfuirent avec beaucoup de précipitation. Nos bateaux quitterent alors cet endroit. Cette Île située au 13^d. 18' de latitude Sud & au 177^d. de longitude Ouest, reçut le nom de M. Wallis.

L'Île de Wallis fut la dernière découverte que fit M. Wallis dans la mer du Sud; ce Navigateur gouverna au Nord-Ouest jusqu'au 28. Le 3 Septembre, il aperçut deux terres qu'il prit pour deux des *Piscadores*, & le 19 il mouilla à l'Île de *Tinian*.

Piscadores mouillage à Tinian.

L'objet principal de ses voyages ayant été de faire des découvertes dans la mer du Sud, & les Navigateurs de toutes les Nations ayant déjà reconnu les autres mers, nous ne nous arrêtons sur la partie de leur Journal qui est avant leur entrée ou après leur sortie de la mer du Sud, que lorsque nous trouverons des détails nouveaux & intéressans, ainsi l'Île de *Tinian* n'étant connue

dans la collection des Voyages que par la description assez (a) impartiale qu'en a fait *Lord Anson* ; nous rapporterons ce qu'en ont dit le Commodore Byron & le Cap. Wallis.

WALLIS.
1767.

M. Wallis passa environ 26 jours à *Tinian* pour faire à son vaisseau les réparations, dont il avoit besoin & donner à ses malades le temps de se guérir.

M. Byron observe que durant sa navigation d'Angleterre à *Tinian*, il ne lui étoit pas mort un seul homme dans les deux équipages, malgré les cruelles fatigues qu'il avoit éprouvées & la diversité des climats qu'il avoit parcourus ; mais que deux Matelots moururent à *Tinian* de la fièvre & plusieurs autres furent atteints de cette maladie après être guéris du scorbut. « Je ne puis m'empêcher, » dit-il, de croire que le climat de cette Ile ne soit très-malsain, » du moins pendant la saison où nous y sommes venus. » M. Wallis observe que la viande se conservoit deux jours à *Taiti*, tandis qu'elle pouvoit à peine se garder un jour à *Tinian*. Les pluies y sont violentes & presque continuelles, & la chaleur y est suffoquante. Le thermomètre resté à bord fut généralement à 86°. ce qui n'est que 9°. au-dessus de la chaleur du sang : & s'il eut été à terre il auroit monté beaucoup plus haut. « J'avois été, dit M. Wallis, sur les côtes de Guinée aux Indes-Occidentales & dans l'Ile *Saint-Thomas* qui est sous la ligne, & je n'avois jamais éprouvé une si vive chaleur. » Mais un ciel brûlant n'est pas le seul désagrément qu'on rencontre dans cette Ile ; on y voit une quantité de Mille-Pieds, de Scorpions & de grosses Fourmis, dont les morsures sont également dangereuses ; il s'y trouve encore une infinité d'insectes venimeux qui sont entièrement inconnus aux Anglois & qui sont très-incommodes ; leurs piqures causoient des douleurs aiguës, on n'en étoit pas plus exempt à bord que sur les rivages : ces insectes qui y avoient été portés avec le bois, avoient pris possession de tous les recoins, & ne laissoient aucun repos aux Matelots, en quelqu'endroit qu'ils se logeassent.

Climats de
Taiti.

Insectes &
animaux malsains.

Le poisson qu'on prend sur cette côte est très-beau, mais très-malsain ; il occasionna de fâcheux accidens à ceux qui en mangerent. L'Auteur du Journal du Lord Anson dit qu'à bord du *Centurion* on crut devoir absolument s'abstenir de poisson, parce que ceux qui en avoient mangé s'étoient trouvés très-incommodes. Mais nous avons mal interprété ce passage, dit M. Byron, nous avions cru que ce poisson n'avoit été nuisible aux gens du *Centurion*, que parce qu'ils en avoient mangé avec excès ; & que dans ce cas, il n'y avoit pas de raison de s'en abstenir totalement, mais qu'il étoit seulement nécessaire d'en manger avec sobriété. Nous acquiesces, par notre propre expérience, une connoissance qui

Poissons.

(a) Tom. II. M. 4 p. 171 & les suivantes.

WALLIS.
1767.

„ auroit pu nous moins coûter, & tous ceux qui mangèrent de
ce poisson furent très-dangereusement malades & coururent les
risques d'en perdre la vie „

Cochons sau-
vages

L'Isle abonde en cochons sauvages qui faisoient la plus grande
ressource des Anglois, pour la viande fraîche; ils sont très-féro-
ces, & si gros qu'ils pèsent communément deux cens livres: on
pouvoit les tirer sans beaucoup de difficulté; mais un Nègre qui
étoit à bord de la *Tamar*, imagina une maniere de les pren-
dre au piège, qui eut le plus-grand succès: c'étoit un grand
avantage.

Difficultés
de la chasse

Les Chasseurs de M. Wallis souffrirent des peines incroyables,
ils furent contraints de faire dix ou douze milles à travers des buis-
sons forts & épais, entr'assés les uns dans les autres, & les ani-
maux étoient si sauvages, qu'il leur étoit très-difficile d'en appro-
cher; de sorte qu'il fut obligé de relever un détachement par un
autre. On vint lui dire que le bétail étoit en plus grande abon-
dance à l'extrémité Septentrionale de l'Isle, mais que les Chasseurs
étoient si épuisés de fatigues, après y être arrivés, qu'ils n'avoient
pas la force de tuer le gibier, & beaucoup moins de le rapporter.
M. Wallis y envoya quinze hommes, les Indiens avoient coupé
les tiges des arbres pour en abattre le fruit; & comme il n'en
étoit point revenu sur ces pieds, M. Wallis fut obligé d'aller jus-
qu'à trois milles dans l'intérieur du Pays, avant de rencontrer une
seule noix de cocos.

Noix de co-
cos.

Productions
commercia-
bles.

Tinian produit du cotton & de l'indigo en abondance, & assuré-
ment elle seroit d'un grand revenu si elle étoit située aux Indes-Occi-
dentales.

Marées.

Dans les *Syzygies*, la mer (a) est prodigieusement grosse: „ à
„ Tinian je n'avois pas encore vu, dit M. Byron, des vaisseaux à
„ l'ancre éprouver des roulis de cette force; nous fûmes un jour
„ assaillis par des lames qui chassées par un vent d'Ouest, étoient
„ si terribles & brisoient avec une telle furie sur le récif, que je
„ fus forcé de remettre en mer & d'y rester près de huit jours;
„ car, si notre cable s'étoit coupé dans la nuit, & que le vent fut
„ venu du large, comme cela arrivoit souvent, rien n'auroit pu
„ empêcher le vaisseau d'être jetté sur les rochers & de s'y briser.

Rafraîchisse-
mens qu'on
peut y pren-
dre,

M. Wallis prit dans l'Isle, du bœuf, du cochon, de la vo-
laille, des papayes, du fruit à pains, des limons, des oranges
& tous les rafraîchissemens dont parle le *Lord Anson*; chaque hom-
me de l'équipage du *Dauphin* emporta au moins 500 limons outre
plusieurs tonneaux qui étoient sur le *Tillae*, afin que chacun en ex-
primât le jus dans son eau.

(a) Voyage de *Syrz*.



§. VII.

Traversée de *Tinian* à *Batavia* & de là au *Cap*, & ensuite en *Angleterre*.

Après 18 jours de navigation, c'est-à-dire le 3 Novembre, M. Wallis aperçut des bancs de sable & de petites Îles par 10 degrés & quelques minutes de Latitude Nord & 347^d. & quelques minutes de longitude Occidentale. Il donna à trois petites Îles les noms d'*Île Sandy*, de *Smakkey* & de *Long-Island*, & il détermine leur gisement & leur position dans son Journal.

Îles Sandy,
Smakkey, &
Long-Island.

Le 30 Novembre, il jeta l'ancre dans la rade de *Batavia*, son Journal renferme une anecdote trop intéressante pour n'en pas parler; elle prouve la négligence que met encore dans l'administration, l'Angleterre qui est le Gouvernement de l'Europe où on fait le plus de cas des hommes. Le *Falmouth*, vaisseau du Roi de la Grande-Bretagne, avoit été condamné à *Batavia* en 1757, comme incapable de servir, & ceux qui étoient à bord avoient été chargés par les Lords de l'Amirauté de la garde de ce bâtiment jusqu'à nouvel ordre: tout l'équipement du vaisseau s'étoit pourri pendant un si long intervalle, & l'équipage Anglois se trouvoit toujours au milieu de la mer sur ce mauvais bâtiment qui à chaque instant menaçoit de s'engloutir dans les flots. „ Je reçus, dit M. Wallis, une requête des Officiers non brevetés du *Falmouth*. Ils me représentèrent qu'ils n'avoient plus rien à espérer; que le canonier étoit mort depuis long-temps; que les munitions d'artillerie étoient perdues, & sur-tout la poudre, que les Hollandois avoient ordonné de jeter dans la mer; que le contre-maitre, accablé de vexations & de chagrins, étoient devenu fou & avoit été renfermé dans un Hôpital; que tout l'équipement étoit gâté & pourri; que le plancher du magasin étoit tombé dans une mousson pluvieuse & les avoit laissés exposés aux injures de l'air pendant plusieurs mois; qu'ils n'avoient pas pu venir à bout de se procurer un autre endroit pour s'y réfugier; que le Charpentier étoit mourant & que le Cuisinier étoit estropié par ses blessures. Par toutes ces raisons ils me supplioient de les prendre à bord pour les ramener en Angleterre, ou au moins de les licencier; ce fut avec beaucoup de regrets & de compassion que je répondis à ces malheureux, qu'il m'étoit impossible de les soulager; & que puisqu'on les avoit chargés de la garde de l'équipement du navire, ils de-

Relâche à
Batavia.

Réflexions
sur le *Falmouth*, vaisseau condamné.

WALLIS,
1757.

voient attendre des ordres de l'Amirauté. Il me répondirent que depuis qu'on les avoit laissés dans ces parages, ils n'avoient pas reçu un seul ordre de la Grande-Bretagne, ils me conjurèrent ardemment de faire connoître leur malheur, afin qu'ils pussent obtenir des secours. Ils ajoutèrent qu'on leur devoit dix ans de paie, qu'ils avoient vieilli en attendant leur argent, & qu'ils consentoient à présent de perdre cette somme & à exercer dans leur patrie les emplois les plus vils plutôt que de continuer à souffrir les misères de leur situation actuelle, qui étoient en effet très-grandes. Quelque fût leur état on ne leur permettoit pas de passer une nuit à terre, & lorsqu'ils étoient malades, personne ne les visitoit à bord. Ils étoient d'ailleurs volés par les Malais, & sans cesse dans la crainte d'être massacrés par ces pirates qui, peu de temps auparavant, avoient brûlé la prise siamoise (a); je les assurai que je ferois tous mes efforts pour procurer du soulagement à leurs maux; & ils me quittèrent les larmes aux yeux.

Batavia.
Le 4 du Prin-
ce.

M. Wallis appareilla de Batavia le 8 Décembre; le 14, il mit à l'ancre à la hauteur de l'Isle du Prince, où il fit de l'eau & du bois. Les maladies se manifestèrent alors dans l'équipage & le premier Janvier, il y avoit 40 malades.

Cap de Bonne-Espérance.
Eau de la mer rendue potable.
Détails de l'opération.

Le 4 Février, le Dauphin mouilla dans la baie de la Table au Cap de Bonne-Espérance: pendant sa relâche, M. Wallis fit de l'eau douce par distillation, afin de montrer aux Capitaines & Officiers des vaisseaux de l'Inde, qu'on pouvoit au besoin se procurer en mer une eau saine & potable. A cinq heures du matin, il mit cinquante-six gallons d'eau salée dans une cucurbit; à sept heures elle commença à bouillir, & dans l'espace de cinq heures & un quart, il en tira trente-six gallons d'une eau douce qui n'avoit ni mauvais goût, ni aucune qualité nuisible, comme il l'avoit éprouvé souvent, il en resta treize gallons & demi au fond de l'alembic. Cette opération ne coûta que neuf livres. pesant de bois, & soixante-neuf de charbons, „ je crus, dit M. Wallis, qu'il étoit très-important de faire connoître cette expérience, puisque dans un long voyage, on peut en mer faire provision d'une eau potable, avec laquelle on peut cuire toute espèce de denrées, faire du thé & du café; ce qui dans un long voyage, & sur-tout dans les climats chauds, peut être utile à la santé & sauver la vie d'un grand nombre d'hommes. Pendant toute cette navigation, l'eau n'a jamais été épargnée; nous dessalions celle de la mer par distillation, lorsque nous étions réduits à quarante-cinq tonneaux, & nous conservions l'eau de pluie avec le plus grand soin.

(a) C'étoit probablement une prise qu'avoit faite le *Falmouth*.

„ Je ne permettois pourtant pas de la prodiguer , l'Officier de
„ garde étoit chargé d'en distribuer seulement une quantité suf-
„ fisante à ceux qui avoient des alimens à faire cuire, ou qui
„ vouloient faire du thé ou du café.”

M. Wallis parût du *Cap* le 3 Mars, il mouilla le 17 à Sainte-
Hélène, & il débarqua le 19 Mai 1768 à *Hastings* dans le comté de
Suffex, son voyage avoit duré 637 jours.

WALLIS.
1768.



DERNIERS VOYAGES

DANS LES MERS DU SUD.

LIVRE QUATRIÈME.

Voyages autour du Monde, faits par M. de Bougainville en 1766, 1767, 1768 & 1769, sur la Frégate la Boudeuse & la Flûte l'Etoile.

PREMIER VOYAGE DES FRANÇOIS ATOUR DU MONDE.

INTRODUC-
TION.

INTRODUCTION.

L'EXPÉDITION de M. de Bougainville, est la première expédition autour du monde qu'ayent entrepris les François (a). Douze Navigateurs avoient déjà fait le tour du globe, & l'Angleterre venoit d'expédier le *Dauphin* & le *Swallow*, commandés par M. Wallis & par le Capitaine Carteret, lorsque le Roi de France voulut aussi partager la gloire des grandes découvertes maritimes & reculer les bornes de la géographie.

Objet de ce
voyage.

Dans le mois de Février 1764, la France avoit commencé un établissement aux îles *Malouines*, l'Espagne revendiqua ces îles, comme dépendantes du continent de l'Amérique Méridionale, & son droit ayant été reconnu, M. de Bougainville reçut ordre d'aller remettre l'établissement des François aux Espagnols, & de se rendre ensuite aux Indes Orientales en traversant la mer du Sud entre les Tropiques. On lui donna pour cette expédition le commandement de la frégate la *Boudeuse* de 26 canons de 12, & la Flûte l'*Etoile* fut chargée de lui porter aux îles *Malouines* les vi-
vres

(a) Le *Barbinair le Gentil* a fait en 1741, le voyage autour du monde; mais comme simple particulier & sur différents vaisseaux, sans être envoyé par le Gouvernement.

ères nécessaires à sa longue navigation, & de le suivre pendant le reste de la Campagne.

Après avoir remis les Isles Malouines aux Espagnols, M. de Bourgainville entra dans le détroit de Magellan, où il fit un nombre d'observations importantes aux marins, & sur-tout sur les différents ports qu'il a découverts à la Terre-de-Feu : il découvrit ensuite dans la mer du Sud, les 4 *Focardins*, l'Isle de *Lanciers*, celle de la *Harpe*, le *Baudoir* & l'Isle de l'*Arc*. A environ vingt lieues plus loin à l'Ouest, il découvrit aussi quatre autres Isles. Il rencontra ensuite *Maitéa*, *Taiti*, l'Isle des Navigateurs & l'*Enfant Perdu*, qui étoient pour lui de nouvelles découvertes. De là il passa entre les *Hébrides*, qu'il appella l'*Archipel des Grandes Cyclades*, il découvrit la *Bature de Diane* & quelques autres, le *Golfe* & les Isles de la *Louisiade*, la terre du Cap de la *Délivrance*, & différentes Isles situées plus au Nord de la *Nouvelle Irlande*, découvertes par le Cap. *Carteret* (a), d'ailleurs comme il a été témoin de l'expulsion des Jésuites dans le *Paraguay*, cette partie de sa relation fait un morceau intéressant.

L'équipage de la *Boudeuse* étoit composé de 71 Officiers, 3 volontaires & 203 matelots. Ce voyage a été écrit par M. de Bourgainville lui-même, & il ne plaît pas moins aux Litterateurs qu'aux Marins.

(a) Son voyage écrit par lui-même est intitulé voyage autour du monde par la frégate du Roi la *Boudeuse* & la Flûte l'*Étoile* en 1766, 1767, 1768 & 1769, volume in-4°. à Paris chez Saillant & Nion 1771, il est orné de 19 cartes. Première carte de la route des vaisseaux.

2°. Carte de la rivière de la *Plata*.

3°. Carte des Isles *Malouines*.

4°. Du détroit de *Magellan*.

5°. Plan de plusieurs baies du détroit entre le Cap *Rond* & le Cap *Corward*.

6°. Plan de plusieurs baies, découvertes sur les Terres-de-Feu au-delà du Cap *Rond*.

7°. Carte de la première division de l'*Archipel Dangereux* des Isles de la mer du Sud.

8°. Carte de la seconde division *Archipel de Bonbon*.

9°. Une planche qui représente une pirouette de *Taiti* à la voile.

10°. Troisième division de l'*Archipel* des Navigateurs.

11°. Canots de l'Isle des Navigateurs.

12°. *Archipel des Grandes Cyclades*.

13°. Golfe & Isles de la *Louisiade*.

14°. Isles de la *Louisiade*, deuxième partie.

15°. Canot sauvage de l'Isle *Choiseul*.

16°. Plan de la baie *Choiseul* dans une des Isles de la *Louisiade*.

17°. Plan du port *Prafrum* sur la côte du Sud-Ouest de la *Nouvelle Bretagne*.

18°. Cinquième division des Isles de la *Louisiade*, troisième partie.

19°. Carte des terres de la *Nouvelle Guinée* & du passage des Français.

20°. Suite des terres de la *Nouvelle Guinée*.

21°. Suite de la route des vaisseaux Français au milieu des *Moloues*.

22°. Carte du détroit de *Bouton*.

23°. Suite de la route des vaisseaux Français.

24°. Plan de la rade de *Batavia*.

INTROU-
TION.
Découvert
es de M. de
Bourgainville

BOUGAINVILLE.
1767.

S. I.

Traverse de Brest à Monte Video. Jonction avec les frégates Espagnoles, pour la remise des Malouines.

M. de *Bougainville* partit de Nantes le 15 Novembre 1766 sur la *Boudeuse*, frégate neuve; il cingla d'abord vers la rivière de la *Plata*, où il devoit trouver les frégates Espagnoles la *Esnéralda*, & le *Liebre* partis du Ferrol le 17 Octobre, & dont le commandant étoit chargé de recevoir les Isles *Malouines* au nom de Sa Majesté Catholique: arrivé aux Salvages, il en recut la position & il avertit que M. *Bellin* a placé cette Ile 32 minutes environ plus à l'Ouest qu'elle n'y est effectivement.

Salvages.

La navigation de M. de *Bougainville* jusqu'à la rivière de la *Plata* lui fournit les remarques suivantes.

Observations
Astronomiques.

Remarques
sur la variation.

1°. Le 6 & le 7 Janvier 1767, étant entre un degré quarante minutes & 00 degrés trente-huit minutes Nord, & par 28 degrés de longitude, nous vîmes beaucoup d'oiseaux; ce qui me feroit croire à la vigie de *Penedo San Pedro*, quoique M. *Bellin* ne la marque pas sur sa carte.
2°. Le 11 Janvier au coucher du soleil, j'observai la variation de l'aiguille aimantée de 34. 17' Nord-Ouest, étant par cinq degrés environ de latitude australe, & par trente-deux degrés de longitude occidentale du méridien de Paris. Depuis le 2 du même mois, je n'avois pu faire d'observations de ce genre, & j'avois estimé la variation d'après la carte de *William Mountain* & *Jacob d'Olson*, qui contient les observations magnétiques faites en 1744. Je me trouvois le 11 à midi sur un point de la courbe, où il est marqué qu'il n'y avoit pas de variation dans cette année 1744. Les observations que je fis le 11 au soir & les trois jours suivans jusqu'au 14 au matin, où j'observai encore 10 minutes de variations Nord-Ouest, étant par dix degrés trente ou quarante minutes de latitude australe & environ par trente-trois degrés vingt minutes de longitude occidentale du méridien de Paris, me prouvent, si ma longitude estimée est exacte, & je l'ai vérifiée telle à l'ancre, que la courbe sur laquelle il n'y avoit pas de variation en 1744, s'est encore avancée vers l'Ouest depuis les observations de *Mountain* & *d'Olson* d'environ six degrés, sur le parallèle de dix degrés trente minutes Sud. Or depuis 1700, année des observations de *Halley* jusqu'en 1744, le progrès de cette ligne vers l'Ouest sur le même parallèle où je l'ai observé étoit, selon *Mountain* & *d'Olson*, de douze à treize degrés. Il sembleroit

„ donc que la marche de cette ligne vers l'Ouest est uniforme
 „ & constante, puisque sur le parallèle où les deux Anglois que
 „ je viens de citer avoient trouvé douze à treize degrés de dif-
 „ férence dans l'espace de quarante-quatre ans, j'en ai trou-
 „ vé un peu plus de six degrés après un espace de vingt-deux
 „ ans. Cette progression méritoit d'être constatée par une suite
 „ d'observations. La découverte de la loi que suivent ces chan-
 „ gements dans la déclinaison de l'aiguille aimantée, outre qu'elle
 „ fourniroit un moyen de conclure en mer les longitudes, nous
 „ conduiroit peut-être à celle des causes de cette variation, peut-
 „ être même à celle de la vertu magnétique.

„ Au Nord & au Sud de la ligne, nous avons eu presque
 „ constamment, par les hauteurs observées, des différences Nord
 „ assez grandes, quoiqu'il soit plus ordinaire de les y éprouver Sud.
 „ Nous eûmes lieu d'en soupçonner la cause, lorsque le 18 Jan-
 „ vier après midi, nous traversâmes un banc de frai de poisson,
 „ qui s'étendoit à perte de vue du Sud-Ouest quart Ouest au Nord-
 „ Est quart d'Est, sur une ligne d'un blanc rougeâtre, large d'en-
 „ viron deux brasses. Sa rencontre nous avertissoit que depuis
 „ plusieurs jours, les courans portoient au Nord-Est quart Est;
 „ car tous les poissons déposent leurs œufs sur les côtes, d'où les
 „ courans les détachent & les entraînent dans leur lit en haute
 „ mer. En observant ces différences Nord, dont je viens de par-
 „ ler, je n'en avois point inféré qu'elles nécessitassent avec elles
 „ des différences Ouest; aussi quand le 29 Janvier au soir, on vit la
 „ terre, j'estimois à midi qu'elle me restoit à douze ou quinze
 „ lieues de distance, ce qui me fit faire la réflexion suivante.

„ Un grand nombre de Navigateurs se sont plaints depuis
 „ long-temps, & se plaignent encore que les cartes, sur-tout celles
 „ de M. Bellin marquent les côtes du Brésil beaucoup trop à
 „ l'Est. Ils se fondent sur ce que, dans leurs différentes traversées,
 „ ils ont souvent aperçu ces côtes, lorsqu'ils croyoient en être
 „ encore à quatre-vingt ou cent lieues. Ils ajoutent qu'ils ont
 „ éprouvé plusieurs fois que dans ces parages, les courans les
 „ avoient portés dans le Sud-Ouest; & ils aiment mieux taxer d'er-
 „ reur les observations astronomiques & les cartes, que d'en croi-
 „ re susceptible l'estime de leur route.

„ Nous aurions pu, d'après un pareil raisonnement, conclure
 „ le contraire dans notre traversée à la rivière de la Plata, si
 „ un heureux hasard ne nous eut indiqué la raison des différen-
 „ ces Nord que nous éprouvions. Il étoit évident que le banc de
 „ frai de poissons, que nous rencontrâmes le 29, étoit soumis
 „ à la direction d'un courant : & son éloignement des côtes prou-
 „ voit que ce courant regnoit depuis plusieurs jours. Il étoit
 „ donc la cause des erreurs constantes de notre route.

BOUGAINVILLE.
1767.

Causes des
différences
qu'on éprou-
ve dans la
traversée du
Bésl.

Remarques
sur la posi-
tion du Bré-
sil.

BURGAIN-
VILLE.
1767.

„ Les courans, que les navigateurs ont souvent éprouvés porter au Sud-Ouest dans ces parages, sont donc sujets à des variations, & prennent quelquefois une direction contraire.

„ Sur cette observation bien constatée, comme notre route étoit à-peu-près le Sud-Ouest, je fus autorisé à corriger nos erreurs sur la distance, en la faisant cadrer avec l'observation de latitude, & à ne pas corriger l'air de vent. Je dois à cette méthode d'avoir eu connoissance de terre, presqu'au moment où me la montrait mon estime. Ceux d'entre nous qui ont toujours calculé leur chemin à l'Ouest, d'après l'estime journalière, en se contentant de corriger la différence en latitude que leur donnoit l'observation méridienne, étoient à terre, long-temps avant que nous ne l'eussions aperçue. Auroient-ils été en droit d'en conclure que la côte du *Bresil* étoit plus à l'Ouest que ne le mar-

Observations
sur les cour-
rans.

que M. Bellin ? „ Un général, il paroît que dans cette partie, les courans varient, & portent quelquefois au Nord-Est, plus souvent au Sud-Ouest. Un coup-d'œil sur le gisement de la côte suffit pour prouver qu'ils ne doivent suivre que l'une ou l'autre de ces deux directions ; & il est toujours facile de distinguer laquelle regne, par les différences Nord ou Sud que donnent les observations de latitude. C'est à ces courans qu'il faut imputer les erreurs fréquentes dont les navigateurs se plaignent, & je pense que M. Bellin place exactement les côtes du *Bresil*. Je le crois d'autant plus volontiers que la longitude de *Rio-Janeiro* a été déterminée par MM. Godin & l'Abbe de la Cui le qui s'y rencontrèrent en 1751, & qu'il y a aussi eu des observations de longitude faites à *Fernambuc* & à *Buenos-Aires*. Ces trois points déterminés, il ne sauroit y avoir d'erreur considérable sur la position en longitude des côtes Orientales de l'*Amérique*, depuis le huitième jusqu'au trente-cinquième parallèle de latitude australe : & c'est ce que l'expérience nous a confirmé.

Remarque
sur les Abrol-
hos.

„ Il est d'autant plus essentiel de savoir à quoi s'en tenir sur la véritable position de ces côtes & sur les courans qui regnent le plus fréquemment dans ces parages que 10. Depuis le dix-septième au dix-neuvième parallèle, la rencontre inopinée des *Abrolhos* seroit fort dangereuse. Cet écueil s'étend au Nord, au Sud & à l'Est plus que ne le marque la carte Francoise. Au reste si malheureusement, un vaisseau se trouvoit engagé dans les *Abrolhos*, il ne devroit pas pour cela se croire perdu. Il faudroit y mouiller. On trouve communément au pied de ces récifs cinq à six brasses d'eau, fond de vase blancheâtre : on en sortiroit en se tournant. De plus, il faut savoir qu'il y a passage à terre des récifs, depuis quatre jusqu'à huit brasses d'eau, & que même en envoyant un bateau à Caravel-

la, petit port marqué sur la carte, on y peut avoir des pilotes.

2°. Entre le vingt & unieme, & le vingt-troisième parallèle austral, & par 44 degrés environ de longitude Occidentale du Méridien de Paris, il faut se méfier d'un haut fond qui n'est marqué ni sur la carte Française ni sur la carte Hollandaise. Ce sont les basses de S. Thomas, basses fort dangereuses de mauvais temps, le haut du banc n'ayant que trois à quatre brasses d'eau. Elles mettent seize à dix-sept lieues au large. Il y a passage à terre; mais il faut le bien connoître pour le tenter : encore ne fais-je si les navires d'un grand tirant d'eau y en trouveroient alléz. Les Portugais qui font le capotage de la côte du Brésil sur de petits bâtimens, passent par ce chemin, mais il est arrivé à plusieurs d'y toucher. Le fond entre la terre & les basses est de sable semblable à du cristal pilé, & sur le banc il est de pierres pourries. Je m'y suis trouvé en 1763, & je n'y fus pas sans inquiétude.

Le 29 Janvier, il aperçut les montagnes des Maldonades à l'entrée de la rivière de la Plata; & il avertit les Navigateurs que M. Bellin a mal placé le cap Ste. Marie; & il leur donne des instructions sur les bancs qui sont à l'entrée de la rivière. A l'entrée des Maldonades, il y a un mouillage sur une côte très-basse. C'est une anse en partie couverte par un îlot. Les Espagnols ont un bourg aux Maldonades avec une garnison. On exploite depuis quelques années dans ses environs une mine d'or peu riche, l'on y trouve aussi des pierres assez transparentes. A deux lieues dans l'intérieur est une ville nouvellement bâtie, peuplée entièrement de Portugais désertereurs & nommée Pueblo Novo.

La Boudeuse mouilla le 31 dans la rade de Monte Video, les deux frégates Espagnoles destinées à prendre possession des Îles Malouines étoient dans cette rade depuis un mois. Le Commandant de ces deux frégates se rendit ainsi que M. de Bougainville à Buenos-Aires, pour y concerter avec le Gouverneur-Général, les mesures nécessaires à la cession des Malouines. La nature des vents obligea M. de Bougainville à débarquer vis-à-vis Buenos-Aires, au-dessus de la Colonie du S. Sacrement & à faire route par terre.

„ Nous traversons, dit M. de Bougainville, ces plaines immenses dans lesquelles on se conduit par le coup-d'œil, dirigeant son chemin de manière à ne pas manquer les gués des rivières, „ chassant devant soi trente ou quarante chevaux, parmi lesquels il faut prendre avec un laas son relai, lorsque celui „ qu'on monte est fatigué, le nourrissant de viande presque crue, „ & passant les nuits dans des cabanes faites de cuir, ou de foin, „ me l'est à chaque instant interrompu par les hurlemens des tigres qui rodent aux environs. Je n'oublierai de ma vie la fa-

BOUGAINVILLE.

VUE.

1767.

Sur les basses de S. Thomas.

Maldonades.

Remarque sur les Maldonades.

Pueblo Novo.

Reliée à Monte Video.

M. de Bougainville se rendit à Monte Video par terre.

Description de la route & des pays.

BOUGAINVILLE.
1767.

„ con dont nous passâmes la rivière de *Sainte-Lucie*, rivière
„ fort profonde, très-rapide & beaucoup plus large que n'est la
„ *Seine* vis-à-vis des Invalides. On vous fait entrer dans un canot
„ étroit & long, & dont un des bords est de moitié plus haut
„ que l'autre; on force ensuite deux chevaux d'entrer dans
„ l'eau, l'un à tribord, l'autre à bas bord du canot; & le maître
„ du bac tout nud, précaution fort sage assurément, mais peu
„ propre à rassurer ceux qui ne savent pas nager, soutient de
„ son mieux au-dessus de la rivière la tête des deux chevaux, dont
„ la besogne alors est de vous passer à la nage, de l'autre côté,
„ s'ils en ont la force.

Remarques
sur les établis-
sements
Espagnols
dans la ri-
vière de la
Plata.

M. de *Bougainville* donne sur les établissements des Espagnols dans la rivière de la *Plata*, des détails que n'offre aucun autre voyageur, il est à propos de les déposer dans cette histoire: il est si rare d'ailleurs de trouver des voyageurs Philosophes qu'on ne peut trop s'arrêter sur ceux qui ont ce mérite.

§. II.

Détails sur les établissements Espagnols dans la rivière de la Plata.

On est dans
l'erreur sur la
source de ce
fleuve.

Rio de la Plata ou la rivière d'*Argent*, ne coule point sous le même nom depuis sa source. Elle sort, dit-on, du *Lac de Xarayés* vers les seize degrés trente minutes Sud, sous le nom de *Paraguay*, qu'elle donne à une immense étendue de Pays qu'elle traverse. Elle se joint vers le vingt-septième degré avec le *Parana*, dont elle prend le nom avec les eaux. Elle coule ensuite droit au Sud jusqu'à, par le trente-quatrième degré; elle y reçoit l'*Uruguay*, & prend son cours à l'Est sous le nom de la *Plata*, qu'elle conserve enfin jusqu'à la mer.

Les Géographes Jésuites, qui les premiers ont attribué l'origine de ce grand Fleuve au *Lac de Xarayés*, se sont trompés, & les autres Ecrivains ont suivi leur erreur à cet égard. L'existence de ce *Lac*, qu'on a depuis cherché vainement, est aujourd'hui reconnue fautive. Le Marquis de *Valdelirios* & Dom *George Meneses* ayant été nommés, l'un par l'*Espagne*, l'autre par le *Portugal*, pour régler dans ces contrées les limites des possessions respectives des deux Puissances, plusieurs Officiers Espagnols & Portugais parcoururent depuis 1751 jusqu'en 1755, toute cette portion de l'*Amérique*. Une partie des Espagnols remonta le Fleuve du *Paraguay*, comptant entrer par cette voie dans le *Lac de Xarayés*; les Portugais de leur côté, partant de *Matogrosso*, établissement de leur Nation sur la frontière intérieure du *Brazil*, par douze degrés de Latitude-Sud, s'embarquèrent sur une rivière nommée *Caourou*, que

les mêmes cartes des Jésuites marquent se jeter aussi dans le Lac de *Xarayés*. Ils furent fort étonnés les uns & les autres de se rencontrer sur le *Paraguay*, par les quatorze degrés de Latitude-Sud, & sans avoir vu aucun Lac. Ils vérifièrent que ce qu'on avoit pris pour un Lac, est une vaste étendue de Pays très-bas, lequel en certain temps de l'année est couvert par les inondations du Fleuve. Le *Paraguay* ou *Rio de la Plata* prend sa source entre le cinquième & le sixième degré de Latitude-Ausrale, à-peu-près à égale distance des deux mers & dans les mêmes montagnes d'où sort la *Madera*, qui va perdre ses eaux dans celles de l'*Amazone*. Le *Parana* & l'*Urugui* naissent sous deux dans le *Brsil*; l'*Urugui* dans la Capitainerie de *Saint-Vincent*, le *Parana* près de la mer Atlantique, dans les montagnes qui sont à l'Est-Nord-Est de *Rio Jandiro*, d'où il prend son cours vers l'Ouest, & ensuite tourne au Sud.

On trouvera dans la suite de cette collection, l'Histoire de la découverte de *Rio de la Plata*, & le détail des établissemens que les Espagnols y ont faits.

En 1538, les habitans de *Buenos-Aires*, qui n'avoient cessé depuis sa fondation d'être en proie à toutes les horreurs de la famine & aux incursions des Indiens, l'abandonnerent & se rendirent à l'*Assomption*. Cette dernière colonie fit des progrès assez rapides; mais enfin la nécessité d'avoir à l'entrée du Fleuve, un port qui pût servir de retraite aux vaisseaux qui y apportent des troupes & des munitions, procura le rétablissement de *Buenos-Aires*. *Dom Pedro Ortiz de Zarate*, Gouverneur du *Paraguay*, la rebâtit en 1580, au même lieu où *Mendoza* l'avoit auparavant placée; il y fixa sa demeure & elle devint l'entrepôt des vaisseaux d'Europe, & successivement la Capitale de toutes ces Provinces, le siège d'un Evêque & la résidence du Gouverneur-Général.

Buenos-Aires est située par 34°. 55' de Latitude-Ausrale; sa longitude de 61°. 5' à l'Ouest de Paris, a été déterminée par les observations astronomiques du P. *Feuille*. Cette ville régulièrement bâtie, est beaucoup plus grande qu'il semble qu'elle ne devroit l'être, vu le nombre de ses habitans, qui ne passe pas vingt-mille blancs, nègres, & métis. La forme des maisons est ce qui lui donne tant d'étendue; si l'on excepte les Couvens, les édifices publics, & cinq ou six maisons particulières, toutes les autres sont très-basses & n'ont absolument que le rez-de-chaussée. Elles ont d'ailleurs de vastes cours & presque toutes des jardins. La citadelle, qui renferme le Gouvernement, est située sur le bord de la rivière & forme un des côtés de la place principale; celui qui lui est opposé, est occupé par l'Hôtel-de-Ville. La Cathédrale & l'Evêché sont sur cette même place où se tient chaque jour le marché public.

Il n'y a point de port à *Buenos-Aires*, pas même un mole pour faciliter l'abordage des bateaux. Les vaisseaux ne peuvent s'appro-

Buenos-Aires.
VILLE.
176°.

Déte & pré-
es historique
des premiers
établissement
que les Espa-
gnols y ont
faits.
Remarques
sur Buenos-
Aires.

Situation de
la Ville de
Buenos-Ai-
res.
Sa popula-
tion.

Cette Ville
manque de
port.

BOUQUIN
VII. L. 2.
1767.

cher de la ville à plus de trois lieues. Ils y déchargent leurs cargaisons dans des goelettes qui entrent dans une petite rivière nommée *Rio Chuelo*, d'où les marchandises sont portées en charrois dans la ville qui en est à un quart de lieue. Les vaisseaux qui doivent carener ou prendre un chargement à *Buenos-Aires*, se rendent à la *Encenada de Barapan*, espee de port situé à neuf ou dix lieues dans l'Est-Sud-Est de cette ville.

Différences
religieuses.

Il y a dans *Buenos-Aires* un grand nombre de communautés religieuses de l'un & de l'autre sexe. L'année y est remplie de fêtes de Saints qu'on célèbre par des processions & des feux-d'artifice. Les cérémonies du culte tiennent lieu de Spectacles. Les Moines nomment les premières Dames de la ville *Major Domes* de leurs fondateurs & de la Vierge. Cette charge leur donne le droit & le soin de parer l'Eglise, d'habiller la statue & de porter l'habit de l'ordre. C'est pour un étranger un Spectacle assez singulier de voir dans les Eglises de Saint François & de Saint-Dominique, des Dames de tout âge assilier aux Offices avec l'habit de ces Saints instituteurs.

Les Jésuites offroient à la piété des femmes, un moyen de sanctification plus austère que les précédens. Ils avoient atenant à leur Couvent une maison nommée la *Casa de los ejercicios de las Mujeres*, c'est-à-dire, la maison des exercices des femmes. Les femmes & les filles, sans le consentement des maris ni des parens, venoient s'y sanctifier par une retraite de douze jours. Elles y étoient logées & nourries aux dépens de la compagnie. Nul homme ne pénétrait dans ce sanctuaire, s'il n'étoit revêtu de l'habit de Saint Ignace; les domestiques même du sexe féminin ne pouvoient accompagner leurs maîtresses. Les exercices pratiques dans ce lieu Saint étoient la méditation, la prière, les cathéchèses, la confession & la flagellation. On nous a fait remarquer les murs de la Chapelle encore teints du sang que faisoient, nous a-t-on dit, rejaillir les disciplines dont la pénitence armoit les mains de ces Madeïaines.

Confrérie &
Processions
Nègres.

Au reste la charité des Moines ne fait point ici acception de personnes. Il y a des cérémonies sacrées pour les esclaves, & les Dominicains ont établi une Confrérie de Nègres. Ils ont leurs Chapelles, leurs Messes, leurs Fêtes & un enterrement assez décent; pour tout cela, il n'en coûte annuellement que quatre réaux par Nègre aggrégé. Les Nègres reconnoissent pour Patrons *Saint Benoît de Palerme* & la Vierge, peut-être à cause de ces mots de l'écriture, *Nigra sum, sed formosa filia Jerusalem*. Le jour de leur fête, ils élisent deux Rois, dont l'un représente le Roi d'Espagne, l'autre celui de Portugal, & chaque Roi choisit une Reine. Deux bandes armées & bien vêtues, forment à la suite des Rois une procession, laquelle marche avec Croix, bannières & instrumens. On chante,

chante, on danse, on figure des combats d'un parti à l'autre, & on récite des Litanies. La fête dure depuis le matin jusqu'au soir, & le spectacle en est assez agréable.

Les dehors de *Buenos-Aires* sont bien cultivés. Les habitants de la ville y ont presque tous des maisons de campagne qu'ils nomment *Quintas*, & leurs environs fournissent abondamment toutes les denrées nécessaires à la vie. J'en excepte le vin qu'ils font venir d'Espagne, ou qu'ils tirent de *Mendoza*, vignoble situé à deux cens lieues de *Buenos-Aires*. Ces environs cultivés ne s'étendent pas fort loin; si l'on s'éloigne seulement à trois lieues de la ville, on ne trouve plus que des campagnes immenses, abandonnées à une multitude innombrable de chevaux & de bœufs, qui en sont les seuls habitants. A peine en parcourant cette vaste contrée y rencontre-t-on quelques chaumières éparses, bâties moins pour rendre le Pays habitable, que pour constater aux divers particuliers la propriété du terrain, ou plutôt celle des bestiaux qui le couvrent. Les voyageurs qui le traversent n'ont aucune retraite, & sont obligés de coucher dans les mêmes charrettes qui les transportent, & qui sont les seules voitures dont on se serve ici pour les longues routes. Ceux qui voyagent à cheval, ce qu'on appelle aller à la légère, sont le plus souvent exposés à coucher au bivouac au milieu des champs.

Tout le Pays est uni, sans montagnes & sans autres bois que celui des arbres fruitiers, situé sous le climat de la plus heureuse température, il seroit un des plus abondans de l'univers en toutes sortes de productions, s'il étoit cultivé. Le peu de froment & de maïs qu'on y sème, y rapporte beaucoup plus que dans nos meilleures terres de France. Malgré le cri de la nature, presque tout est inculte, les environs des habitations comme les terres les plus éloignées; ou si le hasard fait rencontrer quelques cultivateurs, ce sont des Nègres esclaves. Au reste les chevaux & les bestiaux sont en si grande abondance dans ces campagnes, que ceux qui piquent les bœufs attelés aux charrettes sont à cheval, & que les habitants ou les voyageurs, lorsqu'ils ont faim, tuent un bœuf, en prennent ce qu'ils peuvent en manger, & abandonnent le reste, qui devient la proie des chiens sauvages & des tigres: ce sont les seuls animaux dangereux de ce Pays.

Les chiens ont été apportés d'Europe; la facilité de se nourrir en pleine campagne leur a fait quitter les habitations, & ils se sont multipliés à l'infini. Ils se rassemblent souvent en troupe pour attaquer un taureau, même un homme à cheval, s'ils sont pressés par la faim. Les tigres ne sont pas en grande quantité, excepté dans les lieux boisés, & il n'y a que les bords des petites rivières qui le soient. On connoît l'adresse des habitants de ces con-

vie à cheval & n'ont pas de demeures fixes, du moins auprès des établissemens Espagnols. Ils y viennent quelquefois avec leurs femmes pour y acheter de l'eau-de-vie ; & ils ne cessent d'en boire que quand l'ivresse les laisse absolument sans mouvement. Pour se procurer des liqueurs fortes, ils vendent armes, pelletteries, chevaux ; & quand ils ont épuisé leurs moyens, ils s'emparent des premiers chevaux qu'ils trouvent auprès des habitations & s'éloignent. Quelquefois ils se rassemblent en troupes de deux ou trois cens pour venir enlever des bestiaux sur les terres des Espagnols, ou pour attaquer les caravanes des voyageurs, ils pillent, massacrent & emmènent en esclavage. C'est un mal sans remède : comment dompter une Nation errante, dans un Pays immense & inculte, où il seroit même difficile de la rencontrer ? D'ailleurs ces Indiens sont courageux, aguerris, & le temps n'est plus où un Espagnol faisoit fuir mille Américains.

BOUGAINVILLE.
1767.

Il s'est formé depuis quelques années dans le Nord de la rivière une tribu de brigands qui pourra devenir plus dangereuse aux Espagnols, s'ils ne prennent des mesures promptes pour la détruire. Quelques malfaiteurs échappés à la Justice s'étoient retirés dans le Nord des *Maltonades* ; des déserteurs se sont joints à eux : insensiblement le nombre s'est accru ; il ont pris des femmes chez les Indiens, & commencé une race qui ne vit que de pillages. Ils viennent enlever des bestiaux dans les possessions Espagnoles, pour les conduire sur les frontières du *Brésil*, où il les échangent avec les *Paulistes* contre des armes & des vêtemens. (a) Malheur aux voyageurs qui tombent entre leurs mains. On assure qu'ils sont aujourd'hui plus de six cens. Ils ont abandonné leur première habitation & se sont retirés plus loin de beaucoup dans le Nord-Ouest.

Race de brigands établis dans le Nord de la rivière.

Le Gouverneur-Général de la Province de la *Plata* réside, comme nous l'avons dit, à *Buenos-Aires*. Dans tout ce qui ne regarde pas la mer, il est censé dépendre du vice-Roi du *Pérou* ; mais l'éloignement rend cette dépendance presque nulle, & elle n'existe réellement que pour l'argent qu'il est obligé de tirer des mines du *Potosi*, argent qui ne viendra plus en pièces cornues, depuis qu'on a établi en 1767 dans le *Potosi*, un hôtel des monnoies. Les Gouvernemens particuliers du *Tucuman* & du *Paraguay*, dont les principaux établissemens sont *Santa-Fé*, *Corrientes*, *Salta*, *Tujus*, *Corduba*, *Mendoza* & l'*Assomption*, dépendent, ainsi que les fameuses missions des Jésuites, du Gouverneur - Général de *Buenos - Aires*.

de cette arme comme d'une fronde, & en atteignent jusqu'à deux cens pas l'animal qu'ils poursuivent.

de brigands sortis du *Brésil*, & qui se sont formés en république vers la fin du seizième siècle. Ils se nomment *Paulistes* du lieu appelé *San Pablo*, qui est leur principale habitation.

(a) Les *Paulistes* sont une autre race

BOUGAINVILLE.
1767.

Cette vaste Province comprend, en un mot, toutes les possessions Espagnoles à l'Est des *Cordillieres*, depuis la rivière des *Amazones* jusqu'au détroit de *Magellan*. Il est vrai qu'au Sud de *Buenos-Aires* il n'y a plus aucun établissement; la seule nécessité de se pourvoir de sel, fait pénétrer les Espagnols dans ces contrées. Il part à cet effet tous les ans de *Buenos-Aires* un convoi de deux cens charrettes, escorté par trois cens hommes; il va par quarante degrés environ, se charger de sel dans les Lacs voisins de la mer, où il se forme naturellement. Autrefois les Espagnols l'envoyoient chercher par des goelettes dans la baie S. Julien.

Commerce
de la Province de la
Plata.

Le commerce de la Province de la *Plata* est le moins riche de l'*Amérique-Espagnole*; cette Province ne produit ni or ni argent, & ses habitants sont trop peu nombreux, pour qu'ils puissent tirer du sol tant d'autres richesses qu'il renferme dans son sein; le commerce même de *Buenos-Aires* n'est pas aujourd'hui ce qu'il étoit il y a dix ans; il est considérablement déchu depuis que ce qu'on y appelle l'*internation des marchandises* n'est plus permise, c'est-à-dire, depuis qu'il est défendu de faire passer les marchandises d'*Europe* par terre, de *Buenos-Aires* dans le *Pérou* & le *Chili*; de sorte que les seuls objets de son commerce avec ces deux Provinces, sont aujourd'hui le coton, les mules & le mâté ou l'herbe du *Paraguay*. L'argent & le crédit des Négocians de *Lima*, ont fait rendre cette ordonnance contre laquelle réclament ceux de *Buenos-Aires*. Cependant *Buenos-Aires* est riche, M. de *Bougainville* en a vu sortir un vaisseau de Registre avec un million de piastres; & si tous les habitants de ce Pays avoient le débouché de leurs cuirs avec l'*Europe*, ce commerce seul suffiroit pour les enrichir. Avant la dernière guerre, il se faisoit ici une contrebande énorme avec la Colonie du *Saint-Sacrement*, sur la rive gauche du Fleuve, presqu'en face de *Buenos-Aires*; mais cette place est aujourd'hui tellement resserrée par les nouveaux Ouvrages dont les Espagnols l'ont enceinte, que la contrebande avec elle est impossible, s'il n'y a connivence; les Portugais même qui l'habitent, sont obligés de tirer par mer leur subsistance du *Bresil*. Enfin ce poste est ici à l'*Espagne*, à l'égard des Portugais, ce que lui est en *Europe* *Gibraltar* à l'égard des Anglois.

Détails sur
la ville de
Monte Vi-
deo.

La ville de *Monte Video*, établie depuis quarante ans, est située à la rive Septentrionale du Fleuve, trente lieues au-dessus de son embouchure & bâtie sur une presqu'île qui défend des vents d'Est, une baie d'environ deux lieues de profondeur sur une de largeur à son entrée. A la pointe Occidentale de cette baie est un mont isolé, assez élevé, lequel sert de reconnaissance, & a donné le nom à la ville; les autres terres qui l'environnent sont très-basses. Le côté de la plaine est défendu par une citadelle: plusieurs batteries protègent le côté de la mer & le mouillage; il y

en a même une au fond de la baie sur une Ile fort petite, appelée *Ile aux François*. Le mouillage de *Monte Video* est sûr, quoiqu'on y essuye quelquefois des *Pamperos*, qui sont des tourmentes de vent de Sud-Ouest, accompagnées d'orages affreux. Il y a peu de fond dans toute la baie; on y mouille par trois, quatre & cinq brasses d'eau sur une vase très-molle, où les plus gros navires Marchands s'échouent & font leur lit sans souffrir aucun dommage; mais les vaisseaux fins s'y arcquent facilement & y déperissent. L'heure des marées n'y est point réglée; selon le vent qu'il fait, que l'eau est haute ou basse. On doit se méfier d'une chaîne de roches qui s'étend quelques encablures au large de la pointe de l'Est de cette baie; la mer y brisé & les gens du pays l'appellent *la pointe des Charrettes*. (a)

Monte Video a un Gouverneur-Particulier, lequel est immédiatement sous les ordres du Gouverneur-Général de la Province. Les environs de cette ville sont presque incultes & ne fournissent ni froment ni maïs; il faut faire venir de *Buenos-Aires* la farine, le bifeuit, & les autres provisions nécessaires aux vaisseaux. Dans les jardins, soit de la ville, soit des maisons qui en sont voisines, on ne cultive presque aucun légume; on y trouve seulement des melons, des courges, des figues, des pêches, des pommes & des coins en grande quantité. Les bestiaux y sont dans la même abondance que dans le reste de ce Pays; ce qui joint à la salubrité de l'air, rend la relâche à *Monte Video*, excellente pour les équipages; on doit seulement y prendre ses mesures contre la défection. Tout y invite le Matelot, dans un Pays où la première réflexion qui le frappe en mettant pied à terre, c'est que l'on y vit presque sans travail. En effet comment résister à la comparaison de couler dans le sein de l'oisiveté des jours tranquilles sous un climat heureux, ou de languir affaibli sous le poids d'une vie constamment laborieuse, & d'accélérer dans les travaux de la mer, les douleurs d'une vieillesse indigente.

(a) Avec peu de travail & de dépense on feroit dans la rivière *Sainte-Lucie*, un des plus beaux ports du monde. Cette rivière est située du même côté, & à huit ou dix lieues dans l'Ouest de *Monte Video*. Il ne s'agitroit que de curer un banc

de sable d'environ 150 pieds d'étendue qui se trouve à l'entrée, & sur lequel il n'y a que dix à onze pieds d'eau, ensuite on trouve 9, 10, 11, 12 brasses, pendant une étendue considérable en remontant la rivière.

BOUGAINVILLE.
1767.
Sur le mouillage dans cette baie.

La relâche y est excellente pour les équipages.



BOUGAINVILLE.
1767.

S. III.

Navigations de Monte Video aux Malouines. Leur remise aux Espagnols ; détails sur ces Isles.

Départ de **LA Boudoufe** appareilla de *Monte Video* le 28 Février 1767, avec les deux frégates Espagnoles, & une Tartane chargée de bestiaux qui se sépara bientôt, & retourna à *Monte Video* sans avoir rempli sa mission.

Mouillage aux Malouines. Le 23 & le 24 Mars, la *Boudoufe* & les deux frégates Espagnoles mouillèrent aux Isles *Malouines* dans la grande baie : ces trois bâtimens avoient beaucoup souffert par le mauvais temps.

Cession de ces Isles aux Espagnols. M. de *Bougainville* livra le 1^{er} Avril l'établissement François aux Espagnols qui en prirent possession ; il lut aux François, habitans de cette Colonie naissante, une lettre du Roi, par laquelle Sa Majesté leur permettoit d'y rester sous la domination du Roi Catholique. Quelques familles profitèrent de cette permission. Le reste avec l'Etat-Major fut embarqué sur les frégates Espagnoles, lesquelles appareillèrent pour *Monte Video* le 27.

Et d'office-jurés des Espagnols aux Malouines. On a déjà inséré dans le voyage du Commodore *Byron* une discussion sur les Navigateurs, qui les premiers ont découvert ces Isles, nous allons donner quelques détails sur l'établissement qu'y ont formé les Européens, l'Histoire Naturelle & les productions de ce pays.

Les Français y étoient. Cependant leur position heureuse pour servir de relâche aux vaisseaux qui vont dans la mer du Sud, & d'échelle pour la découverte des Terres Australes, avoit frappé les Navigateurs de toutes les Nations. Au commencement de l'année 1763, la Cour de France résolut de former un établissement dans ces Isles. M. de *Bougainville* proposa au Ministre de le commencer à ses frais, & secondé par MM. de *Nerville* & d'*Arboulain*, il fit sur le champ construire & armer à *Saint Malo*, l'*Aigle* de vingt canons & le *Sphinx* de douze, qu'il munit de tout ce qui étoit propre pour une pareille expédition. Il embarqua plusieurs Familles Académiques, espèce d'hommes laborieux, intelligente, & qui doit être chère à la France par l'invincible attachement que lui ont prouvé ces honnêtes & infortunés citoyens.

Premier établissement dans ces Isles. Le 15 Septembre 1763, il fit voile de *Saint-Malo* : M. de *Nerville* s'étoit embarqué avec lui sur l'*Aigle*. Après deux relâches, l'une à l'Isle *Sainte Catherine* sur la côte du *Bresil*, l'autre à *Monte Video*, où il prit beaucoup de chevaux & de bêtes à corne, il atterra sur les Isles *Saldes*, le 31 Janvier 1764, il donna dans un grand enfoncement que forme la côte des *Malouines* entre la pointe du

Nord-Ouest & les *Schaldes*; mais n'y ayant pas aperçu de bon mouillage, il rangea la côte du Nord (a), & étant parvenu à l'extrémité orientale des Isles, M. de Bougainville entra le 3 Février dans une grande baie qui lui parut commode pour y former un premier établissement.

BOUGAINVILLE.
1767.

La même illusion qui avoit fait croire à *Hawkins*, à *Wood Roger* & aux autres, que ces Isles étoient couvertes de bois, agit aussi sur M. de Bougainville & ses compagnons de voyage, il vit avec surprise en débarquant, que ce qu'il avoit pris pour du bois en cinglant le long de la côte, n'étoit autre chose que des touffes de jonc fort élevées & fort rapprochées les unes des autres. Leur pied en se desséchant reçoit la couleur d'herbe morte jusqu'à une toise environ de hauteur; & de là fort une touffe de joncs d'un beau verd qui couronne ce pied; de sorte que dans l'éloignement, les tiges réunies présentent l'aspect d'un bois de médiocre hauteur. Ces joncs ne croissent qu'au bord de la mer & sur les petites Isles; les montagnes de la grande terre sont, dans quelques endroits couvertes entièrement de bruyères, qu'on prend aisément de loin pour du taillis.

Les diverses courses que j'ordonnai aussi-tôt, dit M. de Bougainville, & que j'entrepris moi-même dans l'Isle, couchant tous à la belle étoile & vivant de notre chasse, ne nous procurèrent la découverte d'aucune espèce de bois, ni d'aucune trace que cette terre eût été jadis fréquentée par quelque navire. Je trouvai seulement & en abondance, une excellente tourbe qui pouvoit suppléer au bois, tant pour le chauffage que pour la forge; & je parcourus des plaines immenses, coupées partout de petites rivières d'une eau parfaite.

La nature d'ailleurs n'offroit pour la subsistance des hommes que la pêche & plusieurs sortes de gibiers de terre & d'eau. A la vérité ce gibier étoit en grande quantité & facile à prendre. Ce fut un spectacle singulier de voir à notre arrivée tous les animaux jusqu'alors seuls habitans de l'Isle, s'approcher de nous sans crainte & ne témoigner d'autres mouvemens que ceux que la curiosité inspire à la vue d'un objet inconnu. Les oiseaux se faisoient prendre à la main, quelques-uns venoient d'eux-mêmes se poser sur les gens qui étoient arrêtés; tant il est vrai que l'homme ne porte point empreint un caractère de férocité qui fût reconnoître en lui par le seul instinct aux

(a) Dans l'Est du détroit de *Malouin*, en longeant la côte, environ à trois quarts de lieue, il se trouva cette ancrée dans une marée semblable à un ras; la mer, extraordinairement houleuse dans un espace de plus d'une demi-lieue, y brisoit comme entre des baures. Engagés dans ce ras, il ne fut pas sans inquiétude, on étoit alors en nouvelle lune

& les vents étoient à l'Ouest. On a depuis, pendant trois années, passé plusieurs fois dans ce même endroit; on y a même passé avec des circonstances pareilles pour l'état de la lune & du vent, & on n'a plus retrouvé le ras, mais bien une mer unie & un très-grand fond. Comment expliquer cette bizarrerie.

BOUGAINVILLE.
1767.

Première
année.

„ animaux foibles l'être qui se nourrit de leur sang. Cette con-
„ fiance ne leur a pas duré long - temps : ils eurent bien-tôt ap-
„ pris à se méfier de leur plus cruel ennemi.”

Le 17 Mars, M. de *Bougainville* détermina l'emplacement de la nouvelle Colonie à une lieue du fond de la baie à la côte du Nord, sur un petit port qui ne communique avec la baie que par un goulet fort étroit. La Colonie ne fut d'abord composée que de vingt-neuf personnes, parmi lesquelles il y avoit cinq femmes & trois enfans. On travailla sur le champ à leur bâtir des cases couvertes de jonc, & à construire un magasin assez grand pour renfermer les vivres, les hardes & les provisions de toute espèce qu'on leur laissa pour deux ans. Les ouvrages furent exécutés par les matelots, & l'Etat-Major des deux vaisseaux se chargea d'élever un Fort en terre & gazon capable de contenir quatorze piéces de canon. „ Je travaillois à la tête de cet atelier, dit encore M. de *Bougainville*, & j'admirai à quel point les circonstances extraordinaires exaltent les hommes & doublent leurs forces. Le zèle de ces Officiers ne se ralentit pas un seul instant pendant quinze jours que dura ce travail pénible, qui commençoit avec l'aurore & que la nuit seul interrompoit. Le Fort fut construit assez solidement, le canon mis en batterie, & dans le milieu de cette petite citadelle, on éleva un obélisque de vingt piéds de hauteur. L'effigie du Roi décoroit une de ses faces, & on enterra sous ses fondemens quelques monnoies avec une médaille où sur un côté étoit gravée la date de l'entreprise, sur l'autre en voyoit la figure du Roi, avec ces mots pour exergue : *Tibi serviat ultima thule*.

Telle étoit l'inscription gravée sur cette médaille.

ÉTABLISSEMENT

DES ISLES MALOUINES.

SITUÉES AU 61 DEG. 30. MIN.

DE LAT. AUST. ET 61 DEG. 50 MIN.

DE LONG. OCCID. MERID. DE PARIS,

PAR LA FRÉGATE L'AIGLE, CAPITAINE

P. DUCLOS GUYOT, CAPITAINE DE BRULOT.

■ LA CORVETTE LE SPHINX, CAPIT. F. CHÉNARD

DE LA GIRAUDAIS, LIEUT. DE FRÉGATE, ARMÉES PAR

LOUIS-ANTOINE DE BOUGAINVILLE, COLONEL D'INFAN-

TERIE, CAPITAINE DE VAISSEAU, CHEF DE L'EXPÉDITION, G.

DE NERVILLE, CAPITAINE D'INFANTERIE, ETP. D'ARBOU-

LIN, ADMINISTRATEUR GÉNÉRAL DES POSTES DE

FRANCE : CONSTRUCTION D'UN FORT ET D'UN

OBÉLISQUE DÉCORÉ D'UN MÉDAILLON DE SA

MAJESTÉ LOUIS XV. SUR LES PLANS D'A.

L'HUILLIER, INGEN. GÉOGR. DES CAMPS

ET ARMÉES, SERVANT DANS L'EXPÉ-

DITION : SOUS LE MINISTÈRE

D'E. DE CHOISEUL, DUC

DE STAINVILLE, EN

FÉVRIER. 1764.

AVEC CES MOTS POUR CRÊQUE : *CONJUNCTI TEXE GRANDIA.*

Cependant

Cependant pour encourager les colons, & augmenter leur confiance en des secours prochains, M. de *Nerville* consentit à rester à leur tête, & à partager les hazards de ce foible établissement aux extrémités de l'Univers, le seul qu'il y eût alors à une latitude aussi élevée dans la partie Australe de notre globe. Le 8 Avril 1764, M. de *Bougainville* remit à la voile pour France.

Le 6 Octobre de la même année, il repartit de Saint-Malo sur l'Aigle, & après une traversée qui n'eut rien de remarquable que d'avoir inutilement cherché l'Isle *Pepys*, il arriva aux *Malouïnes* le 5 Janvier 1765. Il vit avec une satisfaction inexprimable que ces colons avoient joui d'une santé parfaite, & qu'ils étoient dans le meilleur état. Un seul avoit péri dans une chasse sans qu'on ait pu savoir par quel accident, attendu qu'il n'étoit pas accompagné. Ce ne fut même que deux ans après qu'on retrouva son corps. L'hiver n'avoit point été rude; il y avoit eu fort peu de neige & point de glace. La chasse & la pêche s'étoient toujours faites avec le plus grand succès. M. de *Nerville* avoit construit une poudrière, un magasin neuf en pierres, l'ancien étant tombé, & rétabli de fort en finissant les fossés & perfectionnant le rempart.

M. de *Bougainville* se hâta de débarquer les habitans nouveaux & les provisions de toute espèce destinées à la Colonie, de faire de l'eau & du lest; & après un voyage par terre qu'il entreprit pour reconnoître le détroit qui sépare les deux grandes *Malouïnes*, il mit à la voile le 2 Février, pour aller chercher dans le détroit de Magellan une cargaison de bois assortis. Le 16, étant à la vue du Cap des *Virgès*, il aperçut trois navires, & le lendemain entrant avec eux dans le détroit, il fut assuré qu'ils étoient Anglois. C'étoient ceux du *Commodore Byron* qui, après être venu reconnoître les Isles *Malouïnes*, le long desquelles ils avoient été vus par les pêcheurs François, prenoient la route du détroit de Magellan pour entrer dans la mer du Sud. M. de *Bougainville* les suivit jusqu'au port *Famine* où ils relâchèrent.

Le 21, M. de *Bougainville* s'amarra dans une petite baie à laquelle les Matelots ont depuis donné son nom, & dès le lendemain il fit couper des bois de différens échantillons, équarrir les plus grosses pièces, tracer dans la forêt différens chemins pour les conduire sur le bord de la mer, il leva aussi & mit à bord avec toutes les précautions qu'on put imaginer, plus de dix mille plans d'arbres de différens âges. Il étoit bien intéressant de tenter des plantations aux *Malouïnes*; ces travaux divers occupèrent vingt jours, & à l'exception des Dimanches consacrés au repos, il n'y eut pas un instant perdu ni une personne oisive. Le temps fut favorable; car, contre l'ordinaire de ces parages, il fut très-beau. Le 15 Mars au soir M. de *Bougainville* appareilla de la baie, il sortit du détroit le 24, & le 29 il mouilla dans le port des *Malouïnes*, où il fut reçu

Tome XX.

A a

BOUGAINVILLE.
1767.

Deuxième
saison.

BOUGAINVILLE.

1767.

Troisième
expédition
aux îles.

avec de grands transports de joie, ayant ouvert une navigation devenue nécessaire au maintien de la colonie. A son départ des *Malouines*, le 27 Avril suivant, elle se trouvoit composée de quatre-vingt personnes; en y comprenant l'Etat-Major payé par le Roi. Vers la fin de l'année 1765, on renvoya de *Saint-Malo* l'*Aigle* aux îles *Malouines*, & le Roi y joignit l'*Etoile*, une de ses flûtes. Cette dernière partie de Rochefort, arriva dans la Colonie le 15 Février 1766, & l'*Aigle* y entra le 23 du même mois. Ces deux bâtimens, après avoir débarqué les vivres, les effets divers & les nouveaux habitans, mirent à la voile ensemble le 24 Avril, pour aller dans le détroit de *Magellan*, chercher du bois pour la Colonie. C'étoit entreprendre ce voyage dans la plus mauvaise saison; aussi fut-il très-pénible. Les Commandans des deux vaisseaux n'auroient pu, sans prolonger les ritiques & les difficultés, gagner la baie dans laquelle M. de Bougainville avoit fait sa cargaison l'année précédente. Aussi mouillèrent-ils dans la baie *Famine*, où ils trouverent en abondance de quoi s'affortir de bois de divers échantillons nécessaires. L'*Etoile* fut chargée la première, & retourna aux îles le 15 Juin. L'*Aigle*, restée la dernière & chargée de pièces plus considérables, y fut de retour le 27 du même mois. Cette expédition au détroit fut remarquable, par deux événemens d'une nature différente; savoir un combat avec les Sauvages qui en habitent la partie boisée, & une alliance contractée avec les *Patagons* qui en occupent la contrée Orientale.

Hostilités
avec les
Patagons.

Quelque temps après que l'*Etoile* fut partie de la baie *Famine*, des Sauvages de la même Nation que ceux qu'on avoit vus & auxquels on avoit fait des présens l'année précédente, se montrèrent aux endroits où l'*Aigle* continuoit de faire son bois. Les François les reconnurent, & on leur fit de nouveaux présens. Ils vécurent plusieurs jours dans la meilleure intelligence, allant à bord du navire, soit dans leurs canots, soit dans les nôtres, sans aucune crainte réciproque. Le mauvais temps ayant obligé quelques-uns des ouvriers, au nombre de sept, de rester à terre, ils y passèrent la nuit auprès du feu, dans une cabane construite à la hâte, & la passoient avec sécurité, lorsqu'ils entendirent du bruit & virent tout-à-coup paroître trois Sauvages à l'entrée de la cabane. Ils ne purent se servir des armes à feu; l'attaque fut trop brusque. Ils se défendirent avec des haches & des fabres. De vingt-cinq Sauvages ou environ qu'ils étoient, trois furent tués & le reste mis en fuite; deux des François furent dangereusement blessés. Depuis cet acte d'hostilité, ces Sauvages ne reparurent plus.

Cette aventure désagréable en elle-même, n'étoit pas importante pour les suites, la Nation qui habite la partie boisée du détroit étant peu nombreuse, faible, & n'ayant aucune communication avec les *Patagons*, les seuls habitans de ces contrées dont l'u-

nion avec les colons fut intéressante, par rapport aux objets d'échange qu'on pouvoit en tirer. Aussi M. *Denys de Saint-Simon*, Capitaine d'infanterie, né en *Canada*, & ayant passé une partie de sa vie avec les Sauvages de ce vaste Pays, avoit été embarqué sur l'*Etoile*; & chargé de jeter les premiers fondemens de l'alliance avec ce Peuple, le voisin le plus proche des *Iles Malouines*.

BOUTAIN-
VILLE.
1767.

En conséquence, lorsque M. de la *Giroudais*, Commandant de l'*Etoile* eut fini son bois à la baie *Famine*, il s'occupa de l'exécution de ce projet, avant que de quitter le détroit de *Magellan*. Pour cet effet il mouilla sous le Cap *Grégoire*, aux environs duquel les *Patagons* étoient campés. M. de *Saint-Simon* se transporta à terre avec la chaloupe & le canot. Les *Patagons* se trouverent au débarquement au nombre de vingt, tous à cheval: Ils témoignèrent beaucoup de joie & chanterent suivant leur usage. Il fallut les accompagner à leur feu. Il en parut alors environ cent cinquante qui vinrent se réunir aux autres; ce grand nombre n'effraya pas les François, parce qu'il y avoit dans la bande beaucoup de femmes & d'enfans. M. de *Saint-Simon* jugea que pour contenir cette multitude, il falloit envoyer la chaloupe au vaisseau chercher une plus grande quantité de présens que celle qu'il avoit apportée; & par précaution, il fit demander à M. de la *Giroudais* un renfort d'hommes armés. La chaloupe tardant à revenir, il envoya le canot pour en accélérer l'expédition, & dans l'impossibilité d'abandonner la négociation par l'intérêt que sembloient y prendre les Sauvages. M. de *Saint-Simon* resta à terre avec les François, armés au nombre de dix. Cependant des cavaliers de tout âge descendoient rapidement les côtes & venoient grossir la troupe, dont le nombre augmenta jusqu'à huit cens ou environ. La position alors parut réellement critique; le jour tomboit; nulles nouvelles du bord: un coup de vent, plus sensible au large qu'à terre, ayant retenu chaloupe & canot, le peloton de François entouré par les Sauvages & prisonniers au milieu d'une multitude d'hommes bien montés, bien armés & qui paroissoient observer entre eux une espèce de discipline, fit vainement tous ses efforts pour donner à entendre qu'il desiroit avoir son feu particulier & remettre les affaires au lendemain; jamais les *Patagons*, soit amitié, soit défiance, n'y voulurent consentir. Il fallut se résoudre à passer la nuit avec une douzaine d'entre eux, les autres s'étant retirés à leur camp.

Cette nuit passée sans fermer l'œil & sans vivres sur le bord de la mer, parut bien longue aux François. Mais quel fut leur embarras, quand le jour naissant leur montra que le navire avoit chassé de près d'une lieue & demie, par la violence du vent qui souffloit toujours en tempête. C'étoit encore une journée au moins à passer avec ces *Patagons*, qui revinrent en famille comme la veille.

Alliance
avec les Pa-
tagons.

Embarras où
se trouvent
les François.

BOUGAINVILLE.
1767

Toutefois ils laissèrent une espèce de liberté aux François, dont il y en eut que la faim contraignit à aller chercher des moules sur le rivage. Les Sauvages qui s'en apperçurent, leur apportèrent quelques morceaux de chair de vigogne à moitié cruds, mais qui furent trouvés excellens. A l'approche de la nuit, les chefs parurent exiger qu'on les suivit à leur camp; sur le refus constant qui en fut fait, ils donnèrent ordre à la multitude de se retirer, & cent hommes restèrent pour en garder onze.

Les François tinrent conseil, se conformant aux avis de M. de Saint-Simon, habitué aux mœurs de pareilles Nations. Il ne leur cacha point qu'étant sans défense, le moindre mouvement mal interprété pouvoit leur être funeste, & qu'il falloit montrer du sang froid & de la tranquillité. On le rangea donc auprès de ce détachement de Sauvages pour y passer une seconde nuit. On ne dormit point; un des Chefs qui paroissoit être le Protecteur des François, & qui avoit déjà reçu des pipes & du tabac, fit les frais de la conversation & les cérémonies de l'Hospitalité; la pipe passa de bouche en bouche; on chanta, & on mangea de la moelle de Guanaque, qui paroît être un de leurs mets favoris.

Un insiant pensa tout brouiller, par la mauvaise humeur d'un Chef, dont la philonomie étoit finistre & qui prit à parti le Chef Protecteur des François, il parloit avec le ton de la fureur, l'écume sortoit de sa bouche, & ses gestes indiquoient qu'il récitoit des combats malheureux que ses compatriotes avoient eus contre des hommes porteurs d'armes à feu. Les pleurs que fit couler son récit, confirmèrent cette interprétation. M. de Saint-Simon parla aux siens, & disposa tout pour résister tant bien que mal, en cas d'affaire, sans donner par ces dispositions d'ombrage aux Patagons, auxquels il tâcha de faire entendre; affectant un air déterminé, qu'il étoit surpris de leurs disputes & de leurs larmes, que ceux qu'il avoit amenés avec lui étoient amis de leur Nation, & plus disposés à les obliger qu'à leur faire injure; qu'ils les regardoient comme des frères, & venoient contracter alliance avec eux. Le style de cette harangue par gestes auroit pu ne pas produire tout son effet, si le jour n'avoit enfin rétabli le calme & dissipé les inquiétudes réciproques.

Le temps étoit devenu plus serein, on vit revenir le canot avec les présens si long-temps attendus. On les remit entre les mains des Chefs; il eut été impossible de les distribuer par familles, à cause du grand nombre. Les hommes qui s'étoient retirés la veille, s'étant rapprochés avec leurs femmes & leurs enfans, formerent une troupe nombreuse autour des François & les traitèrent avec toutes les démonstrations de l'amitié. Ce fut dans ce moment intéressant que M. de Saint-Simon contracta l'alliance avec eux, en leur présentant le pavillon du Roi, qu'ils acceptèrent avec des cris

de joie & des chansons. On leur fit entendre qu'au bout d'un an on viendrait les revoir. Ils offrirent à M. de Saint-Simon des chevaux qu'il ne put accepter, la chaloupe de l'*Eroile* s'étant perdue dans le coup de vent des jours précédens, & on se sépara avec les témoignages de la meilleure intelligence.

Il parut attesté par le rapport uniforme des François, qui n'eurent que trop le temps de faire leurs observations sur ce Peuple célèbre, qu'il est en général de la stature la plus haute & de la complexion la plus robuste qui soient connues parmi les hommes. Aucun n'avoit au-dessous de 5 pieds, 5 à 6 pouces, plusieurs avoient 6 pieds. Leurs femmes sont presque blanches & d'une figure assez agréable, quelques-uns des François qui ont hasardé d'aller jusqu'à leur camp, y virent des vieillards qui portoient encore sur leur visage l'apparence de la vigueur & de la santé. Parmi les Chefs, une partie étoit armée de fibres fort grands, proportionnés à leur taille; plusieurs avoient de larges couteaux en forme de poignards, d'autres des massues d'une pierre semblable au granite & pendue à une tresse de cuir qui paroît être de cheval. Les mots que les François leur ont entendu prononcer le plus souvent, & qu'ils ont pu retenir, sont *chaoua*, cris de joie, *didou*, *ahi*, *ohi*, *chouen*, *ke kalle mehoun*, quatre mots qui forment un chant mesuré; *nati*, *con pito*, ces derniers ont paru signifier des pipes & du tabac à fumer ou à mâcher. On rapportera dans son lieu ce qu'on a vu sur cette même Nation dans le détroit de Magellan.

On a déjà dit que le Commodore Byron étoit venu au mois de Janvier 1765, reconnoître pour la première fois les Isles Malouines. Il y avoit abordé à l'Ouest de l'établissement des François dans un port nommé déjà par M. de Bougainville *Port de la Croisade*, & il avoit pris possession de ces Isles pour la Couronne d'Angleterre, sans y laisser aucun habitant. Ce ne fut qu'en 1766, que les Anglois envoyèrent une Colonie s'établir au port de la Croisade, qu'ils avoient nommé *Port d'Egmont*; & le Capitaine *Maclebrie*, commandant la frégate le *Jafon*, vint au poste des François au commencement de Décembre de la même année. Il prétendit que ces terres appartenoient au Roi de la Grande-Bretagne, menaça de forcer la descente, si l'on s'obstinoit à la lui refuser, fit une visite au Commandant & remit à la voile le même jour.

L'établissement commençoit dès-lors à prendre une forme. Le Commandant & l'ordonnateur logeoient dans des maisons communes & bâties en pierres; le reste des habitans occupoit des maisons dont les murs étoient faits de gazons. Il y avoit trois magasins, tant pour les effets publics que pour ceux des particuliers; les bois du détroit avoient servi à faire la charpente de ces divers bâtimens, & à construire deux goelettes propres à reconnoître les côtes. L'*Aigle* retourna en France de ce dernier voyage,

Bot GAIM.
VIII.
1767.

Description
des Patagons.

Les Anglois
viennent s'y
établir dans
une autre
partie.

Etat de la
Colonie lorsqu'elle fut
remise aux François.

Bougainville.
1767.

avec un chargement d'huile & de peaux de loups marins tannées dans le Pays. On avoit aussi fait divers essais de culture sans succès, la plus grande partie des graines apportées d'Europe s'étant facilement naturalisées; la multiplication des bestiaux étoit certaine, & le nombre des habitans montoit environ à cent cinquante.

Tel étoit l'état des *Iles Malouines*, lorsque M. de *Bougainville* les remit aux Espagnols, dont le droit primitif se trouvoit ainsi étayé encore par celui que donnoit incontestablement aux François la première habitation. Les détails sur des productions de ces Iles, & les animaux qu'on y trouve, sont la matière du chapitre suivant, & le fruit des observations qu'un séjour de trois années à M. de *Norville*. On y joindra les remarques de *Dom Pernetty*.

§. IV.

Détails sur l'Histoire naturelle des Iles Malouines.

IL n'y a point de Pays nouvellement habité qui n'offre des objets intéressans aux yeux même les moins exercés dans l'étude de l'Histoire Naturelle; & quand leurs remarques ne serviroient pas d'autorité, elles peuvent toujours satisfaire en partie la curiosité de ceux qui cherchent à approfondir le système de la nature.

Aspect qu'elles présentent.

La première fois que les François descendirent sur ces Iles, rien de séduisant ne s'offrit à leurs regards: & à l'exception de la beauté du port dans lequel ils étoient entrés, ils ne favoient trop ce qui pourroit les retenir sur cette terre, ingrate en apparence. Un horizon terminé par des montagnes pelées; des terrains entrecoupés par la mer & dont elle sembloit se disputer l'empire; des campagnes inanimées sans d'habitans; point de bois capables de rassurer ceux qui se destinoient à être les premiers colons; un vaste silence, quelquefois interrompu par les cris des monstres marins; par-tout une triste uniformité paroissoit annoncer que la nature se refuseroit aux efforts de l'espèce humaine dans des lieux si sauvages. Cependant le temps & l'expérience apprirent que le travail & la constance n'y feroient pas sans fruits. Des baies immenses à l'abri des vents par ces mêmes montagnes qui répandent de leur sein les cascades & les ruisseaux; des prairies couvertes de gras pâturages, faits pour alimenter des troupeaux nombreux, des lacs & des étangs pour les abreuver; point de contestations pour la propriété du lieu; point d'animaux à craindre par leur féroceité, leur venin ou leur importunité; une quantité innombrable d'amphibies des plus utiles, d'oiseaux & de poissons du meilleur goût; une

matière combustible pour suppléer au défaut du bois; des plantes reconnues spécifiques aux maladies des navigateurs; un climat salubre par sa température également éloignée du chaud & du froid, & bien plus propre à former des hommes robustes & sains, que ces contrées enchanteresses où la chaleur & l'abondance qui en est la suite, ne tendent qu'à énerver leurs habitans; telles furent les ressources que la nature présenta. Elles effacèrent bientôt les traits qu'un premier aspect avoit imprimés & justifirent la tentative.

On pourroit ajouter que les Anglois, dans leur relation du *Port Egnont*, n'ont pas balancé à dire « que le Pays adjacent offre tout ce qui est nécessaire pour un bon établissement ». Leur goût pour l'Histoire Naturelle les engagera sans doute à suivre & à publier des recherches qui rectifieront celles-ci.

Les Isles *Malouines* se trouvent placées entre cinquante-un & cinquante-deux degrés & demi de latitude Méridionale, soixante-un & demi & soixante-cinq & demi de longitude Occidentale du Méridien de Paris; elles sont éloignées de la côte de l'Amérique ou des *Patagons* & de l'entrée du détroit de *Magellan*, d'environ quatre-vingt à quatre-vingt-dix lieues.

On a inséré dans le voyage du Commodore *Byron* une carte très-exacte de ces Isles, qui ont été reconnues en entier par le Capitaine *Macbride*.

Les ports qu'ont reconnus les François, réunissent l'étendue & l'abri; un fond tenace & des Isles heureusement situées pour opposer des obstacles à la fureur des vagues, contribuent à les rendre sûrs & aisés à défendre; ils ont de petites baies pour retirer les moindres embarquations. Les ruisseaux se rendent à la côte, de manière que la provision d'eau douce peut se faire avec la plus grande expédition.

Les marées assujetties à tous les mouvemens d'une mer environnante ne se sont jamais élevées dans des temps fixes, & qu'il ait été possible de calculer. On a seulement remarqué qu'elles avoient trois vicissitudes déterminées avant l'instant de leur plein; les Marins appelloient ces situations *Varvodes*. La mer alors en moins d'un quart d'heure monte & baisse trois fois comme par secouilles, sur-tout dans les temps des solstices, des équinoxes & des pleines lunes.

Les vents sont généralement variables, mais regnant beaucoup plus de la partie du Nord au Sud par l'Ouest, que de la partie opposée. En hiver lorsqu'ils soufflent du Nord à l'Ouest, ils sont brumeux & pluvieux; de l'Ouest au Sud, chargés de frimats, de neige & de grêle; du Sud au Nord par l'Est, moins chargés de brumes, mais violents, quoiqu'ils ne soient pas autant que ceux qui regnent en été & se fient du Sud-Ouest au Nord-Ouest par l'Ouest. Ces derniers, qui nettoient l'horizon & sechent le terrain, ne com-

BOUTAIN-
VILLE
1767.

Position
géographique de
des Isles Malouines.

Des ports.

Des marées.

Des vents.

tir; la plupart des côtes en sont formées. On y distingue des couches horizontales, & d'une épaisseur égale dans l'étendue de chaque lit, d'une pierre très-dure & d'un grain fin, ainsi que d'autres couches plus ou moins inclinées qui sont celles des ardoises & d'une espèce de pierre contenant des particules de talc, on y voit aussi des pierres qui se divisent par feuillets, sur lesquelles on remarquoit des empreintes de coquilles fossiles d'une espèce inconnue dans les mers; on en faisoit des meules pour les outils. La pierre qu'on tira des excavations étoit jaunâtre & n'avoit pas encore acquis son degré de maturité; on l'auroit taillée avec un couteau, mais elle durcissoit à l'air. On trouve facilement la glaise, les sables & les terres propres à fabriquer la poterie & les briques.

La tourbe qui se rencontre ordinairement au-dessus de la glaise, s'étend bien avant dans le terrain. On ne pouvoit faire une lieue de quelque point que l'on partit, sans en appercevoir des couches considérables, toujours aisées à distinguer par des ruptures qui en offrent quelques faces. Elle se forme tous les jours du debris des racines & des herbes dans les lieux qui retiennent les eaux, lieux qu'annoncent des jones fort pointus. Cette tourbe prise dans une baie voisine de l'habitation des François où elle présente aux vents une surface de plus de douze pieds de hauteur, y acquiert un degré suffisant de dessiccation: c'étoit celle dont on se servoit; son odeur n'est point malsaisante, son feu n'est pas triste, & ses charbons ont une action supérieure à celle du charbon de terre, puisqu'en soufflant dessus on peut allumer une lumière aussi aisément qu'avec de la braisée; elle suffit pour tous les ouvrages de la forge à l'exception des fondures des grosses pièces.

En observant le terrain de cette contrée, *Dom Pernety* y a trouvé du spath & du quartz en assez grande quantité; ce qui est un indice de mines: il a même rencontré des terres rougeâtres & ochreuses, ainsi que des pierres rouillées & très-ferrugineuses, il cassa un bloc de spath mêlé de quartz: on voyoit dans les crevasses une matière verdâtre, qu'il soupçonna tenir du verd-de-gris; il y appliqua la langue, la saveur & la stipaité se firent si bien sentir qu'il fut contraint de cracher pendant un gros quart-d'heure.

On y rencontre fréquemment des Pyrites rondes, sulphureuses & d'autres de figures irrégulières, que l'on jugeroit être de la mine de fer, tant par leur pesanteur que par leur couleur brune, mêlée d'une terre ochreuse, d'un jaune rougeâtre ou de couleur de rouille. On a aperçu aussi divers morceaux de quartz brisés qui présentoient à l'œil des paillettes brillantes comme l'or.

Dom Pernety trouva dans les fouilles à 6 pieds de profondeur ou environ, un lit de terre, posé obliquement, large de 10 pouces dans quelques endroits, de largeur inégale dans le reste, & qui s'enfonçoit dans la terre, en suivant la même direction. Ce lit

BOUGAINVILLE
1767.

étoit composé de quartz couvert d'une terre romillée, d'ochre jaune, d'ochre rouge, & d'une espèce de cailloux creux, pleins les uns d'une espèce de bol fin, couleur de chair ou de rose dans l'un, couleur de laque fine dans l'autre, & dans quelques-uns une terre très-fine presque semblable à du brun rouge d'Angleterre. Ordinairement l'enveloppe ou croute pierreuse qui couvre ces terres fines est de la même couleur que le contour. *Don Peronnet* en a trouvé de grises très-ressemblantes à de la mine d'argent. Au feu, leur couleur est devenue un peu plus foncée, ce qui fait juger qu'elles tiennent de l'ochre, & que le fer y domine. De retour en France, il montra quelques-uns de ces morceaux de quartz à des personnes accoutumées à faire des essais, ils ont décidé aussi que c'étoit de la mine de fer (a). Tous les bords de la mer & des îles de l'intérieur sont couverts d'une espèce d'herbe que l'on nomme improprement *Glayeuls* : c'est plutôt une sorte de *Gramen*. Elle est du plus beau verd & a plus de 6 pieds de hauteur ; c'est la retraite des lions & des loups marins, elle servoit également d'abri aux François dans leurs voyages. Dans un instant on étoit logé ; leurs tiges inclinées & réunies formoient un toit, & leur paille sèche un assez bon lit. Ce fut aussi avec cette plante qu'on couvrit leurs maisons ; le pied en est sucré, nourrissant & préféré à toute autre pâture par les bestiaux.

Plantes.

Glayeuls.

Les bruyeres, les arbrustes & la plante qui fut nommée *Gommier*, sont après cette grande herbe les seuls objets qu'on distingue dans les campagnes. Tout le reste est surmonté par des herbes menues plus vertes & plus fourrées dans les endroits abreuvés. Les arbrustes furent d'une grande ressource pour le chauffage, on les réserva ensuite pour les fours ainsi que la bruyere ; les fruits rouges de celle-ci attiroient beaucoup de gibier dans la saison.

Gommier résineux.

Le *Gommier*, plante nouvelle & inconnue en Europe, mérite une description plus étendue. Il est d'un verd de pomme & n'a en rien la figure d'une plante ; on le prendroit plutôt pour une loupe ou excroissance de terre de cette couleur ; il ne laisse voir ni pied, ni branches, ni feuilles. Sa surface, de forme convexe, présente un tissu si ferré, qu'on n'y peut rien introduire sans déchirement. Le premier mouvement étoit de s'élèver ou de monter dessus, sa hauteur n'est gueres de plus d'un pied & demi. Il porte un homme aussi sûrement qu'une pierre sans être foulé par le poids ; sa largeur s'étend d'une manière disproportionnée à sa forme, il y a des *Gommiers* très-larges sans en être plus hauts. Leur circonférence n'est régulière que dans les petites plantes qui représentent assez la moitié d'une sphere ; mais lorsqu'elles se sont acérées, elles sont terminées par des bosses & des creux sans aucune régularité. C'est en

(a) Voyage de *Don Peronnet*.

plusieurs endroits de leur surface que l'on voit en gouttes de la grosseur d'un pois une matiere tenace & jaunâtre qui fut d'abord appelée *Gomme* ; mais comme elle ne peut se dissoudre totalement que dans les spiritueux, elle fut appelée *Gomme Resine*. Son odeur est forte , assez aromatique , & approche de celle de la thérebentine. Pour connoître l'intérieur de cette plante on la coupa exactement sur le terrain , & on la renversa, on vit en la brisant qu'elle part d'un pied, d'où s'élevent une infinité de jets concentriques, composés de feuilles en étoiles enchaînées les unes sur les autres & comme enfilés par un axe commun. Ces jets sont blancs jusqu'à peu de distance de la surface, où l'air les colore en verd ; en les brisant il en sort un suc abondant & laiteux , plus visqueux que celui des thytinales ; le pied est une source abondante de ce suc , ainsi que les racines qui s'étendent horizontalement , & vont provigner à quelque distance ; de sorte qu'une plante n'est jamais seule. Le *Gommier* paroît se plaire sur le penchant des collines , & toutes les expositions lui sont indifférentes. Ce ne fut que la troisième année qu'on chercha à connoître sa fleur & sa graine, l'une & l'autre fort petites, parce qu'on étoit rebuté de n'avoir pas pu en transporter d'entiers en Europe. Enfin on a apporté quelques graines pour tâcher de s'approprier cette singulière & nouvelle plante, qui pourroit même être utile en médecine, plusieurs Matelots s'étant servis de sa resine avec succès pour se guérir de legeres blessures.

Une chose digne de remarque, c'est que cette plante, détachée de dessus le terrain, retournée à l'air & ainsi exposée au lavage des pluies, perd alors toute sa resine. Comment accorder cela avec sa dissolution dans les seuls spiritueux ? Lorsqu'elle a perdu sa resine , elle est d'une légèreté surprenante & brûle comme de la paille.

Dom Pernetty a reconnu parmi les plantes 4 ou 5 espèces de celles qui croissent en France. On y trouve abondamment du *Cleri*, de la *Corne de Cerf*, ou *Roquette*, de la *Grenouillette*, ou *Renunculus* à Griffe.

Cleri, raquette, grenouillette.

Il y a une autre plante qui fut appelée *Vinaigrette* à cause de son goût ; & *Dom Pernetty* croit qu'on pourroit peut-être la ranger dans la classe des *Alleluyas* ; elle pousse des feuilles assemblées en rond, au nombre quelquefois de 18 à 20 au bout d'une queue couleur de cerise, grosse comme le tuyau d'une plume d'aigle, de corbeau , ronde, haute communément de 7 à 8 pouces, mais s'élevant toujours au-dessus des plantes dont elle est environnée. La couleur de la feuille est d'un verd clair.

Vinaigrette.

Elle ne pousse qu'une tige presque semblable à celle des feuilles, & qui porte une seule fleur blanche composée d'un calice à 5 feuilles, ayant la forme d'une très-petite tulipe, s'ouvrant de

BOIS-RAIN.
VILLE.
1767.

même & exhalant une odeur d'amande très-suave. La feuille de la plante est faite en cœur, dont la pointe très-allongée; chaque feuille est attachée à la queue ou tige par cette pointe, & forme une espèce de houe. *Dom Pernetty* n'a vu aucune des feuilles entièrement ouvertes; elles sont presque toujours plies en canal.

On trouve dans *Dom Pernetty* la figure & la description d'une autre plante, qu'on pourroit mettre suivant lui au nombre des *Satyrians*, & qu'il croit être l'*Epipadis* dont parle le P. Feuillet p. 729 pl. 29, qu'il nomme *Epipadis Flore Luteo*; vulgo *Gravilla*.

Il y a dans tous les endroits abreuvés d'eau, une espèce de *Cédrach* qui y vient en motte, & qui porte une tige avec des feuilles creuses, où la graine est renfermée; ce qui n'est ordinaire à aucune des espèces du Capillaire, dont la semence est une poussière attachée sous la feuille le long de la côte.

Plante qui
a l'odeur de
Benjoin.

Dans les champs parmi le foin qui couvre presque toute la surface du terrain de l'Isle, s'élève une plante assez commune, dont la fleur est blanche & radice comme celle du *Pissenlit*. Mais les pétales sont pointues. Les feuilles les plus grandes ont jusqu'à 3 pouces de longueur, sont d'un verd un peu cotonneux, ainsi que la tige haute d'un pied ou environ; la fleur unique sur chaque tige a une odeur de *Benjoin*.

Autre plante
aromatique.

Une autre plante dont la tige & les feuilles sont semblables à celles de la précédente, porte des fleurs jaunes en bouquet également radices, au nombre de 12 ou 15 très-agréables à la vue, & à l'odorat: cette fleur est soutenue par un calice écailleux; la racine est un amas de petits filamens, aboutissans tous au pied de la plante.

Plante dont
le fruit est
bon à man-
ger.

On voit deux plantes l'une & l'autre produisant un fruit rouge, dont un ressemble à une framboise, qui se sépare de sa plante, il est aisé d'y être trompé; sa saveur tient un peu de celle de la mûre, mais beaucoup plus agréable. La plante est rampante, prend racine à chaque nœud & a une petite feuille, semblable à celle du charme.

Autre plante.

La seconde plante a sa feuille un peu velue, presque semblable à celle de la mauve: la tige qui porte son fruit s'élève si peu qu'il est souvent en terre au partir; il est fait comme une mûre, mais d'un rouge vif de cinabre; le grain est sec & presque sans saveur.

1 sucre-muf-
sec.

Dans le foin & les bruyères croit une plante, dont le fruit est charmant à la vue & des plus agréables au goût. Infusé simplement dans de l'eau-de-vie avec du sucre, il fait une liqueur excellente; parce qu'il porte un parfum d'ambre & de musc, qui ne répugneroit pas même aux personnes qui ont de la répugnance pour ces deux parfums, & plairoit infiniment à ceux qui les recherchent. Les Indiens des parties méridionales du Canada, préparent l'infusion de cette plante à celle du meilleur thé; ils la boi-

vent pour le plaisir & la santé : ils la nomment *Lucet Musqué* ; elle a l'odeur douce & suave du *Myrthe*.

Une autre plante dont *Pernetty* ignore le nom & les propriétés, croît sur la côte de la mer dans les lieux sablonneux : elle n'est pas commune. Ses feuilles qui ressemblent à un fer de lance racourci & presque ovale, sont portées sur une longue queue qui prend dès la racine même, elles sont cotonneuses plus que celles du *Verbascum*, appelé *Bouillon Blanc* ou *Molaine*, ses fleurs sont jaunes, radiées, disposées en bouquets, soutenues par un calice qui s'arrondit, comme celui de l'artichaud, & qui, lorsque la fleur est tombée, renferme une graine angulaire longue & approchant beaucoup de celle de la chicorée.

Les terrains les moins humides produisent deux ou trois espèces de bruyères à fruit rouge, & bien différentes de la bruyère d'*Europe*, elles ont toutes une odeur de résine. Une autre plante assez grande a le goût décidé des jeunes pousses du pin, que l'on nomme dans le Canada *Capinette*, avec lesquelles on y fait une boisson fermentée très-salutaire, que l'on appelle du même nom : les François en ont fait de pareille avec cette plante des *Malouines* ; ce sera une grande ressource pour ceux, qui, dans la suite, iront s'établir dans ces îles, car cette plante se trouve abondamment par-tout, & la boisson que l'on en fera pourra tenir lieu de bière. Cette plante a la tige & les feuilles d'un verd pâle jaunâtre, & peut être mise au nombre des plantes rampantes, dont la tige est ronde très-souple, & de la grosseur quelquefois du tuyau d'une plume d'aigle, plus communément du tuyau d'une plume d'oie. Les feuilles viennent par paires le long des branches attachées à une queue très-courte, & ont presque la forme de celles du Gommier dont on a parlé ci-devant. Cette plante vient également bien dans les bas & dans les lieux élevés. Sa fleur herbeuse laisse après elle une houpe blanche en forme de pinceau évasé & ne porte point de fruit. (a)

Les François n'ont trouvé qu'une seule espèce d'arbruste dans le canton qu'ils ont parcouru, on le rencontre dans les terres humides & dans les collines par lesquelles s'écoulent les eaux qui descendent des hauteurs. Cet arbruste vient de la hauteur du romarin aux feuilles duquel celles de cet arbruste ressembleroient parfaitement, si celles-ci n'étoient plus courtes & tant soit peu moins larges. Les fleurs sont blanches approchant beaucoup de celles de la *Paquerette* ou *Marguerite des Champs*, elles ne sont pas rangées en épis comme celles du romarin, mais chaque fleur au bout de chaque menue branche, de façon que l'arbruste en paroît tout couvert ; les fleurs & les feuilles n'ont presque pas d'odeur

BOUGAINVILLE.
1767.
Autre plante.

Bruyère.

Plante à bière.

Arbruste.

(a) Voyage de *Don Pernetty*.

& le peur qu'elles en ont n'approche pas de celle du romarin, sans doute ce n'est pas le même arbuſte dont parle *Freſin* dans ſa relation de la mer du Sud, ſous le nom du P***. nom Indien, & que l'auteur du Voyage de l'Amiral Anion, dit être ſort commun au port *Saint-Julien*.

Sur la côte des *Patagons*, ſituée preſque au même degré de latitude que les Iſles *Malouïnes*, l'arbuſte dont on parle eſt auſſi très-commun; mais il dit qu'il reſſemble au romarin & qu'il en a l'odeur. L'écorce de celui des *Malouïnes* eſt grisâtre aſſez liſſe & le bois eſt jaune.

On pourroit mettre au nombre des arbuſtes une plante ligneuſe de ces Iſles, qui croit pour l'ordinaire dans les lieux arroſés d'eau vive. A quelques pas de diſtance on la prendroit pour un roſier de la petite eſpèce; mais en l'examinant de plus près ſa ſeuille qui vient par paires, a plus de reſſemblance avec celle de la pimperlaine; elle eſt ſeulement un peu plus longue & a un goût qui en approche, ainſi que la tête qui porte la graine. Cette tête eſt ovale, ne repréſentant pas mal l'enveloppe extérieure de la chataigne, ou une de ces têtes rouſſes qu'on trouve en été ſur l'églantier. La tige de cet arbuſte eſt rampante, quelquefois groſſe comme le pouce, & longue de 4 ou 5 picds. De cette tige s'élèvent des branches de la hauteur de 8 ou 10 pouces, au ſommet deſquelles viennent la fleur & la ſemence (a).

Fruits.

Deux petits fruits dont l'un inconnu reſſemble aſſez à une mure, l'autre de la groſſeur d'un pois & nommée *Lucet*, à cauſe de ſa conformité avec celui que l'on trouve dans l'Amérique Septentrionale, étoient les ſeuls que l'automne ſournit. Ceux des bruyères n'étoient mangeables que pour les enfans qui mangent les plus mauvais fruits, & pour le gibier. La plante de celui qui fut nommée mure, eſt rampante; ſa ſeuille reſſemble à celle du charme, elle prolonge ſes branches & ſe reproduit comme les fraiſiers.

Fleurs.

Parmi pluſieurs autres plantes, il y avoit beaucoup de fleurs, mais toutes inodores, à l'exception d'une ſeuile qui eſt blanche & de l'odeur de la tubereuſe, on trouva auſſi une véritable violette d'un jaune de jonquille. Ce que l'on peut remarquer, c'eſt qu'on n'a jamais rencontré aucune plante bulbeuſe à oignon. Une autre ſingularité, ce fut que dans la partie Méridionale de l'Iſle habitée, au-delà d'une chaîne de montagnes qui la coupe de l'Eſt à l'Oueſt, on vit qu'il n'y a, pour ainſi dire, point de Gommier réſineux, & qu'à leur place on rencontroit en grande quantité, une plante d'une même forme & d'un verd tout différent, n'ayant pas la même ſolidité, ne produiſant aucune réſine, & couverte dans ſa ſaiſon de belles fleurs jaunes. Cette plante, facile à ouvrir, eſt com-

(a) Voyage de Dom Pernetty.

posée, comme l'autre, de jets qui partent tous d'un même pied & vont se terminer à sa surface. En repassant les montagnes, on trouva un peu au-dessous de leur sommet une grande espèce de scolopandre ou de cétérac. Ses feuilles ne sont point ondulées, mais faites comme les lames d'épée. Il se détache de la plante deux maîtresses tiges qui portent leur graine en dessous comme les capillaires. On vit aussi sur les pierres une grande quantité de plantes friables, qui semblent tenir de la pierre & du végétal; on pensa que ce pouvoient être des lichens, mais on remit à un autre temps à éprouver si elles seroient de quelque utilité pour la teinture.

Quant aux plantes marines, elles étoient plutôt un objet incommode qu'utile. La mer est presque toute couverte de goemons dans le port, sur-tout près des côtes dont les canots avoient de la peine à approcher; ils ne rendent d'autre service que de rompre la lame lorsque la mer est grosse. On comptoit en tirer un grand parti pour fumer les terres.

Parmi les plantes qui croissent dans la mer, il y en a une remarquable que les Marins François appelloient *Baudreux*. Elle élève ses tiges jusqu'à la surface des eaux, sur laquelle elles s'étendent fort au loin & s'y soutiennent au moyen d'une espèce d'ampoule plein d'air, qui forme la naissance de la queue de la feuille.

On trouve ces *Baudreux* en abondance le long de la côte, & à une distance même d'une grande lieue de terre dans des endroits où il y a 15 à 18 brasses de profondeur, de manière que pour monter à la surface & s'y étendre aussi spacieusement, la tige doit avoir une vingtaine de brasses de longueur. Les racines de ces *Baudreux* sont jaunes, comme la tige de la plante entrelacée l'une dans l'autre, formant un gros paquet, dans lequel se retiennent les plus belles moules, tant magellanes qu'unies & communes. On y trouve aussi des pourpres, des bargaux & divers autres coquillages. Les limas nacrés & rubanés, vivent le long des tiges & des feuilles.

Ces feuilles ont jusqu'à deux pieds & demi de longueur sur quatre pouces dans leur plus grande largeur, elles sont d'un jaune roux, tel que celui d'une feuille d'arbre morte qui commence à se pourrir: leur superficie est inégale comme si la feuille avoit été gossée.

Cette plante pousse une trentaine de tiges d'une seule racine attachée au fond de la mer par un bout, ayant la forme du pavillon d'une trompette, ou d'un entonnoir évasé. Il en sort comme un fagot de racine ou tiges entrelacées, où l'on trouve souvent des pierres avec les coquillages dont j'ai parlé. Les feuilles poussent le long de la tige de distance en distance; des tiges suinte une humeur mucilagineuse & baveuse, qui sert de nourriture aux coquillages qui s'y attachent. Lorsque les flots ont détaché les paquets

BOUGAINVILLE.
1767.

Plantes marines.

Baudreux.

BOUGAIN-
VILLE.
1767.

Corallines.

Éponges.

Limas rub-
rés.

Moules.

Coquillages.

Lepas ou
patelles.

du fond & les ont jetté sur le rivage; & que les feuilles desséchées par l'action de l'air & des rayons du soleil en sont séparées, nos Marins les appellent (a) *Goismon*.

Les marées apportent plusieurs especes de corallines très-variées & des plus belles couleurs, elles ont mérité une place dans les cabinets des curieux, ainsi que les éponges & les coquilles. Les éponges affectent toutes la figure des plantes; elles sont ramifiées en tant de manières qu'on a peine à croire qu'elles soient l'ouvrage d'insectes marins, d'ailleurs leur tissu est si serré & leurs fibres si délicates, qu'on ne conçoit gueres comment ces animaux peuvent s'y loger.

Dom Pernetty a souvent trouvé sur le rivage des limas assez petits à bandes de différentes couleurs, que l'on peut nommer *Limas Rubrés*: le fond du coquillage est de la plus belle nacre. Il y a vu aussi des burgos & des moules tant magellanes que communes, quelques-unes de ces dernières ont entre 5 & 6 pouces de long, sur deux de large dans le plus grand diamètre.

Les moules sont encore très-communes le long de la côte: les François essayèrent d'en manger plus d'une fois, mais ils les trouverent toujours remplis de perles. Dans l'idée que les perles font l'effet d'une maladie de ce coquillage, *Dom Pernetty* pensa que la cause de cette maladie pouvoit bien être le défaut d'eau, dont cet animal souffroit pendant que la mer est retirée; il imagina donc qu'en pêchant celles qui sont abreuvées sans cesse, elles pouvoient n'avoir pas de perles; il fut confirmé dans cette idée par des moules qu'il trouva dans les racines de *Goismon*, il en ouvrit quelques-unes, elles se trouverent sans perles & excellentes, tant les communes que les magellanes.

Les coquillages sont très-brillans, mais si on n'a pas soin de les prendre dès que la mer, qui les a portées sur le rivage s'est retirée, ils ne peuvent plus être conservés, le soleil les calcine, mange leurs plus belles couleurs, & les réduit en chaux, de manière qu'ils deviennent friables sous les doigts.

Les lepas ou patelles des îles *Malouïnes*, sont d'une beauté bien supérieure à tous ceux de *France*. Ceux-là sont ovales pour la plupart: la surface intérieure présente la plus belle nacre, souvent le fond du creux est tapissé d'un rouge brun d'écaïlle & de tortue qui paroît doré: la surface extérieure est striée & cancellée; les parties saillantes sont couleur d'écaïlle brune, & le fond varié de nacre & d'écaïlle dorée.

On en trouve de 5 à 6 sortes, plus ou moins ovales, les unes considérablement profondes, les autres quoique d'un diamètre semblable ont trois quarts de moins de profondeur.

On

(a) Voyage de *Dom Pernetty*.

On en trouve de très-grands & de très-beaux de l'espece dont le point d'élévation est percé d'un trou ovale, blancs en dedans, colorés de bandes pourpres & violettes qui vont en s'élargissant du centre à la circonférence.

La 4eme. espece est celle que quelques-uns appellent *bonnet de dragons* ; le plus large d'ouverture que *Dom Pernetty* ait pu trouver, n'a pas plus de 9 à 10 lignes de diamètre, & 6 ou 7 de profondeur : la surface extérieure est grise, presque unie quelquefois à bandes un peu brunes, l'intérieure est ordinairement couleur de lie-de-vin rouge un peu rembrunie.

Beaucoup de ces especes de lepas n'ont pas leur centre d'élévation ou de convexité placé au milieu, mais un peu avancé vers un des bords du grand diamètre : un entr'autres l'a tout proche de l'une des extrémités. Ce lepas est très-aplati, son écaille est si fine qu'il faut la manier avec beaucoup de délicatesse & d'attention pour ne pas la briser ; ses deux surfaces sont unies & argentées, quand l'extérieure est dépouillée de son épiderme où enveloppe couleur de feuilles mortes. On y trouve aussi un lepas chamberé petit & blanc, tant en dedans qu'en dehors : *Dom Pernetty* n'en a vu que sur le rivage & toujours sans l'animal. Enfin on y trouve cette espece que les matelots appelloient *Gondole ou Nacelle*, parce qu'il en a la figure quand il est renversé, mais à l'extérieur, il ressemble à la cuirasse d'un *Clos-Porte* : elle est composée de 8 pieces qui rentrent l'une dans l'autre, de maniere que l'animal peut se replier sur lui-même, s'arrondir comme une boule & se renfermer dans son écaille : tout autour regne un bourrelet de chair hérissée de poils longs de trois ou quatre lignes, l'écaille est variée d'un beau verd bleuâtre, de blanc de lait & de brun noirâtre, par bandes ou rayons.

Outre quatre especes de moules (a), beaucoup d'autres différents coquillages aussi curieux se présentent sur la côte de cette Ile ; des buccins feuilletés, des buccins armés, des oies de différentes fortes, des pourpres, des limas rubannés, des limas chaînés, des hélices, des comes unies, des comes à siries, des ricarderaux ou coquilles de S. Jacques, des pétoncles & des ourfins, des étoiles de mer & des poulettes ou cogs, que nos Marins appellent *Gueule de Rayés*. Ce dernier coquillage n'étoit connu que dans le genre des coquillages fossiles, & l'on doutoit qu'il en existât en nature.

On n'y a trouvé d'autre quadrupede que le *Loup Renard*.

Le *Loup Renard*, ainsi nommé parce qu'il se creuse un terrier, & que sa queue est plus longue & plus fournie de poil que celle du loup, habite dans les dunes sur le bord de la mer. Il fuit le gibier & se fait des routes avec intelligence, toujours par le plus

BOUGAINVILLE.
1767.

Gondole ou
nacelle.

Autre coquillage.

Quadrupede.

(a) On peut en voir la description dans le voyage de *Dom Pernetty*.
Tome XX.

BOUGAINVILLE
1767.

court chemin d'une baie à l'autre; à la première descente des François à terre, ils ne doutèrent point que ce ne fussent des sentiers d'habitans. Il y a apparence que cet animal jouit une partie de l'année, tant il est maigre & rare. Il est de la taille d'un chien ordinaire, dont il a aussi l'aboiement, mais foible. Comment a-t-il été transporté sur les Isles?

Les oiseaux & les poissons ne manquent pas d'ennemis qui troublent leur tranquillité. Ces ennemis des oiseaux sont le loup, qui détruit beaucoup d'œufs & de petits; les aigles, les éperviers, les émouchets & les chouettes. Les poissons sont encore plus maltraités sans parler des balcines, qui comme on sait, ne se nourrissant que de fretin, en détruisent prodigieusement, ils ont à craindre les amphibies & cette quantité d'oiseaux pêcheurs, dont les uns se tiennent constamment en sentinelle sur les rochers, & les autres planent sans cesse au-dessus des eaux.

Des oiseaux
à pieds jaunes.

Parmi les oiseaux à pieds palmés, le cigne tient le premier rang. Il ne diffère de ceux d'Europe que par son col, d'un noir velouté, qui fait un admirable contraste avec la blancheur du reste de son corps.

Cette espèce de cigne se trouve aussi dans la rivière de la *Plata* & au détroit de *Magellan*, où on en a tué un dans le fond du port *Galant*.

Des faucons
etc.

Quatre espèces d'ois sauvages formoient une des plus grandes richesses des François, la première ne fait que pâture, on lui donna improprement le nom d'Ouarde, ses jambes élevées lui sont nécessaires pour se tirer de grandes herbes, & son long col pour observer le danger; sa démarche est légère, ainsi que son vol; elle n'a point le cri désagréable de son espèce. Le plumage du mâle est blanc, avec des mélanges de noir & de cendré sur le dos & les ailes. La femelle est fauve, & ses ailes sont parées de couleurs changeantes; elle pond ordinairement six œufs. Leur chair saine, nourrissante & de bon goût, devint la principale nourriture des François, il est prouvé qu'ils en ont mangé 1500 livres; il étoit rare qu'on en manquât: indépendamment de celles qui naissent sur l'Isle, les vents d'Est en automne en amènent des volées, sans doute de quelque terre inhabitée: car les chasseurs reconnoissent aisément ces nouvelles venues au peu de crainte que leur inspiroit la vue des hommes. Les trois autres espèces d'ois n'étoient pas si recherchées; car elles contractent un goût huileux: leur forme est moins élégante que celle de la première espèce, il y en a même une qui ne s'élève qu'avec peine au-dessus des eaux, celle-ci est crierde. Les couleurs de leur plumage ne sortent guères du blanc, du noir, du fauve & du cendré. Toutes les espèces, ainsi que les cignes, ont sous leurs plumes un duvet blanc en gris très-fourni.

Deux especes de canards & deux de sarcelles embellissent les étangs & les ruisseaux. Les premiers diffèrent peu de ceux de nos climats, on en tua quelques-uns de tout noirs, & d'autres tout blancs. Quant aux sarcelles, l'une à bec bleu est de la taille des canards; l'autre est beaucoup plus petite. On en vit qui avoient les plumes du ventre teintes d'incarnat. Ces especes sont de la plus grande abondance & du meilleur goût.

Il y a de plus deux especes de plongeurs de la petite taille. L'une a le dos de couleur cendrée & le ventre blanc; les plumes du ventre sont si soyeuses, si brillantes & d'un tissu si serré, que les François les prirent pour le grebe dont on fait des manchons précieux : cette especes est rare. L'autre plus commune, est toute brune, ayant le ventre un peu plus clair que le dos. Les yeux de ces animaux sont semblables à des rubis. Leur vivacité surprenante augmente encore par l'opposition du cercle de plumes blanches qui les entoure & qui leur a fait donner le nom de plongeurs à lunettes. Ils sont deux petits, sans doute trop délicats pour souffrir la fraîcheur de l'eau lorsqu'ils n'ont encore que le duvet; car alors la mere les voiture sur son dos. Ces deux especes n'ont point les pieds palmés à la façon des autres oiseaux d'eau; leurs doigts séparés sont garnis de chaque côté d'une membrane très-forte : en cet état chaque doigt ressemble à une feuille arrondie du côté de l'ongle, d'autant plus qu'il part du doigt des lignes qui vont se terminer à la circonférence des membranes, & que le tout est d'un verd de feuilles sans avoir beaucoup plus d'épaisseur.

Deux especes d'oiseaux que l'on nomma *Bec-Scies*, on ne sait pas pourquoi, & ensuite *Nigards*, parce qu'ils se laissoient tuer sans prendre la fuite, ne diffèrent entre elles que par la taille, & quelquefois parce qu'il s'en trouve à ventre brun parmi tous les autres qui l'ont ordinairement blanc. Le reste du plumage est d'un noir tirant sur le bleu, très-loncé; leur forme & les plumes du ventre, aussi serrées & aussi soyeuses que celles du Plongeur blanc, les rapprochent de cette especes, ce que l'on n'oseroit cependant pas affirmer; ils ont le bec assez long & pointu, & les pieds palmés sans séparation, avec un caractère remarquable, le premier doigt étant le plus long des trois, & la membrane qui les joint se terminant à rien au troisième. Leurs pieds sont couleur de chair. Ces animaux sont de grands destructeurs de poissons. Ils se placent sur les rochers, ils s'y rassemblent par nombreuses familles, & y font leur ponte. Comme leur chair est très-mangeable, on en fit des *tueries* de deux ou trois cens, & la grande quantité de leurs œufs offrit encore une ressource dans le besoin. Ils se défioient si peu des chasseurs, qu'il suffisoit d'aller à eux avec des bâtons. Ils ont pour ennemi un oiseau de proie à pieds palmés, ayant plus de sept pieds d'envergure, le bec long & fort caractérisé par deux tuyaux de

C c 2

BOUGAINVILLE.
1767.
Canada.

Hongkong.

Nigards.

BOUGAIN-
VILLE.
1767.

même manière que le bec, lesquels sont percés dans toute leur longueur. Cet animal est celui que les Espagnols appellent *Quebranta Hucfos*.

Mouettes.

Une quantité de mauves ou mouettes de couleurs très-variées & très-agréables, de caniards & d'équerrets, presque tous d'un plumage gris & vivans par familles, viennent planer sur les eaux & fondent sur le poisson avec une vitesse extraordinaire. Ils servoient à reconnoître les temps propres à la pêche de la sardine; il suffisoit de les tenir un moment suspendus, & ils rendoient encore dans sa forme ce poisson qu'ils ne venoient que d'engloutir. Le reste de l'année ils se nourrissent d'autres especes de petits poissons. Ils pondent autour des étangs, sur des plantes vertes assez semblables aux nénuphars, une grande quantité d'œufs très-bons & très-sains.

Pingoins.

On distingua trois especes de *Pingoins*; la première remarquable par sa taille & la beauté de son plumage, ne vit point par famille comme la seconde, qui est la même que celle décrite dans le voyage du *Lord Anson*. Ce *Pingoin* de la première classe aime la solitude & les endroits écartés. Son bec plus long & plus délié que celui des *Pingoins* de la seconde especce, les plumes de son dos d'un bleu plus clair, son ventre d'une blancheur éblouissante, une plume jonquille qui part de la tête & va terminer les nuances du blanc & du bleu pour se réunir ensuite sur l'estomac, son col très-long quand il lui plaît de chanter, son allure assez légère, lui donnent un air de noblesse & de magnificence singulieres. On espéra de pouvoir en transporter un en Europe. Il s'approprioit facilement jusqu'à connoître & suivre celui qui étoit chargé de le nourrir, mangeant indifféremment le pain, la viande & le poisson; mais on s'aperçut que cette nourriture ne lui suffisoit pas & qu'il absorboit sa graisse; aussitôt qu'il fut maigri à un certain point, il mourut. La troisième especce habite par familles, comme la seconde sur de hauts rochers dont elle partage le terrain avec ses *Bees-Scies*; ils y pondent aussi. Les caractères qui les distinguent des deux autres, sont leur petitesse, leur couleur fauve, un toupet de plumes de couleur d'or, plus courtes que celles des aigrettes, & qu'ils relevent lorsqu'ils sont irrités & enfin d'autres petites plumes de même couleur qui leur servent de sourcils; on les nomma *Pingoins Sauteres*; en effet ils ne se transportent que par sauts & par bonds. Cette especce a dans toute sa contenance plus de vivacité que les deux autres.

Alcyons.

Trois especes d'alcyons, qui se montrent rarement, n'annonçoient pas les tempêtes comme ceux qu'on voit à la mer. Ce sont cependant les mêmes animaux, au dire des Marins; la plus petite especce en a tous les caractères. Si c'est un véritable alcyon, on peut être assuré qu'il fait son nid à terre, d'où on en a rap-

porté des petits n'ayant que le duvet, & parfaitement ressemblans à pere & mere. La seconde espèce ne diffère que par la grosseur; elle est un peu moindre qu'un pigeon. Ces deux espèces sont noires avec quelques plumes blanches sous le ventre. Quant à la troisieme qu'on nomma d'abord *Pigeon blanc*, ayant tout le plumage de cette couleur & le bec rouge, on peut conjecturer que c'est un véritable alcyon blanc, à cause de sa conformité avec les deux autres.

GOUVAIN-
VILLE.
1767.

Trois espèces d'Aigles, dont les plus forts ont le plumage d'un blanc sale, & les autres sont noirs à pattes jaunes & blanches, sont la guerre aux beccassines & aux petits oiseaux; ils n'ont ni la taille ni les forces assez fortes pour en attaquer d'autres. Une quantité d'éperviers & d'émouchets & quelques chouettes, sont encore les persécuteurs du petit gibier. Les variétés de leur plumage sont riches & présentent toutes sortes de couleurs.

Oiseaux à
pieds noirs
palmés.

Les beccassines sont les mêmes que celles d'Europe. Elles ne font point le crochet en prenant leur vol & sont faciles à tirer. Dans les temps de leurs amours elles s'élèvent à perte de vue : & après avoir chanté & reconnu leur nid, qu'elles font sans précaution au milieu des champs & dans des endroits presque dégarnis d'herbes, elles s'y précipitent du plus haut des airs; alors elles sont maigres; la saison de les manger excellentes est l'automne.

Beccassines

En été on voyoit beaucoup de corlieux qui ne différaient en rien des nôtres.

Corlieux.

On rencontre toute l'année au bord de la mer un oiseau assez semblable au corlieu. On le nomma *Pie de mer*, à cause de son plumage noir & blanc, ses autres caractères distinctifs sont d'avoir le bec d'un rouge de corail & les pattes blanches. Il ne quitte gueres les rochers qui se découvrent à basse mer, & se nourrit de petites chevrettes. Il a un sifflement aisé à imiter; ce qui fut par la suite utile aux chasseurs.

Les aigrettes sont assez communes; on les prit pour des hérons & les François ne connurent pas d'abord le mérite de leurs plumes. Ces animaux commencent leur pêche au déclin du jour; ils aboyent de temps à autre, de manière à faire croire que ce sont de ces lous-renards, dont on a parlé ci-devant.

Deux espèces d'etourneaux ou grives étoient amenées par l'automne; une troisieme ne quittoit pas la côte. Les François la nommerent *Oiseau rouge*; son ventre est tout couvert de plumes du plus beau couleur de feu, sur-tout en hiver; on en pourroit faire de riches collections pour des garnitures. Des deux autres espèces passagères, l'une est fauve & a le ventre marqueté de plumes noires; l'autre est de la couleur des grives que nous connoissons. On n'entrera pas dans le détail d'une infinité d'autres petits oiseaux assez semblables à ceux qu'on voit en France dans les Provinces Maritimes.

Etourneaux
ou grives.

BOUGAINVILLE.

VILLE.

1767.

Reptiles insectes Mollusques.

Poissons.

Les François n'y ont vu aucune espèce de reptiles ni d'insectes malfaisans, seulement quelques petites mouches communes, quelques petites araignées des champs que l'on appelle l'ancheu-fes & quelques grelots. (a)

Toutes les côtes abondent en poissons la plupart peu connus.

Gras dos.

Dom Pernetty d'un seul coup de filet, retira plus de 500 gros poissons & des milliers d'autres longs d'un demi pied, dont il jeta à la mer plus des trois quarts. Des petits il ne garda qu'une espèce nommée *Pajes* par les Espagnols & *Gras dos* par les Marins François : ce poisson est presque transparent & d'une extrême délicatesse. Le filet étoit si plein que malgré les efforts de 16 personnes, on eut toutes les peines du monde de le tirer sur le rivage : il en sautoit beaucoup par-dessous ; & une grande quantité s'échappa encore tant par les bouts qui ne pouvoient joindre les bords, que par les trous qui se firent dans le filet.

Ce poisson a la forme de celui que l'on nomme *Menille* ou *Saintonge*, & a le goût du *sur mulet*.

La fardine ne monte qu'au commencement de l'hiver. Les mulets poursuivis par les loups marins, se creusent des trous dans les terres vaseuses qui bordent les ruisseaux où ils se réfugient, & on les prenoit avec facilité, en élevant la couche de terre tourbeuse qui couvre leurs retraites.

Congres, mufouin blanc.

On trouve aussi quelques congres sur les roches ; & le mufouin blanc à tête & queue noires, se montre dans les bayes pendant la belle saison. Si on avoit eu du temps & des hommes à employer pour la pêche au large, on auroit trouvé beaucoup d'autres poissons, & indubitablement des îles, dont on a rencontré quelques-unes échouées sur les sables. On n'a pris qu'une seule espèce de poisson d'eau douce, sans écailles, d'une couleur verte, & de la taille d'une truite ordinaire. On a fait, il est vrai, peu de recherches dans cette partie ; le temps manquoit, & les autres poissons étoient en abondance.

Balcines.

Les balcines occupent la haute mer ; quelques-unes s'échouent quelquefois dans le fond des bayes, où l'on voit leurs débris. D'autres ossemens énormes, placés bien avant dans les terres, & que la fureur des flots n'a jamais été capable de porter si loin, prouve ou que la mer a baissé ou que les terres se sont élevées.

Lions & loups marins.

Dans l'îlot où les Officiers François tuèrent un si grand nombre de phoques, une femelle faisoit un pingoin. Au moment que cet oiseau poisson tomba sous le coup de fusil, la louve marine l'emporta à l'eau & le dévora dans un clin d'œil : ce pingoin avoit au moins deux pieds & demi de hauteur.

Un loup marin qu'on mesura, avoit 19 pieds & quelques pouces de long.

(a) Voyage de Dom Pernetty.

Dans le nombre des loups marins qui furent tués, *Dom Pernetty* en remarqua plusieurs qui n'avoient pas de trompe, dont la peau du nez étoit sans rides, & dont le museau étoit un peu plus pointu; « ne seroit-ce pas les femelles, dit-il ».

BOUGAINVILLE
1767.

Pendant que ces animaux tenoient leur gueule béante, deux jeunes gens s'amusoient à y jeter de gros cailloux, que ces loups engloutissoient comme nous avalerions une fraise, ils se remuent assez difficilement, excepté par la partie de la tête & le cou qu'ils tournent à droite & à gauche avec une assez grande agilité pour leur taille : si on se trouvoit à leur portée, ils couperaient un homme en deux d'un seul coup de dents. Leurs yeux sont les plus beaux du monde, & leur regard n'a rien de féroce. *Dom Pernetty* observa qu'en expirant, leurs yeux changeoient de couleur, & que le cristallin en devenoit d'un verd admirable.

On trouvera dans le second voyage de Cook, un grand nombre d'observations sur ces animaux qui n'étoient pas assez connus des Naturalistes.

Quant aux crustacées, on n'en a distingué que de trois espèces fort petites, l'écrevisse, rouge même avant que d'être cuite : c'est plutôt une salicoque; le crabe à pattes bleues, qui ressemble assez au tourelourou, & une espèce de chevette très petite. On ne ramassoit que pour les curieux ces trois sortes de crustacées, ainsi que les moules & autres coquillages qui n'ont pas le goût aussi fin que ceux de France.

Des crustacées.

Le pays paroît être absolument privé d'huîtres.

Enfin pour présenter un objet de comparaison avec une Île cultivée en Europe, on peut citer ce que dit Puffendorff, en parlant de l'Irlande située à la même latitude dans l'hémisphère boréal, que les Îles *Malouines* dans l'autre hémisphère. Savoir, « que cette Île est agréable par la bonté & la sérénité de son air, la chaleur & le froid n'y sont jamais excessifs. Le pays bien coupé de lacs & de rivières, offre de grandes plaines couvertes de pâturages excellents. Point de bêtes venimeuses, les lacs & les rivières sont poissonneuses, &c. » Voyez l'Histoire Universelle.

Les Îles *Malouines*, comme la plupart des terres de l'ancien & du nouveau monde, semblent avoir essuyé des révolutions considérables. On est saisi d'étonnement à la vue de l'innombrable quantité de pierres de toutes grandeurs bouleversées les unes sur les autres, & cependant rangées comme si elles avoient été amoncelées négligemment pour remplir des ravins. *Dom Pernetty* essaya de graver un nom sur une des pierres, elle étoit si dure que son couteau, ni un poinçon ne purent l'enfamer, il en essaya ainsi plusieurs, & il trouva par-tout une égale dureté. En frappant sur un fangle avec une autre pierre, il en fit éclater un morceau, & toutes celles qu'il fit éclater lui présentèrent un grès porphyrisé.

Ruinées.

BOUGAINVILLE
1767.

Ce grès y est par-tout taillé en table de diverses grandeurs, & épaisseurs. Ses lits sont posés en tout sens, mais comme si l'art y avoit été employé.

Ces ruines semblent présenter en différens endroits des portes de ville, dont il ne reste aucun ceintre, mais seulement des murailles à droite & à gauche, élevées encore de 20 ou 25 pieds dans les angles parallèles qui forment l'entrée. Ce sont comme des murs de ville dont les assises des pierres auroient été observées, pour le niveau & la perpendiculaire telles qu'on les voit dans nos murs de pierre de taille. On y voit même des angles rentrans & des saillans, des avant corps de plus de 15 pieds & des saillies à droit fil, comme des corniches ou cordons saillans au moins d'un demi pied, & qui règnent à la même hauteur tout le long, tant des parties enfoncées ou retraites que des avant corps. Il n'y manque que des moulures.

On trouve des especes de ravins absolument comblés de pierres bouleversées. Entre ces ravins sont des terrains irréguliers de 12, 15, 20 & 25 pieds de large, sur 20, 30 & jusqu'à 50 au moins de long, couverts d'herbes & de bruyeres, sauvés, pour ainsi dire, du bouleversement. Les pierres jetées pêle-mêle les unes sur les autres laissent par-tout entr'elles des vuides ou des interstices, dont on ne peut conjecturer la profondeur. Les moins grosses de ces pierres, dont il n'y en a pas une d'angulaire, mais dont les cornes sont arrondies, ont deux pieds de long sur un de large, ou environ, sans que leur forme cependant soit régulière, elles sont aussi une especie de grès très-dur.

C'est aux Naturalistes à rechercher la cause de ces ruines (a).

S. V.

Traverse des Isles Malouines à Rio-Janeiro.

M. de *Bougainville* ne pouvant pas continuer son voyage dans la mer du Sud, sans la Flûte l'*Etoile* qui n'arrivoit point, il attendit jusqu'au 2 Juin : il appareilla alors pour *Rio-Janeiro*, où il avoit indiqué un point de réunion au Commandant de l'*Etoile*, si des circonstances forcées l'empêchoit de se rendre aux *Malouines*. Le 21 Juin, il mouilla dans la riviere de *Janeiro*, où il trouva l'*Etoile* qui lui apportoit pour 13 mois de vivres en salaisons & boissons, mais à peine pour 50 jours de pain & de légumes.

Le défaut de ces denrées indispensables força M. de *Bougainville*

(a) Voyage de *Dom Pernetty*. On trouve dans ce voyage de plus grands détails sur ces ruines.

Jonction de
la Bouleuse
avec l'Etoile.

ville de retourner en chercher dans la rivière de la *Plata*, car il ne trouva à *Rio-Janeiro*, ni bifeuit, ni bled, ni farine.

M. de Bougainville cut à se plaindre du Gouverneur de *Rio-Janeiro*, ainsi que le *Capitaine Cook*, & M. *Bancks*, & *Solander* en 1768, ainsi que le vaisseau Espagnol qui se trouvoit au port.

Le Vice-Roi offrit d'abord à M. de *Bougainville* tous les services qui dépendroient de lui ; il lui permit d'acheter une corvette qui eût été à la Boudeuse de la plus grande utilité dans le cours de l'expédition : & il ajouta que s'il y en avoit au Roi de Portugal, il me l'offriroit. Il m'assura aussi qu'il avoit ordonné les plus exactes perquisitions pour connoître ceux qui, sous les fenêtres même de son Palais avoient assassiné l'Aumônier de l'*Etoile* peu de jours avant l'arrivée de la *Boudeuse*, & qu'il en feroit la plus sévère justice. Il l'a promis, mais le droit des gens étoit ici une voix impuissante.

Cependant les attentions du Vice-Roi pour les François continuèrent plusieurs jours : il leur annonça même de petits soupers qu'il se propoisoit de leur donner au bord de l'eau, sous des berceaux de jasmins & d'orangers, & il nous fit préparer une loge à l'opéra. Ils virent dans une salle assez belle, les chefs-d'œuvres de *Métastasio*, représentés par une troupe de mulâtres, & ils entendirent ces morceaux divins des Grands-Maitres d'Italie, exécutés par un mauvais orchestre que dirigeoit alors un prêtre bossu en habit Ecclésiastique.

La faveur dont jouissoit M. de Bougainville, étoit un grand sujet d'étonnement pour les Espagnols, & même pour les gens du pays qui l'avertissoient, que les procédés de leur Gouverneur ne seroient pas long-temps les mêmes. En effet, soit que les secours que les François donnoient aux Espagnols & leur liaison avec eux lui déplussent, soit qu'il lui fut impossible de soutenir davantage des manières opposées entièrement à son humeur, il fut bien-tôt avec M. de Bougainville ce qu'il étoit pour tous les autres.

Le 28 Juin, M. de Bougainville apprit que les Portugais avoient surpris & attaqué les Espagnols à *Rio-Grande*, qu'ils les avoient chassés d'un port qu'ils occupoient sur la rive gauche de cette rivière, & qu'un vaisseau Espagnol, en relâche à l'île *Sainte Catherine*, venoit d'y être arrêté. On armoit ici en grande diligence le *Saint-Stébastien*, de soixante-quatre canons, construit dans le port, & une frégate de quarante canons, la *Nuestra-Signora-da-Gracia*. Celle-ci étoit destinée, disoit-on, à escorter un convoi de troupes & de munitions à *Rio-Grande* & à la Colonie du *Saint-Sacrement*. Ces hostilités & ces préparatifs donnoient lieu d'appréhender que le Vice-Roi ne voulût arrêter le *Diligent*, lequel étoit en carène sur l'île aux *Couleuvres*, & M. de *Bougainville* accéléra son armement le plus qu'il lui fut possible. Effectivement, il

BOUGAINVILLE.
1767.

Délicatés
avec le Gouverneur de
Rio-Janeiro.

Hostilités
des Portugais
contre les Espagnols.

BOUGAINVILLE.
1767.

Mauvais
conseils du
Vice-Roi à
l'égard des
Français.

fut en état le dernier jour de Juin de commencer à embarquer les cuirs de sa cargaison ; mais lorsqu'il voulut le 6 Juillet embarquer ses canons qu'il avoit, pendant son radoub, déposé sur l'Isle aux Couleuvres, le Vice-Roi défendit de les lui livrer, & déclara qu'il arrêtoit le vaisseau, jusqu'à ce qu'il eût reçu des ordres de sa Cour au sujet des hostilités commises à *Rio-Grande, Dom Francisco* fit à ce sujet toutes les démarches convenables, ce fut en vain ; le Comte d'*Acunha* ne voulut pas même recevoir la lettre que le Commandant Espagnol lui envoya par un Officier de son bord.

Les Français partagerent la disgrâce de leurs alliés ; lorsque d'après la parole répétée du Vice-Roi, M. de *Bougainville* eut conclu le marché pour l'achat d'un sénéau, son Excellence fit défendre au vendeur de le livrer. Il fut pareillement défendu de lui laisser prendre dans le chantier royal des bois qui lui étoient nécessaires, & pour lesquels il avoit arrêté un marché : il lui refusa ensuite la permission de se loger avec son Etat-Major, pendant le temps qu'on seroit à la frégate quelques réparations essentielles, dans une maison voisine de la ville, & que le Commodore *Byron* avoit occupée, lors de sa relâche dans ce port en 1765, les Français voulurent lui faire à ce sujet & sur le refus du sénéau & des bois, quelques représentations. Il ne leur en donna pas le temps, & aux premiers mots qu'on lui dit, il se leva avec fureur, & ordonna à M. de *Bougainville* de sortir ; & piqué sans doute de ce que malgré sa colère, il restoit assis de même que deux Officiers qui l'accompagnoient, le *Portugais* appella sa garde ; mais sa garde plus sage que lui, ne vint pas, & les Français se retirèrent, sans que personne parût s'être ébranlé. A peine furent-ils sortis, qu'on doubla la garde du Palais, on renforça les patrouilles, & l'ordre fut donné d'arrêter tous les Français qu'on trouveroit dans les rues après le coucher du soleil. Il envoya dire aussi au Capitaine du vaisseau Français de quatre canons, d'aller se mouiller sous le Fort de *Villa-Gohon*, on n'a rapporté tous ces détails que pour montrer les obstacles qu'éprouvent de la part des Gouvernemens étrangers, les Navigateurs qu'on envoie faire des découvertes.

Nous renvoyons au premier voyage de *Cook*, qui a relâché aussi à *Rio-Janeiro*, les détails que donne M. de *Bougainville* sur *Rio-Janeiro* & le *Brésil*.

S. VI

Départ de Rio-Janeiro. Second voyage à Monte-Video.

M. de *Bougainville* appareilla de *Rio-Janeiro* le 14 Juillet, & il prit à son bord M. *Varron*, jeune Observateur venu de France sur l'E-

toile, pour s'occuper dans le voyage des méthodes propres à calculer en mer la longitude; il observa une éclipse de soleil le 25.

Le 29, il rentra dans la rivière de la *Plata*, & le 31, il mouilla pour la seconde fois dans la baie de *Monte-Video*.

A peine fut-il mouillé, qu'un Officier venu à bord de la part du Gouverneur de *Monte-Video*, pour le complimenter sur son arrivée, lui apprit qu'on avoit reçu des ordres d'Espagne pour arrêter tous les Jésuites & se saisir de leurs biens; que le même bâtiment porteur de ces dépêches, avoit amené quarante Pères de la Compagnie destinés aux missions; que l'ordre avoit été exécuté déjà dans les principales maisons, sans trouble ni résistance, & qu'au contraire ces Religieux supportoient leur disgrâce avec sagesse & résignation.

M. de *Bougainville* donna sur cette grande affaire dont il a été témoin, des détails d'autant plus précieux qu'il a fait un assez long séjour à *Buenos-Aires*, & qu'il a eu la confiance du Gouverneur-Général *Bucarelli*. Ce Général lui communiqua plusieurs des papiers des Jésuites, & lui fit même lire la lettre dans laquelle il rendoit compte à M. d'Aranda, de l'exécution des ordres du Roi d'Espagne.

Un vaisseau de registre ayant dans une tourmente choqué la flûte *L'Etoile* lui fit une avarie considérable; le radoub ne pouvant pas se faire à *Monte-Video*, où d'ailleurs on ne trouvoit point de bois de mature, M. de *Bougainville* demanda & obtint la permission de remonter la rivière, & de conduire son bâtiment à la *Encenada de Baragan*; il eut bien des difficultés & des obstacles à combattre avant d'être prêt à reprendre la mer.

On ne trouve à *Baragan* aucune espèce de ressources, mais bien des difficultés de plusieurs genres & tout ce qui peut forcer à n'opérer que lentement. La *Encenada de Baragan* n'est en effet qu'un mauvais port formé par l'embouchure d'une petite rivière qui se jette dans le Fleuve de la *Plata* sur la rive du Sud, dix à douze lieues à l'Est-Sud-Est de *Buenos-Aires*. Cette embouchure tournée à l'Ouest-Nord-Ouest, est directement opposée au cours du Fleuve. Elle peut avoir un quart de lieue de largeur; mais il n'y a de l'eau qu'au milieu, dans un canal étroit & qui se comble tous les jours, où peuvent entrer des vaisseaux qui ne tirent que douze pieds: dans tout le reste il n'y a pas six pouces d'eau à marée basse; or, comme les marées sont fort irrégulières dans la rivière de la *Plata*, qu'elles sont hautes ou basses quelquefois huit jours de suite selon les vents qui regnent, le débarquement des chaloupes y effuie les plus grandes difficultés. D'ailleurs nuls magasins à terre, quelques maisons ou plutôt des chaumières construites avec des joncs, couvertes de cuir, dispersées sans ordre sur un sol brute & habité par des hommes qui ne connoissent d'autre bonheur que celui de ne rien faire. Les bâtimens qui tirent

BOUGAINVILLE.
1767.

Seconde relation à Monte-Video. Nouvelles qu'il y apprend touchant les Jésuites.

Remarques sur la *Encenada de Baragan*.

BOUGAINVILLE.
1767.

trop d'eau pour pouvoir entrer dans cette anse, mouillent à la pointe de *Lura*, à une lieue & demie dans l'Ouest ils y sont exposés à tous les vents; mais la tenue étant fort bonne, ils y peuvent hiverner quoiqu'avec beaucoup d'incommodités.

§. VII.

Détails sur les missions du Paraguay, & l'expulsion des Jésuites de cette Province.

TAndis que M. de *Bougainville* hâtoit ses dispositions pour sortir de la rivière de la *Plata*, le Marquis de *Bucarelli* faisoit les siennes pour passer sur l'*Urugai*. Déjà les Jésuites avoient été arrêtés dans toutes les autres Provinces de son département, & le Gouverneur-Général vouloit exécuter en personne dans les missions, les ordres du Roi Catholique. Il dépendoit des premières mesures qu'on y alloit prendre de faire agréer à ces Peuples le changement qu'on leur préparoit, ou de les replonger dans l'état de barbarie; mais avant de détailler ce que M. de *Bougainville* a vu sur la catastrophe de ce singulier Gouvernement, il faut dire un mot sur son origine, ses progrès & sa forme.

Expulsion
des Jésuites
du Paraguay.

C'est en 1580, que l'on voit les Jésuites admis pour la première fois dans ces fertiles régions, où ils ont depuis fondé, sous le règne de *Philippe III*, les millions fameuses auxquelles on donne en Europe le nom du *Paraguay*, & plus à propos en Amérique celui de l'*Urugai*, rivière sur laquelle elles sont situées. Elles ont toujours été divisées en peuplades, faibles d'abord & en petit nombre, mais que des progrès successifs ont porté jusqu'à celui de trente-sept; savoir, vingt-neuf sur la rive droite de l'*Urugai*, & huit sur la rive gauche, régies chacune par deux Jésuites en habit de l'ordre. Deux motifs qu'il est permis aux Souverains d'allier, lorsque l'un ne nuit pas à l'autre, la religion & l'intérêt, avoient fait desirer aux monarques Espagnols la conversion de ces Indiens; en les rendant Catholiques on civilisoit des hommes sauvages, on se rendoit maîtres d'une contrée vaste & abondante; c'étoit ouvrir à la métropole une nouvelle source de richesses, & acquérir des adorateurs au vrai Dieu. Les Jésuites se chargèrent de remplir ces vues, mais ils représentèrent que pour faciliter le succès d'une si pénible entreprise, il falloit qu'ils fussent indépendans des Gouverneurs de la Province, & que même aucun Espagnol ne pénétrât dans le Pays.

Conditions
supplées en-
tre la Cour
d'Espagne &
les Jésuites.

Le motif qui fondeoit cette demande, étoit la crainte que les vices des Européens ne diminuassent la ferveur des Néophytes, ne les éloignassent même du Christianisme, & que la hauteur Es-

pagnole ne leur rendit odieux un joug trop appésant. La cour d'Espagne approuvant ces raisons, régla que les Missionnaires seroient soustraits à l'autorité des Gouverneurs, & que le trésor leur donneroit chaque année soixante mille piastres pour les frais des défrichemens, sous la condition qu'à mesure que les peuplades seroient formées & les terres mises en valeur, les Indiens payeroient annuellement au Roi une piastre par homme depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à celui de soixante. On exigea aussi que les Missionnaires apprissent aux Indiens la langue Espagnole; mais cette clause ne paroit pas avoir été exécutée.

Les Jésuites entrèrent dans la carrière avec le courage des martyrs & une patience vraiment angélique. Il falloit l'un & l'autre pour attirer, retenir, plier à l'obéissance & au travail des hommes féroces, inconstans, attachés autant à leur paresse qu'à leur indépendance. Les obstacles furent infinis, les difficultés renaissoient à chaque pas; le zèle triompha de tout, & la douceur des Missionnaires amena enfin à leurs pieds ces farouches habitans des bois. En effet, ils les réunirent dans des habitations, leur donnerent des loix, introduisirent chez eux les arts utiles & agréables; enfin d'une nation barbare, sans mœurs & sans religion, ils en firent un Peuple doux, policé, exact observateur des cérémonies Chrétiennes. Ces Indiens, charmés par l'éloquence persuasive de leurs Apôtres, obéissoient volontiers à des hommes qu'ils voyoient se fatiguer à leur bonheur; de telle façon que quand ils vouloient se former une idée du Roi d'Espagne, ils se le représentoient sous l'habit de S. Ignace.

Cependant il y eut eontre son autorité un instant de révolte dans l'année 1757. Le Roi Catholique venoit d'échanger avec le Portugal les peuplades des missions situées sur la rive gauche de l'Uruguai, contre la Colonie du *Saint Sacrement*. L'envie d'augmenter la contrebande avoit engagé la Cour de Madrid à cet échange. L'Uruguai devenoit ainsi la limite des possessions respectives des deux Couronnes; on faisoit passer sur sa rive droite les Indiens des peuplades cédées, & on les dédommageoit en argent du travail de leur déplacement. Mais ces hommes accoutumés à leurs foyers, ne purent souffrir d'être obligés de quitter des terres en pleine valeur, pour en aller défricher de nouvelles. Ils prirent donc les armes. Depuis long-temps on leur avoit permis d'en avoir pour se défendre contre les incursions des *Paulistes*, brigands sortis du *Brésil*, & qui s'étoient formés en république vers la fin du seizième siècle. La révolte éclata sans qu'aucun Jésuite parût jamais à la tête des Indiens, on dit même qu'ils furent retenus par force dans les villages, pour y exercer les fonctions du Sacerdoce.

Le Gouverneur-Général de la Province de la Plata, Dom Joseph *Adonaighi*, marcha contre les rebelles, suivi de Dom *Joachim*

BOUGAINVILLE,
VIII.
1767.

Zèle & succès des missionnaires.

Révoltes des Indiens contre les Espagnols.

Cause de leur mécontentement.

Ils prennent les armes & sont battus.

1767.
1767.

de *Viana*, Gouverneur de *Monte Video*; Il les défit dans une bataille où il périt plus de deux mille Indiens. Il s'achemina ensuite à la conquête du Pays; & *Dom Joachim* voyant la terreur qu'une première défaite y avoit répandue, se chargea avec six cens hommes de le réduire en entier. En effet il attaqua la première peuplade, s'en empara sans résistance, & celle-là prise, toutes les autres se soumirent.

Sur ces entrefaites la Cour d'Espagne rappella *Joseph Andonighi*, & *Dom Pedro Cevallos* arriva à *Buenos-Aires* pour le remplacer. En même temps *Viana* reçut ordre d'abandonner les missions & de ramener ses troupes. Il ne fut pas plus question de l'échange projeté entre les deux Couronnes, & les Portugais, qui avoient marché contre les Indiens avec les Espagnols, revinrent avec eux. C'est dans le temps de cette expédition que s'est répandu en Europe le bruit de l'élection du Roi *Nicolas*, Indien, dont en effet les rebelles firent un fantôme de Royaume.

Troubles
paixes.

Les Indiens
paraissent
d'acquiescer
à l'administration
des Jésuites.

Dom Joachim de Viana, a dit à *M. de Bougainville* que quand il eut reçu l'ordre de quitter les missions, une grande partie des Indiens, mécontents de la vie qu'ils menoient vouloit le suivre. Il s'y opposa, mais il ne put empêcher que sept familles ne l'accompagnassent, & il les établit aux *Maldonades*, où elles donnent aujourd'hui l'exemple de l'industrie & du travail. Le navigateur François fut surpris de ce qu'on lui dit au sujet de ce mécontentement des Indiens. Comment l'accorder avec tout ce qu'en avoit dit *M. de Bougainville* sur la manière dont ils étoient gouvernés? « J'ai vu », dit-il, « cité les loix des missions comme le modèle d'une administration faite pour donner aux humains le bonheur & la sagesse.

Gouvernement
des missions
montré
en perspective.

En effet, quand on se représente de loin & en général ce Gouvernement magique fondé par les seules armes spirituelles, & qui n'étoit lié que par les chaînes de la persuasion, quelle institution plus honorable à l'humanité! c'est une société qui habite une terre fertile sous un climat fortuné, dont tous les membres sont laborieux & où personne ne travaille pour soi; les fruits de la culture commune sont rapportés fidèlement dans des magasins publics, d'où l'on distribue à chacun ce qui lui est nécessaire pour sa nourriture, son habillement & l'entretien de son ménage; l'homme dans la vigueur de l'âge, nourrit par son travail l'enfant qui vient de naître; & lorsque le temps a usé ses forces, il reçoit de ses concitoyens les mêmes services, dont il leur a fait l'avance; les maisons particulières sont commodes, les édifices publics sont beaux; le culte est uniforme & scrupuleusement suivi; ce Peuple heureux ne connoît ni rangs ni conditions, il est également à l'abri des richesses & de l'indigence. Telles ont dû paroître & telles me paroissent les missions dans le lointain & l'illusion de la perspective.

Mais en matière de Gouvernement, un intervalle immense sépare la théorie de l'administration. M. de *Bougainville* en fut convaincu par les détails suivans que lui ont fait unanimement cent témoins oculaires.

BOUGAINVILLE.
1767.

L'étendue du terrain que renferme les missions, peut être de deux cens lieux du Nord au Sud, de cent cinquante de l'Est à l'Ouest, & la population y est d'environ trois cents mille ames; des forêts immenses y offrent des bois de toute espèce; de vastes pâturages y contiennent au moins deux millions de têtes de bestiaux; de belles rivières vivifient l'intérieur de cette contrée, & y appellent par-tout la circulation & le commerce. Le pays étoit comme nous l'avons dit, divisé en paroisses, & chaque paroisse régée par deux Jésuites, l'un Curé l'autre son Vicaire. La dépense totale pour l'entretien des peuplades entraînoit peu de frais, les Indiens étant nourris, habillés, logés du travail de leurs mains; la plus forte dépense alloit à l'entretien des Eglises construites & ornées avec magnificence. Le reste du produit de la terre & tous les bestiaux appartenoient aux Jésuites, qui de leur côté faisoient venir d'Europe les outils des différens métiers, des vitres, des couteaux, des aiguilles à coudre, des images, des chapelets, de la poudre & des fusils. Leur revenu annuel consistoit en coton, suifs, cuirs, miel & sur-tout en maté, plante mieux connue sous le nom d'herbe du *Paraguay*, dont la compagnie faisoit seule le commerce, & dont la consommation est immense dans toutes les Indes Espagnoles où elle tient lieu de thé.

Détails intéressans de l'administration.

Les Indiens avoient pour leurs Curés une soumission tellement servile, que non-seulement ils se laissoient punir du fouet à la manière du college, hommes & femmes, pour les fautes publiques, mais qu'ils venoient eux mêmes solliciter le châtimement des fautes mentales. Dans chaque paroisse les peres édisoient tous les ans des corregidores & des capitulaires chargés des détails de l'administration. La cérémonie de leur élection se faisoit avec pompe le premier jour de l'an dans le parvis de l'Eglise, & se publioit au son des cloches & des instrumens de toute espèce. Les élus venoient aux pieds du pere Curé recevoir les marques de leur dignité qui ne les exemptoit pas d'être fouettés comme les autres. Leur plus grande distinction étoit de porter des habits, tandis qu'une chemise de toile de coton, composoit seule le vêtement du reste des Indiens de l'un & de l'autre sexe. La fête de la paroisse & celle du Curé se célébroient aussi par des réjouissances publiques, même par des Comédies; elles ressembloient sans doute à nos anciennes pièces qu'on nommoit *Mythes*.

Soumission des Indiens.

Comédies du Paraguay.

Le Curé habitoit une maison vaste proche l'Eglise; elle avoit attenant deux corps de logis, dans l'un desquels étoient les écoles pour la musique, la peinture, la sculpture, l'architecture & les

Différentes écoles.

BOUGAINVILLE.
1767.

ateliers des différens métiers; l'Italie leur fournissoit les maîtres pour les arts, & les Indiens apprennent, dit-on, avec facilité, l'autre corps de logis contenoit un grand nombre de jeunes filles occupées à divers ouvrages sous la garde & l'inspection des vieilles femmes : il se nommoit le *Guatiguasa* ou le Séminaire. L'appartement du Curé communicuoit intérieurement avec ces deux corps de logis.

Vie que mène
tout le Curé.

Le Curé se levoit à cinq heures du matin, prenoit une heure pour l'oraïson mentale, disoit sa Messe à six heures & demie, on lui baïsoit la main à sept heures, & l'on faisoit alors la distribution publique d'une once de maté par famille. Après sa Messe le Curé dejeûnoit, disoit son bréviaire, travailloit avec les corregidors, dont les quatre premiers étoient ses Ministres, visitoit le Séminaire, les écoles & les ateliers; s'il sortoit c'étoit à cheval, & avec un grand cortège; il dînoit à onze heures seul avec son Vicaire, restoit en conversation jusqu'à midi, & faisoit la sieste jusqu'à deux heures; il étoit renfermé dans son intérieur jusqu'au rofaire, après lequel il y avoit conversation jusqu'à sept heures du soir; alors le Curé soupoit; à huit heures il étoit censé couché.

Vie des Indiens.

Le peuple cependant étoit depuis huit heures du matin distribué aux divers travaux soit de la terre, soit des ateliers, & les corregidors veilloient au sévère emploi du temps; les femmes filoient du coton; on leur en distribuoit tous les lundis une certaine quantité qu'il falloit rapporter filé à la fin de la semaine; à cinq heures & demie du soir, on se rassembloit pour réciter le rofaire & baiser encore la main du Curé; ensuite se faisoit la distribution d'une once de maté & de quatre livres de bœuf pour chaque ménage qu'on supposoit être composé de huit personnes; on donnoit aussi du maïs. Le Dimanche on ne travailloit point, l'Office Divin prenoit plus de temps; ils pouvoient ensuite se livrer à quelques jeux aussi tristes que le reste de leur vie.

Conséquences
qu'on en tire.

On voit par ce détail exact, que les Indiens n'avoient en quelque sorte aucune propriété, & qu'ils étoient assujettis à une uniformité de travail & de repos cruellement ennuyeuse. Cet ennui, qu'avec raison on dit mortel, suffit pour expliquer ce qu'on a dit à M. de Bougainville, qu'ils quittoient la vie sans la regretter & qu'ils mourroient sans avoir vécu. Quand une fois ils tomoient malades, il étoit rare qu'ils guérissent; & lorsqu'on leur demandoit alors si la mort les affligéoit, ils répondoient que non, & le répondoient comme des gens qui le pensent. On cessera maintenant d'être surpris de ce que, quand les Espagnols pénétrèrent dans le millions, ce grand peuple administré comme un Couvent, témoigna le plus grand desir de forcer la clôture; au reste les Jésuites nous représentoient ces Indiens, comme une espèce d'hommes qui ne pouvoient ja-

mais

mais atteindre qu'à l'intelligence des enfans; la vie qu'ils menotent empêchoit ces grands enfans d'avoir la gaieté des petits.

La compagnie s'occupoit du soin d'étendre les missions, lorsque le contre-coup d'événemens passés en Europe, vint renverser dans le nouveau monde l'ouvrage de tant d'années & de patience. La Cour d'Espagne ayant pris la résolution de chasser les Jésuites, voulut que cette opération se fit en même-temps dans toute l'étendue de ses vastes domaines. *Cevallos* fut rappelé de *Buenos-Aires*, & *Dom Francisco Bucarelli*, nommé pour le remplacer. Il parut instruit de la besogne à laquelle on le destinoit, & prévenu d'en différer l'exécution jusqu'à de nouveaux ordres qu'il ne tarderoit pas à recevoir. Le Confesseur du Roi, le Comte d'*Aranda* & quelques Ministres étoient les seuls auxquels fut confié le secret de cette affaire. *Bucarelli* fit son entrée à *Buenos-Aires* au commencement de 1767.

Lorsque *Dom Pedro Cevallos* fut arrivé en Espagne, on expédia au Marquis de *Bucarelli* un paquebot chargé des ordres, tant pour cette Province que pour le Chili, où ce Général devoit les faire passer par terre. Ce bâtiment arriva dans la rivière de la *Plata* au mois de Juin 1767, & le Gouverneur dépêcha sur le champ deux Officiers, l'un au Vice-Roi du Pérou, l'autre au Président de l'audience du Chili, avec les paquets de la Cour qui les concernoient. Il songea ensuite à répartir ses ordres dans les différens lieux de la Province où il y avoit des Jésuites, tels que *Cordoue*, *Mendoza*, *Corrientes*, *Santafe*, *Salta*, *Montevideo*, & le *Paraguay*. Comme il craignit que, parmi les Commandans de ces divers endroits, quelques-uns n'agissent pas avec la promptitude, le secret & l'exactitude que la Cour desiroit, il leur enjoignit, en leur adressant ses ordres, de ne les ouvrir que le *** jour qu'il fixoit pour l'exécution, & de ne le faire qu'en présence de quelques personnes qu'il nommoit; gens qui occupoient dans les mêmes lieux les premiers emplois ecclésiastiques & civils. *Cordoue* sur-tout l'intéressoit; c'étoit dans ces Provinces la principale maison des Jésuites & la résidence habituelle du Provincial. C'est-à qu'ils sermoient & qu'ils instruisoient dans la langue & les usages du Pays, les sujets destinés aux missions & à devenir Chefs des Peuplades; on y devoit trouver leurs papiers les plus importans. Le Marquis de *Bucarelli* se résolut à y envoyer un Officier de confiance qu'il nomma Lieutenant de Loi de cette place, & que, sous ce prétexte, il fit accompagner d'un détachement de troupes.

Il restoit à pourvoir à l'exécution des ordres du Roi dans les missions, & c'étoit le point critique. Faire arrêter les Jésuites au milieu des Peuplades, on ne savoit pas si les Indiens voudroient le souffrir, & il eut fallu soutenir cette exécution violente par un corps de troupes assez nombreux pour parer à tout événe-

Tome XX.

E e

BOUGAINVILLE.
1767.

Exposition des Jésuites de la Province de la Plata.

Mesures prises par le Gouverneur Général de la Province.

Mesures prises par le Gouverneur Général de la Province.

BOUGAINVILLE,
1767.

ment. D'ailleurs n'étoit-il pas indispensable, avant que de songer à en retirer les Jésuites, d'avoir une autre forme de Gouvernement prête à substituer au leur, & d'y prévenir ainsi les défordres de l'anarchie ? Le Gouverneur se détermina à temporiser, & se contenta pour le moment d'écrire dans les missions qu'on lui envoyât sur le champ le Corréjidor & un Cacique de chaque Peuplade, pour leur communiquer des lettres du Roi. Il expédia cet ordre avec la plus grande célérité, afin que les Indiens fussent en chemin & hors des *réductions*, avant que la nouvelle de l'expulsion de la société put y parvenir. Par ce moyen il remplissoit deux vues, l'une de se procurer des otages qui l'assureroient de la fidélité des Peuplades, lorsqu'il en retireroit les Jésuites; l'autre de gagner l'affection des principaux Indiens par les bons traitemens qu'on leur prodigeroit à *Buenos-Aires*, & d'avoir le temps de les instruire du nouvel état dans lequel ils entreroient, lorsque, n'étant plus temps par la lisière, ils jouiroient des mêmes privilèges & de la même propriété que les autres sujets du Roi.

Le secret est au moment d'être divulgué par un accident imprévu.

Tout avoit été concerté avec le plus profond secret, & quoiqu'on eût été surpris de voir arriver un bâtiment d'Espagne sans autres lettres que celles adressées au Général, on étoit fort éloigné d'en soupçonner la cause. Le moment de l'exécution générale étoit combiné pour le jour où tous les couriers auroient eu le temps de se rendre à leur destination, & le Gouverneur attendoit cet instant avec impatience, lorsque l'arrivée de deux chambeckins du Roi l'*Andalous*, & l'*Aventurere* venant de *Cadix*, faillit à rompre toutes ses mesures. Il avoit ordonné au Gouverneur de *Monte Video*, au cas qu'il arrivât quelques bâtimens d'Europe, de ne pas les laisser communiquer avec qui que ce fut, avant que de l'en avoir informé; mais l'un de ces deux chambeckins s'étant perdu, comme on l'a dit en entrant dans la rivière, il falloit bien en sauver l'équipage, & lui donner les secours que sa situation exigeoit.

Consulte du Gouverneur Général.

Les deux chambeckins étoient sortis d'Espagne depuis que les Jésuites y avoient été arrêtés : ainsi on ne pouvoit empêcher que cette nouvelle ne se repandit. Un Officier de ces bâtimens, fut sur le champ envoyé au Marquis de *Bucarelli*, & arriva à *Buenos-Aires* le 9 Juillet à dix heures du soir. Le Gouverneur ne balançant pas : il expédia à l'instant à tous les Commandans des Places, un ordre d'ouvrir leurs paquets, & d'en exécuter le contenu avec la plus grande célérité. A deux heures après minuit, tous les couriers étoient partis & les deux maisons de Jésuites à *Buenos-Aires* investies, au grand étonnement de ces peres qui croyoient rêver, lorsqu'on vint les tirer du sommeil pour les constituer prisonniers & se saisir de leurs papiers. Le lendemain on publia dans la ville un ban, qui décernoit peine de mort contre ceux qui entretiendroient commerce avec les Jésuites, & on y arrêta cinq négocians qui vouloient, dit-on, leur faire passer des avis à *Cordoue*.

Les ordres du Roi s'exécutèrent avec la même facilité dans toutes les villes. Par-tout les Jésuites furent surpris sans avoir eu le moindre indice, & on mit la main sur leurs papiers. On les fit aussitôt partir de leurs différentes maisons, escortés par un détachement de troupes qui avoient ordre de tirer sur ceux qui chercheroient à s'échapper. Mais on n'eut pas besoin d'en venir à cette extrémité. Ils témoignèrent la plus parfaite résignation, s'humiliant sous la main qui les frappoit & reconnoissant, disoient-ils, que leurs péchés avoient mérité le châtimement dont Dieu les punissoit. Les Jésuites de *Cordoue*, au nombre de plus de cent, arrivèrent à la fin d'Août à la *Encenada*, où se rendirent peu après ceux de *Corrientes*, de *Buenos-Aires* & de *Monte Video*. Ils furent aussitôt embarqués. Les autres pendant ce temps étoient en chemin pour venir à *Buenos-Aires* attendre un nouvel embarquement.

On y vit arriver le 13 Septembre tous les Corrégidors & un Cacique de chaque Peuplade, avec quelques Indiens de leur suite. Ils étoient sortis des millions avant qu'on s'y doutât de l'objet qui les faisoit mander. La nouvelle qu'ils en apprirent en chemin leur fit impression, mais ne les empêcha pas de continuer leur route. La seule instruction, dont les Curés eussent muni au départ leurs chers néophytes, avoit été de ne rien croire de tout ce que leur débiteroit le Gouverneur - Général. « Préparez - vous, mes enfans, leur avoient-ils dit, à entendre beaucoup de mensonges ». A leur arrivée, on les amena en droiture au Gouvernement, où M. de *Bougainville* fut présent à leur réceptions. Ils y entrèrent à cheval au nombre de cent vingt, & s'y formèrent en croissant sur deux lignes : un Espagnol instruit dans la langue des *Guaranis* leur servoit d'interprète. Le Gouverneur parut à un balcon; il leur fit dire qu'ils étoient les bien venus, qu'ils allaient se reposer, & qu'il les informeroit du jour auquel il auroit résolu de leur signifier les intentions du Roi. Il ajouta sommairement qu'il venoit les tirer d'esclavage, & les mettre en possession de leurs biens, dont jusqu'à présent ils n'avoient pas joui. Ils répondirent par un cri général, en élevant la main droite vers le ciel, & souhaitant mille prospérités au Roi & au Gouverneur. Ils ne paroissoient pas mécontents, mais il étoit aisé de démêler sur leur visage plus de surprise que de joie. Au sortir du Gouvernement, on les conduisit à une maison de Jésuites où ils furent nourris & entretenus aux dépens du Roi. Le Gouverneur en les faisant venir, avoit mandé nommément le fameux Cacique *Nicolas*, mais on écrivit que son grand âge & ses infirmités ne lui permettoient pas de se déplacer.

Quand M. de *Bougainville* partit de *Buenos-Aires*, les Indiens n'avoient pas encore été appellés à l'audience du Général. Il vouloit leur laisser le temps d'apprendre un peu la langue & de connoître la façon de vivre des Espagnols. « J'ai plusieurs fois été

BOUGAINVILLE.
1767.

Les Jésuites sont arrêtés dans toutes les Villes Espagnoles.

Arrivée des Caciques & Corrégidors des millions à Buenos-Aires.

Ils paroissent devant le Gouverneur - Général.

1767.
VILLE.

« les voir, dit M. de *Bougainville*, ils m'ont paru d'un naturel indolent, je leur trouvois cet air stupide d'animaux pris au piège. On n'en fit remarquer que l'on disoit fort instruits; mais comme ils ne parloient que la langue *Guaranis*, je ne fus pas dans le cas d'apprécier le degré de leurs connoissances; seulement j'entendis jouer du violon un Cacique que l'on nous assuroit être grand musicien, il joua une sonate, & je crus entendre les sons obligés d'une serinette. Peu de temps après leur arrivée à *Buenos-Aires*, la nouvelle de l'expulsion des Jésuites étant parvenue dans les missions, le Marquis de *Bucarelli* recut une lettre du Provincial qui s'y trouvoit pour lors, dans laquelle il l'assuroit de sa soumission & de celle de toutes les Peuplades aux ordres du Roi.

Etendue des
missions.

Ces missions des *Guaranis* & des *Tapes* sur l'*Urugui* n'étoient pas les seules que les Jésuites eussent fondées dans l'Amérique Méridionale. Plus au Nord ils avoient rassemblé & soumis aux mêmes loix les *Mojos*, les *Chiquitos* & les *Avipones*. Ils formoient aussi de nouvelles réductions dans le Sud du *Chili*, du côté de l'île du *Chiloé*; & depuis quelques années ils s'étoient ouvert une route pour passer de cette Province au *Pérou*, en traversant le Pays des *Chiquitos*, route plus courte que celle que l'on suivoit jusqu'à présent. Au reste dans les Pays où ils pénétoient, ils faisoient appliquer sur des poteaux la devise de la compagnie; & sur la carte de leurs réductions faite par eux, elles sont énoncées sous cette dénomination *Oppida Christianorum*; on s'étoit attendu, en saisissant les biens des Jésuites dans cette Province, de trouver dans leurs maisons des sommes d'argent considérables; on en a néanmoins trouvé fort peu. Leurs magasins étoient à la vérité garnis de marchandises de tout genre, tant de ce Pays que de l'Europe, & même il y en avoit de beaucoup d'espèces qui ne se conforment point dans ces Provinces. Le nombre de leurs esclaves étoit considérable, on en comptoit trois mille cinq cents dans la seule maison de *Cordoue*.

« Ma plume se refuse, dit M. de *Bougainville* au détail de tout ce que le public de *Buenos-Aires*, prétendoit avoir été trouvé dans les papiers saisis aux Jésuites; les haines sont encore trop récentes, pour qu'on puisse discerner les fausses imputations des véritables. J'aime mieux rendre justice à la plus grande partie des membres de cette société qui ne participoient point au secret de ses vues temporelles ».

S'il y avoit dans ce corps quelques intriguans, le grand nombre, Religieux de bonne foi, ne voyoient dans l'institut que la piété de son fondateur, & servoient en esprit & en vérité le Dieu auquel ils s'étoient consacrés. Au reste on a su depuis le retour de M. de *Bougainville* en France, que le Marquis de *Bucarelli* étoit parti de *Buenos-Aires* pour les missions le 14 Mai 1768, & qu'il n'y avoit

rencontré aucuns obstacles , aucune résistance à l'exécution des ordres du Roi Catholique. On aura une idée de la manière dont s'est terminé cet événement intéressant , en lisant les deux pièces suivantes qui contiennent le détail de la première scène. C'est ce qui s'est passé dans la réduction d'*Yapegu*, située sur l'*Urugai* & qui se trouvoit la première sur le chemin du général Espagnol ; toutes les autres ont suivi l'exemple donné par celle-là.

BOUGAINVILLE.
1767.

Traduction d'une lettre d'un Capitaine de Grenadiers du Régiment de Majorque, commandant un des détachemens de l'expédition aux missions du Paragui, d'*Yapegu*, le 19 Juillet 1768.

« Hier, nous arrivâmes ici très-heureusement; la réception que
 « l'on a faite à notre Général, a été des plus magnifiques & telle
 « qu'on n'auroit pu l'attendre de la part d'un peuple aussi simple
 « & aussi peu accoutumé à de semblables fêtes. Il y a ici un
 « College très-riche en ornemens d'Eglise qui sont en grand nom-
 « bre; on y voit aussi beaucoup d'argenterie. La Peuplade est un
 « peu moins grande que *Monte Video*, mais bien mieux alignée
 « & fort peuplée. Les maisons y sont tellement uniformes, qu'à
 « en voir une, on les a vu toutes, comme à voir un homme
 « & une femme, on a vu tous les habitans, attendu qu'il n'y
 « a pas la moindre différence dans la façon dont ils sont vêtus. Il
 « y a beaucoup de musiciens, mais tous médiocres.

Détails sur
l'entrée du
Gouverneur-
Général dans
les missions.

« Dès l'instant où nous arrivâmes dans les environs de cette
 « mission, Son Excellence donna l'ordre d'aller se saisir du pere
 « Provincial de la compagnie de Jesus & de six autres Percs,
 « & de les mettre aussitôt en lieu de sûreté. Ils doivent s'embar-
 « quer un de ses jours sur le Fleuve *Urugai*. Nous croyons cepen-
 « dant qu'ils resteront au *Salto*, où on les gardera jusqu'à ce que
 « tous leurs confreres aient subi le même sort. Nous croyons
 « aussi rester à *Yapegu* cinq ou six jours, & suivre notre chemin
 « jusqu'à la dernière des missions. Nous sommes très-contens de
 « notre Général qui nous fait procurer tous les rafraichissemens
 « possibles. Hier nous eûmes Opéra, il y en aura encore aujour-
 « d'hui une représentation.

« Les bonnes gens font tout ce qu'ils peuvent & tout ce qu'ils
 « savent.

« Nous vîmes aussi hier le fameux *Nicolas*, celui qu'on avoit
 « tant d'intérêt à tenir renfermé. Il étoit dans un état déplorable
 « & presque nud. C'est un homme de soixante & dix ans qui
 « paroît de bon sens. Son Excellence lui parla long-temps, &
 « parut fort satisfaite de sa conversation ».

BOUGAINVILLE.
1767.

Relation publiée à Buenos-Aires, de l'entrée de S. L. Dom Francisco Bucarelly y arfua dans la mission Yapegu, l'une de celles des Jésuites chez les peuples Guaranis dans le Paraguay, lorsqu'elle y arriva le 18 Juillet 1768.

« A huit heures du matin, son Excellence sortit de la Chapelle de Saint Martin, située à une lieue d'Yapegu. Elle étoit accompagnée de sa garde de grenadiers & de dragons, & avoit détaché deux heures auparavant les compagnies de grenadiers de *Mayorque*, pour disposer & soutenir le passage du ruisseau *Guavirade*, qu'on est obligé de traverser en *Bulfes* & en canots. Le ruisseau est à une demi-lieue environ de la peuplade.

« Aussi-tôt que son Excellence eut traversé, elle trouva les Caciques & Corregidors des missions qui l'attendoient avec l'Alfère d'Yapegu, qui portoit l'Etendart Royal. Son Excellence ayant reçu tous les honneurs & complimens usités en pareilles occasions, monta à cheval pour faire son entrée publique.

« Les dragons commencerent la marche; ils étoient suivis de deux Aides-de-camp qui précédoient son Excellence, après laquelle venoient les deux compagnies de grenadiers de *Mayorque*, suivies du cortège des Caciques & Corregidors, & d'un grand nombre de cavaliers de ces cantons.

« On se rendit à la grande place en face de l'Eglise. Son Excellence ayant mis pied à terre, Dom Francisco Martinez, Vicaire-Général de l'expédition, se présenta sur les degrés du portail pour la recevoir. Il l'accompagna jusqu'au Presbytere & entonna le *Te Deum*, qui fut chanté & exécuté par une musique toute composée de *Guaranis*, pendant cette cérémonie l'artillerie fit une triple décharge. Son Excellence se rendit ensuite au logement qu'elle s'étoit destiné dans le College des Peres, autour duquel la troupe vint camper jusqu'à ce que par son ordre, elle allât prendre ses quartiers dans le *Guatiguasu* ou la *Casa de las Recojidas*, la maison des Recluses ».

S. VIII.

Départ de Monte - Video, entrée dans le Détroit. Navigation jusqu'à l'Isle Sainte Elisabeth.

Difficulté de la navigation de Monte-video à l'Encenada.
L'Etoile partit de l'Encenada le 3 Octobre pour Monte-Video, où elle mouilla le soir du 3 Novembre, ce qui fit la difficulté de cette navigation, c'est qu'il faut chenaler entre le banc *Ortiz*, & un autre petit banc qui en est au Sud, qu'aucun d'eux n'est balisé & que rarement peut-on voir la terre du Sud, laquelle est très-basse.

Cette traversée coûta à M. de Bougainville trois hommes qui furent noyés; la chaloupe s'étant engagée sous le navire qui viroit de bord, coula bas : on ne put sauver que deux hommes, & la chaloupe dont le cablot n'avoit pas rompu.

Enfin, le 14 Novembre après avoir embarqué les provisions nécessaires, la *Boudeuse* & l'*Étoile* appareillèrent de *Monte Video*. « Je fus obligé d'y laisser, dit M. de *Bougainville*, le maître pilote, le maître charpentier, le maître armurier, & un Officier marinier de ma frégate, auxquels l'âge & des infirmités incurables ne permettoient pas d'entreprendre le voyage. Il y déserta aussi, malgré tous nos soins, douze soldats ou matelots des deux navires. J'avois pris à la vérité aux îles *Malouines*, quelques-uns des matelots qui y étoient engagés pour la pêche, ainsi qu'un Ingénieur, un Officier de navire marchand & un Chirurgien, en sorte que les vaisseaux avoient autant de monde qu'à notre départ d'Europe, & il y avoit déjà un an que nous étions sortis de la rivière de *Nantes*. »

Les observations faites par M. Verron à *Monte-Video*, en fixent la longitude à 40 minutes 30 secondes plus à l'Ouest que ne la place la carte de M. *Bellin*.

M. de *Bougainville* ne voulut point trop accoster la terre jusqu'à ce qu'il eût atteint les 49^d. de latitude, à cause d'une vigie qu'il avoit reconnue en 1765, par 48^d. 34' de latitude Australe à six ou sept lieues de la côte. Il l'aperçut le matin dans le même moment que la terre, & ayant eu hauteur à midi par un très-beau temps, il en a pu déterminer la latitude avec précision. Il rangea à un quart de lieue cette batture, que celui qui en eut la première connoissance avoit d'abord prise pour un souffleur.

Il reconnut le Cap des Vierges le 2 Décembre, il rend compte d'un grand nombre d'observations faites pour déterminer la véritable position de ce Cap, & il trouve que par un terme moyen, il git à 71^d. 49 minutes 5 secondes (a), 42^d. 20" plus à l'Ouest que ne le place M. *Bellin*.

(a) Les observations de M. de *Bougainville* ont été faites avec l'octant Anglois. Cette manière de déterminer les longitudes à la mer par le moyen des distances de la lune au soleil ou aux étoiles zodiacales, est connue depuis plusieurs années. MM. de la *Caille* & *Dapréz*, en ont fait particulièrement usage à la mer, en se servant aussi de l'octant de M. *Hadley*. Mais comme le degré de justesse qu'on obtient par cette méthode, dépend beaucoup de la précision de l'instrument avec lequel on observe, « il s'ensuivoit, dit M. de *Bou-*

gainville, que l'héliometre de M. *Bou-*
« gner, rendu capable de mesurer de
« grands angles, seroit très-propre à
« perfectionner ces observations de dis-
« tances. M. l'Abbé de la Caille y avoit
« vraisemblablement songé, puisqu'il en
« a fait construire un qui mesure des
« arcs de 6 à 7 degrés; & si dans ses
« ouvrages il ne parle point de cet in-
« strument, comme propre à observer à
« la mer, c'est qu'il prévoyoit beaucoup
« de difficulté à s'en servir sur un vai-
« seau.

BOUGAINVILLE.
1767.
Perte de trois
Matelots.

État des
équipages en
partant de
Monte Vi-
deo.

Longitude de
Monte Vi-
deo.

Vigie non
marquée sur
les cartes.

Cap de
Vierges.

Instruments
propres à ob-
server en
mer la lon-
gitude.

BOUGAINVILLE.

1767.

Mouillage
à la baie de
Possession.
Vue des Pa-
tagons.

Le 4 Décembre, M. de Bougainville porta sur le détroit. Le 7, il mouilla dans la baie de *Possession*, il appareilla le 8, & malgré le vent contraire, il passa le premier goulet à deux heures.

Ce matin les *Patagons*, qui toute la nuit avoient entretenu des feux au fond de la baie de *Possession*, éleverent un pavillon blanc sur une hauteur, & les François y répondirent en hissant celui des vaisseaux. Ces *Patagons* étoient sans doute ceux que l'*Étoile* vit au mois de Juin 1766, dans la baie *Boucault*, & le pavillon qu'ils élevoient, étoit celui qui leur fut donné par M. *Denys de Saint Simon* en signe d'alliance. Le soin qu'ils ont pris de le conserver, annonce des hommes doux, fideles à leur parole ou du moins reconnoissans des présens qu'on leur a faits.

Les François apperçurent aussi fort distinctement lorsqu'ils furent dans le goulet, une vingtaine d'hommes sur la *Terre-de-feu*. Ils étoient couverts de peaux, & couraient à toutes jambes le long de la côte en suivant la route de la *Boudeuse*. Ils paroissoient même faire des signes de temps en temps avec la main, comme s'ils eussent désiré que les François allassent à terre.

Baie Bou-
cault.

M. de *Bougainville* mouilla ensuite dans la baie *Boucault*. Dès qu'il fut mouillé, il fit mettre à la mer un de ses canots & un de l'*Étoile*; il s'y embarqua avec dix Officiers armés chacun de fusils, & ils allerent descendre au fond de la baie, avec la précaution de faire tenir les canots à flot & les équipages dedans.

Entrevue
avec les Pa-
tagons.

„ A peine avions-nous mis pied à terre, dit M. de *Bougainville* ;
„ que nous vîmes venir à nous six Américains à cheval & au
„ grand galop. Ils descendirent de cheval à cinquante pas, & sur
„ le champ accoururent au-devant de nous en criant *Chaoua*.
„ En nous joignant ils tendoient les mains & les appuyoient contre
„ les nôtres, ils nous serroient ensuite entre leurs bras, répé-
„ tant à tue-tête *Chaoua, Chaoua*, que nous répétions comme eux.

Ces

„ M. *Verron* apporta avec lui à bord „ étroites pour la fréquence & même
„ un instrument nommé *Mégametre*, qu'il „ l'exacritude des observations, mais les
„ a voit déjà employé dans d'autres voya- „ loix de la dioptrique limitent l'écarte-
„ ges faits avec M. de *Charnières*, & „ ment de ces objectifs. Il faudroit aussi
„ dont il s'est servi dans celui-ci. Cet „ remédier à la difficulté pressentie par
„ instrument a paru ne différer de l'hé- „ M. l'Abbé de la Caille, celle qu'ap-
„ liometre de M. *Bouguer*, qu'en ce „ porte l'élément sur lequel il s'agit d'ob-
„ que la vis qui fait mouvoir les objec- „ server. En général, il me semble que
„ tifs étant plus longue, elle leur pro- „ le quartier de réflexions de M. Had-
„ cure un plus grand écartement, & rend „ ley seroit préférable, s'il comportoit
„ par-là, cet instrument capable de me- „ la même précision. „
„ surer des angles de 10 degré limite du „ On rendra compte dans le second
„ mégametre que M. *Verron* avoit à „ voyage de *Cook*, des instrumens les plus
„ bord. Il seroit à souhaiter qu'en al- „ en usage, actuellement chez les An-
„ longeant la vis, on eût pu augmenter „ glois pour observer les longitudes en mer ;
„ encore son extinction resserrée, com- „ & les détails dans lesquels on entrera ne
„ me on le voit, dans des bornes trop „ laisseront rien à désirer sur cette matière.

„ Ces bonnes gens parurent très-joyeux de notre arrivée. Deux
 „ des leurs, qui trembloient en venant à nous, ne furent pas long-
 „ temps sans se rassurer. Après beaucoup de caresses récipro-
 „ ques, nous fîmes apporter de nos canots des galettes & un
 „ peu de pain frais que nous leur distribuâmes & qu'ils mangèrent
 „ avec avidité. A chaque instant leur nombre augmentoit; bien-
 „ tôt il s'en ramassa une trentaine, parmi lesquels il y avoit quel-
 „ ques jeunes gens & un enfant de huit à dix ans. Tous vinrent
 „ à nous avec confiance & nous firent les mêmes caresses que les
 „ premiers. Ils ne paroissoient point étonnés de nous voir, & en
 „ imitant avec la voix le bruit de nos fusils, ils nous faisoient en-
 „ tendre que ces armes leur étoient connues. Ils paroissoient atten-
 „ tifs à ce qui pouvoit nous plaire. M. de Commerçon & quelques-
 „ uns de nos Messieurs, s'occupoient à ramasser des plantes;
 „ plusieurs Patagons se mirent aussi à en chercher, & ils apportèrent
 „ les especes qu'ils nous voyoient prendre. L'un d'eux appercevant
 „ le Chevalier du *Bouchage* dans cette occupation, lui vint mon-
 „ trer un œil auquel il avoit un mal fort apparent, & lui deman-
 „ der par signe de lui indiquer une plante qui le pût guérir. Ils ont
 „ donc une idée & un usage de cette médecine qui connoît les
 „ simples & les applique à la guérison des hommes. C'étoit celle
 „ de *Macaon*, le Médecin des Dieux, & on trouveroit plu-
 „ sieurs Macaons chez les sauvages du *Canada*.

„ Nous échangeâmes quelques bagatelles précieuses à leurs
 „ yeux, contre des peaux de guanaques & de vigognes. Ils nous
 „ demandèrent par signes du tabac à fumer, & le rouge sem-
 „ bloit les charmer : aussi-tôt qu'ils appercevoient sur nous quelque
 „ chose de cette couleur, ils venoient passer la main dessus & se
 „ témoignent en avoir grande envie. Au reste, à chaque chose
 „ qu'on leur donnoit, à chaque caresse qu'on leur faisoit, le
 „ *Chaoua* recommençoit; c'étoient des cris à étourdir. On s'avisa
 „ de leur faire boire de l'eau-de-vie, en ne leur en laissant pren-
 „ dre qu'une gorgée à chacun. Dès qu'ils l'avoient avalée, ils se frap-
 „ poient avec la main sur la gorge, & pouffoient en soufflant un
 „ son tremblant & mal articulé, qu'ils terminoient par un roule-
 „ ment avec les lèvres. Tous firent la même cérémonie, qui nous
 „ donna un spectacle assez bizarre.

„ Cependant le soleil s'approchoit de son couchant, & il étoit
 „ temps de songer à retourner à bord. Dès qu'ils virent que nous
 „ nous y disposions, ils en parurent fâchés; ils nous faisoient
 „ signe d'attendre, & qu'il alloit encore venir des leurs. Nous
 „ leur fîmes entendre que nous reviendrions le lendemain, &
 „ que nous leur apporterions ce qu'ils desiroient : il nous sembla
 „ qu'ils eussent mieux aimé que nous couchassions sur terre. Lors-
 „ qu'ils virent que nous partions, ils nous accompagnèrent au bord

BIBLIOTHÈQUE
VILLER.
1707.

de la mer ; un Patagon chantoit pendant cette marche : quelques-uns se mirent dans l'eau jusqu'aux genoux pour nous suivre plus long-temps. Arrivés à nos canots, il falloit avoir l'œil à tout. Ils faisoient tout ce qui leur tomboit sous la main. Un d'eux s'étoit emparé d'une faucille, on s'en aperçut & il la rendit sans résistance. Avant que de nous éloigner, nous vîmes encore grossir leur troupe par d'autres qui arrivoient incessamment à toute bride. Nous ne manquâmes pas en nous séparant d'entonner un *Choua* dont toute la côte rétentit.

Ces Américains sont les mêmes que ceux vus par l'*Etoile* en 1766. Un de nos matelots qui étoit alors sur cette Flûte, en a reconnu un qu'il avoit vu dans le premier voyage.

Etat & productions de cette partie de l'Amérique.

Le terrain où nous débarquâmes est fort sec, à cela près il ressemble beaucoup à celui des *Iles Malouines*. Les Botanistes y ont retrouvé presque toutes les mêmes plantes. Le bord de la mer étoit environné des mêmes *Goëmons* & couvert des mêmes coquilles, il n'y a point de bois, mais seulement quelques broussailles. Lorsque nous avions mouillé dans la baie *Boucault*, la marée alloit commencer à nous être contraire, & pendant le temps que nous passâmes à terre, nous remarquâmes qu'elle y montoit & le flot portoit à l'Est. C'est une remarque que nous eûmes plusieurs fois occasion de faire avec certitude dans ce voyage, & qui m'avoit déjà frappé dans le premier que j'y fis.

Isle Sainte Elisabeth.

M. de Bougainville mouilla le 11 dans la baie de *Sainte Elisabeth* en dedans du second goulet, après avoir essuyé des vents contraires, fait des manœuvres pénibles & perdu un ancre. Il alla débarquer un canot sur l'Isle *Sainte-Elisabeth*. Ses côtes sont élevées & à pic, excepté à la pointe du Sud-Ouest, & à celle du Sud-Est où les terres s'abaissent. On peut cependant aborder par-tout, attendu que sous les terres coupées, il regne une petite plage. Le terrain de l'Isle est fort sec ; M. de Bougainville n'y trouva d'autre eau que celle d'un petit étang dans la partie du Sud-Ouest, & elle y étoit saumâtre. Il vit aussi plusieurs marais séchés, où la terre est en quelques endroits couverte d'une légère croûte de sel. Il rencontra des outardes, mais en petit nombre & si farouches, que l'on ne pût jamais les approcher assez pour les tirer ; elles étoient cependant sur leurs œufs. Il paroît que les sauvages viennent dans cette Isle. On y a vu un chien mort, des traces de feu & les débris de plusieurs repas de coquillages. Il n'y a point de bois, & on ne peut y faire du feu qu'avec une espèce de petite bruyère. Le thermomètre pendant les deux jours que les Français passèrent dans l'Isle de *Sainte Elisabeth*, fut à 8^d. & demi, à 7^d. & demi & à 7 degrés.

Observations météorologiques.

§. IX.

Navigation de l'Isle Sainte Elisabeth, jusqu'à la sortie du Détroit de Magellan.

LE 14, le mauvais temps obligea de chercher un mouillage avant d'arriver à la baie *Famine*; il en trouva heureusement un qu'il nomma baie *Duclos*.

Deux petites rivières se déchargent dans la baie; l'eau est fau-
mâtre à leur embouchure, mais à 500 pas au-dessus elle est très-bon-
ne. Une espèce de prairie regne le long du débarquement, lequel est
de sable; les bois s'élèvent ensuite en amphithéâtre, mais le pays
est presque dénué d'animaux. Les François ont parcouru une gran-
de étendue de terrain sans voir d'autre gibier que deux ou trois
becassines, quelques farcelles, canards & outardes en fort petite
quantité : ils y ont aussi aperçu quelques perruches; celles-là ne
craignent pas le froid. Ils trouverent à l'embouchure de la rivière
la plus méridionale sept cabanes faites avec des branches d'arbres
entrelacées & de la forme d'un four; elles paroissent récemment
construites, & étoient remplies de coquilles calcinées de moules
& de lépas. Ils remonterent cette rivière assez loin, & ils virent quel-
ques traces d'hommes.

Comme ils avoient besoin d'eau & de bois pour la traversée de la
mer pacifique, & que le reste du détroit étoit inconnu à M. de Bou-
gainville, qui dans son premier voyage ne vint que jusqu'auprès
de la baie *Françoise*, il se détermina à y faire ses provisions, d'au-
tant plus que M. de Gennez la dit très-sûre & fort commode pour
ce travail.

Pendant la nuit les vents firent le tour du compas, soufflant par
rafales très-violentes; la mer grossissoit & brisoit autour du vais-
seau, sur un banc qui paroissoit regner dans tout le fond de la baie.
Les tours fréquents que les variations du vent faisoient faire au
bâtiment sur son ancre, donnoient lieu de craindre que le cable sur-
jaillât. Les François passèrent la nuit dans une appréhension con-
tinuelle.

L'Etoile mouillée plus en dehors, fut moins molestée. A deux
heures & demi du matin le petit canot alla sonder l'entrée de la
rivière, à laquelle M. de Gennez a donné son nom. La mer étoit
basse, & il ne passa qu'après avoir échoué sur un banc qui est à l'em-
bouchure; il reconnut que les chaloupes ne pourroient approcher de
la rivière qu'à mer toute haute; en sorte qu'elles seroient à peine
un voyage par jour. Cette difficulté de l'aguade jointe à ce que
le mouillage ne paroissoit pas sûr, détermina M. de Bougainville, à

BOUGAINVILLE.
v. 116.
1767.

Relâche
dans la baie
de Bougain-
ville, pour
y faire de
l'eau & du
bata.

conduire les vaisseaux dans une petite baie beaucoup plus com-
mode, à une lieue de l'Est de celle-ci. Il y avoit coupé sans peine en
1765, un chargement de bois pour les *Malouines*, & l'équipage du
vaisseau lui avoit donné son nom.

M. de *Bougainville* resta dans la baie qui porte son nom depuis
le 18 Décembre, jusqu'à la fin de ce mois, il établit un champ à
terre pour la garde des travailleurs & des divers effets qu'il y falloit
descendre; on débarqua aussi toutes les pièces à l'eau pour les re-
battre & les souffrer; on disposa des marcs pour les lavandiers, &
on échoua la chaloupe qui avoit besoin d'un radoub. On fit fort
commodément du bois & même des planches. Tout y facilitoit cet
ouvrage; les chemins se trouvoient pratiqués dans la forêt, & il y
avoit plus d'arbres abattus qu'il n'en falloit; c'étoit le reste du travail
de l'équipage de l'Aigle en 1765.

Observa-
tions astro-
nomiques &
météorolo-
giques.

M. *Verron*, avoit dès les premiers jours établi ses instrumens.
sur l'îlot de l'Observatoire, mais il y passa vainement la plus gran-
de partie des nuits. Le ciel de cette contrée défavorable à l'astrono-
mie, lui a refusé toute observation de longitude; il n'a pu que
déterminer par trois observations faites au quart du cercle la latitu-
de Australe, de l'îlot de 53°. 50' 25'', il y a aussi déterminé l'éta-
blissement de l'entrée de la baie de 600. 59'. La mer ne s'est ja-
mais élevée à plus de dix pieds. Pendant le séjour des François ici,
le thermomètre a communément été entre 8 & 9 degrés, il a baissé
jusqu'à 54. & le plus haut qu'il ait monté a été à 124. & demi, le
soleil alors paroïssoit sans nuages & ses rayons peu connus, y fai-
soient fondre une partie de la neige sur les montagnes du continent.

Observa-
tions botani-
ques.

M. de *Commerçon* accompagné de M. le *Prince de Nassau*, pro-
fitoit de ces journées pour herboriser. Il falloit vaincre des obsta-
cles de tous les genres, mais le terrain âpre avoit à ses yeux le
mérite de la nouveauté; & le détroit de *Magellan* a enrichi ses ca-
hiers d'un grand nombre de plantes inconnues & intéressantes. La
chasse, la pêche n'étoient pas aussi heureuses; jamais elles n'ont rien
produit, & le seul quadrupède qu'ayent vu les François, a été
un renard, presque semblable à ceux d'Europe, qui fût tué au mi-
lieu des travailleurs.

Reconnoi-
ssance des en-
virons.

M. de *Bougainville* fit une expédition pour reconnoître les cô-
tes voisines du continent & de la *Terre-de-Feu* jusqu'au Cap *Holland*;
mais elle ne fut pas fort heureuse: « après avoir lutté, dit-il, pen-
« dant 3 heures contre les mauvais temps, nous gagnâmes avec pei-
« ne l'embouchure d'une petite rivière, qui se décharge dans une
« anse de sable protégée par la tête orientale du Cap *Forward*. Nous
« y relâchâmes comptant que les mauvais temps ne seroit pas de
« longue durée. L'espérance que nous en eûmes ne servit qu'à nous
« faire percer de pluie & transir de froid. Nous ayons construit
« dans le bois une cabane de branches d'arbres pour y passer la

« nuit moins à découvert. Ce sont les palais des Naturels du pays ;
 « mais il nous manquoit leur habitude d'y loger. Le froid & l'hu-
 « midité nous chassèrent de notre gîte, & nous fûmes contraints
 « de nous réfugier auprès d'un grand feu, que nous nous appli-
 « quâmes à entretenir tâchant de nous défendre de la pluie avec
 « la voile du petit canot ; la nuit fut affreuse, le vent & la pluie
 « redoublèrent & ne nous laissèrent d'autre parti à prendre que
 « de rebrousser chemin au point du jour. Nous arrivâmes à la fré-
 « gate à huit heures du matin, trop heureux d'avoir gagné cet
 « asyle ; car bien-tôt le temps devint si mauvais qu'il eût été im-
 « possible de nous mettre en route pour revenir. Il y eut pendant
 « deux jours une tempête décidée, & la neige recouvrit toutes
 « les montagnes, cependant nous étions dans le cœur de l'été, &
 « le soleil étoit près de dix-huit heures sur l'horizon. »

Quelques jours après, M. de Bougainville entreprit avec plus
 de succès une nouvelle course pour visiter une partie des *Terres-de-Feu*
 & pour y chercher un port vis-à-vis le Cap *Forward*. Il se pro-
 posoit de repasser ensuite au Cap *Holland*, & de reconnoître la côte
 depuis le Cap jusqu'à la baie *Françoise*, ce qu'il n'avoit pu faire dans
 la première tentative.

Le 27, il partit de la pointe occidentale de la baie *Françoise*,
 pour traverser aux *Terres-de-Feu* ; où il atterra sur les dix heures à
 l'embouchure d'une petite rivière, dans une anse de sable mauvaïse
 même pour les bateaux où toutefois dans un temps critique, ils
 auroient la ressource d'entrer à mer haute dans la rivière, où ils
 trouveroient un abri. Il dina sur ses bords dans un assez joli bos-
 quet, qui couvroit de son ombre plusieurs cabanes sauvages.

Après-midi, il reprit sa route en longeant à la rame la *Terre-de-Feu*,
 il venoit peu de la partie d'Ouest, mais la mer étoit très-
 houleuse, il traversoit un grand enfoncement dont il n'apprévoit
 pas la fin. Son ouverture d'environ deux lieues est coupée dans
 son milieu par une île fort élevée, la grande quantité de baleines qu'il
 vit dans cette partie, & le gros houle lui firent penser que ce pour-
 roit bien-être un détroit, lequel doit conduire à la mer assez pro-
 che du Cap *Horn*. Il descendit ensuite sur la pointe basse d'une baie,
 où les *Pocherais* avoient allumé des feux. M. de Bougainville avoit
 nommé ainsi les Sauvages qui habitoient cette île. Le jour prêt à
 fuir ne lui permit pas de rester long-temps avec eux, il les quitta pour
 traverser la baie & entrer dans un enfoncement que la nuit l'empêcha
 de visiter. Il la passa sur le bord d'une rivière assez considérable,
 où il fit grand feu, & où les voiles de ses bateaux qui étoient gran-
 des servirent de tentes, d'ailleurs, au froid près, le temps étoit fort beau.

Le lendemain, M. Bougainville reconnut que cet enfoncement étoit
 un vrai port, auquel il donna le nom de port de *Beau-Bassin* (a).

(a) On en fera plus bas la description ainsi que des autres ports de la *Terre-de-Feu* & du détroit.

BOUGAINVILLE.
 V. L. II.
 1767.

Reconnoi-
 sance de plu-
 sieurs ports
 de la Terre-
 de-Feu.

Recon-
 tre des Sau-
 vages.

BOUGAINVILLE.
1767.

il fit ensuite route à l'Ouest, & il visita d'abord une Île qu'il tourna, & tout autour de laquelle on peut mouiller par 25, 21 & 18 brasses, fond de sable & petit gravier. Sur cette Île, il y avoit des Sauvages occupés à la pêche. En suivant la côte, il gagna avant le coucher du soleil une baie qui lui offroit un excellent mouillage pour trois ou quatre navires. Il l'a nommée baie de la *Cormorandière*.

Note de la
Cormorandière.
Les Deux
Sœurs.

Le 29 à la pointe du jour, il sortit de la baie *Cormorandière*, & navigua à l'Ouest aidé d'une marée très-forte : il passa entre deux Îles d'une grandeur inégale, qu'il nomma les *Deux Sœurs* ; elles gisent Nord-Nord-Est, Sud-Sud-Ouest, avec le milieu du Cap *Forward*, dont elles sont distantes d'environ trois lieues. Un peu plus loin, il nomma *Pain de Sucre*, une montagne de cette forme très-aïcée à reconnoître, laquelle git Nord-Nord-Est & Sud-Sud-Ouest, avec la pointe la plus méridionale du même Cap. A cinq lieues environ de la *Cormorandière*, il découvrit une belle baie avec un port superbe : dans le fond il aperçut une chute d'eau remarquable, qui tombe dans l'intérieur du port, ce qui l'engagea à les nommer baie & port de la *Cascade*.

Baie & port
de la Cascade.

Il passa dans le port de la *Cascade* une nuit fort désagréable, il faisoit grand froid, & la pluie tomboit sans interruption ; elle dura presque toute la journée du 30. A cinq heures du matin, il sortit du port, & le traversa à la voile avec un grand vent & une mer très-grosie pour sa foible embarcation. Il rallia le continent à-peu-près à égale distance du Cap *Holland* & du Cap *Forward*. Il n'étoit pas question de songer à y reconnoître la côte, trop heureux de la prolonger en faisant vent arrière, & portant une attention continuelle aux raffales violentes, qui forçoient d'avoir toujours la drisse & l'écoute à la main. Il s'en fallut même très-peu que traversant la baie *Françoise*, un faux coup de barre ne mit le canot sur la tête : enfin, il arriva à la frégate environ à dix heures du matin.

Retour au
Vaisseau.

Le 31 Décembre, la Boudeuse appareilla de la baie de *Bougainville*. Le soir elle jeta l'ancre dans la baie de *Fortescu*. Le plan de la

Baie Fortescu.
Port Galant

baie & du port *Galant* est fort exact, dans *M. de Gennes*. *M. de Bougainville* n'a eu que trop le loisir de le vérifier, y ayant été enchaîné plus de trois semaines avec des temps dont le plus mauvais hiver de Paris ne donne pas l'idée. Son premier soin fut d'envoyer visiter la côte jusqu'à la baie *Elisabeth*, & les Îles dont le détroit est ici parsemé ; il apercevoit, du mouillage, deux de ces Îles nommées par *Narborough*, *Charles* & *Montmouth*. Il a donné à celles qui sont plus éloignées le nom d'Îles *Royales*, & à la plus occidentale de toutes celui d'Île *Rupert*.

Îles Charles & Montmouth.
Îles Royales.
Île Rupert.

Un des canots découvrit le 3 un fort bon mouillage, dans le Sud-Ouest des Îles *Charles* & *Montmouth*. Le 6, *M. de Bougainville* eut la visite de quelques Sauvages. Quatre pirogues avoient paru le matin à la pointe du Cap *Galant*, & après s'y être tenues quelque

Janvier
1768.

temps arrêtées, trois s'avancèrent dans le fond de la baie, tandis qu'une voguait vers la frégate. Après avoir hésité pendant une demi-heure, enfin elle aborda avec des cris redoublés de *Pécherais*. Il y avoit dedans un homme, une femme & deux enfans. La femme demeura dans la pirogue pour la garder, l'homme monta seul à bord avec assez de confiance, & d'un air fort gai. Deux autres pirogues suivirent l'exemple de la première, & les hommes entrèrent dans la frégate avec les enfans. Bien-tôt ils y furent fort à leur aise. On les fit chanter, danser, entendre des instrumens, & sur-tout manger, ce dont ils s'acquitterent avec grand appetit. Tout leur étoit bon; pain, viande salée, suif, ils dévoreroient ce qu'on leur présentait. Les François eurent même assez de peine à se débarrasser de ces hôtes dégoûtans & incommodes, & ils ne purent les déterminer à rentrer dans la pirogue qu'en y faisant porter à leurs yeux des morceaux de viande salée (a).

Les *Pécherais* retournerent le 9 auprès de M. de Bougainville; ils avoient même fait une grande toilette, c'est-à-dire, qu'ils s'étoient peint tout le corps de taches rouges & blanches : mais voyant les canots François partir du bord & voguer vers leurs cabanes, il les suivirent, une seule pirogue fut à bord de l'*Etoile*. Elle y resta peu de temps, & vint rejoindre aussitôt les autres avec lesquels les François étoient en grande amitié. Les femmes cependant étoient toutes retirées dans une même cabane, & les Sauvages paroissoient mécontents lorsqu'on y vouloit entrer. Ils invitoient au contraire à venir dans les autres, où ils offrirent des moules qu'ils suçoient avant que de les présenter; on leur fit de petits présens qui furent acceptés de bon cœur. Ils chanterent, danserent, & témoignèrent plus de gaieté que l'on auroit cru en trouver chez des hommes Sauvages, dont l'extérieur est ordinairement sérieux.

Leur joie ne fut pas de longue durée; un de leurs enfans, âgé d'environ douze ans, le seul de toute la bande dont la figure fut intéressante aux yeux des François, fut saisi tout d'un coup d'un crachement de sang, accompagné de violentes convulsions. Le malheureux avoit été à bord de l'*Etoile*, où on lui avoit donné des morceaux de verre & de glace, ne prévoyant pas le funeste effet, qui devoit suivre ce présent. Ces Sauvages ont l'habitude de s'enfoncer dans la gorge & dans les narines de petits morceaux de talc, peut-être la superstition attache-t-elle chez eux quelque vertu à cette espèce de talisman, peut-être le regardent-ils comme un préservatif à quelque incommodité à laquelle ils sont sujets. L'enfant avoit vraisemblablement fait le même usage du verre. Il avoit les lèvres, les gencives & le palais coupés en plusieurs endroits, & rendoit le sang presque continuellement.

BOUGAINVILLE.
1768.

Nouvelle
entrevue
avec les Pé-
chérais.

Accident fa-
neux qui ar-
rive à l'un
d'eux.

(a) En faisant l'histoire du second voyage de Cook, on rapportera les remarques de M. de Bougainville sur ces Sauvages.

BOUGAINVILLE.
1768.

Cet accident répandit la consternation & la méfiance. Ils soupçonnèrent sans doute les François de quelque malice; car la première action du Jongleur qui s'empara aussi-tôt de l'enfant, fut de le dépouiller précipitamment d'une casaque de toile qu'on lui avoit donnée. Il voulut la rendre aux François; & sur le refus qu'on fit de la reprendre, il la jeta à leurs pieds. Il est vrai qu'un autre Sauvage, qui sans doute aimoit plus les vêtements qu'il ne craignoit les enchantemens, la ramassa aussi-tôt.

Extravagan-
ce d'un Mé-
decin Jon-
gleur.

Le Jongleur étendit d'abord l'enfant sur le dos dans une des cabanes, & s'étant mis à genoux entre ses jambes, il se courboit sur lui, & avec la tête & les deux mains il lui pressoit le ventre de toute sa force, criant continuellement sans qu'on pût distinguer rien d'articulé dans ses cris. De temps en temps il se levait & paroïssoit tenir le mal dans ses mains jointes, il les ouvroit tout d'un coup en l'air en soufflant comme s'il eût voulu chasser quelque mauvais esprit. Pendant cette cérémonie, une vieille femme en pleurs hurloit dans l'oreille du malade à le rendre sourd. Ce malheureux cependant paroïssoit souffrir autant du remède que de son mal. Le Jongleur lui donna quelque treve pour aller prendre sa parure de cérémonie; ensuite les cheveux poudrés & la tête ornée de deux ailes blanches assez semblables au bonnet de Mercure, il recommença ses fonctions avec plus de confiance & tout aussi peu de succès. L'enfant alors paroissant plus mal, l'Aumônier de la *Boudeuse* lui administra surivement le Baptême.

M. de Bougainville instruit de ce qui se passoit vint voir ce malade qu'il trouva hors de la cabane; le Jongleur, auquel il s'en étoit joint un autre paré des mêmes ornemens, avoit recommencé son opération sur le ventre, les cuisses, & le dos de l'enfant. C'étoit pitié de les voir martyriser cette infortunée créature qui souffroit sans se plaindre; son corps étoit déjà tout meurtri, & les Médecins continuoient encore ce barbare remède avec force conjurations. La douleur du pere & de la mere, leurs larmes, l'intérêt vif de toute la bande, intérêt manifesté par des signes non équivoques, la patience de l'enfant offroit le spectacle le plus attendrissant. Les Sauvages s'appercurent sans doute que les François partageoient leur peine, du moins leur méfiance sembla-t-elle diminuée. Ils les laisserent approcher du malade & le Chirurgien-Major examina sa bouche ensanglantée, que son pere & un autre Pécherai suçoient alternativement. On eut beaucoup de peine à leur persuader d'y mettre du lait; il fallut en goûter plusieurs fois, & malgré l'invincible opposition des Jongleurs, le pere enfin se détermina à en faire boire à son fils, il accepta même le don de la cassette pleine de pistonne émoliente. Les Jongleurs témoignèrent de la jalousie contre le Chirurgien François, qu'ils parurent cependant à la fin reconnoître pour un habile Jongleur. Ils ouvrirent même pour lui faire plaisir un sac qu'il



CARTE
DU
DETROIT DE MAGELL.
dans laquelle on a Inseré



qu'ils portent toujours pendu à leur côté , & qui contient leur bonnet de plume, de la poudre blanche, du talc & les autres instrumens de leur art; mais à peine y eut-il jetté les yeux, qu'ils le refermerent aussitôt. On remarqua aussi que tandis qu'un des Jongleurs travailloit à conjurer le mal du patient, l'autre ne sembloit occupé qu'à prévenir par ses enchantemens l'effet du mauvais sort, qu'ils soupçonnoient les François d'avoir jetté sur eux.

BOUGAINVILLE.
1768.

M. de Bougainville retourna à bord à l'entrée de la nuit, l'enfant souffroit moins; toutefois un vomissement presque continu qui le tourmentoît, fit craindre qu'il ne fût passé du verre dans son estomac. On eut ensuite lieu de croire que ces conjectures n'avoient été que trop justes. Vers les deux heures après minuit, on entendit du bord des hurlemens répétés; & dès le point du jour, quoiqu'il fût un temps affreux, les Sauvages appareillèrent. Ils fuyoient sans doute un lieu souillé par la mort, & des étrangers funestes qu'ils croyoient n'être venus que pour les détruire. Jamais ils ne purent doubler la pointe occidentale de la baie; dans un instant plus calme ils remirent à la voile, un grain violent les jeta au large, & dispersa leurs faibles embarcations.

M. de Bougainville eut des ouragans & des tempêtes jusqu'au 23, qu'il appareilla de la baie *Fortescu*; il en étoit déjà parti une fois; mais le mauvais temps l'avoit forcé d'y rentrer. Enfin, le 26 à midi, il eut connoissance du Cap des *Piliers* & des *Evangelistes*, & bien-tôt du Cap des *Vidoires*.

Cap des Piliers & des Evangelistes.

C'est ainsi qu'après avoir effuyé pendant vingt-six jours au port *Galant*, des temps constamment mauvais & contraires; trente-six heures d'un bon vent tel que jamais il n'eut osé l'espérer, ont suffi pour le porter dans la mer pacifique; il navigua sans mouillage depuis le port *Galant* jusqu'au débouquement, ce qu'il croit sans exemple.

Débouquement du détroit.

S. X.

Remarques sur le détroit de Magellan.

ON trouve dans la collection du dernier *Hawkesworth*, une carte du détroit dressée d'après les découvertes des Capitaines *Byron*, *Wallis* & *Carteret*; cette carte importante a été adoptée pour cette collection, mais comme elle ne renferme pas les découvertes de M. de Bougainville, dans le détroit on les y a insérées.

Carte du détroit.

Les premiers volumes de cette histoire (a), ont déjà donné les remarques des anciens Navigateurs sur le détroit; mais elles sont si imparfaites, que les découvertes des derniers voyageurs qui l'ont passé sont devenues très-précieuses. Nous allons les recueillir ici, en

Nouvelles remarques sur le détroit.

(a) Le volume 16, page 426, renvoie aux différens endroits où il est parlé du détroit.
Tome XX.

Bougainville.
1768.

Cap de la
Vierge Marie.

Baie de Possession.

Kartreen-
tre les îles
Ste Elisabeth
& St Barthe-
lemy.

renvoyant pour plus grands détails aux Journaux des expéditions, dont nous écrivons l'histoire.

Afin d'y mettre plus d'ordre, on rangera par ordre les mouillages les plus importants.

1^o. *Cap de la Vierge Marie*. La baie au-dessous de ce Cap, est un bon havre quand le vent est à l'Ouest. Il y a un bas fond à la hauteur du Cap, mais on le distingue aisément, par les goémons qui le couvrent. Le Cap est un rocher blanc & escarpé, assez semblable au cap du Sud. La latitude est suivant l'observation de 52^d. 24' Sud, & sa longitude suivant l'estime de M. Wallis, est de 68^d. 22' Ouest (a).

M. Wallis ne vit en cet endroit aucune apparence de bois ni d'eau.

Ce Cap est une terre unie d'une hauteur medioere; il est coupé à pic à son extrémité; la vue qui en est donnée dans la relation du voyage du Milord Anson, est de la plus grande vérité (b), pour l'utilité de ceux qui louvoyeroient à l'entrée du détroit d'un temps obscur, que le fond de gravier annonçait qu'on est plus près de la *Terre-de-Feu* que du continent; près de celui-ci, on trouve du sable fin & quelquefois vaseux (c).

2^o. *Baie de Possession*. En entrant dans cette baie, il est nécessaire de naviguer avec beaucoup de précaution, parce qu'il y a un récif qui commenceroit à la pointe & s'étend à près d'un mille; les fonds sont très-irréguliers dans toute la baie; mais le fond est par-tout de vase molle & d'argille, de sorte que les cables ne peuvent pas y être endommagés; la pointe est par 52^d. 23' de latitude Sud, & 68^d. 57', suivant l'estime de M. Wallis de longitude Ouest. Dans la baie, la marée monte & baisse de 4 à 5 brasses, & la force de son courant est d'environ un mille par heure; dans le milieu du canal, hors de la baie, elle fait près de trois milles par heure. M. Wallis ne vit en cet endroit aucune apparence de bois ni d'eau. La place de débarquement parut être commode, mais il ne descendit pas à terre.

Cette baie est ouverte à tous les vents & n'offre que de très-mauvais mouillages, dans le fond de cette baie s'élevaient cinq mondrains, dont un est assez considérable; les quatre autres sont petits & aigus. M. de Bougainville les a nommés le *Père & les quatre fils Aïmond*: ils servent de remarque essentielle dans cette partie du détroit. (d).

Le Cap de *Possession* est bien reconnoissable, c'est la première terre avancée depuis la pointe septentrionale de l'entrée du détroit; il est plus Sud que le reste de la côte, qui forme ensuite entre ce cap & le premier goulet le grand enfoncement nommé baie de *Possession*.

3^o. En faisant voile entre les îles *Ste. Elisabeth & St. Barthelemy*, avec un vent de Nord-Ouest, & gouvernant ensuite au Sud-Sud-Ouest l'espace de 5 ou 6 milles, M. Byron passa sur une batture

- (a) Journal de Wallis.
- (b) Voyage de Bougainville.
- (c) *Ibidem*.
- (d) Voyage de Bougainville.

cou verte de goëmons où il eut 7 brassés d'eau ; cette batture git Ouest-Sud-Ouest avec le milieu de l'Isle *George*, d'où elle est éloignée de 5 ou 6 milles. Quelques Navigateurs prétendent qu'en plusieurs endroits on ne trouve que 3 brassés d'eau sur ce banc, ce qui le rend très-dangereux ; pour l'éviter il convient de ranger de très-près la côte occidentale de l'Isle Ste. *Elisabeth*, d'où l'on peut en toute sûreté porter au Sud, jusqu'à ce qu'on découvre le récif qui est à 4 milles au Nord de la pointe *Sainte Anne*.

4°. Il paroît que la baie qui a été nommée baie *Duclos* par M. de *Bougainville*, est la même qui a été appelée baie d'*Eau Douce* par les Anglois. Cette baie *Duclos* qui est ouverte à l'Est, a très-peu d'enfoncement. Sa pointe du Nord avance un peu plus au large que celle du Sud, & de l'une à l'autre il peut y avoir une lieue de distance. Il y a bon fond dans toute la baie, on trouve six & huit brassés d'eau jusqu'à un cable de terre. C'est un excellent mouillage, puisqu'il les vents d'Ouest, qui sont ici les vents régnans & qui soufflent avec impétuosité, viennent par-dessus la côte, laquelle y est fort élevée. Deux petites rivières se déchargent dans la baie, l'eau est saumâtre à leur embouchure, mais à 500 pas au-dessus elle est très-bonne (a) ; M. de *Bougainville* qui descendit à terre remarqua que pendant qu'il fût sur la côte, la mer y monta d'un pied, & le courant alors venoit de la mer orientale ; observation contraire à celles faites depuis le cap des *Vierges*, puisqu'on a vu jusque-là les eaux augmenter, lorsque le courant sortoit du détroit. Mais il semble d'après diverses observations, que lorsqu'on a passé les goulets, les marées cessent d'être réglées dans toute la partie du détroit qui court Nord & Sud. La quantité de canaux dont y est coupée la *Terre-de-Feu*, paroît devoir produire dans le mouvement des eaux une grande irrégularité. Pendant les deux jours que M. de *Bougainville* passa dans ce mouillage, le thermomètre varia de 8 à 50°, le 15 à midi il y observa 83°. 20' de latitude (b).

5°. *Port Famine*. En 1581, les Espagnols bâtirent en cet endroit une Ville, qu'ils nommerent *Philippeville*, & y laissèrent une Colonie composée de 400 personnes. Quand le célèbre Navigateur *Cavendish* y arriva en 1587, il trouva sur la greve, un de ces malheureux Espagnols, le seul qui fût resté des 400. Ils avoient tous périés faute de subsistance, à l'exception de 24 : 23 de ceux-ci s'embarquerent pour la rivière de *Plata*, & l'on n'en a jamais entendu parler depuis. Le dernier nommé *Hernando*, fut amené en Angleterre par *Cavendish*, qui donna à l'endroit où il l'avoit trouvé le nom de *Port Famine*. C'est une très-belle baie, dans laquelle plusieurs vaisseaux peuvent mouiller commodément & en sûreté : M. Wallis trouva en cet

BOUGAINVILLE.
1768.

Baie Duclos.

Observations sur les marées.

Port Famine.

(a) Voyage de *Bougainville*.

(b) Cette latitude diffère un peu de celle de 53°. 27', que marquent les cartes Angloises pour la baie d'*Eau Douce*.

BORGAIN-
VILLE.
1768.

endroit de quoi faire commodément du bois & de l'eau. On prend une grande quantité d'un petit poisson très-bon, en jettant la ligne par les bords du vaisseau, & on jette aussi la seine avec beaucoup de suecs, dans une baie de sable fin un peu au Sud de la rivière *Sedger*. On peut y tuer un grand nombre d'oiseaux de différentes espèces, & particulièrement des oies, des canards, des farcelles, des bec-cassines, des pluviers & des *Race-Horses*; on y trouva aussi du céleri en grande abondance. Cet endroit est par 53d. 42' de latitude Sud, & 71d. 28', suivant l'observation de longitude Ouest.

Rivière Sed-
ger.

L'eau de la *Sedger*, qui se décharge dans la baie est excellente; mais les bâtimens à rames ne peuvent guère la remonter que deux heures après le commencement du flot, parce que à marée basse, on trouve peu d'eau dans une étendue d'environ trois quarts de mille. M. *Byron* remonta cette rivière dans son canot jusqu'à quatre milles au-dessus de son embouchure, mais les arbres que la violence des vents y fait tomber, ne lui permirent pas de passer plus haut, il seroit non-seulement difficile, mais encore très-dangereux de le tenter.

• Gros arbres.

Les bords de la *Sedger* sont plantés de grands arbres propres à fournir des mâts aux plus gros vaisseaux : il y en a qui ont plus de 8 pieds de diamètre, ce qui fait en proportion plus de vingt-quatre pieds de circonférence : de manière que quatre hommes en se joignant les mains ne pourroient pas les embrasser : le poivrier & l'écorce de *Winter* sont très-communs en cet endroit. Ces beaux arbres malgré la rigueur du climat, sont couverts d'une foule innombrable de perroquets, & d'autres oiseaux d'un magnifique plumage. Il n'y avoit point de jour qu'on ne tuât plus d'oies & de canards qu'il n'en falloit pour servir la table du Capitaine *Byron*, & en général la chasse & la pêche pouvoient fournir aisément de quoi nourrir les deux équipages du *Dauphin* & de la *Tamar*.

Pendant son séjour dans le port, M. *Byron* qui étoit presque toujours à terre, a souvent suivi les traces que les bêtes féroces avoient laissées sur le sable; mais il ne lui est jamais arrivé d'en apercevoir : il a trouvé aussi plusieurs cabanes & pas un seul Indien. Le pays entre ce port & le cap *Forward*, est on ne peut pas plus agreable. La terre semble propre à produire toutes les plantes utiles, elle est arrosée par trois belles rivières & plusieurs ruisseaux.

A plusieurs milles le long de la côte du Nord, le pays se présente sous un aspect bien propre à intéresser la curiosité d'un voyageur : la terre en quelques endroits, lors du mouillage de M. *Byron* étoit couverte de fleurs, qui n'étoient inférieures à celles qu'on cultive communément dans les jardins d'*Europe*, ni par la variété ni par l'éclat de leurs couleurs, ni par le parfum qu'elles exhaloient. M. *Byron* pense que sans l'extrême rigueur des hivers, ce pays deviendrait par la culture une des plus belles contrées du monde (a).

(a) Journal de Byron.

De la pointe *Sainte Anne*, part une chaîne de rochers qui s'étend dans le Sud-Est quart Est, l'espace d'environ deux milles; & à la distance de deux encablures de ce récif, on passa subitement de 65 brasses à 35 & à 20. La pointe *Sainte Anne* est très-escarpée; la sonde ne trouve point de fond, que lorsqu'on en est très-près. Il convient d'user d'une grande circonspection en s'approchant du *Port Famine*, sur-tout si l'on s'avance vers le Sud jusqu'à la hauteur de la rivière de *Sedger*; parce que le fond s'élève subitement de 30 brasses à 20, à 15 & jusqu'à 12: & environ à deux encablures plus loin, quoiqu'à plus d'un mille du rivage, on n'a guère que neuf pieds d'eau à mer basse. Si en prolongeant la pointe *Sainte Anne* on la serre de près, on trouve d'abord un fond suffisant; mais comme il s'élève subitement, il seroit dangereux, lorsqu'on n'a plus que 7 brasses, de s'en approcher davantage. Le détroit n'a pas ici plus de quatre lieues de largeur.

Entre les points *Shutup* & *Sainte Anne*, est un rocher à fleur d'eau, qui court depuis le port *Famine* jusqu'à la rivière *Sedger*, & s'étend à trois ou quatre milles au Sud.

6°. M. de *Bougainville* a donné le nom de *Cap Rond* à un Cap qui est près du port *Famine*; ce cap est une terre élevée, il est remarquable par la forme que désigne son nom: les côtes dans tout cet espace sont boisées & escarpées; celles de la *Terre-de-Feu* paroissent hachées par plusieurs détroits, leur aspect est horrible; les montagnes y sont couvertes d'une neige bleue aussi ancienne que le monde. Entre le *Cap Rond* & le *Cap Forward*, il y a quatre baies dans lesquelles on peut mouiller. Deux de ces baies sont séparées par un Cap, dont la singularité fixa l'attention de M. de *Bougainville*, & mérite une description particulière. Ce cap élevé de plus de cent-cinquante pieds au-dessus du niveau de la mer, est tout entier composé de couches horizontales, de coquilles pétrifiées. On a fondé au pied de ce monument qui atteste les grands changemens arrivés à notre globe, & on n'a point trouvé de fond avec une ligne de 100 brasses.

Une passe conduit à l'entrée d'une de ces baies appelée de *Bougainville*, qui est encore couverte par deux autres îlots, dont le plus considérable a mérité le nom d'îlot de l'observatoire. La baie est longue de deux cens toises & large de cinquante. De hautes montagnes l'environnent & la défendent de tous les vents; aussi la mer y est-elle toujours comme l'eau d'un bassin.

Le *Cap Forward* est la pointe la plus méridionale de l'Amérique, & de tous les continens connus d'après de bonnes observations.

M. de *Bougainville* nous a conclu, sa latitude Australe de 54 degrés 5 min. 45 sec. (a) Il présente une surface à deux têtes d'environ trois quarts de lieue, dont la tête orientale est plus élevée que celle de l'Ouest. La mer est presque sans fond sous le cap; toutelo s'entre les deux têtes dans une espèce de petite baie embellie par un ruis-

(a). Ce qui diffère de la latitude que lui donnent les cartes Angloises.

BOUGAINVILLE.
1768.
Rochers à la pointe
Sainte Anne.

Avis aux
Navigateurs.

Cap Rond.

Baie de Bougainville.

BOUGAINVILLE.
1768.

seau assez considérable, on pourroit mouiller par 15 brasses fond de sable & gravier; mais ce mouillage dangereux par le vent du Sud ne doit servir que dans un cas forcé; tout le Cap est un rocher vif & taillé à pic, sa cime élevée est couverte de neige, il y croit cependant quelques arbres, dont les racines s'étendent dans les crevasses & s'y nourrissent d'une éternelle humidité.

Mouillages
sur la Terre-
de Feu.

7°. Pendant son mouillage dans la baie qui porte son nom, M. de Bougainville alla reconnoître les mouillages qui sont sur la Terre-de-Feu: il trouva d'abord la baie & le port *Beau Bassin*.

Baie & port.
Beau Bassin.

Le mouillage est très-bon dans la baie depuis quarante brasses jusqu'à douze, fond de sable, petit gravier & coquillages, on y est à l'abri de tous les vents dangereux, sa pointe orientale est reconnoissable par un très-gros morne qui a été nommé le *Dôme*. Dans l'Ouest est un îlot entre lequel & la côte, il n'y a point passage de navire. On entre de la baie dans le port par un goulet fort étroit, & l'on y trouve 10, 8, 6, 5 & 4 brasses, il convient d'y tenir le milieu hautant même le côté de l'Est où il y a plus d'eau. La beauté de ce mouillage engagea M. de Bougainville à le nommer baie & port de *Beau Bassin*. Lorsqu'on n'aura qu'à attendre un vent favorable, il suffit de mouiller dans la baie. Si on veut faire du bois & de l'eau, caréner même, on ne peut désirer un endroit plus propre à ces opérations, que le port de *Beau Bassin*.

Baie de la
Cormorandière.

M. de Bougainville découvrit une autre baie qui offre un excellent mouillage pour trois ou quatre navires. Il l'a nommée baie de la *Cormorandière*, à cause d'une roche apparente qui en est dans l'Est-Sud-Est environ à un mille. A l'entrée de la baie, on trouve 15 brasses d'eau; 8 & 9 dans le mouillage; & à cinq lieues environ de la *Cormorandière*, il découvrit une troisième baie avec un port superbe dans le fond, une chute d'eau remarquable qui tombe dans l'intérieur du port lui a fait nommer baie & port de la *Cascade*. Le milieu de cette baie git Nord-Est & Sud-Ouest avec le Cap *Forward*. La sûreté, la commodité de l'ancre, la facilité de faire l'eau & le bois, se réunissent ici pour en faire un asyle qui ne laisse rien à désirer aux Navigateurs.

Baie & port
de la Cascade.

La Cascade est formée par les eaux d'une petite rivière qui serpente dans la coupée de plusieurs montagnes fort élevées, & sa chute peut avoir cinquante à soixante toises. M. de Bougainville monta dessus; le terrain y est entre mêlé de bosquets & de petites plaines d'une mousse courte & spongieuse: il y chercha & n'y trouva point de traces du passage d'aucun homme.

Quesneville
sur la
Terre-de-
Feu.

La portion de la *Terre-de-Feu*, comprise depuis l'Isle *Sainte Elisabeth*, ne paroît à M. de Bougainville qu'un amas informe de grosses Isles inégales élevées montueuses, & dont les sommets sont couverts d'une neige éternelle. Il ne doute pas qu'il n'y ait entre elles un grand nombre de débouquemens à la pleine mer. Les arbres & les plantes sont les mêmes ici qu'à la côte des Patagons; &

aux arbres près, le terrain y ressemble assez à celui des îles *Malouines*.

Il a fait une carte particulière de cette intéressante partie de la côte des *Terres-de-Feu*. Jusqu'à présent on n'y connoissoit aucun mouillage, & les navires évitoient de l'approcher. La découverte des trois ports qu'on vient de décrire, facilitera la navigation de cette partie du détroit de *Magellan*, le cap *Forward* en a toujours été un des points les plus redoutés des Navigateurs, il n'est que trop ordinaire qu'un vent contraire & impétueux empêche de le doubler : il en a forcé plusieurs à rétrograder jusqu'à la baie *Famine*.

8°. *Baie du Cap Holland*. Il n'y a aucun danger à entrer dans cette baie qui a par-tout un fond très-bon pour y jeter l'ancre. M. Wallis y a mouillé à environ 3 encablures du rivage, sur 10 brasses fond de gros sable & de coquillages. Il y avoit en face de son bâtiment un très-joli ruisseau, & sous le cap *Holland* une grande rivière navigable pour les chaloupes jusqu'à plusieurs milles. On trouve sur la côte une grande quantité de bois à brûler, ainsi que des moules & des lepas, du celeri & des canneberges. M. Wallis ne prit que très-peu de poisson, soit à la ligne soit au filet : il tua des oies, des canards, des sarcelles, mais en petite quantité. L'eau montoit à environ 8 pieds, il n'y remarqua cependant point de marée régulière, mais un fort courant portant à l'Est.

Dans l'espace d'environ cinq lieues qui sépare le Cap *Forward* du Cap *Holland*, il y a deux autres Caps & trois ancs peu profondes. M. de *Bougainville* n'y connoit aucun mouillage. La largeur du détroit y varie de trois à quatre lieues. Au-dessous du Cap *Coventry*, on place aussi plusieurs baies dont les François n'ont reconnus que la baie *Verte* ou baie des *Cordes* qu'on a visitée par terre, elle est grande & profonde.

9°. *Canal de Sainte Barbe*. Quand Monsieur de *Bougainville* fut dans cette partie du détroit, il ne négligea pas de faire des recherches sur l'entrée du canal de *Sainte Barbe*, suivant l'extrait que donne M. l'Évêque du Journal de M. *Marcaut*, qui la découvrit & y a passé, ce canal devoit être dans le Sud-Ouest & Sud-Ouest quart Sud de la baie *Elisabeth*; l'Officier qu'il envoya lui rapporta qu'ayant suivi la route & les remarques indiquées par l'extrait du Journal de M. *Marcaut*, il n'avoit point trouvé de débouquement, mais seulement un canal étroit terminé par des banquises de glace & la terre, canal d'autant plus dangereux à suivre qu'il n'y a dans la route aucun bon mouillage, & qu'il est traversé presque dans son milieu par un banc couvert de moules. Ce rapport fit penser à M. de *Bougainville*, que le vrai canal de *Sainte Barbe* étoit vis-à-vis la baie même où il étoit. Du haut des montagnes qui entourent le port *Calant*, il avoit souvent découvert dans le Sud des îles *Charles* & *Montmouth*, un vaste canal semé d'îlots qu'aucune terre ne bornoit au Sud; mais comme en même temps on apercevoit une autre ouverture dans le Sud de l'île

BOUGAINVILLE
1768.

Baie du Cap
Holland

Baie des
Cordes.

BOUGAINVILLE.
1768.

de *Louis le Grand*, on le prenoit pour le canal de *Sainte Barbe*, ce qui étoit plus conforme au récit de *Marcaut*. Dès qu'on fût assuré que cette ouverture n'étoit qu'une baie profonde, il ne douta plus que le canal de *Sainte Barbe* ne fut vis-à-vis le port *Galant* dans le Sud des *Illes Charles & Montmouth*, en effet en résolvant le passage de *M. Frezier* & le combinant sur la carte qu'il donne du détroit, il vit que ce voyageur d'après le rapport de *Marcaut*, place la baie *Elisabeth*, de laquelle appareilla ce dernier pour entrer dans son canal à dix ou douze lieues du *Cap Forward*; *Marcaut* aura donc pris pour la baie *Elisabeth*, la baie des *Cordes*, qui est effectivement à onze lieues du *Cap Forward*, puisqu'elle est à une lieue dans l'Est du port *Galant*; appareillant dans cette baie, & faisant le Sud-Ouest & Sud-Ouest quart Sud; il a rangé la pointe orientale des *Illes Charles & Montmouth*, dont il a pris la masse pour l'île de *Louis le Grand*. Erreur dans laquelle tombera facilement tout Navigateur qui ne sera pas pourvu de bons mémoires, & il a débouqué par le canal semé d'îles, dont *M. de Bougainville* avoit la perspective du haut des montagnes.

Suite des
observations
sur le canal
de
Sainte Barbe.

La connoissance parfaite du canal de *Sainte Barbe*, seroit d'autant plus intéressante qu'elle abrégeroit considérablement le passage du détroit de *Magellan*, il n'est pas fort long de parvenir jusqu'au port *Galant*, le point le plus épineux avant que d'y arriver est de doubler le *Cap Forward*; ce que la découverte de trois ports à la *Terre-de-Feu* rend à présent assez facile : une fois rendus au port *Galant*, si les vents défendent le canal ordinaire pour peu qu'ils prennent du côté du Nord, on auroit le débouquement ouvert vis-à-vis de ce port, 24 heures alors suffisent pour entrer dans la mer du Sud : *M. de Bougainville* vouloit envoyer deux canots dans ce canal qu'il croyoit fermement être celui de *Sainte Barbe*, lesquels auroient rapporté la solution complete du problème : le gros temps ne le lui a pas permis.

Etoit du Cap
Galant.

10°. *Baie du Cap Galant*. Dans cette baie, où l'on peut entrer avec beaucoup de sûreté, il y a un beau & grand lagon, où une flotte pourroit mouiller sans aucun danger, & qui a dans toute son étendue, quatre brasses d'eau, avec un fond de vase molle. Le meilleur mouillage dans la baie, est sur le côté de l'Est, où il y a de 6 à 10 brasses de fond. On y trouve deux rivières pour suire de l'eau, & beaucoup de bois. Le lagon abonde en poules sauvages, en céleri, en moules & en lepas. *M. Wallis* ne jeta pas la seine, parce qu'il en avoit une mise en pieces, & que l'autre n'étoit pas déballée; mais s'il en avoit fait usage, il y a lieu de croire qu'il auroit pris beaucoup de poissons. Le débarquement y est commode. La baie & le lagon sont par 53°. 50'. de latitude Sud, & suivant l'estime, 73°. 9'. de longitude Ouest. La variation est de deux pointes à l'Est : l'eau monte & baisse de neuf pieds; mais la marée est fort irrégulière. La baie de *Fortescu*, qui est à l'entrée du port

port *Galant*, peut avoir deux milles de largeur d'une pointe à l'autre, & un peu moins de profondeur jusqu'à une presqu'île, qui partant de la côte de l'Ouest de la baie, s'étend dans l'Est-Sud-Est, & couvre le port *Galant*.

ROUGAIN-
VILLE.
1768.

11°. *Baie d'Elisabeth*. A l'entrée de cette baie il y a deux petites roches, qui paroissent au-dessus de l'eau; la plus dangereuse est à la hauteur de la pointe orientale de la baie; mais il est aisé de l'éviter, en se tenant à la distance d'environ deux cables de la pointe. Le débarquement est très-commode tout autour de la baie; mais on est exposé aux vents d'Ouest. Le meilleur mouillage est à la pointe de *Passage*, à un demi-mille de distance, gisant au Sud-Est, & la rivière étant Nord-Est un quart Est à trois encablures; dans cette situation, un banc ou bas-fond, qu'on peut reconnoître aux herbes, gît à l'Ouest-Nord-Ouest. A un cable de distance, le fond est de gros sable avec des coquillages. On peut s'y procurer assez de bois pour l'usage des vaisseaux, & il y a une petite rivière où l'on peut aisément se pourvoir d'eau. M. Wallis y cueillit un peu de céleri & quelques canneberges, mais il ne trouva ni poissons ni oiseaux de mer. Cet endroit est par 53°. 45' de latitude Sud, & 73°. 24' de longitude Ouest, suivant notre estime. La variation est de deux pointes à l'Est: la baie est ouverte au Sud-Ouest, elle a trois quarts de lieue entre ses pointes, & à-peu-près autant de profondeur. La côte du fond de la baie est sablonneuse, ainsi que celle du Sud-Est.

Baie d'Elisabeth.

12°. *Rade d'Yorck*. Le seul danger qu'il y ait à entrer dans la baie, qui est formée par deux pointes dans cette rade, vient d'un récif qui s'étend jusqu'à la longueur d'un cable de la pointe occidentale; mais quand on le connoît, il est aisé de l'éviter. Pour mouiller dans cette baie, le plus sûr est de porter la pointe d'*Yorck* à l'Est-Sud-Est; la rivière de *Batchelor* est au Nord-quart-Nord-Ouest-demi-Ouest, la pointe occidentale de la baie ou du récif au Nord-Ouest-quart-Ouest, & le canal de *St Jérôme* à l'Ouest-Nord-Ouest, & à un demi-mille de distance du rivage. Il est aisé de se pourvoir d'eau en remontant d'un mille la rivière de *Batchelor*, & l'on rencontre du bois tout autour de la baie, qui est d'ailleurs très-commode par-tout pour le débarquement. Mr Wallis trouva une grande quantité de céleri, de canneberges, de moules & de lépas, plusieurs poules sauvages & un peu de poisson, mais pas assez pour fournir à l'équipage un seul repas de nourriture fraîche: cette rade est par 53°. 39' de latitude Sud, & suivant notre estime 73°. 52' de longitude Ouest. La variation de l'aiguille est de deux pointes à l'Est. L'eau monte & baisse d'environ 8 pieds, mais la marée est irrégulière. Le maître du *Dauphin*, qui plusieurs fois traversa le détroit pour en examiner les baies, trouva fréquemment que le courant avoit trois directions différentes.

Rade d'Yorck.

13°. *Baie de Butler*. C'est une petite baie entièrement environ-

Baie de Butler.

BOUGAINVILLE.
1768.

née de rochers, de sorte qu'aucun vaisseau ne doit y mouï s'il lui est possible de l'éviter. Mr Wallis y trouva cependant assez de bois & d'eau, des moules & des lépas en abondance, un fort bon poisson & quelques poules sauvages; mais le céleri & les canneberges y étoient très-rars. Cette baie est par 53^d. 37'. de latit. Sud, & suivant l'estime 74^d. 9'. de longitude Ouest : la variation est de deux pointes à l'Est : l'eau y monte & baisse d'environ quatre pieds, mais le courant porte toujours à l'Est.

Anse du
Lion.

14^e. *Anse du Lion*. C'est une petite baie entourée de rochers : l'eau est profonde, mais le fond est bon. La place n'est pas mauvaise pour un vaisseau, mais n'est pas bonne pour deux. Il y a une bonne aiguade au fond d'une petite crique, mais on ne trouve pas de bois. Il n'y a point d'endroit où l'on puisse faire de l'eau. Mr Wallis n'y trouva d'autres rafraichissemens qu'un petit nombre de moules, de lépas, de coquillages & un peu de céleri : on y est par 25^a. 26'. de latitude Sud, & 74^d. 25'. de longitude Ouest, suivant l'estime. La variation de l'aiguille est de deux pointes à l'Est : la marée, autant qu'il a pu en juger par l'aspect des rochers, monte & baisse d'environ cinq pieds, & la vitesse des courans est d'environ deux nœuds par heure.

Baie de
Bon-succès.

15^e. *Baie de Bon-Succès*. C'est une petite baie, qui est comme plusieurs autres dans le détroit tout entouré de rochers. Le fond y est très-mauvais, & le cable de la seconde ancre du *Dauphin* y fut tellement endommagé qu'on fut obligé d'y en substituer un neuf. Il y a en cet endroit peu de bois & beaucoup de bonne eau, mais les rochers en rendent l'abord très-difficile. En voyant cette partie de la côte, on ne peut espérer d'y trouver aucune espèce de rafraichissement; & en effet Mr Wallis n'y trouva que quelques coquillages, qui furent pris à la ligne. Il peut y avoir des circonstances où il seroit avantageux d'entrer dans cette baie; mais on trouva qu'il étoit fort heureux d'en sortir. Elle est par 53^d. 23'. de latitude Sud, & suivant l'estime, 74^d. 33'. de longitude Ouest : la variation est de deux pointes à l'Est. La marée monte & baisse de trois à quatre pieds : quoique nous n'eussions eu aucune occasion de sonder le courant, nous reconnûmes qu'il portoit à l'Est.

Havre du
Swallow.

16^e. *Havre du Swallow*. Ce havre quand on y est une fois entré, est très-sûr, attendu qu'il est à l'abri de tous les vents; mais l'entrée en est étroite & embarrassée de rochers : il sera aisé d'éviter ces rochers en ayant une bonne sentinelle, parce qu'il y a constamment au-dessus de grands amas d'herbes. Mr Wallis y fit une provision suffisante de bois & d'eau, mais le bois étoit très-petit. Comme la mer en cet endroit est toujours unie : il est aisé de débarquer par-tout; mais le *Dauphin* n'y trouva aucun rafraichissement, excepté quelques moules & des coquillages. Les montagnes qui sont autour présentent l'aspect le plus horrible, & semblent être désertées par tout ce qui a vie. La latitude est de 53^d. 29'. au Sud, & la longitude, suivant

notre estime, de 74^d. 35'. à l'Ouest. La variation est de deux pointes à l'Est. La marée monte & baisse de quatre à cinq pieds.

17^o. *Baie Upright*. On peut en sûreté entrer dans cette baie, parce qu'il ne s'y trouve d'obstacle que ce qui paroît au-dessus de l'eau. Le bois y est très-petit, mais Mr Wallis y en trouva une assez grande quantité pour entretenir la provision; l'eau y est excellente & en grande abondance. Quant aux rafraîchissemens, il n'y prit que quelques poules sauvages, des coquillages & des moules. Il n'y a pas d'endroit commode pour descendre à terre. Cette baie est par 53^d. 8'. de latitude Sud, & 75^d. 35'. de longitude à l'Ouest. La variation de l'aiguille est de deux pointes à l'Est. L'eau monte & baisse d'environ 5 pieds; mais la marée est très-irrégulière.

Il y a un peu au-delà du cap *Shut-up*, trois baies très-bonnes, que Mr Wallis appella baie de la Rivière, baie de *Lodgment* & baie de *Wallis*: la dernière est la meilleure.

Environ à moitié chemin, entre la baie *Elisabeth* & la rade d'*York*, est la baie des *Moules*, où il y a un très-bon mouillage par le vent d'Ouest. Il y a aussi une baie avec un bon ancrage, vis-à-vis la rade d'*York*, & une autre à l'Est du cap *Cross-tide*; mais cel e-ci ne peut tenir qu'un seul vaisseau. Entre le cap *Cross* & la pointe *Saint-David*, est le goulet de *Saint-David* sur le côté méridional duquel on trouve un banc de gros sable & de coquillages, avec une profondeur de 19 à 30 brasses d'eau, où un vaisseau pourroit mouiller en cas de nécessité. Le maître du *Swallow* trouva aussi une très-bonne petite baie un peu à l'Est de la pointe de *Saint-David*. Un peu à l'Est du cap *Quade*, est la baie des *Isles*, où le *Swallow* a resté quelque temps; mais ce n'est pas une station commode. La baie de *Hazard* a un fond très-rocailleux & très-inégal, & pour cette raison on doit l'éviter.

Lorsqu'on a dépassé le cap *Mondai*, la côte septentrionale se courbe en arc, & le canal s'ouvre jusqu'à quatre, cinq ou six lieues de largeur. Mr de Bougainville compte environ seize lieues du cap *Mondai* au cap des *Piliers*, qui termine la côte méridionale du détroit. La direction du canal entre ces deux caps, est l'Ouest, quart Nord-Ouest. La côte du Sud y est haute & escarpée, celle du Nord est bordée d'îles & de rochers, qui en rendent l'approche dangereuse: il est plus prudent de ranger la partie méridionale.

Le cap des *Victoires* paroît être de médiocre hauteur, ainsi que le cap *Désiré*, qui est en-dehors du détroit à la *Terre-de-Feu*, environ à deux lieues dans le Sud-Ouest du cap des *Piliers*. La côte entre ces deux caps est bordée à près d'une lieue au large de plusieurs îlots ou brisans connus sous le nom des *Douze-Apôtres*.

Le cap des *Piliers* est une terre très-élevée, ou plutôt une grosse meule de rochers, qui se termine par deux rochers coupés en forme de tours inclinées. Vers le Nord-Ouest, on voit quatre îlots nommés les *Evangelistes*, trois sont ras, le quatrième, qui a la figure d'une meule de foin, est assez éloigné des autres. Ils sont dans le Sud-Sud-

BOUGAINVILLE.
1768.
Baie Upright.

Baie de la Rivière, baie de Wallis, &c.
Baie des Moules.

Goulet David.

Baie des Isles.
Baie de Hazard.

Cap Mondai. Direction de cette partie du détroit.

Cap Victoire.
Cap désiré.

Cap des Piliers.

Bougainville.
1768.

Ouest, & à quatre ou cinq lieues du cap des *Vierges* : pour sortir du détroit, on peut passer indifféremment au Nord ou au Sud. Mr de Bougainville conseille de passer au Sud, si l'on veut y rentrer. Il convient aussi alors de ranger la côte méridionale : celle du Nord-Est bordée d'îlots, paroît coupée par de grandes baies, qui pourroient occasionner des erreurs dangereuses.

A l'Est du cap des *Piliers*, le détroit s'ouvre jusqu'à sept ou huit lieues de largeur.

1^{re} de West-
minster.

L'isle de *Westminster* est plus près de la côte du Nord que de celle du Sud : elle git Nord-Est & Sud-Ouest avec le cap *Pillard*. La côte du Nord, près du débarquement du détroit, est bordée d'îlots & de rochers sur lesquels la mer brise d'une manière terrible.

Les Juges.

A sept lieues environ à l'Ouest du cap *Desiré*, se trouvent quelques écueils dangereux, que Sir John Narborough a nommé les *Juges*. Des lames s'élèvent sur ces écueils comme des montagnes, & s'y brisent avec un bruit horrible. Quatre petites isles, qu'on nomme les isles de *Direction*, sont éloignées du cap *Pillard* d'environ huit lieues dans la direction du Nord-Ouest-quart-Ouest.

Isles de
Direction.

Longueur
du détroit.

Mr de Bougainville estime la longueur du détroit, depuis le cap des *Vierges* jusqu'au cap des *Piliers*, d'environ 114 lieues, il a employé cinquante-deux jours à les faire, depuis le cap des *Vierges* jusqu'à ce cap, il a observé constamment que le flot porte dans l'Est & le Jullant ou l'Ebe dans l'Ouest, & que les marées y sont très-fortes ; qu'elles ne sont pas à beaucoup près aussi rapides depuis le cap *Noir* jusqu'au port *Galant*, & que leurs cours y est irrégulier ; qu'enfin depuis le port *Galant* jusqu'au cap *Guade*, les courans sont violens. Il ne les a pas trouvés fort sensibles depuis ce cap jusqu'à celui des *Piliers*. Mais dans toute cette partie, depuis le port *Galant*, les eaux sont assujetties à la même loi qui les meut depuis le cap des *Vierges*, c'est-à-dire que le flot y court vers la mer de l'Est, & l'Ebe vers celle de l'Ouest. Il avertit en même temps que cette assertion des marées dans le détroit de *Magellan*, est absolument contraire à ce que les autres Navigateurs disent y avoir observé à cet égard.

Table des
distances &
de la route
du Dauphin

La table suivante achevera de donner aux Navigateurs toutes les connoissances qu'il leur importe d'avoir sur le détroit de *Magellan*.

Route du Dauphin, commandé par le Capitaine Wallis dans le détroit de Magellan, avec la distance des différens lieux que ce vaisseau a parcouru, mesurée par la bouffole.

Le Cap de la *Vierge-Marie*, appelé par nos navigateurs Cap des *Vierges*, est situé au 52°. 24' de latitude Sud & au 68°. 22' de longitude Ouest.

	Route du Vaiss.	Mil.	Latitude	Longit.
Du cap de la <i>Vierge Marie</i> à la pointe <i>Dungeness</i> .	S. $\frac{1}{2}$ O.	5	52° 28'	68° 28'
De la pointe <i>Dungeness</i> à la pointe de <i>Possession</i> .	O. $\frac{1}{4}$ S.	18	52 23	68 57
De la pointe de <i>Possession</i> au côté méridional du premier goulet	S. O. $\frac{1}{2}$ S. . . .	27	52 35	69 38
De l'extrémité septentrionale à l'extrémité méridionale du goulet	S. S. O.	9	— —	— —

DES VOYAGES. LIV. IV

247

De l'extrémité septentrionale du goulet au cap	Route du Vais.	Mil.	Latitude	Longit.
<i>Grégoire</i>	O. S. O. $\frac{1}{2}$ O.	25	52 39	70 31
Du cap <i>Grégoire</i> à la pointe de <i>Sweepstakes</i>	S. 301 O.	12 $\frac{1}{2}$	—	—
Du cap <i>Grégoire</i> à la pointe de l'île d' <i>Dauphin</i>	S. O. $\frac{1}{2}$ O.	14	52 43	70 53
Du cap de l'île du <i>Dauphin</i> à l'extrémité septentrionale de l'île d' <i>Elizabeth</i>	S. $\frac{1}{2}$ O.	14 $\frac{1}{2}$	52 56	71 6
De l'extrémité septentrionale de l'île d' <i>Elizabeth</i> à l'île <i>Saint-Barthelemi</i>	E. N. E.	1 $\frac{1}{2}$	52 56	71 4
De l'extrémité septentrionale de l'île d' <i>Elizabeth</i> à l'île <i>Saint-George</i>	S. E.	8	—	—
De l'extrémité septentrionale de l'île d' <i>Elizabeth</i> à la pointe <i>Porpaff</i>	S. $\frac{1}{2}$ O.	12	55 6	71 1
De la pointe <i>Porpaff</i> à la baie d' <i>Eau-douce</i>	S. E.	22 $\frac{1}{2}$	—	—
De la baie d' <i>Eau-douce</i> au cap <i>Sainte-Anne</i> , ou <i>Port-Famine</i>	S. S. E. $\frac{1}{2}$ E.	13 $\frac{1}{2}$	53 42	71 28
Du cap <i>Sainte-Anne</i> à l'entrée d'un grand canal sur la côte méridionale	N. E.	—	—	—
Du cap <i>Sainte-Anne</i> au cap <i>Shut-up</i>	S. $\frac{1}{2}$ E.	12	53 54	71 32
Du cap <i>Shut-up</i> à l'île du <i>Dauphin</i>	S. S. O.	7	53 59	71 41
De l'île du <i>Dauphin</i> au cap <i>Froward</i> , le cap le plus méridional de toute l'Amérique	S. 47 O.	11	54 3	71 59
Du cap <i>Froward</i> à la pointe de la baie de <i>Snug</i>	O. $\frac{1}{2}$ N.	8	—	—
De la pointe de la baie de <i>Snug</i> au cap <i>Holland</i>	O. S.	13 $\frac{1}{2}$	53 57	72 34
Du cap <i>Holland</i> au cap <i>Gallant</i>	O. S.	21	53 50	73 9
Du cap <i>Gallant</i> à la baie d' <i>Elizabeth</i>	O. N. O. O.	11	53 43	73 24
De la baie d' <i>Elizabeth</i> à la pointe d' <i>York</i>	O. N. O. O.	6	53 39	72 32
De la rade d' <i>York</i> au cap <i>Croft-tide</i>	O. $\frac{1}{2}$ S.	10	—	—
De la rade d' <i>York</i> au cap <i>Quade</i>	O. S.	21	53 33	74 6
Du cap <i>Quade</i> au cap <i>Saint-David</i>	S. E.	4 $\frac{1}{2}$	—	—
Du cap <i>Quade</i> à la baie de <i>Butler</i>	S. O.	4	53 37	4 9
Du cap <i>Quade</i> à la baie de <i>Hazard</i> (<i>Chance bay</i>)	S. S. O.	5	—	—
Du cap <i>Quade</i> à la baie de <i>Great-Muffel</i>	S. O. $\frac{1}{2}$ S.	6	—	—
Du cap <i>Quade</i> au canal de <i>Soow</i>	O. S. O. O.	10	—	—
Du cap <i>Quade</i> à l'Anse du <i>Lion</i>	O. N. O. O.	12	53 26	74 25
Du cap <i>Quade</i> à la baie de (<i>Good-Luck bay</i>)	O. N. O. O.	6	53 23	74 33
Du cap <i>Quade</i> au cap <i>Notch</i>	O. N. O. O.	21	53 22	74 36
Du cap <i>Notch</i> au havre du <i>Swallow</i>	S. S. E.	7	53 29	74 36
Du cap <i>Notch</i> à la baie <i>Puff-pot</i>	O. $\frac{1}{2}$ S.	23	—	—
Du cap <i>Notch</i> au cap <i>Monday</i> (<i>Lundi</i>)	O.	28	53 12	75 20
Du cap <i>Monday</i> au cap <i>Upright</i>	O. $\frac{1}{2}$ N.	13	53 6	75 38
Du cap <i>Monday</i> à un grand détroit sur la côte septentrionale	N.	7	—	—
Du cap <i>Upright</i> au cap de la <i>Providence</i>	N. O. O. O.	9	52 57	75 37
Du cap <i>Upright</i> au cap <i>Tamer</i>	N. O. O. O.	18	—	—
Du cap <i>Upright</i> au cap <i>Pillar</i>	O. N.	50	52 43	76 52
Du cap <i>Pillar</i> à l'île <i>Westminster</i>	N. E. $\frac{1}{2}$ N.	15	—	—
Du cap <i>Pillar</i> au cap <i>Vidvoire</i>	N. O. $\frac{1}{2}$ N.	28	—	—
Du cap <i>Pillar</i> aux îles de <i>Diridion</i>	O. N. O.	23	52 27	77 19

BOUGAINVILLE.
1768.
Observations sur le passage du détroit.

„ Malgré les difficultés que nous avons effuyées dans le passage du détroit de *Magellan*, dit Mr de Bougainville, je conseillerais tous jours de préférer cette route à celle du cap *Horn*, depuis le mois de Septembre jusqu'à la fin de Mars; pendant les autres mois de l'année, quand les nuits sont de seize, dix-sept & dix-huit heures, je prendrais le parti de passer à mer ouverte : le vent de bout & la grosse mer ne sont pas des dangers; au lieu qu'il n'est pas sage de se mettre dans le cas de naviguer à tâtons entre des terres. On fera sans doute retenu quelque temps dans le détroit; mais ce retard n'est pas en pure perte, on y trouve en abondance de l'eau, du bois & des coquillages, quelquefois aussi de très-bons poissons, & assurément je ne doute pas que le scorbut ne fit plus de dégât dans un équipage qui seroit parvenu à la mer occidentale, en doublant le cap de *Horn*, que dans celui qui y sera entré par le détroit de *Magellan*. Lorsque nous en fîmes nous n'avions personne sur les cadres.

Le Commodore Byron, qui avoit doublé deux fois le cap de *Horn*, & qui par conséquent étoit fort en état de faire la comparaison, étoit du même avis, malgré les difficultés & les dangers qu'il avoit effuyés dans le détroit de *Magellan*. „ Il est, dit-il, une saison de l'année où, non pas un seul vaisseau, mais toute une flotte peut en trois semaines traverser le détroit; & pour profiter de la saison la plus favorable, il convient d'y entrer dans le mois de Décembre. C'est à l'usage des plantes anti-scorbutiques dont il abonde que j'attribue la santé dont nos équipages ont joui pendant cette navigation. Personne ne ressentit la plus légère atteinte de scorbut, & nous n'eûmes personne sur les cadres pour quelque autre maladie, malgré la rigueur du froid & les travaux excessifs auxquels nous fûmes exposés dans ce passage, où nous entrâmes le Dimanche 17 Février, pour n'en sortir que le 9 d'Avril. Dès qu'on a dépassé la baie d'*Eau-douce*, il n'y a presque pas un seul mouillage où l'on ne puisse faire commodément de l'eau & du bois. Les obstacles que nous avons eu à vaincre ne peuvent être imputés qu'à la saison de l'équinoxe, saison ordinairement orageuse, & qui, plus d'une fois, mit notre patience à l'épreuve.

Il avertit cependant que quand la saison est trop avancée, le passage du détroit devient une entreprise non moins difficile qu'infortunée. La violence des vents & des tempêtes, la rapidité des courans & l'impétuosité des lames, des pluies très-fortes & des brumes si épaisses, qu'on ne voit pas les objets à deux longueurs de navire, rendent cette navigation impraticable.

§ II.

Navigation de l'entrée de la Mer du Sud à la sortie du détroit de Magellan, jusqu'à Taïti.

M. de Bougainville prit son point de départ du *Cap des Piliers* le 26 Janvier ; le premier jour il marcha à l'Ouest.

Autant qu'il fut possible tant pour s'élever dans le vent que pour s'éloigner de la Côte, dont le gissement n'est point tracé sur les cartes d'une façon certaine. Toutefois comme les vents furent toujours alors de la partie de l'Ouest ; il eut rencontré la terre, si la carte de Dom George Juan & Dom Antonio de Ulloa eut été juste. Ces Officiers Espagnols d'un mérite distingué & faits pour donner du poids à leurs opinions, ont corrigé les anciennes cartes de l'Amérique méridionale ; ils font courir la côte depuis le *Cap Corse* jusqu'au *Chiloé* Nord-Est & Sud-Ouest, & cela d'après des conjectures que sans doute ils ont cru fondées. Cette correction heureusement en mérite une autre ; elle étoit peu consolante pour les navigateurs, qui, après avoir débouqué par le détroit, cherchent à revenir au Nord avec des vents constamment variables du Sud-Ouest au Nord-Ouest par le Ouest. Le Chevalier Narbouroug, après être sorti du détroit de *Magellan*, en 1669, suivit la côte du *Chili*, furetant les anfrs & les crevasses jusqu'à la rivière de *Baldivia* dans laquelle il entra ; il dit en propres termes, que la route depuis le cap *Desiré* jusqu'à *Baldivia* est le Nord 50 Est. Voilà qui est plus sûr que l'assertion conjecturale de Dom George & de Dom Antonio. Si d'ailleurs elle eut été véritable, la route que M. de Bougainville avoit commencé de faire l'auroit, comme on l'a dit, conduit sur la terre.

Lorsqu'il fut dans la mer pacifique, il convint avec le Commandant de l'*Etoile*, qu'afin de découvrir un plus grand espace de mers, il s'éloigneroit de lui dans le Sud, tous les matins, à la distance que le temps permettroit sans se perdre de vue, que le soir ils se rallieroient, & qu'alors ils se tiendroient dans les eaux environ à une demi-lieue. Par ce moyen, si la *Boudeuse* eut rencontré la nuit quelque danger subit, l'*Etoile* étoit dans le cas de manœuvrer pour lui donner les secours que les circonstances auroient comportés. Cet ordre de marche a été suivi pendant tout le voyage.

Le 30 Janvier un matelot tomba à la mer ; on fit des efforts inutiles pour le sauver : la mer étoit très-grosse.

Depuis le 23 Février jusqu'au 3 Mars, M. de Bougainville eut avec des calmes & de la pluie, des vents d'Ouest, constamment variables du Sud-Ouest au Nord-Ouest ; chaque jour un peu avant ou après midi, il avoit à essuyer des grêles accompagnées de tonnerre. D'où venoit cette étrange saison sous le Tropique & dans

Observation sur le gissement des côtes du Chili.

Ordre de marche de la Boudeuse & de l'Etoile.

Perte d'un matelot tombé à la mer. Observations météorologiques.

BOUGAINVILLE.
VIII. 1.
1768.

cet Océan renommé, plus que toutes les autres mers, par l'uniformité & la fraîcheur des vents alisés de l'Est au Sud-Est que l'on dit y régner toute l'année ?

Découverte
des quatre
Faciadins.

Observation
sur une
de ces îles.

M. de Bougainville naviguoit depuis environ deux mois dans la mer du Sud sans avoir rencontré de terre : enfin, le 22 Mars il découvrit dans l'Ouest à 4 lieues une petite île, & quatre îlots dans le Sud-Sud-Est 50 Est ; il nomma les quatre îlots, les quatre *Faciadins*, & comme ils étoient trop au vent, il fit courir sur la petite île qui étoit devant lui. A mesure qu'il en approcha il découvrit qu'elle étoit bordée d'une plage de sable très-unie, & que tout l'intérieur étoit couvert de bois touffus, au-dessus desquels s'élevaient les tiges fécondes des cocotiers. La mer brisoit assez au large au Nord & au Sud, & une grosse lame qui battoit toute la côte d'Est, défendoit l'accès de l'île dans cette partie. Cependant la verdure charmoit les yeux des équipages, & les cocotiers offroient par-tout leurs fruits & leur ombre sur un gazon émaillé de fleurs ; des milliers d'oiseaux voltigeoient autour du rivage & sembloient annoncer une côte poissonneuse ; on soupiroit après la descente.

Elle est habi-
tée par
les petits.

M. de Bougainville crut qu'elle seroit plus facile dans la partie Occidentale, & il suivit la côte à la distance d'environ deux milles. Par-tout la mer brisa avec la même force, sans une seule anse, sans la moindre *crique* qui put servir d'abri & rompre la lame. Perdant ainsi toute espérance de pouvoir y débarquer, à moins d'un risque évident de briser les bateaux, il remettoit le cap en route, lorsqu'on cria qu'on voyoit deux ou trois hommes accourir au bord de la mer. « Nous n'eussions jamais pensé, dit M. de Bougainville, qu'une île aussi petite put être habitée, & ma première idée fut que sans doute quelques Européens y avoient fait naufrage. J'ordonnai aussitôt de mettre en *panne*, déterminé à tenter tout pour les sauver. Ces hommes étoient rentrés dans le bois ; bientôt après ils en sortirent au nombre de quinze ou vingt & s'avancèrent à grands pas ; ils étoient nus & portoient de fort longues piques qu'ils vinrent agiter vis-à-vis les vaisseaux avec des démonstrations de menaces ; après cette parade ils se retirèrent sous les arbres, où on distingua des cabanes avec les longues vues. Ces hommes nous parurent fort grands & d'une couleur bronzée. J'ai nommé l'île qu'ils habitent *l'île des Lanciers*.

Île des
Lanciers.

Île de la
Harp.

M. de Bougainville se trouvoit à l'entrée d'un groupe d'îles qu'on a appellées depuis *îles de la Société*, & prêt à tomber à chaque moment sur des nouvelles terres. Effectivement, le 23 dès le point du jour il en aperçut une autre dont la côte étoit défendue par des bris-fans ; lorsque la clarté du Ciel lui permit d'en approcher, il la prolongea pour découvrir un endroit propre au débarquement. Il reconnut bientôt que cette île n'étoit formée que par deux langues de terre fort étroites, qui se rejoignent dans la partie du Nord-Ouest, & qui laissent une ouverture au Sud-Est entre leur pointe. Le milieu de
cette

cette île est aussi occupé par la mer dans toute sa longueur qui est de dix à douze lieues Sud-Est & Nord-Ouest; en sorte que la terre présente une espèce de îer à cheval très-allongé, dont l'ouverture est au Sud-Est.

BOUGAINVILLE.
1768.

Les deux langues de terre ont si peu de largeur, que M. de Bougainville apercevoit la mer au-delà de celle du Nord. Elles ne paroissent être composées que par des dunes de sable entrecoupées de terrains bas dénués d'arbres & de verdure. Les dunes plus élevées sont couvertes de cocotiers & d'autres arbres plus petits & très-touffus. Il aperçut après midi des pirogues qui naviguoient dans l'espace de lac que cette île embrase les unes à la voile, les autres avec des pagayes. Les sauvages qui le conduisoient étoient nuds. Le soir il vit un assez grand nombre d'insulaires dispersés le long de la côte. Ils parurent avoir aussi à la main de ces longues lances dont les habitans de la première île menaçoient les François qui n'avoient encore trouvé aucun lieu où nos canots pussent aborder. Par-tout la mer écumoit avec une égale force. La nuit suspendit les recherches; on la passa à louveroyer sous les huniers, & n'ayant découvert, le 24 au matin, aucun lieu d'abordage, M. de Bougainville poursuivit sa route & renonça à cette île inaccessible qu'il nomma, à cause de sa forme, l'île de la Harpe. Ses habitans lui ont semblé être grands & bien proportionnés. « J'admire leur courage, dit M. de Bougainville, s'ils vivent sans inquiétude sur les bandes de sable qu'un ouragan peut, d'un moment à l'autre, ensevelir dans les eaux. Il est vrai qu'ils ont des pirogues avec lesquelles ils peuvent se transplanter dans les îles voisines ».

Vue des
Insulaires.

Observations sur les
naturels.

M. de Bougainville suivoit à peu près sans le savoir la même route que le Capitaine Wallis qui se trouvoit alors dans cette partie de la mer du Sud; mais la différence d'un ou deux degrés dans leurs marches en a produit aussi dans leurs découvertes, & excepté Taïti & un petit nombre d'autres îles, ils ne sont pas tombés sur les mêmes terres.

M. de Bougainville continua jusqu'au 27 à naviguer au milieu d'îles basses, & en partie noyées dont il examina encore quatre, toutes de la même nature, toutes inabordables, & qui ne méritoient pas qu'il perdît son temps à les visiter. « Il a nommé, dit-il, l'Archipel dangereux, cet amas d'îles dont il en a vu onze, & qui sont probablement en plus grand nombre ». La navigation est extrêmement périlleuse au milieu de ces terres basses, hérissées de brisans & semées d'écueils, où il convient d'user, la nuit sur-tout, des plus grandes précautions. Il y avoit beaucoup moins de périls que ne le croyoit M. de Bougainville, comme l'a prouvé l'année suivante M. Cook (a). Il se détermina à faire reprendre du Sud à la route,

Archipel
dangereux.

Erreurs dans
les cartes de
cette partie
de la mer pa-
cifique.

(a) M. de Bougainville ne se trompe pas. M. Cook dans ses deux voyages y a trouvé beaucoup d'autres îles, comme on peut le voir en jettant les yeux sur la carte: quant aux dangers de cette navigation on en parlera encore plus bas.

BOUGAINVILLE.
1768.

Observations sur une prétendue côte de Quiros.

Observations météorologiques.

Eau de mer dessalée.

Découverte du Boudoir.

atin de sortir de ces parages dangereux ; effectivement dès le 28 il cessa de voir des terres. Quiros a le premier découvert en 1606 la partie méridionale de cette chaîne d'îles qui s'étend sur l'Ouest Nord-Ouest, & dans laquelle l'Amiral Roggevin s'est trouvé engagé en 1722, vers le quinzième parallèle ; il la nomma le *Labyrinthe*. On ne fait au reste sur quel fondement s'appuyent nos géographes, lorsqu'ils tracent à la suite de ces îles un commencement de côte, vue, disent-ils, par Quiros, & auquel ils donnent soixante-dix lieues de continuité. Tout ce qu'on peut insérer du journal de ce navigateur, c'est que la première terre à laquelle il aborda après son départ du Pérou, avoit plus de huit lieues d'étendue ; mais loin de la représenter comme une côte considérable, il dit que les sauvages qui l'habitoient lui firent entendre qu'il trouveroit de grandes terres sur la route (a). Il n'est pas besoin de s'arrêter à prouver avec M. de Bougainville, qu'il ne peut pas y avoir dans ces parages des terres considérables ; cette assertion a été démontrée avec la dernière évidence par les routes des navigateurs postérieurs, & on peut s'en assurer d'avance en regardant la carte générale de la mer du Sud qui est à la tête de ce volume.

M. de Bougainville observe que le thermomètre fut dans le mois de Mars constamment de 19 à 20^d. même entre les terres. A la fin du mois il avoit eu cinq jours de vent d'Ouest avec des grêles & des orages qui se succédoient presque sans interruption. La pluie fut continuelle ; aussi le scorbut se déclara-t-il sur huit ou dix matelots. L'humidité est un des principes les plus actifs de cette maladie. Il commença à se servir de la cucurbitre de M. Poissonnier, dès le 3 Mars, & il continua jusqu'à la *Nouvelle Bretagne* à employer l'eau ainsi dessalée pour la soupe, la cuisson de la viande & celle des légumes. *Le supplément d'eau qu'elle nous procuroit, dit-il, nous a été de la plus grande ressource dans cette longue traversée. On allumoit le feu à cinq heures du soir, & on l'éteignoit à cinq ou six heures du matin, & chaque nuit on faisoit plus d'une barrique d'eau.*

Le 2 Avril il aperçut dans le Nord Nord-Est une montagne haute & fort escarpée, qui paroissoit isolée : il la nomma le *Boudoir* ou le *Pic de la Boudeuse*. Il couroit au Nord-Est pour la reconnoître, lorsqu'il aperçut une autre terre dont la côte, non moins élevée, offrit aux yeux une étendue indéterminée. Il avoit le besoin le plus pressant d'une relâche qui procurât du bois & des rafraichissemens, & il se flattoit d'en trouver sur cette terre.

Cette partie de la navigation de M. de Bougainville étant très-intéressante, nous la rapporterons en détail. Il fit presque calme tout le jour. La brise se leva le soir, & il courut sur la terre jusqu'à deux heures du matin qu'il remit pendant trois heures le bord au

(a) Ce mot de grandes terres dans l'esprit des sauvages ne signifie que des îles assez étendues, & effectivement il y en a plusieurs.

large. Le soleil se leva enveloppé de nuages & de brume, & ce ne fut qu'à neuf heures du matin qu'il revit la terre, dont la pointe méridionale restoit à l'Ouest-quart-Nord-Ouest; on n'apercevoit plus le pic de la *Boudeuse* que du haut des mâts. Les vents souffloient du Nord au Nord-Nord-Est, & on tint le plus près pour atterrir au vent de l'isle. En approchant il aperçut au-delà de la pointe du Nord, une autre terre éloignée plus septentrionale encore, sans qu'on pût alors distinguer si elle tenoit à la première isle, ou si elle en formoit une seconde.

Pendant la nuit du 3 au 4, il louvoya pour s'élever dans le Nord. Des feux qu'on vit briller de toutes parts sur la côte, apprirent qu'elle étoit habitée. Le 4 au lever de l'aurore, on reconnut que les deux terres, qui la veille avoient paru séparées, étoient unies ensemble par une terre plus basse, qui se courboit en arc, & formoit une baie ouverte au Nord-Est. Les François coururent à pleines voiles vers la terre, présentant au vent de cette baie, lorsqu'ils aperçurent une pirogue qui venoit du large, & voguoit vers la côte, se servant de sa voile & de ses pagayes. Elle les passa de l'avant, & se joignit à une infinité d'autres, qui, de toutes les parties de l'isle, accouroient au-devant d'eux. „L'une d'elles, dit Mr de Bougainville, précédoit les autres, elle étoit conduite par douze hommes nus, qui nous présentèrent des branches de bananiers, & leurs démonstrations attestoient que c'étoit-là le rameau d'olivier. Nous leur répondîmes par tous les signes d'amitié dont nous pûmes nous aviser; alors ils accostèrent le navire, & l'un d'eux remarquable par son énorme chevelure, hérissée en rayons, nous offrit avec son rameau de paix, un petit cochon & un régime de bananes. Nous acceptâmes son présent, qu'il attacha à une corde qu'on lui jeta. Nous lui donnâmes des bonnets & des mouchoirs, & ces premiers présents furent le gage de notre alliance avec ce peuple." Cet abord fut plus heureux que ne l'avoit été quelque temps auparavant celui du Capitaine Wallis; & ce qui prouve bien la bonté du caractère de ces insulaires, après le massacre de leurs compatriotes qu'avoient fait les Anglois, ils ne montrèrent ni dé fiance ni ressentiment à l'égard de ces nouveaux étrangers. Cette terre étoit celle de *Taiti*, & Mr de Bougainville, ainsi que tous les navigateurs qui y ont abordé, en parlent avec ivresse. Sa narration est d'ailleurs si intéressante, qu'il faut le laisser parler lui-même.

„Bientôt plus de cent pirogues de grandeurs différentes, & toutes à balancier, environnèrent les deux vaisseaux. Elles étoient chargées de cocos, de bananes & d'autres fruits du pays. L'échange de ces fruits délicieux pour nous, contre toutes sortes de bagatelles, se fit avec bonne foi; mais sans qu'aucun, des insulaires voulût monter à bord. Il falloit entrer dans leurs pirogues ou montrer de loin les objets d'échange; lorsqu'on étoit

Bougainville.
Vol. I. N.
1768.

Mauve-
res p. 107.
ab. 107.

Précéder les
de avec les
Taitiens.

BOUGAINVILLE.
1768.

„d'accord, on leur envoyoit au bout d'une corde un panier ou
„un filet; ils y mettoient leurs effets, & nous les nôtres, don-
„nant ou recevant indifféremment avant que d'avoir donné ou re-
„çu, avec une bonne foi qui nous fit bien augurer de leur carac-
„tere. D'ailleurs nous ne vîmes aucune espèce d'armes dans leurs
„pirogues, où il n'y avoit point de femmes à cette première en-
„trevue. Les pirogues restèrent le long des navires, jusqu'à ce
„que les approches de la nuit nous firent revirer au large; tou-
„tes alors se retirèrent.

„Nous tâchâmes dans la nuit de nous élever au Nord, n'écartant
„jamais la terre de plus de trois lieues. Tout le rivage fut jus-
„qu'après minuit, ainsi qu'il l'avoit été la nuit précédente, gar-
„ni de petits feux à peu de distance les uns des autres. On eût
„dit que c'étoit une illumination faite à dessein, & nous l'accor-
„dâmes de plusieurs fusées tirées des deux vaisseaux. (a)

Description
de la côte,
vue du large.

La journée du 5 se passa à louvoyer, afin de gagner au vent de
l'isle, & à faire sonder par les bateaux pour trouver un mouillage.
L'aspect de cette côte, élevée en amphithéâtre, offroit le plus riant
spectacle. Quoique les montagnes y soient d'un grande hauteur, le
rocher n'y montre nulle part son aride nudité; tout y est couvert
de bois. On découvrit un pic chargé d'arbres jusqu'à sa cime isolée,
qui s'élevoit au niveau des montagnes, dans l'intérieur de la partie
méridionale de l'isle. Il ne paroissoit pas avoir plus de trente toises
de diamètre, & il diminueoit de grosseur en montant; on l'eût pris
de loin pour une pyramide d'une hauteur immense, quela main d'un
décorateur habile auroit parée de guirlandes de feuillages. Les ter-
reins moins élevés sont entrecoupés de prairies & de bosquets, &
dans toute l'étendue de la côte, il regne sur les bords de la mer,
au pied du pays haut, une lisière de terre basse & unie, couverte de
plantations: c'est - là qu'on milie des bananiers, des cocotiers & d'au-
tres arbres chargés de fruits, on apercevoit les maisons des insulaires.

„Comme nous prolongions la côte, dit Mr de Bougainville,
„nos yeux furent frappés à la vue d'une belle cascade, qui s'élan-
„çoit du haut des montagnes, & précipitoit à la mer ses eaux
„écumantes. Un village étoit bâti au pied, & la côte y paroissoit
„sans brisans. Nous desirions tous de pouvoir mouiller à portée de
„ce beau lieu, sans cesse on fendoit des navires, & nos bateaux son-
„doient jusqu'à terre: on ne trouva dans cette partie qu'un pla-
„tier de roches, & il fallut se résoudre à chercher ailleurs un
„mouillage.

Conten-
tion de trafic
avec les in-
sulaires.

„Les pirogues étoient revenues au navire dès le lever du soleil,
„& toute la journée on fit des échanges. Il s'ouvrit même de
„nouvelles branches de commerce: outre les fruits de l'espèce

(a) C'étoient probablement des feux allumés par les insulaires, qui pêchoient sur
les récifs.

de ceux apportés la veille, & quelques autres rafraîchissemens, tels que poules & pigeons, les insulaires apportèrent avec eux toutes sortes d'instrumens pour la pêche, des herminettes de pierre, des étoffes singulieres, des coquilles, &c. ils demandent en échange du fer & des pendans d'oreilles. Les trocs se firent, comme la veille, avec loyauté; cette fois aussi il vint dans les pirogues quelques femmes jolies & presque nues. A bord de l'*Etoile*, il monta un insulaire, qui y passa la nuit sans témoigner aucune inquiétude.

Le 6 au matin, les François étoient parvenus à l'extrémité septentrionale de l'île. Une seconde s'offrit à eux; mais la vue de plusieurs brisans, qui paroissoient défendre le passage entre les deux îles, les détermina à revenir sur leurs pas chercher un mouillage dans la première baie qu'ils avoient vue le jour de leur atterrage. Les canots qui sondoient en avant trouverent la côte du Nord de la baie bordée par-tout, à un quart de lieue du rivage, d'un récif qu'on découvre à basse mer. Cependant à une lieue de la pointe du Nord, ils reconnurent dans le récif une coupure large de deux encablures au plus, dans laquelle il y avoit trente à trente-cinq brasses d'eau, & en-dehors une rade assez vaste, où le fond varioit depuis 9 jusqu'à 50 brasses. Cette rade étoit bornée au Sud par un récif, qui partant de terre, alloit se joindre à celui qui bordoit la côte. Les canots avoient sondé par-tout sur un fond de sable, & ils avoient reconnu plusieurs petites rivières commodes pour faire de l'eau. Sur le récif du côté du Nord, il y a 3 îlots.

Ce rapport décida M. de Bougainville à mouiller dans cette rade, & sur le champ il fit route pour y entrer.

Mouillage
à Taïti.

« A mesure que nous avions approché la terre, dit encore M. de Bougainville, les insulaires avoient environné les navires. L'affluence des pirogues fut si grande autour des vaisseaux, que nous eûmes beaucoup de peine à nous amarrer au milieu de la foule & du bruit. Tous venoient en criant *tayo*, qui veut dire *ami*, & en nous donnant mille témoignages d'amitié; tous demandoient des clous & des pendans d'oreilles. Les pirogues étoient remplies de femmes qui ne le cédoient pas pour l'agrément de la figure, au plus grand nombre des Européennes & qui, pour la beauté du corps, pourroient le disputer à toutes avec avantage. La plupart de ces nymphes étoient nues, car les hommes & les vieilles qui les accompagnoient leur avoient ôté la pagne dont ordinairement elles s'enveloppent. Elles nous firent d'abord, de leurs pirogues, des agaceries, ou, malgré leur naïveté, on découvroit quelque embarras; les hommes plus simples ou plus libres, s'enoncèrent bientôt clairement: ils nous pressoient de choisir une femme, de la suivre à terre, & leurs gestes non équivoques démontroient la manière dont il falloit faire connoissance avec elle. Il étoit impossible de retenir au travail, au milieu

Embarras
pour amarrer les navires.

BOUGAINVILLE.
1768.

d'un spectacle pareil, quatre cens François, jeunes marins, & qui, depuis six mois, n'avoient point vu de femmes? Malgré toutes les précautions que nous pûmes prendre, il entra à bord une jeune fille, qui vint sur le gaillard d'arrière se placer à une des écouteilles qui sont au-dessus du cabestan; cette écouteille étoit ouverte pour donner de l'air à ceux qui viroient. La jeune fille laissa tomber négligemment une pagne qui la couvroit, & parut aux yeux de tous telle que Vénus se fit voir au berger Phrygien: elle en avoit la forme céleste. Matelots & soldats s'empressoient pour parvenir à l'écouteille, & jamais cabestan ne fut viré avec une pareille activité. Nos soins réussirent cependant à contenir ces hommes enforcés; mon cuisinier, qui, malgré les défenses, avoit trouvé le moyen de s'échapper, nous revint bientôt plus mort que viv. A peine eut-il mis pied à terre avec la belle qu'il avoit choisie, qu'il se vit entouré par une foule d'Indiens qui le deshabillèrent dans un instant & le mirent nud de la tête aux pieds. Il se crut perdu mille fois, ne sachant ou abou-tiroient les exclamations de ce peuple, qui examinoit en tumulte toutes les parties de son corps. Après l'avoir bien considéré, ils lui rendirent ses habits, remirent dans les poches tout ce qu'ils en avoient tiré, & firent approcher la fille, en le pressant de contenter ses desirs avec celle qu'il avoit amené à terre avec lui. Ce fut en vain. Il fallut que les insulaires ramenassent à bord le pauvre cuisinier, qui me dit que j'aurois beau le réprimander, que je ne lui serois jamais autant de peur qu'il venoit d'en avoir à terre.

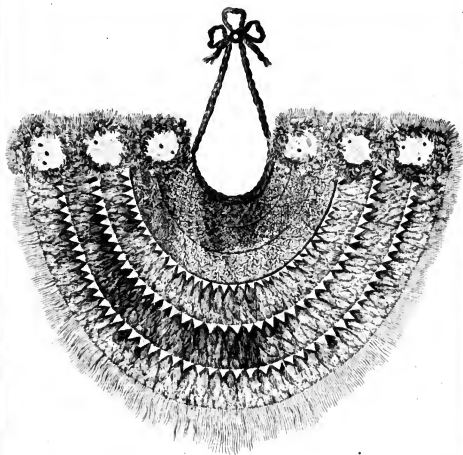
§. XII.

Relache à l'Isle de Taïti.

Descente à
Mare.

Dès que le vaisseau fut amarré je descendis à terre avec plusieurs Officiers, dit M. de Bougainville, afin de reconnoître, un lieu propre à faire de l'eau. Nous fumes reçus par une foule d'hommes & de femmes qui ne se lassèrent point de nous considérer; les plus hardis venoient nous toucher, ils écartoient même nos vêtements, comme pour vérifier si nous étions absolument saisis comme eux: aucun ne portoit d'armes, pas même de bâtons. Ils ne savoient comment exprimer leur joie de nous recevoir. Le chef de ce Canton nous conduisit dans sa maison & nous y introduisit. Il y avoit dedans cinq ou six femmes & un vieillard vénérable. Les femmes nous saluèrent en portant la main sur la poitrine, & criant plusieurs fois *tyo*. Le vieillard étoit père de notre hôte. Il n'avoit du grand âge que ce caractère respectable qu'impriment les ans sur une belle figure: la tête ornée de cheveux blancs & d'une longue barbe, tout son corps nerveux

Vidre au
Clief du canton.



Haube-Col Militaire des Insulaires de la Mer du Sud.

Hist. des Voyages Tom. 78 in 12 page 251.



„ & rempli ne montroient aucune ride, aucun signe de décrépitude.
 „ Cet homme vénérable parut s'apercevoir à peine de notre arri-
 „ vée ; il se retira même sans répondre à nos caresses, sans té-
 „ moigner ni frayeur, ni étonnement, ni curiosité : fort éloigné
 „ de prendre part à l'espece d'extase que notre vue causoit
 „ à tout ce peuple, son air rêveur & fonceux sembloit annoncer
 „ qu'il craignoit que ces jours heureux, écoulés pour lui dans le
 „ sein du repos, ne fussent troublés par l'arrivée d'une nouvelle race.

„ On nous laissa la liberté de considérer l'intérieur de la mai-
 „ son ; elle n'avoit aucun meuble, aucun ornement qui la distinguât
 „ des cases ordinaires, que sa grandeur. Elle pouvoit avoir quatre
 „ vingt pieds de long sur vingt pieds de large, nous y remar-
 „ quâmes un cylindre d'osier, long de trois ou quatre pieds
 „ & garni de plumes noires, lequel étoit suspendu au toit, & deux
 „ figures de bois que nous primes pour des idoles. L'une, c'étoit
 „ le Dieu, étoit debout contre un des piliers : la Déesse (a) étoit
 „ vis-à-vis inclinée le long du mur qu'elle surpassoit en hauteur,
 „ & attachée aux roseaux qui le forment. Ces figures mal faites
 „ & sans proportions avoient environ trois pieds de haut, mais
 „ elles tenoient à un piedestal cylindrique, vuide dans l'intérieur
 „ & sculpté à jour. Il étoit fait en forme de tour, & pouvoit avoir
 „ six à sept pieds de hauteur, sur environ un pied de diametre ;
 „ le tout étoit d'un bois noir fort dur.

„ Le chef nous proposa ensuite de nous asseoir sur l'herbe au
 „ dehors de sa maison, où il fit apporter des fruits, du poisson
 „ grillé & de l'eau ; pendant le repas, il envoya chercher quel-
 „ ques piéces d'étoffes & deux grands colliers faits d'osier &
 „ recouverts de plumes noires & de dents de requins. Leur forme ne
 „ ressemble pas mal à celle de ces fraises immenses qu'on portoit
 „ du temps de François I. Il en passa un au col du Chevalier d'O-
 „ raïson, l'autre au mien, & distribua les étoffes. Nous étions
 „ prêts à retourner à bord lorsque le Chevalier Suzannet s'aper-
 „ çut qu'il lui manquoit un pistolet qu'on avoit adroitement volé
 „ dans sa poche. Nous le fîmes entendre au chef qui, sur le
 „ champ, voulut fouiller tous les gens qui nous environnoient ;
 „ il en maltraita même quelques-uns. Nous arrêtâmes ses recher-
 „ ches, en tâchant seulement de lui faire comprendre que l'auteur
 „ du vol pourroit être la victime de sa friponnerie, & que son
 „ larcin lui donneroit la mort.

„ Le Chef & tout le peuple nous accompagnèrent jusqu'à nos ba-
 „ teaux. Prêts à y arriver, nous fûmes arrêtés par un insulaire
 „ d'une belle figure, qui, couché sous un arbre, nous offrit de par-
 „ tager le gazon qui lui servoit de siège. Nous l'acceptâmes, cet

BOUGAINVILLE.
1769.

Description
de la maison

Réception
qu'il nous
fait.

(a) On donnera ailleurs de plus grands détails sur la mythologie de ces insulaires, & sur les différens Dieux qu'ils admettent. Peut-être que la figure que Mr de Bougainville a pris pour une Déesse, représentoit simplement un Dieu.

BOUGAINVILLE.
1768.

l'homme alors se pencha vers nous & d'un air tendre, aux accords d'une flûte dans laquelle un autre Indien souffloit avec le nez, il nous chanta lentement une chanson, sans doute anacréontique: scène charmante, & digne du pinceau de Boucher. Quatre indigènes vinrent avec confiance souper & coucher à bord. Nous leur fîmes entendre flûte, basse, violon, & nous leur donnâmes un feu d'artifice composé de fusées & de serpenteaux. Ce spectacle leur causa une surprise mêlée d'effroi.

Le 7 au matin, le Chef, dont le nom est Ereti, vint à bord. Il apporta un cochon, des poules & le pistolet qui avoit été pris la veille chez lui. Cet acte de justice donna bonne idée de son caractère.

Campement
à terre peu
jeté de no-
tre part.

On descendit bientôt à terre les malades & les piéces à l'eau, & on les y laissa en établissant une garde pour leur sûreté. Le Capitaine descendit l'après midi avec armes & bagages, & il commença à dresser le camp sur les bords d'une petite rivière. Ereti vit la troupe sous les armes & les préparatifs du campement, sans paroître surpris ni mécontent. Toutefois quelques heures après il vint

Opposition
de la part
des indigènes.

à M. de Bougainville accompagné de son pere & des principaux du Canton qui lui avoient fait des représentations à cet égard, & il lui fit entendre que son séjour à terre leur déplaisoit, que les François étoient les maîtres d'y venir le jour tant qu'ils voudroient, mais qu'il falloit coucher la nuit à bord des vaisseaux. M. de Bougainville insista sur l'établissement du camp, lui faisant comprendre qu'il étoit nécessaire pour faire de l'eau, du bois & rendre plus facile les échanges entre les deux nations. Ils tinrent alors un second Conseil à l'issu duquel Ereti vint demander si les François resteroient ici toujours, ou s'ils comptoient repartir & dans quel temps? On lui répondit que les vaisseaux mettroient à la voile dans dix-huit jours, en signe duquel nombre on lui donna dix-huit petites pierres; sur cela, nouvelle conférence à laquelle on fit appeler le Capitaine. Un homme grave & qui paroissoit avoir du poids dans le Conseil, vouloit réduire à neuf les jours du campement; mais enfin ils consentirent à ce qu'on demandoit.

Ils y consentirent & à quelques conditions.

Dece moment la joie se rétablit; Ereti même offrit aux François un hangard immense tout près de la rivière, sous lequel étoient quelques pirogues qu'il fit enlever sur le champ. On dressa, dans ce hangard, des tentes pour les scorbutiques au nombre de trente-quatre, douze de la *Boudeuse* & vingt-deux de l'*Etoile*, & quelques autres nécessaires au service. La garde fut composée de trente soldats, & on fit aussi descendre des fusils pour armer les travailleurs & les malades. Ereti voulut passer la première nuit dans les tentes des François. Il fit apporter son souper qu'il joignit aux leurs, chassa la foule qui entourait le camp, & ne retint avec lui que cinq ou six de ses amis. Après soupé il demanda des fusées, & elles lui firent au moins autant de peur que de plaisir. Sur, la fin de

Camp établi
pour les ma-
lades & les
travailleurs.

la nuit, il envoya chercher une de ses femmes qu'il fit coucher dans la tente de M. de Naffau : elle étoit vieille & laide.

La journée suivante se passa à perfectionner le camp. Le hangard étoit bien fait & parfaitement couvert d'une espece de natte. On n'y laissa qu'une issue à laquelle on mit une barriere & un Corps-de-garde. Ereti, ses femmes & ses amis, avoient seuls la permission d'entrer ; la foule se tenoit en dehors du hangard : un des François, une baguette à la main, suffisoit pour la faire écarter. C'étoit là que les insulaires apportoit de toutes parts des fruits, des poules, des cochons, du poisson & des pieces de toile qu'ils échangeoient contre des clous, des outils, des perles fausses, des boutons & mille autres bagatelles qui étoient des trésors pour eux. Au reste ils examinoient attentivement ce qui pouvoit plaire aux étrangers, ils virent qu'on cueilloit des plantes antiscorbutiques & qu'on s'occupoit aussi à chercher des coquilles. Les femmes & les enfans ne tarderent pas à apporter à l'envi des paquets des mêmes plantes qu'ils avoient vu ramasser & des paniers remplis de coquilles de toutes les especes. On payoit leurs peines à peu de frais.

„ Ce même jour, dit M. de Bougainville, je demandai au Chef „ de m'indiquer du bois que je pusse couper. Le pays bas où „ nous étions n'est couvert que d'arbres fruitiers & d'une espece „ de bois plein de gomme & de peu de consistance ; le bois dur „ vient sur les montagnes. Ereti me marqua les arbres que je „ pouvois couper, & m'indiqua même de quel côté il les falloit „ faire tomber en les abbattant. Au reste les insulaires nous ai- „ doient beaucoup dans nos travaux ; nos ouvriers abbattoient „ les arbres & les mettoient en buches, que les gens du pays „ transportoient aux bateaux ; ils aidoient de même à faire l'eau, „ emplissant les pieces & les conduisant aux chaloupes. On leur „ donnoit pour salaire des clous dont le nombre se proportion- „ noit au travail qu'ils avoient fait. La seule gêne qu'on eut, c'est „ qu'il falloit sans cesse avoir l'œil à tout ce qu'on apportoit à terre, „ à ses poches même ; car il n'y a point en Europe de plus adroits „ filoux que les gens de ce pays „

Cependant il ne semble pas que le vol soit ordinaire entre eux. Rien ne ferme dans leurs maisons, tout y est à terre ou suspendu, sans serrure ni gardiens. Sans doute la curiosité pour des objets nouveaux excitoit en eux de violens desirs, & d'ailleurs il y a par-tout de la canaille. On avoit volé les deux premieres nuits, malgré les sentinelles & les patrouilles, auxquelles on avoit même jeté quelques pierres. Les voleurs se cachoit dans un marais couvert d'herbes & de roseaux, qui s'étendoit derriere le camp. On le nettoya en partie & on ordonna à l'Officier de garde de faire tirer sur les voleurs qui viendroient dorénavant. Ereti lui-même dit de le faire, mais il eut grand soin de montrer plusieurs fois où étoit la maison, en recommandant bien de tirer du côté opposé. Tous les

BOUGAINVILLE
1768.

Précautions
prises, con-
duites des
insulaires.

Secours
qu'en tirent
les François.

Précautions
prises contre
le vol.

BOUGAINVILLE.
1768.
Usages fin-
culiers du
Pays.

soirs trois des bateaux armés de pierriers & d'épingoles alloient mouiller dans le camp.

Au vol près, tout se passoit de la maniere la plus aimable; chaque jour les François se promenoient dans le pays sans armes, seuls ou par petites bandes. „ On les invitoit, dit encore Mr de „ Bougainville, à entrer dans les maisons, on leur y donnoit à „ manger. Mais ce n'est pas à une collation légère que se borne ici „ la civilité des maîtres de maisons: ils leur offroient de jeunes „ filles; la case se remplissoit alors d'une foule curieuse d'hommes „ & de femmes, qui faisoient un cercle autour de l'hôte & de la „ jeune victime du devoir hospitalier; la terre se jonchoit de „ feuillages & de fleurs, & des musiciens chantoient aux ac- „ cords de la stûte un hymne de jouissance. Vénus est ici la Dées- „ se de l'hospitalité; son culte n'y admet point de mystères, & „ chaque jouissance est une fête pour la nation. Ils étoient surpris „ de l'embarras qu'on témoignoit; nos mœurs ont pros crit cette pu- „ blicité. Toutefois je ne garantirois pas qu'aucun n'ait vaincu „ sa répugnance, & ne se soit conformé aux usages du pays.

Resort de
l'interieur de
l'île.

„ J'ai plusieurs fois été, moi second ou troisième, me pro- „ mener dans l'intérieur. Je me croyois transporté dans le jar- „ din d'Eden; nous parcourions une plaine de gazon, couverte „ de beaux arbres fruitiers & coupée de petites rivières qui en- „ tretennent une fraîcheur délicieuse, sans aucun des inconvé- „ niens qu'entraîne l'humidité: un peuple nombreux y jouit des tré- „ sors que la nature verse à pleines mains sur lui. Nous trou- „ vions des troupes d'hommes & de femmes assises à l'ombre des „ vergers; tous nous saluoient avec amitié; ceux que nous rencon- „ trions dans les chemins, se rangeoient de côté pour nous lais- „ ser passer; par-tout nous voyions regner l'hospitalité, le repos, une „ joie douce & toutes les apparences du bonheur.

Présens faits
au Chef, de
volailles &
de graines
d'Europe.

„ Je fis présent au Chef du canton où nous étions d'une couple „ de dindes & de canards mâles & femelles, c'étoit le denier de „ la veuve. Je lui proposai aussi de faire un jardin à notre manie- „ re, & d'y semer différentes graines, proposition qui fut reçue „ avec joie. En peu de temps Ereti fit préparer & entourer de pa- „ lissades le terrain qu'avoient choisi nos jardiniers. Je le fis „ bécher; ils admiroient nos outils de jardinage. Ils ont bien „ aussi autour de leurs maisons des espèces de potagers, garnis de „ girumons, de patates, d'ignames, & d'autres racines. Nous „ leur avons semé du bled, de l'orge, de l'avoine, du riz, du „ maïs, des oignons, & des graines potageres de toute espece. Nous „ avons lieu de croire que ces plantations seront bien soignées; car „ ce peuple nous a paru aimer l'agriculture, & je crois qu'on l'ac- „ coutumeroit facilement à tirer parti du sol le plus fertile de „ l'univers.

Visite du
Chef d'un
canton voi-
sin.

Les premiers jours de l'arrivée de Mr de Bougainville, il eut la

visite du Chef d'un canton voisin, qui vint à bord avec un présent de fruits, de cochons, de poules & d'étoffes. Ce Seigneur, nommé *Toutaa*, est d'une belle figure & d'une taille extraordinaire : Il étoit accompagné de quelques-uns de ses parens, presque tous hommes de six pieds. On leur fit présent de clous, d'outils, de perles fausses & d'étoffes de soie. Il fallut lui rendre sa visite chez lui ; les François furent bien accueillis, & l'honnête *Toutaa* offrit une de ses femmes fort jeune & assez jolie à Mr de Bougainville. L'assemblée étoit nombreuse, & les muliciens avoient déjà entonné les chants de l'himénée. Telle est la manière de recevoir les visites de cérémonies.

Le 10, il y eut un insulaire tué d'un coup de feu, & les gens du pays vinrent se plaindre de ce meurtre. Cependant on ne laissoit ^{Meurtre d'un insulaire.} sortir aucun de nos gens avec des armes à feu, ni des vaisseaux, ni de l'enceinte du camp : on fit sans succès les plus exactes perquisitions pour connoître l'auteur de cet infâme assassinat. Les insulaires crurent sans doute que leur compatriote avoit eu tort ; car ils continuèrent à venir au quartier des François avec leur confiance accoutumée. Cependant on vit beaucoup de gens emporter leurs effets à la montagne, & même la maison d'Ereti fut toute démeublée : on lui fit de nouveaux présens, & ce bon Chef continua à témoigner la plus sincère amitié à Mr de Bougainville.

Mr de Bougainville étoit mal mouillé, & bientôt il courut les plus grands dangers.

Le 12 à cinq heures du matin, les vents étant venus au Sud, deux cables furent coupés sur le fond ; il mouilla aussitôt sa grande ancre ; mais avant qu'elle eût pris fond, la *Boudeuse* tomba sur l'*Etoile*, qu'elle aborda à bas-bord : il vira sur son ancre, & l'*Etoile* fila rapidement, de manière que les deux vaisseaux furent séparés avant que d'avoir souffert aucune avarie. La Flôte alors envoya le bout d'un grelin qu'elle avoit alongé dans l'Est, sur lequel la *Boudeuse* vira pour s'écarter d'elle davantage. On fut obligé de faire différentes manœuvres & différens préparatifs, afin de pouvoir apparaître dès que le vent le permettroit. La *Boudeuse* avoit perdu une ancre. On envoya un bateau sonder dans le Nord, afin de savoir s'il n'y auroit pas un passage ; ce qui l'eut mis à portée de sortir presque de tout vent. „ Un malheur n'arrive jamais seul, dit Mr „ de Bougainville, comme nous étions tous occupé d'un travail „ auquel étoit attaché notre salut, on vint m'avertir qu'il y avoit ^{Autre meurtre de trois insulaires.} „ eu trois insulaires tués ou blessés dans leurs cases à coups de „ bayonnettes, que l'alarme étoit répandue dans le pays ; que les „ vieillards, les femmes & les enfans fuyoient vers les monta- „ gnes, emportant leurs bagages, & jusqu'aux cadavres des morts, „ & que peut-être nous allions avoir sur les bras une armée de „ ces hommes furieux. Telle étoit donc notre position de craindre „ la guerre à terre au même instant où les deux navires étoient

BOUGAIN-
VILLE
1768

Précisions
prises contre
les fuites
qu'il pour-
roit avoir.

Continua-
tion du dan-
ger que cou-
rent les vais-
seaux.

„ dans le cas d'y être jetés. Je descendis au camp, & en pré-
sence du Chef, je fis mettre aux fers quatre soldats soupçonnés
d'être les auteurs du forfait : ce procédé parut les contenter.

„ Je passai une partie de la nuit à terre, où je renforçai les gar-
des, dans la crainte que les insulaires ne voulussent venger
leurs compatriotes. Nous occupions un poste excellent entre
deux rivières distantes l'une de l'autre d'un quart de lieue au
plus ; le front du camp étoit couvert par un marais, le reste
étoit la mer dont assurément nous étions les maîtres. Nous
avions beau jeu pour défendre ce poste contre toutes les forces
de l'île réunies ; mais heureusement, à quelques alertes près,
occasionnées par des filoux, la nuit fut tranquille au camp.

„ Ce n'étoit pas de ce côté où mes inquiétudes étoient les plus
vives. La crainte de perdre les vaisseaux contre la côte nous
donnoit des alarmes infiniment plus cruelles. Dès dix heures du
soir les vents avoient beaucoup fraîchi de la partie de l'Est avec
une grosse houle, de la pluie, des orages & toutes les appa-
rences funestes qui augmentent l'horreur de ces lugubres situa-
tions. Vers deux heures du matin il passa un grain qui chas-
soit les vaisseaux sur la côte : je me rendis à bord ; le grain
heureusement ne dura pas, & dès qu'il fut passé, le vent vint
de terre. L'aurore nous amena de nouveaux malheurs : deux
de nos cables furent coupés, & la frégate ne se trouvoit pas à
une encablure de la côte où la mer brisoit avec fureur. Plus le
péril devenoit instant, plus les ressources diminuoient ; les deux
ancres, dont les cables venoient d'être coupés, étoient perdues
pour nous ; leurs bouées avoient disparu, soit qu'elles eussent cou-
lé, soit que les Indiens les eussent enlevées dans la nuit. C'é-
toient déjà quatre ancres de moins depuis vingt-quatre heures, &
cependant il nous restoit encore des pertes à essuyer.

„ A dix heures du matin le cable neuf que nous avions placé
sur l'ancre qui nous tenoit dans le Sud-Est, fut coupé, & la fré-
gate, défendue par un seul grelin, commença à chasser en cô-
te. Nous mouillâmes sous barbe notre grand ancre, la seule qui
nous restât en mouillage : mais de quel secours nous pouvoit-elle
être ? Nous étions si près des brisans, que nous aurions été
dessus avant que d'avoir assez filé de cable pour que l'ancre pût
bien prendre fond. Nous attendions à chaque instant le triste
dénouement de cette aventure, lorsqu'une brise du Sud-Ouest
nous donna l'espérance de pouvoir appareiller. Nos focs fu-
rent bientôt hissés ; le vaisseau commençoit à prendre de l'air,
& nous travaillions à faire de la voile pour filer cable & gre-
lin, & mettre dehors ; mais les vents revinrent presque aussitôt
à l'Est.

Plus fâché
de les en
séparer.

Cependant lorsque le jour étoit venu, aucun Indien ne s'étoit ap-
proché du camp, on n'avoit vu naviguer aucune pirogue, on avoit

trouvés les maisons voisines abandonnées, tout le pays paroissoit un désert. Le Prince de Nassau, lequel avec quatre ou cinq hommes seulement s'étoit éloigné davantage, dans le dessein de rencontrer quelques insulaires & de les rassurer, en trouva un grand nombre avec Éreti environ à une lieue du camp. Dès que ce Chef eut reconnu Mr de Nassau, il vint à lui d'un air consterné. Les femmes éplorées se jetterent à ses genoux, elles lui baisoient les mains en pleurant & répétant plusieurs fois : *tayo, maté; vous êtes nos amis, & vous nous tuez*. A force de caresses & d'amitié, il parvint à les ramener.

Bougainville
VILLIERS.
1768.

Une foule de peuple accourut au quartier : des poules, des cocos, des régimes de bananes embellissoient la marche & promettoient la paix. „ Je descendis aussi-tôt, dit M. de Bougainville, avec „ un assortiment d'étoffes de soie & des outils de toute espèce ; „ je les distribuai aux Chefs, en leur témoignant ma douleur du „ défaut arrivé la veille & les assurant qu'il seroit puni. Les „ bons insulaires me comblèrent de caresses, le peuple applaudit „ à la réunion, & en peu de temps la foule ordinaire & les filoux „ revinrent à notre quartier qui ne ressembloit pas mal à une foire. „ Ils apportèrent ce jour & le suivant plus de rafraichissemens „ que jamais. Ils demandèrent aussi qu'on tirât devant eux quelques „ coups de fusil ; ce qui leur fit grande peur, tous les animaux „ tirés ayant été tués roides.

Le canot envoyé pour reconnoître le côté du Nord, étoit revenu avec la bonne nouvelle qu'il y avoit trouvé un très-beau passage. Il étoit trop tard pour en profiter ce même jour, la nuit s'avançoit, heureusement elle fut tranquille à terre & à la mer. Le 14 au matin, les vents étant à l'Est, l'*Etoile*, qui avoit son eau faite & tout son monde à bord, reçut ordre d'appareiller & de sortir par la nouvelle passe du Nord. La *Boudeuse* ne pouvoit mettre à la voile par cette passe qu'après la *Fidèle*. A onze heures elle appareilla. A deux heures après midi on eut la satisfaction de découvrir l'*Etoile* en dehors de tous les récifs.

Appareillage
de l'*Etoile*.

La *Boudeuse* travailla tout le jour & une partie de la nuit à finir son eau, à débayer l'hôpital & le camp. On enfouit près du hangard un acte de prise de possession, inscrit sur une planche de chêne, avec une bouteille bien fermée & lutée, contenant les noms des Officiers des deux navires. On a suivi cette même méthode pour toutes les terres découvertes dans le cours de ce voyage. Il étoit deux heures du matin avant que tout fut à bord ; la nuit fut assez orageuse pour causer encore de l'inquiétude, malgré la quantité d'aneres qui étoient à la mer.

Le 15 à six heures du matin, les vents étant de terre & le Ciel à l'orage, on appareilla sous la misaine & les deux huniers pour sortir de la passe de l'Est. M. de Bougainville laissa les deux chaloupes pour lever les ancras ; & dès qu'il fut dehors, il envoya

Appareillage
de la *Boudeuse* ; non-
veau danger
qu'elle
craint.

BOUGAINVILLE.
1768.

les deux canots armés pour protéger le travail des chaloupes. Il étoit à un quart de lieue au large & il commençoit à se féliciter d'être heureusement sorti d'un mouillage qui lui avoit causé de si vives inquiétudes, lorsque, le vent ayant cessé tout d'un coup, la marée & une grosse lame de l'Est, commencèrent à l'entraîner sur les récifs sous le vent de la passe. Le pis-aller des naufrages qui avoient menacés les François jusqu'ici, avoit été de passer leurs jours dans une île embellie de tous les dons de la nature, & de changer les douceurs de leur patrie contre une vie paisible & exempte de soins. Mais ici le naufrage se présentoit sous un aspect plus cruel ; le vaisseau porté rapidement sur les récifs, n'y eut pas résisté deux minutes à la violence de la mer, & quelques-uns des meilleurs nageurs eussent à peine sauvé leur vie. Le Capitaine avoit, dès le premier instant du danger, rappelé canots & chaloupes, pour se faire remorquer. Ils arrivèrent au moment où, n'étant pas à plus de cinquante toises du récif, leur situation paroissoit désespérée, d'autant qu'il n'y avoit pas à mouiller. Une brise de l'Ouest, qui s'éleva dans le même instant, rendit l'espérance : en effet, elle fraîchit peu-à-peu, & à neuf heures du matin les deux vaisseaux étoient absolument hors de danger (a).

Départ de
Taiti ; perte
qu'y ont eue
force les
Français.

On renvoya sur le champ les bateaux à la recherche des ancrs, à cinq heures du soir la chaloupe arriva ayant à bord la grosse ancre & le cable de l'*Etoile* qu'elle lui porta, le canot celui de l'*Etoile* & sa chaloupe, revinrent peu de temps après ; celle-ci rapportoit l'ancre à jet & un grelin, mais l'approche de la nuit & la fatigue extrême des matelots ne permirent pas de lever le même jour deux autres ancrs à jet qui étoient encore à la mer.

M. de Bougainville avoit d'abord compté s'entretenir toute la nuit à portée du mouillage, & les renvoyer chercher le lendemain ; mais à minuit il se leva un grand frais de l'Est-Nord-Est, qui le contraignit à embarquer les bateaux & à faire de la voile pour se tirer de dessus la côte. Ainsi un mouillage de neuf jours lui coûta six ancrs, perte qu'il n'auroit pas essuyée s'il eut été muni de quelques chaînes de fer. C'est une précaution que ne doivent jamais oublier tous les navigateurs destinés à de pareils voyages.

Regret des
Insulaires au
départ des
Français.

„ Maintenant que les navires sont en sûreté, dit Mr de Bougainville, arrêtons-nous un instant pour recevoir les adieux des insulaires. Dès l'aube du jour, lorsqu'ils s'aperçurent que nous mettions à la voile, Ereti avoit sauté seul dans la première pirogue qu'il avoit trouvée sur le rivage, & s'étoit rendu à bord. „ En y arrivant il nous embrassa tous ; il nous tenoit quelques instans entre ses bras, versant des larmes & paroissant très-af- „ fecté de notre départ. Peu de temps après sa grande pirogue

(a) Cette côte de *Taiti* est bien dangereuse, car M. Cook y a accouru dans son second voyage, encore de plus grands dangers.

„ vint à bord , chargée de rafraichissemens de toute espece; ses
 „ femmes étoient dedans , & avec elles ce même insulaire qui , le
 „ premier jour de notre atterrage , étoit venu s'établir à bord de
 „ l'*Etoile*. Ereti fut le prendre par la main , & il me le présenta
 „ en me faisant entendre que cet homme , dont le nom est Aotou-
 „ rou , vouloit nous suivre & me priant d'y consentir. Il le
 „ présenta ensuite à tous les Officiers , chacun en particulier ,
 „ disant que c'étoit son ami qu'il confioit à ses amis , & il nous
 „ le recommanda avec les plus grandes marques d'intérêt. On
 „ fit encore à Ereti des préens de toute espece , après quoi il
 „ prit congé de nous & fut rejoindre ses femmes , lesquelles
 „ ne cessèrent de pleurer tout le temps que la pirogue fut le long
 „ du bord. Il y avoit aussi dedans une jeune & jolie fille que l'in-
 „ sulaire qui venoit avec nous fut embrasser. Il lui donna trois per-
 „ les qu'il avoit à ses oreilles , la baïsa encore une fois ; & malgré
 „ les larmes de cette jeune fille , son épouse ou son amante , il
 „ s'arracha de ses bras & remonta dans le vaisseau. Nous quittâmes
 „ ainsi ce bon peuple , & je ne fus pas moins surpris du chagrin que
 „ leur caufoit notre départ , que je l'avois été de sa confiance affec-
 „ tueuse à notre arrivée (a).

BOUGAINVILLE.
1768.

L'un d'eux
s'embarque
avec les
Français à la
remorque de la
celle de sa
nation.

§ XIII.

Départ de Taïti; découverte de nouvelles Isles; navigation jusqu'à la forme des Grandes-Cyclades.

LE 16 Avril à 8 heures du matin , Mr de Bougainville étoit déjà à dix lieues de *Taïti* , il emmenoit avec lui un naturel de cette isle appelé *Aotourou* , à dix heures il apperçut une terre sous le vent , qui paroïssoit former trois isles , on voyoit encore l'extrémité de *Taïti*. A midi , il reconnut parfaitement que ce qu'il avoit pris pour trois isles n'en étoit qu'une seule , dont les sommets avoient paru isolés dans l'éloignement. Par dessus cette nouvelle terre il crut en voir une plus éloignée : cette isle est d'une hauteur médiocre & couverte d'arbres; on peut l'appercevoir en mer de huit ou dix lieues. *Aotourou* la nomma *Oumaitia* : il fit entendre d'une manière non équivoque , qu'elle étoit habitée par une nation amie de la sienne; qu'il y avoit été plusieurs fois ; qu'il y avoit une maîtrise , & qu'on y trouveroit le même accueil & les mêmes rafraichissemens qu'à *Taïti*.

Vue d'Ou-
raïlia.

Mr de Bougainville perdit *Oumaitia* de vue dans la journée , & Direction de il dirigea sa route de manière à ne pas rencontrer les isles *Perni*. la route.

(a) On trouvera dans la description gé- *Taïti*, les mœurs, les usages & le caractère
nérale des îles de la mer du Sud , les re-
marques qu'a faites M. de Bougainville sur
dues avec celles des autres navigateurs.

Bougainville.
VILLE.
1768.

Conduite
d'Aotourou.

ciues, que les défaites de l'Amiral Roggewin avertissoient de fuir. Deux jours après il eut une preuve incontestable que les habitans des isles de l'Océan pacifique communiquent entr'eux, même à des distances considérables. L'azur d'un ciel sans nuages laissoit étinceler les étoiles : Aotourou après les avoir attentivement considérées, fit remarquer l'étoile brillante qui est dans l'épaule d'Orion, disant que c'étoit sur elle qu'on devoit diriger la course, & que dans deux jours on trouveroit une terre abondante qu'il connoissoit, & où il avoit des amis. Les François crurent même comprendre par ses gestes qu'il y avoit un enfant. Comme le Capitaine ne faisoit pas déranger la route du vaisseau, il lui répéta plusieurs fois qu'on y trouvoit des cocos, des bananes, des poules, des cochons, & sur-tout des femmes, que, par des gestes très-expressifs, il dépeignoit fort complaisantes. Outré de voir que ces raisons ne déterminoient pas Mr de Bougainville, il courut saisir la roue du gouvernail, dont il avoit déjà remarqué l'usage, & malgré le timonier, il tâchoit de la changer pour faire gouverner sur l'étoile qu'il indiquoit. On eut assez de peine à le tranquilliser, & ce refus lui donna beaucoup de chagrin. Le lendemain dès la pointe du jour, il monta au haut des mâts, & y passa la matinée, regardant toujours du côté de cette terre où il vouloit conduire les François, comme s'il eût eu l'espérance de l'appercevoir. Au reste, il avoit nommé la veille en sa langue sans hésiter la plupart des étoiles brillantes qu'on lui monroit ; on eut depuis la certitude qu'il connoissoit parfaitement les phases de la lune & les divers pronostics qui avertissent souvent en mer des changemens qu'on doit avoir dans le temps. Une des opinions de ces insulaires, qu'Aotourou énonça clairement, c'est qu'ils croient positivement que le soleil & la lune sont habités.

Archipel des
navigateurs.

Vue des non-
velles isles.

Le 3 Mai on découvrit dès la pointe du jour une nouvelle terre dans le Nord-Ouest; les vents étoient de la partie du Nord-Est, & on gouverna au vent de la partie septentrionale de cette terre, laquelle est fort élevée; dans l'intention de la reconnoître. Les connoissances nautiques d'Aotourou ne s'étendoient pas jusques-là : car sa première idée, en voyant cette terre, fut qu'elle étoit la patrie des François. Dans la journée on essuya quelques grains, suivis de calme, de pluie & de brises de l'Ouest, tels que dans cette mer on en éprouve aux approches des moindres terres. Avant le coucher du soleil on reconnut trois isles, dont une beaucoup plus considérable que les deux autres. Pendant la nuit, que la lune rendoit claire, on conserva la vue de terre; on courut dessus au jour, & on prolongea la côte orientale de la grande isle, depuis sa pointe du Sud, jusqu'à celle du Nord; c'est son plus grand côté qui peut avoir trois lieues; l'isle en a deux de l'Est à l'Ouest. Ses côtes sont partout escarpées, & ce n'est à proprement parler, qu'une montagne élevée, couverte d'arbres jusqu'au sommet, sans vallées ni plage. La

net

mer brisoit fortement le long de la rive. On y vit des feux, quelques cabannes couvertes de jones & terminées en pointe, construites à l'ombre des cocotiers, & une trentaine d'hommes qui couroient sur le bord de la mer. Les deux petites Illes sont à une lieue de la grande dans l'Ouest-Nord-Ouest, situation qu'elles ont aussi entre elles. Un bras de mer peu large les sépare, & à la pointe Ouest de la plus occidentale il y a un îlot. Elles n'ont pas plus d'une demie lieue chacune, & leur côte est également haute & escarpée. Le milieu de ces Illes est par 14°. 11' de latitude Australe, 1704. 59' de longitude à l'Ouest de Paris.

B. J. G. AIN-
VILLE,
1768.

A midi, M. de Bougainville faisoit route pour passer entre ces petites Illes & la grande, lorsque la vue d'une pirogue qui venoit à lui le fit mettre en panne pour l'attendre. Elle s'approcha à une portée de pistolet du vaisseau sans vouloir l'accoster, malgré tous les signes d'amitié qu'on fit à cinq hommes qui la conduisoient. Ils étoient nus, à l'exception des parties naturelles, & montroient du cocos & des racines. *Aotourou* se mit nud comme eux & leur parla sa langue, mais ils ne l'entendirent pas; ce n'est plus ici la même nation. Lassé de voir que, malgré l'envie qu'ils témoignaient de diverses bagatelles qu'on leur montrait, ils n'osoient approcher, on mit à la mer le petit canot. Aussi-tôt qu'ils l'aperçurent, ils firent de rames pour s'enfuir, peu après on vit venir plusieurs autres pirogues, quelques-unes à la voile. Elles témoignèrent moins de méfiance que la première, & s'approchèrent assez pour rendre les échanges praticables; mais aucun Insulaire ne voulut monter à bord. On eut d'eux des ignames, des noix de cocos, une poule d'eau d'un superbe plumage & quelques morceaux d'une fort belle écaille. L'un d'eux avoit un coq qu'il ne voulut jamais troquer: ils échangèrent aussi des étoffes du même tissu, mais beaucoup moins belles que celles de *Taiti*, & teintes de mauvaises couleurs rouges, brunes & noires, des hameçons mal faits avec des arrêtes de poisson, quelques nattes, & des lances longues de 6 pieds d'un bois durci au feu; ils ne voulurent point de fer, ils présentoient de petits morceaux d'étoffe rouge, aux couteaux & aux pendans d'oreille, qui avoient eu un succès si décidé à *Taiti*.

Echange
faits avec les
Insulaires.

Aotourou témoigna le plus grand mépris pour ces Insulaires. On trouva un peu de calme, sous le vent de la grosse Ile, ce qui fit renoncer à passer entre elle & les deux petites. Le canal est d'une lieue & demie, & il paroît qu'il y auroit quelque mouillage. A six heures du soir, on découvrit du haut des mats dans l'Ouest-Sud-Ouest une nouvelle terre, qui se présentait sous l'aspect de trois montdrains isolés.

Le 5 au matin, on reconnut que cette nouvelle terre étoit une belle Ile, dont on n'avoit la veille aperçu que les sommets. Elle est entrecoupée de montagnes & de vastes plaines couvertes de cocotiers & d'une infinité d'autres arbres. On prolongea sa côte méridionale.

Suite d'Îles.

BOUGAINVILLE,
1768
Maire.

dionale à une ou deux lieues de distance, sans y voir aucune apparence de mouillage, la mer s'y développoit avec fureur. Il y a même une bature dans l'Ouest de sa pointe occidentale, laquelle met environ deux lieues au large. Plusieurs relevemens ont donné avec exactitude le gissement de cette côte. Un grand nombre de pirogues à la voile, semblables à celles des dernières îles, vinrent autour des navires, mais sans vouloir s'approcher; une seule accosta l'*Etoile*. Les Indiens sembloient inviter par leurs signes à aller à terre; mais les brisans le défendoient; quoique les vaisseaux fissent alors sept & huit milles par heure, ces pirogues à la voile tournoient autour, avec la même aisance que s'ils eussent été à l'ancre. On en aperçut du haut des mats plusieurs qui voguoient dans le Sud.

« Ces terres, dit M. de Bougainville, paroissent former une chaîne étendue sous le même méridien; ce sera la troisième division que nous avons nommée l'*Archipel des Navigateurs*. Les îles qui le composent gissent sous le quatorzième parallèle Austral entre 171 & 172 d. de longitude Ouest de Paris.

M. de Bougainville ne se trompa pas. Il se trouvoit alors dans la partie septentrionale du groupe que le Capitaine Cook, dans son second voyage, a appelé *Île des Amis*; & il a très-bien remarqué que ce n'étoit plus la même nation que les *Taitiens*.

L'Enfant
perdu.

Le 11 au matin, après avoir gouverné Ouest-quart-Sud-Ouest depuis la vue des dernières îles, il découvrit la terre dans l'Ouest-Sud-Ouest à sept ou huit lieues de distance. Il crut d'abord que c'étoient deux îles séparées, & le calme l'en tint éloigné tout le jour. Le 12, il reconnut que ce n'étoit qu'une seule île, dont les deux parties élevées étoient jointes par une terre basse, qui paroissoit se courber en arc & former une baie ouverte au Nord-Est. Les grosses terres courent au Nord-Nord-Ouest. Le vent de bout l'empêcha d'approcher de plus de 6 ou 7 lieues de cette île, qu'il a appelé *l'Enfant perdu*.

Observations
météorologi-
ques.

Les mauvais temps, qui avoient commencé dès le 6 de ce mois, continuèrent presque sans interruption jusqu'au 20; & pendant tout ce temps, M. de Bougainville fut persécuté par les calmes, la pluie & les vents d'Ouest. En général, dit-il, dans cet Ocean nommé *Pacifique*, l'approche des terres procure des orages, plus fréquens encore dans les décours de la lune. Lorsque le temps est par grains avec de gros nuages fixes à l'horison, c'est un indice presque sûr de quelques îles & un avis de s'en méfier. On ne se figure pas avec quels soins & quelles inquiétudes on navigue dans ces mers inconnues, menacées de toutes parts de la rencontre inopinée de terres & d'écueils, inquiétudes plus vives encore dans les longues nuits de la zone-torride. Il falloit cheminer à tâtons, changeant de route, lorsque l'horison étoit trop noir. La disette d'eau, le défaut de vivres, la nécessité de profiter du vent, quand

il daignoit souffler, ne permettoient pas de suivre les lenteurs d'une navigation prudente, & de passer en panne ou sur les bords le temps des ténèbres.

Pendant le scorbut commençoit à reparoitre. Une grande partie des équipages & presque tous les Officiers en avoient les gencives atteintes & la bouche échauffée. Il ne restoit plus de rafraichissemens que pour les malades, & l'on s'accoutume difficilement à ne vivre que de mauvaises salaisons & de légumes desséchés. Dans le même temps il se déclara sur les deux navires plusieurs maladies vénériennes prises à *Taiti*. Elles portoient tous les symptômes connus en Europe. On visita Aotourou, il en étoit perdu; mais il paroît que dans son pays on s'inquiète peu de ce mal : toutefois il consentit à se laisser traiter (a).

Le 22 à l'aube du jour, comme M. de Bougainville couroit à l'Ouest, on aperçut de l'avant une longue & haute terre, lorsque le soleil fut levé on reconnut deux îles. La plus méridionale paroïssoit avoir environ douze lieues de longueur : elle reçut le nom d'île de la *Pentecôte*, l'instant où se montra la seconde la fit appeler île *Aurore*. Les vents ayant refusé, il fallut arriver pour passer sous le vent de l'île *Aurore*. En avançant dans le Nord le long de sa côte orientale, on aperçut dans le Nord-quart-Nord-Ouest, une petite île élevée en pain de sucre, qui fut nommée le pic de l'*Etoile*. M. de Bougainville continua à ranger l'île *Aurore* à une lieue & demie de distance. Elle git Nord & Sud corrigés, depuis sa pointe méridionale jusqu'à la moitié environ de sa longueur qui est de dix lieues; ensuite elle décline vers le Nord-Nord-Ouest : elle a très-peu de largeur, deux lieues au plus. Ses côtes sont escarpées & couvertes de bois. A deux heures après-midi, on aperçut par-dessus cette île des cimes de hautes montagnes à dix lieues environ au-delà. Elles appartenotent à une terre dont à trois heures & demie on vit la pointe du Sud-Ouest par-dessus l'extrémité septentrionale de l'île *Aurore*.

Après avoir doublé cette dernière, M. de Bougainville fit route au Sud-Sud-Ouest, lorsqu'au coucher du soleil une nouvelle côte élevée & très-étendue s'offrit encore à ses regards, à la distance de quinze à seize lieues.

Il courut plusieurs bords dans la nuit pour s'élever dans le Sud-Est, afin de reconnoître si la terre qu'il avoit au Sud-Sud-Ouest, tenoit à l'île de la *Pentecôte*, ou si elle en formoit une troisième. C'est ce qu'il vérifia le 23 à la pointe du jour. Il découvrit la séparation des trois îles. Celle de la *Pentecôte* & l'île *Aurore*, sont à-peu-près sous le même méridien, à deux lieues de distance l'une de l'autre. La troisième est dans le Sud-Ouest de l'île *Aurore*, & leur moindre éloignement est de trois ou quatre lieues. Sa côte du Nord-

BOUGAINVILLE.
1768.

Situation critique où se trouve la Boudeuse.

Rencontre de nouvelles terres.

Île de la Pentecôte.

(a) On examinera ailleurs d'où leur vient cette maladie.

Bougainville.
1768.

Quest à au moins douze lieues d'étendue, terre haute, escarpée, par-tout couverte de bois. Il l'a côtoyé une partie de la matinée du 23. Plusieurs pirogues se monroient le long de terre, sans qu'aucune cherchiât à approcher. Il ne paroissoit point de caïcs, on voyoit seulement un grand nombre de fumées s'élever du milieu des bois, depuis les bords de la mer jusqu'au sommet des montagnes : fort près du rivage on fonda plusieurs fois sans trouver de fond avec 50 brasses de ligne.

Débarque-
ment à l'île
des Lézards.

Sur les neuf heures la vue d'une côte où l'abordage paroissoit com-
mode, déterminâ M. de Bougainville à envoyer à terre, pour y
faire du bois dont il avoit le plus grand besoin, prendre des con-
noissances du pays & tâcher d'en tirer des rafraichissemens pour les
malades. Il fit partir trois bateaux armés, & il se tint prêt à leur en-
voyer du secours & à les soutenir de l'artillerie des vaisseaux s'il étoit
nécessaire. On les vit prendre terre, sans que les insulaires parus-
sent s'être opposés à leur débarquement; l'Officier qui comman-
doit la descente, dit ensuite qu'à son arrivée une troupe nombreuse
d'insulaires étoit venue le recevoir sur la plage, l'arc & la flèche à
la main, faisant signe qu'on n'abordât pas; mais que quand, mal-
gré leurs menaces, il avoit ordonné de mettre à terre, ils s'é-
toient reculés à quelques pas; qu'à mesure que les François avan-
çoient, les sauvages se retiroient toujours dans l'attitude de faire
partir leurs flèches sans vouloir se laisser approcher; qu'ayant alors
fait arrêter la troupe, & le Prince de Nassau ayant demandé à s'a-
vançer vers eux, ils avoient cessé de reculer, lorsqu'ils avoient vu
un homme seul; des morceaux d'étoffes rouges qu'on leur distri-
bua, acheverent d'établir une espèce de confiance. L'Officier du
détachement prit aussitôt poste à l'entrée du bois, mit ses travail-
leurs à abattre des arbres sous la protection de la troupe, & en-
voya des hommes chercher des fruits. Insensiblement les insulai-
res se rapprocherent plus amicalement en apparence, on eut mê-
me d'eux quelques fruits : ils ne vouloient ni du fer, ni des elous.
Ils refuserent aussi constamment de troquer leurs arcs & leurs mas-
sucs, seulement ils cédèrent quelques flèches. Au reste ils étoient
toujours restés en grand nombre autour des François sans jamais
quitter leurs armes; ceux même qui n'avoient point d'arcs, tenoient
des pierres prêtes à lancer. Ils avoient fait entendre qu'ils étoient
en guerre avec les habitans d'un canton voisin du leur. Effectivement
il s'en montra une troupe armée qui venoit de la partie occi-
dentale de l'île, s'avancant en bon ordre, & ceux-ci paroissoient
disposés à les bien recevoir; mais il n'y avoit point eu d'attaque.

Tis aussitôt
des François.

M. de Bougainville étant allé à terre, fit enterrer au pied d'un
arbre l'acte de prise de possession, de ces îles, gravé sur une planche
de chêne, & ensuite il se rembarqua. Ce départ déranger sans doute
le projet des insulaires qui n'avoient pas encore tout disposé pour
l'attaque. C'est là du moins ce qu'il dût juger en les voyant s'a-

lancer sur le bord de la mer & lancer une grêle de pierres & de flèches. Quelques coups de fusil tirés en l'air ne suffirent pas pour les écarter; plusieurs même s'avançoient dans l'eau pour ajuster les François de plus près; une décharge mieux nourrie rallentit aussi-tôt leur attaque, ils s'enfuirent dans les bois avec de grands cris; un matelot fut légèrement blessé d'une pierre.

Dès que M. de Bougainville fut à bord, il fit appareiller le long d'une côte qu'il découvrit à toute vue; le reste du jour & le suivant, il ne put s'élever qu'à trois lieues de l'île des *Lepreux*: le 25 il s'éleva une jolie brise, & quoique l'*Etoile* qui se trouvoit encore sous la terre ne la ressentit pas & demeurât en calme, la *Boudeuse* mit dehors toutes ses voiles, pour reconnoître la terre d'Ouest. A huit heures, on découvrit des terres dans tous les ports de l'horison, & la *Boudeuse* paroissoit être enfermée dans un grand golfe. L'île de la *Pentecôte* venoit rechercher au Sud la nouvelle côte, & on ne pouvoit être assuré si elle en étoit détachée, ou si ce qui sembloit former la séparation, n'étoit pas une grande baie. Plusieurs endroits sur le reste de la côte offroient aussi l'apparence, ou de passages, ou de grands enfoncemens; un entre autres présentoit dans l'Ouest une ouverture considérable. Quelques pirogues traversoient d'une terre à l'autre la *Boudeuse*. A dix heures on fut obligé de révirer sur l'île aux *Lepreux*. L'*Etoile* qu'on n'apercevoit plus, même du haut des mats, y étoit toujours en calme, quoique la brise d'Est-Sud-Est se foutint au large. On courut sur cette île jusqu'à quatre heures du soir; ce ne fut qu'alors qu'elle ressentit la brise. Il étoit trop tard quand elle fut ralliée pour songer à des reconnoissances. Ainsi la journée du 25 fut perdue, la nuit se passa sur les bords.

Les relevemens faits le 26 au lever du soleil, apprirent que les courans avoient entraînés les vaisseaux dans le Sud plusieurs milles au-delà de l'estime. L'île de la *Pentecôte* se monroit toujours séparée des terres du Sud-Ouest, mais la séparation étoit plus étroite. On découvrit plusieurs autres coupures à cette côte, mais sans pouvoir distinguer le nombre des îles de l'Archipel qui environnoit les François. La terre s'étendoit au-delà de la portée de la vue. On court depuis le Nord-Ouest-quart-Ouest, en rondissant jusqu'à l'Ouest le long d'une belle côte couverte d'arbres, sur laquelle il paroissoit de grands espaces de terrain cultivés, soit qu'ils le fussent en effet, soit que ce fut un jeu de la nature. Le coup d'œil annonçoit un pays riche, les croupes de quelques montagnes pelées & de couleur rouge en de certains endroits sembloient même indiquer que leurs entrailles renfermoient des minéraux. La route qu'on suivoit, conduisoit à ce grand enfoncement aperçu la veille dans l'Ouest. A midi, M. de Bougainville étoit au milieu, & il y observa la latitude Australe de 154. 40'. l'ouverture en est de cinq à six lieues, quelques hommes se montrèrent à la côte du Sud, &

BOUGAINVILLE
1768.

Continuation de la route entre les terres.

A l'ouest de l'île.

Bougainville
V. II.
1768.

d'autres approchèrent des navires dans une pirogue; mais dès qu'ils en furent à une portée de mousquet, ils cessèrent de s'avancer malgré les invitations des François: ces hommes étoient noirs.

On rangea la côte septentrionale à trois quarts de lieue de distance; elle est un peu élevée & couverte d'arbres. Une multitude de negres se faisoient voir sur le rivage; il s'en détacha même quelques pirogues, qui n'eurent pas plus de confiance que celle qui avoit vogué de la côte opposée. Après avoir longé celle-ci, l'espace de deux à trois lieues, on vit un grand enfoncement qui parut former une belle baie, à l'ouverture de laquelle étoient deux gros ilots. Des bateaux armés allèrent la reconnoître, & pendant ce temps, la *Boudené* resta sur les bords à une & deux lieues de terre, sondant souvent sans trouver de fond, avec une ligne de 200 brasses.

Tentatives
pour cher-
cher un
mouillage.

Sur les cinq heures, on entendit une salve de mousqueterie qui causa beaucoup d'inquiétudes; elle sortoit d'un des canots, qui malgré les ordres, s'étoit séparé des autres, & se trouvoit mal à propos dans le cas d'être attaqué par les insulaires, ayant vogué tout-à-fait à terre. Deux flèches qui lui furent tirées, servirent de prétexte à sa première décharge: ensuite il longea la côte, faisant un feu très-vif de sa mousqueterie & de ses espingoles, tant à terre que sur trois pirogues, qui passèrent à portée, & lui décochèrent aussi quelques flèches. Une pointe avancée déroboit alors à M. de Bougainville la vue du canot, & son feu continuel donnoit lieu d'appréhender qu'il ne fût attaqué par une armée de pirogues. Il alloit envoyer la chaloupe à son secours, lorsqu'il le vit doubler seul cette pointe qui l'avoit caché. Les negres pouissoient des cris affreux dans le bois où ils s'étoient tous jetés, & dans lequel on entendoit battre leur tambour. Ce canot reçut aussitôt le signal de ralliement, & les François prirent des mesures pour n'être plus déshonorés par un pareil abus de la supériorité de leurs forces.

Ce qui en
peut dire
mouillage.

Les canots de la *Boudené* reconnurent que cette côte, que l'on avoit crut continue, est un amas d'îles qui se croisent, en sorte que la baie n'est que la rencontre de plusieurs des canaux qui les séparent, dont ils trouverent un assez bon fond de sable sur 40, 30 & 20 brasses d'eau; mais son inégalité continuelle rendoit ce mouillage peu sûr pour les vaisseaux, sur-tout qui n'avoient plus d'ancre à hâsarder. Il falloit d'ailleurs y ancrer à une grande demi-lieue de la côte; plus près le fond étoit de roches, ainsi les vaisseaux n'auroient pu protéger les bateaux, & le pays est si couvert, qu'il eût toujours fallu avoir les armes à la main pour mettre les travailleurs à l'abri des surprises: on ne devoit pas se flatter que les naturels oubliassent le mal qu'on venoit de leur faire, & consentirent à échanger des rafraichissements. On remarqua ici les mêmes productions que sur l'île des *Lepreux*. Les habitans y étoient aussi de la même espèce, presque tous noirs, nuds, à l'exception des parties na-

turelles ; par-tout les mêmes ornemens en colliers & en bracelets, & se servant des mêmes armes.

La nuit se passa à courir des bordées. Le 27 au matin, on prolongea la côte environ à une lieue de distance. Vers dix heures, on distingua sur une pointe basse une plantation d'arbres disposés en allées de jardin ; le terrain sous les arbres étoit battu & paroïssoit sablé ; un assez grand nombre d'habitans se monroient dans cette partie ; de l'autre côté de la pointe, il y avoit une apparence d'enfoncement, & on mit les bateaux dehors. Ce fut en vain, ce n'étoit qu'un coude que formoit la côte, & on la suivit jusqu'à la pointe du Nord-Ouest sans trouver de mouillage. Au-delà de cette pointe, les terres revenoient au Nord-Nord-Ouest, & s'étendoient à perte de vue ; terres d'une élévation extraordinaire & qui présentoient au-dessus des nuages une chaîne suivie de montagnes. Au reste, le temps fut sombre & par grains, avec de la pluie par intervalles. Plusieurs fois dans le jour, on crut voir la terre en avant, terre de brume, qui s'évanouilloit dans les éclaircies. La nuit, qui fut très-orageuse, se passa à louveroy à petits bords, & les marées portèrent dans le Sud beaucoup au-delà de l'estime. On eut la vue des hautes montagnes toute la journée du 28 jusqu'au soleil couchant.

Le 29 au matin, on ne vit plus de terres : M. de Bougainville nomma ces terres qu'il venoit de découvrir, l'*Archipel des grandes Cyclades*. A en juger par ce qu'il en a parcouru & par ce qu'il a aperçu dans le lointain, il contient au moins trois degrés en latitude du quinziesme au onzieme, & cinq en longitude depuis le 1664. jusqu'au 171me. à l'Est de Paris. « Je croirois volontiers, dit-il, que c'est son extrémité septentrionale que Roggevin a vue sous le onzieme parallèle, & qu'il a nommée *Thuenhoven & Groningue*. « Pour nous, quand nous y atterrîmes, tout devoit nous persuader que nous étions à la *Terre Australe du Saint-Esprit*. Les apparences sembloient se conformer au récit de Quiros, & ce que nous découvrions chaque jour, encourageoit nos recherches. Il est bien singulier que précisément par la même latitude & la même longitude où Quiros place sa grande baie de *Saint Jacques & Saint Philippe* ; sur une côte qui paroïssoit au premier coup d'œil celle d'un continent, nous ayons trouvé un passage de largeur égale à celle qu'il donne à l'ouverture de la baie. Le navigateur Espagnol a-t-il mal vu ? A-t-il voulu masquer ses découvertes ?

M. de Bougainville a réellement longé la terre du *Saint-Espirit* de Quiros sans le savoir, comme cela s'est démontré par M. Cook, qui a fait la même navigation dans son second voyage. Ce groupe d'îles, découvertes par M. de Bougainville, & qu'il a nommé *Archipel des grandes Cyclades*, a depuis été reconnu fort exactement par M. Cook dans son second voyage, qui les a appelées les *nouvelles Hétrides*, qui en a fait le tour, qui a débarqué sous

BOUGAINVILLE.
1768.

Nouvelles
tentatives
pour faire
une relation.

Conjectures
sur ces terres.

Réflexions
sur la navigation de M.
de Bougainville.

BOUGAINVILLE.
1768.

vent sur les différentes terres, & qui donne sur le pays & sur les habitants tous les éclaircissements qu'on peut désirer; il n'étoit pas nécessaire de suivre avec autant de soin que nous l'avons fait, la route de la *Bouçuse* au milieu de ces terres, depuis que la *Résolution* a appris aux navigateurs tout ce qu'il leur importe de savoir; mais nous avons voulu rendre justice à M. de Bougainville, qui dans ce parage a frayé la route à M. Cook. Au reste, on ne peut s'empêcher de remarquer que la route de M. de Bougainville dans la mer du Sud a été parfaitement imaginée; il a passé au milieu du groupe des îles de la *Société*, des *Amis*, des *nouvelles Hébrides*, & il est allé tomber sur la côte de la *nouvelle Hollande*, comme on le verra tout-à-l'heure, à l'entrée du fameux détroit de l'*Endeavour*, qui est peut-être la plus grande découverte du Capitaine Cook; de là en changeant de route, il a rencontré d'autres terres & le Nord de la *nouvelle Irlande*, que le Capitaine Carteret venoit de découvrir sans qu'il le sût. Il est à regretter pour l'honneur de la nation Française, que les différentes pertes qu'avoit essuyées M. de Bougainville, & la nature de son bâtiment, ne lui aient pas permis d'enlever aux Anglois les belles découvertes par lesquelles M. Cook s'est élevé au-dessus de tous les autres navigateurs.

Femme qui
fait le tour
du monde
sur le vais-
seau de M.
de Bougain-
ville.

« Tandis que nous étions entre les *grandes Cyclades*, dit M. de Bougainville, quelques affaires m'appellerent à bord de l'*Etoile*, & j'eus occasion d'y vérifier un fait assez singulier. Depuis quel-que temps, il couroit un bruit dans les deux navires, que le domestique de M. de Commerçon, nommé *Baré*, étoit une femme, sa structure, le son de sa voix, son menton sans barbe, son attention scrupuleuse à ne jamais changer de linge, ni suivre ses nécessités devant qui que ce soit, plusieurs autres indices avoient fait naître & accréditoient le soupçon. Cependant comment reconnoître une femme dans cet infatigable *Baré*, botaniste déjà fort exercé, que nous avions vu suivre son maître dans toutes ses herborisations, au milieu des neiges, & sur les monts glacés du détroit de *Magellan*, & porter même dans ces marches pénibles les provisions de bouche, les armes & les cahiers de plantes avec un courage & une force, qui lui avoient mérité du naturaliste le surnom de sa bête de somme? Il falloit qu'une sienne qui se passa à *Taiti* changeât le soupçon en certitude. M. de Commerçon y descendit pour herboriser; à peine *Baré* qui le suivait avec les cahiers sous son bras, eut mis pied à terre, que les *Taitiens* l'entourent, crient que c'est une femme, & veulent lui faire les honneurs de l'île. Le Chevalier de Bournaud, qui étoit de garde à terre, fut obligé de venir à son secours, & de l'escorter jusqu'au bateau: depuis ce temps il étoit assez difficile d'empêcher que les matelots n'allarmassent quelquefois sa pudeur. Quand je fus à bord de l'*Etoile*, *Baré*, les yeux baignés de larmes, m'avoua qu'elle étoit fille: elle me dit

DES VOYAGES. LIV. IV.

dit qu'à Rochefort elle avoit trompé son maître en se présentant à lui sous des habits d'homme au moment même de son embarquement ; qu'elle avoit déjà servi comme laquais un Genevois à Paris ; que, née en Bourgogne & orpheline, la perte d'un procès l'avoit réduite dans la misère, & lui avoit fait prendre le parti de déguiser son sexe ; qu'au reste elle savoit en s'embarquant qu'il s'agissoit de faire le tour du monde, & que ce voyage avoit piqué sa curiosité. Elle fera la première, & je lui dois la justice, qu'elle s'est toujours conduite à bord avec la plus scrupuleuse fidélité. Elle n'est ni laide ni jolie, & n'a pas plus de vingt-six ou vingt-sept ans. Il faut convenir que si les deux vaisseaux eussent fait naufrage sur quelque île déserte de ce vaste océan, la chance eût été fort singulière pour Baré.

BOUGAINVILLE.
1758.

S. XIII.

Navigation des Grandes Cyclades à la Nouvelle Bretagne ; découverte du Golfe de la Louisiade.

Après avoir quitté les grandes Cyclades, M. de Bougainville cessa de voir terre le 29 Mai, & depuis ce temps il fit route à l'Ouest ; il naviguoit ainsi lorsque la nuit du 4 au 5 Juin, il aperçut à une demi-lieue dans le Sud, des brisans & une côte de sable très-basse. Il prit aussitôt les armures à l'autre bord, signalant en même temps le danger à l'Etoile : il courut ainsi jusqu'à cinq heures du matin, & alors il reprit sa route dans l'Ouest-Sud-Ouest, pour aller reconnoître cette terre. Il la revit à huit heures à une lieue & demie de distance. C'est un petit îlot de sable qui s'élève à peine au-dessus de l'eau, & que ce peu de hauteur rend un écueil fort dangereux pour des vaisseaux qui font route de nuit ou par un temps de brume : il est si ras, qu'à deux lieues de distance, avec un horizon fort net, on ne le voit que du haut des mâts : il est couvert d'oiseaux. Il l'a nommé la *Bature de Diane*. Son gissement est par 15°. 41'. de latitude australe, 148°. 59'. de longitude à l'Est de Paris.

Direction de la route.

Rencontre conjecturale de brisans.

Entree de Diane.

Dans la journée du 5, on crut à quatre heures après-midi apercevoir la terre & des brisans dans l'Ouest ; on se trompoit, & on continua à courir jusqu'à dix heures du soir. Le reste de la nuit se passa partie en panne, partie à courir de petits bords ; & au point du jour on reprit la route, toute voile dehors. Depuis vingt-quatre heures, il passoit le long des navires beaucoup de morceaux de bois & des fruits, que M. de Bougainville ne connoissoit pas : la mer étoit aussi entièrement tombée, malgré le grand vent de Sud-Est ; & ces circonstances réunies faisoient penser qu'il y avoit une terre dans le Sud-Est assez près. Il vit aussi dans ces parages une

Indice de terre.

- s'élever qu'en luttant contre les vents regnans. Nous n'avions
- plus de pain que pour deux mois, des légumes pour quarante jours;
- la viande salée étoit en plus grande quantité, mais elle infectoit.
- Nous lui préférerions les rats qu'on pouvoit prendre. Ainsi de toutes façons il étoit temps de s'élever dans le Nord, en faisant
- même prendre de l'Est à notre route.

M. de Bougainville se trompe ici avec Dampierre : M. Cook a reconnu depuis toute cette côte orientale de la *Nouvelle Hollande*, & c'est une terre de l'étendue de l'Europe & non pas un amas d'îles. Quant aux avantages qu'on peut en espérer, on en parlera plus bas, M. de Bougainville & Dampierre, avoient cependant formé des conjectures très-justes sur les écueils & les bas fonds qui environnent cette côte; malheureusement les vents de Sud-Est abandonnerent M. de Bougainville, quand il voulut marcher au Nord un peu à l'Est, & quand ensuite ils revinrent, ce fut pour mettre la Boudeuse & l'Etoile dans la situation la plus critique où elles se fussent encore trouvées.

Le 10 au point du jour, on découvrit la terre depuis l'Est jusqu'au Nord-Ouest. Long-temps avant le lever de l'aurore, une odeur délicieuse avoit annoncé le voisinage de cette terre, qui formoit un grand golfe ouvert au Sud-Est. « J'ai peu vu de pays, » dit M. de Bougainville, dont le coup-d'œil fut plus beau. Un terrain bas, partagé en plaines & en bosquets, regnoit sur le bord de la mer, & s'élevoit ensuite en amphithéâtre jusqu'aux montagnes, dont la cime se perdoit dans les nues. On en distinguoit trois étages, & la chaîne la plus élevée étoit à plus de 25 lieues dans l'intérieur du pays. Le triste état où nous étions réduits ne nous permettoit, ni de sacrifier quelque temps à la visite de ce magnifique pays que tout annonçoit être fertile & riche, ni de chercher en faisant route à l'Ouest, un passage au Sud de la *Nouvelle Guinée*, qui nous frayât par le golfe de la *Carpentarie*, une route nouvelle & courte aux îles *Moloues*. Rien n'étoit à la vérité plus problématique que l'existence de ce passage; on croyoit même avoir vu la terre s'étendre jusqu'au Ouest-quart-Sud-Ouest. Il falloit tâcher de sortir au plutôt, & par le chemin qui sembloit ouvert, de ce golfe dans lequel nous étions engagés beaucoup plus même que nous ne le croyions d'abord. C'est où nous attendoit le vent de Sud-Est, pour mettre notre patience aux dernières épreuves.

Toute la journée du 10, le calme le laissa à la merci d'une grosse lame du Sud-Est qui le jettoit à terre. A quatre heures du soir, il n'étoit pas à plus de trois quarts de lieue d'une petite île basse, à la pointe orientale de laquelle est attachée une bature qui se prolonge à deux ou trois lieues dans l'Est. Il parvint, vers cinq heures, à mettre le cap au large, & la nuit se passa dans cette inquiétante situation, faisant tous ses efforts pour s'élever à l'aide des

BOUGAINVILLE.
1768.

Découverte
de nouvelles
terres.

Situation
critique dans
laquelle se
trouve M.
de Bougainville.

BOUGAINVILLE.
1768.

moindres brises. Le 11 après-midi, il étoit écarté de la côte environ de quatre lieues; à deux lieues la mer y est sans fond. Plusieurs pirogues voguoient le long de la terre sur laquelle il y eut toujours de grands feux allumés. Il y a ici de la tortue; on en trouva les débris d'une dans le ventre d'un requin.

Le 11 & les jours suivans furent affreux : nous eûmes le vent constamment de l'Est-Sud-Est au Sud-Est très-grands, frais, de la pluie, une brume si épaisse qu'on étoit forcé de tirer des coups de canon pour se conserver avec l'*Etoile*, qui contenoit encore une partie des vivres de la *Boudeuse*, enfin une mer très-grossière qui affaïoit sur la côte. A peine se soutenoit-elle en louvoyant, forcée de virer vent arrière, & ne pouvant faire que très-peu de voiles, elle couroit ainsi les bords à tâtons au milieu d'une mer semée d'écueils, étant obligés de fermer les yeux sur tous les indices des dangers. La nuit du 11 au 12, sept ou huit de ces poillons qu'on nomme *corners* ; poissons qui se tiennent toujours sur le fond, sauteroient sur les passavans. Il vint aussi sur le gaillard d'avant du sable & des goëmons de fond, que les vagues y déposoient en le couvrant. Le Capitaine ne voulut pas faire sonder; la certitude du péril ne l'eut pas diminué, & il étoit le même quelque autre parti qu'il eût pris. „ Au „ reste nous devons notre salut, dit-il, à la connoissance que nous „ eûmes de la terre le 10 au matin, immédiatement avant cette „ suite de gros temps & de brume. En effet les vents étant de „ l'Est-Sud-Est au Sud-Est, j'aurois pensé qu'en gouvernant au „ Nord-Est, ç'eût été un excès de prudence accordé à l'obscu- „ rité du temps. Et cette route nous auroit mis dans le risque „ évident de nous perdre, puisque nous avions la terre jusques dans „ l'Est-Sud-Est. „

Dangers
multiples
que courent
les Français.

Le temps se remit au beau le 16, le vent demeurant également contraire; à six heures du matin on vit la terre depuis le Nord jusqu'au Nord-Est-quart-Est du compas, & on louvoja pour la doubler. Le 17 au matin, on ne vit point de terre au lever du soleil; mais à neuf heures & demie on aperçut dans le Nord Nord-Est du compas, à cinq ou six lieues de distance, une autre terre dans le Nord-Nord-Ouest, environ à neuf lieues. Peu après on découvrit dans Nord-Est 54. Est à quatre ou cinq lieues une autre petite île, que sa ressemblance avec Ouessant fit appeler du même nom. On continua la bordée au Nord-Est-quart-Est, espérant de doubler toutes les terres, lorsqu'à onze heures on en découvrit une nouvelle dans l'Est-Nord-Est 54. Nord, & des brisans dans l'Est-Nord-Est, qui paroissoient venir joindre Ouessant. Dans le Nord-Ouest de cet islot, on voyoit une autre chaîne de brisans qui s'allongeoit à une demi-lieue. La première île sembloit être aussi entre deux chaînes de brisans.

Tous les navigateurs qui sont venus dans ces parages, avoient toujours redouté de tomber dans le Sud de la *nouvelle Guinée*, &

d'y trouver un golfe correspondant à celui de la *Carpanturie*, d'où il leur fut ensuite difficile de se relever. En conséquence ils ont tous gagné de bonne heure la latitude de la *nouvelle Bretagne*, sur laquelle ils alloient attérir. Tous ont suivi les mêmes traces; nous en ouvrons de nouvelles, & il falloit payer l'honneur d'une première découverte. Malheureusement le plus cruel des ennemis étoit à bord, la faim. On fut obligé de faire une réduction considérable sur la ration de pain & de légumes. Il fallut aussi défendre de manger le cuir dont on enveloppe les vergues & les autres vieux cuirs, cet aliment pouvant donner de funestes indigestions. Il restoit une chevre, compagne fidelle des aventures des François, depuis leur sortie des isles *Malouines* où on l'avoit prise : chaque jour elle donnoit un peu de lait. Les estomacs affamés, dans un instant d'humeur, la condamnerent à mourir; un jeune chien, pris dans le détroit de *Magellan*, eut le même sort peu de temps après.

Le 17 après-midi, les courans avoient été si favorables que M. de Bougainville avoit repris la bordée du Nord-Nord-Est, portant fort au vent d'Ouestant & de ses batures; mais à quatre heures on eut la conviction que ces brisans s'étendoient plus loin qu'on ne l'avoit pensé : on en découvroit jusques dans l'Est-Nord-Est, sans que ce fût encore leur fin. Il fallut reprendre pour la nuit la bordée du Sud-Sud-Ouest, & au jour celle de l'Est. Pendant toute la matinée du 18, on ne vit point de terre, & déjà les François se livroient à l'espoir d'avoir doublé islots & brisans. Cette joie fut courte; à une heure après-midi une isle se fit voir dans le Nord-Est-quart-Nord du compas, & bientôt elle fut suivie de neuf ou dix autres. Il y en avoit jusques dans l'Est-Nord-Est, & derriere ces isles, une terre plus élevée s'étendoit dans le Nord-Est, environ à dix lieues de distance. On louvoja toute la nuit; le jour suivant donna le même spectacle d'une double chaîne de terres courant à-peu-près Est & Ouest, favo'r au Sud une suite d'islots joints par des récifs à fleur d'eau, dans le Nord desquels s'étendoient des terres plus élevées. Les terres qu'on découvrit le 20, parurent prendre moins du Sud, & ne plus courir que sur l'Est-Sud-Est. M. de Bougainville prit le parti de courir des bords de vingt-quatre heures; il perdoit trop à virer plus souvent, la mer étant extrêmement grosse, le vent violent & constamment le même : d'ailleurs il étoit contraint à faire peu de voiles, pour ménager une mâture caduque & des manœuvres endommagées, & les navires marchoient très-mal, n'étant plus en allette & n'ayant pas été carenés depuis long-temps.

On vit la terre le 25 au lever du soleil, depuis le Nord jusqu'au Nord-Nord-Est; mais ce n'étoit plus une terre basse; on appercevoit au contraire une terre extrêmement haute, & qui paroissoit se terminer par un gros cap. Il étoit vraisemblable qu'ensuite fa

BOUGAINVILLE.
1768.
Extrémities
auxquelles
sont réduits
les François.

relevés; ce sont les premières que les François aient vues dans ces mers sans balancier. Ces insulaires font aussi noirs que les negres d'Afrique; ils ont les cheveux crépus, mais longs, quelques-uns de couleur rouille. Ils portent des bracelets, & des plaques au front & au col; on ignore de quelle matiere : elle a paru etre blanche. Ils sont armés d'arcs & de zagaies; ils faisoient de grands cris, & il parut que leurs dispositions n'étoient pas pacifiques. Les bateaux avoient trouvé presque par-tout bon fond pour mouiller par 30, 25, 20, 15 jusqu'à 11 brasses, mais en pleine côte & sans riviere; ils n'avoient vu qu'un seul ruisseau dans toute cette étendue. La côte ouverte est presque inabordable; la vague y brise par-tout, les montagnes viennent s'y terminer au bord de la mer, & le sol est entièrement couvert de bois. Dans de petites anses il y a quelques cabanes, mais en petit nombre; les insulaires habitent la montagne. Le petit canot fut suivi quelque temps par trois ou quatre pirogues qui sembloient vouloir l'attaquer : un insulaire même se leva plusieurs fois pour lancer une zagaie; mais il ne le fit pas, & le canot revint à bord sans guerroyer.

BOUGAINVILLE.
1768.

Tentative
inutile pour
trouver un
mouillage.

« Notre situation au reste étoit assez critique, dit M. de Bougainville. Nous avions des terres inconnues jusqu'à ce jour, d'une part, depuis le Sud jusqu'au Nord-Nord-Ouest par l'Est & le Nord; de l'autre, depuis l'Ouest-quart-Sud-Ouest jusqu'au Nord-Ouest. Malheureusement l'horizon étoit tellement embrumé depuis le Nord-Ouest jusqu'au Nord-Nord-Ouest, qu'on n'y voyoit pas de ce côté à la distance de deux lieues. C'étoit toutefois dans cet intervalle que je comptois chercher un passage; nous étions trop avancés pour reculer. Il est vrai qu'une forte marée qui venoit du Nord & portoit dans le Sud-Est, nous faisoit espérer d'y trouver un débouché ». Le fort de la marée se fit sentir depuis quatre heures jusqu'à cinq heures & demie du soir; les vaisseaux, quoique poussés d'un vent très-frais, gouvernoient avec peine. La marée mollit à six heures. Pendant la nuit on louvoya du Sud au Sud-Sud-Ouest sur un bord, de l'Est-Nord-Est au Nord-Est sur l'autre. Le temps fut à grains avec beaucoup de pluie.

Le premier Juillet à six heures du matin, les François se retrouvèrent au même point où ils étoient la veille à l'entrée de la nuit, preuve qu'il y avoit eu flux & reflux. Ils gouvernèrent au Nord-Ouest & Nord-Ouest-quart-Nord. A dix heures ils donnerent dans un passage large environ de quatre à cinq lieues entre la côte, prolongée jusqu'ici à l'Est & les terres occidentales. Une marée très-forte, qui porte Sud-Est & Nord-Ouest, forme au milieu de ce passage un ras qui le traverse, & où la mer s'élève & brise comme s'il y avoit des rochers à fleur d'eau. On le nomma *Ras Denis*, l'Etoile qui le passa deux heures après la *Boudeuse* & plus dans l'Ouest, s'y trouva sur 5 brasses d'eau fond de roches. La mer y étoit alors fi

Parages des
écueils.

BOUGAINVILLE.
1768.

mauvaise, qu'ils furent contraints de fermer les écuelles. A bord de la frégate, on y fonda par 44 brasses, fond de sable, gravier, coquilles & corail. La côte de l'Est commençoit ici à s'abaïsser & à tourner au Nord. On y aperçut étant à-peu-près au milieu du passage, une jolie baie dont l'apparence promettoit un bon mouillage. Il faisoit presque calme, & la marée, dont le cours étoit alors au Nord-Ouest, la fit dépasser en un instant. M. de Bougainville tint aussi-tôt le vent, dans l'intention de la visiter. Un déluge de pluie survenu à onze heures & demie, déroba la vue de la terre & du soleil, & le força de différer ses recherches.

Nouvelle tentative pour trouver une rade.

A une heure après-midi, les bateaux allèrent sonder & reconnaître la baie; & pendant cette opération M. de Bougainville tâcha de se maintenir à portée de suivre leurs signaux. Le temps étoit beau, mais presque calme : à trois heures il vit le fond par dix & huit brasses, fond de roches. A quatre heures, les bateaux firent signal de bon mouillage, & il manœuvra aussi-tôt toutes voiles hautes pour le gagner : il venoit peu, & la marée étoit contraire. A cinq heures il repassa sur le banc de roches par 10, 9, 8, 7 & 6 brasses : il vit même dans le Sud-Sud-Est, environ à une encablure, un remous qui sembloit indiquer qu'en cet endroit il n'y avoit pas plus de deux ou trois brasses d'eau.

En gouvernant au Nord-Ouest & Nord-Ouest-quart-Nord, l'eau augmenta. Cependant la *Boudeuse* n'avançoit point, le vent étant trop foible pour aider à refouler la marée, & la nuit approchoit à pas précipités : en deux heures entières elle ne gagna pas une demi-lieue, & il fallut renoncer à ce mouillage, étant impraticable d'aller le chercher à tâtons, environné comme l'étoit le vaisseau, de basses de récifs, & livré à des courans rapides & irréguliers. M. de Bougainville fit donc gouverner à Ouest-quart-Nord-Ouest & Ouest-Nord-Ouest, pour se remettre au large, sondant souvent. Lorsqu'il eut amené la pointe septentrionale de la terre au Nord-Est, il arriva au Nord-Ouest, puis au Nord-Nord-Ouest & au Nord.

Les inflexions des bateaux observent les baies.

Il est temps de reprendre l'expédition des bateaux avant que d'entrer dans la baie, les bateaux en avoient d'abord rangé la pointe du Nord, qui est formée par une presqu'île le long de laquelle ils trouveront fond depuis neuf jusqu'à treize brasses, sable de corail. Ils s'enfoncerent ensuite dans la baie, & ils y trouverent à un quart de lieue, en dedans un bon mouillage sur 9 & 12 brasses, fond de sable gris & gravier, à l'abri depuis le Sud-Est jusqu'au Sud-Ouest en passant par l'Est & le Nord. Comme ils étoient occupés à sonder, ils virent tout d'un coup paroître à l'entrée de la baie dix pirogues, fur lesquelles il y avoit environ 150 hommes armés d'arcs, de lances & de boucliers. Elles sortoient d'une anse qui renferme une petite rivière dont les bords sont couverts de cabanes. Ces pirogues s'avancèrent en bon ordre, voguant sur les bateaux à force de rames ; & lorsqu'elles s'en jugerent allez près, elles se séparèrent fort lestement

en deux bandes pour les envelopper. Les indiens alors poussèrent des cris affreux, & faussant leurs arcs & leurs lances, ils commencèrent une attaque qui devoit leur paroître un jeu contre une poignée d'hommes. On fit sur eux une première décharge, qui ne les arrêta point; ils continuèrent à lancer leurs flèches & leurs zagayes, se couvrant de leurs boucliers qu'ils croyoient une arme défensive. Une seconde décharge les mit en fuite, plusieurs se jetterent à la mer pour gagner la terre à la nage; on leur prit deux pirogues.

M. de Bougainville nomma la rivière & l'île d'où sortirent ces braves insulaires, la rivière des *Guerriers*; l'île entière & la baie, île & baie *Choiseul*. La presqu'île du Nord est entièrement couverte de cocotiers.

BOUGAINVILLE.
1768.

Île & baie
Choiseul.

Il vint peu les deux jours suivans. Après être sortis du passage, on découvrit dans l'Ouest une côte longue & montagneuse, dont les sommets se perdoient dans les nues. Le 2 au soir on voyoit encore les terres de l'île *Choiseul*. Le 3 au matin, on ne voyoit plus que la nouvelle côte, qui est d'une hauteur surprenante, & qui court au Nord-Ouest-quart-Ouest; sa partie septentrionale parut alors terminée par une pointe qui s'abaissa insensiblement, & forme un cap remarquable. On lui a donné le nom de cap *Laverdi*.

Suite de découverte.

La hauteur méridienne qu'on observa le 3, donna le moyen de déterminer avec justesse sa position en latitude. Les nuages qui couvroient les sommets des terres, se dissipant au coucher du soleil, laissèrent appercevoir des cimes de montagnes d'une hauteur prodigieuse. Le 4, les premiers rayons du jour firent voir des terres plus occidentales que le cap *Laverdi*. C'étoit une nouvelle côte moins élevée que l'autre, & courant au Nord-Nord-Ouest, entre la pointe Sud-Sud-Est de cette terre & le cap *Laverdi*, il restoit un vaste espace formant un passage ou un golfe considérable. Dans un grand éloignement, on y appercevoit quelques mondrains; derrière cette nouvelle côte on en aperçut une plus haute qui suivait le même gissement. On tint le plus près toute la matinée pour accoster la terre basse. L'après-midi, trois pirogues, dans chacune desquelles étoient cinq à six negres, se détachèrent de la côte & vinrent reconnoître les vaisseaux: elles s'arrêtèrent à une portée de fusil; & ce ne fut qu'après y avoir passé près d'une heure, que les invitations répétées des François, les déterminèrent enfin à s'approcher davantage. Quelques bagatelles qu'on leur jeta, attachées sur des moreaux de planches, achevèrent de leur donner un peu de confiance. Ils accostèrent le navire, en montrant des noix de cocos, & criant: *bouca, bouca onellé*. Ils répétoient sans cesse ces mots, que les François crierent ensuite comme eux, ce qui parut leur faire plaisir. Ils ne restèrent pas long-temps le long du vaisseau; ils firent signe qu'ils alloient chercher des noix de cocos; on applaudit à leur dessein; mais à peine furent-ils éloignés à

Description
d'insulaires
qui s'appro-
chent des na-
vires.

Bougainville.
VILLE.
1778.
l'île Bouka

vingt pas, qu'un de ces hommes perfides tira une flèche, qui n'atteignit heureusement personne: ils firent ensuite force de rames.

Cette île, qui a été appelée *Bouka*, paroît être extrêmement peuplée, si l'on en juge par la quantité de cases dont elle est couverte, & par les apparences de culture qu'y ont aperçues les François. Une belle plaine à mi-côte, toute plantée de cocotiers & d'autres arbres, offroit la plus agréable perspective, & M. de Bougainville desiroit fort trouver un mouillage sur cette côte; mais le vent contraire & un courant rapide qui portoit dans le Nord-Ouest, l'en éloignoient visiblement. Pendant la nuit il tint le plus près, gouvernant au Sud-quart-Sud-Ouest & Sud-Sud-Ouest, & le lendemain au matin l'île *Bouka* étoit déjà bien loin de lui dans l'Est & le Sud-Est. La veille au soir, on avoit aperçu du haut des mâts une petite île, qui fut relevée depuis le Nord-Ouest jusqu'au Nord-Ouest-quart-Ouest du compas.

Recherche
de la nouvelle
ligetogue.

On eut connoissance le 5 après-midi de deux petites îles dans le Nord & le Nord-Nord-Ouest, à dix ou douze lieues de distance, & presque au même instant, d'une autre plus considérable entre le Nord-Ouest & l'Ouest. La côte étoit élevée, & paroissoit renfermer plusieurs baies. Comme M. de Bougainville n'avoit plus ni eau ni bois, & que les malades empiraient, il résolut de s'arrêter ici, & il courut toute la nuit les bords les plus avantageux pour se conserver cette terre sous le vent. Le 6 au point du jour, il en étoit à cinq ou six lieues, & il porta dessus dans le même moment où il découvrit une nouvelle terre haute & de belle apparence dans l'Ouest-Sud-Ouest de celle-ci depuis dix-huit jusqu'à douze & dix lieues de distance; il y mouilla sur les trois heures après-midi.

Qualités &
in. les du
mouillage.

En entrant on laissa à bas-bord dans l'Ouest une petite île & un islot, qui sont à une demi-lieue de la côte: une pointe qui s'avance vis-à-vis l'islot, forme en dedans un véritable port à l'abri de tous les vents, où le fond est par-tout d'un beau sable blanc depuis 35 jusqu'à 15 brasses. Sur la pointe de l'Est il y a une bature, mais visible & qui ne s'étend pas au large; on voit aussi au Nord de la baie deux petites batures qui se découvrent à basse mer. A l'accorde des récifs, il y a douze brasses d'eau: l'entrée de ce port est très-alignée; la seule attention qu'on doit avoir, c'est de ranger la pointe de l'Est de près & avec beaucoup de voiles, parce que dès qu'elle est doublée, on le trouve en caline, & qu'alors il faut entrer sur l'air du vaisseau.

Description
du port &
des en-
tours.

Il plut toute la nuit suivante, & presque toute la journée du 7. On envoya à terre les pièces à l'eau, on y dressa quelques tentes, & on commença à faire l'eau, le bois & les lessives, toutes choses de première nécessité. Le débarquement étoit très-beau sur un sable fin, sans aucune roche ni vague; l'intérieur du port, dans un espace de quatre cents pas, contenoit quatre ruisseaux: le bois se trouvoit au bord de la mer, & il y en avoit de plusieurs espèces,

routes très-bonnes pour brûler; quelques-unes superbes pour les ouvrages de charpente, de menuiserie, & même de tabletterie. Les deux vaisseaux étoient à portée de la voix l'un de l'autre & de la rive. D'ailleurs le port & ses environs fort au loin étoient inhabités, ce qui procuroit une paix & une liberté précieuses; ainsi on ne pouvoit désirer un ancrage plus sûr, un lieu plus commode pour faire l'eau, le bois & les diverses réparations dont les navires avoient le plus urgent besoin, & pour laisser errer à leur fantaisie les scorbutiques dans les bois.

Tels étoient les avantages de cette relâche; elle avoit aussi ses inconvénients. Malgré les recherches que l'on en fit, on n'y découvrit ni cocos, ni bananes, ni aucune des ressources qu'on auroit pu de gré ou de force tirer d'un pays habité. Si la pêche n'étoit pas abondante, on ne devoit attendre ici que la sûreté & le strict nécessaire: il y avoit alors tout lieu de craindre que les malades ne s'y rétablissent pas. A la vérité aucun n'étoit attaqué fortement, mais plusieurs étoient atteints; & s'ils n'arrivoient point ici, le progrès du mal ne pouvoit plus être que rapide.

Le premier jour, sur les bords d'une petite rivière, éloignée du camp d'environ un tiers de lieue, on trouva une pirogue comme en dépôt, & deux cabanes. La pirogue étoit à balancier, fort légère & en bon état. Il y avoit à côté les débris de plusieurs feux, de gros coquillages calcinés & des carcasses de têtes d'animaux, que M. de Commerçon dit être de sangliers. Il n'y avoit pas longtemps que les sauvages étoient venus dans cet endroit; car on trouva dans les cabanes des figues bananes encore fraîches: on crut même entendre des cris d'hommes dans les montagnes, mais on a depuis vérifié qu'on avoit pris pour tels le gémissement des gros ramiers lupés, d'un plumage azur, qu'on nomme dans les Moluques *Poisson couronné*. On fit au bord de cette rivière une rencontre plus extraordinaire: un matelot cherchant des coquilles, y trouva enterré dans le sable un morceau d'une plaque de plomb, sur lequel on lisoit ce reste de mots Anglois: *HON'D HERE ICK MAJESTY'S*. On y voit encore les traces des clous qui avoient servi à attacher l'inscription, laquelle paroïssoit être peu ancienne. Les sauvages avoient sans doute arraché la plaque & l'avoient mise en morceaux.

Cette rencontre engageoit à reconnoître soigneusement tous les environs du mouillage; aussi M. de Bougainville courut-il la côte en dedans de l'isle qui couvre la baie; il la suivit environ deux lieues, & il aboutit à une baie profonde, mais peu large, ouverte au Sud-Ouest, au fond de laquelle il aborda près d'une belle rivière. Quelques arbres sciés ou abatus à coups de hache frappèrent aussitôt ses regards, & apprirent que c'étoit là que les Anglois avoient relâché.

Reconnoissance
singulière.

Traces trou-
vées d'un
compiement
Anglois.

RO. GAIN-
VILLE.
1768.

Le vaisseau qui avoit relâché ici, étoit le *Swallow*, commandé par le Capitaine Carteret, dont on a déjà fait l'histoire. C'est un hasard bien singulier que celui qui, au milieu de tant de terres, ramène M. de Bougainville à un point où une nation rivale venoit de laisser un monument d'une entreprise semblable à la sienne.

La pluie fut presque continuelle jusqu'au 11. Il y avoit apparence de grand vent dehors; mais le port est abrité de tous côtés par les hautes montagnes qui l'environnent. On accéléra les travaux autant que le mauvais temps le permettoit.

Pendant sa relâche sur cette partie de la *nouvelle Bretagne*, M. de Bougainville observa le 11 une éclipse de soleil; le temps fut très-beau. M. Verrou observoit avec une lunette de neuf pieds; le Chevalier du Bouchage avec une lunette acromatique de Dollond, longue de quatre pieds; le poste de M. de Bougainville étoit à la pendule. Le commencement de l'éclipse fut pour ce climat le 13 à 10h. 50'. 45". du matin, la fin à 10h. 28'. 16". de temps vrai, & sa grandeur de 3'. 22". On enterra une inscription sous l'endroit même où étoit la pendule, & on nomma ce port le *Port Praslin*. Il est situé par 4°. 49'. 27". de latitude australe, & 149°. 44'. 15". de longitude à l'Est de Paris.

Eclipse de
soleil.

Pr Praslin.

Observations
astronomi-
ques.

Cette observation est d'autant plus importante, qu'on peut en fin par son moyen & par celui des observations astronomiques faites à la côte du *Pérou*, déterminer d'une façon sûre l'étendue en longitude du vaste *Océan pacifique*, jusqu'à ce jour si incertaine. M. de Bougainville fut d'autant plus heureux d'avoir eu beau temps pendant la durée de l'éclipse, que depuis ce jour jusqu'à son départ, il n'y a pas eu une seule journée qui ne fût affreuse. Le ciel n'eut jamais plus de trois aunes, & la pluie continuelle, jointe à une chaleur étouffante, rendoit la relâche ici pernicieuse. Le 16, la frégate avoit achevé son travail, & on employa tous les bateaux à finir celui de l'*Etoile*. Cette flûte étoit presque lege; & comme on ne trouve point ici de pierres propres à former du lest, il fallut lui en faire un avec du bois; travail long, pénible & mal-fait, au milieu de ces forêts où regne une éternelle humidité. Comme on trouva beaucoup de marreaux, espèce de coquillages très-rare, les curieux en cherchèrent avec beaucoup d'empressement; mais leur ardeur se ralentit par un accident arrivé à un des matelots, qui en échouant, fut piqué dans l'eau par une espèce de serpent.

Marreaux
espèce de
coquillages.

Remon-
sur les sci-
pens.

Le Taïten Aoutourou suivit avec curiosité le malade pendant tout le traitement; il fit entendre à M. de Bougainville que dans son pays, il y avoit le long de la côte, des serpents qui mordoient les hommes à la mer, & que tous ceux qui étoient mordus en mourroient. Il fut émerveillé de voir le matelot, quatre ou cinq jours après son accident, revenir au travail. Fort souvent, en examinant les productions des arts d'Europe & les moyens divers par les-

quels ils augmentent nos facultés & multiplient nos forces, cet insulaire tomboit dans l'admiration de ce qu'il voyoit, & rougissoit pour son pays : *Aouou*, *Tiiti*, *fi*, de *Toiti*, disoit-il avec douleur. Cependant il n'aimoit pas à manquer qu'il sentoît notre supériorité sur sa nation; on ne sauroit croire à quel point il étoit haut. On a remarqué qu'il étoit aussi souple que fier; & ce caractère prouve qu'il a vécu dans un pays où les rangs sont inégaux, & quel étoit celui qu'il y tenoit.

Le 19 au soir, M. de Bougainville fut enfin en état de partir; mais il sembla que le temps ne fit qu'empirer : grand vent de Sud, déluge de pluie, tonnerre, grains en tourmente. La mer étoit très-groffe dehors, & les oiseaux pêcheurs se réfugioient dans la baie.

Le 22, on ressentit, vers dix heures & demie du matin, plusieurs secousses de tremblement de terre; elles furent très-sensibles sur les vaisseaux, & durèrent environ deux minutes; pendant ce temps la mer haussa & baissa plusieurs fois de suite, ce qui effraya beaucoup ceux qui pêchoient sur les récifs, & leur fit chercher un asyle dans les bateaux. Au reste, il semble que dans cette saison les pluies soient ici sans interruption : un orage n'attend pas l'autre; le tonnerre gronde presque continuellement, & la nuit donne l'idée des ténèbres du caïos.

Cependant les François alloient tous les jours dans les bois chercher des lataniers & des palmistes, & tâcher de tuer quelques tourterelles; ils se partageoient en plusieurs bandes, & le résultat ordinaire de ces expéditions pénibles, étoit de revenir trempés jusqu'aux os, & les mains vuides. On découvrit cependant les derniers jours, quelques pommes de mangle & des prunes monbin; c'étoit un secours utile, si on en eût eu connoissance plutôt.

Une cascade merveilleuse fournissoit les eaux du ruisseau de l'Estoire. L'art s'efforceroit en vain de produire dans les palais des Rois ce que la nature a jetté ici dans un coin de terre inhabitée : chacun en admiroit les groupes saillans, dont les gradations presque régulières, précipitent & divertissent la chute des eaux; on suit avec surprise tous ces massifs variés pour la figure, & qui forment cent bassins inégaux, où sont reçus les nappes de cristal colorées par des arbres immenses, dont quelques-uns ont le pied dans les bassins même. Cette cascade méritoit le plus grand peintre.

Cependant la situation des François empirait à chaque instant qu'ils demeuroient ici & qu'ils perdoient sans faire de chemin. Le nombre & les maux des scorbutiques augmentoient. Chaque jour on envoyoit des canots dehors reconnoître le temps. C'étoit constamment le vent du Sud presque en tourmente & une mer affreuse. Avec les circonstances l'appareillage étoit impossible, d'autant plus qu'on ne sauroit appareiller de ce port qu'en prenant une erupiere sur une ancre, qu'il faut sortir tout de suite, & qu'on n'eût pu

BOUGAINVILLE
1768.

Observations
sur Aouou-
sou.

Temps affreux.

Tremblement de terre.

Efforts infructueux pour trouver des vivres.

Description d'une cascade.

La situation des François empire chaque jour.

BOUGAINVILLE
1768.
10^e. des Marteaux.

Sortie du
port Praslin.

embarquer au large, la chaloupe qui seroit reliée pour lever l'ancre, que M. de Bougainville n'étoit pas dans le cas de perdre. Ces obstacles le déterminèrent à aller le 23 reconnoître une passe entre l'île des Marteaux & la grande Terre. Il en trouva une, par laquelle on pouvoit sortir avec le vent de Sud en embarquant les bateaux dans le canal. Elle avoit, il est vrai, d'assez grands inconvéniens, & il ne fut pas heureusement dans le cas de s'en servir. Il avoit plu sans interruption toute la nuit du 23 au 24, l'aurore amena le beau temps & le calme. Pendant la journée entière on attendit le moment d'appareiller; déjà on en désespéroit & l'approche de la nuit seroit à rémarrer, lorsqu'à cinq heures & demie il se leva une brise du fond du port, avec laquelle M. de Bougainville sortit.

Dampierre qui relâcha dans cette contrée, fut plus heureux que M. de Bougainville. Il trouva pour relâche un canton habité qui lui procura des rafraîchissemens, & dont les productions lui firent concevoir de grandes espérances sur ce pays. M. de Bougainville prit toute cette côte pour la *nouvelle Bretagne*; mais M. Carteret qui y avoit abordé quelques temps avant lui, avoit reconnu qu'elle en est séparée, & qu'elle fût une île à part, à laquelle il donna le nom de *nouvelle Irlande*. Dès le moment où M. de Bougainville a remonté la *bature de Diane*, nous avons décrit sa navigation fort en détail : comme toute les terres qu'il a vues n'avoient été découvertes par aucun autre Navigateur, & que depuis elles n'ont pas été reconnues, l'importance de la matière exigeoit cette attention de notre part.

§. XIV.

Navigation du Port Praslin aux Moluques. Relâche à Boëro.

Pendant les 8 jours que M. de Bougainville relâcha à la *nouvelle Irlande*, le temps avoit été constamment mauvais & les vents presque toujours au Sud. Le 25, ils revinrent au Sud-Est variant jusqu'à l'Est, & le Navigateur François suivit la côte environ à 3 lieues d'éloignement, elle ronflloit insensiblement, & bien-tôt il apperçut au large des îles qui se succédoient de distance en distance; il passa entr'elles & la grande Terre, & leur donna le nom des Officiers des Etats-Majors.

Extrême disette de vivres.

M. de Bougainville n'eut bientôt plus rien à donner à son équipage, tout étoit épuisé. Même forcé de retrancher encore une once de pain sur la ration, le peu qui restoit de vivres étoit en partie gâté, & dans tout autre cas on eût jetté à la mer toutes les salaisons. Enfin, on peut lire dans son Journal le détail des maux qu'il a souffert, il eut constamment la vue de la *nouvelle Irlande* jusqu'au 3 Août.

Le 29 au matin, il s'en trouva plus près qu'il n'en avoit encore été. Ce voisinage lui valut la visite de quelques pirogues ; deux vinrent à la portée de la voix de la frégate, cinq autres furent à l'*Etoile*. Ils montroient une espèce de pain & invitoient par signes à venir à terre ; les François les invitoient à venir à bord ; mais ces invitations, le don même de quelques morceaux d'étoffe jetés à la mer, ne leur inspirèrent pas la confiance d'accoster les vaisseaux : ils ramassèrent ce qu'on avoit jeté, & pour remerciement l'un d'eux avec une fronde, lança une pierre qui ne vint pas jusqu'à bord ; on ne voulut pas leur rendre le mal pour le mal, & ils se retirèrent en frappant tous ensemble sur leurs canots avec de grands cris. Ils pouffèrent sans doute les hostilités plus loin à bord de l'*Etoile* ; qui tira plusieurs coups de fusil qui les mirent en fuite. Leurs pirogues sont longues, étroites & à balancier. Toutes ont l'avant & l'arrière plus ou moins ornés de sculptures peintes en rouge, qui font honneur à leur adresse.

BOUGAINVILLE.
1768.

Le lendemain il en vint un beaucoup plus grand nombre, qui ne firent aucune difficulté d'accoster le navire. Celui de leurs conducteurs qui paroissoit être le chef, portoit un bâton long de deux ou trois pieds, peint en rouge, avec une pomme à chaque bout. Il l'éleva sur sa tête avec ses deux mains en approchant, & demeura quelque temps dans cette attitude. Tous ces negres paroissoient avoir fait une grande toilette ; les uns avoient la laine peinte en rouge ; d'autres portoient des aigrettes de plume sur la tête, d'autres des pendans d'oreilles de certaines graines, ou de grandes plaques blanches & rondes pendues au col ; quelques-uns avoient des anneaux passés dans les cartilages du nez : mais une parure assez générale à tous, étoit des bracelets faits avec la bouche d'une grosse coquille sciée. M. de Bougainville voulut lier commerce avec eux, pour les engager à apporter quelques rafraichissemens. Leur mauvaise foi lui fit bien-tôt voir qu'il n'y réussiroit pas. Ils tâchoient de fuir ce qu'on leur proposoit, & ne vouloient rien rendre en échange. A peine put-on tirer d'eux quelques racines d'ignames, on se lassa de leur donner, & ils se retirèrent. Deux canots voguoient vers la frégate à l'entrée de la nuit, une fusée que l'on tira pour quelque signal, les fit fuir précipitamment.

Autres instances.

Au reste, il sembla que les visites des deux derniers jours n'avoient été que pour reconnoître les François, & concerter un plan d'attaque. Le 31 on vit, dès la pointe du jour, un essaim de pirogues forcé de terre, une partie passa par le travers de la *Bouleuse*, & toutes dirigèrent leur marche sur l'*Etoile*, que sans doute ils avoient observé être le plus petit des deux bâtimens, & se tenir derrière. Ils commencèrent leur attaque à coups de pierres & de flèches ; le combat fut court, une fusillade déconcerta leurs projets ; plusieurs se jetterent à la mer, & quelques pirogues furent abandonnées ; depuis ce moment les François cessèrent de les voir.

BOUGAINVILLE.
1768.

Description
de la partie
septentrio-
nale de la
nouvelle Ir-
lande.

Ile Mat-
thias & ile
Orange.

Les 5 premiers jours du mois d'Août furent pluvieux, le temps fut à l'orage & le vent souffla par grains. On n'aperçut la côte que par lambeaux, dans les éclaircies, & sans pouvoir en distinguer les détails. Toutefois on en vit assez pour être convaincu que les marées continuoient à enlever une partie du médiocre chemin que faisoient les vaisseaux, on gouverna alors au Nord-Ouest, puis au Nord-Ouest-quart-Ouest, pour éviter un labyrinthe d'îles, qui sont semées à l'extrémité septentrionale de la *nouvelle Irlande*. Le 4 après-midi, on reconnut distinctement deux îles, que M. de Bougainville croit être celles que Dampierre nomme *île Matthias & île Orange*. L'île Matthias, haute & montagneuse, s'étend sur le Nord-Ouest, huit à neuf lieues. L'autre n'en a pas plus de trois ou quatre, & entre les deux est un îlot. Une île que l'on crut apercevoir le 5 à deux heures du matin dans l'Ouest, fit reprendre au Nord. On ne se trompoit pas, & à dix heures la brume, qui jusqu'alors avoit été épuisée s'étant dissipée, on aperçut dans le Sud-Est-quart-Sud, cette île qui est petite & basse. Les marées cessèrent alors de porter sur le Sud & sur l'Est, ce qui sembloit venir de ce qu'on avoit dépassé la pointe, que les Hollandois nomment cap *Solomafwer*. La *Boudeuse* & l'*Etoile* n'étoient plus qu'à 04. 4'. de latitude méridionale.

Après avoir dépassé la *nouvelle Irlande*, M. de Bougainville courut Ouest jusqu'au 7 sans voir de terre.

Ile des A-
nachorettes.

Le 8, il vit dans la matinée, environ à 5 ou 6 lieues en avant une terre basse. Il la rangea environ à une lieue & demie. C'étoit une île plate, longue d'environ trois lieues, couverte d'arbres, & partagée en plusieurs divisions liées ensemble par des batures & des bancs de sable. Il y a sur cette île une grande quantité de cocotiers, & le bord de la mer y est couvert d'un si grand nombre de cales, qu'on peut juger de la quelle est extrêmement peuplée. Ces cales sont hautes, presque carrées & bien couvertes. Elles parurent plus vastes & plus belles que ne sont ordinairement des cabanes de roseaux, & les François crurent avoir les maisons de Taïti. On découvroit un grand nombre de pirogues occupées à la pêche tout autour de l'île : aucune ne parut se déranger pour voir passer les François ; & M. de Bougainville jugea que ces habitants, qui n'étoient pas curieux, étoient contents de leur sort. Il nomma cette île *l'île des Anachorettes*. A trois lieues dans l'Ouest de celle-ci, on vit du haut des mâts une autre île basse.

Archipel
nommé par
nous l'Archipel.
quel.

La nuit fut très-obscure, & quelques nuages fixes dans le Sud nous y firent soupçonner de la terre. En effet, au jour on découvrit deux petites îles dans le Sud-Est-quart-Sud 34. Sud à huit ou neuf lieues de distance. On ne les avoit pas encore perdues de vue à huit heures & demie, lorsqu'on eût connoissance d'une autre île basse dans l'Ouest-quart-Sud-Ouest : & peu après d'une infinité de petites îles qui s'étendoient dans l'Ouest-Nord-Ouest & le Sud-Ouest.

Ouest de cette dernière, laquelle peut avoir deux lieues de long; toutes les autres ne font, à proprement parler, qu'une chaîne d'îlots ras & couverts de bois, rencontre défastreufe. Il y avoit cependant un îlot séparé des autres & plus au Sud, lequel parut être plus considérable. M. de Bougainville dirigea sa route entre celui-là & l'archipel d'îlots, qu'il nomma l'*Echiquier*, & qu'il vouloit laisser au Nord. Cette chaîne apperçue dès le matin, se prolongeoit beaucoup plus loin dans le Sud-Ouest, qu'il ne pouvoit le juger alors.

M. de Bougainville chercha à la doubler dans le Sud; mais à l'entrée de la nuit, il y étoit encore engagé, sans savoir précisément jusqu'où elle s'étendoit. Le temps, incessamment chargé de grains, ne montra plus tous ses dangers: pour surcroît d'embarras, le calme vint aussi-tôt que la nuit, & ne finit presque qu'avec elle. Il la passa dans la continuelle appréhension d'être jeté sur la côte par les courans. Il fit mettre deux ancrs en mouillage, & allonger leurs bitures sur le pont; précaution presque inutile: car on fonda plusieurs fois sans trouver le fond. Tel est un des plus grands dangers de ces terres: presque à deux longueurs de navire des récifs qui les bordent, on n'a point la ressource de mouiller. Heureusement le temps se maintint sans orages; même vers minuit, il se leva une fraîcheur du Nord, qui lui servit à s'élever un peu dans le Sud-Est. Le vent fraîchit à mesure que le soleil montoit, & il nous retira heureusement de ces îles basses, qui paroissent inhabitées; au moins pendant le temps qu'on s'est trouvé à portée de les voir, on n'y a distingué ni feux, ni cabanes, ni pirogues. L'*Étoile* avoit été dans cette nuit plus en danger encore que la *Boudoufe*; car elle fut très-long-temps sans gouverner, & la marée l'entraînoit visiblement à la côte, lorsque le vent vint à son aide. A deux heures après-midi, on doubla l'îlot le plus occidental, & on gouverna à l'Ouest-Sud-Ouest.

Le 11 à midi, étant par 24. 17'. de latitude australe, on apperçut dans le Sud une côte élevée qui parut être celle de la *nouvelle Guinée*. Quelques heures après, on la vit plus clairement. C'est une terre haute & montueuse, qui dans cette partie s'étend sur l'Ouest-Nord-Ouest. Le 12 à midi, M. de Bougainville étoit à environ dix lieues des terres les plus voisines. Il étoit impossible de détailler la côte à cette distance; il parut seulement une grande baie vers 24. 25'. de latitude Sud, & des terres basses dans le fond qu'on ne découvroit que du haut des mâts. Il jugea aussi, par la vitellé avec laquelle il doubloit les terres, que les courans étoient devenus favorables; mais pour apprécier avec quelque justesse la différence qu'ils occasionnoient dans l'estime de la route, il eût fallu cingler moins loin de la côte. Il continua à la prolonger à dix ou douze lieues de distance. Son gisement étoit toujours sur l'Ouest-Nord-Ouest, & sa hauteur prodigieuse. Il y remarqua sur-tout deux pics très-élevés,

BOUGAINVILLE.
1768.
Les deux
Cyclopes.

voisins l'un de l'autre, & qui surpassent en hauteur toutes les autres montagnes. Elles ont été nommées *les deux Cyclopes*. Il eut occasion de remarquer que les marées portoient sur le Nord-Ouest. Effectivement, il se trouva le jour suivant plus éloigné de la côte de la *nouvelle Guinée*, qui revient ici sur l'Ouest. Le 14 au point du jour il découvrit deux îles, & un îlot qui paroissoit entre deux, mais plus au Sud. Elles sont à deux lieues de distance l'une de l'autre, de médiocre hauteur, & n'ont pas plus d'une lieue & demie d'étendue chacune.

Vents
constans.

Il avançoit peu chaque journée. Depuis qu'il étoit sur la côte de la *nouvelle Guinée*, il avoit assez régulièrement une foible brise d'Est ou de Nord-Est, qui commençoit vers deux ou trois heures après-midi, & duroit environ jusques vers minuit; à cette brise succédoit un intervalle plus ou moins long de calme, qui étoit suivi de la brise de terre variable du Sud-Ouest au Sud-Sud-Ouest, laquelle se terminoit aussi vers midi par deux ou trois heures de calme. Il revit le 15 au matin la plus occidentale des deux îles qu'il avoit reconnues la veille. Il découvrit en même-temps d'autres terres, qui parurent îles, depuis le Sud-Est-quart-Sud jusqu'à l'Ouest-Sud-Ouest, terres fort basses, par-dessus lesquelles on apercevoit dans une perspective éloignée les hautes montagnes du continent. La plus élevée se détachoit des autres, & on la nomma *le géant Moulineau*. On donna le nom de *la nymphe Alié*, à la plus occidentale des îles basses dans le Nord-Ouest de *Moulineau*. A dix heures du matin, on tomba dans un ras de marée, où les courans paroisoient porter avec violence sur le Nord & Nord-Nord-Est. Ils étoient si vifs, que jusqu'à midi ils empêchèrent de gouverner; & comme ils entraîneroient fort au large, il devint impossible d'assigner un jugement précis sur leur véritable direction. L'eau, dans le lit de marée, étoit couverte de troncs d'arbres flottans, de divers fruits & de goémons: elle y étoit en même temps si trouble, que M. de Bougainville craignit d'être sur un banc; mais la sonde ne donna point de fond à 100 brasses. Ce ras de marée sembloit indiquer ici ou une grande rivière dans le continent, ou un passage qui couperoit les terres de la *nouvelle Guinée*, passage dont l'ouverture seroit presque Nord & Sud. Suivant deux distances des bords du soleil & de la lune, observées à l'ouest par le Chevalier du Bouchage & M. Veron, la longitude, le 15 à midi, étoit de 136°. 16'. 30". à l'Est de Paris.

On observa le même jour 14. 17' de latitude australe.

Le 16, on ne vit la terre que du haut des mâts, terre extrêmement haute & coupée. Les 3 jours suivans furent aussi malheureux; de la pluie, du calme, & le peu qui resta ce fut vent debout. Il faut s'être trouvé dans la position où nous étions, dit M. de Bougainville, pour s'en former une idée.

Le 19 après-midi, on avoit aperçu depuis le Sud-Sud-Ouest,

5. Sud du compas jusqu'au Sud-Ouest 5^d. Ouest, à seize lieues environ de distance, une côte élevée qu'on ne perdit de vue qu'à la nuit. Le 18 à neuf heures du matin, on découvrit une île haute dans le Sud-Ouest-quart-Ouest, distante à-peu-près de douze lieues; ou la revit le lendemain dans un éloignement de quinze à vingt lieues.

BOUGAINVILLE.
1768.

Le 20, les François passèrent la ligne pour la seconde fois de la campagne. Les courans continuoient à les éloigner des terres. On n'en vit point le 20 ni le 21, quoiqu'on eût tenu les bordées qui en rapprochoient le plus. Il devenoit cependant essentiel de rallier la côte & de la ranger d'assez près, pour ne pas commettre quelque erreur dangereuse, qui fit manquer le débouquement dans la mer des Indes, & engageât les vaisseaux dans l'un des golfes de *Gilolo*. Le 22 au point du jour, on eût connoissance d'une côte plus élevée qu'aucune autre partie de la *nouvelle Guinée* qu'on eût encore vue. La terre couroit sur l'Ouest-Nord-Ouest, & M. de Bougainville l'accosta, déterminé à ne la plus quitter jusqu'à être parvenus à son extrémité, que les Géographes nomment *le cap Mabo*. Dans la nuit il doubla une pointe, de l'autre côté de laquelle la terre, toujours fort élevée, ne couroit plus que sur l'Ouest-quart-Sud-Ouest & l'Ouest-Sud-Ouest. Le 23 à midi, il voyoit une étendue de côte d'environ vingt lieues, dont la partie la plus occidentale nous restoit presque au Sud-Ouest à treize ou quatorze lieues. Il étoit beaucoup plus près des deux îles basses & couvertes d'arbres, éloignées l'une de l'autre d'environ quatre lieues. Il en approcha à une demi-lieue, & tandis qu'il attendoit l'*Etoile*, qui étoit à une grande distance, deux bateaux armés, allèrent à la plus septentrionale des deux îles, où l'on croyoit voir des habitations, & d'où on espéroit tirer quelques rafraichissemens. Un banc qui regne le long de l'île & s'étend même assez loin dans l'Est, força les bateaux de faire un grand tour pour le doubler. On ne trouva ni cases, ni habitans, ni rafraichissemens. Ce qui de loin nous avoit semblé former un village, n'étoit qu'un amas de roches ruinées par la mer & creusées en caverne. Les arbres qui couvroient l'île, ne portoient aucun fruit propre à la nourriture des hommes. On y entra une inscription. Les bateaux ne revinrent à bord qu'à dix heures du soir.

Passage de la ligne.

Tentative inutile faite à terre.

On tâcha ensuite de prolonger la terre autant que les vents soufflans au Sud & au Sud-Sud-Ouest voulurent le permettre. On fut obligé de courir plusieurs bords, dans l'intention de passer au vent d'une grande île, aperçue au coucher du soleil dans l'Ouest & l'Ouest-quart-Nord-Ouest. L'aube du jour surprit encore les François sous le vent de cette île. Sa côte orientale, qui peut avoir cinq lieues de longueur, court à-peu-près Nord & Sud, & à sa pointe méridionale on voit un îlot bas & de peu d'étendue. Entre elle & la terre de la *nouvelle Guinée*, qui se prolonge ici presque sur le Sud-

Suite de la nouvelle Guinée.

Bougainville.
1763.

Ouest-quart-Ouest, il se présentoit un vaste passage dont l'ouverture, d'environ huit lieues, git Nord-Est & Sud-Ouest. Le vent en venoit, & la marée portoit dans le Nord-Ouest; comment gagner en louvoyant ainsi contre vent & marée? M. de Bougainville l'essaya jusqu'à neuf heures du matin; il vit avec douleur que c'étoit infructueusement, & il prit le parti d'arriver, pour ranger la côte septentrionale de l'île, abandonnant à regret un débouché, qu'il croit très-beau pour le tirer de cette chaîne éternelle d'îles.

Danger ca-
cés.

Le matin, plusieurs personnes crierent du gaillard d'avant qu'on voyoit le fond; l'affaire pressoit, mais l'alarme fut heureusement, aussi courte qu'elle avoit été vive. On l'eût même cru fausse, si l'Est-toile, qui étoit dans les eaux de la *Boudeuse*, n'eût aperçu ce même haut fond pendant près de deux minutes; il lui parut un banc de corail. Presque Nord & Sud de ce banc, qui peut avoir encore moins d'eau dans quelque partie, il y a une anse de sable sur laquelle sont construites quelques cases environnées de cocotiers. La remarque peut d'autant plus servir de point de reconnaissance, que jusques-là les François n'ont vu aucunes traces d'habitations sur cette côte. A une heure après-midi, ils doublèrent la pointe du Nord-Est de la grande île, qui s'étend ensuite sur l'Ouest & l'Ouest-quart-Sud-Ouest, près de vingt lieues. Il falut serrer le vent pour la prolonger, & ils ne tarderent pas à apercevoir d'autres îles dans l'Ouest & l'Ouest-quart-Nord-Ouest. On en vit même une au soleil couchant qui fut révélée dans le Nord-Est-quart-Nord, à laquelle se joignoit une bature qui parut s'étendre jusqu'au Nord-quart-Nord-Ouest: ainsi les vaisseaux étoient encore une fois enclavés.

Perte du
maître d'é-
quipage.

On perdit dans cette journée le premier maître d'équipage, qui mourut du scorbut. Quarante-cinq autres personnes étoient atteintes de la même maladie; la limonade & le vin en suspendoient seuls les funestes progrès.

Navigation
embarrassée.

La nuit sans cesse sur les bords, & le 25 au lever du jour, M. de Bougainville se trouva environné de terres. Il s'offroit à lui trois passages, l'un ouvert au Sud-Ouest, le second à Ouest-Sud-Ouest, & le troisième presque Est & Ouest. Le vent n'accordoit que ce dernier, & il n'en vouloit point. Il ne doutoit pas qu'il ne fut au milieu des îles des *Papous*. Il falloit éviter de tomber plus loin dans le Nord, de crainte, comme on l'a déjà dit, de s'enfoncer dans quelqu'un des golfes de la côte orientale de *Gilolo*. L'essentiel, pour sortir de ces parages critiques, étoit donc de s'élever en latitude australe: or au-delà du passage du Sud-Ouest, on apercevoit dans le Sud la mer ouverte autant que la vue pouvoit s'étendre: ainsi il se décida à louveroyer pour gagner ce débouché. Toutes ces îles & îlots qui ensermoient les vaisseaux, sont sort escarpées, de hauteur médiocre, & couvertes d'arbres. Nous n'y avons aperçu aucun indice qu'elles soient habitées.

A midi, on observa 5^{od}. 5'. de latitude boréale, ainsi les François

venoit de passer encore la ligne. A six heures du soir, ils pouvoient donner dans le passage du Ouest-Sud-Ouest. C'étoit avoir gagné environ trois lieues par le travail de la journée entiere. La nuit fut plus favorable, grâces à la lune dont la lumière permit de louverer entre les pierres & les isles. D'ailleurs le courant qui avoit été contraire tant que les vaisseaux furent par le travers des deux premières paties, devint favorable, dès qu'on vint à ouvrir le passage du Sud-Ouest.

Bougainville
1768.

Le canal par lequel débouquerent enfin les vaisseaux dans cette nuit, peut avoir de deux à trois lieues de large. Il est borné à l'Ouest par un amas d'isles & d'islets assez élevés. Sa côte de l'Est, qui fut prise au premier coup d'œil pour la pointe la plus occidentale de la grande isle, n'est aussi qu'un amas de petites isles & de rochers qui de loin semblent former une seule masse, & les séparations entre ces isles présentent d'abord l'aspect de belles baies. Ce ne fut qu'à quatre heures & demie du matin qu'on parvint à doubler les islots les plus Sud du nouveau passage qui furent appellés le *passage des François*. Le fond paroît augmenter au milieu de cet archipel en avançant vers le Sud. Le *passage des François* gît par 004. 15¹. de latitude Sud, entre le 128^e. & le 129^e. degrés de longitude à l'Est de Paris.

Description
du canal par
lequel débouquerent les
vaisseaux.

Après avoir débouqué par le *passage des François*, les courans cessèrent le 27 de porter au Nord : M. de Bougainville eut au contraire de la différence Sud. Cette circonstance, jointe à l'observation de la latitude, qui le mettoit plus au Sud que le cap *Maho*, lui donna l'entière conviction qu'il entroit enfin dans l'archipel des Moluques.

Passage des
François.

„ Je demanderois au reste, dit-il, quel est ce cap *Maho* & où
„ il est situé. On en fait le cap qui termine dans le Nord la partie occi-
„ dentale de la nouvelle *Guinée*, Dampierre & Wood Rogers le
„ placent, le premier dans un des golfes de *Gilolo* à 30¹. de latitude
„ de australe, le second à huit lieues au plus de cette grande isle. Mais
„ toute cette partie n'est qu'un archipel assez vaste de petites isles,
„ qu'à raison de leur nombre, l'Amiral Rogewin, qui les traversa
„ en 1722, nomma les *mille Isles*. Comment donc le cap *Maho*, voi-
„ sin de *Gilolo*, appartient-il à la *nouvelle Guinée*? Où le placer
„ même, si, comme nous avons tout lieu de le croire, la *nouvelle*
„ *Guinée* elle-même n'est qu'un amas de grandes isles, dont les
„ divers canaux sont encore inconnus? Il ne devra appartenir
„ qu'à celle de ces isles considérables qui sera la plus occidentale.

Discussion
sur le cap
Maho.

M. de Bougainville envoya le 27 son canot pour reconnoître cinq ou six isles, qu'il appercevoit. Le canot aborda à deux de ces isles, où on n'avoit trouvé aucune trace d'habitation ni de culture, ni aucune espèce de fruit. Les gens du canot étoient prêts à se retirer, lorsqu'ils virent avec surprise un negre s'approcher seul dans une pirogue à deux balanciers. Il avoit à une oreille une anneau d'or, & pour armes deux zagayes. Il aborda le canot sans crainte ni surpri-

BOUGAINVILLE.
1768.

se. On lui demanda à boire & à manger, & il offrit de l'eau & quelque peu d'une espece de farine qui paroissoit faire sa nourriture. On lui donna un mouchoir, un miroir & quelques bagatelles pareilles. Il roit en recevant ces présents, & ne les admiroit pas. Il sembloit connoître les Européens, & on pensa que ce pouvoit être un negre fugitif de quelqu'une des isles voisines où les Hollandois ont des postes, ou que peut-être y avoit-il été envoyé pour la pêche.

Les cinq isles.

Les Hollandois nomment ces isles les *cinq Isles*, & de temps en temps ils les font visiter. Ils ont dit à M. de Bougainville qu'autrefois elles étoient au nombre de sept, mais que deux ont été abîmées dans un tremblement de terre; révolution assez fréquente dans ces parages. Il y a entre ces isles un prodigieux courant sans aucun mouillage. Les arbres & les plantes y sont à-peu-près les mêmes qu'à la *nouvelle Irlande*. Les matelots y prirent une tortue du poids environ de deux cens livres.

Isle Ceram.

Le 31, M. de Bougainville se trouva près de l'isle *Ceram*. Sa côte, en partie boisée, défrichée en partie, couroit à-peu-près Est & Ouest, sans que nous la vissions terminée. C'est une isle très-haute: des montagnes énormes s'élèvent sur le terrain de distance en distance, & le grand nombre de feux qu'on y vit de tous les côtés, annonce qu'elle est fort peuplée.

Remarque
sur les moussons dans ces
parages.

M. de Bougainville remarque, à l'occasion de la contrariété qu'il éprouvoit depuis long-temps de la part des vents, que dans les *Molugues* on appelle mousson du Nord celle de l'Ouest, & mousson du Sud celle de l'Est; parce que pendant la première les vents soufflent plus ordinairement du Nord-Nord-Ouest que de l'Ouest, & pendant la seconde ils viennent le plus souvent du Sud-Sud-Est. Ces vents regnent alors de même dans les isles des *Papous* & sur la côte de la *nouvelle Guinée*: une triste expérience l'apprit aux François, & ils employèrent trente-six jours à faire quatre cens cinquante lieues.

Le premier Septembre, la lumière du jour naissant montra que les vaisseaux étoient à l'entrée d'une baie dans laquelle il y avoit plusieurs feux. Bientôt après on aperçut deux embarcations à la voile, de la forme des bateaux Malays. M. de Bougainville fit arborer pavillon & flamme Hollandoise, & tira un coup de canon, & il fit une faute sans le savoir. Il apprit depuis que les habitans de *Ceram* font en guerre avec les Hollandois, qu'ils ont chassés de presque toutes les parties de leur isle. Aussi courut-il inutilement un bord dans la baie; les bateaux se réfugièrent à terre, & il profita du vent frais pour continuer sa route.

Le terrain du fond de la baie est bas & uni, entouré de hautes montagnes, & la baie est semée de plusieurs isles. Il fallut gouverner à Ouest-Nord-Ouest pour en doubler une assez grande, sur la pointe de laquelle on voit un islot & un bane de sable, avec une bature qui paroît s'allonger une lieue au large. Cette isle se nomme *Bopao*, laquelle est coupée en deux par un canal fort étroit.

M. de Bougainville eut connoissance des terres de l'isle *Boero* par des feux qui étoient allumés, & comme son projet étoit de s'y arrêter, il passa la nuit sur les bords pour s'en tenir à portée & au vent. Il savoit que les Hollandois avoient sur cette isle un comptoir foible, quoiqu'assez riche en rafraichissemens. Dans l'ignorance profonde où il étoit de la situation des affaires en Europe, il ne vouloit hasarder les premières nouvelles chez des étrangers, qu'en un lieu où il fût à-peu-près le plus fort.

BOUGAINVILLE.
V. I. L. E.
1768.

Projet pour la sûreté des Français.

Ce ne fut pas sans d'excessifs mouvemens de joie que les Français découvrirent à la pointe du jour l'entrée du golfe de *Cajeli*. C'est où la Hollande a son établissement; c'étoit le terme où devoient finir leur plus grandes misères. Le scorbut avoit fait de cruels ravages depuis le départ du port *Praflin*; personne ne pouvoit s'en dire exempt, & la moitié des équipages étoit hors d'état de faire aucun travail. Huit jours de plus passés à la mer eussent assurément coûté la vie à un grand nombre, & la santé à presque tous. Les vivres qui restois étoient si pourris & d'une odeur si cadavéreuse, que les momens les plus durs de ces tristes journées, étoient ceux où la cloche avertissoit de prendre ces alimens dégoûtans & mal-sains. „ Combien cette situation embellissoit encore à nos „ yeux le charmant aspect des côtes de *Boero*, dit M. de Bougainville! Dès le milieu de la nuit, une odeur agréable, exhalée des plantes aromatiques dont les isles *Molouques* sont couvertes, s'étoit fait sentir plusieurs lieues en mer, & avoit semblé l'avant-coureur qui nous annonçoit la fin de nos maux. L'aspect d'un bourg assez grand situé au fond du golfe, celui des vaisseaux à l'ancre, la vue des bestiaux errans dans les prairies qui environnent le bourg, causèrent des transports que j'ai partagés sans doute, & que je ne saurois dépeindre.

Triste état des équipages.

Il avoit fallu courir plusieurs bords avant de pouvoir entrer dans le golfe, dont la pointe septentrionale se nomme *pointe de Liffatetto*, & celle du Sud-Est *pointe Rouba*. Ce ne fut qu'à dix heures qu'il put mettre le cap sur le bourg. Plusieurs bateaux naviguoient dans la baie; il fit arborer pavillon Hollandois & tirer un coup de canon, aucun ne vint à bord; il envoya alors un canot sonder en avant du navire. Il craignoit un banc qui se trouve à la côte du Sud-Est du golfe. A midi & demi, une pirogue, conduite par des Indiens, s'approcha du vaisseau; le chef demanda en Hollandois qui étoient les vaisseaux, & refusa toujours de monter à bord. Cependant la *Boudeuse* & l'*Etoile* avancèrent à pleines voiles, suivant les signaux du canot qui sondoit. Bientôt on vit le banc dont on avoit redouté l'approche; la mer étoit basse & le danger paroissoit à découvert.

Entrée du golfe de Cajeli.

Sa route fut à-peu-près le Sud-Ouest trois lieues depuis 10 h. jusqu'à 11. 30 l. qu'il mouilla vis-à-vis la loge auprès de plusieurs petits bâtimens Hollandois, à moins d'un quart de lieue de terre.

Recherche de l'ancre.

Dès que M. de Bougainville eut jeté l'ancre, on vint lui com-

BOUGAINVILLE
1768.

Président du
Résident.

Bonne R.
ce n'est qu'il
leur fait.

muniquer un ordre signé du Gouverneur d'Amboine, duquel le Résident de *Boero* dépend directement, par lequel il est expressément défendu à celui-ci de recevoir dans son port aucun vaisseau étranger. Le Résident le prioit en même temps de lui donner par écrit une déclaration des motifs de sa relâche, afin qu'elle pût justifier sa conduite auprès de son supérieur, auquel il l'enverroit. Sa demande étoit juste, & M. de Bougainville y satisfit en lui donnant une déposition signée, dans laquelle il déclaroit qu'étant parti des îles *Malouines*, & voulant aller dans l'Inde en passant par la mer du Sud, la mousson contraire & le défaut de vivres l'avoient empêché de gagner les îles *Philippines*, & forcé de venir chercher au premier port des *Moluges* des secours indispensables.

Dès ce moment il n'y eut plus de difficulté; le Résident, en règle vis-à-vis de sa Compagnie, fit contre fortune bon cœur, & il offrit ce qu'il avoit d'un air aussi libre que s'il eût été le maître chez lui.

On donna des nourritures fraîches aux équipages, mais il fallut suppléer au pain par du riz; c'est la nourriture des Hollandois.

Les insulaires vivent de pain de sagou qu'ils tirent du cœur d'un palmier auquel ils donnent ce nom; ce pain ressemble à la cassave. Les Français ne purent avoir cette abondance de légumes qui nous eût été si salutaire, les gens du pays n'en cultivent point. Le Résident voulut bien en fournir pour les malades du jardin de la Compagnie.

Police de la
Compagnie.

Au reste, tout ici appartient à la Compagnie directement ou indirectement, gros & menu bétail, grains & denrées de toute espèce. Elle seule vend & achète. Les Maures à la vérité ont vendu à M. de Bougainville des volailles, des chevres, du poisson, des œufs, & quelques fruits, mais l'argent de cette vente ne leur restera pas long-temps: les Hollandois sauront bien le retirer pour des hardes fort simples, mais qui n'en sont pas moins chères. La chasse même du cerf n'est pas libre, le Résident seul en a le droit. Il donne à ses chasseurs trois coups de poudre & de plomb, pour lesquels ils doivent apporter deux animaux qu'on leur paye alors six sols pièce. S'ils n'en rapportent qu'un, on retient, sur ce qui leur est dû, le prix d'un coup de poudre & de plomb.

Dès le 3 au matin, on établit les malades à terre. On fit faire l'eau des navires & les divers transports par des esclaves de la Compagnie que le Résident loua à la journée.

Inférieur du
Pays.

M. de Bougainville eut pendant sa relâche ici le plus beau temps du monde. Le thermomètre y montoit ordinairement à 23^d. dans la plus grande chaleur du jour; la brise du Nord-Est au Sud-Est le jour, changeoit sur le soir; elle venoit alors de terre, & les nuits étoient fort fraîches. Il eut occasion de connoître l'intérieur de l'île; on lui permit d'y faire plusieurs chasses de cerfs, par battues, auxquelles il prit un grand plaisir. Le pays est charmant, entrecoupé de bosquets, de plaines, & de côtes dont les vallons sont arrosés

arrofés par de jolies rivières. Les Hollandois y ont apporté les premiers certis qui s'y font prodigieufément multipliés, & dont la chair eft excellente. Il y a auffi un grand nombre de fangliers, & quelques efpeces de gibier à plumes (a).

On donne à l'ifle de *Boero* ou *Burro* environ dix-huit lieues de l'Est à l'Ouest, & treize du Nord au Sud. Elle étoit autrefois fommée au Roi de *Ternate*, lequel en tiroit tribut. Le lieu principal eft *Cajeli*, fîtué au fond du golfe de ce nom, dans une plaine marécageufe, qui s'étend près de quatre milles entre les rivières *Souweil* & *Abbo*. Cette dernière eft la plus grande de l'ifle, & toutefois fes eaux font fort troubles. Le débarquement eft ici fort incommode, fur-tout de baffe mer, pendant laquelle il faut que les bateaux s'arrêtent fort loin de la plage. La loge Hollandoife, & quatorze habitations d'Indiens, autrefois difperées en divers endroits de l'ifle, mais aujourd'hui réunies autour du comptoir, forment le bourg de *Cajeli*. On y avoit d'abord construit un fort en pierres: un accident le fit fauter en 1689, & depuis ce temps on s'y contente d'une enceinte de foibles palifades, garnie de fix canons de petit calibre, tant bien que mal en batterie; c'est ce qu'on appelle le fort de la *Difenfè*. La garnifon, aux ordres du Réfident, eft compofée d'un fergent & vingt-cinq hommes: fur toute l'ifle il n'y a pas cinquante blancs. Quelques autres negreries y font répandues, où l'on cultive du riz. Dans le temps où M. de Bougainville y étoit, les forces des Hollandois y étoient augmentées par trois navires, dont le plus grand étoit le *Draak*, fçnault de quatorze canons, commandé par un Saxon nommé *Kop-le-Clerc*. Son équipage eft de cinquante Européens, & fa deftination de croifer dans les *Molouques*, fur-tout contre les Papous & les Ceramois.

Les naturels du pays fe divifent en deux claffes, les *Maures* & les *Alfouriens*. Les premiers font réunis fous la loge & fommis entièrement aux Hollandois qui leur infpirent une grande crainte des nations étrangères. Ils font obfervateurs zélés de la loi de Mahomet, c'est-à-dire, qu'ils fe lavent fouvent, ne mangent point de porc, & prennent autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir. Ajoutez à cela qu'ils en paroiffent fort jaloux & les tiennent renfermées. Leur nourriture eft le fagou, quelques fruits, & du poiffon. Les jours de fêtes ils fe régulent avec du riz que la Compagnie leur vend. Leurs chefs ou *orencates* fe tiennent auprès du Réfident, qui paroît avoir pour eux quelques égards, & contient le peuple par leur moyen. La Compagnie a fu femer parmi ces chefs des haines un levain de jalousie réciproque qui affure l'efclavage général, & la politique qu'elle obferve ici relativement aux naturels, eft la même dans tous fes autres comptoirs. Si un chef for-

BOUGAINVILLE.
1768.
Sangliers.

Détails fur
l'ifle Boero.

Sur les naturels du pays.

Politique
des Indoné-
dois.

(a) Ces détails font d'autant plus précieux, qu'on ne trouve rien fur *Boero* dans les autres volumes de cette collection.

me quelque complot, un autre le découvre & en avertit aussitôt les Hollandois.

BOUGAINVILLE.
1768.

Ces Maures au resto sont vilains, paresseux & peu guerriers. Ils ont une extrême frayeur des Papous qui viennent quelquefois au nombre de deux ou trois cens brûler les habitations, enlever ce qu'ils peuvent & sur-tout des esclaves. La mémoire de leur dernière visite, faite il y avoit trois ans, étoit encore récente. Les Hollandois ne font point faire le service d'esclaves aux naturels de *Boero*. La Compagnie tire ceux dont elle se sert, ou de *Célèbes* ou de *Céram*, les habitans de ces deux îles se vendant réciproquement.

Peuple sage. Les *Alfouriens* sont libres sans être ennemis de la Compagnie. Satisfait d'être indépendans, ils ne veulent point de ces babioles que les Européens donnent ou vendent en échange de la liberté. Ils habitent épars çà & là les montagnes inaccessibles dont est rempli l'intérieur de l'île. Ils y vivent de sagou, de fruits & de la chasse. On ignore quelle est leur religion; seulement on dit qu'ils ne sont point Mahométans : car ils élèvent & mangent des cochons. De temps en temps les chefs des *Alfouriens* viennent visiter le Résident; ils seroient aussi-bien de rester chez eux.

Production
de *Boero*.

S'il y a eu autrefois des épiceries sur cette île, il est certain qu'il n'y en a plus aujourd'hui. La Compagnie ne tire de ce poste que des bois d'ébène noirs & blancs, & quelques autres especes de bois, très-recherchées pour la menuiserie. Il y a aussi une belle poivrière dont la vue a confirmé à M. de Bougainville que le poivrier est commun à la *nouvelle Bretagne*. Les fruits y sont rares; des cocos, des bananes, des panplemoullés, quelques limons & citrons, des oranges ameres, & fort peu d'ananas. Il y croit une fort bonne espece d'orge nommée *ottong* & le *sago borneo*, dont on fait une bouillie.

Oiseaux.

Chat sauvage.

Autres animaux.

Les bois sont habités par un grand nombre d'oiseaux d'especes très-variées, & dont le plumage est charmant, entre autres des perroquets de la plus grande beauté. On y trouve cette espece de chat sauvage qui porte ses petits dans une poche placée au bas de son ventre, cette chauve-souris dont les ailes ont une énorme envergure, des serpens monstrueux qui peuvent avaler un mouton, & cet autre serpent plus dangereux cent fois, qui se tient sur les arbres & se darde dans les yeux des passans qui regardent en l'air. On ne connoit point de remèdes contre la piquûre de ce dernier : les François en tuent deux, dans une chasse de cerf. La riviere de *Abbo*, dont les bords sont presque par-tout couverts d'arbres touffus, est infestée de crocodiles énormes, qui dévorent bêtes & gens. C'est la nuit qu'ils sortent, & il y a des exemples d'hommes enlevés par eux dans les pirogues. On les empêche d'approcher, en portant des torches allumées. Le rivage de *Boero* fournit peu de belles coquilles. Ces coquilles précieuses, objet de commerce pour les Hollandois, se trouvent sur la côte de *Céram*, à *Amblaw* & à *Banda*,

Crocodiles.

Coquilles.

d'où on les envoie à *Batavia*. C'est aussi à *Amblaw* que se trouve le catacoua de la plus belle espèce.

Le Résident que les Hollandois ont à *Boero*, y vit en souverain. Il a cent esclaves pour le service de sa maison, & il possède en abondance le nécessaire & l'agréable. Il est sous-marchand, & ce grade est le troisième au service de la compagnie.

Ce fut sans doute pour lui un moment de crise que celui où les François entrèrent ici; mais il se conduisit en homme d'esprit. Après s'être mis en règle vis-à-vis de ses chefs, il fit de bonne grace ce dont il ne pouvoit se dispenser, & il y joignit les façons d'un homme franc & généreux. Il donna deux repas de cérémonie, dont la propreté, l'élégance & la bonne chère surprirent les François, dans un endroit si peu considérable. La maison de cet honnête Hollandois est jolie, élégamment meublée & entièrement à la Chinoise. Tout y est disposé pour y procurer du frais, elle est entourée de jardins & traversée par une rivière. Du bord de la mer on y arrive par une avenue de grands arbres. Sa femme & ses filles, habillées à la Chinoise, sont très-bien les honneurs du logis. Elles passent le temps à apprêter des fleurs pour des distillations, à nouer des bouquets & préparer du bétel. L'air qu'on respire dans cette maison agréable est délicieusement parfumé, & tous les François des deux équipages y eussent fait bien volontiers un long séjour.

Il faut dire un mot de l'impression qu'a faite sur *Aotourou* la vue de cet établissement Européen. On conçoit que sa surprise a dû être grande à l'aspect d'hommes vêtus comme nous, de maisons, de jardins, d'animaux domestiques en grand nombre & si variés. Il ne pouvoit se lasser de regarder tous ces objets nouveaux pour lui. Sur-tout il prisoit beaucoup cette hospitalité exercée d'un air franc & de connoissance. Comme il ne voyoit pas faire d'échange, il ne pensoit pas que les François payassent, il croyoit qu'on leur donnoit. Au reste il se conduisit avec esprit vis-à-vis des Hollandois. Il commença par leur faire entendre qu'il étoit chef dans son pays, & qu'il voyageoit pour son plaisir avec ses amis. Dans les visites, à table, à la promenade il s'étudioit à copier exactement M. de Bougainville. Comme on ne l'avoit pas mené à la première visite que fit le Capitaine, il s'imagina que c'étoit parce que ses genoux sont cagneux, & il vouloit absolument faire monter dessus des matelots pour les redresser. Il demandoit souvent si Paris étoit aussi beau que ce comptoir.

M. de Bougainville avoit embarqué, le 6 après-midi, le riz, les bestiaux & tous les autres rafraichissemens. Le mémoire du bon Résident étoit fort cher; mais on assura à M. de Bougainville que les prix étoient réglés par la Compagnie, & qu'on ne pouvoit s'écarter de son tarif. Du reste les vivres y étoient d'une excellente qualité; le bœuf & le mouton ne sont pas à beaucoup près aussi bons dans aucun autre pays chaud, & les volailles y sont de la plus grande délicatesse. Le beurre de *Boero* a dans ce pays une répu-

BOUGAINVILLE.
1768.

Bons procédés du Résident à l'égard des François.

Maison agréable.

Conduite d'Aotourou à Boero.

Ponne qualité des vivres qu'on y trouve.

BOUGAINVILLE.
1768.

tation que les Brétons ne trouverent pas légitimement acquise. Le 7 au matin, on embarqua les malades, & on disposa tout pour appareiller le soir avec la brise de terre. Les vivres frais & l'air sain de *Boero* avoient procuré aux scorbutiques un amendement sensible. Ce séjour à terre, quoiqu'il n'eût été que de six jours, les mettoit dans le cas de se guérir à bord, ou du moins de ne pas empirer avec l'usage des rafraichissimens qu'on pouvoit désormais leur donner.

Observations
sur les moussons
& les
souffles.

Il eût sans doute été à souhaiter pour eux & même pour les gens sains de prolonger la relâche; mais la fin de la mousson de l'Est pressoit les François de partir pour *Batavia*. Si une fois elle changeoit, il leur devenoit impossible de s'y rendre, parce qu'alors, outre le vent contraire à combattre, les courans suivent encore la loi de la mousson régnante. Il est vrai qu'ils conservent près d'un mois le cours de celle qui a précédé; mais le changement de mousson, qui arrive ordinairement en Octobre, peut primer comme il peut retarder d'un mois. Septembre est peu venteux, Octobre & Novembre le sont encore moins. C'est la saison des calmes & celle que choisit le Gouverneur d'*Amboine* pour faire sa tournée dans les isles dépendantes de son Gouvernement. Juin, Juillet & Août sont très-pluvieux. La mousson de l'Est, au Nord de *Céram* & de *Boero*, souffle ordinairement du Sud-Sud-Est au Sud-Sud-Ouest; dans les isles d'*Amboine* & de *Banda*, elle est de l'Est au Sud-Est. Celle de l'Ouest souffle de l'Ouest-Sud-Ouest au Nord-Ouest. Le mois d'Avril est le terme où finissent communément les vents d'Ouest, c'est la mousson orageuse, comme celle de l'Est est la mousson pluvieuse. On dit à M. de Bougainville, qu'un vaisseau François avoit en vain croisé devant *Amboine* pour y entrer pendant tout le mois de Juillet; il y avoit essuyé des pluies continuelles qui avoient mis tout l'équipage sur les cadres. C'est dans ce même temps que les François étoient si bien arrosés au port *Praslin*.

Remarques
sur les trem-
blemens de
terre.

Il y avoit eu cette année à *Boero* trois tremblemens de terre presque consécutifs, le 7 Juin, le 12 & le 27 Juillet. C'est le 22 de ce même mois que les François en avoient ressenti un à la *nouvelle Irlande*. Ces tremblemens de terre ont, dans cette partie du monde, de terribles conséquences pour la navigation. Quelquefois ils anéantissent des isles & des bancs de sable connus; quelquefois aussi ils en créent où il n'y en avoit pas. Il seroit bien moins dangereux aux navigateurs que les choses restassent comme elles sont.



S. XV.

Route de Boero à Batavia.

LE 7 Septembre, M. de Bougainville appareilla de Boero, & il gouverna pour sortir du golfe de *Cajeli*.

« Quoique je fusse convaincu, dit-il, que les Hollandois repré-
« sentent la navigation dans les *Molukes*, comme beaucoup plus
« dangereuse encore qu'elle ne l'est effectivement, je n'ignorois ce-
« pendant pas qu'elle ne fût semée d'écueils & de difficultés. La plus
« grande étoit pour nous de n'avoir aucune carte fidelle de ces para-
« ges, les cartes Françoises de cette partie de l'Inde étant plus propres
« à faire perdre les navires qu'à les guider. Je n'avois pu tirer
« des Hollandois de Boero que des connoissances vagues & des lu-
« mieres fort imparfaites. Lorsque nous y arrivâmes, le *Draak* de-
« voit en partir sous peu de jours, pour conduire un Ingénieur à
« *Macassar*, & j'avois bien compté le suivre jusques-là. Mais le Ré-
« sident donna ordre au Commandant de ce sénéat de rester à *Cajeli*
« jusqu'à ce que nous fussions sortis. Ainli nous appareillâmes
« seuls, & je dirigeai ma route pour passer au Nord de Boero
« & aller chercher le détroit de *Button*, que les Hollandois nom-
« ment *Putton's strat*.

Il rangea la côte de Boero environ à une lieue & demie de distance, & les courans ne lui firent éprouver aucune différence sensible jusqu'à midi.

Le 9, il eut connoissance dans la matinée de l'île de *Xullabessie*. Elle est peu considérable, & les Hollandois y ont un comptoir dans une redoute nommée *Claverblad* ou le *Trefle*. La garnison est d'un sergent & vingt-cinq hommes.

Cette île dépendoit autrefois du Gouvernement d'*Amboine*, elle dépend aujourd'hui de celui de *Ternate*.

Il fit ensuite gouverner au Sud-Ouest quand les vents le permirent, afin d'atterer entre *Wawoni* & *Button*, voulant passer par le détroit de ce nom; on prétend que dans cette saison il est dangereux de passer dans l'Est de *Button*, que l'on y court risque d'être assaillés sur la côte par les courans & le vent, & qu'alors il faut pour s'en relever, attendre que la mousson du Ouest soit bien établie. Voilà du moins ce que dit un marin Hollandois à M. de Bougainville. Ce qu'il atteste avec connoissance de cause, c'est que le passage du détroit est infiniment préférable à l'autre route, soit au Nord, soit au Sud de l'écueil nommé *Toukanbessie*: cette dernière route étant semée de dangers tant visibles que cachés, redoutable même aux pratiques.

M. de Bougainville embouqua le détroit de *Button*. Le 11 à 9 heu-

Difficultés
de la navi-
gation dans
les Molu-
ques.

Route des
vaisseaux
Français.

10e Xulla-
bessie.

Avis nauti-
que.

BOUGAINVILLE.
1768.

Description
de l'entrée.

res du matin, comme le passage de ce détroit est peu connu, & que les observations de M. de Bougainville sont neuves pour tous les peuples, exceptés peut-être les Hollandois, nous les rapporterons avec assez de détail.

Il convient, en entrant dans ce détroit, de ranger la terre de *Button*, dont la pointe septentrionale est d'une moyenne hauteur & ha- chée en plusieurs mondrains. Le cap, qui fait l'entrée de bas-bord, est taillé en falaise. Il a en-avant de lui quelques pierres blanches assez élevées au-dessus de l'eau, & dans l'Est une jolie baie, dans laquelle les François virent une petite embarcation à la voile. La pointe correspondante de *Wawoni* est basse, assez unie, & elle se prolonge dans l'Ouest. La terre de *Celebes* se présente alors devant vous; on voit un passage ouvert dans le Nord, entre cette grande isle & *Wawoni*, passage faux; celui du Sud, qui est le vrai, paroît presque fermé; on y apperçoit dans l'éloignement une terre basse ha- chée en espèce d'islots. A mesure qu'on entre, on découvre sur la côte de *Button* de gros caps ronds & de jolies anecs. Au large d'un de ces caps sont deux roches, qu'il est impossible de ne pas prendre de loin pour deux navires à la voile, l'un assez grand, l'autre plus petit. Environ à une lieue dans l'Est d'elles, & à un quart de lieue de la côte, la sonde donna 45 brasses fond de sable & de vase. Le détroit depuis l'entrée git successivement du Sud-Ouest au Sud.

A midi, M. de Bougainville observa 4^d. 29'. de latitude australe; il étoit alors un peu dépassé des deux rochers. Ils sont au large d'un islot, derrière lequel il paroît un joli enfoncement. Il y vit une embarcation faite en forme de coffre carré, avec une pirogue à la remorque. Elle cheminoit à la voile & à la rame, en côtoyant la terre. Un matelot François, repris à *Boero*, qui depuis quatre ans naviguoit avec les Hollandois dans les *Molugues*, dit que c'étoit un bateau d'indiens forbans qui cherchent à faire des prisonniers pour les vendre. Ils amenèrent leur voiles & se hâlerent à la perche tout-à-fait terre-à-terre, derrière l'islot.

Aspect du
pays.

M. de Bougainville continua sa route dans le détroit, les vents rondillans comme le canal, & ayant permis de venir par degrés du Sud-Ouest au Sud. Il crut vers deux heures après-midi que la marée commençoit à lui être contraire; la mer alors baignoit le pied des arbres sur la côte, ce qui prouveroit que le flot y vient du Nord, au moins dans cette saison. A deux heures & demie il passa devant un superbe port qui est à la côte de *Celebes*. Cette terre offre un coup d'œil charmant par la variété des terrains bas, des côtes & des montagnes. La verdure y embellit le paysage, & tout annonce une contrée riche. Bientôt après l'isle de *Pangasani* & les islots qui en sont au Nord, se détachèrent, & nous distinguâmes les divers canaux qu'ils présentent. Les hautes montagnes de *Celebes* paroissoient au-dessus & dans le Nord de ces terres. C'est par cette longue isle de *Pangasani* & par celle de *Button* qu'est ensuite for-

mé le détroit. A cinq heures & demie les deux vaisseaux étoient enclavés de maniere qu'on n'appercevoit ni entrée ni sortie; & la sonde donna 27 brasses d'eau & un excellent fond de vase.

BOUGAINVILLE.
1768.
Premier mouillage.

La brise, qui vint alors de l'Est-Sud-Est, le força de tenir le plus près pour ne pas s'écarter de la côte de *Buton*. A six heures & demie, les vents refusant de plus en plus & la marée contraire étant assez forte, il mouilla un ancre à jet à-peu-près à mi canal, par la même sonde que nous avions déjà eue, 27 brasses vase mole; ce qui dénote un fond égal dans toute cette partie. La largeur du détroit, depuis l'entrée jusqu'à ce premier mouillage, varie de sept, huit, neuf jusqu'à dix milles. La nuit fut très-belle. Il pensa qu'il y avoit des habitations sur cette partie de *Buton*, parce qu'il y vit plusieurs feux. *Pangasani* parut beaucoup plus peuplé, à en juger par la grande quantité de feux qui brilloient de toutes parts. Cette île dans cette partie est basse, unie, couverte de beaux arbres, & il n'eseroit pas surprenant qu'elle contiut des épiceries.

Le 13 au matin, il vint autour des navires un grand nombre de pirogues à balanciers. Les Indiens apportèrent des poules, des œufs, des bananes, des perruches & des catuaks. Ils demandoient de l'argent de Hollande, sur-tout des pieces argentées qui valent deux sols & demi. Ils prenoient aussi volontiers des couteaux à manches rouges. Ces insulaires venoient d'une peuplade considérable située sur les hauteurs de *Buton* vis-à-vis le mouillage, laquelle occupe cinq ou six croupes de montagnes. Le terrain y est par-tout défriché, séparé par des fossés & bien planté. Les habitations y sont les unes ramassées en villages, les autres au milieu d'un champ entouré de haies. Ils cultivent le ris, le maïs, des patates, des igrames & d'autres racines. M. de Bougainville dit qu'il n'a mangé nulle part des bananes d'un goût aussi délicat. Ils ont aussi en grande abondance des cocos, des citrons, des pommes de mangres & des ananas. Tout ce peuple est fort basané, petit & laid. Leur langue, de même que celle des habitans des *Molouques*, est le Malaïs, & leur religion, celle de Mahomet. Ils paroissent fins négocians, mais ils sont doux & de bonne foi. Ils proposèrent de vendre des pieces de coton colorées & fort grossières. On leur montra de la muscade & du clou, & on leur en demanda. Ils répondirent qu'ils en avoient de secs dans leurs maisons, & que lorsqu'ils en vouloient, ils alloient en chercher à *Ceram* & aux environs de *Banda*, où ce n'est assurément pas les Hollandois qui les en fournissent. Ils dirent qu'un grand navire de la Compagnie avoit passé dans le détroit il y avoit environ huit jours.

Trasé avec les habitans.

Affect de

Détails sur les insulaires.

Depuis le lever du soleil, le vent étoit foible & contraire, variant du Sud au Sud-Ouest, M. de Bougainville appareilla à dix heures & demie au prime flot, & louvoya bord sur bord sans faire beaucoup de chemin. A quatre heures après-midi il donna dans un passage qui n'a pas plus de quatre milles de large. Il est fermé, du

Bougainville.
1768.

côte de *Button*, par une pointe basse qui est fort saillante, & laisse à son Nord un grand enfoncement dans lequel il y a trois îles; du côté de *Pangasani*, par sept ou huit petits îlots couverts de bois, qui en font au plus à un demi-quart de lieue. Dans une des bordées il rangea presque à portée de pistolet ces îlots, tout près desquels il fit 15 brallès, sans trouver de fond. La sonde avoit donné dans le canal 35, 30, 27 brallès fond de vase. On avoit passé en dehors, c'est-à-dire, dans l'Ouest des trois îles dépendantes de la côte de *Button*. Elles sont assez considérables & peuplées.

Second
mouillage.

Détails sur
les insulaires
de Pangasani.

La côte de *Pangasani* est ici élevée en amphithéâtre avec une terre basse au pied, qui paroît être souvent noyée. On peut le conclure de ce que les insulaires ont leurs habitations sur la croupe des montagnes. Peut-être aussi, comme ils sont presque toujours en guerre avec leurs voisins, veulent-ils laisser une lisière de bois entre leurs foyers & les ennemis qui tenteroient des descentes. Il paroît même qu'ils se font redouter des habitans de *Button*, qui traitent ceux-ci de forbans, auxquels on ne peut se fier. Aussi les uns & les autres portent-ils toujours le crie à leur ceinture. A huit heures du soir le vent ayant manqué tout-à-fait, on laissa tomber l'ancre à jet par 36 brallès fond de vase molle; l'*Eroïle* mouilla dans le Nord & plus à terre. M. de Bougainville venoit ainsi de passer le premier goulet étroit.

Troisième
& quatrième
mouillage.

Le 14, il appareilla à huit heures du matin sous toutes voiles, la brise étant foible, & il louvoya jusqu'à midi, qu'ayant vu un banc dans le Sud-Sud-Ouest, il fit mouiller par 20 brallès, faible & vase, & il envoya un canot sonder autour du banc. Il vint dans la matinée plusieurs pirogues le long du bord, une entre autres qui portoit à poupe pavillon Hollandois déferlé. A son approche, toutes les autres se retirèrent pour lui faire place. C'étoit la voiture d'un oroncaie ou chef. La Compagnie leur accorde son pavillon & le droit de le porter. A une heure après-midi, on remit à la voile pour tâcher de gagner quelques lieues; il n'y eut pas moyen, le vent étoit trop foible & trop court; on perdit environ une demi-lieue, & à trois heures & demie on remouilla par 13 brallès fond de sable, vase, coquillage & corail.

On ne sauroit trop recommander de hanter dans tout ce détroit la terre de *Button*. C'est le long de cette côte que sont les bons mouillages; elle ne cache aucun danger, & d'ailleurs les vents en viennent le plus fréquemment. De-là, presque jusqu'au débouquement, elle paroîtroit n'être qu'une chaîne d'îles successives; mais c'est qu'elle est coupée de plusieurs baies, qui doivent former de superbes ports.

Cinquième
mouillage.

Comme il venoit de mouiller, le canot revint avec un matelot Malais qu'il avoit pris pour servir de pilote. On n'avoit pas eu de peine à le déterminer à suivre, & M. de Bougainville y prit un Indien qui demanda quatre ducats (environ quinze francs) pour le conduire;

duire ; ce fut un marché bientôt conclu. Le pilote coucha à bord & la pirogue fut l'attendre de l'autre côté de la passe. Il dit qu'elle alloit s'y rendre par le fond d'une baie voisine de celle près de laquelle étoient les vaisseaux, où il n'y avoit qu'un portage fort court pour la pirogue. Au reste les François eussent alors pu facilement se passer du secours de ce pilote. Quelques instans avant qu'ils mouillassent, le soleil donnant sur l'entrée du goulet dans un jour plus favorable, fit découvrir dans le Sud-Sud-Ouest 4d. Ouest la pointe de bas-bord du débouquement ; mais il faut la deviner ; elle chevauche un rocher à double étage qui fait la pointe de tribord. Quelques-uns des Officiers profitèrent du reste du jour pour aller se promener. Ils ne trouverent point d'habitations à portée du mouillage. Ils fouillèrent aussi le bois dont cette partie est entièrement couverte, sans y trouver aucune production intéressante. Ils rencontrèrent seulement près du rivage un petit sac qui contenoit quelques noix muscades sèches.

Connais-
sance
1763.

Le lendemain 16, il gagna l'embouchure du passage. La mer étoit alors toute basse sur les deux rives ; & comme M. de Bougainville avoit éprouvé jusqu'en cet endroit que le flot vient du Nord, il attendit à chaque instant le courant favorable ; mais il étoit loin de compte. Le flot y vient du Sud, du moins dans cette saison, & il ignore où sont les limites des deux puissances. Le vent s'étoit considérablement renforcé & fouilloit à poupe. Ce fut en vain qu'avec son secours il lutta une heure & demie contre le courant ; l'*Etoile* qu'il fit retrograder la première, mouilla presque à l'embouchure de la passe à la côte de *Buton*, dans une espèce de coude où la marée fait un retour & n'est pas aussi sensible. A l'aide du vent il batta encore près d'une heure sans désavantage ; mais le vent ayant abandonné la partie, il eut bientôt perdu un grand mille, & il mouilla à une heure après-midi par 30 brasses fond de sable & de corail.

Observa-
tions sur le
pays.

Sixième
mouillage.

Toute la journée les pirogues environnerent les navires. Elles alloient & venoient comme à une foire chargées de rafraichissemens, de curiosités & de pieces de coton. Le commerce se faisoit sans peine à la manœuvre. A quatre heures après-midi, le vent ayant fraîchi & la mer étant presque étale, on leva l'ancre, & avec tous les bateaux devant la frégate, suivis de l'*Etoile* remorquée de même par les liens, on donna dans la passe à cinq heures & demie ; le plus étroit étoit heureusement passé, & à six heures & demie on mouilla en dehors dans la baie nommée *baie de Buton* sous le poste Hollandois.

Sortie du dé-
troit de l'is-
le de l'Espe-
rance, le 14
passe.
Commerce
avec les in-
dulgents.

Quand on vient du Nord, la passe ne commence à s'ouvrir que lorsqu'on en est environ à un mille. Le premier objet qui frappe du côté de *Buton*, est une roche détachée & minée par-dessous, laquelle présente exactement l'image d'une galère tentée, dont la moitié de l'épéron seroit emportée ; les arbutus qui la couvrent,

BOUGAINVILLE.
1768.

produisent l'effet de la tente; de basse mer, la galere tient à la baie-lorsque la mer est haute, c'est un ilot. La terre de *Button*, médiocrement élevée dans cette partie, y est couverte de maisons & le rivage enclos de pêcheries. L'autre côté de la passe est coupé à pic. Sa pointe est reconnoissable par deux entailles qui forment deux étages dans le rocher. Lorsqu'on a dépassé la galere, les terres des deux bords sont entièrement escarpées, pendantes même en quelques endroits sur le canal. On croiroit que le dieu de la mer, d'un coup de son trident, y ouvrit un passage à ses eaux amoncelées. Les côtes cependant offrent un aspect riant. Celle de *Button* est cultivée en amphithéâtre & garnie de cases dans tous les endroits qui ne sont point assez rapides pour qu'un homme ne puisse pas y arriver. Celle de *Pangasani*, qui n'est qu'une roche presque vive, est toutefois couverte d'arbres; mais on n'y voit que deux ou trois habitations.

A un mille & demi ou deux milles au Nord de la passe, plus près de *Button* que de *Pangasani*, on trouve 20, 18, 15, 12 & 10 brasses, fond de vase; à mesure qu'on fait le Sud, avançant en canal, le fond change, on trouve du sable & du corail pur diverses profondeurs, depuis 35 jusqu'à 12 brasses, ensuite on perd le fond.

Avis sur
cette naviga-
tion.

Le passage peut avoir une demi-lieue de longueur; sa largeur varie depuis environ cent cinquante jusqu'à quatre cents toises, estimée jugée au coup-d'œil; le canal va en serpentant & du côté de *Pangasani*, environ aux deux tiers de sa longueur, il y a une pêcherie qui avertit de *défendre* ce côté & de hanter celui de *Button*. En général il faut, autant qu'il est possible, tenir le milieu du goulet. Il convient aussi, à moins d'un vent favorable assez frais, d'avoir ses bateaux devant soi, pour se tenir bien gouvernant dans les sinuosités du canal. Au reste, le courant y est assez fort pour le faire passer d'un temps calme, même d'un foible vent contraire; il ne l'est pas assez pour vaincre un vent ennemi qui seroit frais, & permettre alors de passer en cajolant sous les huniers. En débouquant de la passe, les terres de *Button*, plusieurs isles qui sont dans le Sud-Ouest, & les terres de *Pangasani* présentent l'aspect d'un grand golfe. Le meilleur mouillage y est vis-à-vis le comptoir Hollandois à environ un mille de terre.



Grande vi-
sée des In-
dians.

Le 17 à cinq heures du matin, M. de Bougainville fut sous voiles. Le vent étoit de bout, foible d'abord, ensuite assez frais, & il resta *sur les bords*. Dès les premiers rayons du jour, il vit déboucher de toutes parts un essaim de pirogues, les navires en furent bientôt environnés, & le commerce s'établit. Tout le monde s'en trouva bien. Les Indiens vendirent mieux leurs denrées aux François qu'ils ne les eussent vendues aux Hollandois; mais ils s'en dé-faisoient toujours à vil prix, & les matelots purent tous se munir de poules, d'œufs & de fruits. On ne voyoit que volailles sur les vaisseaux, tout en étoit garni jusqu'aux hunes. M. de Bougainville conseilla toutefois à ceux qui reviendroient dans les *Molouques*, de

faire éplette, s'ils le peuvent, de la monnoie dont les Hollandois s'y servent, sur-tout de ces pieces argentées qui valent deux sols & demi. Comme les indiens ne connoissoient pas les monnoies des François, ils ne donnoient aucune valeur ni aux réaux d'Espagne, ni aux pieces de douze & de vingt-quatre sols : fort souvent même ils ne vouloient pas les prendre. Ceux-ci débitèrent aussi quelques cotonnades très-fines & très-jolies ; & une énorme quantité de carakois & de perruches du plus beau plumage.

BOUGAINVILLE,
1768.

Ville des
Orenciais.

Vers neuf heures du matin, les François eurent la visite de cinq Orenciais de *Button*. Ils vinrent dans un canot semblable à ceux des Européens, à cette différence près qu'on le voguait avec des pagayes au lieu d'avirons. Ils portoient à poupe un grand pavillon Hollandois. Ces Orenciais sont bien vêtus. Ils ont des culottes longues, des camisoles avec des boutons de métal & des turbans, tandis que les autres indiens sont nus. Ils avoient aussi la marque distinctive que leur donne la compagnie, qui est la canne à pomme d'argent, avec cette marque . Le plus âgé avoit au-dessus une M de la façon suivante . Ils venoient, dirent-ils, se ranger à l'obéissance de la compagnie, & quand ils furent que nous étions François, dit M. de Bougainville, ils ne furent point déconcertés, & dirent qu'ils étoient très-volontiers ils offroient leurs hommages à la France. Ils accompagnèrent leur compliment de bien-venue du don d'un chevreuil. On leur fit au nom du Roi un présent d'étoffes de soie, qu'ils partagèrent en cinq lots, & on leur apprit à connoître le pavillon de la nation. On leur proposa de la liqueur ; c'étoit ce qu'ils attendoient, & Mahomet leur permit d'en boire à la prospérité du Souverain de *Button*, de la France, de la compagnie de Hollande, & à notre heureux voyage. Ils m'offrirent alors tous les secours qui pouvoient dépendre d'eux, & ajoutèrent que, depuis trois ans, il avoit pu en divers temps trois vaisseaux Anglois auxquels ils avoient fourni eau, bois, voiles & fruits ; qu'ils étoient leurs amis, & qu'ils voyoient bien que nous le serions aussi. Au reste, ils me prévinrent que le Roi de *Button* résidoit dans ce canton, & je vis bien qu'ils avoient les mœurs de la capitale. Ils l'appellent *Sultan*, nom qu'ils ont sans doute reçu des Arabes en même temps que leur religion. Ce Sultan est despote & puissant, si le nombre des sujets fait la puissance ; car son île est grande & bien peuplée. Les Orenciais, après avoir pris congé de nous, firent une visite à bord de l'*Etoile*. Ils y burent aussi à la santé de leurs nouveaux amis, & il fallut leur prêter une main secourable pour s'embarquer dans leurs pirogues.

Situation
des Hollan-
dois à *Button*.

Je leur avois demandé entre deux rasades si leur île produisoit des épiceries, ils me répondirent que non ; & je crois volontiers qu'ils ont dit la vérité, en considérant la foiblesse du poste que les Hollandois entretiennent ici. Ce poste est l'assemblage de sept ou huit

BOUTON
VILLE
1768.

huttes de bambous, avec une espede de palissade décorée d'un bâton de pavillon. Là résident pour la compagnie, un sergent & trois hommes. Cette côte au reste présente le plus agréable coup-d'œil. Elle est par-tout desfrichée & garnie de cases. Les plantations de cocotiers y sont fréquentes. Le terrain s'élève en pente douce & offre par-tout des enclos cultivés. Le bord de la mer est tout en pêcheries. La côte qui est vis-à-vis *Buton* n'est ni moins riante, ni moins peuplée.

On avertit M. de Bougainville que, lorsque le soleil auroit monté, la brise du Sud-Est seroit très-forte; effectivement toutes les pirogues se retirèrent vers onze heures. Elles ne vouloient pas se compromettre au large aux approches du vent frais, qui ne manqua pas de souffler, comme on l'avoit annoncé.

Remarques
sur cette mer
s'isolée.

L'intention de M. de Bougainville étoit d'aller ainsi prendre connoissance de l'île *Salayer*, à trois ou quatre lieues dans le Sud de la pointe septentrionale, de *Cambona*, c'est-à-dire, par 54. 55'. à 63. de latitude, afin de chercher ensuite le détroit de ce nom, qui est entre cette île & celle de *Clébes*, le long de laquelle on court sans la voir, attendu que la côte, presque depuis *Pangasani*, forme un golfe d'une immense profondeur. Au reste, il faut de même revenir chercher le détroit de *Salayer* lorsqu'on passe par le *Toukan baffe*; & on conclura sans doute de ce qui a été détaillé ci-dessus, que la route par la rue de *Buton* est, à tous égards, préférable. C'est une des navigations les plus sûres & les plus agréables que l'on puisse faire. Elle réunit à la bonté des mouillages & à l'agrément de faire le chemin à son aise, tous les avantages de la meilleure relâche. L'abondance étoit aussi grande maintenant sur les vaisseaux que l'avoit été la disette. Le scorbut dispa-roissoit à vue d'œil. Il s'y déclaroit à la vérité un grand nombre de cours de ventre, occasionnés par le changement de nourriture; cette incommodité, dangereuse dans les pays chauds, où il est ordinaire qu'elle se convertisse en flux de sang, devient encore plus communément une maladie grave dans le parage des *Molouques*. A terre, comme à la mer, il est mortel d'y dormir à l'air, sur-tout lorsque le temps est seréin.

Avantages
de la route
précédente.

Ce passage, formé par les terres de *Clébes* & celles de *Salayer*, est encore resserré par trois îles qui le barrent. Les Hollandois les nomment *Bougerones*, & ce passage le *Bousfaron*. Ils ont sur *Salayer* un poste commandé aujourd'hui par un teneur de livres.

Description
de ce passage.

On observa à midi 54. 55'. de latitude australe. On crut d'abord voir une première île au Nord de la terre moyenne qui avoit été prise pour la pointe de *Salayer*; mais c'est un terrain assez élevé & terminé lui-même par une pointe presque noyée qui tient à *Salayer* par une langue de terre extrêmement basse. Ensuite on découvrit à-la-fois deux îles assez longues & d'une moyenne élévation, distantes entre elles de quatre à cinq lieues, & enfin, entre ces deux-là, on en aperçut une troisième très-petite & très-basse.

Le bon passage est auprès de cette petite île, soit au Nord soit au Sud. M. de Bougainville se détermina pour ce dernier qui a paru le plus large.

Il rallia le 19 au point du jour la côte de *Célèbes*, & il la rangea à la distance de trois ou quatre milles. Il eût en vérité difficile de voir un plus beau pays dans le monde. La perspective offre dans le fond du tableau de hautes montagnes, au pied desquelles regne une plaine immense cultivée par-tout & par-tout garnie de maisons. Le bord de la mer forme une plantation suivie de cocotiers : des troupeaux de bœufs errent dans ces plaines riantes, qu'embellissent des bosquets semés de distance en distance. La population dans cette partie paroît être considérable.

Bougainville.
1768.

Description
de cette partie
de Célèbes.

Cette partie méridionale de *Célèbes* est terminée par trois points longues, unies & basses, entre lesquelles il y a deux baies assez profondes. M. de Bougainville donna chasse à un bateau Malais, dans l'espérance d'y trouver quelqu'un qui pût lui procurer des connoissances pratiques de ces parages.

On lui fit tirer trois ou quatre coups de canon, dont il ne tint compte. Il prenoit sans doute les vaisseaux François pour des navires de la compagnie Hollandoise & craignoit l'esclavage. Presque tous les gens de cette côte sont pirates, & les Hollandois en font des esclaves, quand ils les prennent.

M. de Bougainville courut toute la journée du 21 pour reconnoître les îles *Alambai*. Les cartes Françaises en marquent trois ensemble, & une plus grande dans le Sud-Est d'elles, à sept lieues de distance. Cette dernière n'existe point où ils la placent, & les îles *Alambai* sont toutes les quatre réunies.

île Alambai

Après être sortis de tous les pas périlleux qui sont redouter la navigation des *Molouques*, « il faut remarquer, dit Mr. de Bougainville, que les Hollandois prennent les plus grandes précautions pour ne pas se perdre dans ces parages. Il est vraisemblable qu'ils en grossissent les dangers ; du moins, j'en vois peu dans les détroits de *Buton*, de *Salayer* & dans le dernier passage dont nous sortions, trois objets dont à *Boiro* ils nous avoient fait des monstres. Je conviens que cette navigation seroit beaucoup plus difficile de l'Ouest à l'Est ; les points d'atterrissage dans l'Est n'étant pas beaux & pouvant aisément se manquer, au lieu que ceux de l'Ouest sont beaux & sûrs. Toutefois, dans l'une & l'autre route, l'essentiel est d'avoir tous les jours de bonnes observations de latitude. Le défaut de ce secours pourroit jeter dans des erreurs funestes.

Remarque
générale sur
cette navigation.

« Je dois avertir ici que toutes les cartes marines Françaises de cette partie sont pernicieuses. Elles sont inexactes, non-seulement dans les gissemens des côtes & îles, mais même dans des latitudes essentielles. Les détroits de *Buton* & de *Salayer* sont extrêmement fautive ; nos cartes suppriment même les trois îles

Inexactitude
des cartes
marines de
cette partie.

BOUGAINVILLE,
1768.

qui rétrécissent ce dernier passage, & celles qui sont dans le Nord - Nord - Ouest de l'île *Tanakeka*. M. d'Après, du moins, avertit qu'il ne garantit point sa carte des *Molouques* ni celle des *Philippines*, n'ayant pu trouver de mémoires satisfaisans sur cette partie. Pour la sûreté des navigateurs, je souhaiterois la même délicatesse à tous ceux qui compilent des cartes. Celle qui m'a donné le plus de lumières, est la carte d'Asie de M. Danville, publiée en 1752. Elle est très-bonne depuis *Céram* jusqu'aux îles *Alambai*. Dans toute cette route j'ai vérifié, par mes observations, l'exactitude de ses positions & des gissemens qu'il donne aux parties intéressantes de cette navigation difficile. J'ajouterai que la *nouvelle Guinée* & les îles de *Papous* approchent plus de la vraisemblance sur sa carte que sur aucune autre que j'eusse entre les mains.

Observations
géographiques.

Des observations méridiennes, ont fait reconnoître à M. de Bougainville, dans la carte à grands points de M. d'Après.

1°. Que la côte de *Java* y est placée de neuf à douze minutes plus Sud qu'elle ne l'est effectivement par le terme moyen de notre observation méridienne.

2°. Que le gissement de la pointe d'*Alang* n'y est pas exact, attendu qu'il la fait courir sur l'Ouest-Sud-Ouest & Sud-Ouest-quart-Ouest, tandis que dans la vérité elle court, depuis l'île *Mandali*, sur l'Ouest-quart-Sud-Ouest, environ quinze milles; après quoi elle reprend du Sud & forme un grand golfe.

3°. Qu'il donne trop peu d'étendue à cette partie de la côte, & qu'à suivre le relevement sur sa carte, les vaisseaux François eussent d'un midi à l'autre fait treize milles de moins à l'Ouest, soit que la côte ait cette quantité de plus en étendue, soit que le courant nous eût entraînés dans l'Est.

Erreur géographique.

Il paroît à M. de Bougainville, que le golfe entre l'île *Mandali* & la pointe *Indermaye*, a sur la carte vingt-deux minutes d'étendue de moins de l'Est à l'Ouest que dans la réalité, & que la côte y est jetée 16 minutes plus au Sud que ne la placeroient ses observations. La même correction doit avoir lieu pour les îles *Rachir*, en y ajoutant que la distance entre ces îles & la terre de *Java*, est au moins de deux lieues plus considérable que celle marquée sur la carte. A l'égard des gissemens des diverses parties de la côte entre elles, ils ont paru y être assez exacts, autant qu'on en peut juger par des estimés faites successivement, à la vue & en courant. Au reste les différences notées ci-dessus, sont très-périlleuses pour qui navigue de nuit sur cette carte.

M. de Bougainville mouilla le 28 Septembre dans la rade de *Batavia*, après avoir tenu la mer 10 mois & demi, depuis son départ de *Monte Video*.



§. XVI.

Relâche à Batavia, & détails sur les Moluques.

LE temps des maladies, qui commence ici ordinairement à la fin de la mousson de l'Est, & les approches de la mousson pluvieuse de l'Ouest, avertissoient M. de Bougainville de ne rester à *Batavia* que le moins qu'il lui seroit possible. Toutefois, malgré l'impatience où il étoit d'en sortir au plutôt, ses besoins devoient l'y retenir un certain nombre de jours. Il y avoit dans la rade, à notre arrivée, 13 ou 14 vaisseaux de la compagnie de Hollande, dont un portoit le pavillon Amiral. C'est un vieux vaisseau qu'on laisse pour cette destination; il a la police de la rade & rend les saluts à tous les vaisseaux marchands.

Le Gouverneur-Général des Indes-Orientales, à qui M. de Bougainville alla faire visite, ne parut ni surpris ni fâché, que les François eussent relâchés aux *Moluques*, il approuva même la conduite du Résident de *Boero* & ses bons procédés à leur égard.

On fit ensuite descendre à l'hôpital les malades des deux navires au nombre de vingt-huit, les uns encore affectés du scorbut, les autres, en plus grand nombre, atteints du flux de sang.

Descente
des malades
à terre.

Les François s'établirent dans une grande & belle maison, que l'on appelle *iner logement*, dans laquelle on est logé & nourri pour deux *risdales* par jour, non compris les domestiques; ce qui fait près d'une pistole de notre monnaie. Cette maison appartient à la Compagnie, qui l'affirme à un particulier, lequel a, par ce moyen, le privilège exclusif de loger tous les étrangers. Cependant les vaisseaux de guerre ne sont pas soumis à cette loi; & en conséquence l'Etat-major de l'*Etoile* s'établit en pension dans une maison bourgeoise. Les Officiers louèrent aussi plusieurs voitures, dont on ne sauroit absolument se passer dans cette grande ville, voulant sur-tout en parcourir les environs, plus beaux infiniment que la ville même. Ces voitures de louage sont à deux places, traînées par deux chevaux, & le prix, chaque jour, en est un peu plus de dix francs.

Logement
des étrangers.

M. de Bougainville remarque, que le chemin qui conduit à une des maisons de campagne du Gouverneur-Général, ne peut se comparer qu'au plus beau boulevard de Paris, en le supposant encore embelli à droite & à gauche par des canaux d'eau coulante.

Maison de
campagne.

M. de Bougainville fait sur *Batavia* & sur les *Moluques* un grand nombre de remarques importantes, qui seront réunies à celles qu'on trouve dans le premier voyage de Cook.

Il n'y avoit pas plus de huit ou dix jours qu'il étoit à *Batavia*, lorsque les maladies commencèrent à s'y déclarer. De la santé, la meilleure.

Maladies
contractées à
Batavia.

314 HISTOIRE GÉNÉRALE

leure en apparence, on passoit en trois jours au tombeau. Plusieurs des François furent attaqués de fièvres violentes, & les malades n'éprouvoient aucun soulagement à l'hôpital. Cependant M. de Bougainville ne put appareiller que le 10, pour aller mouiller en dehors de la rade.

Presque tous les Officiers de la *Boudeuse* étoient ou déjà malades, ou resentoient des dispositions à le devenir. Le nombre des dysenteries n'avoit point diminué dans les équipages, & le séjour prolongé à *Batavia* eût certainement fait plus de ravages parmi les François, que n'avoit fait le voyage entier. Le *Taitien*, que l'enthousiasme de tout ce qu'il voyoit avoit sans doute préservé quelque temps de l'influence de ce climat pernicieux, tomba malade dans les derniers jours, & sa maladie a été fort longue, quoiqu'il ait eu pour les remèdes toute la docilité à laquelle pourroit se dévouer un homme né à Paris; aussi quand il parle de *Batavia*, ne la nomme-t-il que la terre qui tue, *enoua maté*.

§. XVII.

Départ de Batavia. Relâche à l'Isle de France. Retour en France.

M. de Bougainville appareilla de la rade de *Batavia* le 18 Octobre & le 19, il sortit du détroit de la *Sonde*, il remarque qu'on peut mouiller par-tout le long de l'Isle de *Java*. Les Hollandois y entretiennent de petits postes de distance en distance, & chacun d'eux a ordre d'envoyer un soldat à bord des vaisseaux qui passent, avec un registre sur lequel on prie d'inscrire le nom du vaisseau, d'où il vient & où il va. On met ce qu'on veut sur ce registre; par ce moyen on peut avoir des nouvelles des bâtimens dont souvent on est inquiet, & que d'ailleurs le soldat, chargé de présenter ce registre, apporte aussi des poules, des tortues & d'autres rafraichissemens qu'il vend à fort bon compte. Il n'y avoit plus de scorbut au moins apparent à bord des vaisseaux; mais beaucoup de gens y étoient attaqués du flux de sang. M. de Bougainville prit donc le parti de faire route pour l'Isle de *France*, sans attendre l'Etoile.

Avis
nau-
tique.

Le 18^e. jour de sa sortie de *Batavia*, il eut la vue de l'Isle *Rodrigue*, & le lendemain de celle de *France*. Le 7 Novembre au soir, il se trouva aux environs de l'Isle *Ronde*. On tira du canon à l'entree de la nuit, espérant qu'on allumeroit le feu de la pointe aux *Canonniers*; mais ce feu, mentionné par M. d'Après dans son instruction, ne s'allume plus, de manière qu'après avoir doublé le coin de *Mire*, qu'on peut ranger d'aussi près qu'on veut, M. de Bougainville se trouva fort embarrassé pour éviter la bature dangereuse qui avance plus d'une demi-lieue au large de la pointe aux *Canon-
niers*.

niers. Il louvoya, afin de s'entretenir au vent du port, tirant de temps en temps un coup de canon; enfin entre onze heures & minuit il vint à bord un des pilotes du port entretenus par le Roi. Il se croyoit hors de peine, & il lui avoit remis la conduite du bâtiment, lorsqu'à trois heures & demie il l'échoua près de la baie des *Tombeaux*. Par bonheur il n'y avoit pas de mer, & la manœuvre qu'on fit rapidement pour tâcher d'abattre du côté du large, réussit. On en fut quitte pour quarante-cinq pieds de notre fausse quille qui furent emportés.

Cet accident, dont il s'en est peu fallu que M. de Bougainville ne fût la victime, le met dans le cas de faire la réflexion suivante, Lorsqu'on en veut à l'île de *France*, & que l'on verra que de jour on ne peut atteindre l'entrée du port, la prudence exige que de bonne heure on prenne son parti de ne pas s'engager trop près de la terre. Il convient de s'entretenir pour la nuit en dehors & au vent de l'île *Ronde*, non en cape, mais en louvoyant avec un bon corps de voiles à cause des courans. Au reste il y a mouillage entre les petites îles; on y a trouvé de 30 à 25 brasses fond de sable; mais il n'y faudroit mouiller que dans le cas d'une extrême nécessité.

Le 8, la *Boudeuse* entra dans le port où elle fut amarrée dans la journée. L'*Etoile* parut à six heures du soir & ne put entrer que le lendemain. M. de Bougainville se trouva être en arrière d'un jour, & il y reprit la date de tout le monde.

Pendant les 32 jours de relâche qu'il fit à l'île de *France*, il réparâ son vaisseau.

Il laissa plusieurs autres personnes à l'île de *France*, & il y perdit deux Officiers. L'un mourut d'une dissenterie commencée à *Batavia*, & l'autre de la poitrine.

Il appareilla le 10 Décembre. Le 9 Janvier il mouilla au *Cap* (a); & après avoir relâché à l'île de l'*Ascension*, où il prit beaucoup de tortues, il arriva enfin à *Saint Malo*, le 16 Mars 1769.

Il n'avoit perdu que 7 hommes pendant deux ans & quatre mois, écoulés depuis sa sortie de *Nantes*, & M. de la Girandais commandant la flûte l'*Etoile* montée par 120 hommes, n'en avoit perdu que deux de maladie pendant le même voyage.

(a) Les remarques de Mr de Bougainville sur le cap seront rapportées plus bas.

BOUGAINVILLE.
1768.

Danger que court la frégate.

Avis nautiques.

Relâche à l'île de France.



DERNIERS VOYAGES

DANS LES MERS DU SUD.

LIVRE CINQUIÈME.

Voyages faits autour du Monde, en 1769, 1770 & 1771, par Jacques Cook, commandant le vaisseau du Roi l'Endéavour.

PREMIER VOYAGE DE COOK.

INTRODUCTION.

INTRODUCTION. **Q**uelque importantes que fussent les découvertes du Capitaine Byron, Wallis & Carteret, qui venoient de faire le voyage autour du monde & reconnoître la mer du Sud; l'Angleterre ne ralentit point son zèle pour les progrès de la navigation & de la géographie, & le Roi ordonna tout de suite une quatrième expédition qui l'emportât sur toutes celles qui l'avoient précédée.

Motifs de ce Voyage. Des circonstances particulières y rassemblerent des philosophes de tous les genres. Vers la fin de l'année 1767, la société royale de Londres pensa à envoyer des Astronomes dans quelques parties de la mer du Sud, pour y observer le passage de Vénus au-dessus du disque du soleil qui devoit arriver en 1769, & au mois de Février 1768, elle supplia le Roi d'Angleterre par un mémoire d'ordonner ce voyage & d'en faire les frais. Sa Majesté chargea les Commissaires de l'Amirauté, d'équiper un vaisseau pour transporter des Observateurs dans la partie des mers du Sud, que la société royale jugeroit les plus convenables à cet objet. On choisit un bâtiment appelé *l'Endeavour*, de 370 tonneaux : le commandement en fut donné au Lieutenant Cook, Officier dont les talens pour l'astronomie & la navigation étoient connus, & qui fut en même temps nommé par la société royale pour observer le passage de Vénus, de concert avec M. Charles Gréen, Astronome qui

avoit été pendant long-temps aide du Docteur Bradley à l'Observatoire royal de *Greenwich*.

INTRODUCTION.

Tandis qu'on travailloit à l'équipement de ce vaisseau, M. Wallis revint en *Angleterre*; le Lord Morton lui avoit recommandé à son départ de déterminer un lieu propre à l'observation du passage de *Vénus*, il indiqua pour cet objet le havre de port *Royal*, dans une île qu'il avoit découverte & qu'il avoit appelée île *George*, mais à laquelle on a donné depuis le nom de *Tairi*. La société royale fit choix de cet endroit, & en avertit l'Amirauté. Après l'observation du passage de *Venus*, M. Cook reçut des instructions pour rechercher les prétendues terres australes, & faire d'ailleurs des découvertes dans la mer du Sud.

Elle choisit pour l'observation du passage de *Vénus*.

Instructions données à M. Cook.

Un amateur des sciences qui jouissoit d'une grande fortune, M. Banks (a) voyant les préparatifs de cette expédition, forma le projet de concourir à ses succès par ses soins & son argent.

M. Banks s'embarqua avec lui.

Il se proposoit d'étendre dans la patrie le progrès des lumières, & il ne desisteroit pas de laisser parmi les nations grossières & sauvages qu'il pourroit découvrir, des arts ou des instrumens qui leur rendroient la vie plus douce, & qui les enrichiroient peut-être jusqu'à un certain point des connoissances, ou au moins des productions de l'Europe.

Comme il étoit décidé à faire toutes les dépenses nécessaires pour l'exécution de son plan, il engagea le Docteur Solander (b) à l'accompagner dans ce voyage; cette acquisition étoit très-importante. Il prit aussi avec lui deux peintres, l'un pour dessiner des paysages & des figures, & l'autre pour peindre les objets d'histoire naturelle qu'ils rencontreroient, enfin un secrétaire & quatre domestiques, dont deux étoient nègres.

Préparatifs de M. Banks.

Ces deux savans tinrent pendant le voyage un journal fort circonstancié de tout ce qu'ils remarquèrent sur l'histoire naturelle & sur les mœurs des peuples, & ils ont mérité par leurs travaux infatigables, & par leurs découvertes, la reconnaissance de tous les peuples.

Travaux de Mrs Banks & de Solander.

On ne négligea rien d'ailleurs pour assurer le succès de ce voyage: on éhudit un bâtiment d'une construction particulière; on le prit spacieux, propre à s'approcher de terre, & à être manœuvré avec moins de monde: il ne portoit que 84 personnes, outre le Commandant, Mr Banks, le Docteur Solander & leur suite (c).

Qualités particulières de l'embarcadour.

Etat de l'équipage.

(a) En sortant de l'Université d'Oxford, en 1763, il traversa la mer Atlantique, & visita les côtes de *Terre-Neuve* & de *Labrador*; mais les dangers, les difficultés & le désagrément d'un si long voyage ne l'avoient point découragé.

il obtint une place dans le *Museum Britannique*.

(b) Ce savant, natif de Suède, a été élevé sous le célèbre *Linnaeus*; son mérite s'étant fait connoître en *Angleterre*,

[c] M. Cook avoit deux Lieutenans sous lui; un Maître & un Boïman, ayant chacun deux aides; un chirurgien & un charpentier, ayant chacun un aide; un canonier un cuisinier, un écrivain, deux quartiers-maitres, un armurier, un voilier,

INTRODUCTION.
Ce voyage
fait époque
dans la navigation.
Découvertes
de M.
Cook.

Ce premier voyage de M. Cook eut un succès supérieur à tout ce qu'on pouvoit espérer, & il formera une époque très-remarquable dans l'histoire de la navigation. Les voyages de *Colomb* & ceux de *Magellan*, si étonnans d'ailleurs, ne peuvent lui être comparés par la variété des découvertes, & les services rendus à la géographie. Il découvrit en dedans du tropique près de *Taiti*, l'île du *Lagore*, les deux *Groüpes*, l'île de l'*Oïseau*, celle de la *Chatne*; & après avoir relâché à *Taiti*, il découvrit & visita les îles de la *Société* & *Oheteres*, ensuite la *nouvelle Zélande*, dont il fit le tour, & longea & reconnut les côtes pendant six mois; il se rendit ensuite à la *nouvelle Hollande*, & après avoir reconnu toute la côte orientale de ce vaste pays, (portion qu'on n'avoit pas encore visitée, & qui est aussi grande que l'Europe) il passa entre son extrémité septentrionale & la *nouvelle Guinée*, où il découvrit le fameux détroit de l'*Endéavour*. Il courut plusieurs fois les dangers d'un naufrage, & c'est aux qualités de l'*Endéavour*, dit-il, dans l'introduction de son second voyage; que l'équipage dû la conservation, & que nous sommes en état de continuer nos découvertes dans les mers du Sud, plus long-temps que ne l'avoit fait & que ne le fera jamais aucun autre vaisseau." 35 hommes périrent dans cette expédition, c'est-à-dire, beaucoup plus du tiers de l'équipage: le vaisseau échoua sur la côte de la *nouvelle Hollande*, & ceux qui étoient à bord furent souvent en danger d'être engloutis au milieu des flots.

Dangers
qu'a courus
M. Cook.

Accidens.

De quel
poids est ce
voyage.

Il est bon de remarquer une fois de quel poids sont les relations d'un voyage fait dans ce siècle, éclairé par des observateurs philosophes, & qui publient au moment de leur retour en Europe ce qu'ils ont vu, sans être contredits en rien par 100 personnes qui les ont accompagnés.

Inexacti-
on de M.
Cook.

La relation de ce voyage se trouve dans la collection d'*Hawkesworth*, où elle forme deux volumes & demi: la rédaction des quatre voyages de Byron, Carteret, Wallis & du premier de Cook, fut confiée à cet écrivain qui a trop souvent mêlé ses observations à celles des voyageurs dont il ne devoit être que l'interprète, & qui, pour amener une réflexion, a quelquefois arrangé les faits aux dépens de la vérité. Ayant eu occasion de voir en Angleterre Mr Banks & le Docteur Solander, ils m'en ont cité plusieurs exemples; ces inexactitudes seront corrigées dans cette nouvelle collection.

L'Angleterre qui avoit prodigué l'argent pour les frais de l'expédition ne négligea rien pour l'ornement des voyages rédigés par le Docteur *Hawkesworth*, & sur-tout de celui-ci, qui contient 31 car-

trois officiers de poupe, quarante-un bons pour 18 mois, 10 canons & 12 pierriers matelots, douze soldats de marine & neuf avec une quantité suffisante de munitions d'armes; le vaisseau portoit des vivres & d'autres choses nécessaires.

tes & planches (a) dessinées & gravées par les meilleurs maîtres, & ce qu'il ne faut peut-être pas laisser ignorer, Mr Hawkefworth en vendit l'édition & le privilège à un Libraire, 6000 liv. sterlings.

INTRODUC-
TION.
Cartes &
planches qui
ornent le
journal.

S. XV.

Passage de Plimouth à Madere, & de Madere à Rio-janeiro.

LE Capitaine Cook reçut sa commission le 25 Mai 1768; il trouva le vaisseau du Roi l'*Endeavour* dans le bassin de *Deptford*. Le 26 Août il mit à la voile de la rade de *Plymouth*. Sa relation, qui contient en même temps celles de M. Banks & du Docteur Solander, offrant

Cook.
1768.

[a] Voici la note des cartes & planches.

1. Vue d'une partie du côté Nord-Est de la *Terre-de-Feu*, avec trois autres vues : plan de la baie de *Bon Succès* dans le détroit de *Le Maire*.

2. Vue des Indiens de la *Terre-de-Feu* dans leurs huttes.

3. Carte de l'île de *Taiti*.

4. Vue de la baie de *Matavai* dans l'île de *Taiti*.

5. Branche d'un arbre à pain portant en fruit.

6. Vue de *Taiti* & de plusieurs pirogues de cette île.

7. Haute-col militaire des infulaires de la mer du Sud.

8. Emouchoir avec deux manches de cet instrument tels qu'on les fait à *Taiti*.

9. Instrumens des *Taitiens*.

10. Autres instrumens des *Taitiens*.

11. Vue de l'île de *Taiti*, avec une maison ou hangar sous lequel les infulaires déposent leurs morts. Figure & habillement de la personne qui fait la principale fonction dans les cérémonies funéraires, &c.

12. Carte des îles de la *Société*.

13. Baie de *Matavai* à *Taiti*, havre du *O-hamenoo* à *Ulissea* : havre de *Pro Harra* à *Huakeine*, & havre de *Oopos* à *Ulissea*.

14. Carte de toutes ces îles.

15. Vue de l'île d'*Huakeine*, avec une maison de Dieu : petit autel avec les offrandes, &c.

16. Vue de l'île d'*Ulissea*, avec une double pirogue & un hangar où les infulaires retirent leurs bâtimens de mer.

17. Vue de l'intérieur d'une maison dans

l'île d'*Ulissea*, avec la représentation d'une danse accompagnée de la musique du pays.

18. Carte de la nouvelle *Zélande*.

19. Vue d'un rocher trouvé dans la baie de *Tolaga* à la nouvelle *Zélande*.

20. Carte de la rivière & de la baie de *Mercur* dans la nouvelle *Zélande*, de la baie des îles, & de la baie de *Tolaga*.

21. Village fortifié, bâti sur un rocher percé à *Tolaga*, dans la nouvelle *Zélande*.

22. Carte du détroit de Cook dans la nouvelle *Zélande*.

23. Tête d'un habitant de la nouvelle *Zélande*.

24. Coffre sculpté de la nouvelle *Zélande*.

25. Pirogue de guerre de la nouvelle *Zélande*, avec une vue du promontoire du bord du toit.

26. Armes, massues des habitans de la nouvelle *Zélande*.

27. Carte de la nouvelle *Galles Méridionale*, ou du côté oriental de la nouvelle *Hollande*.

28. Carte de l'entrée de la rivière *Endeavour*, dans la nouvelle *Galles*, & de la baie de *Botanique*.

29. Vue de la rivière *Endeavour* sur la côte de la nouvelle *Hollande*, où le vaisseau fut mis à la bande.

30. Quadrupède appelé *Kangaroo*, trouvé sur la côte de la nouvelle *Hollande*.

31. Carte d'une partie de la côte de la nouvelle *Galles méridionale*, depuis le cap de *Tribulation* jusqu'au détroit d'*Endeavour*.

Cook.
1768.

Observations
d'histoire na-
turelle.
Oniscus.

Dagysa.

Carcinium
Opalinum.

Funehal.

Hauteur du
Pic de Téné-
riffe.

Aspect de
ce Pic.

des détails importants, à tous égards nous rapporterons avec soin toutes les observations neuves qui peuvent intéresser la navigation & les sciences naturelles. Le 2 Septembre il vit terre entre le cap *Finisfere* & le cap *Ortegal*, sur la côte d'Espagne. Mrs Banks & Solander eurent occasion d'observer sur ces parages plusieurs animaux marins dont les naturalistes n'ont pas eu jusqu'ici connoissance. Ils observèrent en particulier une espèce d'*Oniscus* qu'on trouve adhérent à une *Medusa pelagica*, & un animal de figure angulaire d'environ un pouce de grosseur & long de trois, traversé de part en part d'un trou, ayant une tache noire à une de ses extrémités, qu'ils jugèrent pouvoir être son estomach. Quatre de ces animaux tenoient ensemble par leurs côtes quand ils furent pris, de sorte qu'ils crurent d'abord que ce n'étoit qu'un seul animal; mais dès qu'on les eut jettés dans un verre plein d'eau, ils se séparèrent & se mirent à nager avec beaucoup de vivacité. Ces animaux appartiennent à un genre nouveau, auquel Mrs Banks & Solander ont donné le nom de *Dagysa*, à raison de la ressemblance de couleur d'une des espèces à une pierre précieuse de ce nom. Ils en prirent un grand nombre se tenant tous ensemble sur une longueur de deux pieds & plus, & brillans dans l'eau des plus belles couleurs. Ils découvrirent aussi un autre animal d'une espèce nouvelle, ayant dans l'eau des couleurs encore plus vives & du plus grand éclat, il ressembloit à une opale, ce qui fit donner au genre le nom de *carcinium opalinum*; un de ces animaux vécut plusieurs heures dans un verre d'eau de mer, nageant avec la plus grande agilité, & déployant à chacun de ses mouvemens une variété infinie de couleurs. Ils prirent aussi dans les agrès du vaisseau, à la distance d'environ dix lieues du cap *Finisfere*, divers oiseaux qui n'ont pas été décrits par *Linnaeus*; on supposa qu'ils venoient de la terre d'Espagne, & nos naturalistes donnerent à l'espèce le nom de *Mortacilla velificans*. Un d'eux étoit si fatigué qu'il mourut entre les mains de M. Banks.

Il est extraordinaire qu'aucun Naturaliste n'eût jusqu'alors fait mention du *Dagysa*, dont la mer abonde à moins de vingt lieues de la côte d'Espagne.

Le 13 Septembre, M. Cook mouilla dans la rade de *Funehal* à l'île de *Madere*, & en jettant l'ancre un de ses hommes se noya. Il fit quelques provisions & il repartit après une relâche de 5 jours (a).

Le 23 Septembre, il découvrit le pic de *Ténériffe*, la hauteur de cette montagne a été déterminée par le Docteur Heberden qui y est monté à 15, 396 pieds, c'est-à-dire, 3 milles Anglois, moins 148 verges en comptant le mille pour 1160 verges; son aspect au

(a) Les remarques qu'on trouve dans le voyage sur *Funehal* & *Madere* sont renvoyées au second voyage de M. Cook, qui relâcha aussi à *Madere*.

coucher du soleil est frappant. Quand le soleil est sous l'horizon le reste de l'île étant du noir le plus foncé, la montagne réfléchit encore les rayons de cet astre, & paroît enflammée, & d'une couleur de feu que la peinture ne peut pas rendre. Elle ne jette point de feux visibles, mais non loin du sommet sont des crevasses d'où sort une chaleur si forte qu'on n'y peut pas tenir la main.

Le Docteur Héberden donna à nos voyageurs du sel recueilli sur le sommet de la montagne, où l'on en trouve de grandes quantités. Il suppose que c'est là le vrai *natrum* ou *nirum* des anciens. Il leur donna aussi un peu de soufre natif très-pur, qu'on trouve en abondance sur la surface de la terre.

Le 7 Octobre, M. Banks prit une espèce de *mollusca*. Cet animal a la forme d'une petite vessie, très-ressemblante à celle des poissons, d'environ sept pouces de long, & du fond de filets rouges & bleus, dont quelques-uns ont jusqu'à trois & quatre picds de long, & qui piquent comme l'ortie, mais plus fortement. Au sommet de la vessie est une membrane dont l'animal se sert comme de voile, en la tournant à son gré pour recevoir le vent. Cette membrane est veinée de différentes couleurs très-agréables; en un mot, l'animal est, à tous égards, un objet de curiosité très-intéressant.

Il prit aussi plusieurs de ces poissons à coquilles qu'on trouve flottans sur l'eau, particulièrement l'*helix janthina* & la *violacea*; elles sont à-peu-près de la grosseur d'un limaçon, & sont soutenues sur la surface de l'eau par une petite grappe de bulles remplies d'air, formées d'une substance gélatineuse d'un assez grand degré de viscosité. L'animal est ovipare, & ces espèces de vessies ou bulles lui servent aussi à déposer ses œufs. Il est probable qu'il ne va jamais à fond, & qu'il n'approche pas non plus volontairement du rivage; car sa coquille est extrêmement fragile & aussi mince que celle de quelques limaçons d'eau douce. Chaque coquille contient à-peu-près la valeur d'une cuiller à café d'une liqueur que l'animal jette aussi-tôt qu'on le touche, & qui est du rouge pourpre le plus beau qu'on puisse voir. Elle teint le linge, & il seroit peut-être utile de rechercher si ce n'est pas là le pourpre des anciens, d'autant que ce testacée se trouve certainement dans la méditerranée.

Le 10, M. Banks tua un oiseau appelé *mouette à pieds noirs*, qui n'est ni décrit, ni classé par Linnæus. Il lui donna le nom de *larus crepidatus*. Il est à remarquer que les excréments de cet oiseau sont d'un rouge très-vif, approchant de celui de la liqueur qu'on tire de l'*helix*, dont nous venons de parler, & seulement un peu moins foncé; on peut croire que ce coquillage sert de nourriture à l'oiseau.

Le 29 au soir, ils observèrent le phénomène de la mer *Lumineuse*, dont les Navigateurs ont parlé si souvent, & auquel on a donné tant de causes différentes; les uns supposent qu'il est l'effet du roulement que des poissons donnent à l'eau en poursuivant leur

Cook.
1768.

Mollusca.

Helix janthina & la violacea.
elles sont à-peu-près de la grosseur d'un limaçon.

Mouette à pieds noirs.

Mer lumineuse.

proie; d'autres que c'est une émanation que fournit la putréfaction des animaux marins; d'autres le rapportent à l'électricité (a).

C 306.
1768.
Rio-Janeiro.

Tracasseries
du Vice-Roi.

Le 13 Novembre, M. Cook relâcha à *Rio-Janeiro*. Le *Portugal* veille avec tant de soin sur cette relâche, que M. Cook & son équipage y éprouverent toute sorte de difficultés & de tracasseries de la part du Vice-Roi : ce Vice-Roi ne voulut point permettre à M. Banks & au Docteur Solander, d'aller herboriser dans les campagnes, & il défendit à tout le monde de débarquer excepté le Capitaine & les rameurs dont il auroit besoin, il fit même saillir & mettre en prison tous les matelots d'une chaloupe, dans laquelle le Lieutenant de M. Cook n'avoit pas voulu laisser mettre une sentinelle,

Mrs Banks
& Solander
vont furtivement à terre.

Un Moine de la Ville, ayant demandé le Chirurgien de l'*Endéavour*, le Docteur Solander y entra facilement le 25, en cette qualité, & reçut des habitans plusieurs marques de politesse. Le 26, avant la pointe du jour, M. Banks trouva aussi moyen d'échapper la vigilance des sentinelles du bateau de garde, & d'aller à terre; il n'entra pourtant pas dans la ville, parce que les principaux objets de sa curiosité se trouvoient dans les champs. Les habitans se comporterent à son égard avec beaucoup d'honnêteté; plusieurs l'inviterent à venir à leur maison.

Le 27, lorsque les bateaux revinrent de faire de l'eau, on dit à M. Cook que le bruit couroit dans la Ville, qu'on faisoit des perquisitions après quelques personnes qui avoient débarqué sans la permission du Vice-Roi. Il conjectura que cela regardoit MM. Banks & Solander, & ils se décidèrent à ne plus aller à terre.

Suite des
mauvais procédés des
Portugais.

Le 25 Décembre, M. Cook fit remorquer le vaisseau hors de la baie, & à son grand étonnement lorsque l'*Endéavour* fut à portée de *Santa-Cruz*, la principale forteresse, on lui tira deux coups de canon. Sur le champ il jeta l'ancre, & envoya au Fort pour en demander la raison. On rapporta que le Commandant n'avoit point reçu d'ordre pour laisser passer les Anglois; & que, sans cette précaution, on ne permettoit à aucun vaisseau de naviguer au-dessous du Fort. M. Cook fut obligé de renvoyer chez le Vice-Roi, & de lui faire demander pourquoi il n'avoit pas expédié les ordres nécessaires, puisqu'il avoit été informé de son départ & qu'il avoit jugé à propos de lui écrire une lettre polie, pour lui souhaiter un heureux voyage. Le messager dit, pour réponse, que l'ordre avoit été écrit quelques jours auparavant; mais que, par une négligence inconcevable, on ne l'avoit pas fait partir.

Enfin, M. Cook appareilla le 7 après une relâche d'un peu plus de trois semaines. Pendant ce temps M. Monkhouse, le Chirurgien, débarqua chaque jour pour acheter des provisions. Le Docteur Solander alla à terre une fois; le Capitaine y alla lui-même à différentes reprises, & M. Banks pénétra dans la campagne malgré la garde, & voici

(a) Cette matière fut discutée fort au long par M. Forster dans l'histoire du second voyage de M. Cook.

voici ce qu'ils ont appris sur *Rio-Janeiro* & le *Bresil* : nous joindrons à leurs remarques celles de M. de Bougainville, qui y relâcha également, & pour qui le Vice-Roi eut aussi de très-mauvais procédés; les détails qu'on va lire sont d'autant plus précieux, qu'ils ne se trouvent point dans les volumes de cette histoire, qui parlent de différens voyageurs qui ont parcouru ces pays.

Rio-Janeiro ou la rivière de *Janvier*, a été probablement ainsi nommée, parce qu'elle fût découverte le jour de la Fête de ce Saint. La Ville qui est la Capitale des Etats Portugais en Amérique, a pris son nom de la rivière, qu'on devroit plutôt appeler un bras de mer, puisqu'elle ne paroît recevoir aucun courant considérable d'eau douce. La Capitale est située sur une plaine au bord du *Rio-Janeiro* à l'Ouest de la baie & au pied de plusieurs autres montagnes qui s'élèvent en amphithéâtre derrière elle; elle n'est point mal bâtie, & le plan n'en est pas mal dessiné; les maisons sont communément de pierres, à deux étages, & chacune des maisons, suivant l'usage des Portugais, a un petit balcon devant les fenêtres & une jalousie devant le balcon. Son circuit est d'environ trois milles; elle parut aussi étendue que les plus grandes Villes de Province en *Angleterre*, sans en excepter *Bristol* & *Liverpool*. Les rues sont droites, assez larges & coupées à angles droites; la plupart sont sur la même ligne que la citadelle appelée *Saint Sébastien*, & qui est bâtie sur une montagne qui commande la Ville.

Les montagnes voisines fournissent à la Ville de l'eau par le moyen d'un aqueduc élevé sur deux rangs d'arches, & qu'on dit être en quelques endroits fort au-dessus du niveau des sources; l'eau est portée par des canaux à une fontaine qui se trouve dans la grande place devant le Palais du Vice-Roi. Il y a continuellement autour de cette fontaine un grand nombre de personnes qui attendent leur tour pour puiser de l'eau, & les soldats qui sont en faction à la porte du Gouverneur, trouvent qu'il est très-difficile d'y maintenir le bon ordre. L'eau de cette fontaine est pourtant si mauvaise que les Anglois n'en burent pas avec plaisir, quoiqu'ils fussent en mer depuis deux mois, & que pendant ce temps, ils eussent été réduits à celles des tonneaux qui étoit presque toujours sale. Il y a dans quelques parties de la Ville une eau de meilleure qualité; mais M. Cook n'a pas pu savoir par quels moyens elle y arrivoit.

Les Eglises y sont fort belles, & l'appareil Religieux à *Rio-Janeiro*, est plus rempli d'ostentation que dans aucun pays Catholique de l'Europe. L'une des Paroisses fait chaque jour une Procession où l'on étale différentes banieres très-magnifiques & très-précieuses; à tous les coins de rues il y a des mandians qui récitent des prières en grande cérémonie.

On rebâtissoit une des Eglises pendant la relâche de M. Cook, & pour fournir aux frais, la Paroisse, dont elle dépendoit, avoit la permission de faire la quête par toute la Ville, dans une Procession.

Cook.
1768.
Tous sur
Rio Janeiro.

Rivière.

V. II.

Eau, source.
duc.

Telles, app.
parcels, etc.
jeux.

Procession.

Cook.
1768.

sion, une fois par semaine : elle recueilloit par là des sommes considérables ; tous les enfans d'un certain âge, ceux même des gens riches, étoient obligés d'assister à cette cérémonie qui se faisoit pendant la nuit. Chacun d'eux vêtu d'une casaque noire pendant jusqu'à la ceinture, portoit à sa main un bâton de six ou sept pieds, au bout duquel étoit attaché une lanterne. La lumière que procuroient plus de deux cens de ces lanternes étoit si grande, que les gens de l'équipage qui la voyoient depuis le vaisseau, crurent que la Ville étoit en feu.

Dévotion
des habitans.

Les habitans de *Rio-Janeiro* peuvent faire leurs dévotions à tous les Saints du Calendrier sans attendre qu'il y ait une Procession. Devant presque toutes les maisons il y a une petite niche garnie d'un vitrage, où l'on va implorer les secours de ces puissances tutélaires ; & dans la crainte qu'on ne les oublie en les voyant plus, une lampe brûle continuellement pendant la nuit devant ces tabernacles. On ne peut pas accuser les habitans de tiédeur dans leurs dévotions ; ils récitent des prières & chantent des hymnes devant ces Saints avec tant de véhémence que dans la nuit on les entendoit très-distinctement du vaisseau, quoiqu'il fut éloigné de plus d'un demi mille de la Ville.

Administration.

Le Gouvernement est mixte dans sa forme, mais dans le fait il est très-absolu ; il est composé du Vice-Roi, du Gouverneur de la Ville, & d'un Conseil dont M. Cook n'a pu savoir le nombre des membres. On ne peut exécuter aucun acte judiciaire sans le consentement de ce Conseil, dans lequel le Vice-Roi a voix prépondérante. Cependant le Vice-Roi & le Gouverneur mettent souvent un homme en prison suivant leur plaisir, & l'envoient même à Lisbonne, sans que ses amis ou sa famille soient informés des délits dont on l'accuse, & sachent quelquefois ce qu'il est devenu.

Servitude
des habitans.

Afin d'empêcher les habitans de *Rio-Janeiro* de voyager dans la campagne & de pénétrer dans les lieux où l'on trouve de l'or & des diamans, le Vice-Roi est le maître de fixer des bornes à peu de milles de distance de la Ville, & personne ne peut les passer. Ces richesses sont en si grand nombre, je dis abondance, que sans cette précaution le Gouvernement ne pourroit pas s'en assurer la propriété. Des gardes font la patrouille autour de ces limites, & ils faisoient & mettent en prison sur le champ quiconque est trouvé au-delà, quand même cet homme ignoreroit s'il transgresse les ordonnances.

Population.

La population de *Rio-Janeiro* qui est considérable, est composée de Portugais, de Negres & de Naturels du Pays. La Ville qui n'est qu'une petite partie de sa Capitainerie ou Province, contient, à ce qu'on dit, 37000 blanes, 629000 noirs, dont plusieurs sont libres, c'est-à-dire, 666000 hommes ; par le calcul il y auroit dix-sept negres pour un blanc. Les Américains qui travaillent pour le Roi, dans le voisinage ne peuvent pas être regardés comme ha-

bitans de la Capitale. Ils résident dans l'intérieur des terres & viennent tour-à-tour faire le travail qu'on leur impose, & pour lequel ils ne reçoivent qu'un petit salaire. Ils sont d'une couleur de cuivre pâle, & ont de grands cheveux noirs.

Cook.
1768.

Etablissem^t
militaire.

L'établissement militaire est composé de douze Régimens de troupes régulières, dont six Portugais & six Créoles, & de douze autres Régimens de milice provinciale. Les habitans se comportent envers les troupes régulières avec beaucoup d'humilité & de soumission : on dit que si quelqu'un manquoit d'ôter son chapeau, lorsqu'il rencontre un Officier, il seroit assommé sur le champ : tant d'arrogance & de dureté rendent le peuple extrêmement poli envers les étrangers qui ont un air au-dessus du commun. La subordination des Officiers eux-mêmes à l'égard du Vice-Roi, est accompagnée de circonstances également mortifiantes ; ils sont obligés de se rendre chez lui trois fois par jour pour prendre ses ordres ; il leur répond toujours, *il n'y a rien de nouveau*. On assura à M. Cook qu'on leur imposoit cette obligation servile, afin de les empêcher d'aller dans l'intérieur de la campagne. Le Gouvernement remplit son objet, si c'est là celui qu'il se propose.

Extrême
dépendance
des Officiers.

Les femmes des Colonies Espagnoles & Portugaises dans l'Amérique Méridionale, accordent leurs faveurs plus facilement que celles de tous les autres pays civilisés de la terre ; mais quelques personnes ont si mauvaise opinion des femmes de *Rio-Janeiro*, qu'ils ne croient pas qu'il y en ait une seule d'honnête parmi elles. Cette considération est sûrement trop générale ; mais l'expérience qu'acquiert le Docteur Solander pendant qu'il y séjourna, ne lui a pas donné une grande idée de leur chasteté. Il dit qu'à la nuit tombante elles paroissent aux fenêtres seules ou avec d'autres femmes, & que pour distinguer les hommes qu'elles aiment & qui passoient dans la rue, elles leur jetoient des bouquets ; que lui & deux Anglois de sa compagnie avoient reçu un si grand nombre de ces marques de faveur, qu'à la fin de leur promenade qui ne fut pas longue, leurs chapeaux étoient remplis de fleurs.

Libertinage
des femmes.

Je n'affirmerai pas qu'il se commet fréquemment des assassinats à *Rio-Janeiro*, mais les Eglises offrent un asyle au criminel, & le Cuisinier de l'Endéavour regardant un jour deux hommes qui sembloient parler ensemble amicalement, l'un d'eux tira tout-à-coup un canif & le plongea dans le sein de l'autre, celui-ci ne tomba pas du premier coup, l'assassin le perça d'un second & s'enfuit. Quelques negres qui avoient aussi été témoins de l'événement le poursuivirent, mais M. Cook n'a pas appris s'il s'échappa, ou s'il fut arrêté.

Asyles of-
feris aux as-
sassins.

Les environs de la Ville sont on ne peut pas plus beaux, rien n'est plus riche que le coup d'oeil des paysages qui s'offrent de toutes parts. Les endroits les plus sauvages sont couverts d'une grande quantité de fleurs, dont le nombre & la beauté surpassent celles des jardins les plus élégans de l'Angleterre.

Beauté des
environs de
la Ville.

Cook.
1779.
Oiseaux.

On trouve sur les arbres & les buissons une multitude presque infinie d'oiseaux, dont la plupart sont couverts de plumages très-brillants : on distingue sur-tout le colibri. Les insectes n'y sont pas moins abondans, & quelques-uns sont très-beaux, ils sont plus agiles que ceux d'Europe, cette observation doit s'entendre, sur-tout des papillons qui volent ordinairement autour des sommets des arbres, & qu'il est par conséquent difficile d'attrapper, excepté lorsqu'il s'élève un vent de mer fort, car alors ils se rapprochent de terre. Pendant les trois ou quatre derniers jours que M. Cook relâcha dans le port de *Rio-Janeiro*, l'air fut chargé de ces papillons qui étoient tous d'une seule espèce. Les bords de la mer & des ruisseaux qui arrosent ce pays, sont chargés de petits crabes appelés *cancers volans* ; les uns ont des pattes très-larges, les autres les ont extraordinairement petites ; cette différence distingue, à ce qu'on dit, les sexes, les crabes qui ont de grandes pattes sont des mâles.

Insectes &
Papillons.

Cancers volans.

La culture
négligée.

Les Anglois vivent peu de terres cultivées, la plupart étoient en friche, & il leur parut que pour le reste, on y employoit peu de soin & de travail, ils ont de petits jardins où la plus grande partie de nos légumes d'Europe est cultivée, sur-tout des choux, des pois, des fèves, des haricots, des turneps & des navets ; les légumes sont inférieurs aux nôtres. Le sol produit aussi des melons d'eau, des pommes de pin, des melons mulqués, des oranges, des citrons, des bananes, des maujos, des mamrais, des noix d'Acajou, des noix des Jambos de deux espèces, dont l'une porte un fruit noir, des cocos, des noix de palmier de deux espèces, l'une large & l'autre ronde & des dattes : c'étoit la saison de tous ces fruits, lorsque M. Cook étoit à *Rio-Janeiro*.

Melons d'eau
& oranges.

Les melons d'eau & les oranges sont dans leur espèce les meilleurs de tous ces fruits, les pommes de pin sont fort inférieures à celles qu'on mange en *Angleterre*, elles sont, il est vrai, plus fondantes & plus douces, mais elles n'ont point de faveur : MM. Banks & Solander croient qu'elles sont indigénées dans ce pays, quoiqu'ils n'ayent pas oui-dire qu'on en trouve de sauvages. On fait très-peu d'attention à ces pommes qu'on plante indifféremment dans toutes les saisons au milieu des légumes : les melons sont encore plus mauvais ; ils sont farineux & insipides. Mais les melons d'eau y sont excellens, ils ont une faveur & un degré d'acide que ceux d'*Angleterre* n'ont pas. On y voit encore plusieurs espèces de poires & quelques fruits d'Europe, sur-tout la pomme & la pêche ; mais les uns & les autres sont sans suc & sans goût. Il croit dans les jardins des ignames & du mandiocha qu'aux îles de l'*Amérique*, on appelle cassada ou cassave. Le sol produit du tabac & du sucre, mais point de bled ; les habitans n'ont d'autre farine que celle qu'on leur apporte du *Portugal*, & qui se vend un scheling la livre, quoiqu'en général elle se soit gâtée dans le passage. M. Banks pense que toutes les productions de nos îles de l'*Amérique*, croitroient dans

Autres fruits

Vermines
de vermines
pour la culture.

On y voit encore plusieurs espèces de poires & quelques fruits d'Europe, sur-tout la pomme & la pêche ; mais les uns & les autres sont sans suc & sans goût. Il croit dans les jardins des ignames & du mandiocha qu'aux îles de l'*Amérique*, on appelle cassada ou cassave. Le sol produit du tabac & du sucre, mais point de bled ; les habitans n'ont d'autre farine que celle qu'on leur apporte du *Portugal*, & qui se vend un scheling la livre, quoiqu'en général elle se soit gâtée dans le passage. M. Banks pense que toutes les productions de nos îles de l'*Amérique*, croitroient dans

cette partie du *Brésil* : cependant les habitans tirent leur café & leur chocolat de *Lisbonne* (a).

La plupart des terres qu'ont vues les Anglois dans les campagnes sont mises en pâturages, on y fait paître de nombreux bétails, mais qui sont très-maigres : l'herbe qui consiste principalement en cresson est fort courte, les chevaux & les moutons peuvent les brouter, mais il n'en est pas de même des bêtes à cornes qui trouveroient difficilement de quoi s'y nourrir.

Le pays pourroit produire plusieurs drogues utiles, excepté le *parcira brava* & le baume de *copahu*, qui sont excellens & qui se vendent à très-bas prix, les Anglois n'en trouverent point d'autres dans les boutiques des Apothicaires. Le commerce des drogues & des bois de teinture se fait probablement au Nord du *Brésil* ; ils n'en apperçurent aucune trace à *Rio-Janeiro*.

Ils ne remarquèrent pas d'autres manufactures que celles des hamacs de coton, qui servent ici de voitures, comme on emploie les chaises à porteurs parmi nous. Ce sont les Américains qui les fabriquent presque tous.

La monnoie courante à *Rio-Janeiro* est celle du *Portugal*, qui consiste principalement en piéces de 36 schelings ; on frappe aussi dans la Ville des piéces d'or & d'argent. Les monnoies d'argent sont d'un titre fort bas & on les appelle *perucks*, il y en a de différente valeur, qu'on distingue aisément par le nombre de réaux marqués sur l'un des revers, il y a encore une monnoie de cuivre comme celle du *Portugal*, qui vaut depuis cinq jusqu'à dix réaux. Le réal est une monnoie de compte de ce Royaume, dont dix valent environ un sou & demi de France.

Rio-Janeiro est l'entrepôt & le débouché principal des richesses du *Brésil* qui consistent sur-tout en mines. M. Cook dit qu'il ne lui a pas été possible d'apprendre en quel endroit & à quelle distance de *Rio-Janeiro* sont les mines (b), & qu'on en cache la situation avec des précautions extrêmes, & il y a des soldats qui sont continuellement la garde sur les chemins qui y conduisent : excepté ceux qui y sont employés, personne ne peut les voir : la plus forte curiosité excite rarement à l'entreprendre, car on pend sur le champ au premier arbre, quiconque est trouvé dans les environs, s'il ne prouve pas d'une manière incontestable qu'il y avoit à faire.

Les travailleurs y courent de si grands dangers de perdre la vie, que la crainte doit détourner de ce travail tous ceux qui n'y sont pas accoutumés. On importe annuellement 40000 negres au compte du Roi pour fouiller les mines ; des témoins dignes de foi assurent M. Banks & Solander, que deux ans avant notre arrivée

Cook
1768.Pâturages,
bétails.

Drogues.

Manufactures.

Monnoies.

Précautions
des Portugais
au sujet des
mines.Troupe des
negres, &c.
qui sont
employés.

(a) Mr de Commerce a assuré à Mr de Bougainville que les environs de *Rio-Janeiro* étoient les plus riches en plantes qu'il eut jamais rencontrés, & qu'il y avoit

travé des trésors pour la botanique.
(b) Mr de Bougainville dit que les plus voisins de celles qu'on appelle générales sont éloignés de 75 lieues.

Conte.
1768.

en 1766, il y en mourut un si grand nombre, probablement par quelque maladie épidémique, que la Ville de *Rio-Janeiro* fut obligée d'en fournir 20 mille de plus.

Pierres précieuses.

Il y a des mines si remplies de pierres précieuses, qu'on ne permet pas d'en tirer au-delà d'une certaine quantité par an, on envoie pour cela des ouvriers qui y restent un mois plus ou moins, ils reviennent après en avoir ramassé la quantité fixée par le Gouvernement; quiconque avant l'année suivante est trouvé dans ces précieux districts sous quelque prétexte que ce soit, est sur le champ mis à mort.

Les pierres qu'on y trouve sont des diamans, des topazes de plusieurs espèces & des améthystes. Nous n'avons vu aucun diamant; le Vice-Roi en a chez lui un très-grand nombre, qu'il vend au nom du Roi de *Portugal*, mais aussi cher qu'en Europe: M. Banks acheta des topazes & des améthystes pour servir d'échantillons. Il y a trois espèces de topazes qui ont une valeur très-différente; on les distingue par les noms de *pingua d'agua qualida primeiro*, *pingua d'agua qualidade segundo* & *christallos armerillos*. On les achète grandes & petites, bonnes ou mauvaises, par octavos, c'est-à-dire, la huitième partie d'une once, les meilleures coûtent 4 schelings 9 deniers. Il y avoit autrefois des joailliers qui les achetoient & les travailloient pour leur propre compte. Environ quatorze mois avant le débarquement de M. Cook, c'est-à-dire, en 1767. Il arriva des ordres de la Cour du *Portugal*, pour que ces pierreries ne fussent plus travaillées qu'au compte du Roi, les joailliers forcés de remettre tous leurs outils au Vice-Roi; restèrent sans moyens de subsistance. Les ouvriers qui taillent à présent ces pierres sont esclaves.

Travail de ces pierres.

Produit des mines.

Les mines d'or (a) rendent au Roi tous les ans, pour son droit de quint, au moins cent douze arobes d'or; l'année 1762, elles en rapportèrent cent dix-neuf. Sous la capitainerie des mines générales on comprend celles de *Lio des Morts*, de *Sahara* & de *Sero-Frio*. Cette dernière, outre l'or qu'on en retire, produit encore tous les diamans qui proviennent du *Brazil*. Ils se trouvent dans le fond d'une rivière qu'on a soin de détourner, pour séparer ensuite, d'avec les cailloux qu'elle roule dans son lit, les diamans, les topazes, les chrysolites & autres pierres de qualités inférieures.

Contrebande des diamans.

De toutes les contrebandes, celles des diamans est la plus sévèrement punie, si le contrebandier est pauvre, il lui en coûte la vie; s'il a des biens capables de satisfaire à ce qu'exige la loi, outre la confiscation des diamans, il est condamné à payer deux fois leur valeur, à un an de prison, & exilé pour sa vie à la côte d'Afrique. Malgré cette sévérité, il ne laisse pas de se faire une grande contrebande de diamans, même des plus beaux, tant leur peu de volume donne l'espérance & la facilité de les cacher.

(a) Les détails suivans sur les mines sont tirés de Mr de Bougainville.

Tout l'or qu'on retire des mines ne sauroit être transporté à *Rio-Janeiro*, sans avoir été remis auparavant dans les maisons de fondation établies dans chaque district, où se perçoit le droit de la Couronne. Ce qui revient aux particuliers leur est remis en barres avec leur poids, leur numero, & les armes du Roi. Tout cet or a été touché par une personne préposée à cet effet, & sur chaque barre est imprimé le titre de l'or, afin qu'ensuite, dans la fabrique des monnoies, on fasse avec facilité l'opération nécessaire pour les mettre à leur valeur proportionnelle.

Conk.
1768.
Mines d'or

Ces barres appartenant aux particuliers sont enregistrées dans le comptoir de la *Praybuna*, à trente lieues de *Rio-Janeiro*. Dans ce poste sont un Capitaine, un Lieutenant & cinquante hommes: c'est là qu'on paye le droit de quint, & de plus un droit de péage d'un réal & demi par tête d'hommes, & de bêtes à cornes ou de somme. La moitié du produit de ce droit appartient au Roi, & l'autre moitié se partage entre le détachement proportionnellement au grade. Comme il est impossible de revenir des mines, sans passer par ce registre, on y est arrêté & fouillé avec la dernière rigueur.

Droit de
quint.

Les particuliers sont ensuite obligés de porter tout l'or en barre qui leur revient à la monnoie de *Rio-Janeiro*, où on leur en donne la valeur en espèces monnoyées: ce sont ordinairement des demi-doublons qui valent huit piastres d'*Espagne*. Sur chacun de ces demi-doublons le Roi gagne une piastre par l'alliage & le droit de monnoie. L'hôtel des monnoies de *Rio-Janeiro* est un des plus beaux qui existent; il est muni de toutes les commodités nécessaires pour y travailler avec la plus grande célérité. Comme l'or descend des mines dans le même temps où les flottes arrivent de *Portugal*, il faut accélérer le travail de la monnoie, & elle s'y frappe avec une promptitude surprenante.

Administration des
monnoies.

Hôtel des
monnoies.

L'arrivée de ces flottes rend le commerce de *Rio-Janeiro* très-florissant, principalement la flotte de *Lisbonne*. Celle de *Porto* est chargée seulement de vins, eaux-de-vie, vinaigres, denrées de bouche, & de quelques toiles grossières fabriquées dans cette Ville ou aux environs. Aussitôt après l'arrivée des flottes, toutes les marchandises qu'elles apportent sont conduites à la douane, où elles payent au Roi dix pour cent. Observez qu'aujourd'hui, la communication de la Colonie du *Saint Sacrement* avec *Buenos-Aires* étant sévèrement interceptée, ces droits doivent éprouver une diminution considérable. Presque toutes les plus précieuses marchandises étoient envoyées de *Rio-Janeiro* à la Colonie, d'où elles passaient en contrebande par *Buenos-Aires* au *Chili* & au *Pérou*; & ce commerce frauduleux valoit tous les ans aux *Portugais* plus d'un million & demi de piastres. En un mot, les mines du *Bresil* ne produisent point d'argent; tout celui que les *Portugais* possèdent, provient de cette contrebande. La traite des negres leur étoit encore un objet immense. On ne sauroit évaluer à combien monte la perte que leur oc-

Commerce

Traite des
negres sup-
primée.

Coul.
1788.

cahonne la suppression presque entière de cette branche de contrebande. Elle occupoit seule au moins trente embarcations pour le cabotage de la côte du *Bresil* à la *Plata*.

Revenus que
le Roi de
Portugal tire
de *Rio-Janeiro*.

Outre le dix pour cent d'ancien droit qui se paye à la douane royale, il y a un autre droit de deux & demi pour cent, imposé sous le titre de don gratuit depuis le désiriré arrivé à *Lisbonne* en 1755. Il se paye immédiatement à la sortie de la douane, au lieu qu'on y accorde pour le dixième un délai de six mois, en donnant caution valable.

Les mines de *Saint Paolo* & *Purnagua* rendent au Roi quatre arobes de quint, année commune. Les mines les plus éloignées, comme celles de *Pracaton*, de *Quitaba*, dépendent de la Capitainie de *Matagrosso*. Le quint des mines ci-dessus ne se perçoit pas à *Rio-Janeiro*, mais bien celui des mines de *Goyas*. Cette Capitainie a aussi des mines de diamans qu'il est défendu de fouiller.

Dépenses
de l'adminis-
tration de
Rio-Janeiro.

Toute la dépense que le Roi de *Portugal* fait à *Rio-Janeiro*, tant pour le payement des troupes & des Officiers civils, que pour les frais des mines, l'entretien des bâtimens publics, la carène des vaisseaux, monte environ à six cents mille piastras. On ne parle point de ce que peut lui coûter la construction des vaisseaux de ligne & frégates qu'on y a maintenant.

Récapitulation & montant des divers objets du revenu royal, année commune.

Cent cinquante arobes d'or que rapportent, année commune, tous les quints réduits, valent en monnaie	piastres.
d'Espagne,	1,125000.
Le droit sur les diamans,	240000.
Le droit de monnaie,	400000.
Dix pour cent de la douane,	350000.
Deux & demi pour cent de don gratuit,	870000.
Droit de péage, vente des emplois, offices, & généralement tout ce qui provient des mines,	225000.
Droits sur les noirs,	1100000.
Droits sur l'huile de poisson, le sel, le savon & le dixième sur les denrées du pays,	1300000.
Total	2,667000.

Sur quoi déduisant la dépense ci-dessus mentionnée, on verra que le revenu que le Roi de *Portugal* tire de *Rio-Janeiro*, monte à plus de dix millions de notre monnaie.

Havre.

Le havre de *Rio-Janeiro* est bon, l'entrée n'en est pas large, mais tous les jours depuis dix heures ou midi, jusqu'au soleil couchant, le vent de mer y souffle, ce qui donne aux bâtimens des facilités pour entrer. Il s'élargit à mesure qu'on approche de la Ville, &c

& il peut contenir la plus grande flotte par 5 à 6 brasses; l'entrée du havre dans la partie la plus étroite est défendue par deux Forts, le principal est celui de *Santa-Cruz*, situé à la pointe orientale de la baie, nous en avons parlé plus haut. On appelle *Fort Loria* celui qui est sur la pointe occidentale, il est bâti sur un rocher qui entre dans la mer. Ils sont éloignés l'un de l'autre d'environ trois quarts de mille. Le canal n'a pourtant pas cette largeur, parce qu'au pied de chaque Fort, le fond est embarrasé par des rochers détachés : il n'y a de danger que dans cet endroit. Le canal étant fort étroit, le flux & le reflux de la marée y ont une force considérable, & l'on ne peut pas naviguer contre son courant sans un vent frais. Il n'est pas sûr d'y mettre à l'ancre, parce que c'est un fond de roches; mais on peut éviter tout péril en se tenant au milieu du canal.

M. Cook dit n'avoir jamais vu une plus grande variété de poissons que dans la rivière de *Janeiro* & sur toute la côte, il se passoit rarement un jour sans qu'on apportât une ou plusieurs espèces nouvelles à M. Banks. La baie est très-propre à la pêche; elle est remplie de petites îles & de pointes de terre avec un fond bas, où l'on peut facilement conduire la seine; hors la baie, la mer abonde en dauphins & en grands macquaux de différentes sortes, qui mordent très-prompement à l'hameçon, & les habitans font dans l'usage d'en avoir toujours un attaché à la queue de leurs bateaux.

Quoique le climat soit chaud, le pays est très-sûr à *Rio-Janeiro*. Pendant la relâche de l'*Endavour*, le thermomètre ne s'éleva jamais au-dessus de 83 degrés, nous eûmes cependant des pluies fréquentes & un jour un vent assez fort.

Les vaisseaux prennent l'eau à la fontaine de la grande place, quoique j'aie observé plus haut qu'elle n'est pas bonne, ils débarquent leurs tonneaux sur une grève unie & sablonneuse qui n'est pas à plus de cent verges de la fontaine, on s'adresse au Vice-Roi qui nomme une femme pour veiller sur les futailles & ouvrir un passage à la fontaine afin qu'elles puissent être remplies.

Rio-Janeiro est un très-bon lieu de relâche pour les vaisseaux qui ont besoin de rafraichissemens, excepté le pain & la farine de froment, on peut s'y procurer aisément des provisions pour suppléer au défaut du pain, il y a des ignames & de la cassave en abondance. On y achète du bœuf frais ou salé pour environ 4 sols de France la livre. J'ai remarqué déjà qu'il étoit très-maigre, les habitans font ici leur bœuf en ôtant les os, & en le coupant en larges tranches mais minces, qu'ils saupoudrent ensuite de sel & qu'ils font secher à l'ombre; si on le tient sec, il conserve sa bonté pendant long-temps à la mer, il est rare de s'y procurer du mouton, les cochons & la volaille sont chers, le jardinage & les fruits sont très-communs, mais excepté la citrouille, on ne peut pas les garder en mer. On y achète du rum, des sucres & des mellasses excel-

Cook.
1768.

Forts.

Avis nau-
tiques.

Poissons.

Saturé
du climat.

Aiguade.

Provision
qu'on peut
y prendre.

Cook.
1768.

lens à un prix raisonnable. Le tabac est à bas prix, mais il est de mauvaise qualité. Il y a un chantier pour la construction des vaisseaux, & un ponton pour les mettre à la bande; car comme la marée ne s'élève jamais au-dessus de six pieds, il n'y a pas d'autre manière de visiter la quille.

§. II.

Passage de Rio-Janeiro au Déroit de le Maire.

Bandes jaunâtres qui couvrent la mer.

LE 9 Décembre, la mer parut couverte de bandes de couleur jaunâtre, dont plusieurs avoient un mille de long, & trois ou quatre cens verges de large. On puisa de cette eau ainsi colorée & il trouva qu'elle étoit remplie d'une multitude innombrable d'atomes terminés en pointes, & d'une couleur jaunâtre; il n'y en avoit aucun qui eût plus d'un quart de ligne de long. En les examinant au microscope, ils paroissoient être des faisceaux de petites fibres entrelacées les unes dans les autres, & allées semblables au *nidus* de ces mouches aquatiques, appellées *caddices*, du genre des *phryganea*. MM. Banks & Solander ne purent pas deviner si c'étoient des substances animales, ou végétales, ni quelle étoit leur origine & leur destination. Ils avoient remarqué le même phénomène auparavant, lorsqu'ils reconnurent, pour la première fois, le continent de l'*Amérique Méridionale*.

Requin pectinier.

Le 11, on prit un requin, & tandis qu'on l'examinait, on lui vit pousser en dehors & retirer à plusieurs reprises une partie de son corps qui paroissoit être son estomac : c'étoit une femelle, & après qu'on l'eût ouverte, on tira de son ventre six petits, dont cinq nagerent avec vivacité dans un tonneau rempli d'eau; le sixième parut mort depuis quelque temps.

Multitude d'insectes.

Le 30, M. Cook parcourut un espace de 160 milles, mesurés par le lock, à travers une quantité prodigieuse d'insectes de terre de différentes espèces, dont quelques-uns voloient, & dont la plupart étoient vivans; ils ressembloient exactement aux *carabi*, *grylli*, *phalange aranea* & autres mouches qu'on voit en Angleterre, quoiqu'alors nous fussions au moins à 30 lieues de terre, & que quelques-uns de ces insectes, sur-tout les *grylli* & les *aranea*, ne s'en éloignent pas ordinairement à plus de 20 verges. Nos Navigateurs conjecturèrent qu'ils étoient vis-à-vis de la baie sans *Fond*, par où M. Dalrymple suppose qu'il y a un passage au continent de l'*Amérique*, & ils pensèrent qu'il y avoit au moins une très-grande rivière dont le débordement avoit amené ces insectes.

1769.
Terre-de-Feu.

Le 11, après avoir dépassé les îles *Falkland*, M. Cook découvrit la *Terre-de-Feu*. En longeant la côte au Sud-Est à la distance de deux ou trois lieues, il aperçut de la fumée en plusieurs endroits;

Il y a probablement un signal dont vouloient se servir les Naturels du pays, car on ne parut plus après qu'il eût passé. Il reconnut le même jour que le vaisseau s'étoit écarté de près d'un degré de longitude à l'Ouest du lock; ce qui, à cette latitude, fait 35. degrés à l'équateur. Il y a probablement un petit courant qui prend sa direction à l'Ouest, & qui peut être causé par le courant occidental qui vient en tournant le cap *Horn*, à travers le détroit de la *Maire*, & l'entrée du détroit de *Magellan*.

Il continua à ranger la côte, & le 14, il entra dans le détroit de la *Maire*. La marée montant contre l'*Endeavour* le chassoit avec beaucoup de violence; les flots étoient si élevés à la hauteur du cap *Saint Diego*, qu'on eût dit que les vagues frappoient sur un banc de rochers; & lorsque le vaisseau fut au milieu de ce torrent, l'avant enfonçoit souvent, de sorte que le mât de beaupré étoit sous l'eau. M. Cook arriva près de terre, entre le cap *Saint Diego* & le cap *Saint Vincent*, où il voulut jeter l'ancre; mais trouvant par-tout fond de rochers, & la sonde variant depuis 22 jusqu'à 30 brasses, il envoya le maître pour examiner une petite anse qui étoit à peu de distance de-là à l'Ouest du cap *Saint Vincent*; il rapporta qu'il y avoit un mouillage par 4 brasses bon fond tout près du côté oriental du premier mondrain, à l'Est du cap *Saint Vincent* & à l'entrée de l'anse à laquelle il donna le nom de baie de *Vincent*; devant le mouillage, il y a cependant plusieurs bancs de rochers couverts de goémons; & la sonde y rapportoit 8 ou 9 brasses. On regardera probablement comme extraordinaire que l'eau soit aussi profonde dans un endroit où les herbes, qui croissent au fond, paroissent au-dessus de la surface de la mer; mais les plantes, qui croissent sur les fonds de roche de ces parages, sont d'une grandeur énorme. Les feuilles ont quatre pieds de long, & quelques-unes des tiges en ont plus de 120, quoiqu'elles ne soient pas plus grosses que le pouce. MM. Banks & Solander en examinèrent plusieurs; elles avoient 14 brasses, c'est-à-dire, quatre-vingt-quatre pieds: comme elles ne s'élevoient pas perpendiculairement, mais qu'elles faisoient un angle très-aigu avec le fond, elles étoient au moins plus longues de la moitié. MM. Banks & Solander appellerent cette plante *Fucus giganteus*.

Sur le rapport du maître de l'équipage, M. Cook gouverna vers l'anse; mais il continua à sonder, & il ne trouva que 4 brasses sur un des bancs de rochers; il conclut qu'il ne pouvoit pas sans risque mettre à l'ancre, & il se détermina à chercher dans le détroit quelque port où il put faire provision du bois & de l'eau dont il avoit besoin.

MM. Banks & Solander voulant aller à terre, M. Cook envoya une chaloupe pour les y conduire eux & leurs gens, & il se tint avec le vaisseau aussi près de la côte qu'il lui fut possible.

Ils y restèrent quatre heures, & ils revinrent sur les neuf heures du soir.

T t a

Cook.
1769.

Détroit de
la Maire.

Observations
nautiques.

Grandeur
des goémons.

Fucus giganteus.

Descente à
terre.

soir avec plus de cent plantes & fleurs différentes, toutes entièrement inconnues aux botanistes d'Europe : ils trouverent le pays des environs de la baie en général uni, le fond sur-tout formoit une plaine couverte d'herbes dont on pouvoit facilement faire une grande quantité de foin ; ils trouverent aussi de l'eau, du bois, & des oiseaux en abondance.

Entre autres productions que la nature étale en ces lieux, on remarque l'écorce de *Winter*, espèce de canelle appelée *winteranea aromatica* ; on le distingue aisément à sa feuille large ressemblante à celle du laurier d'un verd pâle en dehors, & bleuâtre en dedans. Les Naturalistes connoissent les propriétés de l'écorce qu'on enlève facilement avec un os ou un bâton pointu. On peut s'en servir dans la cuisine comme d'une épicerie, & elle n'est pas moins agréable que saine. Il y a aussi beaucoup de celeri sauvage & de plantes antiscorbutiques. Les arbres se ressemblent beaucoup ; c'est une espèce de bouleau, appelée *betula antarctica*. La tige a trente ou quarante pieds de long & deux ou trois pieds de diamètre, & l'on pourroit au besoin en faire des mâts de perroquet : la feuille en est petite, le bois blanc, & il se fend très-droit. Il y a une espèce de canne berges rouges & blanches, qu'on y voit aussi en grande quantité.

Le 15 à deux heures après-midi, le vaisseau mit à l'ancre dans la baie de *Bon Succès*. M. Cook alla à terre avec MM. Banks & Solander.

Ils débarquerent à droite de la baie près de quelques rochers qui brisoient la vague & rendoient l'abord facile. Trente ou quarante Américains parurent sur le bord du rivage de l'autre côté de la baie, & en voyant que les Anglois étoient au nombre de dix ou douze, ils s'en allerent, MM. Banks & Solander avancerent environ cent verges, sur quoi deux Américains revinrent, & après avoir fait quelques pas à leur rencontre, ils s'assirent. Aussi-tôt que MM. Banks & Solander les eurent atteints, ils se leverent & chacun d'eux jeta un petit bâton qu'il avoit à la main entre lui & les étrangers ; ce qui paroissoit être un signe de paix. Alors les Américains s'en retournerent avec vitesse vers leurs compagnons qui s'étoient arrêtés à environ cinquante verges par derrière, ils firent signe de les suivre à MM. Banks & Solander qui s'étant rendus à cette invitation, reçurent de leur part plusieurs marques grossières d'amitié. On leur donna quelques rubans, & des grains de verre qui leur firent beaucoup de plaisir. Ces préliminaires ayant excité une confiance réciproque, tous les Américains prirent part à la conversation, telle qu'elle pouvoit être entre gens qui ne s'entendoient que par signe. Trois d'entr'eux accompagnerent MM. Banks & Solander jusqu'au vaisseau : lorsqu'ils firent à bord, un d'eux qu'on prit pour un prêtre fit les mêmes cérémonies que décrit M. de Bougainville, & qu'il regarde comme un exorcisme. A

Cérémonies
faites par un
prêtre.

Mouillage
à la baie de
Bon Succès.

Décente à
terre.

Entrevue
avec les A-
méricains.

mesure qu'il parcouroit le bâtiment, ou lorsque quelque chose qu'il n'avoit pas encore vue, attiroit son attention, il pouloit pendant quelques minutes des cris de toutes ses forces, sans diriger la voix ni vers les étrangers ni vers ses compagnons.

Ils mangèrent un peu de pain & de bœuf, mais, à ce qu'il parut, sans beaucoup de plaisir, quoiqu'ils emportassent ce qu'on leur donnoit & qu'ils ne mangeoient pas; ils ne voulurent pas avaler une goutte de vin, ni d'eau-de-vie; ils portèrent le verre à leur bouche, & après avoir goûté de la liqueur, ils le rendirent en marquant beaucoup de dégoût. La curiosité semble être une des passions qui distinguent l'homme de la brute; mais ces Américains étoient peu curieux: ils alloient d'un endroit du vaisseau à l'autre, & regardoient tous les objets différens qui se présentoient à eux sans témoigner ni étonnement ni plaisir, car les cris de l'exercice n'exprimoient ni l'un ni l'autre.

Remarques
sur leur
caractère.

Après avoir resté environ deux heures à bord, ils firent signe qu'ils avoient envie de s'en aller. On équipa sur le champ une chaloupe, & M. Banks jugea à propos de les accompagner, il les débarqua sains & saufs & les reconduisit vers leurs compagnons, parmi lesquels il remarqua la même indifférence que dans ceux qui étoient venus voir les Anglois. Les uns n'étoient point empressés à raconter ce qu'ils avoient vu & comment ils avoient été traités, & les autres ne paroissoient pas plus curieux de les entendre.

Le 16 de grand matin, M. Banks & Solander, accompagnés du Chirurgien, de l'Astronome, de leurs gens, & de deux matelots pour les aider à porter leur équipage, partirent du vaisseau dans la vue de pénétrer dans l'intérieur des terres aussi loin qu'ils le pour-
roient & de s'en revenir le soir. La montagne vue à une certaine distance, sembloit être formée d'une partie de bois, d'une plaine, & plus haut d'un rocher entièrement pelé. M. Banks vouloit traverser le bois, dans l'espérance de cueillir des plantes nouvelles sur ces montagnes, où aucun Botaniste n'avoit encore pénétré. Ils entrèrent dans le bois par une partie du rivage sablonneux & s'enfoncèrent à l'Ouest de l'endroit où le vaisseau faisoit de l'eau, & ils continuèrent à monter jusqu'à trois heures après-midi sans trouver aucun sentier, & sans pouvoir arriver à la vue du terrain qu'ils vouloient visiter. Bientôt après ils parvinrent à l'endroit qu'ils avoient pris pour une plaine, ils furent très-motivés de reconnaître que c'étoit un terrain marécageux, couvert de petits buissons de boureaux d'environ trois pieds de haut, si bien entrelacés les uns dans les autres, qu'il étoit impossible de les écarter pour s'y frayer un passage. Ils étoient obligés de lever la jambe à chaque pas, & ils enfonçoient dans la vase jusqu'à la cheville du pied. Pour aggraver la peine & la difficulté d'un pareil voyage, le temps qui jusqu'alors avoit été beau, devint nébuleux & froid avec des bouffées d'un vent très-piquant accompagné de neige; malgré leur fatigue ils al-

Voyage à
une mona-
gne.

Description
du pays.

On ne le
dit pas in-
suffisant.

Cook,
1769.Plantes de
cette monta-
gne.Nuit pas-
sée dans la
neige.Nouvelles
difficultés.

lèrent en avant avec courage : Ils croyoient avoir passé le plus mauvais chemin, & n'être plus éloignés que d'un mille du rocher qu'ils avoient aperçu ; ils étoient à-peu-près aux deux tiers de ce bois marécageux, lorsque M. Buchan, un des dessinateurs de M. Banks, fut saisi d'un accès d'épilepsie. Toute la compagnie fut obligée de faire halte, parce qu'il étoit impossible de le traîner plus loin ; on alluma du feu, & ceux qui étoient les plus fatigués furent laissés derrière pour prendre soin du malade ; MM. Banks & Solander, le Chirurgien & l'Astronome continuèrent leur route, & dans peu ils parvinrent au sommet de la montagne. Comme botanistes, ils eurent de quoi satisfaire leur attente, ils trouverent beaucoup de plantes qui sont aussi différentes de celles qui croissent dans les montagnes d'Europe, que celles-ci le sont des productions de nos plaines. Le froid étoit devenu très-vif, la neige tomboit en plus grande abondance, & le jour étoit si fort avancé qu'il n'étoit pas possible de retourner au vaisseau avant le lendemain. C'étoit un parti bien désagréable & bien dangereux que de passer la nuit sur cette montagne & dans ce climat, ils y furent pourtant contraints, & ils prirent pour cela toutes les précautions qui dépendoient d'eux.

MM. Banks & Solander s'occupèrent alors à rassembler des plantes, & à profiter d'une occasion qu'ils avoient tant achetée par plusieurs dangers : pendant ce temps ils renvoyèrent M. Gréen, & M. Monkhouse vers M. Buchan, & les personnes qui étoient restées avec lui. Ils fixèrent pour rendez-vous général une hauteur par laquelle ils se proposèrent de passer pour retourner au bois par un meilleur chemin, en traversant le marais qui ne leur paroissoit pas avoir plus d'un demi-mille de large, & au sortir duquel ils se mettoient à l'abri dans le bois où ils pourroient, pour bâtir une hutte & allumer du feu. Comme ils n'avoient rien à faire qu'à descendre la colline, il leur sembloit facile d'accomplir ce projet. La compagnie se rassembla au rendez-vous, & quoiqu'on souffrit du froid, tous étoient alertes & bien portans ; M. Buchan lui-même ayant recouvré ses forces au-delà de ce qu'on pourroit espérer. Il étoit près de huit heures du soir, mais il faisoit encore assez de jour, & on le mit en marche pour traverser la vallée. M. Banks fit l'arrière-garde de sa troupe pour empêcher qu'il ne restât des traîneurs. Cette précaution n'étoit pas inutile. Le Docteur Solander qui avoit traversé plus d'une fois les montagnes qui séparent la Suède de la Norwege, savoit bien qu'un grand froid, sur-tout quand il est joint à la fatigue, produit dans les membres une stupeur & un engourdissement presque insurmontables, il conjura ses compagnons de ne point s'arrêter, quelque peine qu'il leur en pût coûter, & quelque soulagement qu'ils espérassent dans le repos. Quiconque s'assoira, leur dit-il, s'endormira & ne se réveillera plus. Après cet avis qui les alarma, ils allèrent en avant ; ils étoient toujours sur le rocher sans avoir pu arriver jusqu'au marais, lorsque le froid

devint si vif qu'il produifit les effets qu'on leur avoit fait redouter. Le Docteur Solander fut le premier qui ne put réfifter à ce be-
soin de sommeil, contre lequel il s'étoit efforcé de prémunir fes com-
pagnons; il demanda qu'on le laiffât coucher. M. Banks lui fit des
prieres & des remontrances inutiles. Il s'étendit fur la neige, &
ce fut avec une peine extrême que son ami le tint éveillé. Richmond
un des noirs de M. Banks, qui avoit auffi souffert du froid, com-
mença à refter derrière les autres. M. Banks envoya en avant
cinq perfonnes, parmi lesquelles étoit M. Buchan, pour préparer
du feu au premier endroit qu'ils trouveroient convenable, & lui
même avec quatre autres demeura avec le Docteur & Richmond,
qu'on fit marcher partie de gré & partie de force : mais lorsqu'ils
eurent traversé la plus grande partie du marais, ils déclarèrent qu'ils
n'iroient pas plus loin. M. Banks eut encore recours aux prieres &
aux instances; tout fut fans effet : quand on difoit à Richmond que
s'il s'arrêtoit il mourroit bien-tôt de froid, il répondoit qu'il ne dé-
firoit rien autre chofe que de reposer & de mourir. Le Docteur
ne renonçoit pas auffi formellement à la vie; il difoit qu'il vou-
loit bien aller, mais qu'il lui falloit auparavant prendre un instant
de sommeil, quoiqu'il eût averti tout le monde que s'endormir &
périr étoient la même chofe. M. Banks & les autres fe trouvant
dans l'impossibilité de les faire avancer, les laiffèrent fe coucher, sou-
tenus en partie fur les brouffailles, & l'un & l'autre tombèrent tout de
fuite dans un sommeil profond.

Bien-tôt après, quelques-uns de ceux qui avoient été envoyés en
avant revinrent, avec la bonne nouvelle que le feu étoit allumé
à un quart de mille de-là. M. Banks alors s'occupa à éveiller le Docteur
Solander, & heureufement il y réuffit, mais quoiqu'il n'eût dor-
mi que cinq minutes, il avoit prefque perdu l'ufage de fes membres,
& tous fes mufcles étoient fi contractés que fes fouliers toiboient
de fes pieds : il consentit cependant à marcher avec les fecours
qu'on pourroit lui donner; mais tous les efforts furent inutiles pour
faire relever le pauvre Richmond. Après avoir tenté fans fuccès de
le mettre en mouvement, M. Banks laiffa auprès de lui fon au-
tre noir & un matelot, qui sembloient avoir moins souffert du
froid que les autres, leur promettant de les remplacer prochainement
par deux autres hommes, qui se feroient fuffifamment rechauffés. Il
parvint enfin avec beaucoup de peine à faire arriver le Docteur
auprès du feu, il envoya enfuite de fes gens qui s'étoient reposés
& rechauffés, efperant qu'ils pourroient, avec le fecours de ceux qui
étoient restés derrière, rapporter Richmond, quand même il feroit
impossible de le réveiller; environ une demie-heure après, il
eut le chagrin de voir fes deux hommes revenus feuls; ils dirent
qu'ils avoient parcouru tous les environs de l'endroit où l'on avoit
laiffé Richmond, qu'ils n'y avoient trouvé perfonne, & que bien qu'ils
euflent crié à plusieurs reprifes, on ne leur avoit point répondu.

Cook.

1769.

Le Docteur
Solander s'en-
trainé par le
froid.

Plusieurs
perfonnes ac-
cablées de
laiffant le
coucher et
dans la neige.

Dangers de
cette situa-
tion.

Corak.
1769.

Ce récit aillgea M. Banks, qui ne pouvoit concevoir comment cela étoit arrivé. Cependant on se souvient qu'une bouteille de rum qui faisoit toute la provision de la compagnie, étoit demeurée dans l'havresac d'un des absens, & on conjectura que le noir & le matelot qu'on avoit laissés avec Richmond, s'étoient servis de ce moyen pour réveiller Richmond & pour se tenir en haleine, & que tous trois en ayant bu un peu trop, s'étoient écartés de l'endroit où on les avoit laissés, au lieu d'attendre les secours & les guides qu'on leur avoit promis. Sur ces entrebâtes la neige ayant tombé deux heures entières sans interruption, on désespéra de revoir ces malheureux au moins vivans. Mais vers minuit à la grande satisfaction de ceux qui étoient autour du feu, on entendit des cris, M. Banks & quatre autres se détachèrent sur le champ, & trouverent le matelot n'ayant que la force qu'il lui falloit pour se soutenir en chancelant, & pour demander qu'on l'aîdât. M. Banks l'envoya tout de suite auprès du feu, & à l'aide des renseignemens qu'on pût tirer de lui, on se remit à la recherche des deux autres qu'on retrouva bien-tôt après; Richmond étoit debout, mais ne pouvant mettre un pied devant l'autre, son compagnon étoit étendu sur la terre aussi insensible qu'une pierre, on fit venir tous ceux qui étoient auprès du feu, & on essaya d'y porter ces deux hommes; tous les efforts furent inutiles; la nuit étoit extrêmement noire, la neige étoit très-haute, & il leur étoit très-difficile de se faire un chemin à travers les brouillailles, & sur un terrain marécageux, où chacun d'eux faisoit des chûtes à tous les pas. Le seul expédient qu'ils imaginèrent fut de faire du feu sur le lieu même; mais la neige qui étoit sur terre, celle qui tomboit encore du Ciel, & celle que les arbres laissoient tomber à gros flocons, les mettoient dans l'impossibilité d'allumer du feu dans ce nouvel endroit, ou d'y en porter de celui qu'ils avoient allumé dans le bois. Ils furent donc réduits à la triste nécessité, d'abandonner ces malheureux à leur destinée, après leur avoir fait un lit de petites branches d'arbres, & les en avoir couverts jusqu'à une hauteur assez considérable.

Nouvelles
de l'éclat.

M. Banks de
quelques-uns

Ses gens
à portée
des uns, les
qui sont, ou
qui ne sont
pas.

Après être demeurés ainsi exposés à la neige & au froid pendant une heure & demie, quelques-uns de ceux qui n'avoient pas encore été saisis du froid commencerent à perdre le sentiment. Un des domestiques de M. Banks entra autres se trouva si mal, qu'on crut qu'il mourroit avant qu'on pût l'approcher du feu.

A la fin cependant ils arriverent au feu, & passèrent la nuit dans une situation qui, quoique terrible en elle-même, l'étoit encore d'avantage par le souvenir de ce qui s'étoit passé, & par l'incertitude de ce qui les attendoit. De douze hommes qui étoient partis le matin pleins de vigueur & de santé, deux étoient regardés comme morts, un autre étoit si mal qu'on doutoit beaucoup qu'il pût revoir le lendemain, & un quatrieme, M. Buchan étoit menacé

macé de retomber dans son accès par la nouvelle fatigue qu'il avoit essuyée pendant cette fâcheuse nuit. ils étoient éloignés du vaisseau d'une journée de chemin, il leur falloit traverser des bois inconnus, dans lesquels ils pouvoient craindre de s'égarer, d'être surpris par la nuit suivante. Comme ils ne s'étoient préparés qu'à un voyage de huit ou dix heures, il ne leur restoit pour provision qu'une espèce de vautour qu'ils avoient tué en se niant en marche, & qui partagé également ne pouvoit fournir à chacun d'eux que quelques bouchées. Ils ne savoient comment ils pourroient soutenir le froid si la neige continuoît, ils jugeoient de la dureté de ce climat par une seule observation, c'est qu'ils étoient alors au milieu de l'été; le 21 Décembre, étant le plus long jour de cette partie du monde; & tout devoit leur faire craindre les plus grandes extrémités du froid, lorsqu'ils étoient témoins d'un phénomène qu'on ne voit pas même en Norwege & en Laponie, dans la même saison de l'année.

Cool.
1769.

Rigueur de
ce climat.

La pointe du jour commençoit à paroître : en jettant les yeux de tous côtes, ils ne virent rien que de la neige qui leur paroissoit aussi épaisse sur les arbres que sur le terrain, & de nouvelles bouffées se succédant continuellement avec la plus grande violence, il leur fut impossible de se mettre en marche. Ils ignoroient combien cette situation pouvoit durer, & ils avoient trop de raisons pour craindre de ne pouvoir sortir de cette horrible forêt, & d'y périr de faim & de froid.

M. Banks
& ses compa-
gnons deses-
pererent de leur
sort.

Ils avoient souffert tout ce qu'on peut imaginer de l'horreur d'une pareille situation, lorsqu'à six heures du matin ils concurent quelques espérances de salut, en distinguant le lieu du lever du soleil au travers les nuages, qui commencèrent à devenir un peu moins épais & à se dissiper. Leur premier soin fut de voir si les pauvres malheureux qu'ils avoient laissés ensevelis sous des branches d'arbres, vivoient encore; trois de la compagnie furent dépêchés pour cela, & revinrent bien-tôt avec la triste nouvelle qu'ils étoient morts.

Deux An-
glois meurent
de froid.

Quoique le ciel se nettoiyât toujours davantage, la neige continuoît à tomber avec tant d'abondance qu'ils n'osoient se hasarder à reprendre leur route vers le vaisseau; mais sur les huit heures, une petite brise se leva, qui, fortifiée de l'action du soleil, acheva d'éclaircir le temps, & bien-tôt après ils virent la neige tomber des arbres en gros flocons, signe certain de l'approche d'un dégel. Ils examinerent alors avec plus d'attention l'état de leurs malades. Le domestique de M. Banks étoit encore très-mal. Mais il dit qu'il se croyoit en état de marcher, M. Buchan étoit beaucoup mieux que ni lui ni ses compagnons n'eussent osé l'espérer : ils étoient cependant pressés par la faim, qui, après un si long jeûne, l'emporta sur toutes les autres craintes. Avant de partir il fut convenu unanimement qu'on mangeroit le vautour, il fut plumé, & comme on jugea qu'il seroit plus aisé de le partager avant qu'il fût cuit, on en fit dix por-

Extrême
oh les réduit
à l'au.

Cook.
1769.

tions, que chacun accommoda à sa fantaisie : après ce repas qui four-
nit à chacun environ trois bouchées, ils se préparèrent à partir ;
mais il étoit dix heures avant que la neige fût assez fondue pour
laisser le chemin praticable. Après une marche d'environ huit heu-
res, ils furent agréablement surpris de se trouver sur le rivage &
beaucoup plus près du vaisseau qu'ils ne pouvoient s'y attendre.
En revoyant les traces du chemin qu'ils avoient faits en partant du
navire, ils s'aperçurent qu'au lieu de monter la montagne en ligne
droite, ce qui les auroit fait pénétrer dans le pays, ils avoient
décrié un cercle autour d'elle. Quand ils furent à bord, ils se
félicitèrent les uns les autres de leur retour, avec une joie qu'on
ne peut sentir qu'après avoir été exposé à un danger sensible.

M. Banks
& ses camar-
ades auri-
ent enlin à
bord.

§. III.

*Passage du Déroit de le Maire. Description ultérieure des habitans
& des productions de la Terre-de-Feu.*

Descente
sur terre.

LE 18 & le 19, la grosse mer empêcha de transporter à bord du
bois & de l'eau ; mais le 20, le vent étant moins fort, la chalou-
pe fut envoyée au rivage, & MM. Banks & Solander y allèrent aussi,
ils débarquèrent au fond de la baie, & tandis que les matelots cou-
poient les brouillailles, ils poursuivirent leur grand objet, l'étu-
de de la nature, & recueillirent beaucoup de plantes & de coquil-
les entièrement inconnues jusqu'à eux. Ils allèrent dîner à bord,
& retournerent ensuite dans le dessein de voir un village Américain,
qu'on avoit dit être situé à environ deux milles dans le pays. Ils
trouverent qu'on ne les avoit pas trompés sur la distance ; ils s'en
approchèrent par un chemin qui leur parut être fréquenté. Cepen-
dant ils mirent plus d'une heure à y arriver, parce qu'ils enfon-
çoient souvent dans la boue jusqu'aux genoux. Lorsqu'ils furent
à une petite distance de l'endroit, deux Américains vinrent à leur
rencontre avec un air de cérémonie, & se mirent à crier, comme
ils avoient fait dans le vaisseau sans s'adresser ni aux Anglois ni
à leurs compagnons ; après avoir continué ces étranges cris pen-
dant quelque temps ils conduisirent les Anglois au village, qui
étoit situé sur une colline aride & couverte d'arbres, auxquels la
main de l'homme ne paroît pas avoir jamais touché, elle consiste
en une douzaine de huttes de la structure la plus grossière qu'on
puisse imaginer. Ces cabanes ne sont autre chose que quelques
pieux plantés en terre inclinés les uns sur les autres par leurs
sommets, & formant une espèce de cône semblable à nos ruches.
Elles étoient couvertes du côté du vent par quelques branchages
& par une espèce de foin du côté sous le vent, il y avoit une ou-
verture d'environ la huitième partie du cercle, qui servoit de porte

Village A-
méricain.Entrée
avec les Na-
tifs.Cabanes du
pays.

& de cheminée. Ces huttes étoient construites comme celles que les Anglois avoient vus dans la baie de *Saint Vincent*, & dans l'une desquelles on trouva encore des restes de feu. Il n'y avoit aucun meuble dans la cabane, un peu de foin répandu à terre servoit à la fois de siège & de lits, de tous les utensiles que l'adresse & le besoin ont introduits parmi les autres nations sauvages, ceux-ci n'avoient qu'un panier à porter à la main, un sac pendant sur leur dos, & la vestie de quelque animal pour contenir de l'eau.

Les habitans de ce village formoient une petite tribu d'environ cinquante personnes des deux sexes & de tout âge. Ils font d'une couleur approchant de la rouille de fer mêlée avec de l'huile; ils ont de longs cheveux noirs : les hommes sont gros & mal faits, leur stature est de cinq pieds huit à dix pouces. Les femmes sont plus petites & ne passent guère cinq pieds. Toute leur parure consiste dans une peau de guanaque ou de veau marin, jetée sur leurs épaules dans le même état où elle a été retirée de dessus l'animal : un morceau de la même peau qui leur enveloppe les pieds & qui se ferme comme une bourse, au-dessus de la cheville & un petit tablier qui tient lieu aux femmes de la feuille du figuier. Les hommes portent leurs manteaux ouverts, les femmes le lient autour de la ceinture avec une courroie; mais quoiqu'elles soient à-peu-près nues, elles ont un grand desir de paroître belles. Elles peignent leurs visages, les parties voisines des yeux commencent en blanc, & le reste en lignes horizontales rouges & noires; mais tous les visages sont peints différemment. Il paroît d'ailleurs que cette toilette se fait avec plus de recherche & de soin dans certaines occasions. Les deux Américains qui faisoient à MM. Banks & Solander les honneurs du village, avoient le corps presque entièrement couvert de lignes noires dans tous les sens, ce qui faisoit un coup-d'œil fort extraordinaire. Les hommes & les femmes portent des bracelets de grains, tels qu'ils peuvent les faire avec de petites coquilles & des os. Les femmes en ont au poignet & au bas de la jambe, les hommes au poignet seulement, mais en revanche ils portent autour de la tête une espèce de réseau composé de fil brun. Ils paroissent attacher une valeur très-grande à tout ce qui est rouge, & présentent un grain de verre, même à un couteau ou à une hache. Leur langage est en grande partie guttural, & ils prononcent quelques-uns de leurs mots par des sons exactement semblables aux efforts que fait un homme qui a dans la gorge quelque chose dont il veut se débarrasser. Ils ont cependant des mots qui seroient regardés comme doux dans les langues les plus perfectionnées de l'Europe. M. Banks apprit à prononcer les termes dont ils se servent pour désigner les grains de bracelets & l'eau, quand ils vouloient avoir de ces grains au lieu de rubans & d'autres bagatelles, ils disoient *hallega*; & quand ils vinrent à bord du vaisseau & qu'ils demandoient par signes où étoit l'eau, ils faisoient

Cook.
1769.Meubles &
utensiles des
Natures.Description
de ce peu-

Habille-

Parure.

Leur goût
pour tout ce
qui est rouge
Langage.

le geste de boire & montrant ou les tonneaux ou leur place, ils erioient *oada*.

Cook.
1769.
Manière de
se nourrir.

Il ne parut pas que ce peuple eut d'autres nourritures que les coquillages, car quoique les veaux marins fréquentent leur côte, ils n'ont aucun instrument pour les prendre. Les coquillages sont ramassés par les femmes, dont l'occupation est de suivre la marée à mesure qu'elle descend, avec un panier dans une main, un bâton pointu & barbelé dans l'autre, & un sac sur le dos; elles détachent les coquillages du rocher avec le bâton, & les mettent dans le panier qu'elles vident ensuite dans le sac.

Armes.

Leur armes qui consistent en un arc & des flèches, sont la seule chose qui présente quelque apparence d'industrie. L'arc étoit assez bien fait, & les flèches étoient jolies, elles étoient de bois très-bien poli, & la pointe de verre ou de filix barbelée, taillée & ajustée avec une grande adresse. On vit aussi chez eux plusieurs morceaux de verre & de cailloux non travaillés, & quelques marchandises d'Europe, comme des anneaux, des boutons, des draps & des toiles. On peut en conclure que ces peuples voyagent du côté du Nord, puisqu'il y a plusieurs années qu'aucun vaisseau n'est allé au Sud jusqu'à cette partie de la *Terre-de-Feu*. On observa aussi qu'ils ne monroient aucune surprise, lorsque les Anglois se servoient de leurs armes à feu, dont ils paroissent ennoître fort bien l'usage. Car un jour quelques-uns d'entr'eux retournant du vaisseau à terre dans la chaloupe, firent signe à M. Banks de tuer un veau marin qui les suivoit.

Cette peuplade voya-
ge au Nord.

M. de Bougainville, qui au mois de Janvier 1768, précisément une année avant l'arrivée de M. Cook, avoit débarqué sur cette côte au 53^d. 40'. 41". de latitude, avoit donné à ce peuple, entre autres choses, des morceaux de verre.

Le verre que vit parmi eux M. Cook, pouvoit être celui que M. de Bougainville leur avoit laissé, soit à eux-mêmes, soit à d'autres habitants du même pays, de qui eux-ci le tenoient : car ils paroissent plutôt une horde errante qu'un peuple à demeure fixe. Leurs maisons sont construites de manière à ne pouvoir durer que peu de temps; ils n'ont d'autres ustensiles ni d'autres meubles que le panier & le sac dont on a parlé plus haut, & qui paroissent faits de manière à pouvoir être transportés facilement à la main & sur le dos. Leur habillement est à peine suffisant pour les défendre du froid dans l'été de ce pays, & beaucoup moins dans l'hiver qui doit y être rude. Les coquillages dont ils font leur unique nourriture, doivent s'épuiser lorsqu'ils ont demeuré quelque temps sur la même partie de la côte; enfin les maisons abandonnées, trouvées dans la baie de *Saint Vincent*, confirment encore cette conjecture.

Cette peuplade est errante.

Remarque
sur leurs pil-
gri-mes.

Une autre raison de croire que ce peuple est errant, c'est qu'on ne leur a vu aucun bateau, ni canot, ni rien de semblable; il est pourtant difficile de croire qu'ils en soient absolument dépourvus;

d'autant plus qu'ils n'éprouvoient point le mal de mer, soit dans la chaloupe, soit à bord du vaisseau. On crut qu'il y avoit un détroit ou canal venant du détroit de *Magellan*, & pénétrant dans l'intérieur de cette île par où ces gens pouvoient être venus, en laissant leurs canots à l'extrémité de ce canal.

Ils ne paroissent soumis à aucune forme de Gouvernement ni à aucune subordination; personne n'est plus respecté qu'un autre; cependant ils vivent ensemble dans la plus parfaite intelligence. Les Anglois n'ont découvert parmi eux aucune apparence de religion, excepté les cris dont on parle. Les deux guides qui conduisirent MM. Banks & Solander au village, & un des Américains qui vint à bord du vaisseau, étant les seuls à qui on entendit pousser ces cris, on conjectura que c'étoient des prêtres; du reste ces hommes, les plus misérables & les plus stupides des créatures humaines, le rebut de la nature, nés pour consumer leur vie à errer dans ces déserts affreux, où on a vu deux Européens périr de froid au milieu de l'été, sans autre habitation qu'une malheureuse hutte formée de quelques bâtons & d'un peu d'herbes seches, où le vent, la neige, & la pluie pénètrent de toutes parts, presque nuds, destitués même des commodités que peut fournir l'art le plus grossier, privés de tout moyen de préparer leur nourriture; ces hommes étoient contents: ils sembloient ne désirer rien au-delà de ce qu'ils possèdent. Rien de ce que leur offroient les Anglois ne leur paroissoit agréable, à l'exception des grains de verre & de quelques ornemens superflus; on ne put pas savoir ce qu'ils souffrent pendant la rigueur de leur hiver; mais il est certain qu'ils ne sont affectés douloureusement de la privation d'aucune des commodités sans nombre, que nous mettons au rang des choses de première nécessité. Comme ils ont peu de desirs il est probable qu'ils les satisfont tous. Il n'est pas aisé de déterminer ce qu'ils gagnent à être exempts de travail, de l'inquiétude & des soins que nous coûtent nos efforts continuels pour satisfaire cette multitude infinie de desirs qui nous tourmentent; mais peut-être cela seul compense-t-il tous les avantages de leur situation, & tient égale entr'eux & nous la balance du bien & du mal qui sont l'un & l'autre le partage de l'humanité (a).

On n'a vu sur cette terre aucun quadrupède, excepté des veaux marins, des lions marins, & des chiens. C'est une chose digne de remarque que leur chiens aboyent, ce que ne font pas ceux qui sont originaires d'Amérique: nouvelle preuve que le peuple a eu quelque communication immédiate, ou éloignée avec les habitans de l'Europe. Il y a cependant d'autres quadrupèdes dans l'intérieur du pays; car M. Banks étant au sommet de la plus haute des mon-

Cook.
1768.

Leur indépendance.

Remarque sur leur religion.

Leur contentement.

Les chiens y aboyent.

(a) On a déjà fait dans l'Histoire des Voyages de M. de Bougainville, des remarques sur une peuplade des Américains de la Terre-de-Feu; on en trouve de nouvelles dans le second voyage de Cook.

Cook.
1769.

Oiseaux.

Plantes.

Cresson &
celéri sauvage.
go.

tagnes qu'il parcourut dans son expédition à travers les bois, vit les traces d'un grand animal sur la surface d'un terrain marécageux, mais sans pouvoir distinguer de quelle espèce il étoit.

On n'y trouve que fort peu d'oiseaux de terre. M. Banks n'en a vu aucun plus gros que nos merles; mais les oiseaux d'eau y sont en grande abondance, particulièrement les canards.

MM. Banks & Solander ont trouvé une grande variété de plantes, dont la plus grande partie sont totalement différentes de toutes celles qui ont été décrites jusqu'ici : outre le bouleau & l'arbre qui porte la canelle de *winter*, dont nous avons fait mention ci-dessus, il y a le hêtre, *figus antarcticus*, qui aussi-bien que le bouleau peut être employé pour la charpente. On ne peut pas faire ici l'énumération de toutes ces plantes; mais comme l'espèce de cresson appelée *cardamine antiscorbutica*, & le céleri sauvage, *apium antarcticum*, paroissent antiscorbutiques, & peuvent être par-là d'une grande utilité aux équipages des vaisseaux qui dans la suite relâcheront ici, voici la description de ces plantes.

§. IV.

Description générale de la partie Sud-Est de la Terre-de-Feu & du Déroit de le Maire.

ON trouve ce cresson en abondance dans les endroits humides, près des sources; & généralement parlant, dans les environs du rivage, particulièrement au lieu de l'aiguade, dans la baie de *Bon-Succès*. Quand il est jeune, c'est alors qu'il est plus salutaire. Il rampe sur la terre : ses feuilles sont d'un verd clair; elles sont disposées deux à deux & opposées l'une à l'autre, avec une seule à l'extrémité, qui communément est la cinquième sur chaque tige. La plante sortant de cet état, pousse des jets qui ont quelquefois deux pieds de haut, & qui portent à leur extrémité de petites fleurs blanches, lesquelles sont suivies de longues siliques : toute la plante ressemble beaucoup à celle qu'on appelle en Angleterre fleur de coucou.

Le céleri sauvage est sensible à celui de nos jardins; ses fleurs sont blanches, & placées de la même manière en petites touffes à l'extrémité des branches, mais les feuilles sont d'un verd plus foncé : il croit près de la grève, communément sur le sol le plus voisin de celui qui est couvert par la haute marée. On peut le distinguer aisément par le goût qui tient de celui du persil. Presque tous les écrivains qui ont parlé de la *Terre-de-Feu*, la décrivent comme entièrement dépourvue de bois & couverte de neige : peut-être en effet est-elle couverte de neige en hiver; & ceux qui l'ont vue dans cette saison, peuvent avoir été conduits par l'aspect qu'elle présente alors à croire qu'elle manque de bois. Le Lord Anson y aborda au

Remarques
6. : ce qu'en
dit le lord
Anson.



la B.
ven
vent

ce un courant qui peut jeter le vaisseau sur cette mer.

trans
crite
s au

commencement de Mars, qui répond à notre mois de Septembre; & M. Cook étoit au commencement de Janvier, qui répond à notre mois de Juillet. Cette circonstance peut expliquer la différence des récits des deux Navigateurs. M. Cook eut la vue de cette terre à environ 21 lieues à l'Ouest du détroit de la *Maire*, & dès ce moment il put distinguer clairement les arbres avec des lunettes. Quand il en fut plus près, quoique nous villions çà & là des espaces couverts de neige, les pentes des collines & les côtes voisines de la mer monroient la plus agréable verdure : les hauteurs sont assez élevées, mais ne peuvent pas être appellées des montagnes; quoique leurs sommets soient entièrement nus, le sol des vallées est riche & d'une grande profondeur; au pied de presque toutes ces collines on trouve un petit ruisseau dont l'eau a une couleur rougeâtre comme celle qui coule au travers des tourbieres d'Angleterre, mais elle n'a aucun mauvais goût, & en tout on a éprouvé qu'elle étoit la meilleure que nous eussions trouvée dans le voyage. En rangeant la côte jusqu'au détroit, la sonde a donné par-tout 40 à 50 brasses, fond de sable & de gravier. Les terres les plus remarquables de la *Terre-de-Feu* sont une montagne en forme de sucre sur le côté Ouest non loin de la mer; & les trois hauteurs appellées *Les trois Freres*, à environ neuf milles à l'Ouest du Cap *Saint-Diego*, pointe basse qui forme l'entrée septentrionale du détroit de la *Maire*.

On lit dans le voyage de l'Amiral Anson, dit M. Cook, qu'il est difficile de déterminer exactement en mer le gisement du détroit sur la seule vue de la *Terre-de-Feu*, quelque bien connue qu'elle soit, sans avoir aussi la vue de la *Terre des Etats*; que quelques Navigateurs ont été trompés par l'aspect des trois montagnes de la *Terre des Etats*, qu'ils ont prises pour les *Trois Freres* de la *Terre-de-Feu*, erreur qui leur a fait dépaillier le détroit : mais tout vaisseau qui côtoie la *Terre de Feu* sans le perdre de vue, ne peut manquer l'entrée du détroit, qui est par elle-même très-aisée à reconnoître.

Quant à la *Terre des Etats* que forme la côte orientale, on peut la distinguer encore plus facilement; car il n'y a point de côte sur la *Terre de Feu* qui ressemble à celle-là. On ne peut manquer le détroit de la *Maire* qu'en portant trop loin à l'Est & en perdant de vue la *Terre de Feu*; mais si ce malheur arrive on peut en effet dépaillier le détroit, quelque distinctement qu'on ait vu la *Terre des Etats*. Il ne faut tenter l'entrée du détroit qu'avec un bon vent & un temps modéré, & à l'instant même où la marée y porte. Ce qui arrive dans les pleines & nouvelles lunes, vers une ou deux heures : Le mieux sera aussi de ranger la côte de la *Terre de Feu* d'aussi près que le vent le permettra; avec ces précautions un vaisseau peut pénétrer dans le détroit en une marée, ou aller au moins jusqu'au Sud de la baie de *Bon Succès*, dans laquelle il fera plus prudent d'entrer, si le vent vient du Sud, que de tenter de doubler la *Terre des Etats* avec un vent & un courant qui peuvent jeter le vaisseau sur cette Ile.

Cook.
1769.

Bois.

Aussi du
pays.L'entrée du
détroit ainsi
à reconnoître.Remarques
sur cette
carte.

Cook.
1769.
L'angle du
détroit.
Boc de Bon
Succès.

Le détroit qui est borné à l'Ouest, par la *Terre de Feu* & à l'Est par l'extrémité Ouest de la *Terre des Etats* a environ cinq lieues de long & autant de large. La baie de *Bon Succès* est à-peu-près vers le milieu du détroit sur la *Terre de Feu*; on la découvre tout de suite en entrant dans le détroit par le Nord: elle a une pointe au Sud qui peut être reconnue par une trace sur la terre qui se montre comme une grande rade, conduisant de la mer dans l'intérieur du pays. L'entrée de la baie a une demi-lieue de large, & s'étend de l'Est à l'Ouest environ deux milles & demi: l'ancrage est sûr par-tout de dix-huit brasses d'eau bon fond: on y trouve en abondance de très-bon bois & de l'eau. La marée monte dans la baie aux pleines & nouvelles lunes vers les quatre ou cinq heures, & s'élève de cinq ou six pieds, mais le flot dure deux ou trois heures plus long-temps dans le détroit que dans la baie, & le jusant ou le courant qui porte au Nord, descend avec une force presque double de la marée montante.

Aspect de la
Terre des
Luis.

L'aspect de la *Terre des Etats* ne nous a point présenté, continue M. Cook, l'horreur & l'air sauvage qu'on lui donne dans la relation du voyage de l'Amiral Anson. La côte du Nord paroît avoir des baies & des havres; & la terre quand nous l'avons vue, n'étoit ni déshabillée de bois & de verdure, ni couverte de neige. L'île semble avoir environ douze lieues de long & cinq de large.

Baie Valen-
tin.

Sur la côte Ouest du Cap de *Bon Succès*, qui forme l'entrée Sud-Ouest du détroit, git la baie *Valentin*, dont M. Cook n'a vu que l'entrée. De cette baie la terre s'étend à l'Ouest-Sud-Ouest à vingt ou trente lieues: elle paroît haute & montagneuse, & forme différentes baies & anses.

Île Nouvel-
le.

A quatorze lieues au Sud-Ouest-demi-Ouest de la baie de *Bon Succès*, & à deux ou trois lieues de la côte, on trouve *New-Island* ou *l'Île Nouvelle*. La longueur du Nord-Est au Sud-Ouest est d'environ deux lieues; elle est terminée au Nord-Est par un mon-drain remarquable. L'île *Evouts* est située à sept lieues au Sud-Ouest de *New-Island*. Un peu à l'Ouest du Sud de cette île, on rencontre

Îles de Bar-
nevelt.

les deux petites îles de *Barnevelt*, qui sont plates & très-près l'une de l'autre, elles sont environnées en partie des rochers qui s'élèvent à différentes hauteurs au-dessus de la surface de la mer, elles gisent à vingt-quatre lieues du détroit de *le Maire*. La pointe Sud-Ouest des îles de *P'Hermite* est à trois lieues des îles *Barnevelt*. Ces îles de *P'Hermite*, qui sont assez hautes, gisent au Sud-Est & Nord-Ouest; en les contemplant de plusieurs points de vue, on les prend pour une seule île, ou pour une partie du continent.

Îles de
l'Hermitte.

Monté des
baies & ha-
vres.

Il paroît sûr qu'on trouve dans la plupart de baies & passages, & peut-être dans tous, un bon mouillage de l'eau & du bois. L'escadre Hollandoise, commandée par l'Hermitte en 1624 ne manqua pas d'entrer dans quelques-uns: ce fut Chapenham, Vice-Amiral de cette escadre, qui découvrit le premier que la terre du Cap Horn étoit composée de plusieurs îles.

M.

M. Cook accompagne ses remarques d'une carte, & il dit : Les instructions que nous ont données sur ces parages les Navigateurs de la flotte de l'*Hermite* sont très-défectueuses ; celles de *Schouten* & de *le Maire* sont encore plus mauvaises. Il ne faut donc pas s'étonner que les cartes qu'on a publiées jusqu'ici contiennent des erreurs, non seulement dans le gisement des terres, mais encore dans la latitude & la longitude des lieux qui y sont indiqués. J'assurerais pourtant qu'il y a peu de parties du monde dont la longitude soit déterminée avec plus d'exactitude que l'est celle du détroit de *le Maire* & du Cap *Horn* dans la carte que nous présentons au Public ; puisqu'elle est le résultat de plusieurs observations du soleil & de la lune que nous avons faites M. Green & moi.

Cook.
1769.
Imperfection
des cartes sur
ces parages.

La variation de l'aiguille aimantée sur cette côte, est de 23 à 25°. Variation de l'aiguille
Est, excepté près des Isles de *Barnevelt* & du Cap *Horn*, où la déclinaison étoit un peu moindre, & ne suivoit pas de règles fixes. C'est probablement le voisinage de la terre qui produit ce dérangement, l'escadre de l'*Hermite* s'aperçut que toutes les boussoles différoient l'une de l'autre.

Le 26, M. Cook partit du Cap de Horn, qui gît par 53°. 55' de latitude Sud, & 68°. 13' de longitude Ouest. Il n'est allé que jusqu'à 60°. 10' de latitude Sud.

Départ du
cap Horn.

Comme le temps étoit souvent calme, M. Banks alloit dans un petit bateau pour tirer des oiseaux, & il rapporta quelques albatros & des fauchets : les albatros étoient plus gros que ceux qu'il avoit pris au Nord du détroit. L'un d'eux, avoit dix pieds deux pouces d'envergure. Les fauchets au contraire y sont plus petits & ont une couleur plus foncée sur le dos.

Remarques
sur les alba-
tros & les
fauchets.

Il est extrêmement probable, d'après plusieurs observations faites avec beaucoup de soin, que depuis le départ de terre, jusqu'au 13 Février, temps où M. Cook se trouva au 49°. 32' de latitude & au 90°. 37' de longitude, il n'eût point de courant à l'Ouest.

Il étoit alors à environ 12°. à l'Ouest & 31. au Nord du détroit de *Magellan*, après avoir mis trente jours pour faire le tour de la *Terre de Feu* & du Cap *Horn*, depuis l'entrée orientale du détroit jusqu'à ce lieu. On craint tant de doubler le Cap *Horn*, que, suivant l'opinion générale, il vaut mieux passer le détroit de *Magellan* ; cependant après avoir quitté le détroit de *le Maire*, il ne fut pas obligé une seule fois de riser entièrement nos huniers. Le *Dauphin*, dans son dernier voyage, qu'il fit à la même saison de l'année que l'*Endavour* fut trois mois à passer le détroit de *Magellan*, sans y comprendre le temps qu'il resta au port *Famine*. « D'après les vents que nous eûmes, je suis persuadé que si nous avions pris notre route, dit M. Cook, à travers ce passage, un séjour si long au milieu de ces mers au-roit fatigué l'équipage & fort endommagé nos ancres, nos cables, nos voiles & nos agrès, inconveniens que nous n'eûmes

Remarques
sur la navi-
gation du cap
Horn.

COOK.
1769.

point à souffrir. Mais en supposant qu'il vaille mieux doubler le cap que de passer le détroit de *Mugellan*, on pourra tous jours demander s'il est plus à propos de faire route par le détroit de la *Maire*, ou de cingler à l'Est & de tourner la *Terre-des-Etats*. Le lord Anson, dans son voyage, avertit que tous les bâtimens qui font voile dans la mer du Sud, au lieu de traverser le détroit de la *Maire*, devroient toujours gagner à l'Est de la *Terre des Etats*, & courir continuellement au Sud, jusqu'au 61 ou 62^d. de latitude, avant de mettre le cap à l'Ouest. Mais, suivant moi, la traversée du détroit peut être préférable dans quelques circonstances, tandis que dans d'autres il vaudra mieux se tenir à l'Est de la *Terre-des-Etats*. Si on rencontre la terre à l'Ouest du détroit & que le vent soit favorable pour le traverser, je crois qu'il ne seroit pas raisonnable de perdre son temps à tourner la *Terre-des-Etats*. Je suis convaincu d'ailleurs qu'en se conformant aux avis que j'ai donnés, on peut passer le détroit sans danger. Si on rencontre la terre à l'Est du détroit, & que le vent soit orageux ou contraire, je crois qu'il seroit plus à propos de faire le tour de la *Terre-des-Etats*. Cependant je ne puis dans aucun cas, comme le lord Anson, recommander de gagner jusqu'au 61 ou 62^d. de latitude, avant de mettre le cap à l'Ouest. Nous n'avons point trouvé le courant & les tempêtes qu'on suppose qu'il est nécessaire d'éviter en allant si loin vers le Sud; & en effet, comme les vents soufflent presque continuellement de ce rumb, il n'est guere possible de suivre cet avis. Le Navigateur n'a de parti à prendre qu'à porter au Sud en serrant le vent; en courant sur ce bord, il voguera non seulement au Sud, mais à l'Ouest. Si le vent change vers le Nord de l'Ouest, sa route à l'Ouest sera considérable. Il sera très-à-propos de s'avancer suffisamment à l'Ouest pour doubler toutes les terres, avant que d'entreprendre de porter au Nord; la prudence des marins leur suggérera nécessairement cette précaution.

S. V.

Passage du Cap de Horn aux Nouvelles Isles découvertes dans la Mer du Sud.

Accord de
l'observation
* du lock.

Le premier Mars, M. Cook, reconnu par l'observation & par le lock, qu'il étoit à 38^d. 44'. de latitude Sud, & 110^d. 35'. de longitude Ouest. Un tel accord dans ces deux mesures différentes, après une route de 660 lieues, fut regardée comme très-extraordinaire; il est démontré par-là que, depuis qu'il eut quitté la terre du Cap Horn, il ne trouva point de courant qui affectât la direction du vais-

seau : il en résulte encore qu'il n'a approché d'aucune terre qui fût d'une considérable étendue ; car on trouve toujours des courans, lorsque la terre n'est pas éloignée, & quelquefois lors même qu'on est à une distance de cent lieues, ce qui arrive particulièrement sur la côte orientale du continent dans la mer du Nord.

Cook.
1769.
Conti-que-
ce qui en ré-
sulte.

Un grand nombre d'oiseaux voloit continuellement autour du vaisseau, comme cela est ordinaire. M. Banks en tua jusqu'à soixante-deux dans un jour ; ce qui est plus remarquable, il attrapa deux mouches de bois ; toutes deux de la même espèce, & qui sont différentes de celles qu'on a décrites jusqu'à présent : elles s'étoient probablement attachées aux oiseaux, & venoient avec eux de la terre, qu'on jugea être fort éloignée. M. Banks trouva aussi une grande sèche, qui venoit d'être tuée par les oiseaux ; son corps mutilé flot-
toit sur l'eau ; elle étoit très différente des sèches qu'on trouve dans les mers d'Europe, car elle avoit, au lieu de suçoirs, des bras qui étoient armés d'une double rangée de griffes aiguës, ressemblantes à celles du chat, & qui se retiroient comme celles-ci dans un fourreau.

Mutande
d'oiseaux de
mouches de
bois au mi-
lieu de la
mer.

Sèche.

Le 25 un des soldats de marine, âgé d'environ 20 ans, fut mis en sentinelle à la porte de la chambre du Capitaine. « Pendant qu'il étoit de garde, un des domestiques, » dit M. Cook, faisoit dans le même endroit des bourses de tabac avec une peau de veau marin ; il en avoit promis une à quelques-uns de ses camarades, en refusant la même grâce au jeune homme qui la lui avoit demandée plusieurs fois ; celui-ci le menaça en riant de lui en dérober s'il le pouvoit. Il arriva que le domestique, appelé précipitamment quelque part, chargea la sentinelle de veiller sur sa peau, sans faire attention à ce qui venoit de se passer entre eux. Le jeune soldat en prit une pièce ; l'autre qui s'en aperçut à son retour, se mit en colère. Après quelque altercation, il se contenta de la reprendre, & déclara que pour une affaire si minutieuse, il ne porteroit pas les plaintes aux Officiers. Un des soldats entendit la dispute, en apprit le sujet, & le dit aux autres ; s'imaginant que l'honneur de leur corps y étoit intéressé, ils firent au coupable des reproches amers, & lui dirent des injures & des paroles très-outrageantes ; ils exagérèrent sa faute & la peignirent comme un grand crime. Ils l'accusoient d'avoir volé, pendant qu'il étoit de garde, une chose dont on lui avoit confié le dépôt ; ils ajoutèrent qu'ils se croiroient déshonorés, s'ils avoient désormais aucune communication avec lui. Le sergent en particulier lui dit que si l'homme qu'il avoit volé, ne portoit ses plaintes, il les porteroit lui-même, & que sa probité souffriroit si le voleur n'étoit puni. Après tant de reproches & d'insultes de la part de ces gens d'honneur, le pauvre jeune homme se retira dans son hamac accablé de désespoir & de honte. Le sergent bientôt après alla le trouver ; & lui ordonna de le suivre sur le tillac ; il obéit.

Un soldat
de marine se
jette à la mer,
pour quelle
raison ?

Cook.
1769.

« sans répliquer; mais, comme c'étoit sur la brune, il s'échappa
 « du sergent & s'en alla d'un autre côté. Il fut aperçu par quelques
 « personnes qui crurent qu'il alloit sur l'avant du vaisseau: lorsqu'en-
 « suite on fit des recherches après lui on trouva qu'il s'étoit jeté
 « dans la mer.

Ile du La-
gon.

M. Cook avoit déjà parcouru environ 68^d. de longitude dans la mer du Sud, sans découvrir terre. Enfin le 4 Avril à 10 heures du matin on aperçut à trois ou quatre lieues terre au Sud; on trouva que c'étoit une Ile de forme ovale, avec un lagon au milieu qui en occupoit la plus grande partie. La terre, qui environne le lagon, est en plusieurs endroits très-basse & très étroite, sur-tout du côté du Sud, où elle consiste principalement en une bande de rochers, on remarque la même chose à trois endroits sur la côte du Nord, de sorte que la terre étant ainsi divisée, elle ressemble à plusieurs Iles couvertes de bois; à l'extrémité occidentale de l'Ile il y a un grand arbre, ou un groupe d'arbres qu'on prendroit pour une tour. Vers le milieu de l'Ile on voyoit deux cocotiers s'élever par-dessus tout le reste, & qui en approchant de l'Ile, parurent semblables à un pavillon. M. Cook approcha du côté du Nord; & quoiqu'il n'en fût plus qu'à un mille, la sonde rapporta 130 brasses sans trouver de fond. On n'apercevoit pas qu'il y eut aucun mouillage dans les

Aspect du
pays.

environs. Toute l'île est couverte d'arbres d'un verd différent: excepté le palmier & le cocotier, on ne put pas distinguer même avec les lunettes, de quelle espèce étoient les autres. Les Anglois virent plusieurs des Naturels du pays sur la côte, & ils en comptèrent vingt-quatre qui sembloient être grands & avoir la tête extraordinairement grosse; peut-être étoit-elle enveloppée avec une étoffe.

On donna à cette île le nom d'île de *Lagon*. On trouvera dans la description générale des îles de la mer du Sud, des remarques sur sa position, ses habitans, &c. Nous suivrons ce même plan pour toutes les autres îles de la mer du Sud.

Cap Trumb.

A une heure après-midi, M. Cook fit voile à l'Ouest, & sur les trois heures & demie, il découvrit terre une seconde fois vers le Nord-Ouest, il y arriva au soleil couchant, & il vit que c'étoit une petite île basse, couverte de bois, de forme ronde, & dont la circonférence n'avoit pas plus d'un mille d'étendue. Il n'aperçut point d'habitans; il ne put pas non plus distinguer aucun cocotier, quoiqu'il ne fût qu'à un demi-mille de la côte. La terre cependant étoit couverte de différente verdure; cette île est éloignée de l'île du *Lagon* d'environ sept lieues, dans la direction de Nord 62^d. Ouest, M. Cook lui donna le nom de cap *Trumb*.

Il continua sa route par un bon vent alisé, & un temps agréable.

Le 31 sur les trois heures après-midi, il découvrit terre à l'Ouest. C'étoit une île basse, beaucoup plus étendue qu'aucune de celles qu'il avoit vues auparavant; elle a dix ou douze lieues de circon-

rence; plusieurs personnes de l'équipage passèrent toute la soirée sur la grande hune à admirer sa figure extraordinaire : elle ressembloit exactement à un arc; le contour de l'arc & la corde étoient formée par la terre, & l'eau remplissoit l'espace compris entre les deux; la corde étoit une greve plate, où on ne reconnut aucun signe de végétation; on n'y vit rien que des tas de plantes marines, déposées en différentes couches suivant que les marées plus ou moins hautes les y avoient placées. L'isle parut avoir trois ou quatre lieues de long & 200 verges au plus de largeur; mais elle étoit sûrement beaucoup plus large parce qu'une plaine horizontale se voit toujours en perspective, ce qui en raccourcit l'étendue. Deux grandes touffes de cocotiers composoient les pointes ou extrémités de l'arc, & la plus grande partie de ce même arc étoit couverte d'arbres, de hauteur, de figure & couleur différentes; en d'autres endroits pourtant le terrain sembloit dépouillé & aussi bas que la corde. Quelques personnes de l'équipage crurent avoir remarqué à travers cette corde, des ouvertures qui communiquoient avec l'étang ou lac, que nous avons dit au milieu : M. Cook fit voile jusqu'au soleil couchant, en face de la greve plate ou de la corde, n'étant pas à une lieue de terre : & jugea alors qu'il étoit à-peu-près vis-à-vis le milieu des deux extrémités de l'arc, il y fonda & ne trouva point de fond à 130 brasses. Dans cette latitude, il fait nuit, obscur, immédiatement après le coucher du soleil, & il perdit tout à coup la terre de vue. Remettant à la voile avant que la ligne de fond fut entièrement retirée, il gouverna en observant le son des brisans qu'il entendit distinctement jusqu'à ce qu'il fut loin de la côte.

Par la fumée qu'il vit en différens endroits, il reconnut que l'isle étoit habitée; il lui donna le nom de *Now-Island* ou l'isle de l'Arc. Après qu'il eut dépassé l'isle, M. Gore, second Lieutenant de M. Cook, dit qu'il avoit aperçu de dessus le tillac plusieurs Naturels du pays qui étoient sous des arbres, qu'il avoit distingué leurs maisons & quelques pirogues qu'ils avoient retirées sur le rivage; mais il fut le seul de l'équipage qui eut ce bonheur.

Le lendemain 6, on vit encore terre à l'Ouest, il parut que c'étoit deux isles, ou plutôt un groupe d'isles qui s'étendoient au Nord-Ouest-quart-Nord, au Sud-Est-quart-Sud, dans une espace d'environ neuf lieues. Les deux plus grandes de ces isles sont séparées l'une de l'autre par un canal d'environ un demi mille de large, elles sont environnées par des isles plus petites, auxquelles elles s'unissent par des récifs cachés sous l'eau : ces isles placées dans toutes sortes de directions, forment des cordons de terre, longs & étroits; quelques-unes ont dix milles de longueur & même davantage, & il n'y en a aucune qui ait plus d'un quart de mille de large; on vit sur toutes des arbres de différentes especes & en particulier des cocotiers. La partie la plus Sud-Est de ces isles est située au 18^d, 12', de latitude, & au 142^d, 42', de longitude Ouest, à vingt-cinq lieues

Cook,
1769.
11^e de cet Arc.

Asp. et description
de l'isle.

Remarques
sur les habitants.

Les groupes
P-3.

Cook.
1779.

Observations
maritimes.

Entrevue
avec les Na-
turs.

Scènes que
font les Na-
turs.

Île des Ol-
seaux.

à l'Ouest demi Nord de l'extrémité occidentale de l'île de l'*Are*. M. Cook rangea la côte Sud-Ouest de cette île, & entra dans une baie dont le p.lement est au Nord-Ouest de la pointe la plus méridionale du groupe : on y trouve une mer unie & l'apparence d'un mouillage sans beaucoup de houle sur la côte. A trois quarts de mille du rivage la sonde ne rapporta point de fond pur 100 brasses ; & le Capitaine ne crut pas qu'il fût prudent d'avancer plus près.

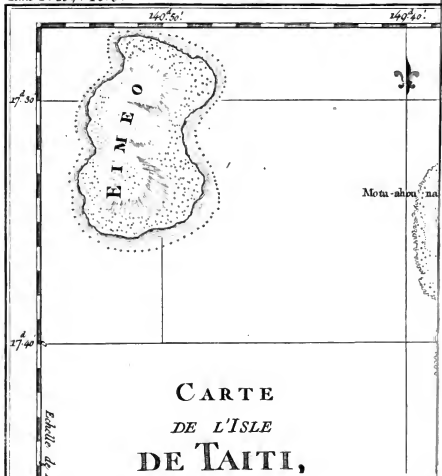
Sur ces entrefaites, plusieurs des habitans s'assemblerent sur la côte. Quelques-uns vinrent dans des pirogues jusqu'aux récifs, mais ils ne voulurent pas les passer. M. Cook vogua alors à petites voiles le long de la côte ; dès qu'il fut vers l'extrémité de l'île, six Indiens qui s'étoient tenus pendant quelque temps vis-à-vis du vaisseau, lancèrent sur le champ à la mer deux pirogues avec beaucoup de promptitude & de dextérité, & les Anglois imaginerent qu'ils avoient dessein de venir à bord. En conséquence on mit l'*Endeavour* à la cape, mais ils s'arrêtèrent comme leurs camarades, sur les récifs, M. Cook ne fit pas voile tout de suite, parce qu'il apperçut deux messagers que d'autres pirogues plus grandes leur avoient dépêchés ; ces messagers alloient en grande hâte tantôt marchant à guet & tantôt nageant autour du récif ; enfin ils arrivèrent ; les Indiens qui étoient à bord des deux pirogues, ne faisant plus de dispositions pour s'avancer après avoir reçu le message, il crut qu'ils avoient résolu de ne pas aller plus loin. Il attendit quelque temps, lorsqu'il fut à deux ou trois milles de la côte, on apperçut quelques-uns des habitans qui les suivoient dans une pirogue équipée d'une voile, M. Cook ne crut pas devoir les attendre, & quoiqu'ils eussent passés le récif ils s'en retournerent bientôt après.

Les hommes qui se tinrent sur la côte vis-à-vis de l'*Endeavour*, firent plusieurs signaux : il n'est pas aisé de décider s'ils prétendoient par-là effrayer ou inviter M. Cook de descendre à terre. Les Anglois leur répondirent par des cris en agitant leurs chapeaux, ils répliquèrent en faisant des acclamations à leur tour. On ne mit pas leurs dispositions à l'épreuve en entreprenant de débarquer. L'île étoit peu considérable, & comme M. Cook n'avoit besoin de rien de ce qu'on pouvoit y trouver, il pensa, que pour satisfaire une simple curiosité, il auroit été imprudent & cruel de hasarder une querelle dans laquelle les Naturels du pays auroient été la victime de sa supériorité. D'ailleurs il espéroit rencontrer bientôt l'île où il devoit faire ses observations astronomiques. Il étoit persuadé que les habitans en connoissant les forces, des Européens l'admettroient sans opposition. M. Cook a donné à ces îles le nom de *Groupe*.

Le 7 vers les six heures & demie du matin, M. Cook découvrit au Nord une autre île qui parut avoir quatre milles de circonférence. Le terrain étoit très-bas, & il y avoit une piece d'eau au milieu, il crut appercevoir quelques bois ; l'île sembloit couverte de verdure & agréable ; il n'y vit ni cocotiers ni habitans, mais une



jeune comte Ombre. Mais M. Forlier ayant



grande quantité d'oiseaux; c'est pour cela qu'il l'appella l'île des Oiseaux ou *Hord-Island*.

Cook.
1769.

Elle est située au 17^d. 48'. de latitude Sud, & au 143^d. 35' de longitude Ouest, à dix lieues Ouest-demi-Nord de l'extrémité occidentale des groupés. La déclinaison de la boussole y est de 64. 32'. Est.

Le 8 vers les deux heures après-midi, il aperçut terre au Nord, & au soleil couchant il se trouva vis-à-vis, & à environ deux lieues de distance; elle ressembloit à une double rangée d'îles basses couvertes de bois & jointes l'une à l'autre par des récifs, de manière qu'elle formoit une seule île ovale ou ellipte avec un lac au milieu. Les petites îles & les récifs qui environnent le lac au milieu, ont la forme d'une chaîne & on lui donna pour cela le nom de *Chain-Island*, île de la Chaîne, on jugea que sa longueur du Nord-Ouest au Sud-Est étoit d'environ cinq lieues, & qu'elle a à-peu-près cinq milles de large : les arbres qu'on y vit parurent grands, & on aperçut de la fumée entre ces arbres, preuve certaine que l'île étoit habitée. Le milieu de l'île est au 17^d. 23'. de latitude Sud, & au 145^d. 54'. de longitude Ouest, à quarante-cinq lieues à l'Ouest-Nord de l'île des Oiseaux. Mesurée par différens azimuths, la déclinaison de l'aiguille étoit de 44. 54'. Est.

Île de la
Chaîne.

Remarques
sur cette île.

Le 10, il eut pendant la nuit un gros temps, avec de la pluie & des éclairs. La brume continua jusqu'à neuf heures du matin. Le Ciel s'éclaircit alors & M. Cook vit à environ cinq lieues au Nord-Ouest-quart-Ouest, l'île que les Naturels du pays appellèrent *Maf-tia*, & à laquelle le Capitaine Wallis, qui la découvrit le premier, donna le nom de l'île d'*Osnabruck*; c'est une île élevée & ronde qui n'a pas plus d'une lieue de circonférence, elle est couverte d'arbres dans quelques endroits, & dans d'autres ce n'est qu'un rocher tout nud : en la regardant de ce point de vue où étoit le vaisseau, elle ressemble à un chapeau dont la tête est très-haute; mais quand on la voit restant au Nord, le sommet a la forme du toit d'une maison. M. Cook estima qu'elle étoit au 17^d. 48'. de latitude Sud, & au 148^d. 10'. de longitude Ouest, à quarante-quatre lieues de l'île de la Chaîne.

Île Osnabruck.

Remarques
sur cette île.

§. VI.

Arrivée de l'Endéavour à Taïti. Relâche de trois mois dans cette île.

LE 11 on aperçut l'île découverte par le Capitaine Wallis, ou *Entree* Taïti (a), & dès le lendemain on vit des pirogues qui venoient vers Taïti.

(a) Les Anglois donnent à cette île le nom d'*Otaïhie*, & dans la traduction du premier voyage de Cook, on l'a toujours écrit *Otaïti*. Mais M. Forster ayant reconnu que l'O est l'article, & M de Bougainville qui l'a nommée *Taïti*, en a fait la véritable prononciation.

avec les Na-
tives.

Cook.
1769.

le vaisseau. Dans chacun des pirogues il y avoit de jeunes bananiers & des branches d'un arbre que les Indiens appellent *Emidho*. M. Cook apprit dans la suite qu'ils les apportoit comme un témoignage de paix & d'amitié ; ils entendirent quelques-uns le long des côtes du vaisseau , en faisant avec beaucoup d'empressement des signes que les anglois n'entendirent pas d'abord. Enfin M. Cook conjectura qu'ils désiroient que ces symboles fussent placés dans quelque partie remarquable du vaisseau , sur le champ on les attacha parmi les agrès , sur quoi ils témoignèrent la plus grande satisfaction. On acheta leur cargaison qui consistoit en cocos & en divers autres fruits que l'équipage trouva très-bons après un si long voyage. Le lendemain on mouilla dans la baie du port Royal, M. Cook alla à terre avec M. M. Banks & Solander.

On a déjà parlé dans l'Histoire des voyages du Capitaine Wallis & de M. de Bougainville du charme secret que procurent aux lecteurs des événemens passés sur cette Isle : ce qu'on va lire confirmera de plus en plus cette réflexion.

M. Cook
descend à
terre. De
quelle ma-
nière il est
reçu.

M. Cook fut reçu à terre par une centaine d'Indiens , chargés chacun d'un rameau vert en signe de paix , & à l'instant il en prit des parçails , ainsi que ses camarades. Les Indiens marchèrent avec eux environ un demi-mille vers l'endroit où le *Dauphin* conduit par *Owhaw*, avoit fait son eau. « Quand nous y fûmes arrivés , dit M. Cook , ils s'arrêtèrent & mirent à nud le terrain en arrachant toutes les plantes : alors les principaux d'entre eux y jetterent les branches vertes qu'ils tenoient , en nous invitant par signes à faire la même chose. Nous montrâmes à l'instant combien nous étions empressés à les satisfaire , & afin de donner plus de pompe à la cérémonie , je fis ranger en bataille les soldats de marine qui marchèrent en ordre & placèrent leurs rameaux sur ceux des Indiens , & nous suivîmes leur exemple. Nous continuâmes ensuite notre marche , & lorsque nous fûmes parvenus au lieu de l'aiguade , les Indiens nous firent entendre par signes que nous pouvions occuper le canton , mais nous ne le trouvâmes pas convenable. Cette promenade dissipa la timidité des Indiens que la supériorité de nos forces leur avoit inspirée d'abord , & ils prirent de la familiarité , ils quitterent avec nous l'aiguade & nous firent passer à travers les bois. Chemin faisant nous distribuâmes de la verroterie & d'autres petits présens , & nous eûmes la satisfaction de voir qu'ils leur faisoient beaucoup de plaisir. Notre détour fut de quatre à cinq milles au milieu des bocages qui étoient chargés de noix de cocos & de fruits à pain , & qui donnoient l'ombrage le plus agréable. Les habitations de ce peuple , situées sous ces arbres , n'ont pour la plupart qu'un toit sans enceintes ni murailles , & toute la scène réalise ce que les fables poétiques nous racontent de l'Arcadie. Nous remarquâmes pourtant avec regret que dans toute notre course nous n'avions aperçu que deux cochons &

Excursion
dans l'inté-
rieur du pays

Besoin de
cette île.

« & pas une volaille. Ceux de nos gens qui avoient été de l'expédition du *Dauphin*, nous dirent que nous n'avions pas encore vu les Indiens de la première classe. Ils soupçonnèrent que les chefs s'étoient éloignés, ils voulurent nous conduire à l'endroit où étoit situé dans le premier voyage, ce qu'ils appelloient le palais de la Reine; mais nous n'en trouvâmes aucun vestige. Nous nous décidâmes à retourner le lendemain matin & à faire des efforts pour découvrir la Noblesse dans ses retraites. Dès le grand matin du 13, avant que nous fussions sortis du vaisseau, quelques pirogues, dont la plupart venoient du côté de l'Ouest, s'approchèrent de nous, deux de ces pirogues étoient remplies d'Indiens qui par leur maintien & leur habillement paroissoient être d'un rang supérieur. Deux d'entre eux vinrent à bord & se choisirent, parmi nous chacun un ami : l'un qui s'appelloit *Matshah* prit M. Banks pour le sien, & l'autre s'adressa à moi; cette cérémonie consista à se dépouiller d'une grande partie de leurs habillemens & à nous en revêtir, nous présentâmes en retour à chacun une hache & quelques verroteries. Bientôt après en nous montrant le Sud-Ouest ils nous firent signe d'aller avec eux dans les endroits où ils demeuroient. Je voulois trouver un havre plus commode & faire de nouvelles épreuves sur le caractère de ce peuple, j'y consentis.

« Je fis équiper deux bateaux & je m'embarquai accompagné de M. Banks & Solander, de nos Officiers & de nos deux amis Indiens. Après un trajet d'environ une lieue, ils nous engagèrent par signes à débarquer, & nous firent entendre que c'étoit là le lieu de leur résidence. Nous descendîmes à terre au milieu d'un grand nombre des naturels du pays, qui nous menèrent dans une maison beaucoup plus longue que celles que nous avions vues jusqu'alors. Nous aperçûmes en entrant un homme d'un âge moyen, qui s'appelloit, comme nous l'apprîmes en suite, *Toutahah*; à l'instant on étendit des nattes, & l'on nous invita à nous asseoir vis-à-vis de lui; dès que nous fûmes assis *Toutahah* fit apporter un coq & une poule qu'il présenta à M. Banks & à moi : nous acceptâmes le présent qui fut suivi bientôt après d'une pièce d'étoffe parfumée à leur manière, & dont ils eurent grand soin de nous faire remarquer l'odeur qui n'étoit point désagréable. La pièce que reçut M. Banks avoit onze verges de long & deux de large; il donna en retour une cravate de soie garnie de dentelles & un mouchoir de poche. *Toutahah* se revêtit sur le champ de cette nouvelle parure avec un air de complaisance & de satisfaction qu'il n'est pas possible de décrire.

« Après ces présens reçus & donnés, les femmes nous accompagnèrent à plusieurs grandes maisons que nous parcourûmes avec beaucoup de liberté; elles nous firent toutes sortes de poli-

Tome XX.

Y y

Cook.
1769.Les Indiens
se ren-
dent au vaste
baie.Cérémonie
qu'ils em-
ploient pour
se choisir un
ami.Autre de-
couverte à cesAccueil
qu'on fait à
M. Cook.
Présent qu'il
reçoit.Proposition
d. la part des
Indiens.

Cook,
1767.

tesse, dont il nous étoit facile de profiter : elles ne paroissent avoir aucune espece de scrupule qui nous empêchât de jouir des plaisirs qu'elles nous offroient. Excepté le toit, les maisons, comme je l'ai dit, sont ouvertes par-tout & ne représentent aucun lieu retiré; mais les femmes en nous montrant souvent les nattes étendues sur la terre, en s'y asseyant quelquefois, & en nous attirant vers elles, ne nous laissent aucun lieu de douter qu'elles s'embarrassoient beaucoup moins que nous d'être apperçues.

Rencontre
d'un chef.

Nous primes enfin congé du chef notre ami, & nous dirigeâmes notre marche le long de la côte. Lorsque nous eûmes fait environ un mille de chemin, nous rencontrâmes un autre chef, appelé *Touhourai Tamaidé*, à la tête d'un grand nombre d'Insulaires. Nous ratifiâmes avec lui un traité de paix, en suivant les cérémonies décrites plus haut, & que nous avions mieux apprises; après avoir reçu la branche qu'il nous présenta, & lui en avoir donné une autre en retour, nous mimas la main sur la poitrine, en prononçant le mot *taio*, qui signifie, à ce que nous pensions.

Dîner qu'il
donne aux
Anglais.

ami; le chef nous fit entendre que si nous voulions manger, il étoit prêt à nous régaler. Nous acceptâmes son offre & nous dinâmes de très-bon cœur avec du poisson, du fruit-à-pain, des cocos & des fruits du plane apprêtés à leur maniere. Ils mangeoient du poisson & nous en présentèrent; mais ce mets n'étoit pas de notre goût, & nous le refusâmes. Pendant cette visite, une femme appelée *Tomio* fit à M. Banks l'honneur de se placer près de lui sur la même natte. *Tomio* n'étoit pas dans la première fleur de l'âge, & ne parut point avoir jamais été remarquable par sa beauté : M. Banks ne lui fit pas un accueil bien flatteur. Cette femme eût une autre mortification sans faire attention à la dignité de sa compagne. M. Banks voyant parmi la foule une jolie petite fille, il lui fit signe de venir à lui, la jeune fille se fit un peu presser & vint enfin s'asseoir de l'autre côté de M. Banks. Il la chargea de présens & de toutes les brillantes bagatelles qui pouvoient l'amuser. La Princesse, quoique mortifiée de la préférence qu'on accordoit à sa rivale, ne cessa pourtant pas ses attentions à l'égard de M. Banks; elle lui donnoit le lait des cocos & toutes les friandises qui étoient à sa portée.

Vol, suite
de ce vol.

“ Cette scène intéressante fut interrompue par M. Solander & M. Monkhouse qui se plaignirent qu'on les avoit volés : le premier avoit perdu une petite lunette dans un boîte de chagrin, & le second sa tabatiere. On porta des plaintes au chef sur le délit; & afin de rendre la chose plus grave, M. Banks se leva avec vivacité, & frappa la terre de la crosse de son fusil. Toute l'assemblée fut pénétrée de frayeur en voyant ce mouvement & en entendant le bruit, excepté le chef, trois femmes & deux ou trois autres naturels du pays qui, par leurs habillemens, sembloient être d'un rang supérieur, tous les autres s'enfuirent de la maison avec la plus gran-

de précipitation. Le chef portoit sur son visage des marques de confusion & de douleur; il prit M. Banks par la main, & le conduisit à l'autre bout de l'habitation, où il y avoit une grande quantité d'étoffes, il les lui offrit piece à piece, en lui faisant signe que si cela pouvoit expier l'action qui venoit de se commettre, il étoit le maître d'en prendre une partie, & même le tout s'il le vouloit. M. Banks rejeta cette offre, & lui fit entendre qu'il ne vouloit rien que ce qu'on avoit dérobé malhonnêtement. *Toutourai Tamaidé* sortit alors en grande hâte, laissant M. Banks avec *Tomio*, qui, pendant toute cette scène de désordre & de terreur, s'étoit toujours tenue à ses côtés; & il lui fit signe de l'attendre jusqu'à son retour. M. Banks s'assit avec *Tomio*, & fit pendant environ une demi-heure la conversation, autant qu'il le put par signes. Le chef revint, portant en sa main la tabatière & la boîte de la lunette, & il les rendit. La joie étoit peinte sur son visage avec une force d'expression qu'on ne rencontre que chez ces peuples. En ouvrant l'étui de la lunette, on s'aperçut qu'elle étoit vuide; la physionomie de *Toutourai Tamaidé*, changea sur le champ; il prit M. Banks une seconde fois par la main, sortit précipitamment avec lui hors de la maison, sans prononcer une seule parole, & le conduisit le long de la côte en marchant fort vite. Lorsqu'ils furent à environ un mille de distance de la maison, ils rencontrèrent une femme qui donna au chef une piece d'étoffe, il la prit avec empressement, & continua son chemin en la portant à sa main. M. Solander & M. Monkhouse les avoient suivis; ils arrivèrent enfin à une maison où ils furent reçus par une autre femme à qui le chef donna la piece d'étoffe, & il fit signe aux Anglois de lui donner aussi quelques verroteries; ils faillirent à sa demande; & après que la piece d'étoffe & les verroteries eurent été déposées sur le plancher, la femme sortit & revint une demi-heure après avec la lunette, en témoignant à cette occasion la même joie qu'on a remarquée auparavant dans le chef. Ils rendirent les présents qu'on leur avoit fait, & ils ne voulurent jamais les accepter. On força M. Solander de recevoir l'étoffe, comme une réparation de l'injure qu'on lui avoit faite. Il ne put pas s'en dispenser, mais il voulut à son tour faire un présent à la femme. Les naturels montrèrent en toute cette affaire une intelligence & une sensibilité qui leur fait honneur.

Le lendemain 15, plusieurs des chefs que M. Cook avoit vus la veille, allèrent à bord du vaisseau; ils portèrent des cochons, du foin, du pain & d'autres rafraichissemens, & on leur donna des haches, des toiles & des autres marchandises qui paroissent leur faire plus de plaisir.

M. Cook voulant choisir un canton commandé par l'artillerie du vaisseau, où il pût construire un petit fort pour la défense de l'équipage, & se préparer à faire ses observations astronomiques, il prit un détachement d'hommes, & il débarqua accompagné de MM. Banks

Cook.
1769.D'instincts
pour recon-
ner les objets
sensibles.Moyens em-
ployés par
les naturels,
pour faire
oublier ce
vol.Plusieurs
chefs portent
des présents
au vaisseau.Fort con-
struit.
Autre entre-
vue avec les
Nautiens.

Cook.
1769

& Solander, & de l'astronome M. Green. Il s'arrêta à la pointe Nord-Est de la baie, sur une partie de la côte, qui, à tous égards, étoit très-propre à remplir son objet, & aux environs de laquelle il n'y avoit aucune habitation d'Indiens. Après avoir marqué le terrain, on dressa une petite tente, qui appartenoit à M. Banks, & qu'il avoit apportée pour cela du vaisseau. Sur ces entrefaites, un grand nombre de Naturels du pays étoient rassemblés autour des Anglois; mais il parut que c'étoit seulement pour regarder, car ils n'avoient aucune espèce d'armes. M. Cook ordonna néanmoins, qu'excepté *Owhaw* & l'un d'eux qui paroissoit un chef, aucun autre ne passa la ligne qu'on avoit tracé. „ Je m'adressai, dit-il, aux deux per-
„ sonnes que je viens de nommer, & je tâchai de leur faire enten-
„ dre par signes que nous avions besoin de ce terrain pour y dor-
„ mir pendant un certain nombre de nuits, & qu'ensuite nous nous
„ en irions. Je ne fais pas s'ils comprirent ce que je voulois leur
„ expliquer, mais tous les habitans du pays se comportèrent
„ avec une déférence & un respect qui nous causèrent à la fois du
„ plaisir & de la surprise; ils s'assirent paisiblement hors de l'en-
„ ceinte & regarderent, sans nous interrompre, jusqu'à la fin des
„ travaux, qui durèrent plus de deux heures. Comme nous n'a-
„ vions vu que deux cochons & point de volaille dans la prome-
„ nade que nous fîmes, lorsque nous débarquâmes dans cet en-
„ droit, nous soupçonnâmes qu'à notre arrivée ils avoient retiré
„ ces animaux dans l'intérieur du pays; nous étions d'autant plus
„ portés à le croire, qu'*Owhaw* n'avoit cessé de nous faire signe
„ de ne pas aller dans les bois; c'est pour cela, que malgré son
„ avis, nous résolûmes d'y pénétrer. Après avoir commandé
„ treize soldats de marine & un Officier subalterne pour garder
„ la tente, nous partîmes, suivis d'un grand nombre de Taëtiens.
„ En traversant une petite rivière qui étoit sur notre passage, nous
„ vîmes quelques canards; dès que nous fûmes à l'autre extrémité,
„ M. Banks tira sur ces oiseaux & en tua trois d'un coup; cet
„ incident répandit la terreur parmi les Indiens; la plupart tom-
„ berent sur le champ à terre, comme s'ils avoient été frappés
„ par l'explosion du fusil; peu de temps après cependant, ils re-
„ vinrent de leur frayeur, & nous continuâmes notre route. Nous
„ n'allâmes pas loin sans être alarmés par deux coups de fusil
„ que notre garde avoit tiré dans la tente; nous étions alors un
„ peu écartés les uns des autres, mais *Owhaw* nous eut bientôt
„ rassemblés, & d'un geste de la main, il renvoya tous les Indiens
„ qui nous suivoient, excepté trois qui, pour nous donner un gage
„ de paix & nous prier d'avoir à leur égard les mêmes disposi-
„ tions, coururent en hâte rompre des branches d'arbre, & re-
„ vinrent à nous en les portant dans leurs mains. Nous avions
„ trop de raisons de craindre qu'il ne nous fût arrivé quelque désas-
„ tre; nous retournâmes à grands pas vers la tente, dont nous né-

Nouvelle
excursion,
dans l'isle

Frayer que
les fusils cau-
sèrent aux In-
dianes.

„ tions pas éloignés de plus d'un demi-mille, & en y arrivant, nous n'y trouvâmes que nos gens.

Cook,
1769.

„ Nous apprîmes qu'un des Indiens qui étoit resté autour de la tente, après que nous en fûmes sortis, guétant le moment d'y entrer à l'improviste, & surprenant la sentinelle, lui avoit arraché son fusil; l'Officier qui commandoit le détachement, soit par la crainte de nouvelles violences, soit par le desir naturel d'exercer une autorité à laquelle il n'étoit pas accoutumé, soit enfin par la brutalité de son caractère, ordonna aux soldats de marine de faire feu : ceux-ci ayant aussi peu de prudence & d'humanité que l'Officier, tirèrent au milieu de la foule qui s'enfuyoit & qui étoit composée de plus de cent personnes; ils observèrent qu'ils n'avoient pas tué le voleur, ils le pour-
„ suivirent & le firent tomber roide mort d'un nouveau coup de fusil; nous fûmes par la suite qu'aucun autre Taïtien n'avoit été tué ni
„ blessé.

Taïtien tué
par les An-
glois.

„ Owahaw, qui ne nous avoit point quitté, observant qu'il n'y avoit plus aucun de ses compatriotes autour de nous, rassembla avec peine un petit nombre de ceux qui avoient pris la fuite, & les fit ranger devant la tente; nous tâchâmes de justifier nos gens aussi bien qu'il nous fut possible, & de convaincre les Indiens que s'ils ne nous faisoient point de mal, nous ne leur en ferions jamais : ils s'en allèrent sans témoigner ni défiance, ni ressentiment, & après avoir démonté notre tente, nous retournâmes au vaisseau, peu contents de ce qui s'étoit passé dans la journée.

Effors de co-
municer.

Le lendemain au matin 16, on vit peu de naturels du pays sur la côte, & aucun n'approcha du vaisseau, ce qui convainquit M. Cook que toutes ses tentatives pour calmer leur craintes avoient été sans succès. Et il remarqua sur-tout avec regret, qu'Owahaw lui-même l'avoit abandonné, quoiqu'il eût été si constant dans son attachement, & si empressé à rétablir la paix qui venoit de se rompre.

Les choses ayant pris une tournure si peu favorable, le Capitaine fit touer le vaisseau plus près de la côte, & il l'amarra de manière qu'il commandoit à toute la partie Nord-Est de la baie, & en particulier à l'endroit qu'il avoit désigné pour la construction d'un fort; sur le soir cependant il alla à terre, n'étant accompagné que de l'équipage d'un bateau, & de quelques Officiers. Les Indiens se rassemblèrent autour de lui, mais ils n'étoient pas en aussi grand nombre qu'auparavant; ils étoient à-peu-près trente ou quarante, & ils lui vendirent des noix de cocos & d'autres fruits : il crut reconnoître qu'ils avoient pour les Anglois autant d'amitié que jamais.

M. Cook
descend de
nouveau à
terre; com-
ment il est
accueilli.

Le 17 au matin, l'équipage eut le malheur de perdre M. Buchan, que M. Banks avoit amené comme peintre de paysages & de figures : M. Buchan avoit toujours été sujet à des accès d'épilepsie : il en

Mort de M.
Buchan.

Cook.
1769.

fut attaqué sur les montagnes de la *Terre de Feu*, & cette disposition, jointe à une maladie de bile qu'il avoit contractée pendant la navigation, mit fin à sa vie : on proposa de l'enterrer sur la côte, mais M. Banks pensa que cette démarche offenserait peut être les naturels du pays, dont on ne connoissoit pas encore entièrement les usages & les coutumes, & on jeta le corps à la mer, avec autant de décence & de solennité qu'il fut possible.

Viste de
dans chefs.

Le matin de ce même jour, les Anglois reçurent une visite des deux chefs *Toubourai Tamaidé* & *Toutahah*, qui venoit de l'Ouest de l'isle; ils apportoit avec eux, comme emblèmes de la paix, non pas de simples branches de bananes, mais de jeunes arbres : ils ne voulurent point se hasarder à venir à bord avant qu'on les eût acceptés; ce qui s'étoit passé à la tente leur avoit probablement donné de l'inquiétude. Chacun d'eux apportoit encore, comme des dons propitiatoires, quelques fruits-à-pain & un cochon tout apprêté; ce dernier présent fut d'autant plus agréable, que M. Cook ne pouvoit pas toujours se procurer de ces animaux; il donna en retour à chacun des chefs une hache & des clous.

Leurs présen-

Secours de la
part des Na-
turels.

Le 18 dès le point du jour, tout l'équipage travailla à la construction du fort; les naturels du pays les aidèrent au lieu de s'opposer à cet ouvrage; ils allèrent chercher dans le bois les fascines & les piquets d'un air fort empressé.

Ce même jour on servit du porc pour la première fois à l'équipage, & les Indiens apportèrent tant de fruits-à-pain & des cocos, qu'on fut contraint d'en renvoyer une partie sans l'acheter, & de les avertir en même temps par signes qu'on n'en auroit pas besoin les deux jours suivans. M. Cook ne donna que de la rasclade en échange de tout ce qu'il acheta alors; un seul grain de la grosseur d'un pois, étoit le prix de cinq ou six cocos & d'autant de fruit-à-pain. Avant le soir la tente de M. Banks fut dressée au milieu des ouvrages, & il passa la nuit à terre pour la première fois; on plaça des sentinelles pour le garder, mais aucun Indien n'entreprit d'approcher du fort.

Viste que
fait on chef
à M. Banks.

Le lendemain au matin 19, *Toubourai Tamaidé* fit à M. Banks une visite dans sa tente; il amenoit avec lui, non-seulement sa femme & sa famille, mais encore le toit d'une maison, plusieurs matériaux pour la dresser, avec des ustensiles & des meubles de différentes sortes : il sembloit qu'il vouloit par-là fixer sa résidence dans le voisinage. Cette marque de confiance & de bienveillance fit beaucoup de plaisir aux Anglois qui résolurent de ne rien négliger pour augmenter encore l'attachement qu'il avoit pour eux; bientôt après son arrivée il prit M. Banks par la main, & lui fit signe de l'accompagner dans les bois : M. Banks y consentit, & après avoir fait environ un quart de mille, ils trouverent une espèce de hanger qui appartenoit à *Toubourai Tamaidé*, & qui paroissoit lui servir de temps en temps de demeure. Lorsqu'ils y furent entrés, le chef Indien développa un paquet d'étoffes de son pays; il prit deux

Il mène M.
Banks à la
maison.

présente.

habits, l'un de drap rouge, l'autre d'une natte très-bien faite ; il en revêtit M. Banks, & sans autre cérémonie, il le reconduisit sur le champ à la tente. Les gens de sa suite lui apportèrent bientôt du porc & du fruit-à-pain, qu'il mangea en trempant ces mets dans une eau sulée qui lui servoit de sauce ; après son repas il se retira sur le lit de M. Banks, & y dormit l'espace d'une heure. L'après midi sa femme *Tomio* amena à la tente un jeune homme d'environ vingt-deux ans, d'une figure agréable ; ils sembloient tous deux le reconnoître pour leur fils : mais on découvrit dans la suite que ce n'étoit pas leur enfant ; ce jeune homme & un autre chef qui étoit venu voir les Anglois, s'en allerent le soir du côté de l'Ouest, & *Toubourai Tamaidé* & sa femme s'en retournerent à l'habitation située aux bords du bois.

M. Monkhouse, Chirurgien, s'étant promené, le soir dans l'île, rapporta qu'il avoit vu le corps de l'homme qui avoit été tué dans la tente : il dit qu'il étoit enveloppé dans une piece d'étoffe & placé sur une espee de biere soutenue par des poteaux sous un toit que les Taitiens paroissent avoir dressé pour cette cérémonie, qu'on avoit disposé près du mort quelques instrumens de guerre & d'autres choses qu'il auroit examiné en particulier, si l'odeur insupportable du cadavre ne l'en eut empêché ; il ajouta qu'il avoit vu aussi deux autres petits bâtimens de la même espee que le premier ; l'un desquels renfermoit des ossemens humains entièrement desséchés.

Le récit de M. Monkhouse sur le mort excita la curiosité de M. Cook, & il alla le voir avec quelques autres personnes. Il trouva que le hangard sous lequel on avoit placé son corps ; étoit joint à la maison qu'il habitoit lorsqu'il étoit en vie, & qu'il y avoit d'autres habitations qui n'en étoient pas éloignées de plus de dix verges. Ce hangard avoit à peu près quinze pieds de long & onze de large avec une hauteur proportionnée, l'un des bouts étoit entièrement ouvert, & l'autre, ainsi que les deux côtés, étoit enfermé en partie par un treillage d'osier, la biere sur laquelle on avoit déposé le corps mort, étoit un chassis de bois semblable à celui dans lequel on place les lits des vaisseaux appelés cadres ; le fond étoit de nattes & quatre poteaux d'environ cinq pieds soutenoient cette biere. Le corps étoit enveloppé d'une natte & par-dessus d'une étoffe blanche. On avoit placé à ses côtés une matiee de bois qui est une de leurs armes de guerre, & près de la tête, qui touchoit au bout fermé du hangard, deux coques de noix de cocos, de celles dont ils se servent quelquefois pour puiser de l'eau ; à l'autre bout du hangard, on avoit planté à terre à côté d'une pierre de la grosseur d'un cocos, quelques baguettes seches & des feuilles vertes liées ensemble. Il y avoit près de cet endroit un jeune plantain, dont les Indiens se servent pour emblème de la paix, & tout à côté une hache de pierre, beaucoup de noix de palmier enfilées en chapelet étoient suspendues à l'extrémité ouverte du hangard, & en dehors les Indiens

Cook.
1769.
Détail de
cel.

Hangard
pour les
morts.

Description
de ces hang-
ards.

Description
des enviro-
ns.

Cook, 1769. avoient plantés en terre la tige d'un plantain, élevée d'environ cinq pieds. Au sommet de cet arbre il y avoit une coque de noix de cocos remplie d'eau douce : enfin on avoit attaché au côté d'un

Inquiétude des Naturels

des poteaux un petit sac qui renfermoit quelques morceaux de fruit-à-pain tout grillé; on n'y avoit pas mis ces tranches tout-à-la-fois, car les unes étoient fraîches & les autres gâtées : on apperçut que plusieurs des Naturels du pays observoient les Anglois avec un mélange d'inquiétude & de défiance peintes sur leur visage; ils témoignèrent par des gestes, la peine qu'ils éprouvoient quand ils approchoient du corps. Ils se tinrent à une petite distance tandis que M. Cook l'examinait, & ils parurent contents lorsqu'il s'en alla.

Incommodité des mouches.

Pendant que M. Cook fut à terre, il fut continuellement tourmenté par les mouches, qui entr'autres incommodités, empêchoient de travailler M. Parkinson, peintre d'histoire naturelle pour M. Banks; lorsqu'il vouloit dessiner, ces insectes couvroient toute la surface de son papier, & même ils mangeoient la couleur à mesure qu'il l'étendoit sur son dessin : nous eûmes recours aux filets à moustiques, qui rendirent cet inconvénient plus supportable, sans l'écartier entièrement.

Concert des Indiens.

Le 22, Toutahah donna un essai de la musique de son pays : quatre personnes jouoient d'une flûte qui n'avoit que deux trous; & par conséquent ne pouvoit former que quatre notes en demi tons; ils jouoient de ces instrumens à-peu-près comme on joue de la flûte traversière, excepté seulement que le musicien, au lieu de se servir de la bouche, souffloit avec une narine dans l'un des trous, tandis qu'il bouchait l'autre avec son pouce; quatre autres personnes joignirent leurs voix au son de ces instrumens, en gardant fort bien la mesure. Mais on ne joua qu'un seul air pendant tout le concert.

Flûte à nez.

Autre excursion dans l'intérieur du pays.

Le 24, MM. Banks & Solander examinèrent le pays à l'Ouest le long du rivage, dans un espace de plusieurs milles. Le terrain dans les deux premiers milles qu'ils parcoururent étoit plat & fertile; ils rencontrèrent ensuite de petites montagnes qui s'étendoient jusqu'au bord de l'eau, & un peu plus loin ils en trouverent qui s'avancoient jusques dans la mer, de sorte qu'ils furent obligés de les gravir. Ces montagnes stériles occupoient une étendue d'environ trois milles, & aboutissoient à une grande plaine couverte d'assez belles maisons, habitée par des Indiens qui paroisoient vivre dans une grande aisance. A cet endroit couloit une rivière qui sortoit d'une vallée profonde & agréable; elle étoit beaucoup plus considérable que celle qui étoit à côté du fort : ils la traversèrent; & quoiqu'elle fût un peu éloignée de la mer, elle avoit près de cent verges de largeur. Un mille au-delà de cette rivière, la campagne étoit stérile, les rochers s'avancoient par-tout dans la mer, & MM. Banks & Solander se décidèrent à s'en revenir. A l'instant où ils se disposoient à prendre ce parti, un des Naturels du pays leur offrit des rafraichissemens qu'ils acceptèrent; ils s'apperçurent que cet

Montagnes stériles.

Infatigable d'un blanc noir.

homme

homme étoit d'une race décrite par divers Auteurs, comme étant formée du mélange de plusieurs nations, mais différente de toutes. Il avoit la peau d'un blanc mat sans aucune apparence d'autre couleur, quoique quelques parties de son corps fussent un peu moins blanches que le reste. Ses cheveux, ses sourcils & sa barbe étoient aussi blancs que sa peau; ses yeux étoient rouges; & il sembloit avoir la vue basse.

M^r. Banks & Solander, en revenant, rencontrèrent Toubourai Tamaiidé & ses femmes, qui pleurèrent de joie de les revoir.

Le soir, M. Solander prêta son couteau à une de ces femmes qui négligea de le lui rendre, & le lendemain matin, M. Banks reconnut qu'il avoit aussi perdu le sien. Les Taïtiens avoient déjà donné d'autres preuves de leur penchant au vol. Le jour même de l'arrivée de l'*Endeavour*, lorsqu'ils vinrent à bord, les chefs prenoient dans la grande chambre ce qu'ils pouvoient attraper, & les gens de leur suite n'étoient pas moins habiles à voler dans les autres parties du vaisseau; ils s'occupoient de tout ce qu'il leur étoit facile de cacher jusqu'à ce qu'ils lassent à terre. Toubourai Tamaiidé & Toutaliali, étoient les seuls qui n'avoient pas été trouvés coupables de vol; cette circonstance faisoit présumer en leur faveur qu'ils étoient exempts d'un vice dont toute la nation est infectée, mais cette présomption ne pouvoit guère contrebalancer les fortes apparences du contraire, c'est pour cela que M. Banks n'accusa qu'avec répugnance le premier, de lui avoir volé son couteau, l'Indien nia le fait gravement & d'un air assuré. M. Banks lui fit entendre qu'il vouloit absolument qu'on le lui rendit sans s'embarasser de celui qui le lui avoit volé. A cette déclaration prononcée d'un ton ferme, un des Naturels du pays qui étoit présent, montra une guenille dans laquelle trois couteaux étoient soigneusement renfermés, celui que M. Solander avoit prêté à la femme, un couteau de table, qui appartenoit au Capitaine, & un troisième qui avoit été également dérobé. Le chef les prit & sortit sur le champ pour les rapporter dans la tente. M. Banks resta avec les femmes qui témoignèrent beaucoup de crainte qu'on ne fit quelque mal à leur maître. Enfin le chef arriva à la tente, rendit les couteaux & commença à chercher celui de M. Banks dans tous les endroits où il l'avoit vu : sur ces entrefaites un des domestiques de M. Banks apprenant ce qui se passoit, & n'ayant point entendu dire que le couteau fut égaré, alla le prendre dans un endroit où il l'avoit mis la veille; Toubourai Tamaiidé sur cette preuve de son innocence, exprima par ses regards & par ses gestes les émotions violentes dont son cœur étoit agité; des larmes coulerent de ses yeux, & il fit signe avec le couteau, que si jamais, il se rendoit coupable de l'action qu'on lui imputoit, il consentoit à avoir la gorge coupée, il sortit précipitamment de la tente & retourna à grands pas vers M. Banks, à qui il reprocha amèrement les soupçons qu'on

Cook.
179.

Vols.

Les chefs, eux-mêmes
sujets au vol.

Sensibilité
d'un chef in-
cassé injus-
tement.

Cook.
1769.

avoit formés contre lui. M. Banks comprenant que l'Indien avoit reçu le couteau des mains de son domestique, fut presque aussi affligé que le chef, de ce qui venoit de se passer, & sentant qu'il étoit coupable lui-même il voulut expier sa faute. Le pauvre Indien malgré son extrême agitation étoit d'un caractère à ne pas conserver son ressentiment; il oublia l'injure que lui avoit faite M. Banks; & se réconcilia lorsque celui-ci l'eut traité avec familiarité & qu'il lui eut donné quelques petits présents.

Affaire des
Naturels.

Le 26, M. Cook fit monter sur le fort six pierriers; & il vit avec douleur que les naturels du pays en étoient effrayés. Quelques pêcheurs qui vivoient sur la pointe du rivage, se retirèrent dans l'intérieur de l'île.

Des chefs
étaient au
fort.

Le 27, *Toubourai Tamaidé* avec un de ses amis qui mangeoit avec une voracité sans exemple, & les trois femmes *Terapo*, *Tiiao* & *Omio*, qui l'accompagnoient ordinairement, dînèrent au fort; ils s'en allèrent sur le soir & dirigèrent leur marche vers la maison de *Toubourai Tamaidé* située aux bords du bois. Ce chef revint en moins d'un quart d'heure fort ému; il prit avec empressement M. Banks par la main, & lui fit signe de le suivre. M. Banks y consentit, & ils arrivèrent bientôt à un endroit où ils trouverent le boucher d'un vaisseau qui tenoit en sa main une faucille; *Toubourai Tamaidé* s'arrêta alors, & dans un transport de rage, qui empêchoit de comprendre ses signes, il fit entendre que le boucher avoit menacé ou entrepris d'égorger sa femme; M. Banks lui dit par signes, que s'il pouvoit expliquer clairement la nature du délit, l'homme seroit puni; à cette réponse l'Indien se calma; il fit comprendre à M. Banks que le délinquant ayant pris fantaisie d'une hache de pierre qui étoit dans sa maison, il l'avoit demandée à sa femme pour un clou; que celle-ci ayant refusé de conclure le marché pour ce prix, l'Anglois avoit jeté le clou à terre & pris la hache, en la menaçant de lui couper la gorge si elle faisoit résistance. L'Indien produisit la hache & le clou, afin de donner des preuves de l'accusation, & le boucher dit si peu de chose pour sa défense, qu'il n'étoit pas possible de douter de la vérité du fait.

Volere d'un
chef.

M. Banks communiqua cette aventure à M. Cook qui prit le moment où le chef, ses femmes & d'autres Indiens étoient à bord du vaisseau pour faire venir le boucher. Après lui avoir rappelé les preuves de son crime, il donna ordre qu'il fût puni, afin de prévenir par-là de semblables violences & acquitter M. Banks de sa promesse. Les Indiens regardèrent avec attention pendant qu'on déshabillait le coupable & qu'on l'attachoit aux agrès; ils étoient en silence & attendoient en suspens ce qu'on vouloit lui faire: dès qu'on lui eut donné le premier coup, ils s'approchèrent du Capitaine avec beaucoup d'agitation, & le supplièrent de faire grace pour le reste du châtiment. Lorsqu'ils virent que leur intercession étoit inutile, leur commiseration se répandit en larmes.

Routé des
Indiens.

Ils sont toujours, il est vrai, comme les enfans, prêts à exprimer par des pleurs tous les mouvemens de l'ame dont ils sont fortement agités, & comme eux, ils paroissent l'oublier, dès qu'ils les ont vus; entr'autres exemples, celui-ci est remarquable. Le 23, dès le grand matin & avant le jour un grand nombre d'Indiens se rendirent au fort; M. Banks ayant remarqué *Tirapo* parmi les femmes, il alla vers elle & la fit entrer; il vit qu'elle avoit les larmes aux yeux, & dès qu'elle fut dans le fort, les pleurs coulerent en grande abondance. M. Banks lui en demanda la cause avec instance : mais au lieu de lui répondre, elle tira de dessous son vêtement un dent de goulu dont elle se frappa cinq ou six fois la tête; un ruissseau de sang suivit bientôt les blessures : *Tirapo* parla très-haut pendant quelques minutes, d'un ton très-triste, sans répondre en aucune maniere aux demandes de M. Banks, qui les lui répétoit toujours avec plus d'impatience & d'intérêt. Pendant cette scene, M. Banks fut surpris d'appercevoir les autres Indiens qui parloient & rioient entr'eux, & ne faisoient aucune attention à la douleur de la Taïtienne. Mais la conduite de cette femme fut encore plus extraordinaire; dès que les plaies eurent cessé de saigner, elle leva les yeux, regarda avec un sourire, & rassembla quelques pièces d'étoffe dont elle s'étoit servie pour étancher son sang; elle en fit un paquet, les emporta hors de la tente & les jeta dans la mer, ayant grand soin de les éparpiller, comme si elle eût voulu empêcher qu'on ne les vit, & faire oublier par-là le souvenir de ce qui venoit de se passer; elle se plongea ensuite dans la riviere, se lava tout le corps, & retourna dans les tentes avec autant de gaieté, & le visage aussi joyeux que s'il ne lui étoit rien arrivé.

Il n'est pas étrange que le chagrin de ces peuples sans art soit passer, & qu'ils expriment sur le champ & d'une maniere forte, les mouvemens dont leur ame est agitée. Ils n'ont jamais appris à déguiser ou à cacher ce qu'ils sentent, &, comme ils n'ont point de ces pensées habituelles qui sans cesse rappellent le passé & anticipent l'avenir, ils sont affectés par toutes les variations du moment, ils en prennent le caractère, & changent de dispositions toutes les fois que les circonstances changent; ils ne suivent point de projet d'un jour à l'autre; & ne connoissent pas ces sujets continuels d'inquiétude & d'anxiété dont la pensée est la premiere qui s'empare de l'esprit quand on s'éveille, & la dernière qui le quitte quand on s'endort.

Pendant tout le matin, des pirogues aborderent près du fort, & les tentes étoient remplies des Taïtiens qui venoient de différentes parties de l'île. Le Capitaine fut occupé à bord du vaisseau; mais M. Molineux, le maître d'équipage qui avoit été de la dernière expédition du *Dauphin*, alla à terre : dès qu'il fut entré dans la tente de M. Banks, il fixa les yeux sur une femme allée très-modestement parmi les autres en disant que c'étoit Oberéa qu'on supposoit

Cook.

1769.

Remarque sur leur fa-
cilité à pleu-
rer.Douleur d'e-
me femme.Remarque sur le carac-
tere de ce
peuple.Arrivée de
la Reine,
Oberéa.

d'en découvrir la cause, c'étoit pour cela qu'il ne resta pas long-temps chez l'Indien. Quand M. Banks eut fait part de cette circonstance aux Officiers du fort, ils se rappellerent qu'Owhaw avoit prédit que dans quatre jours, les Anglois tireroient leurs grandes pièces d'artillerie. Comme c'étoit alors la fin du troisieme jour, la situation de Toubourai Tamaidé & de sa famille les alarma. On doubla les sentinelles au fort, & les Officiers passèrent la nuit sous les armes. A deux heures du matin, M. Banks fit la ronde autour du petit camp, il vit que tout étoit si paisible, qu'il regarda comme imaginaires les soupçons qu'on avoit formés, en pensant que les Taïtiens méditoient une attaque contre eux. Les Anglois avoient d'ailleurs de quoi se rassurer; leurs petites fortifications étoient finies. Les côtés méridional & septentrional étoient garnis d'un parapet de terre élevé de quatre pieds & demi, & au-delà d'un fossé qui avoit dix pieds de large & six de profondeur. Le côté de l'Ouest faisant face à la baie, étoit environné également par un parapet de terre de quatre pieds & demi, & revêtu de palissades; il n'y avoit point de fossés, parce que la marée montante venoit jusqu'au pied du rempart. On avoit placé au côté de l'Est, situé sur le bord de la rivière, une double rangée de futailles remplies d'eau; cet endroit étoit le plus foible, on y monta les deux pièces de quatre; les six pierriers furent pointés de manière qu'ils commandoient aux deux seules avenues qu'il y avoit à la sortie du bois. La garnison étoit composée de quarante-cinq hommes armés de fusils, y compris les Officiers & les observateurs qui résidoient à terre. Les sentinelles étoient relevées aussi exactement que dans une place frontière.

Cook.
1769.

Précaution
contre une
attaque.

Le lendemain 30, M. Cook continua de se tenir sur ses gardes, quoiqu'il n'eût pas de raisons particulières de croire que cette précaution fût nécessaire. Sur les dix heures du matin, Tomio alla à la tente en courant; elle portoit sur son visage des marques de douleur & de crainte; elle prit par la main M. Banks, à qui les Taïtiens s'adressoient toujours dans les occasions de détresse; elle lui fit entendre que Toubourai Tamaidé se mouroit, par une suite de quelque chose que les Anglois lui avoient donné à manger, & elle le pria de venir à la maison du malade. M. Banks partit sans délai, & trouva l'Indien la tête appuyée contre un poteau, & dans l'attitude de la langueur & de l'abattement; les Insulaires, qui environnoient Toubourai Tamaidé, firent signe à M. Banks qu'il avoit vomé, & lui apportèrent une feuille pliée avec grand soin, où ils disoient qu'étoit renfermée une partie du poison, qui avoit mis leur compatriote à l'agonie. M. Banks fort empressé ouvrit la feuille, où il ne vit qu'un morceau de tabac, que Toubourai Tamaidé avoit demandé à quelques Anglois, qui avoient eu l'indiscrétion de le lui donner. Le malade avoit observé que les matelots le tenoient long-temps dans leur bouche, & voulant faire la même chose, il l'avoit maché jusqu'à le réduire en poudre, & l'avoit ensuite avalé;

Toubourai
Tamaidé ma-
lade. Dou-
leur d'usage
formée.

Cook.
1769.

il regarda d'une manière très-touchante M. Banks pendant qu'il examinoit la feuille & ce qui y étoit renfermé; & il lui fit entendre qu'il n'avoit plus guere de temps à vivre. M. Banks connoissant alors sa maladie, lui conseilla de boire beaucoup de lait de cocos, ce qui termina dans peu de temps sa maladie & ses craintes. Toubourai, Tamaié passa la journée au fort avec la gaieté & la bonne humeur, qui accompagnent toujours la guérison inattendue des maladies de l'esprit ou du corps.

Le Capitaine Wall's ayant rapporté en Angleterre une des haches de pierre des Taïtiens, qui ne connoissent aucune espèce de métaux, M. Stchens, secrétaire de l'Amirauté, en fit faire une pareille en fer. M. Cook l'avoit à bord pour montrer à ces peuples combien son pays excelloit dans l'art de fabriquer des instrumens d'après leur propre modele. Il ne la leur avoit pas encore fait voir, parce qu'il ne s'en étoit pas souvenu. Le premier de Mai, Toubourai se rendit au vaisseau sur les dix heures du matin, & il témoigna beaucoup de curiosité d'examiner ce qui étoit renfermé dans les armoires & les tiroirs de la grande chambre; comme on le satisfaisoit en tout, on les ouvrit sur le champ : il delira d'avoir plusieurs choses qu'il appercevoit, & il les rassembla; enfin il jeta les yeux sur la hache, il s'en saisit avec beaucoup d'empressement, & remettant tout ce qu'il avoit déjà choisi, il demanda si on vouloit la lui donner. " J'y consentis tout de suite; dit M. Cook, & comme s'il eût craint que je ne m'en repentis, il l'emporta dans un transport de joie, sans me faire d'autres demandes, ce qui n'arrivoit pas souvent, quelque généreux que nous fussions, à leur égard. "

Transport de
font d'un chef
à la vue d'u-
ne hache.

Chef qui se
fut mettre
les morceaux
à la bouche.

Sur le midi un des chefs qui avoit diné avec M. Cook peu de jours auparavant, accompagné de quelques-unes de ses femmes, vint seul à bord du vaisseau. On avoit observé que ses femmes lui donnoient à manger, mais on ne doutoit pas que dans l'occasion, il ne voulut bien prendre lui-même la peine de porter les alimens à sa bouche; on se trompoit. Lorsque les Anglois furent à table & que le dîner fut servi, on lui présenta quelques-uns des mets : il n'y touchoit pas, on le pressa de manger; mais il resta toujours immobile comme une statue, sans toucher à un seul morceau; il seroit sûrement parti sans dîner, si un des domestiques du Capitaine ne lui avoit mis les alimens dans la bouche.

et du quart
du cercle.
Suite de ce
vol.

Le premier Mai, les Anglois s'appercurent avec douleur qu'on avoit volé leur quart de cercle; cet instrument leur étant absolument nécessaire, ils firent bien des démarches & bien des voyages pour le retrouver. M. Banks, qui alla pour cela fort loin dans l'intérieur du pays, le rapporta au fort, où il arriva le soir avec Toubourai Tamaié; il fut surpris d'y trouver Toubourai gardé par des soldats, & de voir que plusieurs Taïtiens effrayés & dans la douleur environnoient la porte du camp. M. Banks y entra en hâte, & on

permit à quelques Indiens de le suivre ; la scène étoit touchante ; Toubourai Tamaidé courut vers Toutahah , & le serrant dans ses bras , ils fondirent tous deux en larmes , & inondèrent leurs visages de pleurs sans pouvoir proférer un seul mot ; les autres Indiens pleuroient également sur l'état de leur chef , ils étoient très-persuadés qu'on alloit le faire mourir. M. Cook arriva au fort un quart-d'heure après , & ils restèrent dans la détresse jusqu'à ce temps. On avoit mis Toutahah en prison contre les ordres du Capitaine , qui l'instant lui accorda sa liberté : il s'informa de toute cette affaire , & on lui dit que son départ pour le bois avec un détachement d'hommes sous les armes , & dans un temps où l'on avoit commis un vol , dont les naturels du pays croyoient qu'il étoit sûrement indigné , les avoit tellement alarmés , que le soir ils commencèrent à quitter le voisinage du fort & à emporter leurs effets. M. Gore , qui commandoit à bord du vaisseau , vit une double pirogue sortir du fond de la baie ; comme il avoit reçu ordre de n'en laisser passer aucune , il envoya le contre-maître avec un bateau pour l'arrêter : les Indiens effrayés en voyant que le bateau les abordoit , sautèrent dans la mer ; Toutahah étant malheureusement du nombre , le contre-maître le prit , le ramena au vaisseau , & laissa les autres se sauver à la nage vers la côte. M. Gore l'envoya au fort sans faire attention à l'ordre qu'avoit donné M. Cook de ne saisir & de ne detenir personne. Le premier Lieutenant , qui y commandoit , après l'avoir reçu de M. Gore , ne crut pas être le maître de le renvoyer.

Cook.
1769.

Un des chefs
enlevé par les
Anglois.

Les Indiens étoient si fort prévenus de l'idée qu'on alloit mettre à mort Toutahah , qu'ils ne crurent le contraire que lorsque par les ordres du Capitaine , il eut été reconduit hors du fort ; tout le peuple le reçut comme un pere échappé d'un danger mortel , & chacun s'empressa de l'embrasser. La joie soudaine est ordinairement libérale , sans faire beaucoup d'attention au mérite de ceux à qui elle fait du bien ; & Toutahah se voyant en liberté contre son espérance , dans le premier mouvement de la reconnaissance , sollicita les Anglois de recevoir un présent de deux cochons ; « nous sentions , dit M. Cook , que dans cette occasion nous n'en étions pas dignes , & nous le refusâmes plusieurs fois.

Joie des Natures
sauvages lorsqu'il est remis en liberté

MM. Banks & Solander , chargés de faire les échanges dans le marché , exercèrent le lendemain 3 , leur emploi ; mais il vint très-peu de Taïtiens , & ceux qui s'y rendirent n'apportoient point de provisions. Toutahah cependant envoya quelques-uns de ses gens redemander la pirogue qu'on avoit detenue , & M. Cook la renvoya : comme on avoit detenu une autre pirogue qui appartenoit à Oberéa , Tupia , l'homme qui faisoit les affaires de cette Reine lors du Voyage du *Dauphin* , vint examiner si on n'avoit rien enlevé de ce qui étoit à bord : il fut si content de la trouver dans l'état où on l'avoit prise , qu'il se rendit au fort , y resta toute la journée , &

Le marché
mal fourni.
Pourquoi ?

Cook.
1769.

Promenade
que fit M.
Banks dans le
bois.

passa la nuit dans sa pirogue. Sur le midi quelques pêcheurs dans des canots vinrent vis-à-vis des tentes; mais ils ne voulurent vendre que très-peu des provisions qu'ils avoient, pendant le courant de la journée, M. Banks alla se promener dans le bois, afin qu'en se familiarisant avec les Taïtiens, il pût recouvrer leur confiance & leur amitié; ils lui firent des honnêtetés, mais ils se plaignirent du mauvais traitement qu'avoit essuyé leur chef; ils dirent qu'il avoit été frappé & traîné par les cheveux. M. Banks tâcha de les convaincre qu'il n'avoit souffert aucune violence sur sa personne: peut-être cependant le contre-maitre avoit exercé sur lui des brutalités dont il rougissoit & qu'il craignoit d'avouer. Toutahah se rappelant probablement la manière dont on s'étoit comporté à son égard, & pensant que nous ne méritions pas les cochons qu'il avoit laissés par présent, il envoya dans l'après-midi un messager pour demander en retour une hache & une chemise; l'Indien dit que son chef n'avoit pas dessein de venir au fort pendant dix jours; M. Cook s'excusa de ce qu'il différoit jusqu'à son arrivée de donner la hache & la chemise. Il espéroit qu'impatient de les avoir, il viendrait bientôt les chercher, & que la première entrevue termineroit la froideur qui étoit entre lui & les Anglois, & que l'absence auroit probablement augmentée.

Les Anglois
mus de la
résistance faite
aux Nautouls

Le lendemain 4, les Anglois ressentirent davantage les suites de l'offense que l'on avoit faite aux Taïtiens, dans la personne de leur chef, car le marché étoit si mal fourni, qu'on manquoit du nécessaire. M. Banks alla trouver Toubourai Tamahé dans les bois, & lui persuada difficilement de faire vendre cinq corbeilles de fruits à pain; enfin il les obtint, il y en avoit cent vingt, & ce secours vint très-à propos. Dans l'après-midi un autre messager vint demander de la part de Toutahah, la hache & la chemise; comme il étoit absolument nécessaire de regagner l'amitié de cet Indien, & que sans lui on ne pourroit guère avoir des provisions, on lui fit dire que M. Banks & le Capitaine iroient lui rendre visite le lendemain, & qu'ils lui porteroient ce qu'il desiroit.

Messager
d'un chef.

Le jour suivant 15, dès le grand matin, il envoya au fort pour rappeler au Capitaine sa promesse; ses gens sembloient attendre avec beaucoup d'impatience l'arrivée des Anglois à sa maison. Sur les dix heures, M. Cook s'embarqua avec MM. Banks & Solander; & un des envoyés de Toutahah; & à une heure ils arrivèrent au lieu de sa résidence qu'ils appelloient *Eparre*, & qui étoit situé à environ quatre milles à l'Ouest des tentes.

M. Cook va
à terre.

M. Cook trouva un grand nombre des Taïtiens qui l'attendoient sur le rivage; il auroit été impossible, dit-il, d'aller plus avant, si un homme grand & de bonne mine ne nous avoit pas ouvert un passage; sa tête étoit couverte d'une espèce de turban, & il portoit dans sa main un bâton blanc, dont il frappoit impitoyablement ceux qui étoient autour de lui: cet homme nous conduisit

Manière
dont il est
rue.

« conduisit vers le chef, tandis que les Indiens criaient *Tao*
 « *Tootahah*, « *Tootshah est votre ami* ». Nous le vîmes comme un
 « ancien patriarche, assis sous un arbre & environné de plusieurs
 « vieillards vénérables. Il nous fit signe de nous asseoir, & sur le
 « champ il nous demanda sa hache; je la lui présentai ainsi que
 « la chemise, avec un habit de drap fait suivant la mode de son pays,
 « & garni d'une espece de ruban; il les reçut avec bien du plaisir,
 « & tout de suite il endossa le vêtement; mais il donna la che-
 « mise à la personne qui nous avoit fait faire passage en débarquant
 « sur la côte : cet homme étoit assis alors près de nous, & Too-
 « tahah sembloit désirer que nous eussions des attentions particu-
 « lieres pour lui; peu de temps après, Oberén & plusieurs au-
 « tres femmes que nous connoissions, arrivèrent & se placèrent
 « parmi nous. Tootahah sortit plusieurs fois, mais ses absences n'é-
 « toient pas longues; nous crûmes qu'il quitoit l'assemblée pour al-
 « ler montrer aux Indiens son nouvel habillement; nous nous trom-
 « pions, il alloit donner des ordres pour les rafraichissemens &
 « le repas qu'on nous servit. La dernière fois qu'il sortit, étant
 « presque étouffé par la foule, nous étions impatients de nous
 « en retourner; sur ces entrefaites on vint nous dire qu'il nous at-
 « tendoit dans un autre endroit; nous le trouvâmes assis sous la
 « banne de notre propre bateau, & il nous fit signe d'aller à lui;
 « tous ceux de nous que le bateau pouvoit contenir y entre-
 « rent, & il ordonna alors d'apporter du fruit-à-pain & des noix
 « de cocos, dont nous goûtâmes plutôt pour le satisfaire que par
 « envie de manger. Peu de temps après on vint l'avertir & il for-
 « tit du bateau, & quelques minutes ensuite on nous invita à
 « le suivre; nous fûmes conduits dans une grande place ou cour
 « attenante à sa maison, & qui étoit palissadee de bambous d'en-
 « viron trois pieds de haut : " on préparoit pour les Anglois un
 « divertissement entièrement nouveau. C'étoit un combat de lutte.
 « Le Chef étoit assis dans la partie supérieure de l'amphithéâtre, &
 « les principales personnes de sa suite rangées en demi cercle à ses cô-
 « tés, c'étoient les juges qui devoient applaudir au vainqueur; on avoit
 « la file des sièges pour les étrangers. Quand tout fut prêt, dix ou douze
 « hommes, qui n'avoient d'autre vêtement qu'une ceinture d'étoffe, en-
 « trerent dans l'arène; & ils en firent le tour lentement & les regards
 « baissés, la main gauche sur la poitrine; de la droite, qui étoit ou-
 « verte ils frappaient souvent l'avant-bras de la gauche avec tant de
 « roideur que le coup produisoit un son assez aigu, c'étoit un défi gé-
 « néral que se faisoient les combattans les uns aux autres, ou qu'ils
 « adressoient aux spectateurs; d'autres athletes suivirent bientôt ceux-
 « ci de la même maniere; ils se donnerent ensuite des défis particuliers,
 « & chacun deux choisit son adversaire. Cette cérémonie consistoit
 « à joindre les bouts des doigts & à les appuyer sur la poitrine, en
 « remuant en même temps les coudes en haut & en bas avec beau-

Cook.
1769.

Description
d'un combat
de lutte.

Cook.
p. 69.

coup de promptitude; si l'homme à qui le lutteur s'adressoit acceptoit le cartel, il répétoit les mêmes signes, & ils se mettoient tous deux sur le champ dans l'attitude de combattre; une minute après ils en venoient aux mains; excepté dans le premier moment, c'étoit une pure dispute de force; chacun tâchoit d'abord de saisir son adversaire par la cuisse, & s'il n'en venoit pas à bout, par la main, les cheveux, la ceinture & autrement, ils s'accrochoient enfin sans déstérité ni bonne grace, jusqu'à ce que l'un des athlètes profitant d'un moment avantageux, ou ayant plus de force dans les muscles renversât l'autre. Lorsque le combat étoit fini les vieillards applaudissoient au vainqueur par quelques mots que toute l'assemblée répétoit en chœur sur une espèce de chant, & la victoire étoit célébrée ordinairement par trois cris de joie. Le spectacle étoit suspendu alors pendant quelques minutes; ensuite une autre couple de lutteurs s'avançoit dans l'arène & combattoit de la même manière. Après que le combat avoit duré une minute si l'un des deux n'étoit pas mis à terre, ils se sépareroient d'un commun accord ou par l'intervention de leurs amis, & dans ce cas chacun étendoit son bras & frappant l'air pour faire un nouveau défi au même rival ou à un autre. Tandis que les lutteurs étoient aux prises, une autre troupe exécutoit une danse qui duroit aussi l'espace d'une minute; mais chacun des danseurs & lutteurs, ne s'occupoit que de ce qu'il faisoit sans s'embarrasser des autres. Le vainqueur ne montrait jamais d'orgueil à l'égard de l'adversaire qu'il avoit défait, & le vaincu ne murmuroit point de la gloire de son rival. Enfin durant tout le combat on voyoit se soutenir la bienveillance & la bonne humeur, quoiqu'il y eût au moins cinq cents spectateurs, dont quelques-uns étoient des femmes: il est vrai qu'elles étoient en petit nombre, d'ailleurs elles étoient toutes d'un rang distingué, & les Anglois eurent des raisons de croire qu'elles n'assistoient à ce spectacle que pour eux.

Ces combats durèrent environ deux heures; l'homme qui avoit fait faire place lors du débarquement de M. Cook, retenoit les Indiens à une distance convenable, en frappant rudement de son bâton ceux qui s'avançoient trop; M. Banks s'informa de son état & il apprit que c'étoit un Officier de Tootahah qui remplissoit les fonctions de maître de cérémonies.

Les lecteurs qui connoissent les combats des athlètes de l'antiquité remarqueront sans doute une ressemblance grossière entre ces anciens jeux & les luttes des habitans d'une petite île, située au milieu de l'Océan pacifique.

Les Natures
étaient us
dites aux
Anglois.

Lorsque les combats de lutte furent terminés, on dit aux Anglois qu'on préparoit deux cochons & des fruits-à-pain pour leur dîner; comme ils avoient grand appétit cette nouvelle leur fit plaisir. Tootahah cependant se n'la se repentir de sa libéralité: au lieu de placer les deux cochons devant les étrangers, il en fit porter un dans leur bateau; les Anglois ne furent pas fâchés d'abord de ce nouvel

arrangement, parce qu'ils pensoient dîner plus à leur aise dans le bâtiment qu'à terre, & qu'il seroit plus facile d'écarter la foule. Dès qu'ils furent arrivés à bord, on leur dit de retourner au vaisseau avec le cochon; cet ordre n'étoit pas agréable; il y avoit un trajet de quatre milles, & pendant ce temps le dîner se refroidissoit, on crut pourtant devoir le satisfaire, il les accompagna au vaisseau, suivi de quelques-autres Iudiens, & enfin les Anglois mangerent les mets qu'il avoit préparés & dont lui & Tabourai Tamaidé eurent une bonne part.

Cook.
1739.

La réconciliation avec ce chef fit sur les Taïtiens toute l'impression qu'on pouvoit desirer; car dès qu'ils furent qu'il étoit à bord, les fruits-à-pain, les noix de cocos & les autres provisions arrivèrent au fort en grande abondance.

Les échanges se passoient dans le marché comme à l'ordinaire; mais les cochons y étant toujours fort rares, le maître & M. Gréen allèrent dans la pinnale à l'Est de Taïti, le 8 dès le grand matin, afin d'examiner s'ils pourroient acheter des cochons ou de la voilière dans cette partie de l'île, ils parcoururent une espace d'environ vingt milles; ils apperçurent plusieurs cochons & une tourterelle qu'on ne vouloit pas leur vendre; chacun leur disoit : *cela appartient à Tootahah, & on ne peut pas les échanger sans sa permission.*

Echanges du
marché.
Excursion
dans l'île,
pour acheter
des cochons.

Les Anglois commencerent à croire que Tootahah étoit un grand Prince, puisqu'il avoit une autorité si absolue & qui s'étendoit si loin; ils reconnurent ensuite qu'il administroit, comme Souverain, le Gouvernement de cette partie de l'île au nom d'un mineur (a).

Quoique le marché du fort fût assez bien fourni, cependant les provisions y abordoient plus lentement; au commencement de la relâche des Anglois ils en achetoient une quantité suffisante pour leur consommation, entre le lever du soleil & huit heures du matin; mais ce commerce prenoit alors la plus grande partie du jour. M. Banks plaça son petit bateau devant la porte du fort, & les Taïtiens venoient y faire leurs échanges. Jusqu'à présent les petites verroteries avoient suffi pour payer les noix de cocos & les fruits-à-pain; comme ces denrées n'y étoient plus en si grande abondance, M. Cook fut obligé pour la première fois, de montrer des clous : pour un des plus petits, qui avoit quatre pouces de long, les Indiens nous donnoient vingt noix de cocos & du fruit-à-pain en proportion, & dans peu de temps le marché fut approvisionné comme à l'ordinaire.

Difficulté des
échanges.

Le 9, dans la matinée, Oberéa vint faire sa première visite aux Anglois, depuis la perte du quart de cercle, & la malheureuse détention de Tootahah; elle étoit accompagnée d'Obadéc, qui étoit alors son favori, & de Tupia; ils apportèrent un cochon & quel-

(a) On en parla plus bas dans le second voyage de M. Cook.

Cook,
1769.

ques fruits-à-pain, & on leur donna en retour une hache. M. Cook avoit fourni alors à la curiosité des Indiens un spectacle intéressant & nouveau : la forge étoit dressée & travailloit presque continuellement ; ils donnoient des morceaux de fer, qu'ils avoient reçus du *Dauphin*, en priant de leur en fabriquer des instrumens de différente espèce, & on satisfaisoit leur empressement, à moins que les ouvrages du vaisseau n'exigeassent tout le temps du ferrurier. Oberéa ayant reçu sa hache, engagea le ferrurier à lui en faire une autre avec du vieux fer qu'elle montra ; cette opération n'étoit pas possible : elle porta alors une hache rompue afin de la lui raccommoder.

Graïces
plantes par
les Anglois à
Taïti.

Le 10 Mai, M. Cook planta des pepins de melon & des graïces d'autres plantes dans un terrain qui avoit été préparé pour cela : on les avoit tenus pendant tout le voyage dans de petites boîtes bien bouchées avec de la poix-resine ; excepté la graine de moutarde, aucune ne germa. Les concombres & les melons ne prirent pas ; M. Banks pensa que le défaut absolu d'air avoit gâté les graines.

Vûe de
quelques
femmes.
Cérémonie
singulière.

Le 12 Mai, les Anglois reçurent la visite de quelques femmes qu'ils n'avoient pas encore vues, & qui les abordèrent avec des cérémonies très-singulières. M. Banks faisoit des échanges à la porte du fort, entre neuf & dix heures, il arriva à l'endroit du débarquement une double pirogue, dans laquelle étoient assis un homme & deux femmes. Les Indiens qui étoient autour de M. Banks lui dirent par signes d'aller à leur rencontre, ce qu'il fit sur le champ. Mais pendant qu'il sortoit du bateau, l'homme & les deux femmes s'étoient déjà avancés jusqu'à quinze pas de lui ; ils s'arrêtèrent alors, & l'invitèrent par signes à faire la même chose ; ils jetèrent à terre une douzaine de jeunes plantes, & quelques autres petites plantes. M. Banks s'arrêta, & les Indiens s'étant rangés en haie à ses côtés, un Taïtien qui sembloit être un serviteur, passant & repassant à six reprises différentes, en remit une branche à chaque tour à M. Banks, prononçant toujours quelques paroles en le lui donnant. Tupia qui étoit près de M. Banks remplissoit les fonctions de son maître de cérémonies ; à mesure qu'il recevoit les rameaux il les plaçoit dans le bateau. Lorsque cette cérémonie fut achevée, un autre homme apporta un grand paquet d'écorces qu'il étendit les unes après les autres sur la terre, dans l'espace qui étoit entre M. Banks & les Indiens ; il y avoit neuf pièces ; il en posa trois l'une sur l'autre & alors une des femmes appelée Oorattooa la plus distinguée d'entre elles, monta sur ces tapis, & relevant ses vêtemens jusqu'à la ceinture, elle fit trois fois le tour à pas lents, avec beaucoup de frottement & de sang froid & un air d'innocence & de simplicité qu'il n'est pas possible d'imaginer ; elle laissa retomber ensuite ses vêtemens & alla se remettre à sa place ; on étendit trois autres pièces sur les trois premières, elle remonta alors & fit la même cérémonie qu'on vient de décrire : enfin les trois dernières pièces furent étendues sur les six

vûe immédiate.

premières, & elle en fit le tour pour la troisieme fois avec les mêmes circonstances. Les Taïtiens replierent les étoffes & les offrirent à M. Banks, comme un présent de la part de la femme qui s'avança alors avec son ami pour le saluer. M. Banks fit à tous deux les dons qu'il jugeoit devoir leur être le plus agréables; ils resterent dans la tente l'espace d'une heure & s'en allerent. Sur le soir les Officiers qui étoient au fort reçurent la visite d'Obérea & d'une femme de sa suite sa favorite nommée Oticothica: c'étoit une fille d'une figure agréable, ils furent d'autant plus charmés de la voir qu'elle avoit passé quelques jours sans venir au camp & qu'on l'avoit dit malade ou morte.

Coût.
1769

Visite d'Obérea.

Le 13, le marché étant fini à dix heures, M. Banks voulant se procurer un ombrage pendant la chaleur du jour, alla se promener dans le bois portant son fusil comme à l'ordinaire: en s'en revenant il rencontra Toubourai Tamaidé près de la maison qu'il habitoit par intervalles; comme il s'étoit arrêté pour passer quelque temps avec lui, l'Indien lui arracha subitement le fusil des mains, le banda & l'élevant en l'air, tira la détente; heureusement l'amorce brûla sans que le coup partit. M. Banks lui reprit bientôt son fusil, très-surpris de voir qu'il eût acquis assez de connoissance du mécanisme de cette arme pour la décharger & il lui reprocha avec beaucoup de sévérité ce qu'il venoit de faire; comme il étoit très-important de ne pas apprendre aux Taïtiens comment on manioit ces armes, M. Banks leur avoit dit dans toutes les occasions qu'ils ne pouvoient pas lui faire une plus grande offense que de les toucher: il étoit nécessaire alors de réitérer ces défenses avec plus de force, & il ajouta pour cela les menaces aux reproches. Toubourai Tamaidé supporta tout patiemment; mais dès que M. Banks eut traversé la rivière, l'Indien partit avec toute sa famille & ses meubles pour sa maison d'Eparre. Les Taïtiens qui étoient au fort apprirent bientôt cette nouvelle; on craignit les suites du mécontentement de Toubourai Tamaidé, qui dans toutes les occasions avoit été très-utile; M. Banks résolut de le suivre sans délai, afin de solliciter son retour, il partit le même soir accompagné de M. Molineux. Ils le trouverent assis au milieu d'un grand cercle de ses compatriotes, à qui probablement il avoit raconté son aventure & les craintes qu'elle lui faisoit naître, son visage présenteoit l'image de la douleur & de l'abattement, & les mêmes passions étoient également marquées avec force sur la figure de tous les Taïtiens qui l'environnoient. Lorsque M. Banks & M. Molineux entrèrent dans le cercle, une des femmes exprima son chagrin de la même maniere que Téraro dans une autre occasion, c'est-à-dire en se perçant la tête à plusieurs reprises avec la dent d'un goulu de mer, jusqu'à ce qu'elle fut couverte de sang. M. Banks ne perdit point de temps pour tâcher de les consoler; il assura le chef qu'il falloit oublier tout ce qui s'étoit passé, qu'il ne leur vouloit aucun mal, & qu'ils

Promenade de M. Banks dans les bois.

Attaque d'un chef.

Moyens employés pour régner l'amour d'un chef.

Maniere dont ils expriment leur chagrin.

Cook.
1769.

Voilà que les
Natures et
suyent de
coulant.

n'avoient rien à craindre. Toubourai Tamaidé fut bientôt calmé & reprit sa confiance & sa tranquillité, il ordonna de tenir prête une double pirogue, ils revinrent tous ensemble au fort avant le soupé, & pour gage d'une parfaite réconciliation, l'Indien & sa femme passèrent la nuit dans la tente de M. Banks. Leur présence cependant ne suffit pas pour mettre les Anglois à l'abri des entreprises des insulaires : entre onze heures & minuit un d'eux s'efforça d'entrer dans le fort, en escaladant les palissades, dans le dessein sans doute de voler tout ce qu'il pourroit trouver ; la sentinelle qui le découvrit heureusement ne fit pas feu, & le voleur s'enfuit avec tant de promptitude qu'aucun des Anglois ne put l'atteindre. La forge de l'armurier étoit dressée dans le fort, & le fer & les instrumens de ce métal dont on s'y servoit continuellement, étoient des tentations au vol que les Taïtiens ne pouvoient surmonter.

Service di-
vin célèbre
devant les
Natures.

Le Dimanche 14, M. Cook ordonna qu'on célébrât le service divin au fort ; il desiroit que quelques-uns des principaux des Taïtiens y assistassent ; mais lorsque l'heure fut arrivée la plupart s'en allerent dans leurs habitations. M. Banks cependant traversa la rivière & ramena Toubourai Tamaidé & sa femme ; il les fit assoir sur des sieges & se plaça près d'eux ; pendant tout le service ils observoient attentivement ses postures & l'imitoient très-exactement. Ils s'asseyoient, se tenoient de bout ou se mettoient à genoux lorsque M. Banks faisoit de même : ils sentoient que les Anglois étoient occupés à quelque chose de sérieux & d'important, & ils ordonnoient aux Taïtiens qui étoient hors du fort de se tenir en silence. Cependant après que le service fut fini, ils ne firent ni l'un ni l'autre aucune question, & ils ne vouloient pas écouter lorsqu'on tâchoit de leur expliquer ce qui venoit de se passer.

Erreur de
M. Hanks-
worth.

M. Hanksworth, rédacteur des voyages de M. Cook a dénaturé le fait suivant, en laissant entendre que c'étoit une cérémonie religieuse de la part des Taïtiens. M. Banks & le Docteur Solander m'ont dit en Angleterre, que l'après-dîné du Dimanche on appella M. Cook & M. Banks qui virent un jeune homme de près de six pieds, & une jeune fille de onze à douze ans sacrifier à Vénus devant plusieurs Anglois, & un grand nombre de Natures du pays, sans paroître attacher aucune idée d'indécence à leur action, & ne s'y livrant au contraire, à ce qu'il sembloit, que pour se conformer aux usages du pays. Parmi les spectateurs ils avoient plusieurs femmes d'un rang distingué, & en particulier Oberéa qui donnoit à la fille des instructions sur la manière dont elle devoit jouer son rôle ; mais quoique la fille fût jeune, elle ne paroissoit pas en avoir besoin.

Action con-
traire la pudeur

Il se présenta bientôt des occasions de connoître si les Taïtiens sermoient entr'eux des complots pour voler. La nuit du 13 au 14, on vola une des pieces d'eau qui étoit à côté du fort. Le matin on ne vit pas un Indien qui ne fût instruit du vol ; cependant on ju-

Vgl.

gens qu'ils n'étoient pas d'intelligence avec les voleurs, ou qu'ils trahissoient leurs associés, car ils paroissoient tous disposés à indiquer où on pourroit retrouver le tonneau. M. Banks alla pour le chercher dans un endroit de la baie, où l'on dit qu'il avoit été mis dans une pirogue; mais comme cette piece d'eau n'étoit pas fort nécessaire, il ne fit pas beaucoup de recherches, afin de la recouvrer; lorsqu'il fut de retour, Toubourai Tamaidé lui dit qu'avant la matinée du lendemain, on voleroit un autre tonneau; il n'est pas aisé de conjecturer comment il avoit appris ce projet; il est sûr qu'il n'étoit pas du complot, car il vint avec la femme & sa famille dans l'endroit où étoient placées les pieces d'eau; il y dressa ses lits en disant, qu'en dépit du voleur il les garderoit. M. Cook ne voulut pas y consentir: il lui fit entendre qu'on placeroit une sentinelle jusqu'au matin, pour faire la garde autour des tonneaux; il retira alors ses lits dans la tente de M. Banks, où lui & sa famille passèrent la nuit; il fit signe à la sentinelle en la quittant d'être bien sur ses gardes. On reconnut dans peu que l'Indien avoit été bien informé; le voleur vint vers minuit: mais s'apercevant qu'on avoit mis un soldat pour veiller sur les tonneaux, il s'en alla sans rien dérober.

Cooc.
176.

Les Anglais
sve, tis d au
vol qui de-
voit se faire.

L'aventure du couteau avoit beaucoup augmenté la confiance de M. Banks en Toubourai Tamaidé, & il ne se desioit point de lui; le Taitien fut exposé par la suite à des tentations que sa probité & son honneur ne purent pas surmonter. Il s'étoit trouvé plusieurs fois dans des occasions favorables de commettre quelque vol, & il avoit résisté; mais il fut enfin séduit par les charmes enchanteurs d'un panier de clous: ces clous étoient plus grands que tous ceux qu'on avoit donnés jusqu'alors en échanges aux Indiens, & ils avoient été laissés peut-être par négligence dans un coin de la tente de M. Banks, où le chef avoit un libre accès. Celui-ci ayant relevé par inadvertence quelque partie de son habillement, sous lequel il en avoit caché un, le domestique de M. Banks le vit, & le dit à son maître. M. Banks sachant qu'on ne lui avoit pas donné ce clou, & qu'il ne l'avoit pas reçu en échange, examina sur le champ le panier où il y en avoit sept, & il remarqua qu'il en manquoit cinq. Il accusa avec répugnance Toubourai Tamaidé du délit; le Taitien avoua le fait: on lui redemanda sur le champ les clous, & il répondit qu'ils étoient à *Eparre*; cependant il jugea à propos d'en montrer un, parce que M. Banks paroïssoit fort empressé de les ravoïr, & qu'il lui faisoit quelques signes de menace. Toubourai Tamaidé fut conduit au fort pour y être jugé par la voix générale.

Vo' commis
par un chef.

Comme il ne falloit pas lui faire voir que son offense étoit légère; après quelque délibération, on lui dit qu'on lui pardonneroit s'il vouloit rapporter les quatre autres clous au fort. Il consentit à cette condition; mais il ne la remplit pas; au lieu d'aller cher-

Cook.

1769.

M. Hicks de
Tottahah.

cher les clous, il se retira avec sa famille avant la nuit, en emportant tous ses meubles.

M. Cook ayant reçu différens messages de Tottahah, qui mandoit que li on vouloit lui rendre visite, il reconnoitroit cette faveur par un présent de quatre cochons; M. Hicks fut chargé d'aller voir s'il ne seroit pas possible de s'en procurer quelques-uns sans cela; on lui ordonna en même temps de faire à l'Indien toutes sortes de politesses. M. Hicks le trouva éloigné d'Eparre, dans un endroit appelé *Tottahah*, situé cinq milles plus à l'Ouest; le Taïtien le reçut avec beaucoup de cordialité; il lui montra sur le champ un cochon, & lui dit que dans la matinée on ameneroit les trois autres qui étoient à quelque distance. M. Hicks attendit volontiers: mais comme les trois cochons ne venoient point, & qu'il ne jugea pas à propos de rester plus long-temps, il s'en revint avec celui qu'on lui avoit donné.

Toubourai
Tama de re-
venir voir
les Anglois.

Le 25, Toubourai Tamaïdé, accompagné de sa femme Tomio, parut à la tente pour la première fois: depuis qu'on l'avoit découvert volant les clous, il paroïssoit affligé & timide; cependant il ne crut pas devoir chercher à regagner les bonnes grâces & l'amitié des Anglois, en rendant les quatre clous qu'il avoit emportés. La froideur & la réserve avec lesquelles M. Banks & les autres le traitèrent, n'étoient guère capables de lui inspirer du calme & de la gaieté; il ne demeura pas long-temps, & il partit d'une manière brusque. M. Monkhouse, le chirurgien, alla le lendemain dans la matinée pour opérer la réconciliation; il tâcha de lui persuader de rendre les clous, mais il ne put pas y réussir.

Visite à un
côté.

Le 27, M. Cook s'embarqua dès le grand matin avec MM. Banks & Solander, & trois autres personnes, pour aller voir Tottahah, il avoit quitté Tettahah, où M. Hicks l'avoit trouvé, & il étoit dans un endroit appelé Atahourou, à six milles plus loin. Comme ils ne purent pas faire plus de la moitié du chemin dans le bateau, il étoit presque nuit lorsqu'ils arrivèrent. Ils le virent assis comme à l'ordinaire, sous un arbre, & environné d'un grand nombre de Taïtiens: ils lui firent des présens, qui consistoient en un habit & un jupon d'étoffe jaune, & quelques autres bagatelles qu'il reçut avec plaisir. Il ordonna sur le champ de tuer & d'apprêter un cochon pour le souper, en promettant qu'il en donneroit plusieurs le lendemain: mais les Anglois avoient moins envie de se régaler dans ce voyage, que de remporter des rafraîchissemens, dont le fort avoit besoin; ils le prièrent de ne pas faire tuer le cochon, & ils souperent des fruits du pays. Comme la nuit approchoit, & qu'il y avoit dans ce lieu plus de monde que les maisons & les canots n'en pouvoient contenir, & entre autres Oberéa, sa suite & plusieurs autres Indiens, les Anglois commencèrent à chercher des logemens; ils étoient au nombre de six; M. Banks fut assez heureux pour qu'Oberéa lui offrit une place dans sa pirogue; il alla se coucher

Compter que
le chef don-
né aux An-
glois.Note que les
Anglois pas-
sèrent à trois
côtés de la
tente.

coucher de bonne heure, suivant la coutume du pays; il ôta ses habits comme à l'ordinaire à cause de la chaleur : Oberéa lui dit amicalement qu'elle vouloit les garder, & qu'à coup sûr on les voleroit si elle n'en avoit pas soin. M. Banks ayant une pareille sauve-garde, s'endormit avec toute la tranquillité imaginable; il s'éveilla sur les onze heures, & voulant se lever pour quelques besoins, il chercha ses habits dans l'endroit où il avoit vu Oberéa les placer; mais ils n'y étoient plus : il éveilla Oberéa sur le champ; dès qu'elle entendit sa plainte, elle se leva précipitamment, ordonna qu'on allumât des flambeaux, & se mit en devoir de retrouver ce que M. Banks avoit perdu. Tootahah dormoit dans la pirogue voisine : alarmé au bruit, il vint vers eux, & sortit avec Oberéa afin de découvrir le voleur. M. Banks n'étoit pas en état de les accompagner, on ne lui avoit rien laissé que ses culottes; on avoit pris son habit, sa veste, ses pistolets, sa poire à poudre & plusieurs autres effets qui étoient dans ses poches : une demi-heure après, Oberéa & Tootahah revinrent, mais sans avoir rien appris ni sur les vêtements, ni sur le voleur. M. Banks commença à avoir des craintes; on n'avoit pas emporté son fusil, mais il avoit négligé de le charger; il ne savoit pas où le docteur Solander & M. Cook passioient la nuit, & dans ce qui devoit lui arriver, il ne pouvoit pas recourir à leur secours. Il crut cependant qu'il valoit mieux ne point montrer de crainte ni de soupçon à l'égard des Taitiens avec qui il étoit; il donna son fusil à Tupia, qui s'étoit éveillé au milieu du désordre, & qu'il chargea d'en prendre soin, en le priant en même temps de rester couché; il ajouta qu'il faisoit des peines que Tootahah & Oberéa avoient prises pour retrouver les effets, quoiqu'elles eussent été inutiles.

M. Banks se recoucha assez déconcerté : il entendit bientôt après de la musique, & il vit des lumières à peu de distance sur le rivage : c'étoit un concert ou assemblée, qu'ils appellaient Heiva, nom général qu'ils donnent à toutes les fêtes publiques. Comme ce spectacle devoit nécessairement rassembler beaucoup d'Indiens & que M. Cook pouvoit s'y trouver, ainsi que d'autres Anglois, M. Banks, se leva pour y aller aussi, les lumières & le son l'amenerent dans une case où M. Cook étoit avec trois autres personnes du vaisseau. Il les distingua aisément du reste de la foule, il s'approcha presque nud & raconta sa triste aventure, les Anglois le consolèrent comme les malheureux se consolent entre eux; ils lui dirent qu'ils avoient été aussi maltraités que lui : M. Cook lui fit voir ses jambes nues en lui disant qu'on avoit volé ses bas sous sa tête, quoiqu'il fût sûr de ne pas avoir dormi pendant toute la nuit; ses autres compagnons avoient perdu leur juste au corps. Ils résolurent pourtant d'entendre la musique, quelque mal vêtus qu'ils fussent. Le concert étoit composé de quatre tambours, de trois flûtes & de plusieurs voix, il dura environ une heure, & lorsqu'il fut fini ils se retirèrent dans les endroits où ils avoient couché, après être convenus que jusqu'au lende-

Cook.
1769.

M. Banks
volé pendant
la nuit.

Spectacle
non tant la
tion.

Canc.
1769.

main matin, ils ne feroient aucune démarche pour retrouver leurs habits.

Suite de ce
Vol d'habits.

Le 28 ils se leverent à la pointe du jour. Le premier homme que vit M. Banks fut Tupia, qui gardoit fidèlement son fusil. Oberéa lui apporta bientôt quelques vêtemens de son pays pour lui servir au défaut des siens, de sorte qu'en nous abordant il portoit un habillement bigarré, moitié à la Taïtienne. Excepté le docteur Solander, dont on ne connoissoit pas le gîte, & qui n'avoit point assisté au concert. Les Anglois furent bientôt réunis; peu de temps après Tootahah parut & on le pressa de chercher les habits dérobés; mais on ne put jamais lui persuader non plus qu'à Oberéa de faire aucune démarche à cet effet & on soupçonna alors qu'ils étoient complices du vol. Sur les huit heures M. Solander arriva, il avoit passé la nuit dans une case à un mille de distance chez des hôtes plus honnêtes, & on ne lui avoit rien pris.

Les Anglois perdirent alors tout espoir de recouvrer leurs habits, dont en effet ils n'ont jamais entendu parler dans la suite, & ils passèrent toute la matinée à demander les cochons qu'on leur avoit promis; mais leurs tentatives furent également sans succès. Sur le midi, ils marcherent vers le bateau assez mécontents, & n'emportant rien avec eux que ce qu'ils avoient acheté la veille du boucher & du cuisinier de Tootahah.

habits au-
teurs.

En retournant au bateau, ils eurent un spectacle qui les dommagca en quelque maniere de leurs fatigues & de leurs pertes. Chemin faisant, ils arriverent à un des endroits en petit nombre, où l'île n'est pas environnée par des récifs, & où par conséquent une houle élevée brise sur la côte. Les lames étoient effrayantes, un des bateaux n'auroit pas pu s'en tirer, & si le meilleur nageur de l'Europe avoit été par quelque accident exposé à leur furie, il y auroit été bientôt englouti par les flots, ou écrasé contre les grosses pierres dont le rivage étoit couvert; cependant ils y virent dix ou douze Indiens qui nagerent pour leur plaisir. Lorsque les flots brisoient près d'eux ils plongeoiient par-dessous & repassoient de l'autre côté avec une adresse & une facilité inconcevables. Les nageurs trouverent au milieu de la mer l'arrière d'une vieille pirogue, ils le saisirent & le poussèrent devant eux en nageant jusqu'à une assez grande distance; alors deux ou trois de ces Indiens se mettoient dessus & tournant le bout quarré contre la vague, ils étoient chassés vers la côte avec une rapidité incroyable & quelquefois même jusqu'à la greve; mais ordinairement la vague brisoit sur eux avant qu'ils fussent à moitié chemin, & alors ils plongeoiient & se relevoient d'un autre côté en tenant toujours le morceau de pirogue: ils se remettoient à nager de nouveau au large & revenoient ensuite par la même manœuvre. Les Anglois restèrent plus d'une demie heure à contempler cette scene étonnante. Pendant cet intervalle, aucun des nageurs n'entreprit d'al-

ler à terre, ils sembloient prendre à ce jeu le plaisir le plus vif.

Comme le jour où M. Cook & M. Grœn devoient faire leurs observations astronomiques approchoit, ils résolurent, en conséquence de quelques idées que leur avoit données le Lord Morton, d'envoyer deux détachemens, afin d'observer le passage de Vénus dans différens endroits, espérant que s'ils ne réussissoient pas à Taïti, ils auroient ailleurs un meilleur succès. Ils s'occupèrent donc à préparer les instrumens & à montrer l'usage qu'il en falloit faire à ceux des Officiers, qu'on vouloit envoyer dehors.

Le premier Juin deux jours avant le passage de Vénus M. Cook fit partir pour *Eimeo* isle voisine, que le Capitaine Wallis a appelé *isle du Duc d'York*, dans la grande chaloupe M. Gore & M. M. Monkhouse & Spoting, à qui M. Grœn avoit donné des instrumens convenables; M. Banks jugea à propos d'aller avec eux, & il fut accompagné de Toubourai Tamaidé, de Tomio & de plusieurs naturels du pays. Dès le grand matin du 3 il envoya M. Hicks avec M. M. Clerk & Petergill, les contre-maitres, & M. Saunders, un des Officiers de poupe, dans la pinasse à l'Est de Taïti, afin d'y choisir à quelque distance du principal observatoire, un lieu convenable où ils pussent employer les instrumens qu'ils avoient aussi emportés pour le même dessein.

Malgré toute la célérité qu'on mit pour équiper la chaloupe, elle ne fut prête que dans l'après-midi; ceux qui étoient à bord, après avoir ramé la plus grande partie de la nuit, l'amenerent enfin au-dessous de la terre d'*Eimeo*. A la pointe du jour du 2 ils virent une pirogue qu'ils appellerent; les Indiens qu'elle avoit à bord leur montrèrent un passage à travers le récif, ils y entrèrent & ils choisirent bientôt après pour lieu de leur observatoire, un rocher de corail, qui s'élevait hors de l'eau à environ cent cinquante verges de la côte; ce rocher en avoit quatre-vingt de longueur & vingt de large; on trouvoit au milieu un lit de sable blanc assez étendu pour y placer les tentes. M. Gore & ses compagnons commencèrent à les dresser & à faire les autres préparatifs nécessaires pour l'opération importante du lendemain. Sur ces entrefaites M. Banks suivit des insulaires de Taïti & des autres Indiens qu'il avoit rencontrés dans la pirogue, alla dans l'intérieur de l'isle pour y acheter des provisions; il s'en procura effectivement une quantité suffisante avant la nuit: lorsqu'il revint au rocher, il trouva l'observatoire en ordre & les téléscopes fixés à éprouver. La soirée fut très-belle, cependant l'inquiétude ne leur permit pas de prendre beaucoup de repos pendant la nuit.

Ils furent de bout dès la pointe du jour du 3, & ils eurent la satisfaction de voir le soleil se lever sans nuages. M. Banks souhaitant alors un heureux succès aux observateurs, retourna une seconde fois dans l'isle pour en examiner les productions & y acheter des rafraichissemens, pour faire ses échanges avec les naturels du pays.

Bbb 2

Cook.

1769.

Préparatifs
pour observer
le passage
de Vénus.Détachement
envoyé à
Eimeo & ailleurs.Entrée
dans le pays.

Cook.
1769.

Il se plaça sous un arbre, & afin de n'être pas poussé par la foule, il traça au tour de lui un cercle dans lequel il ne leur permit pas d'entrer.

Arrivée du
Roi.

Sur les huit heures, il aperçut deux pirogues qui voguoient vers l'endroit où il étoit, & les insulaires lui firent entendre qu'elles appartenoient à Tarrao, Roi de l'île, qui venoit lui rendre visite: dès que les pirogues s'approchèrent de la côte, le peuple se rangea en haie depuis le rivage jusqu'au lieu du marché, & Sa Majesté débarqua avec sa sœur nommée Nuna. Comme ils s'avançoient vers l'arbre, sous lequel étoit M. Banks, il alla à leur rencontre,

Cérémonies
de cette an-
née.

& il les introduisit en grande cérémonie dans le cercle dont il avoit écarté les autres insulaires. C'est la coutume de ces peuples de s'asseoir pendant leurs conférences. M. Banks développa une espèce de turban d'étoffe de l'Inde qu'il portoit sur sa tête en place de chapeau, il l'étendit à terre & ils s'assirent tous ensemble; on apporta alors le présent royal qui étoit composé d'un chien, d'un cochon, & de quelques fruits-à-pain, de noix de cocos & autres choses pareilles: M. Banks envoya un bateau à l'observatoire pour y porter ce présent: les messagers revinrent avec une hache, une chemise & des verroteries qu'il offrit à Sa Majesté qui les reçut avec beaucoup de satisfaction.

Présent du
Roi.

Pendant cet intervalle Toubourai Tamaïdë & Tomio arriverent de l'observatoire; Tomio dit qu'elle étoit parente de Tarrao: elle lui fit présent d'un grand clou & donna en même temps une chemise à Nuna.

Les Insulai-
res menés à
l'observatoi-
re.

Après le premier contact intérieur de Vénus avec le soleil, M. Banks retourna à l'observatoire, emmenant avec lui Tarrao, Nuna & quelques-uns des principaux personnages de leur suite, parmi lesquels il y avoit trois jeunes femmes très-belles. Il leur montra la planète au-dessus du soleil, & tâcha de leur faire entendre que ses compagnons & lui avoient quitté leurs pays pour venir observer ce phénomène. Bientôt après M. Banks retourna avec eux à l'île d'Eimeo. Il y passa le reste de la journée à en examiner les productions qu'il trouva à-peu-près les mêmes que celles de Taïti. Les hommes qu'il y vit, ressembloient aussi entièrement aux habitants de cette dernière île, & il en reconnut plusieurs pour les avoir déjà vus à Taïti; de manière que tous ceux avec qui il fit des échanges connoissoient ces marchandises & leur valeur.

Excursion
dans l'île
d'Eimeo.

Remarques
sur cette île.

Le lendemain au matin 4 les observateurs plierent leurs tentes pour s'en revenir & arriverent au fort avant la nuit.

Observation
du passage de
Vénus.

L'observation fut faite avec un égal succès au fort & par les personnes que j'avois envoyées à l'Est de l'île. Depuis le levé du soleil jusqu'à son coucher, il n'y eut pas un seul nuage au ciel, & M. Cook, M. Gréen & le docteur Solander suivirent tout le passage de Vénus avec la plus grande facilité. Le télescope de M. Gréen & celui du Capitaine étoient de la même force, & celui du Docteur

Solander étoit plus grand. Ils virent tout au tour de la planète un atmosphère ou brouillard nébuleux qui rendoit moins distincts les temps des contacts & sur-tout des contacts intérieurs, ce qui les fit différer les uns les autres dans leurs observations, plus qu'on ne devoit l'attendre suivant M. Gréen.

Le premier contact extérieur ou la première apparence de l'entrée de Vénus au-dessus du disque du soleil fut à 9

Le premier contact intérieur ou l'immersion totale à 9

Le second contact & intérieur ou le commencement de l'émerlion à 3

Le second contact extérieur ou l'émerlion totale à 3

Ils trouverent que leur observatoire étoit situé au 17^d. 29'. 15". de latitude & au 149^d. 52'. 30". de longitude Ouest de *Greenwich*. On trouve dans les transactions philosophiques vol. LXI. part II. pag. 397. & les suiv. des tables où ces observations sont plus détaillées & une planche qui sert à les faire entendre.

Pendant que les Officiers étoient tous occupés à observer le passage de Vénus, des matelots enfoncerent un des magasins & volèrent près d'un cent de clous à fiches : si les voleurs avoient répardu ces clous parmi les Taïtiens, ils auroient fait un tort irréparable en diminuant la valeur du fer qui étoit la principale marchandise qu'eut apportée M. Cook pour commercer. On découvrit un des voleurs, on ne lui trouva que sept clous ; il fut puni par 24 coups de fouet, & il ne voulut jamais révéler ses complices.

Il mourut le 5 une vieille femme d'un certain rang & qui étoit parente de Tomio. Cet incident nous donna occasion de voir comment ils disposent des cadavres. Au milieu d'une petite place carrée proprement palissadée de bambous, ils dressèrent sur deux poteaux le pavillon d'une pirogue, & ils placèrent le corps en-dessous sur un chafis tel que nous l'avons décrit plus haut. Le corps étoit couvert d'une belle étoffe, & on avoit placé près de lui du fruit à-pain, du poisson & d'autres provisions : on supposa que les alimens étoient préparés pour l'esprit du défunt, & que par conséquent ces Indiens ont quelques idées confuses de l'existence des ames après la mort ; mais lorsque M. Cook s'adressa à Toubourai Tamaidé, afin de s'instruire plus particulièrement sur cette matiere, on lui dit que ces alimens étoient des offrandes pour leurs dieux. Vis-à-vis le quarré, il y avoit un endroit où les parens du défunt alloient payer le tribut de leur douleur ; & au-dessous du pavillon, on trouvoit une quantité innombrable de petites pieces d'étoffes, sur lesquelles les pleureurs avoient versé leurs larmes & leur sang ; car dans les transports de leur chagrin, c'est un usage universel parmi eux de se faire des bleffures avec une dent de goulou. A quelques pas de là on avoit dressé deux petites huttes ; quelques parens du défunt demeurent habituellement dans l'une, & l'autre sert d'habitation au principal person-

Cont.
1769.

Vol commis
par des ma-
telots.

Observations
sur les suc-
crailles.

Cook
1769.

mage du deuil, qui est toujours un homme revêtu d'un habillement singulier, & qui fait des cérémonies que nous rapporterons plus bas. On enterre ensuite les os des morts dans un lieu voisin de celui où on élève ainsi les cadavres pour les laisser tomber en pourriture.

Suite des
fun. talib.

Le principal personnage du deuil devoit faire le 10 la cérémonie en l'honneur de la vieille femme dont on a décrit le tombeau. M. Banks étoit si curieux de voir tous les mystères de la solennité qu'il résolut de s'y charger d'un emploi, après qu'on lui eut dit qu'il ne pouvoit pas y assister sans cette condition. Il alla donc le soir dans l'endroit où étoit déposé le corps, & il fut reçu par la fille de la défunte, quelques autres personnes, & un jeune homme d'environ quatorze ans, qui se préparoit à la cérémonie. Toubourai Tamaïdé en étoit le chef; on dépouilla M. Banks de ses vêtemens à l'Européenne. Les Indiens nouèrent, au tour de ses reins une petite pièce d'étoffe, & ils lui barbouillèrent tout le corps jusqu'aux épaules, avec du charbon & de l'eau, de manière qu'il étoit aussi noir qu'un nègre; ils firent la même opération à plusieurs personnes & entre autres à quelques femmes qu'on mit dans le même état de nudité que lui. Le jeune homme fut noirci par-tout, & ensuite le convoi se mit en marche.

Convoi.

Toubourai Tamaïdé proféroit près du corps quelques mots que nous avons jugés être une prière; il récitait les mêmes paroles lorsqu'il fut arrivé dans sa maison, ils continuèrent ensuite leur route vers le fort, dont on leur avoit permis d'approcher dans cette occasion. Les Taitiens ont coutume de s'enfuir avec la plus grande précipitation à l'arrivée du convoi: des qu'il fut aperçu de loin, par ceux qui étoient aux environs du fort, ils allèrent se cacher dans les bois. Le convoi marcha du fort le long de la côte, & mit en suite une autre troupe d'Indiens qui étoient plus de cent, & qui se retirèrent tous dans le premier lieu écarté qu'ils purent rencontrer. Il traversa ensuite la rivière & entra dans les bois, passant devant plusieurs maisons qui étoient toutes désertes, & l'on ne vit pas un seul insulaire pendant le reste de la procession, qui dura plus d'une demi-heure: ils appellent Nivehi la fonction que faisoit M. Banks; deux autres comme lui, étoient chargés du même emploi: comme les naturels du pays avoient tous disparu, ils alloient dire au principal personnage du deuil Imatata (il n'y a personne) enfin on renvoya tous les gens du convoi se laver dans la rivière & prendre leurs habits ordinaires.

Les Naturels
se plaignent
qu'on les a
volés.

Le 12, quelques-uns des naturels du pays se plaignirent que deux des matelots leur avoient pris des arcs, des flèches & des cordes faites avec des cheveux tressés; M. Cook examina l'affaire & trouvant que l'accusation étoit prouvée, il fit donner à chacun des coupables vingt coups de fouet.

Toubourai Tamaïdé vint ce jour-là au fort avec son arc, et

conséquence d'un défi que lui avoit fait M. Gore. Le chef pensoit que c'étoit pour essayer à qui lanceroit la flèche plus loin, & M. Gore à qui frapperoit mieux le but, & comme celui-ci ne tâchoit pas de poulter la flèche le plus loin qu'il lui seroit possible, & que l'autre ne viroit point à atteindre le but, on ne put pas comparer leur adresse. Toubourai Tamaidé voulant alors montrer ce qu'il étoit capable de faire, banda son arc & décocha une flèche à 274 verges, c'est-à-dire un peu plus d'un sixième de mille. Leurs flèches ne sont jamais empennées, & leur manière de tirer est singulière : ils s'agitaient l'arc, nouillent, & au moment où la flèche part, ils laissent tomber l'arc.

M. Banks, dans sa promenade du matin, rencontra quelques naturels du pays qu'il reconnut après quelques questions, pour des musiciens ambulans ; dès que les Anglois eurent appris l'endroit où ils devoient passer la nuit ils s'y rendirent tous. Ces musiciens avoient deux flûtes, & trois tambours, & un grand nombre d'Indiens s'étoient assemblés au tour d'eux. Ceux qui battoient du tambour accompagnoient la musique avec leur voix, & les Anglois furent fort surpris de découvrir qu'ils étoient l'objet de leurs chansons ; ils ne s'attendoient pas à rencontrer parmi les habitans sauvages de ce coin solitaire du globe, une profession pour qui les nations les plus distinguées par leur esprit & leurs connoissances, ont eu de l'estime & de la vénération ; tels sont pourtant les bardes & les meneurs de Taiti : ils improvisoient & joignoient la musique de leurs instrumens au son de leurs voix, ils alloient continuellement d'un lieu à un autre, & le maître de la maison & l'assemblée leur donnoient en récompense les choses dont ils pouvoient se passer, & dont ces bardes avoient besoin.

Le 14 & jours suivans jusqu'au 18, se passèrent à négocier avec les Indiens pour la restitution de différentes choses volées : les Anglois prenoient de leur côté toutes les précautions possibles pour ne pas se brouiller avec les Naturels, mais il survint un accident qui manqua de tout perdre. M. Cook envoya à terre la chaloupe afin d'en rapporter du lest ; l'Officier qui la commandoit ne trouvant pas d'abord des pierres convenables, se mit à abattre quelques parties d'une muraille qui enfermoit un terrain où ils déposoient les os de leurs morts : les Taitiens s'y opposèrent avec violence, & un messager revint aux tentes avertir le Capitaine qu'ils ne vouloient pas souffrir cette entreprise. M. Banks partit sur le champ, & termina bientôt la dispute à l'amiable, en envoyant les gens de la chaloupe à la rivière, où l'on pouvoit rassembler assez de pierres pour le lestage du bâtiment, sans offenser les Naturels du pays. Il faut remarquer que ces Indiens paroissent beaucoup plus jaloux de ce qu'on faisoit aux morts qu'aux vivans. Ce fut le seul cas où ils osèrent résister aux Anglois ; & , excepté dans une autre occasion du même genre, ils n'ont jamais insulté qui que ce soit. M. Monkhouse cueillant un jour une fleur sur un arbre situé

Cook.
1769.
Adresse &
force d'un
chât.

manière de
tirer l'arc.

Musiciens
ambulans.

Un trocriste
tutur.

Les Taitiens
s'opposent à
une entreprise
des Anglois.

Cook.
1769.

dans un de leurs enelos funéraires, un Taïtien qui l'aperçut, vint tout à-coup par derrière lui, & le frappa : M. Monkhoufe saïsit son adversaire; mais deux autres Indiens approchèrent à l'instant, prirent le Chirurgien par les cheveux, le forcèrent de lâcher leur compatriote, & s'enfuirent ensuite, sans lui faire d'autre violence.

Viste d'Oberca.

Le 19, M. Cook retenoit toujours les pirogues qu'il avoit saïties: il reçut le soir une visite d'Oberca, & il fut très-surpris en voyant qu'elle ne rapportoit aucun des effets volés, car elle savoit qu'on la soupçonnoit d'en avoir quelques-uns. Elle dit, qu'Obadée, son favori, qu'elle avoit renvoyé & battu, les avoit emportés; mais elle sembloit sentir qu'elle n'avoit pas droit d'être crue sur sa parole. Elle laissa voir les signes de crainte les plus marqués; cependant elle les surmonta avec une résolution surprenante, & elle fit detrés-grandes instances pour passer la nuit, elle & sa suite, dans la tente de M. Banks. On ne voulut pas y consentir; l'histoire des habits volés étoit trop récente, & d'ailleurs la tente étoit déjà remplie de monde, aucun autre Anglois ne fut disposé à la recevoir, & elle coucha dans sa pirogue, très-mortifiée & très-mécontente.

Oberca se-
tourne au
fort.

Le lendemain 20, dès le grand matin, elle retourna au fort avec sa pirogue, & ce qui y étoit contenu, se remettant au pouvoir des Anglois avec une grandeur d'ame étonnante; afin d'opérer plus efficacement la réconciliation, elle apporta un cochon & plusieurs autres choses, & entr'autres un chien. Les Indiens regardent cet animal comme une nourriture plus délicate que le porc. M. Cook résolut à cette occasion de vérifier l'expérience. Il remit le chien, qui étoit très-gras, à Tupia qui se chargea d'être le boucher & le cuisinier. Il le tua en lui serrant fortement avec ses mains le nez & le museau, opération qui dura plus d'un quart d'heure.

Détails sur
leur cuisine
& leur bou-
cherie.

Pendant ce temps les Indiens firent un trou en terre d'environ un pied de profondeur, dans lequel on alluma du feu & l'on y mit des couches alternatives, de petites pierres & de bois pour les chauffer. Tupia tint pendant quelque temps le chien sur la flamme; & en le raelant avec une coquille, tout le poil tomba, comme s'il avoit été échaudé dans une eau bouillante. Il le fendit avec la même coquille & en tira les intestins qui furent envoyés à la mer, où ils furent lavés avec soin & mis dans des coques de noix de cocos, ainsi que le sang qu'on avoit tiré du corps en l'ouvrant, on ôta le feu du trou lorsqu'il fut assez échauffé, & on mit au fond quelques-unes des pierres qui n'étoient pas assez chaudes pour chasser la couleur de ce qu'elles touchoient : on les couvrit de feuilles vertes, sur lesquelles on plaça le chien avec ses intestins; on étendit sur l'animal une seconde couche de feuilles vertes & de pierres chaudes & on boucha le creux avec de la terre. En moins de quatre heures on le rouvrit; & on en tira l'animal très-bien cuit, & tous les Anglois convinrent que c'étoit un excellent mets. On ne donne point aux chiens qu'on nourrit dans l'île pour la

table

able aucune viande, mais seulement des fruits-à-pain, des noix de cocos, des ignames & d'autres végétaux.

Le 21, on reçut au fort la visite d'un chef appelé Oamo, qu'ils n'avoient pas encore vu, & pour qui les Naturels du pays avoient un respect extraordinaire. Il amenoit avec lui un enfant d'environ sept ans, & une jeune femme qui en avoit à-peu-près seize. Quoique l'enfant fût très-en état de marcher, il étoit cependant porté sur le dos d'un homme : comme une preuve de sa dignité ; dès qu'on les apperçut de loin, Oberéa & plusieurs autres Taïtiens qui étoient au fort allèrent à leur rencontre, après s'être découverts la tête & le corps jusqu'à la ceinture : à mesure qu'il approchoit, tous les autres Indiens qui étoient aux environs du fort, faisoient la même cérémonie, il est probable que découvrir son corps est dans ce pays un témoignage de respect ; & comme ils en faisoient voir publiquement toutes les parties avec une égale indifférence, Oorattooa se mit nue de la ceinture en bas : ce n'étoit peut-être qu'une autre politesse adaptée à des personnes d'un rang différent. Le chef entra dans la tente, mais toutes les prières des Anglois ne purent pas engager la jeune femme à l'y suivre, quoiqu'elle parût refuser contre son inclination. Les Naturels du pays étoient très-soigneux de l'en empêcher ; ils employoient presque la force lorsqu'elle étoit sur le point de se rendre, ils retenoient l'enfant en dehors avec autant d'inquiétude ; le Docteur Solander le rencontrant à la porte le prit par la main & l'introduisit dans la tente avant que les Taïtiens s'en aperçussent ; mais dès que d'autres Indiens, qui y étoient déjà le virent arriver, ils le firent sortir.

Les Anglois s'informerent de l'état de leurs hôtes, & on leur dit qu'Oamo étoit le mari d'Oberéa ; qu'ils s'étoient séparés depuis long-temps d'un commun accord, & que la jeune femme & le petit garçon étoient leurs enfans, ils apprirent aussi que l'enfant, qui s'appelloit Terridiri, étoit l'héritier présomptif de la Souveraineté de l'île, que sa sœur lui étoit destinée pour femme, & qu'on différoit le mariage jusqu'à ce qu'il eût un âge convenable. Le Souverain actuel de l'île étoit un fils de Whappai qu'on nommoit O-Too, jeune homme dans l'âge de minorité comme on l'a observé plus haut. Whappai, Oamo & Toutahah étoient freres, comme Whappai l'aîné des trois, n'avoit point d'autre enfant qu'O-Too, le fils d'Oamo, son premier frere étoit l'héritier de la Souveraineté. Il paroît peut-être étrange qu'un enfant soit Souverain pendant la vie de son pere ; mais suivant la coutume du pays, il succede au titre & à l'autorité de son pere : dès le moment de sa naissance, on choisit un régent ; le pere du nouveau Souverain conserve ordinairement sa place à ce titre jusqu'à ce que son fils soit en âge de gouverner par lui-même : cependant on avoit dérogé à l'usage dans ce cas, & la régence étoit tombée sur Toutahah, oncle du petit Roi ; parce qu'il s'étoit distingué dans une guerre. Oamo fit sur l'Angle-

Tome XX.

Ccc

Cook.

1769.

Visite d'un chef.

Respect des Naturels pour ce chef.

Inquiétude des Indulaires

Détails sur la Famille Royale de l'île.

Coutume singulière.

terre & ses habitans plusieurs questions qui dévoiloient beaucoup de pénétration & d'intelligence.

Cook.
1769.
M. Cook
fait en clar-
sage le tour
de l'île.
Descente à
terre.

Le 26, sur les trois heures du matin, M. Cook s'embarqua dans la pinasse, accompagné de M. Banks pour faire le tour de l'île & dresser une carte de ses côtes & de ses havres. « Nous primes notre route, dit-il, vers l'Est, & à huit heures du matin, nous allâmes à terre dans un district appelé *Oahounue*, gouverné par Ahio, jeune chef que nous avions vu souvent dans nos tentes, & qui voulut bien déjeuner avec nous ; nous y trouvâmes aussi deux Taitiens de notre connoissance Tituboalo & Hoonaa, qui nous menerent dans leurs maisons, près desquelles nous rencontrâmes le corps de la vieille femme dont M. Banks avoit suivi le convoi. Cette habitation avoit passé par héritage de la défunte à Hoonaa, & comme il étoit pour cela nécessaire que le cadavre y fût placé, on l'avoit tiré du lieu où il avoit été déposé par le convoi, pour l'y transporter. Nous allâmes à pied vers le havre *Ohidea*, où mouilla M. de Bougainville. Les Naturels du pays nous montrèrent l'endroit où il avoit dressé ses tentes, & le ruisseau qui lui servoit d'aiguade : Nous n'y reconnûmes pourtant d'autres vestiges de son séjour que les trous où les piquets des tentes avoient été plantés, & un morceau de pot cassé. Nous vîmes Orreté, chef, qui étoit son principal ami, & dont le frere *Aoutourou* s'embarqua sur la *Boudeuse*.

Soit du
voyage au-
tour de l'île.

Après que nous eûmes examiné cet endroit, nous rentrâmes dans la pinasse, qui nous suivoit. Nous tâchâmes d'engager Tituboalo à venir avec nous à l'autre côté de la baie, mais il ne voulut point y consentir ; il nous conseilla même de n'y pas aller ; il nous dit que ce canton étoit habité par un peuple qui n'étoit pas sujet de Tootahah, & qui nous massacreroit, ainti que lui. On imagine bien que cette nouvelle ne nous fit pas abandonner notre entreprise : Nous chargeâmes sur le champ nos armes à feu à balles, & Tituboalo qui comprit que cette précaution nous rendoit formidables, consentit alors à être de notre expédition.

Description
du pays.

Après avoir vogué jusqu'au soir, nous parvîmes à une langue basse de terre ou isthme, placée au fond de la baie, & qui partage l'île en deux péninsules, dont chacune forme un district ou gouvernement indépendant l'un de l'autre du port *Royal*, où le vaisseau étoit à l'ancre. La côte porte Est-quart-Sud-Est, & Est-Sud-Est dans un espace de dix milles, ensuite Sud-quart-Sud-Est & Sud, dans un autre espace de onze milles jusqu'à l'isthme. Dans la première direction, la côte est en général plate, mais le reste est couvert de chaînes de rochers qui forment plusieurs bons havres avec un mouillage sûr par 16, 18, 20, 24 brasses, où il y a d'ailleurs tout ce qui est nécessaire

« à l'ancre d'un bâtiment. Comme nous n'étions pas encore en-
 « très dans le pays de notre ennemi, nous résolûmes de passer
 « la nuit à terre : nous débarquâmes, & nous trouvâmes peu de
 « maisons ; mais nous vîmes plusieurs doubles pirogues dont nous
 « connoissions les maîtres qui nous donnerent à souper & un lo-
 « gis. M. Banks dut le sien à Ooratooa.

Cook.
1769.
Seconde
descente
à terre.

« Le 27 au matin, nous examinâmes le pays : c'est une plai-
 « ne marécageuse d'environ deux milles au travers de laquelle les
 « Indiens portent leurs canots jusqu'à l'autre côté de la baie : nous
 « nous préparâmes alors à continuer notre route vers le canton
 « que Tituboalo appelloit l'autre Royaume. Il nous dit qu'on nom-
 « moit *Tearrahou* ou *Taiti-Eté* cette partie de l'île, & Waheatua,
 « le chef qui y gouvernoit. Nous apprîmes aussi à cette occasion
 « que la péninsule où nous avions dressé nos tentes, s'appelloit
 « *Opoureaou* ou *Taiti-nue*. Tituboalo sembloit avoir plus de cou-
 « rage que la veille : il ne répéta plus que le peuple de *Tiarrahou*
 « nous tueroit, mais il assura que nous ne pourrions pas y ache-
 « ter des provisions : effectivement depuis notre départ du fort,
 « nous n'avions point vu de fruit-à-pain.

Description
du pays.

« Nous fîmes quelques milles en mer, & nous débarquâmes
 « dans un district qui étoit le domaine d'un chef appelé Marai-
 « tata, (le tombeau des hommes), & dont le pere se nommoit Pua-
 « haivedo, (le voleur de pirogue) : quoique ces noms parussent con-
 « firmer ce que Tituboalo nous avoit dit, nous reconnûmes bien-
 « tôt qu'il s'étoit trompé. Le pere & le fils nous reçurent avec toute
 « l'honnêteté possible. Ils nous donnerent des rafraichissemens ; &
 « après quelque délai, ils nous vendirent un gros cochon pour
 « une hache : une foule d'Indiens se rassemblèrent autour de nous,
 « & nous n'en vîmes que deux de notre connoissance. Nous ne re-
 « marquâmes parmi eux aucunes des quincailleries ou autres mar-
 « chandises de notre vaisseau ; Nous vîmes cependant plusieurs effets
 « qui venoient d'Europe. Nous trouvâmes dans une des maisons
 « deux boulets de douze livres ; dont l'un étoit marqué de la
 « large flèche d'Angleterre, quoique les Indiens nous dirent qu'ils
 « les avoient reçus des vaisseaux qui étoient à la rade dans le ha-
 « vre de *Bougainville*.

Troisième
descente à
terre.

« Nous marchâmes à pied jusqu'au district qui dépendoit im-
 « médiatement de Waheatua, principal chef ou Roi de la pénin-
 « sule ; Waheatua avoit un fils, mais nous ne savons pas si, sui-
 « vant la coutume d'*Opoureaou*, il administroit le Gouvernement
 « comme régent ou en son propre nom. Ce district est composé
 « d'une grande & fertile plaine, arrosée par une rivière, que nous
 « sûmes obligés de passer dans une pirogue. Les Indiens qui nous
 « suivoient aimèrent mieux la traverser à la nage, & ils se jet-
 « tèrent à l'eau comme une meute de chiens. Nous ne vîmes dans

Incurion
dans le pays.

leur goût
pour l'eau
nager.

Cool.
1769.

Rencontre
du Chef.

„ cet endroit aucune maison qui parut habitée , mais seulement
„ les ruines de plusieurs grandes cases. Nous dirigeâmes notre
„ route le long de la côte qui forme une baie appelée *Oaitipa* &
„ enfin nous trouvâmes le chef assis près de quelques pavillons
„ de petites pirogues , sous lesquelles nous supposâmes , que
„ lui & ses gens passaient la nuit. C'est un vieillard maigre dont
„ les ans avoient blanchi la barbe & les cheveux. Il avoit avec lui
„ une jolie femme d'environ vingt-cinq ans & qui se nommoit *Tou-*
„ *didde* : nous avions souvent entendu parler de cette femme , &
„ ce qu'on nous en a dit , ainsi que ce que nous en avons vu , nous
„ a fait penser que c'étoit l'*Oberéa* de cette péninsule. Les rési-
„ dens qui sont le long de la côte , forment entre cet endroit & l'*is-*
„ *thine* , des havres où les vaisseaux pourroient être en parfaite
„ sûreté. La terre porte Sud-Sud-Est , & Sud jusqu'à la partie
„ Sud-Est de l'île *Tearé* : le fils de *Waheatua* , de qui nous avions
„ acheté un cochon , nous accompagnoit. Le pays que nous par-
„ courûmes sembloit être plus cultivé que le reste de l'île. Les
„ ruisseaux couloient par-tout dans les lits étroits de pierres , & les
„ endroits de la côte baignés par la mer paroissent aussi couverts
„ de pierres ; les maisons ne sont ni vastes ni en grande quantité ;
„ mais les pirogues qui étoient amarrées le long de la côte étoient
„ innombrables. Elles étoient plus grandes & mieux faites que
„ toutes celles que nous avions vues jusqu'alors. L'arrière étoit
„ plus haut ; la longueur du bâtiment plus considérable & les
„ pavillons soutenus par des colonnes.

Remarque
sur le pays.

Différence
de deux pé-
ninsules.

„ Lorsque nous fûmes fatigués de marcher à pied , nous appel-
„ lâmes la chaloupe. Les Indiens *Titubalo* & *Tuahow* n'étoient
„ plus avec nous , nous conjecturâmes qu'ils étoient restés par
„ derrière chez *Waheatua* , attendant que nous irions les y join-
„ dre , en conséquence d'une promesse qu'ils nous avoient arra-
„ chée. Mais il ne fut pas en notre pouvoir de la remplir.
„ *Tearé* cependant & un autre *Taitien* s'embarquerent avec
„ nous ; nous allâmes jusques vis-à-vis une petite île appelée *Oto-*
„ *vacite* : il étoit nuit lors , nous résolûmes de débarquer. Nos In-
„ diens nous conduisirent dans un endroit où ils dirent que nous
„ pourrions coucher ; c'étoit une maison déserte près de laquelle
„ il y avoit une petite anse , où le bateau pouvoit être en sûre-
„ té. Nous manquions de provisions , parce que , depuis notre
„ départ nous en avions trouvé trop peu. *M. Banks* alla tout de suite
„ dans les bois pour voir s'il étoit possible de nous en procurer.
„ Comme il faisoit très-sombre , il ne rencontra personne & ne
„ trouva qu'une case inhabitée ; il ne rapporta qu'un fruit-à-pain
„ & la moitié d'un autre avec quelques *Ahiées* : nous les joignîmes
„ à un ou deux canards & un petit nombre de corlieux que
„ nous avions , nous en fîmes notre souper assez abondant , mais

Quatrième
descente à
terre.

„désagréable, faute de pain, dont nous avions négligé de nous pour-
 „voir espérant trouver des fruits-à-pain. Nous nous logeâmes sous
 „le pavillon d'une pirogue appartenant à T'éarée qui nous accom-
 „pagnait.

„Le lendemain au matin, 28, après avoir fait une autre Description
 „tentative inutile pour nous procurer des provisions, nous diri- du 1769.
 „geâmes notre marche autour de la pointe Sud-Est de l'île qui
 „n'est couverte par aucun récif, mais ouverte à la mer, & où
 „la côte est formée par le pied des collines. La côte de la partie la
 „plus méridionale de l'île est couverte d'un récif, & la terre y
 „est très-fertile. Nous fîmes cette route en partie à pied & le
 „reste du temps dans le bateau. Lorsque nous eûmes parcouru
 „environ trois milles, nous arrivâmes à un endroit où nous vîmes
 „plusieurs grandes pirogues & un certain nombre de Taïtiens ;
 „nous fûmes agréablement surpris de trouver que nous les con-
 „noissions très-particulièrement ; nous achetâmes avec beaucoup
 „de difficulté quelques noix de cocos. Nous nous rembarquâmes
 „ensuite emmenant avec nous Tualow, un des Indiens qui nous
 „avait attendu chez Waheatua, & qui nous étoit venu joindre la
 „veille bien avant dans la nuit.

„Lorsque nous fûmes en travers de l'extrémité Sud-Est de l'île
 „nous allâmes à terre par le conseil de notre guide Indien, qui
 „nous dit que le pays étoit riche & fertile : le chef, nommé Ma-
 „thiabo, vint bientôt près de nous ; mais il parut ignorer totalement
 „la manière dont nous commercions. Cependant ses sujets nous
 „apportèrent quantité de noix de cocos & environ vingt fruits-à-
 „pain : nous achetâmes le fruit très-cher, mais le chef nous vendit
 „un cochon pour une bouteille de verre, qu'il préféra à toutes
 „les autres marchandises que nous pouvions lui donner. Il possédoit
 „une oie & une dinde que le Dauphin avoit laissé dans l'île ; ces
 „deux animaux étoient extraordinairement gras & si bien ap-
 „privoisés qu'ils suivoient par-tout les Indiens qui les aimoient
 „passionnément.

„Nous vîmes dans une grande café de ce voisinage, un specta-
 „cle tout-à-fait nouveau pour nous. Il y avoit à l'un des bouts
 „une planche en demi cercle, à laquelle pendoient quinze ma-
 „choires d'hommes ; elles nous semblerent fraîches & avoient
 „toutes leurs dents. Un coup d'oeil si extraordinaire excita notre cu-
 „riosité ; nous fîmes plusieurs recherches, mais alors nous ne pû-
 „mes rien apprendre, le peuple ne vouloit pas ou ne pouvoit
 „pas nous entendre.

„Quand nous quittâmes cet endroit, le chef Mathiabo de-
 „manda la permission de nous accompagner & nous y consenti-
 „mes volontiers : il passa le reste de la journée avec nous, & il
 „nous fut très-utile en nous servant de pilote sur les bas-fonds.

Cinquieme
descente à
terre.Sixieme des-
cente à terre.
Rencon-
tre du Chef.Trophées de
guerre.

C'est.
 1799. „ Sur le soir nous entrâmes dans la baie du côté Nord-Ouest de
 „ l'île, qui répond à celui du Sud-Est, de manière que l'is-
 „ lme partage l'île, comme je l'ai déjà observé. Après que nous
 Septième des-
 cende à terre. „ eûmes côtoyé les deux tiers de cette baie, nous nous déci-
 „ dâmes à aller passer la nuit à terre. Nous vîmes à quelque dis-
 „ tance une grande maison, que *Mathiabo* nous dit appartenir à un
 „ de ses amis; bientôt après plusieurs pirogues vinrent à notre rencon-
 „ tre; elles avoient à bord plusieurs femmes très-belles qui par
 „ leur maintien, sembloient avoir été envoyées pour nous solliciter
 „ à descendre. Comme nous avions déjà résolu de coucher dans cet
 „ endroit, leurs invitations étoient presque superflues; nous trou-
 „ vâmes que la maison appartenoit au chef du district nommé Wi-
 „ verou; il nous reçut très-amicalement, & ordonna à ses gens
 „ de nous aider à apprêter nos provisions, dont nous avions alors
 „ une assez bonne quantité. Lorsque notre souper fut prêt, on
 „ nous conduisit dans la partie de la maison où *Wiverou* étoit as-
 „ sis. *Mathiabo* soupa avec nous, & *Wiverou* faisant venir des ali-
 „ mens en même-temps, nous fîmes notre repas d'une manière
 „ très-sociable & avec beaucoup de bonne humeur. Dès qu'il fut
 „ fini, nous demandâmes où nous coucherions, & on nous mon-
 „ tra un endroit de la maison qui nous étoit destiné pour cela. Nous
 „ envoyâmes alors chercher nos manteaux, *M. Banks* se désha-
 „ billa comme à l'ordinaire; mais, après ce qui lui étoit arrivé
 „ à *Atahourou*, il eut la précaution de faire porter ses habits au
 „ bateau, se proposant de se couvrir avec une pièce d'étoffe de
 „ Taïti. *Mathiabo* s'apercevant de ce que nous faisions, préten-
 „ dit qu'il avoit aussi besoin d'un manteau; comme il s'étoit très-
 „ bien comporté à notre égard, & qu'il nous avoit rendu quelques
 „ services, nous ordonnâmes qu'on en apportât un pour lui. Nous
 „ nous couchâmes en remarquant que *Mathiabo* n'étoit pas avec
 „ nous; nous crûmes qu'il étoit allé se baigner, comme ces Indiens
 „ ont la coutume de le faire avant de dormir. A peine avions-nous
 „ attendu quelques instans, qu'un Taïtien, que nous ne connois-
 „ sions pas, vint dire à *M. Banks* que *Mathiabo* & le manteau
 „ avoient disparu. Ce chef avoit tellement gagné notre confiance,
 „ que nous ne crûmes pas d'abord ce rapport; mais *Tuahow* notre
 „ Indien le confirma bientôt, & nous reconnûmes qu'il n'y avoit
 „ point de temps à perdre. Nous ne pouvions pas espérer de ra-
 „ trapper le voleur, sans le secours des Indiens qui étoient autour
 „ de nous; *M. Banks* se leva promptement, leur raconta le délit,
 „ & les chargea de recouvrer le manteau; & afin que sa demande
 „ fit plus d'impression, il montra un de ses pistolets de poche qu'il
 „ portoit toujours avec lui. La vue du pistolet alarma toute l'as-
 „ blée; & au lieu de nous aider à poursuivre le voleur, ou re-
 „ trouver ce qui avoit été pris, les Indiens s'enfuirent en grande pré-

Nuit pas-
 sée chez ce
 chef.
 Souper.
 Vol d'un
 manteau.
 Suite de
 ce vol.

„ citation; nous fâmes pourtant un d'entr'eux qui s'offrit alors à
 „ diriger nos pas du côté du voleur. Je partis avec M. Banks;
 „ & quoique nous courussions pendant tout le chemin, l'alarme
 „ nous avoit déjà précédé, & dix minutes après nous rencontrâmes
 „ un homme qui rapportoit le manteau que Mathiabo, pénétré de
 „ frayeur, avoit abandonné : nous ne voulûmes pas le poursuivre
 „ plus long-temps, & il s'échappa. En revenant nous trouvâmes en-
 „ tièrement déserte la maison qui étoit remplie auparavant de deux
 „ ou trois cens personnes. Les Indiens s'apercevant bientôt que
 „ nous n'avions du ressentiment que contre Mathiabo, le chef Wive-
 „ rou, sa femme & plusieurs autres se rapprochèrent & logèrent.
 „ dans le même endroit que nous pendant la nuit. Nous étions ce-
 „ pendant destinés à une nouvelle scène de trouble & d'inquiétude;
 „ notre sentinelle nous donna l'alarme sur les cinq heures du ma-
 „ tin, & nous apprit qu'on avoit pris le bateau. Il dit qu'il l'avoit
 „ vu amarré à son grâpin une demi-heure auparavant, mais qu'en
 „ entendant ensuite le bruit des rames, il avoit regardé s'il y étoit
 „ encore, & qu'il ne l'avoit pas aperçu. Nous nous levâmes
 „ promptement à cette triste nouvelle, & nous courûmes au bord
 „ de l'eau. Les étoiles brilloient & la matinée étoit claire; la vue
 „ s'étendoit fort loin, mais nous n'aperçûmes point de bateau.
 „ Nous étions dans une situation capable de justifier les plus ter-
 „ ribles craintes; il faisoit calme tout plat, il étoit impossible de
 „ supposer que le bateau s'étoit détaché de son grâpin; nous avions
 „ de fortes raisons d'appréhender que les Indiens ne l'eussent atta-
 „ qué, & que, profitant du sommeil de nos gens, ils n'eussent
 „ réussi dans leur entreprise. Nous n'étions que quatre, nous n'a-
 „ vions qu'un fusil & deux pistolets de poche chargés, mais sans
 „ aucune provision de balles ni de poudre. Nous restâmes long-
 „ temps dans cet état d'anxiété & de détresse, attendant à tout mo-
 „ ment que les Indiens fondroient sur nous, lorsque nous vîmes re-
 „ venir le bateau qui avoit été chassé par la marée; nous fûmes confus
 „ & surpris de n'avoir pas fait attention à cette circonstance.

„ Dès que le bateau fut de retour, nous déjeunâmes & quit-
 „ tâmes bien vite ce canton, de peur qu'il ne nous arrivât quel-
 „ qu'autre accident. Il est situé au côté septentrional de *Tiararabou*,
 „ péninsule Sud-Est de Taïti, à environ cinq milles au Sud-Est
 „ de l'isthme; on y trouve un havre grand & commode, & aussi
 „ bon qu'aucun autre qui soit dans l'île: la terre, dans les environs,
 „ est très-riche en productions. Quoique nous eussions eu peu de
 „ communication avec ce district, les habitans nous reçurent par-
 „ tout amicalement; il est généralement fertile & peuplé, & au-
 „ tant que nous en pûmes juger, dans un état plus florissant qu'O-
 „ pourou, quoiqu'il n'ait pas plus du quart de son étendue.
 „ Nous débarquâmes ensuite dans le dernier district de *Tiararabou*.

Cook
1769.Vol du ba-
teau.Habitans
de l'île
Taïti.

Conk.
1. 59.
Rencontre
d'un chef.

„ qui étoit gouverné par un chef appelé Omoé. Omoé bâtissoit une
„ maison, il avoit très-grande envie de se procurer une hache, qu'il
„ auroit achetée volontiers au prix de tout ce qu'il possédoit. Mal-
„ heureusement pour lui & pour nous, nous n'en avions pas une
„ dans le bateau. Nous lui offrîmes de commercer avec des cloux,
„ mais il ne voulut rien nous donner en échange de cette marchan-
„ dise. Nous nous rembarquâmes, mais le chef n'abandonnant pas
„ tout espoir d'obtenir de nous quelque chose qui pût lui être
„ utile, nous suivit dans une pirogue avec sa femme Whanno-
„ Ouda. Quelque temps après, nous les primes dans notre ba-
„ teau, & lorsque nous eûmes vogué l'espace d'une lieue, ils de-
„ mandèrent que nous les missions à terre; nous les satisfîmes sur
„ le champ, & nous rencontrâmes quelques-uns de leurs sujets
„ qui apportoit un très-gros cochon. Nous étions aussi empref-
„ sés d'avoir cet animal, qu'Omoé l'étoit d'acquérir la hache, &
„ certainement il valoit bien la meilleure de celles que nous
„ avions dans le vaisseau. Nous trouvâmes un expédient: nous
„ dîmes au Taïtien que s'il vouloit amener son cochon au fort
„ à *Matavai*, nom indien de la baie de *Port-Royal*, nous lui donne-
„ rions une grande hache, & par-dessus le marché un clou pour
„ sa peine. Après avoir délibéré avec sa femme sur cette propo-
„ sition, il y consentit; & il nous remit une grande pièce d'étoffe
„ de son pays, pour gage qu'il rempliroit la convention, ce qu'il
„ ne fit pourtant pas.

Image fin
galerie de la
civilisation.

„ Nous vîmes au fort *Matavai* une curiosité singulière, c'étoit
„ la figure d'un homme grossièrement faite d'osier, mais qui n'é-
„ toit point mal dessinée: elle avoit près de sept pieds de haut, &
„ elle étoit trop grosse d'après cette proportion. La carcasse étoit en-
„ tièrement couverte de plumes blanches, dans les parties où ils lais-
„ sent à leur peau sa couleur naturelle, & noire dans celles où
„ ils ont coutume de se peindre; on avoit formé des espèces de
„ cheveux sur la tête & quatre protubérances, trois au front &
„ une par derrière, que nous aurions nommés des cornes, mais
„ que les Indiens décoroient du nom de *Tate-Eti*, petits hommes. Cette
„ figure s'appelloit *Manive*, & on nous dit qu'elle étoit seule dans
„ son espèce à Taïti: ils entreprirent de nous expliquer à quoi
„ elle servoit & quel avoit été leur but en la faisant; mais nous ne
„ connoissions pas assez leur langue pour les entendre. Nous apprîmes
„ dans la suite que c'étoit une représentation de *Mauve* un de
„ leur *Eatuas*, ou dieux de la seconde classe.

Neuvième
défectu-
sité.

„ Après avoir arrangé nos affaires avec Omoé, nous nous
„ mîmes en marche pour retourner au fort, & nous atteignîmes bien-
„ tôt Opoureonu, la péninsule Nord Ouest. Nous parcourûmes quel-
„ ques milles, & nous allâmes encore à terre; nous n'y vîmes rien
„ digne de remarque qu'un lieu de dépôt pour les morts singu-
„ lièrement

lièrement décoré. Le pavé étoit extrêmement propre, & on y avoit élevé une pyramide d'environ cinq pieds de haut, entièrement couverte des fruits de deux plantes qui sont particulières à Taïti. Il y avoit près de la pyramide une petite figure de pierre grossièrement travaillée; c'est le seul exemple de sculpture en pierre que nous ayons apperçu chez ces peuples; les Indiens paroissent y mettre un grand prix, car ils l'avoient revêtu d'un hangar fait exprès pour la mettre à l'abri des injures du temps.

Notre bateau passa dans le seul havre qui soit propre pour un mouillage sur la côte méridionale d'Opourou. Il est situé à environ cinq milles à l'Ouest de l'isthme, entre deux petites îles qui gissent près du rivage & qui sont éloignées l'une de l'autre à-peu-près d'un mille; le fond y est bon par 11 ou 12 brasses d'eau. Nous étions près du district, appelé *Paparra*, qui appartenoit à Oamo & Obéréa nos amis, & nous nous propoitions d'y coucher. Lorsque nous allâmes à terre une heure avant la nuit ils étoient absens; ils avoient quitté leur habitation pour aller nous rendre visite au fort. Nous ne changeâmes pas pour cela de projet; nous choisîmes pour logis la maison d'Obéréa, qui, quoique petite étoit très-propre: il n'y avoit d'autre habitant que son père qui nous reçut de manière à nous faire penser que nous étions les bien venus.

Nous voulûmes profiter du peu de jours qui restoit: nous allâmes à une pointe de terre, sur laquelle nous avions vu de loin des arbres qu'ils appellent *Etoa* & qui distinguent ordinairement les lieux où ils enterrent les os de leurs morts. Ils donnent le nom de *Marai* à ce cimetière, qui sont aussi des lieux où ils vont rendre un culte religieux. Nous fûmes bientôt frappés de la vue d'un énorme bâtiment qu'on nous dit être le *Marai* d'Oamo & d'Obéréa, le principal morceau d'architecture qui fut dans l'île: c'étoit une fabrique de pierre élevée en pyramide sur une base en quarré, de 267 pieds de long, & de quatre-vingt-sept de large; elle étoit construite comme les petites élévations pyramidales, sur lesquelles nous plaçons quelquefois la colonne d'un candélabre & dont chaque côté est en forme d'escalier; les marches des deux côtés étoient plus larges que celles des bouts, de sorte que l'édifice ne se terminoit pas en parallélogramme comme la base, mais en un fait ressemblant au toit de nos maisons. Nous comptâmes onze rampes élevées chacune de 4 pieds, ce qui donne 44 pieds pour la hauteur du bâtiment. Chaque marche étoit composée d'un rang de morceaux de corail blanc, taillés & polis proprement: le reste de la masse (car il n'y avoit point de cavité dans l'intérieur) consistoit en cailloux ronds qui par la régularité de leur forme sembloient avoir été travaillés. Quelques-unes de pierres de corail étoient très-grandes: nous en mesurâmes une qui avoit trois pieds & demi de long, & deux & demi de large. La base

Tome XX.

D d d

Cook.
1769.Description
du pays.Dixième description
à terre.Principal
morceau d'architecture de
l'île.

conv.
1769.

Comment
les Naturels
ont pu con-
struire un pa-
reil édifice.

„ étoit de pierres de roche taillées aussi en quarré ; une d'elles avoit
 „ à peu-près quatre pieds sept pouces de long & quatre pieds qua-
 „ tre pouces de largeur. Nous fûmes étonnés de voir une pareille
 „ masse construite sans instrumens de fer pour tailler les pierres, &
 „ sans mortier pour les joindre. La structure en étoit aussi compa-
 „ & aussi solide qu'auroit pu la faire un maçon d'Europe ; seulement
 „ les marches du côté le plus long, n'étoient pas parfaitement droi-
 „ tes, elles formoient au milieu une espece de creux, de sorte que
 „ toute la surface d'une extrémité à l'autre, ne présentoit point
 „ une ligne courbe. Comme nous n'avions point vu de carrière dans
 „ le voisinage, les Taïtiens avoient dû apporter les pierres de fort
 „ loin ; & ils n'ont, pour transporter les fardeaux, que le secours
 „ de leurs bras. Ils avoient sans doute tiré le corail de dessous
 „ l'eau, quoiqu'il y en ait dans la mer en grande abondance ; il est
 „ toujours au moins à la profondeur de trois pieds. Ils n'avoient pu
 „ tailler les pierres de roche & le corail qu'avec des instrumens de
 „ même matiere, ce qui est un ouvrage d'un travail incroyable ;
 „ il leur étoit plus facile de les polir : ils se servent pour cela d'un
 „ sable de corail dur qu'on trouve par-tout sur les côtes de la mer.
 „ Il y avoit au milieu du sommet de cette masse une figure d'oi-
 „ seau sculptée en bois, & près de celle-ci une autre figure brisée d'un
 „ poisson sculptée en pierre. Toute cette pyramide faisoit partie d'une
 „ place spatieuse presque quarrée, dont les grands côtés avoient trois
 „ cens soixante pieds de long, & les deux autres trois cens cin-
 „ quante-quatre : la place étoit environnée de murailles & pavée
 „ de pierres plates dans toute son étendue ; il y croissoit malgré le
 „ pavé plusieurs des arbres qu'ils appellent *Etoa* & des plantes : à
 „ environ cent verges à l'Ouest de ce bâtiment, il y avoit une es-
 „ pece de cour pavée, où l'on trouvoit plusieurs petites plate-
 „ formes élevées sur des colonnes de bois de sept pieds de hauteur.
 „ Les Taïtiens le nomment *Ewattas*, il nous parut que c'étoient
 „ des espees d'autels, parce qu'ils y plaçoient des provisions de
 „ toute espee en offrande à leurs Dieux (a). Nous avons vu de-
 „ puis sur ces autels des cochons tout entiers & nous y avons trouvé
 „ des crânes de plus de cinquante de ces animaux, outre ceux d'un
 „ grand nombre de chiens.
 „ L'objet principal de l'ambition de ces peuples est d'avoir un ma-
 „ gnifique *Morai*, celui-ci étoit un monument frappant du rang &
 „ du pouvoir d'Oberéa, nous avons déjà remarqué que nous ne la trou-
 „ vâmes pas revêtue de l'autorité qu'elle exerçoit lors du voyage
 „ du Dauphin. Nous en apprîmes alors la raison en allant en sa mai-
 „ son au *Morai* : le long de la côte de la mer nous aperçûmes par-

Histoire des
dernieres ré-
volutions de
Taïti.

(a) On s'étendra plus au long sur toutes ces matieres dans la description générale des Îles de la mer du Sud.

„ tout sous nos pieds une multitude d'ossemens humains, sur-tout
 „ des côtes & des vertèbres, nous demandâmes l'explication d'un
 „ spectacle si étrange, & l'on nous dit que dans le dernier mois de
 „ *Owarahew* qui répond au mois de Décembre 1768, quatre ou
 „ cinq mois avant notre arrivée, le peuple de *Tiarrahou*, péninsule
 „ Sud-Est de Taïti, avoit fait une descente dans cet endroit & tué un
 „ grand nombre d'habitans, dont nous voyons les os sur le rivage;
 „ que dans cette occasion *Oberca* & *Oamo* qui administroient alors
 „ le Gouvernement de l'île pour son fils, s'étoient enfuis dans les
 „ montagnes, que les vainqueurs avoient brûlés toutes les maisons
 „ qui étoient très-grandes & emmené les cochons & les autres
 „ animaux qu'ils avoient pu trouver. Nous apprîmes aussi que le
 „ dindon & l'oie que nous avions vus chez *Mathinbo*, le voleur
 „ de manteaux, étoient au nombre des dépouilles; cette histoire ex-
 „ pliqua pourquoi nous les avions trouvé chez un peuple avec qui
 „ le Dauphin n'avoit point eu de communication ou du moins fort
 „ peu. Lorsque nous dîmes que nous avions vu à *Tiarrahou* des ma-
 „ choires d'hommes suspendues à une planche dans une longue
 „ maison, on nous répondit que les conquérans les avoient emportées
 „ comme des trophées de leur victoire. Les Taïtiens font parade
 „ des machoires de leurs ennemis ainsi que les naturels de l'Améri-
 „ que Septentrionale portent en triomphe les chevelures des hom-
 „ mes qu'ils ont tués

Invasion,
comb.

Cu. 2.
1769.

„ Dès que nous eûmes satisfait notre curiosité, nous retourna-
 „ mes à notre quartier, nous y passâmes la nuit tranquillement
 „ & dans une parfaite sécurité. Le lendemain au soir 20, nous arri-
 „ vâmes à *Atahourou* au lieu de la résidence de *Tootahah*, notre
 „ ami, où l'on avoit volé nos habits la dernière fois que nous y
 „ avions couchés. Cette aventure parut oubliée de notre côté &
 „ du sien. Les Indiens nous reçurent avec beaucoup de plaisir, ils nous
 „ donnèrent un bon souper & un logis, où nous ne perdîmes rien
 „ & où personne ne nous inquiéta.

Onzième
Descente
à terre.

„ Le premier Juillet, nous retournâmes au fort à *Matavai*,
 „ après avoir fait le tour de l'île, que nous trouvâmes d'environ
 „ trente lieues, en y comprenant les deux péninsules.

Étendue
de l'île.

„ M. Cook se plaignit alors de manquer de fruit-à-pain, mais les
 „ Indiens l'assurèrent que la récolte de la dernière saison étoit presque
 „ épuisée, & que les fruits qu'on voyoit sur les arbres ne seroient pas
 „ mangables avant trois mois; ce qui explique pourquoi M. Cook &
 „ M. Banks en avoient trouvé si peu dans leur voyage.

„ Les insulaires se rassemblaient en foule autour de M. Banks & de
 „ M. Cook, & aucun n'approchoit les mains vuides, quoique le Ca-
 „ pitaine eut résolu de rendre les pirogues détenues à ceux qui en
 „ étoient les propriétaires, on ne l'avoit pas encore fait; les Taï-
 „ tiens les redemandèrent de nouveau, & enfin on les relâcha.
 „ Je ne puis m'empêcher de remarquer à cette occasion, dit M.

Cook.
1769.Fraude des
Naturels.

Cook, que ces peuples pratiquent de petites fraudes les uns envers les autres avec une mauvaise foi réfléchie, qui me donna beaucoup plus mauvaise opinion de leur caractère, que les vols qu'ils commettoient en succombant aux tentations violentes qui les sollicitoient à s'approprier nos métaux & les productions de nos arts, qui ont pour eux un prix inestimable.

Parmi ceux qui s'adressèrent à moi pour me prier de relâcher leur pirogue, il y avoit un certain Pottatow, homme de quelque importance que nous connoissions tous : j'y consentis, supposant qu'une d'elles lui appartenoit, ou qu'il la réclamait en faveur d'un de ses amis, il alla en conséquence sur le rivage, s'emparer d'une des pirogues, qu'il commençoit à emmener à l'aide de ses gens. Cependant les véritables propriétaires du bateau vinrent bientôt le redemander; & soutenus par les autres Indiens, ils lui reprocherent à grand cris qu'il voloit leur bien, & ils se mirent en devoir de reprendre la pirogue par force. Pottatow demanda à être entendu, & dit, pour sa justification, que la pirogue avoit appartenu, il est vrai, à ceux qui la réclamoient, mais que je l'avois confisquée & la lui avois vendue pour un cochon. Ces mots terminèrent toutes les clameurs; les propriétaires sifflant qu'ils ne pouvoient pas appeler de mon autorité, souscrivoient à ce qu'avoit dit le voleur; & il auroit profité de sa proie, si quelques-uns de nos gens ne m'étoient pas venu rendre compte de la dispute qu'ils avoient entendue. J'ordonnai sur le champ qu'on détrompât les Indiens; les légitimes propriétaires reprirent leur pirogue, & Pottatow sentit si bien son crime, que ni lui ni sa femme, qui étoit complice de sa friponnerie, n'osèrent de long-temps nous regarder en face.

Expédition
de M. Banks
pour suivre
le cours de
la rivière.

Le trois Juillet, M. Banks, accompagné de quelques Taïtiens qui lui servirent de guides, partit pour suivre le cours de la rivière, en remontant la vallée d'où elle sort, & voir jusqu'où ses bords étoient habités. Ils rencontrèrent, dans les six premiers milles de chaque côté de la rivière, des maisons qui n'étoient pas éloignées les unes des autres; la vallée avoit par-tout environ quatre cens verges de largeur entre les pics des collines; on leur montra ensuite une maison qu'on dit être la dernière de celles qu'ils verroient.

Description
du pays.

Lorsqu'ils arrivèrent, le propriétaire leur offrit, pour rafraîchissemens, des cocos & d'autres fruits qu'ils acceptèrent: après s'y être arrêtés peu de temps, ils continuèrent leur route dans un espace assez long. Il n'est pas facile de compter les distances par un mauvais chemin, mais ils crurent qu'ils avoient encore fait environ six milles; ils passèrent souvent sous des voûtes formées par des fragmens de rochers, où on leur dit que couchoient souvent les Indiens, lorsqu'ils étoient surpris par la nuit. Ils trouverent bientôt après que des roches escarpées bordoient la rivière. Il en sortoit une cascade qui formoit un lac dont le courant étoit si rapide,

que les Taïtiens affirmèrent qu'il étoit impossible de le passer : ils ne paroissent pas connoître la vallée au-delà de cet endroit ; ils ne vont que sur le penchant des rochers & sur les plaines qui sont au sommet, où ils recueillent une grande quantité de plantain sauvage, qu'ils appellent *vaé*. Le chemin qui conduisoit des bords de la rivière sur ces rochers étoit effrayant ; les côtés presque perpendiculaires avoient quelquefois cent pieds d'élévation ; les ruisseaux qui jaillissoient par-tout des fentes de la surface, le rendoit d'ailleurs extrêmement glissant ; cependant, à travers ces précipices, on avoit fait un sentier, au moyen de longues pièces d'écorces d'*hibiscus tiliaceus*, dont les morceaux, joints l'un à l'autre, servoient de corde à l'homme qui vouloit y grimper : en la serrant fortement, il s'élevoit d'une saillie de rochers à l'autre, où il n'y avoit qu'un Indien ou une chèvre qui put placer le pied. L'une de ces cordes avoit près de trente pieds de long ; les guides de M. Banks s'offrirent à l'aider s'il vouloit la monter ; & ils lui firent entendre qu'à peu de distance de-là, il trouveroit un chemin moins difficile & moins dangereux. M. Banks examina cette partie de la montagne, que les Taïtiens appelloient un meilleur chemin ; mais il le trouva si mauvais, qu'il ne jugea pas à propos de s'y hasarder, d'autant plus que rien ne pouvoit récompenser les fatigues & les dangers du voyage, qu'un bocage de plantains sauvages ou de *vaé*, espèce d'arbre qu'il avoit déjà vu souvent.

Cook.
1769.

Mauvais
chemin.

Pendant cette excursion, il eut une occasion favorable d'examiner s'il y avoit des mines dans les rochers, qui étoient presque par tout à nud, mais il n'en découvrit pas la moindre apparence. Il lui parut évident que ces rochers, ainsi que ceux de *Mudere*, avoient été brûlés ; & de toutes les pierres qui ont été recueillies à *Taiti*, il n'y en a pas une seule qui ne porte des marques incontestables de feu, à l'exception, peut-être, de quelques morceaux d'un caillou dont ils font des haches, & même parmi ceux-ci, on en trouva qui sont brûlés jusqu'à être presque réduits en pierre ponce.

Il n'y a point
de mines.

Vestiges
d'un feu sous
terre.

M. Banks planta lui-même le 4, beaucoup de pepins de melons d'eau, d'oranges, de limons & de graines d'autres plantes & d'arbres, qu'il avoit rassemblés à *Rio-Janeiro*. Il prépara pour cela un terrain de chaque côté du fort & dans le bois, & choisit le sol qui parut le plus convenable. Il en donna aussi une grande quantité aux Indiens ; il avoit mis en terre quelques pepins de melons dès les premiers jours de notre arrivée, les naturels du pays lui montrèrent ensuite les plantes qui croissoient très-bien, & ils lui en demandoient continuellement un plus grand nombre. M. Cook n'a trouvé aucune trace de ces plantations dans son second voyage.

M. Banks
n'a pas le ma-
coup de
grains d'Eu-
rope.

M. Cook commença alors à se disposer à un départ. Sur ces entrefaites, il recut une autre visite d'*'amo* & d'*Obéréa*, accompagnés de leur fils & de leur fille ; les Taïtiens témoignèrent leur respect en se découvrant la partie supérieure du corps, ainsi que

Visite d'un
Chef & de la
Reine.

Cook.
1769.

nous l'avons dit plus haut. La fille qui s'appelloit Toïmata, avoit fort envie de voir le fort, mais son pere ne voulut pas le lui permettre. Têarée, fils de Wahéatua, souverain de *Tiarabou*, péninsule Sud-Est de Taïti, étoit aulli avec les Anglois lors de cette visite. M. Cook apprit le débarquement d'un autre Indien qu'il ne s'attendoit pas à voir, & dont il ne desiroit point la compagnie; c'étoit l'habile filou qui vola le quart-de-cercele. On dit qu'il prétendoit encore faire quelque tours d'adresse pendant la nuit; les Taïtiens s'offrèrent tous avec beaucoup d'empressement à faire la garde, & ils demanderent pour cela la permission de coucher au fort, ce qui produisit un si bon effet, que le voleur, désespérant du succès, abandonna son entreprise.

On continua le 7, le 8 & le 9 à démanteler le fort; les Taïtiens s'y rendirent en foule; quelques-uns, fâchés de voir approcher le départ des Anglois, & les autres voulant en tirer tout ce qu'ils pouvoient.

„ Nous espérons, dit M. Cook, quitter l'isle sans faire ou recevoir „ aucune autre offense, mais par malheur il en arriva autrement. „ Deux matelots étrangers étant sortis du fort avec ma permission, „ on vola le couteau de l'un d'eux. Pour tâcher de le recouvrer „ il employa probablement des moyens violens. Les Indiens l'attaquerent & le blessèrent dangereusement d'un coup de pierre. „ Après avoir fait une autre blessure légère à la tête de son compagnon, ils s'enfuirent dans les montagnes. Comme j'aurois été „ mortifié de prendre aucune connoissance ultérieure de l'affaire, je „ vis sans regrets que les delinquans s'étoient échappés.

Violence de
la part des
Indulaires.Soldats de
marine qui
désertent
pour rester à
Taïti.

Il faut que l'isle de Taïti soit bien attrayante, puisque ses charmes frappent les hommes les plus grossiers; & que des matelots & des soldats de marine désertent pour y passer leurs jours.

Clément Webb, & Samuel Gibson, deux jeunes soldats de marine, désertèrent le fort au milieu de la nuit du 8 au 9. Comme on avoit publié que chacun devoit venir à bord le lendemain, & que le vaisseau mettroit à la voile ce jour, ou le jour suivant, M. Cook commença à craindre que les absens n'eussent dessein de rester dans l'isle, il n'étoit pas possible de prendre des mesures efficaces pour les retrouver, sans troubler l'harmonie & la bonne intelligence qui régnoit entre les Taïtiens & les Anglois, & il résolut d'attendre patiemment leur retour pendant une journée.

Le 10, au matin, voyant, à son grand regret, que les deux soldats de marine n'étoient pas de retour, on en demanda des nouvelles aux Indiens, qui avouèrent franchement qu'ils avoient dessein de ne pas retourner à bord, & qu'ils s'étoient réfugiés dans les montagnes, où il étoit impossible de les trouver. M. Cook les pria de l'aider dans ses perquisitions, & après avoir délibéré pendant quelque temps, deux d'entre eux s'offrèrent à servir de guides à ceux qu'il envoyoit après les déserteurs. „ Nous savions qu'ils étoient sans

„armes, dit M. Cook, je crus que deux hommes feroient suffisans
 „pour les ramener; je chargeai de cette commission un bas Offi-
 „cier & le caporal des soldats de marine, qui partirent avec leurs
 „conducteurs. Il étoit très-important pour nous de recouvrer ces
 „deux déserteurs; je n'avois point de temps à perdre; d'ailleurs les
 „Taïtiens nous donnoient des doutes sur leur retour, en nous di-
 „sant qu'ils avoient pris chacun une femme, & qu'ils étoient deve-
 „nus habitans du pays. Je fis signifier à plusieurs des chefs, qui
 „étoient au fort avec leurs femmes, & entre autres à Toubou-
 „raï Tamaidé, Tomio & Oberéa, que nous ne leur permettrions
 „pas de s'en aller, tant que les déserteurs ne seroient pas reve-
 „nus. Cette précaution étoit d'autant plus nécessaire, que si les
 „Indiens avoient caché nos deux hommes pendant quelques jours,
 „j'aurois été forcé de partir sans les ramener. Je fus charmé de
 „voir que cet ordre ne leur inspira ni crainte, ni mécontentement; ils
 „me protestèrent que mes gens seroient mis en sûreté & renvoyés
 „le plutôt possible. Tandis que ceci se passoit au fort, j'envoyai M.
 „Hicks dans la pinnasse, pour conduire Tootahah à bord du vais-
 „seau, & il exécuta sa commission, sans que le chef ni ses sujets en
 „fussent alarmés. Si les Indiens qui servoient de guides étoient fidèles
 „à leur parole & vouloient faire diligence, j'avois lieu d'attendre
 „qu'ils rameneroient les déserteurs avant le soir. Mes craintes au-
 „gmenterent en voyant mon espoir trompé, & à l'approche de
 „la nuit, je pensai qu'il n'étoit pas sûr de laisser au fort les Taïtiens
 „que je détenois pour otages, & en conséquence je fis mener au
 „vaisseau Toubourai Tamaidé, Oberéa & quelques autres chefs.
 „Cette démarche répandit une consternation générale; & lors-
 „qu'on embarqua les Indiens dans le bateau, plusieurs d'entre eux,
 „& sur-tout les femmes, parurent fort émuës, & témoignèrent leurs
 „appréhensions par des larmes. Je les accompagnai moi-même à
 „bord, & M. Banks resta au fort avec quelques autres Taïtiens
 „de trop peu d'importance pour chercher à m'en assurer autre-
 „ment.

Cook.
1769.

Chef taïti.

„Quelques Indiens ramenerent Webb sur les neuf heures, &
 „déclarèrent qu'ils retiendroient Gibson, le bas-Officier, le capo-
 „ral, jusqu'à ce que Tootahah fût mis en liberté. Ils employoient
 „contre moi le moyen que j'avois pris contre eux; mais j'étois allé
 „trop loin pour reculer. Je dépêchai sur le champ M. Hicks dans
 „la chaloupe avec un fort détachement de soldats, pour enlever les
 „prisonniers; & je dis à Tootahah qu'il devoit envoyer avec eux
 „quelques-uns de ses Taïtiens, leur ordonner d'aider M. Hicks dans
 „son entreprise, & enfin, demander en son nom le relâchement des
 „gens de mon équipage, qu'autrement sa personne en répondroit:
 „il consentit à tout volontiers; M. Hicks reprit mes hommes sans la
 „moindre opposition, & sur les sept heures du matin du 11, il les ra-
 „mena au vaisseau; il ne put pourtant pas recouvrer les armes qu'on

« avoit prises au bas-officier & au caporal , cependant une demi-
 « heure après , on les rapporta au vaisseau , & je mis alors les chefs
 « en liberté.

« Lorsque je questionnai le bas-officier sur ce qui étoit arrivé à
 « terre , il me répondit que les Indiens qui l'accompagnoient , ainsi
 « que ceux qu'il rencontra dans son chemin , n'avoient pas voulu lui
 « rien apprendre sur la retraite des déserteurs ; qu'au contraire , ils l'a-
 « voient troublé dans ses recherches ; qu'un s'en revenant au vais-
 « seau pour y prendre des ordres ultérieurs , ils avoient été saisis
 « tout-à-coup par des hommes armés , qui apprenant la détention de
 « Tootahah , s'étoient cachés dans un bois pour exécuter ce projet ;
 « qu'enfin , ils avoient été attaqués dans un moment défavorable ;
 « que les Taïtiens leur avoient arraché les armes des mains , en dé-
 « clarant qu'ils seroient détenus en prison , jusqu'à ce que leur chef

Remarques
 sur ce qui
 s'est passé à
 terre.

« fût mis en liberté. Il ajouta pourtant , que le sentiment des Indiens
 « n'avoit pas été unanime sur cette violence ; que quelques uns vou-
 « loient qu'on les relâchât , & d'autres qu'on les retint ; que la dis-
 « pute s'étant échauffée , ils en étoient venus des paroles aux
 « coups , & qu'enfin , le parti qui opinoit pour la détention s'oit
 « prévalu. Il dit encore , que Webb & Gibson furent bientôt après ra-
 « menés par un détachement des naturels du pays , & qu'on les
 « constitua prisonniers pour servir de nouveaux otages à la personne
 « de leur chef ; qu'après quelque debat , ils se décidèrent à renvoyer
 « Webb , pour m'informer de leur résolution , m'assurer que ses com-
 « pagnons étoient sains & sains , & m'indiquer un endroit où je pour-
 « rois faire parvenir ma réponse. On voit par-là , que quelque fâcheuse
 « que fût pour nous la détention des chefs , je n'aurois jamais recouvré
 « mes gens sans cette précaution. Quand les chefs renvoyés du vais-
 « seau débarquerent à terre , on rendit la liberté aux prisonniers du
 « fort , & après s'être arrêtés une heure avec M. Banks , ils s'en alle-
 « rent tous. A cette occasion , ainsi qu'ils avoient déjà fait dans une au-
 « tre semblable , ils nous donnerent des marques de leur joie , par une
 « libéralité que nous ne méritions guère ; ils nous pressèrent beau-
 « coup d'accepter quatre cochons : nous refusâmes absolument de les
 « recevoir en présent , & comme ils persisterent également à ne pas re-
 « cevoir quelque chose en échange , nous laissâmes leurs cochons. En
 « interrogeant les déserteurs , nous trouvâmes que le rapport des In-
 « diens étoit vrai ; ils étoient devenus fort amoureux de deux filles , &
 « ils avoient formé le projet de se cacher jusqu'à ce que le vaisseau
 « eut mis à la voile , & de fixer leur résidence à *Taiti*. Comme nous
 « avions transporté de terre tout ce qui étoit au fort , chacun passa la
 « nuit à bord du vaisseau.

Bonté des
 Indiens.

Remarques
 sur l'été.

« *Tupia* , dont on a parlé si souvent dans cette partie de notre
 « voyage , étoit au nombre des naturels du pays , qui vivoient pres-
 « que toujours avec les Anglois. Nous avons déjà observé qu'il avoit été
 « premier ministre d'Obéria , lorsqu'elle jouissoit de l'autorité souve-
 « raine ;

raîne; il étoit d'ailleurs le principal Tahowa ou prêtre de l'île, & par conséquent, il étoit bien instruit des principes & des cérémonies de la religion de son île. Il avoit aulli beaucoup d'expérience & de lumières sur la navigation, & il connoissoit particulièrement le nombre & la situation des îles voisines. Tupia avoit témoigné plusieurs fois le desir de s'embarquer avec M. Cook; il l'avoit quitté le 11 avec ses autres compatriotes; mais le lendemain il revint à bord, accompagné d'un jeune homme d'environ treize ans, qui lui servoit de domestique, & il pressa le Capitaine de lui permettre de faire voyage sur notre vaisseau. Plusieurs raisons m'engageoient à y consentir; » dit M. Cook, en apprenant son langage, & en lui enseignant le nôtre, nous pouvions acquérir par-là beaucoup plus de connoissances sur les coutumes, le gouvernement & la religion de ces peuples, que nous n'en avions puissées pendant le court séjour que nous fîmes parmi eux; & je le reçus volontiers à bord de notre bâtiment. Comme on ne put pas mettre à la voile le 12, Tupia dit qu'il vouloit encore aller à terre une fois, & on l'y transporta le soir sur un bateau; il y alla effectivement, & emporta un portrait en miniature de M. Banks, qu'il avoit envie de montrer à ses amis, & plusieurs bagatelles pour leur donner en faisant ses adieux.

Le Taïtien
s'embarque
avec M.
Cook.

Après dîner, M. Banks desirant se procurer un dessin du Morai appartenant à Tootahah à Eparre, M. Cook l'y accompagna, ainsi que le docteur Sokander dans la pinasse. Dès qu'ils eurent débarqué, plusieurs naturels vinrent à leur rencontre, d'autres cependant s'absentèrent par ressentiment de ce qui étoit arrivé la veille. Ils marchèrent sur-le-champ vers la maison de Tootahah, où ils rencontrèrent Oberéa & des Taïtiens, qui n'étoient pas venus recevoir M. Cook à la descente à terre; ils eurent bientôt fait une entière réconciliation, & lorsque M. Cook leur dit qu'il mettroit sûrement à la voile l'après-midi du jour suivant, ils promirent que, dès le grand matin, ils viendroient lui rendre visite, pour lui faire leurs derniers adieux. Il trouva aulli Tupia à Eparre, il le ramena au vaisseau, & il passa la nuit à bord pour la première fois.

Le lendemain 13 Juillet, le vaisseau fut rempli de Taïtiens dès la pointe du jour, & il fut environné d'un grand nombre de pirogues qui portoient d'autres Indiens d'une classe inférieure. M. Cook leva l'ancre entre 11 heures & midi, & dès que le vaisseau fut sous voile, les, dit-il, les naturels du pays prirent congé de nous, & versèrent des larmes, pénétrés d'une tristesse modeste & silencieuse, qui avoit quelque chose de très-intéressant. Les indiens des pirogues, sembloient au contraire se disputer à qui pousseroit les plus grands cris; mais il y entroit plus d'affectation que de véritable douleur. Tupia soutint cette scène avec une fermeté & une tranquillité vraiment admirables; il est vrai qu'il pleura, mais les efforts qu'il fit pour caclier ses larmes, faisoient encore plus d'honneur à son caractère. Il envoya par Othéothéa une chemise pour dernier pré-

Appareillage

Adieu des
Indiens.

Cook.
1769.

« l'ont à Potomai, maitressé favorite de Tootahah, il alla ensuite sur
« la grande lune avec M. Banks, & il fit des signes aux pirogues
« tant qu'il continua de les voir.

Remarques
sur les In-
dians.

« C'est ainsi que M. Cook quitta l'île de *Taiti* & ses habitans, après
« un séjour de trois mois. « Nous vécûmes, dit-il, pendant la plus
« grande partie de ce temps, dans l'amitié la plus cordiale, & nous
« nous rendîmes réciproquement toute sorte de bons offices : les petits
« différens qui survinrent par intervalles, ne firent pas plus de peine
« aux Indiens qu'à nous-mêmes ; ces disputes étoient toujours une
« suite de la situation & des circonstances où nous nous trouvions,
« des faiblesses de la nature humaine, de l'impossibilité de nous
« entendre mutuellement, & enfin, du penchant des *Taitiens* au
« vol, que nous ne pouvions ni tolérer ni prévenir. Excepté dans
« un seul cas, ces brouilleries n'entraînèrent pourtant point de con-
« séquences fatales, & c'est à cet accident que sont dues les me-
« sures que j'employai pour en prévenir d'autres pareilles, qui
« pouvoient arriver dans la suite. J'espérois profiter de l'impression
« qu'auroit faite sur les Indiens la mort de ceux qui avoient péri
« dans leurs démêlés avec le *Dauphin*, & je comptois pouvoir sé-
« journer dans l'île, sans y répandre du sang. J'ai dirigé sur cela
« toutes mes démarches pendant le temps que j'y ai demeuré, &
« je desirai sincèrement que les navigateurs qui y aborderont à l'a-
« venir, soient encore plus heureux. Notre trahie s'y fit avec
« autant d'ordre que dans les marchés les mieux réglés de l'E-
« rope. Tous les échanges furent conduits sur-tout par M. Banks,
« qui étoit infatigable pour nous procurer des provisions & des
« rafraichissemens, lorsqu'on pouvoit en avoir ; mais sur la fin
« de notre séjour, les denrées devinrent rares, par la trop grande
« consommation que nous en faisons au fort & au vaisseau, &
« par l'approche de la saison où les noix de cocos & les fruits à-
« pain commencent à manquer. Nous achetions tous ces fruits
« pour des quincailleries & des clous ; nous ne cédions point de
« clous, qu'on ne nous donnât en échange quelque chose qui
« valût quarante *pences*, (un peu moins de 4 livres de France ;)
« mais dans peu, nous ne pouvions pas acheter un petit cochon de
« 10 ou 12 livres pesant, pour moins d'une hache. Quoique ces
« peuples missent une très-grande valeur aux clous de fêche ; com-
« me plusieurs des gens de l'équipage en avoient, les femmes
« trouverent une manière beaucoup plus aisée de s'en procu-
« rer, qu'en nous apportant des provisions ».

Avis aux
Navigateurs.

« Les meilleurs articles pour le trafic de *Taiti*, sont les grandes &
« les petites haches, les clous de fêche, les grands clous, les lu-
« nettes, les couteaux & les verroteries ; & avec quelques-unes de
« ces marchandises, on peut acheter tout ce que possèdent ces In-
« fulaires. Ils aiment beaucoup les belles étoffes de toile, blanches
« & imprimées ; mais une hache d'un demi-écu, a chez eux plu

de valeur qu'une piece d'étoffe de vingt schellings.

La collection d'Hankesworth donne ensuite une description fort étendue de *Taïti*, de ses productions, des mœurs & des usages de ses habitans. Nous l'emploierons dans la description des îles de la mer du Sud.

Jusqu'à l'expédition de M. Cook on n'avoit encore vu aucun navigateur passer trois mois dans une île de la mer du Sud, & observer avec autant d'intelligence & de fidélité tout ce qui est relatif aux Insulaires & à la nature du pays : nous allons le suivre dans le reste de son expédition.

Cook
1769.

S. VII.

Découverte de quelques îles situes dans le voisinage de Taïti.

M. Cook fit voile de *Taïti* avec un beau temps, & *Tupia* lui dit que quatre des îles voisines, qu'il distinguoit par les noms de *Huaheine*, *O-Raietea*, *Otaha*, & *Bolabola*, étoient à un ou deux jours de *Taïti*; il l'assura qu'on y trouvoit en grande abondance, des cochons, des volailles, & d'autres rafraichissemens, qui lui avoient un peu manqué sur la fin de son séjour dans son île; mais comme le Capitaine Cook avoit découvert au Nord, sur les montagnes de *Taïti*, une île appelée *Theturoa*, il dirigea d'abord sa route de ce côté, afin de la voir de plus près : elle git à environ huit lieues de l'extrémité septentrionale de *Taïti*, où il avoit observé le passage de *Vénus*, & qu'il nomma pour cela *Pointe de Vénus*. Il trouva que c'étoit une petite île basse, & *Tupia* lui apprit qu'elle n'a point d'habitans fixes; mais que ses compatriotes la visitent par occasion, & y vont passer quelquefois deux ou trois jours pour pêcher : il résolut en conséquence de ne pas employer plus de temps à l'examiner, & d'aller tout-de-suite vers *Huaheine* & *O-Raietea*, que l'Indien, son compagnon de voyage, disoit être bien peuplées & aussi grandes que *Taïti*.

Theturoa

Le 14 Juillet, il vit au Sud-Sud-Ouest une île appelée par les naturels *Tapoamanoa*, qu'il jugea être l'île de *Saunders*.

Le 15, le brouillard empêchoit de voir terre, & les calmes se succédoient de maniere qu'on faisoit peu de chemin : *Tupia* demandoit souvent un vent à son Dieu *Tane*, & il se vantoit toujours du succès de ses prières; il suivoit, il est vrai, une méthode efficace pour réussir, car il ne commençoit jamais ses invocations à *Tane*, à moins qu'il ne vit une brise si près qu'elle devoit nécessairement atteindre le vaisseau avant que ses oraisons fussent finies.

Prière de
Tupia.

Le 16, M. Cook se trouva près de la partie Nord-Ouest de l'île *Huaheine*. Quelques pirogues se détachèrent de la côte; mais les Indiens parurent effrayés, jusqu'à ce qu'ayant aperçu *Tupia*, ils s'ap-

Arrivée des
Insulaires de
Huaheine.

Ecc 2

Cook 1769. procherent. Le Roi de l'île & sa femme étoient dans une des pirogues qui s'avancèrent sur le côté du vaisseau, ils vinrent à bord avec quelques autres Insulaires, tout ce qu'on leur montrait leur causoit de la surprise; cependant ils ne firent point de questions, & sembloient satisfaits de ce qu'on jugeoit à propos de leur montrer, ils ne firent pas même de recherches sur les objets de curiosité que devoit leur présenter un bâtiment si nouveau pour eux. Le Roi, qui s'appelloit Orée, desira changer de nom avec le Capitaine, pour lui donner une marque d'amitié, il prit le nom de *Cookée*, & M. Cook celui d'*Orée*.

Entrevue avec le Roi.

Mouillage.

Cérémonies de Tupia.

Harangue.

Seconde descente à terre.

Troisième descente à terre.

Espace de Temple.

Après dîné M. Cook mit à l'ancre par 18 brasses, bon fond, & à l'abri de tous les vents, dans un havre petit, mais excellent, situé sur le côté occidental de l'île, & que les naturels du pays appellent *Owhavre*; immédiatement après il alla à terre, accompagné de MM. Banks, Solander & Monkhouse, de Tupia, du Roi Cookée, & de quelques autres Insulaires qui étoient à bord depuis le matin. Au moment où l'on débarqua, Tupia se mit nud jusqu'à la ceinture, & pria M. Monkhouse d'en faire autant; il s'allit ensuite devant un grand nombre de naturels du pays, qui étoient rassemblés dans une espèce de hangar, ressemblant aux maisons de *Taiti*, les Européens se tinrent par-derrière, selon l'ordre de Tupia. Alors il commença une harangue qui dura un quart-d'heure; le Roi qui étoit placé vis-à-vis de lui, proféroit de temps en temps quelques mots qui sembloient être des formules de réponse: Tupia pendant le cours de son discours offrit en présent à leur *Eatua* ou Dieu, deux petites touffes de plumes & des bananes; il reçut en retour pour l'*Eatua*, ou Dieu des Européens, un cochon, quelques plantes & deux petites touffes de plumes, qu'il fit porter à bord du vaisseau. Après ces cérémonies, qui furent regardées comme la ratification d'un traité entre les Insulaires & les Européens, on permit à chacun d'aller où il lui plairoit; & Tupia courut sur-le-champ déposer ses offrandes dans l'un des Marais.

Le lendemain 17, M. Cook & ses compagnons retournèrent à terre pour examiner le pays & ses productions, qui sont les mêmes qu'à *Taiti*.

M. Cook, M. Banks & le docteur Solander allèrent encore à terre le 18; ils auroient voulu profiter de la compagnie de Tupia dans leur promenade, mais il étoit trop occupé avec ses amis. Ils prirent cependant son valet, qui s'appelloit Tayeto, & M. Banks se mit en route pour examiner de plus près un objet qui avoit auparavant fort excité sa curiosité: c'étoit une espèce de coffre ou d'arche, dont le couvercle étoit cousu avec délicatesse & revêtu proprement de feuilles de palmiers; cette arche étoit posée sur deux bâtons, & soutenue par de petites consoles de bois

très-bien travaillées. Les bâtons sembloient servir à transporter l'arche d'un endroit à l'autre, à la maniere de nos chaises-à-porteurs. Il y avoit à l'un des bouts un trou quarré, & au milieu du quarré un anneau qui touchoit les côtés en quatre points, & laissoit les angles ouverts, ce qui formoit un trou rond dans un quarré. La première fois que M. Banks vit ce coffre, l'ouverture de l'extrémité étoit bouchée avec un morceau d'étoffe, à laquelle il ne voulut pas toucher : probablement il renfermoit alors quelque chose ; mais il trouva la seconde fois que l'étoffe étoit enlevée, & en examinant l'intérieur, il le trouva vuide. La ressemblance générale de ce coffre avec l'Arche d'Alliance parmi les Juifs est remarquable ; mais ce qui est encore plus singulier, c'est que lorsqu'on en demanda le nom au valet de Tupia, il dit qu'il s'appelloit *Ewharre-no-Eatua* (la maison de Dieu) ; il ne put pas expliquer autrement sa signification & son usage. Ils commencerent une espece de commerce avec les naturels du pays, mais les échanges se faisoient lentement ; lorsqu'on offroit quelque chose pour prix de leurs marchandises, aucun d'eux ne vouloit le prendre sur son propre jugement ; il rassembloit pour cela les opinions de vingt ou trente de ses compatriotes, ce qui faisoit perdre beaucoup de temps. Les Anglois acheterent pourtant onze cochons, & nous essayâmes le lendemain de nous en procurer un grand nombre.

Cook.
1769.

Echange.

Le jour suivant, 19, M. Cook porta à terre, pour moyen d'échange, quelques petites haches qu'on jugea devoir être des meubles fort utiles & fort rares dans une île qu'aucun Européen n'avoit encore visitée ; & comme il se propoisoit de mettre à la voile dans l'après-midi, le Roi Orée & plusieurs autres Insulaires allerent à bord faire leurs adieux. On donna au Roi une petite planche d'étaï sur laquelle étoit gravée cette inscription : « *Endeavour*, Vaisseau de Sa Majesté Britannique, Lieutenant Cook, 16 Juil. 1769, *Huakeine* ». On lui donna aussi quelques médailles ou jettons ressemblans à la monnoie d'Angleterre, frappée en 1761, & d'autres présens ; il promit qu'il conserveroit le tout soigneusement, sur-tout la planche d'étaï.

Quatrième
descente à
terre.Adieux du
Roi.

M. Cook partit d'*Huakeine* & fit voile pour l'île d'*O-Raietea*, qui gît au Sud-Ouest-quart-Ouest à environ sept ou huit lieues d'*Huakeine* ; & le 19 à six heures & demie du soir, il étoit à trois lieues du rivage, sur la côte orientale. Il louvoya toute la nuit, & à la pointe du jour du lendemain, il gouverna vers la côte ; il apperçut bientôt après une ouverture dans le récif, qui est situé devant l'île, & Tupia lui dit qu'il y avoit en-dedans un bon havre : il ne le crut pourtant pas sur sa parole, mais il envoya le maître dans la Pinasse pour l'examiner ; il fit dans peu signal au vaisseau de le suivre, en conséquence il entra dans le Havre, & mit à l'ancre par vingt-deux brasses fond mou.

O-Raietea.

Mouillage.

Le naturels du pays l'aborderent sur deux pirogues, dont cha-

Cook,
1769.
Arrivée des
Insulaires.

Descente à
terre.

Cérémonies.

Description
d'un cimetière.

Monumens
d'une invasion.

Autre ci-
metière.

cune portoit une femme & un cochon : on reçut les uns & les autres d'une manière reconnoissante , & l'on donna à chacune des femmes un clou de fêche & quelques collichets, dont elles furent très-satisfaites. *Tupia* témoignant beaucoup de crainte des habitans de *Bolabola*, qui avoient conquis *O-Raietea*, & qui, disoit-il, viendroient sûrement le lendemain combattre les Européens, on résolut d'aller à terre sans délai ; M. Cook débarqua accompagné de MM. Banks & Solander, de quelques-uns de ses officiers & de *Tupia* ; celui-ci répéta les mêmes cérémonies qu'il avoit déjà faites à *Huaheine* : ensuite M. Cook arbora pavillon Anglois & prit possession au nom de S. M. Britannique, de cette île & des trois voisines, *Huaheine*, *Otahe* & *Bolabola*. Après quoi on fit une promenade au grand *Morai*, appelé *Tupode-Bautea*.

Il étoit très-différent de ceux de *Taiti* ; il n'étoit composé que de quatre murailles d'environ huit pieds de haut, & de pierres de corail, dont quelques-unes étoient très-grandes : il comprenoit un espace d'environ vingt-cinq verges carrées, qui étoit rempli de petites pierres : on avoit dressé sur le sommet du *Morai* plusieurs planches sculptées dans toute leur longueur. Ils rencontrèrent à peu de distance un autel, ou *Ewhatta*, sur lequel ils virent la dernière offrande ou sacrifice, un cochon d'environ quatre-vingt livres, qui avoit été offert tout entier & très-bien rôti ; il y avoit aussi quatre ou cinq *Ewharre-no-Eatua*, ou *Maisons de Dieu*, garnies de leurs bâtons de transport, & semblables à celles qu'on avoit vues à *Huaheine*. M. Banks mit la main dans un de ces coffres, pour en examiner l'intérieur ; il y trouva quelque chose d'environ cinq pieds de long & d'un pied d'épaisseur, enveloppé dans des nattes. Ses doigts se frayerent un passage à travers plusieurs de ces nattes ; mais enfin il en rencontra une qui étoit de fibres de cocotiers, si bien tressées ensemble qu'il ne put pas la déchirer, ce qui le força d'abandonner son entreprise, d'autant plus que les Insulaires étoient offensés de ce qu'il avoit déjà fait.

Ils se rendirent de-là à une grande maison où parmi des rouleaux d'étoffe & plusieurs autres choses, on vit le modèle d'une pirogue d'environ trois pieds de long, auquel huit mâchoires d'hommes étoient attachées. Ces ossemens sont dans ces îles des trophées de guerre. *Tupia* assura que c'étoient des mâchoires des habitans d'*O-Raietea*, d'où l'on peut conjecturer que les Insulaires les avoient suspendues avec le modèle d'une pirogue, comme le symbole d'une invasion formée par les sauvages guerriers de *Bolabola*, & comme un monument de leur conquête. MM. Banks & Solander continuèrent leur promenade le long de la côte ; & ils apperçurent bientôt un autre *Ewharre-no-Eatua*, & une espèce de figurier pareil à celui que M. Gréen avoit vu à *Taiti*, & dont

le tronc, ou plutôt l'assemblage des racines, avoit quarante-deux pas de circonférence.

Le 21, M. Cook s'embarqua dans la pinasse, afin de lever le plan de la partie septentrionale de l'île. M. Banks & les officiers allèrent à terre, ils commercèrent avec les Insulaires, & examinèrent les productions du pays; mais ils n'observèrent rien de remarquable, sinon quelques mâchoires humaines qui confirmèrent le rapport de Tupia. Le 24, il fit appareiller dans le dessein de visiter l'île de *Bolabola*, malgré la férociété de ses habitans, si fort redoutée par Tupia.

M. Cook gouverna au nord de l'intérieur du récif, pour tenter de déboucher par une ouverture plus large que celle qui lui avoit servi d'entrée. Il se trouva bientôt dans le danger le plus prochain de briser sur les rochers.

La baie où il mouilla a *O-Raietee*, est appelée par les Naturels du pays *Oopoa*, & prise dans toute son étendue, elle pourroit contenir la plus nombreuse flotte; elle comprend presque toute la longueur du côté oriental de l'île, & elle est à l'abri de la mer par un récif de rochers de corail. L'ouverture la plus méridionale de ce récif, ou le canal du havre par où nous entrâmes, a un peu plus d'une encablure de largeur; elle gît à la hauteur de la pointe la plus orientale de l'île: il est facile de la reconnoître, au moyen d'une autre petite île, couverte de bois, appelée *Oatara* par les Insulaires, & située un peu au Sud-Est du canal. A trois ou quatre milles au Nord-Ouest de cette île, on trouve deux autres îlots, appelés *Opururu* & *Tamou*, qui sont dans la même direction que le récif dont ils font partie. L'autre canal du havre, par lequel M. Cook déboucha, & qui a plus d'un quart de mille de largeur, se rencontre entre ces îlots. Il y a d'autres petites îles plus au Nord-Ouest, & on lui dit qu'on trouvoit près de celles-ci une troisième entrée dans le havre.

Les plantains, les noix de cocos, les ignames, les cochons & les volailles, sont les principaux rafraîchissimens qu'on peut se procurer dans cette partie d'*O-Raietee*: les cochons & les volailles y sont pourtant rares, & le canton où les Anglois en vivent, n'est ni si peuplé, ni aussi riche en productions que *Taiti* ou même qu'*Huaveine*. On peut encore y faire de l'eau & du bois, mais il est difficile d'arriver à l'aiguade.

Sur les quatre heures de l'après-midi du 25, M. Cook étoit à une lieue d'*Otaha*, il y a deux îlots appelés *Toahoutu* & *Whenuaia*, au Nord & sur la côte orientale de l'extrémité Sud de cette île. Tupia dit qu'entre ces deux îlots on trouve un canal qui conduit dans un très-bon havre, situé en-dedans du récif, & les apparences confirmoient son rapport.

Comme M. Cook découvrit ce large canal entre *Otaha* & *Bolabola*, il se décida à prendre cette entrée, plutôt que de courir au

Cook.
1769.
Incurtion
dans le pays.

Sortie d'O-
Raietee.

Baie.

Oatara.

Opururu.
Tamou.

Rafraîchis-
simens qu'on
peut se pro-
cure.

Toahoutu.
Whenuaia.

Cook.
1769.

Nord de toutes les îles; mais il avoit le vent debout, & il ne fit point de chemin.

Tubai.

Le 26, entre cinq & six heures du soir, comme il gouvernoit au Nord, il découvrit une petite île basse qui git Nord-quart-Nord-Ouest, ou Nord-Nord-Ouest, à quatre ou cinq lieues de *Bolabola*. Tupia dit qu'elle s'appelloit *Tubai*; qu'elle ne produisoit que des noix de cocos; que trois familles forment tous ses habitans, & que les Insulaires des îles voisines vont la visiter quelquefois pour pêcher du poisson sur la côte, où il se trouve en grande abondance.

Bolabola.

Le 29, M. Cook se trouva audeffous du pic de *Bolabola*: l'île est inabordable de bien des côtés, & il eut beaucoup de peine à dépasser son extrémité.

Maurua

Le lendemain, à huit heures du matin, il découvrit une île à environ huit lieues; il avoit en même temps le pic de *Bolabola* au Nord-quart-Est, à trois ou quatre lieues. Tupia lui apprit que cette île s'appelle *Maurua*, qu'elle est petite, environnée par-tout d'un récif; qu'il n'y a aucun havre qui puisse servir de mouillage; qu'elle est inhabitée, & que ses productions sont les mêmes que celles des îles voisines. On peut appercevoir à dix lieues de distance une montagne haute & ronde qui s'élève au milieu de *Maurua*.

*econl
meuillare à
13 lieues de
D. Centre à
terre.

Tandis qu'il étoit à la hauteur de *Bolabola*, il vit peu d'Indiens sur la côte, & Tupia dit que la plupart des habitans étoient allés à *Ulietea*. Il se trouva dans l'après-midi le long de l'extrémité méridionale d'*O-Raietea* & au vent de quelques havres, situés sur la côte occidentale de cette île. Quoiqu'il fût déjà allé à terre sur l'autre côté de l'île, il voulut mettre à l'ancre dans un de ces havres, afin d'étancher une voie d'eau qu'il avoit dans la Sainte-Barbe.

Le 28, il se trouva près d'un havre situé sur la côte orientale d'*Otaha*. Le maître fut envoyé pour le sonder, & MM. Banks & Solander s'embarquerent avec lui, ils abordèrent sur la côte & achetèrent avant la nuit trois cochons, vingt-une volailles, & autant d'ignames & de plantains que la chaloupe en pouvoit contenir. Les Insulaires n'étoient pas en grand nombre, mais ils se rassembloient autour des Européens par-tout où ils alloient & leur apportoient tout ce qu'ils avoient à vendre; ils leur rendoient les mêmes honneurs qu'ils rendent à leurs Rois, ils se découvroient les épaules & s'enveloppoient la poitrine de leurs vêtements, ils portoient même l'attention jusqu'à envoyer un homme en-avant pour avertir les autres Insulaires qui venoient de faire la même cérémonie; toute cette condescendance étoit le fruit de l'opinion que Tupia leur donnoit des Européens.

Arrivé des
Natuels d'O-
Raietea

M. Cook ne put conduire que le 2 Août le vaisseau dans un bon mouillage; aussi-tôt plusieurs des Naturels du pays s'approchèrent du vaisseau, & apportèrent des cochons, des volailles & des plantains qu'on échangea à très-bas prix.

MM.

MM. Banks & Solander passèrent cette journée à terre, & ils furent fort contents des Insulaires qui se comportoient comme s'ils eussent senti que ces deux étrangers avoient eu même temps les moyens de leur faire du mal & l'intention de n'en pas abuser. Les hommes, les femmes & les enfans se rassembloient autour d'eux & les suivoient par-tout ; ils se disputoient à qui les porteroit dans les endroits où les chemins étoient mauvais. Ils furent conduits ainli dans les maisons des principaux personnages ; quand ils y entroient ils trouvoient les Indiens qui les avoient précédés, rangés en haie de chaque côté d'une longue natte étendue sur la terre à l'extrémité de laquelle la famille étoit assise. Ils rencontrèrent dans la première maison des petites filles & des jeunes garçons très-proprement habillés, à qui ils firent des présens. L'une des petites filles avoit environ six ans ; elle avoit une espee de robe rouge, & autour de sa tête un grand nombre de cheveux tressés, ornement qu'ils appellent *Tamou*, & dont ils font beaucoup de cas ; elle étoit assise au bout d'une natte de trente pieds de long, sur laquelle aucun des spectateurs, malgré la foule, n'osoit mettre le pied, elle s'appuyoit sur le bras d'une femme d'environ trente ans, d'une figure agréable, & qui étoit probablement sa nourrice : MM. Banks & Solander lui offrirent quelques grains de verre qu'elle reçut avec beaucoup de grace.

Ce fut
1765.

Accueil des
Insulaires.

Comme ils passoient dans une autre maison, le propriétaire voulut leur donner le spectacle d'une danse du pays ; elle fut exécutée par un homme qui mit sur sa tête une espee de grand panier cylindrique d'osier, d'environ 4 pieds de long & de huit pouces de diamètre, garni de plumes, placées perpendiculairement, & dont les sommets étoient courbés en avant ; il y avoit tout-au-tour une garniture de dents de requins, & de queues d'oiseaux du tropique : dès que l'Indien fut paré de cet ornement, appelé *Whow*, il commença à danser en se remuant lentement, & tournant la tête à plusieurs reprises, de maniere que le haut de son chapeau d'osier décrivait un cercle ; quelquefois en pirouettant il s'approchoit brusquement du visage des Spectateurs, ce qui les faisoit tressaillir & reculer : ce badinage excitoit de grands éclats de rire de la part des Insulaires, sur-tout lorsque le danseur scignoit de frapper de son panier un des Etrangers.

Danse Ju
pays.

Le 3, le Capitaine Cook prit une route opposée à celle qu'avoient suivie la veille MM. Banks & Solander ; il alla le long de la côte au Nord, dans le dessein d'acheter des provisions, il trouva que les Insulaires les lui vendoient à plus bas prix dans leurs maisons qu'au marché. Pendant sa promenade, il rencontra une troupe de danseurs qui le retinrent pendant deux heures, & lui firent beaucoup de plaisir. Il y avoit deux danseuses six hommes & trois tambours, Tupia lui apprit que quelques-uns des principaux personnages de l'Isle étoient de ce nombre, qu'ils couroient de

Autre in-
curtion dans
le pays.

Danse
Dramatique

Cook
1769.Fleurs des
Danseuses.

place en place, mais qu'ils ne recevoient point de salaire des Spectateurs comme les danseurs ambulans de *Taiti*. Les femmes portoient sur leurs têtes une grande quantité de *Tamou* ou cheveux tressés, ornés en plusieurs endroits de fleurs de Jasinin du Cap, & arrangés avec tant de goût que cette coëffure étoit très-élégante ; elles avoient le col, les épaules & les bras nus, la gorge étoit aussi découverte jusqu'à la hauteur de l'aisselle, & revêue au-dessous d'une étoffe noire qui leur serroit le corps. Elles avoient placé de chaque côté de la poitrine, près du bras, un petit plumet noir, ressemblant aux bouquets de nos femmes. Elles avoient en outre sur les hanches un vêtement plissé qui se relevoit sur le ventre, & retomboit par le bas en grand jupon qui cachoit entièrement leurs pieds, & qu'elles remuoient avec autant de dextérité que nos danseurs d'Opéra. Les plis au-dessus de la ceinture étoient alternativement bruns & blancs, & ceux du jupon tout blancs.

Caractères
de tous des
res.

Dans cet équipage, elles s'avancèrent de côté en faisant des pas mesurés, très-bien d'accord avec les tambours, qui battoient avec beaucoup de force & de vitesse. Bientôt après, elles se mirent à remuer les hanches en donnant à leurs habillemens un mouvement très-vif. Elles continuèrent les mêmes mouvemens pendant toute la danse, quoique le corps prit différentes attitudes. Elles se tenoient tantôt de bout ou assises, & s'appuyoient quelquefois sur leurs genoux ou leurs coudes ; elles remuoient en même temps les doigts avec une promptitude qu'il est presque impossible d'imaginer. M. Cook remarqua que l'habileté des danseuses & le plaisir que goûterent les Spectateurs, provenoient en grande partie de la lubricité de leurs postures & de leurs gestes, qui surpassoient tout ce qu'on peut dire.

Farce dra-
matique.

L'une de ces filles avoit un pendant d'oreilles de trois perles, que M. Banks voulut lui acheter ; mais elle le refusa, quelque prix qu'il en offrit : il paroit que ces Insulaires attachent autant de prix à cette sorte de bijoux que les Européens.

Présens
que reçoit
M. Cook.

Entre les danses des femmes les hommes exécutoient une espèce de farce dramatique, où il y avoit du dialogue & des danses ; mais il n'étoit pas possible d'en juger siute de connoître leur langue. Cependant le lendemain quelques-uns des officiers du vaisseau virent un spectacle plus régulier & divisé en quatre actes.

Le 5 M. Cook reçut trois cochons, quelques volailles & plusieurs pièces d'étoffe de cinquante verges de long, les plus longues par conséquent qu'il ait vues dans toutes ces îles. On lui donna en outre une quantité considérable de bananes, de noix de cocos & d'autres rafraichissemens de la part d'O-Ppooi, ce Roi formidable, appelé dans la langue du pays, l'*Eardé Rahie de Bolabola*, qui lui fit dire en même temps qu'il étoit alors dans l'île, & qu'il avoit dessein de lui rendre visite le jour suivant.

Sur ces entrefaites M^{rs}. Banks & Solander allèrent sur les mon-

tagnes, accompagnés de plusieurs Indiens qui les conduisirent par de bons chemins à une telle hauteur, qu'ils virent distinctement l'autre côté de l'île, & la coupure par où le vaisseau étoit entré dans le récif entre les îles d'*Opururu* & de *Tamou*, lorsque M. Cook débarqua la première fois. Ils apperçurent, en revenant, des naturels du pays qui s'exerçoient à ce qu'ils appellent l'*Erouhaw*, c'est-à-dire, à lancer contre un but une cipece de javeline armée d'une pointe de bois dur. Ils n'excellent pas dans cet exercice, quoiqu'ils paroissent l'aimer passionnément; car de douze hommes, un seul atteignoit la marque, qui étoit un tronc de plane placé à environ vingt verges de distance.

Tout l'équipage resta, le 6, au vaisseau, attendant la visite du grand Roi. M. Cook fut trompé dans son espérance. On eut pourtant une compagnie beaucoup plus agréable; car il envoya trois jolies filles demander quelque chose en retour du présent qu'il avoit fait. Peut-être ne se soucioit-il pas de s'exposer à aller à bord d'un bâtiment étranger, ou bien il crut que ses Ambassadrices obtiendroient en retour de ses cochons & de ses volailles, une plus grande quantité de marchandises qu'il n'auroit fait lui-même. Quoi qu'il en soit, on ne regretta point sa présence, & les jeunes filles n'eurent point à se plaindre de leur visite.

M. Cook, qui desiroit beaucoup de voir O-Ppooi, alla le chercher dans l'après-midi. Il s'attendoit à trouver dans le Souverain des Insulaires de *Bolabola*, qui étoient les conquérans d'*O-Raitea* & la terreur de toutes les autres îles, un chef jeune & vigoureux, d'une figure spirituelle & d'un caractère entreprenant: il ne trouva qu'un vieillard foible & décrépît, que les ans avoient presque rendu aveugle, & si indolent & si stupide, qu'il paroissoit avoir à peine assez d'intelligence pour entrevoir que ses cochons & ses femmes avoient fait plaisir au Capitaine Cook. Le Roi le reçut assis & sans aucune des cérémonies & des formalités qu'avoient employées les autres chefs à son égard. Le Capitaine Cook lui fit ses salutations, qu'il accepta, & le Roi lui donna en retour un cochon. Il avoit appris qu'*Otaha* étoit le lieu principal de sa résidence; il lui dit qu'il projettoit d'y aller le lendemain dans ses bateaux, & qu'il seroit charmé de l'avoir avec lui; le Roi consentit à être de la partie.

Dès le grand matin, du 7, il partit donc avec la chaloupe & la pinasse pour *Otaha*, accompagné de quelques-uns de ses Officiers. Il prit en passant O-Ppooi qui étoit dans sa pirogue tout prêt à le joindre. Dès qu'il eut débarqué à *Otaha*, il fit présent au Roi d'une hache, imaginant que cela pourroit l'engager à ordonner à ses sujets de lui apporter les provisions dont il avoit besoin; mais, après être resté avec lui jusqu'à midi, il le quitta plein de regret de n'avoir pu obtenir aucuns rafraîchissements. Il s'avança dans la pinasse vers la pointe septentrionale de l'île, & il acheta, chemin faisant, six cochons, autant de volailles, des bananes & des ignames; en-

Cook.

1769.

Attention
sur les mon-
tagnes de l'île.

Exercice
militaire

Trois jeunes
filles en-
voyées par
le Roi de
Bolabola.

Entrevue
avec le
Prince.

Voyage
à O-Taha
avec le Roi.

Excursion
dans l'île.

Cook.
1769. suite il revint au vaisseau, après avoir examiné & pris le plan du havre situé sur cette partie de l'île.

Nouvelles
études d'a-
musiques. M. Banks, qui n'étoit pas de cette expédition, avoit passé la matinée à bord occupé à acheter des provisions; il étoit allé à terre l'après-midi avec son Destinateur pour peindre l'habillement des danseurs. Excepté une nouvelle danseuse, il trouva la bande d'Histrions dans le même état où il l'avoit laissée deux jours auparavant. Les femmes exécutrent la même danse; mais les hommes varierent leur farce, il en vit jouer cinq ou six différentes, & qui ressembloient beaucoup aux drames des baladins de foire.

Autre des-
crite à terre. Le lendemain M. Banks retourna à terre avec le Docteur Solander; il trouva les danseurs deux lieues plus loin dans l'intérieur de l'île; il leur vit exécuter des danses différentes, & entraînées une farce remarquable par l'unité & la simplicité de l'action; les acteurs étoient des hommes divisés en deux partis distingués par la couleur de leurs vêtements: l'un étoit vêtu de brun, l'autre de blanc: le parti brun représentoit un maître & ses domestiques, & le parti blanc une troupe de voleurs. Le maître chargeoit les gens de garder un panier de provisions; les blancs exécutoient plusieurs danses qui peignoient l'intention de le dérober, & les bruns en exécutoient d'autres qui figuroient leurs efforts pour empêcher les premiers de réussir dans leur projet. Après quelques altercations, les acteurs chargés de veiller sur le panier, se placoient à terre autour de leur dépôt, s'appuyoient dessus, & paroissoient s'endormir; les autres profitant de la circonstance, s'approchèrent doucement, & soulevant leurs adversaires de dessus le panier, emporterent leur proie: les bruns s'éveillant ensuite, s'aperçurent du vol, & se mirent à danser sans paroître inquiets de la perte qu'ils avoient faite.

Départ d'O-
Raieta.

M. Cook sortit le 9 du havre d'*O-Raieta*. Tupia le pria instamment de tirer un coup de canon vers *Bolabola*: il vouloit, suivant toute apparence, donner à ses ennemis cette marque de son ressentiment, & leur montrer la force de ses nouveaux alliés: le Capitaine crut devoir le contenter, quoiqu'il fût à 7 lieues de l'île.

Remarques
sur les usages
de la Société.

M. Cook renonça au projet de débarquer dans l'île de *Bolabola*; il observe que tant qu'il séjourna aux environs de ces îles, il eut des provisions en abondance, & n'eut pas besoin de toucher à celles du vaisseau; mais qu'il ne lui fut pas possible de tirer parti de ces rafraîchissements pour le cours de son voyage, parce qu'il ne put conserver vivans ni les cochons ni les volailles; les premiers ne prenoient point de nourriture, les graines d'Europe ne leur convenoient pas, ils se laissoient mourir de faim; les volailles mourroient d'une maladie particulière dont le siege étoit dans la tête.

Il laissa à chacune de ces îles leur nom, il les appella toutes ensemble les îles de la Société.

En quittant ces îles, il ne continua pas sa route du côté de l'est, mais il mit le cap directement au sud pour examiner s'il y avoit un continent ou des îles entre ces îles de la Société & la Nord-Zélande : cette route étoit très-bien choisie pour parcourir l'espace qui se trouvoit entre celles de *Tasman*, qui découvrit une pointe de la Nord-Zélande, & *Guïroz*, & qui rencontra quelques îles dans le Groupe, ou aux environs des Îles de la Société.

Il ne lui arriva rien de remarquable jusqu'au 13, qu'il découvrit une terre au sud-est que *Tupia* lui dit être une île appelée *Oheteroa*. Il envoya son Lieutenant avec ordre de fonder la baie qu'il y appercevoit, & d'y chercher un mouillage. MM. Banks & Solander l'accompagnèrent, & emmenèrent avec eux *Tupia* qu'ils jugèrent pouvoir leur être utile.

Ils remarquèrent en approchant de terre les naturels du pays armés de grandes lances. Comme ils continuoient de voguer, dans le dessein de doubler une pointe de terre avant d'entrer dans la baie, cinq ou six de ces Indiens se détachèrent successivement & se jetèrent à la nage dans le dessein de joindre le bateau ; mais ils furent toujours dévançés, & ils abandonnerent leur entreprise.

Le bateau entra alors dans une grande baie, au fond de laquelle on découvrit une autre troupe d'Indiens armés comme les premiers ; une pirogue se détacha, & vint à sa rencontre. On cessa de ramer à leur approche, on fit aux Indiens des amitiés, & on leur offrit des clous ; ils s'avancèrent sous la poupe du bateau, & les reçurent avec un air de satisfaction ; cependant tout-à-coup ils parurent former le projet d'aborder le bateau & de s'en emparer ; trois d'entr'eux y firent, & les autres se disposoient à en faire autant ; le premier de ceux qui étoient montés, arracha une poire à poudre à M. Banks, que celui-ci lui reprit avec peine : l'Officier ordonna alors à ses gens de faire feu par-dessus la tête des assaillans, aux deux premiers coups ils fuirent dans l'eau. La pirogue retourna vers la côte, où il y avoit plus de deux cens Indiens assemblés. Le bateau navigua du même côté ; mais la terre étant par-tout environnée d'un banc de sable sur lequel la mer brisoit, l'Officier se détermina à longer la côte pour trouver un endroit commode au débarquement. Sur ces entrefaites la pirogue aborda, & fut entourée d'une foule de naturels du pays, qui s'informoient probablement du succès de l'entreprise. Immédiatement après, un seul homme courut le long du rivage, & lorsqu'il fut vis-à-vis le bateau, il se mit à danser, à agiter sa langue, & à pousser des cris aigus. *Tupia* dit que c'étoit un appel au combat. L'Officier résolut de revenir à l'endroit où la pirogue avoit pris terre, dans l'espoir que, s'il ne pouvoit pas aborder, les insulaires viendroient conférer avec lui sur le banc de sable ou dans leur pirogue, & qu'il pourroit conclure avec eux un traité de paix.

Comme le bateau ramoit lentement le long de la côte, un au-

Cook
1769

Oheteroa

Pescante
terre.Arrivée
de la part
des naturels.

Cook.
1769.
Menaces
des Insulaires.

Le champion s'avança sur le rivage, & réputa de la même manière le même défi. Celui-ci avoit plus de vigueur & d'adresse que le précédent; il portoit un grand bonnet fait de queues d'oiseau du Tropique, & son corps étoit couvert d'une étoffe rayée en jaune, rouge & brun. Un homme plus âgé le suivoit, & s'adressant aux Anglois du bateau, il leur demanda qui ils étoient, & d'où ils venoient. Tupia, qui entendoit la langue de ces insulaires, répondit qu'ils venoient de *Taiti*. Les trois Indiens rejoignirent alors paisiblement un petit nombre de leurs compatriotes rassemblés sur un banc de rochers. Après une courte conférence, ils se mirent à prier d'une voix très-forte, signe de mauvaise volonté, selon l'opinion de Tupia. Après leur prière, les gens du bateau leur proposèrent de mettre bas les armes, & qu'alors ils débarqueroient & entreroient en commerce avec eux. Ils y consentirent, à condition que les Européens en feroient autant. Quoique cette proposition fût équitable, on ne crut pas qu'il fût prudent, vu leur grand nombre, de l'accepter. Les Indiens cependant se hâsardèrent à approcher du bateau, & vendirent paisiblement une petite quantité de leurs étoffes, & quelques-unes de leurs armes. Le bateau quitta les Indiens, & revint au vaisseau. M. Cook ayant fait le tour de l'île sans trouver ni havre ni mouillage, & connoissant d'ailleurs que les habitans étoient disposés à une attaque, dont il n'avoit pas de raison de risquer l'événement, résolut de quitter ce parage; & malgré les invitations de Tupia, qui sembloit desirer qu'on fit voile à l'ouest pour visiter plusieurs îles situées dans cette direction, il s'occupa de la recherche d'un continent, déterminé à ne plus perdre de temps à chercher des îles, à moins qu'elles ne se trouvaient sur son chemin.

Echange.

Départ de
ceux-ils.

§. VIII.

Passage d'Oteroah à la Nord-Zélande. Relâche à la Nord-Zélande.

M^r. Cook mit à la voile d'Oteroah le 15 Août. Le 30, il vit une comète. Tupia remarqua que dès qu'elle seroit apperçue par les habitans de *Bolabola*, ils iroient tuer ceux d'*Ulidra*, qui s'enfuiraient dans les montagnes.

Le premier Septembre, il changea la direction de sa route, & porta au nord jusqu'au 19, qu'il commença à voir quelques herbes marines, & une piece de bois convertie de bernacles.

Le 27, par 28^d. 59' de latitude & 168^d. 5' de longitude, il vit un veau marin endormi sur l'eau, & plusieurs paquets d'herbes marines; le lendemain il apperçut encore une plus grande quantité d'herbes marines, & le 29 il vit un oiseau, qu'il jugea être un oiseau de terre, & qui ressembloit un peu à une beccaline; mais il avoit le bec court. Le 1 Octobre il vit une quantité innom-

brable d'oiseaux , & un autre veau marin , dormant au-dessus de l'eau : c'est une opinion générale que les veaux marins ne s'éloignent jamais beaucoup de terre , & ne se voient que dans les lieux où la sonde trouve fond ; mais ceux qu'il vit dans ces mers prouvent le contraire ; les herbes marines annonçoient que la terre n'étoit pas éloignée.

Le lendemain , il aperçut deux autres veaux marins & un oiseau brun , à-peu-près aussi gros qu'un corbeau , & ayant sous l'aile quelques plumes blanches. M. Gore dit au Capitaine Cook que cette espèce d'oiseau étoit très-nombreuse dans le voisinage des îles *Falkland* , & les gens de l'équipage lui donnèrent le nom de *Poule du Port Egmont*.

Le 5 Octobre , il crut voir changer la couleur de l'eau ; mais il ne trouva point de fond à 180 brasses de fond :

Le 6 Octobre on vit terre de la grande lune au sud-ouest quart nord-ouest. On y courut sur-le-champ ; vers le soir on pouvoit reconnaître du tillac cette terre qui paroissoit considérable. L'observation du soleil & de la lune donna pour la longitude du vaisseau 180° 55' ouest. Par le résultat moyen de cette observation , & de celles qu'on fit par la suite , il parut que l'estime du vaisseau avoit produit une erreur de 34 16' de longitude , depuis le départ de *Taiti* ; A minuit il mit en panne , & fit sonder ; mais il n'eut point de fond avec 170 brasses de ligne.

Le 7 , il y eut calme , & on ne put approcher de terre que lentement. L'après-midi il s'éleva une petite brise lorsqu'il en étoit encore à sept ou huit lieus. Cette terre parut au Capitaine Cook plus grande à mesure qu'il la vit plus distinctement ; elle avoit quatre ou cinq lignes de collines , s'élevant l'une au-dessus de l'autre & par-dessus une chaîne de montagnes qui lui parurent d'une énorme grandeur. Cette découverte donna lieu à beaucoup de conjectures ; mais l'opinion générale étoit qu'il avoit trouvé ce qu'on a appelé *Terra australis incognita* (a). Vers les cinq heures , il vit l'ouverture d'une baie qui lui parut s'enfoncer assez loin dans l'intérieur. Il y porta sur-le-champ. Il aperçut aussi de la fumée qui s'élevait de différentes parties de la côte. La nuit étant venue , il joutoya jusqu'à la pointe du jour du lendemain , où il se trouva sous le vent de la baie , le vent étant au Nord. Il remarqua alors que les collines étoient couvertes de bois , & qu'il y avoit dans les vallées de très-gros arbres.

Il aperçut plusieurs pirogues qui se tenoient en travers de la baie , & qui bientôt gagnèrent le rivage sans paroître faire aucune attention au vaisseau ; il découvrit aussi quelques maisons , petites , mais propres ; & près d'une de ces maisons , un grand nombre d'habitans rassemblés qui étoient assis sur la grève , & qui étoient , à ce qu'il crut , les mêmes qu'il avoit vus dans les pirogues sur

Cook.
1769.
Remarques
sur les Gou-
verneurs & les
oiseaux.

Vue de la
Nord - Zé-
lande.

Aspect de
la terre.

Nouvel Af-
pect du pays.

(a) On verra tout-à-l'heure que c'étoit la Nouvelle-Zélande.

Cook.
1769.

une petite péninsule située à la pointe nord-est; il aperçut distinctement une palissade très-haute & régulière qui entourait tout le sommet d'une colline.

Mout. 1. ge.

Vers les quatre heures après midi le 7, il jeta l'ancre sur le côté nord-est de la baie au-devant de l'entrée d'une petite rivière, & à environ une demi-lieue de la côte. Les côtes de la baie sont formées de roches blanches fort hautes. Le milieu est une terre brune avec des collines, s'élevant par degrés les unes derrière les autres, & se terminant à la chaîne des montagnes dont il a parlé, & qui paraissent être fort avancées dans l'intérieur.

Description
de la baie.

C'est ici que commencent les immenses travaux de M. Cook pour reconnoître toutes les parties de la *Nouvelle-Zélande*, & pour tracer une Carte qui fût connoître cette vaste contrée aussi-bien que les côtes de France.

Descente
à terre.

Le soir il alla à terre avec MM. Banks & Solander dans la pinasse & l'esquif, montés par un détachement de l'équipage. Il débarqua en face du vaisseau, sur le côté oriental de la rivière, qui avoit en cet endroit environ quarante verges de large; mais comme il aperçut sur la rive occidentale plusieurs habitans à qui il vouloit parler, & la rivière n'étant pas guéable, il la passa dans l'esquif, en laissant la pinasse à l'entrée. Lorsqu'il approcha de l'endroit où les naturels du pays étoient rassemblés, ils s'enfuirent tous: cela ne l'empêcha pas de descendre à terre; & après avoir laissé l'esquif à la garde de quatre mouffes, il marcha vers des huttes qui étoient à environ deux ou trois cens verges du bord de la rivière. Dès qu'il fut à quelque distance du bateau, quatre hommes armés de longues lances sortirent des bois & coururent vers l'esquif, qu'ils auroient certainement enlevés, si ceux de ses gens qui étoient restés dans la pinasse ne les eussent découverts & n'eussent crié aux mouffes de se hâter aller au courant, ce que ceux-ci firent sur-le-champ; mais comme ils étoient poursuivis de près par leurs quatre ennemis, le maître de la pinasse qui avoit l'inspection des bateaux, tira un coup de fusil par-dessus la tête de ces Indiens, qui s'arrêtèrent alors en regardant autour d'eux; mais dans quelques minutes ils recommencerent leur poursuite en agitant leurs lances d'une manière menaçante: le maître de la pinasse tira un second coup de fusil sur leurs têtes; mais loin d'en être effrayés, l'un d'eux leva sa pique pour la lancer vers le bateau, alors un troisième coup de fusil l'étendit mort sur la place. Ses trois compagnons, en le voyant tomber, restèrent quelques minutes comme s'ils eussent été pétrifiés; il reprit bientôt leur sens & se mirent à retourner sur leurs pas, entraînant le corps de leur camarade; mais ils furent obligés de l'abandonner bientôt après, afin de ne pas ralentir leur suite.

Entrée
avec les bar-
ques.

Menaces
des Indiens.

Zélandois
més.

Au bruit du premier coup de fusil, M. Cook & ses compagnons se rassemblèrent, vinrent au bateau & traversèrent la rivière, ils vi-
rent

rent l'Indien étendu mort sur la terre. C'étoit un homme d'une stature moyenne, il avoit le tein brun clair & le visage peint d'une côte en lignes spirales allez régulières; son vêtement étoit d'une étoffe dont la fabrication étoit singulière (a) : après avoir examiné ce cadavre ils revinrent au vaisseau, d'où l'on entendit les habitants revenus sur le rivage, parler avec beaucoup de chaleur & de force, vraisemblablement de ce qui venoit de se passer & de ce qu'il y avoit à faire.

Cook.
1769.

Mouvement
des Indiens.

Le 9 au matin, on vit plusieurs Indiens dans le même endroit où ils s'étoient rassemblés la veille, la plupart étoient sans armes, mais trois ou quatre portoient à la main de longues piques. M. Cook désirant établir un commerce avec eux, fit équiper trois bateaux, montés par des soldats de marine & des matelots, il s'y embarqua lui-même avec MM. Banks, Solander & Tupia. Comme il avançoit vers la côte, environ cinquante Indiens, assis sur le bord opposé de la rivière, paroissent attendre qu'il descendît; d'abord M. Cook débarqua accompagné seulement de MM. Banks, Solander & Tupia, & marcha vers eux; ils se leverent avec vivacité, armés chacun ou d'une longue pique, ou d'un instrument de talc verd très-bien poli, d'environ un pied de long & assez épais pour peser 4 ou 5 livres. Tupia leur parla dans la langue de *Taiti*; mais ils ne répondirent que par de nouvelles menaces. On tira un coup de fusil hors de portée, la balle tomba dans la rivière qui les séparoit encore des Européens. Cependant on jugea à propos de se retirer jusqu'à ce que les soldats de marine fussent débarqués. Ils furent rangés en bataille à environ cinquante verges du bord de la rivière, & M. Cook s'avança ensuite vers les Indiens, accompagné

Seconde descente à terre.

Tupia est entendu des Zélandais.

de MM. Banks, Solander, Green, Monkhousé & de Tupia. Celui-ci leur adressa de nouveau un discours dans sa langue, & M. Cook vit avec plaisir qu'ils l'entendoient; ils consentirent à entrer en commerce, & invitèrent les Européens à venir auprès d'eux; on leur témoigna qu'on se rendroit à leur invitation, s'ils mettoient bas les armes, à quoi on ne put jamais les déterminer. Alors M. Cook les pressa à son tour de passer la rivière, un d'eux s'y hasarda, & la traversa à la nage sans armes, les autres au nombre de trente, le suivirent, mais armés : on leur fit des présents de fer & de verroterie, ils n'en firent aucun cas, particulièrement du fer dont ils paroissent ignorer absolument l'usage. Ils offrirent à la vérité d'échanger leurs armes contre celles des Anglois, & firent même plusieurs tentatives pour les avoir de force; on leur fit entendre par Tupia, qu'on seroit obligé de les tuer, s'ils se portoiént encore à quelques violences. Cependant M. Green s'étant retourné sans précaution,

Accueil qu'on lui aux Zélandais.

Echange & Violence.

(a) Son habit ressembloit exactement à la figure qu'on trouve dans la relation du voyage d'Abel Tasmin, par Valentin, tom. 3, 2 partie, pag. 50; ses cheveux étoient également trenés sur le sommet de la tête.

Cook.
1769.
Second Zé-
landais tué.

un des Indiens lui arracha son coutelas, & se retira avec des cris de triomphe, dans le même instant le ton menaçant des autres augmenta, & une nouvelle troupe qui arrivoit du bord opposé de la rivière fit juger qu'il étoit temps de réprimer leur audace; celui qui avoit volé le coutelas, n'ayant point été intimidé par un premier coup de fusil chargé de petit plomb, fut tué d'un second coup à bale, & M. Monkhouse lui reprit le coutelas; trois autres coups tirés dans le gros de la troupe la déterminèrent à regagner l'autre bord à la nage; ils se retirèrent ensuite, & M. Cook & sa compagnie se rembarquèrent.

M. Cook s'étant assuré, par une fâcheuse expérience, qu'il n'y avoit rien à faire avec les Indiens qu'il avoit vus en cet endroit, ayant trouvé d'ailleurs que l'eau de la rivière étoit salée, il prit le parti de ranger le fond de la baie avec les bateaux pour chercher de l'eau douce, & pour tâcher de surprendre quelques-uns des habitants, dans l'espérance de gagner leur amitié à force de présens & de bons traitemens, & d'établir, par leur médiation, une correspondance amicale avec leurs compatriotes.

Moyens
que prend M.
Cook pour
s'occuper les
Zélandais.

Malheureusement il ne trouva aucun endroit où il pût débarquer, une houle forte & dangereuse battoit par-tout sur la côte; mais il apperçut deux pirogues venant du large, dont l'une avoit une voile, & l'autre alloit à rames. Il crut avoir trouvé une occasion favorable pour se rendre maître de quelques-uns de ces Indiens sans leur faire du mal, attendu que ceux qui étoient dans la pirogue, étoient probablement des pêcheurs sans armes, & qu'il avoit trois bateaux remplis de monde. Il disposa les bateaux de la manière la plus propre à intercepter les pirogues dans leur route vers la côte; mais les Indiens qui alloient à rames l'apperçurent bientôt, & se mirent à ramer de toutes leurs forces vers la côte la plus prochaine; de sorte qu'ils lui échappèrent. L'autre pirogue vint avec sa voile près de lui, sans distinguer qui il étoit; mais au moment où il fut reconnu, les Indiens plierent leur voile & prirent leurs rames, dont ils se servirent avec tant d'adresse & d'agilité, qu'ils dépassèrent bientôt le bateau qui vouloit les couper. Comme ils étoient cependant à la portée de la voix, Tupia leur cria de s'approcher, & leur promit qu'on ne leur feroit aucun mal; mais ils continuèrent de s'éloigner aussi vite qu'ils le purent. M. Cook fit tirer alors un coup de fusil par-dessus leurs têtes, & il crut que c'étoit l'expédient le moins fâcheux pour venir à bout de son dessein, espérant que la crainte les forceroit à se rendre ou à sauter dans l'eau. Au bruit du coup de fusil, ils cessèrent en effet de ramer, ils étoient au nombre de sept, & tous les sept se déshabillèrent. Il ne douta pas qu'ils ne fussent disposés à se jeter à la mer; mais ils prirent sur-le-champ la résolution, non de fuir, mais de combattre; & lorsque son bateau s'approcha, ils commencèrent l'attaque à coups de rames, de pierres & d'autres armes offensives qu'ils avoient dans leurs pirogues, & dont ils se ser-

Fuite des Zé-
landais.

Intimidité
des Nautais

Attaque.

voient avec tant de vigueur qu'il fut obligé de faire feu sur eux pour se défendre. Malheureusement il y en eut quatre de tués, les autres, qui étoient de jeunes garçons, dont le plus âgé avoit environ dix-neuf ans, & le plus jeune à-peu-près onze, sautèrent aussitôt dans la mer. Le plus âgé nageoit avec beaucoup de vigueur, & résista courageusement à tous les efforts qu'on fit pour le prendre; il fut cependant obligé de céder enfin à la supériorité, & les autres se laissèrent prendre avec plus de facilité.

Cook.
1769.

4 autres Zélandois tués.

Dès que les trois jeunes Indiens, qu'on avoit tirés de la mer, furent dans le bateau, ils se jetterent par terre, s'attendant sans doute à être mis à mort sur-le-champ : on se hâta de les rassurer autant qu'il fut possible; le Capitaine Cook leur fournit des habits, & leur donna les témoignages d'amitié les plus propres à dissiper leurs craintes & à gagner leur confiance. Ceux qui connoissent la nature humaine ne seront pas étonnés que la douleur que devoient ressentir ces jeunes sauvages de la perte de leur parens, qui venoient de périr sous leurs yeux, ait fait place tout-à-coup à une joie extrême, en se voyant délivrés des terreurs d'une mort qu'ils croyoient certaine, & traités avec bonté par ces mêmes hommes qu'ils regardoient comme leurs bourreaux; leur joie se peignit avec la plus grande expression sur leurs visages & dans tous leurs mouvemens. Avant même qu'on eût gagné le vaisseau, leurs soupçons & leurs craintes étoient entièrement dissipés; non-seulement ils paroissoient déjà accoutumés à leur situation, ils étoient même fort gais; & lorsqu'on leur offrit du pain, ils le mangèrent avec voracité. Ils firent plusieurs questions qui découloient de la curiosité, & répondirent volontiers à celles qu'on leur fit; quand le dîner fut servi, ils montrèrent le desir de goûter de tout ce qu'ils voyoient : le porc salé fut de tous les mets qui se trouvoient sur la table, celui qui leur parut le plus agréable. Après le soleil couché, ils tirent un autre repas avec le même plaisir, chacun d'eux mangea une grande quantité de pain & but plus d'une quarte d'eau. Le soir on leur dressa des lits, & ils allèrent se coucher très-satisfaits en apparence de leur état. Cependant l'agitation de leurs esprits s'étant un peu calmée pendant la nuit, & ayant fait place à la réflexion, on les entendit soupirer souvent & très-haut. *Tupia* qui étoit près d'eux pour les observer, se leva & fut si bien les consoler & les encourager, qu'il leur rendit non-seulement la tranquillité, mais même la gaieté, au point qu'ils se mirent à chanter une chanson avec un goût qui surprit le Capitaine Cook, l'air en étoit lent & grave comme ceux de nos psaumes, & contenoit plusieurs semi-tons.

Trois Zélandois pris.

Frayeur de ces Zélandois.

Leur joie.

Ils dînent avec les Anglois.

Ils soupiraient pendant la nuit.

Leurs chants.

Ces jeunes Indiens avoient une physionomie pleine d'intelligence & d'expression; le second, qui paroissoit âgé d'environ quinze ans, avoit un air si ouvert & des manières si aisées, qu'il étoit impossible de n'en être pas frappé. Les deux plus vieux étoient frères, on les nommoit *Eaahourange* & *Koikerange*, le plus jeune s'appelloit *Moragoreta*.

Remarques sur leur figure.

Cook.
1769.

On les ramène à terre.

Débarquement.

Mouvement
à l'égard de
la part des
Zélandais.

Conférence
entre les Zé-
landais & Tu-
pia.

Cérémonies
des Zélan-
dais.

Le 10 au matin, ils parurent très-joyeux tous les trois, & firent encore un très-bon repas, ensuite on les habilla, on les para de bracelets & de colliers, & on se disposa à les ramener au rivage : d'abord ils en montrèrent beaucoup de joie, mais quand ils virent qu'on prenoit le chemin du débarquement de la veille, ils montrèrent un violent chagrin, parce que, disoient-ils, c'étoit l'habitation de leurs ennemis qui les tueroient & les mangeroient. M. Cook fut embarqué de ce contre temps parce qu'il avoit espéré que le rapport de ces trois Indiens serviroit à lui concilier l'amitié des autres; comme il avoit déjà envoyé à terre un officier, des soldats & des matelots pour couper du bois, il ne voulut pas changer son premier dessein, il débarqua donc au même endroit, résolu de garder ses nouveaux hôtes jusqu'au soir, & de les renvoyer par le bateau à l'endroit qu'ils indiquoient pour le lieu de leur habitation. Cependant dès qu'il eut débarqué avec MM. Banks, Solander & Tupia, les trois Indiens changèrent tout-à-coup de sentiment, & prirent congé de lui, à la vérité avec une sorte de répugnance & en versant des larmes. Après qu'ils furent partis, M. Cook & ses compagnons marchèrent le long d'un marais dans le dessein de tuer des canards, qui y étoient en troupes, ils avoient en face d'eux sur une hauteur quatre soldats de marine, qui les avertirent qu'ils appercevoient un corps considérable d'Indiens marchant à grands pas de leur côté; ils se rassemblèrent & prirent le chemin des bateaux; à peine avoient-ils fait quelques pas, que les trois Indiens fortirent d'entre les broussailles & vinrent se remettre sous leur protection. M. Cook & ses gens passèrent la rivière, & les Indiens qui étoient partagés en deux corps, l'un qui étoit venu par la hauteur que les soldats Anglois venoient de quitter, l'autre le long du marais, parurent armés & distribués par pelotons sur le côté opposé; désespérant d'adoucir ces habitans, & ne voulant pas verser inutilement leur sang, M. Cook préféra de se rembarquer, il s'avançoit en conséquence vers la pinasse, lorsqu'un de ces Indiens s'écria que son oncle étoit un de ceux qui étoient à l'autre bord, & qu'il demandoit une entrevue. Il s'établit alors une conférence entre les Indiens & Tupia; mais elle n'aboutit à rien, & la méfiance demeura la même de part & d'autre. Pendant la conférence les trois jeunes Indiens étoient allés couvrir le cadavre de celui qui avoit été tué la veille & qu'on avoit laissé sur le rivage, des vêtemens qui leur avoient été donnés au vaisseau, & ensuite l'oncle de l'un d'eux traversa la rivière tenant une branche verte à la main, qu'il remit à Tupia; il reçut quelques présents, & lorsque les Européens se furent éloignés, il cueillit une autre branche, & s'approchant du cadavre que les jeunes Indiens avoient couvert, il se jeta près de lui, après quelques autres cérémonies; ensuite il retourna près de ses compagnons; M. Cook les observoit du vaisseau à l'aide d'une lunette, il les vit rassemblés & conférant paisiblement, pendant que quelques-uns d'eux traver-

soient la rivière sur un radeau , & enlevoient le cadavre auquel on venoit de rendre les derniers devoirs.

L'après-dîner M. Cook fit proposer aux jeunes Indiens par *Tupia* de retourner au rivage à l'endroit où l'on avoit laissé l'oncle de l'un d'eux, ils y consentirent & furent conduits dans le bateau; mais à peine avoient-ils débarqué, qu'on les vit s'avancer dans l'eau & demander d'être repris à bord, ce qu'on ne jugea pas à propos de faire. On obérvait avec attention du vaisseau ce qui se passoit sur le rivage, on vit bien-tôt un Indien passer la rivière sur un radeau , prendre les trois jeunes Indiens , & les amener à un endroit où quarante à cinquante des habitans étoient rassemblés, ils restèrent tous dans la même place jusqu'au coucher du soleil, qu'ils se mirent en mouvement ; alors les trois jeunes gens , qui se séparèrent des autres , vinrent sur le rivage, & après avoir agité trois fois leurs mains du côté du vaisseau, ils coururent avec vitesse rejoindre leurs compagnons.

Cook.

1769.

Autre des-
cente à terreLes 3 In-
diens repri-
rent par leurs
compagnons

§. IX.

M. Cook fait le tour de la Nouvelle-Zélande, dont il reconnoît les parties.

LE 11 Octobre, M. Cook fit lever l'ancre à six heures du matin, & quitta ce canton misérable, que les habitans du pays appellent *Taoneroa* ou grand sable, & auquel il donna le nom de *Baie de pauvreté*, parce que de toutes les choses dont il avoit besoin, il ne put s'y procurer qu'un peu de bois.

Il forma le projet de faire le tour de cette terre, & ses remarques sont si précieuses aux navigateurs, que nous tâcherons de ne rien perdre de ce qu'il dit sur la Géographie de cette contrée.

Cette baie dont on trouvera le gillément dans la carte, a la forme d'un fer à cheval, & on peut la reconnoître au moyen d'une île qui en est tout près, au-dessous de la pointe Nord-Est. Les deux pointes qui en forment l'entrée sont élevées de roches blanches & escarpées : elles gissent à une lieue & demie ou deux lieues Nord-Est quart Est, & Sud-Ouest, quart Ouest l'une de l'autre. La baie présente un bon mouillage, par 5 à 12 brasses fond de sable; mais elle est ouverte au vent entre le Sud & l'Est; dans un bon temps les bateaux peuvent y entrer & en sortir à tous les instans de la marée; mais comme il y a une barre à l'entrée, ils ne peuvent ni entrer ni sortir lorsque la mer est grosse. Le côté du Nord est le meilleur endroit pour l'attaquer, & il est toujours possible d'y entrer lorsque cela est impraticable par les autres côtés. La côte de la baie, un peu en-dehors de son entrée, est une terre basse & sablonneuse; la surface du pays a peu de distance par derrière, & est agréablement coupée par des collines & des vallées couvertes par-tout

Description
de la Baie de
pauvreté

Cook.
1769.
Remarques
sur la popula-
tion.
de bois & de verdure. Ce canton parut être bien peuplé, sur-tout dans les vallées qui sont au haut de la baie : la vue s'étendoit fort loin, jusqu'à des montagnes d'une hauteur prodigieuse ; & dans tout cet espace, M. Cook aperçut chaque jour une grande quantité de fumée s'élever en nuages.

Arrivée de Pirogues.
L'après-midi, comme il étoit retenu par le calme, les Indiens de la côte s'en apperçurent, ils mirent en mer plusieurs pirogues, qui se rendirent à moins d'un quart de mille du vaisseau, sans vouloir en approcher davantage, quelques invitations qu'on leur fit : alors une autre pirogue venue de la *Baie de pauvreté*, s'avança sous le vaisseau, & les Zélandois qu'elle portoit, monterent à bord. Leur exemple fut bientôt suivi par les autres : on leur fit à tous beaucoup de présens ; ils desiroient si fort d'avoir une plus grande quantité de marchandises des Anglois, qu'ils vendirent tout ce qu'ils avoient, jusqu'à leurs vêtemens & aux pagayes de leurs canots.

Grand nombre de Zélandois montés à bord.
Malgré le courage, avec lequel ils étoient monté à bord, ils ressentirent cependant des mouvemens de trouble & de crainte. Ils donnerent d'ailleurs beaucoup de marques d'amitié aux Anglois, qu'ils inviterent cordialement à retourner dans la *Baie de pauvreté*.

Les Zélandois invités à bord.
Tous ces Zélandois s'en retournèrent avant le coucher du soleil : les pagayes qui leur restoient, fussent à peine pour les reconduire à terre ; ils laissèrent, on ne sait pour quel motif, trois de leurs compatriotes à bord du vaisseau, & quand on les rappela, ils ne voulurent pas revenir les chercher. Les Insulaires délaissés, au lieu d'être tristes, dansèrent & chanterent à leur manière.

Leur frayeur.
Le lendemain cependant ils furent frappés de consternation & de terreur, en se voyant éloignés de quelques lieues de l'endroit où leurs pirogues les avoient quittés : heureusement ils rencontrèrent deux pirogues qui s'avançoient vers le vaisseau : ils sollicitèrent leurs compatriotes avec beaucoup d'impatience de venir à bord ; & ce qu'il y a de surprenant, Tupia apprit aux Anglois, qu'entr'autres raisons employées par les Zélandois, ils assuroient les Indiens des pirogues, que les étrangers ne les mangeroient point : enfin une pirogue s'approcha & l'on reçut à bord un vieillard, qui, par la beauté de son vêtement & de ses armes, avoit l'apparence d'un chef ; il emmena les trois Indiens.

Cap-Table.
Le Capitaine Cook étoit alors en travers d'une pointe, depuis laquelle la terre court Sud-Sud-Ouest, & qu'il appella *Cap-Table* à raison de sa figure. Cette pointe git sept lieues au Sud de la *Baie de Pauvreté*, elle est d'une élévation considérable ; elle se termine en angle aigu, & semble être entièrement plate au sommet.

Vue des naturels & aspect du pays.
A midi, il vit à trois milles de distance du *Cap-Table* au Sud une petite île qui étoit la terre la plus méridionale qu'il aperçût. Il lui donna le nom de *Portland*. Elle est appelée par les naturels du pays *Teshowray*.

Vue des naturels & aspect du pays.
En longeant la côte, il vit sur cette île, ainsi que sur la côte, de la *Nouvelle-Zélande*, les naturels du pays rassemblés en grand

nombre; il distingua aussi plusieurs terrains cultivés; quelques-uns sembloient avoir été fraîchement retournés & mis en sillons comme une terre labourée; d'autres étoient couverts de plantes à différens degrés de végétation. Il aperçut en deux endroits, sur le sommet des collines, des palissades élevées, semblables à celles qu'il avoit vues sur la péninsule à la pointe Nord-Est de la baie de *Pauvretd*. Comme elles étoient rangées en ligne, sans enclorre aucun espace, il ne put pas deviner leur usage, & il supposa qu'elles pouvoient bien être l'ouvrage de la superstition.

Cook.
1769.

Le vaisseau, en tournant autour de l'extrémité méridionale de l'île, tomba tout-à-coup sur un bas fond inégal & raboteux. Il étoit alors éloigné d'un mille de l'île, qui se terminoit en roches blanches, depuis lesquelles une longue trainée de terre basse se prolongeoit vers la grande terre. Il vit assis sur les flancs de ces rochers un grand nombre d'Indiens, qui le regardoient avec beaucoup d'attention, & il est probable qu'ils remarquèrent de l'embaras & de la confusion dans son équipage, & de l'irrégularité dans la manœuvre du vaisseau, pendant qu'il cherchoit à se tirer du bas-fond; ce qui put les porter à conclure qu'il étoit alarmé ou en danger. M. Cook crut qu'ils avoient dessein de profiter de sa situation; car ils mirent en mer, avec toute la promptitude possible, cinq pirogues remplies d'hommes bien armés. Ils s'avancèrent si près, & leurs cris, l'agitation de leurs langues & leurs gestes menaçans annoncèrent des dispositions si hostiles, qu'il fut en peine de son petit bateau, qui étoit toujours occupé à sonder. C'est pour cela qu'il leur tira un coup de fusil; le coup qui ne leur fit point de mal, loin de les intimider, parut les exciter davantage; en conséquence il fit tirer au milieu d'eux un coup de canon chargé à mitraille. Cet expédient lui réussit mieux que le premier. Des qu'ils entendirent le bruit de l'explosion, ils se levèrent tous brusquement & poussèrent des cris; mais au lieu de continuer à le suivre, ils se rassemblèrent, & après avoir délibéré peu de temps entr'eux, ils s'en allèrent tous tranquillement.

Bas-fond.

Vue des naturels.

Mouvements des indiens.

Leur frayeur à l'explosion d'un canon.

Après avoir fait le tour de *Portland*, M. Cook fit gouverner au Nord-Ouest vers la terre par une petite brise du Nord-Est qui tomba sur les cinq heures, ce qui le força à jeter l'ancre. Deux nouvelles pirogues s'approchèrent de lui, & les habitans allumèrent des feux toute la nuit, probablement pour annoncer qu'ils étoient sur leurs gardes.

Moutage

Le 13, une brise s'élevant du Nord-Est recommença à porter vers la terre; neuf pirogues suivirent le vaisseau, mais ne purent pas le joindre.

Le vaisseau suivi par des pirogues.

Le 14 au matin, il découvrit dans l'intérieur des terres des montagnes sur lesquelles il y avoit encore de la neige; le pays près de la côte étoit bas, & peu propre à la culture; mais il aperçut un petit canton de quelque chose de jaune qui ressembloit beaucoup à un champ de bled, & qui probablement n'étoit rien autre que des graminées secs, très-communs sur les sols marécageux. Il vit à

Montagnes couvertes de neige.

Aspect du pays.

Cook,
1769.

quelque distance des bocages d'arbres qui paroissent élevés & se terminer en pointe; comme ils n'étoient pas à plus de deux lieues du fond Sud-Ouest de la grande baie que M. Cook avoit cotoyée les deux jours précédens, la pinasse & la chaloupe allèrent chercher de l'eau douce; mais plusieurs pirogues détachées de la côte, qu'il aperçut, lui firent juger que les gens ne seroient pas en sûreté. En effet sur les dix heures, cinq de ces pirogues s'approchèrent ayant à bord environ 90 hommes, & quatre autres, qui sembloient destinées à soutenir l'attaque, les suivoient par derrière. M. Cook desiroit éviter un combat inégal qui ne pouvoit qu'être funeste aux mal-

Précaution
de M. Cook
pour éviter
un combat.

heureux Indiens; il leur fit entendre par Tupia qu'il pouvoit les détruire, & que ses moyens étoient aussi prompts & aussi sûrs que la foudre, & pour appuyer ce discours il fit tirer un canon chargé à mitraille; bientôt l'explosion, la lueur du feu & le plomb tombant épars à une grande distance, leur imprima une terreur salutaire; ils se retirèrent. Alors Tupia fut chargé de les rappeler & de les assurer qu'ils seroient reçus amicalement, s'ils venoient sans armes & dans des dispositions pacifiques; cet invitation eut en partie son effet, une des pirogues s'avança sous le vaisseau, après que les Indiens eurent déposé leurs armes, & reçut un accueil favorable; mais les autres la suivirent & continuèrent leurs menaces, ce qui rompit une seconde fois la bonne intelligence.

Menaces des
salutaires.

Le lendemain 16 le vaisseau se trouva au travers de la pointe méridionale de la baie, & les Anglois commencèrent un commerce paisible avec quelques pirogues de pêcheurs, lorsqu'un de ces bâtimens plus vaste & monté de vingt-deux hommes armés avança hardiment jusques aux côtés du vaisseau; l'un deux portoit une peau noire qui ressembloit à celle d'un ours. M. Cook desirant savoir à quel animal elle avoit appartenu, lui offrit en échange un morceau de drap rouge; ce marché parut faire beaucoup de plaisir à l'Indien, il se dépouilla sur-le-champ, & fit semblant de tendre la peau de sa pirogue au vaisseau; mais dès qu'il tint l'étoffe, il s'empara du tout avec une grande tranquillité, & la pirogue s'éloigna ainsi que celles des pêcheurs. Elles revinrent cependant après une courte délibération entr'elles, & rentrèrent en commerce, cependant l'un des Indiens saisit un instant favorable pour enlever le valet de Tupia nommé *Tageto*; M. Cook ordonna de faire feu sur la pirogue qui l'emmenoit, ce qui fut exécuté avec les précautions nécessaires pour ne pas blesser le jeune Taïtien; l'un des Indiens tomba, & *Tageto* se jeta à la mer pour regagner le vaisseau, la grande pirogue voulut le pour suivre; mais quelques coups de fusil & un coup de canon lui firent abandonner son entreprise. *Tageto* fut ramené à bord.

Le valet de
Tupia enlevé
par les
Zélandois.

Cap Kindap-
fers.

Il donna le nom de *Kindappers* (valeurs d'enfants) au cap en travers duquel arriva cette malheureuse aventure.

Il est très-remarquable par deux rochers blancs qui ont la forme de meules de foin, & d'autres élevés & également blancs qui sont
de

de chaque côté. Il gît Sud-Ouest quart Ouest à treize lieues de l'île de Portland ; dans l'espace intermédiaire se trouve la baie dont il est la pointe méridionale, & qui fut appelée *Baie de Hawke*.

Dès que Tageto fut revenu de sa frayeur, il apporta un poisson à Tupia, & il lui dit que c'étoit une offrande qu'il présentait à son Eaterua ou Dieu, pour le remercier de l'avoir échappé au danger qu'il venoit de courir. Tupia fit l'éloge de sa pitié, lui ordonna de jeter le poisson dans la mer ; ce qu'il fit.

A deux heures de l'après-midi, M. Cook dépassa une petite île, mais élevée, qui gît tout près de la côte & sur laquelle il vit plusieurs maisons, des pirogues & des Indiens. Il crut que ces Insulaires étoient des pêcheurs, parce que l'île étoit entièrement stérile : il aperçut aussi plusieurs hommes dans une petite baie de la grande terre en-dedans de l'île.

M. Cook ayant cinglé jusqu'au 17 au Sud, sans rien découvrir qui annonçât la rencontre d'un havre, & le pays devenant manifestement plus mauvais, il crut qu'en avançant plus loin dans cette direction, il ne gagneroit rien, & qu'au contraire il perdrait un temps qui pouvoit être employé avec plus d'apparence de succès à examiner la côte au Nord. En conséquence, à une heure de l'après-midi, il vira de bord & mit le Cap au Nord, avec une brise fraîche d'Ouest. La pointe élevée & ronde qui avoit des roches jaunâtres, & en travers de laquelle il étoit à midi, fut appelée Cap *Turnagain* (du retour) parce qu'il retourna en arrière lorsqu'il y fut arrivé. Il gît à dix lieues au Sud-Sud-Ouest & Sud-Sud-Ouest demi-Ouest du Cap *Kindappers*. La terre entre ces deux Caps est d'une hauteur très-inegale, en quelques endroits elle est élevée près de la mer ; & à la pointe du jour du 16, il fit voile au Sud, le long de la côte. Sur les sept heures, il dépassa une pointe élevée de terre qui gît au Sud-Sud-Ouest à douze lieues du Cap *Kindappers*. Depuis cette pointe la terre court trois quarts de pointe plus à l'Ouest. A dix heures, il découvrit une plus grande étendue de terre ouverte au Sud ; à midi, la terre la plus méridionale qui fût en vue, restoit au Sud 39^e Ouest, à huit ou dix lieues, & il avoit à l'Ouest, à environ deux milles, un Cap élevé & arrondi, où il y avoit des roches jaunâtres : la profondeur de l'eau étoit de 32 brasses.

L'après-midi, il eut un petit vent de l'Ouest, & pendant la nuit de petites fraîcheurs variables & des calmes ; le matin du 17, il s'éleva une jolie brise entre le Nord-Ouest & le Nord-Est. Cette côte a dans plusieurs endroits des rochers blancs, en d'autres elle est basse, & remplie de grèves sablonneuses. La surface du pays n'est pas aussi bien couverte de bois que dans les environs de la baie de *Hawke*, mais elle ressemble plus aux dunes d'Angleterre. Cependant, suivant toute apparence, elle est bien peuplée ; car, en longeant la côte, on aperçoit plusieurs villages non-seule-

Tome XX,

Hhh

Co. V.
1769.
Baie Haw-
ke.
Près du va-
let de Tupia.

Aspect d'a-
ne île.

M. Cook
change de
route.

Cap Turn-
again

Descriptive
de la côte.

Cook.
1769.

ment dans les vallées, mais encore sur les sommets & les flancs des collines, & de la fumée en plusieurs autres endroits. La chaîne des montagnes, dont on a parlé plus haut, s'étendoit au Sud au-delà de la portée de la vue, & elle étoit par-tout marquée de neige. Pendant la nuit M. Cook vit dans l'intérieur du pays deux feux si considérables, qu'il conclut qu'ils avoient été allumés par des Indiens qui vouloient nettoyer un terrain pour le cultiver. Quoi qu'il en soit de cette conjecture, ces feux sont une preuve que cette partie de la *Nouvelle-Zélande* étoit peuplée.

Si M. Cook abandonna cette partie de la *Nouvelle-Zélande* du côté du Sud, il y viendra par la suite, car on le verra plus bas achever le tour de cette terre, & revenir par le Sud jusqu'au Cap *Turnagum*.

Chez des Zé-
landois qui
viennent
bord.

Le 18 au soir étant en travers d'une péninsule de l'Isle de *Portland*, appelée *Terakako*, une pirogue se détacha de cette côte & atteignit avec beaucoup de peine le vaisseau; elle avoit à bord cinq Indiens, dont deux sembloient être des chefs, & les trois autres des serviteurs. Les chefs se firent peu presser pour monter à bord, & ils ordonnerent aux trois autres Indiens de rester dans leur pirogue. Le Capitaine Cook les traita avec beaucoup d'amitié, & ils lui témoignèrent tout le plaisir que leur causoit son accueil. Ils allèrent dans sa chambre, & peu de temps après ils lui dirent qu'ils avoient résolu de ne pas retourner à terre-avant le lendemain au matin. M. Cook, qui ne se soucioit pas trop de les garder une nuit sur son bord, essaya en vain de les dissuader de leur résolution. Le lendemain il renvoya sur leur pirogue ses hôtes, qui témoignèrent quelque surprise de se voir si éloignés du canton qu'ils habitoient, & ils débarquerent vis-à-vis du vaisseau. Il aperçut alors d'autres pirogues qui se détachèrent de la côte, mais il continua sa route au Nord sans attendre leur arrivée.

Wenemioire
du bord du
1^{er} et.
d'Orville.

Le 20 il s'approcha de la côte, dans le dessein de reconnoître deux baies qui paroissoient à environ deux lieues au Nord d'un promontoire qu'il a nommé du *bord du Tolt*; il mouilla dans l'une sur les 11 heures. Les Indiens qui étoient à bord de plusieurs pirogues, l'invitèrent à descendre dans la baie, & lui montrèrent un endroit où il y avoit de l'eau douce en abondance; quoique cette baie n'offrit pas un excellent abri, les dispositions amicales des Indiens le déterminèrent à y séjourner, afin de se procurer quelque connoissance du pays avant d'avancer plus loin au Nord.

Zélandois
qui viennent
à bord.

Il reçut à bord deux Indiens, qui par leurs vêtements sembloient être des chefs; il leur donna à chacun quatre verges de toile, & des clous; la toile parut leur faire plaisir, mais ils ne faisoient aucun cas du fer. Ils paroissoient instruits de ce qui s'étoit passé à la baie de *paupreté*, & l'honnêteté de leur conduite étoit en partie le fruit de cette connoissance. Sur les deux heures M. Cook fit armer les bateaux pour aller à terre, les deux Indiens s'embarque-

rent avec lui. Un gros temps qui survint l'empêcha d'aborder ; mais les Indiens firent venir une pirogue & s'en allerent.

C'étoit un grand bonheur pour M. Cook, d'avoir à bord le Taïtien Tupia, il servoit d'interprete aux Anglois, & pendant tout le temps qu'ils passerent sur la côte de la Nouvelle-Zélande, il facilita leurs entrevues avec les naturels du pays.

Le temps étant devenu plus calme & plus beau le soir, M. Cook fit équiper les bateaux, & débarqua avec MM. Banks & Solander. Les naturels du pays le reçurent avec de grandes marques d'amitié, & ils eurent une attention scrupuleuse de ne pas l'offenser. Ils eurent soin en particulier de ne pas paroître en grandes troupes : une seule famille ou les habitans de deux ou trois maisons seulement se rassemblèrent au nombre de quinze ou vingt, en y comprenant les hommes, les femmes & les enfans ; ils s'agitèrent par terre, mais ils l'invitoient d'approcher d'eux par un signe qui consistoit à mouvoir leurs mains vers leur poitrine.

Pendant cette excursion, les Anglois visitèrent plusieurs habitations des naturels, & ils firent quelques remarques sur les usages de ce canton : les Zélandois montroient sans crainte & sans réserve tout ce que M. Banks & M. Cook étoient curieux de voir. L'approche des étrangers ne les interrompoit jamais dans leur repas. Leur nourriture à cette saison consistoit en poisson, avec lequel ils mangent au lieu de pain la racine d'une espèce de fougère, qui ressemble beaucoup à celle qui croît sur les communes d'Angleterre ; ils grillent ces racines sur le feu, & ils les battent ensuite avec un bâton jusqu'à ce que l'écorce & l'enveloppe extérieure tombent ; ce qui reste est une substance molle, un peu pâteuse, douce, & qui n'est point désagréable au goût, mais elle est mêlée d'une grande quantité de filasse & de fils très-désagréables. Quelques Indiens avaloient ces fibres, mais le plus grand nombre les recrachoient dans des paniers qu'ils avoient près d'eux, pour recevoir la partie mâchée qu'ils rejettoient. M. Banks aperçut quelques-unes de leurs plantations où le terrain étoit aussi bien divisé & labouré que dans nos jardins les mieux soignés ; il y reconnut des patates douces, des *Eddas*, qui sont très-connus & fort estimés dans les Indes-Orientales & les Illes d'Amérique, & quelques citrouilles : les patates douces étoient sur de petites collines, quelques-unes disposées par planches, d'autres en quinconce, & toutes alignées avec la plus grande régularité. Les *Eddas* avoient été placés sur un sol plat, mais aucun ne paroissoit encore au-dessus de terre, & les citrouilles étoient placées dans de petits creux, à-peu-près comme en Angleterre. L'étendue de ces plantations varioit depuis un acre jusqu'à dix ; en les rassemblant toutes, il paroissoit y avoir 150 à 200 acres de terrain cultivé dans toute la baie, quoique les Anglois n'y aient jamais vu cent Indiens. Chaque district étoit environné d'une haie composée ordinairement de roseaux, qui étoient entrelacés les uns si près

Cook.

1765.

Avantage

que Tupia

procure à M.

Cook.

Descente à terre.

Accueil des Indulaires.

Manière de vivre.

Plantations.

des autres, qu'une souris auroit à peine pu passer à travers.
 Cook, 1769.
 Parure des Femmes.

Les femmes avoient le visage peint avec de l'ochre rouge & de l'huile, qui, étant ordinairement sur leurs joues & leur front, dans un état d'humidité, se communique aisément à ceux qui les embrassent; le nez de plusieurs des matelots démonstroient d'une manière évidente qu'elles n'avoient point d'aversion pour cette familiarité. Elles sont aussi coquettes que nos Dames d'Europe les plus à la mode; & les jeunes filles, aussi solâtres que des poulains qu'on n'a pas encore dressés, elles portoient toutes un jupon, au-dessous duquel il y avoit une ceinture faite de tiges d'herbes bien parfumées, à laquelle étoit attachée une petite touffe de feuilles de quelque plante odoriférante, qui servoit de dernier retranchement à leur modestie. Les visages des hommes n'étoient pas peints aussi généralement; mais nous en vîmes un dont tout le corps & même les vêtements avoient été frottés d'ochre sec, & il en tenoit toujours à la main un morceau, avec lequel il renouvelloit à chaque instant cette parure, dans les endroits où il supposoit qu'il y en manquoit. Ils ne sont pas aussi propres sur leurs personnes que les Français, parce que la froideur du climat ne leur permet pas de se baigner aussi souvent; mais on a remarqué qu'ils surpassoient en un point, dont il n'y a peut-être pas d'exemple dans aucune autre nation d'Indiens. Chaque maison ou hameau, de trois ou quatre habitations, avoit des lieux privés, de sorte qu'on ne voyoit point d'ordure sur la terre; les restes de leurs repas, la litière & les autres ordures étoient aussi mises en tas de fumier, régulièrement disposés, dont ils se servent probablement comme d'engrais.

Parure des Femmes.

Remarque sur la propreté.

Ils étoient alors plus avancés sur cet article de police qu'une des nations les plus considérables de l'Europe; car, avant 1760, il n'y avoit point de lieux privés à *Madrid*, la Capitale de l'*Espagne*, quoique cette ville fût abondamment fournie d'eau. Tous les habitants étoient dans l'usage de jeter la nuit, de leurs fenêtres dans la rue, leurs ordures, qu'un certain nombre d'hommes étoient chargés de transporter de l'extrémité supérieure à la partie basse de la ville, où elles restoient jusqu'à ce qu'elles fussent sèches, & alors elles étoient chargées sur des voitures, & déposées hors des portes. Sa Majesté Catholique, actuellement régnante, ayant résolu d'abolir un usage si honteux, ordonna, par un édit, que chaque propriétaire de maison bâtiroit des lieux privés, & qu'on feroit des cloaques, des égouts, & des canaux, entretenus aux frais du public. Les Espagnols, quoiqu'acoutumés depuis long-temps à un gouvernement absolu, regarderent cet édit comme une infraction aux droits communs du genre humain, & ils s'opposèrent fortement à son exécution. Chaque classe de citoyens faisoit quelque objection contre l'édit; mais les Médecins en proposèrent une très-spécieuse, pour engager le Roi à laisser à son peuple la conservation de ses usages: ils remontrèrent que si les ordures n'étoient pas jetées comme à

l'ordinaire dans les rues, il s'enfuivroit probablement une maladie fatale, parce que le corps humain absorberoit les particules putrides d'air qu'attiroient ces ordures; cet expédient, ainsi que d'autres qu'on imagina, furent inutiles, & le mécontentement du peuple alla si loin, qu'il fut très-près d'occasionner une révolte; cependant le Roi l'emporta à la fin, & Madrid est aujourd'hui aussi propre que la plupart des grandes villes de l'Europe. Plusieurs des citoyens, qui ont probablement cru, d'après les principes de leurs Médecins, que des amas d'ordure empêchent les particules infectées de l'air de se fixer sur les substances voisines, ont construit des lieux privés près du feu de leur cuisine, afin de conserver leurs alimens sains.

Dans sa promenade autour de la baie, M. Cook trouva deux petits courans d'eau douce : cette découverte jointe à la conduite amicale des Indiens, l'engagea à rester au moins un jour, afin de pouvoir remplir ses futailles vuides, & donner à M. Banks une occasion d'examiner les productions du pays.

Cook.
1769.

Le matin du 21, il envoya le Lieutenant Goze à terre, avec un fort détachement d'hommes, pour faire la garde au lieu de l'aiguade; MM. Banks & Solander, Tupia, Taieto, & quatre autres le rejoignirent bientôt après.

Relâche d'un jour.

Autre descente à terre

Les marques d'amitié que prodiguoient les naturels du pays encouragèrent MM. Banks & Solander à parcourir avec très-peu de précaution la baie, où ils trouverent plusieurs plantes, & tuèrent quelques oiseaux d'une beauté surprenante. Pendant que MM. Banks & Solander étoient à terre, les naturels du pays vinrent à bord, & trafiquèrent en échangeant leurs étoffes contre celles de *Taiti* qu'ils aimoient de passion, & par préférence à celles d'Europe.

Excursion dans le pays.

Echange.

La difficulté de l'aiguade obligea M. Cook à quitter cette baie, appelée *Tagadso*. Mais sur l'avis des Indiens, il résolut de mouiller dans l'autre baie, située un peu au Sud de celle-ci; il s'y rendit en effet, & y jeta l'ancre un peu après midi. Plusieurs pirogues vinrent à l'instant du rivage, & trafiquèrent de très-bonne foi; ils rece-

Autre mouillage.

Echange.

voient, en échange de leurs armes & de quelques provisions, des étoffes de *Taiti* & des bouteilles de verre. Dès le 24 à la point du jour, le Lieutenant descendit à terre avec une garde suffisante, & les matelots pour faire l'eau & le bois; & MM. Banks & Solander s'y rendirent de leur côté pour examiner les mœurs des habitans & les productions du pays. Ils rencontrèrent dans les vallées plusieurs maisons qui sembloient être entièrement désertes, les Indiens vivans sur les sommets des collines dans des especes de hangars très-proprement construits. En avançant dans une de ces vallées, dont les collines étoient très-escarpées de chaque côté, ils apperçurent tout-à-coup une curiosité naturelle très-extraordinaire. C'étoit un rocher trouvé dans toute sa profondeur, de manière qu'il formoit une arcade ou caverne étonnante, d'où l'on découvroit la mer. Cette ou-

Descente à terre.

Montes d'écrou.

Rocher tout.

Cock.
1769.

verture, qui avoit soixante & quinze pieds de long, vingt-sept de large & quarante-cinq de haut, présentoit une partie de la baie & des collines de l'autre côté, qu'on voyoit à travers. Ce coup-d'œil inattendu produisoit un effet bien supérieur à toutes les inventions de l'art.

Exercices
militaires du
Pays.

En retournant le soir au lieu de l'aiguade, ils trouverent un vieillard qui les retint pendant quelque temps pour leur montrer les exercices militaires du pays, avec les lances & les *patou-patous*, qui sont les seules armes en usage chez ces Indiens. La lance, faite d'un bois très-dur & pointue aux deux bouts, a dix à quatorze pieds de long. Le *patou-patou*, a environ un pied de long; il est fait de tale ou d'os, & a un tranchant aigu; ils s'en servent comme d'une hache de bataille. L'Indien s'avançoit avec un visage plein de fureur contre un poteau ou pieu qui repréentoit l'ennemi; il agitoit ensuite sa lance qu'il serroit avec beaucoup de force. Quand son fantôme d'adversaire étoit censé avoir été percé de sa lance, il courait sur lui avec son *patou-patou*, & fondant sur l'extrémité supérieure du poteau qui figuroit la tête de son rival, il y frappoit un grand nombre de coups avec tant de force, que chaque coup auroit probablement suffi pour fendre le crâne d'un bœuf. Comme ce champion assaillit encore son ennemi avec le *patou-patou*, après l'avoir percé de sa lance, nos Officiers conclurent que dans les batailles ces peuples ne font point de quartier.

Autre des-
cente à terre.

Conver-
sation de Tupia
avec un In-
dieu.

Les Zélan-
dois canoë-
istes.

Le 25, MM. Banks & Solander allèrent encore à terre, & pendant qu'ils recueilloient des plantes, Tupia resta près de ceux qui faisoient de l'eau. Parmi les Indiens qui s'en approcherent, il y avoit un Prêtre avec qui il eut une conversation très-lavante. Ils sembloient être parfaitement d'accord dans leurs idées sur la religion; ce qui n'arrive pas souvent aux Théologiens d'Europe. Tupia paroissoit pourtant avoir le plus de connoissance, & l'autre l'écoutoit avec beaucoup de docilité & d'attention. Dans le cours de cette conversation, après qu'ils furent convenus des points essentiels de la Théologie, Tupia demanda à son interlocuteur s'ils étoient dans l'usage de manger des hommes; il lui répondit affirmativement, mais il ajouta qu'ils ne mangeoient que leurs ennemis qui avoient été tués dans les combats.

Le 26, il plut toute la journée, de sorte qu'aucun Anglois ne put aller à terre, & très-peu d'Indiens vinrent au vaisseau ou au lieu de l'aiguade.

Excursion
dans le Pays.

Le 27 M. Cook alla avec le Docteur Solander examiner le fond de la baie. Ils débarquerent en deux endroits, mais il n'arriva presque rien qui fût digne de remarque. Les Indiens se comporterent très-honnêtement & montrèrent tout ce qu'on desira de voir. Parmi les bagatelles curieuses que le Docteur Solander acheta d'eux, il se trouva une toupie qui avoit exactement la même forme que celle de nos enfans & ils lui firent entendre par signes que pour la

faire tourner il falloit la fouetter. Sur ces entrefaites, M. Banks alla à terre au lieu de l'aiguade, & gravit une colline qui étoit à peu de distance de-là, afin de voir une haie formée de pieux, qu'il avoit observée du vaisseau, & qui avoit été le sujet de beaucoup de conjectures. La colline étoit extrêmement escarpée, & il étoit presque impossible d'y arriver par le bois ; cependant il atteignit le lieu de la haie, près de laquelle il trouva plusieurs maisons que leurs habitans avoient abandonnées. Les pieux sembloient être d'environ seize pieds de haut, ils étoient rangés sur deux lignes éloignées de six pieds. l'une de l'autre ; & entre chaque pieu il y avoit un espace à-peu-près de dix pieds. Le chemin intermédiaire étoit couvert par des bâtons, qui, du sommet des pieux, se rapprochant les uns vers les autres, ressembloient au toit d'une maison. Cette palissade, avec un fossé parallèle, se prolongoit à environ cent verges sur le flanc de la colline, en formant une espèce de courbe ; il paroît que c'étoit une forteresse.

Cook.
1769.
Forteresse.

Les Indiens, qui étoient au lieu de l'aiguade, chanterent, à la prière des Anglois, leur chanson de guerre ; les femmes prirent part à cette musique en faisant des contorsions de visage épouvantables, roulant les yeux, tirant la langue, poussant souvent de gros & profonds soupirs, & tout cela se faisoit en mesure.

Chanson de guerre.

Le 28, M. Cook débarqua sur une île, située à gauche de l'entrée de la baie, où il vit la plus grande pirogue qu'il eût encore rencontrée : elle avoit soixante-huit pieds & demi de long, cinq de large, & trois pieds six pouces de hauteur. Son fond étoit en quille, & composé de trois troncs d'arbres creusés, dont celui du milieu étoit le plus long. Les planches des côtés avoient soixante-deux pieds de long d'une seule pièce, & elles étoient assez bien sculptées en bas-relief ; ils avoient orné l'avant avec des sculptures répandues avec encore plus de profusion. Il y avoit sur cette île une maison beaucoup plus grande que celles qu'on avoit aperçues jusqu'alors ; mais elle ne paroissoit pas achevée, & elle étoit remplie de coupeaux. Les ouvrages en bois avoient été équarris d'une manière si égale & si unie, que nous ne doutâmes pas qu'ils n'eussent des instrumens très-tranchans. Les côtés des poteaux étoient fort bien sculptés d'après leur goût bizarre, qui préfère à toutes autres figures les lignes spirales & les visages remplis de contorsions. Comme ces poteaux sculptés sembloient avoir été apportés de quelque autre endroit, ils attachoient probablement un grand prix à cet ouvrage.

Descente sur une île.

Le 29, M. Cook remit en mer, après avoir fait une grande provision d'eau, de bois & d'un excellent céleri qui abonde sur cette côte, & qui est un puissant antiscorbutique. La baie qu'il quitoit est appelée en langue du pays *Tolaga*. Elle est médiocrement large ; la sonde y rapporte de 7 à 13 brasses, fond de beau sable, avec un bon mouillage, & elle est à l'abri de tous les vents ; si l'on

Description de la baie de Tolaga.

Le 31 à deux heures du matin, il mit le cap au sud-ouest, suivant la direction de la terre; & à huit heures, il découvrit une terre qui ressembloit à une île, & qui lui restoit à l'ouest. Sur les neuf heures, il vit approcher vers lui cinq pirogues montées par plus de quarante hommes, tous armés de piques & de haches de batailles, & qui pouissoient des cris & faisoient des menaces d'attaque. Ce spectacle lui causa beaucoup de chagrin, & certainement il ne s'y attendoit pas; car il espéroit que la réputation de ses forces & de sa clémence se feroit étendue plus loin. Quand une de ces pirogues eut presque atteint le vaisseau, une autre, d'une grosseur extraordinaire, & remplie d'une foule d'Indiens armés se détacha de la côte, & vint vers lui avec beaucoup de vitesse, à mesure qu'elle approchoit, la première, qui étoit plus près du vaisseau, lui faisoit des signes. Il remarqua que cette seconde avoit seize rameurs d'un côté, outre les hommes qui étoient assis, & d'autres rangés sur une ligne depuis l'avant jusqu'à la poupe, & qu'en tout elle contenoit environ soixante Indiens. Comme ils dirigeoient leurs marches directement sur le vaisseau, il voulut prévenir une attaque en leur montrant sa puissance. En conséquence il fit tirer devant eux un canon chargé à mitraille, ce qui les fit arrêter; mais ils ne s'en retournèrent pas. On tira ensuite, par-dessus leurs têtes, un canon à boulet, & en le voyant tomber, ils faaisrent leurs pagaves, & ramerent vers la côte avec tant de précipitation, qu'ils paroissoient à peine se donner le temps de respirer. Le soir, trois ou quatre autres pirogues, ayant à bord des Indiens sans armes, vinrent au large, mais elles ne voulurent pas se hasarder à approcher à la portée du boulet. Le cap, à la hauteur duquel il avoit été menacé d'hostilité, fut appelé Cap *Runaway* (cap de la fuite) à cause de la retraite précipitée de ses ennemis. Pendant la navigation de ce jour, il reconnut que la terre qui lui restoit à l'ouest, & qui le matin ressembloit à une île, en étoit véritablement une, & il lui donna le nom de *white Island* (île blanche).

Le 1^{er} Novembre à la pointe du jour, le vaisseau fut environné de quarante-cinq pirogues, le commerce fut long-temps paisible. Enfin, plusieurs Zélandois tromperent les Anglois, & se moquoient d'eux quand on vouloit le leur faire remarquer. Lorsqu'enfin on eut acheté assez de provisions pour les Officiers, on permit aux autres gens de l'équipage de venir sur le passavant, & d'y trafiquer pour eux-mêmes; malheureusement on n'employa pas les mêmes précautions qu'auparavant pour prévenir les fraudes; de sorte que les Indiens, voyant qu'ils pouvoient tromper avec impunité, devinrent insolens de nouveau, & prirent de beaucoup plus grandes libertés. Les Indiens d'une des pirogues, qui avoit vendu tout ce qu'elle avoit à bord, appercevant au côté du vaisseau, en s'en retournant, de la voile qu'on y avoit suspendue pour la sécher, l'un d'eux la détacha sans cérémonie, & en fit un paquet qu'il emporta:

Cont.
1769Arrivée de
4 pirogues.Cap Kuna-
way.Arrivée de
45 pirogues.Nouvelles
tromperies
des Zélan-
dois.

Cook.
1769.

Défi de la
part des Za-
landou.

Suite de la
reconnoi-
ssance de la
côte. Arrivée
d'une dou-
ble pirogue.

Attaque.

Novembre.

Au-
ant at-
tente.

on le rappella sur-le-champ, & on lui redemanda ce qu'il avoit volé; mais au-lieu de le rendre, il vira sa pirogue, & le moqua des Anglois: un coup de fusil, tiré par-dessus la tête, ne pouvant pas troubler sa gaieté, on en lâcha un second chargé à petit plomb, qui l'atteignit sur le dos; il serra un peu les épaules à l'instant où il fut blessé, mais il n'en parut pas plus affecté qu'un matelot pourroit l'être d'un coup de baguette: il continua avec beaucoup de tranquillité à faire un paquet de ce qu'il avoit dérobé. Toutes les pirogues s'arrêterent alors à environ cent verges, & elles entonnerent toutes leurs chançons de défi; ce qui dura jusqu'à ce que le vaisseau fût éloigné d'elles d'environ quatre cents verges. Comme elles ne paroissoient pas avoir dessein d'attaquer, M. Cook ne voulut leur faire aucun mal: il crut pourtant que si ces Indiens alloient dire à terre qu'ils l'avoient quitté en le bravant, cela pourroit avoir un mauvais effet; afin de leur montrer qu'il dépendoit toujours de lui de les mettre à la raison, quoiqu'ils fussent fort au-delà de la portée de toutes les armes qu'ils connoissoient; il fit tirer une piece de quatre, de façon que le boulet passa près d'eux; il arriva qu'en frappant l'eau il se releva plusieurs fois fort au-delà des pirogues; ce qui répandit parmi elles une si grande terreur, qu'elles se mirent à gagner la côte, sans que les rameurs osassent regarder une seule fois par-derrière. Il découvrit bientôt une isle assez haute dans l'ouest, & ensuite d'autres, ainsi que des rochers à l'ouest de celles-ci. Quand il fut au-dessus de la première isle; une grande double pirogue, ou plutôt deux pirogues jointes ensemble à la distance d'environ un pied, & couvertes de planches qui formoient une espece de tillac, se mirent en mer, & firent voile vers le vaisseau; c'étoit le premier bâtiment de cette espece que M. Cook eût découvert depuis son départ des *Isles de la Société*; lorsque ce bâtiment approcha de lui, les Indiens qu'il avoit à bord, entrèrent librement en conversation avec Tupia; & il crut leur voir à son égard des dispositions favorables; mais sur le soir, ils amenèrent leur pirogue au côté du vaisseau, & après avoir lancé une grêle de pierres, ils ramerent vers la côte.

Le Capitaine Cook apprit de Tupia que les Indiens de la pirogue nommoient *Mowtohora*, l'isle au-dessus de laquelle il étoit.

Le 2 au matin, après avoir fait voile à l'ouest, il découvrit à son avant plusieurs rochers, dont quelques-uns étoient de niveau avec la surface de la mer, & d'autres cachés au-dessous. Ils gisent au nord-nord-est du *Mont-Edgcombe*, à une lieue & demie de l'isle de *Mowtohora*, & à environ neuf milles de la grande terre. Il passa entre ces rochers & la côte de la Nouvelle-Zélande, la sonde rapportant de 10 à 7 brasses.

M. Cook passa la nuit au-dessus de cette isle, & le lendemain matin, il vit beaucoup d'Indiens sur la côte, & un assez grand nombre de pirogues qui suivoient son vaisseau sans en approcher, excepté celle d'où il avoit été assailli de pierres la veille, qui, après lui

avoir donné pendant quelque temps des témoignages de bonne intelligence, fit la décharge de pierres de la même façon que le jour précédent, & prit la fuite.

Cook.
1769.

A dix heures & demie il dépassa entre une île basse & plate & la grande terre ; la distance entre l'une & l'autre côte étoit d'environ quatre milles, & le fond de 10 à 12 brasses : la grande terre, entre cette île plate & *Mowihora*, est médiocrement élevée, mais unie, sans bois, & remplie de plantations & de villages. Les villages, plus grands que tous ceux qu'il avoit vus jusqu'alors, étoient situés sur des éminences près de la mer, fortifiés du côté de terre par un parapet & un fossé, & environnés dans l'intérieur d'une haute palissade ; outre le parapet, le fossé & la palissade, il paroissoit y avoir encore des espèces de fortifications. *Tupia* croyoit que les petits enclos, bordés de palissades & de fossés étoient des *Morais*, ou lieux de culte, mais M. Cook & M. Banks pensoient que c'étoient des forts, & ils en conclurent que ces peuples avoient dans leur voisinage des ennemis, aux hostilités desquels ils étoient sans cesse exposés.

Descript. a
de la côte.

Villages fortifiés.

La nuit suivante il dépassa une petite île haute qu'il a appelée le *Maire* : elle git à quatre milles d'un Cap élevé & rond qui est sur la grande terre ; depuis ce Cap la terre court nord-ouest aussi loin que peut s'étendre la vue, & elle a un aspect montueux & escarpé.

Le Maire.

Le 3 il dépassa à une lieue, un groupe de petites îles & de rochers, auxquels il donna le nom de *Cour des Aldermans* ; ils gisent dans une étendue d'environ une demi-lieue de chaque côté, & à cinq lieues de la grande terre. Dans l'espace intermédiaire, il y a un grand nombre d'autres îles, dont la plupart ne sont que des rochers stériles : la circonférence de quelques-unes de celles-ci est aussi petite que celle du *Monument de Londres* (a), mais elles s'élèvent à une beaucoup plus grande hauteur, & quelques-unes sont inhabitées.

La Cour des
Aldermans.]

Le canton qu'il dépassa le soir de la veille, sembloit être bien peuplé ; il apperçut plusieurs bourgades, & sur la greve des environs, plusieurs centaines de grandes pirogues. Les Indiens reconnoissoient dans ces cantons un chef, qu'ils appellent *Teratu*, & dont ils indiquoient de la main la résidence ; M. Cook crut d'abord que c'étoit fort avant dans les terres, mais il reconnut par la suite qu'il se trompoit.

Descript. a
de la côte.

A une heure trois pirogues montées par vingt & un hommes, se détachèrent de la côte pour s'avancer vers les Anglois. La construction de ces bâtimens sembloit être plus simple que celle de tous les autres vus auparavant ; ce n'étoient rien que des troncs d'un seul arbre, creusés par le feu sans avoir ni ornement, ni com-

Arrivée de
pirogues.

(a) Colonne qui a été érigée à Londres, en mémoire du fameux incendie de 1666.

Cook.
1769.Mémoires
des Indiens.

Hostilité.

Stouffage.

Arrivée de
pirogues.Leurs straté-
gèmes de
guerre.Grande ar-
mée.

modité. Les Indiens qu'ils avoient à bord étoient presque nus, & paroissoient d'un teint brun; cependant, dans leur état de nudité & de foiblesse, ils entonnerent leur chanson de défi pour un combat, & ils sembloient menacer les Anglois d'une destruction inévitable. Ils restèrent quelque temps hors de la portée de leurs pierres, & se hâtant d'approcher davantage avec moins d'apparences d'hostilité, un des natelots alla au côté du vaisseau & leur tendit une corde; mais ils jugèrent à propos de le remercier de cette politesse en lui décochant une javeline; cette première manqua son coup, & sur-le-champ ils en jetterent une autre dans le vaisseau; on tira par-dessus leurs têtes un coup de fusil, qui leur fit bientôt prendre la fuite.

Sur les deux heures il découvrit une grande ouverture & à sept heures du soir on mit à l'ancre par 7 brasses, un peu en-dehors de l'entrée méridionale de la baie: le vaisseau fut bientôt environné de plusieurs pirogues & d'Indiens semblables à ceux qu'on avoit vus la dernière fois, & qui, pendant quelque temps, se comportèrent d'une manière fort honnête. Tandis qu'ils rôdoient autour des Anglois on tua du vaisseau un oiseau qui nageoit sur la mer; ils témoignèrent moins de surprise de cet incident que ne l'avoit imaginé M. Cook; ils prirent l'oiseau & ils l'attachèrent à une ligne de pêche qui étoit suspendue à la poupe du vaisseau. On leur donna une pièce d'étoffe en reconnaissance de cette grâce; mais malgré l'effet des armes à feu, & ces marques de politesse de part & d'autre, dès que la nuit survint, ils commencèrent leur chanson de guerre, & ils entreprirent d'enlever la bouée de l'ancre. On tira alors par-dessus leurs têtes deux ou trois coups de fusil, ce qui parut plutôt les irriter que les effrayer; ils s'en allèrent cependant, en menaçant de revenir le lendemain avec de nouvelles forces, & de mettre à mort tous les Anglois; ils détachèrent en même temps un bateau qui, à ce qu'ils dirent, alloit vers une autre partie de la baie chercher du renfort.

Il y avoit quelque apparence de générosité & de courage de leur part d'avertir les Anglois du temps où ils vouloient les attaquer; mais ils perdirent tout l'honneur de cet avis, en venant secrètement pendant la nuit, dans un temps où ils espéroient trouver les Anglois endormis. En approchant du vaisseau, ils reconnurent qu'ils s'étoient trompés, & ils se retirèrent sans dire un seul mot, supposant qu'il étoit de trop bonne heure pour exécuter leur projet: quelque temps après ils revinrent; cette nouvelle tentative n'ayant pas un meilleur succès, ils se retirèrent aussi tranquillement que la première fois.

Le 4, à la pointe du jour, ils se préparèrent à exécuter par la force ce dont ils n'avoient pas pu venir à bout par ruse & par artifice; douze pirogues qui avoient à bord environ cent cinquante hommes, tous armés de piques, de lances & de pierres, s'avancèrent. Comme ils ne pouvoient pas commencer l'attaque avant



de Nam Dur.



d'être près du vaisseau, Tupia fut chargé de leur faire des représentations, &c, s'il étoit possible, de les détourner de leur projet; pendant la conversation, ils paroissoient avoir des intentions tantôt pacifiques, & tantôt ennemies; à la fin cependant ils commencèrent à commercer, & on leur proposa d'acheter leurs armes, que quelques-uns d'eux consentirent à vendre: ils en cédèrent deux quand on les eut payées, mais après avoir reçu le prix d'une troisième, ils refusèrent de l'envoyer, en proposant pourtant de la céder si on vouloit l'acheter une seconde fois; on en donna effectivement un autre prix, mais ils retièrent encore l'arme en demandant un troisième échange: on rejeta cette proposition avec quelques marques de déplaisir & de ressentiment, mais l'offenseur se moqua des Anglois en leur témoignant du mépris & en le défiant au combat, & il éloigna sa pirogue à quelques verges du vaisseau. Comme M. Cook projettoit de rester cinq ou six jours en cet endroit pour observer le passage de Mercure, il crut que pour prévenir de semblables avanies, il étoit absolument nécessaire de montrer à ces Indiens qu'on ne le maltraitoit pas impunément; il tira quelques grains de plomb contre le voleur, & une balle à travers le fond de son bateau: sur quoi il se mit à ramer à environ cent verges de distance, les Indiens des autres pirogues ne firent pas la moindre attention à leur compagnon blessé, quoiqu'il perdit beaucoup de sang; ils revinrent au côté du vaisseau, & continuèrent à faire des échanges avec un air d'indifférence & d'insensibilité parfaites; ils vendirent encore plusieurs de leurs armes, sans faire aucune autre tentative pour les tromper; à la fin cependant un Indien jugea à propos de s'enfuir sur sa pirogue avec deux piéces d'étoffe, dont une seule suffisoit pour payer l'arme qu'il avoit offert de vendre. Lorsqu'il fut à environ cent verges de distance, & qu'il se crut assuré de sa proie, on tira un coup de fusil qui heureusement atteignit le bordage de la pirogue & y fit deux trous. Cette décharge n'eut d'autre effet que d'exciter les Indiens à ramer avec plus de promptitude, & le reste des pirogues s'éloigna aussi en grande hâte. Pour leur donner une preuve plus frappante de notre supériorité, on tira par-dessus leur tête un canon à boulet, & aucun de leurs bâtimens ne s'arrêta avant d'aborder à la côte.

Sur les dix heures M. Cook partit dans un bateau & le Maître dans un autre, pour sonder la baie & chercher un mouillage plus convenable. Il porta d'abord vers la côte septentrionale, de laquelle quelques pirogues se détachèrent pour venir à sa rencontre; elles se retirèrent cependant à mesure qu'il avançoit, & elles l'invitèrent à les suivre; mais voyant qu'elles étoient toutes armées, il ne crut pas qu'il fût prudent d'accepter leur proposition: il alla vers le fond d'une baie, où il aperçut sur une pointe très-élevée un village fortifié de la manière décrite plus haut; & il y choisit un mouillage, dans lequel on conduisit ensuite le vaisseau.

Cook.
1769.

(Remontrances de Tupia.

Tromperie
de menaces.Zélandais
blessé.Nouvelles
tromperies.Reconnoissance de la
côte.

Cook,
1766.

Les Zélan-
dois revien-
nent au vai-
seau.

Vieillard
très-honné-
te.

D'enche-
mens qui
vont à la
pêche.

Suite de la
pêche.

Querelle &
combat de
deux Zélan-
dois.

Descente à
terre.

Remarque
sur la vie
qu'ils mè-
nent.

Le 5, au matin, les naturels du pays revinrent au vaisseau, mais leur conduite fut très-différente de celle de la veille. Il y avoit parmi eux un vieillard dont l'honnêteté & la prudence avoient déjà frappé les Anglois; il s'appelloit Toiava, & il sembloit être d'un rang distingué. Il s'étoit comporté avec beaucoup de bon sens & de sagesse dans l'affaire de la veille, se tenant dans une petite pirogue toujours près du vaisseau, & traitant les Anglois d'une manière qui supposoit qu'il ne méditoit aucune fraude, & qu'en même temps il ne les soupçonnoit pas de vouloir lui faire du mal. Après quelques invitations, cet indien & un autre de ses compatriotes vinrent à bord, ils se hasardèrent à entrer dans la grande chambre, & on leur presenta à chacun un morceau d'étoffe & des clous de fêche. Ils dirent que les Indiens craignoient beaucoup les Anglois qui promirent d'être leurs amis, s'ils vouloient vivre en paix, & qui ajoutèrent qu'ils desiroient seulement d'acheter d'eux ce qu'ils auroient à vendre, & au prix qu'ils fixeroient.

Quand les naturels du pays furent partis, divers detachemens allerent à la pêche. Les Indiens qui étoient à l'un des côtés de la riviere, témoignèrent aux Anglois de l'amitié par tous les signes qu'ils purent imaginer, & ils les inviterent à débarquer parmi eux, mais les Anglois aimèrent mieux aller à terre de l'autre côté parce qu'on pouvoit plus commodément y jeter la seine, & tuer des oiseaux qu'on y voyoit en grand nombre & de plusieurs especes différentes: après beaucoup de sollicitations les Indiens se hasardèrent à venir, sur le midi, auprès des Européens. On prit peu de poisson avec la seine, on n'attrapa que quelques mulets, & avec les autres filets, on ne prit qu'un petit nombre de coquillages; mais on tua plusieurs oiseaux, dont plusieurs ressembloient à la pie-de-mer, excepté qu'ils avoient un plumage noir, le bec & les pieds rouges. Pendant la chasse, ceux des Anglois qui restèrent près des bateaux, virent deux Indiens se quereller & se battre: ils commencerent le combat avec leurs lances; quelques vieillards interposant alors leurs bons offices, enleverent les lances, & les laisserent décider leur différend à l'Angloise, à coups de poing: ils se battirent ainsi pendant quelque temps avec beaucoup de vigueur & d'opiniâtreté; mais ils se retirèrent peu-à-peu derriere une colline, de sorte qu'on ne put pas voir l'issue de cette querelle.

Le 6 au matin, la chaloupe alla pêcher dans la baie, & le Capitaine Cook envoya en même-temps un Officier, des soldats de marine, & un detachement de matelots pour couper du bois & jeter la seine. Les Indiens de la côte parurent très-paisibles & très-soumis: il y a lieu de croire que leurs habitations étoient fort éloignées de là; car on ne vit point de maisons, & il reconnut qu'ils passoient la nuit sous les buissons. Il est probable qu'ils viennent souvent en troupes dans la baie pour y recueillir des coquillages qui y sont en très-grande abondance, puisque par-tout où il alla, soit

sur les collines ou dans les vallées, les bois & les plaines, il en apperçut de grands monceaux, dont quelques-uns sembloient être vieux & d'autres frais, & dont on auroit pu charger plusieurs voitures. On n'apperçut point de terrain cultivé dans ce canton, qui paroïssoit désert & stérile; les sommets des collines avoient de la verdure, mais il n'y croissoit qu'une espèce de grosse fougère, dont les naturels du pays avoient rassemblé une grande quantité de racines pour les emporter avec eux. Le soir, M. Banks remonta une rivière, qui se décharge dans la baie à son embouchure, elle est belle & large; mais à la distance d'environ deux milles, il n'y avoit pas assez d'eau pour couvrir le pied; l'intérieur du pays étoit encore plus désert que la côte de la mer. La pêche ne fut pas plus heureuse ce jour-là que la veille; les Indiens compensèrent en quelque manière ce mauvais succès, en apportant plusieurs paniers de poissons dont quelques-uns étoient secs, & d'autres nouvellement apprêtés: ces derniers n'étoient pas les meilleurs, mais on acheta tous pour encourager ce trafic.

Le temps fut si mauvais le 7, que personne ne quitta le vaisseau, & aucun des Indiens n'alla à bord.

Le 8, M. Cook envoya à terre un détachement de matelots pour faire de l'eau & du bois; & sur ces entrefaites, plusieurs pirogues, dans l'une desquelles étoit Toiava, s'avancèrent vers le vaisseau. Peu de temps après son arrivée, il apperçut deux pirogues qui venoient du côté opposé de la baie, sur quoi il retourna promptement au rivage avec tous ses canots, en disant qu'il craignoit les Infidèles qui s'approchoient; ce fait est une nouvelle preuve que les peuples de ces pays sont perpétuellement en guerre les uns contre les autres. Cependant il revint bientôt, après avoir reconnu que les Indiens qui l'avoient allarmé n'étoient pas ceux qu'il regardoit comme ses ennemis. Les naturels qui vinrent près du vaisseau le matin, vendirent, pour quelques morceaux d'étoffe, assez de poissons de l'espèce des maquereaux pour en servir à tout l'équipage, & ils étoient très-bons.

M. Banks & Solander allèrent à terre, & rassemblèrent un grand nombre de plantes absolument inconnues, & comme ils ne s'en revinrent que fort tard, ils eurent occasion d'examiner comment les Indiens passent la nuit. Ils n'avoient d'autre abri que quelques arbrisseaux; les femmes & les enfants étoient rangés un peu plus loin de la mer que les hommes qui formoient autour d'eux une espèce de demi-cercle, & qui plaçoient leurs armes à côté d'eux contre les arbres; ce qui prouve qu'ils craignoient sans cesse l'attaque de quelque ennemi peu éloigné. Ils remarquèrent aussi qu'ils ne reconnoissoient ni Teratu, ni aucun autre chef pour leur Roi: comme ils différoient en ce point de tous les autres Indiens vus sur les autres parties de la côte, on imagina que c'étoit peut-être une espèce de proscrits qui s'étoient révoltés contre Teratu, & dans

Cook.
1769.

Description
de ce can-
ton.

Rivière

Autre des-
cente à terre

Prayeur d'un
Infidèle à la
vue d'autres
Zélandais.

Manière
dont les Zé-
landais pas-
sent la nuit.

Remarque
sur cette
peuplade.

ce cas, il étoit possible qu'ils n'eussent point d'habitations fixes, ni de terres cultivées dans aucune partie du pays.

4 oct.
1769.
Arrivée de
plusieurs pi-
rogues char-
gées de pois-
sons.

Le 9 à la pointe du jour, un grand nombre de pirogues vinrent à bord; elles étoient chargées de deux espèces de maquereaux, dont l'une étoit exactement la même que celle d'Angleterre, & l'autre en étoit un peu différente: on crut que ces Indiens avoient fait une pêche très-abondante, & qu'ils venoient vendre le surplus.

Observation
du passage
de Mercure.

MM. Banks, Solander & Green se rendirent à terre avec M. Cook pour observer le passage de Mercure (a), leur observation venoit de finir sur le midi, lorsqu'ils furent alarmés par un coup de fusil tiré du vaisseau. On rapporta à M. Cook, que l'apparition subite de deux grandes pirogues remplies d'Indiens, qui paroissoient étrangers & avoir de mauvais desseins; & la friponnerie de l'un d'eux, qui avoit trompé M. Gore, Lieutenant, qui commandoit le vaisseau en l'absence du Capitaine, avoit occasionné le coup qu'il avoit entendu, & qui avoit tué un Indien.

Zélandais
tués.

Souper des
Zélandais.

Un peu avant le coucher du soleil, les Indiens se retirèrent pour souper, & on les suivit afin d'être témoins de leur repas. Il étoit composé de différentes espèces de poissons, parmi lesquels il y avoit des crevilles de mer, & quelques oileaux. Ces oileaux étoient grillés ou cuits au four. Pour les griller, ils les attachoient à un petit bâton fiché en terre & incliné vers leur feu. Ils cuisent leurs alimens au four en les mettant dans un trou garni de pierres chaudes, comme les Taïtiens.

Douleur
d'une Zélan-
doise.

Parmi les naturels du pays qui s'étoient rassemblés à cette occasion, il y avoit une femme qui déplorait, à la manière du pays, la mort d'un de ses parens: elle étoit assise à terre près des autres, qui, excepté un seul, ne faisoient pas la moindre attention à elle. Les larmes couloient en abondance le long de ses joues, & elle répétoit d'une voix basse, mais très-plaintive, des paroles que Tupia lui-même n'entendoit point. A la fin de chaque phrase elle se faisoit des incisions sur les bras, le visage & la poitrine, avec une coquille qu'elle tenoit à la main, de sorte qu'elle étoit presque couverte de sang, ce qui offroit un des plus touchans spectacles qu'il soit possible d'imaginer. Les blessures ne paroissent pourtant pas être aussi profondes que celles qu'ils se font quelquefois en pareilles occasions, si l'on peut en juger par les cicatrices qu'il y avoit sur les bras, les cuisses, la poitrine & les joues de plusieurs d'entr'eux, & qu'on nous dit être des blessures qu'ils s'étoient faites comme des témoignages de leur affection & de leur douleur.

M. Cook re-
monte une
rivière.

Le lendemain 10, j'allai, dit M. Cook, accompagné de M. Banks & de quelques-uns de nos Officiers, avec deux bateaux examiner la grande rivière qui bouche la baie, & que M. Banks avoit déjà remontée l'espace de quelques milles. Nous aurions avancé beaucoup

(a) Les résultats de cette observation se trouvent dans le Journal,

plus loin, si le temps avoit été favorable. Elle étoit beaucoup plus large qu'à son embouchure, & divisée en plusieurs bras par de petites îles plates qui sont couvertes de paletuviers, & inondées à la haute marée. Ces paletuviers diffusent une substance visqueuse qui ressemble beaucoup à la résine. Nous en avions d'abord trouvé en petites masses sur le bord de la mer, & nous la vîmes ensuite collée aux arbres, ce qui nous fit connoître d'où elle venoit. Nous débarquâmes sur le côté oriental de la rivière, où nous aperçûmes un arbre sur lequel plusieurs oiseaux, de l'espece des ligans, avoient construit leurs nids, & en conséquence nous résolûmes d'en diner. Nous eûmes bientôt tué vingt de ces oiseaux, & après les avoir rôtis sur-le-champ, nous en fîmes un excellent repas. Nous montâmes ensuite sur les collines, d'où nous comptons découvrir la source de la rivière. Les bords de chaque côté, ainsi que les îles, étoient couvert de paletuviers, & la greve abondoit en pétoncles & autres coquillages. Il y avoit en plusieurs endroits des huîtres de rochers, & par-tout une grande quantité d'oiseaux, & sur-tout des cormorans, des canards, des corlieus & des pies-de-mer. Nous aperçûmes du poisson dans la rivière, mais nous ne pûmes pas découvrir de quelle espece il étoit. La plus grande partie du pays, sur le côté oriental de la rivière, est stérile & dénué de bois; mais sur le côté de l'Ouest, il présente un meilleur aspect, & il est orné d'arbres en quelques endroits, quoiqu'il n'ait nulle part une apparence de culture. A l'entrée de la rivière & dans l'espace de deux ou trois milles vers sa source, il y a un bon mouillage de 4 & 5 brasses d'eau, & des endroits très-commodes pour échouer un navire, où la marée s'élève & retombe de sept pieds dans les pleines & les nouvelles lunes. Nous n'avons pas pu déterminer si quelque courant considérable d'eau douce débouche de l'intérieur du pays dans cette rivière; mais nous vîmes sortir des collines un grand nombre de petits ruisseaux. Près de l'embouchure de cette rivière, au côté oriental, nous trouvâmes un petit village Indien composé de petits hangars. Nous y débarquâmes, & les habitants nous reçurent avec de grands témoignages d'hospitalité & d'amitié; ils nous régalerent d'un poisson à coquille plate, ressemblant un peu au pétoncle; nous le mangeâmes sortant de dessus les charbons, & il étoit d'un goût délicieux. Près de cet endroit, il y a une pointe élevée ou péninsule qui s'avance dans la rivière, & l'on aperçoit les restes d'un fort qu'ils appellent *Eppah* ou *Heppah*. Le plus habile Ingénieur de l'Europe n'auroit pas pu choisir une meilleure situation pour mettre un petit nombre d'hommes en état de se défendre contre un plus grand. Les rochers sont si escarpés que l'eau qui enferme ce fort de trois côtés, le rend entièrement inaccessible, & du côté de terre il est fortifié par un fossé & un parapet élevé en dedans. Du sommet du parapet jusqu'au fond du fossé, il y a vingt-

Cunk
1769.

Description
des bords de
cette rivière.

Village ZA
maïou.

Forteresse.

Tome XX.

Kkk

Cook.
1769.

deux pieds. Le fossé en dehors a quatorze pieds de profondeur & une largeur proportionnée. Toute la forteresse sembloit avoir été construite avec beaucoup de jugement. Il y avoit une rangée de piquets ou palissades sur le sommet du parapet & le long du bord du fossé en dehors. Ces derniers avoient été enfoncés en terre à une très-grande profondeur, & ils étoient inclinés & s'avançoient en saillie vers le fossé; mais on n'y avoit laissé que les plus épais qui portoient des marques évidentes de feu, de sorte que probablement la place avoit été prise & détruite par un ennemi. Si un vaisseau étoit jamais obligé d'y hiverner ou d'y séjourner pendant quelque temps, il pourroit dresser des tentes en cet endroit qui est assez vaste & fort commode, & qu'on défendrait aisément contre les forces de tout le pays.

Avis aux
pêcheurs

Le 11, le vent fut si fort & la pluie si abondante qu'aucune pirogue des Indiens ne se mit en mer; M. Cook envoya pourtant la chaloupe prendre des huîtres sur l'un des bancs qui avoient été découverts la veille.

Arrivée des
pirogues.

Le matin du 12, deux pirogues se mirent en mer; elles étoient remplies d'Indiens que M. Cook n'avoit pas encore vus, mais qui, par les précautions qu'ils prenoient en approchant, sembloient avoir entendu parler des Anglois. On leur donna tous les témoignages possibles d'amitié pour les inviter à s'avancer au côté du vaisseau; ils s'y hasarderent; deux d'entr'eux monterent à bord, & les autres vendirent, d'une manière très-honnête, ce qu'ils avoient. Une petite pirogue vint aussi de l'autre côté de la baie; les naturels qui la montoient vendirent quelques gros poissons, en faisant entendre qu'ils avoient été pris la veille, & qu'ils les auroient apportés tout-de-suite, si le vent trop fort ne les avoit pas empêchés de s'embarquer.

Connaissance des
Zuandais.Excursion
dans le pays.Villages for-
tifiés.

Après déjeuner j'allai, dit M. Cook, avec la pinasse & l'iole, accompagné de MM. Banks & Solander, au côté septentrional de la baie, afin d'examiner le pays & deux villages fortifiés que nous avions reconnus de loin. Nous débarquâmes près du plus petit, dont la situation étoit la plus pittoresque qu'on puisse imaginer; il étoit construit sur un petit rocher détaché de la grande terre, & environné d'eau à la haute marée. Ce rocher étoit percé dans toute sa profondeur, par une arche qui en occupoit la plus grande partie; le sommet de l'arche avoit plus de soixante pieds d'élévation perpendiculaire au-dessus de la surface de la mer, qui couloit à travers le fond à la marée haute: le haut du rocher, au-dessus de l'arche, étoit fortifié de palissades à la manière du pays; mais l'espace n'en étoit pas assez vaste pour contenir plus de cinq ou six maisons, il n'étoit accessible que par un sentier escarpé & étroit, par où les habitants descendirent à notre approche, & nous inviterent à monter; nous refusâmes cette offre, parce que nous avions envie d'examiner un fort beaucoup plus considérable de la même espèce, situé à peu

près à un mille de-là. Nous fîmes quelques présens aux femmes, & sur ces entrefaites, nous vîmes les Indiens du bourg, vers lequel nous allions, s'avancer vers nous en corps au nombre d'environ cent, y compris les hommes, les femmes & les enfans. Quand ils furent assez près pour se faire entendre, ils firent un geste de leurs mains en nous criant *Horomai*; ils s'affirèrent ensuite parmi les buissons près de la greve: on nous dit que ces cérémonies étoient des signes certains de leurs dispositions amicales à notre égard. Nous marchâmes vers le lieu où ils étoient assis, & quand nous les abordâmes nous leur fîmes quelques présens, en demandant permission de visiter leur *Heppah*; ils y consentirent avec la joie peinte sur leur visage, & sur-le-champ ils nous y conduisirent: il est appelé *Wharretouwa*, & il est situé sur un promontoire ou pointe élevée qui s'avance dans la mer, sur le côté septentrional & près du fond de la baie. Deux des côtés lavés par les flots de la mer, sont entièrement inaccessibles; deux autres côtés sont contigus à la terre: il y a depuis la greve une avenue qui conduit à un de ceux-ci, qui est très-escarpé; l'autre est plat: on voit sur la colline une palissade d'environ dix pieds de haut, qui environne le tout & qui est composée de gros pieux joints fortement ensemble avec des baguettes d'osier. Le côté faible, près de la terre, étoit aussi défendu par un double fossé, dont l'intérieur avoit un parapet & une seconde palissade; les palissades du dedans étoient élevées sur le parapet près du bourg, mais à une assez grande distance du bord & du fossé intérieur, pour que les Indiens pussent s'y promener & s'y servir de leurs armes: les premières palissades du dehors se trouvoient entre les deux fossés, & elles étoient enfoncées obliquement en terre, de manière que leurs extrémités supérieures étoient inclinées vers le second fossé; ce fossé avoit vingt-quatre pieds de profondeur, depuis le pied jusqu'au haut du parapet; & tout près & en dedans de la palissade intérieure, il y avoit une plateforme de vingt pieds d'élévation, de quarante de long & de six de large: elle étoit soutenue par de gros poteaux, & destinée à porter ceux qui défendent la place, & qui peuvent de-là accabler les assaillans par des dards & des pierres, dont il y a toujours des tas en cas de besoin. Une autre plateforme de la même espèce, & placée également en dedans de la palissade, commandoit l'avenue escarpée qui aboutissoit à la greve; de ce côté de la colline il y avoit quelques petits ouvrages de fortification & des huttes, qui ne servoient pas de postes avancées, mais d'habitations à ceux qui ne pouvant pas se loger, faute de place, dans l'intérieur du fort, vouloient cependant se mettre à portée d'en être protégés. Les palissades, ainsi qu'on l'a déjà observé, environnoient tout le sommet de la colline, tant du côté de la mer que du côté de la terre; mais le terrain, qui originairement étoit une montagne, n'avoit pas été réduit à un seul niveau, mais formoit plusieurs plans différens qui s'élevoient

Cook.
1779.
Accueil des
Zélandais.

Description
d'une fortification.

Cook.
1769.

en amphithéâtre, les uns au-dessous des autres, & dont chacun étoit environné par une palissade séparée : ils communiquoient entr'eux par des sentiers étroits qu'on pouvoit fermer facilement ; de sorte que si un ennemi forçoit la palissade extérieure, il devoit en emporter d'autres avant que la place fût entièrement réduite, en supposant que les Indiens défendissent opiniâtement chacun de ces postes. Un passage étroit d'environ douze pieds de long, & qui aboutit à l'avenue escarpée qui vient du rivage, en forme la seule entrée : elle passe sous une des plateformes, & quoique nous n'ayons rien vu qui ressemblât à une porte ou à un pont, elle pourroit aisément être barricadée, de manière que ce seroit une entreprise très-dangereuse & très-difficile que d'essayer de la forcer ; en un mot, on doit regarder comme très-forte une place dans laquelle un petit nombre de combattans déterminés se défend aisément contre les attaques que pourroit former, avec ses armes, tout le peuple de ce pays. En cas de siège, elle paroït être bien fournie de toutes sortes de provisions, excepté d'eau : nous appercûmes une grande quantité de racines de fougère, qui leur sert de pain, & de poissons secs amoncelés en tas ; mais nous ne remarquâmes pas qu'ils eussent d'autre eau douce que celle d'un ruisseau qui couloit tout près & au-dessous du pied de la colline. Nous n'avons pas pu savoir s'ils ont quelque moyen d'en tirer de cet endroit pendant un siège, ou s'ils connoissoient la manière de la conserver dans des citrouilles ou d'autres vases, ils ont sûrement quelque ressource pour se procurer cet article nécessaire à la vie ; car autrement il leur seroit inutile de faire des amas de provisions. Nous leur témoignâmes le désir que nous avions de voir leurs exercices d'attaque & de défense ; un jeune Indien monta sur une des plateformes de bataille, qu'ils appellent *Porara*, & un autre descendit dans le fossé ; les deux combattans entonnerent leur chanson de guerre, & dansèrent avec les mêmes gestes effrayans que nous leur avions vu employer dans des circonstances plus sérieuses, afin de monter leur imagination à ce degré de fureur qui, chez toutes les Nations sauvages, est le prélude du combat.

Exercices
militaires du
Pays.

Ils s'attaquent avec intrépidité les uns les autres, quoiqu'ils aient besoin de se passionner avant de commencer le combat, ainsi qu'on voit parmi nous des hommes qui s'enivrent afin de pouvoir exécuter un projet formé de sang-froid, & qu'ils n'auroient pas osé accomplir tant qu'ils seroient restés dans cet état.

Nous nous arrêtons sur tous ces détails parce qu'on ne connoit encore aucun peuple sauvage qui ait autant de forteresses, & qui prenne autant de précaution pour sa défense. Les peuplades les plus féroces de l'Amérique ne ressemblent en rien à celles de la nouvelle Zélande¹.

¹ Nous appercûmes, continue M. Cook, sur le côté de la colline, près de ce fort Indien, l'espace d'environ un demi-acre

de terrein, planté de citrouilles & de patates douces, & qui étoit le seul endroit cultivé de la baie; il y a deux rochers au pied de la pointe, sur laquelle est construite cette fortification, l'un extrêmement détaché de la grande terre, & l'autre qui ne l'est pas tout-à-fait; ils sont petits tous les deux, & ils paroissent plus propres à servir de retraite aux oiseaux qu'aux hommes; cependant il y a des maisons & des places de défense sur chacun d'eux. Nous vîmes plusieurs autres ouvrages de même espèce sur de petites îles, des rochers & des sommets de collines en différentes parties de la côte, outre quelques autres bourgs fortifiés, qui sembloient être plus considérables que celui-ci.

Cook.
1769.

Redoutes.

Les hostilités continuelles dans lesquelles doivent vivre nécessairement ces pauvres sauvages, qui ont fait un fort de chaque village, expliqueront pourquoi ils ont si peu de terres cultivées; & comme les malheurs s'engendrent souvent les uns les autres, on en conclura peut-être qu'ils sont d'ailleurs perpétuellement en guerre, parce qu'ils n'ont qu'une petite quantité de terrein mis en culture. Il est très-surprenant que l'industrie & le soin qu'ils ont employés à bâtir, presque sans instrumens, des places si propres à la défense, ne leur aient pas fait inventer par la même raison une seule arme de trait, à l'exception de la lance, qu'ils jettent avec la main : ils ne connoissent point l'arc pour les aider à décocher un dard, ni la fronde pour lancer une pierre, ce qui est d'autant plus étonnant que l'invention des frondes, des arcs, & des fleches, est beaucoup plus simple que celle des ouvrages que construisent ces peuples, & qu'on trouve d'ailleurs ces deux armes dans presque toutes les parties du monde, chez les Nations les plus sauvages. Outre la grande lance & le *patou-patou*, dont on a déjà parlé, ils ont un bâton d'environ cinq pieds de long, quelquefois pointu comme la hallebarde, & d'autres fois terminé en une seule pointe à l'un des bouts, & ayant l'autre large & d'une forme approchante de la pale d'une rame; ils ont encore une autre arme d'environ un pied plus courte que celle-ci, pointue à une des extrémités, & faite comme une hache à l'autre : leurs grandes lances ont des pointes barbelées, & ils les manient avec tant de force & d'agilité, que nous n'aurions pu leur opposer avec avantage d'autres armes que des fusils.

Remarques
sur les vices que
méritent les
Zélandais.

Armes.

Le 15, M. Cook fit voile hors de la baie, & il y avoit en même temps au côté de son bâtiment plusieurs pirogues, dans l'une desquelles étoit Toiava, qui dit à M. Cook que dès qu'il seroit parti il se réfugierait à son *Heppah* ou fort, parce que les amis de l'homme qui avoit été tué par M. Gore, le 9, l'avoient menacé de venger sur lui cette mort, qu'ils lui reprochoient à cause de son affection pour les Anglois. A la hauteur de la pointe septentrionale de la baie, on vit un grand nombre d'îles de différente étendue, & qui sont dispersées au nord-ouest, dans une direction parallèle à la grande terre, aussi loin que pouvoit porter la vue.

Menaces
faites au
vieillard,
ami des An-
glois.

Cook.
1769.
Baie de Mer-
cure.
Description
de cette baie.

Rivière des
Huitres.

Rivière des
Paletuviers.

Remarques
sur les habi-
tans de ces
baies.

Sable ferre-
ux.

Les habitans
n'ont point le
fer.

M. Cook donna le nom de *Baie de Mercure* à la baie qu'il venoit de quitter, parce qu'il y observa le passage de Mercure sur le disque du soleil : il y a plusieurs isles au Sud & au Nord, & une petite isle ou rocher au milieu de l'entrée : le meilleur mouillage se trouve dans une baie sablonneuse, en dedans de la pointe méridionale, par 5 ou 4 brasses d'eau ; il faut arriver jusqu'à ce qu'un rocher semblable à une haute tour, qui est en dehors de la pointe, soit sur la même ligne que cette pointe, ou cachée derrière. On peut faire très-commodément de l'eau & du bois en cet endroit, & il y a dans la rivière une quantité immense d'huîtres & d'autres coquillages ; c'est pour cela qu'on l'a appelée *Rivière des Huitres* : cependant un vaisseau qui devroit relâcher ici pendant quelque-tems, pourroit choisir un endroit meilleur & plus sûr dans la rivière qui est au fond de la baie, & à laquelle on donna le nom de *Man grove's River*, (*Rivière des Paletuviers*) à cause du grand nombre de ces arbres qui sont dans les environs. Pour faire voile dans cette rivière, il faut pendant toute la route ranger la côte méridionale. Le sol, sur le côté Est de la rivière & de la baie, est très stérile : il ne produit que de la fougère, & un petit nombre d'autres plantes qui croissent dans les mauvais sols ; la terre sur le côté nord-ouest, est couverte de bois, & le sol étant beaucoup plus fertile, il produiroit sans doute toutes les denrées nécessaires à la vie s'il étoit cultivé ; il n'est pourtant pas aussi fécond que les terres vues au Sud : & les habitans, quoique nombreux, paroissent plus misérables ; ils n'ont point de plantations ; leurs pirogues sont médiocres & sans ornemens, & ils couchent en plein air : ils disoient que si *Teratu*, dont ils ne reconnoissoient pas la souveraineté, venoit parmi eux, il les tueroit : ce rapport confirma les Anglois dans l'opinion que c'étoient des rebelles errans, cependant ils apprirent qu'ils avoient des *Heppahs* ou places fortes, où ils se retiroient lors d'un danger imminent.

On trouva en plusieurs parties de cette baie une grande quantité de sable ferrugineux, qui avoit été jetée sur la côte par tous les petits ruisseaux d'eau douce qui viennent de l'intérieur du pays ; ce qui démontre qu'on trouveroit des mines de fer, sans aller bien avant dans les terres. Cependant les habitans de ce canton, ainsi que ceux des autres parties de la côte ne connoissent point l'usage de ce métal, qui n'a pour eux aucune valeur ; ils préféreroient tous la bagatelle la plus inutile, non-seulement à un clou, mais même à tout autre instrument de fer.

Avant de quitter cette baie, M. Cook fit graver sur des arbres, près du lieu de l'aguade, le nom du vaisseau & celui du Commandant, avec la date de l'année & du mois où il y avoit relâché, & après avoir arboré Pavillon Anglois, il en prit possession au nom de S. M. B. le Roi George III.

Le 18, à sept heures du matin M. Cook se trouva en travers

d'un promontoire très-remarquable au 36^e 26' de latitude à 9 lieues au nord 48° ouest de la *Baie de Mercure*. Le vaisseau fut encore menacé en cet endroit d'un combat avec un grand nombre d'Indiens qui s'étoient avancés dans leurs pirogues de toutes les parties de la côte; Tupia sans en être prévenu, leur remontra la témérité de leur conduite, & les avertit qu'ils seroient exterminés s'ils osoient attaquer les Européens; comme son discours ne faisoit point d'effet, & qu'ils continuoient de menacer en criant en leur langue " Venez à terre " & nous vous tuons tous. Fort bien, leur dit Tupia, mais pour-
 " quoi nous inquiéter tandis que nous sommes en mer? Vous n'a-
 " vez aucune raison de nous faire une querelle, puisque la mer
 " ne vous appartient pas plus qu'au vaisseau." Un coup de fusil tiré à propos reussit beaucoup mieux que l'éloquence du bon Taïtien, les pirogues reprirent en hâte le chemin du rivage.

Cook.
1769.

Eloquence
de Tupia.

Sur le soir, après avoir fait le tour de la pointe & avoir couru sept ou huit lieues, M. Cook se trouva à l'entrée d'un détroit dans lequel il ne voulut pas se hasarder la nuit, le lendemain 19 il entra dans l'ouverture & mouilla au milieu du canal d'environ onze milles de large, après avoir rencontré différentes pirogues, il envoya deux bateaux pour sonder de chaque côté du vaisseau. Le rapport qu'on lui fit des sondes le détermina à laisser le vaisseau à l'ancre, & à s'embarquer sur un des bateaux pour visiter la baie qui s'étendant fort loin dans les terres, lui donneroit l'occasion d'examiner l'intérieur du pays.

Mouillage.

Reconnaissance
de la
baie.

Le 20 à la pointe du jour, il partit accompagné de MM. Banks & Solander, & de Tupia avec la pinasse & la chaloupe; il reconnut que la baie aboutissoit à une rivière environ à neuf milles au-dessus de l'endroit où étoit le vaisseau; il entra dans cette rivière, au moment de la marée, & il trouva qu'à trois milles de son embouchure l'eau étoit parfaitement douce. Avant d'avoir parcouru le tiers de cette distance, il rencontra un Village Indien, bâti sur une levée de sable sec, & environné dans tout son contour d'une vasse profonde que peut-être les habitans regardoient comme un moyen de défense. Dès que ces Indiens l'apperçurent, ils accoururent en foule sur le rivage, & ils l'invitèrent à descendre; il accepta leur invitation, & il leur rendit une visite malgré la vasse: comme le bon vieillard Toiava son ami leur avoit parlé de lui, ils le reçurent à bras ouverts; mais son séjour parmi eux ne pouvoit pas être long, parce qu'il avoit en vue d'autres objets de curiosité.

Rivière de la
Tamise.

Description
du pays.

Descente à
terre.

Il remonta la rivière jusqu'à près-midi: il étoit alors à quatorze milles en dedans de son entrée, & voyant que l'aspect du pays étoit à-peu-près le même, sans aucun changement dans le cours de la rivière qu'il n'avoit point d'espoir de suivre jusqu'à sa source, il débarqua sur le côté de l'ouest pour examiner des arbres élevés, dont les bords étoient couverts par-tout. Quoique peu éloigné de la *Baie*

Second dé-
barquement.

Cook.
1769.

Arbre d'une
hauteur de
cinquante.

de pauvreté & de la Baie de Hawke, ils étoient d'une espèce qu'il n'avoit
pas encore vu auparavant. Il eut à peine fait cent verges dans le bois
qu'il en rencontra un qui avoit dix-neuf pieds huit pouces de con-
tour, à six pieds au-dessus de terre. Comme il avoit un quart de cercle
il mesura son élévation de la racine à la première branche, & il
trouva qu'elle étoit de quatre-vingt-neuf pieds. Il étoit aussi droit qu'une
flèche & un peu terminé en pointe, il jugea qu'il contenoit trois cens
cinquante-six pieds cubes de bois, sans les branches. En avançant il en
vit plusieurs autres plus gros; il en fit couper une jeune, & le bois
se trouva pesant & solide; il n'étoit point propre pour des mâts, mais
on pouvoit en faire de très-belles planches.

Remarque
sur la rivie-
re.

La rivière à cette hauteur est aussi large que la Tamise à Green-
wich, & le flot de la marée y est aussi fort; il est vrai qu'elle n'est
pas aussi profonde, mais elle a assez d'eau pour des bâtimens au-des-
sus d'une moyenne grandeur & un fond de vase si mol, qu'en échouant
sur la côte un navire ne pourroit être endommagé.

Sur les trois heures M. Cook se rembarqua pour revenir au vais-
seau; où il ne put arriver que le lendemain: il appella la rivière la
Tamise à cause de quelque ressemblance entre elle & celle de ce
nom en Angleterre.

Les Zélandois des bords de cette rivière se comporterent d'une ma-
nière fort honnête.

Autre des-
couverte à cer-
ce.

Le 22 M. Cook ayant fait voile avec le reflux, navigua jusqu'à
ce que le flot l'obligeât de mouiller; il s'embarqua alors sur la pi-
nasse avec le Docteur Solander, pour aller sur la côte occidentale,
où ils ne virent rien digne de remarque.

Voi commis
par un Zé-
landois.

Pendant que M. Cook faisoit cette expédition, M. Banks étoit
resté au vaisseau pour commercer avec les Indiens; il arriva qu'un
de ceux-ci vola une partie d'une lunette & fut pris sur le fait: les
Anglois se disposoient à le punir; d'abord les Indiens montrèrent de
leur côté l'intention de l'empêcher; cependant lorsqu'ils furent informés
du fait par Tupia & de la nature de la punition, qui étoit
de recevoir deux coups de fouet, ils abandonnerent le coupable:
mais cet acte de sévérité ne laissa pas de diminuer leur confiance, &
ils ne revinrent plus au vaisseau.

Le 23, M. Cook continua de descendre la Tamise; il comprend
sous ce nom la baie profonde qui s'étend jusqu'au courant d'eau dou-
ce, depuis le promontoire du cap, qu'il appella Cap Colville.

Cap Colvil-
le.

Ce Cap s'élève directement de la mer à une hauteur considérable,
& il est remarquable par un rocher très-haut qui est situé au som-
met de la pointe, & qu'on peut distinguer à une très-grande dis-
tance. Depuis la pointe méridionale de ce cap, la rivière court dans
une ligne droite sud quart sud-est, & elle n'a nulle part moins de trois
lieues de large dans un espace de quatorze lieues au-dessus du cap;
elle se resserre ensuite en un lit étroit, mais elle continue à rouler
sic

ses eaux dans la même direction à travers un pays bas & plat, ou une grande vallée qui est parallèle à la côte de la mer, & dont on ne put pas appercevoir l'extrémité. La terre est assez élevée & remplie de collines sur le côté oriental de la rivière, à l'endroit où elle est large; mais elle est basse sur le côté occidental: elle est par-tout couverte de verdure & de bois, & elle paroïssoit très-fertile, quoiqu'il n'y en eût que quelques petites portions de cultivées. A l'entrée de la partie étroite de la *Tamisé*, le sol est revêtu de paletuviers & d'autres arbrisseaux; mais plus loin on trouve d'immenses forêts du bois dont on a déjà parlé, & qui est peut-être le plus beau qu'il y ait dans le monde. En plusieurs endroits les arbres s'étendent jusqu'au bord de l'eau, & où ils finissent à peu de distance, l'espace intermédiaire est marécageux, comme quelques parties des rives de la *Tamisé* en *Angleterre*. Il est probable que la rivière abonde en poissons, car on y vit plusieurs piquets qu'on avoit plantés, afin d'y attacher des filets pour en attraper. On n'a jamais trouvé dans cette rivière plus de 26 brasses, & cette profondeur diminue par degrés jusqu'à une brassée & demie: à l'embouchure du courant d'eau douce elle est de 4 à 3 brasses; mais il y a au-devant des bancs de sable. Malgré ces obstacles un vaisseau qui tireroit une médiocre quantité d'eau, pourroit remonter fort loin cette rivière avec le flot, car il s'élève de près de dix pieds dans les pleines & les nouvelles lunes: la marée y est haute sur les neuf heures.

Cook.
1769.

Grande forêt.

Autres observations sur la rivière.

Six lieues en-dedans du cap *Colville* au-dessous de la côte orientale, il y a plusieurs petites îles qui, conjointement avec la grande terre, semblent former plusieurs bons havres, & vis-à-vis de ces îles, au-dessous de la côte Ouest, on en trouve d'autres où il est également probable qu'il y a des havres sûrs; quand ces conjectures ne seroient pas véritables, il est certain qu'il y a un bon mouillage par-tout où il y a assez d'eau pour qu'un vaisseau puisse mettre à l'ancre, car on y est défendu contre la mer par une chaîne d'îles de différentes grandeurs, qui gisent en travers de son embouchure, & qu'on a appelées pour cela îles de *Barriere*; elles s'étendent au nord-ouest & au sud-est à dix lieues.

Le nombre des naturels du pays qui habitent les environs de cette rivière, ne semblent pas proportionné à la vaste étendue du pays; mais ils sont forts, bien faits & actifs, & ils le peignent tout le corps, depuis la tête jusqu'aux pieds, avec de l'ocre rouge & de l'huile, ce qu'on n'avoit pas encore vu auparavant. Leurs pirogues sont grandes, bien construites & ornées de sculptures d'un aussi bon goût qu'aucune de celles qu'on avoit rencontrées sur la côte.

Population des bords de la rivière.

Le soir du 24 il mouilla dans une baie où il pêcha à la ligne un grand nombre de poissons appelés brèmes de mer, (a) en conséquence il donna en cet endroit le nom de *baie des Brèmes*.

Baie de Bré-
me.

(a) Elles pèsent chacune 8 à 10 livres.

Tome XX.

LII

Cook.
1769.

Les deux pointes qui la forment gisent au nord & au sud, à cinq lieues l'une de l'autre; elle est par-tout d'une assez grande largeur, & sa profondeur est de trois ou quatre lieues; il paroît y avoir au fond une rivière d'eau douce. La pointe septentrionale de la baie appelée *Pointe des Brèmes*, est une terre élevée & remarquable par plusieurs rochers pointus qui sont situés sur une même ligne au sommet de cette terre. On peut aussi la reconnoître au moyen de quelques petites îles appelées *Hen and Chickens* (*la Poule & les Poussins*) qui se trouvent vis-à-vis, & dont l'une est élevée & se termine en deux pics. Elle git à dix-sept lieues & demie du cap *Colville*.

La Pointe &
les Poussins.

Description
de la côte.

La terre, entre la pointe *Rodney*, qui fait l'extrémité nord-ouest de la *Tamise* & la pointe des *Brèmes* dans une étendue de dix lieues, est basse & garnie de bouquets de bois avec des bancs de sable blanc entre la mer & la terre ferme. On n'y vit point d'habitans, mais seulement plusieurs feux pendant la nuit; & il y a toujours des hommes par-tout où il y a des feux.

Les pauvres
Chevaliers.

Le 25 M. Cook quitta la baie de *Brèmes* à la pointe du jour : il gouverna au nord le long de la côte. A midi il découvrit à trois lieues de petites îles auxquelles il donna le nom de *Pauvres Chevaliers*.

Le pays sembloit être bas, mais bien boisé; il aperçut quelques maisons éparées, trois ou quatre bourgades fortifiées, & dans les environs une grande quantité de terres en culture.

Arrivée de
soo Zélan-
dou.

Tromperies.

Le soir, sept grandes pirogues, montées par environ deux cens hommes, s'avancèrent vers le vaisseau, quelques-uns allerent à bord, & dirent aux Anglois qu'ils avoient entendu parler d'eux. On fit des présens à deux de ceux-ci qui paroissoient être des chefs; mais lorsqu'ils furent sortis du vaisseau, les autres devinrent excessivement incommodes. Quelques Indiens des pirogues se mirent à commercer, & suivant leur coutume à tromper, en refusant de céder ce dont on leur avoit payé la valeur; Entr'autres il y en eut un qui avoit reçu une vieille culotte noire qu'il jeta dans la mer. Lorsqu'on lui eut tiré un coup de fusil chargé de petit plomb, toutes les pirogues s'éloignèrent bientôt après à quelque distance, & quand les Indiens crurent être hors de sa portée, ils firent des déris en entonnant leur chanson de guerre, & en agitant leurs armes. M. Cook pensa que pour leur intérêt & le sien, il falloit les intimider; & il fit décharger d'abord quelques petites armes, & ensuite un canon par-dessus leurs têtes. Le boulet leur causa une frayeur terrible; il ne leur fit pourtant point de mal, mais ils se mirent à ramer avec plus d'ardeur & avec une promptitude surprenante.

Menaces.

Le 26, il continua à s'avancer au nord, toujours en longeant la côte. Entre six & sept heures, deux pirogues arrivèrent près de lui, & les Indiens qui les montoient lui dirent qu'ils avoient entendu parler de l'aventure de la veille : ils allerent à bord, & vendirent, d'une manière très-paillible & très-honnête, tout ce qu'ils avoient. Deux nou-

velles pirogues, plus grandes que les autres, & remplies d'Ifulaires, se détachèrent bientôt de la côte. Quand elles furent près du vaisseau, elles appellerent les autres qui y étoient déjà, & après une conférence de peu de durée, elles s'avancèrent toutes ensemble. Les nouveaux venus sembloient être des personnes d'un rang distingué; leurs pirogues étoient bien sculptées & décorées de plusieurs ornemens, & ils avoient avec eux un grand nombre d'armes de différente espèce; & entr'autres des *patou*-*patous* de pierre & d'os de baleine, auxquels ils paroissent attacher un grand prix. Ils avoient aussi des fanons de baleine sculptés & ornés de touffes de poil de chien, dont M. Cook avoit vu auparavant des imitations en bois. Leur teint étoit plus brun que celui des peuplades rencontrées au sud, & leur corps & leur visage étoient plus marqués de ces taches noires qu'ils appellent *Amoco*. Ils avoient sur chaque fesse une large ligne spirale, & les cuisses de plusieurs d'entr'eux étoient presque entièrement noires; il y avoit seulement par intervalle des lignes blanches, étroites; de sorte qu'au premier coup-d'œil, on croyoit qu'ils portoient des culottes rayées. Chaque tribu sembloit suivre une coutume différente, relativement à l'*Amoco*, car tous les hommes de quelques-unes des pirogues en étoient presque entièrement couverts, & ceux des autres en avoient à peine une tache, excepté sur les lèvres qu'ils avoient tous noires sans aucune exception. Ces Indiens refuserent pendant long-temps de vendre aucune de leurs armes, malgré le haut prix qu'il leur en offrit; à la fin, cependant l'un d'eux montra un morceau de tôle taillé en forme de hache, & le vendit pour une pièce d'étoffe. On lui remit l'étoffe du côté du vaisseau, mais sur le champ il gagna le large, en l'emportant ainsi que la hache. Le Capitaine Cook eut recours à son expédient ordinaire, & fit tirer un fusil à balle par-dessus la pirogue, sur quoi le voleur retourna au vaisseau, & rendit la pièce d'étoffe; mais toutes les pirogues retournèrent à terre sans proposer aucun autre échange. A midi la grande terre s'étendoit du sud quart sud-est, au nord-ouest quart ouest, & une pointe remarquable lui restoit à l'ouest, il la dépassa à trois heures, & il lui donna le nom de *Cap Bret*, en l'honneur de Sir Picrey Bret. La terre y est beaucoup plus élevée qu'aucune partie de la côte adjacente. Il y a à la pointe un mondrain élevé & rond, & au nord-est quart nord, à environ un mille, on trouve une petite île élevée, ou un rocher, qui étoit percé de part en part, de manière qu'il ressembloit à l'arche d'un pont. On voit au côté ouest du cap une baie large & assez profonde, qui a sa direction sud-ouest quart ouest, & dans laquelle il sembloit y avoir plusieurs petites îles. La pointe qui forme l'entrée nord-ouest, est à trois ou quatre lieues du cap *Bret*, & on le distingua par le nom de *Pointe Pococke*. On aperçut plusieurs villages au côté occidental de la baie, tant sur les îles que sur la terre de la *Nouvelle-Zélande*, & plusieurs pirogues très-grandes s'avancèrent vers les Anglois; elles étoient remplies d'Indiens qui avoient meil-

Cook,
1769.
Arrivée
d'avant Zé-
landois.

Parce de
deux chefs.

Tromperie.

Cap Bret.

Rocher
troué

Pointe Po-
coké.

Arrivée de
pirogues.

Cook.
1769.

leur air que tous ceux qu'on avoit vus auparavant : ils étoient tous vigoureux & bien faits ; leurs cheveux noirs étoient attachés en touffes au sommet de la tête, & garnis de plumes blanches. Dans chacune des pirogues, il y avoit deux ou trois chefs, dont les vêtements étoient de la meilleure espèce d'étoffe, & recouverts de peau de chien ; de manière qu'ils présentoient un coup-d'œil agréable. La plupart de ces Indiens étoient marqués d'*amoco*, comme ceux qui étoient venus auparavant au côté du vaisseau. Leur manière de com-

Tromperie. mercer étoit également frauduleuse, & comme on négligea de les punir ou de les effrayer, un des Officiers de poupe qui avoit été trompé eut recours, pour se venger, à un expédient qui étoit à la fois cruel & comique : il prit une ligne de pêche, & quand l'homme qui l'avoit friponné eut approché sa pirogue très-près du côté du vaisseau, il jeta son plomb avec tant d'adresse, que l'hameçon faisoit le voleur par le dos ; il tira ensuite la ligne ; mais l'Indien se cramponnant sur sa pirogue, l'hameçon rompit à la tige, & la barbe resta dans la chair.

Manière
nouvelle dont
on punit un
Zélandois.

M. Cook, pendant le courant du 26, ne rangea pas la côte dans une étendue de plus de six ou huit lieues, cependant il y eut à bord & aux côtés du vaisseau, quatre ou cinq cens Indiens ; ce qui prouve que cette partie de la *Nouvelle-Zélande* est très-bien peuplée.

Le 27, M. Cook se trouva à 22 milles du cap *Brer*, & à un mille d'un groupe d'îles qu'il nomma *Cavalles*, parce qu'il reçut des Indiens en cet endroit plusieurs poissons de ce nom ; ces Indiens lui firent des insultes, & il fut contraint de tirer sur eux, il y en eut quelques-uns de blessés ; ils prirent la fuite, & le vaisseau continua sa route jusqu'au 29, qu'il mouilla près d'une baie dans laquelle il envoya sonder ; & comme les Zélandois le défioient, ou sembloient être disposés à l'attaquer presque par-tout ; il lui arriva encore dans cet endroit une légère altercation avec les Indiens qui l'environnoient dans leurs pirogues, elle se termina comme à l'ordinaire par la frayeur que leur causa l'explosion des armes à feu. Mais quelques heures après, il eut à essuyer un combat plus vif & plus opiniâtre ; son vaisseau étoit à l'ancre dans la baie, il étoit allé à terre avec MM. Banks & Solander sur une île éloignée d'environ trois quarts de mille ; la pinasse qu'il montoit avoit abordé dans une petite anse ; en peu de minutes elle fut entourée de trois à quatre cens Indiens, qui, devenant plus hardis à mesure que leur nombre augmentoit, entonnerent enfin les chançons qui sont pour eux les préludes du combat, & ensuite envoyèrent des détachemens pour s'emparer des bateaux. M. Cook fut le premier, M. Banks & deux hommes de l'équipage l'imitèrent, M. Solander blessa un des chefs qui paroissoit le plus animé ; d'abord les Indiens se retirèrent, mais ils décoururent en présence, & se rassemblèrent sur une monticule, où ils paroissoient se disposer à une nouvelle attaque, alors le vaisseau, d'où l'on découvroit tout ce qui se passoit, se plaça de manière à

Remarque
sur la popu-
la ion.

Dispute avec
les Zélan-
dois.

Combat.

faire jouer son artillerie ; quelques boulets , tirés par-dessus la tête des naturels , acheverent de les disperser. M. Cook demeura le maître de l'anse , & il y fit cueillir du celeri , qui y croit en abondance. „ Nous rappelant , dit ensuite M. Cook , que quelques Indiens s'étoient cachés dans la caverne d'un des rochers , nous marchâmes vers cet endroit ; alors un vieillard , le même chef à qui j'avois donné le matin un morceau de drap , s'avança suivi de sa femme & de son frere , & prenant une posture de suppliant , ils se mirent sous notre protection. Nous leur parlâmes amicalement , le vieillard nous dit qu'un de ceux qui avoit été blessé par du petit plomb étoit son frere , & nous demanda avec beaucoup d'inquiétude s'il en mourroit ; nous l'assurâmes que non ; & mettant dans sa main une balle & du petit plomb , nous lui fîmes entendre que pour mourir il falloit être blessé de la balle , & que ceux qui l'étoient de l'autre manière en guériroient ; nous ajoutâmes que si l'on nous attaquoit encore , nous nous défendrions avec des balles , qui les blesseroient mortellement. Ces Indiens reprirent un peu de courage , s'approchèrent & s'assirent près de nous , & pour les rassurer davantage , nous leur fîmes présent de quelques bagatelles que nous avions , par hasard avec nous. M. Cook passa ensuite à une autre anse de la même île , monta avec ses compagnons sur une colline qui dominoit le pays à une distance considérable ; il aperçut de-là un grand nombre d'îles qui formoient autant de havres , plusieurs bourgades , des maisons dispersées & des plantations , & tout ce canton lui parut plus peuplé que ceux qu'il avoit vus précédemment. Les Indiens sortoient des bourgades voisines , déarmés , & avec les marques de la plus grande soumission.

Forcé par les vents contraires à séjourner dans cette baie , M. Cook employa ce temps à communiquer avec les naturels du pays , devenus amis.

Il descendit un jour sur la côte de la grande terre dans une partie très-éloignée de la baie , & les Indiens prirent sur-le-champ la fuite , excepté un vieillard qui l'accompagna par-tout où il alla , & qui parut fort faisoit des petits présents qu'il lui fit. Il arriva enfin à un petit fort , bâti sur un rocher environné par la mer à la marée haute , & où l'on ne pouvoit monter que par une échelle. Il s'aperçut , lorsqu'il en approcha , que le vieillard le regardoit avec inquiétude ; & quand il lui fit entendre qu'il avoit envie d'y entrer , il lui dit que sa femme y étoit. Il vit bien que cette réponse ne diminuoit pas la curiosité du Capitaine Cook , & après avoir hésité quelque temps , il lui dit qu'il l'y accompagneroit , s'il promettoit de ne commettre aucune indécence. M. Cook lui promit de bon cœur , & à l'instant l'Indien monta le premier pour le guider. L'échelle étoit composée de morceaux de bois attachés à une perche ; mais il étoit difficile & dangereux de s'en servir ; en entrant , le Capitaine Cook

Cook.
1769.

Rencontre
d'un vieil-
lard

Reconnoît
sans le
pays.

Descente à
terre.

Inquiétude
d'un vieil-
lard.

Réserve des
femmes.

COOK.
1769.

trouva trois femmes qui, au moment qu'elles l'aperçurent, eurent peur, & fondirent en larmes. Quelques paroles amicales & des présents, eurent bientôt dissipé leur terreur & ramené leur gaieté. Il examina la maison du vicillard, ainsi que deux autres, les seules qui se trouvaient dans la forteresse, & après avoir fait de nouveaux dons, il se sépara de ces bons Indiens, très-contens les uns des autres.

Baie des îles

Description,

Le 5 Décembre il mit à la voile, & sortit de la baie par une brise du nord-nord-ouest, il la nomma la *Baie des Îles* à cause du grand nombre d'îles qui bordent ses côtes, & y forment d'excellens havres, capables, dit-il, de contenir une flotte entière.

Celui dans lequel il mouilla gît à côté sud-ouest de l'île le plus sud-ouest, & au côté sud-est de la baie. M. Cook avoua qu'il n'a pas examiné avec exactitude cette baie, il craignoit d'employer trop de temps à cette opération; mais il en parcourut un assez grand espace pour assurer qu'on y trouve un bon mouillage & des rafraichissemens de toute espèce. Ce n'étoit pas alors la saison des racines; mais il eut en abondance du poisson, qu'il acheta pour la plupart des naturels du pays, car il ne put en attrapper que très-peu au filet ou à la ligne. Quand il montra aux Indiens la seine telle qu'en ont les vaisseaux de Roi, ils s'en moquerent en riant, & ils étalèrent en triomphe la leur, qui étoit véritablement d'une grandeur énorme, & faite d'une espèce d'herbe très-forte: elle avoit cinq brasses de profondeur; & à en juger par l'espace qu'elle occupoit, elle n'avoit pas moins de trois ou quatre cens brasses de long. La pêche sembloit être la principale occupation de la vie dans cette partie du pays. On vit, aux environs de toutes leurs bourgades, un grand nombre de filets mis en tas comme des meules de foin & couverts d'herbes pour les garantir du mauvais temps, & dans presque toutes les maisons où M. Cook entra, il aperçut quelques Insulaires occupés à en fabriquer. Il s'y procura des requins, des pastenades, des brèmes de mer, des mulets, des maquereaux & quelques autres poissons.

Grande seine
appuyée sur
des piquets.

Occupation
des Indiens.

Quoique cette partie de la baie fût plus remplie d'habitans qu'aucun autre canton qu'il eût visité jusqu'alors; il ne parut pas qu'ils fussent réunis sous un chef, & quoique leurs bourgs fussent fortifiés, ils sembloient vivre en très-bonne intelligence.

Marée.

La marée est haute dans cette baie aux pleines & nouvelles lunes, sur les huit heures, & le flot s'élève alors de six à huit pieds perpendiculairement.

M. Cook manqua bientôt de faire naufrage touchant sur un rocher, qui gît à un demi-mille à l'ouest-nord-ouest de l'île, le plus septentrional ou le plus intérieur sur le côté sud-est de la baie.

Rôle Doubt-
les

Arrivée de
prouges.

Le 9, il découvrit une baie profonde qu'il appella la *Baie Doubtless*. Tandis qu'il étoit par son travers, plusieurs pirogues s'avancèrent vers le vaisseau; mais les Indiens ayant entendu parler des canons, on eut beaucoup de peine à les engager à venir sous la poupe. Après avoir acheté quelques-unes de leurs étoffes ainsi que leur pois-

son, on leur fit quelques demandes sur leur pays, & à l'aide de Tupia, on apprit qu'en naviguant trois jours sur leurs pirogues, ils arrivoient à un endroit appelé *Moore-Whennua*, & que de-là la terre tournoit un peu au sud, & ne s'étendoit plus ensuite à l'ouest. M. Cook conclut que ce lieu étoit la terre découverte par Tasman, & appelée *Cap Maria van Diemen* : voyant que ces Insulaires étoient si intelligens, on leur demanda en outre s'ils connoissoient quelque autre pays que le leur; ils répondirent qu'ils n'en avoient jamais visité d'autre, mais que leurs ancêtres leur avoient dit qu'au nord-ouest quart nord, ou au nord-nord-ouest, il y avoit une contrée fort étendue, appelée *Ulimaroa*, où quelques-uns de leurs compatriotes étoient allés sur une grosse pirogue; qu'il n'en revint qu'une partie, & qu'ils rapportèrent qu'après un passage d'un mois, ils avoient vu un pays où les habitans mangeoient des cochons (a). Tupia, s'informant alors si ces navigateurs avoient ramené quelques cochons avec eux, ils répondirent que non. Tupia replica ensuite : votre histoire est sûrement fautive; car on ne croira pas que des hommes, qui reviennent sans cochons d'une expédition, aient visité un pays où l'on pouvoit se procurer de ces animaux. Il faut cependant remarquer, malgré l'objection pleine de sens de notre Taïtien, que quand ils faisoient mention des cochons, ils n'en décrivoient pas la figure, mais ils les désignoient seulement par le mot *Baah*, nom qu'on leur donne dans les îles de la mer du sud. Mais si cet animal leur avoit été inconnu, & qu'ils n'eussent eu aucune communication avec un peuple chez qui il y en avoit, ils n'auroient pas pu en favoriser le nom.

Le 10 M. Cook aperçut l'extrémité nord-ouest de la grande terre. La latitude, par observation, étoit de 34° 44' sud. Le soir, il trouva que la variation de l'aiguille, incurvée par l'azimuth, étoit de 12° 41' est, & par l'amplitude de 12° 40'.

Le 11, dès le grand matin, il arriva vers la terre à sept lieues à l'ouest de la baie *Doubtless*, dont le fond n'est pas fort éloigné du fond d'une autre grande baie que la côte forme en cet endroit : il n'en est séparé que par une langue basse de terre qui fait une péninsule qui fut appelée *Pointe Knuckle* (*Pointe de la Jointure*). Vers le milieu de cette baie, à laquelle on donna le nom de *Sandy Bay* (*baie de Sable*), il y a une haute montagne qui est sur une côte éloignée, & qui a été nommée *Mont Camel* (*Mont du Chameau*).

Rien dans cette baie n'engagea le vaisseau à y mouiller; la terre dans les environs, est extrêmement stérile, & excepté le *Mont Camel* elle est très-basse. Le sol ne semble être composé que d'un sable blanc, amassé en petites collines irrégulières, & formant des cordons étroits & parallèles à la côte. Ce canton n'est pas sans habitans. On vit un

(a) Ces Zélandois vouloient sans doute parler de l'île de Norfolk, découverte par M. Cook dans son second voyage, ou bien de quelques parties de la Nouvelle-Hollande.

Cook.
1769.
Questions
proposées à
des saïans
d'ici.

Ulimaroa.

Sagacité de
Tupia.

Pointe de
la Jointure.

Baie de Sable.

Mont du
chameau.

Description
de cette par-
tie du pays.

Cook.
1679.

village sur le côté ouest du *Mont Camel*, & un autre sur le côté oriental. On aperçut aussi cinq pirogues remplies d'Indiens qui ramèrent vers le vaisseau, mais qui ne purent pas l'atteindre.

Le 17 après avoir essuyé de gros temps, M. Cook dépassa la pointe la plus septentrionale de la *nouvelle Zélande*, qu'il a appelée *Cap Nord*, & ce qu'il faut remarquer, il eut la précaution de cingler 38 lieues plus loin au nord & à l'ouest pour voir s'il n'y avoit dans cette direction ni île ni détroit.

Ce cap forme la pointe septentrionale de la *Baie de Sable*, & c'est une péninsule qui s'avance au nord-est, à environ deux milles, & qui se termine en un mondrain aplati au sommet. L'isthme qui joint cette pointe à la grande terre, est très-bas ; c'est pour cela que la terre du cap, aperçue de différens points de vue, a l'apparence d'une île. Elle est encore plus remarquable quand on la voit du sud ; on croit découvrir une île élevée & ronde à la pointe sud-est du cap ; mais c'est encore une illusion, car ce qui paroît une île est seulement une colline arrondie, jointe au cap par une langue de terre basse & étroite. On découvrit sur le cap un huppah ou village & un petit nombre d'habitans, & à son côté sud-est il sembloit y avoir un mouillage & un bon abri contre les vents sud-ouest & nord-ouest.

Le 23 M. Cook reconnut les îles appelées par Talian *les trois Rois*. La principale est éloignée du *Cap nord* de 14 ou 15 lieues.

Après avoir louvoyé pendant plusieurs jours au large, M. Cook marcha au sud depuis le cap *Maria van Diemen* qui est la pointe la plus occidentale de la *nouvelle Zélande* qui forme par-tout une côte stérile composée de bancs de sable blanc.

M. Cook dit que dans cette partie de sa navigation, il y a deux choses très-remarquables à observer : " au 35^e de latitude sud, & au milieu de l'été, j'ai trouvé, dit-il, un gros vent qui étoit d'une force & d'une durée dont j'avois à peine vu d'exemple auparavant, & nous employâmes trois semaines à faire dix lieues à l'ouest, & cinq à avancer de cinquante lieues ; car il s'étoit alors écoulé ce temps depuis que nous avions passé le cap *Bret*. Pendant que le vent souffloit, nous étions heureusement à une distance considérable de terre, car autrement il est très-probable que nous aurions péri. "

Il étoit difficile de reconnoître avec plus de soin la partie occidentale & orientale de la *nouvelle Zélande* qui est depuis le cap *Tur-nagim* jusqu'au cap *Nord* : il va continuer de faire le tour de la partie occidentale & méridionale de cette contrée avec la même attention & la même patience.

Du cap nord jusqu'à la *fausse baie* M. Cook toujours assiilli par des rafales & de gros temps, courut des dangers en voulant trop s'approcher de la côte : il observe que vers le 35^e 45' de latitude, il y a tout près de la mer, quelques monticules élevées, au sud desquelles la côte est encore haute, & présente l'aspect le plus désert & le plus stérile

Aspect du
pays.

île qu'on puisse imaginer. On n'y apperçoit rien que des collines de sable, sur lesquelles il y a à peine une tache de verdure ; & une vaste mer, chassée par les vents d'ouest, y brisant en lames terribles, donne à cette côte un air sauvage & effrayant, qui jette dans l'esprit des idées de danger & de solitude, & affecte l'ame des sentimens du malheur & de la mort.

Enfin le 10 à la pointe du jour après une navigation très-pénible, il se trouva entre deux & trois lieues de la terre, qui commençant à prendre une meilleure apparence, s'élevait en petites pentes & étoit couverte d'arbres & de verdure. On apperçut de la fumée en un endroit & un certain nombre de maisons, mais le canton parut être peu peuplé. A neuf heures du matin il étoit en travers d'une pointe qui s'élève doucement de la mer, jusqu'à une hauteur considérable. Il donna à cette pointe le nom de *Pointe Woody* (*pointe boisée*). A environ onze milles au sud-ouest demi ouest de cette pointe, il y a une très-petite île, sur laquelle il vit un grand nombre de mouettes, & qu'il appella pour cela *Gannet Island* (*Isle des Mouettes*). A midi une pointe élevée & escarpée lui restoit à l'est-nord-est à environ une lieue & demie, & il la nomma *Pointe Albatross*; elle est éloignée de sept lieues au sud 17^d ouest de la *Pointe Woody*. Sur la partie septentrionale de cette pointe, la côte forme une baie, dans laquelle il paroît y avoir un mouillage & un abri pour les vaisseaux.

Le 13 M. Cook donna le nom de *Mont Egmont* à une montagne en forme de pie qui ressemble au pic de *Teneriffe*. Il paroît avoir une base fort large, & s'élever par degrés ; il avoisine la mer ; le pays qui l'environne est plat & d'un aspect agréable ; il est aisé de le reconnoître à la verdure & au bois dont il est couvert, & la côte au-dessous forme un grand cap, qu'on a nommé cap *Egmont*. Il git à vingt-sept lieues de la *Pointe Albatross* & sur son côté septentrional il y a deux petites îles situées près d'une pointe remarquable qui est sur la grande terre, & qui s'élève à une hauteur considérable, en forme de pain de sucre. Au Sud du cap, la terre paroît former partout une côte escarpée.

Le 14 il apperçut au sud de la grande terre, une autre terre, qu'il prit d'abord pour une petite île, ne pouvant pas imaginer que la *nouvelle Zélande* fût divisée en deux îles à-peu-près de la même grandeur & séparée par un détroit ; à midi il se trouva dans une baie dont on ne pouvoit pas appercevoir le fond qui lui restoit au sud, quoique le temps fût clair dans ce rumb.

La côte à cet endroit sembloit former plusieurs baies, dans l'une desquelles il se propoisoit de conduire le vaisseau qui marchoit très-mal, afin de le caréner, & pour réparer en même-temps quelques avaries & faire provision de bois & d'eau.

Le lendemain 15, portant vers un canal qui a sa direction au sud-ouest, & qu'on put reconnoître au moyen d'un recif de roches, qui se prolonge depuis la pointe nord-ouest & de quelques îles du ro-

Cook,
1770.

cher situées à la hauteur de la pointe sud-est, il aperçut deux fois près de la côte, un lion marin dont la tête qui ressembloit exactement à celle du mâle décrit dans le voyage du Lord Anson, s'élevait au-dessus de l'eau. Il vit aussi quelques naturels du pays, qui traversoient la baie dans une pirogue, & on aperçut un village sur la pointe d'une île située à sept ou huit milles en dedans de l'entrée.

Arrivée des
pirogues.
Habille-
ment
des Zan-
zibars.

L'Endeavour étoit à quatre portées de canon d'un village ou hippah, lorsqu'il vit quatre pirogues se détacher vraisemblablement pour observer & voir si elles seroient en état de s'emparer du vaisseau. Les hommes étoient tous bien armés, & habillés à-peu-près comme on les voit représentés dans la figure publiée par Tasman; deux coins de l'étoffe dont ils s'enveloppoient le corps se relevoient par derrière, passaient sur les épaules, & se rejoignoient à l'extrémité supérieure du vêtement en devant, à laquelle ils étoient rattachés au-dessous de la poitrine; mais il y avoit très-peu d'Indiens qui eussent des plumes dans leurs cheveux. Ils ramèrent plusieurs fois autour du vaisseau, en faisant leurs gestes accoutumés de menaces & de défi; enfin ils commencèrent l'attaque en lui jettant quelques pierres; Tupia leur fit des remontrances qui ne parurent pas avoir beaucoup de succès. M. Cook craignoit d'être à la fin obligé de faire feu sur eux, quand un Indien très-âgé lui témoigna le desir de venir à bord; il l'encouragea à exécuter son projet, & fit jeter une corde dans la pirogue, qui s'avança sur le champ aux côtés du vaisseau; le vieillard se leva & se préparoit à monter, mais tous ses compatriotes s'y opposèrent, en lui parlant avec beaucoup de véhémence; ils le faillirent même & le retinrent quelque temps: il persista cependant toujours dans son dessein, & après s'être enfin débarrassé d'eux, il vint à bord. Le

Un vieillard
monta à
bord.

Capitaine Cook le reçut avec toutes les marques possibles de bienveillance & d'amitié, & lorsqu'il y eut resté quelque temps, il le renvoya après lui avoir fait plusieurs présents pour ses compagnons. Dès qu'il fut de retour dans la pirogue, tous les Indiens qui montoient les autres se mirent à danser, mais il ne pouvoit juger s'ils exprimoient des dispositions amicales ou ennemies, car il les avoit vus danser également & quand ils présentoient la paix & quand ils se disposoient au combat. Cependant ils se retirèrent bientôt dans leur fort, & le Capitaine Cook alla à terre avec la plupart des Officiers au fond de l'anse, vis-à-vis du vaisseau; il y trouva un courant d'eau douce, du bois (a) & une pêche abondante.

Les naturels
dançant.Présente
terre.Arrivée des
pirogues.

Le 16, à la pointe du jour, pendant qu'on réparoit le vaisseau, trois pirogues s'avancèrent; elles avoient à bord plus de cent hommes, outre plusieurs de leurs femmes qu'il fut charmé de voir, car en général leur présence est un signe de paix; mais ils devinrent bientôt très-incommodes, & ils lui firent craindre avec raison qu'ils ne médassent quelque entreprise fâcheuse contre ceux des Anglois qui

(a) Ce canton n'est qu'une seule forêt d'une vaste étendue.

étoient dans les bateaux aux côtés du vaisseau. Ayant envoyé la chaloupe à terre avec quelques futailles, & quelques-unes des pirogues entreprenant de la suivre, M. Cook crut qu'il étoit nécessaire de les intimider, & pour cet effet il fit tirer des coups de fusils chargés à petit plomb. Il étoit à une si grande distance qu'il étoit impossible de les atteindre; cependant cet expédient eut du succès, car ils abandonnerent leur poursuite: ils avoient dans leurs pirogues des poissons qu'ils offrirent de lui vendre, & quoiqu'ils fussent gâtés, il consentit à les acheter; pour cela il leur envoya un de ses gens dans un bateau, & ils firent leurs échanges pendant quelque temps d'une manière très-honnête. A la fin l'un d'eux guettant un moment favorable, tâcha d'arracher du papier que son homme tenoit à la main, & comme il le manqua, il le mit sur le champ dans une posture de défense, agita son patou-patou, & parut se disposer à frapper; on lui tira du vaisseau un coup de fusil chargé à petit plomb, dont quelques grains l'atteignirent au genou. Ce contre-temps mit fin aux échanges, mais les Indiens restèrent toujours près du vaisseau; ils ramèrent à l'entour plusieurs fois, & ils causèrent avec Tupia, principalement sur les traditions qu'ils avoient touchant les antiquités de leur pays. M. Cook avoit conseillé à Tupia de les amener sur ce sujet, en leur demandant si jamais ils avoient vu un vaisseau comme le sien, ou s'ils avoient oui dire qu'un pareil bâtiment eut abordé autrefois sur leurs côtes, ils répondirent toujours d'une manière négative; de sorte que la tradition n'avoit conservé parmi eux aucun souvenir de Tasiman; quoique d'après une observation faite ce même jour, 16, M. Cook eut trouvé qu'il n'étoit qu'à quinze milles au sud de la baie des assassins. Sa latitude étoit de 41° 51' 32'', & celle de la baie des assassins, suivant la relation de Tasiman, de 40° 50'.

Les femmes qui étoient à bord de ces pirogues, & quelques-uns des hommes, avoient une coëffure que M. Cook ne connoissoit pas encore: elle étoit composée d'une touffe de plumes noires, disposées en rond, & attachées sur le sommet de la tête, qu'elle couvroit en entier, & qu'elle faisoit paroître deux fois aussi élevée qu'elle l'étoit réellement.

Après diner M. Cook s'embarqua sur la pinasse avec MM. Banks, Solander & Tupia pour visiter une autre anse éloignée d'environ deux milles de celle où mouilloit le vaisseau. Dans la route ils virent flotter sur l'eau le cadavre d'une femme, qui étoit morte depuis peu de jours; arrivés à terre ils y trouvèrent une famille d'Indiens qui prit la fuite, un seul excepté, avec qui Tupia eut une conversation paisible, ce qui ramena les autres; on apprit d'eux que le cadavre qu'on avoit rencontré étoit celui d'une de leurs parentes, qui étoit morte peu de jours auparavant, & qu'ils avoient jetté dans la mer suivant leur coutume. Un autre spectacle frappa les yeux de M. Cook & de ses compagnons: parmi les débris d'un repas que ces Indiens faisoient lorsqu'ils avoient été interrompus, on aperçut des os entièrement rongés, & qu'on reconnut pour des os humains. M.

Cook.
1770.

Mouvement
des antares.

Conversion
de Tu-
pia avec les
sauvages.

Coëffure sin-
gulière.

Reconnoi-
sance de la
côte.

Descente à
terre.

Cook.
1770.

Cook avoit déjà on dit sur cette côte que les habitans étoient dans l'usage de manger les hommes, cependant pour confirmer ce rapport & l'induction qu'il tiroit du spectacle actuel, il fit interroger les Indiens par Tupia; ils répondirent que c'étoient des os d'hommes, qu'ils en avoient mangé la chair, que cinq jours auparavant une pirogue montée de sept de leurs ennemis étoit venue dans la baie, qu'ils les avoient tués, & que celui qu'ils venoient de manger étoit un des sept.

S'il falloit d'autres preuves que cette horrible coutume étoit établie parmi les habitans de cette côte, en voici qui sont encore plus frappantes. " L'un de nous, dit M. Cook, leur demanda s'ils avoient
 „ quelques os humains où il y eut encore de la chair; ils nous
 „ répondirent qu'ils l'avoient toute mangée, mais nous feignîmes
 „ de ne pas croire que ce fussent des os d'hommes, & nous pré-
 „ tendîmes que c'étoient des os de chien; sur quoi un des In-
 „ diens saisit son avant-bras avec une sorte de vivacité, & en l'a-
 „ vançant vers nous, il dit que l'os que tenoit M. Banks dans
 „ sa main, avoit appartenu à cette partie du corps; & pour nous
 „ convaincre en même-temps qu'ils en avoient mangé la chair
 „ il mordit son propre bras & fit semblant de manger. Il mordit
 „ aussi & rongea l'os qu'avoit pris M. Banks, en le passant à tra-
 „ vers sa bouche, & montrant par signes que la chair lui avoit fait
 „ faire un très-bon repas; il rendit ensuite l'os à M. Banks qui
 „ l'emporta avec lui. Parmi les personnes de cette famille, il
 „ y avoit une femme dont les bras, les jambes & les cuisses avoient
 „ été déchirés en plusieurs endroits d'une manière effrayante. On
 „ nous dit qu'elle s'étoit faite elle-même ces blessures, comme
 „ un témoignage de la douleur que lui causoit la mort de son
 „ mari, tué & mangé depuis peu par d'autres habitans qui étoient
 „ venus les attaquer d'un canton de l'île situé à l'est, & que nos
 „ Indiens montroient avec le doigt.

Nouvelles
preuves
d'Anthropo-
phagie.

Le vaisseau mouilloit à un peu moins d'un quart de mille de la côte, & le matin du 17, les Anglois furent éveillés par le chant des oiseaux: leur nombre étoit incroyable, & ils sembloient se disputer à qui seroit entendre les sons les plus agréables. Cette mélodie sauvage ressembloit à celle que produiroient de petites cloches parfaitement d'accord, & peut-être que la distance & l'eau qui se trouvoit entre le vaisseau & le lieu du concert ajoutoit à l'agrément de leur ramage. Dans ce pays les oiseaux commencent toujours à chanter à environ deux heures après minuit; ils continuent leur musique jusqu'au lever du soleil, & ils demeurent en silence pendant le reste du jour, comme nos rossignols. L'après-midi, une petite pirogue arriva d'un Village Indien au vaisseau. Parmi les naturels qui la montoient, se trouva le vieillard qui vint à bord de notre vaisseau, pour la première fois, lors de l'arrivée de M. Cook dans la baie. Dès qu'il fut près de lui Tupia reprit de nouveau la con-

versation de la veille sur l'usage de manger la chair humaine, & les Indiens répétèrent ce qu'ils avoient déjà dit : „ mais, ajouta Tupia, où „ sont les têtes ? les mangez - vous aussi ? ” Nous ne mangeons que „ la cervelle, répondit le vieillard, & demain je vous appor- „ terai quelques têtes pour vous convaincre que nous vous avons „ dit la vérité. ” Après avoir con conversé quelque temps avec le Taitien, ils lui dirent qu'ils s'attendoient à voir dans peu arriver leurs ennemis, pour venger la mort des sept qui avoient été tués & mangés, cependant on n'en entendit pas parler le lendemain ni les jours suivans.

Cook.
179.
Autre con-
versation sur
l'autre royaume.
plagie.

Le vieillard tint sa promesse le 20 au matin, & apporta à bord quatre des sept têtes d'hommes, dont on a déjà parlé ; les cheveux & la chair y étoient encore en entier, mais il remarqua qu'on en avoit tiré la cervelle ; la chair étoit molle & on l'avoit préservée de la putréfaction, en employant quelque expédient ; car elle n'avoit point d'odeur désagréable. M. Banks acheta une de ces têtes, mais le vieillard la lui vendit avec beaucoup de répugnance, & on ne put pas venir à bout de l'engager à lui en céder une seconde ; ces peuples les conservent probablement comme des trophées, ainsi que les Américains montrent en triomphe les chevelures, & les infu- laires des mers du sud, les mâchoires de leur ennemis. En exami- nant la tête qu'acheta M. Banks, il remarqua qu'elle avoit reçu sur les tempes un coup qui avoit fracturé le crâne.

Autres preuves
d'Autro-
plagie.

Le 18, les Indiens furent plus tranquilles qu'à l'ordinaire ; aucune pirogue ne s'approcha du vaisseau, & on n'aperçut aucun des habi- tans sur la côte ; leurs pêches & leurs autres occupations journalières étoient entièrement suspendues. M. Cook pensa qu'ils se préparoient à se défendre contre une attaque ; cela l'engagea à faire plus d'atten- tion à ce qui se passoit à terre, mais il ne vit rien qui pût satisf- faire sa curiosité.

Après déjeuner, M. Cook s'embarqua dans la pinasse pour exam- iner la baie, qui étoit d'une vaste étendue & composée d'une infinité de petits havres & d'anfes dans toutes les directions : „ nous bornâmes, „ dit - il, notre excursion au côté occidental, & comme le canton „ où nous débarquâmes étoit couvert d'une forêt impénétrable, „ nous ne pûmes rien voir de remarquable. Nous vîmes ce- „ pendant un grand nombre de cormorans, que nous vîmes per- „ chés sur leurs nids dans les arbres, & qui étant rôtis ou cuits „ à l'étuvée, nous donnerent un excellent mets. En nous en re- „ venant, nous aperçûmes un seul Indien pêchant dans une pi- „ rogue : nous ramâmes vers lui, & à notre grande surprise „ il ne fit pas la moindre attention à nous ; lors même que nous „ fûmes près de lui, il continua son occupation, s'embarassant aussi „ peu de nous que si nous eussions été invisibles : il ne paroïssoit ce- „ pendant ni stupide ni de mauvaise humeur. Nous le priâmes de „ tirer son filet hors de l'eau, afin que nous pussions l'examiner,

Reconnos-
sance du
1793.

Cook.

1770.

Description
de leurs in-
sules.

« & il fit sur-le-champ ce que nous demandions : ce filet étoit de forme circulaire, étendu par deux cerceaux, & il avoit sept ou huit pieds de diamètre. Le haut en étoit ouvert, & au fond étoient attachées des oreilles de mer pour servir d'appât ; il faisoit tomber ce fond dans la mer, comme s'il l'eût étendu à terre, & quand il croyoit avoir attiré assez de poisson, il tiroit doucement son filet jusqu'à ce qu'il fut près de la surface de l'eau, de manière que les poissons étoient soulevés sans s'en apercevoir ; & alors il donnoit tout-à-coup une secousse qui les enveloppoit dans le filet : par cette méthode très-simple, il avoit pris une grande quantité de poissons ; il est vrai qu'ils sont si abondans dans cette baie, que la pêche n'y exige ni beaucoup de travail ni beaucoup d'adresse. »

Autre preuve
d'Autro-
popologie.

Ce jour-là même, quelques matelots trouverent aux bords du bois, près d'un creux ou four, trois os de hanches d'hommes qu'ils rapportèrent à bord ; nouvelle preuve que ces peuples mangent la chair humaine. M. Monkhouse, le Chirurgien, rapporta aussi d'un endroit où il avoit vu plusieurs maisons désertes, les cheuveux d'un homme, qu'il avoit trouvé parmi plusieurs autres choses suspendues à des branches d'arbres.

Descende à
terre.

Le 22 M. Cook s'embarqua de nouveau avec MM. Banks & Solander dans le dessein d'examiner le fonds du canal, mais il s'arrêta dans sa course, & alla à terre sur le côté oriental, pour découvrir le pays du haut des collines. MM. Banks & Solander s'occupèrent à faire des recherches de botanique près de la greve, tandis que le Capitaine gravit une des collines avec un matelot : quand il fut arrivé au sommet, il reconnut que la vue du canal étoit interceptée par des collines qui s'élevoient encore plus haut dans cette direction, & que des bois impénétrables rendoient inaccessibles. Cependant il fut bien récompensé de ses fatigues ; car il vit la mer sur le côté oriental du pays, & un peu à l'est de l'entrée du canal où mouilloit le vaisseau, un passage qui conduisoit au côté de l'ouest. La grande terre qui git sur le côté oriental de ce golfe, sembloit être un chemin étroit de collines très-hautes, & faire partie du côté sud-ouest du détroit ; sur le côté opposé, elle paroissoit courir à l'est aussi loin que pouvoit s'étendre la vue, & au sud-est il y avoit l'apparence d'une ouverture à la mer qui lavoit la côte orientale : à l'est du canal, il aperçut aussi quelques îles qu'il avoit prises auparavant pour une partie de la grande terre.

Après avoir fait cette découverte il descendit la colline, & ayant pris quelques rafraichissemens, il retourna au vaisseau.

Reconnois-
sance de plu-
sieurs havres
& baies.

Dans sa route il examina les havres & les anses situées derrière les îles qu'il avoit découvertes de la colline, & il rencontra un village composé de plusieurs maisons qui lui parurent abandonnées depuis long-temps. Il vit aussi un autre village inhabité : mais le jour étant trop avancé pour pouvoir le visiter, il se hâta de regagner

le vaisseau, où il arriva entre huit & neuf heures du soir.

Il employa la journée du 23 à examiner les environs, & sur une des Isles où il débarqua, il vit plusieurs maisons qui paroissent également désertes depuis long-temps, & il n'aperçut aucune trace d'habitans.

Le 24, il alla visiter dans le hippah ou village bâti sur la pointe de l'île près du lieu du mouillage, ceux qui l'étoient venu voir lors de son arrivée dans la baie, ils le reçurent avec toute la confiance possible, & lui montrèrent leurs habitations qui étoient propres & commodes. L'île, ou rocher sur lequel ce bourg est situé, est séparée de la grande terre par une brèche ou fissure si étroite, qu'un homme pourroit presque sauter d'un bord à l'autre. Les côtés en sont si escarpés, que toute fortification artificielle y est presque inutile : on y avoit cependant élevé une légère palissade & une petite plate-forme, vers la partie du rocher, où l'accès étoit le moins difficile ; il remarqua avec surprise dans une partie de ce village une croix exactement semblable à celle d'un crucifix ; elle étoit ornée de plumes, & quand on demanda pourquoi elle avoit été dressée, on répondit que c'étoit un monument élevé à un homme qui étoit mort ; cela s'accorde peu avec l'usage où sont les Indiens de jeter leurs morts dans la mer, mais on n'en put tirer d'autres éclaircissements. Ils apportèrent à M. Cook plusieurs os humains dont ils avoient mangé le chair & qu'ils vouloient vendre ; ces os étoient devenus un article de commerce par la curiosité de ceux qui en achetoient pour prouver l'antropophagie de quelques peuples.

Pendant la visite que nous rendimes aux Indiens, dit M. Cook, Tupia, qui étoit toujours resté avec nous, les avoit entendu parler continuellement de fusils & d'hommes tués ; nous ne concevions pas comment nos armes à feu avoient pu devenir le sujet de leur conversation, cela occupa si fort notre attention que tout le long de la route, & même après que nous fûmes arrivés à bord, nous ne cessâmes d'en parler à notre Taitien. Nous formions diverses conjectures qui faisoient bientôt place à d'autres, lorsque nous apprîmes que le 21 un de nos Officiers, sous prétexte d'aller à la pêche, avoit ramé vers le hippah ; que deux ou trois pirogues s'approchant de son bateau, il craignit que les Indiens ne voulussent l'attaquer, & qu'en conséquence il leur avoit tiré trois coups de fusil, l'un chargé à petit plomb, deux autres chargés à balle. Les naturels se retirèrent avec la plus grande précipitation : ils étoient probablement venus dans des intentions amicales, car toute leur conduite, soit avant, soit après, annonçoit ces dispositions, & ils n'avoient aucune raison de s'attendre à un pareil traitement de nous, qui les avions toujours accueillis non-seulement avec humanité, mais même avec amitié : d'ailleurs ils ne nous avoient donné aucun sujet de plainte.

Cook.

1770.

Autre description de l'île.

M. Cook a décrit en core à terre.

Village fortifié.

Os humains devenus article de commerce.

Violence des Anglois.

Le 25 M. Cook fit avec MM. Banks & Solander, une autre excursion sur la pinatte le long de la côte, vers l'embouchure du canal; en débarquant sur la côte d'une petite anse pour tuer des cormorans, ils rencontrèrent une grande famille de ces Indiens qui ont coutume de se disperser parmi les différentes cirques & baies, où ils peuvent se procurer une plus grande quantité de poissons, & qui ne laissent qu'un petit nombre de leurs camarades dans le hippah, où ils se réfugient tous en temps de danger. Quelques-uns de ces naturels firent un chemin assez considérable pour venir à la rencontre des Anglois, & ils les invitèrent à aller avec eux vers leurs compagnons, à quoi les Anglois consentirent de bon cœur. Ces Indiens étoient au nombre d'environ trente hommes, femmes & enfans, qui reçurent tous M. Cook avec toutes les démonstrations possibles d'amitié. Il leur distribua quelques rubans & des verroteries, & en retour ils l'embrassèrent, jeunes & vieux, hommes & femmes : ils lui donnèrent aussi des poissons, & après avoir passé quelque temps avec eux il retourna au vaisseau.

Le 26 au matin, M. Cook s'embarqua sur le bateau ainsi que MM. Banks & Solander, & il entra dans une des baies situées sur le côté oriental du canal, afin de revoir le détroit entre la mer de l'est & celle de l'ouest. Après avoir débarqué, il gravit sur une colline, du sommet de laquelle il aperçut distinctement tout le détroit; le brouillard l'empêcha néanmoins de découvrir au sud-est aussi loin qu'il le desiroit. Il y trouva un tas de pierres dont il fit construire une pyramide, dans laquelle il laissa des balles, du petit blomb, des verroteries, & d'autres choses propres à résister aux injures du temps, & qui, ne pouvant être l'ouvrage des Indiens, attesteroient par la suite à tous les Européens que d'autres navigateurs y ont déjà été avant eux. De-là il se rendit au bourg dont lui avoient parlé les Indiens qui étoient venu le voir le 19. Il étoit bâti sur une petite île ou rocher dont l'accès étoit si difficile, qu'il n'y aborda pas sans danger. Il y avoit 80 ou 100 maisons & une plate-forme de combat; il fut bien reçu des habitans, à qui il fit de petits présens, & de qui il reçut par reconnaissance du poisson sec. MM. Banks & Solander allèrent plusieurs fois à terre les deux ou trois derniers jours; mais ils furent empêchés de pénétrer bien avant par des plantes parasites, si touffues & tellement entrelacées les unes dans les autres, qu'elles remplissoient exactement tout l'espace qui se trouvoit entre les arbres auxquels elles étoient attachées, & rendoient les bois absolument impraticables.

Le 29, M. Cook débarqua aussi sur la pointe occidentale du canal, & du sommet d'une colline fort élevée. Il examina la côte au nord-ouest; la terre la plus éloignée qu'il put appercevoir dans ce rumb étoit une île dont on a déjà parlé, & qui se trouvoit à environ dix lieues, non loin de la grande terre : entre cette île & l'endroit où le Capitaine Cook étoit, il découvrit tout près de la côte quelques au-

tres.

Cook.
1770.Excursion
dans le
pays.Rencontre des
Indiens.Autre ex-
cursion dans
le pays.Multitude
de plantes
qui empê-
chent de pé-
nétrer dans
le pays.Reconnoi-
sance du
pays.

tres îles formant plusieurs baies. Après avoir pris la position des différentes pointes, il fit dresser une autre pile de pierres où il laissa une piece d'argent avec quelques balles & des verroteries, & arbora au sommet un morceau de vieille flamme : en retournant au vaisseau, il aborda plusieurs naturels du pays, de qui il acheta du poisson.

ook
1770.

Le 30 dès le grand matin, il envoya un bateau à l'une des îles pour cueillir du celeri, pendant que ses gens étoient occupés à ce travail, une vingtaine d'Indiens, hommes, femmes & enfans débarquerent près de quelques huttes défectes. Dès qu'ils furent sur la côte cinq ou six femmes s'assirent ensemble à terre & se firent des blessures effrayantes sur les jambes, les bras & le visage avec des coquilles & des morceaux pointus de talcon de jaspe. M. Cook s'imagina que leurs maris avoient été tués depuis peu par leurs ennemis; pendant qu'elles se déchiroient ainsi le corps, les hommes, sans y faire la moindre attention & sans être touchés en aucune manière de leur état, travailloient à réparer les huttes.

Autre def-
cente hêtre.

M. Cook fit placer dans cet endroit un poteau qui porte le nom du vaisseau & la date de l'année & du mois de son arrivée, & il en fit porter un autre sur l'île la plus voisine, qui est appelée *Motuara* par les naturels du pays. Il alla d'abord avec M. Monkhouse au village où liipah où il rencontra son vieillard, & il lui dit, ainsi qu'à plusieurs autres, par l'entremise de son Taitien, qu'il étoit venu placer une marque sur l'île, afin de montrer aux vaisseaux qui y arriveroient dans la suite, qu'il y étoit venu avant eux : ils y consentirent de bon cœur, & ils promirent qu'ils ne l'abatteroient jamais. Le Capitaine Cook fit à chacun quelque présent, & il donna au vieillard une piece d'argent de trois pences, frappée en 1736, avec des clous de fêche, sur lesquels étoit gravée la grande fleche du Roi, choses qu'il jugea les plus propres à se conserver plus long-temps parmi eux. Il plaça le poteau sur la partie la plus élevée de l'île, & il y arbora ensuite le pavillon d'union. Il donna à ce canal le nom de *Canal de la Reine Charlotte*; & il prit, en même-temps, possession de ce pays, ainsi que des environs, au nom du Roi George III.

Monumens
que fait M.
Cook.

Canal de la
Reine Char-
lotte.

Pendant qu'on dressoit le poteau, il fit au vieillard des questions sur le passage dans la mer orientale, dont ce vieillard lui confirma l'existence; il lui en fit ensuite d'autres, sur la terre au sud-ouest du détroit où il étoit alors. Il apprit que cette terre est composée de *whennuas* ou îles dont on peut faire le tour en peu de jours, on l'appella *Tovy poenammoo*; ce mot, traduit littéralement, signifie *eau de tale verd*, & probablement si on eût mieux entendu ce qu'il disoit, on auroit reconnu que *Tovy poenammoo* n'étoit pas le nom général de tout le district du sud, mais un mot qui désignoit quelque endroit particulier où ils rassembloient le tale verd, ou la pierre dont ils font leurs ornemens & leurs outils. Il ajouta qu'il y avoit aussi un troisième *whennua* qu'il appelloit *Eaheinomauwe*, sur le côté est du détroit, dont on ne peut faire le tour que dans plu-

Conversa-
tion avec un
vieillard.

Tovy poe-
nammo.

fleurs lunes, & il donnoit le nom de *Tierra white* à la terre qui bordoit le détroit.

Cook,
1770.
Tierra white.

Les jours suivans jusques au 4 Février, n'offrent aucun événement remarquable, la violence ou la contrariété des vents empêchèrent que le vaisseau mît à la voile; le 4 on remorqua le vaisseau hors de l'anse, & l'on appareilla, mais le vent tombant presque aussitôt on fut obligé de mouiller de nouveau un peu au-dessous de l'île *Motara*. „ Quand nous fûmes sous voile, dit M. Cook, le vieillard „ *Topaa* vint à bord pour nous dire adieu, & comme nous desirions toujours d'apprendre si, parmi ce peuple, il s'étoit conservé quelque tradition de *Tasman*, *Tupia* fut chargé de demander au vieillard s'il avoit jamais entendu dire que quelque vaisseau pareil au nôtre eût visité son pays. Il répondit que non, mais il ajouta que ses ancêtres lui avoient dit qu'autrefois il étoit arrivé en ce même endroit un petit bâtiment, venant d'une contrée éloignée, appelée *Ulimaraa*, & dans lequel il y avoit quatre hommes qui furent tous tués lors de leur débarquement. Lorsqu'on lui fit des questions sur la position de cette terre éloignée, il montra le nord. Les Indiens des environs de la baie des îles nous avoient parlé d'*Ulimaraa*, en nous disant que leurs ancêtres l'avoient visité. *Tupia* nous avoit entretenu aussi quelquefois de ce pays sur lequel il avoit quelques notions confuses qui lui avoient été transmises par tradition, & qui n'étoient pas fort différentes de celles de notre vieillard; mais il n'y avoit rien de certain à conclure de toutes ces relations“. M^{rs} Banks & Solander profitèrent de cette circonstance pour aller encore à terre, dans le dessein

Autre descente à terre.

Rencontre d'une aimable famille.

de recueillir quelques connoissances sur l'histoire naturelle; ils y rencontrèrent une famille d'Indiens, la plus aimable qu'ils eussent encore vue, & qui leur fournit l'occasion d'examiner la subordination intérieure qui subsiste parmi ce peuple. Les principales personnes étoient une veuve & un joli petit garçon d'environ dix ans. La veuve pleuroit la mort de son mari en se déchirant suivant la coutume de ces peuples, & l'enfant, par la mort de son père, étoit devenu propriétaire de la terre où l'équipage avoit fait provision de bois. La mère & le fils étoient assis sur des nattes, & le reste de la famille, au nombre de seize ou dix-sept, étoient rangés autour d'eux, assis en plein air, car ils ne sembloient pas avoir aucune habitation ni le moindre abri contre le mauvais temps. Leur conduite fut affable, obligeante, & sans défiance; ils présentèrent à chaque Anglois du poisson & un tison de feu pour l'apprêter, en les pressant plusieurs fois de rester jusqu'au lendemain; ce qu'ils ne purent accepter, parce que le vaisseau étoit prêt à mettre à la voile; en effet, le 6, M. Cook appareilla, & sortit du canal dans l'après-midi.

Remarques sur le canal de la Reine Charlotte.

L'entrée du canal de la Reine Charlotte, gît au 41^d. de latitude sud, & au 184^d. 45' de longitude ouest, & à-peu-près au milieu du côté sud-ouest du détroit où il est situé. La terre de la pointe sud-est

du canal, appelée par les naturels du pays *Koamaroo*, & à la hauteur de laquelle il y a deux petites îles & quelques rochers, forme la pointe la plus étroite du détroit. De la pointe nord-ouest, un récif de rochers, dont une partie est au-dessus de l'eau, & l'autre au-dessous, se prolonge à environ deux milles dans la direction du nord-est-quart-nord; ces pointes suffisent pour faire reconnoître le canal. A l'entrée il a trois lieues de large; il court sud-ouest-quart-sud-ouest & ouest-sud-ouest, dans un espace d'au moins dix lieues, & il contient quelques-uns des plus beaux havres qu'il soit possible de trouver. La terre qui fait le havre ou l'anse dans laquelle M. Cook mouilla, est appelée *Totarranue* par les Indiens: le havre lui-même, qu'il a nommé *Ship Cove* (anse du vaisseau) n'est inférieur, pour la commodité ou la sûreté, à aucun autre du canal; il git sur le côté ouest du canal, & c'est la plus méridionale des trois anses qui soient en-dedans de l'île de *Motuara*, qui est à l'est relativement à l'anse. On pourra entrer dans l'anse du vaisseau, ou entre *Motuara* & une île longue, appelée *Hamotte* par les naturels du pays, ou entre *Motuara* & la côte occidentale. Dans la dernière de ces routes, il y a deux bancs de rochers à trois brasses sous l'eau, qu'on peut reconnoître aisément par les herbes marines qui croissent dessus. En entrant ou en sortant du canal avec un petit vent, il faut faire attention aux marées qui montent sur les neuf ou dix heures, dans les pleines, & qui s'élèvent & retombent perpendiculairement de sept à huit pieds. Le flot vient à travers le détroit du sud-est, & porte avec force sur la pointe nord-ouest, & sur le récif qui git en son travers; le jusant court avec une rapidité encore plus grande au sud-est.

Dans les environs de ce canal, la terre qui est si élevée qu'on l'apperoit à la distance de vingt lieues, est composée entièrement de hautes collines & de vallées profondes, couvertes d'un grand nombre d'excellens bois, propres pour toutes sortes d'ouvrages exceptés des mâts, car ils sont trop durs & trop pesans pour cela.

La mer y abonde en poissons de toute espèce; de sorte que sans sortir de l'anse où l'*Endeavour* mouilla, on en prit chaque jour à la seine, à l'hameçon & à la ligne, assez pour en servir à tout l'équipage; & le long de la côte on trouva une grande quantité de migauds, & quelques autres oiseaux sauvages, que la longue habitude où étoient les Anglois de vivre de provisions salées leur fit trouver excellens.

Le nombre des habitans surpassoit à peine quatre cens; ils vivent dispersés le long des côtes, dans les endroits où ils peuvent se procurer plus facilement du poisson & de la racine de fougère dont ils font leur nourriture, car on ne vit point de terrain cultivé. Lorsqu'ils sont menacés de quelque danger, ils se retirent dans leurs hippahs ou forts: on les trouva d'abord dans cette situation, & ils y restèrent encore quelque temps après l'arrivée des Anglois: ils sont

Cook.
1770.

Description
du pays.

Population
du détroit.

Cook.
1770.
Echange
avec les Za-
londois.
Ce qu'ils
précirent
dans les é-
changes.

pauvres en comparaison des autres Indiens de ce pays, & leurs pirogues sont sans ornement. Le peu de trafic qu'on fit avec eux, consista entièrement en poissons; & véritablement ils n'avoient guere autre chose à vendre. Ils sembloient cependant avoir quelque connoissance du fer, connoissance que n'avoient pas les habitants des autres pays, car ils changèrent volontiers leurs poissons contre des clous, & même ils semblerent les préférer à toutes les autres choses que nous pouvions leur donner; ce qui n'étoit pas toujours arrivé chez les autres. Ils aimèrent d'abord passionnement le papier, mais quand ils virent qu'il se gâtoit s'il venoit à se mouiller, ils ne voulurent plus le prendre. Ils ne paroissoient pas attacher beaucoup de valeur à l'étoffe de *Taiti*, mais ils estimoient fort le gros drap d'Angleterre & le *kersey* rouge; ce qui prouve qu'ils avoient assez de bon sens, pour apprécier les marchandises qu'on leur offroit, éloger qu'on ne peut pas faire de quelques-uns de leurs voisins qui avoient d'ailleurs meilleure mine. Dès que M. Cook eut débarqué le canal, il entra dans le détroit d'un courant rapide qui le porta bientôt vers un récif où il manqua de se briser.

Entrée du
détroit de
Cook.
Avis aux na-
vigateurs.

La partie la plus étroite du détroit, à travers laquelle il fut poussé avec tant de rapidité, git entre le cap *Tidrawitte*, sur la côte d'*Eahinomauius*, & le cap *Koamaroo*; il jugea que la distance entre les deux caps est de quatre ou cinq lieues: on peut la passer sans beaucoup de danger, malgré la marée, dont la force est aujourd'hui connue. Il est cependant plus sûr de ranger de près la côte nord-est, car il ne paroît pas qu'il y ait rien à craindre de ce côté; mais de l'autre, outre les îles & les rochers situés à la hauteur du cap *Koamaroo*, il y a à deux ou trois milles de la côte, un récif qui s'étend depuis ces îles jusques à six ou sept milles au sud, & qu'il découvrit du sommet de la colline, quand il examina pour la seconde fois le détroit de la mer de l'est à la mer d'ouest.

Environ neuf lieues au nord du cap *Tidrawitte*, de l'entrée & au-dessous de la même côte, il y a une île élevée & remarquable, qu'on peut appercevoir distinctement depuis le canal de la Reine Charlotte, dont elle est éloignée de six ou sept lieues. On l'a appelé *Ile de l'entrée*.

Sur le côté oriental du cap *Tidrawitte*, la terre court sud-est-quart-est l'espace d'environ huit lieues, elle se termine en pointe, & c'est la portion la plus méridionale qui soit sur *Eahinomauius*. On donna à cette pointe le nom de *Cap Palliser*. Il se trouvoit à environ trois lieues de la côte, & en travers d'une baie profonde qu'il nomma *Baie cloudy* (baie nébuleuse), & au fond de laquelle paroissoit une terre basse & couverte de grands arbres.

Cap Palliser.
Cap Campbell.
Un cap qu'il a nommé *Campbel*, & qui est à douze ou treize lieues du cap *Koamaroo*, forme l'entrée méridionale du détroit avec le cap *Palliser*, dont il est éloigné de treize à quatorze lieues.

De ce cap M. Cook longea la côte d'*Eahinomauius* du côté du

nord-est, il prit ce parti parce que quelques-uns des Officiers prétendoient qu'*Eahein-mauwe* n'étoit pas une île, & que la terre pouvoit s'étendre au sud-est entre le cap *Turnagain* & le cap *Palliser*, où il y avoit un espace de douze à quinze lieues que l'on n'avoit pas vu. D'après ce qu'il avoit aperçu la première fois qu'il découvrit le détroit, M. Cook étoit fermement persuadé qu'on s'étoit trompé, il avoit d'ailleurs plusieurs autres preuves qui l'assuroient que la terre en question étoit une île ; mais, étant résolu de ne plus laisser aucun doute sur un objet de si grande importance, il mit le cap sur ce côté.

Cook,
1770.

Reconnaissance détaillée de la côte.

Tandis qu'il faisoit cette route & lorsqu'il fut en travers du cap *Palliser*, trois pirogues, montées par 30 ou 40 hommes, atteignirent le vaisseau ; ces Zélandois sembloient plus propres & d'un rang supérieur à tous ceux qu'il avoit rencontrés depuis son départ de la baie des îles.

Rencontre de pirogues.

Il ne fallut pas beaucoup les presser pour les engager à venir à bord, & ils s'y conduisirent d'une manière très-civile & très-amicale. En acceptant les présents des Anglois, ils en firent d'autres en retour, ce qui n'étoit encore arrivé à aucun des naturels de ce pays. On remarqua bientôt que les hôtes avoient entendu parler du vaisseau ; car, dès qu'ils vinrent à bord, ils demandèrent du Whow, nom que donnoient aux clous les Indiens avec qui M. Cook avoit trafiqué ; mais quoiqu'on leur eût parlé de clous, il étoit clair qu'ils n'en avoient point vu, car lorsqu'on leur en donna, ils demandèrent à Tupia ce que c'étoit. Le mot Whow leur donnoit l'idée, non de la qualité des clous, mais seulement de leur usage ; car c'est le même mot par lequel ils désignent un instrument ordinairement fait d'os, & qui leur sert de tarière & de ciseau. Cependant, puisqu'ils favoient que les Anglois avoient des Whow à vendre, leurs liaisons s'étendoient donc au nord jusqu'au cap *Kidnappers*, qui n'étoit pas éloigné de moins de quarante-cinq lieues ; car c'étoit le canton le plus méridional de cette partie de la côte, où M. Cook avoit fait quelques échanges avec les naturels du pays. Il est également probable que les habitans du Canal de la Reine Charlotte, avoient appris de leurs voisins de *Tidrawitte* le peu de connoissance qu'ils avoient du fer ; on n'a aucune raison de croire que les Indiens de cette côte le connussent en aucune manière avant l'arrivée des Anglois, d'autant que lorsqu'on leur en offrit pour la première fois, ils sembloient le dédaigner comme un objet sans valeur. M. Cook pensa que vraisemblablement il étoit encore sur le territoire de Teratu ; mais en faisant des questions aux Indiens sur cette matière, ils dirent que Teratu n'étoit pas leur Roi.

Zélandois qui vont à bord.

Enfin le lendemain 9 à 11 heures, M. Cook découvrit le cap *Turnagain* à environ 7 lieues ; il appella ses Officiers pour les convaincre qu'*Eaheinomauwen* est réellement une île.

Cap Turnagain.

M. Cook étoit sur la côte de la nouvelle-Zélande depuis 6 mois, & il venoit de terminer la plus grande découverte qu'eut jamais

Cook.
1770.
Zèle de M.
Cook.

fait aucun navigateur, en achevant le tour d'une île aussi étendue que cette partie de la *nouvelle-Zélande*, malgré son ardeur insatiable il n'étoit pas content, & il voulut reconnoître & contourner également la partie de la *nouvelle-Zélande* qui se trouvoit au sud du détroit.

Désir de
de la côte.

Le 9 Février, il vira de bord pour porter au sud-ouest, & il continua à faire voile vers le sud jusqu'au 11, quand au coucher du soleil une brise fraîche du nord-est le rechassa le long du cap *Palliser* qu'il vit bien distinctement, le temps étant fort serain. Entre le pied de la haute terre & la mer, il y a une bordure basse & plate, à la hauteur de laquelle on trouve quelques rochers qui s'élèvent au dessus de l'eau. Entre ce cap & le cap *Turnagain*, la terre, près de la côte, est en plusieurs endroits basse & plate, couverte de verdure & d'un aspect agréable; mais à une plus grande distance de la mer, elle s'élève en collines. La terre située entre le cap *Palliser* & le cap *Tidrawitte*, est haute & se termine en pointe : il lui parut aussi qu'elle y forme deux baies; mais il étoit trop éloigné de cette partie de la côte, pour juger exactement des apparences.

Montagnes
de neige.

M. Cook cingloit en travers d'une longue chaîne de montagnes dont l'extrémité nord-ouest aboutit à l'intérieur du pays, & n'est pas éloignée du cap *Campbel*; & du cap *Koamaroo* ainsi que du cap *Palliser* : il voit clairement les montagnes de neige & cette chaîne. Elles sont éloignées du cap *Koamaroo* de vingt-deux lieues au sud-ouest-quart-sud, & de trente lieues à l'ouest-sud-ouest du cap *Palliser*; elles sont assez hautes pour être aperçues à une beaucoup plus grande distance.

Le 14 il se trouvoit en vue d'une terre basse qui sembloit être une île & qui est située au pied de la chaîne & des montagnes.

Arrivée de
plusieurs.

L'après-midi, M. Banks étant dans le bateau pour chasser, M. Cook aperçut avec ses lunettes quatre doubles pirogues, montées de cinquante-sept hommes, s'éloigner du rivage & s'avancer vers M. Banks, sur-le-champ il fit des signaux pour le rappeler à bord; mais il ne les aperçut point, parce que le vaisseau étoit placé relativement à lui dans la direction des rayons du soleil. Il étoit fort éloigné du rivage, & M. Banks ne l'étoit pas moins du vaisseau, qui se trouvoit entre lui & la côte; de sorte qu'ayant calme tout plat, il commença à être en peine & à craindre qu'il ne put découvrir les pirogues assez à temps pour regagner le bord, avant qu'elles l'eussent atteint. Bientôt après cependant, il vit le bateau en mouvement, & il eut le plaisir de recevoir M. Banks à bord; les Indiens tout occupés à contempler le navire n'avoient probablement pas remarqué le bateau; ils s'approchèrent du vaisseau à la distance d'un jet de pierre, & ils s'arrêtèrent en le regardant avec étonnement : Tupia employa vainement toute son éloquence pour les engager à s'avancer plus près. Après l'avoir examiné pendant quelque temps, ils le quitterent & s'en retournerent vers la côte : ils n'avoient pas encore fait la moitié du chemin que la nuit vint. M.

Danger de
courir M.
Banks.

Cook s'imagina que ces Indiens n'avoient pas entendu parler de lui, & il ne put s'empêcher de faire des réflexions sur la conduite & les dispositions différentes des habitans des diverses parties de cette côte. Quand ils approchèrent de son vaisseau pour la première fois, les uns s'étoient tenus éloignés par un sentiment mêlé de crainte & d'étonnement ; les autres s'étoient annoncés par des actes d'hostilité, en lui lançant des pierres. L'Indien qu'il avoit trouvé seul dans un bateau occupé à pêcher, parut le regarder comme indigne de son attention, & d'autres, presque sans y être invités, étoient allés à bord avec l'air de la plus grande confiance & de l'amitié. D'après la conduite de ces derniers qui lui étoient venus rendre visite, il donna le nom de *lookers-on-Beyeux*, à la terre d'où ils étoient partis, & qui, ainsi que le Capitaine Cook a déjà observé, avoit apparence d'une île.

Cook.
1770.

Caractère
différent des
Indiens de
la nouvelle-
Zélande.

Cop des
Leyrus.

Toute la journée du 16 il cingla vers une terre qu'il découvrit au sud & qui paroïssoit être une petite île.

Le lendemain 17, au lever du soleil, il vit une partie de la terre de *Tovy Poenamoo*, qui étoit ouverte à l'ouest de la terre, vers laquelle il avoit porté, & qui s'étendoit jusqu'à l'ouest-quart-sud-ouest, ce qu'il confirma dans l'opinion que c'étoit une île. Le Capitaine Cook lui donna le nom de *M. Banks* ; elle gît à environ cinq lieues de la côte de *Tovy Poenamoo*.

Elle est d'une forme circulaire, & elle a environ vingt-quatre lieues de tour ; sa hauteur est assez considérable pour qu'on puisse l'apercevoir à douze ou quinze lieues de distance : sa surface est irrégulière & brisée, elle paroît être plutôt stérile que féconde ; cependant elle étoit habitée, car il vit de la fumée dans un endroit, & quelques naturels du pays répandus çà-&-là dans un autre.

„ Quand nous découvrîmes, dit M. Cook, cette île pour la première fois au sud-quart-sud-ouest, quelques personnes de l'équipage crurent avoir aussi aperçu terre au sud-sud-est & sud-est-quart-est. J'étois moi-même alors sur le pont, & je leur dis qu'à mon avis ce n'étoit qu'un nuage que le soleil dissiperoit en s'élevant sur l'horizon ; cependant comme je ne voulois laisser aucun sujet de dispute sur un objet que nous pouvions éclaircir par l'expérience, je fis virer vent arrière, & je portai à l'est-sud-est du compas, dans la direction où l'on assurait que nous restoit cette terre.

Solo de M.
Cook.

„ Vers les sept heures du soir, nous avions parcouru vingt-huit milles, & ne voyant d'autre terre que celle que nous avions laissée par derrière, ni rien qui en indiquât quelqu'autre, je changeai de route pour me rapprocher de la côte de la nouvelle-Zélande.

M. Cook commença à reconnoître le 22 que ce que les Indiens du canal de la *Reine Charlotte* lui avoient dit d'une terre au sud étoit faux ; ils avoient assuré qu'on pouvoit en faire le tour en quatre jours.

Remarque
sur le pays.

Cook.
1770.

Il le cotoyoit depuis 13 jours, & il le voyoit toujours se prolonger au sud, sans en appercevoir la fin.

Le 23, M. Banks, étant dans la chaloupe, tua deux *Poules du port Egmont* semblables en tout à celles qu'on avoit trouvé en grand nombre sur l'île de *Faro*, & qui furent les premières qu'on vit sur cette côte, quoiqu'on en eût rencontré quelques-unes peu de jours avant qu'il découvrit terre.

Cap Saunders.

Le 25 il se trouva par le travers d'un cap qu'il nomma cap *Saunders*, par derrière lequel on découvrit une chaîne de hautes montagnes parallèles à la côte : cette côte est médiocrement élevée, & sa surface entre-coupée par plusieurs montagnes couvertes de bois & de verdure. Les Anglois n'aperçurent aucune trace d'habitans.

On reconnoitra suffisamment ce cap par la latitude qu'il a marqué dans la carte ; il y a cependant, à environ trois ou quatre lieues au sud-ouest de la pointe & très-près de la côte, une montagne remarquable, en forme de selle, qui peut servir de balise pour la distinguer. A la distance d'une à quatre lieues, au nord du cap *Saunders*, la côte forme deux ou trois baies, dans lesquelles il nous parut qu'il y avoit un bon mouillage & un abri sûr contre les vents de sud-ouest & de nord-ouest ; mais le dessein où étoit M. Cook de gagner au sud, afin de déterminer si cette terre étoit une île ou un continent, l'empêcha d'entrer dans aucun des baies.

Depuis le cap *Saunders* M. Cook cingla au sud-est dans un espace assez long pour voir s'il n'y avoit pas de petites îles dans ce parage ; comme il n'en apperçut aucun vestige, le 1^{er} de Mars il mit le cap au nord pour rallier la grande terre.

M. Cook remarque le cap au nord.

Les grosses lames du sud-ouest qui continuent jusqu'au 3, le confirmèrent dans l'opinion qu'il n'y avoit point de terre dans ce rumb.

Baleines & veaux marins.

Le 4, il vit quelques baleines & des veaux marins, ainsi qu'il étoit déjà arrivé plusieurs fois depuis que M. Cook avoit débouqué le détroit ; mais il n'aperçut point de veau marin pendant qu'il étoit sur la côte d'*Eschinomauwe*.

A midi il revit la terre à l'ouest-quart-sud-ouest, il courut dessus, & avant qu'il fut nuit, il n'en étoit plus qu'à trois ou quatre milles ; il y vit des feux pendant toute la nuit, & le 5, à sept heures du matin, il étoit éloigné d'environ trois lieues de la côte, qui parut être élevée, mais unie. A trois heures il découvrit au sud des terres basses qui sembloient former une île.

Aspect de la côte.

M. Cook remarque qu'il y a là deux terres qui doivent être séparées de celle du nord par la mer ou par une baie profonde, ou enfin par une autre terre basse.

Banc de rochers.

Le 9 il dépassa un banc de rochers qui gît au sud-est, à six lieues de la partie la plus méridionale de la terre, & au sud-est-quart-est de quelques montagnes remarquables qui sont situées près de la côte. A environ trois lieues au nord de ce premier banc, il y en a un autre qu'on rencontre à trois lieues de la côte, & sur lequel

lequel la mer brisé avec une houle furieuse. Comme il dépassa les rochers du nord pendant la nuit, & qu'il découvrit les autres sous l'avant au point du jour, il courut un danger imminent & sa position fut très-critique. Il donna à ces rochers le nom de *Traps* (pièges) à cause de leur situation très-propre à surprendre les navigateurs peu attentifs.

Il dépassa le même jour un cap qu'il appella *Cap-Sud* & qui lui parut être le cap le plus méridional de cette contrée (a), puisqu'alors aucun navigateur ne s'étoit avancé si loin au sud.

La terre des environs est élevée & stérile; on n'y vit que quelques arbrisseaux répandus çà & là, & pas un seul arbre. Elle étoit cependant remarquable par un grand nombre de taches blanches, qu'il prit pour du marbre, parce qu'elles réfléchissoient les rayons du soleil. Il avoit observé d'autres taches de même espèce en différentes parties de ce pays & en particulier dans la baie de Mercure.

De ce moment il revit au nord la partie occidentale de cette contrée; de grosses lames qui venoient du sud-ouest lui apprirent qu'il ne faisoit point de terre derrière lui dans cette direction.

Le 11 il découvrit à 5 lieues, une île qu'il appella île *Solander*; ce n'est qu'un rocher stérile d'environ un mille de circuit, d'une hauteur remarquable & à cinq lieues de la grande terre.

La côte de la grande terre court à l'est-quart-sud-est & ouest-quart-nord-ouest de cette île, & forme une large baie ouverte, où il ne nous parut pas qu'il y eut aucun havre ou abri pour les vaisseaux contre les vents du sud-ouest & du sud. La surface du pays est coupée par des montagnes escarpées d'une hauteur considérable, & au sommet desquelles on apperçoit plusieurs endroits couverts de neige; elle n'est cependant pas entièrement stérile, car on découvrit du bois, non seulement dans les vallées, mais même sur les terrains les plus élevés: mais on n'y vit rien qui indiquât qu'elle fut habitée.

Le 12, M. Cook courut vers une baie dans laquelle il sembloit y avoir un bon mouillage; mais environ une heure après, il trouva que la distance étoit trop grande pour y arriver avant la nuit; & le vent soufflant trop fort pour former cette entreprise en sûreté pendant la nuit, il rangea la côte.

Cette baie, qu'il appella *Dusky Baie*, (baie obscure) git au 45^e 47' de latitude sud, elle a environ trois ou quatre milles de largeur à l'entrée, & elle paroît être aussi profonde que large; elle contient plusieurs îles, derrière lesquelles il doit y avoir un abri contre tous les vents, quoique peut-être il n'y ait pas assez d'eau pour y mouiller. Il y a cinq rochers élevés & en forme de pic qui sont situés en son travers, & qui ont l'apparence de quatre doigts & du pouce de

Cook.
1770.

Cap sud.

Aspect de
pays.

Île Solander.

(a) Il n'y eut ensuite qu'il ne se trompoit pas.
Tome XX.

Cook.
1770.

la main d'un homme; c'est pour cela qu'il l'appella *Point five Fingers* (la pointe des cinq doigts): on trouvera une description plus étendue de cette baie & de cette partie de la *Nouvelle-Zélande* dans le second voyage de M. Cook; ce célèbre navigateur, y ayant relâché deux fois en 1774 & 1775, il a éclairci tout ce qui restoit de douteux, après sa première expédition, & il a composé une carte très-détaillée de cette partie de la *Nouvelle-Zélande*.

Cap ouest.

Le soir du 12, il étoit à cinq ou six lieues de la pointe la plus occidentale de cette contrée, il appella cette pointe *Cap ouest*, qui gît à-peu-près à trois lieues au sud de la baie *Dusky*. La terre de ce cap est médiocrement élevée près de la mer, & n'a rien de remarquable à l'entour, si ce n'est un rocher très-blanc situé à deux ou trois lieues au sud.

Le 14, il dépassa un petit goulet, débouchant dans une terre où il sembloit y avoir un havre très-sûr & très-commode, formé par une île qui est située au milieu de l'ouverture à l'est. L'ouverture gît au 45°. 16' de latitude sud; la terre par-derrière est remplie de montagnes, dont les sommets étoient couverts de neige qui paroïssoit être tombée depuis peu; & en effet, le temps avoit été très-froid pendant les deux derniers jours. De chaque côté de l'ouverture, la terre s'élève presque perpendiculairement de la mer à une hauteur prodigieuse; & fut la raison qui empêcha M. Cook d'y faire entrer le vaisseau, car on ne pouvoit y avoir d'autre vent qu'un vent qui souffleroit directement dans le fond de la baie, ou un autre qui souffleroit directement contre son entrée, c'est-à-dire, de l'est & de l'ouest, & il ne crut pas qu'il fût prudent d'aller dans un endroit d'où il n'auroit pu sortir qu'avec un vent qu'il savoit par expérience ne regner qu'une fois le mois dans ces parages. Ce havre est marqué dans la carte sous le nom de havre *Douteux*.

Havre douteux.

Pointe de la cascade.

Le 16, il dépassa une pointe formée de rochers élevés & rougeâtres, d'où tombe une cascade qui se partage en quatre petits ruissaux; il lui donna pour cela le nom de *Pointe de la Cascade*. De cette pointe, la terre court d'abord nord 76 est, & ensuite un peu plus au nord. A huit lieues à l'est-nord-est de la *Pointe de la Cascade*, & à peu de distance de la côte, il y a une petite île basse qui lui restoit au sud-quart-sud-est, lorsque le vaisseau en étoit à une lieue & demie.

Grande quantité de neige.

Le 18 Mars, par 49°. 4' de latitude sud, il remarqua que les vallées, ainsi que les montagnes, étoient dans cette matinée couvertes de neige, qu'il supposa être tombée en partie dans la nuit, pendant qu'au vaisseau il y avoit de la pluie.

Le 21 à midi, il étoit à trois ou quatre lieues de la terre, mais il ne put y rien appercevoir distinctement à cause du brouillard, & comme il avoit beaucoup de vent & de grosses lames de l'ouest-sud-ouest qui brisoient sur la côte, il crut qu'il seroit dangereux d'en

approcher de plus près. Il lui donna pour cela le nom de cap *Foulwind*.

Le 22, il atteignit un cap ou pointe en monticule arrondie à la hauteur de laquelle il y a des rochers qui paroissent au-dessus de l'eau : il donna à cette pointe le nom de *Pointe de Rocher* : il se trouvoit alors à l'entrée occidentale du détroit qu'il avoit traversé après son départ du canal de la Reine Charlotte, & il avoit parcouru presque toute la côte nord-ouest de *Tovy poenamoo*; & voici comment il décrit l'aspect de cette partie du pays.

„ Le 11, quand nous étions à la hauteur de la partie méridionale, la terre que nous apercevions alors étoit escarpée & montueuse, & il y a beaucoup de raisons de croire que la même chaîne de montagnes s'étend presque dans toute la longueur de l'île. Entre la terre la plus occidentale qu'on aperçut ce jour-là, & la terre la plus orientale qu'on vit le 13, il y a un espace d'environ six lieues, où on ne vit point la côte, quoiqu'on découvrit distinctement les montagnes situées dans l'intérieur du pays. La côte près du cap *Ouest* est basse, & s'élève doucement & par degrés jusqu'au pied des montagnes; la plus grande partie est couverte de bois. Depuis la *Pointe des cinq Doigts*, jusqu'au 44°. 20' de latitude, il y a une chaîne étroite de collines qui s'élèvent directement de la mer, & qui sont couvertes de forêts. Derrière & tout près de ces collines, on voit des montagnes qui forment une autre chaîne d'une élévation prodigieuse, & qui est composée de rochers entièrement stériles & dépouillés, excepté dans les endroits où ils sont couverts de neige, qu'on aperçoit sur la plupart en grandes masses, & qui y est probablement depuis la création du monde. Il n'est pas possible d'imaginer une perspective plus sauvage, plus brute & plus effrayante que celle de ce pays, lorsqu'on le contemple de la mer; car dans toute la portée de la vue, l'œil n'aperçoit rien que le sommet des rochers qui sont si près les uns des autres, qu'au lieu de vallées, il n'y a que des fissures entr'eux. Depuis le 44°. 20' jusqu'au 42°. 8' de latitude, ces montagnes s'avancent bien avant dans l'intérieur; la côte de la mer est composée de collines & de vallées boisées, de différens degrés de hauteur & d'étendue, & qui paroissent fertiles, la plupart des vallées forment des plaines d'une étendue considérable, & entièrement couvertes d'arbres, mais il est très-probable que le terrain en plusieurs endroits est marécageux & entremêlé de lacs ou d'étangs. Du 42°. 8' au 41°. 30' de latitude, la terre ne se fait distinguer par rien de remarquable : elle s'élève en collines directement de la mer, & elle est couverte de bois; mais le temps étant brumeux, lorsque nous étions sur cette partie de la côte, nous vîmes très-peu de l'intérieur. Il faut en excepter seulement les sommets des montagnes qui s'élevoient par-dessus les brouillards qui en cachoient le bas; ce qui nous confirma dans l'opinion qu'une chaîne de montagnes s'étendoit d'une extrémité de l'île à l'autre. ”

Côte.
1770
Cap Foul-
wind.
Pointe de
rocher.

Aspect de
Tovy Poe-
namoo.

Aspect du
pays très-
sauvage.

Le 27 à la pointe du jour, M. Cook se trouva assez proche d'une île qu'il avoit vue lorsqu'il embouqua 6 semaines auparavant le canal de la Reine Charlotte : il avoit aussi achevé le tour de cette seconde partie de la *nouvelle Zélande*; mais ne voulant pas la quitter sans faire de l'eau, il mouilla dans une baie située entre le canal de la Reine Charlotte & cette île.

Il le remonta dans une espace d'environ deux lieues, & il débarqua sur une pointe de terre au côté ouest, & ayant grimpé une colline, il vit le bras occidental de cette baie s'étendre sud-ouest-quart-ouest, à environ cinq lieues plus loin; cependant il ne put pas en appercevoir l'extrémité : il lui parut qu'il y avoit plusieurs autres entrées, ou au moins de petites baies entre celle-ci & la pointe nord-ouest du canal de la Reine Charlotte, & comme elles sont toutes à couvert des vents de mer par les îles qui sont en dehors, il ne doute pas qu'il n'y ait dans chacune un mouillage & un abri. La surface de la terre, aux environs de cette baie, autant qu'il a pu l'appercevoir, est remplie de collines & couverte presque par-tout d'arbres, de buissons & de fougere, qui en rendent l'accès difficile & fatigant. MM. Banks & Solander l'accompagnèrent dans cette excursion & trouverent plusieurs plantes nouvelles : ils rencontrent quelques huttes qui sembloient avoir été abandonnées depuis longtemps, mais on ne vit point d'habitans. M. Banks examina quelques-unes des pierres sur la greve; elles étoient remplies de veines & avoient une apparence minérale; mais il ne découvrit aucun minéral; s'il avoit eu occasion d'examiner les rochers nus, peut-être qu'il auroit été plus heureux : il pensa aussi que ce qu'on avoit pris pour du marbre dans un autre endroit, étoit une substance minérale, & que comme la latitude de cet endroit correspond avec celle de l'Amérique méridionale, il est probable qu'après des recherches suffisantes, on y trouveroit quelque chose de précieux.

Le vaisseau étant prêt à remettre en mer, je résolus, dit M. Cook, de quitter cette contrée & de suivre la route dans laquelle je pourrois le mieux remplir l'objet de mon voyage, & je pris sur cette matière l'avis de mes Officiers. J'avois grande envie de prendre ma route par le cap *Horn*, parce que j'aurois pu décider enfin s'il existe ou s'il n'existe point de continent méridional. Ce projet fut combattu par une difficulté assez forte pour me le faire abandonner : c'est que dans ce cas nous aurions été obligés de nous tenir au milieu de l'hiver, dans une latitude fort avancée au sud, avec un bâtiment qui n'étoit pas en état d'achever cette entreprise. En cinglant directement vers le cap de *Bonne-Espérance*, la même raison se présentoit avec encore plus de force, parce qu'en prenant ce parti, nous ne pouvions espérer de faire aucune découverte intéressante. Nous résolûmes donc de retourner en Europe par les Indes-Orientales, & dans cette

Coût.
1770.

De cette
terre.

Observation
sur cette
partie de la
côte.

Apparence
de marbre.

Projet de
route en
quittant la
nouvelle-
Zélande.

„ vus, après avoir quitté la côte de la *nouvelle Zélande*, de gouverner à l'ouest jusqu'à ce que nous rencontrassions la côte orientale de la *nouvelle Hollande*, & de suivre ensuite la direction de cette côte au nord, jusqu'à ce que nous fussions arrivés à son extrémité septentrionale. Mais si ce projet devenoit impraticable, nous résolûmes en outre de tâcher de trouver la terre ou les îles qu'on dit avoir été découvertes par Quiros⁴⁴.

D'après ce dessein, le 31 de Mars 1770, après avoir passé six mois à reconnoître la *nouvelle Zélande*, il prit son point de départ du cap qu'il appella pour cela cap *Farewell* (cap d'adieu).

Il appella *baie de l'Amirauté*, la baie hors de laquelle il venoit de faire voile, & il donna le nom de cap *Stephens* à la pointe nord-est, & celui de cap *Jackson*, à la pointe sud-est, en l'honneur des deux Officiers qui étoient alors Secrétaires de l'Amirauté.

On peut reconnoître aisément la *baie de l'Amirauté*, au moyen de l'île dont on vient de parler; elle git à deux milles au nord-est du cap *Stephens*, & elle est d'une hauteur considérable. Entre cette île & le cap *Farewell*, qui sont éloignés l'un de l'autre de quatorze ou quinze lieues dans la direction de l'ouest-quart-nord-ouest & de l'est-quart-sud-est la côte forme une grande baie profonde dont M. Cook ne put à peine appercevoir le fond pendant qu'il cingloit en droite ligne d'un cap à l'autre. Il est cependant probable que sa profondeur est moindre qu'elle ne paroïssoit être; car comme il y trouva l'eau plus basse que dans aucun autre endroit situé à la même distance de toute autre partie de la côte, il y a lieu de supposer que la terre, au fond de laquelle elle se trouve placée, est basse, & que par conséquent on ne peut pas la distinguer aisément. Il l'a appelée pour cela *Blind baie* (baie des Avengles) & il pense que c'est la même qui a été nommée par Tasman *Baie des Assassins*.

Enfin, M. Cook ayant reconnu que la *nouvelle Zélande* est composée de deux îles séparées par un détroit; il a donné à ce détroit le nom de *Cook* (a).

Cook.
1770.

Baie de l'Amirauté.
Cap Stephens & cap Jackson.

§. X.

Traverse de la Nouvelle-Zélande; Baie de Botanique sur la côte orientale de la Nouvelle-Hollande, aujourd'hui Nouvelle-Galles méridionale.

COOK, incertain jusqu'ici s'il découvreroit un continent méridional, commençoit à voir clairement qu'il n'en existoit pas: il avoit parcouru, sans le trouver, au moins les trois quarts des positions dans

Remarque
sur le pré-
sent continent
Austral.

(a) La description de la nouvelle-Zélande se trouve plus bas.

Cook.
1772.

lesquelles on supposoit qu'il existoit. Tasman, Juan Fernandès, Lhermite, Commandant d'une escadre Hollandoise, Quiros & Roggwin font les principaux navigateurs dont on ait cité l'autorité dans cette occasion, & le voyage de l'*Endeavour*, a démontré que la terre vue par ces marins, ne faisoit pas partie d'un continent, comme on l'a cru. Cook a aussi entièrement détruit les argumens physiques dont on s'est servi pour prouver que l'existence d'un continent méridional étoit nécessaire à la conservation de l'équilibre entre les deux hémisphères; car sur ce principe, ce qu'on a déjà prouvé n'être que de l'eau, rendroit trop léger l'hémisphère méridional. Dans sa route au nord, après avoir doublé le cap *Horn*, lorsqu'il étoit au 40^d. de latitude, sa longitude étoit de 110^d, & à son retour au sud, après avoir quitté *Ulitea*, quand il se trouva au 40^d de latitude, sa longitude étoit de 145^d; la différence est donc de 35^d. Lorsqu'il fut au 30^d de latitude nord & sud, la différence de longitude entre les deux routes étoit de 21^d; cette différence resta la même jusqu'à ce qu'il fût descendu au 20^d de latitude. Il lui parut démontré dès lors qu'au nord du quarantième degré de latitude, il n'y avoit point de continent: on verra dans son second voyage que, quoiqu'il ait trouvé plusieurs terres au sud de cette latitude, c'est-à-dire, aux Antipodes de la Nouvelle-Zélande, entre le cap Horn & le cap Bonne-Espérance, l'existence du continent Austral a été démontrée une véritable chimère pour cette seconde expédition.

Découverte
de la Nou-
velle-Hol-
lande.

En quittant la *Nouvelle-Zélande*, Cook cingla à l'ouest pour rencontrer la côte orientale de la *Nouvelle-Hollande*, comme on l'a dit: il suivit à-peu-près la route de Tasman: enfin après dix-neuf jours de navigation il découvrit terre, étant au 37^d 58^l de latitude sud, & au 210^d 39^l de longit. ouest. Il jugea que la pointe la plus sud de cette terre, étoit située au 38^d de latitude, & au 211^d 7^l de longitude; il lui donna le nom de *Pointe Hicks*, parce que M. Hicks la découvrit le premier. On n'appercevoit point de terre au sud de cette pointe, quoique le temps fût très-clair de ce côté, & que par la longitude comparée avec celle de Tasman, non telle qu'on la trouve dans les cartes imprimées, mais dans les extraits du Journal de ce navigateur, publiés par Rembrandt; le milieu de la terre de *Van-Diemen* dut rester directement au sud: en effet, la profondeur de la mer diminuant tout-à-coup, dès que le vent fut calmé, Cook avoit lieu de croire que la conjecture étoit fondée; cependant comme il ne l'a pas vérifié, & qu'il a trouvé la côte, s'étendant au nord-est & sud-ouest, ou même un peu plus à l'est, il ne peut pas déterminer si elle est jointe à la terre de *Van-Diemen*, ou si elle en est séparée.

A midi il aperçut à environ quatre lieues une pointe qui s'éleve en mandrin rond qui ressemble beaucoup à Ram head (tête de bellier) qui est à l'entrée du goulet de *Plymouth*, & il lui don-

ma le même nom. Ce qu'il vit de la terre lui parut bas & uni; la côte de la mer étoit d'un sable blanc, mais le pays dans l'intérieur étoit couvert de verdure & de bois. A une heure il vit trois trombes à la fois; il y en avoit deux entre le vaisseau & la côte, & la troisième étoit à bas-bord à quelque distance. On parlera plus au long dans le second voyage de Cook, de ce phénomène d'ail- leurs, aïez connu.

Cook.
1770.
Remarques
sur la terre
de Van-Diemen.
Trombes de
mer.

A six heures du soir, Cook avoit vu à l'orient à deux lieues de distance, une petite ville qui est tout près d'une pointe sur la grande terre. On peut reconnoître cette pointe, qui fut appelée *cap Howe*, par le gisement de la côte, qui est nord d'un côté, & sud-ouest de l'autre. On peut encore la reconnoître au moyen de quelques collines rondes qui se trouvent précisément derrière.

Cap Howe.

Cook se trouvoit aussi dans la partie sud de la côte orientale de la *Nouvelle-Hollande*, qui n'avoit encore été reconnue par aucun navigateur, & chaque mouvement qu'il va faire produisant une nouvelle découverte pour la géographie & les marins; nous les raconterons en détail.

Le 20 à midi il se trouvoit à trois lieues de la côte. Le temps étant clair, il vit distinctement le pays: il présente un coup-d'œil agréable; la terre y est médiocrement élevée, & entrecoupée par des collines & des vallées, des hauteurs & des plaines; il y a un petit nombre de prairies de peu d'étendue, & qui sont en général couvertes de bois. La pente des collines & des hauteurs est douce, & les sommets n'en sont pas très-hauts. Dans l'après-midi il aperçut de la fumée en plusieurs endroits; ce qui ne lui permit pas de douter que le pays ne fût habité.

Reconnoit-
sance de la
côte orien-
tale de la
Nouvelle-
Hollande.

Après de
1770.

Le 21, à quatre heures du matin, étant éloigné de terre d'environ cinq lieues; à six heures, il étoit en travers d'une haute montagne située près de la côte, & qu'il appella *Mont-Dromadaire*, à cause de sa figure. Au-dessous de cette montagne la côte forme une pointe à laquelle il donna le nom de *Pointe-Dromadaire*: on trouve au-dessus de cette pointe, un mandrin qui se termine en pic.

Mont &
Pointe Drom-
adaire.

Le 21 à midi, il avoit au nord-ouest-quart ouest, à cinq ou six lieues, une baie ouverte dans laquelle il y a trois ou quatre petites îles. Cette baie n'offroit en apparence que peu d'abri contre les vents de mer; c'étoit cependant le seul endroit de toute la côte où il pût espérer de trouver un mouillage. Il gouverna toujours le long de la côte au nord-quart-nord-est, & nord-nord-est jusqu'à la distance d'environ trois lieues, & il aperçut de la fumée en plusieurs endroits près de la greve. A cinq heures du soir il étoit en travers d'une pointe de terre, qui forme un rocher coupé à pic, & qu'il appella pour cela *Pointe-Upright*.

Pointe-
Upright.

Il reconnut le 22 que la marée où un courant l'avoit fait dériver pendant la nuit de trois lieues vers le sud. Il gouverna ensuite le long

Cour.
1770.
Vue des na-
turla.

de la côte au nord-nord-est, avec une petite brise du sud-ouest. Il étoit si près de la terre, qu'il distinguoit sur le rivage plusieurs habitants qui lui parurent être d'une couleur noirâtre.

Le Colom-
ber.

Il avoit au nord 32^d 30' ouest, une montagne à pic, facile à distinguer, qui ressemble à un colombier quarré, avec un dôme au sommet, & à laquelle il donna pour cela le nom de *Pigeon-house* (colombier); une petite île basse, située au-dessous de la côte tout près du rivage, lui ressoit aussi au nord-ouest, à deux ou trois lieues de distance. Lorsque dans la matinée il découvrit cette île pour la première fois, sa situation lui faisoit espérer que le vaisseau trouveroit par derrière un mouillage; mais quand il en approcha, il reconnut qu'un bateau ne pouvoit pas même y atterrir en sûreté. Il auroit cependant entrepris d'envoyer une chaloupe à terre, si le

Groses la-
mes.

vent n'avoit pas tourné à cette direction, avec de grosses lames du sud-est qui rouloient sur la terre; ce qu'il avoit observé constamment depuis son arrivée dans ce parage. La côte étoit par-tout médiocrement élevée, & formoit alternativement des pointes de rochers & des greves de sable. Mais dans l'intérieur du pays, entre le

Hautes mon-
tagnes.

mont *Dromadaire* & le *Colombier*, il vit de hautes montagnes, toutes couvertes de bois, à l'exception de deux. Ces deux montagnes sont situées dans l'intérieur des terres, derrière le *Colombier*; on voit distinctement qu'elles sont applanies au sommet, & la partie du contour qu'il apercevoit étoit formée de rochers escarpés. Les arbres qui presque par-tout couvrent ce pays, lui parurent gros & élevés.

Cap George

Le 25 à midi, il vit près de la greve de la fumée en plusieurs endroits : à environ deux lieues au nord du cap *George*: la côte sembloit former une baie, qui promettoit un abri contre les vents de nord-est; mais comme il avoit l'avantage du vent, il ne pouvoit pas aller la reconnoître sans louvoyer; ce qui lui auroit coûté plus de temps qu'il ne vouloit en employer. Il donna à la pointe septentrionale de cette

Long-Nez.

baie, à raison de sa figure, le nom de *Long-Nose* (*Long-Nez*;) & à environ huit lieues au nord de celle-ci, il y a une autre pointe, qu'il appella *Red-Point* (*Pointe-Rouge*) eu égard à la couleur de la terre. On trouve au nord-ouest de la *Pointe-Rouge*, & un peu dans l'intérieur des terres, une colline ronde dont le sommet a la figure de la forme d'un chapeau.

Vue du Pays.

Avant la fin du jour, il vit le long de la côte de la fumée en plusieurs endroits, & ensuite du feu deux ou trois fois. Pendant la nuit il eut calme, & fut chassé par les vagues jusqu'à une heure du matin; il s'éleva alors une brise de terre, avec laquelle il gouverna au nord est, ayant alors 38 brasses d'eau. Le 25 Avril à midi, il étoit par 34^d 10' de latitude sud, & au 208^d 27' de longitude ouest; la terre étoit à environ cinq lieues de distance: il y a dans cette la-

Roches blan-
ches.

titude quelques roches blanches, qui s'élevaient perpendiculairement de la mer à une hauteur considérable.

L'après-

L'après-midi du 27, il n'en étoit plus éloigné que de deux milles, lorsqu'il mit en mer la pinasse & l'esquif pour tâcher de débarquer; mais la pinasse faisoit tant d'eau qu'il fut obligé de la faire remonter à bord. Il vit plusieurs habitans marcher à grands pas sur la côte, & quatre d'entre eux portoient un petit canot sur leurs épaules. Il se flattoit qu'ils alloient le lancer à l'eau pour s'approcher du vaisseau; il fut bientôt détrompé, & il résolut d'aller à terre dans l'esquif avec autant d'hommes qu'il en pourroit contenir. Il s'embarqua donc, accompagné seulement de MM. Banks & Solander, de Tupia & de quatre rameurs, & il vogua vers l'endroit de la côte où étoient rassemblés les Indiens: il y avoit près d'eux quatre petits canots au bord de la mer. Les Indiens s'assirent sur les rochers, & sembloient attendre son débarquement; mais, au grand regret de Cook, ils s'enfuirent dans les bois dès qu'il fut à un quart de mille d'eux. Il persista pourtant dans le dessein d'aller à terre pour tâcher d'obtenir une entrevue avec eux; mais il trouva une si grande houle, brisant sur chaque partie du rivage, qu'il fut tout-à-fait impossible de débarquer avec le petit bateau. La nécessité l'obligea de se borner à examiner les objets qu'il apercevoit de la mer. Les pirogues, vues de plus près, lui parurent ressembler beaucoup aux plus petites de la Nouvelle-Zélande. Il remarqua qu'il n'y avoit point de broussailles parmi les arbres répandus sur la côte, lesquels n'étoient pas fort gros; il reconnut plusieurs de ces arbres pour des palmiers & quelques-uns pour des palmistes; après un examen qui ne fit qu'exciter sa curiosité au lieu de la satisfaire, il fut contraint de retourner au vaisseau; il eut ensuite calme, & sa situation n'étoit point du tout agréable. Il étoit tout au plus à un mille & demi de la côte, & en dedans de quelques brisans qui sont situés au sud; mais heureusement une brise légère s'éleva de terre, & le mit hors de danger: il porta avec cette brise au nord, & le 28 il découvrit une baie qui sembloit être à l'abri de tous les vents, & dans laquelle il résolut de conduire son vaisseau. Comme il vit de la fumée sur la côte pendant que la pinasse alloit sonder l'entrée de la baie, il dressa ses lunettes, & vit dix Indiens qui, à son approche, abandonnerent leur feu, & se retirèrent sur une petite éminence, d'où ils pouvoient observer tous les mouvemens du vaisseau. Bientôt après deux pirogues, ayant chacune deux hommes à bord, vinrent sur la côte, précisément au-dessous de cette éminence, les quatre rameurs monterent au sommet pour joindre leurs compagnons. Les gens de la pinasse à leur retour rapportèrent que plusieurs de ces Indiens étoient venus sur la greve d'une petite anse qui se trouve dans l'intérieur du havre, & qu'ils les avoient invités à débarquer par des signes & des paroles dont ils n'entendoient pas la signification; qu'ils étoient armés de longues piques & d'une picce de bois, dont la forme étoit assez ressemblante à celle d'un ci-

Cook.
1770.Vue des na-
turels.Cook
essie de dé-
barquer.Les ports du
Pays.

Danger.

Découverte
de la baie de
l'ouest.Mouvements
des naturels.

Cook.
1770.
Ménages.
Figure des
militaires.

meterre. Ces Indiens voyant approcher le vaisseau, tirent plusieurs gestes menaçans en agitant leurs armes; il y en avoit deux sur-tout d'une figure singulière; leurs visages sembloient être couverts d'une poudre blanche, & leurs corps étoient peints de larges raies de la même couleur, qui passant obliquement sur la poitrine & sur le dos, avoient la forme des bandoulières des soldats de l'Europe. Ils avoient aussi sur leurs jambes & leurs cuisses des raies de la même espèce, qui ressembloient à de larges jarretières.

Mouillage.

Le vaisseau continuant à porter sur la baie, y mit à l'ancre dans l'après-midi, vis-à-vis d'un petit village composé de six à huit maisons.

Vue d'une
femme & de
trois enfans.

Tandis qu'on se préparoit à descendre, on vit sortir du bois une vieille femme, suivie de trois enfans; elle portoit des fagots à brûler, & chacun des enfans avoit aussi sa petite charge; lorsqu'elle s'approcha des maisons, trois autres enfans, plus jeunes que les premiers, vinrent à sa rencontre: elle regardoit souvent du côté du vaisseau, mais elle ne témoignoit ni crainte ni surprise; peu de temps après elle alluma du feu, & quatre pirogues arrivèrent de la pêche. Les hommes débarquèrent, & après avoir tiré leurs canots à terre, ils se mirent à apprêter leur dîner, sans paroître s'embarrasser des Anglois, quoique le vaisseau ne fût éloigné que d'un demi-mille. On observa qu'aucun des habitans qu'on avoit vus, ne portoit le moindre vêtement: la vieille femme n'avoit pas même une feuille de figuier.

Descente à
terre.

Après dîner, Cook fit équiper les bateaux, & il partit du vaisseau accompagné de Tupia. Il vouloit débarquer dans l'endroit où il avoit aperçu des Indiens, & il commença à espérer que puisqu'ils avoient fait si peu d'attention à l'entrée du vaisseau dans la baie, ils n'en feroient pas davantage à son arrivée à terre. Il se trompa: dès qu'il approcha des rochers, deux hommes vinrent lui disputer le passage, & les autres s'enfuirent. Chacun des deux champions étoit armé d'une pique d'environ dix pieds de longueur, & d'un bâton court, qu'il sembloit manier comme si c'eût été un instrument qui servoit à lancer la pique, ou à en faire usage de quelqu'autre manière: ils lui parlerent d'un ton de voix très-élevé, & dans un langage rude & désagréable, dont ni Tupia, ni les Anglois ne comprirent pas un seul mot. Ils agitoient leurs armes, & sembloient résolus de défendre leur rivage jusqu'à la dernière extrémité, quoiqu'ils ne fussent que deux, & qu'ils eussent à combattre contre quarante. « Je ne pouvois m'empêcher d'admirer leur courage, dit Cook, & comme j'étois bien éloigné de commencer les hostilités avec des forces si inégales, j'ordonnai aux matelots de cesser de ramer. Nous nous entretenîmes par signes l'espace d'un quart d'heure, & afin de gagner leur bienveillance, je leur jettai des clous, des verreries & d'autres bagatelles qu'ils

Deux cham-
pions dispu-
tent le pas-
sage.

acceptèrent, & dont ils parurent fort contents. Je leur fis signe
 que nous avions besoin d'eau, & je tâchai de les convaincre
 par tous les moyens que je pus imaginer, que nous ne voulions
 leur faire aucun mal : ils nous firent quelques gestes que je pris
 pour une invitation de débarquer ; mais lorsque le bateau s'avan-
 ça, ils parurent de nouveau déterminés à s'y opposer. L'un d'eux
 sembloit être un jeune homme de dix-neuf ou vingt ans, & l'autre
 un homme d'un moyen âge ; comme je n'avois pas d'autre
 ressource, je fis tirer entre les deux un coup de fusil. Le plus jeune
 entendant le bruit de l'explosion, laissa tomber sur le rocher un pa-
 quet de lances, mais revenu bientôt de sa frayeur, il les releva
 avec une grande vivacité. Ils nous lancerent une pierre sur quoi
 j'ordonnai de lâcher un second coup de fusil chargé à petit plomb,
 qui atteignit aux jambes le plus âgé de ces Indiens : il s'enfuit
 sur le champ à une des habitations, qui étoit éloignée d'envi-
 ron cent verges. J'espérois que notre contestation étoit finie, &
 nous nous hâtâmes de débarquer. Nous étions à peine sortis du
 bateau, que le blessé revint, & nous nous aperçûmes qu'il n'a-
 voit quitté le rocher qu'afin d'aller chercher une espèce de bou-
 chier pour sa défense. Dès qu'il fut de retour, il nous décocha
 une javeline, & son camarade en lança une autre ; elles tombèrent
 au milieu de nous, mais heureusement elles ne blessèrent personne.
 Nous tirâmes un troisième coup de fusil chargé à petit plomb ; sur
 quoi ils jetterent une autre javeline, & s'enfuirent ensuite tous
 deux. Si nous les avions poursuivis, nous en aurions probablement
 pris un ; mais M. Banks nous fit penser que les lances pouvoient
 être empoisonnées, & je ne crus pas qu'il fût prudent de nous
 hasarder dans les bois. Nous allâmes alors dans les huttes, & nous
 trouvâmes les enfans qui s'étoient cachés derrière un bouclier &
 des écorces : après les avoir examinés, nous les laissâmes dans
 leur retraite, sans leur faire appercevoir qu'ils avoient été décou-
 verts ; & en quittant la maison, nous y mîmes quelques verro-
 teries, des rubans, des morceaux d'étoffe & d'autres présens, par
 lesquels nous espérons gagner l'amitié de ces habitans lorsqu'ils
 reviendroient, mais nous emportâmes environ cinquante lances
 que nous y avions trouvées : elles sont de six à quinze pieds de lon-
 gueur, avec quatre branches comme celles des Fouanes, dont
 chacune est très-pointue & armée d'un os de poisson. Nous re-
 marquâmes qu'elles étoient barbouillées d'une substance vis-
 queuse de couleur verte, ce qui nous confirmoit dans l'opinion
 qu'elles étoient empoisonnées ; mais nous reconnûmes par la
 suite, que cette conjecture étoit fautive. Il nous parut que les In-
 diens s'en étoient servi pour prendre du poisson, attendu qu'elles
 portioient encore des plantes marines. Les pirogues que nous
 examinâmes sur le rivage, étoient les plus mal travaillées de toutes

Cook.
1770.Interprété
des naturels.Entrée dans
des huttes.

Armes.

Pirogues.

Cook.
1770.

« celles que nous avions vûes jusqu'alors, elles avoient douze à quatorze pieds de long, & étoient faites d'une seule piece d'écorce d'arbre, jointes & attachées aux deux bouts; le milieu restoit ouvert, au moyen de quelques bâtons mis en travers dans l'intérieur, depuis un des côtes jusqu'à l'autre. Nous cherchâmes de l'eau douce, & nous n'en trouvâmes que dans un petit trou qui avoit été creusé dans le sable.

Eau douce.

« Après nous être embarqués dans notre bateau, nous portâmes les lances à bord du vaisseau. Nous allâmes alors vers la pointe septentrionale de la baie où nous avions vus plusieurs naturels du pays, lorsque nous y étions entrés; mais elle étoient entièrement déserte. Nous y découvrîmes de l'eau douce, qui formoit des sommets des rochers, & tomboit en bas dans une mare; mais nous ne pûmes pas en tirer facilement pour notre usage ».

Détachement
envoyé à
terre.

Cook envoya, le matin du 29, un détachement de matelots à cet endroit de la côte où il avoit débarqué d'abord. Il leur ordonna de creuser des trous dans le sable, pour tâcher d'y puiser de l'eau. Bientôt après, il alla à terre avec MM. Bantks & Solander, & ils trouverent un petit courant, qui étoit plus que suffisant pour leur fournir de l'eau.

« En visitant la hutte, dit Cook, où nous avions vu les enfans, nous fûmes très-motivés de trouver qu'on n'avoit pas touché aux verroteries & aux rubans que nous y avions laissés la veille au soir, & de n'appercevoir aucun Indien.

Autre détachement
envoyé à terre.

« Après avoir envoyé à terre quelques futailles vuides, & laissé un détachement de matelots pour couper du bois, je m'embarquai dans la pinasse, pour sonder & examiner la baie. Pendant mon excursion, je vis plusieurs naturels du pays, mais ils s'enfuirent tous à mon approche. Je rencontrai, dans un des endroits où je débarquai, plusieurs petits feux & des moules fraîches qu'on y avoit mis griller; j'y trouvai aussi plusieurs écailles d'huîtres, plus grosses que je n'en avois jamais vu ».

Entrevue
avec les naturels.

Dès que les hommes, chargés de faire de l'eau & du bois, vinrent à bord pour diner, dix ou douze Indiens allèrent au lieu de l'aiguade, & examinèrent les futailles avec beaucoup d'attention & de curiosité, mais sans y toucher. Ils emmenerent cependant les pirogues qui étoient près de la place de débarquement, & ils disparurent de nouveau. Lorsque les Anglois retournerent à terre l'après-midi, seize ou dix-huit Indiens, tous armés, s'avancèrent hardiment à environ cent verges d'eux, & là ils s'arrêtèrent. Deux des Insulaires s'approchèrent un peu plus; M. Hicks, qui commandoit le détachement, alla à leur rencontre avec un de ses gens, en leur tendant des présens, & leur faisant tous les signes de bienveillance & d'amitié qu'il put imaginer; mais inutilement : car ils se retirèrent avant qu'il lui fût possible de les aborder, & il auroit

été inutile de vouloir les suivre. Le soir, Cook alla avec MM. Banks & Solander, dans une anse sablonneuse, sur le côté septentrional de la baie, où trois ou quatre coups de seine leur procurèrent plus de trois cens livres de poisson, qui fut partagé également entre tout l'équipage.

Cook.
1770.
Poisson

Le lendemain 30, avant la pointé du jour, les Indiens vinrent aux maisons qui étoient vis-à-vis le vaisseau, & on les entendit souvent pousser de grands cris. Dès qu'il fut jour, on les vit se promener le long de la greve, & bientôt après ils se retirèrent dans les bois, où ils allumèrent plusieurs feux, à la distance d'environ un mille de la côte.

Vue des nouvelles.

Les matelots allerent à terre comme à l'ordinaire, & MM. Banks & Solander visiterent les bois pour y chercher des plantes. Quelques-uns des Anglois occupés à couper de l'herbe, étant fort éloignés du reste de leurs compagnons, quatorze ou quinze Indiens s'avancèrent vers eux, en tenant des bâtons dans leurs mains, qui, suivant le rapport du sergent des soldats de marine, brilloient comme des fusils. Les Anglois les voyant approcher, se rassemblèrent & rejoignirent le détachement : les Indiens, encouragés par cette apparence de fuite, les poursuivirent ; ils s'arrêtèrent pourtant, lorsqu'ils en furent à quelques pas, & après avoir poussé des cris à plusieurs reprises, ils retournerent dans les bois. Ils revinrent le soir de la même manière ; ils s'arrêtèrent à la même distance, poussèrent des cris, & s'en retournerent. « Je les suivis moi-même, dit Cook, seul & sans armes, dans un espace considérable le long de la côte ; mais je ne pus pas les engager à s'arrêter ».

Distance & frayeur des naturels.

Le premier Mai, un des matelots qui mourut la veille au soir, fut enterré près du lieu de l'aiguade, & on l'appella de son nom, *pointe Sutherland*, la pointe méridionale de cette baie. « Nous ré- solûmes, dit Cook, de faire une excursion dans le pays. MM. Banks & Solander, moi-même & sept autres, équipés convenablement pour cette expédition, nous nous mîmes en route, & nous visitâmes d'abord, près du lieu de l'aiguade, les huttes où quelques-uns des habitans continuoient d'aller chaque jour ; & quoiqu'ils n'eussent pas encore emporté les petits présents que nous y avions mis, nous en laissâmes d'autres ».

Excursion dans le pays.

Ils trouverent le sol marécageux ou d'un sable léger, & des bois & des plaines diversifiant agréablement la surface du pays. Les arbres sont grands, droits sans broussailles au-dessous, & placés à une telle distance l'un de l'autre, que toute la campagne, si l'on en excepte les endroits où les marais y rendent le labourage impossible, pourroit être cultivée sans les abattre. Outre les arbres, le fond est couvert d'une grande quantité de gazon qui y croit en touffes serrées les unes près des autres, & qui sont aussi grosses que la main en pourroit contenir. Ils virent plusieurs maisons des habitans & des endroits où ils avoient couchés en plein air ; ils n'apperçurent qu'un

Sol. Grand arbr.

Insulaire, qui s'enfuit au moment qu'on le découvrit. Ils laissoient pourtant des présens, espérant qu'à la fin ils gagneroient par-là leur confiance & leur amitié. Ils apperçurent de loin & en passant, un quadrupede, qui étoit à-peu-près de la grosseur d'un lapin. Le chien de M. Banks le vit, & il l'auroit probablement attrapé, si, au moment qu'il se mit à le poursuivre, il ne s'étoit pas blessé la jambe contre un tronçon d'arbre caché dans de la grande herbe. Ils rencontrèrent ensuite la fiente d'un animal qui se nourrissoit d'herbes, & qu'ils jugèrent être au moins de la grosseur d'un dain. Ils trouverent aussi les traces d'un autre animal qui avoit les pattes comme celles d'un chien, & qui sembloit être à-peu-près de la grosseur d'un loup, & celles d'un troisieme animal plus petit, dont le pied ressembloit à celui d'un putois ou d'une belette. Les arbres étoient remplis d'un grand nombre d'oiseaux de différentes especes, parmi lesquels il y en avoit plusieurs d'une très-grande beauté, & en particulier, des loriot, & des cataconas qui voloient en troupes très-nombreuses. Quelques bois avoient été abattus par les naturels du pays, avec un instrument émouffé, & l'écorce de quelques autres avoit été ôtée. Il n'y avoit pas beaucoup d'especes différentes de ces arbres; ils en virent un grand qui distilloit une gomme assez semblable au *sang de dragon*; on avoit fait des entailles dans quelques-uns, à environ trois pieds de distance les uns des autres, pour y pouvoir grimper commodément.

Multitude
d'oiseaux.

Gomme.

Nouvelles
excursions
dans le pays.

Les Anglois
seuva de près
par les natu-
rels

Houlietés

Cook, MM. Banks & Solander retournerent à terre l'après-dîner à l'aiguade, & des matelots remplirent les futailles. M. Gore, le second Licutenant, avoit été envoyé le matin dans un bateau, pour pêcher des huîtres au fond de la baie; lorsqu'il eut exécuté cette commission, il débarqua, & ayant pris avec lui un Officier de poupe; il se mit en marche pour joindre par terre ceux qui faisoient de l'eau: il rencontra dans son chemin, une troupe de vingt-deux Indiens qui le suivirent, & qui souvent n'étoient pas éloignés de lui de plus de vingt verges. Quand M. Gore s'aperçut qu'ils étoient si près, il s'arrêta & se retourna vers eux, sur quoi ils s'arrêterent aussi, & lorsqu'il se remit en route, ils continuerent à le suivre: ils ne l'attaquerent pourtant pas, quoiqu'ils fussent tous armés de lances; & lui, ainsi que l'Officier de poupe, arriverent sains & saufs au lieu de l'aiguade. Les Indiens qui avoient ralenti leur poursuite, lorsqu'ils apperçurent le détachement, firent halte à la distance d'environ un quart de mille, où ils resterent sans avancer. M. Monkhouse & deux ou trois matelots, occupés à faire de l'eau, se mirent en tête de marcher à eux, mais voyant que les Indiens gardoient toujours leur poste, ils furent saisis d'une terreur subite très-commune aux téméraires & aux faux braves, & ils firent une prompte retraite: cette démarche, qui les jettoit dans le danger qu'ils avoient voulu éviter, encouragea les Indiens, & quatre de ceux-ci se porterent en avant, & décocherent leurs javelines sur les fuyards avec tant de vigueur, qu'el-

les allerent tomber au-delà des Anglois, qui étoient pourtant éloignées de quarante verges. Comme les Indiens ne les poursuivoient pas, ils recouvrerent leurs esprits, & ils s'arrêtèrent pour ramasser les javelines quand ils furent arrivés à l'endroit où elles étoient tombées; les Indiens, à leur tour, commencèrent à se retirer. Cook arriva précisément dans ce moment, avec MM. Banks, Solander & Tupia; voulant convaincre les Indiens, qu'il ne les craignoit pas, & qu'il ne vouloit pas leur faire du mal, il avança vers eux en leur faisant quelques signes de remontrances & de prières; mais il ne put pas les persuader de l'attendre. M. Gore dit qu'il en avoit vu au fond de la baie quelques-uns qui l'avoient invité à descendre à terre; ce qu'il avoit très-prudemment refusé de faire.

Cook.
1770.

Le matin du lendemain 2, il tomba tant de pluie, que chacun resta à bord. Cependant le temps s'éclaircit l'après-midi, & nous fîmes, dit Cook, une autre excursion le long de la côte vers le sud : nous allâmes à terre, & MM. Banks & Solander y cueillirent plusieurs plantes, mais nous ne vîmes d'ailleurs rien qui fût digne de remarque. En entrant dans les bois, nous rencontrâmes trois des naturels du pays, qui s'enfuirent à l'instant. Quelques-uns de nos gens en virent un plus grand nombre qui disparurent tous en grande hâte, dès qu'ils s'aperçurent qu'ils étoient découverts. La hardiesse de ces peuples lors de notre premier débarquement, & la terreur dont ils furent saisis par la suite en nous voyant, nous fit penser que nos armes à feu les avoient fort intimidés. Nous n'avions pas lieu de croire que nous leur eussions fait beaucoup de mal, par les coups de fusil chargés à petit plomb, que nous fûmes obligés de tirer sur eux, quand ils nous attaquèrent en sortant de nos bateaux; mais en nous observant ensuite des endroits où ils se cachèrent, ils en reconnurent probablement les effets sur les oiseaux qu'ils nous virent tuer. Tupia, qui étoit devenu un bon tireur, s'écartoit souvent pour chasser aux perroquets; il dit avoir rencontré une fois neuf Indiens qui s'enfuirent frappés de crainte & avec beaucoup de désordre, dès qu'ils s'aperçurent qu'il les voyoit.

Autre excursion dans le pays.

Remarques sur les dispositions des naturels.

Tupia devenu chasseur.

Le lendemain 3, douze pirogues, qui avoient chacune à bord un seul Indien, vinrent à un demi-mille du lieu de l'aiguade, où elles restèrent pendant un temps considérable. Ces Insulaires étoient occupés, à harponner du poisson, & ils paroissoient si attentifs à ce qu'ils faisoient, ainsi que les autres qu'on avoit vus auparavant, qu'ils ne sembloient pas prendre garde à autre chose. Il arriva que quelques-uns des Anglois se mirent à chasser près du lieu de l'aiguade, & M. Banks observa qu'un des Indiens, dont l'explosion des fusils avoit peut-être excité la curiosité, tira sa pirogue sur la greve & alla vers les chasseurs. Un quart d'heure après, il revint, lança sa pirogue en mer, gagna le large & joignit ses compagnons. Cette circonstance

Arrivée de 12 pirogues.

Timidité des naturels.

Cook.
1770.

fit juger, que les naturels du pays avoient appris à connoître la puissance redoutable des armes à feu.

Pendant que M. Banks rassembloit des plantes près du lieu de l'aiguade, „ j'allai, dit Cook, avec le Docteur Solander & M. „ Monkhouse, au fond de la baie, afin d'examiner cette partie de la „ côte, & faire de nouvelles tentatives pour former quelques liai- „ sons avec les naturels du pays. Nous rencontrâmes 11 ou 12 „ petites pirogues, qui avoient chacune un homme à bord, & qui „ étoient probablement les mêmes que nous vîmes ensuite vers la „ greve; elles se retirèrent toutes sur le rivage à notre approche. Nous „ trouvâmes d'autres Indiens à terre, la première fois que nous débarquâmes; ils détachèrent à l'instant leurs pirogues, & ramèrent „ vers un autre endroit. Nous allâmes à quelque distance dans „ l'intérieur du pays, dont la surface étoit assez ressemblante à „ celle que nous avons déjà décrite, mais le sol étoit beaucoup plus „ riche, car au lieu de sable, il y avoit un terreau profond & noir, „ que je jugeai très-propre à produire des grains de toute espèce. „ Nous vîmes dans les bois, un arbre portant un fruit de la cou- „ leur & de la forme d'une cerise; son jus avoit un goût aigrelet & „ agréable, quoiqu'il eût peu de faveur. Les bois étoient entrecou- „ pés par les plus belles prairies du monde; il y avoit quelques en- „ droits, mais en petit nombre, dont le fond étoit de rocher. La „ pierre est sablonneuse, & on pourroit l'employer avec beaucoup „ d'avantage pour bâtir. Quand nous retournâmes au bateau, „ nous aperçûmes de la fumée sur une autre partie de la cô- „ te, & nous y allâmes dans l'espoir de rencontrer des Insulaires; „ mais ils s'enfuirent à notre approche, ainsi que les autres. Nous „ trouvâmes très-près de la greve, six petites pirogues, six feux où „ on avoit mis griller des moules & quelques huîtres éparées dans „ les environs. Nous conjecturâmes par-là, qu'il y avoit eu dans cha- „ que pirogue un homme qui, ayant pris des poissons à coquille, étoit „ venu à terre afin de les manger, & que chacun d'eux avoit fait „ pour cela un feu séparé. Nous goûtâmes de leurs mets, & nous „ leur laissâmes en retour, des grains de raffade & d'autres cho- „ ses que nous crûmes devoir leur faire plaisir. Nous trouvâmes en „ cet endroit au pied d'un arbre, une petite citerne d'eau douce „ qui y étoit déposée par un ruisseau. Le jour étant alors fort „ avancé, nous retournâmes au vaisseau. M. Banks fit le soir une „ petite excursion, armé de son fusil, & il vit un si grand nombre „ de caillies semblables à celles d'Angleterre, qu'il auroit pu en tuer, „ autant qu'il l'eût désiré.

Nouvelle
découverte à
terre.Remarques
sur le paysMultitude
de caillies.Autre des-
couverte à terre.

Le 4, comme le vent ne permettoit pas de mettre à la voile, Cook envoya plusieurs détachemens à terre, pour essayer de nouveau s'il n'étoit pas possible d'établir quelque communication avec les naturels du pays. Un Officier de ces détachemens qui s'étoit écarté
fort

fort loin de ses compagnons, rencontra un homme très-vieux, une femme & quelques petits enfans, assis sous un arbre au bord de l'eau : ils ne s'aperçurent pas mutuellement avant d'être tout près les uns des autres. Les Indiens témoignèrent quelque crainte, mais ils ne tentèrent pas de prendre la fuite. L'Officier n'avoit rien à leur donner, qu'un perroquet qu'il venoit de tuer ; il le leur offrit, mais ils refusèrent de l'accepter ; ils se retiroient en arrière par frayeur ou par aversion, à mesure qu'il approchoit sa main : il resta peu de temps avec eux ; il vit plusieurs pirogues pêcher près du rivage, & comme il étoit seul, il craignoit qu'elles ne vinssent à terre pour l'attaquer. Il dit que ces Insulaires avoient la peau d'un brun très-foncé, sans être noir ; que l'homme & la femme paroissoient fort âgés, puisqu'ils avoient tous deux les cheveux gris ; que ceux de l'homme étoient épais, & sa barbe longue & dure ; que la femme les portoit courts, & que tous étoient entièrement nus. M. Monkhouse, le Chirurgien & un autre Anglois, qui étoient d'un autre détachement envoyé près du lieu de l'aiguade, s'éloignèrent aussi de leurs compagnons, & en sortant d'un bosquet, ils aperçurent six Indiens rassemblés à la distance d'environ cinquante verges. Un d'eux prononça un mot d'un ton de voix fort élevé, ce qui étoit probablement le signal de l'attaque ; car sur-le-champ on leur lança du milieu du bois une javeline qui manqua de les frapper. Dès que les Indiens virent que le coup n'avoit pas porté, ils s'enfuirent avec la plus grande précipitation. M. Monkhouse, en tournant autour de l'endroit d'où la javeline avoit été jetée, découvrit un jeune Indien d'environ dix-neuf ou vingt ans, qui descendoit d'un arbre, & qui prit la fuite si promptement comme les autres, que le Chirurgien perdit l'espérance de l'atteindre. M. Monkhouse pensoit que ces Indiens l'avoient observé, pendant qu'il traversoit le bosquet, & que le jeune homme avoit été mis en sentinelle pour lui décocher la javeline quand il passeroit. Quoi qu'il en soit de cette conjecture, on ne pouvoit pas douter que la javeline ne fût partie de sa main.

Cook.
1770.

Rencontre
des naturels.

Remarques
sur quelques
Insulaires.

Après-midi, Cook alla avec un détachement sur la côte septentrionale, & pendant que quelques-uns des matelots pêchoient à la seine, il parcourut quelques milles dans l'intérieur du pays, & il côtoya ensuite le rivage. Il n'y trouva point de bois ; le sol ressembloit un peu à nos terrains marécageux d'Angleterre. La surface étoit cependant couverte de broussailles clair-semées & de la hauteur du genou : les collines près de la côte sont basses ; mais il y en a d'autres derrière, qui s'élèvent par degrés jusqu'à une distance considérable, & qui sont entrecoupées par des marais. Il trouva à son retour au bateau, que les pêcheurs avoient pris un grand nombre de petits poissons très-connus dans les îles d'Amérique, & que les marins appellent *Leather-Jackets* (*Jaquettes de cuir*), parce que leur peau est singulièrement épaisse. Cook avoit envoyé son second Lieutenant dans

Remarques
sur le pays.

Multitude de
poissons.

Cook,
1770.

Grosfeur des
gallénades.

Description
de la baie de
Noumèque.

Bois de cons-
truction.

Pesquis pour harponner du poisson, & lorsqu'il retourna à bord, il trouva que la pêche avoit aussi été heureuse. Il avoit observé que les grandes pastenades qui sont en abondance dans la baie, suivoient le flux de la marée jusques dans les eaux les plus basses. Il profita donc du flot, & il en harponna plusieurs dans un endroit où il n'y avoit pas plus de deux ou trois pieds d'eau; l'une d'elles pesoit deux cens quarante livres, après qu'on lui eut ôté les entrailles.

La grande quantité des plantes que MM. Banks & Solander rassemblèrent dans cet endroit, les engagea à lui donner le nom de *Baie de Botanique*. Elle est étendue, sûre & commode; on peut la reconnoître à l'aspect de la terre qui, sur les bords de la mer, est presque unie & médiocrement élevée. En général, la côte est plus haute que dans l'intérieur du pays, & il y a près de la mer des rochers escarpés, qui ont l'apparence d'une longue île située au-dessous de la côte. Le havre se trouve à-peu-près au milieu de cette terre, & lorsqu'on en approche en venant du sud, on le découvre avant que le vaisseau arrive en face; mais on ne l'aperçoit pas sitôt en venant du Nord. L'entrée a un peu plus d'un quart de mille de large, & sa direction est ouest-nord-ouest. Pour faire voile dans le havre, il faut côtoyer la rive sud, jusqu'à ce que le bâtiment soit en-dedans d'une petite île stérile qui est sous la côte septentrionale. En-dedans de cette île, la plus grande profondeur de la mer est de sept brasses, & même il n'y en a que cinq dans un assez grand espace. On trouve à une distance considérable de la côte méridionale, un bas-fond qui s'étend depuis la pointe sud la plus intérieure jusqu'au fond du havre. Vers la côte nord & nord-ouest, il y a un canal de douze ou treize pieds à la marée basse, ce canal est de trois ou quatre lieues long jusqu'à un endroit où la sonde donne 3 ou 4 brasses; mais on n'y trouva que très-peu d'eau douce. Cook mouilla près de la côte méridionale à environ un mille au-delà de l'entrée, afin de pouvoir mettre à la voile avec un vent du sud, & parce qu'il pensa que c'étoit la meilleure station pour faire de l'eau; mais il trouva par la suite un très-beau courant sur la côte du nord, dans la première anse sablonneuse qui est en-dedans de l'île, devant laquelle un vaisseau pourroit mouiller presque entièrement environné de la terre, & s'y procurer de l'eau & du bois en grande abondance. Il y a par-tout beaucoup de bois; mais il n'a vu que deux especes d'arbres qui puissent être regardés comme bois de construction. Les arbres sont pour le moins aussi grands que le chêne d'Angleterre, & il en vit un qui lui ressembloit assez. C'est le même qui distille la gomme rouge, pareille au sang de dragon; le bois en est pesant, dur & brun comme le *lignum vite*. L'autre a la tige grande & droite, à-peu-près comme le pin, & le bois, qui a de la ressemblance avec le chêne d'Amérique, en est dur & pesant aussi. Il y a quelques arbrisseaux & plusieurs sortes de palmiers; les paletuviers croissent en grande abondance près du fond de la baie.

Le pays, autant qu'on avoit pu le découvrir, est en général uni, bas, & couvert de bois. Les bois, comme on l'a déjà remarqué, sont remplis d'oiseaux d'une très-grande beauté, sur-tout de perroquets; on y avoit vu des corniches exactement les mêmes que celles d'Angleterre. Autour du fond du havre, où sont des grands bancs de sable & de vase, il y a beaucoup d'oiseaux aquatiques, dont la plupart étoient entièrement inconnus; un des plus remarquables étoit noir & blanc, plus gros qu'un cygne, & d'une figure un peu ressemblante à celle du pélican. On trouve sur ces bancs de sable & de vase de grande quantité d'huîtres, de moules, de pétoncles & d'autres coquillages; ils semblent être la principale subsistance des habitans, qui vont dans les bas-fonds, avec leurs pirogues, & les pêchent à la main. Cook n'avoit pas remarqué qu'ils les mangeassent crus; mais ils ne vont pas toujours à terre, pour les faire cuire, & ils sont souvent pour cela du feu dans leurs pirogues. Ils ont cependant d'autres moyens de subsistance; ils prennent quantité de poissons qu'ils harponnent avec des souanes, ou qu'ils pêchent à l'hameçon & à la ligne. Tous les habitans qu'on avoit vus étoient entièrement nus. Ils ne paroissent pas être en grand nombre, ni vivre en société; mais, comme les animaux, ils sont dispersés le long de la côte & dans les bois. Cook n'a acquis que très-peu de connoissances sur leur manière de vivre, parce qu'il n'a jamais pu établir le moindre commerce avec eux. Après la première contestation, lors de son débarquement, ils ne voulurent plus approcher d'assez près pour lui parler; & ils n'ont pas touché à un seul des présents que les Anglois leur ont laissés dans les huttes & dans les autres endroits qu'ils fréquentent.

La marée y est haute sur les huit heures, dans les pléines & les nouvelles lunes; & le flot s'élève & retombe perpendiculairement de quatre à cinq pieds.

Cook.
1770.Description
de la côte.Méthode
d'ensemencement.Huîtres &
autres co-
quillages.Naturels ab-
solumment
nus.Réserve des
marchés.

S XI.

Traverse de la baie de Botanique à la baie de la Trinité; & suite de la reconnaissance de la côte orientale de la Nouvelle-Hollande.

Le 6 Mai à la pointe du jour, Cook partit de la baie Botanique avec une bric à levée de nord-ouest, il étoit à deux ou trois milles de distance de la terre, & en travers d'une baie ou havre, où il lui sembla qu'il y avoit un bon mouillage, & qu'il appella *Port Jackson*. Ce havre git à trois lieues au nord de la baie de Botanique.

Au coucher du soleil il a vu à quatre lieues des terres rompues, qui sembloient former une baie, à laquelle il donna le nom de baie Broken, (baie Rompue.)

Le 7 à midi, il se trouvoit à 5 lieues de quelques terres qui s'avancent en trois pointes arrondies, & qu'il appella pour cela

Baie rom-
pue.

cap des trois Pointes. Dans l'après-midi il vit de la fumée en plusieurs endroits de la côte.

Cook.
1770.
Cap des trois
pointes.

Pointe
port Mc-
Pueau.

Le 10 après-midi, il dépassa à la distance d'environ un mille une pointe basse de rocher, qu'il appella *Pointe Stephens* : & sur le côté septentrional de laquelle il y a une anse qu'il nomma *Port Stephens*. en examinant de la grande hune cette anse, elle lui parut être à l'abri de tous les vens : à l'entrée, on trouve trois petites îles, dont deux sont élevées ; & sur la grande terre près de la côte, il y a quelques montagnes hautes & rondes, qui, de loin, semblent être des îles. En passant cette baie à la distance de deux ou trois milles de la côte, ses sondes étoient de 33 à 27 brasses, par où Cook conjectura qu'il devoit y avoir dans la baie une profondeur d'eau suffisante pour y mouiller. Il vit à peu de distance, dans l'intérieur des terres, de la fumée en plusieurs endroits ; à l'entrée de la nuit il dépassa à trois ou quatre lieues de la côte, un cap qui a deux mondrains, & qu'il appella cap *Hawike*.

Cap Hawike.

Le 11 après-midi, il aperçut à peu de distance du rivage, de la fumée en plusieurs endroits, & même sur le sommet d'une montagne ; c'étoit la première fois que Cook en voyoit sortir d'un lieu élevé depuis son arrivée vers la côte. Au coucher du soleil, il avoit au nord-nord-ouest trois montagnes très-grosses & très-élevées, qui se joignent l'une à l'autre, & qui ne sont pas situées loin de la greve. Comme ces montagnes ont quelque ressemblance en-
Les trois tr'elles, il les appella *les trois Freres*.

Les trois
Freres.

Le 13 à midi, il avoit à l'ouest à 4 lieues de distance, une pointe ou cap, sur lequel il vit des feux qui produisoient beaucoup de fumée. Il donna à cette pointe le nom de *cap Smokey*, (*cap de la Fumée*). Il est d'une hauteur considérable, & sur le sommet de la pointe il y a un mondrain rond ; derrière celui-ci on en voit deux autres beaucoup plus élevés & plus gros, & plus avant dans l'intérieur, la terre est très-basse. Outre la fumée qu'il vit sur le cap *Smokey*, il en aperçut encore en plusieurs endroits le long de la côte.

Cap de la
Fumée.

A mesure que Cook avançoit au nord de la baie de *Bota-nique*, la terre s'élevait par degrés ; de sorte qu'à cette latitude, on peut la regarder comme un pays montagneux. Entre cette latitude & la baie, elle présente une variété agréable de hauteurs, de collines, de vallées & de plaines toutes couvertes de bois, & semblables à celles dont j'ai donné une description particulière. La terre près de la côte est en général basse & sablonneuse, excepté les pointes qui sont de rocher, & sur plusieurs desquelles il y a de hautes montagnes qui dans l'endroit où elles commencent à s'élever au-dessus de la surface de l'eau, semblent être des îles. L'après-midi du 14, il y avoit entre l'*Endeavour* & la terre quelques petites îles de rochers, dont la plus méridionale gît au 30°. 10' de latitude, & la plus septentrionale, au 29°. 58', à un peu plus de deux lieues de la côte :

Aspect
de la côte.

à environ deux milles en-dehors de la plus septentrionale des îles, les sondes rapportoient 33 brasses d'eau. Elles sont appellées *Isles solitaires* dans la carte. Le 15, étant à environ une lieue de la côte, il découvrit de la fumée en plusieurs endroits. Au moyen des lunettes, il vit une vingtaine d'habitans qui avoient chacun sur leur dos un gros paquet qu'il jugea être des feuilles de palmier, destinées à couvrir leurs maisons. Il continua à les observer l'espace d'une heure, & il les vit marcher sur le rivage le long d'un sentier & derrière une colline où il les perdit de vue. Il n'en remarqua aucun qui s'arrêtât ou jettât les yeux vers les Anglois; ils suivoient leur chemin, à ce qu'il parut, sans la moindre apparence de curiosité ou de surprise; il est cependant impossible qu'ils n'aient pas aperçu le vaisseau en marchant le long de la côte; & cet objet si éloigné de tout ce qu'ils avoient vu jusqu'alors ne devoit pas leur paroître moins merveilleux que le seroit pour nous une montagne qui flotteroit toute couverte d'arbres. A midi, il avoit cap ouest-quart-ouest à 3 milles. Une pointe élevée de terre qu'il nomma *Cap Byron*: on peut le reconnoître au moyen d'une montagne remarquable, terminée en pic aigu, qui est située dans l'intérieur & qui court au nord-ouest-quart-ouest du cap. Depuis cette pointe, la terre court nord 13⁴. ouest; elle est élevée & montueuse dans l'intérieur, & basse près de la côte; elle est encore basse & unie aussi au sud de la pointe. Cook continua à gouverner le long de la côte avec un vent frais jusqu'au coucher du soleil, il découvrit des brisans en avant, précisément dans la direction du vaisseau & à bas bord: il étoit alors à environ cinq milles de la terre, & il avoit 20 brasses. Il fut fort surpris de se trouver plus au sud qu'il ne l'étoit la veille au soir, quoique le vent eût soufflé du sud très-frais pendant toute la nuit; il revit encore les brisans en dedans du vaisseau, & il les dépassa à la distance d'une lieue. Ils sont situés au 28⁴ 8' de latitude sud, & ils s'étendent au large, deux lieues à l'est d'une pointe de terre au-dessous de laquelle est une petite île. On pourra toujours reconnoître leur situation par la montagne à pic dont je viens de parler, qui court au sud-ouest-quart-ouest de ces brisans, & qui a été appelée pour cela *Mount Warning* (*Mont d'Avis*). Elle gît à sept ou huit lieues dans l'intérieur des terres. La terre dans les environs est élevée & montueuse; mais le pic la domine assez pour être distingué d'abord de tout autre objet. On a nommé *Pointe du danger* la pointe à la hauteur de laquelle on rencontre ces brisans: au nord de cette pointe la terre est basse.

Le 15, il vit encore une pointe à laquelle il donna le nom de *Pointe Look-out*: sur le côté septentrional de cette pointe, la côte forme une baie large & ouverte qu'il appella *Baie de Moreton*, au fond de laquelle la terre est si basse, que Cook pouvoit à peine l'apercevoir du haut de la grande hune. Les brisans sont situés à trois ou quatre milles de la pointe *Look-out*, & il y avoit alors une grosse mer du sud, qui brisoit à une hauteur considérable.

Cook.
1770.
Il les solai-
ret.
Vue des na-
virets.

Cap Byron.

A l'est de
Pays.

Mont d'A-
vis.

Pointe du
danger.

Pointe
Look out.
Baie de Mo-
reton.

Cook.
17° 0.
A 30° 2' de la
côte.

Le 17, Cook dépassa le cap *Moreton*; la terre s'étend à l'ouest au-delà de la portée de la vue : il y avoit un petit espace où on n'apercevoit point alors de terre, & quelques personnes à bord ayant observé d'ailleurs que la mer avoit une couleur plus pâle qu'à l'ordinaire, elles pensèrent que le fond de la baie de *Moreton* se terminoit à une rivière. La sonde donnoit en cet endroit 34 brasses d'eau, fond de sable fin. Cette circonstance suffisoit pour produire le changement qui avoit été remarqué dans la couleur de l'eau, & il n'étoit pas nécessaire de supposer une rivière au fond de la baie, pour expliquer pourquoi la terre n'étoit point visible; car supposant seulement que la terre y fût aussi basse que dans cent autres parties de la côte qu'on voyoit, il auroit été impossible de la découvrir de l'endroit où étoit le vaisseau. Cependant, si par la suite quelque Navigateur est disposé à vérifier s'il y a une rivière au fond de la baie, & à décider cette question, que le vent ne permit pas de résoudre, il pourra toujours trouver cet endroit au moyen de trois montagnes qui sont situées au nord de ce lieu, au 26° 53' de latitude. Ces montagnes ne sont ni avancées dans l'intérieur de la terre, ni éloignées l'une de l'autre : elles sont remarquables par la forme singulière de leur élévation qui ressemble beaucoup à une verrerie, & que Cook appella pour cela *Glass-Houses* (Les Verreries), la plus septentrionale des trois, est la plus élevée & la plus grosse. Il y a enfin derrière ces montagnes au nord d'autres collines à pic, mais elles ne sont pas si remarquables.

Les Verreries.

Pointe de
l'île Double.

Le 18, Cook doubla une pointe au-delà de laquelle la terre est médiocrement élevée, & elle l'est également par-tout; mais la pointe est si inégale, qu'elle ressemble à deux îles situées au-dessous de la terre; c'est pour cela qu'on lui a donné le nom de *Double Island Point* (Pointe de l'île double) : on peut la reconnoître au moyen des roches blanches qui sont sur son flanc nord : la terre y a sa direction au nord-ouest, & forme une grande baie ouverte, dont le fond est une plaine si ballée, qu'on l'aperçoit à peine de dessus le tillac.

Stérilité de
la côte.

Cette partie, médiocrement élevée, est plus stérile qu'aucune de celles qu'a vues Cook, & le sol en est plus sablonneux. Il pouvoit découvrir avec ses lunettes, des monceaux de sable de plusieurs acres d'étendue & mobiles, dont quelques-uns avoient été transportés depuis peu dans le lieu qu'ils occupoient; car il vit beaucoup d'arbres à moitié enterrés, dont les têtes étoient encore vertes, & les troncs dépouillés de ceux que le sable avoit environnés plus long-temps. Dans d'autres endroits, les bois paroissoient être bas & remplis de broussailles; & il n'aperçut aucun signe qu'il y eut des habitans. Deux serpens d'eau nageoient à côté du vaisseau; ils avoient sur la peau de fort belles taches, & ils ressembloient à tous égards aux serpens de terre, excepté que leurs queues étoient larges & plates, probablement pour leur servir de nageoires.

Serpens
d'eau.

Le 19 après-midi, Cook dépassa un cap ou pointe de terre noire & de

forme ronde, sur laquelle un grand nombre de naturels du pays étoient assemblés, & qu'il appella pour cela *Indian Head* (*Pointe des Indiens*). A environ quatre milles au nord-quart-nord-ouest de cette pointe, il y en a une autre semblable d'où la terre s'étend un peu plus à l'ouest : près de la mer, elle est basse & sablonneuse ; on n'apperçoit rien par derrière, même en l'examinant de la grande hune. On vit plusieurs Infulaires près de la *Pointe des Indiens* : il y eut pendant la nuit des feux sur la côte voisine, & de la fumée pendant le jour.

Le 20, à la pointe du jour, la terre la plus septentrionale paroissoit se terminer en une pointe, à l'extrémité de laquelle on découvrit un récif qui s'étendoit au nord aussi loin que la vue pouvoit s'étendre. Cook avoit serré le vent à l'ouest avant qu'il fût jour ; & il conserva cette direction jusqu'à ce qu'il vit les brisans sur son côté sous le vent.

La pointe de laquelle semblent partir les brisans a été appelée *Cap Sandi* (*Cap sablonneux*), à cause de deux grands monceaux de sable blanc dont elle est couverte. Elle est assez élevée, pour que dans un temps clair on l'apperçoive à la distance de douze lieues ; de cette pointe la terre court sud-ouest aussi loin que peut porter la vue.

Cook tint le long du côté oriental du banc, jusqu'à deux heures après-midi ; alors jugeant que l'eau étoit assez profonde pour que le vaisseau pût passer, il envoya le bateau en avant afin de sonder ; & comme la sonde rapportoit plus de 5 brasses, il serra le vent, & porta sur la queue du banc par six brasses. La direction du banc est presque nord-nord-ouest & sud-sud-est. Il faut remarquer que lorsque la sonde donnoit six brasses à bord du vaisseau, le bateau, qui étoit à peine éloigné d'un quart de mille au sud, en avoit un peu plus de cinq, qu'immédiatement après 6 brasses on en eut 13, & 20 le moment suivant : ces circonstances firent juger que le côté occidental du banc étoit escarpé. On appella ce banc *Break Sea Spit* (*Brise mer*), parce que le vaisseau avoit alors une eau tranquille, tandis qu'au sud de ce banc, on eut toujours une grosse mer du sud-est. Cook a vu pendant les derniers jours des boubies pour la première fois. La nuit du 21, il en passa près du vaisseau une petite troupe qui vola au nord-est ; & le matin, depuis environ une heure, avant le lever du soleil jusqu'à une demi-heure après, il y en eut des volées continuelles qui vinrent du nord-nord-ouest, & qui s'envolèrent au sud-sud-est : on n'en vit aucun qui prit une autre direction. C'est pour cela que Cook conjectura qu'il y avoit au fond d'une baie profonde qui étoit au sud, un lagon ou une rivière ou canal d'eau basse, où ces oiseaux alloient chercher des alimens pendant le jour, & qu'il y avoit au nord dans le voisinage, quelques îles où ils se retiroient la nuit. Il donna à cette baie le nom de *baie d'Hervey* huit lieues au-delà de la baie, la terre

est très-basse ; mais plus loin il y a des collines élevées, toutes couvertes d'un bois épais.

Cook,
1770.
Pointe des
Indiens.

Récif.

Brisans.

Cap Sablon-
neux

Banc.

Brise mer.

Île d'Her-
vey.

Cook.
1770.
Le 22 au soir, il se trouva en travers de la pointe méridionale d'une large baie ouverte, dans laquelle Cook mouilla. Pendant cette route il découvrit avec ses lunettes, que la terre étoit couverte de palmiers; arbres qu'il n'avoit pas vus depuis qu'il avoit quitté les Joles, situées entre les Tropiques: il vit aussi deux Indiens qui se promenoient le long de la côte, & qui ne daignèrent pas faire la moindre attention à lui.

Présence à terre.
Le 23, Cook alla à terre dès le grand matin, accompagné de MM. Banks & Solander, de ses Officiers, de Tupia, & d'un détachement de matelots, dans la vue d'examiner le pays. Le vent souffloit avec force, & il le trouva si froid, qu'étant à quelque distance de la côte, chacun prit son manteau, comme une précaution nécessaire pour le voyage. Il débarqua un peu en dedans de la pointe méridionale de la baie, où il trouva un canal qui conduisoit dans un grand lagon. Il s'avança pour examiner ce canal; la sonde rapporta trois brasses, jusqu'à ce qu'il l'eût remonté environ un mille: il trouva alors un bas-fond, sur lequel il n'y avoit guere plus d'une brasse d'eau, & après qu'il l'eût passé, il trouva de nouveau trois brasses de profondeur. L'entrée de ce canal est tout près de la pointe sud de la baie, fermée à l'est par la côte, & à l'ouest par une grande bande de sable; il a environ un quart de mille de largeur, & sa direction est sud-quart-sud-ouest. Il y a assez de place en cet endroit, pour qu'un petit nombre de vaisseaux puissent y mouiller en sûreté, & l'on y trouve un petit courant d'eau douce: Cook vouloit naviguer dans le lagon, mais les bas-fonds l'en empêchèrent. Il vit plusieurs sondières & marais salans, sur lesquels, ainsi qu'aux côtés du lagon, croît le véritable palétuvier, tel qu'on le trouve dans les îles d'Amérique, & le premier arbre de cette espece qu'il eût encore rencontré.

Reconnaissance du pays.
Le pays est beaucoup plus mauvais qu'aux environs de la baie de Botanique: le sol est sec & sablonneux, mais les côtés des collines sont couvertes d'arbres qui croissent éloignés, isolés & sans broussailles. Il y trouva un arbre qui distille une gomme ressemblante au sang de dragon; mais il étoit un peu différent des arbres de la même espece qu'on avoit vus auparavant, car les feuilles sont plus longues, & pendantes comme celles du saule pleureur: il portoit enfin beaucoup moins de gomme, ce qui est contraire à l'opinion commune, que les arbres distillent plus de gomme à mesure que le climat est plus chaud. Cook remarqua encore qu'une autre plante, d'où découloit une gomme jaune, en donnoit une moindre quantité que celle qui croissoit dans la baie de Botanique.

Sang de dragon.
Cook aperçut dans les branches des palétuviers, plusieurs nids d'une espece remarquable de fourmis, qui étoient aussi vertes que l'herbe; lorsqu'on les troubloit dans leurs retraites, en agitant les branches, elles sortoient en foule, & punissoient l'agresseur par une piqure.

quatre beaucoup plus douloureuse que celle des animaux de la même espèce qu'il connoissoit : il a aussi vu sur ces arbres un grand nombre de petites chenilles vertes ; elles avoient le corps couvert de poil épais, & elles étoient rangées sur les feuilles à côté l'une de l'autre, vingt ou trente ensemble, comme une file de foldats : il sentit en les touchant, que le poil de leurs corps étoit pointu comme une aiguille, & il lui causa une douleur plus vive, qu'elle étoit moins incurable.

Cook vit parmi les bas-fonds & les branches de saul, plusieurs gros oiseaux, & quelques-uns en particulier de la même espèce que ceux qu'il avoit trouvés à la baie de *Botanique*, mais beaucoup plus gros que des cygnes, & qu'il jugea être des pélicans : ils étoient si sauvages, qu'il ne put pas les approcher à la portée du fusil. Il rencontra sur la côte des espèces d'outardes ; il en tira une qui étoit aussi grosse qu'un coq-d'inde, & qui pesoit dix-sept livres & demie. Chacun convint que c'étoit le meilleur oiseau qu'il eût mangé depuis son départ d'Angleterre, & à cette occasion, on donna à l'anse le nom de *Buffard bay* (baie de l'Ourarde). La mer sembloit abonder en poisson, mais malheureusement les Anglois déchirèrent entièrement leur seine au premier jet. Ils trouverent sur les bancs de vase, & au-dessous des paletuviers, une quantité innombrables d'huîtres de toutes espèces, & entre autres, le marteau & beaucoup de petites huîtres perlières. S'il y a dans une eau plus profonde un aussi grand nombre de pareilles huîtres parvenues à leur maturité, on pourroit sûrement établir très-avantageusement en cet endroit, une pêcherie de perles.

Ceux qui restèrent à bord du vaisseau, dirent que pendant que Cook étoit dans les bois, environ vingt naturels du pays étoient venus au rivage en travers du vaisseau, & s'en étoient allés après l'avoir regardé quelque temps. Cook aperçut à terre de la fumée en plusieurs endroits, mais il ne vit point d'habitans. La distance ne lui permettoit pas d'aller aux endroits d'où partoient la fumée, à l'exception d'un seul où il arriva. Il trouva dix petits feux qui brûloient encore à quelques pas les uns des autres ; mais les Indiens s'étoient éloignés. Il y avoit dans le voisinage plusieurs vases d'écorce, où il supposa qu'on avoit mis de l'eau, des coquilles & quelques os de poissons, restes d'un repas qui avoit été fait récemment. Plusieurs morceaux d'une écorce molle, à-peu-près de la longueur & de la largeur d'un homme, étoient étendus sur la terre, & il imagina qu'elles pouvoient servir de lits ; il y avoit au côté du feu exposé au vent, un petit abri de la même écorce, d'environ un pied & demi de haut : ces feux étoient d'ailleurs dans un bosquet d'arbres ferrés les uns contre les autres, qui garantissoient du vent. Il sembloit qu'on avoit beaucoup marché sur cet endroit, & comme Cook n'avoit vu ni maisons, ni débris de cabanes, il fut porté à croire que ces peuples, qui n'ont point de vêtements, n'ont point non plus

Cook.
1770.
C. L. huîtres
vertes.

Pélicans.

Outardes.

Baie des Our-
tardes.

Projet d'une
pêcherie de
perles.

Excursion
dans le pays.

Cook
1770.
Les naturels
n'ont point
d'habita-
tions.

d'habitation, & qu'ils passent les nuits en plein air, ainsi que les animaux. Tupia lui-même en remuant la tête avec un air de supériorité & de commisération, dit que c'étoient des *taata enos*, (de pauvres misérables). Cook mesura la hauteur perpendiculaire de la dernière marée, qu'il trouva de huit pieds au-dessus de la marque de la marée basse; & d'après le temps où arriva la marée basse, il conclut que dans les pleines & les nouvelles lunes, il devoit y avoir marée haute à huit heures.

Cap du Capricorne.

Cook leva l'ancre le 24 dès le grand matin. Le 25, il se trouvoit à terre d'une pointe, à laquelle il a donné le nom du cap de *Capricorne*, parce qu'elle git directement sous le tropique du Capricorne; elle est d'une élévation considérable; elle paroît blanche & stérile; on peut la reconnoître au moyen de quelques îles situées au nord-ouest d'elle, & de quelques petits rochers, qui sont à la distance d'environ une lieue au sud-est. Il lui sembla qu'il y avoit un lagon sur le côté ouest du cap, & on vit sur les deux bancs de sable qui formoient l'entrée, un nombre incroyable de grands oiseaux ressemblans à des pélicans.

Cook remarqua, quoiqu'il fût à deux lieues au nord de ce cap, que l'intérieur du pays est montueux, & ne forme point de coup-d'œil agréable.

Îles,
Aspect de la
mer.

Le 26, Cook porta entre un groupe d'îles & la grande terre; il passa enfin à très-peu de distance de plusieurs petites îles qu'il laissa entre la grande terre & le vaisseau. A midi il se trouva à environ trois milles de la grande terre, & à-peu-près à la même distance des îles qui étoient au large. La grande terre est élevée & montueuse; les îles situées à son travers, sont aussi, pour la plupart, hautes & de peu de circonférence; elles paroissent plutôt stériles que fertiles. On vit de la fumée en plusieurs endroits, à une distance considérable dans l'intérieur des terres: cette raison fit conjecturer qu'il pouvoit y avoir un lagon qui remontoit le pays, d'autant que le vaisseau avoit passé deux endroits qui sembloient le confirmer; mais il y avoit trop peu d'eau pour hasarder de pénétrer dans des lieux où probablement il y en auroit eu encore moins. Il n'y avoit pas une heure que Cook portoit au nord, lorsque tout-à-coup la sonde ne rapporta que trois brasses: il mit aussitôt à l'ancre, & il envoya le maître fonder le canal qui étoit sous le vent à lui, & entre la plus septentrionale des îles & la grande terre. Il paroissoit être assez large, mais il soupçonna que l'eau y étoit basse, & effectivement cette conjecture se vérifia; car le maître lui dit à son retour, que dans plusieurs endroits il n'avoit trouvé que deux brasses & demie; & le vaisseau n'avoit que seize pieds où il étoit à l'ancre, c'est-à-dire, deux pieds d'eau seulement de plus qu'il n'en tiroit. Pendant que le maître fondeoit le canal, M. Banks tâcha de pêcher à l'hameçon & à la ligne, des fenêtres de sa chambre; l'eau étoit trop basse pour pren-

dre du poisson ; mais le fond étoit presque couvert de crabes qui mor-
doient promptement à l'hameçon , & qui s'y attachoient quelquefois
si bien avec leurs pattes , qu'ils ne lâchoient pas prise avant qu'on ne
les eût élevés fort au-dessus de la surface de l'eau : ces crabes sont
de deux especes , qu'on n'avoit pas encore rencontrées ; l'un étoit du
plus beau bleu qu'on puisse imaginer , égal en tout à l'outremer ,
& ses pinces & ses jointures en étoient fortement teintes ; le des-
sous du ventre étoit blanc & si bien poli , que pour le brillant &
la couleur , il ressembloit au blanc de l'ancienne porcelaine de la Chine.
L'autre crabe étoit aussi marqué d'outremer sur les jointures & sur
les pinces ; mais la teinte en étoit plus légère ; il portoit sur son dos
trois taches brunes qui formoient un coup-d'œil singulier. Les per-
sonnes qui avoient été dans le bateau pour sonder , rapporterent que
sur une île où on avoit observé deux feux , ils avoient vu plusieurs
habitans qui les avoient appelés , & qui paroissoient desirer beau-
coup qu'ils débarquassent. A midi , le vaisseau étoit éloigné de la
grande terre d'environ deux lieues. La pointe de terre la plus septen-
trionale qui fût en vue , lui restoit alors au nord-nord-ouest , à dix
milles de distance : Cook lui donna le nom de *cap Manifold*. La côte for-
me entre ce cap & celui du *Capricorne* , une grande baie qu'il ap-
pella *baie de Keppel* , & il nomma les îles , *îles de Keppel*. Il y a un
bon mouillage dans cette baie ; mais Cook ne fût pas quels ra-
fraichissemens on peut s'y procurer. Il ne prit pas de poisson , quoi-
qu'il fût à l'ancre : comme les îles & la grande terre sont habitées ,
il y a probablement de l'eau douce en plusieurs endroits. Il vit de
la fumée & des feux sur la grande terre , & des habitans sur les îles.

La terre du *cap Manifold* est haute , & s'élève en collines qui
naissent directement de la mer : on peut la reconnoître au moyen de
trois îles qui sont en son travers , & dont l'une est près de la côte ,
& les deux autres à huit milles en mer. L'une de ces îles est basse &
plate , & l'autre élevée & ronde.

Le 28 , Cook se trouva entouré d'une pointe , qu'il appella *cap*
Townshend : la terre y est élevée & unie , & plutôt que boisée. Il y
a au nord de ce cap plusieurs îles , à quatre ou cinq milles en mer :
à quatre lieues au sud-est , la côte forme une baie , au fond de la-
quelle il paroît y avoir un canal ou havre. A l'ouest du cap , la
terre court sud-ouest-quart-sud , & forme une autre baie très-grande
qui tourne à l'est , & qui communiquant avec le canal , fût proba-
blement une île de la terre du cap. Dès qu'il eut tourné ce cap ,
il ferra le vent à l'ouest , afin d'entrer au milieu des îles , qui sont
dispersées en grand nombre dans la baie , & qui s'étendent en mer
aussi loin que l'œil peut appercevoir de la grande hune. L'éléva-
tion & le contour de ces îles sont fort variés : de sorte qu'elles sont
en grande quantité , & que pourtant il n'y en a pas deux sembla-
bles. Cook navigua long-temps contre le vent avant de tomber

Cook.
1770.
Multitude
de crabes.

Vue des
naturels.

Cap Mani-
fold.
Cap & îles
de Keppel.

Cap Town-
shend.

Multitude
d'îles.

Cook.
1770.
Bas-fonds.
Dangers.
Mouillage.

dans un bas-fond, & il fut obligé de virer de bord tout-d'un-coup pour l'éviter. Après avoir envoyé un bateau en avant, il gouverna à l'ouest-quart nord-ouest, ayant plusieurs petites îles, rochers & bas-fonds entre lui & la grande terre, & beaucoup d'autres plus étendues au large. Les sondes jusqu'à près de midi, furent de 14 à 17 brasses : le bateau fit signal alors qu'il rencontroit un bas-fond, sur quoi il ferma de près le vent à l'est, mais il tomba subitement à trois brasses & un quart : sur le champ il jeta un ancre, ce qui le mit hors de danger. Le soir, il mouilla à deux milles de la côte de la grande terre.

Décente à terre.
Embarras des chemins.
Gommiers.
Fourmil-écres.
Papillons.
Poisson fin-ukier.

Le 29 à cinq heures du matin, Cook fit sonder un canal dans lequel il vouloit conduire le vaisseau afin d'y séjourner quelques jours, & d'examiner le pays. Les bateaux signalerent un mouillage, & le vaisseau mit à l'ancre en effet en dedans du canal : Cook débarqua avec le maître, accompagné de M^{rs} Banks & Solander pour découvrir un endroit où on pût mettre le vaisseau à la bande, & nettoyer sa quille. On ne pouvoit marcher qu'avec beaucoup de peine sur cette partie de la côte, parce qu'elle étoit couverte d'une espèce d'herbe, dont les tiges sont très-pointues & barbeles en arriere; de façon que lorsqu'elles s'attachoient aux habits, ce qui arrivoit à chaque pas; au moyen de la barbe, elles s'enfonçoient jusqu'à la chair, on étoit en même temps environné d'une nuée de mouches qui tourmentoient sans relâche par leurs piquûres. Il rencontra bientôt plusieurs endroits où l'on pouvoit commodément échouer le vaisseau; mais à son grand regret; il ne put point trouver d'eau douce. Cependant il s'avança dans l'intérieur du pays, où il vit des arbres à gomme, semblables à ceux qu'il avoit vus auparavant; & il observa qu'ils distilloient aussi une très-petite quantité de gomme. Il aperçut sur les branches de ces arbres & de quelques autres, des fourmilieres pratiquées dans de l'argille, aussi larges qu'un boisseau d'Angleterre, & assez approchantes de celles que décrit Sir Hans Sloane dans son Histoire Naturelle de la Jamaïque, vol. II, pag. 221, col. 258; mais moins unies. Les fourmis qui les habitoient étoient petites & avoient le corps blanc. Il trouva sur une autre espèce d'arbre une petite fourmi noire qui trouvoit toutes les branches, & qui, après en avoir fait sortir la moëlle, se plaçoit dans le ruyau qui la contenoit; cependant les rameaux dans lesquels ces insectes s'étoient ainsi formés un logement, & où ils étoient en très-grand nombre, & portoient des feuilles & des fleurs, & sembloient être dans un état aussi florissant que les branches saines. Il rencontra aussi une quantité incroyable de papillons, dans une étendue de deux ou trois acres, l'air en étoit si rempli, qu'on en voyoit des millions de tous côtés, en même temps que toutes les branches d'arbres étoient couvertes d'autres qui n'avoient pas pris leur vol. Il vit encore un petit poisson d'une espèce singulière: il étoit à-peu-près de la grosseur d'un *minnow*, & il avoit deux nageoires de poitrine

très-fortes : il se trouvoit dans des endroits secs , où on supposoit qu'il pouvoit avoir été laissé par la marée ; mais le défaut d'eau ne parut pas l'avoir rendu plus languissant ; car dès qu'on approcha , il se mit à sautiller , au moyen de ses nageoires , avec autant d'agilité qu'une grenouille. Il ne sembloit pas même préférer l'eau à la terre ; car quand il se trouvoit dans l'eau il en sortoit souvent & continuoit à sauter sur un terrain sec : on remarqua aussi que lorsque ce poisson étoit dans des endroits où il y avoit de petites pierres au-dessus de la surface de l'eau , & peu éloignées entr'elles , il aimoit mieux sauter de l'une à l'autre que de nager : on en vit plusieurs traverser ainsi des bourbiers , jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à un terrain sec , où ils sautoient comme des grenouilles.

L'après-midi , Cook fit de nouvelles tentatives sans aucun succès , pour trouver de l'eau ; il résolut donc de ne demeurer en cet endroit que peu de temps ; cependant , après avoir observé que le golfe pénétrait fort avant dans les terres , il se décida à en prendre le plan le matin.

Le 30 au lever du soleil , Cook retourna à terre , & après avoir gravi une colline considérable , il examina avec un compas azimutal qu'il avoit porté à dessein , la côte & les îles situées à la même hauteur ; mais il remarqua que l'aiguille varioit prodigieusement dans sa position , même jusqu'à trente degrés , en quelques endroits davantage , & en d'autres moins ; & il a reconnu une fois que dans un espace de quatorze pieds seulement , elle varioit de deux pointes. Il prit quelques-unes des pierres dispersées sur la terre , & il les approcha de la boussole ; mais elles n'y produisirent aucun effet ; il en conclut que les collines renferment des mines de fer , dont il avoit déjà remarqué des Indiens dans cet endroit & dans le voisinage. Après qu'il eut fait ses observations sur la colline , il remonta le golfe avec le Docteur Solander ; il s'embarqua au commencement du flot , & il avoit fait plus de huit lieues , long temps avant que la marée fût à sa hauteur. Jusqu'à cet endroit , la largeur du golfe étoit de deux à cinq milles , dans la direction du sud-est-quart-sud ; mais là il s'ouvroit de chaque côté & formoit un grand lac qui au nord-ouest , communiquoit avec la mer. Il aperçut non seulement la mer dans cette direction ; il vit encore que le flot de la marée venoit avec force du même côté. Il observa aussi un bras de ce lac qui s'étendoit à l'est , & il est assez probable qu'il communique avec la mer au fond de la baie située à l'ouest du cap *Townshend*. Au côté méridional du lac , il y a une chaîne de hautes collines sur lesquelles il avoit grande envie de gravir ; mais comme la marée étoit haute & le jour fort avancé , il craignit de s'embarquer parmi les bancs de sable pendant la nuit , d'autant plus que le temps étoit sombre & pluvieux : il prit donc le parti de retourner promptement au vaisseau. Il ne découvrit que deux Indiens dans cette excursion , qui suivirent son bateau pendant un assez grand espace de chemin ; il vit cependant à quelque distance des feux & de

Cook,
1770.

Plan du
golfe.

Reconnoi-
sance de la
côte.

Variation
de l'aiguille.

Mines.

Lac.

Cook.
1770.
E. confond
dans le pays.

Canal de la
Soit.

Tortues.

Oiseaux.

Mes.

Large canal.

la fumée. Tandis qu'il remontoit le golfe avec le Docteur Solander, M. Banks & plusieurs autres personnes de l'équipage entreprenoient de pénétrer dans l'intérieur du pays; ils furent arrêtés par un mauvais couvert de paletuviers, qu'ils traversèrent avec beaucoup de peine, & le plus souvent enfonçant dans la vase jusqu'au genou; ils employèrent une heure à le passer, quoiqu'il n'eût qu'environ un quart de mille de largeur: ils trouvèrent à quelque distance quatre petits feux, les restes d'un repas, & de l'herbe amassée qui sembloit avoir servi de lits. D'un autre côté M. Gore & un Officier de poupe qui avoient suivi une autre route, entendirent quelques voix d'Indiens sans les voir, & découvrirent les traces d'un quadrupède assez grand & quelques oiseaux. Au reste, le pays est stérile, on n'y trouve point d'eau douce; il paroît cependant que les pluies y sont abondantes en certaines saisons par les ravins profonds qu'on rencontre aux pieds des collines. Cook appella le golfe dans lequel le vaisseau étoit mouillé, le *canal de la soif*, parce qu'il ne put s'y procurer de l'eau. On peut le reconnoître au moyen d'un groupe de petites îles situées au-dessous de la côte, à la distance de deux à cinq lieues au nord-ouest, & par un autre groupe d'îles qui sont droit en face, à trois ou quatre lieues en mer. Sur chacune des pointes qui forment l'entrée, il y a une colline élevée & ronde qui au nord-ouest est une péninsule environnée par la mer à la marée haute; elles sont toutes deux escarpées, & éloignées entre elles d'environ deux milles. Ce golfe présente un bon mouillage par 7, 6, 5 & 4 brasses, & il offre en outre, pour mettre un vaisseau à la bande, des endroits commodes, où dans les hautes marées l'eau s'élève jusqu'à seize ou dix-huit pieds. Le flot commence vers les onze heures aux pleines & nouvelles lunes. Cook ne put s'y procurer aucun rafraîchissement: il vit deux tortues, mais il fut impossible de les prendre, & il n'attrapa ni poissons, ni oiseaux, à l'exception de quelques petits oiseaux de terre; il y aperçut, il est vrai, les mêmes oiseaux aquatiques que dans la baie de *Botanique*; mais il étoient si sauvages, qu'il n'en tua pas un seul.

Le 31 Mai, Cook leva l'ancre, & il remitta mer: il se tint en dehors du groupe d'îles situées le long de la côte, parce qu'il ne paroît pas y avoir un passage sûr entre ces îles & la grande terre: il vit en même temps au large un certain nombre d'îles qui s'étendoient aussi loin que la portée de vue.

Le 1^{er} Juin, il voyoit un certain nombre d'îles dont quelques-unes étoient situées au large, aussi loin que l'œil pouvoit atteindre. Il apercevoit entièrement le canal occidental qui est distingué dans la carte par le nom de *large Canal*. Il a au moins neuf ou dix lieues de largeur à l'entrée; il y a plusieurs îles à l'entrée & en-dedans, & probablement aussi des bancs de sable; car les sondes étoient très-irrégulières, & varioient tout-à-coup de 10 à 4 brasses. A midi, il étoit à 8 lieues d'une pointe de terre, qui forme l'entrée nord-ouest du *large Canal*.

& qu'il a nommé *Cap Palmerston* : Entre ce cap & le cap *Townshend*, il y a une baie qu'il a appelé *baie des golfes*.

Le 2, il étoit à sept milles d'un promontoire élevé, qu'il a appelé cap *Hilsborough*. La terre y est entourée de montagnes, de collines, de plaines, & de vallées, & paroît être bien couverte de verdure & de bois ; les îles situées parallèlement à la côte, à la distance de cinq à huit ou neuf milles, diffèrent beaucoup par l'élévation & l'étendue ; à peine y en a-t-il une qui ait cinq lieues de circonférence, & la plupart n'ont pas plus de quatre milles. Outre cette chaîne d'îles qui sont à une certaine distance de la côte, il y en a d'autres beaucoup moindres au-dessous de la terre, & sur lesquelles il aperçut de la fumée en plusieurs endroits.

Le 3 à 8 heures du matin, il découvrit une terre basse en travers de ce qu'il avoit d'abord pris pour une ouverture, & qu'il reconnut être une baie d'environ cinq ou six lieues de profondeur ; sur quoi il ferra le vent à l'est, autour de la pointe nord de la baie : il trouva que depuis cette pointe la terre couroit nord-quart-nord-ouest-demi-ouest, & qu'il y avoit à la même hauteur un détroit ou passage entre cette terre, & une ou plusieurs grandes îles qui lui sont parallèles. Comme il avoit l'avantage du flot, il porta vers ce passage ; & à midi, il fut précisément en-dedans de l'entrée : la pointe septentrionale de la baie a été appelée *Cap Conway*, & on a donné le nom de *baie de Repulse* à la baie qui est située entre ce cap & le cap *Hilsborough*. L'endroit le plus profond de cette baie est de 13 brasses, & la sonde en donne huit dans celui qui l'est le moins ; il y a par-tout un mouillage sûr, & Cook croit qu'en l'examinant on pourroit trouver quelque bon havre, sur-tout au côté septentrional en-dedans du cap *Conway* ; car précisément en-dedans de ce cap, il y a deux ou trois petites îles qui seules mettroient ce côté de la baie à l'abri des vents de sud & de sud-est, qui semblent y être réguliers comme des vents alisés. Parmi le grand nombre d'îles qui sont sur cette côte, il y en a une plus remarquable que les autres ; elle est petite, très-élevée, se terminant en pic & située est-quart-sud-est, à dix milles du cap *Conway*, à l'extrémité méridionale du passage. L'après-midi, il gouverna à travers ce passage, qu'il reconnut avoir de trois à sept milles de large, & de huit à neuf lieues de long. Il est formé à l'ouest par la grande terre, & à l'est par les îles, dont une a au moins cinq lieues de longueur : en le traversant, il avoit de vingt à vingt-cinq brasses d'eau, avec un bon mouillage par-tout, & tout le passage peut être regardé comme un havre sûr, sans parler de plusieurs petites baies & anses qui sont de chaque côté, & où les vaisseaux peuvent séjourner comme dans un bassin. Le sol de la grande terre & des îles est élevé, entre-coupé par des collines, des vallées, des prairies & des bois, & la verdure qu'il présente forme un coup-d'œil agréable. On découvrit sur des î-

Cook.

1776.

Cap Pal-

merston.

Baie des

golfes.

Cap Hilsbo-

rough.

Description
de la chaîne
d'îles.

Cap Conway

Baie Repulse

Passage de la
Pentecôte.Aspect de la
côte.

Cook.
1770.Îles de
CumberlandCap Glocef.
v. r.Ile Holbor-
ne.Cap Uffart.
Variation
confidérable
de l'aiguille.Baie & cap
Cleveland.Ile Magné-
tique.

les, avec les lunettes, deux hommes & une femme, & une pirogue avec un balancier, qui paroiffoit être plus grande & d'une construction très-différente des canots compofés de morceaux d'écorce liés enfemble par les bouts, qu'on avoit vus fur d'autres parties de la côte. Ce petit bâtiment fit conjecturer que les habitans de ce canton avoient fait plus de progrès dans la vie focialle que ceux qu'on avoit vus jufqu'alors. Comme ce paffage fut découvert le jour de la Pentecôte, Cook l'appella *Whitfunday paffage* (*paffage de la Pentecôte*); & il donna aux îles qui le forment, le nom d'îles de *Cumberland*.

Le 4 à la pointe du jour, il étoit en travers d'un cap qu'il nomma le *cap Glocefter*. C'est un promontoire élevé, qu'on peut reconnoître au moyen d'une île fituée au large au nord-quart-nord-oueft-demi-quart-oueft, qui en eft éloignée de cinq ou fix lieues, & que Cook appella *île Holborne*; il y a encore d'autres îles au-deffous de la terre, entre l'île *Holborne* & le paffage de la *Pentecôte*. Sur le côté oueft du cap *Glocefter*, la terre court fud-oueft & fud-fud-oueft, & forme une baie profonde, dont on pouvoit à peine appercevoir le fond du haut de la grande lune; elle eft très-baffe, & c'est une continuation de la terre vue dans l'enfoncement de la baie *Repulfé*. Il donna à cette baie le nom de *baie d'Edgcumbe*; mais fans s'arrêter à l'examiner, il continua fa route à l'oueft vers la terre la plus éloignée qui fût à la portée de la vue dans cette direction. A fix heures du foir, il étoit en travers d'une pointe qui s'éleve tout-à-coup au-deffus des baffes terres qui l'environnent, & qu'il fit appeller, à caufe de cela, *cap Uffart*: il eft affez élevé pour qu'on puiſſe le découvrir à la diftance de douze lieues: il y a dans l'intérieur quelques collines ou montagnes, qui, comme le cap, femblent être ftériles.

Cook remarqua que le 4 Juin, au coucher du foleil, quand il étoit au-deffous du cap *Uffart*, la variation de l'aiguille étoit à-peu-près de 9^d eft, & au lever du foleil, elle n'étoit plus que de 5^d 35'; il penſa que cette différence provenoit de l'influence de quelques mines de fer, ou d'autres matières magnétiques renfermées au-deffous de la furface de la terre.

Le 6 à midi, Cook fe trouva entouré d'une baie, qu'il appella *baie Cleveland*, & qui parut avoir 5 à 6 milles d'étendue de toutes les côtés; il donna à la pointe de l'eſt, le nom de *cap Cleveland*, & à la pointe oueft, qui sembloit être une île, celui d'*île Magnétique*, parce qu'il remarqua que le mouvement de l'aiguille fe dérangeoit à meſure qu'on en approchoit; ces deux pointes font élevées, ainſi que la grande terre au-delà, & le tout forme un terrain, le plus rocailleux, le plus brifé & le plus ftérile qu'on ait vu fur la côte: le pays n'eſt pourtant pas fans habitans: on a apperçu de la fumée en plufieurs endroits au fond de la baie.

Le

Le 7, à la pointe du jour, Cook étoit en travers de la partie orientale de la terre, qu'il reconnut pour un groupe d'îles situées à environ cinq lieues de la grande terre.

L'après-midi, il vit plusieurs grosses colonnes de fumée sur la grande terre, & quelques habitans & des pirogues sur une des îles qui sembloit porter des cocotiers. Comme les noix de coco lui auroient été très-salutaires alors, il envoya le Lieutenant Hicks à terre, qui y alla avec MM. Banks & Solander, pour voir quels rafraichissemens ils pourroient se procurer, tandis qu'il gouvernoit vers l'île avec le vaisseau : ils revinrent sur les sept heures du soir, & ils lui dirent que ce qu'il avoit pris pour des cocotiers, étoit une petite espèce de palmiste, & qu'ils n'avoient rien trouvé digne d'être rapporté à bord, à l'exception de quatorze ou quinze plantes : ils ne virent aucun Insulaire, pendant qu'ils étoient à terre, mais en se rembarquant, un Indien s'approcha très-près de la greve, & poussa un grand cri ; il faisoit si sombre qu'ils ne purent pas l'apercevoir, cependant ils retournerent ; mais quand il entendit le bateau voguer de nouveau contre la côte, il s'enfuit ou se cacha ; car les Anglois ne purent plus l'entrevoir, & quoiqu'ils criaient avec force, il ne leur répondit point. Après le retour du bateau, Cook porta nord-quart-nord-ouest vers la terre la plus septentrionale qui fût en vue, en travers de laquelle il se trouva le 8 à trois heures du matin, ayant dépassé toutes les îles trois ou quatre heures auparavant : il donna à cette terre, à cause de sa figure, le nom de *Point Hillock* (*Pointe du Mondrain*) ; elle est fort élevée, & on peut la reconnoître au moyen d'un mondrain ou rocher rond qui est joint à la pointe, mais qui semble en être détaché. Entre ce cap & l'île *Magnétique*, la côte forme une grande baie, qu'il appella *baie Halifax* ; il y a au-devant de son entrée le groupe d'îles dont on vient de parler, & quelques autres moins éloignées de la côte. Ces îles mettent à l'abri de tous les vents la baie, qui offre un bon mouillage. La terre près de la greve au fond de la baie, est basse & couverte de bois ; mais plus loin dans l'intérieur, c'est une chaîne continue de hautes terres, qui semblent être des rochers stériles.

À six heures du soir, Cook étoit en travers d'une pointe de terre qui gît à onze milles de distance de la pointe du *Mondrain*, & qu'il nomma *cap Sandwich* : entre ces deux pointes, la terre est très-élevée, & la surface en est brisée & stérile ; on peut reconnoître le cap *Sandwich*, non-seulement par l'aspect de cette terre qui en fait partie, mais encore au moyen d'une petite île située à l'est du cap, & de quelques autres qui sont à environ deux lieues au nord. Depuis le cap *Sandwich*, la terre court ouest, & ensuite nord, formant une belle & grande baie, qu'il appella *baie Rockingham*, & où il lui parut y avoir un abri sûr & un bon mouillage ; mais il ne s'arrêta pas pour l'examiner. Il rangea la côte au nord, vers un

Tome XX.

Sss

Cook.
1770.
Descende à terre.

Pointe du
Mondrain.

Baie Halli-
fax

Cap Sand-
wich.

Baie Roc-
kingham.

Cook.
1770.

groupe de petites îles qui sont à la hauteur de la pointe septentrionale de la baie, entre les trois plus éloignées de ces îles & celles qui sont près de la côte. Il y trouva un canal d'environ un mille de large, à travers lequel il passa, & sur une des îles les plus proches; il aperçut avec ses lunettes, environ trente naturels du pays, hommes, femmes & enfans, tous rassemblés, & regardant le vaisseau avec beaucoup d'attention: c'étoit le premier exemple de curiosité qu'il eût observé parmi eux. Ils étoient entièrement nus; leurs cheveux étoient courts, & ils avoient la même couleur de peau que ceux qu'il avoit vus auparavant. Cette extrémité de la baie est formée par l'île *Dunk*, qui est d'une hauteur considérable, & qui se trouve si près de la côte, qu'il n'est pas aisé de reconnoître qu'elle n'en fait pas partie.

Vue des natives.

Île Dunk.

Le 9, à dix heures du matin, le Capitaine Cook étoit en travers de quelques petites îles, qu'il appella *îles Frankland*, & qui sont à environ deux lieues de la grande terre. La pointe la plus éloignée qui fût en vue au nord, lui restoit au nord-quart-nord-ouest-demi-quart-ouest, & il crut qu'elle faisoit partie de la côte orientale de la *Nouvelle-Hollande*; mais il trouva ensuite que c'étoit une île fort élevée, & d'environ quatre milles de circonférence. Il passa avec le vaisseau entre cette île & une pointe de la grande terre, dont elle est éloignée de deux milles. Il appella *cap Grafton*, la pointe de la côte orientale de la *Nouvelle-Hollande*, en travers de laquelle il étoit à midi: la terre de ce cap, ainsi que toute la côte, dans un espace d'environ vingt lieues au sud, est élevée, remplie de rochers, & peu couverte de bois: pendant la nuit, il avoit vu plusieurs feux, & à midi, il aperçut quelques Insulaires. Après avoir doublé le cap *Grafton*, il reconnut que la terre couroit nord-ouest-quart-nord, & trois milles à l'ouest du cap, il trouva une baie dans laquelle il mit à l'ancre, à environ deux milles de la côte, par quatre brasses, fond de vase, au nord 35° est; & à trois ou quatre lieues du cap *Grafton*, il y a une baie couverte de bois & de verdure, appelée dans la carte *île verte*.

Cap Grafton.

île verte.

Descente à terre.

Dès que le vaisseau fut à l'ancre, il alla à terre avec MM. Banks & Solander. Son principal objet étoit de s'y procurer de l'eau douce, & comme le fond de la baie étoit une terre basse, couverte de palétuviers, où il n'étoit pas probable qu'il y eût de l'eau; il porta vers le cap, & trouva deux petits courans que la houle & les rochers de la côte rendoient pourtant d'un accès très-difficile. Il aperçut aussi en doublant le cap, un petit courant d'eau qui traver-soit la greve, & se déchargeoit dans une anse sablonneuse; mais il n'y alla pas avec le bateau, parce qu'il vit qu'il ne seroit pas aisé de débarquer. Lorsqu'il fut à terre, il reconnut que le pays s'élevoit par-tout en collines de roches escarpées, & qu'on ne pouvoit pas y faire commodément de l'eau; ne voulant pas perdre son temps à

Description du pays.

chercher ailleurs une terre plus basse, il retourna promptement au vaisseau, & vers minuit il appareilla, & porta au nord-ouest.

Le 10 à dix heures du matin, il courut au large vers le nord, afin de gagner une petite île basse qui est à environ deux lieues de la grande terre, & dont une grande partie étoit alors inondée par la marée haute. A environ trois lieues au nord-ouest de cette île, tout près & au-dessous de la grande terre, il y a une autre île, dont la terre s'élève à une plus grande hauteur, & qui, à midi, lui restoit à sept ou huit milles de distance; il avoit au nord 20^d ouest, la pointe la plus septentrionale de la terre qui fût en vue; son fond d'eau étoit de quinze brasses. Entre cette pointe & le cap *Grafton*, la côte forme une grande baie, mais peu profonde, qu'il appella *baie de Trinité*, parce qu'elle fut découverte le Dimanche de la Trinité.

Cook.
1770.

Jusqu'ici Cook a navigué sans accident sur cette côte dangereuse, où la mer dans une étendue de vingt-deux degrés de latitude, c'est-à-dire, de plus de treize cens milles, cache par-tout des bas-fonds qui se projettent brusquement du pied de la côte, & des rochers qui s'élèvent tout-à-coup du fond, en forme de pyramide. Jusques-là aucuns des hours qu'il avoit donnés aux différentes parties du pays, n'étoient que des monumens de détresse; mais en cet endroit il commença à connoître le malheur, & c'est pour cela qu'il appella *cap de Tribulation* la pointe la plus éloignée qu'en dernier lieu il avoit aperçue au nord: ce cap git par 16^d 6' de latitude sud, & 214^d 39' de latitude ouest.

Dangers de
cette côte.

Cap de Tri-
bulation.

Gouvernant au nord-demi-nord-ouest à trois ou quatre lieues de la côte, il découvrit au large, deux îles situées sud à environ six ou sept lieues de la grande terre. A six heures du soir, la terre la plus septentrionale qui fût en vue, lui restoit au nord-quart-nord-ouest-demi-ouest, & il avoit au nord-demi-ouest, deux îles basses & couvertes de bois, que quelques Anglois prirent pour des rochers qui s'élevoient au-dessus de l'eau. Il sera plus intéressant d'entendre Cook lui-même parler des dangers qu'il a couru.

« Nous diminuâmes alors de voiles, & nous serrâmes le vent au plus près, en voguant à la hauteur de la côte à l'est-nord-est, & nord-est-quart-est, car c'étoit mon dessein de tenir le large toute la nuit, non-seulement pour éviter le danger que nous apercevions à l'avant, mais encore pour voir s'il y avoit quelques îles en pleine mer, d'autant plus que nous étions très-près de la latitude assignée aux îles découvertes par Quiros, & que des Géographes, par des raisons que je ne connois pas, ont cru devoir joindre à cette terre. Nous avions l'avantage d'un bon vent & d'un clair de lune pendant la nuit; en portant au large depuis six, jusqu'à près de neuf heures, notre eau devint plus profonde de quatre toises à vingt-une brasses; mais pendant que nous étions à souper,

Danger de
navigation.

Cook.
1770.

Le vaisseau
torré.

Détail des
dangers que
courut le
vaisseau.

elle diminua tout-à-coup, & retomba à douze, dix & huit brasses dans l'espace de quelques minutes. Sur le champ j'ordonnai à chacun de se rendre à son poste, & tout prêt pour virer de bord & mettre à l'ancre; mais la sonde marquant au jet suivant une eau profonde, nous conclûmes que nous avions passé sur l'extrémité des bas fonds que nous avions vus au coucher du soleil, & qu'il n'y avoit plus de danger. Avant dix heures nous eûmes vingt & vingt-une brasses; comme cette profondeur continuoît, les Officiers quitterent le tillac fort tranquillement, & allerent se coucher. À onze heures moins quelques minutes, l'eau baissa tout-d'un-coup de vingt à dix-sept brasses, & avant qu'on pût rejeter la sonde, le vaisseau toucha. Il resta immobile, si l'on en excepte le soulèvement que lui donnoit la houle en le battant contre le rocher sur lequel il étoit. En peu de momens tout l'équipage fut sur le tillac, & tous les vitages exprimoient avec énergie l'horreur de notre situation. Comme nous avions gouverné au large avec une bonne brise l'espace de trois heures & demie, nous favions que nous ne pouvions pas être très-près de la côte. Nous n'avions que trop de raisons de craindre que nous ne fussions sur un rocher de corail; ces rochers sont plus dangereux que les autres, parce que les pointes en sont aiguës, & que chaque partie de la surface est si raboteuse & si dure qu'elle brise & rompt tout ce qui s'y frotte, même légèrement. Dans cet état, nous abattîmes sur le champ toutes les voiles & les bateaux furent mis en mer pour sonder autour du vaisseau. Nous découvrîmes bientôt que nos craintes n'avoient point exagéré notre malheur, & que le bâtiment ayant été porté sur une bande de rochers, il étoit échoué dans un trou qui se trouvoit au milieu. Dans quelques endroits il y avoit de trois à quatre brasses d'eau, & dans d'autres il n'y en avoit pas quatre pieds. Le vaisseau avoit touché le cap nord-est, & à environ trente verges à tribord, l'eau avoit une profondeur de huit, de dix & de douze brasses. Dès que la chaloupe fut en mer, nous abattîmes nos vergues & nos huniers, nous jettâmes l'ancre de toue à tribord, nous mîmes l'ancre d'affourche avec son cable dans le bateau, & on alloit la jeter du même côté; mais en sondant une seconde fois autour du vaisseau, l'eau se trouva plus profonde à l'arrière; nous portâmes donc l'ancre à la poupe plutôt qu'à l'avant, & après qu'elle eut pris fond, nous travaillâmes de toutes nos forces au cabestan, dans l'espoir de remettre à flot le vaisseau si nous n'enlevions pas l'ancre; mais à notre grand regret nous ne pûmes jamais le mouvoir; pendant tout ce temps il continua à battre contre le rocher avec beaucoup de violence, de sorte que nous avions de la peine à nous tenir sur nos jambes. Pour accroître notre malheur, nous vîmes à la lueur de la lune, flotter autour de nous

les planches du doublage de la quille, & enfin la fausse quille,
 & à chaque instant la mer se préparoit à nous engloutir. Nous
 n'avions d'autre ressource que d'alléger le vaisseau, & nous
 avions perdu l'occasion de tirer de cet expédient le plus grand
 avantage, car malheureusement nous échouâmes à la marée hau-
 te, & elle étoit alors considérablement diminuée; ainsi en allé-
 geant le bâtiment de manière qu'il tirât autant de pieds d'eau
 de moins que la marée en avoit perdu en tombant, nous ne nous
 serions trouvé que dans le même état où nous étions au premier
 instant de l'accident. Le seul avantage que nous procuroit cette cir-
 constance, c'est que la marée montante soulevant le vaisseau sur
 les rochers, il ne battoit pas avec autant de violence. Nous avions
 quelque espoir sur la marée suivante, mais il étoit incertain que
 le bâtiment pût tenir jusqu'alors; d'autant plus que le rocher grat-
 toit la quille sous l'épaulé du tribord, avec une si grande force
 qu'on entendoit le râtellement de la cale: notre situation ne nous
 permettoit pas de perdre du temps à des conjectures, & nous fîmes
 tous nos efforts pour opérer notre délivrance, que nous n'osions
 espérer. Les pompes travaillèrent sur le champ; nous n'avions que
 six canons sur le tillac; nous les jettâmes à la mer avec toute la
 promptitude possible, ainsi que notre lest de fer & de pierres,
 des futailles, des douves & des cerceaux, des jarres d'huile, de
 vieilles provisions, & plusieurs autres des matériaux les plus pe-
 sants. Chacun se mit au travail avec empressement, & sans la
 moindre marque de murmure ou de mécontentement: nos mate-
 lots étoient si fort pénétrés du sentiment de leur situation, qu'on
 n'entendit pas un seul jurement.

Enfin la pointe du jour (le 11) parut, & nous vîmes la terre à
 environ huit lieues de distance, sans appercevoir dans l'espace in-
 termédiaire, une seule île sur laquelle les bateaux eussent pu
 nous conduire, pour nous transporter ensuite sur la grande ter-
 re, en cas que le vaisseau fût mis en pièces. Le vent tomba pour-
 tant par degrés, & nous eûmes calme tout plat d'assez bonne heu-
 re dans la matinée; s'il avoit été fort, notre bâtiment auroit in-
 failliblement péri. Nous attendions la marée haute à onze heu-
 res du matin; nous portâmes les ancres en dehors, & nous fîmes
 tous les autres préparatifs pour tâcher de nouveau de remettre
 le vaisseau à flot; nous ressentîmes une douleur & une surprise
 qu'il n'est pas possible d'exprimer, lorsque nous vîmes qu'il ne flot-
 toit pas de plus d'un pied & demi, quoique nous l'eussions allégé de
 près de cinquante tonneaux, car la marée du jour n'étoit pas par-
 venue à une aussi grande hauteur que celle de la nuit: nous
 nous mîmes à l'alléger encore davantage, & nous jettâmes à la
 mer tout ce qui ne nous étoit point absolument nécessaire. Jus-
 qu'ici le vaisseau n'avoit pas fait beaucoup d'eau; mais à mesure

Cook.
 1770.

Suite des
 dangers que
 courut le vais-
 seau.

Cook.
1770.

que la marée tombait, l'eau y entroit avec tant de rapidité, que deux pompes travaillant continuellement, pouvoient à peine nous empêcher de couler à fond : à deux heures, deux ou trois voies d'eau s'ouvrirent à stribord, & la pinasse, qui étoit sous les épaules, toucha fond. Nous n'avions plus d'espoir que dans la marée de minuit, & afin de nous y préparer, nous plaçâmes deux ancrs d'affourche, l'un à stribord, & l'autre directement à la poupe; nous mîmes en ordre les cap-moutons & les palans dont nous devons nous servir, pour tirer les câbles peu-à-peu, & nous attachâmes fortement une des extrémités des câbles à l'arrière, afin que l'effort suivant pût produire quelque effet sur le vaisseau, & qu'en raccourcissant la longueur du câble qui étoit entre lui & les ancrs, on pût le remettre au large, & le détacher du banc de rocher sur lequel il étoit. Sur les 5 heures de l'après-midi, nous observâmes que la marée commençoit à monter; mais nous remarquâmes en même temps que la voie d'eau faisoit des progrès allarmans, de sorte qu'on monta deux nouvelles pompes; malheureusement il n'y en eut qu'une qui fut en état de travailler: trois pompes manœuvroient continuellement, mais la voie d'eau avoit si fort augmenté, que nous imaginâmes que le vaisseau alloit couler à fond, dès qu'il cesseroit d'être soutenu par le rocher. Cette situation étoit effrayante, & nous regardions l'instant où le vaisseau seroit remis à flot, non pas comme le moment de notre délivrance, mais comme celui de notre destruction: nous savions bien que nos bateaux ne pourroient pas nous porter tous à terre, & que quand la crise fatale arriveroit, comme il n'y auroit plus ni commandement ni subordination, il s'ensuivroit probablement une contestation pour la préférence, qui augmenteroit les horreurs du naufrage même, & nous seroit périr par les mains les uns des autres; cependant nous savions très-bien que si on en laissoit quelques-uns à bord, ils auroient vraisemblablement moins à souffrir en périssant dans les flots, que ceux qui gagneroient terre, sans aucune défense contre les habitans, dans un pays où des filets & des armes à feu suffiroient à peine pour leur procurer la nourriture; & que quand même ceux-ci trouveroient des moyens de subsister, ils seroient condamnés à languir le reste de leurs jours dans un désert horrible, sans espoir de goûter jamais les consolations de la vie domestique, séparés de tout commerce avec les hommes, si on en excepte des Sauvages nuds qui passeroient leur vie à chercher quelque proie dans cette contrée, & qui étoient peut-être les hommes les plus grossiers & les moins civilisés de la terre.

La mort ne s'est jamais montrée dans toutes ses horreurs qu'à ceux qui l'ont attendue dans un pareil état; & comme le moment affreux qui devoit décider de notre sort approchoit, chacun vit

Suite des
dangers.

„ les propres sentimens peints sur le visage de ses compagnons ;
 „ cependant tous les hommes qu'on put épargner pour le service des
 „ pompes , se préparèrent à travailler au cabestan & au vindas,
 „ & le vaisseau flottant sur les dix heures & dix minutes, nous fi-
 „ mes le dernier effort, & nous le remîmes en pleine eau. Nous eû-
 „ mes quelque satisfaction à voir qu'il ne faisoit pas alors plus d'eau
 „ que quand il étoit sur le rocher ; & quoiqu'il n'y eût pas moins de
 „ trois pieds neuf pouces dans la cale , parce que la voie d'eau
 „ avoit gagné sur les pompes , cependant nos gens n'abandonne-
 „ rent point leur travail , & ils parvinrent à empêcher l'eau de faire
 „ de nouveaux progrès. Mais ayant souffert pendant plus de vingt-
 „ quatre heures une fatigue de corps & une agitation d'esprit
 „ excessives , & perdant toute espérance, ils commencèrent à tom-
 „ ber dans l'abattement : ils ne pouvoient plus travailler à la pompe
 „ plus de cinq ou six minutes de suite ; après quoi chacun d'eux ,
 „ entièrement épuisé , s'étendoit sur le tillac, quoique l'eau des
 „ pompes l'inondât à trois ou quatre pouces de profondeur. Lors-
 „ que ceux qui les remplaçoient avoient un peu travaillé , & qu'ils
 „ étoient épuisés à leur tour, ils se jetoient à terre de la même
 „ manière que les premiers , qui se relevoient pour recommencer
 „ leurs efforts ; c'est ainsi qu'ils se soulageoient les uns les autres,
 „ jusqu'à ce qu'un nouvel accident fut près de terminer tous leurs
 „ maux. Le bordage qui garnit l'intérieur du fond d'un navire
 „ est appelé *la carlingue*, & entre celui-ci & le bordage de l'exté-
 „ rieur, il y a un espace d'environ dix-huit pouces : l'homme qui,
 „ jusqu'alors avoit mesuré la hauteur de l'eau , ne l'avoit prise
 „ que sur la carlingue, & avoit fait son rapport en conséquence ; maïs
 „ celui qui le remplaça pour le même service, la mesura sur le
 „ bordage extérieur, par où il jugea que l'eau avoit gagné en
 „ peu de minutes, sur les pompes, dix-huit pouces, différence qui
 „ étoit entre le bordage du dehors & celui de l'intérieur : à cette
 „ nouvelle le plus intrépide fut sur le point de renoncer à son tra-
 „ vail ainsi qu'à ses espérances, ce qui auroit bientôt jetté tout l'é-
 „ quipage dans la confusion du désespoir. Quelque terrible que fût
 „ d'abord pour nous cet incident, il devint par occasion la cause de
 „ notre salut : l'erreur fut bientôt découverte, & la joie subite que
 „ ressentit chacun de nous en trouvant que son état n'étoit pas aussi
 „ dangereux qu'il l'avoit craint, fut une espèce d'enchantement
 „ qui sembla faire croire à tout l'équipage qu'à peine restoit-il
 „ encore quelque véritable péril. Cette confiance & cet espoir
 „ mal-fondés, inspirèrent une nouvelle vigueur ; & quoique notre
 „ état fût le même que lorsque nos gens ralentirent leur travail par
 „ fatigue & par découragement, cependant ils réitérèrent leurs ef-
 „ forts avec tant de courage & d'activité, qu'avant huit heures
 „ du matin les pompes avoient gagné considérablement sur la voie

d'eau. Chacun parloit alors de conduire le vaisseau dans quelque havre , comme d'un projet sur lequel il n'y avoit pas à balancer ; & tous ceux qui n'étoient pas occupés aux pompes , travaillèrent à relever les ancres. Nous avions pris à bord l'ancre de toue & la seconde ancre , mais il nous fut impossible de sauver la petite ancre d'affourche , & nous fûmes obligés d'en couper le cable ; nous perdîmes aussi le cable de l'ancre de toue parmi les rochers ; mais dans notre situation , ces pertes étoient des bagatelles auxquelles nous ne faisons pas beaucoup d'attention. Nous travaillâmes ensuite à arborer le petit mât de hune & la vergue de misaine , & à remorquer le vaisseau au sud-est ; & à onze heures , ayant une brise de mer , nous remîmes enfin à la voile , & nous portâmes vers la terre.

Il étoit cependant impossible de continuer long - temps le travail nécessaire , pour que les pompes gagnassent sur la voie d'eau ; & comme on ne pouvoit pas en découvrir exactement la situation , nous n'avions point d'espoir de l'arrêter en dedans : dans cet état , M. Monkhouse , un des Officiers de poupe , vint à moi , & me proposa un expédient dont il s'étoit servi à bord d'un vaisseau marchand , qui , ayant une voie qui faisoit plus de quatre pieds d'eau par heure , fut pourtant ramené sain & sauf de la *Virginie à Londres*. Le maître du vaisseau avoit eu tant de confiance dans cet expédient , qu'il avoit remis en mer son bâtiment , quoiqu'il connût son état , ne croyant pas qu'il fût nécessaire de boucher autrement sa voie d'eau. Je n'hésitai point à laisser à M. Monkhouse le soin d'employer le même expédient , qu'on appelle *lurder la bonnette* ; quatre ou cinq personnes furent nommées pour l'aider , & voici comment il exécuta cette opération : il prit une petite bonnette en étui , & après avoir mêlé ensemble une grande quantité de fil de carret & de laine , hachés très menu , il les piqua sur la voile aussi légèrement qu'il lui fut possible , & il étendit par-dessus le fumier de notre bétail , & d'autres ordures ; si nous avions eu du fumier de cheval il auroit été meilleur. Lorsque la voile fut ainsi préparée , on la plaça au-dessous de la quille , au moyen de quelques cordes qui la tenoient étendue ; la voie , en tirant de l'eau , tira en même temps de la surface de la voile , qui se trouvoit au trou , la laine & le fil de carret , que la mer ne pouvoit pas entraîner , parce qu'elle n'étoit pas assez agitée pour cela ; cet expédient réussit si bien que notre voie d'eau fut fort diminuée , & qu'au lieu de gagner sur trois pompes , une seule suffisoit pour l'empêcher de faire des progrès. Cet événement fut pour nous une nouvelle source de confiance & de consolation ; les gens de l'équipage témoignèrent presque autant de joie que s'ils eussent déjà été dans un port , loin de borner dès-lors leurs vues à faire échouer le vaisseau dans quelque havre , ou d'une île ou d'un

d'un continent, & à construire de ses débris un petit bâtiment qu'il pût nous porter aux Indes orientales; ce qui avoit été quelques momens auparavant le dernier objet de notre espoir, ils ne pensèrent plus qu'à ranger la côte de la *Nouvelle-Hollande*, afin de chercher un lieu convenable pour le radouber, & poursuivre ensuite notre voyage comme si rien ne fût arrivé. Je dois à cette occasion rendre justice & témoigner ma reconnaissance à l'équipage, ainsi qu'aux personnes qui étoient à bord, de ce qu'au milieu de notre détresse, on n'entendit point d'exclamations de fureur, & de ce qu'on ne vit point de gestes de désespoir; quoique tout le monde parût sentir vivement le danger qui nous menaçoit, chacun, maître de soi, faisoit tous ses efforts avec une patience paisible & constante, également éloignée de la violence tumultueuse de la terreur & de la sombre lètarie du désespoir.

Le 12 à six heures du soir, Cook mit à l'ancre par dix-sept, brasses à sept lieues de distance de la côte, & à une lieue du banc de rochers sur lequel nous avions touché.

Ce banc de rochers ou ce bas-fond, gît au 15^d 45' de latitude sud, & à six ou sept lieues de la *Nouvelle-Hollande*; ce n'est pas le seul bas fond qu'il y ait sur cette partie de la côte, sur-tout au nord, & Cook en a vu un autre au sud, sur l'extrémité duquel il passa environ deux heures avant d'échouer: une partie de ce bas-fond est toujours au-dessus de l'eau, & a l'apparence d'un sable blanc; une partie de celui qui manqua de nous faire périr, est assis à sec à la marée basse; il consiste en cet endroit en pierres de sable, mais tout le reste est un rocher de corail.

Tandis que Cook étoit à l'ancre pendant la nuit, il trouva que le vaisseau faisoit environ quinze pouces d'eau par heure, ce qui n'annonçoit pourtant pas un danger prochain, & à six heures du matin du 13, il appareilla pour porter au nord-ouest. A neuf heures, il passa tout près & en-dehors de deux petites îles situées au 15^d 41' de latitude sud, & environ quatre lieues de la *Nouvelle-Hollande*; il les appella *Hope Islands* (îles de l'Espérance) parce que dans les moments de danger, le dernier objet de notre espérance, ou plutôt des desirs de l'équipage, auroit été d'y aborder. L'après-midi, ayant une petite brise du sud-est-quart-est, Cook envoya le maître avec deux bateaux, pour sonder à l'avant du vaisseau, & pour chercher un havre où il pût se radouber & remettre le vaisseau en escale. A trois heures on vit une ouverture qui avoit l'apparence d'un havre, & on l'envoya tandis que les bateaux l'examinèrent, mais il trouverent bientôt que l'eau n'étoit pas assez profonde pour le vaisseau. La pinasse étoit toujours en mer avec un des contre-maîtres, qui revint à 9 heures, & rapporta qu'à environ 2 lieues au-dessous du vent, il avoit précisément découvert un havre convenable, où il y avoit assez d'eau, & qui offroit d'ailleurs toutes les commodités qu'on pouvoit désirer.

Cook.
1770.

Remarques
sur ces bas
fonds.

Nouveaux
dangers.

Difficultés
pour entrer
dans un ha-
vre.

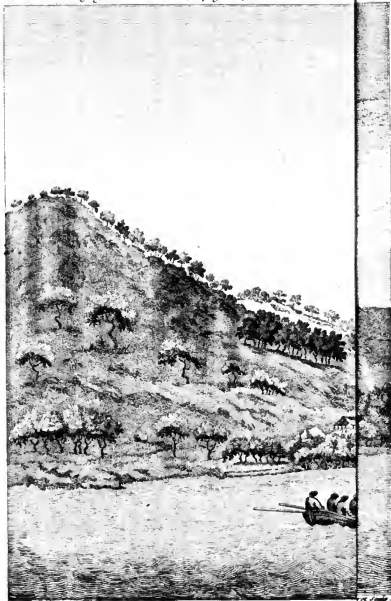
Scorbut.

rer pour débarquer sur la côte, ou pour mettre le vaisseau à la bande.

En conséquence de cette découverte, Cook leva l'ancre à six heures du matin, du 14, & après avoir détaché deux bateaux en avant, pour se tenir sur les bas-fonds qu'on avoit apperçus dans la route, il courut vers le havre; mais malgré toutes ses précautions, il n'eut un moment que trois brasses d'eau. Dès qu'il eut dépassé ces bas-fonds, il ordonna aux bateaux d'aller dans le canal qui conduit au havre, & alors le vent commença à souffler: heureusement il avoit un endroit pour se réfugier; car il reconnut bientôt que le vaisseau ne vouloit plus manœuvrer; il avoit deux fois refusé de prendre le vent: sa situation n'étoit pas sans danger, quoiqu'elle eût pu être plus périlleuse. Cook étoit embarrassé parmi des bas-fonds, & il avoit de fortes raisons de craindre d'être chassé dessous le vent avant que les bateaux pussent se placer de manière à diriger la route; il mouilla donc par quatre brasses à environ un mille de la côte, & il fit signal aux bateaux de revenir; il alla ensuite lui-même dans le canal qu'il trouva très-étroit, & il le balisa. Le havre étoit aussi plus petit qu'il ne comptoit, mais il étoit très-propre, à l'usage qu'on en vouloit faire; & il est très remarquable que dans tout son voyage, il n'avoit trouvé aucun mouillage qui pût lui procurer les mêmes avantages dans les circonstances où il étoit. Le reste du jour & toute la nuit, le vent fut trop frais pour se hasarder à lever l'ancre & à entrer dans le havre. Le vent continuant, Cook garda son poste toute la journée du 15: le 16, il se modéra; & sur les six heures du matin il vira à pic, dans le dessein de mettre à la voile, mais il fut obligé d'abandonner l'entreprise & de fier de nouveau le cable. Il faut observer que la brise de mer qui souffloit très-frais, quand il mit à l'ancre, continua avec la même force presque tous les jours qu'il y resta: il n'eut calme que pendant qu'il étoit sur le rocher & une autre fois; le vent même qui le porta sur la côte, s'il s'étoit levé dans le temps de sa détresse, auroit certainement mis le bâtiment en pièces. Le soir de la veille, Cook apperçut un feu près du rivage, & comme il étoit forcé de rester quelque temps dans cet endroit, il ne désespéroit pas de faire connoissance avec les naturels du pays. Il vit le jour un plus grand nombre de feux sur les collines, & il découvrit avec ses lunettes quatre Indiens qui marchaient le long de la côte; ils s'arrêtèrent & allumèrent deux feux, mais il fut impossible de deviner quelle étoit leur intention.

Le scorbut commença alors à se manifester parmi nous avec des symptômes très-effrayans: le pauvre Tuitien, Tupia, qui se plaignoit depuis quelque temps que ses genèives étoient malades & enflées, & qui, suivant l'avis du Chirurgien, prenoit une grande quantité de jus de limon, avoit alors des boutons livides sur les jambes & d'autres marques infaillibles que la maladie avoit fait un progrès rapide, malgré tous les remèdes parmi lesquels on lui avoit





Vue de la Riviere d'ENDEAVOUR sur

administré sur-tout du quinquina. La santé de M. Green, l'Astronome, s'affoiblissoit, & ces circonstances entre plusieurs autres faisoient desirer impatiemment d'aller à terre.

Cook.
1775.

Le matin du 17, quoique la brise fût toujours fraiche, Cook ha-
sarda de lever l'ancre, & de pousser la barre au vent vers le havre; mais dans la route, le vaisseau toucha deux fois. On le remit à flot la première, sans peine, mais la seconde il tint fortement. On abattit la vergue de misaine, les petits mats de hune & les boute-dehors, & on en fit un radeau le long du vaisseau: heureusement la marée montoit, &, à une heure de l'après-midi, le bâtiment flotta. On le remorqua bientôt dans le havre, & après l'avoir amarré le long d'une greve escarpée au sud, on porta à terre avant la nuit les ancres, les cables & toutes les hanfieres.

Le vaisseau
touche en-
core.

§ XII.

Radoub du vaisseau dans la riviere Endeavour, & suite de la reconnaissance de la côte orientale de la Nouvelle-Hollande.

Le matin du 18, on construisit un pont du vaisseau au rivage; la côte étoit si escarpée que le bâtiment flottoit à vingt pieds de distance de la greve. Cook gravit une des collines les plus élevées de celles qui dominoient le havre; elle ne présentait pas un coup d'œil qui promit beaucoup d'avantage; la terre basse près de la riviere étoit entièrement couverte de paletuviers inondés d'eau salée à chaque marée, & la terre élevée sembloit être par-tout pierreuse & stérile. M. Banks fit aussi une promenade dans l'intérieur du pays, & il rencontra les restes de plusieurs vieilles maisons Indiennes & des endroits où les habitants avoient apprêté des poissons & coquilles; ils ne paroissoient cependant pas avoir fréquenté ces lieux depuis quelques mois.

Excursion
dans le pays.

Le 19, on fit les préparatifs nécessaires pour le radoubement du vaisseau. M. Banks traversa la riviere pour examiner le pays de l'autre côté; il trouva qu'il consistoit principalement en collines de sable, & il vit quelques maisons d'Indiens qui avoient été habitées depuis peu. Il rencontra dans sa promenade de grandes troupes de pigeons & de corneilles; il tua plusieurs pigeons qui étoient extrêmement beaux, mais les corneilles, qui sont exactement les mêmes que celles d'Angleterre, étoient si sauvages qu'il ne put pas les approcher assez pour les tirer.

Autre ex-
cursion.

On acheva de vider la calle du bâtiment. Le soir, M. Banks observa que dans plusieurs parties du golfe, il y avoit de grandes quantités de pierre-ponce qui étoient à une distance considérable au-delà de la marque de la marée haute, & où elles avoient été portées par

Pierre-pon-
ce.

Cook.
1770.

les marées extraordinairement hautes, car on ne pouvoit pas douter qu'elles ne vissent de la mer.

Le 22^e à deux heures du matin, le jufant de la marée ayant fini, on fut en état d'examiner la voie d'eau qui se trouva au premier bordage du flottaison, un peu devant les cadences de l'avant de fltribord. Dans cet endroit les rochers avoient fait une ouverture à travers quatre bordages, & même dans les couples; trois autres bordages étoient fort endommagés, & ces brèches formoient un coup-d'œil très-extraordinaire. On ne voyoit pas un seul éclat de bois, mais le tout étoit aussi uni que s'il avoit été coupé avec un instrument. Heureusement les couples étoient très-bien joints dans cette partie du vaisseau, sans cela il auroit été absolument impossible de le sauver; sa conservation dépendit d'une autre circonstance qui est encore plus remarquable. L'un des trous étoit assez large pour couler à fond le bâtiment, quand même il auroit fait aller continuellement huit pompes au lieu de quatre, mais par bonheur il se trouva en grande partie bouché par un morceau de roche qui, après avoir fait l'ouverture, y étoit resté engagé; de sorte que la seule eau, qui passoit entre la pierre & le bois, avoit d'abord gagné sur les pompes, d'où l'on peut juger de ce qui seroit arrivé si la brèche n'avoit été remplie par rien: on reconnut aussi que plusieurs morceaux de la bonnette lardée s'étoient fait un passage entre les couples, & avoient presque entièrement arrêté la partie de la voie d'eau que la pierre avoit laissée ouverte; en l'examinant plus attentivement, on vit qu'outre la voie d'eau, la calle avoit été fort endommagée, & qu'une grande partie du dantlage s'étoit démhée dessous l'épaule du bas bord. Il manquoit aussi un morceau considérable de la fausse quille, & le vaisseau étoit avarié en beaucoup d'autres endroits. Sur ces entrefaites, Cook envoya quelques personnes de l'autre côté de la rivière afin de tuer des pigeons pour les malades; ils dirent à leur retour qu'ils avoient vu un animal aussi gros qu'un lévrier, qui avoit le corps mince, d'une couleur de souris, & qui étoit extrêmement agile; ils apperçurent aussi plusieurs maisons d'Indiens & un beau courant d'eau douce.

Quatre de
l'escadillon.

Le lendemain au matin 23, il dépêcha un bateau pour jeter la seine, mais à midi, ils ne rapportèrent que trois poissons, quoiqu'on en vit un grand nombre sauter aux environs du havre. Presque toutes les personnes de l'équipage virent ce même jour l'animal dont les chasseurs avoient fait la description la veille. On découvrit bientôt des chauve-souris qui ont ici une figure effrayante: car elles sont presque entièrement noires & aussi grosses qu'une perdrix.

Le 24, un détachement qu'on avoit envoyé chercher des rafraichissemens pour les malades, revint vers le midi, & rapporta un petit nombre de choux palmistes & plantains sauvages. Les plantains étoient les plus petits qu'eut jamais vus Cook, & la chair,



Quadrupede nommé *KANGUROO*, trouvé sur la Côte de la N^e Hollande.

Hist. des Voyages Tom. 80 in 12 pag. 116.



quoique d'un assez bon goût, étoit remplie de petites pierres. Comme il se promenoit le matin à peu de distance du vaisseau, il vit un des animaux que les gens de l'équipage avoient décrit si souvent. Il étoit d'une légère couleur de souris, & il ressembloit beaucoup par la grosseur & la figure à un lièvre; il avoit aussi une longue queue qu'il portoit comme l'animal auquel on vient de le comparer; & on l'auroit pris pour un chien sauvage, si au lieu de courir, il n'avoit pas sauté comme un lièvre ou un daim. On disoit que ses jambes étoient très-minces, & la trace de son pied semblable à celui d'une chèvre; mais l'herbe étoit si élevée dans l'endroit où Cook l'aperçut, qu'elle lui cachoit les jambes, & le terrain étoit trop dur pour qu'il pût y imprimer la trace de son pied. M. Banks vit imparfaitement cet animal, & il pensa que son espèce étoit encore inconnue.

Cook.
1770.

Le 26, tandis que les matelots attachèrent des tonneaux au-dessous de la quille du vaisseau pour qu'il pût flotter plus aisément, quelques Officiers, qui avoient fait une excursion dans les bois, apportèrent à bord les feuilles d'une plante qu'on crut être la même que celle qui est appelée *cocos* dans les îles d'Amérique; mais en la goûtant les racines se trouverent trop âpres pour qu'on pût les manger; les feuilles étoient cependant presque aussi bonnes que celle de l'épinard: il croissoit dans l'endroit où l'on cueillit ces plantes, une grande quantité de choux palmistes, & une espèce de plantain sauvage, dont le fruit contenoit tant de pierres qu'on pouvoit à peine en manger. On y trouva aussi un autre fruit à-peu près de la grosseur d'une petite pomme d'amour, mais plus plate, & d'une couleur de pourpre foncée: en le détachant de l'arbre, il étoit dur & d'un goût désagréable; mais après avoir été gardé quelques jours, il devint mol, & il avoit une saveur très-ressemblante à une prune de damas d'une médiocre bonté.

Dit Jones
fruits du pays

L'après midi du 27, Cook remonta le havre dans la pinasse, & il tira plusieurs fois la seine, mais il ne prit que vingt ou trente poissons, qui furent distribués aux malades & aux convalescens.

Le 28, M. Banks alla dans l'intérieur du pays avec quelques-uns des matelots, afin de leur montrer la plante qui est appelée dans les îles d'Amérique *chou caraïbe*, & qui fournissoit un légume. Turin rendoit beaucoup meilleur la racine des cocos, en l'appretant dans un four pareil à celui de son pays; mais ce fruit étoit si petit qu'il ne pouvoit pas fournir une nourriture à l'équipage. Ils trouverent dans leur promenade un arbre qui avoit été enuillé pour pouvoir y grimper plus commodément, de la même manière que ceux qu'on avoit vus dans la baie de Botanique; ils rencontrèrent aussi plusieurs amas de fourmis blanches, qui ont de la ressemblance avec celles des Indes orientales, & qui sont les insectes les plus nuisibles du monde. Les fourmillières étoient d'une figure pyramidale, de deux ou

Examiné
dans le pays.

Fourmillière
103.

Cook.
1770.

trois à six pieds de hauteur, & ressembloient beaucoup aux pierres qui font en Angleterre, & qu'on dit être des monumens des Druides. M. Gore qui, ce jour-là, fit aussi quatre ou cinq milles dans l'intérieur du pays, rapporta qu'il avoit vu des pas d'hommes & des traces de trois ou quatre différentes sortes d'animaux, mais qu'il n'avoit pas été assez heureux pour appercevoir ni les Indiens ni les bêtes.

Lapp

A la pointe du jour, Cook envoya de nouveau le bateau, pour pêcher à la seine, & l'après-midi, il revint avec une assez grande quantité de poissons, pour en donner une livre & demie à chaque personne de l'équipage. Un des Officiers de poupe, Américain, qui étoit allé à terre avec un fusil, rapporta qu'il avoit vu un loup exactement pareil à ceux de son pays, & qu'il l'avoit tiré sans le tuer.

Différentes
ex-offines
dans le pays.

Le lendemain 30, encouragé par le succès de la veille, Cook envoya de nouveau un bateau pêcher à la seine, & un détachement d'hommes pour cueillir des herbes; il chargea aussi quelques jeunes Officiers de dresser le plan du havre, & il monta sur une colline qui est sur la pointe méridionale, afin d'examiner la mer. La marée étoit basse alors, & il vit avec douleur une quantité innombrable de bancs de sable & de brisans, qui font le long de la côte dans toutes les directions; le plus avancé git à environ trois ou quatre milles de la côte; le plus éloigné s'étendoit aussi loin qu'il pouvoit appercevoir avec une lunette, & la plupart des autres s'élevoient à peine au-dessus de la surface de l'eau: il y avoit quelque apparence d'un passage au nord, Cook n'espéroit sortir du milieu des bas-fonds que de ce côté; car comme le vent souffloit constamment du sud-est, il auroit été difficile, pour ne pas dire impossible, de s'en retourner au sud.

Autres quadrupèdes.

M. Gore rapporta que ce jour-là il avoit aperçu deux animaux femblables à un chien, de couleur paille, qu'ils couroient comme le lièvre, & qu'ils étoient à-peu-près de la même grosseur. L'après-midi, les matelots revinrent de la pêche, qui avoit été encore plus heureuse que le jour précédent.

Différentes
ex-offines
dans le pays.

Le lendemain, premier Juillet, tout le monde eut la liberté d'aller à terre, excepté un homme de chaque chambrée, qui fut envoyé à la pêche; elle fut encore heureuse, & les gens qui allèrent dans l'intérieur du pays firent la description de plusieurs animaux qu'ils avoient vu, sans pouvoir en attraper aucun. Ils apperçurent aussi un feu à environ un mille au-dessus de l'embouchure de la rivière. Le second Lieutenant trouva une coque de coco remplie de bernacles, elles venoient probablement de quelque île au-dessus du vent, peut-être de la terre *del Espirito Santo de Quiros* (a): ce jour-là le

(a) Cette terre, retrouvée par Cook à son second voyage, fait partie d'un groupe d'îles, qui ont été appelées les Nouvelles-Hébrides, comme on le dira plus bas.

thermomètre, à l'ombre, s'éleva à 87°, c'est-à-dire, plus haut qu'il n'étoit monté depuis l'arrivée de l'*Endeavour* sur la côte.

Le 3 à midi, le maître qu'on avoit envoyé la veille pour reconnoître ces parages, revint apprendre à Cook qu'il avoit trouvé un passage entre les banes de sable : il dit que les banes étoient de rochers de corail, dont la plupart étoient à sec à mer basse, & qu'il étoit descendu sur l'un d'eux : il y trouva quelques pétoncles d'une si énorme grosseur, que deux hommes ne pouvoient pas en manger une seule, & beaucoup d'autres poissons à coquilles, dont il en apporta une grande quantité.

Il avoit débarqué le soir à environ trois lieues d'un mouillage, dans une baie où il trouva quelques-uns des naturels du pays qui étoient à souper; ils s'enfuirent tous avec la plus grande précipitation à son approche, en laissant quelques-uns de leurs mets, & un feu qui venoit d'être allumé; mais il n'y avoit dans cet endroit ni maison, ni rien qui pût en tenir lieu. Il remarqua que quoique les banes de sable, qui sont à la portée de la vue de la côte, abondent en poissons à coquilles, qu'on peut attraper aisément à la marée basse : cependant il ne vit aucuns restes de coquillages aux environs des endroits où on avoit fait du feu : il apperçut aussi pendant quelque temps un caïman nager autour du vailléau.

Le 5, M. Banks traversa l'autre côté du havre, où, en se promenant le long du rivage sablonneux, il trouva un nombre prodigieux de fruits, dont plusieurs n'étoient pas les productions des plantes qu'il avoit découvertes jusqu'alors dans le pays; entr'autres, il y avoit quelques noix de coco, que Tupia dit avoir été ouvertes par une espèce de erabe, que d'après sa description, on jugea être le même que les Hollandois appellent *beurs krahbe*, & qu'on n'avoit point vu dans ces mers. Toutes les substances végétales qu'il trouva en cet endroit, étoient inépuisables de productions marines, & couvertes de bernacles, siue certain qu'elles étoient venues par mer de fort loin; & comme le vent alisé souffloit directement sur la côte, il est probable qu'il les y avoit apportées de la terre *del Espirito Santo*, dont nous avons déjà fait mention.

M. Banks, qui étoit parti avec un lieutenant le 6 dès le matin, pour faire une expédition dans l'intérieur du pays, revint le 8 au soir; après avoir marché environ trois lieues parmi des terrains marécageux & des palétuviers, ils avoient pénétrés dans l'intérieur du pays, qu'ils trouverent très-peu différent de ce qu'ils avoient déjà vu; ils continuèrent leur route le long de la rivière, qui, à quelque distance, se resserre dans un canal étroit, bordé, non par des marais & des palétuviers, mais par un terrain escarpé & couvert d'arbres de la plus belle verdure, parmi lesquels on trouvoit celui qui est appelé *Mohoe*, dans les îles d'Amérique, ou l'arbre du quinquina, (*hibiscus tiliaceus*). La terre dans l'intérieur étoit en géné-

Cook.

1770.

Reconné-
sance de ce
parage.excursion
dans l'inté-
rieur du pays

Cook,
1770.1 Nait passé
à terre.

ral basse, & revêtu d'une herbe longue & épaisse : le sol sembloit promettre une grande fertilité à tous ceux qui voudroient le planter & le cultiver. Dans le courant de la journée, Tupia vit un animal que, d'après sa description, M. Banks jugea être un loup; il en aperçut aussi trois autres, qu'il ne put ni attraper ni tuer, & une espèce de chauve-souris aussi grosse qu'une perdrix, dont il lui fut également impossible de se rendre maître; le soir ils firent leur établissement tout près des bords de la rivière, & ils y allumerent du feu; mais il y avoit une si grande quantité de moustiques, qu'à peine purent ils y tenir; ces insectes les suivoient dans la fumée, & presque dans le feu, que les voyageurs aimoient mieux endurer, malgré la chaleur du climat, que la piquûre de ces animaux, qui leur causoit une douleur insupportable. Le feu, les mouches & la terre, qui leur servoient de lit, rendirent la nuit extrêmement dure, de sorte qu'ils l'a passèrent à veiller, & à former des souhaits pour le retour du jour. Au premier crépuscule du matin, ils allèrent chercher du gibier, & dans une courée de plusieurs milles, ils virent quatre animaux de la même espèce, dont deux furent très-bien chassés par le lévrier de M. Banks, mais ils le laissèrent bientôt derrière, en sautant par-dessus l'herbe longue & épaisse, qui empêchoit le chien de courir.

On observa que cet animal ne marchoit pas sur ses quatre jambes, mais qu'il sautoit sur les deux de devant, comme le *jerboa* ou *mus jacalus*. Sur le midi, ils retournèrent au bateau, & remonterent ensuite la rivière, qui ne formoit un peu plus haut qu'un ruisseau d'eau douce, & où cependant la marée s'élevoit à une hauteur considérable. Comme le soir approchoit, la marée baissa, & même si fort qu'ils furent obligés de descendre du bateau, & de le traîner le long du rivage, jusqu'à ce qu'ils trouvaient un endroit où ils pussent reposer pendant la nuit. Enfin, ils rencontrèrent un lieu convenable, & pendant qu'ils déchargeoient le bateau, ils observèrent de la fumée à environ trois cents pas de distance; ils pensèrent que quelques-uns des naturels du pays, avec qui ils desiroient depuis si long-temps & avec tant d'empressement de faire connoissance, étoient autour du feu. Trois Anglois allèrent auprès d'eux, dans l'espoir qu'un si petit nombre ne les mettroit pas en fuite; cependant lorsqu'ils furent arrivés à l'endroit de la fumée, il étoit abandonné, ce qui les fit conjecturer que les Indiens les avoient découverts. Ils trouverent le feu qui brûloit encore dans le creux d'un vieux arbre pourri, & plusieurs branches nouvellement rompues, avec lesquelles des enfans sembloient s'être amusés. Ils observèrent plusieurs pas sur le silex au-dessous de la marque de la haute marée, ce qui prouvoit que les Indiens y avoient marché depuis peu. Ils rencontrèrent plusieurs maisons à une petite distance de-là, & quelques tours creusées en terre de la même manière que ceux de *Tahiti*, & dans

Nouvelle
difficulté à
burner les
naturels.

dans lesquels il leur parut qu'on avoit apprêté des alimens dès le matin. Il y avoit dans les environs des coquillages, & quelques fragmens de racines qui étoient les débris d'un repas. Les Anglois, mortifiés de s'être trompés, retournerent à leur quartier, qui étoit un large monceau de sable au-dessous d'un buisson. Ils formèrent leurs lits de feuilles de plantain, qu'ils étendirent sur le sable, & qui étoient aussi doux qu'un matelas; leurs manteaux leur servirent de couvertures, & des paquets d'herbes de coussins. D'après ces arrangements, ils comptoient passer une meilleure nuit que la dernière, d'autant plus qu'à leur grande joie on ne voyoit pas une mouffique: ils se couchèrent, & telle est la force de l'habitude, qu'ils s'endormirent sans penser une seule fois qu'il étoit probable que les Indiens les trouveroient dans cette situation, & à combien de dangers ils s'exposoient.

Après avoir dormi jusqu'au matin sans s'éveiller une seule fois, ils examinèrent la rivière, & voyant que la marée étoit favorable à leur retour, & que le pays ne promettoit rien qui méritât de les retenir plus long-temps, ils se rembarquerent, & revinrent promptement au vaisseau.

Bientôt après l'arrivée de ce détachement, le maître, qui avoit fait sept lieues en mer, revint aussi à bord, & il pensoit alors qu'il n'étoit pas possible de déboucher par l'endroit où il avoit cru qu'il y avoit un passage. Son expédition procura cependant quelques avantages, car il alla une seconde fois sur le rocher où il avoit vu de grosses pétoncles, & il y trouva un grand nombre de tortues; quoiqu'il n'eût pas d'autre instrument qu'un croc de bateau, il en attrapa trois qui pesoient ensemble sept cens quatre-vingt-onze livres.

Le 9, Cook le renvoya à la même pêche, avec des instrumens plus convenables; M. Banks alla avec lui, mais le succès ne répondit pas à leur attente, & ils ne prirent pas une seule tortue; cependant M. Banks débarqua sur le récif, où il vit plusieurs grosses pétoncles, & on rassembla plusieurs coquillages & des productions marines.

L'après-midi, sept ou huit naturels du pays parurent sur la côte méridionale de la rivière, & deux d'entr'eux s'avancèrent jusqu'à la pointe sablonneuse, qui étoit vis-à-vis le vaisseau; mais quand ils virent que Cook s'embarquoit pour aller leur parler, ils s'enfuirent tous avec la plus grande précipitation.

Le 10, on vit sur la pointe sablonneuse au côté septentrional de la rivière, quatre autres naturels du pays, qui avoient une petite pirogue avec des balanciers; ils parurent pendant quelque temps fort occupés à harponner du poisson; plusieurs des Anglois avoient envie d'aller auprès d'eux dans un bateau, mais Cook ne voulut point le permettre: une expérience répétée l'avoit convaincu que cette démarche seroit plus capable d'empêcher que de procurer une en-

Cook.
1770.

treuve avec ces Indiens : il résolut d'employer la méthode contraire pour voir s'il seroit plus heureux ; en conséquence il les laissa seuls, paroissant ne pas faire la moindre attention à eux ; ce stratagème réussit si bien, qu'enfin deux d'entre eux vinrent dans la pirogue à une portée de fusil du vaisseau, & là ils parlèrent beaucoup d'un ton de voix fort élevée ; les Anglois ne comprirent rien à ce qu'ils disoient, & ils ne purent répondre à leur harangue que par des cris, & en leur faisant tous les signes possibles d'invitation & d'amitié ; pendant cette conférence, ils s'approchoient peu-à-peu, tenant leurs lances non d'une manière menaçante, mais comme s'ils eussent voulu dire que si on leur faisoit du mal, ils avoient des armes pour se venger : lorsqu'ils furent presque au côté du bâtiment, on leur jeta quelques étoffes, des clous, des verroteries, du papier, & d'autres bagatelles qu'ils reçurent sans la moindre marque de satisfaction. Enfin, un des Anglois leur donna un petit poisson ; à ce présent ils témoignèrent la plus grande joie, & en leur disant par signes qu'ils iroient chercher leurs compagnons ; sur-le-champ ils ramèrent vers la côte : sur ces entrefaites, quelques personnes de l'équipage, & entr'autres Tupia, débarqua sur le côté opposé de la rivière, la pirogue ayant les quatre Indiens à bord, revint bientôt au vaisseau ; elle se rangea tout près des Anglois sans exprimer ni crainte ni défiance ; on leur distribua quelques nouveaux présens, & dans peu ils quitterent les Anglois, & allèrent aborder sur le même côté de la rivière où les matelots étoient allés à terre : chaque Indien portoit dans sa main deux javelines, & un bâton dont il se servoit pour les lancer : ils s'avancèrent vers l'endroit où Tupia & les Anglois étoient assis ; Tupia les eut bientôt déterminés à mettre bas les armes, & à s'approcher dans cet état ; il leur fit signe ensuite de venir s'asseoir près de lui ; ils y consentirent sans donner des marques de crainte ou de répugnance : sur ces entrefaites, Cook débarqua à terre avec plusieurs autres personnes de l'équipage, mais les Indiens semblerent craindre que ces derniers venus n'allussent se placer entre l'endroit où ils étoient & celui où ils avoient laissés leurs armes : „ nous eûmes grand soin, dit Cook, de leur „ faire voir que ce n'étoit pas là notre intention, & après les avoir „ joints, nous leur fîmes des présens, comme un nouveau témoignage de notre bienveillance, & du desir que nous avions d'obtenir la leur. Nous restâmes ensemble avec beaucoup de courtoisie, jusqu'au temps du diner, & leur faisoient entendre alors que nous allions manger, nous les invitâmes par signes à venir avec nous ; ils le refusèrent, & dès que nous les eûmes quittés, ils s'en retournerent dans leur pirogue. L'un de ces Indiens étoit un peu au-dessus du moyen âge, & les trois autres étoient jeunes ; ils étoient en général d'une taille ordinaire, mais ils avoient les membres d'une petitesse remarquable, leur peau étoit cou-

Nouvelle
entrevue
avec les na-
tuels.Conférence
de Tupia
avec les na-
tuels.Description
de ces In-
diens.

leur de suie, ou de ce qu'on peut nommer couleur de chocolat foncé; leurs cheveux noirs sans être laineux étoient coupés courts, les uns les avoient lissés & les autres bouclés. Dampierre dit qu'il manquoit deux dents de devant aux habitants qu'il vit sur la côte occidentale de ce pays, mais ceux-ci n'avoient pas ce défaut; quelques parties de leurs corps avoient été peintes en rouge, & l'un d'eux portoit sur la levre supérieure & sur la poitrine des raies de blanc qu'ils appelloient *carbanda*: les traits de leur visage étoient bien loin d'être défigurables; ils avoient les yeux très-vifs, les dents blanches & unies, la voix douce, & harmonieuse, & ils répétèrent après moi plusieurs mots avec beaucoup de facilité.

Cook.
1770.

Le 11, Cook reçut une autre visite de quatre des naturels du pays; trois d'entr'eux, dit-il, nous étoient déjà connus, mais le quatrième étoit un étranger qui s'appelloit *Yaparico*, comme nous l'apprirent ses compagnons qui l'introduisoient. Cet Indien étoit distingué par un ornement fort extraordinaire; il portoit dans un trou fait à travers le castillage qui sépare les deux narines, l'os d'un oiseau qui étoit à-peu-près de la grosseur d'un doigt & de cinq ou six pouces de long: nous n'avions encore vu qu'un exemple de cette parure à la *nouvelle-Zélande*; mais après un examen plus attentif, nous reconnûmes que tous ces peuples faisoient un trou dans cette partie du nez pour y mettre un ornement de cette espèce. Ils avoient des trous à leurs oreilles, quoiqu'ils n'eussent point de pendans; la partie du bras de l'épaule au coude étoit ornée d'un bracelet, composé de cheveux tressés, par où l'on voit que ces Indiens, ainsi que les habitants de la *terre de feu*, aiment passionnément la parure, quoiqu'ils soient absolument sans vêtemens; je donnai à l'un d'eux un morceau de vieille chemise, mais au lieu de le jeter sur quelque partie de son corps, il en fit une bande qu'il entortilla autour de sa tête. Ils apportèrent avec eux un poisson, qu'ils nous donnerent en retour, à ce que nous supposâmes, de celui dont nous leur avions fait présent la veille: ils sembloient fort contents de rester avec nous & peu empressés de nous quitter; mais en voyant que quelques-uns de nos Officiers examinoient leur pirogue avec beaucoup d'attention & de curiosité, ils parurent alarmés, ils sautèrent promptement sur leur bord & s'enfuirent à force de rames sans dire un seul mot.

Entrevue
avec d'autres
Indiens.

Le 12 dès le grand matin, trois Indiens se hâsardèrent à venir à la tente de Tupia, & ils furent si satisfaits de la réception qu'il leur fit, que l'un d'eux alla chercher dans sa pirogue deux autres de ses compatriotes, qu'on n'avoit pas encore vus: à son retour il introduisit auprès des Anglois les nouveaux venus en les appelant par leur nom, cérémonie qu'ils n'omettoient jamais en pareilles occasions. Comme ils avoient reçus avec beaucoup de plaisir le poisson qui fut jetté dans

Arrivée
d'autres In-
dians.

Cook.
1770.

leur pirogue, lorsqu'ils s'approchèrent pour la première fois du vaisseau, on leur en offrit encore quelques-uns, & on fut fort surpris de voir qu'ils les acceptoient avec la plus grande indifférence; ils firent cependant signe à quelques-uns des Anglois de le leur apprêter, ce qui fut fait sur-le-champ; mais après qu'ils en eurent un peu mangé, ils jetterent le reste au chien de M. Banks: ils passèrent avec les Anglois toute l'après-midi sans vouloir jamais s'écarter à plus de vingt verges de leur pirogue. On remarqua que la couleur de leur peau

Remarques
sur le teint
des naturels.

n'étoit pas aussi brune qu'elle avoit paru d'abord; ce qu'on avoit pris pour leur teint n'étoit que l'effet de la poussière & de la fumée, dans laquelle on imagina qu'ils étoient obligés de dormir, malgré la chaleur du climat, parce qu'ils n'ont que ce seul moyen de se mettre à l'abri des moustiques; entre autres choses que leur distribua Cook quand il les vit pour la première fois, il y avoit quelques médailles qu'il suspendit autour de leur col avec un ruban, la fumée avoit tellement terni ces rubans, qu'on ne pouvoit pas aisément distinguer de quelle couleur ils avoient été; ce qui engagea à examiner plus particulièrement la couleur de leur peau. Il en découvrit deux autres à environ deux cens verges, sur la pointe de terre qui est du côté opposé de la rivière, & il reconnut avec ses lunettes que c'étoit une

Autres naturels.

femme & un enfant: la femme comme le reste des Insulaires, étoit entièrement nue: on observa qu'ils avoient tous les membres fort petits, & qu'ils étoient d'une activité, d'une agilité extrême. L'un de ceux-ci avoit un collier de coquillage très-bien fait, & un bracelet formé de plusieurs cordons ressemblant à ce qu'on appelle en Angleterre *gimp* (qui pure): ils portoient tous deux un morceau d'écorce attaché sur le devant du front, & l'os qu'ils avoient dans le nez, leur désigneroit le visage. Leur langue a paru plus rude que celle des Insulaires de la mer du sud, & ils répétoient continuellement le mot *cheveau*; d'après la manière dont ils le prononçoient, on imagina que ce terme exprimoit l'admiration; lorsqu'ils voyoient quelque chose de nouveau, ils s'écrioient *cher, tut, tut, tut, tut*, paroles qui avoient probablement une signification pareille. Leur pirogue, qui étoit très-étroite, n'avoit pas plus de dix pieds de long, elle étoit garnie d'un balancier & ressembloit beaucoup à celles des îles de la mer du sud, quoiqu'elle fût beaucoup mieux faite; lorsqu'elle étoit dans une eau basse, ils les faisoient marcher avec de longues perches, & quand ils se trouvoient dans une eau profonde ils se servoient pour cela de rames d'environ quatre pieds de long: elle ne contenoit que quatre hommes, de sorte que les Indiens qui vinrent au vaisseau ce jour-là, s'en allerent en deux fois; leurs javelines sont semblables à celles qu'on avoit vues dans la baie de Botanique, excepté qu'elles n'avoient qu'une seule pointe faite ordinairement de l'aiguillon de la pastenade & barbelée avec deux ou trois os aigus du même poisson: c'étoit certainement une arme terrible & l'instrument dont

ils se servoient pour la lancer, sembloit être fait avec beaucoup plus d'art que tous ceux que les Anglois avoient vus jusqu'alors.

Le 14, deux Indiens vinrent à bord, & après avoir restés très-peu de temps, ils s'en allerent le long de la côte & s'occupèrent avec beaucoup d'activité à harponner du poisson. M. Gore, qui ce jour-là, fit une promenade dans l'intérieur du pays avec son fusil, eut le bonheur de tuer un des quadrupedes qui avoit été si souvent le sujet des spéculations de nos philotopies.

Sa figure est très-analogue à celle du gerbot à qui il ressemble aussi par les mouvemens; mais sa grosseur est fort différente, le gerbot étant de la taille d'un rat ordinaire, & cet animal parvenu à son entière croissance, de celle d'un inouton. Celui que tua le Lieutenant étoit jeune, & comme il n'avoit pas encore pris tout son accroissement, il ne pesoit que trente-huit livres: la tête, le col, les épaules sont très-petits en proportion des autres parties du corps; la queue est presque aussi longue que le corps: elle est épaisse à sa naissance, & elle se termine en pointe à l'extrémité; ses jambes de devant n'ont que huit pouces de long, & celles de derrière en ont vingt-deux; il marche par sauts & par bonds; il tient alors la tête droite & ses pas sont fort longs; il replie ses jambes de devant tout près de sa poitrine, & il ne paroît s'en servir que pour creuser la terre: sa peau est couverte d'un poil court, gris ou couleur de souris foncé; il faut en excepter la tête & les oreilles, qui ont une légère ressemblance avec celle du lièvre: Cet animal est appelé *kangaroo* par les naturels du pays.

Le matin du 16, tandis que les Anglois étoient occupés comme à l'ordinaire à faire les préparatifs nécessaires pour remettre en mer, Cook monta sur une des collines qui sont au côté septentrional de la rivière; du sommet il découvrit fort au loin l'intérieur du pays, qui étoit agréablement entrecoupé par des collines, des vallées & des grandes plaines, & en plusieurs endroits très-couvert de bois.

Le 17, Cook détacha deux hommes pour chercher un passage au nord, & il alla avec MM. Banks & Solander dans les bois de l'autre côté de la rivière; Tupia, qui y avoit déjà été, dit avoir vu trois Indiens qui lui avoient donné quelques racines à-peu-près aussi grosses que le doigt, d'une forme assez ressemblante à celle du radis, & & d'un goût très-agréable; cette raison l'engagea à entreprendre le même voyage, dans l'espérance de former de nouvelles connoissances avec les naturels du pays. A peine furent-ils arrivés au rivage, qu'ils en apperçurent quatre dans une pirogue, qui s'avancèrent vers eux sans aucune marque de soupçon ou de crainte, dès qu'ils virent les Anglois descendre à terre; deux de ceux-ci avoient des colliers de coquillages, qu'ils ne voulurent jamais vendre, malgré tout ce qu'on leur en offrit: on leur présenta cependant quelques verroteries, & après être restés très-peu de temps avec eux, ils partirent: Cook entreprit de les suivre, espérant qu'ils le conduiroient dans un en-

Cook.
1770.

droit où il trouveroit un plus grand nombre de leurs compatriotes, & où il auroit occasion de voir leurs femmes; mais ils lui firent entendre par signes qu'ils ne desiroient pas qu'il les accompagnât.

Le 18 à huit heures du matin, Cook reçut la visite de plusieurs naturels du pays, qui étoient devenus alors extrêmement familiers : l'un d'eux, à la prière des Anglois, lança sa javeline, qui avoit environ huit pieds de long; elle fendit l'air avec une promptitude & une roideur qui les surprit, quoique dans sa direction elle ne s'élevât pas au-dessus de quatre pieds de terre, & elle entra profondément dans un arbre placé à cinquante pas de distance : ils se hâterent ensuite à venir à bord : „ Je les y laissai fort contents, & je m'em-
 „ barquai, dit Cook, avec M. Banks, pour jeter un coup-d'œil
 „ sur le pays, & sur-tout pour satisfaire une curiosité qui nous
 „ tourmentoit, en examinant si la mer autour de nous étoit aussi
 „ dangereuse que nous l'imaginions. Après avoir fait environ sept ou
 „ huit milles au nord le long de la côte, nous montâmes une très-
 „ haute colline, & nous fûmes bientôt convaincus que nos craintes ne
 „ nous exagéroient pas le danger de notre situation; de quel côté
 „ que nous tournassions les yeux, nous n'appercevions que des ro-
 „ chers & des banes de sable sans nombre, & nul autre passage qu'à
 „ travers les tours & retours des canaux qui se trouvoient dans
 „ les intervalles, & où l'on ne pouvoit naviguer sans s'exposer à
 „ des périls & à des peines extrêmes “.

Bus-fort
dangereux
de ces para-
ges.

Le 19 dans la matinée, dix autres naturels vinrent voir les Anglois; ils habitoient, pour la plupart, le côté opposé de la rivière, où on en apperçut encore six ou sept, parmi lesquels il y avoit des femmes entièrement nues, ainsi que le reste des Indiens qu'on avoit rencontré dans ce pays. Ils apportoit avec eux un plus grand nombre de javelines qu'ils n'avoient pas encore fait auparavant, & après les avoir placées sur un arbre, ils chargèrent un homme & un enfant de les garder; les autres arrivèrent à bord. On remarqua bientôt qu'ils avoient résolu de se procurer une des tortues, qui étoient probablement une aussi grande friandise pour eux que pour les Anglois; ils la demandèrent d'abord par signes, & sur le refus, ils témoignèrent par leurs regards & par leurs gestes beaucoup de ressentimens & de colere : „ nous n'avions point alors d'alimens apprêtés,
 „ dit Cook, mais j'offris à l'un d'eux du biseuit, qu'il m'arra-
 „ cha de la main, & qu'il jeta à la mer avec un dédain très-mar-
 „ qué; un autre réitéra la première demande à M. Banks, & sur un
 „ second refus il frappa du pied la terre, il le repoussa dans un
 „ transport d'indignation, après s'être adressés inutilement tour-à-
 „ tour à presque toutes les personnes qui sembloient avoir quel-
 „ que autorité sur le vaisseau, ces Indiens saisirent tout-à-coup deux
 „ tortues, & les trainerent vers le côté du bâtiment où étoit leur
 „ pirogue; les matelots les leur reprirent bientôt de force, & les

Il s'entre-
prennent de
voir une
tortue.

replacerent avec les autres ; ils ne voulurent cependant pas abandonner leur entreprife ; ils firent plusieurs nouvelles tentatives de la même efpece, & voyant que c'étoit toujours avec fi peu de succès, ils sauterent de rage dans leur pirogue, & ramerent vers la côte.

« Je m'embarquai, dit Cook, en même-temps dans le bateau avec M. Banks & cinq ou fix hommes de l'équipage, & nous arrivâmes avant eux à terre, où plusieurs de nos gens étoient occupés à divers travaux ; dès que les Indiens furent débarqués, ils saifirent leurs armes, & avant que nous pussions nous appercevoir de leur dessein, ils prirent un tilon de dessous une chaudière où ils faisoient bouillir des pois, & faisant du côté du vent un circuit qui embrassoit le peu de choses que nous avions à terre, ils enflammèrent avec une promptitude & une dextérité surprenantes l'herbe qui se trouva sur leur chemin : cette herbe, qui avoit cinq ou six pieds de hauteur, & qui étoit aussi sèche que du chaume, s'alluma avec furie, & le feu fit un progrès très-rapide vers une tente de M. Banks, qu'on avoit dressée pour Tupia quand il étoit malade. Une truie & ses petits se trouvant sur le chemin du feu, un de ces animaux fut tellement brûlé qu'il en mourut. » M. Banks sauta dans un bateau, & prenant quelques personnes avec lui, il arriva assez à temps pour sauver sa tente en la tirant sur la greve ; mais tout ce qu'il y avoit de combustible dans la forge du ferrurier fut consumé. Pendant que tout ceci se passoit, les Indiens allerent à quelque distance de là, à un endroit où plusieurs des Anglois lavoient du linge, & où ils avoient mis sécher une grande quantité de toiles avec des filets, parmi lesquels étoit la seine ; ils mirent encore le feu à l'herbe, sans s'embarrasser des menaces & des prières qu'on leur fit ; on fut donc obligé de tirer un fusil chargé à petit plomb ; le coup atteignit & mit en suite l'un d'eux, qui étoit éloigné d'environ quarante verges ; les Anglois éteignirent alors ce second feu avant qu'il eut fait beaucoup de progrès ; mais du lieu où ils avoient allumé l'herbe pour la première fois, il se répandit dans les bois à une grande distance. Comme on appercevoit toujours des Indiens, Cook fit tirer, du milieu des palétuviers, vis-à-vis d'eux, un fusil chargé à balle, pour les convaincre qu'ils n'étoient pas encore au-delà de la portée des Anglois ; dès qu'ils entendirent le sifflement de la balle, ils doublèrent le pas, & on les perdit bientôt de vue. Cook crut qu'ils ne lui causeroient plus d'inquiétude, mais il fut frappé bientôt après du son de leurs voix qui sortoient des bois, & il s'apperçut qu'ils se rapprochoient peu-à-peu de lui ; il alla à leur rencontre, accompagné de M. Banks & de trois ou quatre personnes ; lorsque les Indiens les virent, ils firent halte, excepté un vieillard qui s'avança, & après avoir prononcé quelques mots, il retourna vers ses compagnons, & ils firent tous retraite à pas lents.

Cook.
1770.

Nouvelle
violence des
Indiens.

Les naturels
reviennent
de nouveau.

Cook.
1770.

Cependant on trouva moyen de saisir quelques-uns de leurs dards, & nous continuâmes à les suivre l'espace d'un mille, dit Cook : nous nous assimes alors sur des rochers, d'où nous pouvions observer leurs mouvemens, & ils s'arrêtèrent aussi à environ cent verges de distance. Après une petite pause, le vieillard s'avança de nouveau vers nous, portant dans sa main une javeline sans pointe ; il s'arrêta à plusieurs reprises & à différentes distances, & parla ; nous lui répondîmes par tous les signes d'amitié que nous pûmes imaginer ; sur quoi ce vieillard, que nous supposions être un messager de paix, se retourna, & dit quelques paroles d'un ton de voix élevé à ses compatriotes, qui dressèrent leurs javelines contre un arbre, & qui s'approchèrent de nous d'un air pacifique ; quand ils nous eurent abordé nous leurs rendîmes les dards & les javelines que nous leur avions pris, & nous remarquâmes avec beaucoup de satisfaction, que cela achevoit notre réconciliation : il y avoit dans cette troupe d'Indiens, quatre hommes que nous n'avions pas encore vus, & qu'on introduisit auprès de nous comme à l'ordinaire, en les annonçant par leur nom : l'homme qui fut blessé dans l'entreprise qu'ils formèrent pour brûler nos filets & nos toiles, n'étoit point parmi eux ; nous savions cependant qu'à raison de l'éloignement la blessure ne pouvoit pas être dangereuse. Nous leur donnâmes en présent toutes les bagatelles que nous avions, & ils s'en revinrent avec nous vers le vaisseau : chemin faisant, ils nous dirent par signes qu'ils ne mettroient plus le feu à l'herbe ; nous leur distribuâmes quelques balles de fusil, en tâchant de leur faire comprendre quels en étoient l'usage & les effets : lorsqu'ils furent vis-à-vis du vaisseau, ils s'arrêtèrent, & nous ne pûmes pas les engager à venir à bord ; nous les quittâmes donc ; ils s'en allèrent environ deux heures après, & nous aperçûmes bientôt les bois en feu à environ deux milles de distance. Si cet accident étoit arrivé un peu plutôt, les suites auroient pu en être funestes & terribles, car il n'y avoit pas long-temps qu'on avoit rapporté au vaisseau la poudre & la tente qui contenoit l'équipement de notre bâtiment, & plusieurs autres choses très-précieuses. Dans notre situation, nous n'avions pas d'idée de la violence avec laquelle l'herbe s'allumoit dans un climat chaud, ni par conséquent de la difficulté qu'il y avoit d'éteindre le feu ; nous résolûmes de commencer par dépouiller le terrain autour de nous, si jamais nous étions obligés de dresser nos tentes à terre en pareille situation.

Avec quelle violence l'herbe s'allume dans ce climat.

Collines feu.

Le 20 à la pointe du jour, & à la marée basse, Cook alla sonder & baliser la barre, le vaisseau étant tout prêt à remettre en mer. On ne vit point d'Indiens ce jour-là ; mais toutes les collines autour du vaisseau dans un espace de plusieurs milles étoient en feu ; ce qui présentoit dans la nuit un spectacle affreux.

Le

Le 22, l'équipage tua une tortue, & en l'ouvrant on trouva encadans de ses deux épaules un harpon de bois à-peu-près aussi gros que le doigt, d'environ quinze pouces de long, & barbelé à l'extrémité, tel qu'on en avoit vu dans les mains des naturels du pays. Il parut que cet animal avoit reçu cette blessure depuis long-temps, car la plaie étoit parfaitement guérie.

Le 23, dès le grand matin, Cook envoya quelques personnes dans l'intérieur du pays pour y cueillir l'espece de légumes dont nous avons parlé plus haut sous le nom de *Indian kale* (chou caraïbe). Un des Anglois s'étant séparé des autres, rencontra tout-à-coup quatre Indiens, trois hommes & un enfant qu'il n'aperçut dans le bois qu'au moment où il se trouva devant eux. Ils avoient allumé du feu & ils faisoient griller un oiseau & un quartier de *kangaroo*, dont le reste étoit suspendu, ainsi qu'un catacoua, à un arbre voisin. L'Anglois, étant sans armes, fut d'abord très-effrayé, mais il eut la présence d'esprit de ne pas s'enfuir, jugeant avec raison qu'il s'exposeroit à un danger véritable, s'il paroïssoit les redouter : au contraire, il s'avança & s'assit près d'eux, d'un air de gaieté & de bonne humeur ; il leur offrit son couteau, la seule chose qu'il eût & qu'il crut pouvoir leur faire plaisir ; ils le reçurent, & après l'avoir fait passer de main en main, ils le lui rendirent. Il leur fit signe alors qu'il alloit les quitter ; mais ils ne parurent pas disposés à y consentir : cependant il dissimuloit toujours ses craintes & il s'assit de nouveau ; ils l'examinèrent avec beaucoup d'attention & de curiosité ; ses habits attirèrent sur-tout leurs regards ; ils lui tâterent ensuite les mains & le visage, ils se convinquirent enfin que son corps étoit fait comme le leur. Ils le traitèrent de la manière la plus honnête, & après l'avoir retenu environ une demi-heure, ils lui dirent par signes qu'il pouvoit partir : il n'attendit pas une seconde permission, mais comme il ne savoit en les quittant quel chemin conduisoit directement au vaisseau, ils s'éloignèrent de leur feu pour lui servir de guides ; car ils savoient bien d'où il venoit.

Sur ces entrefaites, M. Banks, revenant de l'excursion qu'il avoit faite de l'autre côté de la rivière pour ramasser des plantes, trouva dans un seul monceau la plus grande partie des étoffes qu'on avoit données aux Indiens ; ils les avoient probablement laissées là comme des choses inutiles qui ne valaient pas la peine d'être emportées : peut-être que s'il avoit fait d'autres perquisitions, il auroit trouvé également les quincailleries ; car ils paroïssent attacher très-peu de valeur à tout ce que les Anglois avoient, si l'on en excepte la tortue qu'il ne nous fut pas possible de leur céder.

Le mauvais temps qui empêchoit de remettre en mer continuant toujours, MM. Banks & Solander retournerent à terre le 24, pour voir s'ils pourroient découvrir quelque plante nouvelle ; ils coururent les bois sans succès pendant toute la journée ; mais en s'en revenant vers une vallée profonde, ils trouverent que les

Cook.
1770.

côtés en étoient couverts d'arbres & de buissons, quoiqu'ils fussent presque aussi perpendiculaires qu'une muraille. Ils ramalèrent à terre plusieurs noix d'anacarde (*anacardium orientale*); ce qui les engagea à rechercher avec soin l'arbre qui les avoit produits, & que peut-être aucun Botaniste d'Europe n'a jamais vu; mais à leur grand regret, ils ne purent pas le découvrir; de sorte qu'après avoir employé beaucoup de temps & abattu quatre ou cinq arbres, ils revinrent au vaisseau épuies de fatigue.

Le 25, en remonant la rivière, Cook trouva une pirogue appartenante aux Indiens, qu'on n'avoit pas revus depuis l'affaire de la tortue; ils l'avoient laissée attachée à des paletuviers, à environ un mille du vaisseau, & leurs feux firent appercevoir qu'ils s'étoient retirés à six milles au moins dans l'intérieur du pays.

M. Banks, parcourant de nouveau la campagne, le 26, pour faire des recherches d'Histoire Naturelle, eut le bonheur de prendre un animal de la classe des *Opoffum*; c'étoit une femelle, & il prit en outre deux petits. Il trouva qu'il ressembloit beaucoup au quadrupède remarquable que M. de Buffon a décrit dans son Histoire Naturelle sous le nom de *Phalanger*; mais ce n'est pas le même. Cet Auteur suppose que cette espèce est particulière à l'Amérique; mais il s'est sûrement trompé en ce point; il est probable, comme M. Pallas l'a observé dans sa Zoologie, que le phalanger est indigène des Indes orientales; puisque l'animal que prit M. Banks avoit quelque analogie avec lui par la conformation extraordinaire de ses pieds, en quoi il diffère de tous les autres quadrupèdes.

Le 27, M. Gore tua un kangaroo, qui, avec la peau, les entrailles & la tête, pesoit quatre-vingt-quatre livres: en l'examinant, on reconnut cependant qu'il n'avoit pas pris toute sa croissance, parce que les dents machelieres intérieures n'étoient pas encore formées: on le mangea, mais il étoit mauvais.

Difficultés
où se trouve
Cook.Remarques
navigues.

Le 4 Août, Cook appareilla enfin après avoir essayé inutilement à différentes reprises de remettre en mer; mais un peu avant midi il remit à l'ancre; il ne croyoit pas qu'il fût sûr de naviguer parmi les bas-fonds avant de les avoir bien examinés à la marée basse, de la grande hune, pour savoir de quel côté il devoit gouverner. Il doutoit encore s'il falloit retourner au sud, autour de tous les bas-fonds, ou chercher un passage à l'est ou au nord; tous ces partis paroissent alors également difficiles & dangereux. Il donna le nom de rivière *Endeavour* au havre qu'il venoit de quitter. Ce n'est qu'un petit havre avec une barre ou crique qui s'enfonce à trois ou quatre lieues dans un canal tortueux, & au fond duquel il y a un petit ruisseau d'eau douce. L'eau n'est pas assez profonde pour un vaisseau, au-delà d'un mille dans l'intérieur de la barre sur le côté septentrional: le bord est si escarpé dans l'espace d'un quart de mille, qu'à la marée basse un vaisseau peut rester à flot assez

près de la côte pour qu'on y puisse aborder avec un pont, & la situation est extrêmement commode, pour y mettre un bâtiment sur le côté. A la marée basse il n'y a pas plus de neuf ou dix pieds d'eau sur la barre, ni plus de dix-sept ou dix-huit à la marée haute, de sorte que la différence entre la haute & la basse marée est d'environ neuf pieds. La marée est haute entre neuf ou dix heures dans les nouvelles & les pleines lunes. Il faut remarquer que cette partie de la côte est tellement embarrasée par des bancs de sable, que l'entrée du havre est extrêmement difficile; l'endroit le plus sûr pour en approcher est du côté du sud, en serrant de près pendant toute la route la grande terre: on pourra toujours trouver la situation au moyen de la latitude qui est déterminée très-exactement dans la carte; il y a quelques terres élevées sur la pointe méridionale, mais la pointe du nord est formée par une greve basse & sablonneuse qui s'étend à environ trois milles au nord, où la terre commence à devenir haute.

La surface du pays, dont on a eu occasion de parler plus haut, est agréablement entre-coupée par des collines, des vallées, des prairies & des bois; le sol des collines est dur, sec & pierreux. Cependant outre le bois il produit une grosse herbe; celui des plaines & des vallées est en quelques endroits sablonneux & argilleux en d'autres, ou pierreux & rempli de rochers comme sur les collines; en général il est pourtant couvert & il a la plus grande apparence de fertilité: tout le pays, collines & vallées, bois & plaines abondent en fourmillières, dont quelques-unes ont six ou huit pieds de haut, & douze ou seize de circonférence.

Il n'y a pas beaucoup d'espèces différentes d'arbres; le gommier qu'on trouva sur la partie méridionale de la côte est le plus commun, mais il n'est pas grand: tout le long, & de chaque côté de la rivière, il y a un grand nombre de palétuviers qui, en quelques endroits, s'étendent à un demi-mille dans l'intérieur des terres. Le pays est bien arrosé par-tout; il y a plusieurs beaux ruisseaux à une petite distance les uns des autres, mais il n'y en avoit point au lieu du mouillage; il faut remarquer que c'étoit alors la saison sèche, & que peut-être on y en trouveroit en d'autres temps. Les sources, qui ne sont point éloignées, ne laisserent pas Cook manquer d'eau.

Les tortues furent le principal rafraîchissement que Cook s'y procura; mais comme on ne peut pas en prendre sans aller à cinq lieues en mer, & que le temps étoit souvent orageux, il n'en eut pas une grande abondance; celles qu'il prit, ainsi que les poissons, furent également partagées parmi toutes les personnes de l'équipage, & le dernier mouffe en eut autant que lui. Il trouva sur les grèves sablonneuses & sur les collines de sable, du pourpier en plusieurs endroits, & une espèce de fève qui croît sur une tige rampante sur la terre: le

Cook.
1770.

Descriptions
du pays des
environs.

Arbres.

Ruisseaux.

Tortues.

Pourpiers &
fève.

Cook.
1773.

pourpier étoit très-bon bouilli; & il ne faut pas mépriser les fèves, car elles furent très-salutaires aux malades; cependant les meilleurs herbages qu'on puisse s'y procurer, sont les choux, dont on a déjà parlé, & qu'on connoît dans les îles d'Amérique sous le nom de chou caraïbe : cette plante n'est pas fort inférieure à l'épinard, dont elle a un peu le goût; il est vrai que la racine n'en est pas bonne, mais il est probable qu'on pourroit la rendre meilleure en la cultivant : on la trouve principalement dans les terrains où il y a des fondrières. Le peu de choux palmistes qu'y cueillirent les Anglois, étoient en général petits, & la partie mangeable étoit si peu de chose, qu'elle ne valoit pas la peine qu'on se donnoit à les chercher.

Animaux.

Outre le kangaroo & l'opossûm, dont il a déjà été fait mention plus haut, & une espèce de putois; il y a des loups sur cette partie de la côte, si les Anglois n'ont pas été trompés par les pas qu'ils virent sur le terrain, & plusieurs sortes de serpens; quelques-uns des serpens sont venimeux, & les autres ne le sont pas. Il n'y a point d'animaux apprivoisés, si l'on en excepte les chiens, dont on n'a aperçu que deux ou trois qui venoient souvent autour des tentes, ronger les os & les restes d'alimens qui s'y trouvoient par hasard; ces os sembloient être, pour la plupart, des os de kangaroo : on n'a vu qu'une fois un autre quadrupède; mais les Anglois rencontrèrent des kangaroos presque toutes les fois qu'ils allèrent dans les bois. Ils aperçurent des volées d'oiseaux de terre, des milans, des faucons, des catacouas de deux sortes, les uns blancs & les autres noirs, une très-belle espèce de loriot, quelques perroquets, des pigeons de deux ou trois sortes, & plusieurs petits oiseaux inconnus en Europe. Les oiseaux aquatiques sont les hérons, les canards siffians, qui se perchent, & qui, à ce que pense Cook, se juchent sur les arbres, les oies sauvages, les corlieux, & un petit nombre d'autres, qui n'y sont pas en grande quantité.

Bancs de sable effrayans

Difficultés de trouver passage.

Cook ne voulant mettre à la voile que le lendemain 5, envoya, l'après-midi du 4, tous les bateaux pêcher sur le récif. A la marée basse, il monta sur la grande hune, & examina les bancs de sable, qui présentoient un aspect très-menaçant; il en appercevoit plusieurs à une distance éloignée, & la plus grande partie des autres s'élevoit au-dessus de la surface de l'eau : la mer paroissoit être plus ouverte au nord-ouest du récif des tortues, & il résolut de prendre ce chemin en serrant le vent de près, parce que s'il ne trouvoit pas un passage, il pourroit toujours retourner sur les pas par l'endroit où il étoit entré. Le soir les bateaux rapportèrent une tortue, une pastenade, & assez de grosses pétoncles pour en donner une livre & demie à chaque personne de l'équipage; chacun de ces poissons à coquille ne fournissoit pas moins de deux livres de chair : on prit aussi plusieurs requins, qui servirent à augmenter les provisions fraîches, quoiqu'ils ne fussent pas trop bons.

Enfin, il remit en mer l'après-midi du 5, mais il ne navigua pas long-temps dans cette direction sans découvrir des bancs devant le vaisseau & à ses deux côtés; après avoir fait environ huit milles, la pinasse signala un bas-fond dans un endroit où on ne s'attendoit guere à en trouver.

Cook.
1770.

Le matin du 6, il y eut un vent fort, de forte qu'au lieu de lever l'ancre, Cook fut obligé de filer plus de cable & d'abattre les vergues de perroquet : à la marée basse il se tint sur la grande hune avec plusieurs Officiers, pour tâcher d'appercevoir un passage entre les bancs, mais il ne vit rien que des brisans qui s'étendoient du sud à l'est jusqu'au nord-ouest, & au-delà de la portée de la vue; ces brisans ne paroissoient pourtant pas être formés par un seul banc, mais par plusieurs détachés les uns des autres : la mer brisoit à une grande hauteur, sur celui qui étoit le plus loin à l'est, ce qui le fit penser que c'étoit le dernier, car les brisans étoient peu considérables sur plusieurs des bancs situés dans l'intérieur, & depuis environ le milieu du jufant jusqu'au milieu du flot, on ne les appercevoit pas du tout; d'où il faut conclure qu'il est très-dangereux de naviguer au milieu de ces bancs, d'autant qu'ils consistent principalement en rochers de corail, qui sont aussi escarpés qu'une muraille; sur quelques-uns cependant, & en général sur ceux qui sont à l'extrémité septentrionale, il y a des monceaux de sable, qui ne sont couverts qu'à la marée haute, & qu'on découvre à une certaine distance. Con vaincu alors qu'il n'y avoit d'autre passage qu'à travers le labyrinthe dangereux que formoient ces bancs, Cook étoit très en peine de savoir de quel côté gouverner quand le temps permettroit de mettre à la voile : le Maître étoit d'avis que Cook retournât sur ses pas par le chemin qu'il avoit suivi en venant; « mais c'étoit, dit-il, « nous engager dans des travaux sans fin que de prendre cette route, car le vent souffloit avec force du rhumb opposé, & presque « sans interruption; d'un autre côté, si l'on ne trouvoit point de « passage au nord, il falloit bien s'y résoudre. Ces réflexions affli- « geantes nous occuperent jusqu'à onze heures du soir, quand tout- « à-coup le vaisseau chassa sur ses ancres, & nous obligea de filer « un cable & un tiers de cable, ce qui le ramena au mouillage. Le « matin du 7, le vent augmenta, le vaisseau chassa de nouveau ». Comme le vent continuoit presque sans relâche, Cook resta à l'ancre jusqu'à sept heures du matin du 10; il devint alors plus modéré; il appareilla, & il porta vers la terre, après avoir enfin résolu de chercher un passage le long de la côte au nord, en tenant toujours le bateau en-avant : cette tentative étoit peut-être la plus hardie qu'eût jamais faite un marin, & le succès éclatant dont elle fut couronnée immortaliseroit seule le nom de Cook; il courut vers la terre environ une heure, ayant de 19 à 12 brasses; il mit ensuite le cap vers trois petites îles situées au nord nord-est-demi-est, à trois lieues

Multitude
de brisans.

Dangers de
cette navi-
gation.

Embarras
où se trouve
Cook.

Cook.
1770.
Créme en-
trepise de
Cook.

du cap *Bedford*, & que le Maître avoit visitées pendant que l'*Endeavour* étoit dans le liavre. A neuf heures, la pointe la plus septentrionale de la terre qui fût en vue, restoit au nord-nord-ouest-demi-ouest à environ deux lieues. Quatre ou cinq lieues au nord de ce cap, il vit trois isles, près desquelles il y en a quelques autres qui sont encore plus petites, & il appercevoit en-dehors de lui les bancs & les récifs, qui s'étendoient au nord aussi loin que ces isles. Il dirigea sa route entre ces récifs & le cap, laissant à l'est une petite isle qui git au nord-quart-nord-est, à quatre milles des trois isles. Il se trouva à midi entre le cap & les trois isles, éloigné de deux lieues du cap & de quatre des isles; il crut voir alors une ouverture sûre devant lui, & il espéra qu'enfin il étoit hors de danger; son espérance fut trompée, & ce qui lui fit donner au cap le nom de *cap*

Flattery. C'est un promontoire élevé qui se termine près de la mer en deux collines qui en ont une troisième par derrière, avec un terrain bas & sablonneux de chaque côté. Il sera encore plus facile de le reconnoître au moyen des trois isles qui sont en mer; la plus septentrionale & la plus grande git à environ cinq lieues du cap au nord-nord-est. Depuis le cap *Flattery*, la terre court nord-ouest & nord-ouest-quart-ouest. Cook gouverna le long de la côte nord-ouest-quart-ouest jusqu'à une heure, vers l'endroit qu'il regardoit comme un canal ouvert, quand l'Officier qui étoit sur la grande hune, cria qu'il voyoit en avant une terre s'étendant autour des isles qui étoient en dehors, & un grand récif entre le vaisseau & elles. Cook monta lui-même sur la grande hune, d'où il aperçut très-clairement le récif qui étoit alors si loin au vent, qu'il ne pouvoit pas le doubler; mais la terre qu'il supposoit faire partie de la *Nouvelle Galles méridionale*, lui parut seulement être un groupe de petites isles. Dès qu'il fut descendu de la grande hune, le maître &

Nouveaux
dangers que
craint Cook.

Descente
de terre.

Pointe
Look-out.

quelques autres y monterent, & ils soutinrent tous que la terre qu'on voyoit en avant n'étoit pas une isle, mais qu'elle faisoit partie de la *Nouvelle-Galles*; & pour rendre cette nouvelle plus allarmante, ils ajoutèrent qu'ils voyoient des brisans tout autour du vaisseau. Dans cette conjoncture, Cook ferra le vent en gouvernant vers la terre, & il mouilla; ensuite il débarqua sur la pointe qui est élevée, & d'où il appercevoit distinctement la côte de la mer qui couroit au nord-ouest-quart-ouest à huit ou dix lieues; comme le temps n'étoit pas très-clair, il étoit impossible de voir plus loin. Il découvrit au travers de la côte neuf ou dix petites isles basses & quelques bancs; il vit aussi des bancs étendus entre la grande terre & les trois isles élevées, & il étoit persuadé qu'en dehors de celles-ci, il y en avoit un plus grand nombre d'autres, dont la terre ne faisoit point partie de la *Nouvelle-Galles*. Excepté la pointe sur laquelle il étoit, qu'il appella *pointe Look-out* & le cap *Flattery*, la grande terre au nord du cap *Bedford* est basse, couverte de sables

blancs & de buissons verts; dix à douze milles dans l'intérieur du pays & au delà, elle s'élève à une hauteur considérable. Au nord de la pointe *Look-out*, la côte sembloit être plate, & former un banc dans un espace considérable, ce qui faisoit craindre que le canal qu'on avoit trouvé, ne s'étendit pas dans toute la longueur de la terre. Sur cette pointe, qui étoit étroite & du plus beau sable, on aperçut des pas d'hommes, & on vit aulli de la fumée & du feu à quelque distance dans l'intérieur du pays.

Cook.
1770.
Appel de la
côte.

Cook retourna au vaisseau le soir, & il résolut de visiter le lendemain une de ces îles élevées; comme elles gisent à cinq lieues en mer, il espéroit de son sommet découvrir plus distinctement la situation des bancs & le canal qui est dans le milieu.

Le 11 au matin, Cook s'embarqua dans la pinasse pour la plus septentrionale & la plus grande des trois îles, avec M. Banks, dont le courage & la curiosité l'entraînoient toujours à chaque expédition; il envoya en même-temps le maître au-dessous du vent dans l'esquif, pour sonder entre les îles basses & la grande terre. En son chemin, il passa sur un récif de rocher de corail & de sable, qui git à environ deux lieues de l'île, & il en laissa un autre sous le vent à environ trois milles de la même île. Sur la partie septentrionale du récif, sous le vent, il y a une île basse & sablonneuse, où il aperçut des arbres, & il vit plusieurs tortues sur le récif par où il passa. Il en chassa une ou deux, mais comme il avoit peu de temps à perdre, & que le vent étoit frais, il n'en prit aucune.

Descente sur
une des îles.

„ Nous débarquâmes dans l'île, dit Cook, à une heure, & sur-
„ le-champ nous gouvernâmes sur la colline la plus élevée, avec
„ un mélange d'espérance & de crainte proportionné à l'importance de l'objet, & à l'incertitude de l'événement. En regardant autour de moi, je découvris un récif de rochers gisant
„ à deux ou trois lieues en dehors des îles, qui s'étendoient sur une
„ ligne au nord-ouest & sud-est plus loin que je ne pouvois appercevoir, & sur lequel la mer brisoit en formant une houle terrible. Cette houle me fit croire qu'il n'y avoit point de bancs
„ au-delà; je conçus l'espoir de sortir du milieu de ces rochers, en voyant plusieurs coupures dans le récif, & une eau profonde entre ce récif & les îles. Je restai sur cette colline jusqu'au coucher du soleil, mais le ciel fut si brumeux pendant tout ce temps, que je descendis mal satisfait. Après avoir réfléchi sur ce que je venois de voir, & l'avoir comparé avec ce que je m'attendois à découvrir, je résolus de passer la nuit sur l'île, dans l'espérance que le temps seroit plus clair le lendemain matin, & que ma vue pourroit appercevoir les objets plus au loin & plus distinctement. Nous nous couchâmes à l'abri d'un buisson
„ qui étoit sur la greve : à trois heures du matin, j'envoyai un
„ des contre-maîtres que j'avois amené avec moi, dans la pinasse,

Reconnaissance de ce
portage.

Nuit passée
dans l'île.

Cook.
1770.Description
de l'île de
Lézards.

Huttes.

„ fonder entre l'île & les récifs, & examiner le canal, qui pa-
 „ roissoit être au milieu, & je remontai au haut de la colline ;
 „ mais à mon grand regret, je trouvai le temps plus sombre en-
 „ core qu'il ne l'avoit été la veille. La pinasse revint sur le midi,
 „ après avoir été jusqu'au récif, & trouvée entre quinze & vingt-huit
 „ brasses d'eau ; mais le vent étoit si fort, que le contre-maître n'osa
 „ pas entrer dans un des canaux, qu'il dit lui avoir paru très-étroit ;
 „ son rapport ne me découragea nullement, car d'après la descrip-
 „ tion de l'endroit où il avoit été, je jugeai qu'il l'avoit vu un peu
 „ défavantageusement. Tandis que j'étois occupé à examiner ce pa-
 „ rage, M. Banks faisoit des recherches sur l'histoire-naturelle,
 „ & rassembloit plusieurs plantes qui lui étoient inconnues. Nous
 „ reconnûmes que cette île, qu'on apperçoit à douze lieues de dis-
 „ tance, a environ huit lieues de tour, & qu'en général elle est
 „ stérile & remplie de rochers. Sur le côté nord-ouest, il y a pour-
 „ tant quelques baies sablonneuses, & des terres basses couvertes
 „ d'une longue herbe clair-semée, & d'arbres de la même espèce que
 „ ceux qui sont sur la grande terre ; cette partie de l'île abondoit aussi
 „ en lézards très-gros ; nous en primes quelques-uns. Nous trouvâ-
 „ mes de l'eau douce en deux endroits ; l'une étoit un peu salée,
 „ je la goûtai tout près de la mer ; l'autre, que je puisai dans un lac
 „ ou étang derrière la grevé sablonneuse, étoit très-douce & très-
 „ bonne. Cette île étant fort éloignée de la grande terre, nous
 „ fûmes très-surpris de voir qu'elle étoit quelquefois visitée, car nous
 „ trouvâmes les restes de sept à huit huttes, & de gros morceaux
 „ de coquillages, dont nous supposâmes que les habitants de la
 „ *Nouvelle-Galles* s'étoient nourris ; nous remarquâmes que toutes ces
 „ huttes étoient bâties sur des hauteurs, & entièrement exposées
 „ au sud-est ; situation différente de celles que nous avions vues sur
 „ la grande terre ; car celles-ci étoient en général placées sur le
 „ penchant d'une colline, ou au-dessous de quelques buissons qui
 „ les mettoient à l'abri du vent ; d'après la structure de ces huttes
 „ & leur situation, nous conclûmes qu'à certaines saisons de l'an-
 „ née le temps est invariablement calme & beau, car les habitants
 „ de la *Nouvelle-Galles méridionale* n'ont point de bâtiment sur le-
 „ quel ils puissent naviguer en mer dans un temps pareil à celui que
 „ nous eûmes depuis l'époque de notre première arrivée sur la cô-
 „ te. Comme nous ne vîmes dans cette île d'autres animaux que
 „ des lézards, je l'appellai *île des Lézards* ; les deux autres îles
 „ élevées, qui sont à quatre ou cinq milles de distance, sont pe-
 „ tites en comparaison de celle-ci : dans le voisinage, sur-tout au
 „ sud-est, il y en a trois autres encore plus petites & basses, avec
 „ plusieurs bancs ou récifs. On trouve cependant un passage sûr
 „ du cap *Flattery* à ces îles, & même jusqu'en dehors des récifs,
 „ en laissant l'île des *Lézards* au nord-ouest, & les autres au sud-est.

A

„ A deux heures de l'après-midi, comme il n'y avoit point d'apparence que le temps s'éclaircit, nous partîmes de l'île des *Lézards* pour retourner au vaisseau, & dans notre chemin, nous débarquâmes sur l'île basse, sablonneuse & couverte d'arbres, que nous avions reconnue en allant. Nous y vîmes un nombre incroyable d'oiseaux, & sur-tout d'oiseaux de mer; nous trouvâmes aussi le nid d'un aigle, où étoient des petits que nous tuâmes, & un autre nid d'une grandeur énorme, appartenant à un oiseau que nous ne connoissons pas. Ce nid étoit construit à terre avec des morceaux de bois; il n'avoit pas moins de vingt-six pieds de circonférence, & deux pieds huit pouces de hauteur. Nous reconnûmes que cette île avoit été visitée par les Indiens, probablement pour y manger des tortues; car nous y en aperçûmes une très-grande quantité, ainsi que des morceaux de coquillages entassés en différents endroits.

Nid d'aigle.

Cook donna à cette île le nom d'*Eagle island* (île de l'Aigle), & après l'avoir quittée, il gouverna au sud-ouest directement vers le vaisseau; la sonde, pendant tout le chemin, ne rapporta pas moins de huit brasses, & pas plus de quatorze; c'étoit la même profondeur qu'il avoit trouvée entre cette île & l'île des *Lézards*.

Lorsqu'il arriva à bord, le maître à qui il avoit ordonné de fonder entre les îles basses & la grande terre, lui dit qu'il avoit exécuté son ordre; qu'il pensoit que ces îles étoient situées à environ trois lieues de la *Nouvelle Galles*; qu'en dehors il avoit trouvé de dix à quatorze brasses, & sept entr'elles & la grande terre; mais qu'un banc qui se prolongeoit depuis la grande terre à deux lieues, rendoit ce canal étroit. Il avoit touché sur une de ces îles basses, & descendu sur les autres; il rapporta qu'il avoit vu par-tout des morceaux d'écaillés de tortues, & en plusieurs endroits, des arrêtes de poissons avec de la chair autour, suspendues à des arbres, & dont la chair étoit si fraîche encore, que l'équipage du bateau en avoit mangé. Il vit en outre deux espaces où il ne croissoit point d'herbes, & où il sembloit qu'on avoit fouillé la terre depuis peu, & sur la grandeur & la forme de ces portions de terrain, il conjectura que c'étoient des tombeaux.

Reconnu, since d'autres îles.

„ Après avoir réfléchi, dit Cook, sur ce que j'avois vu moi-même, & sur le rapport du maître, je crus que le passage au-dessous du vent seroit dangereux, & qu'en y naviguant le long de la grande terre, nous courions risque d'être enfoncés par le grand récif, & enfin d'être forcés de retourner sur nos pas pour en chercher un autre. Je considérai que ce retard ou tout autre accident qui occasionneroit le même délai, nous seroit perdre inutilement la saison de passer aux Indes orientales, & nous exposeroit à de très-grands périls, parce que nous n'avions plus à bord que pour trois mois de provisions, & encore à très-petite ration.

Parti que prend Cook.

Cook.
1770.

„ Je communiquai aux Officiers ces conjectures, avec les faits & „ les apparences sur lesquelles elles étoient fondées; ils convinrent „ unanimement que nous n'avions rien de mieux à faire que de „ nous éloigner de la côte, jusqu'à ce que nous pussions nous „ en rapprocher avec moins de danger “.

Remarques
sur le cours
de Cook.

On remarqua que Cook n'avoit couru tous ces dangers, que parce qu'il avoit voulu ranger la côte de trop près, afin de reconnoître partout les havres, les caps, & les baies qu'elle renferme, ainsi que l'aspect du pays : tout autre navigateur auroit cinglé depuis longtemps au large, sans s'embarasser de multiplier ses découvertes; mais cet intrépide navigateur ne prit ce parti qu'à la dernière extrémité, & lorsqu'il eut presque achevé de reconnoître toute la côte orientale de la *Nouvelle-Hollande*.

Passage de
au large.

Cook mit donc à la voile le 13 à la pointe du jour, & il porta au large vers l'extrémité nord-ouest de l'île des *Lézards*. A deux heures de l'après-midi, il se trouva au-delors des brisans, avec une grosse mer qui rouloit du sud-est; signe certain qu'il n'y avoit près de lui ni banc ni terre dans cette direction.

Dangers que
courut Cook.

„ Le changement de notre situation, dit Cook, se manifesta sur „ tous les villages, parce qu'il étoit vivement senti par tout le monde; „ nous avions été environ trois mois embarrassés dans des bancs & des „ rochers qui nous menaçoient à chaque instant du naufrage; passant souvent la nuit à l'ancre, & entendant la houle briser sur nous; „ chassant quelquefois sur nos ancres, & sachant que si le cable „ rompoit, par quelques-uns des accidens auxquels une tempête „ presque continuelle nous exposoit, nous péririons inévitablement en quelques minutes. Enfin, après avoir navigué trois cens „ soixante lieues, obligés d'avoir dans tous les instans un homme „ qui eût par-tout la sonde à la main, ce qui n'est peut-être jamais arrivé à aucun autre vaisseau, nous nous voyions dans „ une mer ouverte, & dans une eau profonde. Le souvenir du „ danger passé, & la sécurité dont nous jouissions alors, nous rendit notre gaieté; cependant les longues lames, en nous faisant „ voir que nous n'avions plus de rochers ni de bancs à craindre, „ nous apprirent aussi que nous ne pouvions plus avoir dans notre „ vaisseau autant de confiance qu'avant qu'il eût touché; les coups „ de la vague élargissoient tellement les voies, qu'il ne faisoit pas moins „ de neuf pouces d'eau par heure, ce qui, eu égard à l'état de nos „ pompes, & à la navigation qui nous restoit à faire, auroit été „ l'objet d'une sérieuse réflexion pour un équipage qui ne seroit „ pas sorti si récemment d'un péril aussi imminent “.

Isles de
le reconnoître.

Le passage ou canal par où Cook débouqua dans la mer ouverte au-delà du récif, gît au 14^e 32' de latitude sud, & on pourra toujours le reconnoître au moyen de trois îles élevées qui sont dans l'intérieur, & qu'il a appelées *îles de Direction*, parce qu'elles serviroient

à faire connoître aux navigateurs un passage sûr à travers le récif, jusqu'à la grande terre; le canal git au nord-est-demi-est, à trois lieues de la pointe des *Lézards*; il a environ un tiers de mille de largeur, & sa longueur n'est pas plus considérable. L'île des *Lézards*, qui, ainsi que je l'ai déjà observé, est la plus grande & la plus septentrionale des trois, présente un mouillage sûr au-dessous du côté nord-ouest, de l'eau douce, & du bois à brûler. Les îles basses & les bancs situés entre cette île & la grande terre, abondent en tortues & en poissons, qu'on peut probablement pêcher dans toutes les saisons de l'année, excepté quand le temps est très-orageux; de sorte que tout examiné, il n'y a peut-être pas sur toute la côte un meilleur endroit que cette île pour procurer aux vaisseaux des rafraichissemens. On doit observer que Cook trouva sur cette île, ainsi que sur la greve de la rivière *Endeavour* & des environs, des bambous, des noix de cocos, des pierres-ponces, & des graines de plante qui ne croissent pas dans ce pays, & qu'on peut supposer que les vents alisés y avoient apportés de l'est. Les îles découvertes par Quiros, & qu'il appella *Australia del Espiritu Santo*, & qui ont été reconnues par Cook dans son second voyage, comme on l'a déjà dit, sont situées dans le même parallèle.

Le 14 à midi, Cook étoit hors de la vue de terre; mais comme il ne vouloit pas manquer le passage entre la *nouvelle-Hollande* & la *nouvelle-Guinée*, il mit le cap plus à l'ouest: le lendemain à une heure, il vit du grand mât une terre qui restoit à l'ouest-sud-ouest. A deux heures, il en découvrit une seconde au nord-ouest de la première; il sembloit que c'étoient des collines qui formoient des îles, mais il jugea que c'étoit une continuation de la *Nouvelle-Hollande*. Sur les trois heures, il découvrit entre la terre & le vaisseau des brisans qui s'étendoient au sud, au-delà de la portée de la vue; mais au nord, il crut appercevoir qu'ils se terminoient en face du vaisseau, il reconnut bientôt que ce qu'il avoit pris pour l'extrémité des brisans, étoit seulement une coupure dans le récif; car il les vit alors se prolongeant au nord, plus loin que la vue ne pouvoit atteindre. Il serra de plus près le vent, qui souffloit de l'est-sud-est; il avoit à peine disposé les voiles qu'il faut à l'est-quart-nord-est, c'est-à-dire, directement sur le récif, ce qui rendit par conséquent son débouquement incertain. Au coucher du soleil, la partie la plus septentrionale de ce récif qui fût en vue, lui restoit au nord-quart-nord-est, à deux ou trois lieues de distance: comme c'étoit la meilleure bordée que Cook pût suivre pour sortir de ces brisans; il continua jusqu'à minuit de gouverner au nord avec toutes les voiles qu'il pouvoit porter.

Le 16 sur les quatre heures du matin, Cook entendit distinctement le bruit de la houle, & à la pointe du jour il la vit à environ un mille de distance, écumant à une hauteur considérable. Les dangers qu'il avoit essuyés se renouvelèrent alors; les vagues qui

Cook
1770.

Difficulté de
débouque-
ment.

Cook.
1770.
Nouveaux
voyages.

brisoient sur le récif nous en approchoient très-prompement ; il n'avoit point de fond pour jeter l'ancre, & pas un souffle de vent pour naviguer : „ dans cette situation terrible, dit il, les bateaux „ étoient toute notre ressource. Pour aggraver nos malheurs la „ finasse étoit en radoub ; cependant on mit dehors la chaloupe „ & l'elquist, & je les envoyai en avant pour nous remorquer ; au „ moyen de cet expédient, nous parvîmes à mettre le cap du vais- „ seau au nord, (car nous passions alors au sud) ce qui pouvoit au „ moins différer notre perte, s'il ne la prévenoit pas. Il s'écoula „ six heures avant que cette opération fût achevée, & nous n'é- „ tions pas alors à plus de cent verges du rocher sur lequel la „ même lame qui battoit le côté du vaisseau, brisoit à une hau- „ teur effrayante au moment où elle s'élevoit ; de sorte qu'entre „ nous & le naufrage, il n'y avoit qu'une épouvantable vallée d'eau „ qui n'étoit pas plus large que la base d'une vague ; & même la mer „ sur laquelle nous étions n'avoit point de fond, du moins nous n'en „ trouvâmes pas avec une ligne de 120 brasses. Pendant cette „ secue de détresse le charpentier vint à bout de raccommoder la „ pinasse, qu'on mit dehors sur-le-champ, & que j'envoyai en „ avant pour aider les autres bateaux à nous sauver : tous nos ef- „ forts auroient été inutiles, si au moment de la crise qui devoit dé- „ cider de notre sort, il ne s'étoit pas élevé un petit vent, si foible „ que dans un autre temps nous ne nous en serions pas aperçus ; „ il fut cependant suffisant, pour qu'à l'aide des bateaux nous pus- „ sions donner au vaisseau un petit mouvement oblique, & nous „ éloigner un peu du récif. Notre espérance se ranima alors ; mais „ en moins de dix minutes nous eûmes calme tout plat, & le vais- „ seau dérivait de nouveau vers les brisants, qui n'étoient pas éloi- „ gnés de plus de deux cens verges : la même brise légère revint „ pourtant avant que nous eussions perdu tout l'espace qu'elle „ nous avoit fait gagner, & dura cette seconde fois dix minutes. „ Sur ces entrefaites nous découvrîmes une petite ouverture dans „ le récif, à environ un quart de mille ; je dépêchai sur-le-champ „ un des Contre-maitres pour l'examiner : il rapporta qu'elle n'étoit „ pas plus large que la longueur du vaisseau, mais qu'en dedans l'eau „ étoit calme. Cette découverte nous fit penser qu'en conduisant „ le vaisseau à travers cette coupure, notre salut étoit encore „ possible, & sur-le-champ nous tentâmes cette entreprise : il n'é- „ toit pas sûr que nous pussions en aucindre l'entrée ; mais si nous „ venions à bout de surmonter cette première difficulté, nous ne dou- „ tions pas qu'il ne nous fût aisé de passer dans l'ouverture ; ce- „ pendant nous nous trompâmes, car après y être arrivés par le se- „ cours de nos bateaux & de la brise, nous vîmes que pendant cet „ intervalle la marée étoit devenue haute, & à notre grande surpri- „ se, nous trouvâmes le jusant qui sortoit avec beaucoup de force

„ par la coupure. Cet incident nous procura pourtant quelque avan-
 „ tage, quoique dans un sens directement contraire à ce que
 „ nous attendions; il nous fut impossible de passer à travers l'ou-
 „ verture, mais le courant du reflux qui nous en empêcha, nous
 „ porta à environ un quart de mille en-dehors, le canal étoit trop
 „ étroit pour que nous pussions nous y tenir plus long-temps;
 „ mais enfin, ce jusant aida tellement les bateaux qu'à midi nous
 „ avions avancé deux milles au large. Nous avions toujours lieu de
 „ désespérer de notre délivrance, au cas que la brise, qui s'étoit cal-
 „ mée alors, vint à se relever; car nous étions encore trop près du
 „ récif. Quand le jusant fut fini, le flot, malgré tous nos efforts, fit
 „ dériver de nouveau le vaisseau. Vers ce temps-là, nous aperçû-
 „ mes une autre ouverture, près d'un mille à l'ouest, & j'envoyai
 „ à l'instant M. Hicks, mon premier Lieutenant, dans le petit ba-
 „ teau pour l'examiner. En attendant, nous combattons avec le
 „ flot, gagnant quelquefois un peu d'espace pour le repêcher bientôt;
 „ mais toutes les personnes de l'équipage firent leur service avec
 „ autant d'ordre & de calme que si nous n'avions point couru de
 „ danger. M. Hicks, revint sur les deux heures, & nous rapporta
 „ que la coupure étoit étroite & périlleuse, mais qu'on pouvoit y
 „ passer. Cette seule possibilité fut suffisante pour nous encoura-
 „ ger à tenter l'entreprise; car il n'y avoit point de danger aussi
 „ redoutable que celui de notre situation actuelle. Une brise lé-
 „ gère s'éleva alors à l'est-nord-est; avec ce secours & celui de
 „ nos bateaux & du flot qui, sans l'ouverture, auroit causé notre
 „ destruction, nous y entrâmes, & nous fûmes entraînés avec une
 „ rapidité étonnante par un courant qui nous empêcha de dériver con-
 „ tre l'un ou l'autre côté du canal, lequel n'avoit pas plus d'un quart
 „ de mille de large. Tandis que nous passions ce gouffre, nos fon-
 „ des furent très-irrégulières de trente à sept brasses, sur un fond
 „ rempli de rochers ”.

„ Dès que nous fûmes entrés en-dedans du récif, nous mîmes à
 „ l'ancre par dix-neuf brasses, fond de corail & de coquilles; & telles
 „ sont les vicissitudes de la vie, que nous nous crûmes heureux alors
 „ d'avoir regagné une situation que deux jours auparavant nous étions
 „ impatiens de quitter “. Les rochers & les bancs sont toujours
 „ dangereux pour les navigateurs, même lorsque leur gisement est
 „ déterminé; ils le sont encore bien davantage dans les mers qu'on n'a
 „ pas encore parcourues, & ils sont plus périlleux dans cette partie du
 „ globe que dans tout autre; car il s'y trouve des rochers de corail
 „ qui s'élèvent comme une muraille presque perpendiculairement d'une
 „ profondeur qu'on ne peut mesurer, & qui sont toujours couverts à la
 „ marée haute, & secs à la marée basse. D'ailleurs les lames énor-
 „ mes du vaste Océan méridional, rencontrant un si grand obstacle,
 „ se brisent avec une violence inconcevable, & forment une boule

Cook.
1770.

Dangers de
naufrage.

Rochers de
corail.

Cook.
1770.

que les rochers & les tempêtes de l'hémisphère septentrional ne peuvent pas produire. Le vaisseau étoit mauvais voilier, & Cook manquoit de provisions de toute espèce, ce qui augmentoit encore le danger qu'il couroit en naviguant sur les parties inconnues de cette mer : animé cependant par l'espérance de la gloire qui couronne les découvertes des navigateurs, Cook affronta gaiement tous les périls.

„Après nous être félicités, continua Cook, d'avoir gagné le dé-
„dans du récif, quoique peu de temps auparavant nous eussions
„été fort fatigués d'en être dehors, je résolus de ranger de près
„la grande terre dans la route que j'allois faire au nord, quoi qu'il
„en pût arriver, car si nous étions sortis encore une fois du récif
„nous aurions peut-être été portés si loin de la côte, qu'il m'eût été
„impossible de déterminer si la *Nouvelle-Hollande* est jointe à la
„*Nouvelle-Guinée*, question que je formai le projet de décider depuis
„le premier moment où j'aperçus cette terre. Cependant comme j'a-
„vois éprouvé le désagrément d'avoir un bateau en radoub lorsqu'on en a besoin; je restai à l'ancre jusqu'à ce que la pinasse fût
„parfaitement en état”.

Cook envoya, le 17 au matin, les autres bateaux sur le récif pour voir ce qu'on pourroit en tirer; & M. Banks, accompagné du Docteur Solander, partit avec eux dans son esquif. La partie de la grande terre la plus voisine étoit éloignée d'environ neuf lieues. Il l'appella le *Canal de la Providence*, l'ouverture à travers laquelle il passa & qui restoit alors à dix ou douze milles. Sur la grande terre en dedans du vaisseau, il y avoit un promontoire élevé, à qui il donna le nom de cap *Weymouth*, & sur le côté septentrional duquel on trouve une baie qu'il nomma *Baie Weymouth*.

Canal de la
Providence.

Cap Wey-
mouth.
Baie Wey-
mouth.

Les bateaux revinrent à quatre heures de l'après-midi, avec 240 livres de poisson à coquilles, & sur-tout des pétoncles, dont quelques-unes étoient si grosses que deux hommes pouvoient à peine les ramener, & qu'elles avoient vingt livres de chair bonne à manger. M. Banks rapporta aussi plusieurs coquillages curieux & des mollusques, outre plusieurs espèces de coraux entre lesquels il y avoit celui qu'on appelle *Tubipora musica*.

Le 18 avant midi, il dépassa une île basse & sablonneuse, qu'il laissa à tribord à la distance de deux milles : à midi, il étoit éloigné d'environ quatre lieues de la grande terre; & quelques petites îles gisoient du nord 40^e ouest à 54^e ouest. Entre l'endroit où il étoit & la grande terre, il y avoit plusieurs bancs & quelques-uns en-dehors de nous, outre le récif le plus éloigné qu'on voyoit de la grande hune se prolonger au nord-est. A deux heures de l'après-midi, comme il gouvernoit au nord-ouest-quart-nord, il aperçut un grand banc directement à l'avant, & qui s'étendoit à trois ou quatre pointes de chaque côté; sur quoi il mit le cap au nord-nord-est, & au nord-ouest-quart-nord, pour faire le tour de la pointe septentrionale

Antilles.

de ce banc; il la doubla à quatre heures; il porta ensuite à l'ouest, & il courut entre l'extrémité septentrionale de ce banc & un autre qui git à deux milles au nord du premier; il eut pendant tout le chemin un bateau en-avant pour sonder; la profondeur d'eau étoit toujours irrégulière de vingt-deux à huit brasses. A six heures & demie, il mit à l'ancre par treize brasses, à trois milles de la plus septentrionale des petites îles qu'il voyoit à midi. Ces îles sont distinguées dans la carte par le nom d'*Îles de Forbes*; elles sont situées à environ cinq lieues de la grande terre, qui forme en cet endroit une pointe élevée, qui fut appelée *pointe Bolt*: de cette pointe la terre court plus à l'ouest; elle est basse & sablonneuse dans toute cette direction, élevée & montueuse au sud, même près de la mer.

Le 19 à six heures du matin, Cook remit à la voile, & il gouverna vers une île qui git à une petite distance de la grande terre qui reste à environ cinq lieues, cette route fut bientôt interrompue par des bancs; cependant à l'aide des bateaux & du guet qu'on fit sur la grande hune, il entra dans un beau canal qui le conduisit à l'île entre un très-grand banc qui étoit à tribord & plusieurs petits situés vers la grande terre. Il avoit dans ce canal de vingt à trente brasses d'eau; entre onze heures & midi il dépassa le côté nord-est de l'île en le laissant entre le vaisseau & la grande terre, dont elle est éloignée d'environ sept ou huit milles. Cette île est à-peu-près d'une lieue de tour, & on y vit cinq naturels du pays, dont deux avoient des lances dans leurs mains; ils s'avancèrent sur une pointe, & s'en retournèrent après avoir examiné le vaisseau pendant quelque temps. Au nord-ouest de cette île, il y a plusieurs îles basses qui ne sont pas éloignées de la grande terre, & au nord & à l'est on en trouve plusieurs autres, ainsi que des bancs, de sorte que le vaisseau en étoit alors environné de chaque côté; mais comme Cook venoit d'être exposé à des dangers beaucoup plus grands, il étoit familiarisé avec les rochers & les bancs de sable, & ils ne lui faisoient plus tant de peine. La grande terre sembloit être basse & stérile, couverte de gros monceaux du même sable blanc très-beau, qu'on avoit trouvé sur l'île des *Lézards*, & en différentes parties de la *Nouvelle-Galles méridionale*.

La grande terre en-dedans des îles dont on vient de parler, forme une pointe que Cook appella *cap Grenville*: entre ce cap & la pointe *Bolt*, il y a une baie à laquelle il donna le nom de *baie Temple*. A neuf lieues à l'est-demi-nord du cap *Grenville*, on trouve quelques îles élevées, qu'il nomma *îles de Sir Charles Hardy*, & il appella *îles Cockburn*, celles qui sont à la hauteur du cap: il porta de-là au nord-demi-nord-ouest vers quelques petites îles situées dans cette direction: elles paroissent former plusieurs îles séparées, mais en les approchant, ils'aperçut qu'elles étoient jointes ensemble par un grand récif; sur quoi il mit le cap au nord-ouest, & il les laissa à

Cook.
1770.Îles de Forbes.
Pointe Bolt.

Canal.

Vue des naturels.

Multitude d'îles.

Cap Grenville.
Baie Temple.Îles de Sir Charles Hardy.
Îles Cockburn.

Cook.
1770.

Isles des Oiseaux.

sûribord. Il gouverna entre ces îles & les autres qui gisent à la hauteur de la grande terre, dans un passage sûr où il y avoit de quinze à vingt-trois brasses d'eau. A quatre heures, il découvrit quelques îles basses & des rochers qui lui restoient à l'ouest-nord-ouest, & il courut directement dessus. A six heures & demie, il mit à l'ancre par seize brasses, à un mille de distance du côté nord-est de la plus septentrionale de ces îles. Elles gisent à quatre lieues nord-ouest du cap Grenville; & d'après le grand nombre d'oiseaux qu'il y vit, il les appella *Bird isles* (*îles des Oiseaux*.) Un peu avant le coucher du soleil, il étoit en vue de la grande terre qui paroïssoit partout très-basse & sablonneuse; & s'étendant au nord jusqu'au nord-ouest-quart nord: quelques bancs & des îles qui avoient le même aspect se prolongeoient au nord-est.

Banc.

Le 20 à six heures du matin, Cook remit à la voile avec une brise fraîche de l'est, & il porta au nord-ouest vers quelques-unes des îles basses qui sont dans cette direction, mais il fut obligé de fermer le vent au plus près, pour doubler un banc qu'il découvrit à bas-bord, d'autres restant en même temps à l'est. Quand il eût dépassé ce banc, il avoit rapproché ces îles de son côté sous le vent, mais en voyant quelques autres bancs autour d'elles, & des rochers à sribord, qu'il n'aperçut pas avant d'en être tout proche, il craignit d'aller au-dessus du vent des îles: c'est pourquoi il mit à la cape, & après avoir fait signal de venir à bord à la pinasse qui étoit en avant, il l'envoya sous le vent des îles, avec ordre de ranger le bord du banc qui se prolongoit du côté du sud de la plus méridionale; il ordonna en même-temps à l'esquif d'aller sur le banc pêcher à la tortue. Dès que la pinasse eut gagné un certain espace, Cook vira vent arrière, & il gouverna après elle; en coupant sous le vent de l'île, il prit à la remorque l'esquif qui n'avoit vu qu'une petite tortue, & qui pour cette raison, avoit resté peu de temps sur le banc. Il reconnut que l'île étoit un petit coin de terre garni de quelques arbres; il y aperçut plusieurs huttes ou habitations des naturels du pays, qui, à ce qu'il supposa, alloient de la grande terre, qui n'en est éloignée que de cinq lieues, visiter ces îles de temps en temps pour y prendre des tortues, lorsqu'elles vont y déposer leurs œufs. Il continua à gouverner après la pinasse au nord-nord-est, & nord-quart-nord-est vers deux autres îles basses, ayant deux bancs de sable en dehors de lui, & un entre lui & la grande terre.

Description
d'une des îles.

A une heure, il avoit couru à-peu-près la longueur de la plus méridionale des deux îles qu'il voyoit, & trouvant qu'en allant au-dessus du vent, il s'écarteroit trop de la grande terre principale, il arriva & couru sous le vent. On ne trouve rien dans l'histoire de la navigation de comparable à cette intrépidité de Cook: après avoir enfoncé sur un banc où l'eau s'écarte quelque temps de la grande terre & des brisans,

brisans, & ensuite rentrer volontairement au milieu des bas-fonds & des rochers de corail, sur une côte immense, où il n'étoit guere possible d'éviter un naufrage : le motif de ces tentatives hardies, c'étoit d'achever la reconnoissance de la côte orientale de la *Nouvelle-Hollande*, & de voir si cette contrée n'est pas séparée de la *Nouvelle-Guinée*. Il rencontra un passage facile, & il gouverna au nord-quart-nord-ouest, dans une direction parallèle à la grande terre.

Le 21 à huit heures, il découvrit des bancs à l'avant & à bas-bord, & il reconnut que la terre la plus septentrionale, qu'il avoit prise pour une partie de la *Nouvelle-Galles*, en étoit détachée, & qu'il pouvoit passer entre ces deux terres, en courant sous le vent des bancs qui étoient à bas-bord, & alors tout près de lui. Il trouva entre ces deux terres un bon canal d'un mille de large, dans lequel il avoit de dix à quatorze brasses. A onze heures, il étoit à-peu-près en travers de la terre détachée de la grande terre, & le passage entre les deux ne sembloit pas être embarrassé; cependant il détacha la chaloupe pour ranger la côte à bas-bord, & envoya en même-temps la pinasse à tribord. Il crut que ces précautions étoient nécessaires, parce qu'il avoit un flot très-fort qui l'entraînoit avec rapidité, & qu'il étoit près de la marée haute. Dès que les bateaux furent en avant, il navigua après eux, & à midi il entra dans le passage. Il reconnut que la terre détachée de la grande terre, étoit une simple île qui s'étendoit du nord au nord 75^e est, à deux ou trois milles. Il vit en même-temps, à une distance considérable, d'autres îles qui s'étendoient du nord-quart-nord-ouest à l'ouest-nord-ouest, & par derriere une autre chaîne de terres élevées, qu'il jugea aussi être des îles. Il y a encore d'autres îles qui se prolongent jusqu'au nord 71^e ouest, qu'il prit à ce temps pour la grande terre.

Cook.
1770.

Autres bancs

Découverte
d'un canal.Reconnoi-
ssance de la
côte.

La pointe de la grande terre qui forme le côté du canal à travers lequel il avoit passé à un endroit opposé à l'île, est le promontoire septentrional du pays, & il l'appella *cap York*. La terre sur la pointe orientale & celle qui est au sud sont basses & très-plates aussi loin que la vue peut atteindre, & paroissent stériles. Au sud du cap, la côte forme une grande baie ouverte, qu'il appella *baie de Newcastle*, & dans laquelle il y a quelques petites îles basses & des bancs; la terre adjacente est aussi très-basse, plate & sablonneuse. Celle de la partie septentrionale du cap est plus montueuse; les vallées paroissent être couvertes de bois, & la côte forme quelques petites baies dans lesquelles il semble y avoir de bons mouillages. Près de la pointe orientale du cap, on rencontre trois petites îles, depuis l'une desquelles un petit banc de rochers se prolonge dans la mer : il y a aussi une île tout près de la pointe septentrionale. L'île qui forme le détroit ou canal à travers lequel il passa, git à environ quatre milles en dehors de celles-ci, qui, excepté deux, sont très-petites : la

Cap York.

Baie de New-
castle.

Île sud York

Cook.
1770.

plus méridionale est la plus grande, & beaucoup plus élevée qu'aucune partie de la grande terre. On aperçut sur le côté nord-ouest de cette île, un endroit qui promet un bon mouillage, & des vallées qui annonçoient de l'eau & du bois. Ces îles sont appellées dans la carte, *îles d'York*. Au sud & sud-est, & même à l'est & au nord de ces îles, on en rencontre plusieurs autres qui sont basses, ainsi que des bancs de sable & des rochers : en faisant voile entre ces îles & la grande terre, la sonde donnoit douze, treize & quatorze brasses d'eau.

Autre canal.

Après avoir fait environ trois ou quatre milles dans le canal, il découvrit terre à l'avant; il crut d'abord qu'elle faisoit partie de la grande terre, mais il reconnut ensuite qu'elle en étoit détachée par plusieurs canaux : sur quoi il dépêcha les bateaux, avec des instructions convenables pour le conduire à travers le canal qui étoit près de la grande terre; mais appercevant bientôt après des rochers & des bancs de sable dans ce canal, il fit signal aux bateaux d'entrer dans celui qui est le plus proche au nord, situé entre ces îles, & d'en laisser quelques-unes entre le vaisseau & la grande terre. Le vaisseau qui suivoit n'avoit jamais moins de cinq brasses d'eau dans la partie la plus étroite du canal, où la distance d'une île à l'autre étoit d'environ un mille & demi.

Nous nous arrêtons sur les détails de cette navigation, parce que c'est la plus étonnante qu'on ait jamais entreprise, & qu'il ne faut pas manquer de déposer dans cette histoire les plus belles actions des navigateurs.

Vue des natives.

À quatre heures de l'après-midi, Cook jeta l'ancre à deux milles de l'entrée: le canal commence là à s'élargir, & les îles de chaque côté de lui étoient éloignées d'environ un mille : il ne découvrit point de terre entre ces deux pointes; de sorte qu'il conçut l'espoir d'avoir enfin trouvé un passage dans la mer de l'Inde; afin cependant de s'en mieux assurer, il résolut de débarquer sur l'île qui gît à la pointe sud-est du passage. Il avoit vu plusieurs habitans sur cette île, quand il mit à l'ancre pour la première fois, & il en aperçut dix sur une colline. Lorsqu'il s'embarqua dans le bateau avec MM. Banks & Solander, & un détachement d'hommes pour aller à terre. Neuf de ces Indiens étoient armés d'une espèce de lances qu'ils connoissoient déjà, & le dixième avoit un arc & un paquet de flèches; armes que les Anglois n'avoient pas encore vues entre les mains de ces Insulaires.

On remarqua aussi que deux d'entre eux portoient autour de leurs cols de grands ornemens de nacre de perle. Trois de ces Indiens, dont l'un étoit celui qui avoit un arc, se placèrent sur la greve à travers des Anglois : Cook attendoit qu'ils s'opposeroient à son débarquement, mais lorsque nous eûmes avancé à une portée de fusil du rivage, dit-il, ils s'en allèrent tranquillement. Nous gra-

« vîmes sur-le-champ la colline la plus haute, dont l'élévation n'é-
 « toit pas plus de trois fois celle de la grande lune, & qui étoit
 « la plus stérile de toutes celles que nous avions rencontrées. De
 « cette colline on ne pouvoit point appercevoir de terre entre le sud-
 « ouest & l'ouest-sud-ouest; de sorte que je comptois trouver sûre-
 « ment un canal à travers. La terre au nord-ouest étoit com-
 « posée d'un grand nombre d'îles de différentes hauteurs, rangées
 « les unes derrière les autres, aussi loin que la vue pouvoit porter
 « au nord & à l'ouest, c'est-à-dire, au moins à treize lieues. Comme
 « j'allois quitter la côte orientale de la *Nouvelle-Hollande*, que j'ai
 « parcourue depuis le 38^e de latitude jusqu'à cet endroit, & que
 « sûrement aucun Européen n'avoit encore visitée, j'arborai une
 « seconde fois pavillon Anglois, & quoique j'eusse déjà pris pos-
 « session de plusieurs parties en particulier, je pris alors possession
 « au nom du Roi George III, de toute la côte orientale, depuis
 « le 38^e de latitude, jusqu'à cet endroit, situé au 10^e demi-sud, ainsi
 « que toutes les baies, havres, rivières & îles qui en dépendent: je
 « donnai à ce pays le nom de *Nouvelle-Galles méridionale*. Nous fi-
 « mes trois décharges de nos fusils, & le vaisseau y répondit par
 « trois volées de canon: après avoir fini cette cérémonie sur cette île,
 « nous l'appellâmes *île de Possession* ».

Cook.
1770.

Cook se rembarqua ensuite dans le bateau, mais un jufant rapide portant au nord-est, rendit son retour au vaisseau très-difficile & très-pénible. Depuis qu'il s'étoit engagé pour la dernière fois au milieu de ces bas-fonds, il avoit rencontré constamment une marée modérée dont le flot avoit la direction au nord-ouest & le jufant au sud-est. A cet endroit, la marée est haute dans les nouvelles & pleines lunes entre une & deux heures, & l'eau s'élève & retombe perpendiculairement d'environ 12 pieds. Il vit de la fumée en plusieurs endroits des terres & des îles voisines, ainsi qu'il en avoit remarqué sur toutes les parties de la côte, après qu'il y étoit retourné la dernière fois à travers le récif.

Remarques
sur les mar-
ées.

Le lendemain au matin, 22, Cook aperçut trois ou quatre naturels du pays, rassemblant sur la greve des poissons à coquille; à l'aide des lunettes on découvrit que c'étoient des femmes entièrement nues, ainsi que tous les autres habitans de ce pays. A la marée basse qui arriva sur les dix heures, il mit à la voile, & porta au sud-ouest. A midi, il avoit au nord 71^e ouest, à huit milles la pointe sud-ouest de la plus grande des îles sur le côté nord-ouest du passage. Il donna à cette pointe le nom de cap *Cornwall*. Quelques terres basses, situées vers le milieu du passage, & qu'il appella *îles de Wallis*, lui restèrent à l'ouest-quart-sud-ouest-demi-sud à environ deux lieues; de nouveaux bas-fonds l'obligèrent bientôt à mettre à l'ancre.

Vue des na-
turels.

Cap Corn-
wall.
îles de Wal-
lis.

Il appareilla le 23 au matin, & cingla à travers des bancs de sable, vers une petite île qui étoit en-avant, & il en atteignit le tra-

Aurélianes
de l'île.

Z z z z

Cook.
1770
Descrite sur
l'île Booby.

vers à midi. Il n'apercevoit aucune partie de la grande terre. Comme il avoit alors peu de vent, & qu'il étoit près de l'île, il y débarqua avec M. Banks : il trouva, qu'excepté quelques petits bouquets de bois, c'étoit un rocher stérile fréquenté par des oiseaux, qui la visitoient en si grand nombre, que leur fiente avoient rendu sa surface presque entièrement blanche : la plus grande partie de ces oiseaux sembloient être des boubies, c'est pour cela qu'il l'appella *île Booby*. Après y avoir resté peu de temps, il retourna au vaisseau. Sur ces entrefaites, il s'étoit élevé un vent du sud-ouest; ce n'étoit qu'une petite brise, mais elle étoit accompagnée d'une houle qui venoit du même rhumb; ce qui, joint à d'autres circonstances, le confirma dans l'opinion qu'il avoit gagné l'ouest de *Carpentaria* ou de l'extrémité septentrionale de la *nouvelle-Hollande*, & il avoit une mer ouverte à l'ouest; ce qui lui faisoit beaucoup de plaisir, non-seulement parce que les dangers & les fatigues du voyage approchoient de leur fin, mais encore parce qu'il étoit démontré par-là que la *Nouvelle-Hollande* & la *Nouvelle-Guinée* sont deux îles séparées par un détroit.

Cook s'aperçut
enfin la mer
ouverte.

Détroit de
l'Endeavour
Iles de Prin-
ce de Galles.

Ce détroit, que Cook a appelé *détroit de l'Endeavour*, est formé au sud-est par la grande terre ou l'extrémité septentrionale de la *nouvelle-Hollande*, & au nord-ouest par un groupe d'îles appelées *îles du Prince de Galles*. Il est probable, dit Cook, que ces îles s'étendent jusqu'à la *nouvelle-Guinée*; elles sont de hauteur & de circonférence fort différentes, & la plupart semblent être bien couvertes de plantes & de bois. Nous aperçûmes de la fumée sur le plus grand nombre de ces îles, & par conséquent on ne peut pas douter qu'elles ne soient habitées. Il est vraisemblable encore qu'entr'elles, il y a des passages au moins aussi bons, & peut-être meilleurs que celui par où nous débouchâmes. Au reste, on ne doit pas en désirer un meilleur que le nôtre, à moins qu'on n'en trouve un dont l'accès à l'est soit moins dangereux. On ne peut guère douter, suivant moi, qu'il ne soit possible de découvrir cet accès moins périlleux, & pour constater ce fait, il ne faut que déterminer jusqu'où le récif principal ou extérieur qui environne les bancs de sable à l'est, s'étend vers le nord; je n'en aurois pas laissé l'examen aux navigateurs à venir, si j'avois été moins excédé par la fatigue & les dangers, & si mon vaisseau avoit été en meilleur état pour cette entreprise.

Remarques
sur les passa-
ges décou-
verts par
Cook.

Description
du détroit.

La longueur du détroit du nord-est au sud-ouest, est de dix lieues & il y a environ cinq lieues de large, excepté à l'entrée nord-est, où il a un peu moins de deux milles, parce qu'il est resserré par les îles qui sont situées dans cet endroit. Celle qui a été nommée *île de Possession* n'est ni fort haute, ni d'une grande étendue; Cook la laissa entre lui & la grande terre, en passant entre elle & deux petites îles rondes qui gisent à environ deux milles à son nord-ouest. Les

Me de Pos-
session.



EXPLICATION

- ① Rochers et Sables dont quelques uns sont à sec à Mer basse et d'autres toujours couverts .
- Direction supposée des parties de la Côte et des Bandes de Sable que nous n'avons pas vues .
- ② Endroits ou le Vaisseau mouilla
- La Ligne ponctuée indique la Route du Vaisseau et les Chiffres qu'on y a joints designent la profondeur d'Eau exprimée en Brasses .



deux petites îles, qu'il appella *îles de Wallis*, sont situées au milieu de l'entrée sud-ouest, & il les laissa au sud. Sa profondeur d'eau dans le détroit étoit de quatre à neuf brasses, bon mouillage par-tout, excepté sur un banc de sable qui gît à deux lieues au nord des îles de *Wallis*, où à marée basse, la sonde ne rapporte que trois brasses. On trouve des connoissances plus détaillées sur le détroit, sur la situation des différentes îles & bancs de sable qui sont sur la côte orientale de la *nouvelle-Galles*, dans la carte qui accompagne le journal & qui a été faite avec toute l'exactitude que les circonstances ont pu permettre. „ Cependant, dit Cook, relativement aux bancs „ de sable, je n'assurerais pas que j'aie placé la moitié de ceux qui „ existent, & on ne peut pas supposer qu'il soit possible d'en dé- „ couvrir la moitié dans une seule navigation. Je dois aussi avoir „ omis plusieurs îles, sur-tout entre le 20^e & le 22^e de latitude; „ où nous en avons aperçu en mer autant qu'on peut en voir „ à une aussi grande distance. Les navigateurs ne croiront donc pas „ qu'il soit impossible de trouver des îles ou des bancs de sable „ dans ces mers aux endroits où je n'en ai point marqué sur ma „ carte. C'est assez que la situation de celle dont j'ai fait mention „ soit déterminée exactement; & en général, j'ai les plus grandes „ raisons de croire qu'on reconnoitra qu'elle est aussi exempte d'er- „ reurs que toutes celles qui n'ont pas été corrigées par des obser- „ vations subséquentes & multipliées. On peut se fier sur les la- „ titudes & longitudes de tous, ou au moins de la plupart des caps „ & des baies; car nous avons manqué rarement de faire une fois „ chaque jour une observation pour corriger la latitude de notre „ estime : les observations faites pour déterminer notre longitude „ sont également nombreuses, & nous n'avons laissé échapper au- „ cune des occasions que nous offroient pour cela le soleil & la „ lune”.

La découverte du détroit de l'*Endeavour*, donne à Cook un moyen de se rendre à *Batavia* par le côté sud de la *nouvelle-Guinée*, & par une route qu'aucun autre navigateur n'avoit encore suivie : il n'étoit pas encore hors de tous les dangers, & on le verra bientôt : nous allons le suivre dans le reste de ce voyage, en nous contentant de rapporter les découvertes nouvelles, & ce qui peut intéresser la géographie, la navigation & la connoissance des mœurs des peuples.

Cook.
1770.

§ XIII.

Passage de la Nouvelle-Galles méridionale à la Nouvelle-Guinée.

Cook quitta l'île *Booby* le 23 Août, & il cingla au nord-ouest. Le 28 à midi, il n'appercevoit plus de terre, mais à environ deux mil-

Cook.
1770.
Banc de sa-
ble.

Nouveau
péril.

Changement
de route.

Écume de
mer singulière.

les au sud, il y avoit un grand banc de sable sur lequel la mer brisoit avec beaucoup de violence, & il croit qu'une partie est à sec à la marée basse : il s'étend au nord-ouest & au sud-est, & il a environ cinq lieues de tour. En examinant la mer autour de lui, il vit presqu'à tout côté un bas-fond sur lequel le vent & la marée portoient en même-temps. Le vaisseau étoit sur un fond de six brasses, mais en sondant dans les environs, il en trouva à peine deux à une demi-encablure. Ce banc s'étendoit de l'est au nord, & à l'ouest jusqu'au sud-ouest; de sorte que pour sortir de cet endroit, il n'avoit d'autre chemin que celui par où il étoit venu. Il couroit un nouveau péril, car il touchoit au moment de la haute marée, & la mer moutonnaoit un peu, ce qui auroit bientôt endommagé le bâtiment s'il avoit touché; & s'il s'étoit écarté d'une demi-encablure à droite ou à gauche, il auroit infailliblement échoué, avant qu'on fût signal qu'il y avoit un bas-fond. Les bas-fonds qui, comme ceux-ci, gisent à une brasse ou deux au-dessous de l'eau, sont les plus dangereux, car on ne les découvre que lorsque le vaisseau est précisément dessus, & alors même l'eau paroît brune, comme si elle réfléchissoit un brouillard sombre.

Cook avoit envie de gouverner au nord-ouest jusqu'à ce qu'il découvrit la côte méridionale de la *nouvelle-Guinée*, où il projettoit de toucher, s'il étoit possible; mais la rencontre de ces bas-fonds lui fit changer de route dans l'espérance de trouver un canal plus sûr & une eau plus profonde. Il réussit, car à midi l'eau avoit augmenté jusqu'à dix-sept brasses.

L'eau devenant basse par degrés à mesure que Cook avançoit au nord, il força de voiles, & il mit le cap au nord le 28, afin de découvrir la terre de la *nouvelle-Guinée*. Il étoit au 8^e 52' de latitude sud par observation, c'est-à-dire dans le même parallèle où les cartes placent les parties méridionales de la *Nouvelle-Guinée*; mais il n'y a que deux pointes qui soient si loin au sud, & suivant l'estime, Cook étoit éloigné d'un degré à l'ouest; c'est pour cela qu'il ne découvrit pas la terre qui court plus au nord. Il trouva la mer couverte en plusieurs endroits d'une écume brune assez semblable à celle que les marins Anglois appellent communément *Spawn fray*. Il fut d'abord alarmé, craignant qu'il ne fût parmi des bas-fonds; mais en sondant, il reconnut que l'eau y étoit aussi profonde qu'ailleurs. MM. Banks & Solander examinèrent cette écume, sans pouvoir déterminer ce que c'étoit; elle étoit composée d'une quantité innombrable de petites particules qui n'avoient pas plus d'une demi-ligne de longueur, & dont chacune, vue au microscope, sembloit consister en trente ou quarante tubes. Chaque tube étoit partagé dans toute sa longueur en plusieurs cellules comme les tuyaux de la *conserve*; les Naturalistes crurent qu'elles étoient du règne végétal, parce qu'en les brûlant elles ne produisoient point l'odeur

propre aux substances animales. Le même phénomène avoit été observé sur les côtes du *Bridil* & de la *Nouvelle-Hollande*, mais on ne l'avoit jamais remarqué à une distance considérable de la côte. Le soir, un petit oiseau volutua autour du vaisseau; il se percha la nuit sur les agrès où on le prit. C'étoit exactement le même oiseau que Dampierre a décrit & dont il a donné une figure grossière sous le nom de Noddie de la *Nouvelle-Hollande*. Voyez ses *Voyages*, vol. III, pag. 98, tab. des oiseaux, fig. 3.

Cook.
1779.

Le 29, il porta sur une terre qu'il avoit découverte la veille; il aperçut bientôt une petite île basse, située à environ une lieue de la grande terre: cette île est marquée dans les cartes, sous les noms de *Barthelemi* & de *W'hermoyson*, il marchoit alors suivant la direction de la *Nouvelle-Guinée*. Et quoique, suivant l'estime de Cook, il n'en fût pas éloigné de plus de quatre lieues, cependant elle étoit si basse & si unie, qu'on pouvoit à peine l'apercevoir de dessus le tillac. Elle paroissoit cependant être bien couverte de bois, & entra'autres arbres, on crut y distinguer le cocotier. On vit de la fumée en plusieurs endroits, ce qui fit connoître que cette partie du pays est habitée. Pendant la route, il découvrit plusieurs bas-fonds, dont on peut voir le gisement dans son journal. Cook apercevoit toujours une grande quantité d'écume brune sur l'eau, & les marins ne croyant plus que c'étoit du frai, lui trouverent un nouveau nom, & l'appellerent *Sea-saw-dust* (sciure de mer.)

Île St. Barthelemi & W'hermoyson.

Comme les Hollandois semblent avoir examiné fort en détail toute cette côte, & qu'on trouvera dans la carte la route du vaisseau & les différentes sondes, il suffira de dire ici que, jusqu'au 3 Septembre, Cook continua sa direction au nord avec une eau très-basse, sur un banc de vase, & à une telle distance de la côte qu'il pouvoit à peine la découvrir du vaisseau. Pendant ce temps, il fit plusieurs tentatives inutiles pour en approcher; & ayant perdu six jours d'un bon vent, & sachant que la mousson sud-est étoit sur le point de finir, il commença à craindre un plus long délai. Il résolut de conduire le vaisseau aussi près de la côte qu'il seroit possible; & ensuite, pendant qu'il louvoyeroit, de débarquer avec la pinasse pour examiner les productions du pays & la disposition des habitants. Dès le grand matin des deux derniers jours, il eut une petite brise qui souffloit de la côte, & qui étoit fortement imprégnée de l'odeur des arbres, buissons & herbages dont le terrain étoit couvert: cette odeur ressembloit un peu à celle du benjoin.

Sciure de mer.

Route de Cook.

Le 3 Septembre, étant alors éloigné de trois ou quatre milles de la côte de la *Nouvelle-Guinée*, Cook s'embarqua sur la pinasse avec onze personnes bien armées, parmi lesquelles étoient le Docteur Solander, M. Banks & ses domestiques. „ Nous ramâmes directe-
„ ment vers la côte, dit Cook, mais l'eau étoit si basse, que nous
„ ne pûmes pas en approcher à plus de cent verges; nous tra-

Descente
la Nouvelle
Guinée.

Cook.
1770.

Forêt.

Fruits.

Vue des no-
uvelles.

Houilles.

versâmes le reste du chemin à gué, après avoir laissé deux des matelots pour prendre soin du bateau : jusqu'ici nous n'avions découvert aucuns signes d'habitans dans cet endroit, mais dès que nous fûmes à terre, nous aperçûmes sur le sable des pas d'hommes très-récens, puisqu'ils étoient au-dessous de la marque de la marée haute; nous en conclûmes que les Indiens n'étoient pas éloignés; mais comme il y a un bois épais à cent verges du rivage, nous crûmes qu'il étoit nécessaire de marcher avec précaution, de peur de tomber dans une embuscade, & de ne pouvoir plus retourner au bateau. Nous avançâmes le long du bois, à environ deux cens verges de l'endroit où nous avions débarqué; nous parvinmes à un petit bois de cocotiers sur les bords d'un ruisseau d'une eau saumâtre. Les arbres étoient petits, mais ils portoient beaucoup de fruits, & près de-là il y avoit un hangar ou cabane qui avoit été couverte de feuilles, alors tombées pour la plupart. Nous trouvâmes aux environs de la cabane un grand nombre de coques de fruits, dont quelques-unes sembloient avoir été détachées récemment des arbres. Nous regardâmes les fruits avec avidité, mais jugeant qu'il n'étoit pas sûr de monter sur les arbres, nous fûmes obligés de quitter cet endroit, sans goûter une seule noix de coco. A peu de distance de-là, nous rencontrâmes des plantains & un arbre à pain, sur lesquels nous ne vîmes point de fruits. Après avoir avancé à un quart de mille du bateau, trois Indiens sortirent du bois en poussant un cri horrible à environ cent verges; ils coururent vers nous, & celui qui s'approcha le plus, lança de sa main quelque chose qui fut porté sur un de ses côtés, & qui brûloit comme de la poudre à canon; mais nous n'entendîmes point de bruit. Les deux autres décochèrent à l'instant leurs javelines contre nous: comme nous n'avions point de temps à perdre, nous tirâmes nos fusils, qui étoient chargés à petit plomb: il est probable que les coups ne les atteignirent point, car, quoi qu'ils s'arrêtassent un moment, ils ne firent pas retraite; au contraire, ils nous lancèrent un troisième dard. Nous crûmes que nous exposerions la vie d'un plus petit nombre d'hommes, en les empêchant d'approcher davantage, qu'en les laissant avancer, ce qui nous auroit forcés de nous défendre nous-mêmes contre leur attaque; c'est pour cela que nous tirâmes une seconde fois à balle. Il est vraisemblable que quelques-uns d'eux furent blessés par cette décharge; cependant nous eûmes la satisfaction de voir qu'ils s'enfuyoient tous avec beaucoup d'agilité. Comme je n'étois pas disposé à envahir par force ce pays, pour satisfaire notre curiosité & nos desirs, & que je vis qu'il étoit impossible de débarquer amicalement, je profitai des momens où la destruction des Indiens n'étoit plus nécessaire à notre propre défense, & nous

„ nous retournâmes promptement vers notre bateau. En avançant
 „ le long de la côte, nous remarquâmes que les deux matelots,
 „ qui étoient à bord, faisoient signe qu'un plus grand nombre d'In-
 „ dulières s'approchoient, & avant d'entrer dans l'eau, nous en dé-
 „ couvrîmes plusieurs qui venoient autour d'une pointe, à la distance
 „ d'environ cinq cens verges. Suivant toute apparence, ils avoient
 „ rencontré les trois qui nous attaquèrent d'abord; car dès qu'ils
 „ nous apperçurent, ils firent halte, & sembloient attendre l'arri-
 „ vée de leur grand corps. Enfin, nous entrâmes dans l'eau, &
 „ nous la passâmes à gué jusqu'au bateau; ils restèrent à leur poste
 „ sans tenter d'interrompre notre marche. Dès que nous fûmes à
 „ bord, nous ramâmes vis-à-vis d'eux, & ils paroissoient être alors
 „ au nombre de soixante ou cent. Nous les examinâmes à loisir;
 „ leur figure ressemble beaucoup à celle des habitans de la *Nou-
 „ velle-Hollande*; ils sont à-peu-près de la même taille, & ils
 „ ont les cheveux courts comme eux: ils vont entièrement nus,
 „ mais il nous parut que la couleur de leur peau n'étoit pas si
 „ brune; peut-être cette différence venoit-elle uniquement de ce
 „ qu'ils n'avoient pas le corps si sale. Pendant tout ce temps ils
 „ nous détoient par leurs cris, & ils lâchoient leurs feux par inter-
 „ valles, quatre ou cinq à la fois. Nous ne pouvons pas imaginer
 „ ce que c'est que ces feux, ni quel étoit leur but en les jet-
 „ tant; ils avoient dans leurs mains un bâton court, peut-être une
 „ canne creuse qu'ils agitoient de côté & d'autre, & à l'instant
 „ nous voyions du feu & de la fumée, exactement comme il en
 „ part d'un coup de fusil, & qui ne duroient pas plus long-temps.
 „ On observa du vaisseau ce phénomène surprenant, & l'illusion
 „ y fut si grande, que les gens à bord crurent que les Indiens
 „ avoient des armes à feu; & nous n'aurions pas douté nous-mêmes
 „ qu'ils ne tiraient sur nous des coups de fusil, si notre bateau
 „ n'avoit pas été assez près pour entendre dans ce cas le bruit de
 „ l'explosion. Après que nous les eûmes considérés pendant quel-
 „ que temps avec beaucoup d'attention, sans nous embarrasser
 „ de leurs feux & de leurs cris, nous déchargâmes quelques
 „ coups de fusil sur leurs têtes. Dès qu'ils entendirent les bulles
 „ siffler parmi les arbres, ils s'en allèrent tranquillement, & nous
 „ retournâmes au vaisseau. En examinant les armes qu'ils avoient
 „ décochées contre nous, nous trouvâmes que c'étoit de petites
 „ javelines d'environ quatre pieds de long, très-mal faites, d'une
 „ lame de bambou rouge, & garnies d'une pointe de bois dur, où
 „ il y avoit plusieurs barbes. Ils les lançoient avec beaucoup de
 „ force; car, quoique nous fussions à soixante verges de dis-
 „ tance, elles portoient au-delà de nous. Nous n'avons pas pu con-
 „ noître exactement le moyen dont ils se servent, peut-être em-
 „ ploient-ils un arc; mais quand nous les examinâmes du bateau,

Tome XX.

Aaaa

Cook.
1770.Mouvements
des Indulières

Description.

Remarques
sur les feux
qu'ils lan-
çoient.

Cook. „ nous ne leur vîmes point d'ares, & nous croyons qu'ils décochent
1770. „ ces javelines avec un bâton, à-peu-près comme les habitans de
la *Nouvelle-Hollande* ”.

Description „ Cet endroit git au 64 15' de latitude sud, à environ soixante-cinq
de la côte. lieues au nord-est du port *Saint-Augustin* ou *cap Walche*, & il est

près de ce qu'on appelle dans les cartes *C. de la Colta de S. Benaventura*. La terre, ainsi que sur toutes les autres parties de la côte, est très-basse, & couverte d'une abondance de bois & d'herbes qui passe l'imagination. Cook vit le cocotier, l'arbre à pain & le plantain très-florissans, quoique les noix de cocos fussent vertes, & que le fruit à pain ne fût pas encore mûr : il y trouva d'ailleurs beaucoup d'arbres, de plantes & de buissons qui sont communs aux îles de la mer du sud, à la *Nouvelle-Zelande*, & à la *Nouvelle-Hollande*.

Quoiqu'il eût besoin de rafraichissement, il ne crut pas devoir avancer le long de la côte, plus loin au nord & à l'ouest, & chercher un endroit où le vaisseau pût mouiller assez près de terre pour couvrir de son artillerie, ceux des matelots qui débarqueroient; mais il ne vouloit pas prendre cette ressource qui auroit été fatale aux Indiens. D'ailleurs, il avoit lieu de croire qu'avant de trouver cette place, il auroit été porté si loin à l'ouest, qu'il auroit été obligé d'aller à *Batavia* par le côté septentrional de l'île de *Java*, & il ne pensoit pas que cette route fût aussi sûre que celle de la côte méridionale de la même île par le détroit de la *Sonde*. Le vaisseau avoit tant de voies d'eau, qu'il doutoit s'il ne faudroit pas le mettre à la bande à *Batavia*; autre raison qui l'engageoit à naviguer promptement vers cette place, d'autant qu'il n'avoit aucune découverte à attendre dans ces mers qui ont déjà été parcourues, & où chaque côte a été marquée par les Géographes Hollandois. Les Espagnols, ainsi que les Hollandois, semblent avoir navigué tout autour des îles de la *Nouvelle-Guinée*, puisque presque toutes les places tracées dans la carte, ont un nom dans les deux langues. „ J'ai comparé, dit Cook, la partie de la côte que j'ai visitée, avec les cartes qu'on trouve dans l'ouvrage François, intitulé : *histoire des navigations aux terres Australes*, publié en 1756, & je les ai trouvées assez exactes : cependant je ne fais pas qui & quand elles ont été dressées. Quoique la *Nouvelle-Hollande* & la *Nouvelle-Guinée* y soient représentées comme deux pays séparés, le récit qui les accompagne laisse en doute ce point. J'ai établi, d'une manière incontestable, la vérité de ce fait ”.

Remarques
sur les côtes
de la Nou-
velle-Gui-
née.

§ XIV.

Passage de la Nouvelle-Guinée à l'île de Savu.

LE 6, Cook dépassa deux petites îles, dont il auroit examiné les productions, si le vent n'avoit pas été si frais. Il dit que ces îles ne

sont pas marquées dans les cartes, à moins qu'on ne les prenne pour les îles *Arrou* : dans ce cas, elles sont placées trop loin de la *Nouvelle-Guinée* ; il reconnut que la partie méridionale de ces îles, git par 7^d 6' de latitude sud, & 225' de longitude ouest.

Cook.
1770.
îles Arrou.

Le 7, il se trouvoit par 9^d 30' de latitude sud, & 229^d 34' de latitude ouest. „ D'après la route que nous avons suivie depuis notre départ de la *Nouvelle-Guinée*, dit Cook, nous aurions dû apercevoir les îles de *Weasel*, (des Balettes) qui sont marquées dans les cartes à vingt ou vingt-cinq lieues de la côte de la *Nouvelle-Hollande* ; cependant nous ne vîmes rien ; ainsi il faut croire qu'elles ont été placées d'une manière fautive. On n'en fera pas surprendre si l'on considère que non-seulement ces îles, mais encore la côte qui borde cette mer, ont été découvertes & examinées par différentes personnes & à différens temps, & que d'autres ont dressé les cartes sur les divers résultats, peut-être plus d'un siècle après. Il faut remarquer en outre que les navigateurs qui ont fait ces découvertes, n'avoient pas, pour tenir un journal exact, tous les moyens dont nous jouissons aujourd'hui.

Îles de Weasel.

Le 11, il dépassa *Timor Laut* ou *Laut*. *Laut* est un mot de la langue Malais, qui signifie mer, & les habitans du pays ont donné ce nom à l'île. La partie méridionale git au 8^d 15' de latitude sud, & au 228^d 10' de longitude ouest ; mais dans les cartes, la pointe méridionale est marquée à différentes latitudes depuis le 8^d 30', jusqu'au 9^d 30'. Il est possible, il est vrai, que la terre qu'il dépassa soit quelque autre île, mais on a de très-fortes raisons de présumer le contraire ; car si *Timor Laut* étoit à l'endroit où le placent les cartes, on devroit l'y avoir vu.

Timor Laut.

Le 12, portant sur cette terre, il y vit de la fumée en plusieurs endroits, & pendant la nuit il aperçut des feux. La terre paroissoit très-haute, & disposée en collines, s'élevant par degrés les unes au-dessus des autres. Les collines sont en général couvertes de bois épais ; mais on y distingue des carrières d'une étendue considérable, & qui sembloient être l'ouvrage des hommes.

Afuer de la cœc.

L'après-midi il se trouva à travers d'un petit golfe qui s'avançoit dans la terre basse : ce golfe git au 9^d 34' de latitude sud, & c'est probablement le même dans lequel *Dampierre* entra avec sa chaloupe ; car l'eau n'y paroît pas assez profonde pour un vaisseau. La terre répond fort bien à la description qu'il en a donnée. Près de la greve, elle est couverte de grands arbres pyramidaux, qui, suivant lui, ont l'apparence de pins : derrière ceux-ci, il semble y avoir des criques d'eau salée, & beaucoup de palétuviers, entremêlés cependant de cocotiers. La terre est plate sur le rivage, & semble en quelques endroits s'avancer à deux ou trois milles dans l'intérieur du pays, avant la rencontre de la première colline. Quoiqu'on n'aperçût dans cette partie de l'île ni plantations ni maisons, la

Golfe.

AAAAA

Cook.
1770.

fertilité du sol & le nombre des feux firent juger qu'elle devoit être bien peuplée.

Il continua à gouverner le long de la côte de *Timor* jusqu'au matin du 15, la terre paroissant toujours montueuse, mais moins élevée qu'auparavant. En général, les collines aboutissent à la mer, & dans les endroits où elles ne s'avancent pas loin, on voyoit, au lieu de terres plates & couvertes de paletuviers, de grands bocages de cocotiers qui n'étoient qu'à environ un mille de la greve. Les plantations & les maisons commençoient là & sembloient être innombrables. Les maisons étoient ombragées par des bois de palmier-éventail ou *Borassus*, & il y avoit des plantations enfermées par des haies jusques sur le sommet des plus hautes collines. Les Anglois avoient continuellement les yeux à leurs lunettes, & ils furent fort surpris de ne voir, ni hommes, ni bétail. Cook suivit la même route jusqu'à neuf heures du matin du 16, qu'il vit la petite île, appelée *Rotte*.

Dampierre, qui a donné une description fort étendue de l'île de *Timor*, dit qu'elle a soixante-dix lieues de long & seize de large, & que sa direction est à-peu-près nord-est & sud-ouest. « J'ai trouvé, » dit Cook, que le côté oriental de l'île court presque nord-est- » quart-est & sud-ouest-quart-ouest & que l'extrémité méridionale gît » au 10^e 23' de latitude sud & au 236^e 5' de longitude ouest. Nous » avons couru environ quarante-cinq lieues, le long du côté orien- » tal, & nous avons reconnu que cette navigation étoit absolument » sans danger ». La terre qui est bordée par la mer, excepté près de l'extrémité méridionale est basse dans un espace de deux ou trois milles en-dedans du rivage & entrecoupée en général de crêtes salées : par-derrière la terre basse il y a des montagnes qui s'élèvent les unes au-dessus des autres à une hauteur considérable. A l'extrémité ouest du passage entre *Rotte* & la seconde à la hauteur de la pointe sud-ouest de *Semau*; on trouve entre les deux, un bon canal, d'environ six milles de large, à travers lequel Cook passa. L'île de *Rotte* ne paroît pas si élevée & si montueuse que *Timor*, quoiqu'elle soit agréablement entrecoupée par des collines & des vallées. Sur le côté septentrional, il y a plusieurs greves sablonneuses, près desquelles croissent quelques palmiers-éventail, mais la plus grande partie est couverte d'une espèce d'arbrustes qui étoient sans feuilles. *Semau* présente un aspect à-peu-près le même que celui de *Timor*, mais elle n'est pas si haute. Cook observa dans le ciel un phénomène qui, à certains égards, ressembloit beaucoup à l'aurore boréale, & à d'autres en étoit très-différent : il étoit formé d'une lueur rougeâtre & obscure, qui montoit environ 20^e au-dessus de l'horizon : son étendue varioit par intervalles, mais elle n'étoit jamais moins de huit ou dix pointes de compas. A travers & en-dehors de cette première couleur, passaient des rayons

Île *Semau*.Phénomène
particulier.

d'une autre couleur plus vive, qui s'évanouissoient, & reparoissoient à-peu-près au même instant comme ceux de l'aurore boréale; ils n'avoient pourtant rien de ce mouvement ondulateur & de vibration qu'on observe dans ce phénomène. Le milieu de la lucur ressoit au sud-sud-est du vaisseau, & elle dura, sans que son brillant diminuât, jusqu'à minuit; Cook se retira alors pour se coucher, il ne put pas dire combien elle continua de temps après.

Après avoir passé toutes les îles qui sont placées entre *Timor* & *Java* dans les cartes qui étoient à bord, Cook gouverna à l'ouest jusqu'à six heures du lendemain au matin 17, qu'il aperçut sans s'y attendre une île qui ressoit à l'ouest-sud-ouest, il crut d'abord qu'il avoit fait une nouvelle découverte. Il courut directement dessus, & à dix heures il étoit près de son côté septentrional: il y aperçut des maisons, des

Cook.
1770.

cocotiers & il fut surpris fort agréablement d'y voir de nombreux troupeaux de moutons. C'étoit une tentation à laquelle dans sa situation il ne pouvoit pas résister, d'autant que plusieurs de ses gens se portioient assez mal, & murmuroient de ce qu'il n'avoit pas touché à *Timor*. Il résolut donc d'entreprendre d'établir un commerce avec des habitans qui paroissioient si fort en état de lui fournir des provisions, afin de dissiper par-là la maladie, & le mécontentement qui se répandoient parmi l'équipage. Il envoya M. Gore, son second Lieutenant, sur la pinasse, pour voir s'il y avoit quelque endroit commode où l'on pût débarquer; il prit avec lui quelques bagatelles pour en faire des présens aux naturels du pays qu'il rencontreroit. Quand il fut parti, on découvrit du vaisseau deux hommes à cheval qui sembloient se promener sur les collines, & s'arrêter souvent pour regarder le vaisseau. On reconnut par-là que les Européens avoient formé un établissement dans l'île, & Cook espéra qu'il n'auroit pas à surmonter les circonstances défagréables qui suivent toujours les premières entrevues avec des sauvages. Sur ces entrefaites, M. Gore débarqua dans une petite anse sablonneuse près de quelques maisons, & il rencontra huit ou dix Insulaires qui, par leur habillement & leur figure, ressembloient beaucoup aux Malais: excepté les couteaux qu'ils ont coutume de porter à leur ceinture, ils étoient sans armes; l'un d'eux conduisoit un âne, ils invitèrent poliment M. Gore à descendre à terre, & ils conversèrent avec lui par signes, mais ils ne purent guère s'entendre réciproquement; M. Gore rapporta peu de temps après cette nouvelle, & il ajouta, qu'il n'y avoit point de mouillage pour le vaisseau. Cependant on le renvoya une seconde fois avec de l'argent & des marchands, afin d'acheter au moins, s'il étoit possible, quelques rafraichissemens pour les malades. Le Docteur Solander l'accompagna dans le bateau. Avant que le bateau débarquât, on aperçut deux autres cavaliers, dont l'un étoit vêtu à l'Européenne portant un habit bleu, une veste blanche & un chapeau bordé; ces hommes firent

Découverte
de Savu.

Descente à
terre
Européens
établiss. dans
cette île.

Seconde des-
cente à terre

Cook,
1770.

peu d'attention au bateau quand il débarqua ; mais ils se promenerent en regardant le vaisseau avec beaucoup de curiosité. On vit d'autres cavaliers & un grand nombre de personnes à pied se rassembler autour des Anglois.

Après que le bateau eut resté à terre environ une heure & demie, il fit comprendre par un signal qu'il y avoit sous le vent une baie où on pourroit mouiller.

Mouillage à
Savau.

Le 17 au soir, l'*Endeavour* mouilla dans cette baie, & Cook fut surpris de voir bientôt un des bourgs de l'île arborer pavillon Hollandois & d'entendre trois coups de canon.

Visite rendue
au Gouver-
neur.

Le lendemain, il envoya son Lieutenant rendre visite au Gouverneur & l'informer des raisons de la relâche de l'*Endeavour*. Il fut reçu en débarquant par une garde d'environ vingt ou trente Indiens armés de fusils, qui le conduisirent à la ville où le pavillon avoit été arboré la veille ; ils emportèrent avec eux l'autre pavillon qui avoit été placé sur le rivage & marchèrent sans ordre. Quand il fut arrivé, on l'introduisit chez le Raja ou Roi de l'île, à qui il dit, par un Interprète Portugais, ce que demandoit Cook, Sa Majesté repliqua qu'elle étoit disposée à procurer aux Anglois tout ce qu'ils desiroient, mais que, par l'alliance qu'elle avoit faite avec la Compagnie Hollandoise des Indes-Orientales elle ne pouvoit commercer avec aucun autre peuple, sans avoir au préalable obtenu son consentement. Le Roi ajouta qu'il alloit le demander sur le champ à l'Agent de la Compagnie, qui étoit le seul blanc de l'île. Il envoya à cet homme, qui résidoit à quelque distance de-là dans l'intérieur des terres, une lettre par laquelle il l'informoit de l'arrivée & de la demande de Cook : le Résident Hollandois parut disposé à accorder à Cook tout ce dont il avoit besoin, & il se rendit au vaisseau avec le Roi de l'île : le Capitaine les invita à dîner, & ils acceptèrent sa politesse. „ J'imagine, dit-il, que sur-le-champ

Respect du
Roi de l'île
pour les
blancs.

„ ils alloient s'asseoir, mais le Roi parut hésiter, & enfin il dit un
„ peu confus, qu'il ne croyoit pas que nous autres blancs, souf-
„ firions que lui, qui étoit d'une couleur différente, s'assît en no-
„ tre compagnie. Nos complimens dissipèrent bientôt ses scrupules,
„ & nous nous mîmes tous à table avec beaucoup de contente-
„ ment & de cordialité. Heureusement nous ne manquions pas
„ d'interpretes ; le Docteur Solander & M. Sporing savoient assez
„ l'Hollandois pour converser avec M. Lange, & plusieurs des ma-
„ telots pouvoient parler avec ceux des naturels du pays qui
„ entendoient le Portugais. Il arriva que notre dîner consistoit
„ en mouton, & le Roi témoigna le desir d'avoir un de ces ani-
„ maux : quoiqu'il ne nous en restât qu'un, nous le lui présentâ-
„ mes. La facilité avec laquelle il l'obtint, l'encouragea à deman-
„ der un chien anglois, & M. Banks lui donna son lévrier. Cook
apprit que l'île abondoit en buffles, moutons, cochons & volailles,

que le lendemain on en conduiroit une grande quantité sur la greve, afin qu'il pût en acheter autant qu'il le desiroit.

Le Roi parut curieux de voir faire l'exercice : on satisfit sa curiosité, & les soldats firent trois décharges. Ils les examina avec beaucoup d'attention, & il fut fort surpris de l'ordre & de la promptitude de leurs évolutions, sur-tout de la maniere dont ils bandaient leurs fusils. La premiere fois, il frappa le platbord du vaisseau avec un bâton qu'il tenoit dans sa main, & il s'écria fort haut que toutes les batteries ne produisoient qu'un seul son. On lui fit plusieurs présens quand il partit.

MM. Banks & Solander allerent à terre avec eux, & les accompagnerent à la ville, qui est composée de plusieurs maisons, dont quelques-unes sont assez grandes; ces maisons consistent uniquement en un toit couvert de feuilles de palmier & soutenu sur un plancher de bois par des colonnes d'environ quatre pieds de hauteur. Les habitans leur présenterent un peu de leur vin de palmier qui étoit le suc frais de l'arbre, non fermenté; il avoit une saveur douce, qui n'étoit pas désagréable; MM. Banks & Solander qui revinrent à bord bienvôt après qu'il fut nuit, espérèrent que cette liqueur pourroit contribuer à la guérison des scorbutiques.

« Le 19 au matin, dit Cook, j'allai à terre avec M. Banks & plusieurs Officiers, pour rendre au Roi la visite qu'il nous avoit faite; mais mon principal objet étoit de nous procurer quelques-uns des buffles, moutons & volailles qu'on nous avoit promis d'amener sur le rivage. Nous fûmes très-motifiés de trouver que Sa Majesté & les Insulaires n'avoient fait aucune démarche pour tenir leur parole; cependant nous allâmes à la maison d'assemblée, construite, ainsi que deux ou trois autres, par la Compagnie Hollandaise; elles sont distinguées de celles des naturels du pays, par deux picces de bois ressemblantes à une paire de cornes de vache; il y en a une placée à chaque extrémité du faite qui termine le toit. Nous rencontrâmes en cet endroit M. Lange avec le Roi, qui s'appelloit *A Madacho Lomi Djara*, accompagné de plusieurs des principaux personnages du pays. Nous lui dîmes que nous avions dans le bateau des marchandises de différente espece, que nous les échangeerions contre les rasoirs, chiffemens qu'il voudroit nous vendre, & nous lui demandâmes permission de les débarquer; ce qu'il nous accorda. Nous entreprîmes alors de convenir du prix des buffles, moutons, cochons, &c. que nous avions envie d'obtenir, & des articles que nous payerions en argent. M. Lange nous quitta dès que nous eûmes entamé cette proposition, & nous dit que ces préliminaires devoient être réglés avec les naturels. Il ajouta cependant qu'il avoit reçu une lettre du Gouverneur de *Concordia* dans l'île de *Timor*, qu'il nous communiqueroit à son retour.

Cook.
1770

Description
de la ville.

Arrivée des
Anglais à terre

Nécessité
pour acheter
des marchandises
différentes.

à nous.
1770.

„ Comme la matinée étoit fort avancée, & que nous n'étions pas disposés à retourner à bord & à manger des salaisons, tant, d's que nous étions environnés à terre d'alimens beaucoup plus délicats, nous priâmes Sa Majesté de nous faire vendre un petit cochon & du riz, & d'ordonner à ses sujets de nous les apprêter. Il répondit très-poliment que si nous voulions manger de la cuisine de ses sujets, ce qu'il avoit peine à croire, il auroit l'honneur de nous régaler. Nous lui fîmes des remerciemens, & sur-le-champ nous envoyâmes chercher du vin à bord.

Dîner que le
Roi donna à
Cook.

„ Le dîner fut prêt vers les cinq heures; il fut servi sur trente-six plats, ou plutôt sur trente-six paniers, qui contenoient ou du porc ou du riz; on avoit rempli trois vases de terre du bouillon dans lequel le cochon avoit été cuit. Ces alimens furent rangés à terre, & l'on mit tout autour des nattes pour nous faire asseoir. On nous conduisit ensuite, chacun à notre tour, vers un trou fait dans le plancher, près duquel il y avoit un homme tenant un vase, fait de feuilles de palmier, & rempli d'eau, qui servoit à nous laver. Quand cette opération fut finie, nous nous plaçâmes autour des plats, & nous attendîmes le Roi. Comme il ne venoit point, nous le demandâmes, & on nous dit que la coutume du pays ne permettoit pas à la personne qui donnoit le repas, de s'asseoir avec ses hôtes; mais que si nous soupçonnions que les mets fussent empoisonnés, il viendrait en goûter. Nous déclarâmes à l'instant que nous n'avions point de pareille crainte, & nous demandâmes aux Indiens de ne point s'écarter pour nous d'aucun de leurs usages d'hospitalité. Le premier Ministre & M. Lange nous tinrent compagnie, & nous fîmes un repas délicieux; nous trouvâmes que le porc & le riz étoient excellens, & le bouillon assez bon; mais les cuillères, faites de feuilles de palmier, étoient si petites, que nous n'eûmes pas la patience de nous en servir. Après dîner, nous fîmes passer notre vin à la ronde; nous demandâmes une seconde fois le Roi, pensant que, quoique la coutume de son pays ne lui accordât pas la liberté de manger à notre table, il pouvoit au moins avoir le plaisir de boire avec nous; mais il s'en excusa de nouveau, en disant que le maître d'un repas ne devoit pas s'enivrer, & qu'il n'y avoit d'autre moyen d'éviter cet inconvénient, que de ne pas goûter de vin. Nous ne bûmes cependant pas le nôtre dans l'endroit où nous avions mangé le porc & le riz. Dès que nous eûmes diné, nous quittâmes la maison, & les matelots & les domestiques prirent nos places. Ils ne purent pas consommer tout ce que nous avions laissé, mais les femmes qui vinrent nettoyer les paniers & les vases, les obligèrent d'emporter avec eux ce qu'ils n'avoient pas mangé.

Usages du
pays.

L'Agent

L'Agent de la Compagnie lit part alors à Cook, du contenu de la lettre qu'il prétendoit avoir reçue du Gouverneur de *Concordia*. Cet Officier, après l'avoir averti qu'un vaisseau avoit fait voile vers l'île où il étoit alors, lui enjoignoit de l'assister si le bâtiment avoit besoin de provisions, & qu'il en demandât, mais de ne pas souffrir qu'il restât plus long-temps qu'il n'étoit nécessaire. Il lui recommandoit en outre de ne pas permettre qu'il fit des présens considérables aux Indiens de la classe inférieure, & qu'il n'en donnât aucun à ceux d'un rang distingué. Il avoit la bonté d'ajouter qu'il étoit le maître de donner des verroteries & d'autres bagatelles en échange du vin de palmier, & des petits rafraichissemens qu'on pourroit lui fournir.

Les Anglois pensèrent tous que cette lettre avoit été fabriquée par l'Agent, qu'il n'avoit inventé ces défenses que pour extorquer de l'argent en les enseignant, & qu'en défendant de faire des libéralités aux naturels du pays, il espéroit les détourner à son avantage.

Nous n'entrerons pas dans le détail des difficultés que fit aux Anglois l'Agent de la Compagnie Hollandoise lorsqu'il fut question de leur vendre des rafraichissemens, ni des stratagèmes qu'il employa pour en tirer de l'argent. Cook vint cependant à bout d'acheter neuf buffles, six moutons, trois cochons, trente douzaines de volailles, un petit nombre de limons, quelques noix de cocos, plusieurs douzaines d'œufs, dont la moitié se trouva pourrie, un peu d'ail, & quelques centaines de galons de sirop de palmier.

Comme il n'a jamais été fait mention de *Savu* dans cette Histoire générale des voyages, voici la description de cette île, de ses productions, & de ses habitans.

Les Insulaires de *Savu*, moitié sauvages, moitié civilisés, offrent d'ailleurs un spectacle digne d'intéresser un observateur curieux.

Le milieu de cette île, appelée *Savu* par les naturels du pays, gît à-peu-près au 10^e 35' de longitude ouest : elle est si peu connue, que Cook n'a jamais trouvé de carte dans laquelle elle fût marquée nettement ou avec exactitude. „ J'en ai vu, dit-il, une très-ancienne „ qui la nomme *Sou*, & qui la confond avec *Samdel Bosch*. Rumphius parle d'une île de *Soow*, & il dit aussi que c'est la même „ que les Hollandois appellent *Samdel Bosch* *. L'île de *Savu* est différente de celles dont on vient de faire mention, ainsi que de *Timor*, de *Bome*, & de toutes les autres îles qu'a rencontrées Cook dans ces mers, qui sont placées à une grande distance de la véritable situation de *Savu* : elle a environ huit lieues de long de l'est à l'ouest ; Cook ne sait pas quelle est sa largeur, parce qu'il n'en a examiné que le côté septentrional. Le havre dans lequel il mouilla, est appelé *Seba*, du nom du district où il est situé ; il gît sur le côté nord-ouest de l'île, il est à l'abri du vent alisé de sud-ouest, mais il est ouvert au nord-ouest : on lui apprit qu'il y a deux autres baies,

Tome XX.

Bbbb

Cook.
1770.
Difficultés
que Cook
éprouve de
la part des
Hollandois.

Rafraichissemens
qu'acheta Cook.

Description
générale de
Savu.

Remarque
sur cette ter-
re.

Etendue.

Havre.

Cook, 1770.
Côte de la mer.
Beauté du pays.
Plantations.
Arbres.

où les vaisseaux peuvent mettre à l'ancre, que la meilleure, appelée *Timo*, est sur le côté sud-ouest de la pointe sud-est : on ne lui dit ni le nom ni la situation de la troisième. La côte de la mer est basse en général ; mais il y a des collines d'une élévation considérable au milieu de l'île. Il étoit sur la côte à la fin de la saison sèche ; il n'y étoit point tombé de pluie pendant sept mois ; & l'on assure que lorsque cette sécheresse dure si long-temps, on ne trouve pas dans toute l'île un seul courant d'eau douce, mais seulement de petites sources qui font à une fort grande distance de la mer ; cependant on ne peut rien imaginer de plus beau que l'aspect du pays, vu du lieu où il mouilla : le terrain, uni près de la greve, est rempli de cocotiers, & d'une espèce de palmier appelé *Aracas* ; par derrière, les collines, qui s'élèvent insensiblement & avec régularité, sont richement couvertes, jusqu'aux sommets, des plantations de palmiers-éventail, qui forment des bocages presque impénétrables au soleil. Chaque pied de terrain, entre les arbres, est garni de verdure, de maïs, de millet & d'indigo ; & lorsqu'on ne connoît pas la magnificence & la beauté des arbres qui ornent cette partie de la terre, il n'y a qu'une imagination forte qui puisse se peindre tous les charmes de cette perspective. La saison sèche commence en Mars ou Avril, & finit au mois d'Octobre ou de Novembre.

Le palmier-éventail, le cocotier, le tamarin, le limonier, l'oranger & le mangle, sont les principaux arbres de cette île ; & entr'autres productions végétales, le sol fournit du maïs & du bled Sarrasin, du riz, du millet, des callivances, des melons d'eau. On y a vu aussi une canne à sucre, quelques espèces de légumes d'Europe, & en particulier du céleri, de la marjolaine, du fenouil, & de l'ail. Les Insulaires de *Savu* ont du bétel, de l'areque, du tabac, du coton, de l'indigo, & une petite quantité de canelle qu'ils semblent ne planter que par curiosité ; Cook doute si c'est de la véritable canelle, les Hollandois ayant un très grand soin de ne pas laisser hors des îles, dont ils sont les maîtres, les arbres qui produisent les épiceries. Outre les fruits qu'il vient de décrire, il y en a cependant plusieurs espèces d'autres, & en particulier le fruit doux de Savonie, qui est très-connu dans les îles d'Amérique, & un petit fruit ovale appelé *blimbi* ; ils croissent tous deux sur des arbrisseaux. Le blimbi a environ trois ou quatre pouces de long ; dans le milieu, il est de l'épaisseur du doigt, & il se termine en pointe ; à chaque extrémité, il est couvert d'une pellicule très-mince, d'un verd clair, & l'intérieur contient un petit nombre de semences disposées en forme d'étoiles : sa saveur est peu forte, & d'un acide agréable, mais on ne peut pas le manger crud ; on dit qu'il est excellent mariné & cuit à l'étuvée. Il lui donnoit une sauce aigrelette, très-agréable pour nos alimens bouillis.

ANIMAUX. Parmi les animaux apprivoisés dans l'île, on compte le bœuf, le

mouton, la chevre, le cochon, la poule, le pigeon, le cheval, l'âne, le chien & le chat, qui y sont tous en grande quantité; les buffles different beaucoup des bêtes à cornes d'Europe; leurs oreilles sont plus grandes; ils ont la peau presque sans poil; leurs cornes sont recourbées l'une vers l'autre, & se prolongent toutes deux, se jetant en arriere, & ils n'ont point de fanour. Il en a apperçu plusieurs plus gros que nos bœufs d'Europe, qui ont pris tout leur accroissement, & il doit y en avoir quelques-uns qui le sont bien davantage, car M. Banks a vu une paire de cornes qui avoient trois pieds neuf pouces & demi de la pointe de l'une à celle de l'autre; quatre pieds un pouce & demi dans leur plus grande distance de l'une à l'autre, & le demi-cercle qu'elles formoient sur le front, s'élevoit à sept pieds six pouces & demi de hauteur. Il faut observer cependant qu'un buffle quelconque de l'île de *Savu*, ne pèse pas plus de la moitié d'un bœuf d'Angleterre de la même grandeur. Ceux qu'il croyoit peser quatre cens livres, n'en pesoient que deux cens cinquante, parce que sur la fin de la saison seche, leurs os sont à peine couverts de chair; il n'y a pas une once de chair dans toute la carcasse, & sur les côtés, ils n'ont, à la lettre, que la peau & les os: la chair en est succulente & d'un bon goût, & Cook croit qu'elle vaudroit mieux que celle de nos bœufs, si les buffles ne mourroient pas de faim dans ce pays brûlé par le soleil.

Les chevaux ont onze à douze palmes de haut; mais malgré leur petitesse, ils sont agiles & pleins de feu, sur-tout en marchant le pas qui est leur allure commune. Les habitans les montent ordinairement sans selle, & avec un licou. Les moutons sont de l'espece qu'on appelle en Angleterre moutons de Bengale, & ils different des nôtres à plusieurs égards: au lieu de laine, ils sont couverts de poil; ils ont les oreilles très-grandes, & pendantes au-dessous des cornes; leur museau est arqué, on voit qu'ils ont quelque ressemblance avec la chevre, & c'est pour cela qu'on les appelle souvent cabritos; leur chair est aussi maigre que celle du buffle, sans saveur, & elle parut très-mauvaise aux Anglois; en revanche, ils n'avoient point vu de cochons aussi gras que ceux de ce pays; quoiqu'on leur ait dit qu'ils se nourrissoient principalement de gouffes de riz, & de sirop de palmier dissoud dans l'eau. Les volailles sont principalement de grosses poules, dont les œufs sont d'une petitesse remarquable.

Cook ne connoît qu'un petit nombre de poissons que la mer y produit: on trouve quelquefois des tortues sur la côte, & les Insulaires, ainsi que tous les autres peuples, les regardent comme un excellent manger.

Les naturels du pays sont d'une taille au-dessous de la moyenne; les femmes sur-tout sont très-petites & trapues: leur teint est d'un brun foncé; leurs cheveux sont universellement noirs & lissés. On n'a

Bbbb 2

Cook.
1770.
Espèce de
buffle.

Espèce de
chevaux.

Espèce de
moutons.

Volailles.

Poissons.

Statue des
naturels.

Cook.
1770.

point remarqué de différence dans la couleur des riches & des pauvres, quoique dans les îles de la mer du sud, ceux qui sont les plus exposés aux injures de l'air, sont à-peu-près aussi bruns que les habitants de la *Nouvelle-Hollande*, tandis que les personnes d'un rang plus distingué ont le teint presque aussi blanc que les Européens. Les hommes sont en général bien faits, vigoureux & actifs; & leurs traits, leur taille sont plus variés qu'ils ne le sont communément entre les habitants d'un même pays: les femmes, au contraire, ont toutes la même physionomie.

Parure.

Les hommes attachent leurs cheveux au sommet de la tête, avec un peigne; les femmes les nouent par derrière, d'une manière qui ne leur sied pas bien. Les deux sexes s'arrachent les poils sous les aisselles, & les hommes en font de même de leur barbe; ceux d'un rang au-dessus du commun portent pour cela des pincettes d'argent suspendues à leur col avec un cordon. Il y en a quelques-uns qui laissent quelques poils sur la lèvre supérieure; mais ils les tiennent toujours courts.

Habillemeut

L'habillement des deux sexes est d'une étoffe de coton, dont le fil teint en différents bleus produit une couleur changeante qui, à nos yeux, n'étoit point désagréable. Cette étoffe se fabrique dans le pays. Leur vêtement est composé de deux pièces qui ont environ deux verges de long, & une verge & demie de large, l'une se replie autour des reins & l'autre couvre une partie supérieure du corps. Les hommes serrent sur la chair à la réunion des cuisses, le bord inférieur de la pièce qui enveloppe leurs reins, en laissant l'autre bord plus lâche de manière à former une espèce de ceinture plissée qui leur sert de poche, & où ils mettent leurs couteaux & les autres petits meubles qu'ils portent avec eux, ils passent l'autre pièce en-dessous de cette ceinture par derrière & ramènent l'un des bouts par-dessus l'épaule gauche & l'autre par-dessus la droite, pour les faire tomber sur la poitrine & les rattacher à la ceinture par-devant, de manière qu'en étendant ou en resserrant les plis, ils peuvent couvrir leurs corps plus ou moins suivant qu'ils le jugent à propos. Ils ont toujours les bras, les jambes & les pieds nus. La différence de l'habillement des deux sexes consiste principalement dans la manière dont est rangée la pièce qui sert de ceinture; les femmes au lieu de serrer le bord inférieur & de laisser flotter en poche celui d'en-haut, serrent, au contraire, la partie supérieure & laissent retomber en jupon jusqu'aux genoux celle d'en-bas; elles ne passent pas non plus la pièce qui couvre le corps par-dessous la ceinture en-devant, mais elles l'attachent sous les bras & s'en couvrent la gorge avec la plus grande décence. On a déjà observé que les hommes attachoient leurs cheveux au sommet de la tête & que les femmes les nouoient en touffe par derrière; mais il y a dans leur ajustement de tête une autre différence qui distingue les sexes.

Les femmes n'ont rien qui leur tienne lieu de chapeau, & les hommes ont toujours autour de la tête une espee de bandeau qui n'est pas large, mais des plus belles étoffes qu'ils peuvent se procurer, on en a vu quelques-uns qui employoient des mouchoirs de soie & d'autres une toile de coton ou mouffeline fine, dont ils font une sorte de turban.

Cook.
1770.

Ils ont un très-grand nombre d'ornemens, quelques personnes d'un rang au-dessus du commun portent des chaînes d'or autour de leur col, mais elles sont faites d'un fil tressé, & par conséquent légères & de peu de valeur; d'autres ont des bagues si usées, qu'elles semblent leur avoir été transmises de pere en fils dans une suite de plusieurs générations. Un d'eux avoit une canne à pomme d'argent avec une espee de chiffre contenant les lettres romaines V, O, C, comme c'est la marque de la Compagnie Hollandoise des Indes-Orientales, il l'avoit probablement reçue d'elle en présent. On leur a vu aussi quelques ornemens de grains de verre en forme de colliers ou de bracelets; ils sont communs aux deux sexes, mais les femmes ont en outre des cordons ou ceintures des mêmes grains avec lesquels elles attachent leurs jupons. Les deux sexes, sans aucune exception, ont les oreilles percées; cependant nous n'avons jamais aperçu qu'ils y missent des pendans. On n'a vu personne porter d'autres vêtemens que ceux de l'usage ordinaire, excepté le Roi qui avoit une espee de robe-de-chambre d'une toile des Indes grossiere, & son Ministre qui reçut une fois Cook en robe noire; on rencontra quelques enfans d'environ douze ou quatorze ans qui avoient des cercles en ligne spirale d'un gros fil de cuivre passé trois ou quatre fois autour de leur bras, au-dessous du coude, & quelques hommes qui avoient sur la même partie du corps des anneaux d'ivoire de deux pouces de large & de plus d'un pouce d'épaisseur; on dit à Cook que les fils seuls des Rajas ou les Chefs portoient ces ornemens incommodes comme une marque de haute naissance.

Ornemens.

Vêtement
particulier au
Roi.

Presque tous les hommes tracent leurs noms sur leurs bras en caractères ineffaçables d'une couleur noire, & les femmes s'impriment, de la même manière au-dessous du plis du coude, une figure quarrée qui contient des dessins de fleurs. Nous fûmes frappés de la ressemblance qui se trouve entre ces marques & le *tattooage* des Insulaires de la mer du sud. En faisant des recherches sur leur origine, Cook apprit que les naturels du pays avoient adopté cet usage long-temps avant que les Européens arrivassent parmi eux; & que dans les îles voisines les habitans tracent des cercles sur leurs cols & leurs poitrines: ce seroit un objet de recherches curieuses que cette pratique universelle qui regne chez les sauvages de toutes les parties du monde depuis l'extrémité septentrionale de l'Amérique jusqu'aux îles des mers du sud, & qui probablement diffère très-peu de la méthode qu'employoient les anciens Bre-

Tattooage.

Cook,
1770.

tons pour imprimer sur leur corps de pareilles marques (a).

Les maisons de l'île de *Savu* sont toutes bâties sur le même plan; elles ne diffèrent que par l'étendue: elles sont plus ou moins grandes en proportion du rang & de la richesse de celui qui en est le maître: quelques-unes ont jusqu'à quatre cens pieds de long, & d'autres n'en ont pas plus de vingt; elles sont toutes élevées sur des piliers ou colonnes d'environ quatre pieds de haut, dont un des bouts est enfoncé en terre, & l'autre porte un plancher solide de bois; de sorte qu'il y a entre le plancher & le terrain sur lequel est bâtie la maison, un espace vuide de quatre pieds; ils placent sur ce plancher d'autres poteaux ou colonnes, qui soutiennent un toit incliné, dont le faite est semblable à celui de nos granges; les bords inférieurs de ce toit, qui est couvert de feuilles de palmier, descendent à deux pieds du plancher; l'intérieur est ordinairement divisé en trois parties égales; la partie du milieu, où le centre est enfermé des quatre côtés par une cloison qui s'élève d'environ six pieds au-dessus du plancher: ils ménagent aussi quelquefois deux petites chambres dans les côtés; le reste de l'espace au-dessous du toit, est couvert de façon qu'il admet librement l'air & la lumière. La chambre ménagée dans le centre est destinée aux femmes.

Nourriture.

Ces Indiens se nourrissent de tous les animaux apprivoisés du pays; le cochon est celui qu'ils estiment le plus; & le cheval tient le second rang; après le cheval, ils mettent le bœuf au nombre des meilleurs alimens, ensuite la volaille; & ils préfèrent le chien & le chat au mouton & à la chèvre. Ils n'aiment pas le poisson; Cook croit que les pauvres seuls en mangent, encore faut-il pour cela qu'ils se trouvent près du rivage. Lorsque leurs affaires les y conduisent, ils portent autour de leur ceinture un petit filet qui fait partie de leur habillement, & dont ils se servent pour prendre les petits poissons qui sont, pour ainsi dire, sous leur main.

J'ai fait mention plus haut des végétaux & des fruits comestibles de l'île; mais le palmier-éventail demande une description particulière; car dans certains temps de l'année c'est presque l'unique nourriture des hommes & des animaux. Les Insulaires de *Savu* tirent de cet arbre une espèce de vin appelé *toddy*; ils coupent pour cela

(a) M. Boffu rapporte le fait suivant dans la description qu'il a donnée de quelques Indiens qui habitent les bords de l'*Akaua*, rivière de l'*Amérique septentrionale*, qui prend sa source dans le *Nouveau-Mexique*, & qui a son embouchure dans le *Mississipi*. « Les *Akauas*, dit-il, m'ont adopté pour leur compatriote, & comme une marque de privilège, ils m'ont imprimé sur la cuisse une figure de chevreuil. Voici comment ils ont fait cette opération: un Indien, après avoir brûlé de la paille, en délaya les cendres dans l'eau, & avec cette composition, il traça sur ma peau la figure de l'animal dont je viens de parler, & la retraça une seconde fois, en donnant sur chaque point de la ligne des coups d'aiguille qui tiroient du sang: le sang, mêlé avec les cendres de la paille, forme une figure qui ne peut jamais s'effacer ».

Voyez le Voyage à la *Louisiane*, tome premier, page 10, &c.

les bourgeons qui doivent produire des fleurs , peu de temps après qu'ils sont sortis de la tige , & ils attachent au-dessous de petits vases faits de feuilles si bien jointes l'une à l'autre, qu'ils reçoivent la liqueur sans la laisser s'écouler. Des hommes montent matin & soir sur les arbres , pour recueillir le suc qui tombe dans ces vases , & qui sert de bouillon ordinaire à tous les habitans ; mais ils en tirent encore une beaucoup plus grande quantité que celle qu'ils emploient à cet usage , & de cet excédent, ils font un sirop & du suc grossier. La liqueur est appelée *dua* ou *duac* ; & ils donnent au sirop & au sucre, le nom de *gula* : ils fabriquent le sirop en faisant bouillir la liqueur dans des pots de terre, jusqu'à ce qu'elle soit suffisamment épaisse. Ce sirop ressemble beaucoup aux mélasses, mais il est un peu plus épais , & il a un goût plus agréable. Le sucre est d'un brun rougeâtre , & peut-être le même que le sucre jugata , du continent de l'Inde ; nous l'avons trouvé meilleur que toutes les cannes à sucre non raffinées que nous ayons jamais goûtées. Cook craignit d'abord que le sirop dont les matelots prenoient une grande quantité , ne leur causât la dysenterie , mais il est si peu relâchant , qu'il fut plutôt salutaire que nuisible.

Cook.
1770.

On a déjà observé qu'on le donne aux cochons , mêlé avec des gousse de riz , & qu'ils deviennent énormément gras , sans prendre aucune autre nourriture. On dit que les habitans se servent aussi de ce sirop pour engraisser leurs chiens & leurs volailles , & qu'eux-mêmes vivent de ce seul aliment pendant plusieurs mois , lorsque les autres récoltes leur manquent , & que les nourritures animales sont rares. Outre les vases dont on vient de parler , ils se servent encore de feuilles de palmier-éventail pour couvrir leurs maisons , pour faire des paniers , des coupes , des paillasons & des pipes à fumer. Le fruit n'est pas fort estimé , & comme on fait des incisions aux bourgeons pour le *tuac* ou le *toddy* , il en reste fort peu à cueillir : il est à-peu-près de la grandeur d'un gros tunep , & recouvert comme la noix de coco , d'une enveloppe fibreuse , sous laquelle il y a trois amandes qu'il faut manger avant qu'elles soient mûres ; car elles deviennent si dures qu'on ne peut pas les mâcher : elles ont une saveur assez semblable à celle de la noix de coco verte , & probablement elles donnent comme elle une nourriture aqueuse , & peu substantielle.

L'appât de leurs alimens consiste ordinairement à les faire bouillir ; & comme le bois à brûler est très-rare , & qu'ils n'ont ni charbon ni tourbe , ils ont inventé un expédient qui n'est pas entièrement inconnu en Europe , mais qu'on n'emploie guère que dans les camps : ils creusent par dessous terre un trou dans une direction horizontale d'environ deux verges de long , comme le terrier d'un lapin , & ils font une grande ouverture à l'une de ces extrémités , & une petite à l'autre : ils mettent le feu par la première , & la seconde sert à donner une issue à l'air ; ils percent quelques trous ronds au-dessus de

Cuisine.

Cook.
1770.

ce sillon creusé, & ils mettent sur ces trous des pots de terre qui sont larges au milieu, & pointus vers le fond; de sorte que le feu agit sur une plus grande partie de leur surface. Chacun de ces pots contient ordinairement huit à dix gallons; on ne voit pas sans étonnement combien il faut peu de feu pour faire bouillir l'eau; une feuille de palmier ou une tige de plante sèche, jetée de temps en temps dans le foyer, suffit pour cela. C'est de cette manière qu'ils cuisent tous leurs alimens, & qu'ils font leurs sirops & leurs sucres. Il paroît par le voyage de Frézier dans la mer du sud, que les Péruviens avoient une pratique à-peu-près semblable: les pauvres gens d'un pays où le bois est cher, pourroient aussi l'adopter.

L'usage du bétel, du tabac, &c.

Les deux sexes sont dans la mauvaise & pernicieuse habitude de mâcher du tabac & de l'areque; ils la contractent dès leur enfance, & depuis le matin jusqu'au soir ils ne font autre chose. Ils mêlent toujours avec le bétel de l'areque une espèce de chaux blanche faite de pierres de tail & de coquillages & souvent une petite quantité de tabac; ce qui leur rend la bouche extrêmement dégoûtante. Le tabac infecte leur haleine & le bétel & la chaux pourrissent leurs dents & les noircissent comme du charbon. Cook vit des hommes de vingt ou trente ans, dont les dents de devant étoient cariées jusqu'à la gencive; ils n'en avoient pas deux qui fussent exactement de la même longueur & de la même épaisseur; mais elles étoient rongées de manière inégale comme le fer l'est par la rouille, ce qu'on attribue à l'habitude de mâcher des noix d'areque dont l'enveloppe est dure & fibreuse; mais Cook croit que la chaux en est la seule cause. Les dents des Indiens ne sont ni ébranlées, ni rompues, ni hors de la gencive comme elles le seroient sans doute s'ils mâchoient continuellement des substances dures; mais elles se rongent peu-à-peu ainsi que les métaux qu'on expose à l'action d'un acide puissant. Lors même qu'il ne paroît point de dents au-dessus de la gencive, la racine adhère toujours fortement à l'intérieur. Ceux qui soutiennent que le sucre gâte les dents des Européens ne se trompent peut-être pas, car on fait que le sucre raffiné contient une quantité considérable de chaux, & la chaux détruit les os.

Leurs dents sont gâtées.

Lorsque les Insulaires de *Sava* ne mâchent pas du bétel & de l'areque, ils fument; voici comment ils s'y prennent pour cette opération: ils roulent un peu de tabac, & ils le mettent au bout d'un tube d'environ six pouces de long, fait d'une feuille de palmier, & de la grosseur d'une plume d'oie. Comme la quantité de tabac que contiennent ces pipes est très-petite, afin d'en augmenter l'effet, ils avalent la fumée, ce qui arrive far-tout aux femmes.

Ces gouvernements.

On ne connoît pas avec certitude l'époque où les naturels de l'île se sont réunis en société civile; mais aujourd'hui elle est partagée en cinq Principautés ou Nigrées: *Laei*, *Seba*, *Regeena*, *Timo* & *Maffara*, dont chacune est gouvernée par son Raja ou Roi

Roi particulier. Le Raja de *Seba*, dans le domaine duquel Cook débarqua, sembloit avoir beaucoup d'autorité sans être environné de beaucoup de pompe ou d'appareil, & sans qu'on parût avoir beaucoup de respect pour sa personne. Il avoit environ trente-cinq ans, & étoit le plus gras de toute l'île. Il parut à Cook phlegmatique & pesant, & se laissant conduire par le vieillard qui, en dépit des artifices & de la cupidité des facteurs Hollandois, avoit mis l'ordre dans le marché lorsque les Anglois lui eurent donné un sabre. Ce Ministre s'appelloit *Mannu Djarme*; & l'on peut supposer avec raison qu'il avoit des talens & une intégrité peu commune, puisqu'il malgré l'autorité que lui donnoit son titre de favori du Prince, il étoit aimé de tout le district. On dit à Cook que lorsqu'il s'élève des différends parmi les naturels du pays, le Raja & ses Conseillers les terminent sans délais & sans appel; mais après une mûre délibération, & avec la justice la plus impartiale.

Ce qui est étonnant, on ajoute que les Chefs qui ont successivement gouverné les cinq Principautés de cette île, vivoient entre eux depuis un temps immémorial dans la plus étroite alliance & la plus cordiale amitié, que cependant ce peuple est naturellement brave & guerrier, & qu'il s'est défendu courageusement contre les ennemis étrangers qui ont tenté des invasions sur leur île. On dit aussi que l'île peut mettre en campagne dans peu de jours sept mille trois cents combattans, armés de fusils, de javelines, de lances & de boucliers: *Laai* en fournit pour sa part deux mille six cents, *Seba* deux mille, *Regeena* quinze cents, *Timo* huit cents & *Massara* quatre cents. Outre les armes dont on vient de faire mention, chaque homme porte une hache d'armes, & ce doit être un instrument terrible, lorsque les soldats ont le courage d'approcher de l'ennemi. On a assuré à Cook qu'ils sont si adroits & si vigoureux qu'ils lancent leurs javelines à soixante pieds, droit au cœur de leur ennemi, & qu'ils le percent d'outre-en-outre.

Nous ne déciderons pas si cette réputation de bravoure des Insulaires de *Savu*, est bien fondée; mais pendant le séjour de Cook dans l'île, il n'en a point vu d'exemple: il a remarqué, il est vrai, dans la Maison-de-Ville ou la Maison d'assemblée, une centaine de javelines & de boucliers dont s'armèrent les Indiens qui furent envoyés au marché pour intimider les Anglois; mais il lui parut que c'étoient des restes de vieilles armures; il n'y avoit pas deux javelines de la même force & de la même longueur; les unes avoient six pieds de long, & les autres en avoient seize. Il n'aperçut point de lances, & quoique les fusils fussent polis en-dehors, cependant la rouille, en rongean l'intérieur, y avoit formé des trous. Les soldats sembloient connoître si peu la discipline militaire, qu'ils marchaient sans aucun ordre; chacun d'eux au lieu de bouclier avoit un sac rempli de tabac ou de quelque autre marchandise pareille; tous cherchoient

Cook.
1770.

Forces militaires du Savu.

Armes.

Adresse.

Cook.
1770.

à profiter de cette occasion pour nous les vendre ; presque toutes leurs giburnes étoient mal fournies de poudre & de balles, quoiqu'ils eussent mis dans les trous un petit morceau de papier pour sauver les apparences : Cook vit à la maison-de-ville quelques picriers & des pateraros & un grand canon à l'entrée. Les picriers & les pateraros, n'avoient point d'affûts, & le canon étoit sur un tas de pierres attaqué par-tout de la rouille ; on avoit tourné le trou de la lumière en en-bas, probablement pour cacher sa largeur qui peut-être n'étoit guere moindre que celle de l'embouchure.

Distinction
des rangs.

Les Anglois n'ont pas découvert qu'il y eût parmi ces peuples un rang intermédiaire entre le Rajah & les propriétaires des terres : ceux-ci sont respectables à proportion de l'étendue de leurs possessions ; les classes inférieures sont composées de manufacturiers, de

Eslaves.

pauvres journaliers & d'esclaves. Les esclaves comme les payfans de quelques parties de l'Europe, sont attachés à la glebe ; on les vend & on les transmet avec la terre ; mais quoique le propriétaire

Valeur des
esclaves.

soit le maître de vendre son esclave, il n'a point d'autre autorité sur sa personne ; il ne peut pas le châtier sans l'aveu & le consentement du Rajah. Certains propriétaires ont cinq cens esclaves, & d'autres n'en ont pas une demi-douzaine ; la valeur commune d'un esclave est celle d'un cochon gras. Lorsqu'un homme de distinction paroît en public, il en a toujours deux ou un plus grand nombre à sa suite ; l'un d'eux porte une épée ou un coutelas dont la poignée est ordinairement d'argent, & ornée de grandes touffes de crin de cheval ; un autre porte un sac qui contient du bétel, de l'areque, de la chaux & du tabac. Cette suite compose toute leur magnificence, car le Rajah lui-même n'a pas d'autres marques de distinction.

Vanité des
Saisiatares.

Une longue suite d'ancêtres respectables, forme le principal objet de la vanité de ce peuple ainsi que de tant d'autres ; & le respect pour l'antiquité semble être porté ici beaucoup plus loin que dans aucun autre pays. Une maison qui a été habitée pendant plusieurs générations, devient presque sacrée, & il y a peu de marchandises de besoin & de luxe qui ait un aussi grand prix que les pierres sur lesquelles on s'est assis pendant long-temps, & qui par-là sont devenues polies : ceux qui peuvent acheter ces pierres ou qui les acquièrent par héritages, les placent autour de leurs maisons, & elles servent de sièges aux personnes de la famille.

Monumens
Anglois.

Chaque Rajah dresse dans la principale ville de sa Province ou Nigree, une grande pierre sert de monument à son regne. Il y avoit dans la première ville du canton de *Saba* où étoient les Anglois, treize de ces pierres, outre plusieurs fragmens d'autres qui y avoient été mises plus anciennement, & qui avoient été détruites par les armées. Ces monumens semblent prouver que depuis une époque fort éloignée, il y a dans cette partie de l'île quelque espèce

d'établissement civil. Les treize derniers regnes en Angleterre, renferment un espace d'un peu plus de 276 ans.

Plusieurs de ces pierres sont si grandes qu'il est difficile de concevoir par quels moyens on a pu les amener au sommet de la colline où elles sont placées. La terre est remplie de monumens de la force de l'homme qui semblent fort au-dessus des forces de la mécanique actuelle, quoiqu'aidée dans ces derniers temps par les progrès de mathématiques en Angleterre : il reste un grand nombre de monumens semblables à ceux des siècles de barbarie, sans compter ceux de la plaine *Salis Bury*.

Ces pierres ne servent pas seulement à rappeler les regnes des différens Princes, on les emploie encore pour un usage plus extraordinaire & qui est probablement particulier à ce pays. Quand un Rajah meurt, on annonce une fête générale dans l'étendue de ses domaines, & tous ses sujets s'assemblent autour de ces pierres : ils tuent presque toutes les créatures vivantes qu'ils peuvent attraper, & l'orgie dure pendant un nombre plus ou moins grand de semaines ou de mois, suivant que le Royaume est alors fourni d'animaux ; les pierres servent de table. A ce massacre succède un jeûne forcé, & si c'est dans la saison sèche où on ne peut point se procurer de végétaux, tout le canton est obligé de subsister de syrops & d'eau jusqu'à ce que le petit nombre d'animaux échappés par hasard au carnage général, ou conservés par la prévoyance, puissent engendrer de nouveaux, ou qu'on puisse en tirer des cantons voisins ; tels sont les faits que nous avons appris de M. Lange.

Les Anglois n'ont pas eu occasion d'observer leurs manufactures, excepté celle de leurs étoffes, qu'ils savent filer, tisser, & teindre ; ils ne les ont pas vu travailler, mais ils ont rencontré, chemin faisant, plusieurs des instrumens dont ils se servent. Ils ont aperçu leur machine pour tirer le coton de sa gousse ; elle est faite sur les mêmes principes que celle dont on se sert en Europe ; mais elle est si petite qu'on pourroit la prendre pour un modele ou pour un joujou d'enfant ; elle consiste en deux cylindres d'un peu moins d'un pouce de diametre, & dont l'un tourné par une manivelle, fait tourner l'autre au moyen d'une vis sans fin. Toute la machine n'a pas plus de quatorze pouces de long & sept de haut ; celle que nous avons examinée avoit beaucoup servi, & comme Cook y a vu du coton encore attaché, il n'a eu aucune raison de douter qu'elle fût faite sur le modele des autres. Il a vu aussi leur appareil pour filer, c'est-à-dire, une bobine sur laquelle étoit dévidée une petite quantité de fil & une espee de quenouille garnie de coton : il conjectura qu'ils filoient avec la main, comme faisoient nos femmes avant l'usage des rouets, qui n'ont pas encore été adoptés dans toute l'Europe. Leur métier semble, en un point, préférable au nôtre. La toile n'est pas déployée sur un chassis, mais

Cook.
1770.
Grandeur de
quelques
pierres.

Orgie à la
mort
d'un
Rajah.

Manufac-
tures
Machine à
coton.

Cccc 2

Cook.
1770.

étendue au moyen de deux pieces de bois placées à chaque extrémité : l'étoffe se roule autour de l'un, & les fils de la chaîne se développent de dessus l'autre. L'étoffe a environ une demie-verge de large, & la longueur de la navette est égale à cette largeur ; de sorte que suivant toute apparence, l'ouvrage avance lentement. La couleur de cette étoffe, & l'indigo trouvé dans leurs plantations, a fait juger aux Anglois qu'ils savoient teindre, & M. Lange les a confirmés dans cette conjecture. Cook les a vu teindre, en un rouge sale, la piece qui sert de ceinture aux femmes ; mais il n'a pas cru devoir prendre la peine de rechercher quelle maniere ils y employoient.

Tenue.

Religion des
Insulaires

La religion de ces peuples, ainsi que l'apprit M. Lange à Cook, est une espece de paganisme absurde ; chaque homme choisit son Dieu, & détermine lui-même la maniere dont il doit l'adorer ; de façon qu'il y a presque autant de dieux & de cultes différens, qu'il y a de personnes. On dit cependant que leur morale est irréprochable, & qu'elle ne contredit point les principes du Christianisme.

Remarques
sur la con-
duite morale
du peuple.

Quoiqu'elle ne permette qu'une femme à chaque homme, le commerce illicite entre les deux sexes est en quelque maniere inconnu parmi eux. Les exemples du vol y sont très-rare, & ils sont si éloignés de se venger par l'assassinat d'une injure qu'on leur a faite, que s'il s'élève des différends, ils n'en font pas même le sujet d'une querelle, de peur d'être provoqués à la vengeance dans la chaleur du premier mouvement ; mais sur-le-champ ils renvoient l'affaire à la décision de leur Roi.

Ces Insulaires semblent jouir d'une bonne santé & d'une longue vie ; quelques-uns d'entr'eux étoient pourtant marqués de la petite-vérole, que M. Lange leur a dit s'être manifestée plusieurs fois dans le pays, & qu'ils traitent avec la même précaution que la peste. Dès qu'une personne en est attaquée, ils la transportent dans un endroit solitaire très-éloigné de toute habitation ; ils laissent la maladie suivre son cours, & ils fournissent au patient des alimens, qu'ils lui tendent au bout d'un grand bâton.

Maniere de
vivre. Pro-
prété.

Les Anglois connoissoient très-peu leur maniere de vivre dans leur intérieur ; dans un certain cas, leur délicatesse & leur propreté sont très-remarquables. Plusieurs Anglois ont été à terre trois jours consécutifs dès le grand matin, & n'en revenant qu'au soir sans jamais avoir aperçu le moindre vestige de leurs excréments : il est très-difficile d'expliquer ce phénomène dans un pays si peuplé, & il n'y a peut-être point d'autre contrée au monde où l'on satisface à ce besoin d'une maniere si secrette.

Pros.

Établisse-
ment des Eu-
ropéens.

Les bateaux dont ils se servent sont une espece de pros. Les Portugais formerent un établissement dans cette île dès qu'ils commencerent à naviguer sur cette partie de l'Océan ; mais ils furent bientôt supplantés par les Hollandois ; ceux-ci n'en prirent cepen-

dant pas poffeffion; ils y envoyèrent feulement des froupes, pour acheter probablement des naturels du pays, des provisions pour la fubfiftance des habitans de leurs ifles à épiçeries, qui s'appliquent entièrement à la culture de cet artiele important de commerce, & employant tout leur terrein en plantation, ne pouvoient nourrir qu'un petit nombre d'animaux. Peut-être les fecours qu'ils tiroient de ce trafic accideñtel ne furent ils que précaires; peut-être éraigñèrent-ils d'être fupplantés à leur tour: quoi qu'il en foit, leur compagnie des Indes orientales fit, il y a environ dix ans, un traité avec les Rajahs, par lequel elle s'engageoit à fournir toutes les années, à chaque Rajah, une certaine quantité de foie, de toile, de coutellerie, d'arraek & d'autres artieles; les Rajahs promettant de leur côté que ni eux, ni leurs fujets ne commerceroient avec aucune autre perfonne que les Hollandois, fans en avoir obtenu fa permiffion, & qu'ils admetteroient dans l'ifle, pour le compte de la Compagnie, un réfidant qui feroit chargé de veiller à l'exécution du traité. Ils promirent aufli de lui fournir annuellement du riz, du maïs, & des callivances qui font envoyés à *Timor* fur les froupes qu'on y achete pour cet ufage, & dont chacun eft monté par dix Indiens. Le riz eft exporté toutes les années par un vaiffeau qui apporte les retours de la Compagnie, & qui met à l'ancre alternativement dans chacune des trois baies. On délivre ces retours en forme de préfens aux Rajahs, qui, avec les principaux perfonnages de leur fuite, ne ceffent pas de boire l'arraek tant qu'il en refte une goûte.

En conféquence de ce traité, les Hollandois avoient placés trois perfonnes à l'ifle de *Savu*: M. Lange, fon Colleague, natif de *Timor*, & fils d'une femme Indienne & d'un Portugais, & Frédéric Craig, fils d'une femme Indienne & d'un Hollandois; M. Lange vifitoit chacun des Rajahs une fois tous les deux mois; il étoit alors fuivi par 50 efclaves à cheval: il exhortoit ces Chefs à mieux foigner leurs plantations, quand il les voyoit fe laiffer aller à un peu de négligence; il remarquoit les endroits où l'on vient de faire la récolte, afin d'ordonner des froupes pour l'enlever, & la faire paffer immédiatement, des champs qui la produifent, aux magafins Hollandois à *Timor*. Dans ces excursions, il portoit toujours avec lui quelques bouteilles d'arraek, qui lui étoient d'un grand ufage pour gagner le cœur des Rajahs avec qui il devoit traiter.

Depuis dix ans qu'il réfidoit dans cette ifle, il n'avoit jamais vu d'autres Européens que les Anglois, excepté lors de l'arrivée du vaiffeau Hollandois qui y avoit mouillé deux mois avant leur débarquement. On ne pouvoit plus le diftinguer des naturels du pays que par fa couleur & par fon habillement: car il s'affeoit à terre, il mâchoit du bétel, & il avoit adopté entièrement leur caraçtere & leurs mœurs: il avoit époufé une Indienne de l'ifle de *Timor*, qui tenoit fa maifon à la mode du pays: il s'excufoit par cette raifon de ne pas inviter Cook

Cook.
1770.Traité des
Hollandois
avec le Ra-
jah.Exportation
Commerce.Conduite des
Agens Hol-
landois.

Cook,
1770.

a lui rendre visite : il lui dit qu'il ne pourroit le régaler que de la manière dont les Indiens lui avoient donné un repas : il ne parloit facilement aucune langue, si ce n'est celle de *Savu*.

M. Frédéric Craig étoit chargé d'instruire la jeunesse du pays, de lui apprendre à lire & à écrire, & les principes de la Religion Chrétienne. Les Hollandois ont imprimé, dans la langue de cette île & des voisines, des versions du nouveau Testament, un Catéchisme & plusieurs autres traités. Le Docteur Solander, qui alla chez lui, a vu les livres & les copies de ses écoliers, dont plusieurs écrivoient fort bien : il se vantoit d'avoir fait six cens Chrétiens dans la ville de *Saba* ; il n'est peut-être pas aisé de deviner en quoi consistoit le Christianisme de ces Indiens, car il n'y a pas une Eglise ni un seul Prêtre dans toute l'île.

Pendant le séjour de Cook à *Savu*, il a fait plusieurs recherches sur les îles voisines : voici ce qu'il en a appris.

Les voisines
de *Savu*.

Il y a à l'ouest de *Savu* une petite île, dont on ne lui a pas dit le nom ; elle ne produit rien d'important, si ce n'est la noix d'arec, dont les Hollandois reçoivent annuellement une cargaison de deux sloop, en retour des présens qu'ils font aux Insulaires.

Timor.
Etablis-
sement des
Portugais &
des Hollan-
dois.

Timor est le principal de ces établissemens, & les Résidens Hollandois des autres îles y vont une fois chaque année pour arrêter leurs comptes. L'île est à-peu-près dans le même état que du temps de *Dampierre* ; les Hollandois y ont un fort & des magasins ; & M. Lange dit à Cook qu'il y trouveroit tout ce dont il avoit besoin, & qu'il comptoit se procurer à *Batavia*, sans en excepter les provisions salées & l'arrack. Les Portugais sont toujours les maîtres de plusieurs villes sur le côté septentrional de *Timor*, & en particulier de *Lifao* & de *Sesal*.

Vaisseau
Français qui
y fut nau-
fragé.

Un vaisseau François avoit fait naufrage sur la côte orientale de *Timor*, environ deux ans avant l'arrivée de Cook ; après qu'il eut resté quelques jours sur le banc de sable, un coup de vent le mit en pièces, & engloutit dans la mer le Capitaine & la plus grande partie de l'équipage. Ceux qui se sauvèrent à terre, parmi lesquels étoit un des Lieutenans, allèrent promptement à *Concordia* : ils restèrent quatre jours dans la rade, où ils furent obligés de laisser une partie de leurs compagnons épuisés de fatigue ; les autres, au nombre de quatre-vingt, arrivèrent à la ville : on leur fournit ce dont ils avoient besoin, & on les renvoya avec des aides au lieu où le bâtiment avoit coulé à fond, afin d'en tirer tout ce qui n'étoit pas perdu dans les flots. Heureusement ils rattrapèrent leur argent, qui étoit dans des caisses, & plusieurs de leurs canons, qui étoient très-grands. Ils retournèrent ensuite à la ville ; mais ils ne trouvèrent plus leurs compagnons qu'ils avoient laissé dans la rade : on croit que les Indiens les ont retenu par persuasion ou par force, car ils desireroient fort d'avoir parmi eux des Européens pour les instruire dans l'art

de la guerre. Après un séjour d'un peu plus de deux mois à *Concordia*, la maladie & des maux qu'il avoit souffert dans le naufrage, fit périr la moitié de l'équipage, & on renvoya en Europe ceux qui avoient survécu.

Cook.
1770.

L'île de *Rotte* git à-peu-près dans le même parallèle que *Savu*. Un Facteur Hollandois y fait son séjour pour conduire les naturels & veiller sur leur récolte, dont un des principaux articles & le premier, est le sucre : ils le fabriquoient autrefois en brisant seulement les cannes, & en faisant bouillir le sucre jusqu'à ce qu'il fût réduit en sirop, selon la même méthode qu'ils emploient pour le vin de palmier ; mais depuis peu on a beaucoup perfectionné cette manufacture. L'établissement Hollandois de *Concordia* étend aussi son autorité sur les trois petites îles appellées *the Solars* (*les Solaires*) : elles sont plates & basses, & abondantes en toutes sortes de provisions : on dit que celle du milieu a un bon havre pour les vaisseaux. *Ende*, autre petite île à l'ouest des *Solaires*, appartient toujours aux Portugais, qui ont sur le côté oriental un port & une ville nommée *Larntuca*. Ils fréquentoient autrefois un havre sur le côté méridional, mais il a été entièrement négligé depuis quelque temps, parce qu'il est beaucoup moins bon que celui de *Larntuca*.

Rotte.
Établissement
des
Hollandois.

Les Solaires,

Ende.

Les habitans de chacune de ces petites îles, parlent une langue qui leur est particulière ; & les Hollandois, par politique, les empêchent, autant qu'il est possible, d'apprendre celle de leurs voisins : s'ils parloient un langage commun en communiquant les uns avec les autres, ils apprendroient à cultiver des productions, qui leur feroient plus profitables que celles qu'ils tirent à présent de leurs terres, & qui seroient moins avantageuses aux Hollandois : leurs idiomes étant différens, ils ne peuvent pas s'éclairer mutuellement de leurs lumières, & la Compagnie s'assure par-là le moyen de leur fournir elle-même les articles dont ils ont besoin, & d'en fixer le prix, qu'on peut raisonnablement supposer n'être pas modéré. C'est probablement dans la même vue que les Hollandois n'enseignent point leur langue aux naturels de ces pays, & qu'ils se font donné la peine de traduire le nouveau Testament & des Catéchismes en chaque langue de ces différentes îles ; car à mesure que le Hollandois seroit devenu la langue commune de la religion, il se seroit bientôt répandu par-tout.

Lancie &c
ces officiers
des îles.

Je vais ajouter à cette description de l'île de *Savu*, un petit vocabulaire de la langue qu'on y parle, par où l'on verra qu'elle a quelque analogie avec celle des îles de la mer du sud. Plusieurs des mots sont exactement les mêmes, & les noms qui désignent les nombres, dérivent manifestement des mêmes racines.

Cook.
1770.

VOCABULAIRE de l'Isle de Savu.

François.	Isle de Savu.	François.	Isle de Savu.
Un homme,	momonne.	L'areque,	calella.
Une femme,	mobunnée.	Lepalmier-éven-boaceree.	
La tête,	catao.	tail,
Les cheveux,	row catao.	Le bétel,	canona.
Les yeux,	matta.	La chaux,	aou.
Les cils des yeux,	rowna matta.	Un hameçon,	maanadoo.
Le nez,	lwauga.	Le tatou, les	tata.
Les joues,	cavaranga.	marques qu'ils
Les oreilles,	wodeeloo.	portent sur la
La langue,	vaio.	peau.
Le col,	lacoco.	Le fofeil,	lodo.
La poitrine,	foofoo.	La lune,	wurroo.
Les mamelles,	caboofoofoo.	La mer,	adaflee.
Le ventre,	dulloo.	L'eau,	alea.
Le nombril,	affoo.	Le feu,	ae.
Les cuisses,	tooga.	Mourir,	maate.
Les genoux,	rootoo.	Dormir, se cou-tabudge.	
Les jambes,	baibo.	cher,
Le pied,	dunceala.	Se lever.	tateetoo.
Les doigts des	kiffovei yilla.	Un,	uffe.
pieds,	Deux,	lhua.
Les bras,	camacoo.	Trois,	tullu.
La main,	wulaba.	Quatre,	uppah.
Un buffle,	cabaou.	Cinq,	lumme.
Un cheval,	d'jara.	Six,	unna.
Un cochon,	vavee.	Sept,	pedu.
Un mouton,	doomba.	Huit,	arru.
Une chevre,	kefavoo.	Neuf,	faou.
Un chien,	guaca.	Dix,	tingooroo.
Un chat,	maio.	Onze,	funguringuffe.
Une poule,	mannu.	20,	lhuanogoroo.
La queue,	carow.	100,	fung allu.
Le bec d'un oi-pangontoo.		1000,	feluppalu.
feu,	10,000,	felaculfa.
Un poisson,	ica.	100,000,	ferata.
Une tortue,	unjoo.	1,000,000,	fereboo.
Une noix de co-niev.			
co,		

Cook remarque qu'excepté les faits dont il a été témoin, & la description

description des objets qu'il a eu occasion d'examiner, tout le reste est fondé uniquement sur le témoignage de M. Lange; on ne doit compter ici que sur sa seule autorité.

Cook.
1770.

§ XV.

Traverse de l'Isle de Savu à Batavia.

Cook mit à la voile de *Savu* le 21 Septembre, & à quatre heures de l'après-midi, il découvrit à sud-sud-ouest, à trois lieues, une petite île basse, qui n'est marquée, dit-il, dans aucune des cartes qu'il a vu. Le 5 Octobre, il se trouva assez près de la côte de *Savu*, & il fut bientôt attiré par un Officier Hollandois, qui lui demanda de répondre par écrit à un imprimé contenant les neuf questions suivantes (a), lignées du Gouverneur-Général & des Conseillers de l'Inde.

- 1°. A quelle nation appartient le vaisseau, & quel est son nom?
- 2°. Vient-il d'Europe ou de quelque autre endroit?
- 3°. Quelle est la dernière place d'où il est parti?
- 4°. Où se propose-t-il d'aller?
- 5°. Combien y avoit-il de vaisseaux de la Compagnie Hollandoise dans le dernier port d'où il est parti, & quels sont leurs noms?
- 6°. Est-il parti pour cet endroit ou pour un autre, accompagné d'un ou de plusieurs de ces vaisseaux?
- 7°. Lui est-il arrivé ou a-t-il vu quelques particularités pendant son voyage?
- 8°. A-t-il vu ou parlé à quelques vaisseaux en mer, ou dans le détroit de la sonde? Et quels sont ces vaisseaux?
- 9°. Est-il arrivé au vaisseau quelque autre incident digne de remarque au dernier endroit d'où il est parti, ou pendant la traversée?

Le 8, Cook fut obligé de mouiller près d'une petite île, qui est parmi celles qu'on appelle les *Mille Isles*, & qu'on ne trouve marquée dans aucune carte. Les Mille Isles.

MM. Banks & Solander débarquèrent sur l'île, qu'ils reconnurent n'avoir pas plus de cinq cens verges de long & cent de large; ils rencontrèrent cependant une maison & une petite plantation, où, entr'autres fruits, il y avoit le *Palma Christi*, dont on fait l'huile appelée *de castor* dans les îles d'*Amérique*. Ils augmentèrent un peu leur collection de plantes, & ils tuèrent une chauve-souris qui avoit

(a) On les rapporte ici pour montrer le soin que prennent les Hollandois afin de conserver leurs établissemens.

trois pieds d'envergure, & quatre pluviers qui ressembloient exactement au pluvier doré d'Angleterre.

Cook.
1770.
Reische 3
Batavia.

Le lendemain l'*Endeavour* mouilla dans la rade de *Batavia*; le vaisseau étoit en si mauvais état, qu'avant de partir pour l'Europe, il fallut le mettre à la bande.

Vers les neuf heures du soir, il y eut une tempête terrible, des éclairs, de la pluie & du tonnerre; le grand mât d'un des vaisseaux de la Compagnie Hollandoise fut fendu & couché sur le pont. Son grand mât de hune & son grand perroquet furent mis en pièces; il y avoit au haut de ce dernier une veſſe de fer, qui probablement attira le tonnerre. Ce bâtiment n'étoit pas à plus de deux encablures de celui de Cook, & suivant toute apparence, l'*Endeavour* auroit partagé le même sort, si la chaîne électrique, dressée depuis peu, n'eût conduit la foudre sur le côté du vaisseau. Les Anglois éclappèrent à ce danger, mais l'explosion causa sur eux un ébranlement pareil à celui d'un tremblement de terre, & la chaîne parut en même temps comme une trainée de feu. Dans ce moment, une sentinelle chargeoit son fusil; la commotion lui fit tomber des mains la baguette, qui se brisa. „ A cette occasion, dit Cook, je ne puis m'empêcher de recommander à tous les vaisseaux, quelle que soit leur destination, de prendre des conducteurs de la même espèce que le nôtre; & j'espère que l'accident du bâtiment Hollandois déterminera tous ceux qui liront cette relation à ne point laisser de verges de fer au haut de la grande hune “.

L'utilité des
conducteurs

Tupia & son
valet descen-
dant à terre.

Dès que M. Banks eut choisi un logement, il envoya chercher le Taitien Tupia, que la maladie avoit forcé de rester jusqu'alors à bord du vaisseau, & qui refusoit opiniâtrement de prendre aucun remède. Il arriva bientôt avec son valet Tayeto; en sortant du vaisseau, & pendant qu'il fut dans le bateau, il étoit abattu & engourdi; mais à peine fut-il entré dans la ville, qu'il parut animé d'une nouvelle vie. Les maisons, les voitures, les rues, les habitans & une multitude d'autres objets nouveaux pour lui, se précipitoient à la fois dans son imagination, & y produisirent un effet semblable à celui de cette force subite & secrète qu'on imagine provenir d'un enchantement. Tayeto exprimoit son étonnement & son plaisir avec encore moins de retenue; il se mit à danser dans les rues, saisi d'une espèce d'extase, & il examinoit tout avec une curiosité empressée & ardente. Les divers habillemens des hommes qu'il voyoit, furent une des premières choses que remarqua Tupia, & il fit plusieurs questions sur ce point. Quand on lui dit que dans cette ville, qui rassemble des habitans des nations les plus éloignées, chacun portoit le vêtement de son pays; il voulut se conformer à l'usage, & prendre celui d'*Hotaiti*. On lui apporta du vaisseau des étoffes de la mer du sud, & il s'habilla lui-même avec beaucoup de promptitude & de dextérité. Les habitans de *Batavia*, qui avoient vu Otourou, le Tai-

tien qu'y avoit amené M. de Bougainville, demandoient si Tupia n'étoit pas la même personne.

Après avoir souffert un délai de plusieurs jours par des contre-temps & des méprises, Cook conduisit le 18 son vaisseau à *Omuft*, où on devoit le radoub.

Les Anglois, neuf jours après leur arrivée à *Batavia*, commencèrent à ressentir les funestes effets du climat & de sa situation. Les navigateurs courageux qui avoient échappé à tant de dangers au milieu des mers, devoient éprouver plus d'accidens dans cette relâche que pendant le reste du voyage. Après la première activité qu'inspira à Tupia la nouveauté des objets qu'il aperçut, il retomba dans sa première langueur, & son mal empira de jour en jour. Tayeto fut attaqué d'une inflammation de poitrine; les deux domestiques de M. Banks étoient mourans, & le Docteur Solander avoit la fièvre. Presque toutes les personnes de l'équipage, tant à bord qu'à terre, furent bientôt malades; il faut certainement en attribuer la cause à la situation basse & marécageuse de *Batavia*, & aux canaux sans nombre remplis d'ordures, qui coupent la ville dans tous les sens.

Le 26, Cook fit dresser une tente pour loger les gens du vaisseau; un très-petit nombre d'entre eux étoit en état de faire leur service; le pauvre Tupia, dont l'état commençoit à être désespéré & qui jusqu'alors étoit resté à terre dans la maison de M. Banks, demanda à être ramené au vaisseau, où il dit qu'il respireroit un air plus libre qu'au milieu du grand nombre de maisons dont il étoit environné. On ne pouvoit cependant pas le conduire à bord de l'*Endeavour*, car le vaisseau étoit désagrégé, & on se préparoit à le mettre à la bande pour le caréner; mais le 28, M. Banks l'accompagna dans l'île de *Cooper* près d'*Omuft*, ou, comme on l'appelle ici, *Kuypor*; & comme l'endroit parut lui faire plaisir, on lui dressa une tente. La brise de mer & de terre souffle directement sur cet endroit, & il témoigna qu'il étoit fort content de sa nouvelle situation. M. Banks, que son humanité retint deux jours près de lui, revint à la ville le 30; il avoit une fièvre intermittente qui se changea en fièvre tierce, si violente, que pendant l'accès elle le privoit de l'usage de ses sens, & lorsqu'il finissoit, il étoit si soible qu'il pouvoit à peine se traîner pour descendre son escalier. La maladie du Docteur Solander avoit aussi augmenté, & le Chirurgien M. Monkhouse, étoit au lit.

Le 5 Novembre, après plusieurs délais, causés par l'arrivée des bâtimens Hollandois qui venoient charger du poivre le long des quais, le vaisseau entra dans le port, & le même jour M. Monkhouse fut la première victime de ce climat mal-sain: l'état où se trouvoient les Anglois, aggravait encore le regret de sa perte. Le Docteur Solander eut à peine la force d'assister à ses funérailles, & M. Banks ne pouvoit pas sortir. » Notre détresse, dit Cook,

Cook.
1770.

Les personnes de l'équipage tombent malade.

Tupia se retire de l'île de Cooper.

M. Banks malade.

Mort de plusieurs Anglois.

Cook.
1770.
Situation dé-
plorable des
Anglais.

« étoit on ne peut pas plus grande, & l'avenir très-effrayant.
« Tous nos efforts étoient incapables de surmonter les dangers
« qui nous menaçoient; le courage, les soins & la vigilance étoient
« aussi peu efficaces; & la mort, que nous ne pouvions ni éviter,
« ni fuir, s'approchoit à chaque instant de nous. Nous louâmes
« des domestiques malais pour nous servir, mais ils étoient si négli-
« gens & si incapables de commiseration qu'ils ne se tenoient pas
« même auprès des malades, qui étoient souvent obligés de quit-
« ter leur lit pour les aller chercher ». Le 9, Tayeto, valet de
« Tupia, mourut, & son maître en fut si affecté, que Cook désespéra
« de lui voir survivre jusqu'au lendemain.

Mort du va-
let de Tupia.

MM. Banks & Solander se trouverent bientôt si mal, que les
Médecins déclarerent qu'il ne leur restoit d'autre ressource que d'es-
sayer l'air de la campagne. En conséquence, Cook loua pour eux
à environ deux milles de la ville, une maison qui appartenoit au
maître de l'auberge qui s'engagea à leur fournir des provisions &
des esclaves. Comme ils avoient déjà éprouvé qu'ils ne pouvoient
pas se faire servir par ces esclaves, qui avoient d'autres maîtres, &
qui étoient absolument sans attention & sans intérêt pour les ma-
lades, ils achetèrent chacun une femme malaise dans l'espoir d'être
mieux soignés. Ils ne se tromperent pas, & ils retrouvèrent dans
ces femmes qui leur appartenoient en propre, toute la tendresse &
les soins de leur sexe. Tandis qu'on faisoit ces préparatifs, Tupia suc-
comba à son mal, peu de jours après la perte de son valet, qu'il
aimoit avec l'attachement d'un père.

Mort de Tu-
pia.

MM. Banks & Solander recouroient peu-à-peu leur santé à leur
maison de campagne, qui étoit exposée à la brise de mer, & en
outre située sur un courant qui contribuoit beaucoup au renou-
vellement de l'air. Cook étoit alors très-mal; M. Sporing & un ma-
telot, qui avoient accompagné M. Banks, eurent aussi la fièvre in-
termittente, & il n'y avoit plus dans tout l'équipage que dix per-
sonnes qui fussent en état de faire le service.

Cook appareilla de *Batavia* le 26 Décembre, le nombre des ma-
lades montoit alors à quarante, & le reste de l'équipage étoit très-foi-
ble. Tout le monde avoit été malade, excepté le voilier, vieillard
de soixante-dix à quatre-vingt ans, & il est à remarquer que cet hom-
me s'enivra tous les jours pendant la relâche à *Batavia*. On y
enterra sept personnes, le Chirurgien, trois matelots, le domesti-
que de M. Green, Tupia & Tayeto, son valet. Tous furent victi-
mes de l'insalubrité de l'air stagnant & putride du pays, hormis
Tupia : comme il étoit accoutumé dès sa naissance à se nourrir prin-
cipalement de végétaux, en particulier de fruits mûrs, le chan-
gement de nourriture lui fit contracter bientôt toutes les maladies
des marins, & il auroit probablement succombé avant la fin du
voyage, quand même Cook n'auroit pas été obligé de toucher à
Batavia pour radoubier l'*Indeavour*.

Cook enterra
sept hommes
à Batavia.

Remarques
sur Tupia.

On trouve dans cette Histoire générale des voyages (a) une description de *Batavia*; mais cette description est tirée du Graaf qui y étoit il y a plus d'un siècle : il y est survenu beaucoup de changemens depuis cet époque & d'ailleurs Cook, MM. Banks & Solander ont porté leurs observations sur d'autres objets : nous y joindrons en même temps ce que décrit le Capitaine Byron, M. Carteret & M. de Bougainville; on citera en note ce qui vient de ces trois voyageurs : les observations qui ne seront suivies d'aucune note appartiennent au voyage de Cook.

Batavia est située sur le côté septentrionale de l'île de *Java*, dans une plaine basse & marécageuse où plusieurs petites rivières, qui prennent leur source dans les montagnes appellées *Blauberg*, à environ quarante milles dans l'intérieur du pays, débouchent dans la mer, & où la côte forme une grande baie appellée baie de *Batavia* à huit lieues du détroit de la *Sonde*. Les Hollandois semblent avoir choisi ce terrain pour la commodité de la navigation intérieure; & à cet égard, c'est véritablement une seconde Hollande supérieure à tous les autres endroits du monde. Il y a très-peu de vue qui n'aient un canal d'une largeur considérable, où l'eau est stagnante plutôt que courante, & dont plusieurs se prolongent à plusieurs milles dans l'intérieur du pays. Comme les maisons sont grandes & les rues larges proportionnellement aux habitans qu'elle contient, elle occupe une beaucoup plus grande étendue de terrain qu'aucune ville de l'Europe. Valentin dit qu'en 1720, il y avoit alors dans l'enceinte des murailles douze cens quarante-deux maisons Hollandoises & douze cens Chinoises; & que hors des remparts on en comptoit mille soixante-six Hollandoises & douze cens quarante Chinoises, avec douze autres où l'on vendoit de l'arrak; ce qui fait en tout quatre mille sept cens soixante; mais ce nombre paroît fort exagéré à Cook, sur-tout relativement à la quantité de maisons qu'on dit être en-dedans des murs.

Les rues sont spacieuses & belles, & les bords des canaux sont plantés de rangées d'arbres qui forment un coup d'œil très-agréable; mais les canaux & les arbres concourent à rendre cette ville mal saine. L'eau stagnante des canaux exhale dans la saison sèche une puanteur insupportable & les arbres empêchent le renouvellement de l'air qui pourroit dissiper jusqu'à un certain point les exhalaisons putrides, l'inconvénient est égal dans la saison pluvieuse; car alors ces réservoirs d'une eau corrompue forment de leurs lits, inondent la partie basse de la ville, sur-tout dans le voisinage de l'hôtel (b) où logent les étrangers, & remplissent les étages inférieurs

Cook
1770.

Navigation
intérieure.

Étendue de
la ville.

Rues.

Insalubrité
des canaux.

(a) Tome 8, p. 480 & les suivantes.

(b) L'hôtel est une grande & belle maison, avec le privilège exclusif de loger son, que le Général alloue à un Partis-tous les étrangers, qui sont toujours en

Cook,
1770.

des maisons où ils laissent une quantité inconcevable d'ordure & de vase. On nettoie quelquefois ces canaux, mais cette opération mal faite entraîne des suites aussi funestes que si l'on y laissoit une eau croupissante, la boue noire qu'on tire du fond est déposée sur les bords, c'est-à-dire au milieu des rues jusqu'à ce qu'elle ait acquis assez de consistance pour qu'on puisse la charger sur un bateau & l'enlever. Comme cette boue est composée principalement d'excréments humains qu'on jette dans les canaux tous les matins, parce qu'il n'y a pas de lieux privés dans toute la ville, elle empoisonne l'air au loin tandis qu'elle sèche. Les eaux courantes elles-mêmes sont nuisibles à leur tour par la mal propreté des habitants. Ils traînent de temps en temps sur le rivage un cochon mort de maladie ou le cadavre d'un cheval; & comme personne en particulier n'est chargé de nettoyer les rues, ces cadavres y restent jusqu'à ce que le temps ou le hasard les ait consumés ou que quelque autre cause les emporte. Pendant la relâche de l'*Endeavour*, un buffle mort resta plus d'une semaine sur les bords d'une rivière qui traverse une des principales rues & fut entraîné par une inondation.

Soleté de la
ville.

Maisons.

Les maisons sont en général bâties d'une manière très-convenable au climat; (a) elles consistent en une très-grande chambre ou salle de plein pied avec deux portes aux extrémités qui sont ordinairement ouvertes. Ils ménagent à l'un des bouts de la salle un cabinet où le maître du logis travaille à ses affaires, & au milieu de la maison il y a une cour qui donne du jour à la salle, & y répand en même temps de l'air; d'un des coins de la salle, des escaliers conduisent à l'étage de dessus, où les chambres sont très-spacieuses & fort élevées; une galerie couverte, ménagée dans la cour leur sert de salle à manger, & d'autres fois elle est occupée par les femmes esclaves à qui on ne permet pas de s'asseoir ailleurs.

Bâtimens pu-
blics.

Les bâtimens publics sont pour la plupart vieux, lourds, & de mauvais goût; mais la nouvelle Eglise n'est pas sans élégance; elle a un dôme qu'on apperçoit à une grande distance en mer; quoique l'édifice paroisse pesant, l'intérieur en est très-beau: il est très-magnifiquement illuminé par des lustres, & l'on y voit un très-grand orgue. La ville est fermée par un rempart de pierres médiocrement élevé, mais il est ancien & tombe en ruines dans plusieurs endroits. La muraille elle-même est environnée par une rivière qui a cinquante à cent verges de large, le courant en est rapide & l'eau basse; de l'autre côté du rempart dans l'intérieur on trouve encore un canal d'une largeur inégale; de sorte qu'en entrant ou en sortant

grand nombre. Un habitant qui oseroit (a) Les tremblemens de terre obligent donner un lit à un étranger, ne fût ce à ne pas élever beaucoup les maisons, que pour une seule nuit, payeroit une qui n'ont qu'un étage. *Voyage de Bou* ancienne de 300 rixdales; ce qui fait près *gainville, in-8 tome 2, page 35.* de 300 livres, monnoie de France. *Voyage de Byron.*

par les portes, il faut passer deux ponts. Il n'est pas permis aux gens oisifs & aux étrangers de se promener sur les remparts, qui ont paru à Cook mal fournis de canons.

Cook,
1770.

Le château contient des appartemens pour le Gouverneur général & le Conseil de l'Inde; il leur est en même joint de s'y réfugier en cas de siège. On y voit aussi de grands magasins où l'on dépose une quantité considérable de marchandises de la Compagnie & en particulier celles qui viennent d'Europe; c'est là que travaillent tous les facteurs: on y trouve encore beaucoup de canons; Cook n'a pas pu savoir si c'est pour les monter sur les murailles ou pour en fournir les vaisseaux. On dit que la Compagnie a aussi beaucoup de poudre répandue en différens arsenaux, afin que si quelques-uns étoient détruits par la foudre, qui tombe souvent à *Batavia*, les autres dépôts soient conservés.

Le château.

Arsenaux.

Outre les fortifications de la ville, on rencontre à vingt ou trente milles dans les environs un grand nombre de forts; ils ne semblent être destinés qu'à tenir les naturels du pays en respect, & en effet ils ne sont propres qu'à cela; c'est dans la même vue que les Hollandois ont construit des especes de maisons garnies chacune de huit canons; elles sont situées de manière qu'elles commandent à la navigation de trois ou quatre canaux, & par conséquent aux chemins qui sont sur les bords: quelques-unes se trouvent dans la ville, & c'est par le feu d'une de celles-ci que les meilleures maisons des Chinois furent rasées en 1740 lors de leur révolte; ces redoutes sont dispersées sur toutes les parties de l'île de *Java*, & des autres îles dont la Compagnie s'est emparée dans ces mers.

Fortifications.

Si les fortifications des Hollandois ne sont pas formidables en elles-mêmes, elles le sont du moins par leur situation, car elles sont placées dans des marais où les chemins, qui ne sont rien autre chose qu'une jettée entre un canal & un marais, peuvent être facilement détruits, ce qui arrêteroit entièrement ou retarderoit de beaucoup l'approche d'une grosse artillerie. Il seroit extrêmement difficile, pour ne pas dire impossible de transporter les canons dans des bateaux, puisqu'il faudroit qu'ils passassent sous le feu de l'artillerie au château dont l'ennemi ne pourroit pas s'emparer. D'ailleurs, tout délai est mortel dans ce pays, & quiconque arrêtera un ennemi le détruira infailliblement en moins d'une semaine. L'équipage de l'*Endeavour* ressentit les effets de ce climat mal-sain. On dit que de cent soldats qui y arrivent de l'Europe, il étoit rare qu'il en survécût cinquante la première année; que de ces cinquante la moitié étoit à l'hôpital, & qu'il n'en restoit pas dix en parfaite santé; ce calcul peut être exagéré, mais les misérables Européens qu'on voit pâles & foibles se traîner avec un fusil, portent à croire qu'il n'est pas bien éloigné de la vérité. Tous les blancs de la ville sont soldats; les plus jeunes sont toujours sous le drapeau, & ceux qui ont servi

Tous les blancs
sont
soldats.

Cook.
1773.

cinq ans, sont sujets à y être rappelés quand on juge que leur secours est nécessaire; mais comme on ne les exerce jamais & qu'ils ne font aucun service, on ne peut pas attendre beaucoup de ces Insulaires. Les Portugais sont en général bons tireurs, parce qu'ils s'occupent à tuer des cochons sauvages ou des dains. Les Mardykers & les Chinois ne connoissent point l'usage des armes à feu; mais ils ont la réputation d'être braves, & ils pourroient faire beaucoup de carnage avec le sabre, la lance & la dague. Les Mardykers sont des Indiens de toutes nations dont les ancêtres étoient libres, & qui ont eux-mêmes recouvré leur liberté.

Difficulté de
prendre Ba-
tavia.

S'il est difficile d'attaquer *Batavia* par terre, il est absolument impossible d'en former le siège par mer, car l'eau est si basse, qu'une chaloupe peut à peine s'approcher, à la portée du canon, des remparts, excepté dans un canal étroit, appelé la rivière, défendu des deux côtés par des moles qui s'étendent à environ un demi mille dans le havre: il aboutit à l'autre extrémité sous le feu de la partie la plus forte du château, & sa communication avec les canaux qui entrecourent la ville, est interrompue par de grandes poutres flottantes, formant une chaîne qui se ferme tous les soirs à six heures, & qu'on n'ouvre jamais, sous aucun prétexte, avant le lendemain au matin (a).

Il est des en-
viron de Ba-
tavia.

On y trans-
porte des
esclaves.

Ille Purme-
rent.

Ille Kuiper
des magasins.

En dehors & autour du havre de *Batavia*, il y a plusieurs îles, dont les Hollandois se font emparés, & qu'ils emploient à différens usages. Ils transportent dans l'une d'elles, appelée *Edam*, tous les Européens coupables de quelques crimes qui ne méritent pas la mort: quelques-uns sont condamnés à y rester quatre-vingt-dix-neuf ans, d'autres quarante, vingt ou moins, jusqu'à cinq, suivant la nature de leur délit. Pendant le temps de leur bannissement, on les occupe, comme esclaves, à faire des cordes & d'autres travaux. Sur une île appelée *Purmerent*, ils ont construit un hôpital, où l'on dit que les malades recouvrent la santé beaucoup plus promptement qu'à *Batavia*: dans une troisieme, nommée *Kuiper*, la Compagnie a des magasins pour le riz & d'autres marchandises de peu de valeur; & les vaisseaux étrangers qu'on met à la bande à *Onrust*, autre île dont on a déjà parlé, y déposent leurs cargaisons & équipemens, sur des quais très-commodes pour cela. Le

(a) Le havre de *Batavia* passe pour le souffle frais, elle produit une mer mou-
plus beau de l'Inde, & il semble que c'est nante, dangereuse pour les bateaux. La
avec raison; il est assez vaste pour con- chaloupe de Cook toucha un jour trois fois,
tenir la plus grande flotte, & le fond en en entreprenant de sortir, & elle ne re-
est si bon, que l'ancre y tient jusqu'à ce gagna l'embouchure de la rivière qu'avec
que le câble pourrît. La mer n'y est ja- difficulté. On y a vu échouer un bateau
mais incommode, & il n'a d'autre in- chargé de voiles & d'agrès, qu'il portoit
convénient que le bas-fond, qui est entre la à un des vaisseaux de la Compagnie.
rade & la rivière. Quand la brise de mer

Le pays des environs de *Batavia*, dans un espace de quelques milles, est fermé par-tout de maisons de campagne & de jardins.

M. de Bougainville dit, que l'Européen, accoutumé aux plus grandes Capitales, est étonné de la magnificence de ces dehors : les maisons & les jardins sont entretenus avec un goût & une propreté singulière. M. Byron a été sur-tout frappé de la beauté des chemins, embellis d'un côté par un canal, qu'ombragent des rangées de grands & superbes arbres ; & au-delà de ce canal, navigable pour de très-grosses barques, les maisons de campagne des habitans, offrent un coup-d'œil enchanteur. Ils résident, autant que les affaires peuvent le leur permettre, dans ces belles maisons de plaisance, où ils respirent un air plus pur & plus salubre que dans la ville.

Tous les jardins sont plantés d'autant d'arbres que le terrain peut en porter ; de sorte que l'île ne tire aucun avantage d'avoir été débarrassée des bois qui la couvroient autrefois, si l'on excepte les fruits que lui procurent les arbres substitués aux anciens. Ces impénétrables forêts occupent un terrain plat, qui s'étend à plusieurs milles au-delà des jardins, & qui est entre-coupé par des rivières & des canaux navigables pour les petits bâtimens. Ce n'est pas encore le plus grand inconvénient ; tous les champs & jardins sont environnés d'un fossé, & au milieu des terres cultivées, on trouve par-tout des marais, des fondrières & des amas d'eaux saumâtres. Les eaux de ces environs sont de si mauvaise qualité, que les gens riches ne boivent que des eaux de Selse, qu'ils font venir de Hollande à grands frais.

Il n'est pas étrange que les habitans d'un pareil pays soient familiarisés avec la maladie & la mort ; ils prennent des médecines de précautions presque aussi régulièrement que des repas, & chacun attend le retour des maladies comme nous attendons les saisons de l'année. Cook dit qu'il n'a pas vu à *Batavia* un seul visage qui indiquât une santé parfaite ; les joues des hommes & des femmes ne sont animées d'aucune couleur ; les personnes du sexe seroient pourtant très-jolies, si avec un air de maladie, on pouvoit avoir de la beauté. On y parle de la mort avec autant d'indifférence que dans un camp ; & quand on annonce la mort de quelqu'un de connoissance, ils répondent communément : « bon, il ne me devoit rien, ou bien, il faut que je me fasse payer de ses exécuteurs testaméntaires ou de ses héritiers ».

Il y a peu d'exception à la description qu'on vient de faire des environs de *Batavia* : la maison de campagne du Gouverneur est placée sur une monticule, mais sa pente est si peu considérable, qu'elle n'est guère au-dessus du niveau ordinaire des autres terrains. Cependant Son Excellence, qui est originaire du pays, a fait, à grands frais & par de grands travaux, enclorre son jardin d'un fossé marécageux ; telle est l'influence de l'habitude sur le goût & la raison.

Cook
1770.

On tient aussi un fameux marché, appelé *Passartanaban*, sur une hauteur qui s'élève perpendiculairement à environ trente pieds au-dessus de la plaine. Tout le reste des environs de *Batavia*, dans une étendue de trente à quarante milles, est exactement parallèle à l'horizon : passé cette distance, il y a deux collines d'une hauteur considérable, où l'on dit que l'air étoit sain & frais, relativement à celui des bords de la côte. Les végétaux d'Europe, & en particulier les fraises, qui ne peuvent pas supporter la chaleur, y croissent fort bien : les Insulaires y sont vigoureux, & ont des couleurs, quelques-uns des principaux personnages de *Batavia* possèdent des maisons de campagne sur ces collines, où ils vont une fois chaque année : l'on y en a commencé une pour le Gouverneur, sur le plan de *Blenheim*, célèbre château du Duc de *Marbborough*, dans le Comté d'*Oxford* ; mais elle n'a jamais été finie. Les Médecins y envoient aussi les malades pour recouvrer la santé ; l'air passé pour y produire des effets prodigieux ; les malades s'y guérissent en peu de temps, mais ils retombent bientôt après leur retour à *Batavia* (a).

Fertilité des
environs de
Batavia pour
les légumes.

La situation qui rend *Batavia* & ses environs mal-sains, le rend le meilleur pays de la terre pour la culture des légumes. Le sol est fertile au-delà de ce qu'on peut imaginer ; & les productions de bœuf ou de luxe qu'il fournit, sont presque sans nombre.

Riz.

Le riz, qu'on fait être le grain de ce pays, & qui sert de pain aux habitans, y croît en grande abondance : il faut observer que sur les parties montagneuses de *Java* & de plusieurs des îles orientales, on cultive une espèce de riz entièrement inconnu dans les parties occidentales de l'Inde ; il est appelé, par les naturels du pays, *paddy gunung*, ou riz de montagne : tandis que l'autre espèce doit être sous l'eau pendant les trois quarts de sa croissance, on sème celle-ci sur des côtes, qui ne sont arrosées que par la pluie : on remarque pourtant qu'on le sème au commencement de la saison pluvieuse, & qu'on le recueille au commencement de la sèche. Il seroit peut-être avantageux de rechercher jusqu'à quel point cette espèce de riz pourroit être utile dans nos îles d'Amérique, qui ne produisent point de froment.

Bled d'Inde.

On doit compter au nombre des productions de ce pays le bled d'Inde ou maïs, que les habitans recueillent avant qu'il soit mûr, & grillent en épi, beaucoup d'espèces différentes de haricots, des

(a) Pendant la saison pluvieuse, les grenouilles croissent dans les marais dix fois les Anglois dans le jour ; & leurs piquettes plus haut que celles d'Europe, & le nombre des cousins & des moustiques, qui d'abord, ne faisoient jamais mal plus d'une heure ; de sorte qu'ils ne se ressentoient pas le jour des piquettes qu'ils avoient reçues pendant la nuit.

lentilles, qu'ils appellent endjang, & qui font une partie considérable de la nourriture du peuple, du millet, des ignames fondautes, & d'autres sans suc, des patates douces, des pommes de terre d'Europe, qui sont très-bonnes, mais qu'on n'y cultive pas en grande quantité : on trouve dans les jardins, des choux, des laitues & des concombres ; des raves blanches de la reine, qui cuisent presque aussi bien que le turnep, le fruit de la plante appelée *plante aux ails* ; des carottes, du persil, du céleri, le poix d'angole, qui est délicieux, lorsqu'après l'avoir roti, on le mange avec du poivre & du sel ; une sorte de légume ressemblant à l'épinard, des oignons très-petits, mais excellens, des asperges, & en outre quelques plantes d'Europe fort odoriférantes, telles que la fauge, l'hiissope & la rue. On y recueille, avec très-peu de culture, des quantités immenses des plus belles & des plus grosses cannes à sucre qu'on puisse imaginer, & elles donnent beaucoup plus de sucre que celles des îles de l'Amérique. Le sucre blanc s'y vend deux pences & demi la livre, & les mellasses servent à la fabrique de l'arrac ; elles sont le principal ingrédient de cette liqueur, ainsi que du rhum, en y ajoutant un peu de riz & de vin de coco, afin de lui donner quelques parfums : il y croit encore de l'indigo, qui, se consommant dans le pays, ne fait pas une branche de commerce.

Cook.
1770.
Lentilles.
Productions
des jardins.

Cannes de
sucre.

Les fruits sont ce qu'il y a de plus abondant dans le pays ; il n'y en a pas moins de trente-six espèces différentes, dont voici la description.

Variété des
fruits de Ba-
tavia.

1°. La pomme de pin, *bromelia ananas* : ce fruit, qu'on appelle ici ananas, y vient très-gros, & en si grande abondance, qu'on peut quelquefois l'acheter de la première main pour un sarding la pièce ; des fruitiers en vendirent trois à Cook pour deux pences & demi : ils ont beaucoup de suc, & un bon goût ; mais les Anglois convinrent tous qu'ils en avoient mangé d'aussi agréables dans les terres d'Angleterre : leur végétation est si forte, qu'en croissant, la plupart portent deux ou trois têtes, & un grand nombre de rejets depuis la partie inférieure du fruit, sur l'un desquels M. Banks en compta neuf une fois : ces rejets poussent de si bonne heure, que très-souvent, pendant qu'ils adhèrent à la même plante, leur fruit est d'une grosseur assez considérable lorsque le gros ananas est mûr. Cook en a vu plusieurs fois trois sur une pomme, & on lui a dit qu'une de ces plantes en avoit donné une année jusqu'à neuf, sans compter la principale ; ce qui fut regardé comme une si grande curiosité, qu'on l'envoya au Prince d'Orange, conservée dans du sucre.

Ananas.

2°. Des oranges douces : elles sont très-bonnes, mais en 1770, elles se vendoiént douze sols la pièce.

Oranges.

3°. Des pimplemouffes, qu'on appelle shaddaecks dans les îles d'Amérique : elles ont une bonne saveur, mais elles ne sont pas

Pimple-
mouffe.

E e e e 2

fucculentes : leur défaut de jus étoit pourtant un effet accidentel de la saison.

COOL.
1779.
Citrons.

4°. Les citrons sont très-rares, mais l'abondance de limons compense ce défaut.

Limons.

5°. Les limons sont excellens, & on les achète à environ vingt-quatre sols le cent. Nous n'avons vu que deux ou trois oranges de Séville; ils n'avoient presque pas d'écorce. On y trouve plusieurs espèces d'oranges & de limons, que je ne décrirai pas en particulier, parce qu'ils ne sont estimés ni des Européens, ni des naturels du pays.

Mang'es.

6°. Les mang'es. Ce fruit, pendant la relâche de l'*Endeavour*, étoit si attaqué des vers qu'il en rongeoient l'intérieur, que sur trois il y en avoit à peine un de mangeable; & le meilleur de tous est fort inférieur à ceux du Brésil. Les Européens comparent ordinairement ce fruit à une pêche fondante: il y ressemble véritablement par sa douceur & sa mollesse, mais il n'a pas un si bon goût. On a dit à Cook que le climat étoit trop chaud, & trop humide pour ce fruit, dont il y a autant d'espèces que de sortes de pommes en Angleterre, & quelques-unes sont fort supérieures aux autres. Un de ces mang'es appelé *maagla cowane*, a une odeur si forte qu'un Européen la supporte avec peine dans sa chambre, quoique les naturels du pays l'aient passionnément. Les trois sortes qu'on préfère ordinairement aux autres, sont le *mangla doodool*, le *mangla fantoek* & le *mangla gure*.

Bananes.

7°. Les Bananes. Les espèces différentes de ce fruit sont innombrables, mais il n'y en a que trois de bonnes, le *pissang mas*, le *pissang radja* & le *pissang embou*, toutes celles-ci ont un goût vineux fort agréable, & les autres sont utiles à différents usages: ils en font faire quelques-unes en beignets, & ils en grillent & en mangent d'autres comme du pain. Il y en a une qui mérite en particulier d'être connue des Botanistes, parce qu'à la différence des autres espèces de la même famille, elle est remplie de pépins, & on l'appelle pour cela *pissang batu* ou *pissang bidjie*, elle n'est pas agréable au goût; les Malais s'en servent comme d'un remède contre la dysenterie.

8°. Les Raisins ne sont pas très-bons; ils sont fort chers; une grappe médiocre ne coûte pas moins de vingt-quatre ou trente-six sols.

Tamarins.

9°. Les Tamarins y croissent en grande abondance, & sont à bon marché: les naturels du pays cependant ne les appréhendent pas comme les habitans des îles d'*Amérique*, mais ils les assaisonnent de sel; ce qui en fait une masse noire si désagréable à la vue & au goût, que peu d'Européens veulent en manger.

Melons.

10°. Les Melons d'eau y sont abondans & très-bons.

Citrouilles.

11°. Les citrouilles. C'est, sans comparaison, le fruit le plus utile

qu'on puiffè porter en mer: il s'y confèrve plusieurs mois fans aucun foïn en le mettant avec du fucré & du jus de citron; on en a fait de toutes qu'on diftingue à peine de celles qui font faites des meilleurs pommes.

Cook.
1770.

12°. La Papaye. Ce fruit, lorsqu'il eft mûr, eft rempli de pepins & prefque fans fûveur; mais fi on le pèle quand il eft verd & qu'on en ôte le pepin, il eft meilleur que le turnep. Papaye.

13°. Les goyaves. Les habitans des îles d'*Amérique* eftiment beaucoup ce fruit, ils en ont probablement d'une meilleure efpece que celui qu'a rencontré Cook, car il avoit une odeur fi forte & fi défagréable, qu'elle incommoda quelques-uns de fon équipage. Ceux qui le goûterent dirent que fa fûveur étoit également forte. Goyave.

14°. Une efpece de corofol, l'*annona squamofa* de Linnéus qu'on trouve aulli dans les îles d'*Amérique*, il eft compofé feulement d'une mafle de gros pepins dont on peut fûcer un peu de chair qui eft très-douce, mais qui n'a guere de fûveur. Corofol.

15°. Le Cachiman ou cœur de bœuf, l'*annona reticulata* de Linnéus. La qualité de ce fruit eft bien exprimée par fon nom anglois qui fignifie pomme de flan; on l'a nommée ainfi dans les îles d'*Amérique*; effectivement, il reflemble au flan, & il eft très-bon. Cachiman.

16°. La pomme de cachou fe mange rarement, parce qu'elle eft aftringente: la noix qui croît au fommet eft très-connue en Europe.

17°. La noix de coco eft auffi très-connue en Europe; il y en a de plusieurs fortes à *Java*; la meilleure de celles qu'y ont trouvé les Anglois; elle eft appellée *calappi edjou*, & on la diftingue aifément par la rougeur de la chair qui eft entre la peau & la coque. Noix de co.
60.

18°. Le mangouftau eft le *garctia mangofana* de Linnéus. Ce fruit particulier aux Indes-Orientales, eft à-peu-près de la groffeur d'une pomme fâvage, & d'une couleur de vin foncé: fur fon fommet, il a une couronne de cinq ou fix petits triangles qui fe réuniffent en cercle & plusieurs feuilles vertes creufes qui font des refies de la fleur; lorsqu'on veut en manger, il faut en ôter la peau, ou plutôt une efpece de chair au-deffous de laquelle on trouve fix ou fept noyaux blancs placés en rond. La pulpe dont ils font enveloppés, eft un fruit qui eft délicieux au-delà de tout ce qu'on peut imaginer: il n'eft pas moins fain qu'agréable. Les malades qui font attaqués de fievres putrides ou inflammatoires, prennent ce fruit mêlé avec l'orange douce, & s'en trouvent fort bien.

19°. Les jambos font l'*eugenia malaccensis* de Linnéus. Ce fruit eft d'un rouge foncé, & d'une forme ovale, les plus gros qui font toujours les meilleurs; ils ont la grandeur d'une petite pomme; ils font agréables, rafraichiffans, quoiqu'ils n'aient pas beaucoup de fûveur. Jambos.

20°. Le *jambu-eyer*, autre jambos, c'eft une efpece de l'*eugenia* de Linnéus. Il y a deux efpeces de ce fruit qui ont une forme femblable, Jambu-eyer.

ressemblante à une cloche, mais ils diffèrent par la couleur; l'une est rouge & l'autre blanche, ils sont un peu plus gros qu'une cerise: ils n'ont ni saveur, ni douceur au goût; ils ne contiennent qu'un suc aqueux légèrement imprégné d'acide: cependant on les cultive dans ce pays chaud, parce qu'ils sont rafraîchissans.

Jambu-eyer mauwar.

21°. Le *jambu-eyer mauwar*; l'*eugenia jambos* de Linnéus. Celui-ci est plus agréable à l'odeur qu'au goût; sa saveur ressemble à la conserve de rose, & son odeur au parfum que répandent ces fleurs fraîches.

Pomme de grenade.

22°. La pomme de grenade est le même fruit qui est connu en Europe sous ce nom.

Durion

23°. Le durion ressemble à un petit melon, mais sa peau est couverte d'épines coniques & pointues d'où il a tiré son nom; car *dure*, dans la langue malaïse, signifie piquant; quand il est mûr, il se partage longitudinalement en sept ou huit compartimens, dont chacun contient six ou sept noix qui n'ont pas tout-à-fait la grosseur des châtaignes, & qui sont recouvertes d'une substance qui, par la couleur & la consistance, ressemble beaucoup à la crème épaisse: c'est la partie comestible, & les naturels du pays l'aiment passionnément. Les Européens qui en mangent pour la première fois, la trouvent ordinairement désagréable, sa saveur approche un peu d'un mélange de crème, de sucre & d'oignons, & l'odeur de l'oignon y est dominante.

Nanca.

24°. Le nanca, appelé *jack* dans quelques parties de l'Inde, a, comme le durion, une odeur très-désagréable aux étrangers, & un peu ressemblante à celle d'une pomme pourrie mêlée avec du lait; la saveur n'en est pas non plus du goût de tout le monde, on dit qu'il devient prodigieusement gros dans quelques pays qui lui sont favorables. Rumphius rapporte qu'il est quelquefois si grand qu'un homme peut à peine le soulever, & un Malais a assuré qu'à *Maduré* il faut souvent deux hommes pour le porter. Cependant ceux de *Batavia* n'excèdent jamais la grosseur d'un gros melon, à qui ils ressemblent beaucoup par la forme: ils sont couverts d'épines anguleuses semblables aux aiguilles de quelques cristaux, mais qui ne sont pourtant pas assez dures pour blesser ceux qui les mangent.

Champada.

25°. Le champada ne diffère guère du nanca qu'en ce qu'il n'est pas si gros.

Rambutan

26°. Le rambutan est peu connu des Européens, il ressemble beaucoup à la châtaigne enveloppée de sa gousse, & comme elle, il est couvert de petites pointes émoussées & d'un rouge foncé. Le fruit se trouve sous cette peau: il y a un noyau en-dedans du fruit; la partie bonne à manger est en petite quantité, mais est acide & peut-être plus agréable que celui d'aucun des autres végétaux.

27°. Le jambolan approche beaucoup de celles de la prune de damas par sa grosseur & sa figure ; mais il est un peu plus âpre au goût, & par conséquent moins agréable.

Cook.
1770.
Jambolan.
Boa-bulatra.

28°. Le boa-bidarra, ou *rhamnus jujuba* de Linnéus est un fruit rond & jaune, à-peu-près de la grosseur d'une groseille ; sa saveur ressemble à celle de la pomme, & il est aussi âpre que la pomme sauvage.

29°. Le *hamnam* est le *cynometra cauli flora* de Linnéus. La forme de ce fruit ressemble un peu à celle de la fève, il a environ trois pouces de long, & l'extérieur en est très-raboteux : on le mange rarement cru, mais cuit au beurre il est très-bon.

30. 31°. Le *catappa*, ou *terminalia catappa* est le *canare* ou le *canarium commune* de Linnéus. Ce sont deux noix qui ont une pulpe un peu ressemblante à une amande : mais il est si difficile d'en rompre la coque qu'on ne les vend pas au marché ; celles que les Anglois goûterent avoient été cueillies par M. Banks sur l'arbre qui les porte.

Catappa.

32°. Le *madja* ou *limonia* de Linnéus. Ce fruit renferme sous une coque dure & cassante, une chair un peu acide qu'on ne peut pas manger sans sucre, & même avec ce supplément, il ne passe pas généralement pour être agréable.

Madja.

33°. Le *sunut*, le *trichilia* de Linnéus : c'est le plus mauvais de tous les fruits qu'on vient de décrire, il ressemble au madja par la forme & la grosseur ; & sous une peau épaisse, il contient une chair comme celle du maugoustan ; le goût en est acide & âpre, & si désagréable, que les Anglois furent surpris de le voir exposé en vente chez les fruitiers.

Sunut.

34. 35. 36°. Le *blim-bling* ou *averrhoa belimbi* ; le *blimbling best*, ou *averrhoa carambola* ; & le *cherrema* ou *averrhoa acida* sont trois espèces du même genre dont porte Linnéus ; quoiqu'ils diffèrent par la grosseur, ils ont à-peu-près le même goût ; le blimbling-besse est le plus doux ; les deux autres sont si acides, qu'on ne peut pas les manger sans les apprêter ; on en fait pourtant une excellente sauce aigrelette.

Averrhoa.

37°. Le *salach* ou *calamus votang zalacca* de Linnéus, est le fruit d'un arbrisseau garni de piquans ; il est à-peu-près de la grosseur d'une châtaigne & couvert d'écaillés ; au-dessous des écaillés, il y a deux ou trois amandes jaunes, dont la saveur ressemble un peu à celle de la fraise.

Salach.

Outre ces fruits, l'île de *Java*, & en particulier le pays des environs de *Batavia*, en produit plusieurs espèces d'autres qui n'étoient pas de saison pendant la relâche de l'*Endeavour*. On dit aussi à Cook que les pommes, les fraises & d'autres fruits de l'Europe, avoient été plantés sur les montagnes, & qu'ils y croissoient en grande abondance. Il a vu plusieurs fruits conservés dans du su-

Coût.
1770.
Kinkit.

cre, qu'il n'a pas aperçus dans leur état naturel, l'un est appelé *kinkit* & un second *boa atop*, il y en a beaucoup d'autres, & en particulier le *keller*, le *guindina*, le *moringa*, & le *jocum* qui ne sont mangés que par les naturels du pays. Le *jocum* est de la même espèce que le fruit à pain des îles de la mer du sud, mais li inférieur en bonté, que M.M. Banks & Solander ne l'ont pas rapporté à cette classe, si l'apparence extérieure du fruit & de l'arbre n'étoit pas la même au premier coup d'œil; ces fruits ainsi que quelques autres, ne méritent pas une description particulière.

Quantité de
fruits qui se
consomme
dans Batavia.

La quantité de fruits qui se consomme à *Batavia* est incroyable; ceux qu'on expose publiquement en vente sont ordinairement trop mûrs. Une des rues de la ville n'est habitée que par des fruitiers Chinois, qui se fournissent dans les jardins des environs, & qui en tirent tout ce qu'il y'a de plus frais & de meilleur; mais il faut les leur payer au moins quatre fois plus qu'ils ne leur ont coûté.

Commerce
de fruits.

Une grande quantité de terrains, dont plusieurs sont à une distance considérable de *Batavia* & où l'on ne cultive que des fruits, approvisionnent la ville de cette denrée; les gens de la campagne, à qui ces terres appartiennent, le rendent avec les habitants de la ville à deux grands marchés, dont l'un appelé *passar sineen* se tient le lundi; & l'autre, nommé *passar tanabank*, le samedi: ces foires se tiennent à des endroits fort éloignés l'un de l'autre, pour la commodité des différens districts, mais aucune des deux n'est distante de *Batavia*, de plus de cinq milles: on peut y acheter les meilleurs fruits & à plus bas prix. Le spectacle du marché est très-amusant, la quantité de fruits qu'on y amène est étonnante: il est ordinaire d'y voir arriver cinquante chariots des plus beaux anans, entaillés aussi négligemment que des turneps en Angleterre, & les autres fruits s'y trouvent avec la même profusion. Cependant les jours de marché sont mal disposés; l'intervalle du samedi au lundi est trop court, & celui du lundi au samedi trop long; la plus grande partie de ce qu'on achète le lundi ne peut pas se garder jusqu'au marché suivant; de sorte que pendant plusieurs jours de la semaine, il n'y a de bons fruits à *Batavia* que chez les Chinois, de *passar pifang*.

Bois aromati-
qué qu'on
brûle.

Les habitants de cette partie de l'Inde ont une espèce de luxe qui n'est guère pratiqué dans les autres pays; ils brûlent continuellement des bois aromatiques & des résines, & s'environnent d'odeurs, en plaçant autour d'eux une grande quantité de fleurs; c'est peut-être un antidote qu'ils emploient contre les exhalaisons infectées de leurs fosses & de leurs canaux. Ils ont beaucoup de fleurs odoriférantes entièrement inconnues en Europe; je vais donner une description des principales.

Fleurs odorifé-
rantes.

Champacka.

1°. Le *champacka* ou *melichia champacka* est une fleur qui croît sur un arbre aussi grand qu'un pommier; elle a quinze pétales longues

gues & étroites, ce qui la fait paroître double, quoique réellement elle ne le soit pas : sa couleur est jaune, & beaucoup plus foncée que la jonquille, à laquelle elle ressemble un peu par son parfum.

Cook.
1770.

2°. Le cananga ou *uraria cananga* est une fleur verte, qui ne ressemble point du tout à la fleur d'aucun arbre ou plante d'Europe ; elle a plus l'apparence d'une touffe de feuilles que d'une fleur : son parfum est agréable, mais il lui est particulier.

Cananga.

3°. Le mulatti ou *nyctanthes sambar* est très-connu sous le nom de jasmin d'Arabie dans les terres chaudes d'Angleterre ; elle croît à *Batavia* dans la plus grande abondance, & son odeur, ainsi que celle de toutes les autres fleurs de l'Inde, quoique extrêmement agréable, n'a pas cette force qui distingue quelques-unes de la même espèce en Europe.

Molani.

4°. Le combaud *caracnassi*, & combaud tonquin, *pefeularia glabro* sont de petites fleurs de l'espèce des apocinées, & qui y ressemblent beaucoup par la forme & le parfum ; elles sont odoriférantes & très-différentes de toutes les productions des jardins Anglois.

Combaud
caracnassi.

5°. Le bonja-tanjon, ou *minulops elengi* de Linnéus est une fleur qui a la forme d'une étoile de sept ou huit rayons, & d'environ un demi-pouce de diamètre ; elle est d'une couleur jaunâtre, & d'un agréable parfum.

Bonja-tan-
jon.

On y trouve encore le fundal malam polianther *tuberora* ; cette fleur étant la même que notre tubéreux, ne doit point être rangée parmi celles qui sont inconnues en Europe ; mais on en parle ici à cause de son nom *malais*, qui signifie intrigante de nuit ; qualité qui lui convient assez bien. La chaleur de ce climat est si grande, que peu de fleurs exhalent leur parfum pendant le jour ; la tubéreuse étant absolument sans odeur, & sa couleur étant modeste & sans éclat, elle paroît négliger de s'attirer des admirateurs ; mais dès que la nuit vient, elle répand son parfum, attire l'attention & charme tous ceux qui l'approchent.

Sandal-ma-
lam.

On vend des fleurs dans les rues tous les soirs au coucher du soleil ; elles sont disposées en guirlandes d'environ deux pieds de long, ou arrangées en bouquets de différentes formes, qui se séparent. Il y a encore dans les jardins particuliers plusieurs autres fleurs odoriférantes, qui n'y croissent pas en assez grande quantité pour être apportées au marché.

Commerce
de fleurs.

Les personnes des deux sexes remplissent leurs cheveux & leurs habits de ces fleurs, mêlées avec les feuilles d'une plante appelée pandany, & coupées en petits morceaux. Ils poussent la recherche encore plus loin ; ils répandent ce mélange sur leurs lits, de manière que la chambre dans laquelle ils couchent, respire le plus délicat & le plus pur de tous les parfums ; & comme ils n'ont d'autre couverture qu'une simple pièce de toile fine, cette odeur n'est point altérée par une transpiration abondante.

Tome XX.

Ffff

Cook.
1770
Animaux
domestiques.
Chevaux.

Especie de
bœufs.

Especie de
bœuf.

Especie de
moutons.

Especie de
cochons.

Tigres &
rhinoceros.

Les animaux domestiques de ce pays, parmi les quadrupèdes, sont principalement les chevaux, les vaches, les buffles, les moutons, les chevres & les cochons : les chevaux sont petits ; leur taille ne surpasse jamais celle des chevaux qu'on appelle en Angleterre *gallo-way* ; mais ils sont agiles & pleins de feu, & on dit que les Européens les trouverent à *Java*, lorsqu'ils doublerent pour la première fois le cap de *Bonne-Espérance*. On prétend que les bœufs sont de la même espèce que ceux d'Europe ; cependant leur figure est si différente de celle des nôtres, qu'on doute qu'ils soient de la même race : ils ont, il est vrai, le paléaria ou le fanon, que les naturalistes donnent comme caractéristique qui distingue l'espèce que nous avons en Europe ; mais il est certain qu'on en trouve des sauvages non-seulement à *Java*, mais encore dans plusieurs des îles d'Orient : celui que les Anglois mangerent à *Batavia* avoit une chair plus belle que le bœuf d'Europe, mais il étoit moins succulent & excellement maigre. Les buffles y sont abondans ; les Hollandois n'en mangent jamais la chair ; ils ne boivent pas non plus le lait des femelles, parce qu'ils sont persuadés que cette nourriture est mal-saine, & tendante à donner la fièvre ; quoique les naturels du pays & les Chinois mangent de l'un & de l'autre sans en être incommodés. Les moutons sont de ceux qui ont de grandes oreilles pendantes, & du poil au lieu de laine : la chair en est dure & coriace, & c'est à tous égards un très-mauvais mouton. Cook y trouva pourtant quelques moutons du Cap excellens, mais si chers, qu'il en acheta quatre à quarante-cinq échelings la pièce, & le plus gros ne pesoit que quarante-cinq livres. Les chevres ne sont pas meilleures que les moutons, mais les cochons, sur-tout ceux de la race Chinoise, sont très-bons, & si gras, qu'on y achete le maigre séparément ; le boucher, qui est toujours Chinois, en ôte, sans la moindre difficulté, autant de gras qu'on le veut, & il le revend à ses compatriotes, qui le fondent & le mangent en place de beurre avec leur riz ; malgré l'excellence de ce porc, les Hollandois sont si fortement prévenus en faveur de tout ce qui vient de leur pays natal, qu'ils ne mangent que des moutons de race Hollandoise, qui y sont beaucoup plus chers que les Chinois, comme les moutons Chinois coûtent plus en Europe que les Hollandois.

Outre ces animaux, qui sont domestiques, ils ont encore des chiens & des chats sauvages, ainsi que des chevaux & d'autres bestiaux dans les montagnes de l'intérieur de l'île : on ne trouve plus de buffles sauvages dans aucune partie de *Java*, quoiqu'ils soient abondans à *Macassar*, & dans plusieurs autres îles d'Orient. Les environs de *Batavia* sont très-bien fournis de deux espèces de daims & de cochons sauvages très-bons ; les Portugais qui les tuent, les vendent à un prix raisonnable.

On dit qu'il y a une grande quantité de tigres & quelques rhinoc-

ros dans les montagnes & les lieux déserts de l'isle : ces mêmes endroits nourrissent aussi des singes, qui ne sont qu'en petit nombre aux environs de *Batavia*.

Cook.
1770.

On est étonné de l'abondance de poissons qui se trouvent à *Batavia* ; il y en a plusieurs d'excellens , & ils sont tous à bon marché, excepté le petit nombre de ceux qui sont rares. Là, comme dans les autres pays, la vanité l'emporte même sur la gourmandise ; les seuls esclaves se nourrissent de poissons à bon marché, quoiqu'ils soient, la plupart, de la meilleure espèce, & les riches couvrent leurs tables de ceux qui sont chers, précisément parce qu'ils sont rares ; car ils valent souvent beaucoup moins que les premiers.

Poissons.

Il y a des tortues à *Batavia*, mais elles ne sont ni aussi tendres ni aussi grasses que celles des îles d'Amérique, lorsqu'on mange celles-ci à Londres ; telles qu'elles soient, les Anglois les regardoient comme un bon aliment, mais les Hollandois, singuliers en ce point comme en beaucoup d'autres choses, ne les mangent pas. Cook a vu quelques lézards ou ignans très-grands ; on lui a dit que quelques-uns étoient aussi gros que la cuille d'un homme ; & M. Banks en tua un qui avoit cinq pieds de long : la chair de cet animal est une excellente nourriture.

Tortues.

Lézards.

La volaille y est très-bonne & en grande abondance ; les poules qui sont très-grosses, les canards & les oies y sont à fort bon marché ; les pigeons sont chers, & le prix des coqs d'Indes est exorbitant. Les Anglois ont trouvé quelquefois que la chair de ces animaux étoit maigre & sèche ; mais cela provenoit uniquement de ce qu'ils avoient été mal nourris, car ceux qu'ils nourrissoient eux-mêmes étoient aussi bons qu'aucun de la même espèce qu'ils avoient mangé en Europe, & quelquefois ils leur ont paru meilleurs.

Volailles.

En général, le gibier volant y est rare : les Anglois ont aperçu une fois dans les champs, un canard sauvage ; mais ils n'en ont jamais vu d'exposés en vente ; ils ont vu souvent des bécassines de deux espèces, dont l'une est exactement la même que celle d'Europe : il y a une espèce de grive qu'on peut toujours acheter en grande quantité des Portugais, qui, on ne sait pour quelle raison, se sont approprié le commerce du gibier. Il est à remarquer que les bécassines se trouvent dans beaucoup plus de pays du monde qu'aucun autre oiseau ; elles sont communes presque dans toute l'Europe, l'Asie, l'Afrique & l'Amérique.

Gibier.

Bécassines.

La nature n'a pas accordé tant de boissens aux habitans de *Java*, qu'à d'autres peuples placés dans les régions les moins fertiles du Nord. Il est vrai que les naturels de *Java*, & la plupart des autres Indiens qui habitent cette île, sont Mahométans, & par conséquent ils n'ont pas beaucoup à regretter de ne point avoir de vin ; comme si la prohibition de leur loi ne regardoit que la manière de s'enivrer, & non l'ivrognerie elle-même, ils mâchent du bétel jusqu'à perdre entièrement la raison & la santé.

Comment
les habitants
de Java s'en-
ivrent.

COOK.
1770.

Vin de palmier.

L'arrac qu'on y fait est trop connu pour qu'il soit nécessaire d'expliquer la manière dont on le fabrique; le palmier donne en outre, un vin de la même espèce que celui dont on a déjà parlé dans la description de l'île de *Savu*; on le tire du même arbre; on emploie la même méthode pour le faire, & on le vend dans trois états: dans le premier, il est presque tel qu'il sort de l'arbre, & on l'appelle *tuac manife*; il a cependant déjà reçu quelque préparation qui nous est entièrement inconnue, au moyen de laquelle il se garde deux jours, & sans laquelle il se corromperoit en douze heures; il est alors d'une douceur agréable, & n'enivre pas: dans les deux autres états, il a subi une fermentation, & on y a mis une infusion d'herbes & de racines qui lui font perdre la douceur, & lui donnent un goût très-austère & très-désagréable. L'une de ces liqueurs est nommée *tuac cras*, & l'autre *tuac cuning*. Cook ne peut pas assigner quelle est leur différence, mais elles enivrent fortement toutes deux. Ils expriment aussi de la noix de coco une liqueur appelée *tuac*; ils s'en servent principalement pour la mettre dans l'arrac, car c'est un ingrédient essentiel de la compolition de celui qui est bon.

Population
de Batavia.

Quoique *Batavia* soit la Capitale des domaines Hollandois dans l'Inde, elle est si loin d'être peuplée de Hollandois, que parmi les habitans Européens de la ville & de ses environs, il n'y en a pas la cinquième partie qui soient natis de Hollande ou d'extraction Hollandoise. Les Portugais forment le plus grand nombre; & entre les Européens il y a des Indiens de diverses nations, des Chinois, & beaucoup d'esclaves negres. On trouve dans les troupes, des hommes de presque tous les pays de l'Europe; des Anglois, des François, & autant d'Allemands que de toutes les autres nations. Les Hollandois, qui permettent aux autres Européens de gagner de l'argent, retiennent tout le pouvoir entre leurs mains, & possèdent par conséquent tous les emplois publics. Aucun homme, de quelque nation qu'il soit, ne peut aller s'y établir qu'en qualité de soldat au service de la Compagnie, & même avant d'être reçu, il doit s'engager à y rester cinq ans; cependant dès qu'il a l'ausé à cette formalité, il s'adresse au Conseil, qui lui permet de s'absenter de son Corps, & de se livrer au genre de commerce que sa fortune & ses talens le mettent en état d'entreprendre, & c'est ce qui fait que tous les blancs de *Batavia* sont soldats.

Remarques
sur les Por-
tugais de Ba-
tavia.

Les naturels de l'île, appelés les *Portugais Orauferane*, ou hommes nazarréans, pour les distinguer des autres Européens. *Orans*, dans la langue du pays signifie homme; ils comprennent cependant les Portugais sous la domination générale de *Caped* ou *Cofit*; nom injurieux, que les Mahométans donnent à tous ceux qui ne professent pas leur Religion. Quant aux Portugais, ils ont renoncé à la Religion de Rome pour devenir Luthériens: ils n'ont aucune communication avec la patrie de leurs ancêtres, & même ils ne la

reconnoissent pas; ils parlent, il est vrai, une langue corrompue du Portugais; mais ils se servent beaucoup plus souvent de la langue Malaise. On leur permet seulement de s'occuper aux travaux les plus vils; plusieurs vivent de la chasse, d'autres du métier de blanchisseur de linge, & quelques-uns sont artisans & ouvriers; ils ont adoptés tous les usages des Indiens, dont on les distingue principalement par les traits & la couleur; ils ont la peau beaucoup plus brune, & le nez pointu; si l'on en excepte la manière d'arranger leurs cheveux, leur ajustement est absolument le même.

Cook,
1770.

Les Indiens, mêlés à *Batavia* avec les Hollandois & les Portugais, & dans le pays adjacent, ne sont pas *Javans*, comme on pourroit se l'imaginer, mais natis de différentes illes d'où la Compagnie importe des esclaves, & ils ont été affranchis eux-mêmes, ou ils descendent d'Indiens anciennement affranchis, & i's sont tous compris sous le nom général d'*Orangsam* ou *Islam*, qui signifie sectateur de la vraie foi. Cependant on distingue aisément les natis de chaque pays en particulier, & on peut les reconnoître, comme des esclaves à leur marque, par les vices & les vertus de leurs différentes nations: la plupart de ceux-ci sont employés à la culture des jardins, & à vendre des fruits & des fleurs. Ce sont ces Indiens qui cultivent le bétel & l'arra, qu'on appelle ici *siri pinang*; les deux sexes de tous les rangs en mâchent une quantité surprenante; ils mêlent aussi la chaux avec ces racines, ainsi qu'on le fait à *Savu*; mais la chaux leur gâte moins les dents, parce qu'ils l'éteignent avant de s'en servir, & ils y ajoutent en outre une substance appelée *gamber*, qu'on tire du continent de l'Inde; les femmes, au-dessus du commun, y mettent encore du cardamome, & plusieurs autres aromates, pour donner à leur haleine une odeur agréable: d'autres Indiens s'adonnent à la pêche, & conduisent par eau des marchandises d'un endroit à l'autre. Quelques-uns d'entre eux sont riches, & vivent avec la magnificence de leur pays, qui consiste principalement à avoir un grand nombre d'esclaves.

Indiens.

Ces *Islams* sont d'un tempérament remarquable à l'égard de la nourriture; elle consiste sur tout en riz bouilli avec très-peu de buffle, du poisson & de la volaille, quelquefois du poisson sec & des chevrettes seches, qu'on y apporte de la Chine. Chaque plat est fortement assaisonné de poivre de Cayenne: ils ont aussi plusieurs especes de pâtisseries faites de farine de riz, & d'autres subtilances que Cook ne connoissoit pas, & ils mangent beaucoup de fruits, & en particulier de ceux que produit la plantation.

De quoi ils
se nourris-
sent.

Malgré leur tempérament générale, leurs festins sont somptueux & magnifiques à leur manière, comme ils sont Mahométans, le vin & les liqueurs fortes ne sont pas partie de leur régal en public, & ils se contentent de leur bétel & de leur opium.

Luxe de sa-
nat.

Le mariage est la principale cérémonie d'appareil parmi eux; les

familles empruntent à cette occasion autant d'ornemens d'or & d'argent qu'elles peuvent en trouver pour en parer les époux ; de sorte que leurs habillemens de nœces sont très-brillans & très-magnifiques, les fêtes que donnent les riches durent quelquefois fort long-temps ; pendant cet intervalle, les femmes empêchent le mari d'avoir commerce avec son épouse, quoiqu'ils soient mariés dès le premier jour.

Langue des
Indiens de
Malacca.

La langue que parlent presque tous ces peuples, de quelques pays qu'ils tirent leur origine, est le Malais, au moins c'est le nom qu'on lui donne : c'est probablement un dialecte corrompu de celui qui est en usage à *Malacca*, chaque petite île cependant a son langage particulier, & *Java* en a deux ou trois, mais cette espèce de langue est la seule qu'on y parle aujourd'hui ; & on a dit à Cook qu'elle étoit utile dans une grande partie des Indes-Orientales. Thomas Bowrey a publié à Londres en 1701, un dictionnaire Malais & Anglois.

Les femmes
s'établissent
sans peine à
Batavia.

Les femmes de toutes nations peuvent s'établir à *Batavia* sans être soumises à aucunes gênes : mais on a dit à Cook qu'il n'y en avoit pas vingt de nées en Europe, & que les blanches qui y sont en grande quantité, descendent de parens Européens de la troisième ou quatrième génération, les restes de plusieurs familles qui sont venues successivement s'y fixer, & dont la ligne mâle s'est éteinte ; car il est sûr que ce climat n'est pas si funeste aux femmes qu'aux hommes.

Manière
dont elles
arrangent
leurs che-
veux.

Ces femmes imitent en tout les Indiennes ; leur habillement est composé des mêmes étoffes ; elles arrangent leurs cheveux de la même manière & elles se font également asservies à l'habitude de mâcher du bétel. Les femmes portent tous les cheveux qui croissent sur leurs têtes, & afin d'en augmenter la quantité, elles se servent d'huiles & d'autres ingrédiens ; elles en ont beaucoup : ils sont généralement noirs ; elles en forment une espèce de tresse circulaire sur le sommet de la tête où elles l'attachent avec une aiguille d'une manière on ne peut pas plus élégante. La tresse de cheveux est surmontée d'une autre tresse de fleurs dans laquelle le jasmin d'*Arabie* est agréablement entremêlé avec les étoilles d'or du *bonger tangong*. Les deux sexes se baignent constamment dans la rivière au moins une fois par jour. Cet usage dans ce pays chaud est également nécessaire à la propreté & à la santé ; ils donnent aussi beaucoup d'attention à leurs dents, quoique leur couleur s'altère fortement par le bétel, qu'ils mâchent par une opération très-incommode & très-pénible ; ils en usent les extrémités, tant de celles de la mâchoire supérieure, que de l'inférieure avec une espèce de pierre à éguiser jusqu'à ce qu'elles soient parfaitement égales & polies : de sorte qu'ils leur font perdre au moins une demi-ligne de longueur. Ils font ensuite au milieu des dents de la mâchoire supérieure un fil-

toins.

Usage de se
baigner les
dents.

lon profond parallele aux gencives, la profondeur de ce filon est au moins égale à la quatrième partie de l'épaisseur de la dent, de sorte qu'il peut aller fort au-delà de ce qu'on appelle l'émail, qu'on ne peut pas endoimager, suivant les dentistes d'Europe, sans perdre la dent. Cependant les Anglois n'en n'ont jamais vu une de gâtée parmi ces peuples qui sont dans l'usage universel d'en filonner ainsi l'émail; la noirceur qui y reste après l'opération, s'enlève en la lavant, & la dent paroît alors aussi blanche que l'ivoire, ce qui n'est pourtant pas estimé comme un avantage par les belles & les petits maîtres de ces nations.

Depuis un temps immémorial la pratique appelée *mock* ou courir un *muck*, est établie chez ces peuples; on dit qu'un Indien court un *muck* dans le sens originaire du mot, lorsqu'après s'être enivré d'opium il se précipite dans les rues une arme à la main, tuant toutes les personnes qu'il rencontre jusqu'à ce qu'il soit tué lui-même ou arrêté. Les Anglois en virent plusieurs exemples pendant leur séjour à *Batavia*; & un des Officiers a dit à Cook qu'il se passoit rarement une semaine sans que lui ou ses confreres fussent appelés pour en arrêter quelqu'un, dans un de ces cas dont les Anglois furent témoins: l'homme avoit eu plusieurs fois à se plaindre de la perfidie des femmes & étoit devenu fol de jalousie avant de s'enivrer d'opium; on dit que l'Indien qui court un *muck* est toujours réduit au désespoir par quelque outrage & qu'il se venge d'abord sur ceux qui lui ont fait des injures; que quoique ces misérables courent les rues une arme à la main, écumant de rage, cependant ils ne tuent jamais; ceux qui les laissent passer sont en sûreté: ce sont ordinairement des esclaves qui, par conséquent, sont très-exposés aux injustices & qui en obtiennent plus difficilement une réparation légale. Les hommes libres cependant se livrent quelque-fois à cette extravagance & un de ceux que virent les Anglois étoit libre & assez riche; il étoit jaloux de son propre frere qu'il massacra, ainsi que deux autres hommes qui voulurent lui faire résistance; il ne sortit pourtant pas de sa maison, il tâcha de s'y défendre quoique l'opium l'eût tellement privé de ses sens que de trois fusils qu'il mit en joue contre les Officiers de la police, aucun n'étoit ni chargé, ni amorcé. Si l'Officier prend en vie un de ces *amocks* ou *mohawks*, comme on les appelle par corruption, sa récompense est très-confidérable, mais s'il le tue, il ne reçoit rien au-dessus de sa paie ordinaire. Cependant tel est le désespoir de ces furieux qu'ils tuent trois ou quatre personnes chargées de les arrêter, quoique ceux-ci aient des espèces de grandes teucelles pour les saisir sans se mettre à la portée de leurs armes; ceux qu'on prend en vie sont ordinairement blessés, mais ils n'en sont pas moins rompus vifs, & si le Médecin, qui est chargé d'examiner leurs blessures, pense qu'elles peuvent être mortelles, la peine est infligée sur-le-champ; & la

Cook.
1770.

Fonctes es-
fets de l'o-
pium.

Cook.
1770.

Opinions superstitieuses.

place de l'exécution est communément le lieu où ils ont commis leur premier assassinat.

On trouve chez ces peuples plusieurs pratiques & opinions absurdes qu'ils ont reçues des payens leurs ancêtres : ils croient que le diable qu'ils appellent *Satan* est la cause de toutes les maladies & de toutes les adversités ; & pour cette raison lorsqu'ils sont infirmes ou dans l'infortune, ils lui consacrent comme une offrande propitiatoire des alimens, de l'argent & beaucoup d'autres choses. Si quelqu'un parmi eux ne peut pas prendre de repos, & fait des rêves deux ou trois nuits consécutives, ils concluent que *Satan* emploie cette voie pour lui intimor ses commandemens, & que, s'il néglige de les accomplir, quoiqu'ils ne soient pas révélés assez clairement pour en comprendre le sens, il tombera certainement malade ou mourra : il fait, pour interpréter ses songes, de grands efforts d'imagination, & si en les prenant à la lettre ou allégoriquement, directement ou en sens contraire, il ne peut venir à bout d'en tirer une explication qui le satisfasse, il a recours au *Carwin* ou Prêtre qui l'aide de ses commentaires & de ses éclaircissemens, & qui lui explique distinctement les mystérieuses inspirations de la nuit. L'interprétation générale est que le diable a besoin de vivres ou d'argent, qu'on ne manque jamais de lui donner : il place ces présens sur une petite planche de feuilles de cocos, & il les suspend sur les branches d'un arbre près de la rivière. M. Banks leur demanda une fois s'ils pensoient que le diable dépensât de l'argent ou mangeât les alimens ; on lui répondit que quant à l'argent, il est regardé plutôt comme une expiation que paie le pécheur, que comme un don dont *Satan* doit jouir, & que s'il est offert par l'homme qui fait des songes, il n'importe pas en quelles mains ; il arrive qu'il est ordinairement pris par quelque étranger qui passe dans ce lieu. Ils ajoutent que pour les alimens, quoique le diable n'en mange pas les parties grossières, cependant en les approchant de sa bouche, il en suce toute la faveur sans changer leur forme, de sorte qu'en suite ils sont aussi insipides que de l'eau.

Autre opinion folle sur les crocodiles.

Ils ont une autre opinion superstitieuse dont il est encore plus difficile de rendre compte. Ils croient que les femmes en accouchant mettent souvent au monde en même temps un jeune crocodile jumau de l'enfant ; ils imaginent que la sage femme reçoit cet animal avec beaucoup de soin, & le porte sur-le-champ à la rivière, où elle le met dans l'eau. La famille dans laquelle on suppose qu'est arrivée cette naissance, porte constamment des alimens à la rivière pour ces parens amphibies, & le jumau sur-tout y va à certain temps dans tout le cours de sa vie, accomplir ce devoir fraternel ; ils sont unanimement persuadés que s'il y manquoit, ils seroient punis de maladie ou de mort. Il n'est pas aisé de deviner ce qui a pu introduire pour la première fois une idée si extravagante

extravagante & si absurde, d'autant plus qu'elle ne paroît avoir aucune liaison avec leur croyance, & il est encore plus difficile d'expliquer comment on peut soutenir qu'un fait qui n'est jamais arrivé, arrive tous les jours, sur-tout lorsqu'il est affirmé par des hommes qui ne peuvent pas être trompés par les apparences, & qui n'ont aucun intérêt à la fraude. Il n'est cependant rien de plus certain que la ferme croyance de cette folie parmi ce peuple, & tous les Indiens que les Anglois ont interrogés sur ce fait, l'ont unanimement attesté. Elle semble avoir pris naissance dans l'île de *Celbes* & de *Bouton*, où plusieurs des habitans nourrissent des crocodiles dans leurs familles; mais quoi qu'il en soit de cette conjecture, cette opinion s'est répandue sur toutes les îles orientales jusqu'à *Timor* & *Ceram*, & à l'ouest jusqu'à *Java* & *Sumatra*, où cependant je ne crois pas qu'on ait jamais entretenu de jeunes crocodiles.

Ces crocodiles jumeaux sont appelés *sudaras*, & voici une des fables sans nombre, qu'on a racontée aux Anglois pour certifier, disoit-on, d'une manière incontestable leur existence par un témoignage oculaire.

Une jeune femme esclave, née & élevée parmi les Anglois de *Rencouli* & qui favoit un peu l'anglois, dit à M. Banks que son pere en mourant, lui apprit qu'il avoit un crocodile pour son *sudara*, & qu'il l'avoit chargé solennellement de lui donner à manger quand il seroit mort, en lui indiquant dans quelle partie de la riviere elle le trouveroit, & par quel nom elle devoit l'appeler : que suivant les instructions & le commandement de son pere, elle étoit allée sur les bords de la riviere, & qu'elle l'avoit appelé *Radja ponti* (Roi blanc); sur quoi un crocodile étoit sorti de l'eau, & avoit mangé dans sa main les provisions qu'elle lui avoit apportées. Quand on la pria de faire la description de cet oncle paternel, qui faisoit sa demeure dans l'eau sous une forme si étrange, elle dit qu'il n'étoit pas comme les autres crocodiles, mais beaucoup plus beau, que son corps étoit tacheté & son nez rouge; qu'il avoit des bracelets d'or à ses pattes, & des pendans de même métal à ses oreilles. M. Banks écouta patiemment jusqu'à la fin ce conte d'une fausseté ridicule, & il renvoya ensuite la fille, sans lui faire remarquer qu'un crocodile avec des oreilles étoit un monstre aussi extraordinaire qu'un chien avec des griffes. Quelque temps après, un domestique que M. Banks avoit loué à *Batavia*, & qui étoit fils d'un Hollandois & d'une femme Javane, jugea à propos d'avertir son maître qu'il avoit vu avec plusieurs autres Hollandois & Malais, un crocodile de la même espèce; qu'il étoit très-jeune, qu'il n'avoit que deux pieds de long, & des bracelets d'or à ses pattes. Je ne puis pas croire cette histoire, lui répondit M. Banks, car on m'a assuré l'autre jour qu'un crocodile avoit des pendans d'oreille; vous savez que cela est faux, puisque ces animaux n'ont point d'oreilles. -- Ah,

Tome XX.

G g g g

COOK.
1770.

Crocodiles
jumeaux.

Fable.

M. Banks! lui repiqua le valet, ces sudara oran ne sont pas comme les autres crocodiles, ils ont cinq doigts à chaque pied, une grande langue qui remplit leur bouche, & des oreilles aussi, quoiqu'à la vérité elles soient très-petites.

On ne pouvoit savoir jusqu'où ces personnes croient à la vérité de ce qu'elles racontient, car la crédulité de l'ignorance & de la sottise n'a point de bornes. Cependant il y a dans la relation de la fille des faits sur lesquels il lui étoit impossible de se tromper, & par conséquent elle étoit coupable d'une fausseté manifeste & volontaire. Son pere a pu la charger de nourrir un crocodile qu'il imaginoit être son sudara; mais dire qu'il est sorti de la rivière lorsqu'elle l'a appelé par le nom de *Roi blanc*, & qu'il a pris les aliments qu'elle lui avoit apportés. C'est une fable de sa propre invention, puisqu'il lui a été impossible de croire que ce fait fût vrai; cependant son histoire prétendue ainsi que celle du domestique, sont une forte preuve qu'ils étoient fermement persuadés de l'existence des crocodiles sudaras, & on expliquera aisément la fiction de la fille, si l'on considère que le desir vis que chacun éprouve naturellement de persuader aux autres ce qu'il croit lui-même, est une tentation puissante de le soutenir par les preuves les plus absurdes. On sait qu'il est arrivé que plusieurs personnages respectables d'ailleurs se sont rendus coupables de cette espèce de faux témoignage, afin d'opérer sur les autres la persuasion d'une opinion qu'ils croyoient être vraie.

Cérémonie
extraordinaire
sur un sujet
des crocodi-
les.

Les Bougis, les Macassars & les Boetous sont si fermement persuadés qu'ils ont des parens crocodiles dans les rivières de leur pays, qu'ils font en leur souvenir une cérémonie périodique; ils vont par troupes sur un bateau fourni d'une grande quantité de provisions & de toute sorte de musique; ils chantent & pleurent alternativement, chacun invoque ses parens jusqu'à ce qu'un crocodile paroisse, & dès-lors la musique s'arrête, & ils jettent dans l'eau les provisions, le bétel & le tabac: par ces honneurs qu'ils rendent à l'espèce, ils espèrent être agréables aux individus qui sont leurs parens, & que ceux-ci accepteront ces offrandes générales qu'ils ne peuvent pas leur adresser en particulier.

Chinois de
Batavia.

Parmi les habitans de *Batavia*, après les Indiens, il faut ranger les Chinois, qui sont en très-grand nombre dans cette place, & qui possèdent très-peu de bien, plusieurs d'entr'eux vivent en-dedans des murailles, & tiennent boutique. Nous avons déjà parlé des vendeurs de fruits de *passar-pissang*: d'autres étalent une grande quantité de marchandises Européennes Chinoises. La plus grande partie cependant vit au-dehors des murailles dans un quartier qui leur est particulier, & qui est appelé le champ Chinois; plusieurs d'entr'eux sont charpentiers, menuisiers, forgers, tailleurs, cordonniers, teinturiers & brodeurs; ils y soutiennent la réputation

d'hommes industrieux qu'on leur attribue universellement ; quelques-uns sont répandus dans la campagne des environs, où ils entretiennent des jardins cultivés de riz & du sucre, ou nourrissent des vaches & des buffles dont ils portent journellement le lait à la ville.

Il n'est rien de vil ou de mal honnête que l'appât du gain ne fasse entreprendre aux Chinois, pourvu qu'ils ne courent pas un trop grand risque ni danger d'être surpris : quoiqu'ils travaillent avec beaucoup d'application, & qu'ils supportent patiemment toute espèce de fatigue, cependant ils n'ont pas plutôt quitté leur ouvrage qu'ils se mettent à jouer aux cartes, aux dés, ou à quelque autres jeux qu'ils ont inventés, & qui sont entièrement inconnus en Europe : ils s'y adonnent avec tant d'ardeur, qu'ils prennent à peine le temps de manger & de dormir ; de sorte qu'il est aussi rare de voir un Chinois oisif, que de rencontrer un Hollandais ou un Indien occupé.

Ils sont très-polis, ou plutôt serviles dans leurs manières ; & de quelque rang qu'ils soient, leur habillement est toujours d'une propreté remarquable. On n'entreprendra pas de décrire leur figure & leurs vêtements ; car la belle espèce de papier Chinois, qui est aujourd'hui commun en Angleterre & en France, en donne une représentation parfaite, quoique peut-être avec quelques légères exagérations qui approchent de la caricature.

Ils ne sont pas difficiles sur le manger ; leurs repas sont peu somptueux, quoique le petit nombre de riches se nourrissent de mets délicats. Le riz, avec très-peu de viande ou de poisson, sert de nourriture aux pauvres, & ils ont en cela de grands avantages sur les Indiens Mahométans, à qui la religion défend de manger de plusieurs choses qu'ils pourroient aisément se procurer : comme on ne leur a point imposé de défenses pareilles, outre le porc, ils mangent des chiens, des chats, des grenouilles, des lézards, des serpens de plusieurs sortes, & un grand nombre de poissons qui ne sont pas partie des alimens des autres habitans de ce pays ; ils y font entrer aussi plusieurs végétaux auxquels un Européen ne toucheroit jamais, à moins qu'il ne fût sur le point de périr de faim.

Les Chinois ont une superstition singulière sur l'enterrement de leurs morts ; car jamais dans aucun cas ils n'ouvrent la terre une seconde fois à l'endroit où un cadavre a été enterré. Leurs cimetières, dans les environs de *Batavia*, couvrent plusieurs centaines d'acres de terreins ; & les Hollandais, fâchés de voir tant de terres en friche, n'en vendent pour cela qu'aux prix le plus exorbitant : cependant les Chinois trouvent moyen de se procurer la somme qu'on demande, & ils nous donnent un autre exemple de la folie & de la foiblesse de la nature humaine, qui transporte aux morts des égards qu'elle a pour les vivans, & qui fait de ce point un objet de sollicitude & de dé-

Cook.
1770.

Leur av'dicé

Leur goût
pour le jeu.

Leur politesse.

Alimens
dont ils se
nourrissent.

Leurs pei-
gés sur l'en-
terrement
des morts.

Cook.
1770.

peuse, qui ne peuvent procurer aucun avantage à ceux qui ont quitté la vie. Entraînés par ce préjugé universel, ils emploient une méthode peu commune pour conserver le cadavre entier, & empêcher que les cendres ne se mêlent avec la terre qui les environne; ils le renferment dans une bierre de bois large & épaisse, qui n'est pas faite de planches jointes ensembles, mais d'un tronc d'arbre solide, creusé comme un canal; après en avoir recouvert les dessus, ils la placent dans la fosse, & l'enduissent d'une couche de leur mortier appelé *chinon*, d'environ huit ou dix pouces d'épaisseur, laquelle, en peu de temps, devient aussi dure que la pierre. Les parents du défunt assistent aux funérailles avec un nombre considérable de femmes louées pour pleurer: on peut bien penser que cet appareil de deuil, acheté à prix d'argent, ne flatte pas plus les vivans qu'il n'est utile aux morts. Cependant on paie des pleureurs chez des peuples beaucoup plus raisonnables & plus éclairés que les Chinois. La loi ordonne à *Batavia* que chacun soit enterré suivant son état, & on n'en dispense dans aucun cas; de sorte que si le défunt n'a pas laissé de biens pour payer ses dettes, un Officier fait un inventaire de ce qui lui restoit en mourant, & il en est prélevé une partie pour faire les funérailles suivant l'usage prescrit, & les créanciers ne partagent que le surplus: c'est ainsi que dans plusieurs cas, les vivans sont sacrifiés aux morts, & que l'argent qui devroit acquitter une dette ou nourrir des orphelins, est dépensé dans des cérémonies inutiles, ou enfouit dans le sein de la terre.

Eclaves.

Prix des esclaves.

Les esclaves forment une autre classe nombreuse parmi les habitants de ce pays; les Hollandois, les Portugais & les Indiens d'un certain rang, sont toujours suivis par des esclaves: on les tire du *Sumatra*, de *Malacca*, & de presque toutes les îles à l'est. Les natifs de *Java*, dont un très-petit nombre, comme on l'a déjà remarqué, vivent dans les environs de *Batavia*, ne peuvent pas être réduits en servitude; les loix statuent sur cette matière des peines très-sévères, qui, à ce qu'on croit, sont très-rarement violées. Le prix de ces esclaves est de dix à vingt livres sterling, mais les femmes en coûtent quelquefois cent, si elles ont de la beauté. Ces malheureux sont très-paresseux, & comme ils font peu d'ouvrage, ils se contentent de peu de nourriture; ils vivent uniquement de riz bouilli, & d'une petite quantité de poisson les moins chers; étant originaires de différens pays, ils diffèrent extrêmement les uns des autres par la figure & le caractère: les negres d'Afrique, appelés *papua*, sont les plus mauvais, & par conséquent ceux qu'on achète à meilleur marché; ils sont tous voleurs, & incorrigibles. Il faut ensuite ranger les bougis & les macassers de l'île de *Célebre*; ceux-ci sont faibles au dernier point, & quoiqu'ils ne soient pas si adonnés au vol que les negres; ils ont un esprit vindicatif & cruel, qui les rend extraordinairement dangereux, d'autant plus que pour sa-

tisfaire leur ressentiment , ils n'hésitent pas à sacrifier leur vie. Les meilleurs esclaves & les plus chers viennent de l'île de *Bali* ; les plus belles femmes sont originaires de *Nias*, petite île sur la côte de *Sumatra* ; mais leur constitution foible & délicate succombe bientôt à l'air mal-sain de *Batavia*. Il y a en outre des Malais & des esclaves de plusieurs autres dénominations, dont Cook ne se rappelle pas les différens caractères.

Cook.
1770..

Les maîtres ont plein pouvoir d'infliger à leurs esclaves tous les châtimens qui ne les privent pas de la vie ; mais s'ils meurent par une suite de coups , quand même leur mort seroit arrivée contre le dessein du propriétaire , il est jugé très-sévèrement , & condamné ordinairement à une peine capitale : c'est pour cela que le maître punit rarement lui-même son esclave ; dans ce cas , il s'adresse à un Officier appelé *Marineu*, & il y en a un d'établi dans chaque district ; le *Marineu* est chargé d'appaier les querelles , & de mettre les délinquans en prison , mais sur-tout d'arrêter les esclaves fugitifs , & de les punir des crimes dont le maître les accuse , après en avoir donné des preuves convenables : le *Marineu* en personne n'inflige pourtant pas le châtiment , il y emploie des esclaves qui sont les fonctions de bourreaux : les hommes sont châtiés en public , devant la porte de leur maître , & les femmes dans l'intérieur de la maison : on les punit à coups de fouet , dont le nombre est proportionné à l'offense qu'ils ont commise ; on se sert pour cela de verges de vattaus , découpées en baguettes minces , qui font jaillir le sang à chaque coup. Une punition ordinaire coûte une rixdale au maître , & un châtiment plus sévère lui coûte un ducaton , c'est-à-dire , environ six schelings & huit pences. Le maître est obligé de donner à l'esclave trois dubbelcheys , environ quinze sols , par semaine , pour l'encourager au travail , & prévenir les tentations trop fortes qu'il pourroit avoir de voler.

Autorité des
maîtres sur
les esclaves.

Châtiments
infligés aux
esclaves.

Les marchands conduisent leur commerce avec moins de peine peut-être que dans aucune partie du monde : chaque manufacture est dirigée par un Chinois , qui vend le produit de son travail au négociant résidant à *Baravia*, sans pouvoir le vendre à d'autres personnes. Lorsqu'un vaisseau arrive & demande , par exemple , cent léayers d'arrac , & quelque quantité que ce soit d'autres marchandises , le marchand n'a rien à faire que d'envoyer des ordres à son Chinois pour les faire mettre à bord : celui-ci exécute l'ordre ; tire un reçu du Capitaine du bâtiment pour les marchandises ; le porte au négociant qui l'a employé ; celui-ci reçoit l'argent , & après en avoir déduit son profit , paie au Chinois la valeur de ce qu'il a fourni. La cargaison importée cause un peu plus d'embarras au marchand ; il doit l'examiner , la recevoir , la mettre dans ses magasins , suivant la pratique des autres pays.

Simplicité
des opéra-
tions de com-
merce.

M. de Bougainville remarque qu'on est frappé du luxe établi à

Cool.
1770.
Richesses &
luxue de Ba-
tavia
Description
de la richesse
de Batavia.

Batavia; la magnificence & le goût qui décorent l'intérieur de presque toutes les maisons, annoncent la richesse des habitans; c'est presque qu'un déshonneur d'y aller à pied: ils disent cependant que cette ville n'est plus, à beaucoup près, ce qu'elle a été. Depuis quelques années la Compagnie y a défendu aux particuliers le commerce d'Inde en Inde, qui étoit pour eux la source d'une immense circulation de richesses. „ Je ne juge point ce nouveau règlement de la Com-
„ pagnie, dit M. de Bougainville; j'ignore ce qu'elle gagne à cette
„ prohibition: je fais seulement que les particuliers attachés à son
„ service, ont encore le secret de tirer trente, quarante, cent, jus-
„ qu'à deux cens mille livres de revenu d'emplois qui ont de ga-
„ ges quinze cens, trois mille, six mille livres au plus. Or presque
„ tous les habitans de *Batavia* sont employés de la Compagnie. Ce-
„ pendant il est sûr qu'aujourd'hui le prix des maisons, à la ville &
„ à la campagne, est plus de deux tiers aux-dessous de leur ancienne
„ valeur. Toutefois *Batavia* sera toujours riche du plus au moins;
„ & par le secret dont nous venons de parler, & parce qu'il est
„ difficile à ceux qui ont fait fortune ici, de la faire repasser en
„ Europe. Il n'y a de moyen d'y envoyer ses fonds que par la
„ Compagnie, qui s'en charge à huit pour cent d'escompte; mais
„ elle n'en prend que fort peu à la fois à chaque particulier. Ces
„ fonds d'ailleurs ne se peuvent envoyer en fraude, l'espèce d'ar-
„ gent qui circule ici perdant en Europe vingt-huit pour cent (a).
„ *Batavia* est un séjour agréable pour les étrangers qui y jouissent de
quelque considération.

* Amusemens
qu'on trou-
ve à Batavia.

Pendant la relâche de M. de Bougainville, les principaux de *Batavia* s'empresèrent à lui en rendre le séjour agréable. De grands repas à la ville & à la campagne, des concerts, des promenades char-
mantes, la variété de cent objets réunis ici, & presque tous nou-
veaux pour lui, le coup-d'œil de l'entrepôt du plus riche commerce
de l'univers; mieux que cela, le spectacle de plusieurs peuples qui,
bien qu'opposés entièrement pour les mœurs, les usages, la Reli-
gion, forment cependant une même société; tout concouroit à amu-
ser les yeux, à instruire le navigateur, à intéresser même le Phi-
losophe. Il y a de plus ici une Comédie qu'on dit assez bonne; il n'a
pu juger que de la salle, qui lui a paru jolie: n'entendant pas la
langue, ce fût bien assez pour lui d'y aller une fois; il fut infiniment
plus curieux des Comédies Chinoises, quoiqu'il n'entendit pas
mieux ce qui s'y débitait; il ne seroit pas fort agréable de les voir
tous les jours, mais il faut en avoir vu une de chaque genre. Indépen-
damment des grandes pièces qui se représentent sur un théâtre, cha-
que carrefour dans le camp Chinois a ses treteaux, sur lesquels on
joue tous les soirs des petites pièces & des pantomimes. *Du pain &*

Comédie.

Comédies
Chinoises.

(a) Voyage de M. de Bougainville, in-4. page 336.

des spectacles, demandoit le peuple Romain; il faut aux Chinois du commerce & des farces. La declamations de leurs Acteurs & Actrices qu'accompagnent toujours quelques instrumens, est la charge du récitatif obligé, & on ne connoit que leurs gestes qui soient encore plus ridicules. Au reste, quand on parle de leurs Acteurs, c'est improprement; ce sont des femmes qui font les rôles d'hommes.

Il n'y a point d'endroit dans le monde où les états soient moins confondus qu'à *Batavia*. Les rangs y sont assignés à chacun : des marques extérieures les constatent d'une façon immuable; la haute Régence, le Conseil de Justice, le Clergé, les Employés de la Compagnie, les Officiers de marine & enfin les Militaires; telle y est la gradation des états. La qualité de ces différentes personnes est distinguée par les ornemens des voitures & l'habillement des cochers : quelques-unes sont obligées de se servir de voitures unies; on permet à d'autres de les faire peindre de certaine manière & jusqu'à un certain point, & à d'autres de les dorer. Les habits des cochers sont aussi les uns unis, les autres plus ou moins garnis de galons.

Le Gouverneur de *Batavia* a le titre de Gouverneur-Général des Indes : les Gouverneurs Hollandois de tous les autres établissemens lui sont subordonnés, & ils sont obligés d'aller à *Batavia* pour qu'il arrête leurs comptes; s'ils paroissent coupables ou négligens, il les punit par le délai; il les retient suivant son plaisir, quelquefois un ou deux ans, & quelquefois trois, car ils ne peuvent pas quitter la ville jusqu'à ce qu'il les renvoie.

Le Gouverneur a un état plus imposant à certains égards qu'un Souverain d'Europe. Lorsqu'il sort il est suivi par un détachement de Gardes à cheval, & son carrosse est précédé par deux Noirs qui lui servent de Coureurs, & qui portent chacun à la main un grand bâton, avec lequel ils n'ouvrent pas seulement un passage, mais frappent encore durement tous les naturels du pays & les étrangers qui ne rendent pas à Son Excellence l'hommage qu'on attend des personnes de tous les rangs (a).

Il a seul le droit d'aller à six chevaux, & il n'y a que les femmes des Edelheers qui puissent entrer chez lui jusqu'au péron. Après le Gouverneur, les personnages les plus distingués sont les Membres du Conseil, appelés *Edele-Heeren*, & que les Anglois nomment par corruption *Idolers*. Ces *Idolers* exigent tant de respects, que quiconque les rencontre dans la voiture, est obligé de se lever, de faire une révérence, de faire détourner son carrosse sur un des côtés du chemin, & de s'y arrêter jusqu'à ce qu'ils soient passés. On exige les mêmes égards envers leurs femmes & leurs enfans, & les habitans le leur rendent communément. Quelques-uns des Capitaines du vaisseau, ont jugé que cet hommage servile étoit au-dessous de la

Celex
1770.
Tavak

Distinction
des rangs à
Batavia.

Autorité du
Gouverneur
de Batavia.

Se faire.

Membres du
Conseil.

(a) Voyage du Capitaine Carteret.

Cook.
1770.

dignité que leur conféroit le service de Sa Majesté Britannique, ils ont refusé de s'y prêter; cependant lorsqu'ils étoient dans une voiture de louage, ils ne pouvoient empêcher le cocher d'honorer le Magistrat Hollandois à la manière du pays, qu'en le menaçant de le tuer sur-le-champ.

Jurisdiction
& puissance
du Conseil
de Justice.

La haute Régence est composée du Général qui y préside, des Conseillers des Indes, du Président du Conseil de Justice & de l'Amiral. Elle s'assemble au château deux fois par semaine. Les Conseillers des Indes sont aujourd'hui au nombre de seize, mais ils ne sont pas tous à *Batavia*: quelques-uns ont les gouvernemens importants du cap de *Bonne-Espérance*, de *Ceylan*, de la côte de *Coromandel*, de la partie orientale de *Java*, de *Macassar* & d'*Ambone*, & ils y résident. Le Conseil de Justice juge souverainement & sans appel, au civil comme au criminel. On reproche aux Juges d'être très-sévères, par rapport aux naturels du pays, & doux relativement aux autres habitans. Quel que puisse être le crime d'un chrétien, on lui fournit toujours moyen de s'échapper avant de l'appeller en justice; s'il y comparoit, & qu'il soit convaincu d'un délit capital, il est rarement puni de mort, tandis que les Indiens sont pendus, rompus vifs, &c. sans pitié (a). Cependant on condamna à mort, il n'y a pas long-temps, un Gouverneur de *Ceylan*, qui fut convaincu d'avoir commis d'horribles concussions dans son gouvernement, & on l'exécuta à *Batavia*, dans la place qui est vis-à-vis de la citadelle.

Juges des
Chinois &
des Malais.

Les Malais & les Chinois ont des Juges particuliers sous le nom de Capitaines, de Lieutenans; ils décident dans les matieres civiles, & on appelle de leur sentence au tribunal Hollandois (b).

Monnoies

La monnoie courante à *Batavia* consiste en ducats de cent trente-deux stivers; en ducaton de quatre-vingt; en rixdales de l'Empire de soixante; en roupies de *Batavia*, de trente; en schelings de six doubles cheys de deux stivers & demi, & en droits d'un quart de stiver. Les piastres Espagnoles, pendant le séjour de Cook, étoient à cinq schelings six pences, & on lui dit qu'elles n'étoient jamais plus bas que cinq schelings & quatre pences, même dans les bureaux de la Compagnie. Il n'a pas pu faire passer les guinées d'*Angleterre* pour plus de dix-neuf schel. prix moyen; car quoique les Chinois en donnassent vingt pour quelques-unes des plus neuves, ils n'en vouloient

(a) Voyage de Cook.

(b) Ces deux peuples paient des impôts très-considérables à la Compagnie, & celui qu'on exige d'eux pour avoir permission de porter leurs cheveux longs, n'est pas le moindre; ils les acquittent tous

les mois. Les Hollandois, afin de s'épargner l'embarras & la peine de les percevoir, arborent un pavillon au sommet d'une maison située au milieu de la ville, & les Chinois ont éprouvé qu'il est de leurs intérêts d'y porter leur argent sans délai.

vouloient pas donner plus de dix-sept pour celles qui étoient fort utiles.

Il fera peut-être utile aux étrangers de dire qu'il y a deux espèces de monnoie, de même dénomination; l'une fabriquée au moulin, & l'autre qui ne l'est pas, & que la première est celle qui a la plus grande valeur. Un ducaton frappé au moulin, vaut quatre-vingt stivers, tandis que les autres n'en valent pas plus de soixante-douze. Tous les comptes se tiennent à *Batavia* en rixdales & en stivers, qui sont des monnoies idéales comme notre livre sterling. La rixdale vaut quarante-huit stivers, c'est-à-dire environ quatre schelings & six pences, courans d'Angleterre (a).

La nomination du Général des Indes, celle des Edel-heers & des Conseillers de Justice vient d'Europe. Le Général & la haute Régence de *Batavia* proposent aux autres emplois, & leur choix est toujours ratifié en Hollande. Toutefois le Général nomme en dernier ressort à toutes les places militaires. Un des plus considérables & des meilleurs emplois pour le revenu, après les gouvernemens, est celui de Commissaire de la campagne. Cet Officier a l'inspection sur tout ce qui fait le domaine de la Compagnie dans l'île *Java*, même sur les positions & la conduite des divers Souverains de l'île; il a de plus la police absolue sur les Javans, sujets de la Compagnie. Cette police est fort sévère, & les fautes un peu graves sont punies d'un supplice rigoureux. La constance des Javans à souffrir des tourmens barbares est incroyable; mais quand on les exécute, il faut leur laisser des caleçons blancs, & sur-tout ne pas leur trancher la tête. La Compagnie même compromettrait son autorité en refusant d'avoir pour eux cette complaisance; les Javans se révolteroient. La raison en est simple: comme il est de foi dans leur religion qu'ils seroient mal reçus dans l'autre monde, s'ils y arrivoient décapités & sans caleçons blancs, ils osent croire que le despotisme n'a de droit sur eux que dans celui-ci.

Un autre emploi fort recherché, dont les fonctions sont belles & le revenu considérable, c'est celui de Sabandar ou Ministre des Etrangers. Ils sont deux, le Sabandar des chrétiens & celui des payens. Le premier est chargé de tout ce qui regarde les étrangers Européens; le second a le détail de toutes les affaires relatives aux diverses nations de l'Inde, en y comprenant les Chinois. Ceux-ci sont les courtiers de tout le commerce intérieur de *Batavia*, où leur nombre passe aujourd'hui celui de cent mille. Tel est au reste l'ordre des emplois au service de la Compagnie, assistant, teneur de livres, sous-marchand, marchand, grand marchand, gouverneur. Tous ces grades civils ont un uniforme, & les grades militaires ont une espèce de correspondance avec eux. Par exem-

Cook.

1770.

Différence
des mon-
noies.Manière
dont on tient
les comptes.Nominat-
ion des
principaux
Officiers.Commissaire
de la Com-
pagnie.Courage des
Javans.

Sabandar.

Ordre des
emplois au
service de la
Compagnie.

(a) Tout ce qui suit est tiré du voyage de M. de Bougainville.

Coul.
1770.

ple, le Major a rang de grand marchand; le Capitaine, de sous-marchand, &c. mais les militaires ne peuvent jamais parvenir aux places de l'administration sans changer d'état. Il est tout simple que dans une Compagnie de commerce le corps militaire n'ait aucune influence. On ne l'y regarde que comme un corps soudoyé, & cette idée est ici d'autant plus juste qu'il n'est entièrement composé que d'étrangers.

Domaines de
la Compagnie
sur l'île
Java.

La Compagnie possède en propre une partie considérable de l'île de *Java*. Toute la côte du nord à l'est de *Batavia* lui appartient. Elle a réuni, depuis plusieurs années, à son domaine, l'île *Madure*, dont le Souverain s'étoit révolté, & le fils est aujourd'hui Gouverneur de cette même île dont son père étoit Roi. Elle a de même profité de la révolte du Roi de *Balimbuam*, pour s'approprier cette belle province qui fait la pointe orientale de *Java*. Ce Prince, frère de l'Empereur, honteux d'être soumis à des marchands, & conseillé, dit-on, par les Anglois, qui lui avoient fourni des armes, de la poudre, & même construit un fort, voulut secouer le joug. Il en a coûté deux ans de grandes dépenses à la Compagnie pour le soumettre, & cette guerre venoit d'être terminée deux mois avant l'arrivée de M. de Bougainville à *Batavia*. Les Hollandois avoient eu le désavantage dans une première bataille, mais dans une seconde le Prince Indien a été pris avec toute sa famille, & conduit dans la citadelle de *Batavia*, où il est mort peu de jours après. Son fils & le reste de cette famille infortunée ont été conduits au Cap de *Bonno-Espérance* sur l'île *Roben*, où ils finiront leurs jours.

En combien
de Gouverne-
ments est por-
tée l'île
Java.

Le reste de l'île *Java* est divisé en plusieurs Royaumes. L'Empereur de *Java*, dont la résidence est dans la partie méridionale de l'île, a le premier rang, ensuite le Sultan de *Mataran* & le Roi de *Bantam*. *Tjéribon* est gouverné par trois Rois vassaux de la Compagnie, dont l'agrément est aussi nécessaire aux autres Souverains pour monter sur leur trône précaire. Il y a chez tous ces Rois une garde Européenne qui répond de leur personne. La Compagnie a de plus, quatre comptoirs fortifiés chez l'Empereur, un chez le Sultan, quatre à *Bantam* & deux à *Tjéribon*. Ces Souverains sont obligés de donner à la Compagnie leurs denrées aux taux d'un tarif qu'elle-même a fait. Elle en tire du riz, des sucres, du café, de l'étain, de l'arrak, & leur fournit seule l'opium dont les Javans font une grande consommation, & dont la vente produit des profits considérables.

Commerce
de *Batavia*.

Batavia est l'entrepôt de toutes les productions des *Molugues*. La récolte des épicerics s'y apporte toute entière; on charge chaque année sur les vaisseaux ce qui est nécessaire pour la consommation de l'Europe, & on brûle le reste. C'est ce commerce seul qui assure la richesse, je dirai même l'existence de la Compagnie des Indes

Hollandoises; il la met en état de supporter les frais immenses auxquels elle est obligée, & les déprédations de ses employés aussi fortes que ses dépenses même. C'est aussi sur ce commerce exclusif & sur celui de *Ceylan* qu'elle dirige ses principaux soins. Comme la *Secondeuse* & l'*Etoile* sont presque les seuls vaisseaux du Roi qui aient pénétré dans les *Moluges*, (a) M. de Bougainville donnera des détails intéressans sur l'état actuel de cette importante partie du monde, que son éloignement & le silence des Hollandois dérobent à la connoissance des autres nations.

On ne comprenoit autrefois sous le nom de *Moluges* que les petites îles situées presque sous la ligne, entre 15' de latitude sud & 50' de latitude nord, le long de la côte occidentale de *Gilolo*, dont les principales sont *Ternate*, *Tidor*, *Mothier* ou *Mothir*, *Machian* & *Bachian*. Peu-à-peu ce nom est devenu commun à toutes les îles qui produisoient des épiceries. *Banda*, *Amboine*, *Ceram*, *Bouro*, & toutes les îles adjacentes ont été rangées sous la même dénomination, dans laquelle même quelques-uns ont voulu, mais sans succès, faire entrer *Bouton* & *Celebes*. Les Hollandois divisent aujourd'hui ces pays, qu'ils appellent *pays d'Orient*, en quatre Gouvernemens principaux, desquels dépendent les autres comptoirs, & qui ressortissent eux-mêmes de la haute Régence de *Batavia*. Ces quatre Gouvernemens sont *Amboine*, *Banda*, *Ternate* & *Macassar*.

Cook.
1770.Détails sur
les Mala-
ques.

D'*Amboine*, dont un Edel-heer est Gouverneur, relevent six comptoirs, savoir, sur *Amboine* même, *Hila* & *Larique*, dont les Résidens ont l'un le grade de marchand, l'autre celui de sous-marchand; dans l'ouest d'*Amboine* les îles *Manipa* & *Boëro*, sur la première desquelles est un simple teneur de livres; & sur la seconde un sous-marchand; *Haroko*, petite île à-peu-près dans l'est-sud-est d'*Amboine*, où réside un sous-marchand; & enfin, *Saparoea*, île aussi dans le sud-est, & environ à quinze lieues d'*Amboine*. Il y réside un marchand, lequel a sous sa dépendance la petite île *Neeslaw*, d'où il détache un Sergent & quinze hommes; il y a un petit fort construit sur une roche à *Saparoea*, & un bon mouillage dans une jolie baie. Cette île & celle de *Neeslaw* fournissent en clous de girofle la cargaison d'un navire. Toutes les forces du Gouvernement d'*Amboine* consistent dans le fond de cent cinquante hommes, aux ordres d'un Capitaine, un Lieutenant & cinq Enseignes. Il y a de plus, deux Officiers d'artillerie & un Ingénieur.

Gouverne-
ment d'Am-
boine.

Le Gouvernement de *Banda* est plus considérable pour les fortifications, & la garnison y est plus nombreuse; le fond en est de trois cens hommes, commandés par un Capitaine en premier,

Gouverne-
ment de Ban-
da.

(a) On auroit pu placer ces détails dans cher de la description de *Batavia*; mais le voyage de M. de Bougainville, mais qu'ils ont un rapport immédiat avec cet on a cru qu'il valoit mieux les rappro-établissement.

l'oub.
1770.

un Capitaine en second, deux Lieutenans, quatre Enseignes & un Officier d'artillerie. Cette garnison, ainsi que celle d'*Amboina* & des autres chefs-lieux, fournit tous les postes détachés. L'entrée à *Banda* est fort difficile pour qui ne la connoît pas. Il faut ranger de près la montagne de *Gunongapi* sur laquelle est un fort, en se méfiant d'un banc de roches qu'on laisse à bas-bord. La passe n'a pas plus d'un mille de large, & on n'y trouve point de fond. Il convient ensuite de ranger le banc pour aller chercher par huit ou dix brasses sous le fort *London*, le mouillage dans lequel peuvent ancrer cinq ou six vaisseaux.

Trois postes dépendent du Gouvernement de *Banda*, *Ourién*, où est un teneur de livres; *Wayer*, où réside un sous-marchand; & l'île *Pulo Ry en Rhun*, voisine de *Banda*, couverte aussi de muscades : c'est un grand-marchand qui y commande. Il y a sur cette île un fort; il n'y peut mouiller que des sloops, encore sont-ils sur un banc qui défend les approches du fort. Il faudroit même le canonner à la voile, car tout attendant le banc il n'y a plus de fond. Au reste, il n'y a point d'eau douce sur l'île; la garnison est obligée de la faire venir de *Banda*. M. de Bougainville croit que l'île *Arrow* est aussi dans le district de ce Gouvernement. Il y a dessus un comptoir avec un Sergent & quinze hommes, & la Compagnie en retire des perles. Il n'en est pas ainsi de *Timor* & *Solor*, qui bien qu'elles en soient voisines, ressortissent directement de *Batavia*. Ces îles fournissent du bois de sandal. Il est assez singulier que les Portugais aient conservé un poste à *Timor*, & plus singulier encore qu'ils n'en tirent pas un grand parti.

Gouvernement de Ternate

Ternate a quatre comptoirs principaux dans sa dépendance; savoir *Corontalo*, *Manado*, *Limbotto* & *Xullabessie*. Les Résidens des deux premiers ont le grade de sous-marchands; les seconds ne sont que teneurs de livres. Il en dépend en outre plusieurs petits postes, commandés par des Sergens. Deux cens cinquante hommes sont répartis dans le Gouvernement de *Ternate*, aux ordres d'un Capitaine, un Lieutenant, neuf Enseignes, & un Officier d'artillerie.

Gouvernement de Macassar

Le Gouvernement de *Macassar*, sur l'île *Celebes*, lequel est occupé par un Edel-heer, a dans son département quatre comptoirs; *Boulacomba en Bonthain* & *Bima*, où résident deux sous-marchands; *Saleyey* & *Maros*, dont les Résidens ne sont que teneurs de livres. *Macassar* ou *Jonpandam* est la plus forte place des *Molugues*; toutefois les naturels du pays y relèvent soigneusement les Hollandais dans les limites de leur poste. La garnison y est composée de trois cens hommes, que commandent un Capitaine en premier, un Capitaine en second, deux Lieutenans & sept Enseignes; il y a aussi un Officier d'artillerie. On ne trouve pas d'épiceries dans le district de ce Gouvernement, à moins qu'il ne soit vrai que *Buton* en produit, ce que M. de Bougainville n'a pu vérifier. L'objet de son établisse-

ment a été de s'assurer d'un passage qui est une des clefs des *Moluges*, & d'ouvrir avec *Ceibes* & *Borneo* un commerce avantageux. Ces deux grandes îles fournissent aux Hollandois de l'or, de la soie, du coton, des bois précieux, & même des diamans en échange pour du t^r, des draps & d'autres marchandises de l'Europe ou de l'Inde.

Ces détails des différens postes occupés par les Hollandois dans les *Moluges*, est à peu de choses près exact. La police qu'ils y ont établie fait honneur aux lumières de ceux qui étoient alors à la tête de la Compagnie. Lorsqu'ils en eurent chassé les Espagnols & les Portugais, succès qui avoient été le fruit des combinaisons les plus éclairées, du courage & de la patience; ils sentirent bien que ce n'étoit pas assez pour rendre le commerce des épiceries exclusif, d'avoir éloigné des *Moluges* tous les Européens. Le grand nombre de ces îles en rendoit la garde presque impossible, il ne l'étoit pas moins d'empêcher un commerce de contrebande des Insulaires avec la *Chine*, les *Philippines*, *Macassar*, & tous les vaisseaux interlopes qui voudroient le tenter. La Compagnie avoit encore plus à craindre qu'on n'enlevât des plants d'arbres, & qu'on ne parvint à les faire réussir ailleurs. Elle prit donc le parti de détruire, autant qu'il seroit possible, les arbres d'épicerie dans toutes ces îles, en ne les laissant subsister que sur quelques-unes qui fussent petites & faciles à garder; alors tout se trouvoit réduit à bien fortifier ces dépôts précieux. Il falloit foudroyer les Souverains, dont cette dentée faisoit le revenu, pour les engager à consentir à ce qu'on en anéantît ainsi la source. Tel est le subside annuel de 20000 rixdales que la Compagnie Hollandoise paie au Roi de *Ternate* & à quelques autres Princes des *Moluges*. Lorsqu'elle n'a pu déterminer quelqu'un de ces Souverains à permettre qu'on brûlât ses plants, elles les brûla malgré eux, quand elle fut la plus forte, ou elle leur acheta annuellement les feuilles des arbres encore vertes, sachant bien qu'après trois ans de ce dépouillement, les arbres périssoient; ce qu'ignoroient sans doute les Indiens.

Par ce moyen, tandis que la canelle ne se récolte que sur *Ceylan*, les îles *Banda* ont été consacrées à la culture de la muscade; *Amboine* & *Uleasser* qui y touche, à la culture du girofle, sans qu'il soit permis d'avoir du girofle à *Banda*, ni de la muscade à *Amboine*. Ces dépôts en fournissent au-delà de la consommation du monde entier. Les autres postes des Hollandois dans les *Moluges*, ont pour objet d'empêcher les autres nations de s'y établir, de faire des recherches continuelles pour découvrir & brûler les arbres d'épicerie, & de fournir à la subsistance des seules îles où on les cultive. Au reste tous les Ingénieurs & Marins employés dans cette partie, sont obligés, en sortant d'emploi, de remettre leurs

cartes & plans , & de prêter serment qu'ils n'en conservent aucun. Il n'y a pas long-temps qu'un habitant de *Batavia* a été fouetté, marqué & relégué sur une isle presque déserte, pour avoir montré à un Anglois un plan des *Molouques*.

La recolte des épiceries se commence en Décembre, & les vaisseaux destinés à s'en charger, arrivent dans le courant de Janvier à *Amboine* & *Banda*, d'où ils repartent pour *Batavia* en Avril & Mai. Il va aussi tous les ans deux vaisseaux à *Ternate*, dont les voyages suivent de même la loi des moussons. De plus, il y a quelques sénéaux de douze ou quatorze canons destinés à croiser dans ces parages.

Chaque année les Gouverneurs d'*Amboine* & de *Banda* assemblent vers la mi-Septembre, tous les Orencaies ou Chefs de leurs départemens. Ils leur donnent d'abord des festins & des fêtes qui durent plusieurs jours, & ensuite ils partent avec eux dans de grands bateaux nommés *coracores*, pour faire la tournée de leur Gouvernement, & brûler les plants d'épiceries inutiles. Les Résidens des comptoirs particuliers sont obligés de se rendre auprès de leurs Gouverneurs-Généraux, & de les accompagner dans cette tournée qui finit ordinairement à la fin d'Octobre ou au commencement de Novembre, & dont le retour est célébré par de nouvelles fêtes. Pendant que M. de Bougainville étoit à *Boëro*, M. Ouman se disposoit à partir pour *Amboine*, avec les Orencaies de son isle.

Les Hollandois avoient en 1769, la guerre avec les habitans de *Ceram*, isle riche en clous de girofle. Ces Insulaires ne veulent point laisser détruire leurs plants, & ils ont chassé la Compagnie de tous les postes principaux qu'elle occupoit sur leur terrein : elle n'a conservé que le petit comptoir de *Savaï*, situé dans la partie septentrionale de l'isle, où elle tient un Sergent & quinze hommes. Les Ceramois ont des armes à feu & de la poudre, & tous, indépendamment d'un patois national, parlent bien le Malais. Les Papous sont aussi continuellement en guerre avec la Compagnie & ses vassaux. On leur a vu des bâtimens armés de pierriers, & montés de deux cens hommes. Le Roi de *Salaïati*, l'une de leurs plus grandes isles, a été arrêté par surprise, lorsqu'il alloit rendre hommage au Roi de *Ternate*, duquel il est vassal, & les Hollandois le retinrent prisonnier.

„ Quoi de plus sage, dit M. de Bougainville, que le plan que
„ nous venons d'exposer ? Quelles mesures pouvoient être mieux
„ concertées pour établir & pour soutenir un commerce exclusif ?
„ Aussi la Compagnie en jouit-elle depuis long-temps, & c'est à
„ quoi elle doit cet état de splendeur qui la rend plus semblable
„ à une puissante République, qu'à une société de marchands. Mais,
„ ou je me trompe fort, ou le temps n'est pas loin, auquel ce
„ commerce précieux doit recevoir de mortelles atteintes. Je
„ serai le dire, pour en détruire l'exclusion, il n'y a qu'à le vou-

loir. La meilleure sauve-garde des Hollandois, est l'ignorance du reste de l'Europe sur l'état véritable de ces îles, & le nuage mystérieux qui enveloppe ce jardin des Hespérides. Mais il cit des difficultés que la force de l'homme ne peut vaincre, & des inconvéniens auxquels toute sa sagesse ne sauroit remédier. Les Hollandois peuvent bien construire des fortifications respectables à *Anboune* & *Banda*; ils peuvent les munir de garnisons nombreuses; mais après quelques années, des tremblemens de terre, presque périodiques, viennent renverser de fond en comble tous ces ouvrages, & chaque année la malignité du climat emporte les deux tiers des soldats, matelots & ouvriers qu'on y envoie. Voilà des maux sans remède: les forts de *Banda*, boulevards ainsi, il y a trois ans, sont à peine reconstruits aujourd'hui; ceux d'*Anboine* ne le sont pas encore. D'ailleurs la Compagnie a pu parvenir à détruire, dans quelques îles, une partie des épiceries connues; mais il en est qu'elle ne connoit pas, & d'autres même qu'elle connoit & qui se défendent contre ses efforts.

Cook,
1770.

Aujourd'hui les Anglois fréquentent beaucoup les parages des *Molouques*, & ce n'est assurément pas sans dessein. Il y avoit plusieurs années que de petits bâtimens qui partoient de *Bancoul*, étoient venus examiner les passages, & prendre les connoissances relatives à cette navigation difficile. On a lu que les habitans de *Bouton* ont dit, que trois navires Anglois avoient depuis peu passé dans ce détroit; ils ont donné des secours à l'infortuné Souverain de *Balimbuam*, & il paroît certain que c'est d'eux aussi que les Ceramais tirent de la poudre & des armes; ils leur avoient même construit un fort que le Capitaine le Clerc a détruit, & dans lequel il a trouvé deux canons.

En 1764, M. Watton, qui commandoit le *Kinsberg*, frégate de vingt-six canons, vint à l'entrée de *Savai*, s'y fit donner à coups de fusils, un pilote pour le conduire au mouillage, & commit beaucoup de vexations dans ce foible comptoir. Il fit aussi, je ne sais quelle tentative chez les Papous, mais elle ne lui réussit pas. Sa chaloupe fut enlevée par ces Indiens, & tous les Européens qui étoient dedans, y compris un Garde de la marine qui la commandoit, furent faits prisonniers, & depuis attachés à des poteaux, circoncis & massacrés dans les tourmens.

Il semble au reste que les Anglois ne veulent point cacher leurs projets à la Compagnie Hollandoise. Il y a quatre ans qu'ils établirent un poste dans une des îles des Papous, nommée *Soloc* ou *Tasara*. J'ignore quel fut le fondateur de cet établissement; mais les Anglois ne l'ont gardé que trois ans. Ils viennent de l'abandonner, & le Gouverneur a passé à *Batavia* en 1768 sur le *Patty*, Capitaine Dodwell, d'où il s'est rendu à *Bancoul*, où le *Patty* a

Cook.
1770.

coulé bas dans la rade. Ce poste fournissoit des nids d'oïseaux, de la nacre, des dents d'éléphant, des perles & des tripans ou swalopps, espece de glu ou d'écume dont les Chinois font grand cas. Ce qui est singulier, ils venoient vendre leurs cargaisons à *Batavia*. Les Anglois avoient aussi des épiceries par le moyen de ce poste; peut-être les tiroient-ils des Ceramais. Pourquoi l'ont-ils abandonné? c'est ce que j'ignore. Il se peut qu'ayant déjà livré un grand nombre de plants d'épicerie, les ayant transplantés dans quelques-unes de leurs possessions aux Indes, & s'étant assurés de leur réussite, ils aient abandonné un poste dispendieux, trop capable d'allarmer une nation & d'en éclairer une autre.

§ XVI.

Passage de Batavia au cap de Bonne-Espérance.

LE 27 Décembre, Cook appareilla de *Batavia*; & le 5 Janvier, il mouilla dans l'île du *Pince* pour faire de l'eau & du bois, & prendre des rafraîchissemens.

Île du Pince.
Descente à terre.

Le 11, M. Banks ayant appris du domestique qu'il avoit loué à *Batavia*, que les Indiens de cette île avoient une ville sur la côte à quelque distance à l'ouest, il résolut de la voir. Dans ce dessein, il partit accompagné du second Lieutenant, & comme il avoit quelque raison de penser que sa visite ne seroit pas agréable aux habitans, il dit aux Insulaires qu'il rencontra en avançant le long de la côte, qu'il alloit chercher des plantes, ce qui étoit vrai. Après deux heures de marche, ils arrivèrent à un endroit où il y avoit quatre ou cinq maisons; ils trouverent un vieillard à qui ils se hasardèrent de faire quelques questions sur la ville: il leur dit qu'elle étoit fort éloignée, ce qui ne découragea pas nos voyageurs dans leur entreprise: l'Indien voyant qu'ils continuoient leur route, les joignit & se mit en marche avec eux. Il entreprit plusieurs fois, mais inutilement, de les détourner d'aller plus avant, & enfin ils arrivèrent à la vue des maisons. Le vieillard parut alors les conduire de meilleure grace, & il les mena à la ville; elle se nomme *Samadang*: elle est composée d'environ quatre cens maisons & coupée par une rivière d'une eau saumâtre en deux parties, dont l'une est appelée la vieille Ville, & l'autre la nouvelle; en entrant dans la vieille ville, ils rencontrèrent plusieurs Indiens qu'ils avoient vus au lieu du marché, & l'un d'eux s'offrit à les passer à la nouvelle ville pour deux pences par tête. Quand le marché fut conclu, il alla chercher deux très-petites pirogues dans lesquelles M. Banks s'embarqua; les deux pirogues étoient placées à côté l'une de l'autre & jointes ensemble; précaution qui étoit absolument nécessaire pour les empê-

cher

cher de chavirer. Ils achevèrent heureusement, quoiqu'avec peine, leur navigation; quand ils débarquèrent dans la nouvelle ville, les habitans les reçurent avec beaucoup d'amitié, & leur montrèrent les maisons de leurs Rois & de leurs principaux personnages qui habitent ce district. Il y en avoit cependant peu qui fussent ouvertes, car alors les Insulaires avoient transporté leur résidence dans les champs de riz, pour en défendre la récolte contre les oiseaux & les singes, qui la détruiroient sans cette précaution. Lorsque leur curiosité fut satisfaite, ils louerent pour deux roupies & quatre schellings un grand bateau à voile qui les ramena au vaisseau.

Le 13, M. Banks retourna à terre pour prendre congé du Roi, à qui il avoit donné plusieurs bagatelles en présent, & en quittant Sa Majesté, lui offrit deux mains de papier qu'elle reçut gracieusement. Dans une longue conversation qu'ils eurent ensemble, le Prince demanda pourquoi les Anglois ne relâchoient pas sur l'île, comme ils le faisoient autrefois. M. Banks répondit qu'il pensoit que c'étoit parce qu'il n'y avoit pas assez de tortues, & que peut-être un seul vaisseau ne pouvoit pas s'en approvisionner, il ne falloit pas s'attendre à y en voir arriver un grand nombre. Pour suppléer à ce défaut, il conseilla au Roi de nourrir du bétail, des bœufs & des moutons, projet qu'il ne parut pas fort disposé à adopter.

L'île du Prince, où Cook séjourna environ dix jours, est appelée *Pulo Selan* dans la langue Malaise, & *Pulo Pareitan* dans celle des habitans. C'est une île située à l'embouchure occidentale du détroit de la Sonde; elle est couverte de bois, & on en a découvert une très-petite partie; il n'y a point de hauteur remarquable, cependant les Anglois donnerent, à la petite éminence placée vis-à-vis du lieu de leur débarquement, le nom de *Pic*. Les vaisseaux de l'Inde de plusieurs nations, sur-tout ceux d'Angleterre, y relâchoient souvent; mais ils l'ont abandonnée dans ces derniers temps, parce qu'on dit que l'eau y est mauvaise, & ils touchent à la petite île nord qui gît sur la côte de *Sumatra*, en-dehors de l'entrée orientale du détroit, ou à la nouvelle baie qui n'est située qu'à quelques lieues de l'île du Prince, quoiqu'on ne puisse pas se procurer à l'une ou à l'autre de ces deux relâches, une quantité considérable de rafraîchissemens. Tout considéré, l'île du Prince est préférable aux deux dont on vient de parler; l'eau n'est saumâtre que dans la partie inférieure du ruisseau; en remplissant les feuilles plus haut, on la trouve excellente.

Le premier, le second, & peut-être le troisième vaisseau qui arrivent sur cette île dans la saison, peuvent s'y procurer assez de tortues; mais ceux qui y vont ensuite n'en trouvent plus que de petites. Celles que Cook acheta étoient des tortues vertes, & il les paya, les unes dans les autres, un demi-pence ou trois shillings.

Cook,
1770.
Débarque-
ment à la
nouvelle
ville.

M. Banks
reçoit le
papier.

Adieu l'île
au Roi.

Désertion
de l'île.

Eau.

Tortues.

- Cook.**
1770.
Poules la livre : elles n'avoient ni graisse, ni beaucoup de faveur ; il conjectura que cela provenoit de ce qu'elles s'étoient traînées long-temps sans nourriture dans une eau saumâtre. Les poules y sont grasses, & il en acheta une douzaine pour une piaïstre Espagnole, c'est-à-dire, à raison d'environ cinq pences la piece. Les petits che-
- Chevreuils.** vreuils lui coûtèrent deux pences chacun, & les plus gros, dont on ne lui apporta que deux, une roupie. On peut acheter des naturels du pays, plusieurs especes de poisson assez bon marché. Il paya les noix de coco choisies, une piaïstre le cent, & il en avoit cent trente pour la même somme en les prenant sans les trier. Il y trouva des plantins en grande abondance ; il y fit aussi provision de quelques pommes de pin, de melons d'eau & de citrouilles, de riz dont la plus grande partie étoit de l'espece qui croît sur les montagnes & dans les terrains secs, d'ignames & d'autres végétaux, tous à un prix très-raisonnable
- Description des habitans** Les habitans sont Javans, & leur Rajah est sujet du Sultan de Bantam. Leurs usages ressemblent beaucoup à ceux des Indiens des environs de *Batavia* ; mais ils paroissent être plus jaloux de leurs femmes, car pendant tout le temps de la relâche des Anglois, ils n'avoient vu qu'une femme, qui se déroba à leur vue en fuyant dans le bois. Ils professent la Religion Mahométtanne : Cook croit cependant qu'il n'y a point de Mosquées dans toute l'isle : il étoit parmi eux pendant la fête que les Turcs appellent ramadan. Ils sembloient l'observer avec beaucoup de rigueur, car aucun d'eux ne vouloit ni manger ni même mâcher du bétel avant le coucher du soleil.
- Religion.**
- Alimens.** Ils se nourrissent à-peu-près des mêmes alimens que les Indiens de *Batavia*, & ils mangent en outre les noix du palmier appelé *Cyas cyrcinalis*, qui rendirent malades plusieurs des Anglois sur la côte de la *Nouvelle-Hollande*, & empoisonnerent quelques-uns de leurs cochons.
- En remarquant que cette noix faisoit partie de leur nourriture, Cook leur demanda par quels moyens ils la privoient de sa qualité vénérable : ils dirent qu'ils la coupoient d'abord en tranches minces, qu'ils faisoient sécher au soleil, & qu'ils laissoient ensuite tremper dans l'eau douce pendant trois mois ; qu'après cette opération, ils en exprimoient l'eau, & les séchoient au soleil une seconde fois : ils ne mangent ce fruit que dans le temps de disette, & ils le mêlent avec le riz, afin que leur provision de cette dernière denrée dure plus long-temps.
- Maisons.** Les maisons de leurs villes sont portées sur des colonnes ou poteaux élevés de quatre ou cinq pieds au-dessus de terre ; il y a sur ces poteaux un plancher de cannes de bambou, qui sont placées à quelques distances l'une de l'autre, de maniere qu'elles admettent librement l'air par en bas : l'enceinte est aussi de bambou, en

trelacé en forme de claie, & mêlés de petits bâtons portant perpendiculairement sur les poutres qui forment la charpente du bâtiment : le toit est incliné, & la maison est si bien couverte de feuilles de palmier, que la pluie & le soleil n'y peuvent pénétrer : ce bâtiment est construit sur un terrain qui forme un quarré long : la porte est au milieu d'un des côtés ; & entre cette porte & l'extrémité de la maison à gauche, il y a une fenêtre à chacun des deux murs ; au bout est une cloison qui se prolonge vers le milieu, & qui, si elle étoit continuée jusqu'à l'autre, couperoit la maison dans toute sa longueur en deux parties égales, mais elle est interrompue au milieu, de sorte que l'entre-deux se trouve vis-à-vis de la porte. Chaque partie de la maison, à droite & à gauche de la porte, est donc partagée en deux chambres, qui ont une ouverture sur le passage de la porte à la muraille du côté opposé : les enfans couchent dans celle qui est à main gauche, près de la porte ; on donne aux étrangers l'usage de celle qui lui est opposée à main droite ; le maître & la femme occupent la partie intérieure à main gauche, & la quatrième enfin opposée à celle-ci, sert de cuisine. Les maisons des riches & des pauvres ne diffèrent entr'elles que par la grandeur ; il faut en excepter seulement le Palais du Roi, & la maison d'un homme qui s'appelle Gundang, & qui, par les richesses & l'autorité, est le premier personnage après le Roi ; les parois de ces deux habitations sont de planches, au lieu de la palissade de bâton & de bambous.

Cook.
1770.

Comme les habitans sont obligés de quitter la ville, & de vi-
vire dans les champs de riz à certaines saisons, afin de défendre leur récoltes des oiseaux & des singes, ils y construisent des cabanes pour ce temps-là : elles sont bâties exactement comme les maisons de la ville ; elles sont seulement plus petites, & élevées de huit ou dix pieds au-dessus de terre au lieu de quatre.

Maisons au milieu des champs de riz.

Le caractère de ce peuple, autant que Cook a pu le connoître, n'est pas méchant ; ils mirent de la bonne foi dans leur commerce avec les Anglois, mais ils demandoient, ainsi que tous les Indiens, pour leurs marchandises, deux ou trois fois autant qu'ils vouloient les lui vendre. Comme un grand nombre d'Insulaires apportoit au marché sa petite provision, & qu'il auroit été difficile d'acheter leurs denrées par petites parties, ils trouvoient un expédient très-commode ; ils rassembloient toutes les denrées d'une même espèce, les plantains, par exemple, ou les noix de cocos, & quand on étoit convenu du prix de ce tas, ils partageoient entr'eux en proportion de ce que chacun avoit fourni l'argent que Cook en donnoit ; ils changeoient quelquefois l'argent en lui donnant deux cens quarante *doits*, montant à cinq schelings pour une piastre Espagnole, & quatre-vingt-seize montant à deux schelings pour une roupie du Bengale.

Caractère des Insulaires.

Echange.

Ils parlent tous la langue Malaïse, quoiqu'ils en aient une parti-

Langue.

culière différente du Malais & du Javan ; ils donnent à la leur le nom de *catta gununga*, (la langue des montagnes) & ils disent qu'elle est en usage sur les montagnes de *Java*, d'où leur tribu fort originairement pour passer à la *Nouvelle-Baie*, & ensuite dans l'endroit où ils sont aujourd'hui ; parce qu'ils furent chassés de leur premier établissement par les tigres qu'ils trouverent en trop grand nombre pour les détruire. On a déjà observé que les natifs de *Java* parlent différens dialectes dans les diverses parties de leurs îles, & lorsqu'on dit que l'idiôme de ce peuple est différent du Javan, c'est-à-dire, qu'il n'est pas le même que celui qu'on parle à *Samarang*, place qui n'est éloignée que d'une journée de la résidence de l'Empereur de *Java*. Voici une liste de quelques mots des trois langues, de l'île du *Prince*, de *Java* & de *Malacca*.

PREMIER VOCABULAIRE.

François.	Île du Prince.	Javan.	Malais.
Un homme,	jalma,	oong lannang,	evan lacki la- cki.
Une femme,	becang,	oong wadong	paranpuam.
Un enfant,	oroculatake,	lari,	anack.
La tête,	holo,	undafs,	capalla.
Le nez,	erung,	erung,	o-luang.
Les yeux,	mata,	moto,	mata.
Les oreilles,	chole,	cuping,	cuping.
La dent,	curoko,	natum,	ghibi.
Le ventre,	beatung,	wuttong,	prot.
Le derrière,	ferit,	celil,	pantat.
La cuisse,	pimping,	poopoo.	paha.
Le genou,	hullootoor,	dhucul,	lontour.
La jambe,	metis,	siekil,	kauki.
Un clou,	cucu,	cucu,	cucu.
Une main,	tangan,	tangan,	tangan.
Un doigt,	ramo langan,	jari,	javing.

On a choisi le nombre de différentes parties du corps dans ce vocabulaire des langues de trois pays si voisins les uns des autres, parce qu'il est facile de les apprendre d'un peuple dont on ignore entièrement l'idiôme, & parce qu'étant les expressions des premiers objets auxquels on donne des noms, ils paroissent être la partie principale de la nature origininaire du langage. Il est très remarquable que le Malais, le Javan, & l'idiôme de l'Île du Prince, ont des mots qui, s'ils ne sont pas exactement semblables aux mots correspondans dans la langue des îles des mers du sud, dérivent manifestement de la même origine, ainsi qu'on le verra par la table suivante.

François.	Mer du S.	Malais.	Javan.	Ile du P.
Un œil,	matta,	mata,	moto,	mava,
Manger,	mas,	macan,	mangan,	...
Boire,	cinu,	merum,	gnumbe,	...
Tuer,	mate,	mate,	quate,	...
Un pou,	outou,	coutou,
La pluie,	cua,	udiam,	udam,	...
Canne de bambou,	owhe,	awe,
Poitrine,	cu,	foucou,	foucou,	...
Un oiseau,	mannu,	...	mannu,	man,
Un poisson,	tapia,	...	tapia,	...
Le pied,	eyca,	jean,	iwa,	nuck,
Ecrevisse de mer,	tapai,	...	tapian,	...
Ignames,	tooura,	udang,	urang,	...
Enterrer,	ceswke,	ubi,	urve,	...
Mosquite,	ctannou,	tannam,	tandour,	...
Se gratter,	cmammou,	gnammuek,
Racines de coco,	hecru,	garvu,	garu,	...
Intérieur des terres,	taro,	tallas,	talas,	...
	uta,	uta,

Cette ressemblance est sur-tout remarquable dans les mots qui expriment les nombres, & qui semble d'abord prouver que les sciences de ces différens peuples ont une origine commune, mais les noms des nombres dans l'île de *Madagascar* ont quelque rapport avec tous ceux-ci, ce qui est un problème encore plus difficile à résoudre. La table suivante montrera que les mots qui expriment les nombres sont en partie communs à tous ces pays; elle a été dressée par M. Banks à l'aide d'un esclave negre, né à *Madagascar*, qui étoit à bord d'un vaisseau Anglois à *Batavia*, & qu'on lui envoya pour satisfaire sa curiosité sur ce sujet.

TROISIEME VOCABULAIRE.

François.	Sud.	Malais.	Javan.	Ile du P.	Madagascar.
Un,	tahie,	fatou,	figi,	hezic,	iffé.
Deux,	vua,	dua,	lorou,	da,	vua.
Trois,	torou,	tiga,	tulu,	tolu,	tellou.
Quatre,	haa,	ampat,	pappat,	opal,	ct rals.
Cinq,	reina,	lima,	limo,	limah,	limi.
Six,	whenev,	aunam,	nunanm,	gunnap,	ene.
Sept,	hien,	tdju,	pcu,	tunpu,	titou.
Huit,	waru,	delapan,	wolo,	delapan,	walon.
Neuf,	jva,	fembilan,	fongo,	falapan,	firi.
Dix,	nouvoa,	fipoulan,	fapoulou,	fapoulou,	tourou.

Cook.
1770.

Il y a dans la langue de *Madagascar* d'autres mots ressemblant à ceux qui designent la même chose dans le Malais. Le nez, dans ce dernier idiôme, est appelé *evurg*, & à *Madagascar*, *ourou*; *lida*, la langue est nommée *lutaayan*, la main *tanget tanna*, la terre *taan*.

Remarques
sur l'origine
des Indes
occ.

La ressemblance qui se trouve entre la langue des Indes-Orientales, & les îles de la mer du sud, fait naître relativement à la population de ces pays, des conjectures qui ne peuvent pas s'appliquer aisément à *Madagascar*. Les habitans de cette île & les Javans semblent être d'une race différente; le Javan est d'une couleur olive & a les cheveux longs; le natif de *Madagascar* au contraire est noir & sa tête n'est pas couverte de cheveux, mais de laine.

Il ne paroît pas moins difficile de rendre raison de la différence qu'on remarque entre un Anglois & un François, par la seule différence de situation locale, que de celle qu'on observe entre les Naturels de *Java* & les Indulaires de *Madagascar*: cependant on n'a jamais supposé que la population de l'Angleterre & de la France n'a pas une origine commune. Si un homme & une femme indigènes de la Grande Bretagne s'épousent dans leur pays, & qu'ensuite ils choisissent pour demeure nos établissemens des îles d'*Amérique*, les enfans qui en naîtront auront le teint & le tour du visage qui distinguent les Créoles; s'ils reviennent ensuite dans leur patrie, les enfans qu'ils y feront ne porteront point ces marques caractéristiques. Si l'on dit que l'imagination de la mere frappée de différens objets extérieurs imprime à son enfant, pendant sa grossesse, les traits & la couleur des habitans du pays où elle vit, cette explication souffrira autant de difficultés d'après les seuls principes de la physique, que celle que l'on tire de la différence d'origine; car on ne voit pas davantage comment une simple idée, reçue dans l'imagination de la mere, peut changer la forme corporelle de son enfant, que comment la simple situation locale peut y apporter des différences. On fait que les habitans du petit espace qui comprend l'Angleterre & l'Irlande, nés à la distance de deux à trois cens milles les uns des autres, sont distingués par des traits qu'on appelle phytionomie écossaise, galloise, irlandaise. Ne peut-on pas supposer raisonnablement qu'il y a dans la nature des qualités qui agissent fortement comme causes efficientes, & qu'on ne connoît pas aucune des cinq manieres de percevoir que nous appelons sens.

Après une relâche de dix jours, Cook remit en mer, & il força de voiles pour arriver au *Cap de Bonne-Espérance*, mais c'est au moment où l'équipage se réjouissoit déjà de revoir l'Europe, que la mort

Bavon que
font les ma-
lades dans
l'équipage.

frappa grand nombre de ses braves compagnons. Les germes des maladies prises à *Batavia* ne tarderent pas à se manifester en dif-

Cook craignant que l'eau qu'il avoit faite à l'île du Prince ne contribuât en partie à cet effet, il la mêloit avec du jus de citron, & pour purifier l'air, il lava avec du vinaigre toutes les parties du vaisseau entre les ponts. M. Banks étoit au nombre des malades, & on désespéra pendant quelque temps de sa vie. « Nous nous trouvâmes bientôt, dit Cook, dans la situation la plus déplorable, notre bâtiment n'étoit qu'un hôpital, dans lequel ceux qui pouvoient se traîner étoient en trop petit nombre pour servir les malades retenus sur les cadres; & nous avions presque tous les jours un mort à jeter à la mer. Dans l'espace d'environ six semaines, nous perdîmes M. Sporing, qui étoit à la suite de M. Banks; M. Parkinson, son Peintre d'histoire naturelle; M. Green, l'Astronome; le contre-maitre, le charpentier & son aide; M. Monkhouse, l'Officier de poupe qui avoit lardé la bonnette quand le vaisseau échoua sur la côte de la Nouvelle-Hollande; notre vieux voilier & son aide; le cuisinier du bâtiment; le caporal des soldats de marine; deux autres charpentiers; un Officier de poupe & neuf matelots, c'est-à-dire, vingt-trois hommes, outre les sept qui étoient morts à Batavia. Le quinze Mars, Cook mit à l'eau en travers du Cap de Bonne-Espérance, & voici les seules remarques importantes qu'il fit pendant sa traversée.

Il ne trouva le vent alisé général sud-est qu'onze jours après avoir quitté la pointe de Java, & durant cet intervalle, il n'avança pas plus de 5^d au sud, & 3^d à l'ouest, ayant des petites fraîcheurs variables, interrompues par des calmes, avec un temps brûlant & un air mal-sain, occasionnés probablement par le poids des vapeurs qu'amènent dans ces latitudes le vent alisé est & les moussons ouest, qui souffloient dans ces mers à la saison de l'année où il y étoit. Le vent y regne jusqu'au 10 ou 12^d est, & le vent ouest jusqu'au 6 ou 8^d; dans l'espace intermédiaire, les vents sont toujours variables, & l'air est toujours mal-sain: cela aggravoit certainement les maladies que les Anglois avoient prises à Batavia, & en particulier la dysenterie, que les secours de la médecine ne soulageoient en aucune manière; de sorte qu'on regardoit comme un homme mort quiconque en étoit attaqué; mais il n'eut pas plutôt gagné le vent alisé, qu'il ressentit les effets salutaires; il est vrai qu'alors il jeta à la mer encore plusieurs de ses gens, mais il les avoit prit à bord dans un état si foible & si languissant, qu'il leur étoit presque impossible de recouvrer la santé. Il soupçonna d'abord que cette terrible maladie provenoit de l'eau prise à l'île du Prince, ou des tortues qu'on y avoit achetées. Mais il n'y a pas la moindre raison de croire que cette conjecture fût bien fondée; car tous les vaisseaux qui viennent de Batavia, à la même saison, souffrent également & quelquefois davantage, quoiqu'aucun d'eux ne touche sur cette île dans leur route.

Cook.
1770.

Cenit.
1770.

Peu de jours après le départ de *Java*, Cook vit des boubies autour du vaisseau pendant plusieurs nuits consécutives; & comme on fait que ces oiseaux vont se jucher le soir à terre, il conjectura qu'il y avoit quelque île dans les environs: c'est peut-être l'île de *Salam*, dont le nom & la situation sont marqués très-diversément dans différentes cartes.

La déclinaison de l'aiguille à la hauteur de la côte occidentale de *Java*, est d'environ 3^d ouest; il la trouva même sans aucune variation sensible, dans la route ordinaire des vaisseaux, jusqu'au 288^d de longitude ouest, & au 22^d de latitude sud: elle augmenta ensuite peu-à-peu; de sorte qu'au 295^d de longitude, & au 23^d de latitude, elle étoit de $10^d 20'$ ouest. Sept degrés de longitude & une de latitude plus loin, elle augmenta de 2^d ; à la même distance plus loin à l'ouest, elle augmenta de 5^d : au 28^d de latitude & au 314^d de longitude, elle étoit de $24^d 20'$; au 29^d de latitude & au 317^d de longitude, elle étoit de $26^d 10'$, & elle fut alors stationnaire pendant l'espace d'environ $10'$ plus loin à l'ouest: mais au 34^d de latitude & au 333^d de longitude; il l'observa deux fois à 28^d quart-ouest; ce fut la plus grande variation où elle parvint; car au 35^d demi de latitude, & au 337^d de longitude, elle étoit de 24^d , & elle continua ensuite à diminuer peu-à-peu, de sorte qu'à la hauteur du Cap des Aiguilles, elle étoit de $22^d 30'$, & à la base de la Table de $20^d 30'$ ouest.

Quant aux courans, il ne les trouva considérables qu'en approchant du méridien de *Madagascar*; car après qu'il eut atteint le 52^d de longitude de la pointe *Java*, il reconnut par observation, que son erreur en longitude n'étoit que de deux degrés; différence qu'il avoit trouvée exactement la même lorsqu'il n'avoit encore fait que dix-neuf degrés. Cette erreur pouvoit provenir de différentes causes: d'un courant portant à l'ouest; de ce qu'il n'avoit pas assez alloué dans ses calculs à la dérivation causée par l'action de la mer sur laquelle il naviguoit, & peut-être enfin, d'une faute commise en prenant la longitude de la pointe *Java*. Si cette longitude est fautive, il faut en attribuer l'erreur à l'imperfection des cartes dont Cook a fait usage pour rapporter la longitude de *Batavia* à celle de cet endroit; car on ne peut pas douter que la longitude de *Batavia* ne soit bien déterminée. Après qu'il eut dépassé le 507^d de longitude, les effets des courans ouest commencèrent à être considérables; car au bout de trois jours, son erreur en longitude étoit de $1^d 5'$. La vitesse du courant augmentoit tellement à mesure qu'il avançoit à l'ouest, que pendant cinq jours consécutifs, après qu'il eut découvert terre, il déviroit au sud-ouest & au sud-ouest-quart-ouest de vingt lieues toutes les vingt-quatre heures. Il continua à dériver ainsi jusqu'à ce qu'il fût à soixante ou soixante-dix lieues du cap, où le courant portoit tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, quoique inclinant cependant vers l'ouest.

Après

Après que les boubies eurent quittés les Anglois, Cook ne vit plus d'oiseaux avant d'arriver par le travers de *Madagascar*; ou au 27^e trois-quart de latitude sud, qu'il aperçut un albatros, & depuis ce temps, il en découvrit tous les jours un grand nombre, ainsi que des oiseaux de plusieurs autres especes, & en particulier, un qui étoit à-peu-près de la grosseur d'un canard, d'une couleur très foncée, avec un bec jaunâtre. Ces oiseaux devinrent plus nombreux à mesure qu'il approcha de la côte, & dès que les sondes ne rapportèrent plus de fond, il vit des mouettes, qu'il continua d'apercevoir tant qu'il fut sur ce banc, qui s'étend à la hauteur du *Cap des Aiguilles*, à la distance de quarante lieues, & qui a cent soixante lieues de long de la côte, à l'est du *Cap Falso*. On ne connoit pas exactement l'étendue de ce banc. Il est cependant utile pour servir de direction aux vaisseaux, & leur apprendre quand il faut gouverner vers la côte pour arriver à terre.

Cook.
1771.
Oiseaux.

Cook relâcha au *Cap* jusqu'au 13 Avril (a). Le lendemain voulant mouiller devant l'île *Roben*, les Hollandois se préparèrent à l'en empêcher de force.

Les Hollandois du *Cap* releguent dans cette île, pour un nombre d'années proportionné aux délits, les criminels qui ne méritent pas la mort; ils les emploient, comme esclaves, à tirer des carrières de la pierre à chaux, qui, quoique rare sur le continent, est abondante en cet endroit; parce que le *Cap* ayant refusé autrefois de donner des secours à un vaisseau Danois qui avoit perdu, par les maladies, une grande partie de son équipage, ce bâtiment avoit touché à cette île, & qu'après s'être assuré de la garde, il avoit pris à bord autant de criminels qu'il en avoit besoin pour la manœuvre jusqu'à son retour dans sa patrie: Cook en conclut que les Hollandois, afin d'empêcher à l'avenir de pareils enlevemens, avoient donné ordre à leurs gens de ne pas souffrir qu'aucun bateau étranger débarquât dans cette île.

Les Hollandois s'opposent à Cook, qui veut mouiller devant l'île Roben. Criminels qu'on relegue dans cette île.

Après avoir relâché du 1 au 4 Mai à *Sainte-Hélène* (b), il mouilla enfin aux *Dunes* le 12 Juin 1771; le voyage avoit duré environ trois ans, & il avoit coûté la vie à plus de trente Anglois.

Retour de Cook en Angleterre.

(a) Ses remarques sur le *Cap* feront jointes, par la suite, à celles qu'il a faites dans son second voyage. (b) Ses remarques sur *Sainte-Hélène*, jointes, par la suite, à celles qu'il a faites aussi à celles qu'il y a faites au retour de son second voyage.

Fin du Tome vingtième.

Tome XX.

Kkkk



1968511

T A B L E

D E S P A R A G R A P H E S

Contenus dans ce Volume.

L I V R E I.

Voyage fait autour du monde pendant les années 1764, 1765 & 1766; par le Commodore BIRON,

	page 1.
	ibid.
§ I. Introduction, Navigation des Dunes à Rio-Janeiro,	3
§ II. Navigation de Rio-Janeiro au port Desiré,	4
§ III. Recherche de l'isle Pepys, navigation jusqu'à la côte des Patagons,	9
§ IV. Navigation du Port Famine aux isles Falkland,	18
§ V. Seconde relache au Port Desiré; seconde entrée dans le détroit de Magellan,	26
§ VI. Navigation depuis le détroit de Magellan, jusqu'aux isles Disappointement,	30
§ VII. Découverte des isles du Roi George. Description de ces isles, &c.	35
§ VIII. Navigation depuis les isles du Roi George, jusqu'aux isles Saypan, Tinian & Anigan. Découverte de plusieurs isles,	40
§ IX. Traversée de Tinian à Pulo-Timoan, &c. de Pulo-Timoan à Batavia,	47
§ X. Arrivée au Cap de Bonne-Espérance; retour en Angleterre,	49

L I V R E II.

Derniers Voyages dans les mers du sud.

	page 1.
	ibid.
§ I. Traversée de Plimouth à l'isle de Madere, & de cette isle à l'extrémité du détroit de Magellan,	54
II. Traversée de la sortie du détroit de Magellan à l'isle de Mazafuero,	59
§ III. Passage de Mazafuero aux isles de la Reine-Charlotte. Erreurs sur la terre de Davis, corrigées. Découverte de quelques isles, qu'on suppose être celles de Quirros,	64
§ IV. Découverte des isles de la Reine-Charlotte,	68
§ V. Départ de l'isle d'Egmont, & traversée à la Nouvelle-Bretagne: rencontre de plusieurs autres isles,	78
§ VI. Découverte d'un détroit qui partage en deux isles la Nouvelle-Bretagne,	82
§ VII. Traversée du canal Saint-George à l'isle de Mindanao: rencontre de plusieurs isles,	84

- § VIII. *Description de la côte de Mindanao, & des isles qui l'avoisinent. Erreurs de Dampierre,* 89
- § IX. *Passage de Mindanao à l'isle des Célèbes. Description du détroit de Macassar,* 93
- § X. *Ce qui arriva à M. Carteret à la hauteur de Macassar, & son passage delà à Bouthain.* 96
- § XI. *Relache à Bouthain. Le Swallow attend un vent favorable pour gagner Batavia. Description de Bouthain, de Macassar, & du pays adjacent,* 101
- § XII. *Traverse de Bouthain à Batavia, & de Batavia en Angleterre,* 107

LIVRE III.

Derniers Voyages dans les mers du sud.

Voyage autour du monde, fait dans les années 1766, 1767 & 1768, par SAMUEL WALLIS, Commandant le vaisseau le Dauphin, 111

- Introduction, ibid.
- § I. *Navigation d'Angleterre à la côte des Patagons,* 112
- § II. *Passage du détroit de Magellan. Nouveaux détails sur les Patagons,* 117
- § III. *Navigation de l'entrée de la mer du sud du côté du détroit de Magellan jusqu'à Taïti. Découverte de plusieurs autres isles,* 129
- § IV. *Découverte de Taïti. Relache sur cette isle,* 135
- § V. *Traverse de Taïti à l'isle de Tinian. Isles découvertes*

dans cette traverse, 160

§ VI. *Traverse de Tinian à Batavia, & de-là au Cap, & ensuite en Angleterre,* 163

LIVRE IV.

VOYAGES autour du monde, faits par M. DE BOUGAINVILLE, en 1766, 1767, 1768 & 1769, sur la Frégate la Boudeuse, & la flûte l'Étoile, 168

- Introduction, ibid.
- § I. *Traverse de Brest à Monte-Video. Jonction avec les frégates Espagnoles pour la remise des Malouines,* 170
- § II. *Détails sur les établissements Espagnols dans la rivière de la Plata,* 174
- § III. *Navigation de Monte-Video aux Malouines. Leur remise aux Espagnols; détails sur ces isles,* 182
- § IV. *Détails sur l'Histoire naturelle des isles Malouines,* 192
- § V. *Traverse des isles Malouines à Rio Janeiro,* 210
- § VI. *Départ de Rio-Janeiro. Second voyage à Monte-Video,* 212
- § VII. *Détails sur les missions du Paraguai, & l'expulsion des Jésuites de cette Province,* 214
- § VIII. *Départ de Monte-Video; entrée dans le détroit. Navigation jusqu'à l'isle Ste-Elisabeth,* 224
- § IX. *Navigation de l'isle Ste-Elisabeth jusqu'à la borne du détroit de Magellan,* 229

§ X.	<i>Remarques sur le détroit de Magellan,</i> 235		<i>Terre-de-Feu, & du détroit de le Maire,</i> 344
§ XI.	<i>Navigation de l'entrée de la mer du sud à la sortie du détroit de Magellan jusqu'à Taïti,</i> 249	§ V.	<i>Passage du Cap de Horn aux nouvelles îles découvertes dans la mer du sud,</i> 348
§ XII.	<i>Relâche à l'île de Taïti,</i> 256	§ VI.	<i>Arrivée de l'Endeavour à Taïti. Relâche de trois mois dans cette île,</i> 353
§ XIII.	<i>Départ de Taïti; découverte de nouvelles îles; navigation jusqu'à la sortie des Grandes Cyclades,</i> 265	§ VII.	<i>Découverte de quelques îles situées dans le voisinage de Taïti,</i> 405
§ XIV.	<i>Navigation des Grandes-Cyclades à la Nouvelle-Bretagne; découverte du golfe de la Louisiade,</i> 275	§ VIII.	<i>Passage d'Oteroah à la Nord-Zélande. Relâche à la Nord-Zélande,</i> 416
§ XV.	<i>Navigation du port Prâlin aux Moluques. Relâche à Boero,</i> 288	§ IX.	<i>Cook fait le tour de la Nouvelle-Zélande, dont il reconnoît les parties,</i> 423
§ XVI.	<i>Route de Boero à Batavia,</i> 303	§ X.	<i>Traversée de la Nouvelle-Zélande; Baie de Botanique sur la côte orientale de la Nouvelle-Hollande; aujourd'hui Nouvelle-Galles méridionale,</i> 479
§ XVII.	<i>Relâche à Batavia, & détails sur les Moluques,</i> 313	§ XI.	<i>Traverse de la Baie de Botanique à la Baie de la Trinité; & suite de la reconnaissance de la côte orientale de la Nouvelle-Hollande,</i> 493
§ XVIII.	<i>Départ de Batavia. Relâche à l'île de France. Retour en France,</i> 314		
L I V R E V.			
	<i>VOYAGES faits autour du monde en 1769, 1770 & 1771, par JACQUES COOK, Commandant le vaisseau du Roi, l'Endeavour,</i> 316	§ XII.	<i>Radoub du vaisseau dans la rivière Endeavour; & suite de la reconnaissance de la côte orientale de la Nouvelle-Hollande,</i> 417
	<i>Introduction,</i> ibid.	§ XIII.	<i>Passage de la Nouvelle-Galles méridionale à la Nouvelle-Guinée,</i> 551
§ I.	<i>Passage de Plymouth à Madère, & de Madère à Rio-Janeiro,</i> 319	§ XIV.	<i>Passage de la Nouvelle-Guinée à l'île de Savu,</i> 556
§ II.	<i>Passage de Rio-Janeiro au détroit de le Maire,</i> 332	§ XV.	<i>Traversée de l'île de Savu à Batavia,</i> 579
§ III.	<i>Passage du détroit de le Maire. Description ultérieure des habitants & des productions de la Terre-de-Feu,</i> 340		
§ IV.	<i>Description générale de la</i>		

Fin de la Table.

